UNIVERSITÉ DE LORRAINE | BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact bibliothèque : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr
(Cette adresse ne permet pas de contacter les auteurs)

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

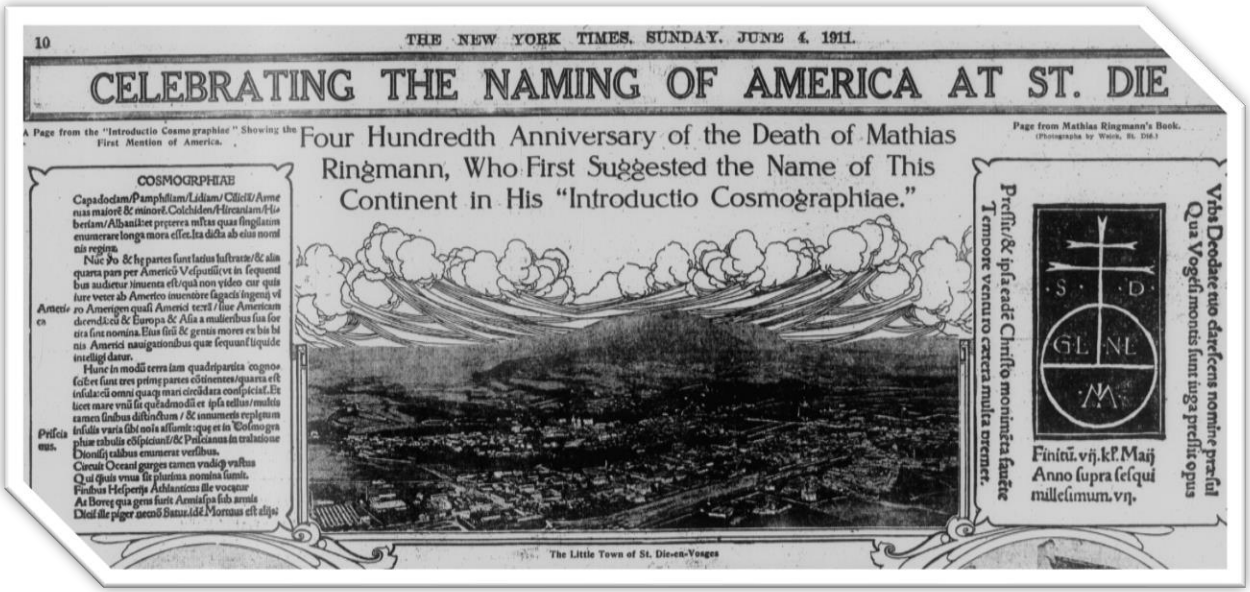
École doctorale Humanités nouvelles-Fernand Braudel

Laboratoire CERCLE – Centre de Recherche sur les Cultures et les Littératures Européennes – France – Europe centrale – Europe orientale

Thèse de doctorat en Histoire contemporaine
Présentée par Julien Desprez
Sous la direction du professeur Didier Francfort

AMERICA SUR MEURTHE. LA MÉMOIRE DU « BAPTÊME DE L'AMÉRIQUE » AUX ÉTATS-UNIS ET EN LORRAINE, 1875 – ANNÉES 2010

VOLUME PRINCIPAL


10 THE NEW YORK TIMES, SUNDAY, JUNE 4, 1911.

CELEBRATING THE NAMING OF AMERICA AT ST. DIE

A Page from the "Introductio Cosmographiae" Showing the First Mention of America.

Four Hundredth Anniversary of the Death of Mathias Ringmann, Who First Suggested the Name of This Continent in His "Introductio Cosmographiae."

Page from Mathias Ringmann's Book. (Photographs by Welch, St. Dié.)

COSMOGRPHIAE

The Little Town of St. Die-en-Vosges

Soutenue le 17 novembre 2023 devant le jury composé de :

Birte Wassenberg, professeure, IEP de Strasbourg (présidente)
Jenny Raflik-Grenouilleau, professeure, Université de Nantes (rapporteure)
Ludovic Tournès, professeur, Université de Genève (rapporteur)
Anaïs Fléchet, maîtresse de conférences, Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines
Didier Francfort, professeur, Université de Lorraine
André Kaenel, professeur, Université de Lorraine

À la mémoire de Gérard Germain (1917-1992), l'historien qui s'ignorait, et d'Andrée Germain (1916-2006).

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont naturellement à mon directeur de thèse, Didier Francfort, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lorraine, qui s'est enthousiasmé pour mon projet dès nos premiers échanges sur ce sujet, alors que celui-ci n'avait rien de consensuel. Depuis lors, sa bienveillance et ses conseils avisés ont été des appuis ayant contribué au fait que je puisse mener ce travail à son terme. *Gratias tibi Desiderius Francofurti*.

Je remercie également les membres de mon jury de thèse, Anaïs Fléchet, André Kaenel, Jenny Raflik-Grenouilleau, Ludovic Tournès et Birte Wassenberg, pour la confiance dont ils ont bien voulu m'honorer en acceptant d'évaluer le résultat de ces six ans de travaux.

Un grand merci aux membres de mon comité annuel de suivi de thèse, Paul Gradvohl, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ainsi que Stéphane Angles, professeur de géographie et directeur de l'UFR Sciences humaines et sociales de l'Université de Lorraine. Leur regard extérieur et leurs suggestions m'ont souvent permis d'explorer d'autres voies, d'éviter de me disperser et de résoudre certaines situations bloquées.

Je remercie également les personnes ayant été en première ligne dans cette longue aventure. Il s'agit d'abord de celles et ceux ayant été les acteurs et/ou les témoins, d'une manière ou d'une autre, de la présence forte de la mémoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges et qui ont accepté de me consacrer de leur précieux temps afin d'en discuter. Il s'agit de Nadine Albert-Ronsin (présidente du cercle Yvan et Claire Goll), Emmanuel Antoine (directeur du CEPAGRAP et professeur d'arts plastiques), Gérard Benhamou (ancien directeur administratif du Festival international de géographie), Françoise Briantais (ancienne responsable du service des Fêtes et cérémonies de la ville de Saint-Dié-des-Vosges), Philippe Colin (ancien PDG de Gantois), Philippe Conti (professeur d'arts plastiques au CEPAGRAP), Claude Devin (gérant de la brasserie « *Matrina America* »), Romain Durain (galeriste), Jean-Marie Gérardin (fils du mécène François Gérardin), Daniel Grandidier (ancien directeur du

musée Pierre-Noël), Fréderic Hœn (chargé de missions en Relations internationales et valorisation du patrimoine, responsable du service des Fêtes et cérémonies et des jumelages à la mairie de Saint-Dié-des-Vosges), Jacky Homel (ancien directeur de cabinet du maire de Saint-Dié-des-Vosges), Olivier Huguenot (gérant de la librairie « Le Neuf » à Saint-Dié-des-Vosges, co-fondateur du Festival international de géographie et président de l'Association des librairies indépendantes du Grand Est), Vianney Huguenot (ancien premier adjoint au maire de Saint-Dié-des-Vosges), Véronique Kher (ancienne adjointe au maire de Saint-Dié-des-Vosges, déléguée au développement économique et au tourisme), Claude Kiener (vice-présidente de la Communauté d'agglomération de Saint-Dié-des-Vosges, déléguée à la Culture, aux grands événements et à la mémoire), Jean-Pierre Lalibert (ancien employé municipal de la ville de Saint-Dié-des-Vosges), Damien Parmentier (docteur en histoire, ancien président de la Société philomatique vosgienne), Christophe Perrin (ancien directeur de communication du maire de Saint-Dié-des-Vosges), Christian Pierret (ancien député-maire de Saint-Dié-des-Vosges, ancien ministre), David Valence (ancien maire de Saint-Dié-des-Vosges, actuel député des Vosges), ainsi qu'à la mémoire d'Antoine Bailly (professeur émérite à l'Université de Genève, co-fondateur et lauréat du prix Vautrin-Lud).

Un grand merci également aux responsables des diverses structures culturelles qui m'ont ouvert les portes de leurs établissements respectifs afin d'y trouver ouvrages, documents d'archives, ou tout simplement de bons conseils : Gaëtan Barbier (bibliothécaire responsable des fonds anciens à l'Université Catholique de Lille, ancien chargé de conservation du patrimoine écrit à la médiathèque intercommunale de Saint-Dié-des-Vosges), Jean-Claude Fombaron (président de la Société philomatique vosgienne), Anette Huphoff (Leibniz-Institut für Bildungsmedien/Georg-Eckert-Institut, Brunswick, Allemagne), Alexandre Jury (directeur de la médiathèque de Haguenau et ancien directeur-adjoint en charge des fonds patrimoniaux de la médiathèque intercommunale de Saint-Dié-des-Vosges), Patricia Korette (archiviste à la mairie de Saint-Dié-des-Vosges), Sébastien Rembert (responsable des archives privées et iconographiques, Archives départementales des Vosges), Hélène Say Barbey (directrice des Archives départementales de Meurthe-et-Moselle), Elsa Thouvenot (directrice des musées et du patrimoine de la communauté d'agglomération de Saint-Dié-des-Vosges), Catherine Wiart (directrice de la lecture publique, communauté d'agglomération de Saint-Dié-des-Vosges), ainsi que tout le personnel de la médiathèque intercommunale et du musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges.

J’exprime également mes sincères remerciements à celles et ceux qui m’ont fait confiance en me permettant de faire partager les premiers résultats de mes travaux au travers de l’aide à la publication d’articles ou à l’occasion de conférences, colloques ou journées d’études : Christoph Brüll (professeur assistant en histoire contemporaine à l’Université du Luxembourg, co-organisateur des journées doctorales transfrontalières LOGOS), Eddy Caekelberghs (animateur et producteur radio à la RTBF), Jean-Pierre Cassard et Emmanuel Müller (professeurs d’histoire-géographie au lycée Jules-Ferry de Saint-Dié-des-Vosges et responsables de l’association Budé), Léonard Dauphant et Julien Léonard (maîtres de conférences à l’Université de Lorraine, en charge des Mercredis du CRULH), Margot Dautel (responsable de la Bibliothèque américaine de Nancy), Lylian Étienne (doctorant en histoire contemporaine, représentant des doctorants du CRULH), Laurent Jalabert (maître de conférences en histoire moderne à l’Université de Lorraine, membre du comité de lecture des *Annales de l’Est*), Myriam Juan (maîtresse de conférences en études cinématographiques à l’Université de Caen-Normandie, membre du comité de lecture de la *Revue d’Histoire Culturelle, XVIIIe-XXIe siècles*), Charles Kraemer (ingénieur de recherche en archéologie médiévale, HISCANT-MA, président de la Société d’Émulation des Vosges), Bruno Morvan (journaliste à *Vosges Matin*), Jean-Sébastien Noël (maître de conférences en histoire contemporaine à l’Université de La Rochelle, en charge du projet ANR TRACS), Delphine Rosier (bibliothécaire, Bibliothèque américaine de Nancy), Madalina Vartejanu-Joubert (maître de conférences en anthropologie historique à l’INALCO), Sonia Zannad (journaliste, cheffe de rubrique culture, *The Conversation France*).

Un grand merci aux personnes résidant aux États-Unis et qui m’ont apporté des conseils et/ou des documents qu’il m’aurait été très difficile, voire impossible, d’obtenir sans me rendre sur place (ce que la crise sanitaire a rendu très compliqué) : Leighton Ciravolo et Mr Hymel (membre de la commission historique du comté de Jefferson, Louisiane), Anne Evenhaugen (bibliothécaire en chef, Smithsonian American Art and Portrait Gallery Library, Washington D.C.), Virginia Greene (professeure de littérature française, Université Harvard, MA), Richard P. Howe Jr., (fils de l’ancien maire de Lowell, MA, Richard P. Howe), Toby Lester (auteur et éditeur), Carla Lillvick (Special Collections & Research Librarian, Monroe C. Gutman Library, Université Harvard, MA), Sarah L. Navins (archiviste, Franklin D. Roosevelt Presidential Library, Hyde Park, NY), Carole Salmon (professeure de français, Université du Massachusetts, Lowell, MA), Howard Trace (directeur de la bibliothèque et du musée de l’American Legion, Indianapolis, IN), Kirsten van der Veen (Exhibitions Program Manager,

Smithsonian Libraries, Washington D.C.), Chet van Duzer (historien spécialiste des cartes anciennes, Board member, The Lazarus Project, Université de Rochester, NY).

De l'autre côté du Rhin, je remercie chaleureusement Martin Lehmann (docteur en histoire, professeur d'histoire-géographie et de latin en lycée et chargé de cours à l'Université de Fribourg), ainsi que Horst Reuter, conférencier à Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen (Bade-Wurtemberg), pour avoir partagé avec moi leurs connaissances et leurs travaux concernant Martin Waldseemüller.

J'adresse ma gratitude aux membres de l'école doctorale Humanités Nouvelles-Fernand Braudel de l'Université de Lorraine, pour leur réactivité dans la gestion des questions administratives, en particulier Béatrice Fleury (directrice) et Aude Meziani (secrétaire).

Un grand merci également à l'ensemble des membres de mon laboratoire de recherches, le CERCLE (Centre de recherche sur les cultures et les littératures européennes), et en particulier à son directeur, Antoine Nivière, ainsi qu'à ses personnels d'appui, toujours très réactifs, Sylvie Laguerre et Lucie Voinson.

Je ne voudrais pas non plus oublier de remercier les membres du service de prêts entre bibliothèques de la Bibliothèque universitaire du campus Lettres et sciences humaines de Nancy, en particulier Ellen Chrétien, Stanislas Droz et Capucine Despocq. Une partie importante de ma bibliographie a pu être constituée grâce à leur remarquable capacité à localiser et faire venir des ouvrages indisponibles dans les bibliothèques de l'Université de Lorraine, parfois rares ou presque introuvables en Europe.

Un grand merci à l'ensemble de mes collègues de l'université comme du second degré, et en particulier celles et ceux qui ont accepté de lire, corriger ou traduire des passages plus ou moins importants du présent ouvrage (Hélène Beau, Anne Chateau, Laurence Gégout, Noémie Mathis, Véronique Perriault) ou qui ont accepté de partager avec moi leur expérience d'anciens doctorants afin de me guider sur un chemin souvent semé d'embuches (Marie Bouchez, Pierre Czertow, Agnès Febvey, Laurent Martino, Pierre Toussenot). Merci (encore) à Hélène Beau ainsi qu'à Agnès Febvey pour leur expertise en termes de lettres classiques et leurs conseils avisés à propos des mots grecs et latins qui n'ont pas manqué de me poser problème.

Mes derniers remerciements seront de nature plus personnelle, et sont adressés à ma famille, Joëlle et Jean-Philippe De Serre (ma mère et mon beau-père), Hélène et Géraldine Desprez (mes sœurs), à qui je n'aurai pas consacré le temps que j'aurais souhaité au cours de ces années de recherches. Et bien sûr, merci à Peggy Doerler, ma compagne, dont la patience et le soutien sans failles ont été des atouts incalculables pour me permettre d'arriver au terme de mes objectifs.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS 5

TABLE DES MATIÈRES 11

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES NOTES 17

INTRODUCTION 19

PREMIÈRE PARTIE : Le temps des érudits. Réflexions savantes autour de la dénomination de l'Amérique, en Lorraine et aux États-Unis 59

CHAPITRE 1 : Le « Gymnase vosgien », du mythe à l'analyse critique 65

I) La Société philomatique vosgienne, acteur majeur des travaux érudits sur le « Gymnase Vosgien » 67

A) Une naissance dans un contexte de dynamisme des sociétés savantes 67

B) Une société savante caractéristique de son époque, mais avec des spécificités 69

C) La Société philomatique vosgienne et l'étude du « Gymnase vosgien » : un lien consubstantiel en apparence… 72

D) … mais à nuancer 75

E) Des publications sur le « Gymnase vosgien » indissociables de leur contexte ? 81

II) Un groupe d'érudits intégré au chapitre des chanoines de Saint-Dié 85

A) Un important chapitre 86

B) Le rôle controversé de Pierre d'Ailly 91

C) Les liens entre les chanoines et le duc René II 94

D) Les rapports entre les chanoines et le courant de la *Devotio moderna* 96

III) Les questions posées par la nature même du « Gymnase vosgien » 99

A) Quelle est la nature exacte du « Gymnase vosgien » ? 99

B) Qui sont les véritables membres du « Gymnase vosgien » ? 107

C) Quand commence et quand prend fin le « Gymnase vosgien » ? 112

CHAPITRE 2 : Des questions autour de l'imprimerie de Saint-Dié et de son ouvrage-clé, la *Cosmographiæ Introductio* 117

I) L'étude historique de l'imprimerie déodatienne 118

A) Quels sont le cadre chronologique et le contexte de fonctionnement de cet établissement ? 118

B) Qui finance cet atelier ? 127

C) Comment fonctionne cette imprimerie ? 133

D) Où est située cette imprimerie ? 151

II) L'étude de la *Cosmographiæ Introductio*, ouvrage emblématique de l'imprimerie des chanoines de Saint-Dié..... 159

A) Le contexte de la réalisation de l'ouvrage 161

B) Qui est l'auteur du texte ? 167

C) Discussions autour des différentes éditions de l'ouvrage 186

CHAPITRE 3 : L'analyse des cartes du Nouveau Monde conçues à Saint-Dié autour de 1507 197

I) L'identification et la redécouverte des cartes attribuées à Martin Waldseemüller..... 200

A) Le globe en fuseaux (*Globus Mundi*) 201

B) L'*Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem* 203

C) L'*Universalis Cosmographia… lustrationes* et la *Carta Marina* 205

D) Nouveaux spécimens, contrefaçons et attributions hasardeuses 207

II) Des cartes qui font l'objet de nombreux questionnements 210

A) Le contexte et les objectifs de la réalisation de ces cartes 212

B) Les aspects géographiques, techniques et artistiques des cartes de Saint-Dié.....231

C) La diffusion et la réception de ces travaux cartographiques.....244

D) Pourquoi le nom *America* disparaît-il dans les cartes de Waldseemüller après 1507 ? .255

CHAPITRE 4 : La perception du rôle de la Lorraine et de Saint-Dié dans la construction du nom de l'Amérique..... 263

I) Amerigo Vespucci et la ville de Saint-Dié : des liens consubstantiels ?..... 266

A) Le « Gymnase vosgien » ignorait-il Colomb ? 268

B) Pourquoi avoir décidé de mettre particulièrement Vespucci à l'honneur ? 272

C) Vespucci et René II étaient-ils amis ? 277

D) Y a-t-il eu des contacts entre Vespucci et le « Gymnase vosgien » ? 284

E) Le nom *America* vient-il réellement de Vespucci ? 289

II) Saint-Dié et le nom de l'Amérique 305

A) Saint-Dié est-elle un « village obscur » à l'écart de la civilisation ? 305

B) Le mot *America* a-t-il réellement pu être imprimé pour la première fois à Saint-Dié ? .309

C) Qui est l'auteur du mot *America* ?.....314

SECONDE PARTIE : Le temps de l'action culturelle. Les relations mémorielles entre la Lorraine et les États-Unis autour du « baptême de l'Amérique » 325

CHAPITRE 5 : Mettre en place des liens entre la Lorraine et l'« Amérique » (1875-1914)..... 339

I) La Lorraine prend peu à peu conscience de son passé en lien avec l'Amérique..... 340

A) Un intérêt croissant pour l'Amérique en Lorraine 340

B) La genèse des concepts de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique.....349

C) Comment célébrer le « baptême de l'Amérique » ? 357

II) L'intérêt croissant des États-Unis pour les origines du nom de l'Amérique 361

A) Des exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* de plus en plus recherchés.....365

B) L'exposition universelle de Chicago 368

C) La redécouverte du planisphère de Waldseemüller et les premières tentatives d'achat par les États-Unis 374

D) Déjà une « désunion mémorielle » (G. Mink).....376

III) Les fêtes franco-américaines de 1911 379

A) Genèse et préparatifs sur fond de tensions locales et internationales.....382

B) Le déroulement des fêtes de Saint-Dié 394

C) Les échos de ces fêtes entre Saint-Dié, la Lorraine et les États-Unis.....415

CHAPITRE 6 : Des liens fluctuants et déséquilibrés (1914-1975)..... 425

I) La « marraine de l'Amérique » dans la Grande Guerre 426

A) Les États-Unis et leur « marraine » en lutte 426

B) L'arrivée des troupes américaines dans les Vosges.....430

II) Une mémoire fluctuante au cours de l'entre-deux-guerres..... 434

A) Des liens noués avec l'*American Legion* 435

B) Des marqueurs mémoriels du « baptême de l'Amérique ».....439

C) Un intérêt mitigé de la part des Étatsuniens 454

D) Des initiatives pour renouer les liens 459

III) La « marraine de l'Amérique » occupée, détruite et libérée par sa « filleule » (1940-1944) 468

A) L'occupation de Saint-Dié 468

B) Une libération célébrée comme un signe providentiel par certains Lorrains… 469

C) … Mais qui entraîne une poussée d'antiaméricanisme chez d'autres 473

D) Les *GI's* chez leur « marraine » 475

IV) Le mythe du « baptême de l'Amérique » peut-il survivre aux Trente Glorieuses (1945-1975) ?..... 478

A) Saint-Dié utilise le « baptême de l'Amérique » dans le cadre de son relèvement (1945-1950).....478

B) La « marraine de l'Amérique » entre oubli et remémoration au cœur de la guerre froide (1950-1975) 504

C) Une mémoire faible du « baptême de l'Amérique » aux États-Unis.....510

CHAPITRE 7 : La mémoire du « baptême de l'Amérique » à l'aune d'un nouveau régime d'historicité (1975-2020)..... 519

I) Saint-Dié retrouve sa mémoire du « baptême de l'Amérique » sous l'impulsion d'Albert Ronsin 524

A) Des manifestations culturelles pour rendre la mémoire du « baptême de l'Amérique » accessible au plus grand nombre 526

B) Les nouvelles fêtes franco-américaines de 1987 533

II) Le moment Pierret (1989-2014)..... 559

A) Un contexte d'américanophilie qui se confirme avec la fin de la guerre froide.....560

B) Le jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell 561

C) Le Festival International de Géographie 574

D) Les anniversaires de 1992 et 2007 586

III) Aux États-Unis, une mémoire plus mesurée mais néanmoins vivace 600

A) L'invention du nom *America* dans les manuels scolaires étatsuniens.....601

B) Prêt et vente de la *Cosmographia Universalis* aux États-Unis.....602

C) Un débat au Congrès pour commémorer le nom de l'Amérique en 2007 610

TROISIÈME PARTIE : Le temps de la médiation culturelle : entretien, diffusion et réception de la mémoire du « baptême de l'Amérique » 617

CHAPITRE 8 : passeurs et passages de la mémoire du « baptême de l'Amérique » : acteurs, milieux et lieux 625

I) Les acteurs de l'action culturelle autour du « baptême de l'Amérique » 627

A) Les intellectuels 627

B) Politiques et diplomates 639

C) Bienfaiteurs et bienfaitrices 658

D) Les médiateurs culturels entre Saint-Dié et les États-Unis 667

II) Les passeurs anonymes de la mémoire du « baptême de l'Amérique » 678

A) La communauté d'origine française aux États-Unis 678

B) Les Étatsuniens en France 688

C) La francophilie en Amérique 693

III) La presse étatsunienne, vecteur de circulation de la mémoire de la dénomination de l'Amérique 696

A) Un sujet qui connaît des phases de remémoration et de reflux 701

B) Quels sont les sujets évoqués ? 702

C) Quels mots-clés sont le plus fréquemment utilisés ? 705

D) Comment sont qualifiés le « baptême » et la « marraine » de l'Amérique dans la presse des États-Unis ? 708

CHAPITRE 9 : Comment faire du « baptême de l'Amérique » un concept populaire ? 711

I) Des fêtes populaires pour commémorer le « baptême de l'Amérique » 713

A) Saint-Dié à l'Exposition universelle de Chicago : l'histoire du « baptême de l'Amérique » au sein d'un immense parc d'attractions 713

B) Des fêtes populaires pour célébrer l'amitié franco-étatsunienne 717

C) Le Festival International de géographie de Saint-Dié-des-Vosges : une fête populaire ? 728

II) Célébrer la « marraine de l'Amérique » dans le tissu urbain 733

A) La mémoire du « baptême de l'Amérique » par l'odonymie 734

B) Les projets de monuments commémoratifs du « baptême de l'Amérique » 743

C) Les « géosymboles » célébrant les liens entre Saint-Dié et l'Amérique 754

III) « Baptême de l'Amérique » et marketing commémoratif 767

A) Attractions et produits dérivés.....768

B) Publicités autour du concept de « baptême de l'Amérique » 779

C) Entreprises exploitant la mémoire du « baptême de l'Amérique » 784

D) « Baptême de l'Amérique » et Festival International de géographie : des outils de communication territoriale.....790

CONCLUSION 799

POSTFACE..... 817

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 819

TABLE DES ILLUSTRATIONS 899

INDEX 903

RÉSUMÉ FRANÇAIS/ANGLAIS 919

ABRÉVIATIONS UTILISÉES DANS LES NOTES

AD 54 : Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, Nancy.

AD 88 : Archives départementales des Vosges, Épinal.

BSPV : *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*.

MDV : *Mémoire des Vosges*.

SDDV : Saint-Dié-des-Vosges.

INTRODUCTION

Le 1er février 1979, la une de *Charlie Hebdo* titrait « La Lorraine sauvée par le tourisme ». En toile de fond, un chevalement de mine, un terril et un réacteur nucléaire indiquaient que la région n'était peut-être pas la plus adaptée à l'essor de l'activité touristique. Au premier plan, un homme en ciré, transi de froid et arrosé par une pluie noire et battante s'exclamait : « Plus de soucis à se faire ! » L'humour caustique de *Charlie* s'abattait cette fois sur une région qui n'était déjà plus le « Texas français », comme on l'appelait encore parfois une décennie plus tôt, mais souffrait depuis plusieurs années des affres d'une crise économique que ses aménités n'aideraient probablement pas à combler. Depuis lors, les médias ont eu tendance à évoquer la Lorraine en tant que région en crise, davantage que comme un territoire porteur d'espoir de renouveau.

Cette réputation peut s'observer à d'autres échelles. Le 14 février 2020, sur la radio RTL, l'émission de culture générale « La Curiosité est un vilain défaut » présentée par Sidonie Bonnec et Thomas Hugues proposait un panorama statistique des villes françaises, en partenariat avec *l'Express*, autour de quelques indicateurs publiés par l'INSEE. Au cours de l'émission, les animateurs demandent à l'invité quelles sont les villes qui détruisent le plus d'emplois en France. Celle qui détient ce triste record est Péronne (Somme), suivie de près par Saint-Dié-des-Vosges. C'est ainsi que le jour de la Saint-Valentin, les Déodatiens se voient encore une fois ramenés à une triste réalité qui les accompagne depuis des décennies. Leur ville est pauvre, victime des stigmates d'une quasi-mono-industrie textile aujourd'hui disparue, mais qui a laissé des traces sur le panorama socio-économique du bassin.

RTL n'en est pas à son coup d'essai en la matière. Depuis 2012, son humoriste vedette, Laurent Gerra, s'est fait le chantre de la mise en coupe réglée de Saint-Dié-des-Vosges. En s'appuyant sur le parachutage de Jack Lang dans la circonscription pour les élections

législatives de juin 2012, l'imitateur a progressivement mis en place tout un univers de personnages dignes de la cour des miracles : ils sont là pour permettre à l'ancien ministre de la Culture, incarnation du parisianisme sophistiqué dans toute sa splendeur, de gagner l'élection. Il y a là le Diaude, fidèle serviteur baveux, boiteux, bossu et borgne ; la Modeleine et la Moguette, servantes cul-de-jatte de la taverne du Vieux-Bouc, quartier général de campagne de l'avatar de M. Lang. Celui-ci, venu de Paris à Saint-Dié en traîneau à neige (puisque l'hiver déodatien dure d'octobre à juin et qu'aucune route n'y est déneigée), a déjà une foule d'idées pour faire de cette petite ville un endroit « chébran » : créer un tournoi de tennis Roland-Crados, un « festival de Couenne » du film vosgien, où des actrices talentueuses comme Marion Sauciflard pourront monter les marches de la Taverne du Vieux-Bouc où les projections auront lieu. Il imagine encore une « Pequenaud-parade », durant laquelle des DJ's locaux tels que David Guettas-de-fumier pourront animer les chaudes nuits vosgiennes[1]. Les auteurs des chroniques de M. Gerra se sont-ils inspirés de la duchesse de Montpensier qui, faisant halte à Saint-Dié avec la Cour le 26 août 1673, écrivait dans ses Mémoires : « Ah ! Dans quelle bourgade perdue le roi nous fait-il passer la nuit ! Saint-Dié est une assez jolie petite ville au pied de la montagne. Les paysans y sont comme des bêtes et les femmes y sont fort laides et goitreuses[2] » ? Ont-ils eu sous les yeux cette description que fait Balzac de *La Cousine Bette*, dont les « sourcils épais réunis par un bouquet, [l]a face longue et simiesque laissent deviner derrière la paysanne des Vosges un caractère de sauvage » ?

D'aucuns trouveront ce ressort comique fort efficace, et il l'est sans aucun doute. Il aurait pu faire l'objet de quelques chroniques matinales avant que M. Gerra ne passe à un autre sujet. Or, il n'en fut rien. Ce petit monde a, semble-t-il, tellement fait rire la France qu'il est resté plusieurs années au programme de la matinale RTL, émission la plus écoutée de l'hexagone. Certes, les interventions de Lang-alias-Gerra (rebaptisé pour l'occasion « Lo Jacquot ») se sont espacées, mais il n'est pas rare d'en entendre encore quelques morceaux de bravoure, surtout lorsque l'actualité du jour ne donne pas beaucoup d'inspiration aux auteurs de l'imitateur lyonnais[3]. Dès lors, difficile pour la grande majorité des auditeurs de RTL d'imaginer Saint-Dié-des-Vosges, assez peu médiatisée par ailleurs sur le plan national, autrement que par le prisme de cette plaisanterie.

[1] Une compilation de ces sketchs est disponible sur Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=-nPzmz0zk9k
[2] Cité par JODIN François, « La revanche de Saint-Dié », in *La Liberté de l'Est*, 4 octobre 1997.
[3] Cette situation a d'ailleurs tendance à agacer singulièrement la presse vosgienne. « L'humoriste Laurent Gerra s'est encore moqué de Saint-Dié ce vendredi matin sur les ondes de RTL », in *Vosges Matin*, 23 décembre 2022 [en ligne : https://www.vosgesmatin.fr/culture-loisirs/2022/12/23/l-humoriste-laurent-gerra-s-est-encore-moque-de-saint-die-ce-vendredi-matin-sur-les-ondes-de-rtl].

Ce « Saint-Dié bashing » se double, à une plus petite échelle (au sens géographique) d'un « Vosges bashing ». Il est de bon ton de se moquer gentiment de ce département, trop souvent considéré comme un espace où le temps se serait arrêté et où la population continuerait de vivre avec quelques décennies de retard sur la bonne société (sous-entendu, métropolitaine). En août 2003, la marionnette de Jacques Chirac dans « les Guignols de l'Info » demande à celle de Jean-Pierre Raffarin si elle connaît le Canada, où le président de la République passe ses vacances pour échapper à la canicule qui frappe alors l'hexagone. « C'est comme les Vosges, mais en beau », dit-il, provoquant l'hilarité du public. Autre exemple, plus récent. Dans l'une des saynètes de la série à succès « Scènes de ménages », diffusée sur M6 le 4 mai 2020, le pharmacien Philippe dit à Camille, sa jeune compagne, que son copain Daniel a mal tourné : « Il vit dans les Vosges, maintenant. Dans les Vosges, Camille ! » Les responsables politiques ne sont pas en reste ; le mercredi 2 février 2022, l'émission « C à Vous », programmée sur France 5, diffuse une petite phrase du candidat à la présidentielle Jean-Luc Mélenchon prononcée le matin même devant la Fondation Abbé-Pierre au palais des Congrès de Paris : « Je vous garantis que si vous dites à cette personne : il y a un logement dans les Vosges, hein ben elle ira, dans les Vosges. Parce que les Vosges, c'est bien… quand on a plus rien ! » Devant l'hilarité du plateau de « C à Vous », le chroniqueur conclut, d'un air pince-sans-rire : « Sympa, on embrasse les Vosgiens qui nous regardent[4]. » Ainsi, la puissance des médias mainstream contribue à ruiner les efforts de marketing territorial menés depuis des décennies par les acteurs, publics et privés, œuvrant sans relâche pour le développement de la seconde ville des Vosges. Remontons ainsi quelques temps en arrière.

En mars 1989, le socialiste Christian Pierret est élu maire de Saint-Dié[5] à l'issue de sa seconde tentative. Ce jeune député des Vosges, énarque proche de François Mitterrand, cherche à mettre en place les conditions du renouveau de sa ville, en passant notamment par le prisme de la culture[6]. Le marketing territorial est à la mode : dans le contexte de la mondialisation émergente, mettant les territoires en concurrence les uns par rapport aux autres, il est devenu essentiel de se démarquer, de faire valoir ses atouts pour prétendre polariser les investissements, les touristes ou les résidents[7]. La mission est loin d'être simple, compte tenu du contexte

[4] https://www.facebook.com/watch/?ref=saved&v=490022155896091
[5] La ville n'a pris officiellement le nom de Saint-Dié-des-Vosges que le 21 décembre 1999, après une décennie de procédure judiciaire devant le Conseil d'État.
[6] Les lecteurs se reporteront à la transcription de la série d'entretiens réalisés avec M. Pierret, entre le 16 novembre 2018 et le 2 février 2019, en annexe 3 du présent travail.
[7] BENKO Georges, « Marketing et territoire » in *Entre la métropolisation et le village global*, Jean-Marc Fontan, Juan-Luis Klein et Diane-Gabrielle Tremblay (éd.), Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, « Etudes d'économie politique », 1999, p. 79-122.

économique et social morose qui frappe alors la région. Outre le taux de chômage élevé et la crise du textile qui apparaît de plus en plus difficile à endiguer, le département des Vosges est depuis cinq ans, avec l'affaire Grégory, sous le feu d'une notoriété dont elle se serait bien volontiers passée.

Pourtant, Christian Pierret a dans sa manche un atout : celui du « baptême de l'Amérique ». Cette histoire, fierté locale depuis plus d'un siècle, pourrait aisément constituer le point de départ d'un projet de *city branding*. Pourquoi ne pas créer un festival ? Les années 1980 ont en effet constitué l'acmé d'une tendance nationale : avec les lois de décentralisation du début de la décennie et l'émergence des « sociétés-mémoires », le nombre de festivals a explosé dans tous les territoires français[8]. Les conseillers culturels de M. Pierret proposent un festival du livre de voyages et d'aventures, mais cela vient d'être pris par Saint-Malo… Cela sera donc la géographie, qui se prête merveilleusement à une continuité et à une cohérence par rapport au moment de gloire qu'a connu Saint-Dié cinq siècles auparavant, à l'ombre de son quartier canonial. Ce moment où, en 1507, une poignée de chanoines donnait son nom au Nouveau Monde : *America*.

Depuis deux siècles, sur les deux rives de l'Atlantique, des dizaines de savants se sont penchés sur cette histoire, éclaircissant certaines zones d'ombre, posant de nouvelles questions, réfutant certaines affirmations trop longtemps prises pour des faits acquis. L'histoire a été racontée un nombre incalculable de fois dans la presse régionale, dans des chroniques radiophoniques, dans quelques émissions de télévision et, plus récemment, dans des vidéos disponibles sur Internet. Mais paradoxalement, la plupart des médias grand public continuent à perpétuer, autour de cette histoire, ce qui en était dit à la fin du XIXe siècle. Comme si les différentes strates de la recherche n'avaient pas eu de prise sur la médiation culturelle. Prenons en exemple un article publié sur le site RTL.LU et rédigé par Romain Van Dyck le 22 octobre 2019, « Il y a cinq siècles, la Lorraine donnait son nom à l'Amérique ». Cette chronique est un empilement de tous les poncifs accumulés sur le sujet depuis la IIIe République. Tous les clichés y sont, sans tenir compte le moins du monde des recherches menées sur le sujet depuis un siècle. Il en revanche une chose vraie : l'article évoque un « retour sur cette histoire méconnue ». Nous avons pu nous en apercevoir au cours de ces années de travail de thèse ; presque à chaque fois que le sujet en préparation était évoqué (y compris avec des personnes très cultivées), il fallait faire face aux mêmes signes d'étonnement.

[8] BRENNETOT Arnaud, « Des festivals pour animer les territoires », in *Annales de Géographie*, n° 635, vol. 113, 2004, p. 30.

L'honnêteté intellectuelle nous oblige néanmoins à admettre que nous n'étions guère plus au fait de cet épisode de l'histoire locale lorsque nous avons obtenu notre première mutation, en tant que jeune professeur d'histoire-géographie, à Saint-Dié-des-Vosges en 2005. Nous y avons rapidement perçu les liens qu'entretenait cette ville moyenne avec son statut de « marraine de l'Amérique ». Plusieurs éléments rappelaient plus ou moins discrètement ce souvenir, que ce soit dans le pavement de la place Charles-de-Gaulle (une carte de l'Amérique en grès rose y est incrustée), dans le nom de certains commerces (le bar « 1507 », la sandwicherie « le Nouveau Monde », le brasseur « *Matrina America* »), dans les odonymes (rue d'Amérique, rue Martin Waldseemüller, rue Amerigo Vespucci…), etc. C'est en fréquentant ces lieux quotidiennement que l'idée d'une thèse de doctorat a fait progressivement son chemin.

Après avoir obtenu l'agrégation en 2017, nous avons poursuivi avec un Master II, dont le mémoire de recherche fut dirigé par Didier Francfort. Le sujet choisi était déjà en lien avec nos questionnements autour du « baptême de l'Amérique » ; il s'agissait de réaliser une étude approfondie des articles du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, la société savante locale, concernant ce sujet depuis le lancement de la revue en 1875. Cette première expérience de recherche nous a conforté dans l'idée qu'une thèse de doctorat consacrée à la mémoire du « baptême de l'Amérique » pouvait se justifier. Ainsi, la rencontre avec notre sujet fut en partie le fruit du hasard d'une mutation d'enseignant du secondaire, comme ce fut le cas pour un certain nombre d'historiens ; l'un des exemples les plus fameux étant celui de Pierre Goubert, qui conçut sa thèse sur Beauvais et le Beauvaisis après avoir été muté au lycée de cette ville à partir de 1941.

Cependant, nous ne souhaitions pas limiter la présente étude à une monographie centrée sur la ville de Saint-Dié-des-Vosges, ni même sur la Lorraine[9]. Un tel sujet, fortement teinté d'imaginaire géographique, semblait bien trop à l'étroit dans un cadre si restreint. Nous considérons avec Jacques Revel que le changement d'échelle est plus pertinent que l'échelle elle-même[10]. Ainsi, dès nos premiers questionnements sur le sujet, nous nous sommes demandé ce que les « Américains » pouvaient penser à propos de leur supposé « baptême ». Leur perception de cet événement historique était-il le même qu'à Saint-Dié-des-Vosges ? Etaient-ils nombreux à savoir d'où venait le mot *America* ? Il nous semblait que ce travail de thèse ne

[9] Le cadre régional pouvait avoir son intérêt dans la mesure où les travaux réalisés à Saint-Dié au début du XVIe siècle ont sans aucun doute été commandés par le duc de Lorraine depuis Nancy. Il pouvait donc être intéressant de se demander si une mémoire du « baptême de l'Amérique » avait dépassé le strict cadre déodatien à l'époque contemporaine et connaissait des prolongements ailleurs dans la région.

[10] REVEL Jacques (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard : Seuil, « Hautes études », 1996, p. 36.

pouvait faire l'économie d'une approche comparée et transatlantique, avec en toile de fond la question de la symétrie de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Peut-on dire que les Américains ont la même perception de leur « baptême » que celle qu'en ont les Lorrains, et en particulier les habitants de Saint-Dié-des-Vosges ? Nous nous attendions à une réponse négative ; mais contre toute attente, nous avons pu constater que cette hypothèse était à nuancer. Il existe bien, notamment dans la presse et dans les manuels scolaires des États-Unis (pays sur lequel nous avons concentré nos recherches outre-Atlantique), des références à l'Est de la France, à la Lorraine et à Saint-Dié-des-Vosges, en lien avec l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique.

Notre démarche s'inscrit ainsi au croisement de plusieurs traditions historiographiques. Précisons d'emblée qu'il s'agit bel et bien d'une thèse d'histoire contemporaine : notre objectif n'est pas de retracer l'historique des événements survenus autour de l'année 1507 et ayant abouti à généraliser en très peu de temps le mot *America* sur les cartes. Il s'agit plutôt de centrer l'étude sur une période située entre les années 1870 et la fin des années 2010, afin de percevoir les variations de la mémoire de ce que l'on a appelé le « baptême de l'Amérique » dans la ville de Saint-Dié, elle-même autoproclamée « marraine de l'Amérique ». Si ce « baptême de l'Amérique » en tant que tel a été maintes fois étudié par des générations d'historiennes et d'historiens depuis Alexander von Humboldt (voire encore plus tôt), la question de la mémoire de cet événement est un sujet à peu près vierge. Albert Ronsin (1928-2007), qui fut l'un des derniers grands spécialistes de la question pour le XVIe siècle, avait coutume de terminer ses ouvrages sur le sujet par quelques pages, en guise d'épilogue, sur sa portée à l'époque contemporaine. Mais ces passages s'avéraient toujours très allusifs, mal documentés et anecdotiques, sans jamais en tirer une analyse de fond. M. Ronsin se contentait de rappeler que ce « baptême de l'Amérique » continuait de générer, dans la ville dont il fut trente ans le directeur de la bibliothèque et conservateur du musée, une mémoire active. Le présent travail de recherche ambitionne donc de tirer sur ce fil, afin d'analyser en détails la question de la mémoire contemporaine d'un événement historique vieux de cinq siècles.

On l'aura compris, la présente thèse s'inscrit dans le champ de l'histoire culturelle, même si cette expression peut recouvrir aujourd'hui une très grande variété d'acceptions. Jean-François Sirinelli la définit comme « celle qui s'assigne l'étude des formes de représentation du monde au sein d'un groupe humain dont la nature peut varier – nationale ou régionale, sociale ou politique –, et qui en assure la gestation, l'expression et la transmission[11]. […] »

[11] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Editions du Seuil, « L'univers historique », 1997, p. 16.

C'est surtout à partir des années 1970-1980 que l'histoire culturelle a pris un essor important, en raison notamment de l'ancrage durable de la crise économique, puis de la chute du communisme, de la montée des intégrismes religieux, des incertitudes liées à la mondialisation, aux nouvelles technologies, etc. En ces temps de questionnements intenses sur l'avenir de l'humanité, la culture était en passe de devenir une valeur-refuge. Tandis que l'histoire économique et sociale marquait le pas, l'histoire culturelle semblait avoir pris le relais car elle paraissait plus rassurante. Le culturel retisse en effet du lien entre les hommes, leur redonne une identité et des valeurs que la mondialisation semble leur avoir retiré[12]. L'histoire contemporaine a largement contribué (bien que plus tardivement par rapport aux autres périodes) au renouveau de l'histoire culturelle. Cela s'est notamment matérialisé à travers les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, qui font le constat que notre époque contemporaine, en proie au doute, a plus que jamais besoin de se réfugier dans le passé, en célébrant une culture patrimoniale[13]. L'histoire culturelle reste aujourd'hui plus que jamais, et particulièrement en France, un chantier d'un grand dynamisme. L'Association pour le Développement de l'Histoire Culturelle (ADHC), fondée en 1999, contribue particulièrement à promouvoir ce genre historiographique par le biais de publications, colloques, conférences, etc. En 2020, cette association a lancé, en lien avec la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord, une *Revue d'histoire culturelle, XVIIIe-XXIe siècles*, Pascal Ory étant directeur de publication, Evelyne Cohen et Pascale Goetschel, directrices en chef.

L'un des atouts de l'histoire culturelle est sa capacité à entrer en résonance et en interaction avec d'autres grands questionnements historiques, comme celui des relations internationales. Le colloque qui s'est tenu en 2010 sur ce sujet, autour d'Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci et Pascal Ory fut ainsi particulièrement riche de pistes pour l'étude du sujet que nous présentons ici[14]. De même, nous avons bénéficié des nombreuses mises au point scientifiques découlant de la récente question de concours intitulée « Culture, médias et pouvoirs aux États-Unis et en Europe occidentale, 1945-1991[15] ». Nous y avons opportunément puisé un certain nombre de concepts, parfaitement opératoires concernant l'étude des relations culturelles entre la Lorraine et les États-Unis à propos de la question de la dénomination de l'Amérique. Cette question des relations culturelles internationales peut également s'enrichir

[12] *Ibid.*, p. 11-13.
[13] *Ibid.*, p. 15.
[14] DULPHY Anne, FRANK Robert, MATARD-BONUCCI Marie-Anne, et al. (éd.), *Les relations culturelles internationales au XXe siècle : de la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, P.I.E.-P. Lang, « Enjeux internationaux », 2010.
[15] Cette question a notamment été mise aux concours du Capes d'histoire-géographie et de l'agrégation externe d'histoire pour les années 2019 et 2020.

de réflexions relativement récentes sur les rapports diplomatiques qu'entretiennent entre elles des entités qui ne sont pas nécessairement des États[16]. Les travaux menés en particulier par Birte Wassenberg ou Stéphane Paquin peuvent ainsi trouver un écho lorsqu'une ville moyenne comme Saint-Dié-des-Vosges essaie de mettre en place des relations culturelles avec une ville des États-Unis ou avec le pays dans son ensemble, par le truchement de son ambassadeur en France ou de son Consul général à Strasbourg. Ajoutons que l'histoire des relations internationales connaît actuellement d'importants renouvellements, en particulier par l'intérêt nouveau porté à leurs acteurs, à leurs émotions, à leur ancrage dans un milieu, à la manière dont ces relations sont conduites, aux lieux dans lesquelles elles se déroulent[17], etc.

Nous ferons également une place dans cette étude aux réflexions portées par les *Cultural Studies*, dans la mesure où il sera question des passerelles jetées entre une culture des élites, celle des sociétés savantes et des travaux universitaires d'une part, et sa transposition à destination du grand public, au travers d'articles de presse, de médailles commémoratives, de cartes postales et divers objets du quotidien faisant référence au « baptême de l'Amérique ». Loin d'une étanchéité entre une « culture savante » en opposition avec une culture dite « populaire[18] », l'histoire du « baptême de l'Amérique » est au contraire un exemple d'appropriation progressive d'une culture exigeante par un large public, au prix de diverses adaptations dont nous serons amenés à présenter les mécanismes.

Par ailleurs, il ne serait pas possible de réaliser la présente étude sans avoir à l'esprit les nombreux travaux réalisés, notamment depuis les années 1980, sur la mémoire et les processus mémoriels. Le titre de notre sujet inclut d'ailleurs pleinement cette dimension. Concernant l'analyse de la mémoire d'un événement, de nombreux travaux ont déjà été entrepris, en particulier depuis le début des années 1970. Un des exemples les plus fameux de cette approche historiographique est *Le Dimanche de Bouvines* de Georges Duby (1973). Le grand médiéviste y montre comment le souvenir de cette bataille s'est perpétué, entre périodes d'oubli et de retour en grâce. Après avoir été oubliée à partir du XIIIe siècle, elle revient au XVIIe siècle comme moyen de mettre en valeur les Capétiens. Sous la monarchie de Juillet, elle symbolise les liens entre un roi et son peuple. Avant 1914, elle symbolise la première victoire de la France contre

[16] CATALA Michel et WASSENBERG Birte, « Introduction », in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, n° 179, vol. 3, 2019, p. 3-7.

[17] Ces nouvelles perspectives de recherche ont notamment été l'objet de l'université d'été organisée par l'Institut historique allemand, l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne/UMR SIRICE et l'Université de Marburg, du 19 au 22 juin 2023 à Paris : « Perspectives innovantes sur l'histoire des relations internationales : acteurs, milieux et lieux (XIXe-XXe siècles) ».

[18] KALIFA Dominique, « Culture savante/culture populaire » in *Historiographies : concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, 2010, p. 994-999.

les Allemands (à cette époque, Jeanne d'Arc était moins utilisée car les Anglais étaient devenus des alliés). Une démarche identique peut être menée autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique », en cherchant à savoir dans quelle mesure l'évolution des relations entre la France et les États-Unis avait pu influencer cette mémoire des deux côtés de l'Atlantique. L'articulation entre histoire et mémoire sera aussi l'occasion de mener une réflexion sur les usages politiques du passé qui ont pu être pratiqués dans le cadre de ces relations culturelles, elles-mêmes fondées sur un fait historique multiséculaire, en cherchant à y déceler la part de mythe, souvent inhérente à ce type d'usages[19]. Un colloque organisé à Aix-en-Provence il y a une quinzaine d'années a ainsi fourni de nombreuses pistes[20]. L'étude des processus mémoriels sera donc au cœur de cette étude. Les *Memory studies*, portées en particulier par l'Observatoire B2V des mémoires, structure interdisciplinaire au sein de laquelle opère notamment l'historien Denis Peschanski, offrent des concepts qui pourront donner matière à discussion dans ces pages. La comparaison du « culte des anniversaires » entre la France et les États-Unis, découlant de ces mécanismes mémoriels autour de l'année 1507, sera également réalisée[21].

Ce questionnement amène à prendre en compte un second champ historiographique, celui de l'histoire atlantique. Partant du principe « qu'on ne connaît bien un territoire que lorsqu'on s'en éloigne[22] », il nous a paru essentiel de ne pas rester focalisé sur l'étude de la Lorraine, voire de la seule ville de Saint-Dié-des-Vosges et d'observer le phénomène à l'échelon transatlantique. Le choix d'une telle échelle d'analyse peut sembler disproportionnée au premier abord. Pourtant, à bien y regarder, rares sont les études d'histoire atlantique qui embrassent effectivement l'ensemble du monde atlantique. Elles se limitent en général à des points d'ancrage, leur permettant de rendre leurs démonstrations intelligibles. Sans en avoir toujours conscience, leurs auteurs procèdent en réalité à une succession d'analyses micro-historiques (en fonction de la disponibilité des archives, des possibilités matérielles de travailler sur place, des possibilités de financements, etc.) au cas par cas pour extrapoler leurs résultats sur l'ensemble de l'espace atlantique. Ainsi, selon Lara Putnam, le recours à la micro-histoire

[19] FINLEY Moses Israel, *Mythe, mémoire, histoire. Les usages du passé*, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1981. GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, « Collection Points Serie histoire », 1990 [1986]. CITRON Suzanne, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2017 [2008].

[20] CRIVELLO-BOCCA Maryline, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas (éd.), *Concurrence des passés : usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, « Collection Le temps de l'histoire », 2006. ANDRIEU Claire, LAVABRE Marie-Claire et TARTAKOWSKY Danielle (éd.), *Politiques du passé : usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, « Collection Le temps de l'histoire », 2006.

[21] JOHNSTON William Michael, *Celebrations : the Cult of Anniversaries in Europe and the United-States Today*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2011.

[22] Maryline Crivello-Bocca, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (éd.), *Concurrence des passés*, *op. cit.*, p. 46-47.

permet de confirmer, d'infirmer ou de nuancer des faits établis dans le cadre de l'histoire atlantique[23]. Quant à Neil Safier, il estime que l'espace atlantique « s'accommode des histoires à grain fin » : il doit permettre la mise en relation d'espaces plus nuancés que ceux prédéfinis par les frontières nationales[24]. C'est là le cœur de notre démarche : comprendre, à partir d'un exemple micro-historique, comment se sont articulées les relations diplomatiques culturelles entre deux pays riverains de l'Atlantique Nord pendant une période relativement étendue. On doit aussi apprendre à changer d'échelle pour déterminer si une mémoire évolue de la même manière dans un groupe de grande taille, comme un État-nation, et dans un autre de petite dimension, comme un groupe local[25]. Or, c'est exactement ce que le présent travail se propose de démontrer. Il s'agira de mettre en évidence la manière dont la mémoire du « baptême de l'Amérique » évolue sur un temps assez long, dans deux aires géographiques éloignées et de taille très différente, dans le but d'y déceler ruptures et continuités, points communs et différences, et de déterminer quels sont les critères susceptibles de les expliquer.

Un autre aspect de notre démarche, en lien étroit avec le précédent, concerne l'histoire que l'on englobe sous les vocables de « globale », « connectée », « croisée » ou encore « comparée ». Ces termes ne recouvrent pas exactement les mêmes approches, mais ont pour point commun de chercher à décentrer le regard de l'historien, en changeant d'échelle et de focale. Là encore, le présent travail se place dans le sillage de recherches déjà éprouvées. La biographie de Vasco de Gama, réalisée à partir de sources non européennes par Sanjay Subrahmanyam, a constitué un modèle à suivre : elle consiste à étudier un objet historique déjà maintes fois traité, à partir d'une documentation totalement décentrée sur le plan géographique[26]. La même démarche, appliquée à la mémoire de l'invention de nom *America*, nous est apparue heuristiquement intéressante, en mobilisant des sources encore délaissées, telles que la presse ou encore les manuels scolaires publiés aux États-Unis.

L'histoire croisée et l'histoire comparée comportent par ailleurs un certain nombre de problèmes de nature épistémologique. Pratiquer l'histoire comparée nécessite de se poser un certain nombre de questions que l'on n'a pas forcément à se poser dans un travail historique plus classique. Christophe Charle évoque ainsi les « sept questions de l'histoire comparée », en

[23] PUTNAM Lara, « To Study the Fragments/Whole : Microhistory and the Atlantic World », in *Journal of Social History*, nº 3, vol. 39, 1 mars 2006, p. 615-630.
[24] SAFIER Neil, « Cartography » in *The Princeton Companion to Atlantic History*, Joseph C. Miller (éd.), Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2015, p. 82-86.
[25] JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, « Poche Sciences humaines et sociales », 2015, p. 282.
[26] BERTRAND Romain, « Histoire globale, histoire connectée » in *Historiographies : concepts et débats*, *op. cit.*, p. 366-377.

lien avec l'échelle adoptée, la transférabilité de la grille d'analyse ou encore l'opérabilité des concepts retenus en fonction des espaces comparés[27].

Se pose ainsi la question de la position d'observation que doit prendre la chercheuse ou le chercheur. En théorie, une étude croisée et/ou comparée devrait, pour être la plus neutre possible, se faire à mi-distance entre les deux objets qui sont comparés. L'observateur devrait être non seulement extérieur aux deux objets, mais encore se trouver à mi-chemin pour ne pas en privilégier l'un par rapport à l'autre. Mais dans les faits, c'est presque impossible et ce n'est jamais le cas. « On ne fait souvent que comparer soi-même à l'autre » écrit Michel Espagne[28]. La chercheuse ou le chercheur en histoire comparée/croisée s'inscrit généralement dans l'une des deux aires à propos desquelles il ou elle effectue sa recherche. En raison de son bagage culturel, de la ou des langues maîtrisées ou des sources à sa disposition, l'une des deux aires sera inévitablement favorisée. L'enjeu épistémologique est donc d'avoir conscience de cet inévitable biais, et de trouver les moyens de le corriger dans la conduite de la recherche[29]. Dans le cadre de la présente thèse, notre éloignement géographique avec les États-Unis, le difficile accès aux sources américaines (notamment en période de pandémie), notre maîtrise moindre de la culture étatsunienne par rapport à celle de la France ont sans aucun doute constitué des exemples, parmi d'autres, des possibles biais présentés ci-dessus. Un des plus gros efforts intellectuels que nous avons eu à mener au cours de ces années de recherches a consisté à toujours garder à l'esprit les risques de biais cognitifs liés à la maîtrise déséquilibrée des deux espaces que nous souhaitions étudier. Une autre difficulté épistémologique liée à l'histoire croisée et/ou comparée concerne le choix des critères d'analyse. Étudier deux États, deux régions ou encore deux aires civilisationnelles pose la question de la transférabilité de ce que l'on recherche dans un cadre différent. Ainsi, est-il pertinent d'analyser deux espaces en y appliquant la même grille d'analyse, en risquant ainsi d'adopter une « démarche annexionniste » (Nicolas Mariot et Jay Rowell[30]) ? Faut-il au contraire adapter la grille d'analyse en fonction des spécificités de chaque espace étudié, au risque de rendre les résultats moins solides[31] ? Dans le cadre de la présente étude, il nous est apparu qu'une démarche pragmatique s'imposait ; nous avons essayé, dans la mesure du possible, de nous conformer à

[27] CHARLE Christophe, « Histoire comparée » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 546-549.
[28] ESPAGNE Michel, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », in *Genèses*, n° 1, vol. 17, 1994, p. 112-121. Ici, p. 113.
[29] WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (éd.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, « Le genre humain », 2004, p. 17 et p. 26.
[30] *Ibid.*, p. 184-185.
[31] *Ibid.*, p. 18-19.

la même grille de lecture concernant la Lorraine et les États-Unis afin de conserver à la comparaison toute sa force. Quelques pas de côtés ont été cependant inévitables, tant les différences culturelles entre ces deux espaces se sont parfois révélées criantes. Il a donc parfois été nécessaire de procéder à quelques entorses dans la symétrie analytique. Nous nous efforcerons, dans les pages qui vont suivre, de préciser tant que faire se peut les spécificités et infléchissement de notre démarche au lecteur.

Ayant ainsi défini l'objet de cette thèse et précisé les modèles épistémologiques qui en guideront l'esprit, il convient à présent d'en borner la chronologie. Comme précisé ci-dessus, l'objectif de ce travail n'est pas de remonter en 1507, mais de faire de ce moment-mémoire la toile de fond d'une pièce qui se joue à l'époque contemporaine. Concernant le point de départ de l'étude, plusieurs jalons ont été envisagés. Il semblait important de trouver un point d'ancrage qui coïncide avec une véritable réactivation de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». La publication du quatrième tome de *l'Histoire de la géographie du Nouveau continent* par Alexander von Humboldt en 1836 ne paraissait pas pertinente, bien que cet ouvrage soit le premier à consacrer une large place à cet événement et à la ville de Saint-Dié. Ce livre, composé avec une érudition à couper le souffle, n'a pourtant pas eu un impact immédiat dans les « mémoires collectives ». Il faut attendre encore près d'un demi-siècle pour que des occurrences relatives à l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde puissent être observées en nombre significatif, notamment dans la presse française et étatsunienne. Nous estimons donc que le point de départ de l'étude devra se situer dans les années 1870, et plus précisément en 1875. C'est au cours de cette année qu'apparaît pour la première fois dans la presse les expressions de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique, désignant alors la Lorraine dans son ensemble (avant d'être captées quelques années plus tard par la seule ville de Saint-Dié). C'est aussi en 1875 qu'est fondée dans cette dernière ville la Société philomatique vosgienne, société savante qui se revendique rapidement comme l'héritière des chanoines érudits de 1507. Saint-Dié regarde désormais davantage vers Nancy que vers l'Alsace, en territoire allemand depuis quatre ans. Les Déodatiens qui veulent suivre des études universitaires le feront prioritairement à Nancy, nouvelle capitale intellectuelle de la Lorraine française. Cette même année 1875, Nancy est justement la ville qui accueille le Congrès de la Société des Américanistes. Henri Bardy y participe en tant que président de la toute jeune Société philomatique vosgienne, fondée quelques mois plus tôt. L'événement a sans aucun doute servi de levier au renouveau de la mémoire et de l'engouement autour du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié. C'est encore en 1875 qu'est publiée pour la première fois l'*Histoire*

des Indes de Bartolomé de Las Casas, écrit trois siècles et demi plus tôt ; l'ouvrage est à charge contre ceux qui ont choisi de donner le nom *America* au Nouveau Monde. Nous nous en tiendrons donc à ce point de départ, sans s'interdire toutefois de recourir à une certaine épaisseur temporelle si les besoins de la démonstration venaient à l'exiger.

S'il était relativement aisé de trouver un point de départ, il n'en allait pas de même pour la seconde borne chronologique, celle qui sera censée clore l'étude. Au début du processus de recherche, le flou est à peu près général, compte tenu du manque de maîtrise du sujet et de connaissance de la documentation disponible. Une trop grande amplitude chronologique ne risque-t-elle pas d'engendrer une étude indigeste, voire impossible à mener à son terme ? À l'inverse, vouloir trop restreindre les limites n'amènerait-il pas à une impasse, à un manque de documentation ? Faisons le point sur les ruptures qui ont un temps été envisagées. La fin de la Seconde Guerre mondiale, la destruction quasi-totale de Saint-Dié-des-Vosges par le retrait des troupes allemandes en novembre 1944, l'entrée des *GI's* venus délivrer leur « marraine » pour la seconde fois en moins de trente ans, auraient pu constituer un épilogue intéressant… mais par trop téléologique. L'étude aurait en effet donné un sentiment de montée inexorable vers une américanophilie qui, si elle a sans doute existé à certains moments, n'a certainement pas constitué l'attitude la plus courante depuis les années 1870 entre la « marraine » et la « filleule ». D'autres moments, bien plus en aval, auraient pu clore l'étude de façon pertinente : 1987 (année de commémorations à Saint-Dié du bicentenaire de la Constitution des États-Unis) ; 1990 (année du premier Festival International de Géographie, dont la légitimité repose largement sur la mémoire du baptême de 1507) ; 2003 (conclusion de la vente de la carte de Martin Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès de Washington) ; 2007 (cinq centième anniversaire de la publication du mot *America*) ou encore 2014 (fin du dernier mandat de Christian Pierret, dernier édile à avoir autant fait pour la mémoire du « baptême de l'Amérique »). Nous avons finalement choisi de poursuivre l'étude jusqu'aux années 2010 incluses, afin de mieux percevoir les multiples inflexions permises par l'analyse du temps long. Le maintien d'une certaine épaisseur dans le bornage chronologique terminal permet de ne pas retenir une date précise, qui aurait pu donner l'impression de favoriser l'un ou l'autre des deux espaces géographiques retenus. Il sera ainsi possible d'intégrer dans l'analyse des phénomènes très récents, survenus au cours même de l'élaboration de cette thèse, même si nous avons pleinement conscience du risque de manque de recul critique qu'un tel choix peut engendrer. Mais n'est-ce pas l'une des spécificités de l'histoire du temps présent ?

En assumant un bornage chronologique large de près de cent cinquante ans (ce qui est beaucoup en histoire contemporaine), il est possible de mettre en valeur les différences de

perception dans le temps, en lien avec les évolutions du contexte politique, culturel, géopolitique, etc. Il est sans doute peu courant, dans une thèse d'histoire contemporaine, d'embrasser une période aussi vaste, compte tenu de l'abondance des sources disponibles. Il est certain que le recensement, la collecte, le traitement, l'analyse et la synthèse de ces sources a constitué un travail d'une ampleur considérable, sans doute encore davantage que ce qui avait été envisagé au départ. Toutefois, malgré cette difficulté réelle (qui a entraîné un allongement sensible de la durée de ce travail par rapport à nos prévisions initiales), nous avons estimé que cette longue durée se justifiait. Nous pourrions même ajouter que « faire plus court » n'aurait pas eu de sens, car il aurait dès lors été impossible de saisir certaines inflexions dans la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Il faut un certain temps pour qu'une relation culturelle se développe entre deux espaces ; la mémoire d'un événement évolue rarement de manière brutale, du jour au lendemain[32]. François Furet a ainsi choisi d'étudier la Révolution française en lui appliquant un bornage couvrant une période d'un siècle. Il faut un temps de maturation, qui peut se révéler parfois fort long. Il semblait donc essentiel de ne pas se priver d'une fenêtre de tir chronologique suffisamment élargie pour traiter ce sujet dans de bonnes conditions. Depuis quelques années, la comparaison des mémoires et de leur évolution dans plusieurs espaces différents (par exemple entre la France et les États-Unis) est à la mode. Comparer sur un temps long ces mémoires et leur évolution dans plusieurs aires géographiques peut apporter des résultats intéressants. Cela permet de savoir si une mémoire évolue différemment selon le régime d'historicité en cours à un moment donné, ou selon les vecteurs de transmission de la mémoire (livre imprimé, journaux, Internet…). On est bien dans la logique ruptures/continuités, si prisée des historiennes et historiens[33]. Par exemple, le fait d'adopter une chronologie plus resserrée n'aurait pas permis de montrer l'évolution du sens du mot « Amérique » dans les expressions « baptême de l'Amérique » ou « marraine de l'Amérique ». En effet, le sens n'en est pas le même en 1880, en 1911, en 1944 ou en 2006. On passe ainsi d'une vision implicite englobant d'abord « l'Amérique » dans ce que cette dénomination a de plus flou, puis les seuls « États-Unis », et en fin de période « les Amériques », dans un contexte de mise en place progressive d'un monde multipolaire depuis la fin de la guerre froide. Il importait donc de ne pas se priver de cette possibilité d'analyse sur le temps long, qui ne devrait pas être réservée aux médiévistes ou aux modernistes.

Sur le plan épistémologique, le choix de pousser l'étude de ce sujet jusqu'à la précédente décennie implique de se poser les questions et de mobiliser les outils propres à l'histoire du

[32] FRANK Robert, « Conclusion » in *Les relations culturelles internationales au XXe siècle, op. cit.*, p. 683.
[33] P. Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliances, op. cit.*, p. 281-282.

temps présent. Ce champ de recherche s'intéresse à la période pour laquelle des acteurs des événements étudiés sont encore vivants (ce qui est la définition étymologique du mot « contemporain »). Il s'agit d'une manière très particulière de faire de l'histoire, avec une forme d'écriture et de sensibilité qui lui est propre. Contrairement aux autres périodes, l'histoire du temps présent n'a pas de bornes fixes. Celles-ci sont mobiles, se déplaçant sans cesse au gré de la durée d'une vie d'homme. Elle doit aussi faire face à des critiques qui existent depuis la naissance de l'historiographie moderne : le manque de recul entraînerait un manque de sources fiables et la persistance de passions encore vives. Pour Raymond Aron, « l'objet de l'histoire est une réalité qui a cessé d'être ». Déjà avant lui, Fustel de Coulanges écrivait que « les faits accomplis se présentent à nous avec une bien autre netteté que les faits en voie d'accomplissement ». Ces critiques à l'égard de l'histoire du temps présent ont été vives jusque dans les années 1970, puis ont commencé à refluer avec le déclin des grandes idéologies qui dominaient l'université française, telles que le marxisme ou le structuralisme. C'est ce qui a permis à l'histoire contemporaine (et au sein de celle-ci, de l'histoire du temps présent) de devenir de plus en plus prégnante au sein des études historiques universitaires[34].

Cette forme d'histoire est aussi particulièrement sensible au témoin et au témoignage des acteurs des événements étudiés. Les historiens du temps présent s'inspirent en cela des travaux menés par les sociologues, et notamment de ceux de l'école de Chicago, qui ont beaucoup contribué à l'essor de l'histoire orale dans les années 1960 et 1970. L'histoire du temps présent s'intéresse aussi aux questions de mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective. Elle se penche sur la manière dont les représentations évoluent avec le temps autour d'un événement (les mémoires de Vichy ou de la guerre d'Algérie…) ou d'une pratique (les fêtes nationales, les monuments aux morts…). Le sujet de thèse traité ici s'inspire donc, pour une partie de son cadre chronologique, sur les apports épistémologiques de l'histoire du temps présent.

Le sujet étant à présent borné chronologiquement, il importe maintenant de le délimiter géographiquement. Tout d'abord, il nous a semblé essentiel, comme précisé ci-dessus, de ne pas centrer l'étude sur la seule ville de Saint-Dié-des-Vosges, au risque de produire un travail trop local et d'écrire une monographie qui ne pourrait guère avoir valeur de réflexion historique générale. Au contraire : en élargissant la focale, en décentrant le regard et en montrant comment cette mémoire a été perçue aussi bien en Lorraine (et en particulier à Saint-Dié, cela va sans dire) qu'aux États-Unis (la « filleule »), il devient possible d'analyser les différences de perception d'un même événement historique dans l'espace, et en particulier dans deux lieux

[34] ROUSSO Henry, « Histoire du temps présent » in *Dictionnaire des sciences humaines*, *op. cit.*, p. 555-558.

d'échelle totalement dissymétrique. Précisons que nous entendons ici la Lorraine dans ses limites territoriales contemporaines, ce qui impliquera, dans cette étude, d'y inclure sa partie allemande pour la période courant de 1871 à 1919. Ce décentrement du regard permet également de s'intéresser aux passeurs, c'est-à-dire aux individus et aux groupes qui ont contribué à faire circuler, à promouvoir l'idée d'un « baptême de l'Amérique » dans une petite ville vosgienne bien souvent inconnue des Américains. Migrants, ambassadeurs, militaires, universitaires, membres de comités de jumelages… les profils, les motivations et les actions de ces agents de transmission sont très diversifiés.

Le parti pris d'opter pour une vision spatiale centrée sur deux pôles aussi disproportionnés peut sembler saugrenu ; comment l'étude de deux espaces si dissemblables en apparence peut-elle se révéler heuristiquement viable ? Cette question a, dès le démarrage de cette recherche, fait l'objet d'une réflexion. Est-il vraiment judicieux de procéder à une histoire comparée et croisée entre une petite ville vosgienne et la plus grande puissance de la planète ? Nous osons répondre par l'affirmative. Nous revendiquons même le fait de « comparer l'incomparable », pour reprendre le titre d'un essai de Marcel Detienne.

L'anthropologue regrette que, pour de nombreux intellectuels, on ne peut « comparer que ce qui est comparable ». Suivant à la lettre cette maxime, ils se privent de certains questionnements. Or, qu'est-ce qui est comparable et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Faire une comparaison est déjà faire un choix, porter un jugement de valeur[35]. Les anthropologues ont toujours comparé, c'est une attitude consubstantielle à leur champ de recherche. Il n'en va pas de même pour les historiens, qui ont longtemps rechigné à pratiquer le comparatisme. L'histoire, surtout après la défaite de 1870 et la pose de fondations d'une « science » historique, est essentiellement centrée sur la nation. Les historiens français exerçant sous la IIIe République n'éprouvent nullement le besoin d'étudier ce qui se passe au-delà de la frontière. Ceux qui osent faire de l'histoire comparée sont marginalisés dans la profession. Et encore ne font-ils que comparer des éléments proches, comme deux États voisins, et souvent dans le but de montrer la supériorité de leur propre patrie sur l'autre[36]. Pour Georges Dumézil, le comparatiste est un vagabond qui croit pouvoir camper sur les terres d'un prince[37]. Lorsque Marc Bloch, en 1928 à Oslo, propose de lancer un chantier sur la comparaison de sociétés médiévales proches (tant sur le plan chronologique que géographique), son idée détone et n'est pas suivie d'effet. L'histoire est encore beaucoup trop centrée sur la « nation », même lorsque c'est anachronique, comme

[35] DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, « La librairie du XXe siècle », 2000, p. 9.
[36] *Ibid.*, p. 10-11.
[37] *Ibid.*, p. 24.

pour le Moyen Âge[38]. Certains historiens ont quelque peu évolué depuis lors, mais en se cantonnant à admettre que l'on ne peut comparer que des sociétés proches, tant sur le plan de la proximité dans le temps que dans l'espace et qui ont atteint un degré d'évolution semblable[39]. Tout au long de son essai, Marcel Detienne tente de montrer qu'il pourrait pourtant être intéressant de comparer l'incomparable, c'est-à-dire des sociétés issues d'aires de civilisations très différentes et d'époques éloignées les unes des autres. Cela permettrait de renouveler la manière qu'ont les historiens d'appréhender certains concepts.

La question de l'échelle de l'analyse est tout à fait fondamentale dans le cadre d'une étude d'histoire croisée et/ou comparée. Si l'on souhaite étudier un phénomène de manière comparée entre deux espaces, l'échelle choisie pourra être pertinente pour l'un d'entre eux, mais par nécessairement pour l'autre. Il faut donc éviter de considérer ces échelles d'analyse comme des donnés naturels, mais s'interroger au contraire sur leur pertinence, justifier de leur choix pour tel ou tel sujet[40]. Souvent, le cadre choisi est le cadre national. On le choisit comme un présupposé, sans toujours avoir réfléchi à sa pertinence par rapport à un sujet donné. Cela aboutit à un paradoxe : alors que l'histoire croisée cherche à décloisonner les espaces, on peut au contraire aboutir à une confirmation de la logique strictement nationale. Ainsi, pour éviter de conforter des présupposés nationaux qu'il est supposé dépasser, les chercheuses et chercheurs en histoire croisée doivent faire preuve de réflexivité et trouver la bonne échelle d'analyse, les bonnes grilles de lecture adaptées aux espaces étudiés, en prenant en compte les subtilités propres à chaque espace. D'une manière générale, le choix de la bonne échelle doit être réalisé de façon pragmatique et ne pas s'enfermer dans des catégories prédéterminées. Ainsi, il ne faut pas étudier un phénomène en le comparant nécessairement à l'échelle de deux États si cet échelon ne se révèle pas être le plus pertinent. Au fur et à mesure de la conduite d'une recherche, il convient donc de réajuster l'échelle d'analyse et ne pas se figer dans des catégories préalablement définies et désormais immuables[41]. L'asymétrie doit par conséquent être assumée en histoire croisée. Elle est un outil qui contribue à enrichir l'analyse historique, dans la mesure où elle peut permettre de découvrir des éléments qui n'auraient pas fait surface si l'on s'était contenté d'appliquer un cadre rigide, par exemple « État contre État[42] ».

Or, cette question se révèle centrale concernant notre sujet : si l'étude du « baptême de l'Amérique » et de sa mémoire est sans doute pertinente à l'échelle de la ville de Saint-Dié-des-

[38] *Ibid.*, p. 29.
[39] *Ibid.*, p. 42.
[40] Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (éd.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, *op. cit.*, p. 18-19.
[41] *Ibid.*, p. 20-21 et p. 27-30.
[42] *Ibid.*, p. 205.

Vosges, voire de la Lorraine, il n'est pas possible d'adopter une échelle d'analyse comparable aux États-Unis. Mener une telle étude à l'échelle d'une ville étatsunienne de taille comparable à Saint-Dié-des-Vosges ou à l'échelle d'un comté de taille comparable à la Lorraine n'aurait aucun sens, compte tenu de la grande différence de perception mémorielle entre ces espaces. Concernant les États-Unis, c'est bien à l'échelle du pays entier qu'il convient ici de raisonner.

Partant, le choix assumé de procéder à une histoire comparée et croisée nécessitait de déterminer combien d'entités prendre en considération. Après tout, l'Allemagne peut aussi se révéler être un espace central dans l'étude du « baptême de l'Amérique », on verra plus loin dans quelle mesure. L'histoire que nous nous apprêtons à écrire est en réalité un « jeu de billard à trois bandes » : ce n'est pas une histoire « bipolaire », mais « tripolaire », voire « multipolaire ». Comme le remarque Henry Blumenthal, il est impossible de mener à bien l'étude des relations diplomatiques franco-étatsuniennes en circuit fermé ; il est indispensable de tenir compte de facteurs exogènes[43]. Ayant conscience de cette réalité, nous avons néanmoins fait le choix d'écarter l'étude approfondie de la situation allemande et de restreindre la présente étude aux deux espaces déterminés ci-dessus. Cette décision s'explique d'abord par une question de masse de travail : il paraissait matériellement très complexe de faire intervenir dans notre corpus un pays tiers. L'élargissement aux sources disponibles outre-Rhin aurait conduit à une quantité inimaginable de documents, rendant impossible la tenue des délais impartis pour une thèse de doctorat, d'autant que notre niveau de maîtrise de la langue de Goethe laisse par trop à désirer pour pouvoir mener sereinement une enquête approfondie sur ce terrain. Nous laissons donc à un autre chercheur ou à une autre chercheuse le soin d'éclaircir plus tard cet aspect du sujet. Étant entendu que l'Allemagne n'a pas pour autant été occultée du présent travail ; elle y occupe au contraire une place importante, mais de manière indirecte, et sans avoir fait l'objet de recherches poussées, ni dans des fonds d'archives ni dans la presse germanique. Quelques allusions y seront faites lorsque cela sera jugé nécessaire pour l'intelligibilité du sujet.

Dans le même ordre d'idées, le lecteur s'étonnera peut-être du choix d'avoir restreint l'étude outre-Atlantique aux seuls États-Unis, et non à l'ensemble du continent américain, voire à l'Amérique du Nord. S'il est sans doute exact que les États-Unis sont parvenus avec le temps à « annexer » le nom de l'Amérique à leur profit, pour reprendre l'expression du journaliste Gilles Biassette[44], ce n'est pas ce qui a guidé notre choix. Outre le fait que la recherche de

[43] BLUMENTHAL Henry, *Illusion and Reality in Franco-American Diplomacy, 1914-1945*, Baton Rouge & London, Louisiana State University Press, 1986, p. 1.
[44] « Comment une commune des Vosges a baptisé l'Amérique », in *La Croix*, 10 juillet 2007.

sources dans l'ensemble du continent américain aurait représenté une tâche insurmontable dans le temps imparti pour une thèse, nous avons estimé que les chances d'y trouver des documents relatifs au « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges auraient été fort maigres. En effet, c'est très clairement l'attention des États-Unis que Saint-Dié a cherché à capter tout au long de ces années, non celle des pays d'Amérique latine ou du Canada. La ville vosgienne a voulu prioritairement honorer le pays d'origine des soldats qui sont venus l'aider en 1917 et la délivrer en 1944. Elle a célébré le pays qui a représenté pour elle (et pour bien des Français et bien des Européens de la période considérée) la grande puissance de ce temps. Le choix de se limiter aux seuls États-Unis était aussi un moyen de pouvoir utiliser comme fil conducteur les deux notions antagonistes d'américanisme et d'antiaméricanisme, qui seront au cœur de cette étude et qui ont fait l'objet de travaux récents, en particulier de la part de Ludovic Tournès[45]. Or, ces deux termes ne s'appliquent qu'aux États-Unis, et non au continent américain dans son ensemble. Le parti pris en termes de cadre géographique est donc calculé ; il ne nous interdira pourtant pas de faire quelques détours par le Canada, le Brésil ou le Mexique, lorsque des faits en rapport avec le cœur du sujet le nécessiteront.

Les bornes chronologiques, le cadre spatial et les principaux enjeux du sujet ayant été définis, il est temps désormais de présenter les documents qui ont été incorporés à notre corpus et comment nous avons décidé de les interroger. Cet aspect de notre recherche n'est pas celui nous ayant procuré le moins de difficultés. Le premier obstacle en termes de sources était connu dès le démarrage de ce travail : toutes les archives municipales de la ville de Saint-Dié antérieures à 1945 ont été anéanties lors du grand incendie de novembre 1944. Inutile donc de compter sur de quelconques fonds concernant la période allant des années 1870 aux années d'entre-deux-guerres. Une autre difficulté, au moins aussi grande, était l'indisponibilité d'une partie de la presse locale. En effet, un champignon affecte depuis quelques années une grande partie des anciens journaux conservés à la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges, et aucune solution n'a pour l'heure été mise en œuvre pour les traiter. Une partie de ces titres est disponible aux Archives départementales des Vosges, ou encore sur la plateforme Limedia/Le Kiosque, site Internet qui a numérisé une grande quantité de journaux lorrains. Si l'outil est d'un secours indéniable, il ne permet pourtant pas de tout retrouver.

Une autre source que nous espérions utiliser au départ s'est révélée indisponible : un registre des visiteurs de la salle du Trésor de la médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges. Dans la perspective d'une histoire croisée et connectée, nous étions partis de l'hypothèse selon laquelle

[45] TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, « Collection "L'épreuve de l'histoire" », 2020.

cette institution pourrait disposer d'un registre dans lequel l'origine des visiteurs serait mentionnée. En discutant avec les responsables de la médiathèque (en particulier son directeur adjoint de l'époque, Alexandre Jury), nous avions l'espoir qu'un tel document, mis à jour minutieusement par plusieurs générations de conservateurs, puisse exister. Cela aurait sans nul doute pu constituer une source inestimable, donnant pour chaque année le nombre et l'origine des différents visiteurs américains venus admirer la *Cosmographiæ Introductio*, premier ouvrage dans lequel le mot *America* fut publié en 1507. Alexandre Jury a effectué pour nous une recherche qui s'est malheureusement révélée être une piste froide. Ce n'est qu'au cours des dernières années que le personnel de la médiathèque a pris soin de noter l'origine des visiteurs ; et encore, cela était très imparfaitement réalisé : seul leur nombre était noté systématiquement, leur origine étant laissée de côté en cas de forte affluence (comme au moment du Festival International de Géographie). Il n'existe donc pas de statistique exploitable pour connaître le nombre précis de visiteurs américains de la salle du Trésor. De l'aveu même de monsieur Jury, ce nombre serait de toute façon très faible ces dernières années. Il estime que ce nombre ne dépasserait pas deux groupes par an, constitués à chaque fois de deux à quatre personnes au maximum.

Pour terminer sur les difficultés rencontrées à la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges, il faut souligner que celle-ci a connu un changement de site alors que notre travail de documentation n'y était pas achevé. Elle a en effet fermé ses portes au public en octobre 2019, dans l'optique de déménager dans de nouveaux locaux situés en face de l'Hôtel de Ville, dans un complexe dénommé La Boussole. Or, ce déménagement a pris plus de temps que prévu, rendant l'accès aux documents parfois complexe. Fort heureusement, grâce à la bienveillance et au professionnalisme de l'ensemble de l'équipe, nous avons pu continuer à nous rendre sur place, au milieu des cartons de déménagement, afin de consulter les documents demandés sur un bureau mis à notre disposition, alors même que l'accès au public était normalement interdit. Nous réitérons ici à ces amoureux du livre et de la connaissance nos chaleureux remerciements.

D'autres sources de documentation se sont également révélées plus difficiles d'accès que prévu. Ainsi, les archives départementales de Meurthe-et-Moselle ont, elles aussi, connu une fermeture assez longue pour cause de déménagement. Elles devaient quitter l'Hôtel de la Monnaie à Nancy, qu'elles occupaient depuis la Révolution, pour un bâtiment moderne situé dans le péricentre. L'opération, démarrée en juillet 2018 (soit au tout début de notre projet doctoral), devait durer un an. Or, les opérations ont pris un important retard, que n'a fait qu'aggraver la crise sanitaire mondiale. Plusieurs documents qui avaient été localisés dans cette

structure n'ont donc pas pu être consultés avant l'ouverture du nouveau Centre des Mémoires Michel-Dinet le 7 septembre… 2021 !

Un autre ensemble de difficultés dans la constitution de notre corpus est venu des États-Unis… ou n'est pas venu, devrait-on plutôt écrire, tant les barrières et les filtres se sont révélés puissants au cours de ces années de recherches. Si l'accès à la presse des États-Unis est incroyablement facilité par une numérisation massive (comme on le verra ci-dessous), il n'en va pas de même lorsque l'on cherche à accéder à des archives institutionnelles. Nos démarches (par courriels ou par courriers traditionnels) auprès des services d'ambassades ou des *Public records* des municipalités ou des comtés sont presque toutes restées lettre morte. Lorsqu'une réponse nous était adressée (ce qui peut se compter sur les doigts des deux mains), elle était le plus souvent laconique et se contentait de stipuler que les documents recherchés n'existaient pas.

Enfin (mais est-il vraiment besoin de le préciser ?), la pandémie mondiale survenue en 2019-2020 a constitué un frein indéniable. L'accès aux lieux de consultation de documents a été fortement restreint et réglementé, entraînant des retards dans les délais prévus. Fort heureusement, la numérisation de nombreux documents (et notamment la presse) a permis de ne pas perdre de temps. Les services de la bibliothèque universitaire de l'Université de Lorraine ont continué à fonctionner de manière admirable, permettant de conserver un bon accès à de nombreux ouvrages grâce à un système très au point de rendez-vous. Si le prêt d'ouvrages entre bibliothèques a été quelque peu ralenti, notamment à l'international, l'essentiel de l'activité a pu être maintenu et nous a permis de mener à bien notre projet sans trop transiger sur les ambitions de départ. Quant aux différentes périodes de confinement, elles ont peu affecté notre travail de recherche puisque nous disposions de nombreuses ressources à domicile en attente de traitement, parfois depuis deux ans. Nous avons ainsi pu enfin nous y atteler, alors que nous les aurions probablement encore repoussées si la vie normale avait suivi son cours, entre enseignement, tâches administratives, formations doctorales, préparation de conférences, rédaction d'articles, etc.

Face à ces nombreux obstacles, dont la plupart n'avaient pas été suffisamment anticipés, il a fallu trouver des alternatives. Heureusement, celles-ci existent. Ainsi, concernant les fêtes franco-américaines qui se sont tenues à Saint-Dié en 1911, un ancien bibliothécaire de la ville, Auguste Pierrot[46], avait réuni un dossier de presse très abondant à partir de 1925[47]. Celui-ci a échappé à l'incendie de 1944 et aux attaques de champignons. Il a pu constituer une base de

[46] On se reportera à sa notice biographique en annexe 1 de la présente thèse.
[47] Fonds « Amérique » de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L.2.195.

travail solide. La médiathèque Victor-Hugo a pu également mettre à notre disposition d'autres archives, certaines contenant de nombreux documents inédits : des documents relatifs au « baptême de l'Amérique[48] », ou encore un dossier concernant les fêtes de 1987 en l'honneur du bicentenaire de la Constitution des États-Unis[49]… C'est aussi dans cette médiathèque Victor-Hugo que nous avons pu consulter de nombreux ouvrages publiés, comme l'intégralité des *Bulletins de la Société philomatique vosgienne* depuis 1875, dont l'étude approfondie avait déjà servi de support à notre mémoire de recherche de Master, soutenu en 2018. Nous y avons aussi compulsé l'ensemble des numéros de la revue *Regards*, créée par Albert Ronsin pour présenter l'actualité culturelle de la ville de Saint-Dié de 1970 à 1991[50].

Naturellement, les sources présentes à la médiathèque de Saint-Dié ne pouvaient suffire à embrasser l'intégralité des thèmes envisagés. Des archives institutionnelles des deux côtés de l'Atlantique devaient aussi être mobilisées. Celles de la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges, pour la période postérieure à 1945, ont ainsi été consultées, en particulier les décisions du conseil municipal à propos des changements de noms de rue et des jumelages avec des villes américaines. En revanche, l'accès à des sources institutionnelles étatsuniennes s'est révélé très complexe, pour les raisons déjà évoquées ci-dessus. L'éloignement géographique, l'impossibilité de se rendre sur place pour rencontrer physiquement les personnes concernées n'ont pas permis d'explorer sérieusement cette piste, à de rares exceptions près. D'une manière générale, l'accès aux *public records* des comtés est difficile d'accès si l'on ne dispose pas des réseaux adéquats. Notre méthode n'était sans doute pas la bonne dès le départ, car nous avons cherché à appliquer aux États-Unis la même méthode de recherche d'archives qu'en France, en nous adressant directement à l'Ambassade parisienne, au Consulat général à Strasbourg, aux municipalités de certaines villes américaines, et même à la Maison-Blanche, à qui nous avions adressé une requête en passant par son site Internet. Or, la conservation des archives ne suit pas la même logique aux États-Unis qu'en France. Grâce à M. Paul Gradvohl, professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre de notre comité de suivi de thèse, nous avons pu comprendre les mécaniques propres à la gestion des fonds d'archives étatsuniens. C'est ainsi que nous avons pu accéder, par exemple, à des documents relatifs à la présidence de Franklin D. Roosevelt en effectuant une requête auprès de sa bibliothèque présidentielle, située à Hyde Park dans l'État de New York. Malheureusement, toutes nos requêtes (réalisées à distance pour cause de pandémie) n'ont pas eu de dénouements aussi heureux, et bien des portes

[48] Fonds L.2511.
[49] Fonds L.96.
[50] Fonds P.4155.

sont restées closes. Certains documents restent donc inaccessibles à ce jour et nécessiteront des recherches ultérieures. Ainsi va l'écriture de l'histoire.

Nous avons pu également compter, pour alimenter notre corpus, sur l'accès aux archives privées de plusieurs particuliers. Ainsi, M. Jean-Claude Fombaron, actuel président de la Société philomatique vosgienne, nous a permis de consulter les nombreux documents qu'il a patiemment rassemblés sur ce sujet au fil des ans, beaucoup étant encore inédits. Madame Nadine Albert-Ronsin, épouse d'Albert Ronsin (décédé en 2007) a également mis à notre disposition de nombreuses pièces créées ou rassemblées par son époux lorsqu'il travaillait lui-même sur ce sujet qui le passionnait. M. Jean-Marie Gérardin, fils de François Gérardin, le mécène ayant offert à la ville de Saint-Dié son premier exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* en 1924, a également bien voulu nous faire la confiance de nous présenter des documents familiaux. Nous renvoyons le lecteur à la partie consacrée aux sources afin de prendre connaissance des détails de ces nombreux documents privés ; que les divers contributeurs et contributrices en soient ici vivement remerciés.

Dans la mesure où une partie du présent travail concerne l'histoire du temps présent, nous avons également fait le choix de recourir à des témoignages oraux, tout en ayant conscience que ce type de source nécessiterait un traitement particulier. Jusqu'aux années 1960, l'histoire orale est regardée avec méfiance. En effet, depuis le règne de l'école méthodique, le témoignage oral a mauvaise presse et les historiens s'en méfient le plus souvent : il serait subjectif, sujet à altération. Puis, dans le sillage de Mai 68, il revient en grâce. Le magnétophone se démocratise, en même temps que ce type de source est de moins en moins regardé comme suspect. Pas davantage, en tout cas, que tout autre document, qu'il convient d'étudier avec le même regard critique, y compris les archives officielles. Les années 1980 et 1990 sont marquées par l'émergence du concept d'« archives orales », suivie d'une fièvre d'enregistrement des témoignages de nombreux acteurs historiques. L'objectif est de constituer un vaste matériau de recherche pour les futurs historiens et historiennes, dès lors que ces témoins auront disparu. Depuis les années 1990-2000, ces archives orales connaissent un nouvel usage, davantage patrimonial. C'est d'abord la constitution, à partir des années 1990, de banques de témoignages de juifs rescapés de la Shoah, de résistants ou de déportés. Ces témoignages ont souvent été constitués pour répondre à une pression venue de l'opinion publique et des médias, au nom du devoir de mémoire. Puis, le phénomène a eu tendance à se généraliser en direction d'un grand nombre d'autres catégories de témoins : professionnels de différents métiers, membres d'une communauté quelconque, habitants d'une vallée ou d'un village… constituant au fil du temps

un « patrimoine oral », « mémoriel » ou encore « immatériel », qui n'a de valeur qu'en fonction de l'usage qui en est fait ensuite[51].

Nous avons ainsi eu la chance de pouvoir rencontrer, parfois longuement, plusieurs acteurs ayant contribué, à divers titres, à faire vivre la mémoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges et bien au-delà, parfois jusqu'aux États-Unis. Sans tous les citer ici (nous renvoyons à nouveau le lecteur à la section sources), nous remercions vivement M. Christian Pierret, ancien député-maire de Saint-Dié-des-Vosges et ancien ministre, pour la série d'entretiens qu'il a bien voulu nous accorder en 2018-2019, et qui ont sans aucun doute permis d'éclairer de nombreuses zones d'ombre. M. David Valence, maire de Saint-Dié-des-Vosges de 2014 à 2022, lui-même historien, nous a également consacré un peu de son précieux temps pour nous faire part de sa propre vision de cette mémoire. Cette thèse aura aussi été l'occasion de rencontrer M. Antoine Bailly, aujourd'hui disparu, professeur émérite de géographie à l'Université de Genève, co-fondateur et titulaire du prix Vautrin-Lud. Il serait trop long de présenter ici tous les témoins et acteurs interrogés, les retranscriptions intégrales de leurs témoignages sont présentées en annexe de ce travail.

Ces témoignages forment une « source vive » de compréhension du passé. Ils permettent de restituer ce que Pierre Laborie appelle « le mental émotionnel des contemporains des événements ». Ils doivent cependant être analysés avec précaution. Les témoins écrivent ou disent ce qu'ils ont vécu en « restructurant » leur mémoire. Les historiennes et historiens doivent en tenir compte dans leur travail d'analyse de ces témoignages. Pour Pierre Laborie, il existe une grande attirance, voire une fascination pour le témoignage, écrit ou oral. Selon lui, cela peut s'expliquer en partie par une évolution de la discipline historique vers quelque chose d'abstrait, de plus conceptuel qu'autrefois. Cela expliquerait ce désir de recourir aux témoignages, pour redonner de la vie, de l'âme, de l'authenticité au récit historique. Il convient en revanche d'être prudent : on pourrait être porté à croire que la lecture d'un témoignage serait le gage d'une plus grande immersion dans le réel, puisque la personne qui témoigne a vécu les événements. Mais ce n'est pas nécessairement vrai. Désormais, les contemporanéistes ont largement recours aux témoignages, qui leur faisaient peur jusque-là et le recours à ce type de sources, nous l'avons dit, n'est plus remis en question. Le problème est de savoir comment les utiliser sur le plan épistémologique. Dans ce domaine, les sciences sociales ont apporté des réponses. Roland Barthes ou Michel Foucault ont donné des grilles de lecture pour permettre d'utiliser au mieux ces témoignages. La linguistique est notamment un outil efficace, ayant

[51] DESCAMPS Florence, « Faire de l'histoire avec des sources orales », in *Mondes sociaux*, 15 juin 2020.

permis de donner à ces témoignages une place légitime dans le champ des sources historiques. Toutefois, ces récits peuvent s'avérer intéressants pour autre chose que ce qu'ils expriment en surface. Le rôle de l'historienne et de l'historien est alors de faire dire au témoignage ce qu'il ne dit pas de prime abord. Ainsi, pour Philippe Artières, « l'historien est un voleur » : il doit analyser les mots, les conditions dans lesquelles le témoignage a été produit, etc. On peut alors répondre à des questionnements qui n'étaient pas ceux prévus à l'origine. Dans le cas où l'historienne ou l'historien se contenterait d'utiliser le témoignage à son premier niveau de lecture, simplement pour ce qu'il dit, le risque serait grand d'avoir affaire à des erreurs, des failles de la mémoire, des oublis involontaires ou non. Pour Philippe Artières, tout témoignage est marqué par ces problèmes, il n'est jamais vraiment spontané. Il est toujours marqué par une « injonction sociale ». Il n'y a jamais d'écriture brute et le témoin façonne toujours son récit, volontairement ou non, dans un sens ou dans l'autre en fonction des circonstances. Enfin, pour Arlette Farge, il convient également de tenir compte du paramètre émotionnel : ces témoignages risquent d'impacter le jugement des chercheuses et chercheurs. Même en sachant que le témoignage doit être considéré avec prudence, ces derniers risquent d'être marqués par un « effet de réalité ». Ils doivent en être conscients lorsqu'ils entreprennent d'étudier des sources orales. Chaque témoignage étant différent, c'est à eux d'adopter la bonne posture pour l'appréhender de la façon la plus rigoureuse possible[52].

Si le témoignage oral s'est révélé utile tout au long de notre recherche, le recours à la presse française et étatsunienne a sans doute constitué la part la plus abondante (et peut-être la plus éclairante) de ce travail de thèse. Comme nous l'avons déjà stipulé ci-dessus, il n'a pas été possible de consulter tous les journaux locaux de Saint-Dié-des-Vosges pour les périodes les plus anciennes. La presse lorraine a pu être aisément consultée grâce à l'outil Limedia/Le Kiosque, projet culturel multimédia porté par les collectivités territoriales du Sillon lorrain avec le soutien de l'Union européenne et du ministère de la Culture. Ce site met gratuitement à disposition des internautes l'accès à la presse régionale ancienne numérisée par les bibliothèques du Sillon lorrain. Concernant la presse nationale, l'usage de *Gallica*, site de la Bibliothèque nationale de France, s'est révélé incontournable, en dépit d'une interface pas toujours des plus ergonomiques. Enfin, la presse des États-Unis a été abondamment compulsée, grâce à l'existence de sites Internet (privés et payants, cette fois) proposant la consultation de milliers de titres. Quantité ne signifie pas pour autant qualité, et nous avons dû faire face à

[52] ARTIÈRES Philippe et LABORIE Pierre, « Témoignage et récit historique », in *Sociétés & Représentations*, n° 1, vol. 13, 2002, p. 199-206.

quelques dilemmes concernant ce type de sources ; nous y reviendrons plus en détails ci-dessous.

On pourra ainsi constater que le corpus utilisé pour réaliser cette thèse a été tout autant le fruit de choix délibérés, en fonction de qui semblait le mieux à même de pouvoir répondre à nos questionnements, que de contraintes liées à l'accès aux sources disponibles. La constitution du corpus n'a pourtant été que l'une des difficultés auxquelles il a fallu apporter des réponses.

Nous avons ainsi été rapidement amenés à réfléchir sur les éventuels biais cognitifs susceptibles de fausser nos conclusions. L'histoire peut-elle, doit-elle être neutre ? Nous ne le pensons pas. En revanche, elle doit être rigoureuse. Dans ce travail, nous nous sommes efforcés d'être le plus rigoureux possible dans l'analyse des documents rassemblés dans notre corpus. Toutefois, il ne peut être exclu que des choix aient été opérés. La quantité très importante de pièces dont nous disposons ne nous a pas permis de les traiter dans leur intégralité, ni de les mettre sur un pied d'égalité. Il y a donc eu une sélection, ce qui est déjà une forme de subjectivité.

De même, ayant vécu près de treize ans à Saint-Dié-des-Vosges (de 2005 à 2018), nous avons développé une forme d'affection et de tendresse pour cette ville, et donc d'implication personnelle par rapport au sujet traité. Par exemple, nous aurions peut-être tendance à vouloir nous situer de son côté concernant la question du « baptême de l'Amérique », de ne pas être totalement objectif vis-à-vis des nombreuses théories alternatives concernant le nom *America* (certaines d'entre elles estimant que Saint-Dié n'a strictement rien à voir avec ce nom). Dans le même ordre d'idées, et malgré tous nos efforts, il n'est pas impossible que certains acteurs soient parfois traités avec un manque de neutralité. Bien qu'ayant conscience de ce risque, il se peut que notre quête de la plus rigoureuse objectivité en soit affectée. Prenons l'exemple d'Albert Ronsin, dont il sera souvent question dans cette étude. Nous éprouvons très clairement de l'admiration pour cet homme qui fut le bibliothécaire et conservateur du musée de Saint-Dié pendant plusieurs décennies, jusqu'à sa retraite en 1989. Issu d'un milieu modeste qui ne le prédestinait pas à des études longues, il a gravi les échelons jusqu'à obtenir son doctorat et devenir une des grandes personnalités du monde de la culture en Lorraine, voire au-delà. Bien que n'étant pas toujours en accord avec la manière dont il écrit l'histoire, et n'ayant pas l'intention de l'occulter, serions-nous malgré tout capables de faire preuve de la plus grande objectivité à l'égard de son action ? De même, certaines personnes rencontrées dans le cadre des entretiens oraux ont sans doute influencé, par leur charisme, leur sympathie ou leur générosité, notre vision des événements. En un mot, la mémoire collective de Saint-Dié-des-Vosges s'est emparée de nous autant que nous avons essayé de nous emparer d'elle. Nous nous

sommes néanmoins efforcés de ne pas nous laisser guider, au cours des pages qui vont suivre, par ces implications personnelles et de produire une œuvre historique la plus impartiale possible. Albert Mathiez avait coutume de dire qu'il ne croyait pas « que le meilleur historien [soit] celui que rien n'émeut[53] ». Nous en sommes également convaincus et il paraît plus sage d'en avoir conscience pour mieux y faire face plutôt que de vouloir feindre une parfaite objectivité, impossible à atteindre.

Cette question centrale de l'objectivité passe également par la manière dont les sources ont été sélectionnées. On se bornera ici à montrer quels critères ont été utilisés pour collecter les articles de la presse des États-Unis. En effet, ce support a été privilégié (pour des raisons déjà évoquées) comme source principale concernant ce pays. Cette presse numérisée est facile d'accès depuis son domicile, pour une somme tout à fait raisonnable, de l'ordre de 70 dollars pour six mois d'accès illimité à des dizaines de millions de pages. Cela a amené un autre problème : le trop-plein de documents.

Les bases de données proposant l'accès à la presse américaine ancienne sont nombreuses. Toutes ont des avantages et des inconvénients. Certaines disposent d'un très bon moteur de recherche, très intuitif (celui du New York Times, par exemple), mais ne disposent que d'un nombre de titres limité. À l'inverse, d'autres disposent d'une base extrêmement fournie mais leur moteur de recherche peut être défaillant. J'ai opté pour le site www.newspaperarchive.com, qui semblait constituer un compromis acceptable. La page d'accueil du site annonce un très grand nombre de titres disponibles pour les cinquante États de l'Union (ainsi qu'à l'étranger), ce qui augmentait les chances de trouver des documents en lien avec notre sujet de recherche. Une fois notre choix arrêté sur ce site, nous avons commencé par effectuer des recherches par mots-clés afin de recenser grossièrement le potentiel d'articles disponibles sur notre sujet. Nous avons donc utilisé des combinaisons telles que « Waldseemuller », « St. Die 1507 », « Mathias Ringmann », « Baptism/godmother/christening of America », etc. Non seulement, les résultats ont largement dépassé nos attentes, mais le nombre d'articles proposé est rapidement devenu totalement effrayant, avec des milliers, voire dizaines de milliers de mentions, toutes époques confondues. Il a donc fallu opérer un premier tri. Le choix a ainsi été porté sur une sélection d'États. En effet, il semblait impossible et inutile de vouloir traiter les articles de presse issus des cinquante États de l'Union. Beaucoup d'articles sont en effet des « redites », des copié-collé de dépêches des grandes agences de presse. Un choix de dix États, plus la capitale,

[53] Cité par DAUTRY Jean, « Albert Mathiez, historien de la Révolution française », in *Annales historiques de la Révolution française*, 34e année, n° 168, avril-juin 1962, p. 136.

Washington D.C. (qui ne relève d'aucun État), a donc été opéré, ce qui ramenait à un cinquième du total des États (mais pas nécessairement du nombre de titres).

Comment ces États ont-ils été choisis ? La sélection ne s'est pas faite par hasard. Au contraire, le choix de chaque État entrant dans la sélection se justifiait par le rôle que pouvait jouer au moins un facteur en lien avec ce territoire. Cela pouvait être, par exemple, l'existence d'un musée ou d'une bibliothèque ayant acquis à un moment de son histoire un document en lien avec le « baptême de l'Amérique », et dont la presse locale était susceptible d'avoir parlé. Cela pouvait être encore la création dans l'un de ces États-témoins d'une association d'amitié avec Saint-Dié-des-Vosges (par exemple, un jumelage). La justification de la sélection dans le panel pouvait être encore plus ténue : il pouvait s'agir d'États où une importante communauté d'origine lorraine ou alsacienne (ou plus largement française) avait immigré, et était donc susceptible d'apporter avec elle une « mémoire » de ce « baptême de l'Amérique » ayant eu lieu dans leur pays ou leur région d'origine. Toutefois, cette sélection posait un problème méthodologique : le fait de choisir uniquement des États pour lesquels nous savons sans aucun doute que l'on trouvera des informations fausserait irrémédiablement les résultats et aboutirait à un biais de confirmation. Il importait donc d'ajouter à la sélection au moins un État qui n'avait eu, à notre connaissance, aucun rapport direct avec la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Nous avons ainsi choisi le Wyoming pour jouer ce rôle, ce qui avait également pour intérêt de s'intéresser à un État du nord-ouest du pays, pas encore représenté dans la sélection. Par conséquent, les dix États que nous avons retenus dans notre sélection d'articles de presse sont les suivants :

ÉTAT SÉLECTIONNÉ	MOTIF
Rhode Island	État de Nouvelle-Angleterre avec présence d'une certaine identité française + John Carter Brown Library de Providence, qui possède la JCB-Stevens World Map.
Minnesota	James Ford Bell University, qui possède un exemplaire de la carte en fuseaux de Waldseemüller.
Illinois	Exposition universelle de Chicago de 1893, avec une salle consacrée à Saint-Dié + une communauté d'immigrants vosgiens au XIXe siècle.
État de New York	Création en 1908 de la St-Die Society par Heinrich Charles + Université Columbia où a enseigné le Déodatien Fernand Baldensperger de 1917 à 1919.
Louisiane	Présence d'une forte communauté d'origine française au XIXe siècle + en 1970, une « St-Die Street » inaugurée à Westwego.

Massachusetts	État de Nouvelle-Angleterre avec présence d'une certaine identité française + Université Harvard où a enseigné le Déodatien Fernand Baldensperger en 1913, puis de 1935 à 1940 + présence de Lowell, ville jumelée avec Saint-Dié en 1990.
Californie	En 1945, lieu de mouillage du Liberty Ship le « Saint-Dié » et lieu de collecte dans les écoles pour les enfants déodatiens + Université UCLA où a enseigné le Déodatien Fernand Baldensperger de 1940 à 1945.
Texas	Importante communauté alsacienne installée au XIXe siècle.
Pennsylvanie	Importante communauté alsacienne installée au XIXe siècle.
Wyoming	État qui servira de témoin, n'ayant eu à notre connaissance aucun lien notoire avec la mémoire du « baptême de l'Amérique » (le choix s'est porté sur cet État du nord-ouest, ce qui permet d'équilibrer la carte).
Washington D.C.	Library of Congress qui possède le seul exemplaire original de la carte de Waldseemüller de 1507. Sa division des cartes anciennes est en pointe sur le sujet.

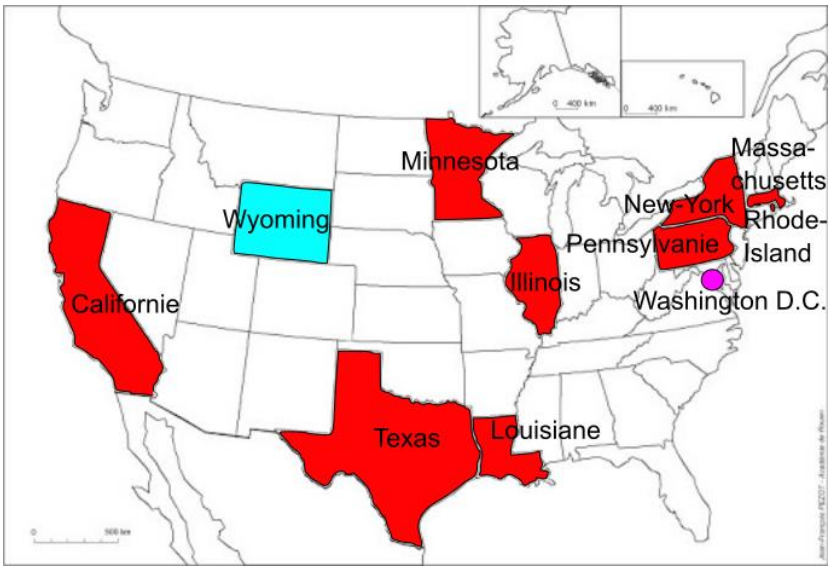


Figure 1 Carte des 10 États sélectionnés (plus Washington D.C.) pour l'analyse de la presse étatsunienne (réalisation : Julien Desprez)

Ce choix peut être représenté graphiquement sous forme de la carte ci-contre (figure 1). En rouge, les États sélectionnés en fonction d'une suspicion d'informations intéressantes données dans la presse, en raison de l'existence connue au préalable d'articulations possibles (même ténues) avec la mémoire du « baptême de l'Amérique ». En bleu, le Wyoming, que nous avons sélectionné pour être notre élément de comparaison, car aucune mention d'un quelconque lien avec le « baptême de l'Amérique » ne nous y est connue. L'étude de la presse de cet État permettra soit de confirmer cette absence de liens, soit, qui sait, d'aboutir à des surprises.

L'utilisation du moteur de recherche du site mentionné a nécessité de recourir à de nombreux subterfuges pour contourner les défaillances du système. Ainsi, lorsqu'un mot-clé est présent dans une page de presse, mais coupé à la fin d'une ligne, il n'est pas reconnu et n'est donc pas proposé. Heureusement, l'utilisation de multiples mots-clés a permis de compenser cet obstacle, puisque des articles non proposés avec certains mots-clés l'ont été avec d'autres.

Par exemple, si le mot clé « Waldseemüller » était coupé en fin de ligne (et donc non proposé), le mot « Ringmann », qui lui est souvent associé, permettait de retrouver le mot précédent.

Une autre subtilité a consisté à trouver le bon curseur entre un nombre de mots-clés trop faible pour une même requête (par exemple : « *America map* ») qui risquait de donner des milliers, voire dizaines de milliers de propositions, et un nombre trop élevé (qui risquait de trop retreindre les propositions). Il fallait en outre songer à multiplier les orthographes, notamment des noms propres, au risque de passer à côté de nombreuses occurrences. Par exemple, pour le nom de Waldseemüller (un de nos principaux mots-clés), nous avons eu recours à de nombreuses formes orthographiques afin de ne passer à côté d'aucune proposition : Waldseemuller, Waldzeemuller, Waltzeemuller, Waldseemueller, Waldsemueller, Waltzenmuller… sans compter son surnom latin : *Ilacomylus*, *Hylacomylus*, *Illacomilus*… Le même problème s'est posé avec ses collaborateurs du « Gymnase vosgien » de Saint-Dié : pour Vautrin Lud, il a fallu tester Vautier Lud/Ludd, Gauthier Lud/Ludd… Pour Mathias Ringmann, il a fallu essayer avec Ringman, mais aussi avec son surnom latin, *Philesius Vogesigena*. Le nombre de combinaisons testées a été important ; à chaque fois, de nouveaux documents qui n'avaient pas encore été proposés faisaient leur apparition, permettant de compléter petit à petit les morceaux manquants du puzzle.

Par ailleurs, certains mots-clés, pourtant indispensables à notre recherche (comme la date de 1507, ou le nom de la ville de Saint-Dié) posaient difficulté car le moteur de recherche proposait des articles sans aucun rapport avec le sujet. Ainsi, le terme « 1507 » était souvent proposé comme un numéro d'adresse dans une rue, ou comme un résultat sportif (15 à 07 par exemple). Quant au terme « Saint-Dié », qu'il faut écrire en anglais « Saint-Die » ou « St. Die », il créait des confusions avec le mot « *die* » (mourir) et avec le mot St. (abréviation de « *street* »). Là encore, le recours à de nombreux essais de combinaisons différentes a été nécessaire pour restreindre le nombre de propositions parfois considérable au cours d'une recherche par une série de mots-clés. Il était possible d'ajouter des mots tels que « France » ou « Vosges » afin d'affiner les résultats.

Une autre difficulté avec les mots-clés était que certains d'entre eux pouvaient facilement faire référence à d'autres faits. Par exemple, taper « *christening of America* » ou « *America christened* » conduisait le moteur de recherche à proposer des résultats concernant l'inauguration d'un navire de guerre nommé l'« *USS America* » le 1er février 1964 ; ou encore un autre navire (de commerce cette fois), lui-aussi baptisé « *America* », inauguré par madame Franklin Roosevelt en 1939 ; ou encore l'inauguration du supertanker « *Texaco North American* » en 1969. Autre exemple : entrer « *America's coining* » ou « *America coined* »

conduisait le moteur de recherche à intégrer des milliers de résultats relatifs au battage de la monnaie des États-Unis, bien loin, donc, de notre sujet initial.

Quant à la reconnaissance typographique, elle ne s'est pas toujours révélée très précise, surtout pour les journaux les plus anciens dont les caractères scannés ne sont pas nécessairement très lisibles. Le moteur de recherche peut ainsi confondre des mots entre eux. Ainsi, 1507 peut facilement être confondu avec 1607, voire 1907 avec certaines polices de caractères. Observons l'un des articles proposés par le site, afin de mieux comprendre la difficulté rencontrée :



Quincy Daily Herald

December 30, 1901, Quincy, IL, US

WORLD Two Hannibal and St. .To freight trains liad a head-on col...MAP. What I.S said to be one of the earli known maps of America,...map drawn in 1507 by Martin AValdse ler.'.by whom America, is sai...

Result Saved | Don't Show Me Again | Visit My Treasure Box

Date Added August 13, 2019

Comme on peut le voir, il n'est pas évident de comprendre au premier abord que cette page correspond aux critères choisis. La description en deux lignes est écrite de manière assez chaotique. Ce n'est qu'après un certain entraînement visuel que l'on comprend par exemple que le mot « AValdse ler », à la fin de la seconde ligne, correspond à Waldseemüller ! Il est donc important de ne pas faire défiler trop rapidement les pages proposées, au risque de passer à côté d'un article important.

Par ailleurs, certains liens vers des articles potentiellement intéressants étaient brisés. 3 à 5 % du total des articles recensés avaient ainsi un lien erroné, nous privant de données qui auraient pu se révéler importantes. C'est aussi la raison pour laquelle nous avions choisi d'englober pas moins de dix États dans nos requêtes, quitte à devoir accomplir un très long travail de sélection : dans la mesure où beaucoup d'articles se retrouvent mot à mot d'un journal à l'autre (soit parce qu'ils sont des reprises quasiment à l'identique de dépêches émises par des agences de presse nationales comme *United Press*, soit parce que certains journaux d'États différents appartenant à un même groupe de presse « recyclent » une partie de leurs articles pour faire baisser les coûts de production), le risque de manquer un élément important s'en retrouvait *a priori* fortement réduit. Si le lien d'un article était brisé, il y avait fort à parier qu'il serait disponible, dans les mêmes termes, dans un autre titre publié dans un autre État.

Il faut ajouter une difficulté inhérente à l'utilisation de sites internet hébergés outre-Atlantique : la réduction du débit à certains moments de la journée. En effet, le site d'archives utilisé devenait souvent très lent à partir de vingt heures (heure française), ce qui correspondait

à quatorze heures sur la côte Est des États-Unis, heure où les Américains abonnés au site commençaient sans doute leur activité de recherche généalogique. Il était donc essentiel de programmer l'utilisation de ce site à un horaire plus propice, soit en matinée soit en début d'après-midi, ce qui n'était pas toujours très compatible avec notre activité professionnelle. La période du premier confinement, au printemps 2020, s'est ainsi révélée utile de ce point de vue.

Enfin, on mentionnera un problème de référencement des pages : celles indiquées par le site ne correspondent pas toujours aux pages réelles du journal. Par exemple, le site peut indiquer que l'on a affaire à la page n° 5, alors qu'on peut voir que c'est la page n° 4 ou n° 6 qui est imprimée sur le journal. Comme cela n'est pas systématiquement le cas, nous avons pris le parti de ne pas modifier la référence indiquée par le site. Cela permettra aux chercheuses et chercheurs qui souhaiteraient retrouver les documents cités dans ces pages de pouvoir y accéder aisément à partir du même site. En revanche, celles et ceux qui travailleront directement sur les versions papier de ces journaux devront parfois vérifier que la page donnée en référence n'est pas décalée, soit à la page précédente soit à la suivante.

Une fois déjoués ces quelques pièges, nous avons été en mesure de sélectionner et utiliser environ 1100 articles issus de la presse des États-Unis. Il est probable (et sans doute inévitable) qu'en dépit de ce nombre élevé, une partie des articles qui auraient pu entrer dans notre corpus soit passée à travers les mailles du filet. Nous estimons néanmoins avoir recueilli un échantillon suffisamment important pour être représentatif et constituer une assez bonne photographie de ce que les lecteurs de journaux étatsuniens pouvaient savoir à propos de Saint-Dié-des-Vosges au cours de la période concernée. Cet échantillon se répartit précisément, en fonction des États sélectionnés, de la manière suivante (figure 2) :

ÉTAT	NOMBRE	% DU TOTAL
Californie	117	10,6%
Illinois	143	12,9%
Louisiane	2	0,2%
Massachusetts	70	6,3%
Minnesota	41	3,7%
New York	140	12,7%
Pennsylvanie	297	26,9%
Rhode Island	2	0,2%
Texas	263	23,8%
Washington D.C.	12	1,1%
Wyoming	7	0,6%
AUTRES (magazines, publications à l'étranger à destination des lecteurs américains…)	11	1,0%
TOTAL	1105	100,00%

Figure 2 Presse des États-Unis – Répartition des articles utilisés selon les États.

Ce qui nous donne, sous une représentation graphique circulaire, ce résultat particulièrement éclairant (figure 3) :

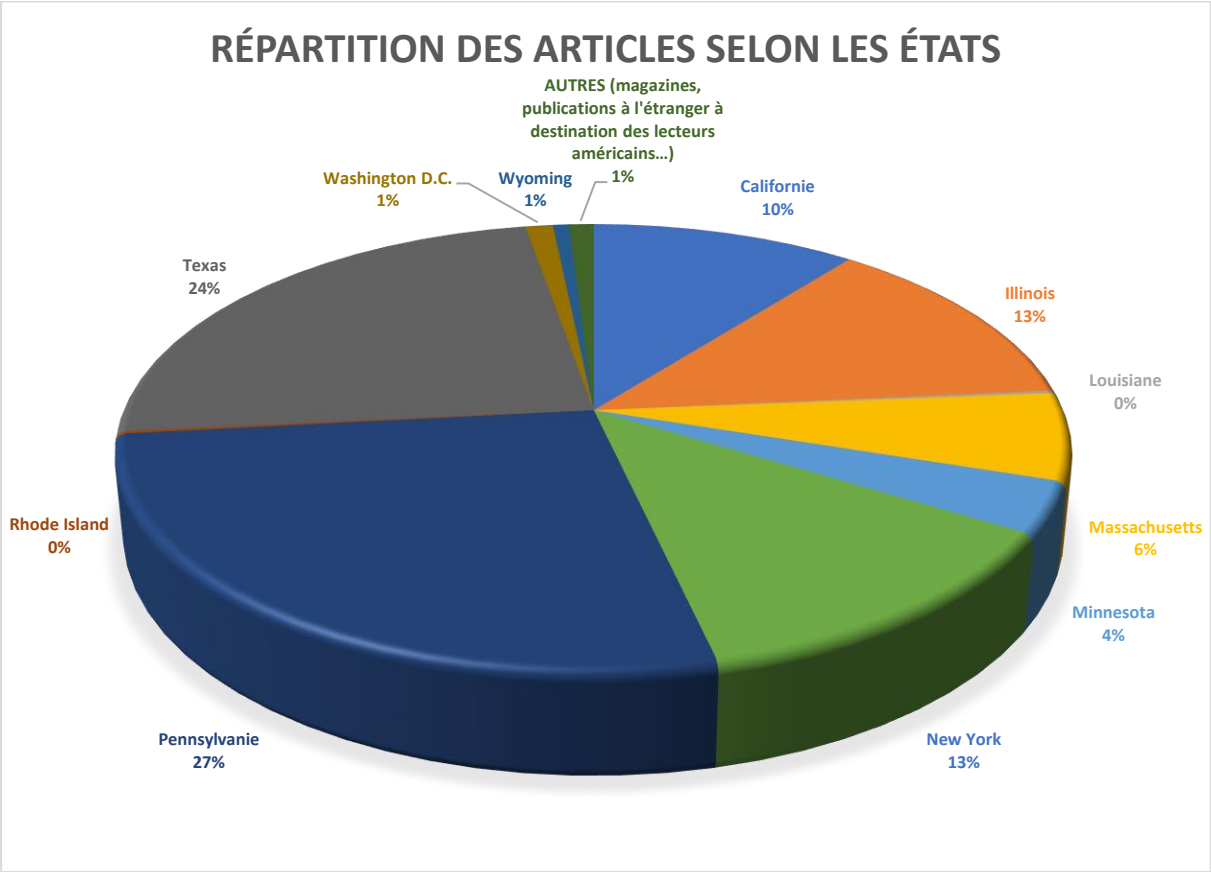


Figure 3 Presse des États-Unis – Répartition des articles utilisés selon les États.

On aura constaté, de manière surprenante, le poids considérable de deux États dans le corpus sélectionné. En effet, les articles puisés dans les journaux de Pennsylvanie et du Texas constituent à eux seuls plus de la moitié du total. Puis viennent respectivement l'Illinois, l'État de New York et la Californie. Loin derrière, le Massachusetts, le Minnesota et Washington D.C. Enfin, le Wyoming, la Louisiane et le Rhode Island proposent un nombre négligeable d'articles.

Comment l'expliquer ? Cette répartition reflète-t-elle la réalité éditoriale de la presse de ces États à propos du « baptême de l'Amérique », ou bien existe-t-il un biais lié à la disponibilité des articles proposés par la base de données ? Peut-être que le site utilisé propose davantage de titres de presse issus du Texas et de la Pennsylvanie par rapport à d'autre États, mais si l'on considère le nombre assez important d'articles pris en compte, on peut avancer raisonnablement que les chiffres ci-dessus donnent un panorama assez fidèle de la manière dont la presse de ces différents États a traité ce sujet au cours du siècle et demi écoulé. Notre hypothèse pour expliquer ce poids écrasant de deux États est que la communauté d'origine germanique (Alsaciens, Allemands, Suisses…) y est particulièrement bien implantée. Elle serait donc par

nature plus intéressée par ce genre d'information qui concerne un fait historique qui s'est déroulé sur la terre de leurs ancêtres.

La méthodologie qui vient d'être présentée a suivi un cheminement assez comparable concernant la presse française, et en particulier lorraine. Même si le présent travail se concentre sur l'histoire d'une région de l'est de la France, il paraissait intéressant d'opérer un pas de côté afin de rechercher comment la presse nationale ainsi que la presse régionale non lorraine pouvaient représenter la question du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges. Cette presse pouvait aussi être lue en Lorraine et avoir des implications sur le fil des événements, influencer les acteurs dans un sens ou un autre, ouvrir des perspectives. Les mêmes mots clés que pour la presse étatsunienne ont donc été testés sur les moteurs de recherche de *Gallica* (pour la presse française) ou de Limedia/Kiosque (pour la presse lorraine). Une différence notable (et assez contraignante) est que la presse française n'est mise à disposition en format numérique que jusqu'à soixante-dix ans avant le moment de la consultation, pour des questions de droits d'auteur. Il a donc été nécessaire de compléter les manques récents à l'aide des nombreuses coupures de presse réunies dans différents fonds, notamment privés. L'un des problèmes posés par ces coupures est que les pages des journaux dans lesquels elles ont été prélevées ne sont généralement pas mentionnées. C'est la raison pour laquelle certaines références de presse indiquées en note ne comportent pas de mention de page.

Parmi les sources que nous avons souhaité intégrer à cette étude se trouvent également les manuels scolaires édités aux États-Unis. Dès les prémices de la réflexion autour de ce sujet de thèse, nous avons songé que ce type de document pourrait avoir toute sa place dans un corpus consacré à la mémoire de la dénomination de l'Amérique. Nous avions pu observer, à travers l'étude de quelques échantillons de ces manuels, que le récit des circonstances dans lesquelles le nom de l'Amérique avait été donné au Nouveau Monde y était souvent présent, et que le nom de Saint-Dié y était parfois mentionné. C'est pourquoi il nous avait paru souhaitable de généraliser le dépouillement d'une assez grande série de documents de ce type, afin de tenter d'y faire apparaître des tendances et d'en mesurer le niveau de manière diachronique. Au commencement de cette thèse, notre objectif était d'effectuer un séjour de recherche aux États-Unis, plus précisément à la Monroe C. Gutman Library de l'Université Harvard. Cette bibliothèque, installée sur le prestigieux campus de la banlieue de Boston, conserve des milliers de manuels scolaires de toutes époques, de tous niveaux d'études et de toutes disciplines. Malheureusement, ce voyage a sans cesse dû être repoussé en raison des effets de la pandémie. Harvard dispose d'un moteur de recherche nommé « Hollis », qui recense l'ensemble de ses

ressources et propose une version numérique, disponible en ligne, d'une partie d'entre elles[54]. Il s'avère toutefois que, concernant les manuels scolaires, seuls les plus anciens sont effectivement accessibles en ligne et nous n'avons donc guère pu consulter qu'une grosse vingtaine de titres, ne dépassant pas l'année 1900. En 2021, les États-Unis ont décidé d'ouvrir à nouveau leurs frontières, mais le règlement de l'Université Harvard est resté assez ferme : l'accès au campus devait rester interdit aux visiteurs non régulièrement inscrits à l'un des cursus proposés par cette institution jusqu'à nouvel ordre. Dans la mesure où cette ressource demeurait pour nous un élément central pour alimenter notre corpus, nous avons choisi de nous rendre, en août 2022, au Georg-Eckert-Institut du Leibniz-Institut-für-Bildungsmedien à Brunswick, en Allemagne, qui conserve des ressources équivalentes issues d'un grand nombre de pays du monde entier. Les rayonnages consacrés aux États-Unis s'y sont révélés particulièrement riches, et nous avons donc pu y trouver une somme de données qui, tout en étant sans doute moins abondantes qu'à Harvard, se trouvent suffisantes pour donner lieu à des interprétations significatives. Nous avons choisi de cibler différents types de manuels : les livres d'histoire mondiale, d'histoire des États-Unis, de l'Europe, des civilisations ou encore de l'Occident. En revanche, nous n'avions pas établi de critère quant au niveau d'études : nous avons consulté des manuels destinés aussi bien aux écoliers qu'aux élèves des *middle* et *high schools*, ainsi qu'aux étudiants de premier cycle d'études universitaires générales. Enfin, nous avons choisi de ne pas utiliser le même ouvrage dans plusieurs éditions différentes, sauf si celles-ci proposaient des contenus renouvelés concernant le sujet qui nous intéressait (un simple changement de mise en page, mais avec un texte identique n'était donc pas pris en considération). Ce sont dès lors pas moins de 250 volumes qui ont ainsi été sélectionnés, avec des dates d'édition comprises entre 1906 à 2018, pour un total de plus de cinq cents volumes manipulés. Ainsi, combinés avec les manuels numérisés par Harvard, nous arrivons à un total de près de 280 manuels, couvrant la période 1871-2018.

En terminant ce tour d'horizon des sources utilisées, on aura constaté que les documents d'archives sont somme toute en nombre limité et ne constituent qu'une partie relativement restreinte du corpus constitué pour réaliser cette thèse. La part de documents numérisés (notamment en provenance des États-Unis) est sans aucun doute surreprésentée. Une grande part du temps consacré à nos recherches s'est ainsi déroulée derrière un écran d'ordinateur, et non dans l'ambiance particulière d'une salle d'archives. Cela pourrait être perçu comme un manque dans l'extraordinaire aventure humaine que constituent les années de préparation d'une

[54] https://hollis.harvard.edu/primo-explore/search?vid=HVD2&lang=en_US

thèse ; Annette Wieviorka estime ainsi que la consultation directe des fonds d'archives reste, malgré l'immense travail de numérisation effectué ces dernières années, essentielle, voire mystique. Quant à Mathieu Allingri, il pense que « rien ne remplace le contact avec les originaux, qu'il n'y a pas de thèse sans celui-ci[55] ». Nous avons fort heureusement fréquenté de nombreux documents originaux, certains ayant été présentés ci-dessus, d'autres étant précisés dans la liste des sources. Toutefois, même dans une institution de province comme la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges, l'effort de numérisation est en marche. Des milliers de pages ont déjà été traitées par un prestataire extérieur, tandis que le processus s'est accéléré ces derniers temps dans le contexte du déménagement vers de nouveaux locaux. Cette dynamique concerne tout le territoire national : en 2015, c'étaient déjà 330 millions de pages qui avaient été numérisées par les différentes archives départementales[56]. On peut aisément imaginer que ce chiffre est déjà amplement dépassé aujourd'hui. Comme le souligne Fabien Paquet, la manière dont l'historien se procure les archives dont il a besoin importe peu ; c'est avant tout son regard sur celles-ci, la critique interne et externe qu'il peut en faire, la confrontation avec d'autres pièces qui pourront conditionner la qualité de ses recherches.

Pour terminer sur les points de méthode, et en espérant avoir été le plus précis possible dans le raisonnement ayant guidé notre démarche de travail, nous aborderons la question de l'orthographe des noms propres. En effet, les sources consultées pour réaliser ce travail ne coïncident que rarement avec la manière d'écrire les noms des principaux protagonistes ayant donné son nom à l'Amérique il y a un demi-millénaire. Nous utiliserons, pour des raisons de commodité, la même forme orthographique pour les noms propres tout au long de cet ouvrage : Martin Waldseemüller, Vautrin Lud, Mathias Ringmann… même si de nombreuses variantes orthographiques peuvent être trouvées dans les sources, en particulier dans la presse des États-Unis. Concernant le cartographe de Fribourg, il existe ainsi un grand nombre d'orthographes différentes : Waldseemueller, Waltzenmueller, Waldzemuller… Il nous a paru important de conserver une seule et unique forme orthographique afin de gagner en clarté. Ainsi, même lorsqu'il sera fait référence à une source usant d'une orthographe alternative, nous conserverons la forme définie au départ.

Au-delà de l'orthographe, une seule forme sera utilisée pour la désignation de certains acteurs de notre récit. L'exemple le plus flagrant est celui de Vautrin Lud, dont plusieurs variantes existent en fonction des époques ou des espaces géographiques (Gauthier, Watrin,

[55] Cité par PAQUET Florian, « Les historiens ont-ils abandonné les archives ? », in *L'Histoire*, n° 410, avril 2015, p. 8-15.
[56] *Ibid*., p. 14.

Walter…). Nous avons fait le choix d'utiliser « Vautrin » tout au long de cet ouvrage par commodité, car cette forme du prénom a été choisie pour le prix Vautrin-Lud, pour le nom de l'un des collèges de la ville, etc. On retrouve par ailleurs cette forme beaucoup plus fréquemment que Vautier, Gauthier ou Galterus dans la presse lorraine d'avant 1950. Il nous a donc paru plus commode de conserver le prénom Vautrin. Le même raisonnement a prévalu concernant l'humaniste Mathias Ringmann, parfois prénommé Mathieu dans certaines sources. Là encore, nous avons pris le parti de conserver la forme « Mathias » tout au long de cet ouvrage.

Nous avions d'abord songé à intituler ce travail « Autour de 1507. Une mémoire asymétrique ? ». Mais cet héméronyme pose problème. Contrairement à « 1515 » ou au « 11-Septembre », « 1507 » n'a pas la même force conceptuelle, surtout au sein du grand public. À lui seul, il ne peut suffire à désigner immédiatement la première occurrence du mot *America* sur un document imprimé. En outre, contrairement aux deux autres exemples cités, qui sont indiscutés et indiscutables (la bataille de Marignan a bien eu lieu en 1515 et les attentats de New York ont bien eu lieu le 11 septembre 2001), la date du « baptême de l'Amérique » reste sujette à caution. À plusieurs reprises au cours de la période envisagée, des chercheuses et des chercheurs ont proposé des théories visant à reculer dans le temps la date d'apparition du nom de l'Amérique[57]. Dès lors, si d'aventure on découvrait un document authentique antérieur à 1507 et mentionnant le mot *America* (ce qui est peu probable, mais pas totalement exclu), cette date n'aurait plus la même signification. C'est pourquoi nous avons fait le choix de donner au titre de cette thèse la mention de son objet direct, le « baptême de l'Amérique », plutôt que de le réduire à une date certes intéressante, mais qui pourrait avoir la fâcheuse tendance à devenir un jour obsolète. Le choix du titre de cette thèse s'est donc porté sur « America sur Meurthe », clin d'œil au nom de l'un des ouvrages de Ludovic Tournès, grand spécialiste de l'histoire culturelle des États-Unis et de ses transferts avec la France[58].

Arrivés à l'issue de ces réflexions préalables, il nous reste à déterminer selon quelle approche générale les sources lentement réunies ces dernières années pour ce travail de thèse devront être analysées. Comme nous l'avons déjà précisé, il s'agira ici de comprendre la manière dont la mémoire d'un événement historique, qui s'est déroulé en Lorraine il y a cinq siècles, a pu être progressivement réactivée à partir du dernier quart du XIXe siècle et devenir ensuite un enjeu de relations culturelles transatlantiques. C'est pourquoi nous proposons de

[57] PELLETIER Monique (éd.), *Couleurs de la Terre : des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, Seuil/Bibliothèque nationale de France, 1998, p. 92-94.
[58] TOURNÈS Ludovic, *New Orleans sur Seine. Histoire du jazz en France*, Paris, Fayard, 1999.

poser la question suivante, en guise de colonne vertébrale à la réflexion d'ensemble : en quoi la mémoire de l'invention du nom *America*, appréhendée sur un temps long de près d'un siècle et demi, est-elle représentative de l'évolution des rapports qu'entretiennent Saint-Dié-des-Vosges, la Lorraine (et par extension, la France) avec les États-Unis au cours de cette période, au double prisme de la diplomatie et de la culture ?

Pour répondre à cette interrogation, l'étude s'efforcera d'abord de mettre en lumière les travaux des érudits, amateurs et professionnels, réalisés depuis les années 1870 au sujet de l'invention du nom de l'Amérique. Les études publiées en France (et notamment en Lorraine, berceau du ce « baptême ») et aux États-Unis seront privilégiées, en prenant en compte leurs emprunts respectifs, leurs allers et retours. Il s'agira ainsi de montrer l'évolution de la perception de cet objet historique par les chercheuses et chercheurs jusqu'à nos jours. On tentera d'y déceler les inflexions des grandes tendances de la recherche au gré de la découverte de nouvelles pièces d'archives, de nouveaux documents cartographiques, mais aussi de l'évolution du contexte politique et culturel.

Il conviendra ensuite de se demander en quoi ces recherches historiques ont pu conduire à influencer la mise en place, puis l'entretien de relations culturelles entre Saint-Dié et divers acteurs situés aux États-Unis (politiques, militaires, universitaires, diplomates, etc.). Il a été maintes fois montré à quel point les relations franco-étatsuniennes ont été sujettes à d'importantes fluctuations depuis la guerre d'Indépendance[59]. Si la France des débuts de la IIIe République cherche à soigner ses rapports avec la Grande République d'outre-Atlantique, le fait est que ces relations n'ont pas toujours été au beau fixe jusqu'à nos jours. Au gré des événements géopolitiques, des crises plus ou moins graves avec l'Allemagne, de l'arrivée sur le sol français des troupes du général Pershing en 1917 ou de l'aide fournie par le plan Marshall, nous tenterons de montrer que le souvenir du « baptême de l'Amérique », bien souvent élevé à un rang quasi-mythique, a connu des fluctuations guidées en grande partie par la nature et le niveau d'intensité des relations entre les deux pays. Il conviendra d'en saisir les inflexions, les renoncements, parfois les échecs cuisants.

Il paraît enfin essentiel de montrer en quoi le « baptême de l'Amérique » est passé de la catégorie des objets d'études très élitistes, qui n'intéressait guère à l'origine qu'une poignée d'érudits, à un thème de plus en plus démocratisé et associé à diverses formes de culture dite populaire. Jusqu'au début du XXe siècle, en effet, bien peu de Déodatiens (et encore moins d'Américains) ont entendu parler du « baptême de l'Amérique ». Les citoyens des États-Unis

[59] Parmi une abondante bibliographie sur ce sujet, on citera par exemple ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002.

auraient été bien en peine de répondre à cette question : qui est votre marraine ? Puis, progressivement, des initiatives sont prises pour tenter de populariser cette histoire, quitte à adopter certaines libertés et de s'éloigner quelque peu des postures érudites. Après de nombreuses tentatives, pas toujours fructueuses, une formule viable semble avoir été trouvée au début des années 1990 avec la création du Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges, qui se revendique comme l'héritier de la tradition des chanoines ayant « baptisé » l'Amérique dans cette ville au début du XVIe siècle. On cherchera aussi à montrer que cet objet historique a pu servir la cause de ce que l'on nomme aujourd'hui le « marketing territorial » ainsi que les intérêts du secteur privé marchand, qui a pu voir le « baptême de l'Amérique » comme un label, un concept susceptible de générer des ventes ou de drainer des visiteurs. Le rôle des passeurs, notamment ceux ayant constitué un relais de cette mémoire entre la France et les États-Unis, sera analysé.

PREMIÈRE PARTIE : Le temps des érudits. Réflexions savantes autour de la dénomination de l'Amérique, en Lorraine et aux États-Unis.

« The Baptismal Font of America. St.-Dié, the little town in the Vosges Mountains where the New World was christened[1]. »

« Que Saint-Dié voie en ces collections le début d'un beau Musée installé dans un local digne de l'Amérique et de la Ville qui lui a donné son nom[2]. »

Ces deux phrases, publiées à une quinzaine d'années d'intervalle et à des milliers de kilomètres l'une de l'autre, émanent de deux amoureux de la culture. Le premier, John B. Thacher (1847-1909), est un riche collectionneur de livres anciens résidant à Albany, dans l'État de New York. Le second, Charles Peccatte (1870-1962), est un peintre lorrain qui joue par ailleurs un rôle actif dans la vie municipale de Saint-Dié. Rien n'indique que les deux hommes se soient connus, mais leurs réflexions ici présentées montrent un même intérêt pour un épisode historique survenu en 1507 : la première publication du nom *America*, imprimé sur les presses du chanoine Vautrin Lud dans le quartier canonial de Saint-Dié, dans l'actuel département des Vosges. Au moment où ces deux hommes couchent leurs idées sur le papier, cela fait déjà plusieurs décennies que des érudits des deux rives de l'Atlantique s'intéressent aux circonstances dans lesquelles ce nom d'Amérique a vu le jour. C'est toutefois à partir du dernier quart du XIXe siècle que ce sujet commence véritablement à intéresser des érudits lorrains, notamment en raison de l'émergence de la société savante de Saint-Dié, la Société philomatique vosgienne, dont Charles Peccatte occupera le siège de vice-président pendant un quart de siècle.

Cette première partie a vocation à faire le point sur ce qui a été écrit par différentes catégories d'érudits et intellectuels de Lorraine et des États-Unis, depuis le milieu des années 1870 jusqu'à la fin des années 2010, à propos de la première dénomination de l'Amérique, ses circonstances, ses auteurs, etc. Les travaux universitaires seront naturellement mobilisés et analysés, qu'ils aient été publiés en Lorraine – mais pas seulement par des Lorrains – ou aux

[1] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 112.
[2] PECCATTE Charles, « Catalogue des Œuvres exposées à l'Hôtel de Ville à l'occasion des fêtes franco-américaines, Saint-Dié, 15-16 juillet 1911 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 2-14. Ici, p. 2.

États-Unis. Les écrits non-académiques ne seront cependant pas occultés, bien au contraire : les articles issus des bulletins des sociétés savantes et, en particulier, ceux de la Société philomatique vosgienne, seront ainsi tout particulièrement scrutés. En effet, ces publications font souvent la liaison entre, d'une part, les travaux universitaires et, d'autre part, un lectorat provincial cultivé ayant longtemps coïncidé avec l'élite exerçant le pouvoir local. C'est particulièrement sensible à Saint-Dié-des-Vosges, où les contributeurs et lecteurs du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* ont souvent été associés à divers titres au pouvoir municipal.

C'est pourquoi cette première partie sera consacrée aux travaux érudits au sens large et pas uniquement « scientifiques », selon l'acception que recouvre ce terme aujourd'hui. En effet, vouloir limiter notre champ de réflexion aux seuls travaux universitaires ne reflèterait que très imparfaitement la manière dont s'est constitué le savoir autour de la question de la dénomination de l'Amérique. Analyser ces travaux dans leur diversité sera donc essentiel pour comprendre les processus de réception et de réemploi par les politiques, les médiateurs culturels ou encore le monde économique, que nous étudierons dans la seconde et la troisième partie de ce travail.

Ces enjeux nous amènent à réfléchir en termes de « culture des élites ». Cette notion a longtemps paru redondante, tant la culture semblait détenue exclusivement par les milieux aristocratiques et bourgeois. L'accès à la culture était un privilège des classes dominantes, qui marquaient ainsi leur supériorité sur le reste de leurs concitoyens. Cette forme de culture a longtemps eu pour base les humanités classiques et notamment le latin. C'est pourquoi les études menées autour de l'invention du nom *America* s'intègrent dans ce champ de la culture des élites, dans la mesure où elles ont pour principal support un petit livre, la *Cosmographiæ Introductio*, souvent considéré comme l'« acte de naissance de l'Amérique ». Cette plaquette, éditée à Saint-Dié en 1507, s'inspire elle-même de la *Géographia* de Ptolémée, savant grec d'Alexandrie ayant vécu au IIe siècle de notre ère.

Grâce aux sociétés savantes déjà évoquées, des efforts ont cependant été entrepris afin d'élargir légèrement l'accès de cette culture savante à un plus grand nombre d'individus. Fondées et dirigées par les élites locales, ces sociétés visent à diffuser leurs recherches à des personnes plus modestes mais lettrées, comme les instituteurs ou les curés. L'école primaire obligatoire de la IIIe République permet également à tous les enfants d'être initiés à des œuvres autrefois conçues pour les élites. Depuis les années 1960, la culture s'est fortement démocratisée et son accès n'est plus, du moins en théorie, un élément de distinction entre les groupes sociaux. Il subsiste néanmoins une forme de culture plus exigeante et sélective, qui

demeure un signe de reconnaissance des élites[3]. Ce sont ces éléments de culture savante, en lien avec l'histoire de l'invention du nom *America*, qui vont être analysés dans les pages qui suivent.

Cette première partie s'attachera ainsi à faire la lumière sur la façon dont les érudits lorrains (ou ceux qui publient dans des revues lorraines) se sont représenté les circonstances de l'invention du nom d'Amérique, et cherchera à déterminer si celles et ceux qui sont établis aux États-Unis en ont eu une représentation similaire. Afin de tenter de répondre à ces questions, le premier chapitre interrogera plus particulièrement la manière dont le cénacle parfois qualifié de « Gymnase vosgien » a été étudié, entre mythe et analyse critique, et dans quelle mesure la Société philomatique vosgienne s'est progressivement revendiquée comme l'héritière des travaux de ce groupe d'érudits de la fin du Moyen Âge. Le second chapitre analysera plus spécifiquement le regard porté par les chercheuses et chercheurs de Lorraine et des États-Unis sur l'imprimerie du « Gymnase vosgien » et sur son ouvrage le plus fameux, la *Cosmographiæ Introductio*, publié à Saint-Dié en 1507 et souvent considéré comme l'« acte de baptême » de l'Amérique. Le troisième chapitre prolongera cette réflexion éditoriale, mais en abordant cette fois la question des premières cartes ayant reçu ce nom d'Amérique. Enfin, le quatrième chapitre sera plus spécifiquement consacré aux regards érudits portés sur la ville de Saint-Dié-des-Vosges et sur le rôle qu'elle a pu jouer dans le processus intellectuel ayant conduit à nommer une partie du Nouveau Monde. Les possibles liens qui lui ont été parfois prêtés depuis le milieu du XIXe siècle avec le navigateur florentin Amerigo Vespucci seront ainsi décryptés.

[3] CHALINE Jean-Pierre, « Culture des élites » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 218-219.

CHAPITRE 1 : Le « Gymnase vosgien », du mythe à l'analyse critique

Vois-tu, moi, je suis doué… j'ai du flair… je n'ai qu'à regarder un terrain, et je dis tout de suite : « Il y a du romain là-dessous[1] ! »

Dans cet extrait d'une pièce de Labiche créée à la fin du Second Empire, l'érudit Poitrinas, président d'une société savante située à Étampes, est tourné en ridicule car il prend de la vaisselle cassée et enterrée dans le jardin par la servante pour des vestiges gallo-romains. Ce passage indique déjà, avant même l'avènement de la IIIe République, une certaine perception des sociétés locales d'érudition, parfois considérées comme des lieux où de vieux messieurs oisifs discutent sans fin de sujets culturels très précis, bien loin des préoccupations du commun des mortels. À Saint-Dié, l'histoire du nom *America* a souvent constitué un sujet de discussions de ce genre, occupant le temps et l'énergie d'une poignée de membres de l'élite locale, réunie au sein de la Société philomatique vosgienne. Ce n'est pourtant pas au sein de cette société, fondée en 1875, que ce sujet a commencé à faire l'objet d'une étude approfondie.

Entre 1814 et 1834 s'étale la première publication de la grande œuvre du baron Alexander von Humboldt consacrée à l'histoire de la géographie du nouveau continent. Si l'ouvrage est rédigé dès l'origine en français, il s'adresse clairement à un public érudit. On y trouve de nombreuses citations en latin en appui de la démonstration. Ces citations ne sont jamais traduites, preuve que ce livre ne s'adresse pas à tous les publics. Par conséquent, même si les conclusions du savant prussien sont arrivées précocement jusqu'à Saint-Dié (ce qui est tout à fait probable compte tenu des nombreuses références faites à cette ville, en particulier dans son quatrième livre), leur diffusion s'est sans doute d'abord cantonnée à un cercle limité à la bourgeoisie et à la noblesse locales. Il est en revanche indéniable, au vu des nombreuses références faites à Humboldt dans les travaux des érudits lorrains à partir du dernier quart du XIXe siècle, que cette œuvre a exercé sur eux une influence considérable, mais avec un certain

[1] LABICHE Eugène, *La Grammaire*, 1867, Acte I, scène IV.

décalage chronologique. En effet, on ne peut que constater que la plupart des questions soulevées par Humboldt ont été reprises ultérieurement, que ce soit par des érudits lorrains ou par ceux du Nouveau Monde. Le baron évoque par exemple le « gymnase de Saint-Dié », qui est selon lui une école où Martin Waldseemüller aurait enseigné[2].

Un autre ouvrage important pour comprendre où en étaient les acquis de la recherche autour de la dénomination de l'Amérique au moment où démarre cette étude est l'œuvre de l'archiviste et géographe tarbais Armand d'Avezac (1800-1875). Le titre de cet essai, publié en 1867, est trompeur : il pourrait laisser penser à une simple biographie de Martin Waldseemüller, mais il s'agit bien davantage d'une histoire des savants de Saint-Dié et de leurs travaux au début du XVIe siècle. Dans ce récit, le cartographe fribourgeois n'est en réalité qu'un acteur parmi d'autres[3].

C'est essentiellement à partir de cette bibliographie que des érudits lorrains (et en particulier, déodatiens) ont cherché à comprendre, à partir du dernier quart du XIXe siècle, ce qu'avait pu être ce mystérieux « Gymnase vosgien », supposé être à l'origine du nom de l'hémisphère occidental, donné depuis une petite ville située à des centaines de kilomètres de toute mer. La fondation de la Société philomatique vosgienne en 1875 s'avère dès lors un formidable catalyseur pour ces études, ses membres cherchant à déterminer l'origine de ce nom, ce qu'il recouvre exactement, l'identité de ses animateurs, et naturellement les travaux qui en sont issus. Tout en faisant le point sur ces questionnements posés dans des revues lorraines, on tentera de déterminer si les recherches menées aux États-Unis se sont penchées sur ces questions dans les mêmes termes et selon la même intensité.

La première série de questions que se sont posés les érudits intéressés par la dénomination du Nouveau Monde concerne la nature ontologique du « Gymnase vosgien », expression qui n'apparaît que dans les achevés d'imprimer de deux éditions de la *Cosmographiæ Introductio* de 1507. En 1875, aucun autre document mentionnant ce nom n'a encore été exhumé, et il s'avère que cela reste le cas jusqu'à nos jours. Loin de décourager les érudits, cette pauvreté documentaire stimule au contraire la recherche, contribuant à de nombreuses spéculations, voire à des conclusions très hasardeuses. Avant de plonger au cœur de ces recherches, il semble important de mettre en exergue l'institution qui a le plus contribué à faire vivre ces débats, la Société philomatique vosgienne, en essayant de montrer en quoi cette association a contribué

[2] HUMBOLDT Alexander von, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, Paris, Gide, 1836, livre IV, p. 106.
[3] D'AVEZAC Armand, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, Paris, Challamel, 1867.

de manière particulière à dynamiser les études autour de l'histoire de l'invention du mot *America*, au point de se présenter parfois en digne héritière du cénacle ayant conçu ce nom quatre siècles auparavant.

I) La Société philomatique vosgienne, acteur majeur des travaux érudits sur le « Gymnase Vosgien »

A) Une naissance dans un contexte de dynamisme des sociétés savantes

Ces sociétés savantes, étudiées notamment par Jean-Pierre Chaline, ont connu une croissance très importante depuis la Révolution française, si bien que le XIXe siècle a parfois été qualifié de « siècle des sociétés savantes [4] ». Moins prestigieuses que les grandes académies parisiennes, elles jouent néanmoins un rôle de relais culturel maillant finement le territoire national. Une soixantaine de ces sociétés existaient déjà sur l'ensemble du territoire national en 1789, avant de connaître d'importantes fluctuations de leur nombre et de leurs effectifs au gré du contexte politique : Louis-Philippe leur réserve un assez bon accueil, après que Napoléon Ier, Louis XVIII et Charles X les ont considéré avec méfiance. Ainsi, en 1846, il existe 310 sociétés dont 260 en province. En 1834, Guizot crée un comité chargé de diriger les recherches, baptisé plus tard Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), dans le but de mieux encadrer ces sociétés sous la tutelle de l'État. Des subventions publiques sont distribuées afin de mieux contrôler et orienter les travaux de ces sociétés. Puis, sous le Second Empire, elles connaissent une nouvelle phase de repli[5].

Comme nous l'avons déjà mentionné, les sociétés savantes véhiculent déjà une image caricaturale de conservatoires d'un savoir poussiéreux. Le grand public se les représente (parfois avec raison) comme des assemblées de vieux messieurs discutant sans fin du meilleur classement possible pour de vieux fossiles ou de la meilleure traduction pour un mot ambigu au sein d'une interminable charte. Ces sociétés sont donc déjà, sous le règne de Napoléon III, sujettes à plaisanteries[6]. Elles jouent pourtant à cette époque un rôle très actif dans la vie culturelle locale à travers leurs publications, la création de lieux culturels, l'inauguration de monuments commémoratifs, etc.

Ces sociétés reprennent néanmoins un nouveau souffle dans les débuts de la IIIe République, ce dont témoigne le succès du congrès annuel du CTHS. En effet, au lendemain du

[4] YON Jean-Claude, *Histoire culturelle de la France au XIXe siècle*, Paris, A. Colin, 2010, p. 30.
[5] *Ibid.*, p. 159.
[6] CHALINE Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France : XIXe-XXe siècles*, Paris, Éd. du CTHS, 1998, p. 10-12.

traité de Francfort de 1871, on observe une nouvelle vague de création de sociétés savantes. Une des causes principales de l'explosion de leur nombre au lendemain de la défaite de 1870 est la volonté d'un relèvement moral et patriotique du pays de la part des élites locales françaises. Or, celles-ci pensent que ce relèvement pourrait passer par la promotion de la science et de la culture. C'est notamment ce facteur qui a inspiré la naissance de bon nombre de structures, comme la *Société de Géographie de l'Est* en 1878. Face à la croyance solidement ancrée que c'est « l'instituteur allemand qui a gagné la guerre », il importe à la France de rattraper son retard dans le domaine de la promotion de la culture[7].

Avec la perte de l'Alsace-Lorraine, une quinzaine de sociétés sont perdues par la France, même si certaines déménagent de l'autre côté de la nouvelle frontière. Cependant, le mouvement repart très vite à la hausse. Les années 1875-1884 constituent l'apogée en termes de créations, avec plus de deux cents nouvelles sociétés fondées dans ce seul laps de temps. C'est précisément dans ce contexte qu'est fondée la Société philomatique vosgienne à Saint-Dié. En revanche, à partir des années 1890, la tendance semble marquer le pas. S'il y a toujours une progression dans le nombre de fondations de ces structures, elle est désormais beaucoup plus faible. Cela s'explique sans doute par le fait que le potentiel de croissance est désormais beaucoup plus limité et la masse critique atteinte[8].

En dépit de leur rôle souvent incontournable dans la vie culturelle locale, ces sociétés n'ont attiré l'attention des historiennes et des historiens que tardivement. Cela s'explique notamment par leur perte de vitesse au XXe siècle, mais également par leur image largement surannée : les membres de ces groupes sont souvent vus comme des notables, disposant de temps libre et de revenus confortables liés à leurs rentes. Souvent conservateurs, ils s'intéressent d'autant plus au passé que le présent et l'avenir ne les enthousiasme guère. Cela explique sans doute que, jusqu'aux années 1970, ces structures n'aient pas encore fait l'objet de beaucoup de travaux de recherche.

L'intérêt retrouvé pour les sociétés savantes s'explique notamment par l'engouement général pour les sociabilités, depuis les travaux pionniers de Maurice Agulhon sur la sociabilité méridionale (1968), ou pour les questions de mémoire, mises au goût du jour par Pierre Nora et dont les sociétés savantes se voulaient les vecteurs de diffusion. En 1975, le CTHS, désormais rattaché au ministère de l'Éducation nationale, organise à Paris son 100e Congrès national. Le thème en est l'histoire de ces groupements ; les contributions fournies à cette occasion ont donné naissance à deux volumes d'actes. S'ensuivent des travaux historiques qui traitent plus

[7] *Ibid.*, p. 106-107.
[8] *Ibid.*, p. 49-50.

ou moins directement du sujet, comme l'ouvrage de Charles-Olivier Carbonnell sur *L'Histoire et les historiens en France de 1865 à 1885,* paru en 1976. Il y montre l'importance des membres de ces sociétés dans la constitution du savoir historique produit au XIXe siècle. Il faut aussi citer le travail de Jean-Pierre Chaline sur *les Bourgeois de Rouen*, paru en 1982 et dans lequel l'auteur met l'accent sur le public recruté dans ces sociétés, tout en montrant l'importance que ces dernières ont pu jouer sur la vie culturelle de plusieurs régions françaises[9].

Le contexte d'émergence de ces sociétés savantes ayant été posé, il importe à présent de montrer les spécificités de la société fondée à Saint-Dié au mitan de la décennie 1870.

B) Une société savante caractéristique de son époque, mais avec des spécificités

La Société philomatique vosgienne voit le jour en 1875, au tout début de la décennie de forte croissance de ce type de structure que nous venons d'esquisser sur le plan national. Le terme « philomatique » (aussi écrit parfois « philomathique ») a été forgé au XVIIIe siècle à partir des termes grecs φιλῶ (*philô*, j'aime), et μανθάνω (*manthanô*, j'apprends, j'étudie), ou de ματεύω (*mateuô*, je cherche, je recherche). Cet adjectif désigne donc soit l'amour de la connaissance, soit celui de la recherche. Tombé largement en désuétude, le mot n'est pas inclus dans le *Petit Robert* (édition 2003). En revanche, il est à la mode au XIXe siècle, servant de base pour le nom d'un certain nombre de sociétés savantes (sociétés philomathiques de Paris, d'Alsace, de Bordeaux, de Perpignan…).

C'est Henri Bardy, le fondateur de la société déodatienne, qui a souhaité qu'elle porte ce nom en mémoire de l'Association philomatique d'Alsace, dont le nom avait changé à la suite de l'annexion allemande de 1871. Il aurait aussi tenu à l'orthographe « philomatique » et non « philomathique », car la racine « *mateuô* » lui convenait mieux que « *manthanô* ». Ce choix impliquait que la nouvelle société serait bien consacrée aux recherches, tandis qu'une société philomathique réunirait seulement des personnes liées par le goût de la connaissance sans nécessairement effectuer elles-mêmes des travaux[10].

Les statuts de la Société philomatique vosgienne sont votés le 28 février 1875 au cours d'une réunion publique à l'Hôtel de Ville de Saint-Dié, avant d'être approuvés par le préfet des Vosges à Épinal, le 9 mars 1875. Dans leur article 2, les statuts précisent que cette société « a pour but de développer le goût des choses littéraires, scientifiques et artistiques ; de rechercher

[9] *Ibid.*, p. XV-XVII.
[10] *Regards, mensuel des activités culturelles de la bibliothèque et du musée de Saint-Dié*, n° 147, janvier 1985, p. 4.

et de conserver tout ce qui se rattache à l'histoire du pays ; de former un Musée où pourront trouver place toutes les richesses archéologiques et naturelles de la contrée et des montagnes des Vosges ». La Société comprend des membres honoraires, des sociétaires et des membres correspondants (art. 3). Elle est administrée par un bureau composé de huit membres, qui choisissent parmi eux un président, un vice-président, un secrétaire-archiviste et un trésorier. Chaque année, le bureau est élu à la majorité des voix par les sociétaires. La seule condition pour devenir sociétaire, outre le fait de s'acquitter de ses cotisations, est d'être introduit par une personne déjà sociétaire (art. 5). Les recettes de la Société sont constituées des cotisations annuelles versées par chaque sociétaire, ainsi que des subventions publiques versées par la municipalité, le Conseil général ou l'État (art. 6). Le Comité se réunit chaque deuxième dimanche du mois à 14h et les séances sont ouvertes à tout sociétaire (art. 8). Une Assemblée générale se tient annuellement, le dernier dimanche de février. Elle procède au vote de renouvellement du bureau, examine les comptes et le rapport annuels (art. 8). Toutes discussions politiques, religieuses ou étrangères au but que la Société philomatique s'est proposé, sont « sévèrement interdites » (art. 10[11]).

Le premier président élu, qui est aussi le fondateur de la société, est le pharmacien Henri Bardy[12]. La présidence d'honneur est accordée au maire de Saint-Dié, Jules Queuche. Cette pratique est encore une fois tout à fait caractéristique de ce qui se passe ailleurs en France à la même époque, le maire, le préfet, voire le président du tribunal étant généralement sollicités pour devenir membre d'honneur[13].

Le premier numéro du bulletin de la Société comporte une liste précise de ses 154 membres, avec la plupart du temps une mention de leur profession[14]. À partir de cette liste, nous avons procédé à une rapide statistique ayant permis de mettre en évidence, sans grande surprise, la surreprésentation des notables parmi les premiers sociétaires. On remarque ainsi une nette domination des fabricants, entrepreneurs et industriels (23 membres au total dans ces catégories), dont une bonne part de ceux qui résident alors à Saint-Dié et ses environs sont des Alsaciens venus s'installer de l'autre côté de la nouvelle frontière après le traité de Francfort de 1871. Ils sont suivis par les propriétaires (11), les professeurs, notamment ceux exerçant au collège de Saint-Dié (l'actuel lycée Jules-Ferry) (10), les avocats (9), les pharmaciens (8), les

[11] « Procès-verbaux des séances », in *BSPV*, n° 1, 1875, p. 3-4.
[12] On trouvera en annexe 1 de cette thèse une série de notices biographiques, parmi lesquelles on pourra disposer de renseignements complémentaires sur Henri Bardy et d'autres membres éminents de la Société philomatique vosgienne, entre autres acteurs ayant œuvré à la mémoire du « baptême de l'Amérique ».
[13] J.-P. Chaline, *Sociabilité et érudition*, *op. cit.*, p. 110.
[14] « Procès-verbaux des séances », in *BSPV*, *op. cit*., p. 6-11.

fonctionnaires en activité (9), les négociants et commerçants (7), les notaires (6), médecins (5), banquiers (5), architectes (5), ingénieurs (3), juges (3), fonctionnaires retraités (3), polytechniciens (2), sous-préfets (2), officiers d'active (2), officiers retraités (2). Certaines professions sont représentées par un seul membre : un chapelier, un libraire, un employé, un commissaire-priseur, un compositeur de musique, un commissaire de police, un ancien principal du collège, un procureur de la République, un caissier, un conseiller général, un artiste-peintre, un arpenteur-géomètre, un pasteur, un avoué, un député (Jules Ferry), un photographe, un comptable, un conservateur des hypothèques, un président du comice agricole, un imprimeur, un teinturier, un greffier du tribunal, un juge d'instruction, un limonadier, un inspecteur de police, un tanneur, ainsi que l'organiste de la cathédrale de Saint-Dié.

Ce panorama montre que le recrutement des premiers membres de la Société philomatique vosgienne est tout à fait conforme à ce qui existe dans d'autres territoires, avec une surreprésentation des notables. On remarque néanmoins une particularité propre à la société de Saint-Dié, qui est la prédominance très marquée des industriels et autres dirigeants d'entreprises, comme nous venons de le mentionner. Or, dans la majorité des situations analysées par Jean-Pierre Chaline sur l'ensemble du territoire national, les professions les plus couramment représentées dans les sociétés savantes sont plutôt les fonctionnaires exerçant une profession culturelle et/ou d'enseignement : archivistes, professeurs de lycée (voire d'université), conservateurs de musée ou de bibliothèque, chefs d'établissement, inspecteurs d'académie… On y rencontre aussi d'autres fonctionnaires, tels que des magistrats, des chefs de services préfectoraux… Souvent instruites, ces élites s'ennuient parfois dans les petites villes où elles ont été mutées et trouvent donc dans la fréquentation de ces sociétés un semblant de la sociabilité parisienne qui leur manque. À côté des fonctionnaires, l'autre grand vivier de recrutement des sociétés savantes est celui des professions libérales, notamment médicales (médecins et pharmaciens en tête), ce qu'illustre bien l'exemple du président-fondateur Henri Bardy[15].

Par ailleurs, la société de Saint-Dié diffère de la plupart de ses homologues sur un autre point ; alors que 90% des sociétés savantes se consacrent à un sujet précis sous la IIIe République, la Société philomatique vosgienne continue à revendiquer un positionnement généraliste. C'était encore majoritairement le cas au début du XIXe, lorsque ces sociétés savantes se revendiquaient comme les héritières des académies du siècle des Lumières, porteuses d'un savoir très éclectique, voire encyclopédique. Mais au fur et à mesure, ces

[15] J.-P. Chaline, *Sociabilité et érudition, op. cit.*, p. 180-183.

sociétés ont eu tendance à se spécialiser ; déjà sous la monarchie de Juillet, les trois quarts des nouvelles sociétés créées étaient consacrées à une seule discipline. La Société philomatique vosgienne fait donc figure d'exception, faisant le choix au travers du mot « philomatique » de s'adonner à un assez grand éclectisme[16].

On aura ainsi pu constater que la fondation de la Société philomatique vosgienne en 1875 relève d'un élan généralisé de développement de structures à vocation culturelle aux quatre coins du territoire national. Sa création ne relève en rien d'un phénomène isolé. En revanche, son choix assumé de conserver une orientation généraliste, à l'heure où l'écrasante majorité des sociétés fait le choix de se consacrer à une discipline en particulier peut être souligné. Il reste maintenant à déterminer dans quelle mesure cette société savante déodatienne a fait de l'étude du « Gymnase vosgien » l'un de ses thèmes de prédilection, au point de se confondre parfois avec lui.

C) La Société philomatique vosgienne et l'étude du « Gymnase vosgien » : un lien consubstantiel en apparence…

Dès l'année de la création de la société, un bulletin annuel est publié. Il contient un nombre variable d'articles, souvent compris entre quatre et six par numéro, auxquels il faut ajouter les comptes-rendus des différentes réunions des membres et du bureau. C'est dans le numéro 7 du bulletin qu'un article en rapport avec le « Gymnase vosgien » est publié pour la première fois[17]. Depuis lors, le lien entre la Société philomatique et la question des « fonts baptismaux » du Nouveau Monde ne s'est jamais démenti.

Dans son discours annuel prononcé à l'occasion de l'Assemblée générale du 22 février 1885, le président Bardy fait le bilan des dix ans de la Société philomatique vosgienne. Par une démonstration des plus épiques, il établit un parallèle entre la société qu'il dirige et le « Gymnase vosgien », au point de faire de la première la continuation naturelle du second. Selon lui, il existerait une vieille tradition culturelle à Saint-Dié, et sa société aurait donc tout naturellement légitimité à la perpétuer. Il évoque alors l'histoire du « Gymnase vosgien », en y associant tous les clichés véhiculés sur le Moyen Âge à la fin du XIXe siècle : « Reportez-vous à près de quatre-cents ans en arrière, vers l'année 1500 environ, et vous serez étonnés de voir, dans une petite ville perdue au fond d'une vallée des Vosges, un mouvement intellectuel

[16] *Ibid.*, p. 60.
[17] GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, n° 7, 1881-1882, p. 65-87.

s'accomplir, et jeter un vif éclat, contrastant singulièrement avec les ténèbres qui enveloppaient le monde d'alors. » Il mentionne le chanoine Vautrin Lud, qui « non content d'avoir introduit l'imprimerie à Saint-Dié », y a fondé « sous le nom de *Gymnasium Vosagense*, une association littéraire et scientifique qui fut, avec l'Académie *della Crusca* de Florence, la Société savante la plus ancienne de l'Europe ».

Bardy poursuit sa démonstration : « Cette vieille association, nous pouvons à juste titre la considérer comme l'aïeule respectable de la Société philomatique, et c'est un de ses membres les plus laborieux qui a eu l'honneur d'être le parrain du Nouveau Monde. Martin Waltzmüller (*sic*), ou *Hylacomylus*, comme il s'appelait suivant la coutume académique du temps, avait publié sa *Cosmographiæ introductio*. Tout naturellement, cette nouvelle cosmographie ne pouvait passer sous silence les grandes découvertes géographiques qui s'étaient si rapidement succédé depuis quatorze ans, c'est-à-dire les quatre voyages ou navigations d'Améric Vespuce. Elle en parlait donc, et c'est là que notre philomate d'alors se demande pourquoi la terre nouvellement découverte, et qui n'était pas encore dénommée, ne s'appellerait pas *Americi terra vel America*[18]. » Ainsi, pour le président Bardy, Martin Waldseemüller est sans aucun doute un « philomate » avant la lettre, et le « Gymnase vosgien » est l'ancêtre de la Société philomatique.

M. Bardy profite de ce discours pour rappeler avec fierté la participation de sa société au premier Congrès international des Américanistes, qui s'était ouvert à Nancy le 19 juillet 1875. C'était la première fois que des érudits issus des deux mondes se réunissaient pour discuter de cette thématique, à tel point que ce congrès avait été considéré comme l'un des « actes fondateurs de l'américanisme ». Il semble que Nancy ait été choisie par le bureau de la Société Américaine de France (SAF) car cette ville avait été occupée par les Prussiens jusqu'en 1873 ; l'organisation d'un grand événement culturel international dans la cité des ducs de Lorraine représentait donc un symbole de paix et de réconciliation sous l'égide de la connaissance. Si les Lorrains étaient majoritaires parmi les congressistes, les délégations étrangères n'en étaient pas moins demeurées conséquentes. L'Amérique du Nord avait été particulièrement bien représentée, le Canada ayant envoyé trente-trois représentants et les États-Unis trente-deux. Au total, ce sont un peu plus d'un millier de personnes qui avaient ainsi arpenté le palais ducal, où s'était déroulé l'essentiel du programme. Ce congrès n'avait pas été pensé comme un événement populaire, mais comme une réunion d'élites intellectuelles. À l'occasion de ce congrès, le projet de constitution d'une bibliothèque et d'un musée américains, installés dans

[18] « Procès-verbaux de séances », in *BSPV*, n° 10, 1884-1885, p. 165-167.

les locaux du Musée lorrain avait été étudié et des congressistes avaient proposé d'offrir des objets pour abonder un premier fonds, essentiellement constitué d'artefacts précolombiens[19].

Selon le président de la Société philomatique, cette participation au congrès de Nancy dix ans auparavant est présentée comme une grande fierté et marque rétrospectivement la filiation entre la jeune société savante et la « Gymnase vosgien » : « Aussi, votre Président peut bien vous en faire l'aveu, c'est avec un sentiment de vive satisfaction que l'on a vu la Société philomatique de Saint-Dié, quelques jours après sa naissance, prendre part à la première session du Congrès international des Américanistes, le 22 juillet 1875, dans l'ancienne capitale de la Lorraine. C'était, pour notre cité et pour les Américanistes, comme un souvenir du baptême de 1507. » Précisons que, si la présence de M. Bardy est bien attestée dans le long compte-rendu de ce Congrès des Américanistes de Nancy, aucun passage écrit n'y fait allusion à cette filiation que le président-pharmacien appelle si fort de ses vœux[20].

M. Bardy conclut sa démonstration par ces mots : « Voilà, Messieurs, ce qu'ont été les hommes que nous pouvons considérer comme nos ancêtres intellectuels. Nous devons nous inspirer de leurs idées de travail, de leur esprit de recherches, de leur amour pour le beau et le bien, afin de renouer une tradition interrompue depuis près de quatre siècles. La Société philomatique, ce moderne Gymnase vosgien, a cherché à faire revivre le libre esprit scientifique sur les bords de la Meurthe, dans cette gracieuse petite ville qui s'épanouit au milieu de son cirque de pittoresques montagnes, et qui a gardé dans l'histoire un si grand renom de savoir et de travail[21]. »

Pendant plus d'un siècle après cette déclaration, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* se fait encore la caisse de résonance des velléités de M. Bardy concernant la filiation entre les deux cénacles. À partir de l'an 2000, cette publication change de nom et de format, devenant *Mémoire des Vosges*[22], un semestriel présenté sous forme d'un cahier constitué d'une centaine de pages. Le changement de formule n'altère en rien le lien évoqué ci-dessus, puisque *Mémoire des Vosges* continue régulièrement de proposer des articles en lien plus ou moins étroit avec le « baptême de l'Amérique[23] ». En outre, au début de chaque numéro, la « lettre du

[19] LOGIE Etienne et RIVIALE Pascal, « Le Congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », in *Journal de la Société des Américanistes*, nº 95, vol. 2, 2009, p. 151-171.

[20] *Congrès international des américanistes. Compte-rendu de la première session. Nancy - 1875*, Paris, Maisonneuve et Cie, 1875. Nous avons attentivement exploré cette publication sans y trouver trace des liens revendiqués par M. Bardy, ce qui ne signifie pas que de tels propos n'aient pu être tenus oralement, sans être retranscrits.

[21] « Procès-verbaux de séances », in *BSPV*, n° 10, *op. cit.*

[22] Les références au *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* seront abrégées dans les notes de bas de page en *BSPV*, tandis que celles concernant *Mémoire des Vosges* seront abrégées en *MDV*.

[23] Le dernier exemple en date, au moment où ces lignes sont écrites, est un article posthume de RONSIN Albert, « Le Roman de la *Cosmographiæ Introductio* de 1911 à 2007 », in *MDV*, nº 37, 2018, p. 37-40.

président » est illustrée par une gravure représentant Mathias Ringmann, un des membres les plus actifs du « Gymnase vosgien », en train d'enseigner.

On peut donc constater que la présence du « Gymnase vosgien », tant au niveau des discours de dirigeants de la Société philomatique vosgienne que dans les publications successives de cette association, est bien avérée. On peut là encore remarquer que ce type de filiation n'est pas propre à la société savante de Saint-Dié, beaucoup de sociétés tirant leur prestige et leur légitimité de la valorisation d'un personnage historique ou d'un événement local. À Nancy, c'est le mécénat du roi Stanislas qui est mis à l'honneur ; à Dijon, c'est le temps des ducs de Bourgogne qui alimente la ferveur des sociétés d'érudition ; à Rouen, c'est Corneille qui est mobilisé[24], etc. Henri Bardy n'a fait que développer une technique argumentative qui se pratiquait déjà ailleurs. Il convient toutefois de nuancer quelque peu ce lien entre la Société philomatique vosgienne et le « Gymnase vosgien », qui pourrait apparaître, au premier regard, comme quasiment consubstantiel.

D) … mais à nuancer

Les extraits du discours de M. Bardy présentés ci-dessus expriment assez nettement sa volonté d'imprimer un lien symbolique très fort entre le « Gymnase vosgien » et la Société philomatique vosgienne. Néanmoins, il convient d'apporter une nuance à ces propos afin de ne pas accepter comme un fait établi le lien intrinsèque qui existerait entre ces deux cercles intellectuels.

Tout d'abord, la lecture des statuts fondateurs de la Société philomatique, vus plus haut, ne donne jamais à voir l'expression de « Gymnase vosgien », ce qui porte à croire que la fondation de la société en 1875 ne s'est pas faite immédiatement en référence au cercle des « parrains » de l'Amérique. Par ailleurs, une rapide lecture des sommaires des premiers numéros du bulletin annuel de la société nous apprend que les six premiers volumes sont tout à fait muets sur le sujet. Le premier article faisant explicitement référence à la dénomination de l'Amérique et à ses auteurs supposés n'a été publié, on l'a vu, que dans le numéro de 1882, soit au cours de la septième année d'existence de la société savante déodatienne. Nous voyons ici que le lien entre la Société philomatique vosgienne et le « Gymnase vosgien » n'est pas aussi intrinsèque que ce que laisse entendre le président dans son discours du 22 février 1885.

[24] J.-P. Chaline, *Sociabilité et érudition*, *op. cit.*, p. 347.

Nous sommes bien face à une construction intellectuelle *a posteriori*, destinée à apporter un surplus de légitimité à une association culturelle en quête de reconnaissance. Comme le note Jean-Pierre Chaline, toute société savante, après quelques années d'existence et de fonctionnement, cherche à mettre en place un récit sur ses propres commencements. À l'occasion de leur anniversaire, de la mort de l'un de leurs membres fondateurs ou d'une commémoration quelconque, ces sociétés ont tendance à produire un récit en partie hagiographique sur leurs origines[25]. Or, dans le cadre du dixième anniversaire de la Société philomatique vosgienne, quelle meilleure filiation spirituelle imaginer que celle des « parrains » du Nouveau Monde pour asseoir le prestige d'une société encore jeune, et dont l'assise dans la vie intellectuelle locale n'est pas encore parfaitement assurée ?

Afin de définir finement l'intensité réelle du lien entre les deux cénacles vosgiens, nous avons cherché à mesurer la fréquence des occurrences plus ou moins directes au « Gymnase vosgien » et à ses œuvres dans l'ensemble des numéros du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* et de *Mémoire des Vosges*. Ce calcul, effectué à l'occasion de notre travail de recherche de Master en 2018 et réactualisé dans le cadre de cette thèse, a permis d'aboutir au nombre de 48 articles ou mentions dans des comptes-rendus depuis 1875. En sachant que le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* a été publié pendant 123 ans (certaines années ayant été publiées en un seul volume, soit cent volumes publiés au total) et que le biannuel *Mémoire des Vosges* en est, au milieu de l'année 2023, à sa 24e année d'existence et à son 46e numéro depuis ses débuts en l'an 2000[26], nous pouvons calculer une moyenne d'un article tous les trois ans (ou tous les trois volumes) environ.

Le calcul ci-dessus se doit d'être encore affiné. En effet, les 48 articles mentionnés n'ont pas tous pour sujet principal le « Gymnase vosgien » ou une thématique apparentée (biographie de l'un de ses membres supposés, analyse d'un ouvrage affilié à ce cénacle, etc.). Certains de ces articles se contentent de mentionner plus ou moins brièvement un ou plusieurs éléments à ce sujet, sans que cela soit leur thème principal. Dès lors, si l'on exclut ces articles pour ne retenir que ceux qui portent directement sur le sujet qui nous intéresse, le nombre d'articles tombe à dix-neuf, soit un article tous les sept ou huit ans. On peut observer cette tendance dans les numéros récents de *Mémoire des Vosges* : le dernier numéro contenant un article sur ce sujet remonte à 2018. On est donc assez loin d'une fréquence qui puisse laisser penser que le « Gymnase vosgien » constituerait une véritable monomanie pour les contributeurs des publications de la Société philomatique vosgienne.

[25] *Ibid.*, p. 103.
[26] https://www.philomatique-vosgienne.org/boutique/memoire-des-vosges.php

On peut donc affirmer que cette dernière, tout en faisant assez régulièrement des allusions plus ou moins appuyées au « Gymnase vosgien » ou au « baptême de l'Amérique » dans ses publications, ne publie pas autant d'articles expressément consacrés à ce sujet qu'on pourrait l'imaginer de prime abord. Moins d'un article tous les sept ou huit ans en moyenne, c'est finalement assez peu pour une société dont le président-fondateur revendiquait aussi fortement la filiation avec les « parrains » de l'Amérique.

Ce constat s'explique sans aucun doute par le fait que toutes les directions successives de la Société philomatique vosgienne n'ont pas adopté le même état d'esprit que son fondateur. Si le lien revendiqué entre cette société et ses illustres devanciers de la fin du Moyen Âge est resté la norme jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le fait est que la situation a quelque peu évolué par la suite. Ainsi, Georges Baumont (1885-1974), qui fut brièvement président de la Philomatique de 1932 à 1934, mais dont l'influence sur la vie culturelle déodatienne est restée puissante jusqu'au début des années 1960, n'a jamais caché son incrédulité, pour ne pas dire son dédain vis-à-vis de ce « Gymnase vosgien » dont tout le monde parle à Saint-Dié, mais dont aucune archive ne fait mention. Dans une lettre adressée au jeune Albert Ronsin (1928-2007), qui lui a succédé en tant que directeur de la Bibliothèque municipale en novembre 1960 et dans lequel il voit déjà le futur dirigeant de la Société philomatique, il écrit : « J'applaudis des deux mains à votre projet d'un travail sur St-Dié marraine de l'Amérique. Il faut arriver à détruire l'espèce de roman inventé par Save sur cette prétendue "société savante" qu'aurait été le Gymnase, dont il a fait la liste des membres (?) et identifié le local !!! Tout cela est fantaisie pure. L'intéressant c'est que, avant la Renaissance, il se soit trouvé, dans un coin perdu des Vosges un petit groupe d'hommes curieux de "cosmographie", de lettres et de recherches érudites : ce titre de gloire fait plus d'honneur à St-Dié que l'existence supposée d'une sorte de philo. au XVIe siècle[27]. » Il y a tout lieu de parier que la circonspection de M. Baumont (et d'autres après lui) sur la nature exacte de ce « Gymnase vosgien » ait pesé sur la fréquence et l'intensité des références à cette entité mal définie, entre l'époque d'Henri Bardy et celle de Jean-Claude Fombaron, l'actuel président de la Société philomatique vosgienne.

Enfin, il semble important de ne pas se contenter de raisonner en termes de pourcentages globaux, ce qui, sur une échelle de près de cent cinquante ans, n'a guère de sens. C'est pourquoi, pour clore cette question des références au « Gymnase vosgien » dans les publications de la Société philomatique vosgienne, il pourrait être intéressant de vérifier quelles sont les périodes au cours desquelles on y retrouve le plus d'articles consacrés à ce thème.

[27] Lettre adressée de Rambervillers, le 20 janvier 1965. Archives privées de Nadine Albert-Ronsin.

On a déjà mentionné que le premier article s'étant penché de manière spécifique sur l'un des membres du « Gymnase vosgien », Martin Waldseemüller, ainsi que sur ses collaborateurs, a été publié en 1882. Cet article pionnier (à défaut d'être original) d'Albert Gérard a fait des émules, même s'il faut encore attendre six ans pour qu'un nouvel article consacré à ce sujet soit accepté dans les pages du bulletin annuel[28]. Ainsi, Arthur Benoît publie dans le numéro de 1888 un article sur les débuts de l'imprimerie à Saint-Dié[29]. Deux ans plus tard, Gaston Save livre un article sur Vautrin Lud et ses collaborateurs, amené à une certaine postérité et dont les effets sur la vie politique et culturelle de la ville de Saint-Dié vont se révéler considérables, nous y reviendrons[30]. En 1893 et 1894, ce sont les comptes-rendus de séances de la Philomatique qui rapportent les polémiques en cours dans le monde érudit autour de la véritable origine du nom *America*[31]. En 1894, un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* possédé par l'Université de la Sorbonne est décrit et analysé par le président Bardy[32].

Après cette première séquence, l'engouement marque le pas dans les années suivantes et ce, pour une quinzaine d'années. Le contexte des fêtes franco-américaines de Saint-Dié en 1911 entraîne un regain d'intérêt, conduisant assez mécaniquement à un retour de publications sur cette thématique, d'autant plus que la Philomatique a été étroitement associée à l'organisation des festivités. Ainsi, le secrétaire de la société, René Ferry (1845-1924) publie une nouvelle étude sur la *Cosmographiæ Introductio* et sur les cartes de Waldseemüller, redécouvertes une décennie plus tôt[33], tandis que Charles Peccatte, artiste-peintre et directeur du musée, publie un catalogue de l'exposition accompagnant les fêtes de Saint-Dié[34]. Dans le même numéro, le médiéviste alsacien Christian Pfister (1857-1933), professeur à l'ENS et à la Sorbonne et ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy, publie et analyse les testaments de trois chanoines ayant gravité dans l'entourage du « Gymnase vosgien[35] ». En 1912, la fièvre des fêtes

[28] Seuls les articles faisant explicitement référence au « Gymnase vosgien » et au « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié sont retenus ici. Afin de conserver à notre propos une certaine clarté, nous occultons volontairement les travaux dans lesquels ces sujets ne sont mentionnés qu'allusivement, sans constituer le thème principal de l'étude.
[29] BENOIT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, nº 13, 1887-1888, p. 183-204.
[30] SAVE Gaston, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », in *BSPV*, nº 15, 1889-1890, p. 253-298.
[31] « Compte-rendu du Comité du 12 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 387 ; « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », *Ibid.*, p. 389-398 ; « Procès-verbal du Comité du 12 mars 1893 », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 407-408.
[32] BARDY Henri, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », in *BSPV*, nº 19, 1893-1894, p. 253-272.
[33] FERRY René, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », in *BSPV*, nº 36, 1910-1911, p. 19-34.
[34] PECCATTE Charles, « Catalogue des Œuvres exposées à l'Hôtel de Ville à l'occasion des fêtes franco-américaines, Saint-Dié, 15-16 juillet 1911 », in *BSPV*, nº 36, 1910-1911, p. 2-14.
[35] PFISTER Christian, « Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt, chanoines de Saint-Dié », in *BSPV*, nº 36, 1910-1911, p. 5-66.

franco-américaines n'est pas encore retombée ; René Ferry publie un compte-rendu de ces célébrations[36], tandis que l'américaniste et diplomate Henry Vignaud (1830-1922), qui avait accompagné l'ambassadeur des États-Unis à Saint-Dié en juillet 1911, livre au bulletin de la société un article sur Amerigo Vespucci, dont il est alors l'un des spécialistes internationaux[37].

Par la suite, le bulletin est à peu près muet sur le sujet pendant plus d'une décennie, signe d'un certain essoufflement. Ce n'est pas avant 1925 qu'un nouvel article est publié sur le sujet, afin de relater de manière romancée l'achat aux enchères d'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* par François Gérardin (1901-1970), jeune mécène déodatien qui décide d'en faire immédiatement cadeau au musée de Saint-Dié[38]. En 1933, le graveur déodatien Albert Ohl des Marais (1871-1957) se prête à son tour à l'exercice en s'intéressant à des travaux de gravure qu'il pressent être de la main de l'un des membres du « Gymnase vosgien ». Ce texte permet à l'artiste Ohl des Marais de se projeter lui-même, dans une forme de mise en abyme, sur la représentation qu'il a de l'humaniste Mathias Ringmann[39].

Ce dernier exemple constitue un jalon, puisque le sujet n'est ensuite plus guère évoqué pendant une bonne décennie. Le bulletin cesse sa parution pendant toute la période de l'Occupation. Puis, dans le numéro de 1946, deux nouveaux articles sont publiés autour de ce thème. La Philomatique croit ainsi utile de faire paraître un texte de Raymond Chevrier, sous-préfet de Saint-Dié au moment de la Libération, et destiné à reprendre l'ensemble du dossier sur le « baptême de l'Amérique[40] ». Le second article publié sur le sujet dans ce numéro de la renaissance de la société est dû à la plume du grand universitaire déodatien Fernand Baldensperger (1871-1958). La colère qui le submerge face à la destruction de sa ville natale par la Wehrmacht en déroute au mois de novembre 1944 lui inspire un texte assez éloigné de la rigueur dont il est coutumier dans ses travaux de littérature comparée. En effet, il y estime que les Allemands ont délibérément choisi d'anéantir la « Marraine de l'Amérique », celle-ci devant appartenir à l'Allemagne ou être rayée de la carte[41].

Ce numéro de 1946 n'a pas suscité de nouvelle dynamique pour le thème du « Gymnase vosgien » et du « baptême de l'Amérique », ces sujets s'éloignant une nouvelle fois des

[36] FERRY René, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », in *BSPV*, nº 37, 1911-1912, p. 121-167.
[37] VIGNAUD Henry, « Américic Vespuce. Ses voyages et ses découvertes devant la critique », in *BSPV*, nº 37, 1911-1912, p. 168-177.
[38] JACQUET René, « La *Cosmographiæ Introductio* revient à Saint-Dié », in *BSPV*, nº 41, 1925, p. 65-68.
[39] OHL DES MARAIS Albert, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, nº 47, 1932-1933, p. 27-42.
[40] CHEVRIER Raymond, « Le Baptême de l'Amérique », in *BSPV*, nº 52, 1939-1946, p. 73-84.
[41] BALDENSPERGER Fernand, « Pourquoi les nazis tenaient à détruire Saint-Dié-sur-Meurthe », in *BSPV*, nº 52, 1939-1946, p. 5-10.

préoccupations de la Société philomatique. En effet, seuls trois articles y sont expressément consacrés entre les années 1950 et les années 1970[42]. Ce thème ne semble plus bénéficier d'une dynamique favorable dans le bulletin, même si le recrutement en 1960 d'Albert Ronsin comme responsable de la nouvelle bibliothèque de Saint-Dié, et bientôt comme membre majeur de la Société philomatique vosgienne entraîne rapidement un nouvel élan autour de cet épisode central de l'histoire de la ville. En 1976, à l'occasion du centenaire de la Société philomatique vosgienne, son président Georges Trimouille (1907-1977) revient dans un discours sur ce lien qui lie étroitement Saint-Dié, et plus spécifiquement sa société savante, avec le « Gymnase vosgien » : « Quatre siècles seulement (c'était presque hier) nous séparent de Vautrin Lud qui donnait en notre ville le nom d'Amérique au Nouveau Continent, dans cette assemblée savante du Gymnase Vosgien, dont se réclame modestement aujourd'hui notre Société[43]. » Les accents de ce passage semblent nous ramener un siècle en arrière, lorsqu'Henri Bardy tenait, en substance, à peu près le même langage.

Malgré la volonté exprimée par Georges Trimouille de voir la Société philomatique marcher à nouveau dans les pas de son auguste modèle, les deux décennies suivantes s'avèrent peu prolifiques sur ce thème : seule une relation écrite par l'ancien maire de Saint-Dié, Léon Jacquerez (1935-1944), publiée en 1984 et relatant son voyage d'amitié aux États-Unis en juillet-août 1939 redonne une certaine visibilité au sujet (encore que ce récit ait été composé plus de quarante ans auparavant[44]). Enfin, achevons ce rapide panorama chronologique en remarquant que les années 2000 et 2010 s'avèrent un peu plus fastes concernant ce sujet, puisque six articles y sont consacrés dans la nouvelle formule du bulletin, devenu bimensuel et renommé *Mémoire des Vosges*[45].

On aura ainsi pu faire le constat de la grande irrégularité dans la fréquence et l'intensité des publication sur le thème du « Gymnase vosgien » et du « baptême de l'Amérique » dans

[42] JERVIS Henry, « L'Amitié franco-américaine », in *BSPV*, n° 56-58, 1950-1952, p. 35-40 ; GÉRARD H., « Visite à l'Exposition vespuccienne de Florence », in *BSPV*, n° 60, 1956, p. 61-63 ; RONSIN Albert, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », in *BSPV*, n° 69, 1966, p. 65-71.

[43] TRIMOUILLE Georges, « Discours du centenaire de la Société Philomatique Vosgienne », in *BSPV*, n° 79, 1976, p. 199-208.

[44] JACQUEREZ Léon, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », in *BSPV*, n° 87, 1984, p. 157-216.

[45] RONSIN Albert, « *Carta Itineraria Europae*. La première carte routière murale d'Europe, éditée à Saint-Dié en 1511 », in *MDV*, n° 3, 2001, p. 6-12, et n° 4, 2002, p. 11-14 ; LARGER Benoît, « Renaissance et mécénat. À propos d'une pension annuelle accordée à Mathias Ringmann », in *MDV*, n° 4, 2002, p. 15-16 ; PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22 ; CHAULACEL Élise « L'Amérique aux Déodatiens : la construction d'un mythe identitaire autour d'un nom », in *MDV*, n° 27, 2013, p. 16-25 ; VAN DUZER Chet, « Les monstres marins sur la carte de Waldseemüller de 1507 : un outil pour découvrir ses sources », in *MDV*, n° 34, 2017, p. 9-22 ; RONSIN Albert, « Le Roman de la *Cosmographiæ Introductio* de 1911 à 2007 », in *MDV*, n° 37, 2018, p. 37-40.

l'ensemble des publications de la Société philomatique vosgienne depuis 1875. Il convient à présent de se demander ce qui peut expliquer de tels écarts entre d'une part, des périodes où le thème est assez récurrent, et d'autre part des phases où le bulletin est muet pendant plusieurs numéros à ce propos. Les faits historiques pouvant rarement être décorrélés de leur contexte, nous allons désormais tenter de chercher ce qui, dans l'environnement plus ou moins proche des érudits déodatiens, aurait pu expliquer ces différences de traitement.

E) Des publications sur le « Gymnase vosgien » indissociables de leur contexte ?

Il semble en effet assez probable que l'on puisse établir un lien entre la fréquence de publication de ces articles sur le « Gymnase vosgien » et le contexte politique, culturel ou économique ayant concerné Saint-Dié à différentes échelles sur l'ensemble de la période étudiée.

Plusieurs facteurs se combinent en effet pour pouvoir expliquer l'engouement des érudits déodatiens pour cette thématique du cénacle ayant donné son nom à l'Amérique. Aux éléments déjà évoqués ci-dessus, liés à la recherche de légitimité d'une société en construction, on pourrait ajouter le fait que la Grande Dépression touchant la France entre 1873 et 1896 aurait pu être propice à une introspection mémorielle, à un regard porté vers une sorte d'« âge d'or ». La Renaissance vue par les érudits de la fin du XIXe siècle est souvent présentée de façon caricaturale, comme une sorte de période lumineuse qui aurait succédé à un obscur Moyen Âge[46]. Les discours d'Henri Bardy et de ses amis philomates en donnent des preuves saillantes, comme cela a déjà été souligné. Par conséquent, il paraît naturel de vouloir faire resurgir l'un des moments les plus glorieux de l'histoire de Saint-Dié. Enfin, il convient de ne pas négliger le rôle qu'a pu jouer le quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique en 1892, puis l'Exposition universelle de Chicago l'année suivante, la portée médiatique internationale de ces événements n'ayant certainement pas manqué d'inspirer les contributeurs du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*.

Ce dernier, nous l'avons vu, est en revanche peu prolixe sur le sujet entre 1895 et 1910. Le retour à la croissance économique ne nécessite plus autant que dans les années précédentes de recourir à un réconfortant âge d'or, l'avenir semblant davantage empreint de sérénité. En outre, c'est maintenant la figure tutélaire de Jules Ferry, mort en 1893, qui accapare la mémoire des Déodatiennes et des Déodatiens. Les autres sujets paraissent moins importants, à commencer

[46] BLANC William, « Obscurantisme » in *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire : le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Anne Besson, William Blanc et Vincent Ferre (éd.), Paris, Vendémiaire, « Collection Dictionnaires », 2022, p. 321-323.

par celui de l'Amérique et de son « baptême » : les milieux intellectuels français n'ont guère goûté l'opération éclair des États-Unis à Cuba en 1898, puis aux Philippines, perdant parfois leurs illusions concernant le supposé pacifisme de la Grande République d'outre-Atlantique, et suscitant par la même occasion une vague d'antiaméricanisme[47]. Les érudits de Saint-Dié n'ont certainement pas été épargnés par ces réflexions, et les priorités éditoriales de la Société philomatique vosgienne ont peut-être été marquées pour un temps par cette nouvelle donne internationale.

Ensuite, la hausse très sensible du nombre de publications en 1911 et 1912 peut sans aucun doute s'expliquer par le contexte de préparation, puis de bilan des fêtes franco-américaines. Ces commémorations, qui constituent l'un des moments charnière de l'histoire de Saint-Dié, sont elles-mêmes à replacer dans un contexte politique et géopolitique bien plus large, dans lequel se mêlent le coup d'Agadir, le regain de tensions avec l'Allemagne, ou encore la volonté de voir la France renouer des liens diplomatiques forts avec les États-Unis. Le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* se fait ici le témoin et la caisse de résonance des préoccupations internationales du moment, en rappelant, sans trop se soucier d'exactitude historique, que c'est à Saint-Dié que des liens « indéfectibles » entre la France et l'Amérique auraient été noués pour la première fois.

Si l'engouement pour l'Amérique se fait très puissant à Saint-Dié à partir d'avril 1917, et plus encore après la victoire de novembre 1918, force est de constater que la période de l'entre-deux-guerres ne laisse pas au « Gymnase vosgien » une grande place dans le bulletin de la Société. On y observe çà et là quelques allusions filées dans les comptes-rendus sur les cérémonies commémoratives de la Grande Guerre, faisant immanquablement le lien entre l'aide apportée à Saint-Dié par les troupes guidées par le général Pershing et l'invention du nom de l'Amérique dans cette même ville quelque quatre siècles plus tôt. Les discours n'ont pas nécessairement besoin de recourir à la mémoire des chanoines de la Renaissance pour mobiliser les Déodatiens, pour qui la vue des uniformes d'anciens combattants de 14-18 suffit à faire vibrer la fibre patriotique.

Pendant l'Occupation, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* n'est plus édité. Au lendemain de la Libération, le numéro de la « résurrection », publié en 1946, connaît un bref retour en grâce du sujet. Deux articles en lien avec le « baptême de l'Amérique » paraissent dans le même volume, ce qui tend à montrer que l'engouement local pour l'intervention de la 103e DI en novembre 1944 a entraîné une nouvelle soif de connaissances autour du passé

[47] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 189.

commun entre Saint-Dié et sa prétendue « filleule ». Cette ferveur est pourtant très ponctuelle. L'après-guerre est marqué par l'influence de Georges Baumont sur la vie culturelle déodatienne et on a vu à quel point son jugement sur le « Gymnase vosgien » avait été sans appel, mettant en cause sa portée réelle, voire son existence même[48]. D'autres facteurs peuvent également expliquer ce relatif silence de la Philomatique sur le sujet du « baptême de l'Amérique » par un cénacle mal connu au début du XVIe siècle. On est alors au cœur des Trente Glorieuses, et Saint-Dié se reconstruit en regardant davantage vers son avenir que vers son passé, quand bien même ses habitants ont rejeté massivement le projet de plan de ville proposé par Le Corbusier. On pourrait aussi avancer que la guerre froide a été marquée en France par un certain niveau d'antiaméricanisme, présent sur plusieurs cases de l'échiquier politique français, des communistes à l'extrême-droite. Cette animosité a pu influencer la ligne éditoriale de la Société philomatique vosgienne ; même si celle-ci n'est pas spécialement marquée politiquement, tout contributeur sait qu'un soupçon d'admiration envers l'Amérique pourrait lui valoir une volée de bois vert de la part d'une partie de l'intelligentsia locale. Les membres de la société, qui sont encore bien souvent des notables d'une petite ville de province vosgienne et soucieux de leur réputation, seraient sans doute peu nombreux à s'y être risqués dans les années 1950 et 1960.

La fin des Trente Glorieuses et l'entrée progressive dans le chômage de masse pourraient être à l'origine d'un certain détachement par rapport au « baptême de l'Amérique » au cours de la décennie suivante. À l'instar de Georges Trimouille, ingénieur textile et président de la Société philomatique vosgienne de 1978 à sa mort en 1977, le bulletin s'intéresse prioritairement à d'autres sujets, comme celui de l'industrialisation des vallées vosgiennes, au moment où celles-ci connaissent paradoxalement le processus inverse. En effet, les années 1970 constituent un moment particulièrement difficile pour le textile vosgien, qui subit de plein fouet la perte des débouchés coloniaux, la concurrence asiatique croissante ou encore la baisse drastique des besoins en main d'œuvre peu qualifiée du fait de la mécanisation accrue. Le bassin d'emploi de Saint-Dié connaît une crise profonde, symbolisée notamment par la fermeture de Boussac[49]. Par ailleurs, cette décennie est marquée par une nouvelle vague d'antiaméricanisme en France, principalement engendrée par l'intervention très critiquée des États-Unis au Vietnam.

On peut en revanche s'étonner de la faible place consacrée par le bulletin au thème du « Gymnase vosgien » au cours des années 1980 et 1990. C'est d'autant plus surprenant

[48] BAUMONT Georges, « Notes de lecture », in *BSPV*, n° 62, 1958, p. 60-61.
[49] ROTH François, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine, 2. Le vingtième siècle, 1914-1994*, Metz, La Serpenoise, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, p. 178.

qu'Albert Ronsin, directeur de la médiathèque, conservateur du musée Pierre-Noël et président de la Société philomatique vosgienne depuis la disparition de Georges Trimouille en 1977, a repris le flambeau des études consacrées à ce sujet, organisant de nombreuses expositions et conférences autour de cette thématique. On peut émettre l'hypothèse que c'est justement en raison de ces nombreux événements, souvent orientés vers le grand public, que le bulletin est resté muet sur le sujet puisque celui-ci était déjà très exploité par ailleurs. Ainsi, l'année 1987 est marquée par la commémoration des 480 ans du « baptême de l'Amérique » et du bicentenaire de la Constitution des Etats-Unis[50]. Les années 1990 sont, quant à elles, fortement teintées par l'empreinte culturelle du nouveau maire de Saint-Dié, Christian Pierret, autour du concept de « marraine de l'Amérique », prémices de celui de « capitale mondiale de la géographie ». Cette décennie, plus encore que la précédente, est marquée par une volonté de marquer ostensiblement dans l'espace de la cité l'existence de liens forts entre une certaine Amérique et sa « marraine » vosgienne, nous y reviendrons. Là encore, cette inflation de marqueurs mémoriels dans l'espace public (tenue annuelle du Festival International de Géographie, inauguration d'odonymes ou de monuments en rapport avec le « Gymnase vosgien » et le « baptême de l'Amérique », etc.) a pu avoir pour conséquence un tarissement des publications sur le sujet dans le bulletin des philomates, ces derniers considérant que cette thématique était déjà par trop exploitée par le maire de Saint-Dié et son équipe.

Pour finir, rappelons que les deux premières décennies du nouveau millénaire ont été marquées par un nouveau frémissement autour du sujet qui nous concerne au sein de la nouvelle publication de la Société philomatique vosgienne, intitulée *Mémoire des Vosges*. Plusieurs éléments peuvent être avancés pour tenter de l'expliquer. Cela fait maintenant plus d'une décennie que Christian Pierret est à la tête de la municipalité, et on peut penser que ses tentatives pour mettre en valeur l'histoire du « baptême de l'Amérique » et faire en sorte qu'elle soit associée de manière intuitive à l'identité déodatienne parviennent enfin à marquer les esprits. Par ailleurs, la guerre froide étant à présent terminée, la recherche autour de ce thème est devenue dépassionnée et il est à nouveau possible d'écrire sur la question sans susciter la polémique dans le landerneau déodatien. Enfin, et c'est sans doute l'élément le plus marquant, la vente record de l'unique exemplaire du planisphère de Martin Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès des États-Unis en 2003 a sans aucun doute été un élément déclencheur pour le renouveau des études sur la question. Très médiatisée, cette vente a atteint la somme de

[50] « AMERIC'ASCAD », Supplément publié par l'*Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, mai 1987.

dix millions de dollars, faisant de cette carte conçue à Saint-Dié le document cartographique le plus cher de l'histoire. La Société philomatique vosgienne pouvait difficilement ignorer un tel événement.

À travers les lignes qui précèdent, nous avons tenté de montrer que l'acteur principal de la promotion de l'objet d'étude « Gymnase vosgien/baptême de l'Amérique », la Société philomatique vosgienne, avait été une société savante, semblable à bien des égards à beaucoup d'autres, fondées comme elle au début de la IIIe République. Comme la plupart de ses consœurs, elle a cherché dès les premières années de son existence à fonder sa légitimité sur une affiliation avec une gloire historique locale, tout en affichant avec celle-ci des points de comparaison diachroniques. Cependant, on a pu faire le constat d'un manque de régularité de cette affiliation au fil du temps. Si les références à ce sujet dans les pages du bulletin annuel peuvent paraître fréquentes, on a pu mesurer qu'elles n'étaient pas aussi nombreuses ni aussi régulières qu'on aurait pu l'imaginer de prime abord. On a ainsi tenté d'expliquer les causes de cette absence de linéarité, en mettant en exergue les éléments de contexte permettant d'expliquer la présence de phases d'inflation et de recul. Le thème du « Gymnase vosgien » est ainsi, comme bon nombre d'objets historiques, sujet à des modes.

Après avoir tenté d'analyser les modalités selon lesquelles les érudits de Saint-Dié avaient pris à bras le corps cette thématique, il est temps désormais d'entrer au cœur de ces recherches afin de déterminer quels questionnements ont prioritairement intéressé les savants s'étant penchés sur le « Gymnase vosgien » et ses travaux. Il sera principalement fait état des recherches effectuées en Lorraine et aux États-Unis (sans s'interdire quelques pas de côté si la démonstration venait à l'exiger), afin de déterminer si un décalage dans les questionnements, les sources utilisées et les réponses apportées pouvait être décelé dans les travaux menés sur les deux rives de l'Atlantique.

II) Un groupe d'érudits intégré au chapitre des chanoines de Saint-Dié

C'est d'abord la question du chapitre canonial de Saint-Dié au tournant du XVIe siècle qui a animé les recherches soucieuses de comprendre les origines de la dénomination de l'Amérique. En effet, le « Gymnase vosgien » semble indissociable de ce chapitre, plusieurs de ses membres supposés y détenant une prébende, tandis que leurs réflexions géographiques semblent s'être tenues au sein du quartier canonial. Albert Ronsin a qualifié ce chapitre

déodatien d'« aile marchante de l'humanisme en Lorraine[51] ». C'est donc par cette première étape que démarrent bon nombre d'études sur le sujet, afin de tenter de comprendre dans quel environnement matériel, spirituel et intellectuel baignaient les « parrains » de l'Amérique au moment de réaliser leurs travaux géographiques autour de l'année 1507.

A) Un important chapitre

Il n'est pas question ici de décrire par le menu tout ce que les érudits ont écrit sur le chapitre de Saint-Dié depuis 1875, mais de tenter de comprendre ce qui, dans le fonctionnement de cette institution ecclésiastique, avait pu constituer une grille de lecture pouvant guider la manière d'envisager l'histoire de la dénomination de l'Amérique.

Plusieurs ouvrages historiques avaient déjà été consacrés au chapitre de Saint-Dié avant 1875, mais ils étaient souvent biaisés. En 1634, Jean Ruyr, lui-même chanoine de Saint-Dié originaire de Charmes, en avait rédigé une histoire très hagiographique ; en 1836, N.-F. Gravier en avait dressé au contraire un portrait à charge dans son *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié*, en raison de son regard péjoratif sur l'époque médiévale.

Au milieu des années 1920, Paul Boudet (1888-1948), ancien chartiste, publie un ouvrage et une série d'articles dans lequel il étudie à nouveaux frais le fonctionnement du chapitre canonial de Saint-Dié[52]. Ce membre de la Société d'émulation des Vosges considère que les auteurs cités précédemment ont trop étudié le chapitre comme s'il s'agissait d'une entité fermée sur elle-même, fonctionnant en autarcie ; Gravier avait essayé d'élargir un peu la focale, mais avec beaucoup d'*a priori* et de maladresses. M. Boudet propose donc de l'étudier avec un nouveau regard, en montrant que le chapitre était au contraire très ouvert sur l'extérieur.

Dans des textes très documentés et faisant montre d'une grande érudition, l'ancien élève de l'École des Chartes donne de nombreux détails sur les possessions du chapitre, ses relations avec les seigneurs laïcs et les autorités spirituelles, l'organisation de la vie quotidienne de ses membres, etc. Il évoque les quatre principales dignités présentes au sein de ce chapitre : si le doyen, le chantre et l'écolâtre sont choisis parmi les chanoines eux-mêmes, le Grand prévôt est généralement un membre du haut-clergé, étranger à Saint-Dié et n'y résidant que rarement, pour ne pas dire jamais. Ses intérêts entrent souvent en tension avec ceux des chanoines, expliquant la survenue de tensions régulières. Le Grand prévôt de Saint-Dié est le quatrième dignitaire le

[51] RONSIN Albert, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, Thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1962, (dactyl.), p. 6.
[52] BOUDET Paul, *Le chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au seizième siècle*, s.l., Éditions de la Société d'Émulation des Vosges, 1923. BOUDET Paul, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », in *BSPV*, vol. 40, 1914-1924 et vol. 41, 1925, p. 111-274.

plus important du clergé lorrain après les trois évêques de Metz, Toul et Verdun. Théoriquement élu par les chanoines eux-mêmes, cet usage est fréquemment contourné afin de permettre l'élection de grands personnages, les membres du chapitre se voyant dédommagés d'une manière ou d'une autre en échange de la perte de cette prérogative. Dans la mesure où ce titre de Grand prévôt est de plus en plus considéré à la fin du Moyen Âge comme un bénéfice féodal, les liens entre les chanoines et leur Grand prévôt s'en trouvent de plus en plus distendus[53].

Si le Grand prévôt représente en théorie l'autorité suprême du chapitre, il s'avère que dans les faits, c'est le doyen qui dirige concrètement cette assemblée au quotidien. Garant de la discipline et de la bonne conduite de ses chanoines, il se doit de refléter une image de droiture et constituer un exemple à suivre. C'est la raison pour laquelle il se doit de posséder une culture sacrée et profane de haut niveau, d'autant qu'un certain nombre de chanoines ont fait des études universitaires[54]. On peut mesurer leur niveau culturel en étudiant certains testaments et inventaires, comme celui du chanoine Gérard Juif, mort en 1491. C'est le seul inventaire qui précise les titres des vingt-six ouvrages qu'il possède, essentiellement constitués de livres de droit et de théologie[55].

En parallèle aux dignités évoquées ci-dessus, le chapitre est également doté d'un certain nombre d'officiers ayant pour tâche l'administration de ses nombreux biens temporels. On retiendra principalement le sonrier de la Ville, chargé de la gestion des biens dans la ville de Saint-Dié proprement dite, et le sonrier du Val, administrant les biens répartis autour de la Saint-Dié, jusqu'au-delà du massif vosgien[56].

Au tournant du XVIe siècle, le chapitre de Saint-Dié comporte une petite trentaine de membres, même si Paul Boudet a pu calculer que seule une grosse moitié d'entre eux était régulièrement présente à l'office quotidien des matines. Si une tolérance existe sans doute par rapport à la présence quotidienne des chanoines, dont beaucoup sont titulaires d'autres charges, il est en revanche obligatoire que chacun d'eux possède, entretienne et répare une maison dans le quartier canonial de Saint-Dié, sous peine de se voir retirer une partie de sa prébende par le chapitre afin de procéder à ces dépenses. Le chapitre entend ainsi se prémunir contre une possible dégradation du quartier canonial en raison de chanoines trop peu présents[57].

Outre la question de son organisation hiérarchique, l'une des questions ayant le plus occupé les érudits à propos du chapitre de Saint-Dié concerne le degré d'opulence de ses membres, ce

[53] P. Boudet, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », art cit., vol. 40, p. 91-92.
[54] *Ibid.*, p. 101.
[55] *Ibid.*, p. 108-109.
[56] *Ibid.*, p. 102.
[57] *Ibid.*, p. 106-108.

facteur pouvant avoir un rapport direct avec leur propension à effectuer des dépenses de nature culturelle. Nous avons vu ci-dessus que le médiéviste Christian Pfister, professeur à la Sorbonne et ancien maître de conférences à la Faculté de Nancy, avait analysé trois testaments retrouvés aux archives départementales d'Épinal. L'un d'eux concernait Jean Basin de Sandaucourt, membre présumé du « Gymnase vosgien » et auteur de la première traduction latine de la *Lettera* attribuée à Amerigo Vespucci. L'analyse de ces testaments par C. Pfister a montré que ces chanoines vivaient confortablement, grâce aux revenus tirés de leur prébende canoniale ainsi qu'à d'autres revenus issus de fonctions annexes, telles que cures, vicariats, voire charges civiles. Ces ressources, loin d'être négligeables, leur permettaient de contribuer ainsi au financement d'œuvres pieuses, telles que des chapelles, des vitraux ou des pages du fameux Graduel de chœur, l'un des trésors de la médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges composé aux alentours de 1510[58].

Les érudits s'intéressent également à la source des revenus dont disposent les chanoines de Saint-Dié. On sait que le chapitre tirait de substantiels revenus du prélèvement de loyers, de la vente du produit de ses vignobles alsaciens et des mines d'argent qu'il avait en fermage. Paul Boudet nous apprend ainsi que la prébende d'un chanoine se montait à trente-cinq livres au milieu du XIVe siècle. Le doyen percevait lui aussi cette somme, ainsi que trente livres supplémentaires. Quant au Grand prévôt, c'était la somme de soixante livres qu'il percevait en complément de la prébende distribuée à chacun des chanoines[59]. Ces sommes paraissent d'autant plus importantes que, contrairement à ceux d'une abbaye, les revenus d'un chapitre canonial ne restaient pas propriété indivisible de la communauté ; le Grand prévôt et les chanoines pouvaient ainsi disposer librement de leur part respective et la dépenser comme bon leur semblait. Les chanoines étaient généralement peu enclins à organiser de coûteux travaux, puisque la somme était prélevée sur les revenus du Chapitre ; ces sommes étaient autant de revenus en moins à se distribuer[60].

À partir des années 1980, avec l'essor de l'histoire culturelle, c'est la question des rapports des chanoines à l'étude et à la culture qui intéressent plus particulièrement les historiennes et historiens. En 1988, Marie-Hélène Renaut soutient l'une de ses deux thèses de doctorat sur le chapitre de Saint-Dié au XVIe siècle. Elle montre que ce chapitre possédait une importante bibliothèque et comportait des membres assez cultivés, certains ayant même fait des études

[58] C. Pfister, « Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt, chanoines de Saint-Dié », art cit., p. 24-25 et *passim*.
[59] P. Boudet, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », art cit., vol. 41, p. 189.
[60] *Ibid.*, p. 191.

universitaires : Pierre de Blarru (auteur de la *Nancéide*), Laurent Pillart (auteur de la *Rusticiade*), et plus tard Jean Herquel (auteur en 1550 des *Antiquités du val de Galilée*) ou Jean Ruyr au XVIIe siècle (auteur des *Saintes antiquités des Vosges* en 1625) [61].

Quelques années plus tard, c'est au tour du Vosgien Damien Parmentier (né en 1964) de soutenir une thèse sur le chapitre de Saint-Dié, mais en s'attelant cette fois à la période des derniers siècles du Moyen Âge. Il y remet notamment en perspective les travaux du « Gymnase vosgien » en estimant que, à rebours de l'image très positive qu'en ont généralement les érudits depuis le XIXe siècle, les chanoines de ce chapitre n'auraient pas porté un regard particulièrement bienveillant sur les travaux initiés par leur collègue Vautrin Lud. M. Parmentier justifie cette hypothèse par l'absence totale de sources contemporaines concernant ces travaux, tant dans les archives ducales que capitulaires. Dès lors, les travaux menés par Lud et son équipe d'érudits n'auraient en fait été qu'un événement mineur dans l'histoire du chapitre, une sorte de passe-temps privé qui n'aurait pas eu de véritable retentissement au sein du quartier canonial. D. Parmentier se demande même si ces réflexions n'ont pas été menées en secret, dans une maison à l'extérieur du quartier canonial, voire en-dehors même de Saint-Dié[62].

Damien Parmentier insiste néanmoins sur la très solide formation intellectuelle attestée pour un nombre important de chanoines depuis le XIVe siècle au moins, beaucoup d'entre eux étant lettrés, voire diplômés des universités. La plupart des chanoines de Saint-Dié diplômés universitaires en théologie ont fait leurs études à Paris, ce qui laisse D. Parmentier dire que ce chapitre serait davantage tourné vers la France que vers l'Empire. Cinq docteurs sont ainsi connus pour les XVe et XVIe siècle parmi les membres du chapitre, dont quatre en théologie (par exemple, le grand prévôt Pierre d'Ailly dont il sera question ci-dessous) et un en droit. Tous ont obtenu leur doctorat à Paris, sauf un dont le lieu est inconnu. En revanche, concernant les diplômés de la faculté des arts, les lieux d'études se partagent aussi bien entre Paris et la vallée du Rhin, Cologne ou Heidelberg notamment. Les chanoines de Saint-Dié sont, sans surprise, plus nombreux à posséder une maîtrise en arts qu'à être titulaires d'un doctorat : André de Reynette a été diplômé en 1494 à Heidelberg ; Jean Lud (frère aîné de Vautrin) est attesté dans la liste des étudiants de cette même université en 1495. Jean d'Ainvaux a étudié à l'université de Fribourg, tandis que Martin Waldseemüller a étudié à celle de Fribourg en même

[61] RENAUT Marie-Hélène, *Une seigneurie ecclésiastique au XVIe siècle : le chapitre de Saint-Dié*, Thèse de doctorat de l'Université Nancy II, 1988, (dactyl.), p. 73.
[62] PARMENTIER Damien, *Gens d'Eglise et société en terre d'Empire : le chapitre et la collégiale de Saint-Dié en Lorraine du XIIIe au XVe siècle*, Thèse de doctorat de l'Université Strasbourg II, 1995, (dactyl.), p. 6-7 et p. 211.

temps que le futur éditeur Jean Schott[63]. Les travaux dits du « Gymnase vosgien » n'ont donc pas émergé *ex nihilo* et ne représentent en rien une curiosité : il existait déjà depuis des décennies un terreau favorable aux études dans cette institution ; les travaux ayant conduit à l'invention du nom *America* constituent donc l'apogée d'une dynamique débutée près d'un siècle auparavant[64].

Toujours selon une perspective d'histoire culturelle, D. Parmentier montre que les chanoines de la fin du Moyen Âge n'étaient pas seulement des profiteurs qui se seraient contentés de toucher leur prébende sans résider, contrairement à ce que certains érudits anticléricaux du XIXe ont pu écrire. Beaucoup ont au contraire témoigné d'une sincère piété et d'un goût avancé pour les sciences et la culture. Vautrin Lud en est l'exemple le plus connu. M. Parmentier mentionne les intentions du chanoine dans la dédicace qu'il adresse à René II dans son *Speculum Orbis* de 1507 : « le bonheur des hommes n'est pas dans les richesses, ni dans la délicatesse des festins, ni d'ailleurs dans le luxe des vêtements ou des meubles, ni dans l'exercice du pouvoir, ni dans de passagères et périssables choses de ce genre ; mais le bonheur doit consister plutôt dans l'étude des secrètes opérations de la nature, la recherche de ses éléments variés et l'observation de ce qu'elle présente de totalement bon dans le ciel sur la terre et dans le reste de ces œuvres[65] ».

Albert Ronsin précise que la plupart des clercs nommés au chapitre de Saint-Dié dans la seconde moitié du XVe siècle (Jean de Monachis, Didier de Birstorf, Pierre de Blarru, etc.) sont issus des universités européennes. Le séjour déodatien est généralement une étape dans la carrière, ou bien une retraite avec des revenus confortables au sein d'un milieu lettré. Il est clair que Saint-Dié réunit à cette époque un nombre élevé de clercs érudits, qui entretiennent des liens étroits avec la cour de Lorraine[66].

Il est également à noter que, pour certains savants étatsuniens, le concept de chapitre demeure flou. Il n'est pas rare de voir, au détour d'un certain nombre d'articles ou de livres consacrés aux origines du nom de l'Amérique, voir le mot « chapitre » remplacé par celui de « monastère » ou celui d'« évêché ». Par exemple, l'historien John Hessler écrit que les travaux

[63] PARMENTIER Damien, *Église et société en lorraine médiévale. Le chapitre et la collégiale de Saint-Dié*, Paris, Messene, « Religio Memori », 1997, p. 54.
[64] *Ibid.*, p. 211.
[65] *Ibid.*, p. 155.
[66] RONSIN Albert, « Hugues des Hazards et le gymnase vosgien de Saint-Dié », in *Annales de l'Est*, n° 2, 2005, p. 151-165. Ici, p. 152.

géographiques de Saint-Dié ont été réalisés par un groupe d'érudits étant « tous liés d'une manière ou d'une autre à l'école cathédrale de Saint-Dié[67] ».

Les études érudites concernant le chapitre de Saint-Dié ont permis de mettre en lumière une certaine aisance, ainsi qu'un certain niveau d'intérêt de la part des chanoines pour les choses de l'esprit. Leurs revenus leur permettent de financer des projets relevant tout à la fois de la piété et parfois, comme on le verra plus loin, de la culture profane. Le rôle particulier du Grand prévôt a également été relevé : personnage généralement étranger au milieu des chanoines de Saint-Dié, issu de la haute aristocratie, il suscite ainsi des conflits en raison d'intérêts contradictoires fréquents avec le chapitre. C'est à la figure de l'un de ces Grands prévôts que nous allons nous attacher maintenant, en raison du rôle qu'il est amené à jouer, bien malgré lui, dans les nombreux fantasmes entourant le mythe du « baptême de l'Amérique » à partir du XIXe siècle.

B) Le rôle controversé de Pierre d'Ailly

Né à Compiègne en 1351, mort en Avignon le 9 août 1420, ce grand prélât fut chancelier de l'Université de Paris, aumônier du roi Charles VI et cardinal, tout en cumulant de nombreuses charges ecclésiastiques dans tout l'Occident chrétien. Toutefois, c'est avant tout en vertu de l'un de ses ouvrages, composé vers 1410, que ce personnage a atteint une certaine renommée : l'*Imago Mundi*.

Dans ce traité de cosmographie, il affirme que « le monde entier est habitable et, sans doute, d'autres terres existent, encore inconnues de l'Europe, mais non moins peuplées qu'elles, et, pour y atteindre, il faut sortir d'un port espagnol par un vent favorable ». Cet essai est moins célèbre pour lui-même que pour avoir été en possession de Christophe Colomb au moment où celui-ci réfléchissait à la meilleure manière de naviguer vers les Indes. L'amiral possédait en effet un exemplaire de la première édition imprimée de cet ouvrage, publiée entre 1480 et 1483. C'était l'un de ses ouvrages favoris : il y avait inscrit près de neuf cents notes manuscrites dans la marge. Ce volume annoté de la main du Génois est aujourd'hui conservé à la bibliothèque colombine du chapitre cathédral de Séville.

[67] HESSLER John W. et VAN DUZER Chet, *Seeing the world anew : the radical vision of Martin Waldseemüller's 1507 & 1516 world maps*, Delray Beach, Levenger Press/Library of Congress, 2012, p. 3. Toutes les citations tirées d'ouvrages et de documents d'archives rédigés en anglais ont été traduites en français par nos soins, sauf mention contraire. Nous préciserons lorsqu'un document rédigé aux États-Unis a été rédigé dès l'origine en français.

Loin d'être un humaniste, d'Ailly s'inscrit plutôt dans la droite ligne de la scholastique médiévale. Pour son ouvrage, il s'inspire, voire plagie *l'Opus Majus* de Roger Bacon[68]. Ce livre fait la synthèse du savoir médiéval sur le cosmos : celui-ci serait un espace ressemblant à une sphère, composée de cinq zones climatiques et trois continents. L'ouvrage comprend des théories sur l'habitabilité des différentes zones ou sur le rapport entre la surface des continents et celle des océans, etc. Ce livre présente une vision de la géographie qui, même en 1492, est déjà obsolète. Il ne cite pas une seule fois les découvertes récentes et ne mentionne que rarement, et avec méfiance, les travaux de Ptolémée. Pierre d'Ailly écrit aussi que la longueur de la terre d'Est en Ouest est bien plus étendue que ce que Ptolémée pensait. Il estime encore que l'océan Atlantique est bien plus étroit qu'il ne l'est en réalité ; il est donc possible de le traverser[69]. Colomb s'est largement inspiré de cette thèse pour préparer son premier voyage vers les Indes par l'Ouest. Le Génois a souvent cité Pierre d'Ailly pour argumenter son projet auprès d'Isabelle de Castille, tandis que Waldseemüller s'est aussi inspiré de Pierre d'Ailly pour sa carte marine de 1516, puisqu'il le mentionne dans un cartouche.

Toutefois, si Pierre d'Ailly intéresse tant les érudits qui, au cours du XXe siècle, se sont intéressés à la dénomination de l'Amérique, c'est qu'il fut également Grand prévôt de Saint-Dié de 1414 à 1417. La coïncidence semblait trop belle pour que les spécialistes du « baptême de l'Amérique » ne cherchent à exploiter ce détail, imaginant déjà Pierre d'Ailly en précurseur des travaux ayant conduit à donner son nom au Nouveau Monde quelques décennies plus tard, et donnant du même coup à Saint-Dié un prétexte supplémentaire pour revendiquer une place encore plus prestigieuse qu'attendue dans la grande aventure géographique de la Renaissance.

Certains érudits étatsuniens, fortement marqués par un biais téléologique, se font le relais de cette théorie, contribuant à la populariser de l'autre côté de l'Atlantique. Ainsi, Andrew Dickson White, ancien président, co-fondateur et ancien professeur d'histoire de l'Université Cornell (Ithaca, NY), publie en 1896 un ouvrage dans lequel il raconte de manière souvent très manichéenne comment la science occidentale s'est peu à peu émancipée de la rigidité dogmatique de l'Église. À propos de Pierre d'Ailly, il écrit : « Les années se succédaient et au XVe siècle, parut un homme qui donna au monde de grandes espérances. Pierre d'Ailly, par la force de sa pensée et l'étendue de sa science, s'était élevé jusqu'au poste de prévot du collège de Saint-Dié, en Lorraine ; son talent avait fait de ce petit village un centre de pensée pour l'Europe entière et lui avait valu d'être fait archevêque de Cambrai et cardinal. Vers la fin du

[68] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009], p. 221-222.
[69] *Ibid.*, p. 311-314.

XVe siècle (*sic*), il publia la collection d'essais où il avait résumé le résultat de ses pensées et de ses recherches, et connu sous le titre d'*Ymago Mundi*. Son livre nous donne un des exemples les plus frappants dans l'histoire, d'un homme de génie emprisonné dans les liens de la théologie[70]. »

L'auteur de ce passage se défend d'être anticlérical, mais son ouvrage a largement contribué à alimenter ce sentiment (notamment, on peut le supposer, dans les milieux radicaux de Saint-Dié au début du XXe siècle). Truffé d'erreurs factuelles, l'extrait reproduit ci-dessus laisse penser que Saint-Dié était un centre intellectuel de premier plan en Europe grâce à Pierre d'Ailly et que c'est là qu'il avait composé son ouvrage majeur pour l'histoire des grandes découvertes. Cette thèse, bien que largement réfutée par la plupart des savants dès cette époque[71], a eu pour conséquence de populariser cette idée, si séduisante, que Saint-Dié avait été par deux fois, à moins d'un siècle d'écart, au cœur de la communauté de destin entre l'ancien et le nouveau monde.

Face aux incrédules qui doutent que Pierre d'Ailly ait bien été un jour nommé Grand prévôt de Saint-Dié, le secrétaire de la Société philomatique René Ferry effectue, à la veille des fêtes franco-américaines qui doivent animer la ville en juillet 1911, des recherches dans des archives déodatiennes et déclare avoir trouvé des pièces qui, selon lui, confirment bien cette nomination[72]. L'honneur est donc sauf et Saint-Dié peut accueillir dignement l'ambassadeur des États-Unis.

Il faut néanmoins nuancer cette coïncidence un peu trop opportune. Comme nous l'avons mentionné, l'*Imago mundi* a été écrit vers 1410, avant que d'Ailly ne soit nommé Grand prévôt de Saint-Dié, nomination qui ne semble pas devoir être remise en cause. En revanche, cette charge n'étant que l'une des très nombreuses que ce prélat avait accumulées au cours de sa carrière, il est permis de penser qu'il ne s'est jamais rendu à Saint-Dié, se contentant de faire administrer ses revenus par le biais d'un tiers. Cette situation ne devait d'ailleurs pas manquer de singulièrement irriter les chanoines[73]. On est donc sans doute bien loin de l'image téléologique propagée par Andrew D. White et ses émules, dans laquelle Pierre d'Ailly aurait semé la graine de la connaissance géographique au sein du chapitre de Saint-Dié, avant que celle-ci ne parvienne à éclosion quatre-vingt-dix ans plus tard avec les travaux du « Gymnase

[70] WHITE Andrew Dickson, *Histoire de la lutte entre la science et la théologie*, Paris, Guillaumin et Cie, 1899 [New York, 1896], p. 77.
[71] SALEMBIER L., « À propos du cardinal Pierre d'Ailly », in *Revue pratique d'apologétique*, 1er juin 1911, p. 364-368.
[72] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 126-128.
[73] P. Boudet, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », art cit., vol. 40, p. 94.

vosgien ». Il nous faut donc réévaluer à la baisse le poids de Pierre d'Ailly dans la vie intellectuelle déodatienne du premier tiers du XVe siècle ; certes, ses écrits ont eu une grande influence sur la pensée de Christophe Colomb. En revanche, il n'est sans doute pas à l'origine du grand intérêt pour la géographie ayant marqué Vautrin Lud et ses collaborateurs à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle.

Les théories trop vite élaborées et les fantasmes autour des liens supposés entre Pierre d'Ailly et le milieu intellectuel de Saint-Dié sont caractéristiques de la manière dont la question du « baptême de l'Amérique » a pu être traitée par plusieurs générations d'érudits des deux côtés de l'Atlantique. Un autre volet de cette question, mieux documenté, a fait l'objet d'analyses *a priori* plus sérieuses ; il s'agit de la nature et de l'intensité des liens entretenus entre les chanoines de Saint-Dié et le duc René II, à l'époque où se concrétise le projet d'élaborer une nouvelle édition de la *Géographie* de Ptolémée.

C) Les liens entre les chanoines et le duc René II

Les liens unissant le chapitre et le duc de Lorraine issu de la dynastie angevine ont en effet été au cœur des travaux érudits centrés sur le « baptême de l'Amérique ». Un parallèle est souvent effectué entre le prestige de ce duc, auréolé de sa victoire sur Charles le Téméraire au cours de la bataille de Nancy en 1477, et celui du chapitre au sein duquel le nom de l'Amérique a été imaginé. Albert Ronsin a rappelé les liens qui unissent depuis le Xe siècle les ducs de Lorraine et ce chapitre : chaque duc doit venir à Saint-Dié pour jurer à genoux, devant l'autel de la collégiale, de conserver au chapitre ses droits et privilèges. René II se plie à l'exercice le 21 juillet 1476, quelques mois avant sa confrontation finale avec le Téméraire[74].

Plusieurs auteurs, français et étatsuniens, ont insisté sur la grande culture de René II, sa propension à protéger les arts et les sciences, à l'instar de son grand-père, le « bon » roi René. Ainsi, pour l'historien de la cartographie E. L. Stevenson (1860-1944), ce n'est qu'à partir du moment où René II est devenu duc de Lorraine que les études géographiques auraient véritablement commencé à s'épanouir dans la vallée du Rhin. Selon lui, c'est « sous l'encouragement de ce prince éclairé [que] la petite ville de St. Die est devenue un centre culturel[75] ».

[74] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [1979], p. 84-85.
[75] STEVENSON Edward Luther, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », in *Bulletin of the American Geographical Society*, n° 4, vol. 36, 1904, p. 193-215.

La victoire de René II sur le duc de Bourgogne lui permet en effet d'affirmer son autorité politique sur le chapitre tout en y encourageant la pratique des arts et des sciences. René II aurait voulu imiter en cela son grand-père, le roi René Ier d'Anjou, fin lettré, amoureux des arts, dont il a fréquenté la cour fastueuse dans sa jeunesse. Il aurait ainsi été à l'origine de la constitution du groupe d'érudits de Saint-Dié. Si cette tradition relève sans doute en partie du mythe, il est en revanche tout à fait avéré que le contexte de la fin du XVe siècle est propice à un grand essor culturel dans le duché de Lorraine, comme le souligne R. Chevrier en 1946 : il s'agit alors d'une « marche frontière […] située à la limite du germanisme et de la latinité ». René II est présenté comme un « prince intelligent et généreux, ami des arts et des sciences ». Il est « passionné de géographie », se tenant informé des nouvelles découvertes maritimes. Pour cela, il est en contact régulier avec des Italiens et des Portugais, qui lui écrivent régulièrement afin de le tenir au courant des nouvelles venues de la péninsule ibérique. René II a alors pour chapelain et secrétaire un « chanoine du chapitre de Saint-Dié, prêtre érudit, administrateur avisé et cœur généreux : Vautrin Lud[76] ». M. Chevrier rappelle que le Rhin ne constitue alors pas une frontière politique étanche comme il avait pu le devenir par la suite, mais au contraire un espace de circulation des hommes, des marchandises et des idées.

En 1966, Albert Ronsin, alors jeune directeur de la nouvelle médiathèque de Saint-Dié et fraîchement promu docteur en histoire, commence à s'intéresser à la question du « baptême de l'Amérique ». Il rappelle dans quelles circonstances le duc René II, après s'être longuement battu pour reprendre les terres qu'il considère comme son héritage, finit par installer sa cour dans ses duchés de Lorraine et de Bar. Afin de récompenser ses fidèles les plus lettrés, il leur fait obtenir des prébendes dans diverses églises, et en particulier au chapitre de Saint-Dié. Parmi les plus notables de ces fidèles soutiens au duc ayant obtenu une stalle dans les Vosges, on peut citer Pierre de Blarru, auteur de la *Nancéide*, poème épique racontant les exploits de René II à la bataille au cours de laquelle le Téméraire fut terrassé. On trouve également Jean Pèlerin dit Viator, l'auteur d'un traité de perspective ou encore Jean Basin de Sandaucourt, latiniste.

C'est toutefois Vautrin Lud, ancien secrétaire du duc récompensé par l'obtention d'une prébende en 1484, qui est à l'origine de la nouvelle impulsion donnée aux études au sein du chapitre à la fin du XVe siècle. Au début de l'année 1507, il fait imprimer à Strasbourg, chez l'éditeur Jean Grüninger, un ouvrage intitulé *De Speculi orbis declaratio*, dédicacé au duc de Lorraine ; il y rapporte à son protecteur les grands projets qu'il est alors en train de mener avec l'aide de quelques collaborateurs savamment choisis : « On pourra voir une représentation plus

[76] R. Chevrier, « Le Baptême de l'Amérique », art cit., p. 74-75.

détaillée et plus exacte de cette plage […] dans le Ptolémée que bientôt, Dieu aidant, nous publierons à nos frais, revu et grandement augmenté par nous et par Martin Waltzenmüller, l'homme le plus savant en pareille matière[77]. » C'est cette même dédicace qui nous apprend que René II a fait parvenir à Vautrin Lud une traduction en français des *Quatre navigations*, relation de voyages attribuée à Amerigo Vespucci, à charge pour le chanoine de les publier : « Une description de ces régions qui de Portugal vous a été envoyée en langue française, illustre roi René, a été à mon instante prière, traduite en latin par l'insigne poète Jean Basin de Sendacour… ».

Cette question des liens unissant le duc de Lorraine René II et les chanoines de Saint-Dié autour d'une même passion pour les arts, les lettres et surtout la géographie a été étudiée par des érudits depuis le XIXe siècle, chaque génération ayant tendance à recycler ce qui a déjà été écrit par la précédente en tentant d'y apporter de nouveaux éléments au gré des nouveaux documents découverts dans les archives ducales, celles de l'évêché de Saint-Dié ou encore dans les archives départementales des Vosges. En revanche, il est une dernière question concernant le chapitre de Saint-Dié qui ne fut étudiée que récemment ; elle concerne la possible filiation entre les membres du chapitre (ou du moins, d'une partie d'entre eux) et le courant de la *Devotio moderna*, cette filiation se révélant une possible grille de lecture pour tenter de comprendre le rapport que ces chanoines pouvaient entretenir avec le savoir au tournant du XVIe siècle.

D) Les rapports entre les chanoines et le courant de la Devotio moderna

Damien Parmentier est un historien médiéviste ayant soutenu en 1995 une thèse de doctorat consacrée au chapitre de Saint-Dié. Il dirige par ailleurs la Société philomatique vosgienne au milieu des années 1990. Ses recherches l'amènent à formuler l'hypothèse que des chanoines de Saint-Dié ont été possiblement influencés par la *Devotio moderna*, courant spirituel propre à la fin du Moyen Âge et qui entend revenir au modèle des premiers temps de l'Église. Pensé en réaction au Grand Schisme d'Occident ayant agité l'Église entre 1378 et 1417, cet état d'esprit consiste à intérioriser davantage sa foi en pratiquant la méditation intérieure, la prière et la lecture personnelles. La pédagogie et l'enseignement sont des valeurs centrales dans la dévotion moderne.

[77] A. Ronsin, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », art cit., p. 68.

En 1441 est fondée à Sélestat une école dont les valeurs sont calquées sur celle des Frères de la Vie commune, à l'origine de la *Devotio moderna*. La proximité géographique entre Sélestat et Saint-Dié rend plausible une certaine perméabilité, d'autant que cette école a compté parmi ses étudiants des érudits tels que Pierre Schott (père de l'imprimeur strasbourgeois Jean Schott, qui a collaboré avec les érudits de Saint-Dié), et plus tard Mathias Ringmann, l'un des membres les plus notoires du « Gymnase vosgien ». Ringmann a par ailleurs été, lors de ses études à Paris, le disciple d'un autre adepte de la *Devotio moderna*, Jacques Lefèvre d'Etaples. Ces éléments amènent Damien Parmentier à estimer que cette nouvelle forme de spiritualité aurait pu infuser le chapitre déodatien, encourageant certains de ses membres à promouvoir les lettres, les arts, les sciences et la pédagogie. Cette dynamique aurait notamment pu se concrétiser au travers de la mise en service d'une imprimerie au sein du quartier canonial[78].

Damien Parmentier remarque que dès le milieu du XVe siècle, la majorité des chanoines de Saint-Dié ont suivi un cursus universitaire. Mais c'est surtout au cours de la prévôté de Didier de Birstrof (1466-1496) qu'une nette inflexion peut s'observer dans le rapport des chanoines déodatiens à l'étude et à la culture. Lui-même érudit, Birstrof est entouré de personnages ayant, pour une part, reçu une formation intellectuelle poussée. Ainsi, le doyen du chapitre Jean Mouget (1454-1472) est docteur en théologie ; Jean de Monachis, bachelier en décrets, est écolâtre du chapitre de 1467 à 1474 avant de devenir à son tour doyen jusqu'en 1488. Au moment de son décès, Didier de Birstrof fait don de sa collection de 140 livres imprimés et 20 manuscrits à la bibliothèque capitulaire. C'est également au cours des années pendant lesquelles il est prévôt de Saint-Dié que se poursuivent les travaux de construction du cloître, commencés en 1445, que l'achat d'un orgue est financé et qu'un maître de musique est recruté. Ces détails sont autant d'indices d'une relative bonne santé économique du chapitre, mais aussi d'un goût manifeste pour les arts et la connaissance.

René II semble avoir joué de son influence pour orienter le choix du pape vers des candidats au canonicat ayant un solide bagage intellectuel. Plusieurs nominations ont ainsi été prononcées à la suite de son intervention personnelle auprès de Rome. Antoine de Hogarde (1472), Gérard Gérardel et Jean Speciari (1477), Pierre de Blarru (1478), Vautrin Lud (1484), Jacques de Saint-Hippolyte (1490), Jean Basin de Sandaucourt (1493), Jean de Monachis (1496) ont ainsi été nommés après une ou plusieurs recommandations de la part du duc de Lorraine, même si certaines de ces nominations n'ont été effectives que des années après. Ces chanoines ont fréquenté l'université où ils ont construit des réseaux intellectuels entretenus par

[78] PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22.

la suite. Ainsi, Pierre de Blarru (1456-1510) a obtenu une licence en droit canon en 1456 à l'Université de Paris où il a côtoyé François Villon. Martin Waldseemüller a étudié à l'Université de Bâle et a été promu chanoine de Saint-Dié en 1514. Mathias Ringmann apparaît ici comme un cas atypique, car il est *a priori* le seul laïc de l'équipe du « Gymnase vosgien », ce qui ne l'empêche nullement d'avoir suivi de prestigieuses études et de graviter dans l'orbite du chapitre ; il a ainsi étudié auprès du théologien Jacques Wimpheling en 1498 à Heidelberg et auprès de Lefèvre d'Etaples à Paris en 1502. Or, comme nous l'avons stipulé ci-dessus, ces deux grands théologiens étaient notoirement connus pour leur attachement à la *Devotio moderna* ; soucieux de revenir vers des valeurs plus en adéquation avec le christianisme des origines, ils faisaient la promotion d'une éducation centrée sur des pédagogies renouvelées.

Certains chanoines, à l'instar de Vautrin Lud, se sont également fait remarquer pour leurs fondations pieuses, autre caractéristique de la *Devotio moderna*. Ainsi, Lud finance en 1494 l'érection de l'autel de la Présentation de la Vierge au Temple, dans une chapelle de la collégiale de Saint-Dié ; il fonde en 1505 une confrérie de Saint-Sébastien consacrée aux soins apportés aux malades de la peste ; il fonde la chapelle Notre-Dame de la Consolation (aujourd'hui chapelle Saint-Roch) adossée à un hôpital[79]…

Par ailleurs, l'historien étatsunien Chet A. Van Duzer (né en 1966) a souligné que Waldseemüller ne s'était pas contenté de rester arc-bouté sur sa mappemonde de 1507 ; il avait au contraire décidé de repartir de zéro et de concevoir, moins de dix ans plus tard, une nouvelle carte fondée sur des conceptions et des sources totalement nouvelles : la *Carta marina*. Cela montrerait à quel point il était ouvert d'esprit, assoiffé de connaissances nouvelles et désireux de mettre ses connaissances à la portée du plus grand nombre[80].

Ces différents arguments, même s'ils ne suffisent pas à prouver une affiliation directe entre le chapitre déodatien et le courant de la *Devotio moderna*, pourraient néanmoins expliquer pourquoi s'est particulièrement développé, au début du XVIe siècle, un cénacle d'érudits au sein du chapitre de Saint-Dié amené à laisser son nom à la postérité sous le vocable de « Gymnase vosgien ». C'est de cette entité aux contours très mal connus dont il va maintenant être question.

[79] *Ibid.*, p. 15.
[80] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 68.

III) Les questions posées par la nature même du « Gymnase vosgien »

On a vu plus haut à quel point Henri Bardy s'était enthousiasmé pour un « Gymnase vosgien » en tout point comparable selon lui aux académies les plus prestigieuses de la Renaissance italienne. Le président de la Société philomatique a, dès le départ, exagéré manifestement la portée culturelle de ce cénacle ; certes, le nom « Amérique » a fait florès, mais la portée globale des travaux du groupe créé par Vautrin Lud ne doit pas être exagérément amplifiée. Il convient donc ici de montrer la manière dont les travaux historiques publiés en Lorraine et aux États-Unis depuis 1875 ont présenté ce « Gymnase vosgien », qu'il s'agisse de déterminer sa nature, de préciser ses dates d'activité ou de dresser la liste supposée de ses membres.

A) Quelle est la nature exacte du « Gymnase vosgien » ?

Dès l'époque de la présidence de M. Bardy à la tête de la Société philomatique vosgienne, des érudits se sont posé des questions sur ce que recouvrait exactement cette appellation de « Gymnase vosgien ». S'agissait-il d'une société savante au sens antique du terme ? Était-elle réputée ? Sans chercher une vaine exhaustivité sur ce qui a été dit en près d'un siècle et demi sur le sujet, on tentera de montrer que beaucoup d'imagination a été mobilisée afin de combler les manques de la documentation de première main.

Selon Albert Gérard, dont nous avons déjà évoqué l'article de 1882, le « Gymnase vosgien » est composé « d'hommes érudits dans les lettres, les sciences et les arts » et serait né à partir d'un réseau de relations entre érudits issus du monde universitaire (Bâle, Fribourg, Strasbourg ou Heidelberg notamment), en vertu de la *peregrinatio academica*. Albert Gérard dresse donc le tableau d'un grand regroupement d'intellectuels acquis aux idéaux de la Renaissance et soucieux de diffuser le plus largement possible leurs idées modernes par le biais de l'imprimé[81].

Une grande part de ce qui se trouve dans cet article n'a rien d'original et s'inspire de travaux lorrains déjà anciens, en particulier l'histoire des débuts de l'imprimerie en Lorraine par Jean-Nicolas Beaupré publiée pour la première fois en 1845[82], voire l'histoire épiscopale de Saint-Dié écrite par le très anticlérical Nicolas-François Gravier et publiée en 1836[83]. Or,

[81] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 65.
[82] BEAUPRE Jean-Nicolas, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970.
[83] GRAVIER N.-F., *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié, département des Vosges, sous le gouvernement théocratique de quatre monastères en opposition avec les ducs de Lorraine et les princes constitutionnels de Salm*, Epinal, De Gérard, 1836.

cette vision déjà vieillie dans les années 1880 a largement contribué à influencer bon nombre d'érudits de l'Ancien et du Nouveau Monde pendant des décennies (pour ne pas dire jusqu'à nos jours), contribuant à maintenir vivante une image obsolète de ce cénacle déodatien. C'est ainsi que dans son discours déjà cité de 1885, Henri Bardy rend hommage au chanoine Vautrin Lud, qui « non content d'avoir introduit l'imprimerie à Saint-Dié », y a fondé « sous le nom de *Gymnasium Vosagense*, une association littéraire et scientifique qui fut, avec l'Académie *della Crusca* de Florence, la Société savante la plus ancienne de l'Europe[84] ». Quelques années plus tard, sa vision idéalisée reste intacte : « Comme noblesse, héritage oblige. Or, notre Société a reçu celui du Gymnase vosgien, de la docte compagnie qui, il y a quatre siècles, avait fait de Saint-Dié un centre d'études, un lieu de refuge agréable et paisible pour les travailleurs de la pensée. De savants ecclésiastiques lorrains, de laborieux humanistes alsaciens s'y étaient donné rendez-vous, et sous les auspices, avec l'aide matérielle du pieux et riche chanoine Vautrin Lud, y fondèrent, à la fin du XVe siècle, une imprimerie, la première peut-être qui fut établie en Lorraine[85]. »

Le juriste et historien Édouard Meaume (1812-1886), professeur à l'école forestière de Nancy, exagère encore davantage l'ampleur du recrutement de ce cénacle : « Le Gymnase Vosgien, fondé à Saint-Dié, dans les premières années du XVIe siècle, était une réunion des hommes les plus savants de la Lorraine et de l'Alsace. » C'était aussi certainement une « école de hautes études, analogue aux gymnases allemands », une « Société quasi-académique ». Il tempère néanmoins fortement le rayonnement de cette association : « Fort inconnue du reste de l'Europe, leur réputation ne dépassait pas beaucoup les limites du duché de Lorraine[86]. »

À la même époque, de l'autre côté de l'Atlantique, le diplomate Frank Mason (1840-1916) qualifie le groupe de Saint-Dié de « club ou société ». Pour traduire « Gymnase vosgien » pour les lecteurs de la revue new-yorkaise dans laquelle il publie son article, il utilise l'expression « *Academy of the Vosges* ». De tels cénacles existaient à Bâle, Heidelberg, Fribourg, Augsbourg, etc. et le Gymnase vosgien aurait été en relation avec chacun d'entre eux. Ce groupe n'était en rien un lieu d'enseignement (collège, université) comme on l'a souvent dit, mais un groupe d'érudits réunis par le seul amour de la connaissance, « à une époque où la culture savante était rare en dehors des grandes villes ou des villes universitaires[87] ».

[84] « Compte-rendu de l'AG du 22 février 1885 », in *BSPV*, n° 10, 1884-1885, p. 165.
[85] « Compte-rendu de l'AG du 26 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 389.
[86] MEAUME Édouard, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », in *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine et du Musée Historique Lorrain*, 3e série, XVI, 1888, p. 55-101. Ici, p. 72-74.
[87] MASON Frank H., « The Baptismal Font of America », in *Harper's new monthly magazine*, LXXXV, novembre 1892, p. 651-669. Ici, p. 652-653.

Au tournant du XXe siècle, des historiens américains sont assez prompts à reprendre à leur compte ces affirmations. Selon E. L. Stevenson, le « Gymnase vosgien » serait « une société d'érudits semblable à l'Académie platonicienne de Florence ou à la Société danubienne de Vienne[88] ».

D'autres savants modèrent quelque peu ces envolées lyriques et vont jusqu'à mettre en doute le dogme déjà bien établi au sein de la Société philomatique vosgienne et d'autres cercles érudits lorrains et américains. Henri Bardy lui-même a l'honnêteté de mentionner des avis contradictoires[89] en citant les propos d'Édouard Meaume, qui a parlé de « supercherie du gymnase[90] ». En 1900, le géographe Lucien Gallois (1857-1941) émet l'hypothèse selon laquelle l'expression *Gymnasium vosagense* pourrait n'être qu'une expression trouvée à la hâte afin de signer la dédicace à l'empereur dans la seconde édition de la *Cosmographiæ Introductio*. Vautrin Lud, en voyant sortir la première impression du 25 avril 1507 (dont il ne s'était sans doute pas mêlé outre mesure), aurait été contrarié de constater que la dédicace à l'empereur était aux seuls noms de Ringmann et Waldseemüller ; il aurait estimé injuste de leur laisser tout le mérite de ce travail, dont il était à l'initiative et le principal financeur. Mais il ne voulait pas non plus y mettre le sien en lieu et place de ceux de ses collaborateurs, ce qui aurait été tout aussi injuste. Voilà sans doute pourquoi cette expression de « Gymnase vosgien » aurait été choisie, car elle permettait d'englober les efforts de tous, sans mettre en avant un membre plutôt qu'un autre. Selon M. Gallois, il faut prendre en compte la phrase de la dédicace dans son ensemble, et pas seulement isoler l'expression de « Gymnase vosgien ». Cette phrase est : « *Divo Maximiliano Caesari semper Augusto, Gymnasium Vosagense non rudibus indoctisve artium humanitatis commentatoribus nunc exultans* », que Gallois traduit par « Divin César Maximilien à jamais Auguste, le Gymnase vosgien illustre actuellement par ses savants commentateurs des belles lettres[91] ». Lucien Gallois pose également la question du sens précis à donner au mot « *Gymnasium* » dans ce contexte précis. Ce terme peut avoir plusieurs sens, notamment en lien avec l'enseignement. Il peut en effet désigner un lieu d'instruction de type secondaire, comme c'est le cas à Strasbourg dans l'établissement créé par Jacques Wimpheling, ou universitaire. Mais M. Gallois estime que ce n'est pas dans ce sens qu'il convient de prendre ce terme. Aucun document ne fait mention de l'existence à Saint-Dié d'une institution scolaire

[88] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.
[89] H. Bardy, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », art cit., p. 261.
[90] É. Meaume, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », art cit., p. 90.
[91] GALLOIS Lucien, « Le Gymnase vosgien », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1900, p. 88-94. Ici, p. 91-93.

possédant un quelconque rayonnement. M. Gallois pense que cette expression de « Gymnase » désignerait plutôt une « officine de livres » (*librariam officinam*), expression utilisée dans la dédicace à l'empereur dans la *Cosmographiæ Introductio*. Le « Gymnase vosgien » serait donc à prendre au sens d'un atelier d'édition au sens large, comprenant non seulement l'imprimerie, mais aussi ses fonctions annexes, telles que la préparation des ouvrages, la traduction ou la gravure des cartes. En tout cas, Lucien Gallois est certain que cette expression ne désigne pas une académie littéraire. Si tel avait été le cas, il serait bien étrange qu'aucun document n'en ait parlé dans les archives ducales, capitulaires ou épiscopales, car une telle association aurait été objet de fierté pour la Lorraine, et donc de promotion. En outre, à cette époque, ce genre d'académie littéraire était presque toujours affublée du terme de *sodalitas litteraria*. On ne voit pas pourquoi Lud aurait utilisé une autre formule. Lucien Gallois conclut en disant que, même si le « Gymnase vosgien » n'était pas une association littéraire, cela n'enlèvait rien à son mérite intellectuel[92].

L'historien germano-étatsunien Charles G. Herbermann (1840-1916) se veut également prudent : pour lui, le « Gymnase vosgien » serait « apparemment une sorte de collège, à la tête duquel se trouvait un prévôt, qui avait le droit de porter la mitre et la crosse[93] ». Quelques années plus tard, René Ferry réduit ce cénacle à une simple société d'édition : « On désigne sous le nom de Gymnase Vosgien une réunion de savants qui composaient et imprimaient des livres, sous l'égide des Lud[94]. »

Il faut cependant attendre encore quelques décennies pour lire les critiques les plus véhémentes contre la conception idéalisée du « Gymnase vosgien » forgée de toute pièce à la fin du XIXe siècle. Pour Raymond Chevrier, cette expression est « équivoque » et « prête à confusion ». En principe, le mot « gymnase » est censé désigner un lieu d'enseignement, dans l'esprit des gymnases athéniens de l'Antiquité, destinés à l'éducation des éphèbes. Mais selon M. Chevrier, le « Gymnase vosgien » ne répond pas à cette définition ; il s'agirait en réalité d'un cercle d'humanistes dont la fonction principale est d'écrire, traduire et imprimer des ouvrages, sans que les membres de ce cénacle ne soient assignés à des tâches clairement définies : « l'époque ignore tant le préjugé intellectuel que le compartimentage social des

[92] *Ibid.*, p. 90-94.
[93] HERBERMANN Charles G., « The Waldseemüller Map of 1507 », in *Historical Records and Studies*, n° 2, vol. 3, 1904, p. 320-342. Ici, p. 324.
[94] R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 19.

tâches ». L'auteur, l'éditeur, l'imprimeur sont alors bien souvent la même personne, tandis que le traducteur de grec le jour peut être appelé à manier la presse à bras la nuit[95].

Parallèlement à ce type de mise à distance critique, la représentation idéalisée du « Gymnase vosgien » perdure après la Seconde Guerre mondiale. La *Revue diocésaine* de Saint-Dié datée du 1er février 1946 présente ainsi le cénacle réuni par Vautrin Lud : « C'est un fait que des chanoines de Saint-Dié avaient fondé au début du XVIe siècle un "*Gymnasium Vosagense*". Qu'était-ce au juste que ce gymnase vosgien ? Une académie de province, ont dit certains : une académie qui n'était probablement qu'une compagnie savante, une compagnie qui n'était peut-être qu'une société d'éditions ; mais c'était sans doute plus et mieux que le personnel d'une entreprise d'imprimerie. Il est vrai qu'à cette époque florissaient de nobles dynasties d'imprimeurs : les Alde Manuce à Venise, les Estienne à Paris et bientôt les Plantin à Anvers et les Elzévirs à Leyde. C'est un fait encore que les premières imprimeries établies en nos pays de l'Est le furent par des initiatives ou sous des patronages ecclésiastiques. À Saint-Dié, les chanoines Vautrin (ou Gauthier) et Nicolas Lud fournirent les fonds et les locaux pour une imprimerie qui est la deuxième en date de la région[96]. » On voit que cette *Revue diocésaine* cherche manifestement à prendre la défense d'un cénacle composé en grande majorité de chanoines. L'auteur de l'article tord le cou par la même occasion à la « légende des ténèbres du Moyen Age[97] », selon laquelle les milieux ecclésiastiques auraient été imperméables aux nouvelles idées humanistes. Il montre au contraire, pour prendre le contrepied du pamphlet anticlérical de Nicolas-François Gravier, que c'est au sein même du chapitre canonial de Saint-Dié que s'est naturellement développé le brillant cénacle ayant donné son nom à l'Amérique[98].

Une décennie plus tard, l'artiste et érudit déodatien Albert Ohl des Marais prolonge cette vision romancée : c'est en voyant s'installer la première imprimerie lorraine à Saint-Nicolas-de-Port en 1501 que Vautrin Lud aurait eu l'idée de s'entourer de lettrés, artistes et scientifiques qui, sous le vocable de « Gymnase vosgien », auraient eu pour dessein initial d'éditer des ouvrages[99].

---

[95] R. Chevrier, « Le Baptême de l'Amérique », art cit., p. 76-78.
[96] Cité dans « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 75-76.
[97] *Ibid*., p. 77.
[98] Même s'ils n'entrent pas strictement dans le cadre de cette étude, on doit citer les travaux de l'historienne de l'art lyonnaise Liliane Brion-Guerry (1916-2006), directrice de recherches au CNRS, pour qui la représentation du cénacle déodatien est fort peu éloignée de la vision romanesque décrite ci-dessus. Elle décrit ainsi « le *Gymnase Vosgien*, l'une des plus anciennes associations littéraires et scientifiques d'Europe, dont le but principal était le relèvement du niveau culturel du clergé et du peuple par la propagation des livres ». Voir BRION-GUERRY Liliane, *Jean Pèlerin Viator, sa place dans l'histoire de la perspective*, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'humanisme », 1962, p. 382.
[99] OHL DES MARAIS Albert, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », in *BSPV*, no 59, 1955, p. 29-92. Voir notamment p. 43.

Cette représentation que nous pourrions qualifier d'« intentionnaliste » tend à laisser penser que Vautrin Lud avait, dès la fin du XVe siècle, l'idée de rassembler autour de lui un groupe d'érudits auquel il aurait dès le départ donné le nom de « Gymnase vosgien », dans le but ultime de diffuser les idées nouvelles au moyen de son propre atelier d'imprimerie. Selon cette vision téléologique, Lud paraît maîtriser de bout en bout la chaîne des événements, planifiant méthodiquement chaque étape de son grand dessein jusqu'à la mise en service de sa presse en avril 1507.

Il n'en demeure pas moins qu'aucun document n'a pu être exhumé d'un quelconque fond d'archives pour étayer cette thèse de la fondation délibérée d'un cénacle, antérieurement à la publication d'un premier ouvrage. Une autre explication, proche de celle proposée par Lucien Gallois et énoncée ci-dessus, est que l'expression de « Gymnase vosgien » serait une simple « marque déposée », forgée de manière très pragmatique à l'occasion de la publication de la première édition de la *Cosmographiæ Introductio* le 25 avril 1507 ; mécontent de constater que la dédicace à l'empereur soit aux seuls noms de Waldseemüller et Ringmann sans qu'il en ait été informé, Vautrin Lud aurait décidé de faire aussitôt imprimer une seconde édition[100]. C'est à ce moment précis que le nom de l'association aurait pu être décidé à la hâte, afin de servir de nom collectif pour la dédicace à l'empereur Maximilien. Nous penchons plus volontiers pour cette hypothèse, qui a le mérite d'expliquer simplement pourquoi cette expression de « Gymnase vosgien » n'a jamais été rencontrée ailleurs que dans deux des quatre éditions déodatiennes de la *Cosmographiæ Introductio*. De l'aveu même de Damien Parmentier, qui a écumé de nombreux fonds à la recherche de ce nom, celui-ci est désespérément introuvable[101]. Pour compléter cet argument, on dira, avec Raymond Chevrier, Albert Ronsin et d'autres, que cette expression de « gymnase » est mal adaptée : la fonction éducative qu'elle implique n'a semble-t-il jamais existé. Ceci semble corroborer le fait que Vautrin Lud a choisi cette expression de manière quelque peu hâtive, comme pour gérer une situation d'urgence. Le fait que cette expression disparaisse ensuite à jamais, y compris dans les autres ouvrages publiés par la presse de Vautrin Lud, est un signal qui va dans ce sens[102].

---

[100] Voir le chapitre 2 de cette première partie pour le détail de cet épisode et les controverses qui l'entourent.

[101] D. Parmentier, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », art cit., p. 12. On se reportera aussi en annexe 3 à la transcription *in extenso* de l'entretien que M. Parmentier a bien voulu nous accorder sur cet épineux sujet.

[102] Même si son œuvre n'entre pas directement dans le cadre de ce chapitre consacré aux recherches lorraines et étatsuniennes, on mentionnera l'avis de l'historien britannique R. A. Skelton (1906-1970), qui estime lui aussi que ce nom de Gymnase vosgien est « tout simplement fantaisiste », et que les érudits de Saint-Dié l'ont choisi pour l'unique besoin de cette dédicace de 1507, avant de l'abandonner totalement. Le Gymnase vosgien n'était donc certainement pas une institution bien établie. SKELTON Raleigh Ashlin, « Bibliographical Note » in *Claudius Ptolemaeus' Geographia Strassburg 1513*, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1966, p. V-XXII. Voir plus particulièrement p. X.

Dans les années 1950, le bibliothécaire de Saint-Dié Georges Baumont prend le contrepied de la version portée par Albert Gérard, Henri Bardy, Albert Ohl des Marais et bien d'autres. Depuis l'époque où il enseignait les lettres au lycée de Saint-Dié vingt ans plus tôt, il est convaincu que le « Gymnase vosgien » n'est ni plus ni moins qu'une « académie fantôme qui n'a rien produit, dont aucun contemporain ne parle, et dont aucun des membres présumés ne se targue d'appartenir ». Le « Gymnase vosgien » ne serait donc rien de plus qu'une construction historique inventée rétrospectivement à l'occasion des fêtes franco-américaines de 1911 pour impressionner les visiteurs américains. M. Baumont déplore le fait que, un demi-siècle plus tard, le mythe continue à perdurer malgré la quantité de travaux historiques rigoureux ayant été publiés depuis lors[103].

Le successeur de Georges Baumont à la tête de la bibliothèque de Saint-Dié, Albert Ronsin, se penche à son tour sur le grand mythe déodatien, dont il découvre la teneur dès son arrivée dans cette ville au début des années 1960. Ce Blésien d'origine, passé par Dijon puis Nancy au gré de son parcours universitaire et professionnel, devient rapidement le spécialiste incontournable de cette question. Il fait acheter par la bibliothèque tous les ouvrages susceptibles de traiter de ce sujet depuis les origines, permettant la constitution d'un important fonds « Amérique » en plusieurs langues. Devenu en quelques années intarissable sur la question, il se forge sa propre opinion à partir de tout ce qui a pu être écrit. Parlant mal anglais, il fait traduire des articles à partir de la langue de Shakespeare par son assistant, Olivier Douchain[104]. Se faisant à son tour chercheur, il fréquente assidument les archives départementales des Vosges en quête d'un document qui serait passé inaperçu pour ses prédécesseurs. Sa conviction, qu'il exprime dans trois ouvrages, de nombreux articles et d'innombrables conférences, est qu'il convient de donner au terme de « *Gymnasium* » le sens d'une réunion de savants amenés à travailler sur une œuvre, un sujet intellectuel épineux, etc. M. Ronsin compare le groupe de Saint-Dié à ce qui existait à Venise chez Alde Manuce, à Anvers chez Plantin, ou à Paris chez Estienne, toutes proportions gardées[105]. Il ne s'agirait donc pas d'une académie, au sens antique du terme, comme le soutenaient certains érudits du XIXe siècle. Albert Ronsin égratigne certains philomates des premières générations ayant manifestement exagéré l'importance de ce Gymnase vosgien, « après quelques recherches

[103] BAUMONT G., « Notes de lectures », in *BSPV*, n° 62, 1958, p. 60-61.
[104] Le gros volume de la *Cosmographie* de Ptolémée, dans sa version de Strasbourg rééditée en 1966, a été acquis par la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges sous la direction d'Albert Ronsin. On y trouve une traduction en français de l'introduction écrite par R. A. Skelton, effectuée par Olivier Douchain à la demande de M. Ronsin (sous la référence B.M. 1014).
[105] RONSIN Albert, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle » in *Refugium Animæ bibliotheca, Mélanges offerts à Albert Kolb*, Wiesbaden, G. Pressler, 1969, p. 382-425. Ici, p. 395.

superficielles[106] ». Par extension, Albert Ronsin estime que l'on peut aussi donner au mot « gymnase » le sens antique d'une école de philosophie qui se tenait dans la pièce de la maison destinée aux exercices physiques, puisque c'était généralement la plus vaste. Le « Gymnase vosgien » aurait donc été un petit cénacle d'érudits qui se réunissaient, souvent chez l'éditeur, pour mettre au point leurs projets[107]. Il ne faut en revanche pas prendre le mot « *gymnasium* » au sens allemand de « collège » ou « lycée », sens repris par Stefan Zweig dans sa biographie de Vespucci, lorsqu'il qualifie Waldseemüller de « petit maître d'école » et évoque le « collège de Saint-Dié-des-Vosges[108] ».

Un des derniers chercheurs à avoir montré, lui aussi, sa crédulité face au mythe du gymnase est Damien Parmentier. Le « Gymnase vosgien » ne serait qu'une fiction sortie tout droit de l'imagination féconde de l'artiste, journaliste et érudit Gaston Save qui, le premier, aurait eu recours à cette expression dans son article de 1890[109]. Partant du principe que le terme de « gymnase » devrait normalement faire référence à une école, D. Parmentier s'est demandé s'il pourrait s'agir de celle, très mal documentée, que les chanoines entretenaient. Si tel était le cas, ni les chanoines Jean Herquel ou Jean Ruyr, pourtant contemporains de cette époque, n'y ont fait allusion dans leurs ouvrages, ni plus tard le prévôt François de Riguet, historien de ce chapitre. Toutefois, si l'existence de ce « Gymnase vosgien » reste sujette à caution, Damien Parmentier ne remet pas en cause le fait qu'un cénacle déodatien ait bien été actif. La correspondance entre Ringmann et Waldseemüller, les dédicaces de Vautrin Lud à ses protecteurs ainsi que les ouvrages bel et bien publiés à Saint-Dié au cours de cette période ne laissent aucun doute à ce sujet[110].

Nous avons tenté de montrer que la nature du « Gymnase vosgien », voire son existence même, était loin d'avoir fait consensus chez les érudits depuis la popularisation de cette expression au début du XXe siècle. Toutefois, malgré la vigueur de ce débat, aucun historien

[106] A. Ronsin, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », art cit., p. 69.
[107] RONSIN Albert, « Le Gymnase vosgien de Saint-Dié à l'aube du XVIe siècle », in *Pays lorrain*, n° 79, vol. 1, mars 1998, p. 11-22.
[108] RONSIN Albert, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris et Castres, La Martinière/Centre d'études hispaniques Francisco Goya,1995, p. 91-102. Ici, p. 94.
[109] D. Parmentier, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », art cit., p. 16. Il nous faut corriger cette affirmation de M. Parmentier, puisqu'on trouve en réalité des références antérieures au « *gymnasium vosagense* ». Comme on a pu le mentionner précédemment, Albert Gérard y fait déjà allusion dans son article sur Martin Waldseemüller publié en 1881-82, p. 87, tandis que l'expression est reprise dans un compte-rendu de séance de la Société philomatique publiée dans le n° 10 (1884-1885), p. 167.
[110] *Ibid.*

n'a sérieusement remis en cause le fait qu'un cénacle d'érudits ait œuvré à Saint-Dié, au tournant du XVIe siècle, dans l'entourage du chapitre canonial. En revanche, la question des membres constituant ce cénacle a suscité d'intenses querelles, qu'il s'agisse d'interroger le nombre de personnes en ayant réellement fait partie ou encore d'en déterminer l'identité précise.

B) Qui sont les véritables membres du « Gymnase vosgien » ?

Cette question ne se pose pas vraiment avant 1890. Jusqu'alors, seuls quelques noms sont cités pour donner chair à ce mystérieux groupe. Parmi eux, celui de Vautrin Lud est celui qui aura suscité le moins de débat. Fondateur attesté du cénacle de Saint-Dié, sa participation à cette équipe n'a jamais été remise en cause par le moindre auteur, bien que la nature de ses fonctions précises ait pu faire l'objet de discussions marginales. Pour Albert Gérard, Lud est « Riche, doué d'un zèle actif et fécond, promoteur intelligent, c'était, s'il faut en croire les histoires locales, un caractère généreux, recommandable à la fois par sa piété et par ses efforts à propager l'instruction autour de lui[111] ». Ainsi présenté comme pratiquant une piété intériorisée, très savant et prompt à faire usage de sa fortune au profit d'une œuvre de charité ou d'une entreprise intellectuelle[112], il est facile de comprendre à quel point ce chanoine aura été populaire à Saint-Dié pendant toute la première moitié du XXe siècle, à une époque où les républicains radicaux, souvent « laïcards », étaient majoritairement aux commandes de la municipalité[113]. Même les historiens les plus anticléricaux et habitués à étriller le chapitre déodatien épargnent Vautrin Lud[114]. Celui-ci est également cité par quelques érudits étatsuniens. Frank Mason, non sans une bonne dose d'anachronisme et d'approximation factuelle, prétend que Lud « n'était pas seulement le politicien du cloître, mais un homme de vaste et progressiste intelligence, dont les idées libérales et éclairées étaient en désaccord constant avec le système monial obtus dans lequel il avait été élevé[115] ».

Tout en étant apprécié des « bouffeurs de curés », Lud n'en demeure pas moins très estimé par les catholiques de Saint-Dié, comme l'indique cet extrait de la *Revue diocésaine* du 1er février 1946 : « On a prétendu réduire le rôle de Vautrin Lud à celui d'un bailleur de fonds ; or,

[111] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 65-67.
[112] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 128-129.
[113] Bien qu'officiellement sans étiquette pour la plupart, les maires de Saint-Dié sont presque tous radicaux, puis radicaux-socialistes au cours de cette période. La grande majorité d'entre eux sont également francs-maçons.
[114] « La Miniature du Graduel de la bibliothèque de Saint-Dié représentant les travaux des mines de la Croix », in *BSPV*, n° 35, 1909-1910, p. 167-191. Voir notamment p. 183.
[115] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 654. Sauf mention contraire, les traductions sont de l'auteur de cette thèse.

c'était d'abord un homme bienfaisant, qui fonda la léproserie et la chapelle de Saint-Roch ; c'était un protecteur des arts qui fit exécuter sous ses yeux et à ses frais une grande partie du fameux "Graduel" de Saint-Dié ; c'était un lettré et un géographe qui, au commencement de 1507, avait publié à Strasbourg un petit livre "*Speculi Orbis Declaratio*" avec une figure de son invention où la terre était représentée en projection polaire sur un disque mobile tournant sur un deuxième disque marquant les heures[116]. »

Aux côtés de celui de Vautrin Lud, les premiers contributeurs de la Société philomatique vosgienne admettent quelques noms de collaborateurs. Ainsi, Albert Gérard suggère les noms de quelques « hommes illustres » issus de l'entourage érudit de René II : Pierre de Blarru et Jean Basin de Sandaucourt, auxquels s'est greffé l'humaniste alsacien Mathias Ringmann, ainsi qu'un « obscur géographe », Martin Waldseemüller. Le moins que l'on puisse dire est que le nom de ce cartographe n'a pas marqué les bibliophiles lorrains de l'époque moderne. Dom Calmet ne l'a pas mentionné dans sa *Notice de Lorraine*. Oublié pendant près de trois siècles, c'est Alexander von Humboldt qui l'a exhumé de l'oubli dans lequel il était tombé dans le livre IV de son monumental *Examen critique…* On voit apparaître son nom sur le registre des inscriptions de l'Université de Fribourg le 7 décembre 1490. Albert Gérard estime que Waldseemüller devait alors avoir huit ou neuf ans, ce qui paraît trop jeune pour d'autres savants : il devait probablement avoir environ cinq ans de plus, ce qui placerait sa date de naissance vers 1475. « Nonobstant son extrême jeunesse, le garçon devint un étudiant brillant et travailleur, avec un goût prononcé pour la science et la poésie », nous dit Frank Mason avec une imagination débordante[117]. Comme le veut l'usage des humanistes, il se choisit un nom hellénisé à partir de son véritable patronyme : Wald devient *Hilé* et Müller devient *Mylos*. C'est maintenant sous le nom d'*Hylacomylus* qu'il se fait connaître dans tous ses ouvrages, habitude ayant entraîné sa tombée dans l'anonymat quelques années après sa mort, plus personne ne se souvenant qui était ce mystérieux *Hylacomylus*. Albert Gérard affirme sans le plus petit début de preuve que c'est Mathias Ringmann qui a fait venir Waldseemüller à Saint-Dié après avoir dit tout le bien qu'il pensait de lui à Vautrin Lud[118]. Frank Mason croit bon d'ajouter que, dans ces années 1505-1506, « il est un savant accompli en latin et grec, un mathématicien et dessinateur habile, et est inspiré et excité par les découvertes géographiques qui étaient en train de bouleverser les conceptions des hommes sur le globe[119] ». En réalité, le

[116] Passage cité dans « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », *op. cit.*, p. 75-76.
[117] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 656.
[118] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 67.
[119] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 656.

cartographe ne maîtrise sans doute pas aussi bien le grec que Frank Mason l'imagine : plusieurs auteurs du XIXe siècle, à commencer par d'Avezac, ont souligné à quel point le surnom « *Hylacomylus* » était une traduction maladroite de son véritable nom, Waldseemüller.

Si Albert Gérard ne prête pas plus d'une demi-douzaine de membres au « Gymnase vosgien », Henri Bardy est déjà plus prompt à y intégrer de nouveaux noms. À la liste proposée par son collègue, il ajoute ceux de personnalités connues pour avoir fréquenté Saint-Dié à un moment ou à un autre au XVIe siècle, et en fait tous des membres du fameux gymnase. Cela concerne notamment « le médecin Symphorien Champier, le biographe Jean Aluys, et d'autres dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous[120] ». Or, aucun des personnages cités ne s'est jamais signalé comme étant membre d'une telle compagnie. Cette liste relève donc de l'imagination du président-fondateur de la Philomatique.

Peu de temps après, on assiste à une nouvelle inflation du nombre de membres dans la représentation très fantasmée qu'en fait Gaston Save. Ayant peut-être à l'esprit la célèbre *École d'Athènes*, fresque de Raphaël où se croisent de manière anachronique les plus grands penseurs de l'Antiquité, l'artiste-peintre imagine un « Gymnase vosgien » composé de plus de vingt-cinq membres. Au-delà de ceux déjà cités par ses devanciers, il intègre à cette communauté d'autres chanoines et dignitaires de Saint-Dié (Laurent Pillard, André de Reynette, Louis de Dommartin, Jean Herquel, Nicolas Lud) ainsi que des personnalités extérieures, que Save compare aux « membres correspondants » des sociétés savantes modernes (Chrétien de Châtenois, Nicolas Volcyr, Hugues des Hazards, etc.). C'est par conséquent « toute la Lorraine savante, dès la Renaissance des lettres » que le bouillant Gaston Save imagine appartenir au cénacle déodatien[121]. Pour tous ces membres présumés, il dresse une courte biographie[122].

Encouragé par l'initiative de Gaston Save, Henri Bardy surenchérit peu après en proposant pour chacun de ces membres présumés un portrait parfaitement romancé. Il leur associe différents traits de caractères, dont la majeure partie relève de sa seule imagination : « Vautrin, chanoine de l'Insigne Église de Saint-Dié, riche et généreux, le fondateur de l'association, dont il est le chef reconnu, la cheville ouvrière ; d'un naturel très gai et plein d'initiative, il tâchait d'inspirer l'amour des lettres à ses confrères ; – Son neveu, Nicolas Lud, docte bourgeois, riche aussi, dont la maison sur la place de la Pierre-Hardie (aujourd'hui place des Vosges), devait être le siège de l'imprimerie ; – Mathias Ringmann, géographe et mathématicien, sachant le grec et le latin, poète à ses heures, très actif et très spirituel ; c'était le boute-en-train du

[120] « Compte-rendu de l'AG du 22 février 1885 », in *BSPV*, n° 10, *op. cit.*, p.166
[121] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 253.
[122] *Ibid.*, p. 275-297.

Gymnase et celui qui donnait la note gaie ; – le chanoine Jean Basin, excellent poète, "très disert et savant en toutes sciences" et éditeur posthume de la *Nancéide* de Pierre de Blarru ; – enfin, Martin Waldseemüller, dessinateur de cartes avec enjolivements d'armes héraldiques, imprimeur et prote de l'atelier, dont il était le principal employé[123]. »

John Boyd Thacher, maire de la ville d'Albany dans l'État de New York et grand bibliophile, évoque lui aussi le chapitre de Saint-Dié et le renouveau de la culture à partir du milieu du XVe siècle. Il parle du grand prévôt Louis de Dommartin à la fin du XVe siècle, ainsi que de « quelques hommes érudits et ambitieux » : Pierre de Blarru, leur « chef », auteur de la *Nancéide* ; Jean Basin, « ami et compagnon de Pierre de Blarru », ainsi que Vautrin Lud, « secrétaire du duc René et chanoine de la cathédrale ». Vautrin Lud aurait fortement contribué à cette dynamique en « fondant une société savante dont les membres étaient réunis pour leur perfectionnement mutuel et pour préparer et diffuser des travaux scientifiques. Cette société était connue sous le nom de Gymnase vosgien, et aux membres déjà cités s'ajoutaient Hugues des Hazards, évêque de Toul ; Louis de Dommartin, prévôt de Saint-Dié ; Symphorien Champier, médecin et auteur ; Jean Aluys, un autre des nombreux secrétaires de René II ; Nicolas Lud, Mathias Ringmann et Martin Waldseemüller. Ces trois derniers méritent davantage qu'une simple évocation de leur nom et, concernant l'un d'eux, Waldseemüller, il y a beaucoup à dire[124] ». M. Thacher estime néanmoins que les membres les plus importants de ce groupe sont Nicolas Lud, Mathias Ringmann et Martin Waldseemüller, qu'il englobe sous l'appellation de « coterie des trois[125] ».

Cette manière d'envisager la composition du gymnase déodatien est loin de faire consensus au sein de la Société philomatique vosgienne. Ce désaccord se manifeste particulièrement lors des préparatifs des fêtes franco-américaines de 1911, pour lesquelles la société savante a été sollicitée par le Comité des fêtes de la ville afin de rédiger le texte de la plaque commémorative qui doit être inaugurée pour l'occasion[126]. Henri Bardy et Gaston Save ne sont plus ; c'est une autre génération d'érudits qui anime désormais la société. René Ferry, cousin du grand homme d'État, docteur en médecine et en droit, a repris les rênes de la Philomatique ; il en est officiellement le secrétaire, mais exerce de fait les fonctions de président. Après de longs débats pour tenter de déterminer quels noms méritaient d'apparaître sur la plaque, seuls six noms sont finalement retenus. Il s'agit de Vautrin Lud, organisateur et grand ordonnancier du projet ayant

[123] « Compte-rendu de l'AG du 26 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 392.
[124] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 116.
[125] *Ibid.*, p. 117.
[126] Ces fêtes et cette inauguration seront traitées dans la partie II, chapitre 5.

conduit à l'invention du nom de l'Amérique ; Nicolas Lud, son neveu et associé, chez qui l'imprimerie aurait était prétendument installée ; Mathias Ringmann, éditeur et helléniste, traducteur du texte original de Ptolémée ; Martin Waldseemüller, cartographe ; Jean Basin de Sandaucourt, poète latiniste ayant traduit les récits de voyage attribués à Vespucci. Enfin, le sixième nom proposé est celui du duc René II qui, sans être un membre de l'équipe au même titre que les précédents, en aurait été le bienfaiteur et le protecteur[127].

En dépit de ce resserrement, l'idée d'un « Gymnase vosgien » comparable à une grande académie antique ou à un vaste cercle littéraire continue de séduire jusqu'au mitan du XXe siècle, voire au-delà. Ainsi, Raymond Chevrier considère Waldseemüller et Ringmann comme « le double foyer d'une ellipse » autour de laquelle « gravitent les planètes mineures » : Jean Basin de Sandaucourt, Nicolas Lud, Pierre de Blarru, « l'Homère lorrain », auteur de la *Nancéide*, les deux Laurent Pillard, et « d'autres encore dont l'histoire a négligé les noms[128] ». Albert Ohl des Marais se place dans la même perspective, avec un gymnase composé selon lui d'une douzaine de membres. En outre, il ajoute au rang des mécènes de l'équipe le nom de l'évêque de Toul, Hugues des Hazards, aux côtés de celui de René II[129]. Dans sa thèse de doctorat soutenue en 1988, Marie-Hélène Renaut ne dit pas autre chose : « Un autre chanoine, Vautrin Lud, initiateur hardi, fonda une imprimerie à Saint-Dié, attira des érudits et groupa ses confrères dans le *Gymnasium vosagense*. Dans cette société, nous trouvons Louis de Dommartin, grand prévôt de Saint-Dié, Basin de Sandaucourt, éditeur de la *Nancéide*, Jean Louis ou Aloysus, historiographe de René II et secrétaire du duc Antoine, André de Reynette, grand prévôt de Saint-Dié et sonrier de Remiremont, Jean Herquel de Plainfaing qui a composé en latin une histoire de l'église de Saint-Dié, Laurent pillard, le chantre de la guerre des Rustauds. Un autre personnage, marqua son époque : Jean Pèlerin, dit le viator, qui fut à la fois chanoine de Saint-Dié et de Toul[130]. » Cette historienne du droit reprend ainsi les poncifs de l'historiographie classique, tels que forgés par Gaston Save (qu'elle cite d'ailleurs comme principale référence sur ce point dans les notes) : le « Gymnase vosgien » serait une école, un cénacle incluant de nombreux membres et qui aurait été créé antérieurement à la publication de la *Cosmographiæ Introductio* et qui aurait poursuivi ensuite ses activités.

Cette conception datée entraîne les sarcasmes d'autres érudits, notamment du mordant Georges Baumont. Gaston Save et sa liste de plus de vingt-cinq noms sont l'objet principal de

[127] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 121-132.
[128] R. Chevrier, « Le Baptême de l'Amérique », art cit., p. 80.
[129] A. Ohl des Marais, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », art cit., p. 43.
[130] M.-H. Renaut, *Une seigneurie ecclésiastique au XVIe siècle : le chapitre de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 44.

ses critiques : si Save avait pu en dénicher quarante, il aurait pu faire du « Gymnase vosgien l'ancêtre de l'Académie française[131] ».

Ainsi, depuis les réévaluations de René Ferry en 1911 jusqu'aux railleries de Georges Baumont dans les années 1950, la croyance en un « Gymnase vosgien » assimilé à une prestigieuse académie composée de dizaines de membres actifs, issus de toutes les disciplines intellectuelles, semble avoir vécu, tant dans la recherche que dans les représentations populaires, comme nous le verrons plus loin. Toutefois, la restitution de ces débats parfois passionnés nous renseigne sur le niveau d'intérêt qu'a pu susciter ce cénacle déodatien chez certains érudits depuis la fin du XIXe siècle. Si elle ne fut pas autant sujette à des passes d'armes entre savants que celle de sa composition, la question des limites chronologiques dans lequel a pu s'inscrire le gymnase de Saint-Dié n'a pas manqué d'intéresser plusieurs auteurs.

C) Quand commence et quand prend fin le « Gymnase vosgien » ?

Le cadre chronologique dans lequel s'insère le « Gymnase vosgien » a son importance dans la mesure où il pose la question de l'antériorité de cette entité sur la mise en place d'une imprimerie à Saint-Dié. En effet, pour certains chercheurs de l'époque contemporaine, le gymnase déodatien est un cénacle qui se serait constitué dès la fin du XVe siècle et aurait commencé à rayonner avant même que l'idée de fonder une imprimerie n'émerge plusieurs années plus tard dans l'esprit de Vautrin Lud. Or, cette hypothèse ne semble pas la plus probable au vu des recherches les plus sérieuses. À l'autre extrémité de la chaîne chronologique, la question de la date de fin des activités de ce cénacle interroge sur son devenir après la publication de ses principaux travaux géographiques et la mort de son principal mécène, le duc René II.

Albert Gérard présente la genèse du « Gymnase vosgien » en ces termes : « Vers la fin du XVe siècle se fondait à Saint-Dié, sous les auspices du Chapitre canonial, une Société savante, qui prit le nom de *Gymnasium vosagense*[132]. » Il aurait donc été constitué dès la fin du XVe siècle, ce qui en ferait une entité préalable à l'apparition de l'imprimerie voulue par les Lud, oncle et neveu. Quant à Gaston Save, avec le souffle épique qui le caractérise (à défaut d'une certaine rigueur), il parle du cénacle déodatien comme ce qui « paraît être la plus ancienne association littéraire et scientifique de l'Europe ». Il rejoint son devancier sur le fait que le

[131] G. Baumont, « Notes de lecture », art cit.
[132] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 65.

gymnase de Saint-Dié existerait déjà à la fin du XVe siècle[133]. Aucun document ne permet pourtant de confirmer, ni d'infirmer, du reste, ces affirmations. La première (et dernière) occurrence de l'expression *Gymnasium vosagense* jamais rencontrée fut publiée, rappelons-le, en 1507.

À l'autre extrémité du cadre chronologique, est-il plus aisé de définir la fin des activités de ce cénacle ? Peut-on estimer qu'il ait pu perdurer au-delà des dernières publications connues de l'imprimerie des Lud en 1509-1510 ? Pour quelles raisons cesse-t-il ses travaux ? Ces questions n'ont pas manqué d'animer certains érudits, sans qu'aucune réponse ferme et définitive ne puisse être établie, faute de documentation explicite.

C'est encore vers Albert Gérard que l'on se tourne puisqu'il est l'auteur du premier article ayant posé les bases de nombreux questionnements, y compris celui-ci, sur le « Gymnase vosgien » dès le début des années 1880. Selon lui, ce cénacle aurait prolongé ses activités après avoir publié la *Cosmographiæ Introductio* en 1507 ; évoquant la disparition de Waldseemüller à Saint-Dié en 1521[134], il écrit que le groupe « se trouva ainsi privé désormais d'un de ses plus zélés et de ses plus actifs associés[135] », ce qui sous-entend que l'activité ait été maintenue après cette date.

Dans son premier ouvrage consacré à l'histoire de la ville de Saint-Dié, Albert Ronsin estime là encore que les activités du « Gymnase vosgien » auraient perduré dans les années 1510, voire 1520[136]. Arrivé depuis quelques années seulement à Saint-Dié, dont il n'est pas originaire, afin d'y prendre les commandes de la nouvelle bibliothèque municipale, il n'est pas encore parfaitement au fait des débats concernant la véritable nature du « Gymnase vosgien ». Pour M. Ronsin, « les travaux géographiques du Gymnase Vosgien se sont étendus sur une dizaine d'années », au moins jusqu'à la *Carta marina* de 1516. C'est la mort de Waldseemüller qui marquerait « la fin de l'école lorraine et alsacienne de géographie[137] ». Or, rien ne prouve que ce dernier travail connu du cartographe ait été conçu dans le cadre du « Gymnase vosgien ». Albert Ronsin persiste donc à penser qu'il s'agissait d'une association intellectuelle pérenne, et non d'un nom de circonstance créé pour l'occasion en 1507 sans véritable postérité.

[133] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 253.
[134] On a appris depuis, grâce à un document retrouvé aux AD88 par Albert Ronsin, que la date exacte de la mort de Martin Waldseemüller était en réalité le 16 mars 1520.
[135] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 87.
[136] RONSIN Albert, *Saint-Dié-des-Vosges, treize siècles d'histoire, 669-1969*, Nancy, Publicité moderne, 1969, p. 40-41.
[137] RONSIN Albert, « La contribution alsacienne au baptême de l'Amérique », in *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, n° 2, 1985, p. 29-39. Ici, p. 37.

Encore en 1995, Albert Ronsin écrit que le « Gymnase vosgien » aurait poursuivi sa tâche après l'arrêt de ses travaux cartographiques, jusqu'au milieu du XVIe siècle : « Ainsi s'achève l'aventure géographique du Gymnase Vosgien mais le mouvement humaniste, amorcé dès 1450 reste actif grâce à des chanoines antiquaires, poètes, musiciens, historiens jusqu'au milieu du XVIe siècle. » Il adopte alors une conception de ce cénacle assez proche de celle de Gaston Save[138]. Par la suite, ses affirmations concernant ce point apparaissent nettement plus nuancées. Il situe alors la fin de cette institution aux alentours de 1511, justifiant cette hypothèse par plusieurs arguments très plausibles. Tout d'abord, il montre que le successeur de René II, Antoine, est nettement moins intéressé par la géographie que son père, mort en décembre 1508, et est donc bien moins enclin à poursuivre le financement des projets engagés du temps de son père en ce domaine. Par ailleurs, il semble que Vautrin Lud ait subi concomitamment des difficultés financières liées à la mauvaise tournure prise par un procès lui ayant fait perdre les droits d'exploitation d'une partie des mines d'argent qu'il affermait jusqu'alors. En dernier lieu, la mort prématurée de Mathias Ringmann survenue en août 1511, sans doute à cause de la tuberculose, prive le cénacle de son précieux traducteur de grec, cheville ouvrière indispensable pour mener à bien la grande œuvre engagée depuis cinq ans, une édition mise à jour de la *Cosmographie* de Ptolémée. Peu avant sa disparition, il a achevé sa dernière collaboration avec Martin Waldseemüller, la première carte routière de l'Europe. Selon la Société philomatique, il s'agirait bien d'un document issu des travaux du cénacle de Saint-Dié, même si rien sur cette carte (dont on ne dispose que d'une réédition) ou sur son livret explicatif ne le laisse entendre[139]. Conscient que le projet n'avait plus aucune chance d'aboutir dans ces conditions, Vautrin Lud se serait alors résolu à céder à l'imprimeur strasbourgeois Jean Schott les textes déjà écrits par Ringmann, les planches de cartographie déjà gravées sur bois et peut-être son matériel d'imprimerie. Deux avocats strasbourgeois, Oessler et Uebelin, reprennent pour leur compte le financement de cette nouvelle édition de la *Cosmographie* et publient l'ouvrage en 1513 en substituant leurs deux noms à ceux des véritables auteurs du texte et des cartes[140].

Quel que soit le curseur chronologique adopté, certains auteurs marqués par les légendes noires du Moyen Âge considèrent que la période d'activité du cénacle de Saint-Dié aurait constitué une sorte de parenthèse lumineuse dans un océan d'obscurantisme : « La période du

[138] A. Ronsin, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 », art cit., p. 102.
[139] RONSIN Albert, « *Carta Itineraria Europæ*. La première carte routière murale d'Europe, éditée à Saint-Dié en 1511 », in *MDV*, n° 3-4, 2001-2002, p. 5.
[140] A. Ronsin, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », art cit., p. 70.

Gymnase Vosgien rayonne comme un brillant oasis au milieu des ténèbres qui la précèdent et qui la suivent. L'influence de Lud et de ses collaborateurs a calmé pour un temps les tortures et les persécutions pour sorcellerie ; les livres qu'ils ont publiés ont attiré l'attention sur la littérature et l'apprentissage ; l'aube d'une meilleure civilisation semblait être arrivée. Mais le temps n'était pas encore mûr pour de telles réformes et avant que les bons chanoines du Gymnase ne soient froids dans leurs tombes, la réaction avait commencé[141]. »

Dans ce premier chapitre, nous avons voulu montrer dans quelle mesure l'objet historique que l'on peut qualifier de « Gymnase vosgien » avait été au cœur de recherches historiques plus ou moins rigoureuses, d'hypothèses originales (voire farfelues) et de débats passionnés. Sans qu'ils en aient eu l'exclusivité, les érudits de la Société philomatique vosgienne en ont été les principaux artisans, au point que certains d'entre eux ont pu se considérer comme les héritiers directs de ce cénacle du Moyen Âge finissant. Tour à tour artistes-peintres ou graveurs, professeurs de lettres classiques, journalistes, pharmaciens ou avocats, ces touche-à-tout ont parfois projeté leurs propres représentations sur le monde de la Renaissance. Si certains d'entre eux ont conservé une distance critique par rapport à leur objet d'étude, d'autres ont continué longtemps à filer la métaphore du parallèle entre les deux cercles savants, séparés par plusieurs siècles mais mus par les mêmes idéaux. C'est encore ainsi que les choses étaient parfois présentées au moment du centenaire de la Société philomatique. Il convient à présent de se demander si les érudits lorrains, voire étatsuniens ont accordé les mêmes efforts à la compréhension du fonctionnement de l'atelier d'imprimerie du cercle constitué par Vautrin Lud.

[141] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 667.

CHAPITRE 2 : Des questions autour de l'imprimerie de Saint-Dié et de son ouvrage-clé, la *Cosmographiæ Introductio*

« et de penser que les sapins des Vosges ont été les premiers à murmurer ce nom et à le répandre dans le monde. Qui sait, même, si ces sapins n'ont pas fourni le bois des caractères qui devaient servir à imprimer le nom d'Amérique pour la première fois[1] *? »*

C'est en ces termes très bucoliques que le très francophile John H. Finley (1863-1940), alors ministre de l'Éducation de l'État de New York, évoque l'origine du bois ayant servi à imprimer pour la première fois le nom du nouveau continent. Sa manière de poser la question est assez révélatrice de la manière dont des citadins des grandes métropoles étatsuniennes se représentent Saint-Dié, à des milliers de kilomètres par-delà l'Atlantique. Les champs lexicaux de la nature, des paysages préservés mais aussi de l'isolement y sont souvent omniprésents. Si l'interrogation de ce journaliste, éditeur et universitaire reste sans réponse faute de documents mentionnant les sources d'approvisionnement du « Gymnase vosgien », ce passage est assez révélateur de la manière dont les premiers érudits s'étant penchés sur les origines du nom *America* ont questionné la création de l'imprimerie du chanoine Vautrin Lud. S'appuyant parfois sur des ouvrages déjà anciens pour élaborer leurs propres théories, leurs travaux ont à leur tour alimenté les réflexions des générations suivantes de chercheurs. Ce mécanisme a eu pour effet d'entretenir assez longtemps un certain nombre de fausses vérités érigées en dogmes, avant d'être contredites par des auteurs ayant pris davantage de recul.

C'est aussi et surtout le produit de cette imprimerie qui a suscité l'intérêt des chercheuses et des chercheurs soucieux d'éclairer les origines du nom de l'Amérique. La modeste plaquette nommée *Cosmographiæ Introductio*, sortie pour la première fois des presses de Saint-Dié le 25 avril 1507, a fait l'objet d'un grand nombre d'études de qualité très variable au fil du temps. Il convient dès lors de se demander selon quelles approches cette imprimerie et cette plaquette de géographie ont été questionnées depuis 1875 et si l'on peut établir des différences de traitement et de perception en fonction de l'origine étatsunienne ou lorraine des savants s'étant penchés sur ces questions.

[1] FINLEY John H., *Les Français au cœur de l'Amérique*, Paris, A. Colin, 1916 [New York, 1915], p. 484.

I) L'étude historique de l'imprimerie déodatienne

Les principales questions ayant fait l'objet d'analyses de la part des érudits à propos de cet atelier concernent l'amplitude chronologique de son fonctionnement, ses sources de financement ainsi que son personnel ; mais plus que tout autre questionnement, c'est l'endroit où il était précisément situé qui a le plus alimenté les débats, dans la mesure où cette localisation supposée a eu des conséquences très concrètes sur la vie politique et culturelle de Saint-Dié jusqu'achèvement de sa reconstruction au début des années 1960.

A) Quels sont le cadre chronologique et le contexte de fonctionnement de cet établissement ?

1- Quand cette imprimerie démarre-t-elle ?

Le Grand prévôt Jean-Claude Sommier, dans son *Histoire de l'Église de Saint-Diez* (1726), ne pipe mot de cette première imprimerie déodatienne alors qu'il a l'habitude de défendre avec fierté tout ce qui a été réalisé par ses prédécesseurs. Dom Augustin Calmet n'en parle pas non plus, que ce soit dans sa *Bibliothèque lorraine* (1751) ou dans sa *Notice de la lorraine* (1756). Il faut attendre 1785 pour que l'imprimerie de Saint-Dié soit évoquée pour la première fois dans un ouvrage de l'abbé Grandidier, chanoine de Strasbourg[2]. Cet ouvrage a ensuite servi de base pour des travaux postérieurs, comme ceux déjà cités de Nicolas-François Gravier en 1836[3] puis de Jean-Nicolas Beaupré en 1845[4]. Ces deux auteurs ne sont pas d'accord sur la date de commencement de l'imprimerie de Saint-Dié ; selon Gravier, celle-ci a démarré dès 1494, date que conteste vivement Beaupré, qui rappelle qu'aucun ouvrage antérieur à 1507 n'a jamais été retrouvé. Quelques années plus tard, Charles Chanzy recopie presque mot pour mot des passages entiers du livre de Gravier pour élaborer sa propre histoire chronologique de Saint-Dié (1853) en se contentant d'en retirer les passages un peu trop sévères à l'encontre du chapitre ; on ne s'étonnera donc pas de le voir reprendre la date de 1494 pour marquer le début des essais typographiques effectués par Vautrin Lud, tout en admettant que le premier ouvrage issu de ces presses et que l'on ait conservé datait bien de 1507[5].

---

[2] Cité par BEAUPRÉ Jean-Nicolas, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970 [1845], p. 59.
[3] GRAVIER N.-F., *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié, département des Vosges, sous le gouvernement théocratique de quatre monastères en opposition avec les ducs de Lorraine et les princes constitutionnels de Salm*, Épinal, De Gérard, 1836, p. 202-208, *passim*.
[4] J.-N. Beaupré, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, *op. cit.*, p. 59-95.
[5] CHANZY Charles, *Précis chronologique de l'histoire de la ville de Saint-Dié*, Saint-Dié, Freisz, 1853, p. 106-111.

Précisons d'emblée la raison de l'importance de cette date de 1494. Il s'agit de l'année au cours de laquelle Vautrin Lud introduit à Saint-Dié la fête de la Présentation de la Vierge au Temple ; dès lors, il « consacra les premiers essais de ses presses à la publication des bulles d'institution et de l'office de cette fête, sur trois feuilles in-4°, imprimées à deux colonnes, en lettres rondes, sans chiffres ni réclame[6] ». M. Gravier semble avoir eu entre les mains ces documents, disparus depuis ; quoi qu'il en soit, ils ne prouvent pas que l'imprimerie de Saint-Dié ait été opérationnelle si tôt, car même si ces feuillets mentionnaient un événement concernant le chapitre local, elles auraient très bien pu être imprimées ailleurs. N.-F. Gravier aurait-il avancé cette date pour faire croire que Saint-Dié avait été la première ville lorraine à posséder une imprimerie ? Selon J.-N. Beaupré, son contradicteur, l'imprimerie de Saint-Dié n'est que la troisième à apparaître dans le duché de Lorraine, après celles de Saint-Nicolas-de-Port (1503) et de Longeville-devant-Bar (1506)[7]. Ceci sans compter les imprimeries installées dans les évêchés lorrains, qui ne relèvent pas du duché. Metz possède ainsi une imprimerie dès 1482 et Toul dès 1505.

Albert Gérard, reprenant N.-F. Gravier, cite bien la date de 1494, tout en précisant que cette affirmation est très contestée : « Le premier volume exécuté à Saint-Dié fut l'œuvre du savant et laborieux Martin Waldseemüller. » Il n'existe en effet aucune preuve sérieuse de la parution d'un ouvrage imprimé à Saint-Dié avant avril 1507. En outre, la dédicace de la *Cosmographiæ Introductio* fait explicitement référence à une « imprimerie » (*librariam ereximus*) « nouvellement érigée » (*nuper ereximus*) « au milieu des Vosges de la Lorraine » (*apud Lotharingiæ Vosagum*) ; une imprimerie fondée treize ans plus tôt pourrait-elle être qualifiée de « nouvellement érigée[8] » ?

Dès lors, au moment où le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* et d'autres publications savantes de la fin du XIXe siècle commencent à traiter de cette question, ces références anciennes, qui avaient l'habitude de se recopier généreusement entre elles, sont naturellement remobilisées. À ces travaux datés s'ajoute un livre récent qui reprend le dossier avec un regard neuf, rédigé par Charles Schmidt (1812-1895), professeur émérite à la Faculté de théologie de Strasbourg[9]. Son propos est lui aussi largement repris dans les publications à

[6] N.-F. Gravier, *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié, département des Vosges, sous le gouvernement théocratique de quatre monastères en opposition avec les ducs de Lorraine et les princes constitutionnels de Salm*, *op. cit.*, p. 202-203.

[7] J.-N. Beaupré, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, *op. cit.*, p. 67-68.

[8] GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, n° 7, 1881-1882, p. 65-87. Ici, p. 67-68.

[9] SCHMIDT Charles, *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle*, Paris, Sandoz & Fischbacher, 1879, vol. 2, p. 87-132.

venir des sociétés savantes, par exemple dans l'article sur les débuts de l'imprimerie en Lorraine qu'Arthur Benoît publie en 1888[10]. Selon lui, Vautrin Lud savait que René II était passionné de géographie, et c'est dans le but de lui plaire qu'il aurait décidé de créer sa propre imprimerie et d'y faire éditer la *Cosmographie* de Ptolémée, ouvrage majeur et point de départ incontournable pour toute étude géographique depuis la redécouverte de cet ouvrage en Occident au début du XVe siècle. Partant du principe que René II avait avalisé la création d'une imprimerie à Saint-Dié, A. Benoît estime que Lud ne pouvait pas choisir un autre ouvrage pour sa mise en route[11].

Dans son article consacré à Vautrin Lud (1890), Gaston Save s'appuie sur un document encore inédit, le testament du chanoine, dont la Société philomatique vosgienne possède l'original par suite d'un legs de la part d'Édouard Ferry. Toutefois, il constate avec déception que ce parchemin ne contient strictement aucun élément à propos des travaux littéraires du chanoine, de sa bibliothèque ou de son imprimerie. Concernant ce dernier point, cela n'est guère surprenant puisque, comme nous l'avons déjà précisé, Lud s'en était probablement débarrassé entre 1511 et 1513, soit environ quinze ans avant sa mort. Ce document ne permet donc pas d'en apprendre davantage sur l'imprimerie du « Gymnase vosgien ».

Cette question des débuts de l'imprimerie de Saint-Dié reste par la suite assez figée, jusqu'à ce qu'Albert Ohl des Marais reprenne ce dossier en citant de manière purement arbitraire l'année 1504 comme date de création de l'imprimerie déodatienne, ce qu'aucun document n'infirme ni ne confirme[12].

Il semble en réalité bien établi que la première imprimerie du duché de Lorraine est celle fondée par le prêtre Pierre Jacobi en 1501 à Saint-Nicolas de Port, alors grande cité commerciale. Albert Ronsin a montré que Jacobi avait peut-être contribué à conseiller, voire aider Vautrin Lud dans l'établissement de son propre atelier. En effet, on sait qu'en novembre 1502, Pierre Jacobi a entrepris deux voyages, l'un à Bar-le-Duc et l'autre à Saint-Dié. On ignore la cause du voyage, mais on sait que celui-ci a été fait à la demande du duc René II. Dans la mesure où une imprimerie a vu le jour peu après à Longeville-devant-Bar, on peut imaginer que le but du voyage de Jacobi était d'aider à la mise en place de l'imprimerie. Pour Albert Ronsin, le voyage à Saint-Dié devait avoir le même but, même si aucune imprimerie n'y apparaît tout de suite, ce que l'historien admet ne pas comprendre[13]. M. Ronsin rappelle par ailleurs que Vautrin Lud a fait publier son *Speculi orbis declaratio* à Strasbourg au début du printemps

[10] BENOIT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, n° 13, 1887-1888, p. 183-204.
[11] *Ibid.*, p. 185.
[12] OHL DES MARAIS Albert, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », in *BSPV*, n° 59, 1955, p. 29-92. Ici, p. 43.
[13] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit. Ici, p. 384.

1507, ce qui prouverait que sa propre imprimerie de Saint-Dié n'était pas encore opérationnelle[14].

Si la question de la date de création de l'imprimerie de Vautrin Lud ne fait pas consensus parmi les érudits lorrains, Damien Parmentier est allé encore plus loin récemment. Partant du principe que les archives ducales de Nancy et les archives capitulaires d'Épinal sont totalement muettes à propos d'une imprimerie qui se serait établie à Saint-Dié, ou d'un projet de publier une nouvelle édition mise à jour de la *Géographie* de Ptolémée, le médiéviste a émis des réserves concernant l'existence même de cet atelier[15].

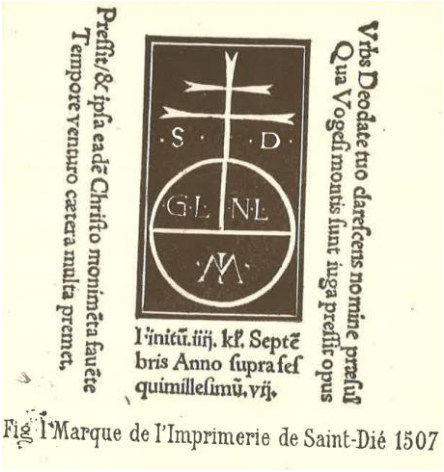


Fig. 1 Marque de l'Imprimerie de Saint-Dié 1507

Figure 1 : La marque de l'imprimerie de Saint-Dié en 1507.

Selon lui, la marque d'imprimerie présente sur la dernière page de la *Cosmographiæ Introductio* de 1507, un globe surmonté d'une croix pattée de Hongrie (figure 1, ci-contre) est un modèle que l'on retrouvait fréquemment à cette époque dans plusieurs ateliers, que ce soit à Lyon, à Venise, ou encore à Strasbourg chez Jean Schott en 1505. Ce symbole n'était donc pas propre à la Lorraine. Seuls les textes étaient modifiés en fonction du lieu d'édition : ici, on retrouve les lettres SD (*Sanctus Deodate*), GL (*Galterus Lud*), NL (*Nicolaus Lud*), MI (*Martinus Ilacomilus*), ce qui paraît plaider en faveur de Saint-Dié. Mais selon M. Parmentier, cet ouvrage aurait tout aussi bien pu être imprimé à Strasbourg, chez Schott ou chez Grüninger, éditeurs qui avaient déjà collaboré avec Lud, Waldseemüller et Ringmann dans un passé très récent. Ces ateliers disposaient du savoir-faire, d'une main d'œuvre qualifiée et expérimentée dans l'art de la gravure sur bois et de la composition typographique, ainsi que d'un matériel adapté pour imprimer la *Cosmographiæ Introductio* et ses cartes, ce qui n'était certainement pas le cas du « Gymnase vosgien » de Saint-Dié. Néanmoins, partant du principe que l'essentiel du travail intellectuel avait été fait dans cette dernière ville, l'achevé d'imprimer et la dédicace y avaient tout de même été associés. Damien Parmentier souligne que ce genre de pratique n'est pas un cas unique, puisqu'au début du XVIIIe siècle, le curé de Champ-le-Duc et futur Grand prévôt de Saint-Dié, Jean-Claude Sommier, publie une *Histoire dogmatique de la Religion* dont l'achevé d'imprimer

[14] *Ibid.*, p. 387.
[15] PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22. Ici, p. 16 et suiv.

donne Champ-le-Duc comme lieu d'édition[16], cette localité n'ayant pourtant jamais compté le moindre éditeur. Il aurait toutefois préféré indiquer le nom de sa bourgade, estimant que c'est là que l'ouvrage avait été conçu, à défaut de pouvoir y être véritablement passé sous presse.

En dépit de ces éléments qui n'ont pas valeur de preuve, Damien Parmentier admet que la réalité d'une imprimerie déodatienne au début du XVIe siècle semble tout de même fort plausible. Que dire de cette lettre adressée depuis Strasbourg par Martin Waldseemüller à Mathias Ringmann, au moment du carnaval 1508, dans laquelle il rappelle que c'est dans « cette ville des Vosges que l'on appelle Saint-Dié où, comme vous le savez, nous avons naguère principalement par mes soins et mon travail […] composé, dessiné et imprimé une figure universelle de la terre tant en forme de globe que de planisphère » ? Ce passage pourrait à lui seul clore le débat. Si l'on voulait une autre preuve, on citerait la *Grammatica Figurata*, manuel ludique de grammaire latine composé par Mathias Ringmann et publié en juin 1509, « croisement du jeu des sept familles et du Trivial Pursuit[17] ». La dédicace de l'ouvrage est signée par l'éditeur Vautrin Lud et adressée à l'évêque de Toul Hugues des Hazards. Lud y fait l'éloge de l'auteur, qui se trouve être également « son correcteur d'imprimerie ». Quant à l'achevé d'imprimé du volume, il est suivi d'un court poème stipulant qu'« Il est dans les Vosges, un lieu connu du monde entier/Ayant pour nom, ton propre nom, ô saint Dié/C'est là que Gaulthier Lud et Philesius lui-même/Ont imprimé ces éléments en admirables caractères/L'an du seigneur 1509, 1er juin[18] ».

Ayant ainsi pesé les éléments à sa disposition, Damien Parmentier semble s'être rangé au fait qu'un atelier d'imprimerie existait bien à Saint-Dié ; les preuves en sont peu nombreuses, mais paraissent implacables, car émanant des intéressés eux-mêmes, à moins de les qualifier d'affabulateurs. Dès lors, comment expliquer le silence total des archives ducales et capitulaires, ainsi que celui des historiens lorrains du XVIIIe siècle à ce propos ? La conclusion à laquelle est parvenu M. Parmentier est que cet atelier d'imprimerie relevait certainement d'une initiative privée de la part de Vautrin Lud et de son neveu Nicolas[19]. Cet atelier aurait donc relevé d'une dépense personnelle destinée à assouvir la soif de nouvelles inventions et de

[16] Nous apportons ici une légère précision à l'argument de M. Parmentier. Certes, le volume 1 de l'*Histoire dogmatique de la religion…* (1708) par Jean-Claude Sommier, « curé de Champs » mentionne bien une édition « À Champs chez l'auteur. Par Jean-Louis Bouchard, Imp. de S.A.R. » ; mais le volume 2, publié deux ans plus tard, mentionne quant à lui une édition à Paris chez Florentin Delaulne.

[17] BISCHOFF Georges, *Le Siècle de Gutenberg. Strasbourg et la révolution du livre*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2018, p. 250.

[18] OHL DES MARAIS Albert, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, n° 47, 1932-1933, p. 27-42. Ici, p. 38.

[19] Nicolas Lud, dont le paraphe est situé au même niveau que celui de son oncle dans la marque d'imprimerie de la *Cosmographiæ Introductio* et que Martin Waldseemüller qualifie de « maître », au même titre que son oncle, dans une lettre de 1507.

diffusion des connaissances. Il n'avait probablement aucune existence officielle, expliquant dès lors que les sources ducales, capitulaires ou pontificales n'en aient jamais fait état[20].

Les problèmes soulevés par Damien Parmentier sont révélateurs des questionnements suscités en Lorraine par les débuts de la mise en service de l'imprimerie déodatienne. Partant du postulat que celle-ci a bien existé, qu'elle ait été privée ou non, il importe donc à présent de se demander à quel moment elle a cessé ses activités.

2- Quand prend-elle fin ?

Cette question est en apparence plus facile à traiter que la précédente, puisqu'il suffit *a priori* de se fonder plus ou moins sur la date de dernière publication de l'atelier. La plupart des érudits ayant travaillé sur cette question dès le XIXe siècle s'accordent sur le fait que la fin de cet atelier est survenue avec une certaine précipitation. Selon Gaston Save, Vautrin Lud avait encore des projets ambitieux pour son atelier en 1509 ; ainsi, dans la dédicace de la *Grammatica figurata* déjà citée ci-dessus, il écrit à son protecteur, l'évêque de Toul : « Vous verrez bientôt, Dieu aidant, de plus importantes publications de notre fonds, entre lesquelles vous plaira la Géographie de Ptolémée[21]. » Malheureusement pour Vautrin Lud, les choses ne se sont pas passées comme il l'envisageait alors. On a déjà évoqué plus haut les difficultés rencontrées par le chanoine autour de l'année 1511[22].

Par conséquent, on ne recense aujourd'hui que quatre titres publiés dans l'imprimerie de Saint-Dié. Christian Pfister, parmi d'autres, en donne la liste : il y a d'abord la *Cosmographiæ Introductio*, qui a connu quatre éditions entre avril et août 1507 ; le *Novus elegansque conficiendarum epistolarum… tractatus*, traité d'éloquence rédigé par le chanoine Jean Basin de Sandaucourt et également publié en 1507 ; la *Grammatica figurata* de Mathias Ringmann (1509), évoquée plus haut ; et enfin la *Vita Renati secundi*, éloge funèbre au défunt duc René II par Jean Aloys Calaber, publiée en 1510. Tous ces ouvrages sont devenus extrêmement rares au moment où C. Pfister en dresse le bref catalogue[23]. Par ailleurs, peu avant sa mort en 1511, Ringmann avait reçu un acompte de la part du duc Antoine afin de faire éditer la *Nancéide*, poème épique composé par le chanoine Pierre de Blarru et relatant la bataille de Nancy. Il est

[20] Ancien boursier de l'École française de Rome, Damien Parmentier a cherché en vain dans les archives du Vatican une quelconque référence à cette imprimerie déodatienne. Voir les détails de l'entretien qu'il nous a accordé en annexe 3.
[21] SAVE Gaston, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », in *BSPV*, n° 15, 1889-1890, p. 253-298. Ici, p. 273.
[22] Voir ci-dessus, p. 114.
[23] PFISTER Christian, « Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt, chanoines de Saint-Dié », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 5-66. Ici, p. 57-66.

probable que le projet initial était de faire réaliser cette tâche à Saint-Dié, mais la mort de l'humaniste alsacien avait rendu le projet caduc. Ce fut sans doute l'un des facteurs ayant incité Vautrin Lud à se séparer de son matériel, devenu trop coûteux à entretenir. La *Nancéide* n'avait finalement été imprimée qu'en 1519 chez Pierre Jacobi à Saint-Nicolas-de-Port[24].

Après que Vautrin Lud a cédé à l'éditeur strasbourgeois Jean Schott le fruit de cinq années de travail géographique à Saint-Dié, il faut attendre plus d'un siècle pour voir réapparaître une imprimerie à Saint-Dié ; en 1625, le chanoine Jean Ruyr y fait en effet publier sa *Recherche des Sainctes Antiquités de la Vosge*[25]. À cette date, l'imprimerie est devenue une activité beaucoup plus banale, avec des gestes maîtrisés et une profession normalisée, sans doute à mille lieues des premières tentatives empiriques réalisées par Lud et ses collaborateurs.

Dans plusieurs de ses ouvrages consacrés au « baptême de l'Amérique », Albert Ronsin émet l'hypothèse que l'imprimerie de Saint-Dié aurait finalement pu continuer de fonctionner jusqu'en 1516. En effet, un cartouche de la *Carta marina*, éditée cette année-là, stipule que « Martin Waldseemüller Ilacomilus a composé et achevé cette œuvre à Saint-Dié ». Certes, de nombreux historiens (dont Albert Ronsin lui-même) ont maintes fois mentionné que Vautrin Lud avait cédé son matériel d'imprimerie à Jean Schott autour de 1511. Mais peut-être s'agit-il d'une méprise… Après tout, la seule preuve de cette cession est le fait que l'on retrouve les caractères typographiques de Saint-Dié dans la *Cosmographie* de Ptolémée éditée par Schott en 1513. Mais peut-être qu'il ne s'agirait finalement pas des mêmes caractères, mais d'autres très semblables. Partant de cette hypothèse, Albert Ronsin estime que l'imprimerie de Saint-Dié aurait pu être encore active en 1516, alors que Waldseemüller était installé comme chanoine de cette ville depuis deux ans et y vivait donc désormais régulièrement. Imprimeur de formation, il aurait très bien pu continuer à s'intéresser à cette activité et peut-être à la pratiquer. Ainsi, Albert Ronsin estime qu'il est impossible de trancher en faveur de Saint-Dié ou Strasbourg comme lieu d'édition de la *Carta marina*[26]. Pourtant, les travaux de l'historienne étatsunienne Elizabeth Harris menés vingt ans auparavant ont bien montré que les caractères utilisés par Jean Schott dans son Ptolémée de 1513 n'étaient pas seulement semblables à ceux de Saint-Dié, mais étaient sans aucun doute possible les mêmes, compte tenu de l'analyse de l'usure des

[24] RONSIN Albert, « *Carta Itineraria Europæ*. La première carte routière murale d'Europe, éditée à Saint-Dié en 1511 », in *MDV*, n° 3, 2001, p. 6-12 et n° 4, 2002, p. 7.
[25] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 205.
[26] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [1979], p. 129-131. RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 181.

caractères[27]. On ajoutera que l'hypothèse avancée par Albert Ronsin nous paraît hautement improbable : même si la presse de Vautrin Lud se trouvait toujours à Saint-Dié en 1516, elle n'a pas fonctionné depuis des années (1510, voire 1511). On a du mal à imaginer qu'un travail comme la *Carta marina*, nécessitant une grande précision, ait été réalisé sur une presse n'ayant pas servi depuis plus de 5 ans.

Au-delà de la simple recherche des limites chronologiques à l'intérieur desquelles cet atelier déodatien a été actif, certains historiens et historiennes ont cherché à replacer cette entreprise intellectuelle et technique dans le contexte géopolitique et économique de l'époque.

3- Dans quel contexte particulier s'inscrit l'activité de cette imprimerie de Saint-Dié ?

Il paraît aujourd'hui impensable aux historiennes et historiens de réfléchir aux circonstances de la première dénomination de l'Amérique sans avoir à l'esprit le contexte général dans lequel se sont inscrites les premières expérimentations d'imprimerie du « Gymnase vosgien ». Ces travaux ne peuvent en effet se comprendre que dans le cadre plus large des changements qui touchent la Lorraine au tournant du XVIe siècle dans les domaines politique, économique et religieux. Ces considérations ont été en particulier au cœur d'un colloque organisé à Saint-Dié-des-Vosges en 2007, à l'occasion du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique », permettant d'opérer ce décentrement du regard et cette compréhension du contexte[28].

Concernant l'aspect géopolitique, le médiéviste Georges Bischoff a ainsi montré que c'est au moment où l'empereur Maximilien Ier (1459-1519) est tourné vers le Rhin et où le duc René II et lui s'entendent bien que la vie intellectuelle déodatienne bat son plein. Les deux hommes ont des points communs : des origines ibériques, un goût pour les lettres et les arts, un tropisme italien, des règnes marqués par les débuts de la médiatisation permise par le livre imprimé. Au

[27] HARRIS Elizabeth, « The Waldseemüller World Map : A Typographic Appraisal », in *Imago Mundi*, n° 1, vol. 37, janvier 1985, p. 30-53. Ici, p. 49.

[28] Horst Pietschmann a également montré que le 500e anniversaire du nom de l'Amérique avait mis en lumière un infléchissement de l'historiographie sur ce thème : les historiennes et historiens s'intéressent désormais davantage au contexte humaniste en Allemagne du sud-ouest et à sa contribution à la diffusion du nom de l'Amérique dans les travaux cartographiques ultérieurs. Pour aller plus loin dans la compréhension de la diffusion et du succès du nom de l'Amérique, il importe désormais de s'intéresser aux réseaux entre l'Allemagne et l'espace ibéro-méditerranéen dans le contexte de l'expansion européenne. Cela nécessitera de s'intéresser encore davantage aux réseaux de l'empereur Maximilien, à sa propagande, à son système de messagerie, à ses espions et informateurs dans toutes les cours d'Europe. Il importera de mieux cerner l'état de ses relations avec les cours de la péninsule ibérique, etc. Il conviendra donc de changer d'échelle pour examiner à l'avenir cette question du nom de l'Amérique, qui relève d'une dimension paneuropéenne. PIETSCHMANN Horst, « Bemerkungen zur 'Jubiläumshistoriographie' am Beispiel '500 Jahre Martin Waldseemüller und der Name 'Amerika'' », in *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas,* n° 44, décembre 2007, p. 367-389.

printemps 1507, Maximilien s'est installé dans la vallée du Rhin dans le but d'en faire sa base arrière pour une expédition en Italie. Il effectue notamment deux séjours à Strasbourg en février et avril et convoque la Diète impériale à Constance pour le 27 avril. Ce n'est sans doute pas un hasard si Ringmann lui a dédicacé une traduction en allemand des *Commentaires* de César, publiés en mars 1507 : il y fait un parallèle flatteur entre César et Maximilien. De même, la dédicace de la *Cosmographiæ Introductio* à l'empereur est un modèle de communication politique : elle permet de faire un parallèle entre les nouvelles découvertes maritimes et le mythe de l'empereur universel. Le duché de Lorraine se trouve alors à la croisée de plusieurs orbites géopolitiques. C'est un État qui se considère indépendant mais qui, dans les faits, connaît des imbrications complexes avec les États voisins dans ses périphéries. La Lorraine passe souvent d'une alliance à une autre et il faut attendre les années 1515/1520 pour que se développe de plus en plus l'idée que la crête des Vosges constitue la limite entre l'Empire et la Lorraine. En 1507, le « Gymnase vosgien » se situe donc au cœur de ces débats territoriaux et ses travaux s'en font l'écho.

Au-delà de ces considérations géopolitiques, c'est également l'étude du contexte économique qui permet de comprendre le développement notable des travaux d'érudition dans le duché de Lorraine, et à Saint-Dié en particulier. Après avoir éliminé Charles le Téméraire en 1477, mettant ainsi fin aux guerres bourguignonnes (1469-1477), René II peut enfin jouir pleinement des ressources de son duché. Cela commence par l'exploitation des mines d'argent vosgiennes, situées notamment dans les vallées de la Liépvrette et du Chipal, que Georges Bischoff, avec son habituel sens de la formule, compare à un « Potosi virtuel ». L'administration de ces mines est confiée à des serviteurs hautement éduqués, à l'instar de la famille de Vautrin Lud. Ces vallées connaissent alors un fort essor démographique lié à la demande de main d'œuvre. Les populations d'outre-Rhin sont attirées par les promesses d'affranchissement du duc. Des routes nouvelles sont créées, des châteaux sont restaurés, voire reconstruits entièrement, tel celui du Haut-Koenigsbourg. L'essor culturel des Vosges à cette époque est à l'image de son essor économique. Ainsi, la réalisation du *Graduel* de chœur du chapitre de Saint-Dié autour de 1510 et les travaux du « Gymnase vosgien » correspondent à un premier apogée du rendement des mines[29]. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si, comme nous l'avons déjà mentionné, la fin des expériences d'imprimerie effectuées à Saint-

[29] BISCHOFF Georges, « Les nouveaux mondes de Saint-Dié : une leçon de géopolitique au temps de René II et de Maximilien Ier » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, Saint-Dié-des-Vosges, Centre Robert-Schumann, 2008, p. 16-30.

Dié coïncide avec les difficultés financières de Vautrin Lud en raison de la perte des droits d'exploitation d'une partie de ces mines, autour de 1511.

La compréhension du contexte religieux paraît également essentielle à une bonne analyse des origines de l'imprimerie déodatienne. Le moderniste Philippe Martin rappelle ainsi que, si les prélats, chanoines et même curés étaient alors bien davantage préoccupés par le fait de toucher des revenus liés à leurs charges que par des questions spirituelles, la période avait aussi été marquée par un profond désir de changement. Ainsi, Hugues des Hazards, évêque de Toul (1506-1511) et protecteur des travaux de Saint-Dié, a coutume de critiquer le mauvais comportement de nombreux clercs lorrains et œuvre dans le but de réformer son diocèse. Ce prélat utilise sa fortune pour le profit de la religion, pour construire ou rénover des lieux de culte. Vautrin Lud a le même profil : bénéficiaire d'une prébende canoniale qui lui assure des revenus importants, il n'en est pas moins pieux, comme le montrent ses nombreuses prodigalités au service de diverses causes charitables. Les fidèles lorrains de cette époque sont marqués par une grande religiosité. Le courant de la *Devotio moderna*, né dans l'espace rhénan, influence fortement la piété lorraine à la fin du XVe et au début XVIe siècles, prônant le détachement par rapport au siècle, la prière très fréquente et intériorisée. La Lorraine de cette époque est donc tiraillée par ces questions, entre tentatives de réformes de la vie cléricale et poids des habitudes. Selon Philippe Martin, les travaux du « Gymnase vosgien » doivent donc être appréhendés en lien avec l'évolution du rapport à la spiritualité et au savoir à la fin de la période médiévale[30].

Si l'analyse du contexte dans lequel se sont inscrits les travaux de l'imprimerie de Vautrin Lud a fait l'objet de travaux récents, les circonstances dans lesquelles est apparu et s'est délité cet atelier restent mal documentées. Les érudits ayant travaillé sur cette thématique ne sont pas parvenus à un consensus, surtout en ce qui concerne les débuts de la mise en fonction de l'atelier. La question de son financement ne semble pas beaucoup plus facile à traiter.

B) Qui finance cet atelier ?

La question du financement de l'atelier d'imprimerie de Saint-Dié a rapidement été au cœur des interrogations des érudits qui travaillaient sur la nébuleuse du « baptême de l'Amérique » à partir de la fin du XIXe siècle. Selon John Boyd Thacher, « ce fut l'action éclairée et progressive de Vautrin Lud qui eut la sagesse de croire que l'expérience aboutirait à la composition et à la distribution des livres du Gymnase, et qui fut assez riche pour s'offrir

[30] MARTIN Philippe, « Une Lorraine religieuse en doute », *Ibid.*, p. 40-47.

facilement le luxe de l'expérience[31] ». D'où pouvaient provenir les grosses sommes nécessaires à l'établissement d'un tel équipement, même modeste, au cœur du quartier canonial alors même qu'aucun document n'en fait état ? Comme souvent en pareille circonstance, l'absence de sources a été propice à des spéculations souvent hasardeuses.

1- Le rôle central de Vautrin Lud

L'étude du testament de Vautrin Lud par Gaston Save a ainsi permis de confirmer le fait que ce chanoine avait été un homme assez à l'aise financièrement. En 1504, à la mort de son frère Jean Lud de Pfaffenhofen, il lui succède en tant que maître et officier général des mines du duché de Lorraine. Il bénéficie par conséquent de revenus substantiels, tout en déléguant les tâches inhérentes à cette charge à deux proches parents. Le testament nous apprend également que Lud est propriétaire du quart de la mine de cuivre d'Anozel (aujourd'hui sur la commune de Saulcy-sur-Meurthe). Il occupe enfin, à partir de 1505, la charge de sonrier de la ville[32], une des plus hautes dignités du chapitre qui lui procure également des revenus[33].

Si Vautrin Lud est riche, nous avons déjà mentionné qu'il était aussi connu pour ses libéralités en termes de fondations pieuses et charitables, ce qui n'a pas manqué de lui valoir l'admiration de ses contemporains ainsi que celle des érudits ayant plus tard tenté de reconstituer sa biographie, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le stipuler. C'est tout à fait le cas de Gaston Save qui estime que « cette libéralité, qui indique un sentiment de solidarité sociale qu'on aurait tort de croire rare à cette époque, nous fait estimer davantage encore l'homme de science connaissant les devoirs des privilèges envers les classes souffrantes. À toutes les périodes d'expansion intellectuelle, la justice et l'humanité ont touché le cœur des hommes d'élite et il n'y a qu'à parcourir les archives du Chapitre de Saint-Dié, à cette époque de la Renaissance, pour y remarquer un essor de libéralité charitable que l'on ne retrouve plus qu'après les misères de la guerre de Trente-Ans et à la suite de l'entraînement philosophique de la fin du XVIIIe siècle[34] ».

Nous avons déjà évoqué le fait que le testament de Vautrin Lud ne laissait rien transparaître à propos d'une quelconque imprimerie ; c'est donc par d'autres biais que certains érudits ont tenté de déterminer son mode de financement. Damien Parmentier mentionne à ce propos un document inédit, découvert aux archives départementales des Vosges. Il s'agit d'un

[31] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 119.
[32] Ce qui équivaut à diriger l'administration municipale et judiciaire de la ville de Saint-Dié.
[33] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 265-266.
[34] *Ibid*., p. 269-270.

remboursement effectué par Vautrin Lud à partir de 1510[35] au « trésor de l'église de sainct Diey ». On y découvre la mise en place d'un échéancier pour lequel Vautrin Lud doit rembourser, deux fois l'an sur une période s'étalant jusqu'en 1517 (soit douze versements), la somme totale de 144 livres, ce qui s'avère très conséquent selon les critères de l'époque. Damien Parmentier se demande donc à quoi pouvait correspondre ce remboursement. Pour aller plus loin, il mentionne un autre document, le livre de compte du trésor du chapitre, qui stipule que « messire W. Lud » s'est en effet vu prêter la somme de cent livres en 1499, sans qu'il soit fait mention de la raison de ce prêt ni des conditions de remboursement. Pendant onze ans, on ne trouve pas trace de demande de remboursement par le trésorier du chapitre et c'est donc en 1510/1511 que l'échéancier est mis en place, assorti d'intérêts très élevés. On voit que cette date correspond peu ou prou à la période de probable cession du matériel d'imprimerie, même si rien ne permet de prouver que les deux événements soient liés entre eux[36].

Malgré ces questions encore sans réponse, il apparaît que l'immense majorité des historiennes et historiens ayant travaillé sur les origines de la dénomination de l'Amérique ont vu en Vautrin Lud le principal, pour ne pas dire le seul financeur de l'atelier d'imprimerie établi à Saint-Dié en 1507. Récemment, des chercheuses et chercheurs ont pourtant considéré que la question du financement devait être reprise à nouveaux frais. Des financements externes auraient ainsi pu exister, notamment de la part de grands marchands qui auraient eu intérêt à voir figurer sur une carte telle ou telle indication. Concernant l'atelier déodatien, on ne dispose d'aucun indice allant dans ce sens, ce qui ne veut pas dire que cela soit à exclure totalement[37]. Il reste à se demander si le duc de Lorraine a pu apporter un appoint financier à ce projet.

2- Le duc de Lorraine est-il mécène de l'imprimerie de Saint-Dié ?

Cette question n'a reçu aucune réponse ferme et définitive, uniquement des spéculations qui ne reposent sur aucune preuve indiscutable. Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, Damien Parmentier est arrivé à la conclusion que cette imprimerie déodatienne devait relever exclusivement d'une initiative privée, financée sur fonds propres par Vautrin Lud. Par conséquent, le duc René II n'y aurait eu aucun droit de regard, pas plus qu'une quelconque autre entité dont relevait le chapitre, à commencer par la papauté.

---

[35] Ou 1511 nouveau style, puisque la nouvelle année commençait alors à Pâques en Lorraine.
[36] D. Parmentier, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », art cit., p. 20-21.
[37] « Table ronde : La place de l'imprimerie déodatienne dans l'imprimerie des années 1480-1520 » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, *op. cit.*, p. 49-59.

Si le rôle joué par René II dans l'imprimerie de Saint-Dié reste très mal documenté, nous avons la certitude que l'existence de cet atelier ne lui était pas inconnu. On a déjà évoqué la dédicace du *De Speculi orbis declaratio*, ouvrage rédigé par Vautrin Lud et publié à Strasbourg au début du printemps 1507. L'atelier de Saint-Dié ne devait pas encore être opérationnel, auquel cas Lud aurait certainement choisi de se faire éditer dans sa propre ville. Quoi qu'il en soit, la dédicace, adressée à René II, fait explicitement référence au texte de Vespucci que le duc a fait parvenir à Lud afin de le faire traduire en latin et de le faire publier. Et Lud ajoute qu'il va bientôt éditer à ses frais une nouvelle version de la *Cosmographie* de Ptolémée[38].

René II et son successeur Antoine connaissaient donc l'existence de ce projet, d'autant que des exemplaires des ouvrages et des cartes qui en sont sortis entre 1507 et 1510 n'ont pas manqué de leur être offerts. C'est en tout cas hautement probable concernant la *Vita Renati Secundi*, éloge funèbre en l'honneur de René II composé par Jean Aloys, sorti des presses de Saint-Dié en 1510 : on peine à imaginer que le duc Antoine n'ait pas reçu un certain nombre d'exemplaires de cette plaquette. L'année suivante, Waldseemüller et Ringmann présentent au duc Antoine un exemplaire de leur carte itinéraire de l'Europe et ne manquent pas de lui écrire dans la dédicace que son père, le duc René II, avait autrefois accepté avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance la carte qui lui avait été offerte en tant que protecteur du groupe de Saint-Dié[39].

Toutefois, le fait de connaître l'existence de cette imprimerie ne constitue pas une preuve que le duc de Lorraine y ait injecté des fonds. Il est cependant acquis que René II avait commandé à l'équipe de Saint-Dié une carte de ses États lorrains. D'abord réalisée à part, cette carte a ensuite fait partie des documents inclus dans le Ptolémée édité à Strasbourg en 1513. Quelques temps plus tard, le duc Antoine a versé à Mathias Ringmann un acompte de vingt francs lorrains destiné à faire éditer la *Nancéide*[40]. Rien ne certifie que le livre devait être obligatoirement édité à Saint-Dié, mais dans la mesure où cette ville constituait alors le principal point d'attache de l'humaniste alsacien, c'est une hypothèse tout à fait envisageable. Toutefois, la mort de Ringmann entraîne un ajournement du projet, qui ne se concrétise que sept ans plus tard dans une autre imprimerie lorraine, celle de Saint-Nicolas-de-Port. C'est pourtant Jean Basin, un chanoine de Saint-Dié, qui s'occupe finalement de cette publication,

[38] Voir ci-dessus, p. 95-96.
[39] FISCHER Joseph et WIESER Franz von (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum LTD., 1968, p. 18.
[40] BEAUPRÉ Jean-Nicolas, *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine, 1500-1700*, Nancy, Paris, Grimblot et Peiffer, Dumoulin, 1856, p. 14.

autre indice laissant à penser que c'est l'atelier déodatien qui aurait dû s'en occuper dans un premier temps.

Reste que, même sans preuve irréfutable de la participation financière du duc de Lorraine dans le projet d'imprimerie de Saint-Dié, bien des érudits des XIXe et XXe siècle ont bel et bien validé ce postulat dans leurs propres recherches. On a vu qu'en 1911, les membres de la Société philomatique vosgienne avaient longuement discuté des noms qu'il convenait de faire graver sur la plaque qui devait être inaugurée à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié. Outre les noms des cinq savants pressentis pour être les « parrains » de l'Amérique, le nom de René II avait été ajouté au titre de « bienfaiteur » et de « protecteur[41] ». Plus près de nous, l'historien étatsunien Chet Van Duzer s'est demandé si René II n'avait pas participé au financement d'un voyage effectué par Mathias Ringmann en Italie en 1505 afin d'y chercher des documents cartographiques à rapporter à Saint-Dié[42].

Une des principales incertitudes concernant le degré d'implication de René II dans les travaux du « Gymnase vosgien » est l'absence de dédicace à son nom en tête de la *Cosmographiæ Introductio*. La dédicace de la plaquette de Saint-Dié est en effet au nom de l'empereur Maximilien, et non du duc de Lorraine, qui a pourtant fourni les documents nécessaires à la concrétisation de l'ouvrage. Selon Albert Ronsin, cela s'expliquerait par le fait que Vautrin Lud et ses collaborateurs ayant pris conscience de la portée internationale de leurs travaux, il leur fallait une caution morale qui permettrait à l'œuvre de rayonner beaucoup plus loin que dans la seule Lorraine, État de taille modeste. Il fallait donc se placer sous la protection du plus grand souverain de l'époque, l'empereur[43].

3- Hugues des Hazards

L'évêque de Toul, Hugues des Hazards (1506-1517), aurait été un autre mécène et protecteur potentiel des travaux d'imprimerie de Saint-Dié. Les preuves des liens entre les érudits déodatiens et le prélat originaire de Blénod-lès-Toul sont nombreuses, comme le rappelle Albert Ronsin. Des dédicaces lui sont consacrées dans plusieurs travaux liés à Saint-Dié, comme la *Grammatica Figurata* de Mathias Ringmann (1509), la *Vita Renati Secundi* de Jean Aluys (1510) ou la *Carta marina* de Martin Waldseemüller (1516).

---

[41] Voir ci-dessus, p. 111.
[42] VAN DUZER Chet, *Henricus Martellus's World Map at Yale (c. 1491) : Multispectral Imaging, Sources, and Influence*, Cham, Switzerland, Springer, 2019, p. 41-42.
[43] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 44-46.

Par ailleurs, Hugues des Hazards préside le conseil ducal de Lorraine, ce qui le met en contact régulier avec les érudits venus présenter leurs travaux à René II puis Antoine. Dès lors, le prélat peut jouer pleinement son rôle de mécène. Le 5 février 1511, le conseil ducal qu'il préside accorde à Mathias Ringmann une pension annuelle de 50 francs de Lorraine. L'acte stipule que cette pension a pour objectif de permettre à l'humaniste de se consacrer à ses études[44].

4- Jean de Monachis

Une dernière hypothèse, peu solide, a été envisagée pour tenter d'identifier un autre mécène potentiel des travaux d'imprimerie et de gravure du « Gymnase vosgien ». À propos de la marque d'imprimerie de Saint-Dié, à la dernière page de la *Cosmographiæ Introductio*, Albert Ronsin suggère, sans vraiment sembler y croire lui-même, le fait que « MI » ne voudrait pas nécessairement dire « *Martinus Ilacomylus* », mais aurait pu aussi signifier « *Monachis Iohannes* », puisque Jean de Monachis était un chanoine ayant contribué au financement du Graduel de chœur[45]. Il aurait donc pu également être associé, au moins financièrement, au projet d'édition géographique. L'hypothèse tient difficilement la route : les initiales des autres responsables sont GL (*Galtherus Lud*) et NL (*Nicolaus Lud*), ce qui veut dire que le prénom est placé en premier. On ne voit donc pas pourquoi, concernant MI, le nom aurait été placé avant le prénom[46].

La question du financement de l'atelier d'imprimerie de Saint-Dié reste donc une parfaite énigme, aucun document ne permettant de jeter une lumière certaine sur le coût de cet équipement, le ou les mécènes de cet atelier, etc. On peut seulement spéculer que Vautrin Lud en aura été le principal contributeur sur ses deniers personnels, sans qu'une participation de la part du duc de Lorraine ne soit à exclure. Les érudits ayant eu à se pencher sur ce thème en sont donc restés pour leurs frais et ont dû se contenter de formuler quelques conjectures. Malheureusement pour eux, la question du fonctionnement concret de cet atelier ne permet guère d'apporter plus de réponses, même s'il existe davantage de traces indirectes.

[44] RONSIN Albert, « Hugues des Hazards et le gymnase vosgien de Saint-Dié », in *Annales de l'Est*, nº 2, 2005, p. 151-165. Ici, p. 160.
[45] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit., p. 389.
[46] Voir cette marque d'imprimerie, figure 1, p. 121.

C) Comment fonctionne cette imprimerie ?

Les érudits s'étant penchés sur le « Gymnase vosgien » et le « baptême de l'Amérique » depuis le XIXe siècle ont souvent cherché à déterminer comment fonctionnait concrètement et précisément l'imprimerie de Saint-Dié. Quel personnel y était attaché ? Au-delà des quelques grands noms qui ont déjà été mentionnés (Ringmann, Waldseemüller…), cet atelier fonctionnait-il à l'aide d'une main d'œuvre plus anonyme ? Et si tel était le cas, cette main d'œuvre était-elle recrutée localement ou bien faisait-on venir des ouvriers qualifiés venus d'une ville où l'imprimerie était déjà un art bien établi (comme Strasbourg, par exemple) ? Ce personnel était-il employé en permanence à Saint-Dié ou bien s'agissait-il d'imprimeurs recrutés à la tâche pour des missions temporaires ? Y avait-il un rôle précis dévolu à chacun ou bien les tâches étaient-elles exécutées de manière indifférenciée par les uns et les autres ? À quelles fins étaient destinés les ouvrages édités dans cet atelier ? Autant d'interrogations qui n'ont pas manqué d'alimenter plusieurs articles publiés depuis la fin du XIXe siècle en Lorraine, et très secondairement aux États-Unis.

L'historiographie récente n'a fait que confirmer l'importance de ces questions, puisqu'elle insiste plus particulièrement sur les réseaux dans lesquels s'inséraient les érudits, les graveurs, les imprimeurs d'une part, et les élites aristocratiques qui leur servaient tout à la fois de mécènes, de protecteurs et de lecteurs d'autre part[47]. L'ensemble aurait formé une véritable république des lettres rhénane dont les pôles sont Strasbourg, Bâle, Sélestat, Fribourg ou Heidelberg, et gravitant autour de la personnalité de Jacques Wimpheling[48]. Le colloque organisé en 2007 à Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique » a bien exploré cette dimension réticulaire, en rappelant que les membres les plus importants du « Gymnase vosgien » avaient des attaches rhénanes[49]. Toutefois, ces réseaux trouvent également des prolongements vers le royaume de France à l'Ouest : Albert Ronsin insiste ainsi sur le rôle de Jean Pèlerin, dit *Viator*, originaire d'Anjou, ancien diplomate pour Louis XI à travers l'Europe, puis, à partir de 1473, pour le compte de René II, lui aussi descendant de la famille d'Anjou. Nommé chanoine de Saint-Dié en 1478, il y dessine des cartes d'après la géographie de Ptolémée, en collaboration avec Vautrin Lud. Il quitte Saint-

[47] G. Bischoff, *Le Siècle de Gutenberg. Strasbourg et la révolution du livre*, *op. cit.*, p. 156-157.
[48] *Ibid.*, p. 288.
[49] *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, *op. cit.*, p. 3.

Dié en 1484 pour Toul, mais conserve des liens forts avec ses anciens condisciples vosgiens jusqu'à sa mort en 1524[50].

En gardant à l'esprit cette dimension réticulaire, il convient donc à présent de déterminer ce que les érudits modernes ont pu écrire à propos du personnel de cette imprimerie déodatienne, de ses approvisionnements en papier ainsi que de la manière dont ses produits étaient distribués.

1- Qui travaille dans cette imprimerie ?

Pour Albert Ronsin, auteur d'une thèse sur les débuts de l'imprimerie en Lorraine, il est difficile d'identifier précisément les libraires : « où commençait la librairie, où finissait la mercerie ? », demande-t-il. Avant le XVIIIe siècle, on connaît fort mal le statut social précis des imprimeurs et des libraires lorrains. Les documents qui évoquent ce sujet sont rares[51].

C'est avant tout aux grandes figures emblématiques du cénacle de Saint-Dié que les érudits ont consacré la plupart de leurs travaux. Cela s'explique tout autant par le rôle central qu'ils devaient jouer dans l'animation de cette imprimerie que par le manque de sources concernant les autres acteurs potentiels de cette entreprise. Les savants de la fin du XIXe siècle s'aventurent ainsi à dresser la liste de ceux qu'ils considèrent comme les principaux intervenants de l'atelier ; le principal acteur en serait bien évidemment le chanoine Vautrin Lud qui, en plus d'en être le fondateur, en était le principal contributeur. Son neveu Nicolas, secrétaire du duc depuis le 15 novembre 1477, exerçant également la fonction de « tabellion général des cours et tabellionages de Lorraine et châtelain des places, terre et seigneurie de Morsperg » en serait le second animateur le plus important. Comme nous le verrons plus loin, c'est dans sa maison, héritée de son père Johannes (le frère de Vautrin) que les premières générations de philomates ont vu le lieu dans lequel l'imprimerie avait été installée. Il n'est pas chanoine, mais semble avoir suffisamment d'importance pour mériter une dédicace de la part de Jean Basin dans son traité d'éloquence latine *Novus eleganque*…, publié à Saint-Dié au cours de l'année 1507. Il dédie en effet son ouvrage « au noble et très distingué Nicolas Lud, citoyen de Saint-Dié ». Par ailleurs, la marque d'imprimerie de l'atelier déodatien déjà évoquée plus haut semble indiquer que Vautrin et Nicolas Lud en étaient les deux dirigeants à égalité, leurs deux paraphes étant gravés au même niveau au-dessus de celui de Martin Waldseemüller[52]. D'ailleurs, ce dernier

[50] RONSIN Albert, « Le Gymnase vosgien de Saint-Dié à l'aube du XVIe siècle », in *Pays lorrain*, n° 79, vol. 1, mars 1998, p. 11-22.
[51] RONSIN Albert, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, Thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1962, (dactyl.), préface, p. III.
[52] Voir cette marque d'imprimerie ci-dessus, p. 121.

évoque, dans une lettre d'avril 1507, ces deux parents comme étant ses patrons (*domini mei*)[53]. Selon Albert Ronsin, Nicolas Lud aurait été engagé « pour régler les questions matérielles : fonctionnement de l'atelier, gestion du personnel ouvrier et des fournitures[54] ». Cependant, cette affirmation n'est qu'une conjecture, inspirée d'éléments repris par les érudits depuis le XIXe siècle mais qui ne reposent sur aucune preuve concrète.

Le troisième acteur de cette imprimerie par ordre d'importance (tout au moins sur le plan hiérarchique, son rôle technique semblant bien plus incontournable) est Martin Waldseemüller. Ses initiales, « M.I. » pour « *Martinus Ilacomylus* » sont placées en dessous de celles des deux personnages évoqués précédemment, ce qui semble indiquer qu'il devait être, d'une manière ou d'une autre, associé à l'entreprise tout en y jouant un rôle subalterne. Mais n'en déplaise à Arthur Benoît, il devait probablement être davantage qu'un simple employé ou auxiliaire[55], comme l'était sans doute davantage Mathias Ringmann, dont le nom n'apparaît pas dans la marque d'imprimerie de Saint-Dié. Le Lorrain Arthur Benoît aurait-il cherché, à la fin des années 1880, à minorer la place de l'« Allemand » Waldseemüller dans l'organigramme de l'atelier déodatien ?

Bien que ses initiales n'apparaissent pas dans la marque d'imprimerie présente à la dernière page de la *Cosmographiæ Introductio*, il fait peu de doute que Mathias Ringmann ait également joué un rôle incontournable au sein de l'atelier. Cet Alsacien né quelque part près d'Orbey dans le val de Villé avait, comme le voulait la tradition humaniste, choisi un nom classique : *Philesius Vogesigena*[56], surnom qui n'a d'ailleurs pas manqué d'intriguer ceux qui ont cherché à retracer son parcours. Aux XIXe et XXe siècle, les érudits ont ainsi fait usage de toute leur culture latine pour chercher quel sens précis Ringmann avait voulu donner à ce sobriquet peu commun. Si *Vogesigena* fait sans doute possible référence à ses origines vosgiennes, René Ferry hésite entre deux significations concernant *Philesius* ; il pouvait en effet s'agir d'une référence à son lieu de naissance, le val de Villé (*Philesia vallis*). Mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse également d'une référence à Apollon, le dieu des poètes, dont *Philesius* est l'un des surnoms. La vérité est peut-être à chercher dans la combinaison de ces deux significations : les écrits de Ringmann montrent en effet son extraordinaire propension à donner des doubles sens et des sous-entendus aux mots, le nom *America* n'en étant que le plus célèbre des exemples,

[53] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 278.
[54] RONSIN Albert, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris et Castres, La Martinière/Centre d'études hispaniques Francisco Goya, 1995, p. 91-102. Ici, p. 94.
[55] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 186.
[56] *Ibid.*, p. 184.

comme nous le verrons plus loin. En tout état de cause, René Ferry ne voit pas dans ce surnom d'« Apollon des Vosges » une quelconque marque d'orgueil ou de prétention de la part du poète alsacien ; il ne serait que l'une des nombreuses manifestations de l'humour facétieux qui l'aurait caractérisé[57]. S'appuyant encore une fois largement sur les travaux de Charles Schmidt, Arthur Benoît affirme que c'est Vautrin Lud qui aurait repéré Ringmann, sachant qu'il avait réalisé en 1505, à Strasbourg, chez l'éditeur Mathias Hupfuff, une nouvelle édition du *Mundus Novus*, récit du troisième voyage de Vespucci, sous le nom *De ora Antarctica…*[58]. Il était donc le candidat idéal pour mener à bien le projet de nouvelle édition mise à jour de la *Cosmographie* de Ptolémée que Vautrin Lud appelait alors de ses vœux et que sa nouvelle imprimerie devrait permettre de faire advenir.

Les érudits modernes ne sont en revanche pas parvenus à déterminer dans quel ordre et dans quelles circonstances précises Ringmann et Waldseemüller avaient été recrutés par Vautrin Lud. Ringmann aurait-il été engagé le premier et, ayant déjà collaboré avec Waldseemüller en 1505, aurait-il suggéré à ses nouveaux employeurs de faire appel à ses talents de cartographe ? Aucun document ne répond à cette question. Albert Ronsin rappelle que Vautrin Lud, dans son *Speculi orbis declaratio* publié à Strasbourg au début du mois d'avril 1507, évoque Ringmann de façon familière en l'appelant « notre Philesius », ce qui montre qu'il le connaissait déjà depuis un certain temps. C'est peut-être son éditeur strasbourgeois, Jean Grüninger, qui les a mis en contact, puisque Ringmann travaillait aussi pour lui. Quant à Waldseemüller, M. Ronsin écrit que l'on ignore à quel moment et dans quelles circonstances il est arrivé à Saint-Dié, sa présence y étant attestée en avril 1507, par une lettre qu'il adresse le 5 avril à l'imprimeur bâlois Jean Amerbach, soit seulement trois semaines avant la publication de la *Cosmographiæ Introductio*. Il était donc certainement présent depuis plus longtemps, mais on n'en sait pas davantage[59].

Dans les années 1980, Elizabeth Harris a émis l'hypothèse selon laquelle l'imprimeur strasbourgeois Jean Schott aurait pu être le responsable de l'imprimerie de Saint-Dié au moment où celle-ci éditait son principal ouvrage, la *Cosmographiæ Introductio*. La chercheuse étatsunienne a fondé ses hypothèses à partir de l'observation directe de la mappemonde de Waldseemüller, lorsque celle-ci a été prêtée au *Smithsonian's Museum of American History* de Washington pour une exposition en 1983. Spécialiste des polices typographiques anciennes, elle a remarqué une correspondance entre l'une des polices utilisées sur la *Carta marina* (l'autre

[57] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1911 », in *BSPV* n° 36, 1910-1911, p. 277.
[58] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 185.
[59] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit., p. 386-387.

grande carte de Waldseemüller, découverte en même temps que celle de 1507) et l'une de celles utilisées vingt ans auparavant par l'éditeur Martin Schott. Le fils de ce dernier, Jean, s'est inscrit à l'Université de Fribourg le même jour que Martin Waldseemüller, puis a hérité de l'imprimerie de son père en 1500. Il y travaille jusqu'en 1504 avant que l'on perde en partie sa trace. Il ne revient que sporadiquement à Strasbourg pendant les six années suivantes, avant d'y revenir définitivement en 1510 pour reprendre en main son atelier. En 1513, Jean Schott édite la *Cosmographie* préparée à Saint-Dié ; l'une des polices utilisées est celle que le cénacle déodatien avait utilisée pour imprimer la *Cosmographiæ Introductio* en 1507, indiquant que Vautrin Lud avait sans aucun doute cédé à Schott cette police de caractères, comme on l'a déjà mentionné plus haut. Selon Elizabeth Harris, il est possible que pendant ses années d'errance (1504-1510), Schott ait été embauché dans des ateliers de diverses villes et notamment à Saint-Dié. Contrairement à Grüninger, il maîtrise le latin. Il est donc tout à fait possible qu'il soit devenu conseiller technique pour le cénacle déodatien. En 1510, son retour définitif à Strasbourg coïncide plus ou moins avec la fin de l'imprimerie déodatienne. On peut donc penser que Vautrin Lud aurait pu céder son matériel d'imprimerie à Schott (qui devait avoir besoin de matériel après être parti pendant six ans) ainsi que les planches déjà gravées et les textes auxquels il avait peut-être participé lors de ses hypothétiques séjours à Saint-Dié. Après le Ptolémée de 1513, Schott publie plusieurs autres ouvrages utilisant la police de Saint-Dié. Il utilise aussi la marque d'imprimerie présente à la fin de la *Cosmographiæ Introductio* dans des ouvrages de 1517 et 1521, la différence étant que les initiales MI (*Martinus Ilacomylus*) ont évolué en MW. Si Schott était bien l'imprimeur de Saint-Dié, il est probable que c'est lui qui se soit aussi chargé d'imprimer la carte de 1507, voire la *Carta marina* de 1516[60]. Toutefois, Albert Ronsin ne pense pas que la démonstration d'E. Harris soit plausible. En effet, les fautes typographiques que l'on retrouve dans la première édition de la plaquette de Saint-Dié tendraient à montrer qu'elle n'a pas été éditée par un professionnel[61].

Comme l'a rappelé Franck Muller à l'occasion du colloque organisé à Saint-Dié-des-Vosges en 2007, imprimeurs et graveurs de l'espace rhénan sont très mobiles à l'aube du XVIe siècle : les historiennes et historiens retracent avec difficulté leurs déplacements, mais on sait qu'ils restent rarement au même endroit très longtemps. Ils mettent leur savoir-faire au service de différents ateliers. La plupart s'installent dans une ville, y restent quelques années pour pratiquer leur activité avant de repartir au gré des opportunités économiques ou politiques, surtout après la Réforme. F. Muller ne pense donc pas qu'il y avait des graveurs à demeure à

[60] E. Harris, « The Waldseemüller world map », art cit.
[61] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 93 (notes).

Saint-Dié. Il émet l'hypothèse que Vautrin Lud ou l'un de ses collaborateurs serait allé à Strasbourg pour rencontrer des spécialistes et leur commander des gravures à partir des cartes que Waldseemüller avait dessinées. Il est aussi possible qu'un graveur strasbourgeois, peut-être mis à disposition par Schott ou Grüninger, soit venu pendant quelques mois travailler à Saint-Dié pour une commande spécifique avant de repartir. Les sources ne permettent pas de le savoir, ces imprimeurs n'ayant pas de listes précises des graveurs qui travaillaient pour eux. Il semble en tout cas exclu que les graveurs en question aient été d'origine française ou lorraine, Saint-Dié se situant alors nettement dans l'orbite germanique. Par ailleurs, il est très difficile de connaître le nom des graveurs avant 1520, les travaux étant rarement signés. Si un monogramme est parfois présent, il reste très difficile de savoir s'il s'agit de celui du dessinateur ou du graveur. Concernant les artistes strasbourgeois, il est à l'heure actuelle presque impossible de déterminer qui a gravé quoi, les artistes utilisant leur monogramme y étant très rares pour la période qui nous intéresse, à l'exception de quelques personnalités comme Urs Graf, Hans Wechtlin ou Hans Baldung Grien. L'immense majorité des gravures restent donc totalement anonymes[62].

Les chercheuses et chercheurs ayant ainsi œuvré à mettre des noms précis sur les individus ayant travaillé dans l'atelier d'imprimerie de Vautrin Lud ont donc bien souvent été contraints de rester au stade des spéculations. Il en va de même lorsqu'ils ont cherché à déterminer quel était le rôle précis de chacun de ces acteurs au sein de cette entreprise.

2- Quel est le rôle précis de chacun au sein de cet atelier ?

Selon l'historienne étatsunienne Miriam Usher Chrisman (1920-2008), spécialiste de l'Allemagne du XVIe siècle, les premiers ateliers d'imprimerie rhénans devaient fonctionner avec quatre personnes : deux compositeurs-typographes et deux pressiers. Il fallait environ une journée à deux compositeurs pour réaliser ensemble les deux pages recto-verso d'une même page à imprimer, tandis que les pressiers imprimaient les pages préparées auparavant[63]. En plus de ces deux fonctions de base, les grands ateliers d'imprimerie embauchaient d'autres corps de métiers : des correcteurs (généralement des érudits, notamment dans le cadre des publications

[62] MULLER Franck, « La gravure dans la vallée du Rhin au début du XVIe siècle » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges, op. cit.*, p. 31-39.
[63] CHRISMAN Miriam Usher, *Lay Culture, Learned Culture : Books and Social Change in Strasbourg, 1480-1599*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1982, p. 5-6.

en latin) ou encore des collectionneurs (chargés de mettre dans l'ordre les feuilles venant d'être imprimées). Un grand atelier pouvait ainsi compter jusqu'à douze personnes[64].

Partant du principe que l'atelier de Saint-Dié devait être une structure bien plus modeste, sans commune mesure avec les entreprises créées par Jean Grüninger à Strasbourg, par exemple, des historiennes et historiens se sont demandé quels individus exerçaient ces différentes fonctions au sein de l'atelier de Saint-Dié, en sachant qu'il fallait ajouter à ce personnel de base celui ou ceux qui étaient chargés de la gravure des cartes et schémas. Cette question a été posée à maintes reprises depuis les premiers travaux sur les débuts de l'imprimerie en Lorraine (à commencer par Beaupré dès 1845), sans toutefois qu'une réponse précise ait pu émerger.

Les érudits de la fin du XIXe siècle s'accordent à peu près sur le fait que Vautrin Lud et son neveu Nicolas n'intervenaient pas réellement dans la partie technique du travail d'édition, se contentant de superviser et de coordonner les travaux. Jean Basin était le latiniste de l'équipe, ayant traduit dans la langue de Virgile la lettre du pseudo-Vespucci au gonfalonier de Florence, Piero Soderni, relatant ses différents voyages vers le Nouveau Monde. Cette tâche de traduction n'impliquait nullement qu'il soit directement attaché à l'imprimerie. Selon Frank Mason, l'atelier de Saint-Dié fonctionnait de manière ponctuelle, à l'aide d'un personnel venu de Bâle ou de Strasbourg pour réaliser la composition et l'impression du texte rédigé par le cénacle déodatien[65]. Il n'en apporte cependant pas la moindre preuve.

Quant à Waldseemüller, il était le cartographe de l'équipe ; mais s'il devait sans nul doute possible dessiner les cartes, rien ne prouve qu'il les ait lui-même gravées sur bois, ainsi qu'on aura l'occasion de l'évoquer plus loin. Ce travail nécessitait à n'en pas douter l'intervention de graveurs rompus à l'exercice, à la fois artistes confirmés et techniciens de haut niveau. Il est à peu près certain que ce personnel ne se trouvait pas à Saint-Dié, et Vautrin Lud a sans doute dû faire appel à du personnel engagé dans la vallée du Rhin, probablement à Strasbourg.

Pour tenter de répondre à cette question de l'origine des artistes ayant collaboré au travail géographique réalisé à Saint-Dié, Gaston Save cherche des réponses dans le somptueux graduel de chœur, manuscrit conservé à la bibliothèque de Saint-Dié et conçu à peu près à la même époque que les travaux d'édition du « Gymnase vosgien » (et pour partie dans le même cercle, même si la finalité en était tout autre). Il se demande d'où venaient les artistes ayant travaillé sur cet ouvrage et penche naturellement pour les bords du Rhin, Cologne, Fribourg ou Bâle possédant alors des viviers d'artistes reconnus. Waldseemüller ayant lui-même effectué ses

[64] *Ibid.*, p. 9.
[65] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit. Ici, p. 658.

études universitaires à Fribourg, il devait par conséquent connaître des noms à suggérer à Vautrin et Nicolas Lud. De même, Ringmann, qui avait fréquenté de nombreux ateliers comme correcteur d'épreuves avant d'arriver à Saint-Dié, devait également disposer d'un réseau dont il a pu faire profiter les Lud[66].

Selon le peintre lorrain Charles Peccatte, par ailleurs conservateur du musée de Saint-Dié, il ne fait pas de doute que l'artiste ayant avec humour peint dans les marges du *Graduel* « des masques et des grotesques, est le même qui a illustré la "*Grammatica figurata*" et orné de xylographies la grande carte de 1507 de Waldseemüller[67] ». Plus tard, le graveur déodatien Albert Ohl des Marais semble penser la même chose ; selon lui, deux voire trois enlumineurs anonymes auraient travaillé sur le *Graduel* entre 1504 et 1512. Il fonde cette affirmation sur le style des différentes enluminures présentes sur cet ouvrage, qui semblent faire état de trois manières distinctes, selon l'œil avisé de l'artiste-graveur[68]. Peut-être s'agit-il des mêmes qui auraient fait fonctionner l'atelier d'imprimerie par intermittence.

Mais pour Save, Peccatte et Ohl des Marais, il fait peu de doute que la véritable cheville ouvrière de l'atelier déodatien n'est autre que Mathias Ringmann. Sans la moindre preuve matérielle pour étayer leurs affirmations, ces trois artistes et érudits ont eu tendance à projeter leur propre sensibilité artistique sur l'humaniste alsacien, dans une sorte de mise en abyme les poussant à voir en lui l'idéal de l'artiste total de la Renaissance, à la fois poète, peintre, graveur, helléniste et correcteur d'épreuves à ses heures perdues. Plusieurs chercheuses et chercheurs ont bien montré que le livre imprimé bénéficiait à la Renaissance d'un souci toujours plus grand du détail, de vérification des erreurs. La fonction de correcteur devenait dès lors un métier stratégique. Pour l'exercer, il fallait une maîtrise parfaite des langues utilisées (en particulier le latin et le grec), une capacité à ennoblir les pages, à respecter les normes typographiques en cours (titres, dédicaces, index, errata…). Un profil comme celui de Mathias Ringmann était donc particulièrement demandé pour exécuter ces tâches[69].

Tous les érudits lorrains s'étant penchés depuis le dernier quart du XIXe siècle sur cette imprimerie de Saint-Dié ont ainsi mis en avant le rôle central joué par Ringmann au sein de cet atelier, quand bien même ses initiales n'apparaissent pas dans la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien ». Ce paradoxe est à l'origine de plusieurs théories, comme celle consistant à dire que l'Alsacien était trop modeste pour signer ses œuvres (ce que vient contredire le fait

[66] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 271-272.
[67] PECCATTE Charles, « Catalogue des Œuvres exposées à l'Hôtel de Ville à l'occasion des fêtes franco-américaines, Saint-Dié, 15-16 juillet 1911 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 2-14. Ici, p. 6-8.
[68] A. Ohl des Marais, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », art cit., p. 50.
[69] G. Bischoff, *Le Siècle de Gutenberg. Strasbourg et la révolution du livre*, *op. cit.*, p. 149.

que plusieurs de ses ouvrages sont bel et bien signés). Gaston Save est ainsi convaincu que c'est le même artiste qui a réalisé les gravures de la *Grammatica figurata*, les miniatures du volume de la *Nancéide* présent au Musée lorrain et une partie des figures du *Graduel*[70]. Cet artiste ne peut être que Ringmann, pour qui Save éprouve manifestement une grande admiration, au point de l'avoir peint sur les murs de la salle de spectacle de l'Hôtel de Ville de Saint-Dié, dont il s'est occupé de la rénovation en 1879[71].

Un demi-siècle après Save, c'est Albert Ohl des Marais, lui aussi grand admirateur de Ringmann, qui lui consacre un article très flatteur. Il estime par exemple que Ringmann aurait gravé le planisphère dessiné par Waldseemüller et inséré dans la *Cosmographiæ Introductio*, les gravures du *Novus elegansque conficiendarum epistolarum*… de Jean Basin ou encore celles destinées à orner son propre manuel de grammaire latine à destination des enfants, la *Grammatica Figurata* (1509). Il est en désaccord sur ce point avec Gaston Save, ce dernier ayant en son temps considéré que cet ouvrage écrit par Ringmann avait été illustré par un artiste certainement venu d'Alsace pour l'occasion. Ohl des Marais justifie son propos en se référant à la dédicace de ce manuel que Vautrin Lud adresse à l'évêque de Toul Hugues des Hazards : Lud aurait suggéré à Ringmann de « développer en dessins de fantaisie et en images les principes les plus généraux de la grammaire ». Si Lud avait fait cette suggestion, c'est certainement parce qu'il savait que l'humaniste alsacien était doué pour la gravure et qu'il n'était donc pas nécessaire d'aller chercher au-dehors un autre artiste[72].

Albert Ohl des Marais pense que Ringmann aurait aussi gravé les armes de Lorraine ornant la page de titre de l'Éloge funèbre de René II (*Vita Renati Secundi*) par Jean Aluys, imprimé à Saint-Dié en 1510. Enfin, sa dernière contribution en tant que graveur serait à titre posthume : comme précisé ci-dessus, il serait l'auteur des gravures du *Liber Nanceidos*, ou *Nancéide* composée par Pierre de Blarru et éditée seulement en 1518. Outre les grandes lettrines semblables à celles de plusieurs ouvrages mentionnés ci-dessus, les gravures de cette œuvre épique seraient de la main de Ringmann, en particulier celle du tombeau de Charles Téméraire, représenté de façon satirique au verso du 125e feuillet.

La mort prématurée de Ringmann au cours de l'automne 1511, à l'âge de 29 ans, interrompt sa production, quelle qu'en ait été la nature précise. On ignore le lieu exact de sa mort, mais il semble que ses amis humanistes Beatus Rhenanus et Jean Russer l'aient fait inhumer dans le cloître de la Commanderie Saint-Jean à Sélestat, non sans avoir fait inscrire

[70] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 288.
[71] *Le Mémorial des Vosges*, 26 février 1879.
[72] A. Ohl des Marais, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », art cit., p. 31-33.

une épitaphe élogieuse à la mémoire de leur condisciple[73]. Albert Ronsin refuse de trancher en faveur ou en défaveur de la théorie d'Ohl des Marais ; bien qu'il trouve qu'il s'agisse d'« une très agréable hypothèse », il ne peut la confirmer, en l'absence de toute preuve. On ne dispose en effet d'aucun dessin, aucune gravure qui soit incontestablement de la main de Ringmann, et qui aurait par conséquent permis de le ou les comparer à toutes les œuvres citées par Gaston Save, Charles Peccatte ou Albert Ohl des Marais[74].

Plus de vingt ans après son premier article consacré à Ringmann, Ohl des Marais reprend la plume pour compléter ce qu'il croit savoir à propos de l'humaniste qui l'impressionne tant. Il montre en effet une admiration sans réserve pour les compétences très hétéroclites de Ringmann, aussi bien à l'aise en latin, poésie, histoire, géographie, archéologie, dessin, enluminure, miniature ou encore gravure sur bois. Il aurait donc été un artiste complet, digne représentant de son époque. Ohl des Marais le qualifie même de « génie », mort « à 29 ans après avoir fait honneur à l'Alsace et à la Lorraine[75] ». Il pense que Ringmann serait arrivé à Saint-Dié au début de l'année 1507, à l'appel de Vautrin Lud, en tant qu'auteur, poète, correcteur d'imprimerie et graveur sur bois. C'est dans ce contexte qu'il aurait recommandé Martin Waldseemüller, qu'il avait connu à Fribourg en 1504, à Vautrin Lud, l'encourageant à faire appel à ses talents de cartographe déjà réputés. C'est alors que Lud aurait choisi la *Cosmographie* de Ptolémée comme premier ouvrage devant inaugurer son imprimerie[76]. Pour dire les choses autrement, Lud aurait choisi de travailler sur l'œuvre de Ptolémée *parce qu'il* avait recruté un grand cartographe. Toutefois, cette vision des choses proposée par Ohl des Marais n'a rien d'une certitude. Les événements se sont peut-être déroulés en sens inverse : Lud aurait tout aussi bien pu décider au préalable de réaliser la *Cosmographie*, l'incitant à se mettre en quête d'un bon cartographe pour mener cette tâche à bien. Il est à l'heure actuelle impossible d'affiner davantage la chronologie précise des faits s'étant produits autour de l'année 1507 dans le cercle fermé des chanoines géographes de Saint-Dié.

Albert Ronsin estime quant à lui que Ringmann était possiblement le compositeur-typographe de l'imprimerie, en plus d'en être le prote, c'est-à-dire le correcteur. Cela semble tout de même peu probable : en plus d'être déjà le traducteur de grec, l'auteur probable du texte de la *Cosmographiæ Introductio* et le correcteur d'imprimerie, on voit mal comment il aurait été possible de lui confier également la fonction de compositeur, très gourmande en

[73] *Ibid.*, p. 41-42.
[74] A. Ronsin, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, *op. cit.*, p. 44-45.
[75] A. Ohl des Marais, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », art cit., p. 55.
[76] *Ibid.*, p. 45.

concentration. Si tel avait été le cas, on comprendrait aisément son grand épuisement mentionné par Vautrin Lud dans la dédicace de sa *Grammatica Figurata*, puis sa mort précoce en 1511 à seulement 29 ans. Un autre indice de l'importance de Ringmann dans cet atelier déodatien évoqué par Ronsin est le fait qu'au moment où l'humaniste alsacien est en voyage dans la vallée du Rhin puis en Italie pour chercher des manuscrits grecs de Ptolémée, aucun ouvrage ne sort des presses de Saint-Dié. Puis, à son retour, l'activité reprend avec la publication en 1509 de la *Grammatica Figurata*, et en 1510 de la *Vita Renati Secundi*. Ce qui est à peu près certain, c'est que Ringmann a joué un rôle si central dans l'imprimerie des Lud que ceux-ci auraient décidé de renoncer à leur projet d'édition de la *Cosmographie* de Ptolémée et de vendre leur matériel d'imprimerie peu après la mort de l'humaniste alsacien en 1511[77].

On remarquera que les érudits lorrains ayant travaillé sur la question du « Gymnase vosgien » et du « baptême de l'Amérique », principalement entre la fin du XIXe et le milieu du XXe siècle, n'ont jamais dressé les mêmes louanges à Martin Waldseemüller, pourtant tout aussi digne d'éloges compte tenu de son extraordinaire travail cartographique. Pour expliquer ce fait, on fera l'hypothèse que mettre en avant Mathias Ringmann, alsacien originaire du val de Villé dont la langue maternelle était un patois roman, est peut-être une façon de contrebalancer le rôle de l'« Allemand » Waldseemüller. En effet, les érudits lorrains de cette période ont pour la plupart connu le passage des troupes germaniques en 1870, 1914 et encore 1940 et ne portent guère les personnes d'outre-Rhin dans leur cœur[78]. Cette expérience traumatisante les auraient-ils poussés, plus ou moins inconsciemment, à honorer davantage celui qui avait vu le jour en terre « française », malgré tout l'anachronisme que pouvait relever une telle représentation concernant la fin du Moyen Âge ?

[77] A. Ronsin, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, *op. cit.*, p. 42-43.

[78] Gaston Save a connu le siège de Paris avant de participer à la Commune de 1871, Albert Ohl des Marais a été mobilisé en 1914 en tant que lieutenant-interprète sur le front russe tandis que Charles Peccatte a vu sa maison et toutes ses toiles partir en fumée en novembre 1944 à la suite du retrait de la Wehrmacht de Saint-Dié. Ces trois artistes ont donc, à divers titres, des raisons de ne pas tenir les Allemands en odeur de sainteté au moment où ils publient leurs travaux respectifs.



Figure 2 Mathias Ringmann en train d'enseigner : illustration récurrente du mot du président de la Société philomatique vosgienne dans Mémoire des Vosges.

Un certain intérêt pour Mathias Ringmann demeure de nos jours parmi les érudits lorrains. La revue semestrielle *Mémoire des Vosges* s'ouvre invariablement sur la même gravure représentant le poète (figure 2, ci-contre). Elle sert à illustrer l'éditorial du président de la Société philomatique vosgienne.

Au-delà de cette filiation symbolique, des articles sont encore ponctuellement publiés à son propos. En 2002, Benoît Larger se penche ainsi sur un document inédit, daté du 5 février 1511[79], trouvé dans les archives de la chancellerie du duc de Lorraine. On y apprend que Ringmann s'est vu accorder par le duc Antoine une pension annuelle de 50 francs, somme loin d'être négligeable. Benoît Larger en conclut qu'Antoine de Lorraine, à l'instar de son père René II et de ses ancêtres de la dynastie angevine, pratiquait un mécénat typique de celui des princes de la Renaissance, ces derniers étant conscients que leur puissance reposait tout autant sur le soutien aux arts et aux lettres qu'à leur potentiel militaire. Dans le cas étudié, la pension accordée par Antoine à son « bien amé Mathis Philesius », expert en lettres grecques et latines, devra lui permettre de se consacrer exclusivement à ses études, « affin qu'il n'en soit distrait », sans avoir à se préoccuper des contingences matérielles au quotidien. Le document exhumé par M. Larger permet également de confirmer que Ringmann est « natif du Val de Villers en Voosge[80] ».

Miriam Usher Chrisman considère que Mathias Ringmann fait partie d'une génération d'érudits gravitant autour de l'orbite strasbourgeoise et qu'elle appelle les « linguistes » car leurs travaux portent notamment sur l'étude de la langue latine et grecque. Ce groupe est composé d'enseignants, de clercs ou d'avocats, très marqués par l'Antiquité classique et notamment par l'œuvre de Cicéron. Cela commence avec Sébastien Brant, qui s'est installé à Strasbourg en 1501. Il est alors déjà célèbre pour avoir écrit en 1494 sa *Nef des fous*. Puis, c'est Jacques Wimpheling, lui aussi humaniste réputé, qui s'est établi dans cette ville. La présence à Strasbourg de ces deux célèbres érudits au début du XVIe siècle contribue fortement à y attirer

[79] Il s'agit de l'année selon le nouveau style (avec l'année qui change au premier janvier et non à Pâques), ce qui correspond, dans le calendrier lorrain de l'époque, à l'année 1510.
[80] LARGER Benoît, « Renaissance et mécénat. À propos d'une pension annuelle accordée à Mathias Ringmann », in *MDV*, n° 4, 2002, p. 15-16.

de jeunes lettrés, comme Mathias Ringmann, Beatus Rhenanus, Nicolas Gerbel ou Jérôme Guebwiller. Ces érudits se regroupent vers 1510 au sein d'une *sodalitas literaria*[81]. L'importance de leurs contributions est très variable en quantité et en qualité. Certains se contentent de corriger des épreuves d'imprimerie, d'autres écrivent quelques vers dédicatoires en guise de préface, tandis que certains écrivent des livres entiers (notamment des traités de grammaire ou de pédagogie), ou rééditent des œuvres classiques dans de nouvelles traductions (à l'exemple de Mathias Ringmann et ses *Commentaires* de César traduits en allemand). Ils pensent que le renouveau des études classiques peut entraîner le retour d'une certaine pureté morale et religieuse. Leurs efforts ont permis de promouvoir la culture classique hors du seul cercle des clercs, pour atteindre celui de la haute bourgeoisie. Ces « linguistes » se sentent aussi très concernés par les questions d'éducation et d'instruction. Ils écrivent des traités sur la question. Certains ont été maîtres d'école, comme ce fut le cas de Mathias Ringmann : contrairement à beaucoup de ses confrères, qui publient des œuvres assez ardues et peu accessibles au grand public, il édite à Saint-Dié un traité à l'usage des écoliers, destiné à leur faire apprendre la grammaire latine sous forme d'un jeu de cartes, la *Grammatica Figurata* (1509). Selon Wimpheling, le fait d'avoir placé l'essentiel de la fonction d'enseignement sous la férule des clercs fut une mauvaise chose ; il propose donc de redonner le contrôle de l'éducation aux laïcs. Ce groupe d'érudits encourage l'ouverture d'écoles privées. Dans l'un de ses traités, Wimpheling estime que chaque ville de l'Empire devrait posséder un *Gymnasium*, stade intermédiaire entre les études secondaires et l'université. Est-ce cette préconisation qui aurait poussé les érudits de Saint-Dié à créer un « Gymnase vosgien » ? Nous l'ignorons. En revanche, il est établi que les propositions de Wimpheling ont été à l'origine de la fondation du *Gymnasium* de Strasbourg en 1538[82]. Selon Georges Bischoff, le fait que Mathias Ringmann soit peut-être l'inventeur du mot *America* montre également un désir d'aller à l'essentiel, de trouver des mots simples et faciles à retenir pour expliquer des concepts complexes[83].

Enfin, les travaux de ces érudits « linguistes » auraient fortement contribué à faire émerger les prémices d'une identité nationale allemande. À l'instar de Jacques Wimpheling, dont l'*Epithoma Rerum Germanicarum* vante les qualités du peuple allemand et montre ce que la civilisation de l'Europe lui doit en termes d'arts, d'imprimerie ou d'architecture, ses disciples ont cherché à promouvoir des œuvres mettant en avant l'histoire de leur « nation[84] ».

[81] M.U. Chrisman, *Lay culture, learned culture, op. cit.*, p. 92.
[82] *Ibid.*, p. 98-99.
[83] BISCHOFF Georges, « Les nouveaux mondes de Saint-Dié : une leçon de géopolitique au temps de René II et de Maximilien Ier », art. cit.
[84] M.U. Chrisman, *Lay culture, learned culture, op. cit.*, p. 100-101.

L'introduction aux *Commentaires* de César, traduits en allemand, montrerait que Ringmann ne se considère pas comme français. Ainsi, il propose de traduire le mot *Galli* par « français », par commodité, bien « qu'il y ait des Lorrains, certains Flamands, Alsaciens, Sundgoviens, Suisses, Savoyards et Gaulois qui ne peuvent pourtant pas être considérés comme français ». Ringmann est sans doute aussi le premier à désigner sous le nom de Vosges l'ensemble du massif. Jusque-là, le mot Vôge (ou *Vosegus*, comme écrit César) désignait uniquement la partie sud-ouest du massif, côté lorrain. Pour le nord germanophone, on parlait de *Wasgau*. Avant Ringmann, aucun texte n'évoquait l'ensemble du massif comme un tout cohérent. Il semble être le premier à le faire dans un poème édité en 1506 à la gloire du *Mons Vosegus*, qu'il reconnaît comme sa patrie. Ringmann serait donc « l'inventeur » des Vosges, comme il est peut-être l'inventeur du nom « Amérique[85] ».

Cette première génération d'érudits, les « linguistes », est remplacée autour de 1515 par une seconde génération, celle des « humanistes chrétiens », jusqu'en 1529. Ils s'intéressent davantage à la culture chrétienne qu'à la culture classique[86]. Selon Miriam U. Chrisman, la génération des érudits « linguistes » de Strasbourg (vers 1500-1515) ne produit pas de nouvelles œuvres. Elle se contente généralement de rééditer des œuvres classiques, de les traduire ou de les réviser, les remettre à jour. C'est tout à fait le cas de Mathias Ringmann, qui réédite des œuvres classiques, comme la *Géographie* de Ptolémée, en collaboration avec Waldseemüller, afin de la mettre à jour à l'aide des connaissances nouvelles. Mais il ne s'agit pas d'œuvres inédites à proprement parler[87].

On a pu constater que le sujet du personnel de l'imprimerie déodatienne restait encore en grande partie mal connu des érudits modernes. Si la personnalité de Mathias Ringmann a concentré l'essentiel de leurs interrogations, cela ne signifie pas pour autant que la vie et l'œuvre de ce lettré polyvalent soient aujourd'hui parfaitement mises en lumière ; et l'opacité est encore plus grande concernant les autres contributeurs potentiels de l'atelier créé par Vautrin Lud. Ce manque de connaissances, lui-même inhérent à une quasi-absence de sources, n'a pourtant pas découragé les chercheuses et les chercheurs des deux siècles passés. En se fondant sur les rares éléments de documentation disponibles, ils ont essayé de remonter la piste du

[85] BISCHOFF Georges, « Les nouveaux mondes de Saint-Dié : une leçon de géopolitique au temps de René II et de Maximilien Ier », art. cit.
[86] M.U. Chrisman, *Lay culture, learned culture, op. cit.*, p. 44-45.
[87] *Ibid.*, p. 50.

papier utilisé pour imprimer les travaux du « Gymnase vosgien », et en particulier, naturellement, celui employé pour imprimer le nom de l'Amérique.

3- Où l'équipe s'approvisionne-t-elle en papier ?

Arthur Benoît s'interroge ainsi à propos du papier ayant été utilisé par les chanoines déodatiens pour imprimer les ouvrages sortis de leur atelier, et en particulier la *Cosmographiæ Introductio*, premier livre à proposer de désigner le Nouveau Monde par le nom *America*. Ce papier serait issu d'une filière locale et serait de bonne qualité. M. Benoît pense que le papier pourrait provenir d'une papeterie installée en 1483 sur un terrain appartenant au chapitre et dirigée par un certain Jean Wisse, moyennant le paiement d'un loyer aux chanoines. Henri Bardy estime quant à lui, de manière quelque peu hasardeuse, que cette papeterie était située à l'emplacement d'un établissement industriel en activité à son époque, la bonneterie Blech père et fils[88]. En 1497, la papeterie en question a été rachetée par un certain Jean d'Épinal, qui en a la responsabilité jusqu'à son départ précipité de Saint-Dié en 1512. C'est logiquement dans ce laps de temps que le « Gymnase vosgien » s'y serait approvisionné, ses ouvrages ayant tous été imprimés avant cette date. C'est d'ailleurs en 1512 que le chapitre vend la papeterie à un certain Nicolas Didier[89]. Si cette papeterie déodatienne paraît bien attestée, absolument rien ne vient prouver que c'est bien elle qui a approvisionné les chanoines en papier.

D'autres chercheurs prolongent ces réflexions concernant le papier utilisé par les érudits du chapitre canonial. La recherche de filigrane semble alors devenir un préalable à cette étude. A. Benoît avait déjà souligné à quel point « il serait intéressant de connaître les filigranes de cette papeterie ; cela servirait beaucoup pour reconnaître les imprimés de Saint-Dié[90] ». Pourtant, force est de constater que les érudits du XIXe siècle n'ont presque pas évoqué cette question. Selon Henri Bardy, cela s'expliquerait par le fait que le filigrane de la *Cosmographiæ Introductio* s'avère complexe à observer, car il est situé dans les plis du papier, au niveau des coutures du brochage des feuilles des cahiers[91].

[88] BARDY Henri, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 253-272. Ici, p. 268.
[89] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 188-189.
[90] *Ibid.*
[91] H. Bardy, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », art cit., p. 264.

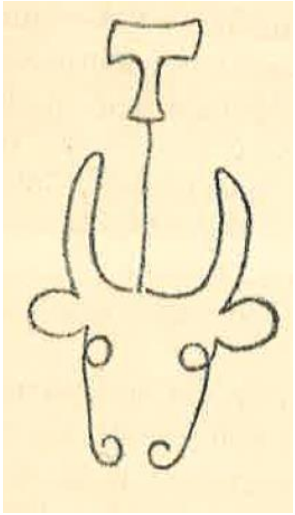


Figure 3 Le filigrane du papier utilisé par l'imprimerie de Vautrin Lud.

Avec quelques efforts, le filigrane de la *Cosmographiæ Introductio* publiée à Saint-Dié en 1507 peut néanmoins être observé, comme on peut le voir sur le croquis ci-contre, dessiné par Henri Bardy à partir de ses propres observations (figure 3). Il consiste en une tête de bœuf surmontée d'un *tau*, ou « croix de Saint-Antoine », les deux éléments étant reliés par un trait vertical. La tête de bœuf seule est très fréquente dans les filigranes de papiers issus d'une aire géographique très vaste, dépassant de loin le seul cadre français. En revanche, la présence du *tau* serait bien plus rare et indiquerait une origine lorraine du papier. On la retrouve en effet incrustée dans les feuilles ayant servi à l'impression d'autres ouvrages publiés dans la région à la même période, telle que la *Nancéide* de Pierre de Blarru, éditée en 1518 par Pierre Jacobi à Saint-Nicolas-de-Port. Le symbole du *tau* était, semble-t-il, la marque de l'ordre de Saint-Antoine-Viennois, aussi surnommé l'ordre des Antonites, présent en Lorraine depuis le XIIIe siècle. Henri Bardy se demande donc si c'est en lien avec cet ordre religieux que ce T aurait pu devenir une marque distinctive pour les papiers lorrains[92].

M. Bardy observe aussi que, dans la *Cosmographiæ Introductio*, ce filigrane est accompagné d'un autre symbole en forme d'étoile à cinq branches. N'ayant observé nulle part ailleurs cette combinaison de signes distinctifs sur aucune feuille de papier du XVIe siècle, il estime avec Gaston Save et Arthur Benoît qu'il pourrait s'agir d'un filigrane qui aurait été spécialement créé pour le « Gymnase vosgien » par la papeterie de Saint-Dié.

Ainsi qu'évoqué ci-dessus, le papier utilisé pour imprimer la *Nancéide* de 1518 comporte un filigrane qui ressemble beaucoup à celui de la *Cosmographiae Introductio*. Henri Bardy y voit un indice par lequel Pierre Jacobi et Vautrin Lud se seraient tous deux approvisionnés à la papèterie de Saint-Dié, dont la marque de fabrique aurait été cette tête de bœuf surmontée d'un T. Cette hypothèse, bien que non prouvée en l'état de la documentation disponible, est plausible. Pierre Jacobi a nécessairement été amené à rencontrer Jean Basin, sans doute plusieurs fois, dans le cadre de l'édition du poème posthume de Pierre de Blarru, la *Nancéide*. Ces rencontres ont pu avoir lieu à Saint-Dié, à soixante-dix kilomètres de là, et on peut imaginer que l'imprimeur portois en aurait profité pour s'y approvisionner en papier et ainsi ne pas faire le voyage du retour à vide[93].

[92] *Ibid.*, p. 265-266.
[93] *Ibid.*, p. 267.

4- À quel usage les ouvrages édités à Saint-Dié sont-ils destinés ?

En parallèle aux questions qui viennent d'être mentionnées concernant le fonctionnement très concret de l'atelier d'imprimerie de Vautrin et Nicolas Lud, plusieurs érudits lorrains se sont également interrogés sur les motivations ayant poussé les savants du cénacle déodatien à imprimer sur leurs propres presses les différents ouvrages mentionnés ci-dessus. Dans la mesure où le « Gymnase vosgien » aurait peut-être eu des fonctions d'enseignement, comme le laisse suggérer l'étymologie de ce mot, certains auteurs modernes ont posé la question du rôle qu'aurait pu jouer son imprimerie dans la publication d'ouvrages à visée pédagogique dans l'entourage du chapitre canonial et de son hypothétique école capitulaire. Le *Novus elegansque…* de Jean Basin de Sandaucourt (1507) ainsi que la *Grammatica figurata*… de Mathias Ringmann (1509) étaient respectivement des traités d'éloquence et de grammaire latine ; la *Cosmographiæ Introductio* (1507) était un manuel d'introduction à la Géographie de Ptolémée. Dès lors, il ne paraît pas impensable que ces plaquettes aient été composées dans l'optique d'une utilisation par les écoliers de Saint-Dié, voire d'un espace géographique plus étendu.

Albert Ronsin a proposé une autre hypothèse pour justifier l'édition de ces quelques manuels sur les presses de Saint-Dié : Vautrin Lud, le mécène principal de cet atelier, aurait ainsi poussé son équipe d'érudits à faire paraître leurs travaux personnels à Saint-Dié dans le but d'occuper les graveurs, brassiers et typographes employés par l'imprimerie déodatienne. Ce personnel a certainement dû être très occupé jusqu'au printemps 1507, au moment où paraissaient les premiers travaux géographiques du « Gymnase vosgien » (*Cosmographiæ Introductio*, dont les deux premières éditions paraissent le 25 avril 1507, grande carte en douze in-folio intitulée *Universalis Cosmographiae… Lustrationes* et petite carte en fuseaux à découper et à coller sur un globe). Une fois cette tâche considérable réalisée, le personnel de l'imprimerie aurait connu une période d'activité très réduite. Sans doute a-t-il été occupé aux révisions ayant abouti à la troisième, puis quatrième édition de la *Cosmographiæ Introductio*, toutes deux datées du 29 août 1507. Mais force est de constater que le travail devait être nettement moins intense. La préparation de la nouvelle mouture de la *Géographie* de Ptolémée prenant beaucoup plus de temps que prévu, les presses ont dû se retrouver en manque d'activité. C'est ce qui aurait pu expliquer pourquoi le chanoine Lud aurait poussé à la publication des ouvrages de Jean Basin et de Mathias Ringmann, suivis de celle de la *Vita Renati Secundi* par

Jean Aluys Calaber en 1510[94]. Cette explication s'appuie néanmoins sur un postulat fragile, considérant que l'imprimerie déodatienne entretenait en permanence une équipe de salariés, dont les gages auraient été en grande partie financés par le mécénat de Vautrin Lud. Or, cette hypothèse paraît peu probable et il aurait été bien plus simple et moins coûteux pour Lud de recruter, à Strasbourg ou ailleurs, des imprimeurs confirmés et louant leur savoir-faire pour effectuer des tâches d'impression ponctuelles.

Albert Ronsin pense également que l'imprimerie de Saint-Dié aurait pu être destinée à mener des expérimentations et à publier des ouvrages érudits à faible tirage. Ainsi, la carte du duché de Lorraine qui clôt le Ptolémée de Strasbourg de 1513 aurait sans doute été imprimée à Saint-Dié dans l'imprimerie de Lud car il s'agissait d'une expérimentation inédite ; cette carte est en effet la première au monde à être imprimée en trois couleurs en utilisant trois bois différents. Le résultat ne s'est d'ailleurs pas révélé très probant. Ce genre d'expérience aurait été plus volontiers pratiqué dans un atelier qui ne recherchait pas la rentabilité plutôt que chez un imprimeur commercial comme Jean Schott[95].

Enfin, le colloque organisé à Saint-Dié-des-Vosges en 2007 a rappelé que l'imprimerie déodatienne avait pour particularité de fonctionner avec des caractères romains, tandis que celles de Saint-Nicolas-de-Port, Toul ou Longeville-devant-Bar avaient recours à la même époque à des caractères gothiques. Ces derniers étaient destinés à imprimer des livres pour un public de marchands lettrés, de petits clercs… tandis que les caractères romains s'adressaient à un public érudit. L'imprimerie de Saint-Dié aurait donc dès le départ eu pour ambition de toucher un public très cultivé. Or, le débouché local devait être très rare pour ce genre de livres. Il devait être prévu dès l'origine du projet de vendre la production à Strasbourg en priorité, via le réseau des éditeurs avec lesquels les membres du « Gymnase vosgien » avaient l'habitude de travailler (Schott, Grüninger, etc.). De là, les livres imprimés à Saint-Dié pouvaient être diffusés dans tout le Saint-Empire, notamment par le biais de la foire du livre de Francfort[96].

La lecture des lignes qui précèdent aura peut-être laissé un certain goût d'inachevé, voire de frustration, tant les hypothèses formulées par les savants modernes en Lorraine ou aux États-Unis ont peiné à lever un pan du voile sur la plupart des questions posées par cette imprimerie

[94] A. Ronsin, « *Carta Itineraria Europæ*. La première carte routière murale d'Europe, éditée à Saint-Dié en 1511 », art cit., n° 3, p. 7.
[95] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit., p. 407-408.
[96] « Table ronde : La place de l'imprimerie déodatienne dans l'imprimerie des années 1480-1520 » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, *op. cit.*, p. 49-59.

déodatienne du début du XVIe siècle. Qu'il s'agisse de son cadre chronologique de mise en service, de ses moyens de financement, de son fonctionnement concret ou de son personnel, le manque criant de documentation n'a que trop rarement permis de parvenir à des conclusions solidement établies. Ces travaux se sont révélés de qualité très inégale, comme le rappelle Albert Ronsin dans sa thèse consacrée aux débuts du livre imprimé en Lorraine : « En résumé peu de travaux solides, les moins valables n'étant malheureusement pas les plus anciens[97]. »

On pourrait logiquement penser que la question de la localisation de cette imprimerie se heurterait exactement aux mêmes limites. Ce serait sans compter sur l'opiniâtreté de quelques érudits de la fin du XIXe siècle, qui ont mis tout leur zèle à tenter de prouver qu'il était possible de déterminer sans erreur possible la localisation des presses qui avaient imprimé pour la première fois le mot *America*. Plus que toutes les autres questions examinées précédemment, c'est celle-ci qui a le plus intéressé les savants des deux mondes, car elle avait pour incidence de donner corps au « baptême de l'Amérique », de lui apporter un lieu où il serait ensuite possible de venir se recueillir.

D) Où est située cette imprimerie ?

Où se situait précisément l'imprimerie de Vautrin Lud ? La question s'est très tôt posée à certains membres de la Société philomatique vosgienne, l'un d'eux allant jusqu'à réaliser une étude approfondie dont les conclusions, plus qu'alambiquées, en sont arrivées à la localiser très exactement… à l'endroit où se dressait la maison du premier président de ladite société, Henri Bardy. Une coïncidence qui sera bien plus tard l'objet de railleries et de cynisme de la part des philomates des générations suivantes. Mais à la fin du XIXe siècle, les conclusions de cette étude semblent avoir fait l'unanimité. Les conséquences en furent multiples : loin de n'être qu'une question de prestige pour monsieur Bardy, heureux propriétaire de la maison en question, cette localisation très hasardeuse entraîna la création d'un lieu de mémoire, aujourd'hui disparu, mais dont l'écho résonne (très modestement) jusqu'à nos jours près du parvis de la cathédrale de Saint-Dié-des-Vosges.

1- Localiser le lieu du « baptême » de l'Amérique

La carte postale reproduite ci-dessous (figure 4) est une photographie prise par Adolphe Weick, photographe-éditeur très en vue à Saint-Dié au début du XXe siècle, depuis la place

[97] A. Ronsin, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, *op. cit.*, p. 36.

Jules-Ferry, devenue de nos jours la place Charles-de-Gaulle et située face à la cathédrale[98]. Adolphe Weick est, comme bon nombre d'habitants de la petite ville vosgienne en ce tournant du XXe siècle, originaire d'Alsace où il a vu le jour en 1861. Ayant opté pour la nationalité française, ses parents se sont installés à Épinal après le traité de Francfort de 1871. C'est Adolphe Weick qui décide de s'établir plus tard à Saint-Dié. Il intègre rapidement le cercle des notables locaux, son occupation de photographe le conduisant à assister à tous les évènements mondains. Il devient ainsi président de la Société des fêtes et compte, comme bon nombre des élites locales, parmi les membres de la Société philomatique vosgienne. Figure incontournable de Saint-Dié jusqu'à sa mort des suites d'un bombardement le 8 juillet 1915, il incarne parfaitement ce que Jean-Claude Fombaron a nommé la « génération Alsace », celle qui a, plus que tout autre, contribué à animer la vie économique, politique et culturelle de sa ville d'adoption jusqu'au premier conflit mondial[99].



Figure 4 Carte postale représentant la pharmacie Serrès, place Jules-Ferry, vers 1900. Cliché : Adolphe Weick.

Ce document met en scène la maison d'Henri Bardy, président-fondateur de la Société philomatique vosgienne depuis 1875, et qui conservera ce titre (tout au moins de manière honorifique) jusqu'en 1908, environ un an avant sa mort le 1er décembre 1909. Le rez-de-chaussée est une pharmacie, qui fut celle de M. Bardy à partir de 1856 jusqu'à ce qu'il décide d'en céder la direction à son fils Mathieu en 1892 et de prendre sa retraite à l'âge de 63 ans. Mathieu ayant trouvé la mort dix ans plus tard, la

[98] On se reportera aux plans diachroniques de la ville de Saint-Dié, présentés en annexe 4 du présent ouvrage.
[99] *Images du vieux Saint-Dié, catalogue de l'exposition du fonds Adolphe Weick organisée par la Société des Amis de la Bibliothèque et du Musée de Saint-Dié du 24 novembre 1990 au 13 janvier 1991*, Saint-Dié-des-Vosges, SABM, 1992, vol. 1-la ville, p. 6-7.

pharmacie est reprise par Louis Serrès, pharmacien « de première classe » et diplômé de l'École supérieure de pharmacie de Nancy.

Si la carte postale n'est pas datée, il est possible d'estimer que la photographie a été prise entre le 1er octobre 1902, date à laquelle M. Serrès a repris le fonds de commerce, et le 15 juillet 1911. C'est en effet à cette date qu'une plaque commémorative du « baptême de l'Amérique » a été apposée au-dessus du linteau des deux fenêtres du rez-de-chaussée situées à droite de l'entrée de la pharmacie, adoubant ainsi officiellement ce lieu en tant que « Maison de l'Amérique », là où les érudits du « Gymnase vosgien » auraient imprimé pour la première fois, en 1507, le mot *America*. Bien que la plaque en question n'apparaisse pas encore sur ce cliché, la maison est déjà considérée, en ce début de XXe siècle, comme le lieu ayant autrefois été le théâtre des brillants travaux géographiques des protégés du duc René II. C'est ce qui explique que cette bâtisse ait fait l'objet d'un cliché de la part de M. Weick, transformé ensuite en carte postale.

Est-il vraiment possible de croire que le lieu précis de la première impression du nom de l'Amérique ait pu être établi aussi précisément ? Par quelle succession de circonstances les élites de Saint-Dié, puis celles du Nouveau Monde en sont-elles arrivées à prendre pour argent comptant cette affirmation pseudo-scientifique très vite érigée en mythe local, puis à la perpétuer pendant un demi-siècle, sans que les voix discordantes ne parviennent réellement à faire entendre leurs griefs, voire leurs sarcasmes ? On pourrait simplement avancer le fait que beaucoup de Déodatiennes et de Déodatiens, à commencer par le propriétaire de cette maison, Henri Bardy, avaient eu *envie* de croire en cette histoire, forgée de toute pièce par Gaston Save quelques années auparavant, dans le contexte du quatrième centenaire du premier accostage de Christophe Colomb dans les Caraïbes.

Ce mythe de la « Maison de l'Amérique » est en effet né en 1890, dans un article publié dans le quinzième numéro du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*. Save y ambitionne, à l'appui du testament de Vautrin Lud, d'identifier le lieu précis où se trouvait la maison du chanoine. Cette maison aurait sans doute été, selon l'artiste-peintre, un important foyer pour les études artistiques, littéraires et scientifiques[100].

Le paragraphe « S » du testament de Vautrin Lud stipule que le document a été « faict et récolté par ledit testateur et récité en son hostel on palle… ». Save pense que ces deux derniers mots signifient « au poêle » (c'est le sens du mot latin *palla*), ce qui impliquerait que le testament aurait été dicté par Lud à son notaire dans sa propre maison, au coin du poêle, dans

[100] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 273-277.

la pièce principale. Cette explication, pour logique qu'elle soit, ne permet pas de connaître l'emplacement de la maison de Vautrin Lud. Dès lors, comment « retrouver » la demeure où aurait œuvré le « Gymnase vosgien » près de quatre siècles auparavant ? Puisque Gaston Save ne peut identifier l'emplacement de la maison de Vautrin Lud, il décide de s'intéresser à un membre de son entourage proche, son neveu Nicolas qui, nous l'avons vu, est associé de manière certaine au cénacle déodatien. Save a l'intuition que les presses déodatiennes étaient installées chez Nicolas Lud, et non chez Vautrin. Bien qu'absolument aucun document n'ait fait état de cette hypothèse jusqu'alors, Gaston Save décide de creuser cette piste. S'appuyant sur un contrat daté de 1505, dans lequel on apprend que Nicolas a racheté au chapitre la part qu'il avait sur la succession de son père Johannes (le frère aîné de Vautrin), mort l'année précédente, Save pense détenir la clé de la localisation de l'imprimerie Lud. Ce contrat, reproduit dans l'article, fait état d'une maison « séant devant la Pierre Hardie, on lieu qu'on dit le grand bouillé ». Save estime que deux lieux à Saint-Dié ont répondu par le passé à cette appellation de « Pierre-Hardie » ; l'un d'eux était une « terrasse ou perron, située sur la place des Vosges[101], derrière la Grande Fontaine, dans l'axe de la rue, à environ 11 mètres (5 verges et 2 pieds) de la façade de la maison Bardy ». L'autre Pierre-Hardie était le nom donné au tribunal de l'officialité, qui siégeait entre la rue Saint-Charles et le parvis de l'évêché. Mais Save ne croit pas qu'il faille retenir cette seconde localisation ; dans le cas contraire, le contrat n'aurait pas manqué de préciser qu'il s'agissait du lieu où se tenait le tribunal[102].

Save a donc une préférence pour l'une des maisons situées place des Vosges (qui ne prendra le nom de Jules Ferry que six ans après la publication de son article). Le contrat de 1505 stipulant que la maison achetée par Nicolas Lud possédait un terrain à l'arrière, Save procède par élimination et rejette toutes les maisons à arcades situées face à la maison Bardy, puisqu'elles ne possèdent pas de terrain au moment où l'artiste-peintre procède à son enquête. Il souligne en revanche que toutes les maisons situées du côté de la pharmacie du président de la Société philomatique vosgienne, elles, étaient bien dotées de terrains en arrière-cour. La maison de Nicolas Lud devait donc se trouver de ce côté de la place. Mais Save ne s'arrête pas en si bon chemin. Les deux maisons voisines de celle de M. Bardy ne correspondraient pas non plus à la description donnée par le contrat, qui précise que la maison en question était entourée des deux côtés. Or, l'une des maisons potentiellement candidate est située à une extrémité de la

[101] La place des Vosges est l'ancien nom de la place Jules-Ferry avant 1896, elle-même reconfigurée après la reconstruction de la ville après 1945 et portant désormais le nom de « place Charles-de-Gaulle ». Il s'agit de la place principale de Saint-Dié, jouxtant la cathédrale.
[102] G. Save, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », art cit., p. 275-276.

place des Vosges, et n'est donc pas entourée des deux côtés. Il reste un dernier bâtiment à envisager, mais lui non plus ne peut pas correspondre. En effet, le contrat précise également que la maison rachetée par Nicolas Lud est située au lieu-dit « le grand bouillé », que Save traduit par « grande fontaine » en ancien patois. Or, il n'y a pas de grande fontaine sur la place des Vosges ; Gaston Save s'est donc procuré aux archives d'Épinal un plan de Saint-Dié de 1739, ainsi qu'un autre plan plus ancien offrant une représentation de la ville en perspective. Save y observe sans déplaisir qu'il y avait bien une grande fontaine située juste devant la maison désormais occupée par Henri Bardy et sa pharmacie. Save en est convaincu : la maison de son collègue président de la Société philomatique vosgienne serait bien celle que possédait autrefois Nicolas Lud, l'un des acteurs du « Gymnase vosgien », lui dont les initiales apparaissent au même niveau que celles de Vautrin Lud dans la marque d'imprimerie située en dernière page de la *Cosmographiæ Introductio* de 1507[103].

On l'aura compris, rien ne tient debout dans cette tentative de localisation proposée par l'érudit et artiste Gaston Save. Il part du principe que les presses du « Gymnase vosgien » devaient se trouver chez Nicolas Lud, ce que rien ne vient confirmer et ce qu'aucun auteur n'a jamais avancé jusqu'alors. Certes, la dédicace de Jean Basin pour son livre *Novus eleganque*… (1507) semble montrer que Nicolas Lud avait la responsabilité de l'imprimerie, au moins sur le plan logistique : « généreux Nicolas, [voici] ce petit livre que tu viens de confier à tes libraires pour l'impression… illustre Nicolas qui a donné l'ordre de faire paraître un tel ouvrage si instructif[104] ». Mais ce passage ne prouve pas qu'une imprimerie était installée à son domicile. En outre, Gaston Save bâtit son raisonnement sur des plans dont la trame viaire ne correspond sans doute plus à celle du début du XVIe siècle. Dans sa quête de la fameuse maison, il en vient à éliminer des possibilités au prétexte que certaines maisons n'ont pas de terrain à l'arrière, alors que le contrat sur lequel il fonde sa démonstration en mentionne un. Or, le quartier canonial ayant été incendié en 1554, il est fort probable que toute la trame viaire a été revue et que la configuration des maisons a sensiblement évolué depuis la Renaissance. Save se fonde donc sur des données vraisemblablement erronées, tout en adoptant un paradigme et des méthodes de recherche qui le sont tout autant. Argumentation très hasardeuse qui en vient à conclure que la pharmacie Bardy était autrefois le lieu où fut imprimé pour la première fois le mot « Amérique ». Nous sommes donc fondés à nous demander si ses conclusions ont été bien reçues par son entourage, à commencer par ses collègues de la Société philomatique, ou bien si l'accueil fut un peu frais.

[103] *Ibid.*, p. 277.
[104] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 27.

On peut d'abord se demander ce qu'en a pensé le principal intéressé, Henri Bardy. À vrai dire, celui-ci semble tout à fait enchanté des conclusions de son ami et porte à ses travaux sur la question un regard des plus estimables. Il reprend lui-même à son compte le fait que sa propre maison est bien celle qui a abrité l'imprimerie du « Gymnase vosgien », Save l'ayant selon lui « démontré de la manière la plus évidente ». Pourtant, le président de la Société philomatique sent bien qu'il est nécessaire de tempérer un peu cette affirmation, car il faut prendre en compte les destructions causées par les nombreux incendies qu'a connu Saint-Dié depuis l'époque des protégés de René II. Dès lors, il nuance en écrivant que la maison de Nicolas Lud était, par rapport à la sienne, celle « qui se trouvait jadis sur son emplacement[105] ». C'est pourtant bien une vue de la maison de M. Bardy qui est envoyée à Chicago afin d'être présentée à la *World Columbian Exhibition* de 1893. Et quand bien même le cartouche accompagnant la photo (portant la référence « 691 » dans l'exposition) précise bien qu'il ne s'agit pas de la maison proprement dite, mais de celle située au même emplacement[106], la vision de cette bâtisse contemporaine a certainement contribué à entretenir, volontairement ou non, une certaine confusion dans l'esprit des visiteurs américains venus découvrir l'histoire de leur « marraine » à l'occasion de cette grandiose exposition universelle.

Face à de telles coïncidences entre la prétendue localisation des presses du « Gymnase vosgien » et celle de la maison du président de la Société philomatique vosgienne quatre siècles plus tard, on ne peut manquer de faire preuve d'une certaine circonspection, pour ne pas dire d'ironie. Qui a vraiment eu l'idée de vérifier cette hypothèse ? Gaston Save s'est-il lancé dans cette recherche en toute bonne foi ou bien peut-on imaginer que M. Bardy l'aura plus ou moins encouragé à mener cette recherche en lui suggérant par avance la conclusion à laquelle il serait souhaitable qu'il parvienne ? Si l'on se souvient que Denys d'Halicarnasse avait mentionné que la grotte du Lupercal était opportunément située au pied de la colline du Palatin, sous la maison de son protecteur Auguste, on peut admettre qu'une même logique de légitimation par un lieu de mémoire puisse être mise en œuvre à Saint-Dié. Nous avons montré dans le premier chapitre de cet ouvrage que la Société philomatique vosgienne s'était, peu après sa fondation en 1875, érigée en digne continuatrice de l'œuvre des savants du « Gymnase vosgien ». L'association entre la maison de Nicolas Lud, où les presses auraient été installées au début du XVIe siècle, et la maison du président de la société savante locale à la fin du XIXe siècle faisait alors

[105] H. Bardy, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », art cit., p. 270-271.
[106] CURTIS William Eleroy, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, Washington, W.H. Lowdermilk Company, 1893, p. 157-169.

parfaitement sens. Pourtant, quel que soit le niveau de mauvaise foi du duo Save/Bardy, force est de constater que bien peu de voix se sont élevées à court et moyen terme pour remettre en cause leurs affirmations. Si certains n'ont certainement pas été dupes dès cette époque, peu de voix discordantes se sont officiellement fait entendre à ce sujet. Comme nous aurons l'occasion de l'évoquer plus précisément dans la seconde partie de cette thèse, cette affirmation s'est rapidement muée en fait établi, et la pharmacie Bardy est vite devenue la « Maison de l'Amérique » dans l'imaginaire collectif, jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Frank Mason évoque ainsi cette pharmacie « dont le génial propriétaire, en tant que président de la société archéologique de Saint-Dié, préserve dignement les traditions d'un site sanctifié par le souvenir de Vautrin Lud et du Gymnase[107] ».

Cette maison aura, au fil du temps, été affublée de trois plaques commémoratives, reçu par deux fois les honneurs de l'*American Legion* et la municipalité hésitera longtemps à détruire son dernier pan de mur noirci par l'incendie volontaire de novembre 1944, ne sachant trop que faire de ce symbole un peu embarrassant dans le nouveau plan de la reconstruction de Saint-Dié. Cela montre à quel point la construction d'un mythe local né sur des spéculations aussi hasardeuses que celles établies par un artiste et érudit dilettante aura marqué durablement l'espace déodatien, même après que le bâtiment aura été en grande partie réduit à néant.

2- Une remise en cause de cette localisation

Il faut en effet attendre la fin des années 1950 pour que soient publiées des remarques remettant en cause, parfois de manière très cinglante, les conclusions auxquelles était parvenu Gaston Save et auxquelles avait adhéré sans trop de peine Henri Bardy un demi-siècle plus tôt.

C'est Georges Baumont, ancien professeur de lettres au lycée de Saint-Dié, bibliothécaire bénévole de la ville depuis son départ en retraite et grand érudit local qui exprime avec le plus de verve tout le mal qu'il pense de ce qu'il considère comme un simple fantasme. Selon lui, le « Gymnase vosgien » n'est qu'une reconstruction *a posteriori*, forgée de toutes pièces par les premiers responsables de la Société philomatique[108]. Ceux-ci n'auraient jamais cherché à vérifier si les affirmations concernant la fameuse maison du « baptême de l'Amérique » pouvaient avoir le moindre fond d'authenticité. M. Baumont souligne avec force les incohérences de l'article fondateur de Gaston Save, en montrant qu'il avait choisi de traduire

[107] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 668.
[108] Voir ci-dessus, p. 105.

certains mots d'une manière qui allait dans le sens de sa démonstration, tel ce mot « *bouillé* » que Save avait choisi de traduire par « fontaine », ce qui n'a rien d'une évidence[109]. Cette attaque en règle menée par Georges Baumont contre le « Gymnase vosgien » et la « Maison de l'Amérique » s'inscrit dans le sillage des *Mythologies* de Roland Barthes, publiées en 1957, soit un an avant les premières critiques publiées par le bibliothécaire de Saint-Dié. Celui-ci a peut-être été inspiré par le concept de « mythoclastie » par lequel le philosophe dénonçait les mythes et estimait qu'il convenait de les détruire[110].

Voici présentées à grands traits les principales interrogations posées par les érudits en Lorraine et, secondairement, aux États-Unis concernant l'imprimerie fondée par Vautrin Lud au début du XVIe siècle. Si ces questions, ainsi que celles liées plus généralement au chapitre de Saint-Dié et au « Gymnase vosgien », ont donné l'occasion à bon nombre de savants lorrains d'exprimer des points de vue parfois très contradictoires, on doit constater que les Étatsuniens y ont moins pris part, se contentant souvent de reprendre ce qui avait été écrit par leurs homologues de ce côté de l'Atlantique. De notre point de vue, l'explication en est relativement simple ; les Étatsuniens qui s'intéressent à l'histoire de la dénomination de l'Amérique accordent relativement peu d'importance à la ville dans laquelle ce nom a été élaboré. L'analyse approfondie des manuels scolaires ou de la presse généraliste des États-Unis, que nous présenterons plus loin dans ce volume, a confirmé notre intuition sur ce point. Lorsque Saint-Dié y est mentionnée, ce n'est presque jamais pour elle-même, mais essentiellement pour situer un cadre historique plus large concernant les origines du nom de l'Amérique. Rien d'étonnant donc à constater une faible appétence de la part des intellectuels étatsuniens concernant le chapitre canonial de Saint-Dié, le « Gymnase vosgien » ou le fonctionnement de l'imprimerie du chanoine Lud. Il en va tout autrement, comme nous allons le montrer maintenant, des travaux géographiques issus de cet atelier d'impression, dans la mesure où ils concernent cette fois au premier chef l'apparition du mot *America*.

Il sera intéressant de se demander si, contrairement aux questions qui viennent d'être évoquées à propos de la première imprimerie déodatienne, les savants étatsuniens se sont davantage investis dans la quête de réponses concernant les productions réalisées à Saint-Dié il y a cinq siècles. Il va être ici question de la *Cosmographiæ Introductio*, livret de cinquante-

[109] BAUMONT Georges, *Saint-Dié-des-Vosges, origines et développement*, Paris, s.n., 1961, p. 361. Voir aussi BAUMONT Georges, « Notes de lecture », in *BSPV*, n° 62, 1958, p. 60-61.
[110] « Mythes littéraires » in *Dictionnaire culturel de la France au XXe siècle*, Robert Jouanny (éd.), Paris, Belin, 2008, p. 232-236.

deux feuillets et essentiellement connu pour être le premier ouvrage à proposer le nom *America* pour désigner le Nouveau Monde et à donner une justification de ce choix. Les cartes issues des mêmes réflexions que cet opuscule seront analysées à part dans le chapitre suivant, car elles méritent selon nous un traitement indépendant du fait de la très grande vitalité des réflexions qu'elles ont engendrées chez les érudits des deux rives de l'Atlantique.

Si les pages qui suivent seront l'occasion de dresser une forme d'« état de l'art » historiographique sur la question, l'objectif principal n'est pas là ; il s'agit bien de déterminer dans quelle mesure les universitaires, érudits amateurs, essayistes… lorrains et étatsuniens se sont emparés de l'histoire du nom de l'Amérique et selon quelles perspectives ils l'ont analysée. Ce panorama sera aussi l'occasion de nous demander si les États-suniens ont mis davantage d'engouement à comprendre cette plaquette qu'ils ne l'ont fait à propos du chapitre des chanoines de Saint-Dié et du « Gymnase vosgien ».

II) L'étude de la *Cosmographiæ Introductio*, ouvrage emblématique de l'imprimerie des chanoines de Saint-Dié

Avant qu'elle ne connaisse un déménagement vers de nouveaux locaux inaugurés en avril 2023, la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges disposait d'une salle du Trésor consacrée à l'exposition de ses pièces les plus précieuses, en particulier quelques manuscrits et incunables transférés à la municipalité à la suite de la nationalisation des biens du clergé sous la Révolution. Parmi les ouvrages les mieux mis en valeur dans les vitrines de cette salle, on pouvait admirer, non loin d'un splendide graduel de chœur composé lui aussi au début du XVIe siècle, deux exemplaires d'une plaquette dont le nom complet est *Cosmographiæ Introductio cum quibus dam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis*[111]. L'un de ces deux exemplaires a été acquis à la suite d'une vente aux enchères parisienne en 1924 ; le second a été légué à la municipalité en 1979 par un illustre citoyen de Saint-Dié. Selon les recherches bibliographiques effectuées par Albert Ronsin, il ne reste plus de nos jours qu'une vingtaine

[111] En dessous de ce titre principal, composé en majuscules, se trouve un sous-titre en minuscules : « *Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes. Universalis Cosmographiæ descriptio tam in folio cß plano/eis etiam insertis que Ptholomeo ignota a nuperis reperta sunt* ». Le titre complet peut être traduit de la manière suivante : « Introduction à la cosmographie avec quelques éléments de géométrie et d'astronomie nécessaires à cette science. Avec, en plus, quatre récits de voyages maritimes d'Amerigo Vespucci. Présentation complète de la Cosmographie à l'aide, à la fois, d'un solide et d'un plan. On y a aussi ajouté des notions ignorées de Ptolémée et qui ont été récemment découvertes ». Traduction du latin par Pierre Monat, dans RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991. Le lecteur voudra bien nous pardonner d'utiliser à partir de maintenant la seule mention de *Cosmographiæ Introductio* pour désigner cet ouvrage, à des fins de commodité.

d'exemplaires de cette plaquette recensés dans les collections publiques du monde entier, toutes éditions confondues. Ainsi, en 1970, treize exemplaires se trouvaient en France, sept aux États-Unis, un en Autriche et un au Royaume-Uni[112]. Cette plaquette, dont l'achevé d'imprimer mentionne la date de 1507 et la ville de Saint-Dié, dans les montagnes vosgiennes comme lieu d'impression, est le premier livre jamais publié à avoir nommé les terres reconnues par Amerigo Vespucci du nom d'« Amérique ». Au chapitre VII, on mentionne déjà *Amerigé* et *America*. Mais c'est au chapitre IX que se trouve le célèbre passage considéré comme l'acte de baptême de l'Amérique : « Une quatrième partie du monde a été découverte par Americo Vespucci comme on le dira dans les pages suivantes : et je ne vois pas pourquoi on s'opposerait à ce que cette terre soit appelée, à partir du nom de celui qui l'a découverte, Americo, homme à l'intelligence pénétrante, Ameri-gê, terre d'Americo, soit America, puisque c'est de noms de femmes que l'Europe et l'Asie ont tiré leur nom. On pourra mieux comprendre sa situation et les mœurs de ses habitants grâce aux deux fois deux récits de navigation qui suivent. » Dans la marge de ce passage, le nom *America* est repris.

Cet ouvrage fait incontestablement partie de l'identité déodatienne moderne. En tant qu'objet de fierté (surtout depuis qu'un premier exemplaire fut acquis par la ville dans l'entre-deux-guerres), il n'a pas manqué d'être abondamment analysé sous toutes ses coutures par des érudits lorrains qui ont fait part de leurs recherches dans les revues des sociétés savantes, et en particulier dans celle de la Société philomatique vosgienne. On trouve en effet dans les lignes de ce bulletin de nombreux articles s'y rapportant, soit parce qu'ils lui sont totalement consacrés, soit parce qu'ils y font référence d'une manière ou d'une autre. Les chercheuses et chercheurs étatsuniens ont également mentionné cette plaquette depuis le XIXe siècle, sans toutefois apporter de nouvelles pistes décisives, contrairement au rôle qu'ils ont joué dans ce domaine concernant les cartes attribuées au cénacle vosgien autour de 1507. Frank Mason, ancien Consul général des États-Unis à Francfort, exprime ainsi son intérêt pour cet ouvrage au début des années 1890 : « Ce petit livre et l'histoire de sa rédaction et de sa publication, ainsi que la part imprévue qu'il a joué dans le baptême de l'hémisphère occidental, constitue une des histoires les plus curieuses dans toutes les archives de la bibliographie » ; il s'agit d'« une publication qui, dans le crépuscule précoce de l'histoire de l'Amérique a fait du petit hameau de Saint-Dié la marraine (*godmother*) de notre puissant continent[113] ». Pour le bibliophile John B. Thacher, cet ouvrage est un véritable trésor pour tout collectionneur : il « pourrait bien

[112] RONSIN Albert, « 133. Saint-Dié (Vosges) » in *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVIe siècle*, Van der Vekene et Desgraves (éd.), Baden-Baden, Heitz, 1970, p. 45-49.
[113] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit. Voir p. 651.

constituer la pierre angulaire sur laquelle construire une bibliothèque américaine[114] ». Plus proche de nous, John Hessler, bibliothécaire principal en cartographie à la division de la géographie et des cartes de la Bibliothèque du Congrès de Washington, estime que cette plaquette « peut être considérée comme l'un des textes les plus importants de l'histoire de la cartographie – et peut-être aussi de l'histoire des Amériques[115] ».

En ayant à l'esprit ces observations des plus dithyrambiques, on peut être porté à se demander dans quelle mesure la présence originelle du nom *America* a pu orienter, depuis 1875, les érudits lorrains et étatsuniens dans l'analyse de cette plaquette, dont le contenu s'avère somme toute très banal par ailleurs. On tentera de répondre à cette question en observant tout d'abord la manière dont ils ont analysé le contexte de réalisation de cette plaquette, de sa genèse à l'identification des sources qui ont été mobilisées pour la rédiger. La quête du ou des auteurs de ce livret, source de nombreuses controverses, sera ensuite relatée. Enfin, il sera question de la manière dont les savants ont, depuis deux siècles, œuvré à la compréhension des différentes éditions de cet opuscule et à la mesure de leur succès au moment de leur publication.

A) Le contexte de la réalisation de l'ouvrage

1- Pourquoi avoir publié cette plaquette ?

Les érudits de la Société philomatique vosgienne et d'autres sociétés savantes lorraines se sont d'abord demandé dans quelles circonstances ce petit ouvrage avait été pensé, conçu et réalisé. Ils n'étaient pas en *terra incognita*, puisqu'Alexander von Humboldt avait commencé à réfléchir à cette question dès les années 1830, dans un fameux ouvrage écrit pour l'essentiel à Paris et publié dès l'origine en langue française[116]. Les érudits lorrains se sont donc souvent inspirés de ces premières réflexions sur le sujet. Ils ont également pu compter sur des ouvrages de bibliographie lorraine publiés dès le milieu du XIXe siècle, leur donnant ainsi un support de travail important pour bâtir leurs propres théories[117]. Toutefois, l'existence de ces travaux antérieurs à 1875 a eu pour conséquence de propager pendant longtemps des idées reçues à propos de cette plaquette. Les conclusions portées par un aussi grand savant que Humboldt, bien qu'en partie erronées, ont eu tendance à être largement prises pour un dogme intouchable,

[114] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 143
[115] HESSLER John W. (éd.), *The naming of America : Martin Waldseemüller's 1507 World Map and the Cosmographiæ Introductio*, Washington et Londres, Library of Congress & Giles, 2008, p. 39.
[116] HUMBOLDT Alexander von, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, Paris, Gide, 1836-1839, livre IV, p. 108-118, *passim*.
[117] BEAUPRÉ Jean-Nicolas, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970 [1845]. J.-N. Beaupré, *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine, 1500-1700*, *op. cit.*

et force est de constater que certaines de ses affirmations et hypothèses à propos de la *Cosmographiæ Introductio* sont longtemps restées paroles d'Évangile. Il en est parfois résulté un savoir quelque peu sclérosé de la part de certains érudits lorrains, qui semblaient hésiter à remettre en cause les conclusions du savant prussien.

C'est d'abord la question du contexte de mise en chantier de cet opuscule qui a intéressé certains érudits à partir de 1875. Albert Gérard fait ainsi le lien entre la *Cosmographiæ Introductio* et la *Géographie* de Ptolémée, savant grec d'Alexandrie ayant vécu au IIe siècle et qui serait « resté l'oracle successif de l'immobile moyen-âge[118] ». Cette réflexion indique à quel point les stéréotypes sur une période médiévale supposée figée, incapable de sortir de cadres intellectuels immuablement imposés par l'Église, reste puissante chez bien des intellectuels de la fin du XIXe siècle. Elle révèle également un manque de connaissances précises de la part de M. Gérard sur le sujet, puisque la *Géographie* (que l'Occident médiéval tardif a renommé *Cosmographie*), était inconnue de la chrétienté occidentale jusqu'en 1397, date à laquelle le diplomate et lettré byzantin Manuel Chrysoloras arriva à Florence, ville où commençaient à frémir les signes avant-coureurs de la Renaissance, afin d'y enseigner le grec à la requête des érudits de la ville. Il avait apporté avec lui plusieurs manuscrits, dont un exemplaire de la *Géographie* de Ptolémée, qui devait ensuite servir de source pour toutes les copies européennes ultérieures. Chrysoloras commença à traduire la *Géographie* en latin et c'est Jacopo d'Angelo qui acheva cette tâche entre 1406 et 1410. Elle fut alors rebaptisée *Cosmographie*, car elle faisait la synthèse entre les sciences célestes et terrestres. Une fois traduite en latin, la *Cosmographie* connut une diffusion rapide à Florence et dans le reste de l'Italie. Les premières éditions ne comprenaient pas de cartes, même si de riches marchands florentins passaient rapidement commande de cartes manuscrites réalisées à partir des tables de coordonnées rédigées par Ptolémée.

C'est à l'occasion du concile de Constance, réuni entre 1414 et 1418 afin de régler la crise que traverse alors la papauté que la *Cosmographie* fait son apparition hors d'Italie. Ce concile est l'un des plus grands rassemblements d'érudits de l'histoire européenne, ayant réuni entre 40 000 et 150 000 participants selon les sources. Mis en contact de cette foule de prélats, lettrés, copistes, juristes, secrétaires, ambassadeurs, universitaires et artistes, la *Cosmographie* contribue à bouleverser bien des conceptions géographiques et devient rapidement, dans les

[118] GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, n° 7, 1881-1882, p. 65-87. Ici, p. 68.

milieux cultivés du Quattrocento, un symbole de l'humanisme dans son ensemble[119]. Il s'agit donc bien davantage d'un ouvrage représentatif des débuts de la Renaissance que le symbole d'un « immobile » et fantasmé Moyen Âge.

Albert Gérard précise que la *Cosmographie* a rapidement intéressé les premières générations d'imprimeurs, d'autant que la seconde moitié du XVe siècle est marquée par un grand bouillonnement dans le domaine des découvertes géographiques, principalement grâce aux navigations portugaises. Six éditions latines existent déjà avant la mise en chantier de l'ambitieux projet déodatien, chacune d'elles s'attelant à ajouter les terres récemment découvertes, qui étaient alors qualifiées de « terres en dehors de Ptolémée » (*regiones extra Ptolemoeum*), celles dont le savant alexandrin ne pouvait pas avoir entendu parler. C'est dans ce contexte que Vautrin Lud (peut-être sur la suggestion, voire la demande expresse de René II, mais ce n'est pas certain) commence à mettre en chantier une nouvelle édition, destinée à surpasser toutes les autres. Non seulement elle comprendra des cartes dont le nombre et la qualité n'auront encore jamais été vus, mais le texte sera en outre le plus fidèle possible à l'original grec et corrigera le grand nombre d'erreurs de traduction et de copie en latin qui se sont surimposées au fil des décennies.

Albert Gérard poursuit en évoquant la manière dont Vautrin Lud, principal mécène et ordonnateur du projet, s'est entouré d'une équipe composée des meilleurs spécialistes qu'il ait pu trouver dans la vallée du Rhin pour mener à bien cette tâche immense, dont il n'a peut-être pas bien mesuré l'extrême complexité. Martin Waldseemüller, cartographe déjà réputé avant son arrivée à Saint-Dié (même si aucun de ses travaux antérieurs à 1507 ne nous soit parvenu), est chargé de dessiner les cartes tandis que l'humaniste Mathias Ringmann sera responsable de la révision du texte latin à partir de manuscrits grecs empruntés auprès de diverses bibliothèques. Lud et ses collaborateurs semblent prendre peu à peu conscience, autour de 1506 ou début 1507, que le travail à fournir sera bien plus considérable que prévu et que cette nouvelle édition mettra certainement des années à voir le jour. Pendant ce laps de temps, le duc René II, soucieux d'aider ses protégés déodatiens, fait parvenir à son ancien secrétaire et chapelain une copie en français de la lettre des quatre voyages attribués à Vespucci et dont une édition florentine circulait depuis 1505 environ sous le titre *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quatro suoi viaggi*. C'est certainement ce qui aurait poussé Lud à envisager la publication immédiate d'un livret introductif à Ptolémée, en y intégrant la lettre d'Amerigo Vespucci, dont il demande au chanoine Jean Basin de Sandaucourt de fournir une

[119] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009], p. 197-214, *passim*.

traduction en latin élégant. Le résultat de ce travail paraît le « 7 des calendes de mai 1507 » (25 avril) sous le nom de *Cosmographiæ Introductio*[120]. Il prend la forme d'un petit *in-quarto* de 52 feuillets, format idéal pour le démarrage de la nouvelle presse qui vient d'être installée dans le quartier canonial de Saint-Dié. Les nombreuses coquilles présentes dans les premières éditions révèlent d'ailleurs le manque d'expérience de l'équipe qui s'est attelée à cette première mouture.

Ainsi exposées par Albert Gérard, les circonstances dans lesquelles la *Cosmographiæ Introductio* aurait vu le jour n'ont plus guère varié dans leur présentation pendant trois quarts de siècles. En 1946, Raymond Chevrier se penche à nouveau sur la question dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, sans toutefois que son texte ne varie par rapport à ce qui était déjà admis et sans ajouter de nouveaux éléments au dossier. À l'instar de ce qu'avait formulé son devancier, le sous-préfet de Saint-Dié estime que Vautrin Lud aurait réalisé que la réédition de Ptolémée représentait un travail bien plus important que ce qu'il avait d'abord envisagé, entre la correction du texte latin à partir de manuscrits grecs, la conception des cartes, la composition de l'ouvrage, etc. Il aurait alors fait le choix, pour faire patienter le duc de Lorraine et pour présenter au public ce qui avait d'ores et déjà été réalisé (et en particulier, le nom d'Amérique), de publier sans attendre une introduction à Ptolémée, accompagnée du récit des voyages de Vespucci et de deux cartes. Cet ensemble aurait ainsi constitué une sorte de préface à la nouvelle édition de la *Cosmographie* proprement dite, dont Lud et ses collaborateurs prenaient chaque jour davantage conscience qu'elle ne pourrait aboutir avant longtemps[121].

En 1966 est publiée une réédition en facsimile de la *Cosmographie* préparée par le cénacle de Saint-Dié mais qui n'a pu aboutir dans cette ville pour les raisons déjà mentionnées au chapitre 1 du présent travail. La préface de cette réédition est signée par l'historien de la cartographie Raleigh A. Skelton (1906-1970). Dans une étude magistrale, il revient en détails sur les circonstances ayant conduit les savants déodatiens à se lancer dans cette tâche immense avant de devoir passer le flambeau à d'autres, incapables de terminer une tâche immensément complexe, et encore alourdie par des circonstances déjà mentionnées, comme la mort prématurée de Mathias Ringmann en 1911 ou des problèmes financiers rencontrés par Vautrin Lud[122].

[120] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 68-69.
[121] CHEVRIER Raymond, « Le Baptême de l'Amérique », in *BSPV*, n° 52, 1939-1946, p. 73-84. Ici, p. 76.
[122] R.A. Skelton, « Bibliographical Note », art cit.

La préface de R. A. Skelton constitue une somme qui n'a jamais été dépassée concernant cette question des circonstances dans lesquelles la *Cosmographiæ Introductio* était sortie des presses, et ne semble pas avoir connu de véritable remise en question jusqu'à nos jours. Plus récemment, la grande somme sur la cartographie de la Renaissance dirigée par David Woodward à l'Université de Chicago a replacé cette plaquette dans un contexte plus général, en montrant qu'elle n'était pas une œuvre unique mais s'inscrivait au contraire dans un mouvement de fond, dans lequel les érudits d'Europe médiane s'intéressaient à Ptolémée et s'efforçaient de mieux l'expliquer et de l'adapter aux nouvelles découvertes géographiques. Ainsi, entre 1495 et 1525, plusieurs *Introductions à la Géographie* (sous-entendu « de Ptolémée »), portant des noms variables, sont publiées dans le monde germanophone et en Pologne. Cela commence avec une version anonyme publiée à Nuremberg vers 1495, que l'on surnomme le « Ptolémée allemand ». Puis vient la *Cosmographia* de Laurent Corvin (Bâle, 1496). La version de Saint-Dié est la troisième, publiée en 1507. Puis viennent celles d'Henricus Glareanus (texte écrit vers 1510 mais publié en 1527), Johannes Cochlaeus (Nuremberg, 1512), Johannes de Stobnicza (Cracovie, 1512), Johannes Schöner (Nuremberg, 1515), Peter Apien (1524), Laurent Fries (Strasbourg, 1525). Dans ces différentes versions, les parties du monde sont décrites selon un schéma proche, avec leur délimitation, leur topographie, leurs habitants et leurs coutumes, etc. Les auteurs font tous des références et des citations de géographes antiques et médiévaux, mais aussi de poètes et historiens classiques (Strabon, Virgile, Ovide…). À partir de la version de 1507, il y a une prise de conscience qu'il faut ajouter d'autres données à celles de Ptolémée. La version de Glareanus comprend ainsi un chapitre final intitulé « Régions en dehors de Ptolémée ». Ce phénomène ne traduit pas une volonté de rompre avec le savant d'Alexandrie, mais au contraire un désir de l'accorder avec les découvertes modernes[123].

Cette question des circonstances dans lesquelles la plaquette de Saint-Dié a vu le jour en appelle une autre, elle aussi en lien avec le contexte dans lequel se sont inscrits les travaux géographiques du « Gymnase vosgien ». Il s'agit de la question des sources ayant permis aux collaborateurs de Vautrin Lud de composer le texte de l'opuscule de 1507.

[123] GAUTIER-DALCHÉ Patrick, « The reception of Ptolemy's geography (End of the Fourteenth to Beginning of the Sixteenth Century) » in *Cartography in the European Renaissance*, David Woodward (éd.), Chicago & Londres, University of Chicago Press, « The History of Cartography », 2007, vol. 3, p. 285-364. Ici, p. 350-351 et p. 354.

2- Quelles sources ont été utilisées pour composer cet ouvrage ?

Paradoxalement, la question des sources sur lesquelles le ou les auteur(s) de cette plaquette s'étai(en)t appuyé(s) pour concevoir cet ouvrage n'a véritablement été traitée que récemment, en particulier par John Hessler, à l'occasion de la publication d'une nouvelle traduction en anglais de la *Cosmographiæ Introductio*, un siècle après celle de Charles Herbermann[124].

John Hessler a ainsi essayé, dans sa nouvelle édition et traduction de ce texte, de retrouver la source des nombreuses citations. Il montre ainsi que, parmi les sources ayant inspiré la rédaction de la plaquette de Saint-Dié, on trouve un traité d'astronomie très populaire à l'époque, le *Tractatus de Sphæra* composé par Johannes Sacrobosco, auteur du premier tiers du XIIIe siècle. Jacques Lefèvre d'Étaples (qui fut l'un des maîtres de Mathias Ringmann) en avait réalisé un commentaire en 1495 ; l'humaniste alsacien ne pouvait pas ne pas le connaître. Dans plusieurs passages du livret de Saint-Dié, on retrouve les mêmes explications techniques que dans le traité de Sacrobosco, les mêmes citations d'auteurs antiques, à commencer par Virgile. John Hessler montre également que la *Cosmographia Sive De Situ Orbis* de Pomponius Mela a constitué une autre source fondamentale. Mais le ou les auteurs ont aussi puisé de nombreux passages chez un auteur grec ayant vécu au temps de Ptolémée, Dionysius Periegetes. Cinq pages de la *Cosmographiæ Introductio* sont des emprunts à un long poème de cet auteur grec, le *Périégèse*, décrivant le monde connu à son époque. Selon John Hessler, le style de la plaquette de Saint-Dié est « saccadé et fragmenté ». Le vocabulaire en serait pauvre, le texte souffrirait d'un « certain manque de fluidité narrative[125] ». Parmi les autres sources dont se seraient inspirés les auteurs de la *Cosmographiæ Introductio*, John Hessler mentionne encore la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, *L'Odyssée* d'Homère, le *Sphaerica* de Théodose, l'*Astronomicon* de Manilius, les *Géorgiques* de Virgile, Le *De la génération et de la corruption* et la *Météorologie* d'Aristote, les *Métamorphoses* d'Ovide ou encore les *Satires* de Juvénal[126].

La question du contexte de la genèse de la plaquette de Saint-Dié et celle de ses sources n'a jamais réellement cristallisé de dissensus parmi les chercheurs, la documentation permettant de situer les événements avec une certaine assurance. On peut simplement regretter une imprécision concernant la chronologie fine, qui ne permet pas suffisamment de connaître dans

[124] HERBERMANN Charles G. (éd.), *The Cosmographiæ Introductio of Martin Waldseemüller, followed by the four voyages of Amerigo Vespucci, with their translation into english ; in which are added Waldseemüller's two world maps of 1507 with an introduction by prof. Joseph Fischer S.J. and prof. Franz von Wieser*, New York, The United States catholic historical society, 1907.
[125] John W. Hessler (éd.), *The naming of America*, *op. cit.*, p. 60-63.
[126] *Ibid.*, p. 111-117.

quel ordre certains événements se sont produits. La question consistant à savoir qui est le véritable auteur du texte de cette plaquette a posé bien davantage de problèmes à celles et ceux qui ont tenté d'y répondre, entraînant dans son sillage de nombreuses passes d'armes de part et d'autre de l'Atlantique.

B) Qui est l'auteur du texte ?

Cette question ne peut être traitée sans avoir préalablement pris en compte les différences qui apparaissent dans les deux versions de l'avant-propos de l'ouvrage, en fonction des éditions. Il existe en effet une première version, que l'on retrouve en exergue de l'une des deux éditions du 25 avril 1507 et de l'une des deux éditions du 29 août 1507. Au verso du premier feuillet apparaît un petit poème ou « *décastichon* » par *Philesius*, pseudonyme de l'helléniste Mathias Ringmann. Cette pièce de vers peut être traduite ainsi : « À vous, Maximilien, qui êtes vénéré dans le monde entier et qui, supérieur aux plus grands rois, gouvernez dans la paix, cet ouvrage est dédié, en témoignage de dévouement, par celui qui, avec un talent admirable, l'a préparé. » À la page suivante arrive la longue dédicace (appelée « *proloquium* », ou avant-propos) signée par Martin Waldseemüller, qui utilise son pseudonyme d'*Ilacomilus*. Elle débute en ces termes : « Au divin et auguste César Maximilien, *Martinus Ilacomilus* souhaite la félicité. » Elle s'achève par ces mots : « En collationnant pour ma part, avec l'aide de quelques collaborateurs, les livres de Ptolémée sur le texte grec et en y ajoutant la relation des quatre voyages d'Américic Vespuce, j'ai préparé, pour l'utilité des gens studieux et comme une sorte d'introduction préparatoire, une figure du monde entier (tant en projection sphérique qu'en surface plane), et j'ai résolu de la dédier à votre Majesté qui tient en ses mains l'empire de la terre, convaincu que mon vœu sera rempli et que je serais sous votre égide (semblable au bouclier d'Achille) à l'abri des intrigues de mes rivaux, si j'apprenais que j'eusse satisfait, au moins en quelque partie, l'esprit de votre Majesté si pénétrant en ces matières. Salut, illustre empereur. Saint-Dié, l'an 1507 après la naissance de notre Sauveur. »

La version présentée ci-dessus connaît des modifications sensibles dans l'autre édition du 25 avril 1507 ainsi que dans l'autre édition du 29 août 1507. En effet, dans cette variante, le « *décastichon* » composé par Ringmann a été supprimé. Quant à l'avant-propos qui suit, il est désormais formulé en ces termes : « Au divin et auguste César Maximilien, le Gymnase vosgien, se signalant aujourd'hui par des commentateurs qui n'ont point l'esprit inculte et étranger aux connaissances humaines, souhaite la gloire en même temps qu'un règne heureux. » La suite est identique à la première variante, à l'exception des modifications grammaticales indispensables pour passer d'un texte écrit à la première personne du singulier (*Ilacomilus*) vers

la première personne du pluriel (le Gymnase vosgien). Un passage a toutefois été ajouté en début de dédicace dans cette seconde version : « Nous qui avons récemment fondé une imprimerie, en Lorraine, dans la ville qui porte le nom de Saint-Dié, etc.[127] »

L'existence de deux versions de la dédicace à l'empereur pour un même texte, publié le même jour au même endroit, a naturellement été une grande source d'interrogations pour tous les érudits ayant tenté de percer les mystères de la *Cosmographiæ Introductio*. Qui est donc l'auteur du texte de cet opuscule ? S'agit-il de Mathias Ringmann (*Philesius*), de Martin Waldseemüller (*Ilacomilus*), ou bien s'agit-il encore d'une œuvre collective dont les auteurs ont pris le nom de « Gymnase vosgien » (*Gymnasium Vosagense*) ?

1- Waldseemüller, grand favori jusqu'au début du XXe siècle

Là encore, les érudits lorrains ne partent pas d'une feuille blanche, cette question ayant déjà fait l'objet de réflexions assez tranchées depuis la somme géographique d'Alexander von Humboldt. À l'issue d'une analyse très érudite, celui-ci est parvenu à la conclusion que l'auteur du texte ne pouvait être que Martin Waldseemüller, même si son postulat est biaisé dans la mesure où il n'a eu accès qu'à une édition de la première variante[128]. Cette affirmation est ensuite reprise pendant un demi-siècle et c'est encore sous le nom de Waldseemüller/*Ilacomylus* (ou *Hylacomylus* ou encore *Ilacomilus*) que la *Cosmographiæ Introductio* est encore aujourd'hui référencée par l'immense majorité des bibliothèques qui en possèdent un exemplaire[129]. En 1867 est publiée une longue étude consacrée aux travaux géographiques réalisés à Saint-Dié au début du XVIe siècle[130]. Pour l'auteur de cet ouvrage, l'archiviste et géographe Marie-Armand d'Avezac de Castera-Macaya, la paternité de la plaquette de 1507 ne fait aucun doute : son auteur est bien Waldseemüller[131]. D'Avezac va plus loin, en considérant que la seconde version de la dédicace au nom du « Gymnase vosgien » serait une usurpation réalisée par Vautrin Lud pour s'approprier l'œuvre du cartographe[132]. Nous reviendrons plus en détails sur ce point crucial ci-dessous.

---

[127] Traduction en français du texte original en latin dans FERRY René, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 19-34. Ici, p. 22-25.
[128] A. von Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, *op. cit.*, livre IV, p. 98-157, *passim*.
[129] Une simple recherche sur le site Internet https://www.worldcat.org/ suffira à s'en faire une idée, en entrant dans le moteur de recherche le titre *Cosmographiæ Introductio*.
[130] A. D'Avezac, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, *op. cit.*
[131] *Ibid.*, p. 26-27.
[132] *Ibid.*, p. 51-54.

Les érudits lorrains de la fin du XIXe siècle n'ont guère eu qu'à puiser allégrement leur inspiration dans ces travaux préalables pour rédiger leurs propres articles. Albert Gérard estime là encore que l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* est sans aucun doute Martin Waldseemüller[133]. Les collègues de M. Gérard au sein de la Société philomatique restent sur la même ligne dans les années suivantes, tel Henri Bardy[134] ou Arthur Benoît[135].

Cette question n'intéresse pas seulement les membres de la Société philomatique vosgienne ; d'autres sociétés savantes lorraines publient en effet des études à ce propos au cours des années 1880, à l'instar de celle d'Édouard Meaume, publiée posthume par son ami Charles Guyot à partir des notes de travail laissées à propos d'Amerigo Vespucci. M. Meaume considère lui aussi que Waldseemüller est bien l'auteur de l'opuscule, ajoutant que les « personnages les plus influents du Gymnase de Saint-Dié […] jugèrent à propos d'attribuer à cette Société le travail de Waldseemüller, en faisant disparaître son pseudonyme *Ilacomilus* du tirage de l'édition originale[136] ». Meaume est très critique contre le « Gymnase vosgien » et parle de « supercherie du Gymnase[137] ». Waldseemüller aurait été la victime de l'excès d'orgueil de la part de Vautrin Lud et d'autres membres de son cénacle, qui auraient difficilement accepté de laisser le cartographe récolter tous les honneurs d'un travail qu'ils considéraient comme une œuvre collective. On a vu plus haut que le petit poème de *Philesius Vogesigena* en l'honneur de l'empereur Maximilien avait également été éliminé de la seconde édition ; or, *Philesius* alias Ringmann y faisait référence à l'auteur unique de l'ouvrage. M. Meaume y a vu la raison expliquant pourquoi ce « *decastichon* » avait été éliminé de la seconde impression effectuée le même jour que la première[138].

Henri Bardy en vient à considérer lui aussi que Waldseemüller est bien l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio*, mais se montre moins sévère que certains de ses collègues à l'encontre du groupe que l'on appelle communément le « Gymnase vosgien ». Ce dernier n'aurait pas agi par simple sursaut d'orgueil, mais en ayant considéré que le cartographe de Fribourg s'était livré à une forme d'abus de confiance envers ses maîtres et ses autres collègues. Engagé en qualité de correcteur d'imprimerie par Vautrin et Nicolas Lud, il avait à ce titre la

[133] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 69.
[134] « Procès-verbaux de séances », in *BSPV*, n° 10, 1884-1885, p. 165-167.
[135] BENOIT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, n° 13, 1887-1888, p. 183-204. Ici, p. 186.
[136] MEAUME Édouard, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », in *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine et du Musée Historique Lorrain*, 3e série, XVIe volume, 1888, p. 55-101. Ici, p. 88-89.
[137] *Ibid.*, p. 90.
[138] BARDY Henri, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 253-272. Ici, p. 259-260.

main sur l'impression du texte final. Dès lors, il aurait outrepassé le rôle pour lequel il avait été recruté en décidant de son propre chef de placer son nom dans la dédicace à l'empereur[139]. Ainsi, tout en étant bien l'auteur du texte, il n'en aurait pas détenu la « propriété intellectuelle », ce qui aurait poussé Lud à effectuer les corrections qu'il estimait légitimes.

Ce débat a donc connu une certaine intensité dans les années 1880 et au début des années 1890, ce qui n'est guère surprenant si l'on considère que l'on se situe dans le contexte de l'approche de la célébration du quatrième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. Cet arrière-plan ne manque pas de susciter une certaine effervescence intellectuelle, fortement teintée de querelles de clochers plus ou moins assumées. Une fois cet anniversaire passé, la question est nettement moins abordée pendant une vingtaine d'années, avant de retrouver une certaine vigueur vers 1910, à l'approche des fêtes franco-américaines prévues à Saint-Dié en 1911 et de l'engouement qu'elles suscitent pour tout ce qui touche à la dénomination de l'Amérique.

2- L'option Mathias Ringmann

La question de la paternité de la *Cosmographiæ Introductio* se trouve relancée aux États-Unis au début du XXe siècle par un New-Yorkais d'origine allemande, Heinrich Charles (mort en 1926). On ignore à peu près tout de ce personnage fantasque, dont la biographie très sommaire ne peut guère être reconstituée que par traces très éparses, comme nous le montrerons plus loin. On se contentera de préciser ici qu'il est à l'origine des fêtes franco-américaines ayant eu lieu à Saint-Dié en juillet 1911. En avril 1908, ulcéré de constater qu'aucune commémoration n'avait nulle part été organisée en 1907, il fonde la *St-Die Society*, destinée à promouvoir l'organisation d'un événement célébrant dignement l'invention du nom de l'Amérique. En 1909, il fonde sa propre société d'édition, The *St. Die Press*, installée dans un immeuble de luxe dans le quartier des éditeurs, à deux pas de l'Hôtel de Ville de New York. Il y publie la même année un ouvrage destiné à montrer les origines allemandes du nom de l'Amérique. Il cherche en particulier à montrer que, contrairement à ce qu'a affirmé Humboldt trois quarts de siècle plus tôt, Martin Waldseemüller n'est certainement pas l'auteur de ce petit livret. C'est plutôt auprès de Mathias Ringmann que cette paternité doit être recherchée.

Le New-Yorkais note d'abord que, quelle que soit l'édition de la *Cosmographiæ Introductio* à laquelle on se réfère, aucune ne mentionne de manière directe le nom de l'auteur

[139] *Ibid.*, p. 262.

du texte. Toutes précisent en revanche que Waldseemüller est l'auteur des cartes accompagnant le livret. Dans une lettre publiée quelques mois après la publication, Waldseemüller se plaint que d'autres s'attribuent collectivement la paternité de son travail personnel. Là encore, aucun indice ne permet de savoir s'il parle de ses cartes ou bien d'un livre qu'il aurait écrit. Selon Heinrich Charles, ce sont des cartes dont il est question dans cette lettre, et pas du livret. Il justifie cette affirmation par le fait que, dans les années suivant la publication de la *Cosmographiæ Introductio* et ses cartes, la collaboration entre Waldseemüller et Ringmann a toujours fonctionné de la même manière ; tandis que le premier réalisait les cartes, le second s'occupait de rédiger le texte d'accompagnement. Ce mode de répartition des tâches est attesté pour la carte itinéraire de l'Europe réalisée en 1511, ainsi que pour l'édition strasbourgeoise de la *Cosmographie* de Ptolémée publiée en 1513, après la mort de Ringmann. Quant à la *Carta marina* de 1516, elle n'est accompagnée d'aucun livret puisque, selon H. Charles, Ringmann est décédé depuis cinq ans. Il convient de nuancer cet argument : rien ne prouve en effet que ce partage des tâches était déjà en place en 1507 au moment de mettre en œuvre la *Cosmographiæ Introductio.*

Le New-Yorkais poursuit sa démonstration. Selon lui, Waldseemüller était sans aucun doute le cartographe le plus doué de son temps et un bon mathématicien : « À part cela, il semble avoir été un érudit profond et soigneux, mais quelque peu lourd et pédant », ce qui ne le prédisposait sans doute pas, selon l'auteur, à avoir composé le livret et, partant, d'avoir eu l'idée si originale de donner le nom d'Amérique au Nouveau Monde. Les choses sont différentes concernant Ringmann. L'humaniste alsacien aurait été d'un « tempérament rayonnant », « un joyeux compagnon » ayant étudié à Heidelberg, Strasbourg et Paris, « vif et plein d'esprit », toujours prêt pour une « farce poétique malicieuse ». Érudit maîtrisant aussi bien l'allemand que le latin et le grec, il était tout à la fois historien et humaniste, géographe et philologue, s'intéressant à toutes les découvertes récentes, ami de Jacques Wimpheling. Il a aussi étudié les mathématiques à Paris avec Jacob Faber, ainsi que la versification avec Publio Fausto Andrelino. Après ses brillantes études, il a vécu une vie d'errance au gré des opportunités, tantôt maître d'école, tantôt éditeur à Strasbourg… Ayant voyagé deux fois en Italie, il s'est lié d'amitié avec de grands humanistes comme Pic de la Mirandole qui a écrit qu'il était étonné qu'un tel érudit puissent exister dans une ville reculée comme Saint-Dié. Il est aussi l'ami du maire de Strasbourg, Jacob Sturm, et du pamphlétaire et satiriste Sébastien Brant. Peu avant de se rendre à Saint-Dié à la demande de Vautrin Lud, Ringmann a réalisé à Strasbourg, chez Jean Grüninger, une édition allemande des *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de César. Or, on retrouve une citation de cet ouvrage dans la *Cosmographiæ Introductio*.

D'une manière générale, cette plaquette est pleine de citations poétiques et historiques que seul un érudit polyvalent de la trempe de Ringmann pouvait maîtriser ; Waldseemüller le technicien n'avait sans doute pas ces connaissances. Pour Heinrich Charles, il semble donc certain que la *Cosmographiæ Introductio* ne peut être que l'œuvre de l'humaniste alsacien ; Waldseemüller ne l'aurait assisté que pour les parties techniques et scientifiques[140].

L'érudit lorrain Albert Ohl des Marais aboutit aux mêmes conclusions, mais avec un cheminement différent dans un article publié au début des années 1930[141]. Avec Ringmann « pénètre au Gymnase vosgien la Renaissance artistique » selon le graveur déodatien, qui a nettement tendance à se mettre en abîme dans cet article et à confondre sa propre trajectoire artistique personnelle avec celle de son objet d'étude. Selon Ohl des Marais, Lud aurait été clair dès le départ dans la répartition des tâches prévues pour la nouvelle édition de la *Cosmographie* : à Waldseemüller les cartes, à Ringmann le texte d'accompagnement. Par ailleurs, c'est ce dernier qui aurait gravé les deux lettres ornées Q et A destinées aux têtes de chapitres et que l'on retrouve respectivement aux 3e et 23e feuillets du livret de 1507. Ces lettres seraient identiques, à part leur taille, à celles utilisées pour l'édition de la *Nancéide* de 1518. Or, c'est bien à Ringmann que le duc Antoine a confié la publication du premier livre du récit épique de la bataille de Nancy. De même, les grandes lettres ornées de la *Grammatica Figurata,* ouvrage sans contestation possible attribué à Ringmann, sont les mêmes que dans les deux ouvrages mentionnés précédemment : il est donc vraisemblable, selon Ohl des Marais, que l'humaniste alsacien soit celui qui aurait déjà gravé ces lettres pour la plaquette de 1507.

Ringmann serait aussi l'auteur de la marque d'imprimerie gravée à la fin de la *Cosmographiæ Introductio*. On a déjà pu mentionner que les initiales de l'humaniste n'y apparaissaient pas : pour Ohl des Marais, il s'agit peut-être d'une marque de modestie. Cette marque d'imprimerie rappelle celle qui figure sur la seconde édition de la *Margarita Philosophica* de Gregor Reisch, un des maîtres de Ringmann à l'Université d'Heidelberg, publiée à Strasbourg chez Schott en 1505. Ringmann connaissait forcément cet ouvrage de son ancien maître et s'en serait inspiré pour la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien[142] ».

Les conclusions auxquelles aboutissent Heinrich Charles ou Albert Ohl des Marais ne sont certes pas l'œuvre d'historiens professionnels, même au sens où on l'entend au début du XXe siècle. Même s'il y a beaucoup à redire sur leurs présupposés et les motivations les ayant

[140] CHARLES Heinrich, *The Romance of the Name America*, New York, The St-Die Press, 1909, p. 6-9.
[141] OHL DES MARAIS Albert, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, no 47, 1932-1933, p. 27-42.
[142] *Ibid.*, p. 31-32.

conduits à formuler leurs hypothèses, il n'en demeure pas moins que celles-ci ont connu une longue postérité. D'autres savants ont repris le dossier au cours du XXe siècle, aboutissant aux mêmes conclusions, mais en usant de démarches plus rigoureuses. C'est notamment le cas de Franz Laubenberger, professeur à l'Université de Bonn et qui publie en 1959 une série d'articles cherchant à déterminer qui de Ringmann ou de Waldseemüller était le véritable auteur de la *Cosmographiæ Introductio*. Ces articles, d'abord rédigés en allemand, ont été traduits en anglais et publiés dans des revues anglo-saxonnes[143]. Les conclusions du professeur Laubenberger ont ensuite été largement reprises dans la littérature étatsunienne dès lors qu'il s'agissait d'évoquer les origines du nom de l'Amérique, ce qui justifie, de notre point de vue, d'en dire quelques mots.

S'appuyant sur ce qui a déjà été écrit sur le sujet ainsi que sur ses propres recherches, Franz Laubenberger estime de manière très formelle que la *Cosmographiæ Introductio* a bien été rédigée par Mathias Ringmann. Il mentionne les travaux antérieurs d'Heinrich Charles, déplorant le fait que beaucoup de savants ont critiqué les « exagérations néo-romantiques et les excès émotionnels » du New-Yorkais ; pourtant, son travail comprendrait bon nombre d'arguments très judicieux pour accréditer la thèse d'une paternité de Ringmann sur la *Cosmographiæ Introductio*. Franz Laubenberger souligne toutefois que, même s'il est évident que H. Charles a eu recours à une documentation solide et abondante, il ne cite pas ses sources. Il conclut par le fait que, si la plupart des géographes restent campés sur les conclusions de von Humboldt et continuent d'attribuer la paternité de la *Cosmographiæ Introductio* à Martin Waldseemüller, les historiens de la littérature ont davantage tendance à suivre l'hypothèse Ringmann[144].

Dans la première édition de la *Cosmographiæ Introductio,* la dédicace de l'humaniste alsacien apparaît en premier, ce qui indiquerait qu'il est l'auteur du livret. La dédicace de Waldseemüller, beaucoup plus longue, n'arrive qu'en second ; selon le professeur Laubenberger, cette seconde dédicace ne vaudrait que pour les cartes accompagnant la plaquette[145]. Il estime en effet que cette longue adresse à l'empereur était à l'origine prévue

[143] LAUBENBERGER Franz, « Ringmann or Waldseemüller. Critical Investigation of the Originator of the Name America », in *Geography*, traduit par K.A. Sinnhuber, septembre 1959. LAUBENBERGER Franz, « The Naming of America », in *The Sixteenth Century Journal*, traduit par Steven Rowan (Université du Missouri à Saint-Louis), n° 4, vol. 13, 1982, p. 91-113. Ce second article est une version traduite et mise à jour de ses premiers travaux publiés en Allemagne en 1959 : « Ringmann oder Waldseemüller », in *Archiv für Wissenschaftliche Geographie, Bd XIII L fg 3*, Bonn, 1959 ; « Ringmann oder Waldseemüller ? Eine kritische Untersuchung uber dem Urheber des Namens Amerika », in *Erdkunde*, vol. 13, 1959, p. 163-179.

[144] F. Laubenberger, « Ringmann or Waldseemüller. Critical Investigation of the Originator of the Name America », art cit., p. 7-8.

[145] F. Laubenberger, « The Naming of America », art cit., p. 102.

pour être imprimée dans les deux cartouches inférieurs situés de part et d'autre de la grande mappemonde accompagnant le livret. Le chercheur a calculé que la dédicace de ce dernier au début de la *Cosmographiæ Introductio* aurait largement pu entrer dans les cases de la carte. Toutefois, le cartographe aurait été « poussé ou contraint » à retirer son texte, afin de ne pas apparaître comme la personne responsable en premier lieu du projet. Dès lors, sa dédicace prévue au départ sur la carte se serait finalement retrouvée dans le livret, après celle de Ringmann[146].

De même, en comparant la *Cosmographiæ Introductio* avec les autres œuvres qui sont certifiées comme étant de la main de Ringmann, Franz Laubenberger est frappé par les ressemblances dans le style, les idées, les tournures de phrases ou encore les références antiques. Ainsi, une réflexion menée sur les noms de continents qui sont tous fondés sur des noms féminins se retrouve dans le *Syntagma de Musis* (1511). Ringmann aime jouer sur les noms de lieux, faire des jeux de mots, etc. C'est encore un trait propre à *Philesius Vogesigena* d'insérer des poèmes de son cru dans ses travaux géographiques, comme il l'avait déjà fait dans son édition du *Mundus Novus* en 1505. Le même poème, légèrement modifié, est d'ailleurs inclus dans le livret de 1507. La *Cosmographiæ Introductio* est aussi truffée de références à des auteurs antiques (Homère, Virgile, Ovide, Juvénal…), comme l'est le livret de 1511 accompagnant la carte d'Europe de Waldseemüller, et dont on sait avec certitude qu'il est signé par Ringmann. Celui-ci est en outre, sans aucun doute possible, le plus qualifié des deux dans les langues anciennes, y compris le grec. C'est bien lui qui est parti deux fois en Italie pour y chercher des documents et des conseils auprès d'érudits pour traduire le texte grec de Ptolémée. À l'inverse, l'œuvre littéraire de Waldseemüller est assez pauvre. Celui-ci est essentiellement cartographe, même s'il dispose certainement d'une bonne culture classique ; par conséquent, il est très peu probable qu'il soit le véritable auteur de la *Cosmographiæ Introductio*. Cet honneur, nous dit Franz Laubenberger, est donc à attribuer à Mathias Ringmann[147].

Les travaux de l'historien allemand ont marqué d'une pierre blanche l'historiographie de la dénomination de l'Amérique. Depuis lors, la recherche allemande a plutôt tendance à partir du principe que Martin Waldseemüller serait l'auteur des cartes publiées en 1507, tandis que Mathias Ringmann serait l'auteur du texte d'accompagnement. Ce postulat se reflète en particulier dans la thèse de doctorat soutenue en 2010 par Martin Lehmann[148]. En revanche, la

[146] *Ibid.*, p. 103-104.
[147] *Ibid.*, p. 110-112.
[148] LEHMANN Martin, *Die Cosmographiae Introductio Matthias Ringmanns und die Weltkarte Martin Waldseemüllers aus dem Jahre 1507. Ein Meilenstein frühneuzeitlicher Kartographie*, Münich, Meidenbauer, 2010.

recherche pratiquée aux États-Unis continue généralement à faire référence à Martin Waldseemüller comme étant l'auteur de l'ensemble du corpus de 1507, même si certains érudits semblent parfois émettre quelques réserves, à l'instar de Toby Lester (né en 1964), journaliste, chercheur à la *John Carter Brown Library* et auteur de plusieurs best-sellers primés. Il estime que « les empreintes digitales de Ringmann sont partout dans le travail », qu'il s'agisse de la maîtrise du grec (que Waldseemüller ne semble pas connaître) ou des nombreuses références aux grands auteurs classiques latins. Sans compter que le seul écrivain contemporain mentionné dans le livret est un certain *Gallinarius* (« petit coq »), surnom de l'humaniste allemand Johannes Hänlein, qui est un ami de Ringmann[149].

Il existe encore une troisième voie concernant la paternité de la plaquette de 1507. Elle consiste à considérer que la *Cosmographiæ Introductio* serait en réalité une œuvre collective.

3- Un ouvrage collectif ?

L'idée selon laquelle cette plaquette ne serait pas l'œuvre d'un, mais de plusieurs érudits, a été formulée dans un premier temps par Jules Marcou (1824-1898), un érudit d'origine jurassienne ayant émigré aux États-Unis où il s'est marié en 1850 avec une Américaine. Spécialiste de géologie, il ne rechigne pas, à l'instar des érudits de sa génération, à écrire sur bien d'autres sujets. Or, il se trouve que la question des origines du nom de l'Amérique constitue une autre de ses passions, Marcou allant jusqu'à lui consacrer plusieurs articles parus en France et aux États-Unis, au gré de ses allers et retours entre les deux pays.

Dans plusieurs de ses ouvrages et articles, il évoque la question de la paternité de la *Cosmographiæ Introductio*. Nous nous fonderons ici sur l'une de ses publications, éditée en 1888 à Paris sous forme d'un livret[150]. Dans le chapitre VIII, M. Marcou exprime sa conviction qu'il s'agit d'une « œuvre de collaboration » ; elle manquerait d'unité et on pourrait y distinguer plusieurs styles de rédaction. Selon le géologue, son introduction est « coupée par véritables hachures, qui manque de suite, et dont les morceaux sont cousus les uns aux autres ». Marcou suggère que les cinq premiers chapitres, qui ne comprennent que deux à quatre pages de texte chacun, seraient à mettre au crédit de Vautrin Lud, peut-être aidé en cela par Martin

[149] LESTER Toby, *The Waldseemüller Map : Charting the New World*, décembre 2009, en ligne, consulté le 19 février 2020 : https://www.smithsonianmag.com/history/the-waldseemuller-map-charting-the-new-world-148815355/

[150] MARCOU Jules, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1888. L'exemplaire que nous avons eu entre les mains est un tirage à part de 85 pages, offert personnellement par M. Marcou à la Société philomatique vosgienne. Henri Bardy en a fait don à la bibliothèque de Saint-Dié en mars 1888, ainsi qu'il l'a spécifié de manière manuscrite sur la couverture de l'ouvrage.

Waldseemüller agissant en qualité de secrétaire. Le sixième chapitre, un peu plus long (six pages) s'achève par un passage sur le Nouveau Monde et comporte dans sa marge le mot « *Amerige* ». Cette partie, rédigée dans un latin que Marcou trouve plus élégant, aurait été composée par le chanoine Jean Basin. Le huitième chapitre, plus court, est consacré aux vents. Ses trois pages « remplies de poésie et de citations, décèle[raient] le style et le caractère facétieux de Ringmann ». Quant au chapitre 9, qui est à la fois le plus long (avec huit pages) et le plus important dans la mesure où c'est lui qui contient le fameux passage proposant de donner le nom *America* au Nouveau Monde, il serait sans doute l'œuvre conjointe de Jean Basin et Mathias Ringmann. M. Marcou estime en effet que le style de ce chapitre ressemble à celui des *Quatuor Navigationes*, récit des voyages de Vespucci dont on sait avec certitude qu'il a été traduit par Jean Basin. Le fameux passage proposant le mot *America* aurait ainsi « l'élégance et le style coulant et poétique » qui caractériserait la traduction de la lettre de Vespucci insérée à la fin de la *Cosmographiæ Introductio* et traduite par Jean Basin à la demande de Vautrin Lud. Quant à la description versifiée de l'Ancien monde, elle rappellerait le style poétique propre à Mathias Ringmann, une « poésie un peu à la diable ». Enfin, Marcou estime que les cinq figures mathématiques « fort élémentaires » illustrant différents passages du livret sont probablement l'œuvre de Waldseemüller[151]. À travers cette démonstration fort hasardeuse, Jules Marcou semble vouloir mobiliser toute son énergie pour convaincre que le passage fondamental de la *Cosmographiæ Introductio* n'est pas issu de la plume de Waldseemüller, contrairement à ce qui est généralement retenu depuis les travaux pionniers de Humboldt, mais qu'il serait à mettre au crédit de Jean Basin, assisté de Mathias Ringmann pour les passages versifiés. Waldseemüller n'aurait donc joué qu'un rôle tout à fait mineur dans la rédaction de cet ouvrage, tout au plus celle d'un illustrateur pour les figures, voire d'un secrétaire pour les chapitres les moins originaux.

À la fin de l'article, on apprend que l'écriture en a été achevée en septembre 1886 à Cambridge dans le Massachusetts[152]. Cette information a pu largement induire en erreur les lecteurs du Jurassien. Ils ont en effet pu croire que celui-ci était professeur à la célèbre université Harvard alors qu'il n'en est rien : Jules Marcou ne fait que résider dans cette ville de la banlieue de Boston, où il s'est fixé définitivement en 1881. L'auteur a fait cadeau d'un exemplaire de son article de 1888 à la Société philomatique vosgienne ; c'est le président Bardy qui l'a lui-

[151] *Ibid.*, p. 28-34.
[152] *Ibid.*, p. 83.

même déposé dans le fonds « Amérique » de la bibliothèque municipale[153]. Il n'est donc guère étonnant que des membres de cette société savante se soient inspirés des conclusions de celui qu'ils pouvaient facilement prendre pour un éminent universitaire américain, les moyens pour vérifier son pedigree depuis les Vosges étant alors bien moins aisés qu'aujourd'hui.

C'est la raison pour laquelle René Ferry, dynamique secrétaire de la Société philomatique, choisit de s'appuyer en partie sur les travaux de Marcou lorsqu'il réfléchit, à l'approche des fêtes de 1911 en l'honneur de l'amitié entre la France et les États-Unis, à la paternité de la *Cosmographiæ Introductio* et du nom de l'Amérique. Il considère ainsi que Waldseemüller n'est pas l'auteur du livret, partant du constat qu'une incohérence existerait entre le texte de la plaquette et le contenu de la mappemonde de 1507. S'inspirant des écrits attribués à Vespucci, le livret mentionne en effet l'existence d'une « quatrième partie du monde », distincte de l'Asie, qu'il conviendrait de nommer « *America* ». Selon M. Ferry, le fait d'avancer cet argument géographique particulièrement lourd de sens impliquerait nécessairement de ne pas avoir eu connaissance des découvertes de Christophe Colomb[154]. Pourtant, la carte de 1507 n'applique le nom *America* qu'à la grande masse insulaire située au sud de l'hémisphère occidental, région que Vespucci décrit dans sa *Lettera*. Plus au nord, la carte propose cette légende : « Toute cette province a été découverte par ordre du roi du Portugal (*sic*[155]) ». René Ferry considérant ces différences entre ce qui est écrit dans le livret et ce qui est représenté sur la carte, en arrive à la conclusion que Waldseemüller s'est contenté de réaliser les documents cartographiques et ne serait pas l'auteur du texte de la *Cosmographiæ Introductio*[156]. Démonstration bien étrange, qui impliquerait que le cartographe et le concepteur du livret aient travaillé séparément, sans jamais se consulter, au point de désigner sous le nom d'Amérique des portions différentes de territoires.

L'historienne étatsunienne Christine R. Johnson (née en 1971), enseignante à la *Washington University of Saint-Louis*, partage l'idée selon laquelle la *Cosmographiæ Introductio* aurait été un travail à quatre mains impliquant à parts égales Ringmann et Waldseemüller. En effet, elle ne croit pas à un strict partage des tâches entre d'une part, les cartes, et de l'autre le texte de la plaquette. Une coopération aurait été indispensable. Les

[153] C'est à partir de la consultation de cet exemplaire à la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges que nous avons fondé nos recherches sur ce point précis.
[154] Cet argument de René Ferry est discutable, dans la mesure où les auteurs de ces documents géographiques pouvaient très bien connaître Colomb tout en estimant qu'il n'avait pas « découvert » le Nouveau Monde à proprement parler, mais uniquement des îles dans les Antilles.
[155] René Ferry a sans doute voulu écrire « par ordre du roi de Castille ».
[156] FERRY René, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », in *BSPV*, nº 37, 1911-1912, p. 121-167. Ici, p. 133-135. Voir aussi R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 33-34.

passages du livret relatifs aux mesures géométriques et aux concepts cosmographiques devaient avoir été discutés avec Waldseemüller, et aussi sans doute avec Vautrin Lud, lui-même auteur d'un traité sur le sujet en 1507. S'il est possible qu'il y ait eu un seul responsable de la publication de la *Cosmographiæ Introductio*, il est peu crédible en revanche qu'il y ait eu cloisonnement dans le travail des érudits de Saint-Dié. Tous auraient apporté leur contribution dans l'ensemble des travaux produits[157].

Albert Ronsin, qui fut pendant trente ans le spécialiste du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié, pense également que la plaquette de 1507 est une œuvre collective. Ringmann en aurait été le rédacteur, mais à partir des réflexions de l'ensemble de ses collaborateurs[158]. Les arguments de M. Ronsin sont multiples : d'abord, Waldseemüller est connu comme cartographe, pas comme auteur. Il a certes rédigé un traité de perspective dans une édition de la *Margarita Philosophica*, mais ce n'est qu'un plagiat d'un ouvrage de Jean Pèlerin. Avec Ringmann, il y avait *a priori* un partage des tâches, ainsi qu'on l'a déjà mentionné : à Waldseemüller les cartes, à Ringmann le livret d'accompagnement, comme cela est attesté pour leur carte itinéraire de l'Europe de 1511. Ensuite, Ringmann semble mieux placé pour écrire un tel ouvrage, maniant le latin avec aisance et capable d'en faire des jeux de mots. « C'est un poète plein d'imagination et d'humour », écrit Albert Ronsin. On retrouve le poème introductif de son *De Ora Antarctica* en préambule de la seconde partie de la plaquette de Saint-Dié, la relation des quatre voyages de Vespucci. On recense aussi un texte très semblable, avec la même référence à Virgile et d'une terre « au-delà des routes de l'année et du soleil » dans l'un des cartouches du grand planisphère de 1507. Albert Ronsin nuance toutefois sa démonstration en rappelant que Ringmann est encore à Strasbourg en mars 1507 alors que la *Cosmographiæ Introductio* sort des presses le 25 avril, ce qui semble laisser un délai trop court pour qu'il soit l'unique auteur du livret. Mais il est tout à fait envisageable que le texte ait été préparé plusieurs mois auparavant et que Ringmann n'ait eu qu'à en effectuer la composition à son arrivée à Saint-Dié[159]. Il n'est donc pas possible de déterminer avec certitude, en l'état de la documentation actuelle, le ou les auteurs du livret et du nom de l'Amérique. Ringmann semble être le candidat le plus plausible, mais sans certitude absolue. Pour M. Ronsin, il s'agit plutôt

[157] JOHNSON Christine R., « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », in *Past & Present*, n° 1, vol. 191, mai 2006, p. 3-43. Ici, p. 11.
[158] RONSIN Albert, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris et Castres, La Martinière/Centre d'études hispaniques Francisco Goya, 1995, p. 91-102. Ici, p. 96-97.
[159] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [1979], p. 105-106.

du fruit d'une réflexion commune entre les membres du Gymnase vosgien, même si Ringmann y a sans doute joué l'un des rôles les plus importants[160].

On aura fait le constat de la grande complexité des paramètres ayant conduit les chercheuses et les chercheurs impliqués dans l'étude des origines du nom de l'Amérique à tenter d'identifier le ou les auteur(s) du texte de la plaquette ayant mentionné pour la première fois le nom *America*. Comme nous le verrons plus loin, cette controverse d'érudits est loin de se limiter à un banal désaccord entre historiens. Elle témoigne également d'une rivalité sous-jacente entre Français et Allemands, Waldseemüller, Ringmann, Lud et leurs collègues devenant bien malgré eux les symboles d'une querelle nationale transposée quatre siècles après leur mort. Il s'agit en effet, au-delà de la simple recherche d'exactitude historique, de savoir si l'inventeur du nom de l'Amérique est « français » ou « allemand », avec tous les biais que peut impliquer une telle question concernant une période aussi reculée que le début du XVIe siècle dans la construction des identités nationales. Cette question sous-tend également une autre forme de rivalité, celle opposant les fervents catholiques et les « laïcards » lorrains au début du XXe siècle, les premiers ne supportant pas l'idée que les « blocards » mettent davantage en avant Ringmann, le laïc, au détriment de Waldseemüller, le chanoine. Nous reviendrons longuement sur ce point central de notre démonstration dans la seconde partie de ce travail. Par ailleurs, la recherche de la paternité de la *Cosmographiæ Introductio* a été encore complexifiée par l'hypothèse d'une sévère dispute ayant eu lieu entre Vautrin Lud et Martin Waldseemüller concernant le choix du nom à mettre en avant en exergue de la plaquette.

4- La brouille entre Waldseemüller et Lud : réalité ou fantasme ?

Le premier auteur à mentionner la possibilité d'une telle dispute est Armand d'Avezac, dans l'ouvrage déjà mentionné paru en 1867[161]. Ce sont les différences dans la dédicace entre les versions de la plaquette qui l'ont mis sur la piste d'une possible querelle entre les membres du cénacle déodatien. L'omission du nom de Waldseemüller (par le truchement de son nom d'emprunt, *Ilacomilus*) s'expliquerait selon lui par un accès de jalousie de la part de Vautrin Lud, qui aurait difficilement accepté de voir son employé récolter tous les mérites de ce travail dans la dédicace adressée à l'empereur. « Un très-court espace de temps s'était écoulé, que cette même édition originale était également châtrée et cartonnée de manière à faire disparaître des

[160] A. Ronsin, « La contribution alsacienne au baptême de l'Amérique », art cit. Ici, p. 33.
[161] A. D'Avezac, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, *op. cit.*

premiers feuillets toute mention du nom de l'auteur, sans laisser de traces accusatrices de cette odieuse mutilation », écrit d'Avezac. Alors que le décastiche de Ringmann a été supprimé (il aurait fait référence à l'auteur de l'ouvrage), la dédicace à l'empereur Maximilien a été modifiée pour y substituer le nom du « Gymnase vosgien » à celui d'*Ilacomilus*. En revanche, la date de cette édition, le 25 avril 1507, reste inchangée. Si d'Avezac ne peut dire avec certitude la raison pouvant expliquer cette substitution entre les deux éditions, il est en revanche certain que Vautrin Lud en est le responsable ; en sa qualité d'« éditeur payant », rien n'aurait donc pu se faire dans l'atelier d'imprimerie sans son consentement[162].

M. d'Avezac pense néanmoins que c'est « probablement à son insu et pendant une absence momentanée » que le cartographe fut « dépouillé sans vergogne, sinon de la paternité même de son œuvre, au moins des signes extérieurs qui en contenaient la publique affirmation ». L'auteur ne veut pourtant pas accabler Vautrin Lud, estimant que celui-ci, en tant que responsable du groupe d'érudits et principal financeur de l'entreprise, avait sans doute agi de bonne foi en estimant peut-être qu'il ne fallait pas faire apparaître un nom précis dans le livret, et que seul un nom collectif devait être utilisé[163].

Dans une lettre écrite depuis Strasbourg en février 1508 à son ami Ringmann qui est alors à Bâle, Waldseemüller fait une allusion aux travaux qu'il a effectués à Saint-Dié « où, comme vous savez, nous avons naguère, principalement par mes soins et mon travail, quoique faussement çà et là (*passim*) plusieurs autres se l'attribuent, composé, dessiné et imprimé une figure universelle de la Terre, tant en forme de globe qu'en planisphère, circulant par le monde avec quelque honneur et quelque applaudissement ». Selon d'Avezac, ce passage serait une preuve irréfutable que le cartographe s'est vu déposséder des mérites exclusifs d'être mentionné comme l'auteur unique de la *Cosmographiæ Introductio*.

Quelques mois après la première, puis la seconde édition, toutes deux datées du 25 avril 1507, Vautrin Lud fait imprimer une réédition de la version au nom du « Gymnase vosgien », portant la date du 29 août 1507. Cette publication aurait entraîné une nouvelle protestation de la part de Waldseemüller, se trouvant alors à Strasbourg et averti par un tiers des agissements du chanoine de Saint-Dié. D'Avezac pense que le cartographe aurait alors négocié avec Lud afin que celui-ci accepte de produire une quatrième édition identique à la première, avec la dédicace au nom d'*Ilacomilus* et avec le poème de Ringmann/*Philesius*. La date du 29 août 1507 aurait été conservée par commodité, mais d'Avezac pense que cette édition aurait été

[162] *Ibid.*, p. 51-54.
[163] *Ibid.*, p. 59.

produite après le 31 mars 1508, date à laquelle est publiée la lettre dans laquelle Waldseemüller se plaint des pratiques de ses « rivaux »[164].

Il semblerait que cette quatrième édition rétablissant la dédicace originale n'ait pas suffi à calmer la colère de Waldseemüller, puisque celui-ci pourrait avoir été à l'origine d'une cinquième édition contrefaite, parue en 1509 à Strasbourg, chez Jean Grüninger. Intitulée *Globus mundi, declaratio sive descriptio mundi et totius orbis terrarum…*, il s'agit d'un livret anonyme de quatorze pages dans lequel le Nouveau Monde est désigné pour la première fois par le nom *America*, à l'exception de la plaquette de Saint-Dié. Pour Frank Mason, il s'agit d'une édition assez médiocre, sur du papier de mauvaise qualité et avec des caractères gothiques, « suite indigne et grossière des belles éditions de Saint-Dié[165] ».

Les érudits gravitant dans l'entourage de la *Société philomatique vosgienne* ont repris le dossier ouvert par d'Avezac, cherchant tantôt à le renforcer, tantôt à en invalider tout ou partie des éléments. Ainsi, Albert Gérard estime que c'est en constatant le succès rencontré par la plaquette éditée le 25 avril 1507 que les collègues déodatiens de Waldseemüller auraient émis le souhait d'être davantage mis en valeur qu'ils ne l'avaient été dans la première version. Ils auraient par conséquent obtenu qu'une nouvelle dédicace soit émise pour la seconde édition. Waldseemüller, mécontent de ce procédé, se serait alors plaint des agissements de Vautrin Lud dans la lettre à Ringmann évoquée ci-dessus. Albert Gérard produit l'intégralité de cette lettre, dont il fournit sa propre traduction à partir du latin[166] :

« Martin Hylacomylus de Fribourg à son ami Philesius, Salut.

En ces jours de carnaval, afin de me distraire, suivant mon habitude, j'ai pour l'Allemagne, quitté la France, c'est-à-dire, plus exactement cette ville des Vosges que l'on appelle Saint-Dié, où, comme vous savez, nous avons naguère, principalement par mes soins et mon travail, quoique çà et là faussement plusieurs se l'attribuent, composé, dessiné et imprimé une figure universelle de la terre, tant en forme de globe qu'en planisphère, circulant dans le monde avec quelque honneur et quelque applaudissement. Un peu retiré dans mon coin, pendant que les autres se divertissaient bruyamment, j'ai recueilli de divers auteurs quelque chose sur la Scénographie qui est une section de l'Architecture, et sur la perspective positive elle-même, que ne doit certes pas ignorer quiconque prétend savoir la géométrie. Et c'est d'abord à vous, Philésius, que j'ai résolu de dédier cela, car vous êtes très instruit en mathématiques, vous qui avez eu pour précepteur à Paris Lefebvre d'Etaples si habile dans toutes les

[164] *Ibid.*, p. 110-111. Cette lettre a été publiée en guise d'épître dédicatoire à un petit traité d'architecture inclus dans un ouvrage collectif dirigé par Gregor Reisch, la *Margarita philosophica*, publiée à Bâle en mars 1508. Waldseemüller a-t-il choisi de faire publier cette lettre pour rendre publics les agissements de Vautrin Lud à son égard et faire pression sur le chanoine ?

[165] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 660.

[166] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 75-77. Le premier auteur ayant publié l'intégralité de cette lettre est Charles Schmidt, dans son article consacré à Mathias Ringmann paru en 1875.

mathématiques et qui, maintenant, enseignez publiquement la cosmographie à l'Université de Bâle et qui de plus, à ce que j'entends, donnez aussi en particulier des leçons sur ces matières au docte prince Christophe d'Uttenheim, évêque de Bâle, grand protecteur des gens d'étude.

Adieu, mon cher Philésius, ne cessez point, en vous occupant de tout cela, d'aimer aussi les études qui assurent votre place dans l'enseignement des belles lettres. Adieu encore.

De Strasbourg[167]. »

Cette lettre, seul document manuscrit conservé de la main de Waldseemüller, a été interprétée de bien des façons par les érudits s'étant penchés, depuis le XIXe siècle, sur la paternité de la *Cosmographiæ Introductio*. Jules Marcou pense qu'elle fait référence à une sérieuse dispute ayant eu lien entre le cartographe et Vautrin Lud. Celui-ci aurait été très heurté de constater que les premières feuilles qui venaient d'être passées sous presse comportaient des dédicaces à l'empereur Maximilien signées des seuls « *Philesius* » et « *Ilacomilus* ». Prenant ce choix pour un affront personnel de la part de Waldseemüller, qui avait été engagé d'abord en qualité de « *castigator* » ou prote, autrement dit pour une tâche subalterne de correcteur d'épreuves, Lud aurait renvoyé le cartographe et fait arrêter le tirage, expliquant peut-être pourquoi il est aujourd'hui si difficile de trouver des exemplaires de la première édition. Vautrin Lud aurait alors fait procéder aux modifications nécessaires à un changement de dédicace ; cela aurait abouti à la seconde édition, pour laquelle la même date aurait été conservée, tout en occultant les noms du cartographe et de l'humaniste alsacien au bénéfice du « Gymnase vosgien » dans la dédicace. D'Avezac pensait que l'on pouvait deviner le départ de Waldseemüller avant la mise sous presse de cette seconde édition par ses nombreuses erreurs typographiques, ce qui aurait pu indiquer qu'il n'y avait alors plus de correcteur d'imprimerie. On remarque néanmoins que le nom de Waldseemüller n'a pas été totalement effacé de cette seconde édition dans la mesure où la marque d'imprimerie originale, portant le paraphe MI (pour *Martinus Ilacomylus*), a été conservée[168].

Le géographe lorrain Lucien Gallois minimise quant à lui la portée de cette brouille. Maître de conférences à la Sorbonne, il publie en 1900 une série d'articles dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est* concernant le « baptême de l'Amérique » et ses questionnements annexes. Ces réflexions prolongent sa thèse de doctorat sur les géographes allemands de la Renaissance, soutenue dix ans plus tôt, dans laquelle Waldseemüller tient nécessairement une place de choix. Gallois pense que cette dispute n'a pas été aussi importante que d'Avezac a bien

[167] La traduction française proposée par Albert Gérard a été légèrement remaniée par l'auteur de cette thèse.
[168] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 35.

voulu l'écrire plus de trente ans auparavant. En effet, il a découvert aux Archives départementales des Vosges deux documents prouvant que Waldseemüller a terminé sa vie en tant que chanoine de Saint-Dié, fonction qu'il avait obtenue en 1513 (1514 nouveau style)[169]. Gallois estime qu'une telle nomination n'a pas pu avoir lieu sans que Vautrin Lud, qui avait l'oreille du duc et celle de l'évêque de Toul, ne soit consulté. Si la brouille entre les deux hommes avait été sévère et durable, Lud n'aurait sans doute pas donné un avis favorable à cette nomination. Quant à la fameuse lettre dans laquelle Waldseemüller se plaint du traitement qu'on lui fait subir, Gallois pense que le cartographe ne fait pas référence à la *Cosmographiæ Introductio*, mais aux petites cartes publiées en accompagnement, qui ne portaient pas mention d'auteur et qui pouvaient donc être reproduites à loisir, sans respect pour son travail. L. Gallois revient également sur la publication à Strasbourg d'une édition « illicite » de la plaquette de Saint-Dié en 1509. Selon lui, rien ne prouve que Waldseemüller en ait été à l'origine et qu'il aurait sciemment cherché à « pirater » le travail réalisé à Saint-Dié. Cette initiative peut tout à fait être attribuée à l'éditeur Jean Grüninger lui-même, connu pour être coutumier de ce genre de pratiques[170].

Quant à John Boyd Thacher, il ne se contente pas de nuancer la thèse d'Armand d'Avezac concernant une possible brouille ; il la trouve totalement absurde : « Quand on entreprend de construire un château de cartes, on est parfois appelé à faire d'une taupinière une belle montagne pour l'abriter des vents de la critique. » Ainsi, le maire d'Albany s'étonne de l'expression « contre les intrigues de ses rivaux », que Waldseemüller emploie dans la dédicace de la prétendue première édition. Pourquoi avoir utilisé cette expression si Lud n'a pas encore effectué la substitution de dédicace ? Dit autrement : « Pourquoi la plainte avant la cause[171] ? » Si le « Gymnase vosgien » avait substitué son nom à celui de Waldseemüller, pourquoi avoir conservé les mêmes références aux « machinations de ses ennemis » desquels il faudrait être « mis à l'abri » par l'intervention de l'empereur ? En outre, si cette brouille était avérée, pourquoi avoir gardé les initiales MI dans la marque d'imprimerie, y compris dans les éditions où la dédicace est au nom du Gymnase ? « Le voleur qui vole une montre ne laisse pas sa victime paisiblement en possession de sa bourse » : si Vautrin Lud avait voulu faire du tort au cartographe en substituant la dédicace, ne l'aurait-il pas fait aussi dans la marque d'imprimerie[172] ? Par ailleurs, la lettre de Waldseemüller écrite depuis Strasbourg à Ringmann

[169] GALLOIS Lucien, « Waldseemüller, chanoine de Saint-Dié », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1900, p. 221-229. Ici, p. 222-223.
[170] *Ibid.*, p. 224-225.
[171] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 138-139.
[172] *Ibid.*, p. 143.

au moment du Carnaval de 1508 n'incriminerait pas ses collègues de Saint-Dié, mais parlerait de personnes qui lui auraient fait du tort « ici et là » (*passim*), expression qui ne semble pas désigner précisément le « Gymnase vosgien », mais plutôt des personnes situées en des endroits différents et qui auraient peut-être essayé de copier son travail[173].

Quelques années plus tard, René Ferry prolonge la réflexion en se demandant si Lud pouvait ainsi se permettre d'effacer le nom de ses collaborateurs pour leur substituer celui du « Gymnase vosgien ». Le secrétaire de la Société philomatique vosgienne replace les faits dans leur contexte économique et culturel en rappelant la fonction d'une dédicace d'ouvrage en ces temps de balbutiements de l'édition. En l'absence de droits d'auteurs, la contrefaçon était alors très répandue, risquant de mettre à mal la rentabilité des opérations d'édition originale, surtout lorsque celles-ci avaient mobilisé d'importants investissements (ce qui était sans doute le cas à Saint-Dié). Le seul moyen de se prémunir de la contrefaçon était donc d'obtenir un privilège de la part d'un personnage puissant, qui garantirait l'exclusivité de la vente d'un ouvrage donné. La dédicace d'un ouvrage prenait ainsi une tournure très stratégique dans l'obtention d'un tel privilège. C'est ce qui aurait pu expliquer la brouille entre Lud et Waldseemüller (si tant est que celle-ci ait bien eu lieu), le chanoine estimant que la dédicace devait être collective. Une fois ce détail résolu pour la seconde édition, une réconciliation aurait été scellée, ce qui était dans l'intérêt de tous afin de poursuivre la nouvelle *Cosmographie* de Ptolémée dans une ambiance sereine. La publication d'une troisième, puis d'une quatrième édition portant toutes deux les mêmes caractéristiques respectives que les précédentes aurait scellé la fin de la brouille[174]. René Ferry se demande même si cette prétendue dispute a réellement existé. Après tout, il serait étrange que Waldseemüller se soit plaint de voir son nom occulté dans la dédicace de la modeste plaquette de 1507 tandis que la même absence dans la *Cosmographie* publiée à Strasbourg en 1513 n'a manifestement engendré aucune protestation de sa part, alors qu'il s'agissait d'un travail d'une tout autre ampleur[175].

Dans les années 1960, le nouveau directeur de la bibliothèque de Saint-Dié, Albert Ronsin, reprend le flambeau des études sur le « baptême de l'Amérique », qui avaient quelque peu perdu en intensité depuis la fin de la guerre. S'intéressant à son tour à cette fameuse brouille, M. Ronsin pense qu'elle n'a jamais eu lieu. Selon cet historien, qui vient d'achever sa thèse de doctorat sur les débuts de l'imprimerie en Lorraine, le souci de la plus grande diffusion possible du savoir par les érudits de la Renaissance aurait été bien supérieur à la recherche de gloire

[173] *Ibid.*, p. 132-133.
[174] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1911 », in *BSPV* n° 36, 1910-1911, p. 282-283.
[175] *Ibid*., p. 285-286.

personnelle à travers l'impression de son propre nom sur un livre[176]. Une théorie proche est proposée par Damien Parmentier : la substitution de dédicace aurait été un moyen pour Waldseemüller de rester anonyme par souci de modestie. Une telle posture aurait été préconisée par les Frères de la vie commune, auxquels le cénacle de Saint-Dié aurait été lié, comme nous l'avons déjà mentionné dans le premier chapitre[177]. M. Ronsin nous paraît cependant proposer une représentation par trop idéalisée des humanistes, « volontiers oublieux de la vanité du droit d'auteur ». Son explication balaye d'un revers de main des considérations matérielles qui existaient pourtant bel et bien, dans la mesure où la recherche d'un puissant parrainage était une nécessité. Quant à la théorie de Damien Parmentier concernant la supposée modestie de Waldseemüller, elle ne suffit pas à expliquer le maintien de deux éditions de la *Cosmographiæ Introductio* avec une dédicace au nom du cartographe.

Par ailleurs, Albert Ronsin ne croit pas à l'existence d'une prétendue dispute et avance pour cela de nombreux arguments solides. D'abord, Waldseemüller a continué à travailler à Saint-Dié après 1507 (même s'il faisait des allers-retours réguliers en Alsace), réalisant plusieurs travaux, poursuivant son travail sur la *Cosmographie*. Il présente sa carte de la Lorraine à René II en 1508 et sa carte de l'Europe au duc Antoine en 1511. A. Ronsin voit mal comment le cartographe aurait pu être introduit à la cour de Nancy sans l'entremise de Vautrin Lud. En 1514, il est nommé chanoine de Saint-Dié. Là encore, cela n'aurait pas été possible sans l'accord de Lud, membre très influent du chapitre canonial[178]. En réalité, Albert Ronsin pense que les « rivaux » dont parle Waldseemüller dans la lettre déjà mentionnée ne sont certainement pas Vautrin et Nicolas Lud. Il s'agirait plutôt d'éditeurs n'hésitant pas à contrefaire les ouvrages publiés aussitôt après leur sortie afin d'en tirer profit à leur tour. À une époque où les droits d'auteur n'existaient pas, cette pratique aurait été courante et n'aurait pu être évitée qu'en demandant à un personnage puissant (l'empereur Maximilien dans le cas présent) un privilège d'exclusivité pour un certain nombre d'années, de deux à six ans à l'époque. Mais le « Gymnase vosgien » n'a sans doute pas bénéficié de cet avantage, car un tel privilège n'aurait pas manqué d'être mentionné dès le début de l'ouvrage dans le cas contraire. C'est ce qui expliquerait l'existence d'une édition réalisée chez l'éditeur strasbourgeois Jean Grüninger en 1509, sans que celui-ci soit le moins du monde inquiété[179].

[176] A. Ronsin, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », art cit.
[177] PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22. Ici, p. 20.
[178] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit. Ici, p. 395.
[179] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 131-132.

On aura pu apprécier, à la lecture des lignes qui précèdent, l'ampleur de la richesse et de la complexité des débats autour de la paternité du premier texte à avoir proposé le nom *America*. Les questions ainsi soulevées par la *Cosmographiæ Introductio* à l'époque contemporaine n'ont donc pas toujours trouvé de réponses satisfaisantes, sans que cela suffise à décourager les chercheuses et les chercheurs. Après avoir voulu comprendre les motivations ayant conduit les chanoines de Saint-Dié à rédiger cette plaquette et à en déterminer le ou les auteurs, les érudits se sont attelés à en analyser les exemplaires survivants, tant sur le fond que sur la forme, en fonction de leurs différentes éditions et à en mesurer le niveau d'influence.

C) Discussions autour des différentes éditions de l'ouvrage

1- Quelles sont les particularités des différents exemplaires retrouvés ?

Les érudits lorrains ont commencé par étudier les exemplaires auxquels ils pouvaient accéder le plus facilement. À la fin du XIXe siècle, un seul exemplaire de cet ouvrage est connu en Lorraine ; il appartient à la Bibliothèque municipale de Nancy et c'est l'exemplaire qui a appartenu au bibliophile Jean-Nicolas Beaupré. C'est naturellement celui qu'il a consulté au cours de la préparation de son ouvrage sur les débuts de l'imprimerie en Lorraine[180]. C'est le même exemplaire qu'Albert Gérard a plus tard feuilleté afin de préparer son article consacré à Martin Waldseemüller dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*[181]. Imprimé en caractères romains, cet *in-quarto* de cinquante-deux feuillets comprend des erreurs d'impression qui trahissent, selon l'auteur, l'inexpérience du typographe. La première partie de l'ouvrage comporte vingt feuillets et s'ouvre par une dédicace du « Gymnase vosgien » à l'empereur Maximilien, auprès de qui les auteurs souhaitent trouver « un bouclier aussi sûr que celui d'Achille contre les machinations de [leurs] rivaux ». Après cette première partie, qui constitue l'introduction à la cosmographie proprement dite, s'ouvre une seconde partie constituée de trente-deux feuillets et consacrée aux voyages de Vespucci. Elle s'ouvre par un poème composé de onze distiques, dans lequel *Philesius vogesigena* (pseudonyme sous lequel nous aurons reconnu Mathias Ringmann) rend hommage aux qualités de découvreur du Florentin. Puis démarrent les *Quatre navigations*, traduction latine de la lettre de Vespucci par le chanoine Jean Basin. Vespucci commence son récit par une dédicace au duc René II, dans laquelle il rappelle leur « amitié de jeunesse, leur camaraderie lorsqu'ils partageaient les leçons

[180] J.-N. Beaupré, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, *op. cit.*, p. 70 et p. 87.
[181] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 70-72.

de grammaire que leur donnait à Florence Georges-Antoine Vespuce ». Nous reviendrons en détails sur cette dédicace et ses implications dans le quatrième chapitre de cette thèse.

En 1888, c'est au tour d'Arthur Benoît de proposer une description de la *Cosmographiæ Introductio* sans l'avoir vue lui-même. Il s'appuie principalement sur ce qu'en a déjà dit J.-N. Beaupré dans son ouvrage de 1845, déjà mentionné ci-dessus. Il note que la première partie est constituée de deux cahiers (qu'il nomme A et B) de six feuillets chacun et de deux cahiers (C et D) de quatre feuillets chacun. Après le cahier D est imprimée une petite mappemonde occupant deux feuillets, au verso desquels sont imprimées douze lignes de texte. Quatre illustrations d'astronomie sont imprimées au fil du texte et une autre, plus grande, se situe hors texte. L'ensemble est imprimé « sur bon papier, sans filigrane et non chiffré, tous les feuillets sont à longues lignes, en beaux caractères romains, mais avec de nombreuses abréviations et des fautes d'impression qui marquent l'inexpérience du compositeur[182] ». Après avoir décrit en détails la composition de l'ouvrage, A. Benoît évoque la marque d'imprimerie du cénacle déodatien, située au recto du dernier feuillet[183].

Les bibliophiles lorrains ne cherchent pas seulement à décrire un exemplaire de la plaquette de 1507 en particulier, mais à comparer les différentes éditions entre elles. Ainsi, Édouard Meaume souligne dans son article posthume déjà cité que si le texte des quatre éditions ne varie pas, il n'en va pas de même de la composition typographique. En fonction de l'édition prise en compte, la composition peut connaître des changements d'ampleur variable, allant de la simple réimpression de quelques feuillets légèrement modifiés à une composition typographique totalement nouvelle. Dans tous les cas cependant, ces variantes ne concernent que la première partie de l'ouvrage, c'est-à-dire la *Cosmographiæ Introductio* proprement dite. En revanche, la relation des voyages de Vespucci, qui constitue la seconde partie de la plaquette, ne connaît presque aucune altération[184].

Quelques années plus tard, Henri Bardy décrit à son tour un exemplaire de cette plaquette. Il s'agit cette fois d'un volume appartenant à la bibliothèque de l'Université de la Sorbonne que le président de la Société philomatique vosgienne a pu consulter, grâce à l'intervention du linguiste d'origine déodatienne Ferdinand Brunot (1860-1938), maître de conférences dans cette faculté[185]. Selon M. Bardy, cet exemplaire fait partie d'un lot ayant échu à la Sorbonne en 1790 à l'occasion de la nationalisation des biens du clergé[186].

[182] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 188.
[183] *Ibid.*, p. 190-191.
[184] É. Meaume, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », art cit., p. 83-86.
[185] H. Bardy, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », art cit., p. 253.
[186] *Ibid.*, p. 255.

Le pharmacien sait que des exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* ont déjà été décrits par plusieurs auteurs, mais il souhaite néanmoins apporter sa pierre à l'édifice en étudiant de près cet exemplaire de la Sorbonne, ce qui pourrait se révéler utile si d'aventure il venait à être perdu, volé ou détruit. M. Bardy sait à quel point les livres sont fragiles, à l'instar de ce qui s'est produit à la bibliothèque de Strasbourg au cours du siège de 1870. Tant de trésors inestimables perdus par le feu de l'artillerie prussienne rappellent au président de la Société philomatique l'importance de décrire par le menu tout ce qui est possible, en cas de perte irrémédiable.

Cet exemplaire fait partie de ce qui est généralement considéré comme la seconde édition. En réalité, les deux premières éditions, portant toutes deux la date du 25 avril 1507, ne se distinguent que par six feuillets du cahier A, notamment pour la fameuse dédicace. Le reste est en revanche rigoureusement semblable. Si les pages de ce volume sont en bon état, H. Bardy souligne que la couverture en est abîmée. La reliure, sans doute d'époque selon lui, est constituée d'une sorte de carton, lui-même recouvert d'un vélin en mauvais état[187]. Le format de la plaquette est de 16 cm sur 22. Il porte le tampon de la bibliothèque de l'Université de France à trois endroits distincts, deux fois à l'encre noire et une fois à l'encre rouge. L'exemplaire que M. Bardy a eu entre les mains ne comporte pas le petit planisphère censé être fourni avec chaque volume et qui pouvait être découpé et monté sur un globe. En réalité, les exemplaires incomplets constituent plutôt la norme et il est extrêmement rare de trouver des volumes comportant la carte détachable ; ceux-ci se vendent à prix d'or aux enchères.

Henri Bardy repère l'emplacement du mot *Amerige*, situé dans la marge au recto du 13e feuillet. C'est la première mention du nom de l'Amérique. Puis, au verso du 15e feuillet (autrement dit, à la 30e page), on peut lire le fameux passage dit du « baptême de l'Amérique ». La seconde partie de l'ouvrage, les *Quatre navigations* d'Amerigo Vespucci commencent au 21e feuillet. Il y a d'abord une page de titre comportant plusieurs vers composés par Ringmann. Au verso se trouve la dédicace au duc de Lorraine. Le récit de Vespucci débute au recto du 23e feuillet. L'ouvrage comporte deux grandes lettres Renaissance ornées, un « Q » et un « A », imprimés sur la cinquième planche. Enfin, la marque de l'imprimerie de Saint-Dié est imprimée sur la sixième planche, au recto du 52e feuillet[188].

Si la description des rares exemplaires encore disponibles n'a pas entraîné de désaccords fondamentaux au sein de la communauté historienne, il n'en va pas de même concernant l'ordre

[187] *Ibid.*, p. 253-254.
[188] *Ibid.*, p. 270.

supposé des quatre éditions déodatiennes, publiées dans un laps de temps de seulement quelques mois en 1507.

2- Quel est le bon ordre des quatre éditions ?

Armand d'Avezac a défini un ordre des éditions qui continue à être généralement utilisé aujourd'hui. Selon lui, la première édition, parue le 25 avril 1507, est celle dont la dédicace est au nom de Waldseemüller/*Ilacomilus* et qui comprend le poème de Mathias Ringmann. Puis s'ensuivrait l'édition dont la date a été conservée, mais dont la dédicace aurait été modifiée afin d'attribuer l'ouvrage au « Gymnase vosgien », tandis que le poème de Ringmann était retiré. La troisième édition, datée du 29 août 1507, serait elle aussi au nom du « Gymnase vosgien », avant qu'une quatrième édition ne rétablisse la dédicace de Waldseemüller sous la pression de celui-ci, ainsi que le poème de Ringmann[189]. On a déjà évoqué ci-dessus les raisons qui ont poussé d'Avezac à privilégier cet ordre de parution, en tenant compte d'une hypothétique dispute entre Vautrin Lud et Martin Waldseemüller à propos du nom qu'il convenait d'inscrire dans la dédicace.

Cette conception a cependant été remise en cause à plusieurs reprises. Ainsi, le bibliophile new-yorkais John Boyd Thacher, lui-même possesseur d'un exemplaire de ce que d'Avezac considère comme la seconde édition, n'est pas d'accord avec cet ordre. L'absence du poème de Ringmann dans cette édition l'interpelle : « Ringmann était un membre trop brillant de la coterie pour que son excellent poème soit jeté après sa première parution[190]. » Il montre également qu'il existe de nombreuses fautes de latin dans l'édition au nom du « Gymnase » qui ont disparu dans la prétendue première édition (celle au nom d'*Ilacomilus*), ce qui tendrait à prouver que cette dernière serait en fait la seconde édition corrigée[191]. On aura constaté que J.B. Thacher, qui possède un exemplaire du 25 avril 1507 avec dédicace au nom du « Gymnase vosgien », veut à tout prix prouver que son volume fait partie de la première édition et non de la deuxième. Son raisonnement n'est peut-être pas uniquement fondé sur la recherche de vérité historique, bien que ses arguments soient fort pertinents, mais aussi sur un intérêt personnel : un exemplaire de la première édition d'un ouvrage « baptisant » l'Amérique déjà rarissime n'a pas la même valeur marchande qu'une seconde édition.

Albert Ronsin a un avis différent sur cette question. Pour lui, à l'instar de John B. Thacher, la première édition serait celle au nom du « Gymnase vosgien » ; le second tirage du 25 avril

[189] A. D'Avezac, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, *op. cit.*, p. 51-59.
[190] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 131.
[191] *Ibid.*, p. 140-141.

1507 serait celui au nom de Waldseemüller et Ringmann ; il s'agirait selon lui des « exemplaires remis aux collaborateurs scientifiques » afin de les rétribuer, et dont ils pouvaient disposer à leur guise, les vendre ou les donner. M. Ronsin prend l'exemple du volume que Ringmann aurait offert à son ami Beatus Rhenanus en 1510, toujours visible aujourd'hui à la Bibliothèque humaniste de Sélestat[192]. De même, la bibliothèque municipale de Colmar possède un exemplaire identique (avec la dédicace Ringmann/Waldseemüller), ayant appartenu à un chanoine de Bâle, Louis Ber, qui connaissait à la fois Ringmann, Waldseemüller et Rhenanus. Il devait donc certainement tenir son exemplaire de l'un ou de l'autre. Selon M. Ronsin, cette pratique aurait été courante jusqu'au XVIIIe siècle[193].

À l'inverse, les éditions au nom du Gymnase vosgien auraient été les exemplaires destinés à la vente. Pour M. Ronsin, les deux versions auraient été imprimées en même temps, avec l'accord de tous les participants. Il n'y aurait donc pas eu de brouille entre Waldseemüller et Lud. Le même arrangement aurait été décidé concernant l'édition du 29 septembre 1507. Selon le bibliothécaire et conservateur du musée de Saint-Dié, cette théorie serait prouvée par le déséquilibre entre les deux versions : parmi les exemplaires encore disponibles de la *Cosmographiæ Introductio* dans les fonds publics du monde entier, seul un tiers est au nom de Ringmann/Waldseemüller et deux tiers au nom du « Gymnase vosgien ». Ces proportions nous paraissent toutefois hasardeuses au vu du très faible nombre de volumes disponibles, seuls vingt-deux exemplaires ayant été recensés par Albert Ronsin à travers le monde en 1970. C'est bien peu si on admet qu'un millier d'exemplaires a été imprimé en 1507, toutes éditions confondues. Dans ces conditions, on ne peut guère tirer de conclusions solides sur la base d'un aussi petit échantillon d'exemplaires survivants.

Une autre possibilité évoquée par Albert Ronsin pour expliquer ces doubles tirages serait que les deux éditions auraient été destinées à des marchés différents : l'édition au nom du « Gymnase vosgien » aurait été destinée au duché de Lorraine et à Paris, où Ringmann et Waldseemüller étaient peu connus, tandis que l'édition à leur nom aurait été destinée au marché alsacien où ils avaient sans doute une plus grande réputation[194].

[192] Il n'existe en réalité aucune preuve que cet exemplaire ait été offert ou même vendu par Mathias Ringmann à son ami Beatus Rhenanus, même si cette hypothèse de M. Ronsin est envisageable.
[193] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 106.
[194] A. Ronsin, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 », art cit., p. 96. A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit., p. 396. A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 44-46.

Concernant cette question précise de l'ordre des éditions comme pour beaucoup d'autres, les historiennes et historiens auront dû se contenter d'émettre des hypothèses plus ou moins solides sans vraiment pouvoir en tirer la moindre certitude. Une autre question posée par les érudits modernes s'étant attelés à l'histoire de la dénomination de l'Amérique consiste à se demander si la *Cosmographiæ Introductio* a rencontré le succès, ou bien si ce petit ouvrage est resté relativement confidentiel. Une fois encore, leurs recherches ont peiné à aboutir à davantage que de simples conjectures.

3- Cet ouvrage a-t-il eu du succès ?

Répondre à une telle question permettrait en effet d'avoir un aperçu, même très sommaire, de la rapidité avec laquelle les concepts portés par cette plaquette (et tout d'abord, naturellement, sa proposition de nommer le Nouveau Monde « *America* ») se sont propagés dans la vallée du Rhin d'abord, et au-delà dans un second temps.

Le fait que quatre éditions de cette plaquette aient été tirées en l'espace de quelques mois à Saint-Dié a d'abord été regardé par les chercheurs du XIXe siècle comme un indice de réussite, Vautrin Lud ayant dû faire presser de nouvelles éditions pour répondre à une demande qui aurait dépassé ses prévisions les plus optimistes. Les premiers travaux historiques sur ce point trahissent cependant une certaine confusion, ce qui s'explique par le fait que toutes les éditions n'avaient pas encore été bien identifiées et tous les exemplaires encore disponibles pas encore recensés. Ces recherches ont aussi pu exprimer une certaine perplexité face à l'existence de quatre éditions si rapprochées dans le temps, ne sachant pas très bien ce qu'une telle fréquence pouvait signifier. On a ainsi déjà mentionné le fait que ces quatre éditions de 1507 étaient probablement moins le reflet d'un hypothétique succès d'édition que celui de tractations, à défaut de tensions ayant pu exister au sein du cénacle déodatien.

Dans l'ensemble, cependant, les historiennes et historiens ont plutôt souligné le succès d'édition qu'aurait constitué la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié. En 1901, un élément nouveau vient accréditer cette belle performance. La découverte des cartes perdues de Waldseemüller au château de Wolfegg par Joseph Fischer permet la mise au jour d'un commentaire publié par le cartographe sur sa *Carta marina* de 1516. Il y déclare que sa précédente carte (celle de 1507, donc), aurait été imprimée à mille exemplaires. Des savants ont alors extrapolé que le nombre d'exemplaires de la plaquette de Saint-Dié devait être identique, puisque les deux éléments faisaient *a priori* partie d'un « package médiatique » (Ute

Obhof[195]) destiné à être vendu ensemble. Ce chiffre de mille exemplaires est encore celui qui est le plus couramment cité de nos jours[196].

Certains chercheurs et certaines chercheuses ont cependant mis en doute la réalité de ce chiffre, considérant qu'il aurait été trop important pour le début du XVIe siècle. Waldseemüller aurait parlé de « mille » exemplaires de manière symbolique, comme s'il avait voulu dire « beaucoup ». Pourtant, selon Miriam U. Chrisman, le tirage standard pour un titre d'une imprimerie strasbourgeoise serait de 1250 exemplaires, car il s'agirait du nombre moyen de feuilles de papier recto-verso qu'une équipe d'imprimeurs pouvait passer en une journée dans une presse à partir de la même matrice. Le tirage global pouvait cependant varier entre 800 et 2000 exemplaires, selon la taille du livre, un *in-folio* étant plus long à imprimer qu'un *in-octavo*[197]. Dès lors, le chiffre de mille exemplaires pour la *Cosmographiæ Introductio* ne semble pas si exagéré, même si le tirage a été imprimé à Saint-Dié par un atelier occasionnel. D'autant que le chiffre de 1250 exemplaires avancé par Mrs Chrisman concerne des feuilles entières (*in-folio*) ; la *Cosmographiæ Introductio* étant un *in-octavo*, cela correspond à huit fois moins de feuilles à imprimer pour réaliser un exemplaire du livre, puisque huit pages sont imprimées directement sur la même feuille.

Albert Ronsin estime également que ce chiffre de mille exemplaires, avancé par Martin Waldseemüller lui-même, est plausible mais qu'il ne correspond pas seulement au tirage des éditions de 1507, ce qui serait trop important pour une seule année. Ce chiffre doit certainement prendre en compte les retirages successifs qui ont eu lieu de 1507 à 1516, et notamment ceux des éditions en latin et en allemand imprimées à Strasbourg en 1509[198]. M. Ronsin estime peu probable que les presses de Saint-Dié aient imprimé autant d'exemplaires de ce livret en 1507. En outre, il pense que le nombre de cartes imprimées a dû être supérieur au nombre de livrets, certaines cartes ayant sans doute été vendues seules[199].

Il paraît en réalité illusoire de mesurer quantitativement le succès de cet opuscule. Il est cependant possible de se faire une idée de la rapidité de la diffusion de son idée principale, en observant la vitesse avec laquelle le mot *America* s'est acclimaté dans la vallée du Rhin. Plusieurs érudits ont souligné le fait que dès 1515, le géographe Johann Schöner avait fait le

[195] OBHOF Ute, « The Terrestrial Globe that Named America : On Historical Preservation of Martin Waldseemüller's Gores », in *Globe Studies*, n° 55/56, 2009, p. 13-21.
[196] RONSIN Albert, « L'Amérique du gymnase vosgien de Saint-Dié-des-Vosges au début du XVIe siècle. Invention et postérité » in *La France-Amérique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Franck Lestringant (éd.), Actes du XXXVe colloque international d'études humanistes (Tours, 1992), Paris, Honoré Champion, 1998, p. 37-64.
[197] CHRISMAN Miriam Usher, *Lay Culture, Learned Culture : Books and Social Change in Strasbourg, 1480-1599*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1982, p. 5.
[198] A. Ronsin, *Le nom de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 145-146.
[199] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 107.

constat que ce mot était désormais d'un usage courant[200]. Un autre moyen de mesurer ce succès est de recenser le nombre d'éditions contrefaites, publiées en dehors de Saint-Dié après 1507. Il a déjà été fait référence à une telle édition, publiée à Strasbourg en 1509 chez le fameux éditeur Jean Grüninger. Cet *in-quarto* composé de 32 feuillets est identique à l'original par son contenu, mais s'en distingue par l'emploi de caractères typographiques gothiques, plus accessibles à un lectorat de marchands, tandis que les éditions déodatiennes avaient été composées en caractères romains, généralement destinés aux humanistes. A. Gérard a identifié six exemplaires de cette édition, l'un d'eux se trouvant alors à la bibliothèque Mazarine. Il existe enfin une édition semblant avoir été imprimée à Lyon dans les années 1510, totalement contrefaite : bien que le texte soit parfaitement identique à celui de Saint-Dié, la dédicace est au nom de Jacques Robertet, évêque d'Albi[201].

Édouard Meaume estime quant à lui que l'ouvrage de Saint-Dié a eu du succès, mais que c'est bien davantage la présence des récits de voyage de Vespucci que l'introduction à la Cosmographie de Ptolémée en tant que telle qui en aurait assuré la réussite commerciale. Le texte de Vespucci n'ayant qu'un rapport très indirect avec le texte principal de la plaquette de Saint-Dié, il pouvait s'en détacher facilement. D'ailleurs, il existe des éditions de la *Cosmographiæ Introductio* qui ne contiennent pas cet appendice, et vice-versa[202]. Meaume note qu'à partir de la troisième édition, un réagencement des pages a été opéré de façon que la seconde partie de l'ouvrage (les *Quatuor Navigationes* de Vespucci) puisse être imprimée et vendue séparément, sous la forme de ce que l'on appelle à l'époque contemporaine un « tiré à part ». Il est donc clair pour M. Meaume que le succès de la plaquette tenait d'abord à la présence du récit de Vespucci et qu'il fallait dès lors songer à la possibilité de pouvoir le vendre séparément[203].

Selon John Hessler, la *Cosmographiæ Introductio* a eu un grand succès (contrairement à la mappemonde de 1507, qui n'aurait été recopiée que par quelques géographes mineurs) : on retrouve en effet des emprunts, voire des plagiats de ce texte jusque dans le livre majeur de Copernic, *De la révolution des astres*, qui emprunte le passage sur le choix du nom *America*. Peut-être que Copernic a eu accès aux travaux de Saint-Dié à Cracovie, par l'intermédiaire de l'un de ses amis, Jean de Stobnicza, professeur à l'université de cette ville. Ce serait donc bien

[200] MARCOU Jules, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », in *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution Showing the Operations, Expenditures, and Condition of the Institution to July 1888*, 1890, p. 647-673. Ici, p. 653.
[201] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 78-79.
[202] É. Meaume, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », art cit., p. 81.
[203] *Ibid.*, p. 97.

davantage par le truchement de la plaquette que par celui de son planisphère que le mot *America* se serait propagé et aurait connu le succès[204].

Une autre manière de mesurer plus ou moins finement le succès de cet ouvrage a consisté à recenser les exemplaires ayant survécu à l'épreuve du temps. On pourrait ainsi imaginer que l'existence de nombreux exemplaires survivants à l'époque contemporaine constituerait une trace permettant de tenter une extrapolation de la masse d'exemplaires imprimés en 1507. Depuis la première mention d'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* par Bandini en 1745[205], les érudits intéressés par cette question se sont donc mis en quête des rares exemplaires encore en circulation. Il serait ici trop long et fastidieux de remonter le fil de la découverte successive de ces exemplaires dans les fonds privés et publics depuis deux siècles. On se contentera d'esquisser une photographie au cours de deux instants T, ce qui sera suffisant pour effectuer une comparaison diachronique et pour se rendre compte du faible nombre de plaquettes encore en circulation.

En 1910, le médiéviste Christian Pfister, qui a enseigné une quinzaine d'années à la Faculté des lettres de Nancy avant de succéder à Gabriel Monod à l'ENS, effectue une recherche des exemplaires encore disponibles de la plaquette de 1507 et transmet ses résultats à la Société philomatique vosgienne. Il ne recense alors que deux exemplaires de la première édition, l'un conservé à la *Lenox Library* de New York, l'autre à la bibliothèque publique de Sélestat[206]. La seconde édition ne semble plus être représentée que par deux exemplaires, tous deux situés à Paris ; l'un à la Sorbonne, l'autre à la bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque nationale de France, la bibliothèque publique de Nancy et le *British Museum*, ainsi que le baron James de Rothschild possèdent quant à eux un exemplaire de la troisième édition, qui semble donc être alors la moins rare. Pour finir, seuls trois exemplaires de la quatrième édition ont pu être identifiés par M. Pfister. L'un d'eux, très incomplet se situe là encore à la bibliothèque Mazarine, tandis que la *Lenox Library* de New York en possède un autre et qu'un collectionneur américain a fait l'acquisition d'un troisième, autrefois présent à Metz. Ce sont ainsi onze

[204] John W. Hessler (éd.), *The naming of America*, *op. cit.*, p. 54. HESSLER John W. et VAN DUZER Chet, *Seeing the world anew : the radical vision of Martin Waldseemüller's 1507 & 1516 world maps*, Delray Beach, Levenger Press/Library of Congress, 2012, p. 19-20.
[205] A. von Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, *op. cit.*, livre IV, p. 102.
[206] L'actuelle Bibliothèque humaniste de Sélestat a en effet hérité de l'exemplaire que Mathias Ringmann aurait offert vers 1510 à son ami, l'humaniste Beatus Rhenanus. Voir https://www.bibliotheque-humaniste.fr/musee/les-incontournables.html

exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié, toutes éditions confondues, qui ont pu être identifiées et localisées au début du XXe siècle[207].

Soixante ans après cette recherche menée par Christian Pfister, Albert Ronsin, spécialiste de bibliographie lorraine, s'est à son tour chargé de ce recensement. En 1970, on pouvait ainsi dénombrer six exemplaires de l'édition du 25 avril 1507 avec adresse du « Gymnase vosgien » à l'empereur Maximilien (fonds Rothschild de la BnF, Paris Sorbonne, Paris Mazarine, *New York Public Library*, *John Carter Brown Library* de Providence, Bibliothèque du Congrès de Washington) ; quatre exemplaires de l'édition du 25 avril 1507 avec adresse par Waldseemüller et poème de Ringmann (bibliothèque municipale de Colmar, *New York Public Library*, bibliothèque humaniste de Sélestat, collection privée Yéméniz à Lyon) ; huit exemplaires de l'édition du 29 août 1507 avec adresse du « Gymnase vosgien » (2 exemplaires à la BnF, bibliothèque universitaire d'Innsbruck, *British Museum* de Londres, bibliothèque municipale de Nancy, *New York Public Library*, *John Carter Brown Library* de Providence, collection privée Yéméniz) ; et enfin quatre exemplaires de l'édition du 29 août 1507 avec adresse par Waldseemüller (*New York Public Library*, Paris Mazarine, médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges, collection privée Saby à Saint-Dié-des-Vosges). C'étaient donc au total 22 exemplaires qui subsistaient à travers le monde[208]. Ce nombre aurait-il vraiment été aussi faible si mille exemplaires de la plaquette avaient effectivement été imprimés en 1507 ?

Nous avons tenté de montrer, tout au long de ce chapitre, de quelle manière les érudits lorrains et, dans une moindre mesure, étatsuniens avaient essayé, à partir du milieu du XIXe siècle, de dévoiler une part de l'ombre qui nimbait encore les circonstances dans lesquelles l'imprimerie de Vautrin Lud et son principal produit, la *Cosmographiæ Introductio*, avaient vu le jour en 1507 dans la petite ville de Saint-Dié. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, cet opuscule a souvent été regardé comme le seul témoignage vivant de la première dénomination de l'Amérique, aucune des cartes réalisées par Waldseemüller et ses compagnons n'ayant été retrouvée. Puis, ces documents sont progressivement identifiés dans un laps de temps assez court, créant un certain émoi au sein de la communauté des historiennes et historiens de la géographie. Dès lors, ce sont surtout ces cartes qui se retrouvent sous le feu des projecteurs et qui font l'objet de nombreuses recherches, de qualités très inégales, jusqu'à nos jours. C'est de ces recherches dont il va être question dans le chapitre suivant.

[207] PFISTER Christian, « Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt, chanoines de Saint-Dié », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 5-66. Voir plus particulièrement p. 62-65.
[208] A. Ronsin, « 133. Saint-Dié (Vosges) », art cit., p. 45-49.

CHAPITRE 3 : L'analyse des cartes du Nouveau Monde conçues à Saint-Dié autour de 1507

« Dans l'histoire de la cartographie, l'Italie a fourni les découvreurs et l'Allemagne les cartographes »[1].

C'est la question des cartes conçues et publiées sous l'égide des érudits du chapitre canonial de Saint-Dié qui va maintenant être au cœur des interrogations. Celles mentionnant le nom de l'Amérique seront plus particulièrement mises en avant, ayant bien davantage intéressé les savants étatsuniens que les autres depuis le début du XXe siècle. Ces derniers ont souvent considéré l'histoire de la dénomination de l'Amérique comme une question concernant l'Allemagne au premier chef, comme l'exprime la citation placée en exergue de ce chapitre. Dans les pages qui suivent, nous ferons référence à des travaux ayant été publiés très rapidement après la découverte des cartes en question, mais aussi à des articles et ouvrages très récents, afin de mettre en évidence l'extraordinaire vitalité des recherches autour de la dénomination de l'Amérique depuis plus d'un siècle.

Lorsque l'on évoque sans plus de précision *la* carte de Waldseemüller, c'est de son fameux planisphère de 1507 dont il est généralement question (figure 1, ci-dessous). Son titre complet est *« Universalis Cosmographia secundum Ptholemei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes »* (« Cosmographie du monde d'après les données transmises par Ptolémée et d'après les voyages d'Americ Vespuce et d'autres navigateurs »). Le seul exemplaire de ce document qui soit parvenu jusqu'à nous est conservé depuis une vingtaine d'années dans le *Jefferson Building* de la Bibliothèque du Congrès à Washington, où il constitue l'un des chefs d'œuvre de l'exposition permanente *Exploring the Early Americas.* Comme nous l'expliquerons plus longuement, c'est cette carte qui est le plus souvent invoquée à Saint-Dié-des-Vosges lorsque celle-ci entend mettre en valeur son statut auto-proclamé de « Marraine de l'Amérique ».

[1] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 253.

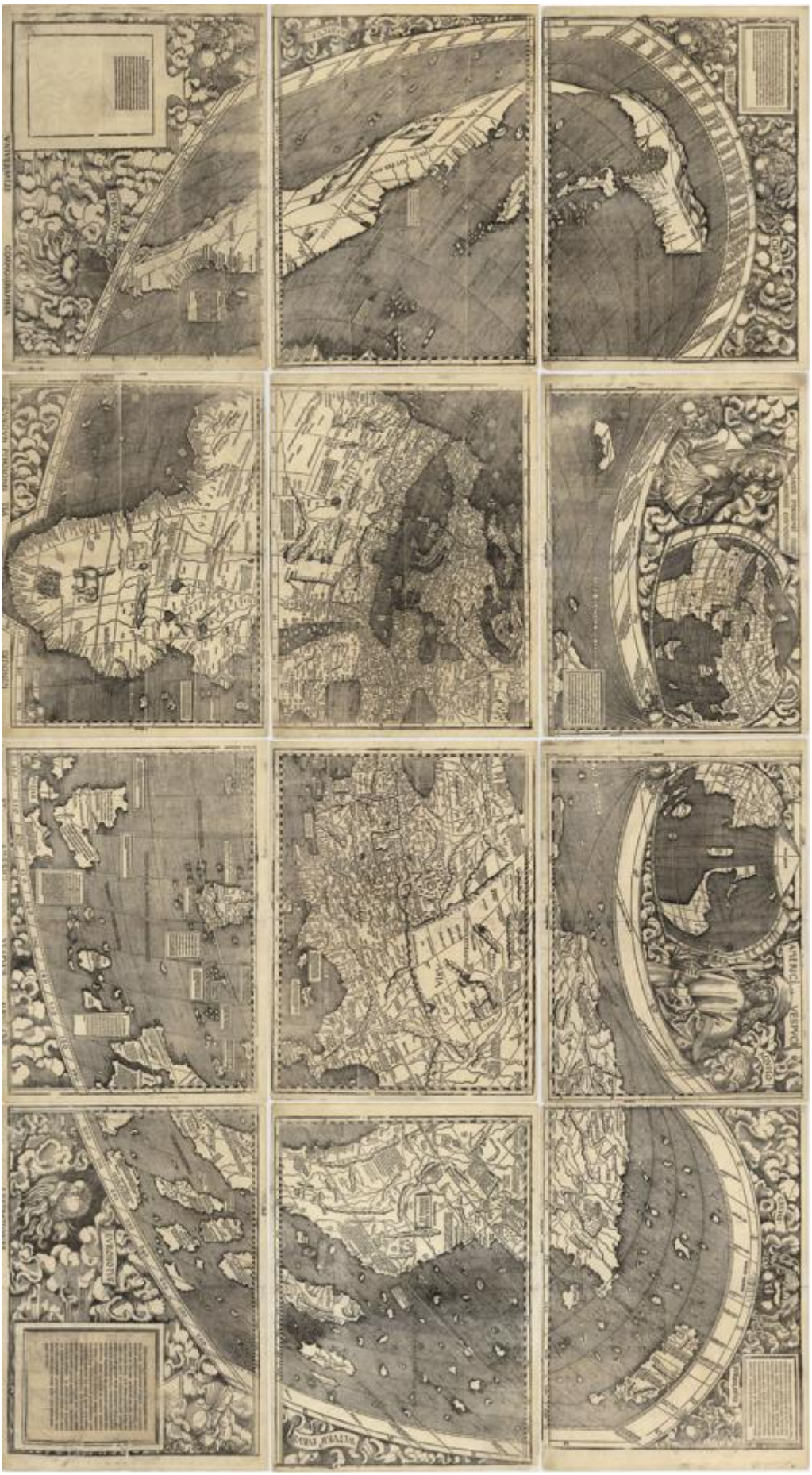


Figure 1 Martin Waldseemüller, Universalis Cosmographia secundum Ptholemei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes, *Saint-Dié, 1507. 120x240 cm. Numérisation réalisée et mise en ligne par la Bibliothèque du Congrès, Washington D.C.*

Il existe néanmoins d'autres documents cartographiques rattachés d'une manière ou d'une autre aux travaux géographiques du cénacle déodatien entre 1506 et 1516, même s'ils sont moins connus du grand public dans la mesure où le planisphère représenté ci-dessus a capté pratiquement toute l'attention médiatique depuis plus d'un siècle.

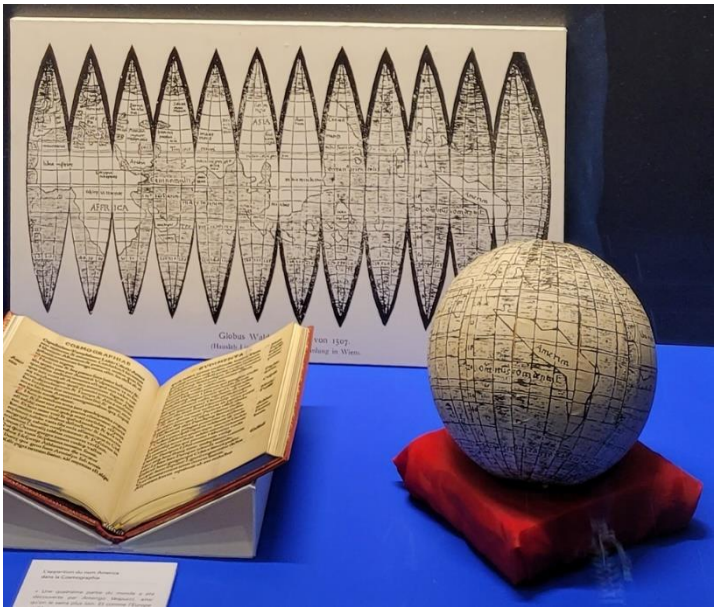


Figure 2 Martin Waldseemüller, Globus mundi, *Saint-Dié, 1507. Salle Marco-Polo, médiathèque « La Boussole », Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 20 mai 2023.*

Citons d'abord la petite carte qui accompagnait, à l'instar du grand planisphère, la *Cosmographiæ Introductio* à la vente (figure 2, ci-contre). Il s'agit d'un globe imprimé dit « *in solido* », c'est-à-dire sous forme de fuseaux (ou *gores* en anglais, que l'on pourrait traduire par « lanières »), livré sous forme d'une simple feuille à découper et à coller sur une petite sphère de bois. Il était ainsi possible pour des personnes curieuses de géographie sans toutefois disposer d'un statut social très privilégié de pouvoir acquérir à moindre coût un globe terrestre. Cette solution se révélait bien plus abordable que les globes peints à la main, seule option disponible jusqu'alors sur le marché. La version représentée sur cette photographie est un facsimilé en deux exemplaires, l'un dans son format d'origine, l'autre monté sous forme de globe.

La particularité des deux cartes que nous venons de mentionner est qu'elles intègrent toutes les deux le mot *America* pour désigner une grande île que nous reconnaissons comme l'Amérique du Sud. D'autres documents représentant le Nouveau Monde, attribués avec plus ou moins de certitude à Waldseemüller et dont la datation est parfois beaucoup plus problématique, seront mentionnés ici dans la mesure où ils peuvent apporter un éclairage sur les origines du nom de l'Amérique. En revanche, il ne sera pas question des cartes de Waldseemüller n'ayant pas de rapport avec le Nouveau Monde. Ce sera ainsi le cas pour sa carte du duché de Lorraine (vers 1508), pour sa *Carta Itineraria Europæ* (1511), ou pour l'essentiel des cartes constituant le somptueux atlas publié à Strasbourg en 1513. En effet, tout en constituant des jalons indéniables dans l'histoire de la cartographie de la Renaissance, ces cartes n'en demeurent pas moins hors de propos par rapport aux besoins de notre démonstration.

Nous proposons en effet, dans les lignes qui vont suivre, de montrer en quoi la (re)découverte de plusieurs cartes attribuées à Waldseemüller et à son équipe de Saint-Dié au tournant du XXe siècle a bouleversé l'étude de l'histoire de la dénomination de l'Amérique. Nous commencerons par retracer l'historique de ces découvertes, avant de montrer quel regard les chercheuses et chercheurs lorrains et étatsuniens ont jeté sur ces documents rarissimes depuis leur exhumation.

Le choix de retreindre cette « archéologie du savoir » à la Lorraine et aux États-Unis ne signifie évidemment pas qu'aucune recherche n'a été effectuée à propos de ces cartes dans d'autres territoires, loin de là. Mais le cœur de notre démarche est, rappelons-le, de montrer les formes d'appropriation mémorielle de ces documents dans les deux aires géographiques que nous avons déterminées. Il serait donc hors-sujet (et bien trop ambitieux) de vouloir mentionner dans le cadre de ce travail toutes les pistes de recherches lancées dans le monde entier autour des cartes du Nouveau Monde attribuées à Martin Waldseemüller. Seules quelques allusions seront faites à des recherches menées hors de nos espaces de prédilection, lorsque nous estimerons qu'elles peuvent se révéler utiles à la compréhension d'ensemble de notre travail.

I) L'identification et la redécouverte des cartes attribuées à Martin Waldseemüller

Le premier élément à garder à l'esprit concernant l'étude de ces cartes est que, jusqu'à la fin du XIXe siècle, les historiens de la cartographie ne font que spéculer sur leur existence. Jusqu'en 1890, le planisphère réalisé en 1520 par Peter Apian accompagnant une édition viennoise du *Polyhistor* de Solinus passe pour la plus ancienne carte portant le nom *America*[2]. On ignore alors que cette carte avait été largement copiée sur celle de Waldseemüller.

Les premiers travaux sur les cartes supposées avoir été réalisées à Saint-Dié se contentent donc de savoir si elles ont bel et bien été conçues et imprimées un jour, ou bien si les allusions à ces documents dans les textes de l'époque ne sont que pur fantasme. Seule la *Cosmographie* de Ptolémée, dont on sait que l'édition publiée à Strasbourg en 1513 comprend des cartes dessinées par Waldseemüller, est identifiée et conservée en plusieurs exemplaires à travers le monde. Mais aucune des cartes montrant le Nouveau Monde dans ce que Nordenskjöld nomme le « premier atlas moderne[3] » ne fait référence au mot *America*.

Ce sont donc bien les cartes mentionnées dans la page de titre de la *Cosmographiæ Introductio* qui sont ardemment recherchées. En 1896, le bibliophile étatsunien John Boyd Thacher, qui possède un exemplaire de cette plaquette, pose la question : « Qu'est devenue la

[2] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 394.
[3] NORDENSKIÖLD A. E., *Facsimile-atlas to the early history of cartography : with reproductions of the most important maps printed in the XV and XVI centuries*, New York, Dover Publications, 1973, p. 5-6.

carte ou le planisphère annoncé ici[4] ? » Thacher la cherche à en perdre le sommeil. Il raconte une anecdote ; ayant appris qu'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* allait être mis aux enchères en Allemagne, accompagné d'une carte du monde, il s'empressa de télégraphier pour demander des précisions. Après une longue attente, il fut très déçu d'apprendre en retour que cette prétendue « carte du monde » n'était en réalité qu'une gravure représentant les pôles et les lignes imaginaires[5]. Et pourtant, le maire d'Albany est certain que cette carte a bien été imprimée et qu'elle n'est pas seulement restée à l'état de projet. Il mentionne plusieurs preuves littéraires contemporaines prouvant son existence. Il se montre alors visionnaire : « Quelque part, dans quelque coin sombre d'une bibliothèque monastique, repliée dans quelque volume relié en chêne, un exemplaire pourrait être en train de sommeiller. La main qui l'éveillera touchera le plus important des prix bibliographiques[6]. » En février 1902, alors que la grande carte du monde vient d'être retrouvée mais que cette nouvelle n'a pas encore été communiquée aux médias, le *Geographical journal* prétend qu'« aucune carte perdue n'a jamais été recherchée avec autant de zèle que celle de Waldseemüller[7] ».

*A) Le globe en fuseaux (*Globus Mundi*)*

Beaucoup de savants pensaient donc ces cartes définitivement perdues jusqu'à ce que le géographe lorrain Lucien Gallois identifie une petite carte appartenant à la collection du prince de Liechtenstein comme étant un exemplaire de la carte *in solido* de Waldseemüller. Cette collection, qui contient des pièces du XVIe au XIXe siècle, avait essentiellement été réunie par le général et cartographe autrichien Franz Ritter von Hauslab (1798-1883). Après sa mort, la collection avait été rachetée par le prince Johann II de Liechtenstein (1840-1929). En 1886, trois ans après l'achat de la collection, un inventaire de la collection Hauslab avait été réalisé, recensant un total de 4500 pages de cartes[8]. C'est cette collection considérable que Lucien Gallois a consultée et dans laquelle il a identifié ce qu'il estimait être l'une des cartes tant recherchées de Waldseemüller. Il fait part de ses conclusions dans sa thèse publiée en 1890[9]. Dès l'ouverture, Gallois remercie le prince de Liechtenstein, qui l'a autorisé à consulter et reproduire le seul exemplaire alors connu d'une des cartes de 1507, la première à mentionner

[4] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 150.
[5] *Ibid.*, p. 151.
[6] *Ibid.*, p. 157.
[7] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009], p. 29.
[8] RISTOW Walter W., « The Hauslab-Liechtenstein Map Collection », in *The Occasional Papers*, n° 14, Summer 2018, p. i-iii et p. 8-9.
[9] GALLOIS Lucien, *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1890, p. 48-50.

le nom d'Amérique[10]. Gallois estime en revanche que « la carte plane est perdue ». De fait, celle-ci ne sera retrouvée qu'une décennie après la publication de sa thèse. En revanche, il affirme que la carte *in solido* qu'il a pu observer à Vienne chez le prince de Liechtenstein est bien celle dont il est fait mention dès la page de titre de la *Cosmographiæ Introductio*.

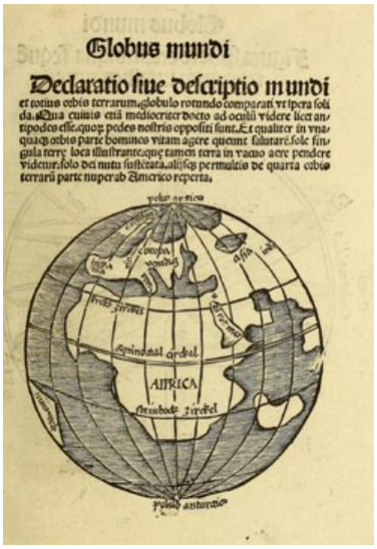


Figure 3 Martin Waldseemüller (?), Globus Mundi*…, Strasbourg, Johann Grüninger, 1509.*

Gallois en est arrivé à cette conclusion en comparant cette petite carte avec le *Globus Mundi*, ouvrage publié à Strasbourg en 1509 et généralement attribué à Waldseemüller, comme nous l'avons déjà mentionné au précédent chapitre. Sur le frontispice de cet ouvrage (figure 3, ci-contre), le nouveau monde représenté sur le globe terrestre a exactement la même forme que sur la carte de Vienne. En outre, la manière dont la côte du golfe de Guinée déborde au sud de l'équateur ne correspond pas à ce que l'on trouve chez Ptolémée. Or, la plaquette de Saint-Dié justifie cette nouvelle position, ce qui tend à prouver que la carte est bien issue des mêmes travaux. Par ailleurs, Gallois mentionne l'existence d'une version plus tardive de la *Cosmographiæ Introductio*, éditée à Lyon et dont nous avons également fait mention plus avant dans ce travail. Cette édition contrefaite contient une carte en fuseaux presque identique à celle du prince de Liechtenstein, et portant elle-aussi le nom *America*[11].

Les conclusions de Lucien Gallois ont rapidement été acceptées. Le problème de la datation demeure cependant : ne portant aucune date, cette carte pourrait tout aussi bien être une réédition postérieure à 1507. Selon Albert Ronsin, elle daterait de 1509 et aurait accompagné le *Globus Mundi*. Toutefois, les bois utilisés auraient parfaitement pu être ceux gravés à Saint-Dié en 1507 et cédés par la suite à Jean Grüninger, à moins que cet éditeur ne les ait copiés. En tout cas, il ne fait pas de doute que la grande carte de 1507 et le globe en fuseaux sont de la main du même cartographe et du même graveur sur bois[12]. Albert Ronsin s'est également demandé si cette carte en fuseaux était destinée à être réellement assemblée, ou bien s'il s'agissait simplement d'une « fantaisie graphique ». Il a donc lui-même tenté

[10] *Ibid.*, p. 3.
[11] *Ibid.*, p. 48-50
[12] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 155.

l'expérience : il a découpé une copie de cette carte et s'est rendu compte que cela fonctionnait très bien. Il y a une marge en noir autour de chaque fuseau, afin d'ajuster correctement la feuille sur le globe. M. Ronsin a aussi constaté que le résultat était meilleur avec une sphère légèrement aplatie aux pôles : Waldseemüller avait donc pris en compte cette particularité du globe terrestre[13]. C'est le résultat de cette expérience qui était présenté dans l'une des vitrines de la salle du Trésor de la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges avant son déménagement au printemps 2023, et que nous avons photographié pour la figure 2 ci-dessus dans son nouvel environnement. M. Ronsin a également rappelé que le procédé de la carte en fuseaux n'était pas inédit en 1507, puisqu'on sait que le cartographe florentin Francesco Rosselli avait déjà réalisé des cartes similaires, même si aucune n'a été retrouvée. Celle de Saint-Dié (ou Strasbourg) reste donc à ce jour le plus ancien exemple connu[14].

Au cours de la décennie 1890, seule cette carte *in solido* permet donc d'incarner sous forme graphique le « certificat de baptême de l'Amérique ». Dans les années suivantes, à l'approche du quatre-centième anniversaire du premier voyage de Colomb, la recherche de l'autre carte, *in plano*, devient alors « une quête du Saint-Graal cartographique[15] ».

*B) L'*Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem

C'est dans ce contexte que d'autres découvertes majeures sont réalisées dans un laps de temps très court. En décembre 1893, l'antiquaire Henry Newton Stevens (1855-1930), spécialiste des livres anciens, achète à Londres un exemplaire incomplet de l'édition strasbourgeoise de la *Cosmographie* de 1513. Il a pu l'obtenir pour la somme très modique de 2 livres et 4 shillings, car celui-ci ne comprend qu'une seule carte, le planisphère nommé *Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem*. Dans les versions déjà connues de cette carte, le Nouveau Monde ne comprend aucun nom. Mais ce que le courtier en livres anciens ne remarque pas tout de suite, c'est que le nom *America* est imprimé sur la carte dont il vient de faire l'acquisition (figure 4, ci-dessous). L'ouvrage est alors rangé et c'est seulement quelques années plus tard que Stevens remarque cette curiosité. Prenant alors conscience de cette différence, il comprend qu'il est en face d'une pièce exceptionnelle.

[13] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 54-55.
[14] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992, p. 115.
[15] LESTER Toby, *The Waldseemüller Map : Charting the New World*, décembre 2009, consulté le 19 février 2020: https://www.smithsonianmag.com/history/the-waldseemuller-map-charting-the-new-world-148815355/

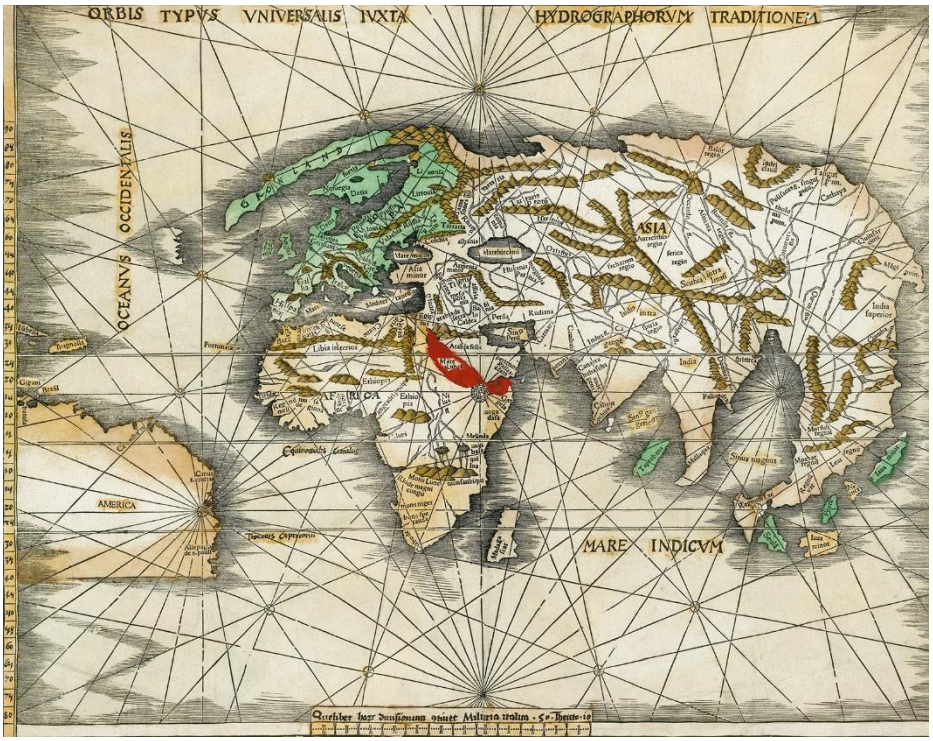


Figure 4 Martin Waldseemüller, Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem, *dite "Stevens-Brown map", Saint-Dié, 1506/1507 (?), John Carter Brown Library, Providence, RI.*

Stevens imagine alors qu'il a entre les mains un prototype de la carte publiée en 1513, sur lequel le nom *America* aurait été imprimé avant d'être finalement retiré de la version destinée à la publication. Cette carte pourrait donc bien être la plus ancienne connue à porter ce nom. H. Stevens se prend même à rêver qu'il s'agit peut-être de la mappemonde de 1507 que tous les historiens de la cartographie recherchent depuis des décennies. Il commence donc à étudier en détails la carte, avec l'aide d'experts du *British Museum*, pour tenter de prouver son intuition. Il en arrive à la conclusion que cette carte a été produite avant 1507 à Saint-Dié pour l'édition à venir de la *Cosmographie* de Ptolémée. Mais le cénacle déodatien n'ayant pas encore achevé la mise en service de son imprimerie, la carte aurait été imprimée à Nuremberg. Puis, le projet ayant été retardé et finalement très compromis, les planches gravées auraient été mises de côté jusqu'à ce que l'éditeur strasbourgeois Johann Schott n'en finalise la publication en 1513, après que Waldseemüller eut pris soin d'en retirer les caractères mobiles formant le mot *America*.

Les conclusions de Stevens sont totalement orientées : il avait intérêt à aboutir à ce résultat afin de vendre ensuite sa carte dans les meilleures conditions. Curieusement, sa théorie n'est pas réfutée, aucun autre historien de la cartographie ne venant mener de contre-expertise. Elle est donc vendue à la *John Carter Brown Library* de l'Université Brown à Providence (Rhode Island) au début de l'année 1901 pour la somme considérable de 1000 livres. Dès lors, ce document prend pour surnom celui de « carte Stevens-Brown », qu'il conserve encore de nos jours. La bibliothèque s'imagine déjà mettre en valeur cette carte en tant que trésor, plus

ancienne trace connue du nom *America* sur une carte[16]. Mais cette fièvre dure bien peu de temps. En effet, c'est au cours de l'été de cette même année 1901 qu'est découverte la véritable mappemonde de 1507, chef d'œuvre de Martin Waldseemüller conçu et peut-être imprimé à Saint-Dié.

*C) L'*Universalis Cosmographia… lustrationes *et la* Carta Marina

Ce planisphère reste introuvable, même si la communauté scientifique sait à peu près à quoi il devait ressembler, en raison de la découverte récente de deux copies manuscrites miniatures dessinées par l'humaniste suisse Henricus Glareanus (Henri Loritz). L'une d'elles a été retrouvée vers 1880 à Munich par Franz von Wieser. Elle accompagnait un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*. L'autre a été retrouvée en 1896 à Bonn. Dans ces deux copies, Glareanus précisait qu'il s'était inspiré du « géographe de Saint-Dié ». Il s'agissait toutefois de copies miniatures, avec beaucoup moins de détails que l'original qui demeurait introuvable à l'aube du XXe siècle[17].

Durant l'été 1901, le père Joseph Fischer, professeur d'histoire et de géographie au collège jésuite de Feldkirch en Autriche, profite de ses congés pour partir en quête de cartes sur les voyages vikings dans l'Atlantique. Il parvient le 15 juillet au château de Wolfegg, près du lac de Constance où, lui a-t-on dit, la bibliothèque contient un grand nombre de cartes anciennes. Le 17 juillet, il pénètre dans la tour sud du château qui recèle, aux dires de son propriétaire, d'autres documents au 2e étage. Au détour d'un rayonnage, son attention est attirée par un grand portfolio relié en peau de porc et orné de fermoirs en cuivre richement travaillés. Il y remarque un ex-libris de 1515 avec le nom du propriétaire originel de ce dossier : le géographe du XVIe siècle Johannes Schöner. Parmi les documents contenus dans le dossier, aujourd'hui connu sous le nom de *Schöner Sammelband* (« rassemblement de Schöner »), Fischer est frappé par vingt-quatre *in-folio* gravés sur bois qui, une fois assemblés, forment deux ensembles impressionnants de douze feuilles chacun, deux cartes aux dimensions inhabituelles de 1,20 sur 2,40 mètres en excellent état. Fischer connaissait parfaitement les copies manuscrites réalisées par Glareanus ; il se rend donc immédiatement compte qu'il pourrait avoir découvert la carte tant recherchée de Waldseemüller. Les détails de la première carte (le nom d'Amérique, le Nouveau Monde entouré d'eau avec sa forme si particulière, les portraits conjoints de Ptolémée et de

[16] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 485-488.
[17] GALLOIS Lucien, « Le Nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 à 1516 », in *Annales de géographie de Paris*, 15 janvier 1904, p. 29-36. Ici, p. 30.

Vespucci…) laissent peu de doute. Quant à la légende en bas de la carte, elle correspond en tous points à ce qui était annoncé dans la *Cosmographiæ Introductio*. Fischer se met en quête d'un nom et d'une date partout sur la carte afin de confirmer ses soupçons, mais n'en trouve pas. C'est l'examen de la seconde carte qui confirme ses soupçons : la *Carta Marina*, elle, porte la date de 1516. Tout en bas de la carte est inscrit : « Élaborée et achevée par Martin Waldseemüller, Ilacomilus, en la ville de Saint-Dié. » Dans la plus longue légende de la carte, l'auteur fait référence à une œuvre réalisée antérieurement, fondée notamment sur les écrits de Ptolémée, et tirée à mille exemplaires. Fischer n'a alors plus de doutes : il vient de retrouver la carte la plus recherchée de l'histoire de la cartographie occidentale, l'*Universalis Cosmographia secundum Ptholemei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*. Il contacte immédiatement son ancien maître, le célèbre historien de la cartographie Franz von Wieser.

Au cours de l'automne 1901, après avoir secrètement étudié les cartes, Fischer et von Wieser rendent publique cette découverte. L'accueil international est plus qu'enthousiaste. En 1903, les deux savants publient un ouvrage qui reprend les deux cartes en facsimilé avec commentaire critique en allemand et anglais[18]. Ils y font référence au globe en fuseaux à découper, retrouvé quelques années plus tôt et identifié par Lucien Gallois[19]. La reproduction de ces cartes a permis à des chercheurs du monde entier de pouvoir les étudier. Walter Benjamin a bien montré l'évolution du statut de l'œuvre d'art à l'heure de sa reproduction mécanique : si l'on considère que les cartes de la Renaissance avaient acquis au tournant du XXe siècle le statut d'œuvres d'art, les nouveaux moyens techniques permettant leur reproduction à des millions d'exemplaires (lithographie, puis photographie à la fin du XIXe siècle, copies numériques en haute-définition mises en ligne par les grandes institutions muséales un siècle plus tard) ont transformé ces documents très confidentiels en produits culturels de masse, permettant aux chercheuses et aux chercheurs d'étudier ces cartes sans avoir à se rendre sur les lieux où se trouvent les originaux. Le revers de la médaille de cette reproductibilité étant la « déperdition de l'aura » des documents originels[20]. Par ailleurs, Elizabeth Harris a montré que le facsimilé

[18] FISCHER Joseph et WIESER Franz von (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum LTD., 1968 [1903].
[19] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 32-38.
[20] BENJAMIN Walter, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée », in *Zeitschrift für Sozialforschung*, 5e année, 1, 1936, p. 40-68.

réalisé par Fischer et von Wieser en 1903 comportait des défauts, contribuant à induire en erreur beaucoup de spécialistes dans les décennies suivantes[21].

Avec la découverte de l'*Universalis Cosmographia… lustrationes*, c'est désormais l'ensemble des cartes concernant le Nouveau Monde mises au point à Saint-Dié dans la première décennie du XVIe siècle qui se trouvent avoir été exhumées. Dès lors, seuls quelques nouveaux exemplaires du globe en fuseaux vont être découverts au cours du siècle qui vient de s'ouvrir, ainsi que dans les premières années du XXIe siècle.

D) Nouveaux spécimens, contrefaçons et attributions hasardeuses

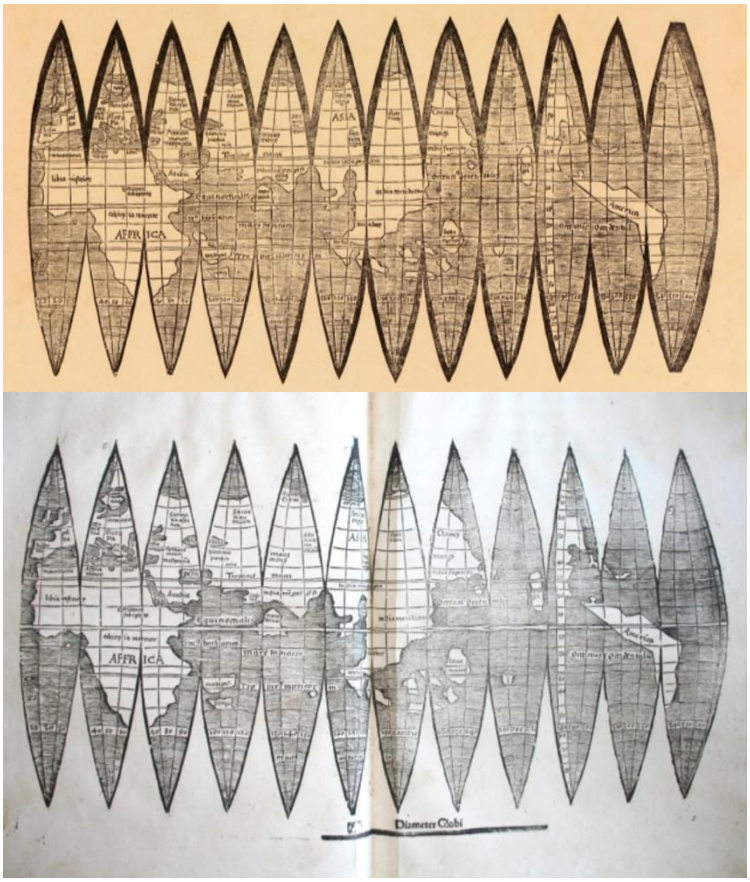


*Figure 5 La carte en fuseaux (*in solido*) dans sa première version (en haut) et dans la version LMU, découverte à Munich en 2012 (en bas)*[22].

Tandis que l'exemplaire de la collection Hauslab-Liechtenstein de la carte en fuseaux est vendu à la *James Ford Bell Library* de l'Université du Minnesota en 1954, un second spécimen fait son apparition dans les années 1950 avant d'être mis aux enchères par Sotheby's à Londres à 1960. Il est acquis par l'antiquaire new-yorkais Hans P. Kraus (1907-1988) ; en 1990, sa veuve le revend à la *Bayerische Staatsbibliothek*. Un troisième exemplaire est redécouvert à la *Stadtbucherei* d'Offenburg en 1992/1993, à la suite d'un recatalogage, avant d'être transféré au musée de la ville. Un quatrième spécimen appartenant à Charles Frodsham and Co. Ltd. est mis aux enchères par Christie's à Londres en 2005[23], où la vente atteint la somme record d'un million de dollars. En 2012, la *Ludwig-*

[21] E. Harris, « The Waldseemüller world map », art cit. Ici, p. 52.
[22] VAN DUZER Chet, *Details, Date, and Significance of the Fifth Set of Waldseemüller's Globe Gores Recently Discovered in the Munich University Library*, in *razoncartografica.com*, 3 juillet 2012, p. 1 et p. 3.
[23] U. Obhof, « The Terrestrial Globe that Named America : On Historical Preservation of Martin Waldseemüller's Gores », art cit.

Maximilians-Universität (LMU) de Munich découvre un cinquième spécimen. Cette trouvaille est très importante car cet exemplaire est d'un modèle qui diffère légèrement des quatre précédents, comme le montre la figure 5[24]. En 2017 enfin, un dernier spécimen est identifié et très vite mis en vente chez Christie's, avant que l'on découvre qu'il s'agissait d'une supercherie et que cette contrefaçon soit retirée de la vente au dernier moment[25].



Figure 6 Le « Globe vert », Paris, BnF, Cartes et plans, Rés. Ge A 335. Diamètre : 24cm.
http://expositions.bnf.fr/utopie/grand/2_28.htm

À la fin du XXe siècle, un autre document cartographique est pressenti pour avoir été réalisé de la main de Waldseemüller. Il s'agit du « Globe vert ». Cette théorie a été portée à partir de 1998 par Monique Pelletier (1934-2020), lorsqu'elle dirigeait le département des cartes et plans de la BnF. Le document en question est une sphère de bois détenue par la Bibliothèque nationale de France depuis 1879. Elle est recouverte d'un enduit de kaolin, qui était en réalité bleu avant d'avoir été recouvert de vernis. Le globe montre le Nouveau Monde selon une configuration qui ressemble beaucoup à celle proposée par Waldseemüller en 1507, à la différence près que le mot *America* est inscrit non pas une, mais quatre fois : deux fois en Amérique du Sud, une fois en Amérique centrale et une fois en Amérique du Nord. Une légende précise que ce mot d'Amérique a été nommé d'après son découvreur, sans toutefois citer nommément Vespucci[26].

Dans son livre sur les géographes allemands de la Renaissance (1890), Lucien Gallois avait attribué ce « Globe vert » à Johannes Schöner et l'avait daté des environs de 1515. Pour Monique Pelletier, plusieurs indices tendent pourtant à montrer qu'il serait plutôt l'œuvre de Waldseemüller : le style général, les différents cartouches dont les légendes s'inspirent tout à la fois de sources antiques et modernes, les blasons des grandes puissances de l'époque, les toponymes très semblables à ceux présents sur la mappemonde de 1507, le même décalage en latitude de l'Afrique, la même position des fuseaux. Ce globe a été numérisé dans les années

[24] C. Van Duzer, « Details, Date, and Significance of the Fifth Set of Waldseemüller's Globe Gores Recently Discovered in the Munich University Library », art cit., p. 1.
[25] *The Indiana Gazette*, 8 novembre 2017, p. 12 ; *Vosges Matin*, 13 novembre 2017.
[26] PELLETIER Monique, « Le Globe vert et l'œuvre cosmographique du Gymnase vosgien », in *Bulletin du Comité français de cartographie*, n° 163, 2000, p. 17-31. Ici, p. 22.

1990. Une série d'agrandissements a été effectuée, ce qui a permis à Monique Pelletier d'arriver à la conclusion qu'il datait en réalité des années 1506 ou 1507. Il s'agirait dès lors du plus ancien document cartographique à porter le nom *America*. Mme Pelletier va jusqu'à avancer l'idée que la mappemonde de 1507 serait la version plane de ce globe. Elle estime que le « Globe vert » aurait été une première tentative de la part du cartographe fribourgeois, qui aurait ensuite corrigé et précisé son travail au fil de ses productions ultérieures[27].

Albert Ronsin a souscrit un temps à cette hypothèse[28], tandis qu'une communication de Monique Pelletier a été présentée à l'occasion du Festival International de Géographie de Saint-Dié en 2006[29]. Il est en revanche à noter que les historiennes et historiens de la cartographie étatsuniens n'ont même pas cherché à réfuter cette théorie puisqu'ils l'occultent totalement depuis plus de vingt ans. Tout au plus Chet van Duzer a-t-il exprimé, de manière assez laconique, son désaccord avec la thèse de Monique Pelletier, estimant que trop d'éléments sur ce globe ne correspondaient pas aux représentations exécutées sur les cartes de Waldseemüller. Il considère par ailleurs que Schöner n'en est certainement pas l'auteur non plus, tout en admettant qu'il s'agit du premier objet géographique à désigner sous le nom d'Amérique l'ensemble du continent nord et sud[30].

Les lignes qui précèdent montrent que la liste des documents attribués à Waldseemüller ne s'est pas figée après la découverte de 1901, mais qu'elle a connu des évolutions tout au long du XXe siècle. Si certaines de ces pièces ont été unanimement célébrées par la communauté scientifique, d'autres ont été sujettes à controverses, voire n'ont pas suscité mieux qu'un superbe dédain. En revanche, aucun nouvel exemplaire de la grande mappemonde en douze feuilles n'a été retrouvé au cours de ce laps de temps ; l'*Universalis Cosmographia… lustrationes* demeure donc une pièce unique, faisant depuis plus d'un siècle l'objet de nombreuses recherches de part et d'autre de l'Atlantique. Les autres cartes du Nouveau Monde attribuées à Waldseemüller ont également été abondamment étudiées, mais dans une moindre mesure. C'est le produit de ces recherches dont il va désormais être question.

---

[27] PELLETIER Monique (éd.), *Couleurs de la Terre : des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, Seuil/Bibliothèque nationale de France, 1998, p. 93-94. PELLETIER Monique, « Les globes anciens dans les collections françaises au passé et au présent », in *Revue de la Bibliothèque Nationale de France*, vol. 1, janvier 1999, p. 56-61.

[28] RONSIN Albert, « Hugues des Hazards et le gymnase vosgien de Saint-Dié », in *Annales de l'Est*, n° 2, 2005, p. 151-165. Ici, p. 155.

[29] PELLETIER Monique, *Les Amériques, de la découverte de la cartographie de Martin Waldseemüller à Guillaume Delisle du XVIe au XVIIIe siècle*, Saint-Dié-des-Vosges, 2006.

[30] VAN DUZER Chet, *Johann Schoner's Globe of 1515 : Transcription and Study*, Philadelphia, American Philosophical Society, « Transactions of the American Philosophical Society », New Series, vol. 100, n° 5, 2010, p. 5-6.

II) Des cartes qui font l'objet de nombreux questionnements

Dans une conférence prononcée en 2019, l'historien britannique Peter Barber, ancien responsable du département des cartes de la *British Library* a proposé de découper l'histoire de la recherche sur les cartes anciennes en trois périodes. La première de ces étapes serait une « phase traditionnelle » : il s'agit de la phase pendant laquelle des historiens sont partis en quête des cartes anciennes, les classant selon différentes traditions cartographiques (modèle ptolémaïque, modèle portugais, modèle espagnol, etc.) et cherchant à montrer les évolutions de ces modèles avec le temps. La seconde étape serait une « phase interne » consistant à étudier chaque carte plus en détails : son auteur, sa date et son lieu de création, son support, son encre, ses bois gravés, sa sémiologie, ses sources, etc. Cette approche est particulièrement utilisée dans l'ouvrage de référence *The History of Cartography*, édité par l'Université de Chicago en 2007 et dirigé par David Woodward. Enfin, la troisième étape, la plus récente, serait la « phase socioculturelle contextuelle » : il s'agit pour les historiennes et historiens de replacer ces cartes dans leur contexte politique, social et culturel pour tenter de déchiffrer quel message était sous-tendu par les auteurs de ces documents et quels intérêts ils pouvaient servir. Cette approche est notamment celle de l'historien de la cartographie et géographe britannique John Brian Harley (1932-1991), ou encore de l'auteur étatsunien Denis Wood (né en 1945), ancien professeur à l'Université de Caroline du Nord. Dans l'un de ses ouvrages majeurs, *The Power of Maps* (1992), il avance que les cartes sont en fait des « images textuelles complexes dotées de codes internes et externes », ces codes servant à la fois à concevoir la carte et à l'interpréter ensuite[31].

Ce découpage de la recherche sur les cartes anciennes en trois phases (en partie tuilées) nous semble particulièrement heuristique pour comprendre la manière dont les premières cartes mentionnant le nom de l'Amérique ont été étudiées depuis la fin du XIXe siècle. Après une première étape ayant vu Fischer et von Wieser, puis d'autres savants tenter de classer ces cartes selon la famille cartographique à laquelle elles se rattachaient, une « phase interne » a très vite démarré. Au fil du temps, les chercheuses et chercheurs parmi lesquels de nombreux Étatsuniens, ont analysé le papier, l'encre, les caractères d'imprimerie de ces cartes ; ils ont observé ce qui était invisible à l'aide d'images multispectrales. Ils ont tenté de déterminer avec le plus de précision possible la date et le lieu de publication, les sources auxquelles Waldseemüller et ses collaborateurs avaient pu avoir accès à Saint-Dié, etc. Enfin, une troisième étape, celle que Peter Barber qualifie de « phase socioculturelle contextuelle », débute à la fin

[31] METCALF Alida C., *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2020, p. 5-6.

des années 2000 autour des travaux des historiens allemands Martin Lehmann et Renate Pieper, qui cherchent à comprendre les cartes de Waldseemüller en prenant en compte l'univers politique, géopolitique et économique dans lequel baignait le cartographe au moment de réaliser ses travaux. Bien que ces dernières recherches ne soient pas développées dans le cadre de cette thèse puisqu'elles n'émanent pas d'historiens lorrains ou étatsuniens, il paraît indispensable de les avoir à l'esprit si l'on veut avoir un aperçu d'ensemble de la manière dont l'analyse des cartes de 1507 a été entreprise jusqu'à une époque très récente.

Au début du XXe siècle, les érudits lorrains se sont également penchés sur ces cartes dans un contexte culturel bien particulier, celui de l'émergence puis de l'affirmation d'une école française de géographie au lendemain de la défaite de Sedan. Cette nouvelle géographie française se veut de plus en plus autonome par rapport à l'histoire, avec des démarches de plus en plus scientifiques, tout en s'organisant de manière plus institutionnalisée. Elle est, par ailleurs, particulièrement attentive à l'étude de la cartographie dans la mesure où, comme le martelait déjà un poncif né au début de la IIIe République, la France aurait été vaincue par la Prusse parce que ses soldats ne savaient pas convenablement lire une carte d'état-major[32]. En Lorraine, région frontalière où cette faiblesse a sans doute été ressentie avec une douleur toute particulière, cette nouvelle conception de la géographie a très tôt imprégné les élites locales. Paul Vidal de la Blache est nommé à la faculté de Nancy en 1872. Dans les années suivantes, la politique coloniale volontariste portée notamment par le Déodatien Jules Ferry, président du Conseil (1880-1881, puis 1883-1885), n'a sans doute pas manqué de susciter un certain goût pour la cartographie et son histoire, en particulier chez les érudits de la Société philomatique vosgienne. Dans un territoire où le patriotisme est particulièrement exacerbé, où la ligne bleue des Vosges rappelle chaque jour la présence de l'ennemi mortel à quelques kilomètres à vol d'oiseau, il n'est guère étonnant que la cartographie soit devenue l'un des thèmes de prédilection des érudits lorrains, et tout particulièrement des Déodatiens. À l'inverse, la discipline cartographique semble encore à ses balbutiements aux États-Unis au début du XXe siècle. L'historien de la cartographie E. L. Stevenson se plaint ainsi du fait que la recherche américaine soit encore très peu active dans ce domaine : « Il est surprenant que très peu ait été fait dans notre propre pays pour encourager une étude systématique et critique des anciennes cartes, très peu pour les rendre accessibles aux étudiants[33] ». On peut toutefois faire le constat

[32] JAURAND Emmanuel, « Les géographes français et la carte topographique sous la IIIe République », in *Bulletin du Comité français de cartographie*, n° 167, mars 2001, p. 14-25.
[33] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

que ce retard ne va pas perdurer longtemps ; bien au contraire, la recherche étatsunienne en termes d'histoire de la cartographie ancienne va connaître une progression spectaculaire au cours du XXe siècle. Les questionnements qui suivent vont tenter de montrer la manière dont les cartes du Nouveau Monde attribuées à Waldseemüller ont été interrogées par la recherche jusqu'à une époque très récente, tant en Lorraine qu'aux États-Unis. On commencera par montrer quel regard les chercheuses et les chercheurs ont posé sur le contexte dans lequel ces documents ont été réalisés, ainsi que sur les objectifs réels ou supposés de ces cartes. L'analyse de ces dernières, aux plans géographique, technique et culturel, sera ensuite réalisée, avant de tenter de définir ce que les érudits ont découvert, depuis la fin du XIXe siècle, à propos de la réception de ces cartes après leur réalisation.

A) Le contexte et les objectifs de la réalisation de ces cartes

Selon l'historien David J. Buisseret, qui a dirigé le *H.D. Smith Center for the history of cartography* à Chicago, l'essor considérable des cartes entre le XVe et le XVIe siècle est à replacer dans le contexte de la révolution scientifique. Il reflèterait la nouvelle manière qu'ont alors les Européens de voir le monde, entre retour à l'Antiquité et désir de pouvoir expliquer la nature par les mathématiques et les mesures. De la même manière que le corps humain avait été « cartographié » par Léonard de Vinci ou Vésale, le monde aurait lui aussi connu cette nouvelle manière d'être transcrit sur le papier[34]. Ces différents aspects sont bien perceptibles dans les cartes de Waldseemüller et dans la manière dont les chercheuses et les chercheurs les ont interrogées depuis le début du XXe siècle.

1- Pourquoi ces cartes ont-elles été élaborées dans la zone rhénane et non dans la péninsule ibérique ?

Une des questions ayant le plus tôt émergé à propos des premiers documents cartographiques mentionnant le nom *America* concerne les raisons pour lesquelles ils n'ont pas été réalisés dans la péninsule ibérique, au plus près de l'actualité des découvertes maritimes, mais à proximité de la vallée du Rhin. Lucien Gallois donne les causes qui expliquent selon lui pourquoi les Allemands de la Renaissance étaient en pointe dans le domaine cartographique. Cette région était très connectée à l'Italie, ce qui permettait aux informations géographiques d'y arriver presque aussitôt qu'en Espagne ou dans la péninsule italienne. Cela s'explique aussi

[34] BUISSERET David (éd.), *Monarchs, Ministers, and Maps : the Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*, Chicago, University of Chicago Press, « The Kenneth Nebenzahl, Jr., lectures in the history of cartography », 1992, p. 1.

par la réputation des astronomes et mathématiciens allemands ; les découvreurs auraient fait appel à eux en raison de cette réputation. C'est aussi l'espace où est née l'imprimerie et où cette technique est alors la plus en pointe, condition idéale pour dresser et imprimer des cartes. Lucien Gallois ajoute que l'Allemagne était aussi fameuse pour ses humanistes, dans un contexte d'« éveil général du patriotisme ». L'Allemagne, désireuse de se singulariser par rapport à l'Italie au sein du Saint Empire, aurait cherché à mettre en valeur sa propre histoire et sa géographie, mal connue des Anciens, qu'il s'agisse de Tacite ou Strabon. Dresser des cartes précises du territoire germanique serait ainsi devenue une « œuvre patriotique[35] ». C'est à partir de l'arrivée des écrits de Ptolémée que la géographie allemande « de science morte qu'elle avait été jusque-là, […] devient une science nouvelle ». Selon M. Gallois, « les premiers artisans de cette renaissance ont été les Alsaciens et les Lorrains ; et c'est ainsi, entre la France et l'Allemagne, que s'alluma ce foyer qui rayonna sur les deux pays[36] ».

Charles G. Herbermann pense que la mappemonde de 1507 nous en apprend beaucoup sur la culture scientifique du début du XVIe siècle. Le fait que le nom *America* ait été inventé dans le sud-ouest de l'empire germanique et non en Espagne ou au Portugal montre que cette partie de l'Europe était un foyer majeur de culture, notamment géographique. Le grand géographe allemand de cette époque, avant Waldseemüller, était Johannes Müller, dit *Regiomontanus*, originaire de Königsberg. En 1486 était éditée à Ulm une des plus importantes versions de la *Cosmographie*, avant celle de Strasbourg en 1513. On peut citer aussi, parmi les géographes importants de cette époque, Johann Schöner, Gregor Reisch ou Laurent Fries. Il est certain que la nouvelle de la découverte d'un « nouveau monde » n'a pu que stimuler encore plus cette activité géographique dans la région. Avec une emphase légèrement teintée de déterminisme, C. Herbermann estime qu'il n'est donc pas surprenant que le nom de l'Amérique soit né là, et non dans la péninsule ibérique, car les savants allemands auraient été avant tout des théoriciens, élaborant une réflexion géographique générale, alors que les cartographes ibériques et italiens auraient avant tout suivi des objectifs pratiques, tels que rendre la navigation plus simple et plus sûre[37].

Selon E. L. Stevenson, la cartographie germanique aurait rapidement supplanté la cartographie portugaise, tout en restant influencée par cette dernière. Ce changement de centre de gravité aurait eu lieu à la suite des travaux menés à Saint-Dié. Si les navigateurs furent d'abord espagnols et portugais, les cartographes furent d'abord allemands ; cela s'expliquerait

[35] L. Gallois, *Les géographes allemands de la Renaissance*, *op. cit.*, p. XVII-XX.
[36] *Ibid.*, p. 40.
[37] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit. Ici, p. 331-332.

par le contexte de renouveau des études astronomiques et mathématiques par les humanistes rhénans[38]. L'Allemagne de la Renaissance était alors un grand centre de diffusion des nouvelles connaissances. Les milieux économiques des villes marchandes allemandes étaient en contact régulier avec ceux des villes maritimes espagnoles et surtout portugaises ; ils étaient en permanence en quête de nouvelles informations concernant les terres nouvellement découvertes. Ils voulaient ainsi disposer de cartes à jour[39].

L'historien allemand Peter H. Meurer (1951-2020) a par ailleurs souligné, dans la grande somme dirigée aux États-Unis par David Woodward, que la situation de la cartographie allemande au cours de la Renaissance était représentative de la grande fragmentation politique de la région, véritable patchwork de territoires hétérogènes. En l'absence d'un pouvoir centralisateur, la cartographie se serait développée dans un grand nombre de centres. Il n'y aurait donc pas eu de projet cartographique commun initié par l'empereur. Tous les projets cartographiques de l'époque auraient plutôt résulté d'initiatives locales et privées, comme celle des érudits de Saint-Dié. De même, l'empereur et les potentats locaux n'étaient pas impliqués dans les voyages de découverte maritime et de colonisation. Cela se serait répercuté sur la cartographie : peu de géographes allemands se sont de fait intéressé aux territoires extra-européens. En revanche, logiquement, la cartographie allemande s'est surtout spécialisée dans les cartes régionales. Cela peut s'observer à travers la carte de la Lorraine ou celle de la vallée du Rhin supérieur élaborées par Waldseemüller[40]. Cette thèse doit cependant être nuancée ; si les princes n'étaient pas impliqués dans ces voyages, ce n'était pas le cas des marchands, qui étaient alors très demandeurs de cartes.

Récemment, l'historienne étatsunienne Christine R. Johnson s'est penchée sur les causes de l'importance de la sphère germanique dans l'édition de livres sur les découvertes maritimes ainsi que de cartes. Elle a tenté de montrer que les géographes allemands de la Renaissance auraient accueilli les nouvelles terres et les nouveaux peuples non pas comme une véritable révolution culturelle, comme on avait tendance à le penser jusqu'ici, mais en leur appliquant leur cadre de pensée antérieur. Ils auraient utilisé un savoir qui existait déjà pour tenter d'expliquer le monde nouveau tel qu'il s'offrait à eux. Leurs conceptions du monde

[38] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

[39] STEVENSON Edward Luther, *Terrestrial and Celestial Globes. Their History and Construction Including a Consideration on their Value as Aids in the Study of Geography and Astronomy*, volume 1, New Haven & Londres, Yale University Press/Humphrey-Milford-Oxford University Press, 1921, p. 68.

[40] MEURER Peter H., « Cartography in the German Lands, 1450-1650 » in *Cartography in the European Renaissance*, David Woodward (éd.), *op. cit.*, p. 1172-1245. Ici, p. 1245.

n'auraient donc pas été bouleversées autant que les chercheurs l'avaient longtemps considéré[41]. Les savants allemands disposaient déjà des outils intellectuels et conceptuels (en termes de navigation, de cartographie, de mathématiques, d'astronomie) nécessaires pour traiter les informations géographiques nouvelles qui leur parvenaient de la péninsule ibérique. Ils auraient ainsi pu placer ces informations nouvelles dans un cadre mental déjà existant[42].

Ainsi, dans la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié, ce sont d'abord des connaissances et techniques géographiques déjà bien connues de longue date, certaines remontant à Ptolémée, qui sont présentées. Le récit des navigations de Vespucci n'arrive qu'en seconde position ; cela montrerait que la prise de conscience d'un « Nouveau Monde » n'aurait pas entraîné une remise en question des principes mathématiques ou cartographiques qui étaient déjà bien ancrés dans l'univers mental des érudits allemands de la Renaissance. Ceux-ci auraient montré qu'ils étaient capables d'utiliser de nouvelles connaissances en les incorporant dans un système de pensée préexistant, faisant ainsi entrer ces éléments nouveaux dans une forme de normalité. La plupart des chercheuses et chercheurs ont longtemps considéré que la découverte du Nouveau Monde avait été un choc pour les géographes, cosmographes et cartographes, car cette quatrième partie du monde ne rentrait pas dans le cadre mental défini par Ptolémée, alors tout-puissant au tournant du XVIe siècle. La découverte et surtout la prise de conscience d'un quatrième continent auraient constitué un « choc cosmographique pour l'Europe », rompant un dogme ptolémaïque figé avec lequel ce Nouveau Monde ne pouvait plus s'accorder. Mais selon Christine R. Johnson, cette représentation serait obsolète. Les cosmographes de la Renaissance auraient au contraire très bien réussi à concilier la vision des Anciens avec les nouvelles données[43]. Pour Waldseemüller (et d'autres à sa suite durant quelques décennies), le « Nouveau Monde » ne désignait que la partie sud de l'Amérique telle qu'on la connaît. Cette partie sud est d'ailleurs séparée de la masse nord (nommée *Paria*) par un isthme. L'ajout de cette masse continentale n'aurait donc pas été une révolution en soi : elle n'aurait été qu'un ajout à ce que Ptolémée ne connaissait pas. Dans la *Cosmographiæ Introductio*, le Nouveau Monde est qualifié d'île. Or, les navigateurs de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance découvraient sans cesse de nouvelles îles (Canaries, Açores, Madère, Cap Vert, puis îles des Antilles, Isabella, Hispaniola…) ; ainsi, le fait d'avoir découvert une île, même si elle était suffisamment grande pour qu'on la qualifie de « quatrième partie du monde », rendait l'événement somme

[41] JOHNSON Christine R., *The German Discovery of the World : Renaissance Encounters with the Strange and Marvelous*, Charlottesville, Londres, University of Virginia Press, « Studies in early modern German history », 2008, p. 205.
[42] *Ibid.*, p. 9-10.
[43] *Ibid.*, p. 49-50.

toute relativement banal. La découverte et la prise de conscience d'un Nouveau Monde n'auraient donc pas été une révolution intellectuelle pour les cosmographes allemands de la Renaissance, qui auraient simplement calqué un cadre mental qu'ils avaient déjà concernant les terres nouvellement découvertes[44].

Charles G. Herbermann rappelle qu'à la fin du XVIe siècle, ce sont les Pays-Bas, libérés de la tutelle des Habsbourg qui deviennent le nouveau grand centre pour la cartographie, tandis que l'espace allemand décline. L'influence des travaux de Saint-Dié recule au gré des nouvelles découvertes et de l'arrivée des nouvelles générations de cartographes, notamment originaires des Pays-Bas. Pourtant, même dans les cartes de Mercator, on peut encore retrouver un peu de l'influence de Waldseemüller, notamment concernant les projections et, bien entendu, pour l'usage du mot *America*[45].

Une autre question ayant passionné plusieurs érudits depuis plus d'un siècle, encore une fois en lien avec l'étude du contexte de la réalisation des cartes de Saint-Dié, consiste à savoir si le célèbre planisphère de Waldseemüller a bel et bien été réalisé à la date si couramment admise de 1507.

*2- L'*Universalis Cosmographia*… date-t-il vraiment de 1507 ?*

Les chercheuses et chercheurs ayant étudié le grand planisphère de Waldseemüller portant le nom *America* ont naturellement voulu déterminer si le seul exemplaire original jamais retrouvé était un tirage original ou bien s'il était issu d'une réédition. Il s'agissait en effet d'une question cruciale si l'on voulait accréditer le fait que ce document était bien le « certificat de baptême de l'Amérique[46] ». Fischer et von Wieser avaient tout de suite remarqué, tant sur la carte de 1507 que sur la *Carta Marina* de 1516 (l'autre carte retrouvée dans le portfolio du château de Wolfegg en 1901) la présence d'une grille tracée à l'encre rouge. Ils ont estimé qu'elle avait été tracée manuellement sur le papier avant impression afin de guider celle-ci. Par ailleurs, ces deux cartes comportaient de nombreuses corrections apportées manuellement. Ils étaient alors arrivés à la conclusion que ces deux cartes étaient en réalité des épreuves de prépublication destinées à l'usage de l'imprimeur ; la première carte devait donc dater de 1507, voire un peu avant. Cette conclusion n'a guère été remise en question pendant près d'un siècle.

[44] *Ibid.*, p. 85.
[45] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit., p. 341.
[46] Cette expression a été inventée par Joseph Fischer peu après sa découverte de la carte en 1901. Il l'a notamment utilisée dans une lettre qu'il a adressée à l'historien étatsunien E. L. Stevenson. Voir E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

En 1983, le seul exemplaire connu de la carte de 1507 est prêté pour deux ans au *Smithsonian's Museum of American History* de Washington pour être présenté au cours d'une exposition. C'est la première fois que l'unique exemplaire original connu du chef d'œuvre de Waldseemüller quitte le château de Wolfegg depuis sa redécouverte. Au cours de l'été 1983, avant l'ouverture de l'exposition en octobre, la spécialiste de l'imprimerie ancienne Elizabeth Harris, affiliée à la *Smithsonian Institution*, est chargée d'une analyse approfondie du document.

Elle se penche d'abord sur la grille rouge mentionnée par Fischer et von Wieser. À l'aide d'une simple lentille grossissante et d'une bonne lumière, elle constate que les lignes rouges manuscrites sont en réalité placées au-dessus des traits d'impression. Il ne s'agit donc pas de traits tracés par l'imprimeur sur le papier avant impression, mais *a posteriori,* sans doute par le propriétaire des cartes.

Mrs. Harris s'intéresse également au support de ce document. Le papier utilisé pour la carte de 1507 et celle de 1516 porte une couronne en filigrane sur les différentes feuilles. On retrouve ce filigrane dans l'édition de 1513 de la *Cosmographie*. La chercheuse constate que les couronnes sont apparemment identiques sur les deux cartes ; elle en conclut que les deux cartes ont très probablement été imprimées à partir du même stock de papier, et l'ont donc été presque en même temps.

Elle s'appuie également sur le niveau d'usure des bois : il est en effet possible de savoir quel écart de temps existe entre la réalisation des bois de la carte et son impression. Les douze blocs de la mappemonde sont constitués de bandes de bois horizontales de largeur différente, assemblées avant d'être taillées. Elle constate, à partir des défauts d'impression sur la carte, que les joints des bandes de bois avaient commencé à s'ouvrir avant l'impression, les bandes étant par endroit espacées d'un millimètre. Sur certaines feuilles, l'impression est moins profonde d'un côté à cause de l'altération des bois. Ces signes d'usure seraient moins nets sur la *Carta Marina*. Cela accréditerait donc l'idée selon laquelle les bois de la mappemonde de 1507 étaient déjà usés au moment de leur utilisation pour la carte retrouvée à Wolfegg, et donc que cette dernière serait en réalité un retirage ultérieur.

Les textes situés en légende de la carte apportent de nouveaux arguments en faveur de la thèse de la chercheuse étatsunienne. Dans les quatre coins de la mappemonde de 1507 se trouvent des cartouches contenant un texte explicatif. Les textes situés dans les coins supérieurs gauche et droit sont directement gravés dans le bois tandis que ceux des coins inférieurs gauche et droit ont été imprimés à part, sur des feuilles de papier qui ont ensuite été collées sur la carte. Cela s'explique peut-être parce que les blocs étaient abîmés à cet endroit et qu'il n'était plus

possible de placer le texte directement sur les bois, nécessitant de l'imprimer à part. Sur le morceau de papier collé dans le cartouche inférieur droit, Elizabeth Harris remarque que quelque chose est imprimé au dos. Fischer l'avait déjà observé mais les technologies du début du XXe siècle ne lui avaient pas permis de lire ce qui était écrit. En 1983, la chercheuse étatsunienne parvient à déterminer qu'il s'agit d'une page d'un livre d'Andreas Corvus, publié en 1515 chez Grüninger. Cela signifie que la carte a été imprimée après la publication de ce livre. L'éditeur de la carte a dû utiliser des feuilles de brouillon à partir de tirages ratés de pages de ce livre et s'en servir pour imprimer les étiquettes à coller sur la carte.

Elizabeth Harris étudie également avec minutie les polices de caractères de la mappemonde de 1507 afin de les comparer à ce qui est connu par ailleurs. Chaque imprimeur possédait alors ses propres polices de caractères et il est improbable que deux éditeurs aient disposé exactement des mêmes combinaisons de polices. Sur la carte de Waldseemüller, cinq polices ont été utilisées, deux romaines et trois gothiques. Huit polices ont été utilisées pour la *Carta marina*, dont trois seraient les mêmes que pour la mappemonde de 1507. Grüninger, l'éditeur présumé de ces cartes, aurait possédé toutes ces polices, sauf une : celle que l'on retrouve dans la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié. Il serait logique de penser que les textes de la carte auraient pu être assemblés dans la petite ville vosgienne avant d'être apportés à Strasbourg pour être insérés dans les bois, qui auraient quant à eux été taillés sur place. Mais la chercheuse estime plutôt que la police que l'on connaît pour avoir été utilisée à Saint-Dié pour la *Cosmographiæ Introductio* aurait en fait été utilisée directement par Grüninger, dans son atelier de Strasbourg. En effet, elle est utilisée de manière très précise, parfois mélangée avec d'autres polices plus petites afin de ne pas déborder des cadres. Cela n'aurait pas été possible si l'assemblage typographique des commentaires avait été réalisé à Saint-Dié. La chercheuse connaît très bien les polices de Grüninger pour les avoir étudiées pendant vingt ans. Elle connaît parfaitement leur état d'usure à un moment donné, la date de leur remplacement, etc. Elle affirme que certaines des polices de Grüninger utilisées sur la mappemonde n'étaient pas dans le même état d'usure en 1507. La carte aurait donc été imprimée plus tard, peut-être en même temps que la carte marine et en tout cas après 1515[47].

Les recherches d'Elizabeth Harris, publiées en 1985, ont constitué un tournant majeur dans l'historiographie de ce que Fischer appelait le « certificat de baptême de l'Amérique ». En étudiant les bois, le papier et les polices de caractère, la chercheuse est parvenue à une conclusion différente de celle de Fischer et von Wieser. Selon elle, la carte retrouvée en 1901

[47] E. Harris, « The Waldseemüller world map », art cit.

n'est ni une épreuve de prépublication ni même la carte originale de 1507, mais une réédition ultérieure. À notre connaissance, aucun chercheur n'a remis en cause le sérieux de la démonstration et il est aujourd'hui admis que la carte précieusement conservée à la Bibliothèque du Congrès depuis 2003 n'est pas l'original de 1507 mais un retirage datant de 1515 ou 1516, peut-être exécuté en même temps que la première publication de la *Carta marina*. Néanmoins, ces conclusions n'ont en rien limité l'engouement de la recherche pour cette carte jusqu'à nos jours.

Une autre question ayant stimulé les recherches en lien avec le contexte de création de ces cartes, et en particulier de l'*Universalis Cosmographia*, concerne les sources auxquelles son auteur a pu avoir accès afin d'effectuer ces travaux nécessitant des connaissances aussi à jour que possible.

3- À partir de quelles sources ces cartes ont-elles été conçues ?

Ainsi que l'a rappelé l'historien John Hébert en préambule d'un colloque organisé en 2013 à la Bibliothèque du Congrès, un renouvellement des questionnements s'est opéré sur Waldseemüller et son « monde » depuis quelques années : d'où venaient les informations qu'il a utilisées ? Quelles étaient ses influences[48] ? Ces questions ont néanmoins commencé à se poser très tôt. Dès la redécouverte de la mappemonde de Waldseemüller en 1901, une des premières questions que se sont posées les chercheurs, à l'instar du découvreur Joseph Fischer, concerne les sources auxquelles le cartographe de Saint-Dié a pu avoir accès afin de réaliser ses propres tracés ainsi que pour compléter la nomenclature[49]. Nous nous contenterons d'évoquer les sources relatives au Nouveau Monde car il est établi que le cénacle de Saint-Dié a eu accès à une grande variété de sources concernant différentes parties du globe ; il serait trop long et hors de propos de les mentionner ici.

Waldseemüller a précisé lui-même les sources auxquelles il avait eu accès, comme le stipule déjà Charles G. Herbermann en 1904. Concernant le Nouveau Monde, il a utilisé des cartes marines portugaises, ainsi qu'il l'écrit dans la préface à l'atlas des cartes modernes de l'édition de Ptolémée en 1513 : « Une carte marine, aussi appelée hydrographie, conçue d'après

[48] HÉBERT John, *Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann*, journée d'études organisée par la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 17 mai 2013 [en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=aErlGLbJLrU].

[49] Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*, p. 24-29. Ces auteurs ont déjà montré à quel point le planisphère de Waldseemüller ressemblait à celui de Caverio concernant la représentation du Nouveau Monde.

les explorations les plus fiables par un certain amiral du très sérénissime roi du Portugal Ferdinand, et récemment révisée par d'autres explorateurs, a été généreusement remise pour être imprimée par la courtoisie du très illustre duc de Lorraine, maintenant paisiblement mort. » Mais qui est ce « certain amiral » ? Le seul personnage connu pour être nommé seulement par ce titre est Christophe Colomb lui-même mais il n'a pas travaillé pour le roi du Portugal. Il est possible que Waldseemüller se soit trompé sur ce point. En 1498, l'évêque Fonseca, chef du conseil royal des Indes, a bravé une interdiction en transmettant une carte des premières explorations de Colomb à son parent, Alonso de Hojeda. Vespucci a navigué avec ce dernier lors de son supposé troisième voyage. Dès lors, il n'est pas impossible que le travail de Waldseemüller concernant le Nouveau Monde provienne de cette carte, transmise par le duc René, qui l'a lui-même obtenue du Portugal. Elle aurait pu lui être envoyée par l'entourage de Vespucci lui-même[50]. Lucien Gallois écrit que, lorsqu'il envisageait de reconquérir le royaume de Naples, René II aurait eu à son service des navigateurs qui auraient été susceptibles de lui fournir ces cartes portugaises[51].

Le Déodatien Benoît Larger s'est récemment penché sur les réseaux ayant permis à René II de recevoir un exemplaire de la lettre attribuée à Amerigo Vespucci, avant de l'expédier au cénacle déodatien. M. Larger a établi qu'en octobre 1507, le duc de Lorraine avait donné pouvoir au cardinal Francesco Soderini pour être son procureur à la Curie romaine, autrement dit le protecteur de ses intérêts auprès du pape. Or, ce Francesco Soderini est le frère de Piero Soderini, gonfalonier de Florence, patron de Vespucci qui lui a adressé ses relations de voyages. Ce fait éclaire d'un nouveau jour les relations qui pouvaient exister entre la cour de Florence et celle de Lorraine[52]. On comprend ainsi mieux par quel truchement René II a pu recevoir une copie de ce document même si l'on s'explique encore avec peine pour quelles raisons ce texte, traduit en français, a été expédié depuis le Portugal et non directement depuis Florence.

[50] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit., p. 333-334.
[51] L. Gallois, « Le Nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 à 1516 », art cit., p. 33.
[52] LARGER Benoît, « Le Gymnase vosgien et ses réseaux : les cardinaux », in *MDV*, n° 36, 2018, p. 61-62.



Figure 7 Le planisphère manuscrit de Nicolo de Caverio, vers 1504. BnF, département des cartes et plans.

Trois ans après la mise au jour de la mappemonde, E. L. Stevenson montre à quel point ce document a subi l'influence de la cartographie portugaise, et notamment celle du planisphère de Caverio (parfois nommé Canerio), ou d'une carte elle-même copiée sur Caverio (figure 7, ci-dessus). Il s'agit d'une carte portugaise datée des environs de 1504. À l'époque de l'article de Stevenson, cette carte manuscrite est connue depuis peu, puisqu'elle n'a été découverte qu'en 1892, par Lucien Gallois, dans les archives du service hydrographique de la Marine à Paris[53]. Outre la ressemblance des tracés, la nomenclature est presque identique sur les deux cartes : « Cap de la Réunion », « Lac du Voleur », « Îles du Géant », « Côte de l'homme courageux », « Bouche du Dragon », « Baie de Tous les Saints », etc. On y trouve également des légendes presque identiques, précisant par exemple le nom des capitaines des expéditions ayant reconnu telle ou telle côte. E. L. Stevenson impute cette influence supérieure de la cartographie portugaise par rapport à celle de l'Espagne par une plus grande propension du Portugal à accepter une diffusion des nouvelles connaissances géographiques, tandis que l'Espagne aurait cherché à la limiter au maximum[54].

Connaître avec précision les sources utilisées pour ces différentes cartes permet de tenter de résoudre des problèmes liés à des toponymes erronés. Si l'on dispose de la source, il est en effet possible de savoir si un cartographe a lui-même commis une erreur de copie ou bien si

[53] SCHWARTZ Seymour I. et EHRENBERG Ralph E., *The Mapping of America*, New York, Harry N. Abrams Inc. Publishers, 1980, p. 23.
[54] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

l'erreur était déjà présente chez le modèle. Gregory C. McIntosh s'est ainsi penché sur le problème de la mention « Abbaye de tous les Saints » (*Abbatia omniũ Sanctorum*), située au niveau de la côte Est du Brésil, à 13°S sur la mappemonde de 1507. Ce « chercheur indépendant » de Long Beach en Californie, ancien ingénieur aérospatial chez Boeing devenu spécialiste des découvertes géographiques du début du XVIe siècle, rappelle, comme mentionné plus haut, que la source utilisée par Waldseemüller pour les toponymes de la côte du Brésil est le planisphère de Caverio. Or, à l'endroit où celui-ci écrit en italien *baie de tuti li santi,* Waldseemüller a écrit *Abbatia omniũ Sanctorum.* La question est de savoir pourquoi le cartographe de Saint-Dié a transformé « baie de tous les Saints » en « abbaye de tous les Saints ».

Henry Harrisse (1829-1910), le grand historien franco-étatsunien des découvertes maritimes européennes de l'Amérique, avait déjà noté à la fin du XIXe siècle que les anciennes cartes allemandes mentionnaient « abbaye » au lieu de « baie », et pensait qu'il s'agissait d'une simple faute de syntaxe qui s'était ensuite perpétuée. Selon la thèse classique établie par Harrisse, Waldseemüller aurait d'abord songé à reprendre le mot *baie* sur la carte de Caverio, avant de choisir finalement de se référer aux *Quatuor navigationes* de Vespucci pour trouver la meilleure traduction de ce mot. Or, dans cet appendice de la *Cosmographiæ Introductio,* ce toponyme a été latinisé en *oĩm sanctorũ Abbaciam* (abbaye de tous les Saints) par Jean Basin de Sandaucourt. La substitution viendrait donc du chanoine de Saint-Dié. Cette thèse classique du changement de « baie » en « abbaye » à cause de Jean Basin a longtemps été celle qui a prévalu.

Mais Gregory C. McIntosh n'est que partiellement d'accord avec la thèse de Harrisse. Selon lui, ni Waldseemüller ni Jean Basin ne sont les responsables du changement de « baie » en « abbaye ». Cette substitution serait déjà présente dans la lettre à Soderini de Vespucci, avant sa traduction et sa publication à Saint-Dié en 1507. Il est donc possible que Vespucci, dans sa lettre à Soderini écrite à l'origine en italien, ait utilisé un mot espagnol pour dire « baie », mais on l'aurait compris au sens d'« abbaye ». Selon cette hypothèse, Vespucci aurait pensé « baie », mais l'aurait écrit de telle manière que ses futurs lecteurs auraient finalement compris « abbaye » car il avait utilisé un mot de langage maritime dérivé d'un dialecte espagnol qui pouvait prêter à confusion[55].

Une autre interrogation concernant les sources dont Waldseemüller a pu disposer concerne la troublante justesse de la forme de ce que nous reconnaissons comme l'Amérique du Sud sur

[55] MCINTOSH Gregory C, « Martin Waldseemüller, Amerigo Vespucci, and the So-Called "Error" of the "Abbey of All Saints" », in *Terrae Incognitae*, n° 2, vol. 43, septembre 2011, p. 134-159.

l'*Universalis Cosmographia*. À l'ouest de la partie sud du Nouveau Monde, Waldseemüller représente la côte sous la forme d'un long trait rectiligne s'étendant de 285° à 320° de latitude Sud, ce qu'aucune carte portugaise n'avait osé faire jusque-là. Albert Ronsin parle d'une « extrapolation hardie[56] ». Comment le cartographe est-il parvenu à donner à ce Nouveau Monde une forme si proche de la réalité, notamment concernant ce tracé d'un littoral occidental qu'aucun Européen n'était censé avoir encore reconnu ? On pourrait objecter que cette forme donnée par Waldseemüller n'est peut-être pas si conforme à la réalité, compte tenu des déformations appliquées par la projection qu'il a choisie. Pourtant, John Hessler a montré que la forme et l'emplacement de l'Amérique du Sud sur le planisphère de 1507 étaient bel et bien représentés d'une manière très proche de la réalité. L'historien a appliqué des algorithmes de déformation polynomiale afin d'adapter la projection utilisée par Waldseemüller à celles dont nous sommes aujourd'hui familiers. Il en ressort que la précision de la forme du Nouveau Monde du cartographe de Saint-Dié est troublante, ce qui pose un problème de chronologie non résolu : comment Waldseemüller a-t-il pu parvenir à une telle exactitude alors que Vasco Nuñez Balboa n'a reconnu l'existence d'un océan à l'ouest du Nouveau Monde qu'en 1513 et que Magellan n'a contourné cette masse continentale qu'en 1520 ? Au chapitre IX de la *Cosmographiæ Introductio*, il est écrit : « La terre est maintenant connue pour être divisée en quatre parties. Les trois premières parties sont des continents, tandis que la quatrième partie est une île, car on a découvert qu'elle était entourée de tous côtés par l'eau[57]. » L'auteur de l'opuscule de Saint-Dié emploie sans ambiguïté les expressions « maintenant connue » et « on a découvert », ce qui laisse penser que les érudits de Saint-Dié auraient eu à leur disposition une source qui nous échappe aujourd'hui, émanant d'un témoin qui aurait navigué sur la côte Ouest du Nouveau Monde avant 1507. Selon John Hessler, la grande correspondance géométrique entre la forme de l'Amérique du Sud telle que dessinée par Waldseemüller et ce qu'elle est en réalité ne peut s'expliquer que de trois façons ; soit les géographes de Saint-Dié ne disposaient pas d'une telle source et Waldseemüller a dessiné une forme de manière intuitive, en tombant juste par un heureux hasard ; soit la carte que nous pensons être de 1507 est plus tardive en réalité, ce qui est peu probable car plusieurs preuves concordantes indiquent qu'elle

[56] RONSIN Albert, « Naissance et baptême d'un continent : la représentation et les dénominations du continent américain dans les documents imprimés à Saint-Dié en 1507 » in *La Renaissance et le Nouveau Monde*, Québec, Musée du Québec, 1984, p. 15-22. Ici, p. 16.

[57] *Hunc in modu terra iam cognscitiet quadripartite ; sunt tress prime partes cotinenentes Quarta est insula cu omni quaque mari circudata conspiciat.*

a bien été réalisée à cette date, comme nous l'avons déjà mentionné. La dernière hypothèse est que les Déodatiens auraient eu accès à des renseignements désormais perdus[58].

Si, au lendemain de la redécouverte de l'*Universalis Cosmographia,* les historiens cherchent principalement à retrouver, parmi les cartes déjà bien connues, lesquelles auraient pu servir de modèle, il apparaît que les recherches se sont réorientées depuis une vingtaine d'années. Chercheurs académiques, essayistes et érudits amateurs s'intéressent ainsi de plus en plus aux sources perdues, celles qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, quitte à spéculer sur d'hypothétiques voyages à l'ouest du Nouveau Monde qui auraient pu avoir lieu avant 1507. Il n'est pas surprenant de constater que bon nombre de ces théories soient apparues entre la fin des années 1990 et le milieu des années 2000, période au cours de laquelle la vente du planisphère de Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès a attiré une certaine lumière médiatique[59]. Certains auteurs ont en effet imaginé, en voyant la forme de la côte ouest de l'Amérique du Sud, que Waldseemüller aurait eu accès à des sources qui nous sont aujourd'hui inconnues. John Hessler note pourtant que le cartographe de Saint-Dié a écrit sur la côte occidentale de son Nouveau Monde l'expression « *Terra ultra incognita* », ce qui montre que ces espaces lui étaient inconnus[60]. On peut ainsi supposer que la forme rectiligne de la côte ouest de l'Amérique du Sud est un choix guidé par le manque de connaissances, et que Waldseemüller a simplement proposé une configuration totalement hasardeuse, mais qui s'est révélée correspondre à la réalité par pure coïncidence.

Toby Lester a émis quelques suppositions pour tenter d'expliquer ce phénomène troublant au premier abord ; soit Waldseemüller a effectivement eu accès à une carte et/ou un récit aujourd'hui oubliés de voyage vers l'océan qui ne porte pas encore le nom de Pacifique ; soit le cartographe a mal compris la carte de Caverio (figure 7, ci-dessus) : l'ouest du Nouveau Monde y étant estompé pour signifier qu'il s'agissait d'une « *terra incognita* », Waldseemüller

[58] HESSLER John, « Warping Waldseemüller : A Cartometric Study of the Coast of South America As Portrayed on the 1507 World Map », in *Coordinates*, séries A, nº 4, 29 août 2005.

[59] Cette ferveur médiatique a alimenté bien des spéculations, et pas seulement parmi les chercheurs étatsuniens. En 1998, le Dr Peter Whitfield, qui a dirigé le *Stanford's International Map Center* de Londres, s'étonne ainsi de la configuration de l'Amérique du Nord sur le planisphère de 1507, nettement séparée de l'Asie, et sur laquelle est dessinée une chaîne de montagnes sur sa côte occidentale. La vision « prophétique » de Waldseemüller laisserait à penser qu'il aurait pu avoir accès à des connaissances, des cartes dont la trace s'est perdue. P. Whitfield estime également que la grande carte de 1507 ressemble davantage à la mappemonde de La Cosa de 1500 (pour l'Afrique et l'Inde) plutôt qu'à celle de Cantino de 1502. Cela permet d'imaginer que Waldseemüller se serait rendu à Séville autour de 1506 pour voir cette carte, ce qui lui aurait permis d'étudier la carte de La Cosa (tandis que celle de Cantino était à Ferrare à cette époque). Cette théorie est très discutable, puisque les cartes en question ou leurs copies ont très bien pu parvenir à Saint-Dié sans que Waldseemüller ait à se déplacer à Séville. C'est d'ailleurs sans aucun doute par le biais de René II que des cartes portugaises sont parvenues à Saint-Dié. En tout état de cause, il n'y a aucune preuve à l'heure actuelle d'un voyage fait par le cartographe de Saint-Dié en Espagne. WHITFIELD Peter, *New Found Lands : Maps in the History of Explorations*, Londres, British Library, 1998, p. 65.

[60] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 32.

aurait peut-être cru qu'il s'agissait d'une délimitation nette. Autre hypothèse : Waldseemüller ayant décidé d'étendre son planisphère sur 360°, il ne pouvait pas estomper les bords du Nouveau Monde et devait dessiner quelque chose de nettement délimité[61].

Chet van Duzer avance une explication moins nimbée de mystère pour tenter d'expliquer pourquoi Waldseemüller a représenté le Nouveau Monde sous forme d'île. Comme tous les érudits de son temps, le cartographe et ses collègues de Saint-Dié ont lu Marco Polo. Or, celui-ci affirme que le Japon, situé à 1500 milles à l'Est de l'Asie, est une île. Logiquement, il doit donc y avoir une mer à l'est du Japon, la séparant du Nouveau Monde. C'est sur la base de ce raisonnement que les chanoines de Saint-Dié auraient déduit le fait que le Nouveau Monde devait être une île séparée de l'Asie par un océan[62]. Cette hypothèse, sans apporter de preuve, a le mérite d'éliminer la possibilité d'une mystérieuse source (pourquoi pas venue des Chinois[63]) à laquelle le cénacle déodatien aurait eu accès concernant un voyage à l'ouest du Nouveau Monde et qui serait aujourd'hui tombé dans l'oubli.

[61] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 445-446.
[62] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 56.
[63] Selon l'ancien officier de sous-marin britannique Gavin Menzies (1937-2020), les Chinois auraient découvert l'Amérique dès 1421. Ils en auraient réalisé des cartes et l'une d'elles, aujourd'hui perdue, serait arrivée entre les mains de Waldseemüller. L'auteur souligne en effet que la mappemonde de 1507 est la première à représenter la côte Pacifique de l'Amérique du Nord ; elle le fait de façon troublante, avec des latitudes exactes, de l'île de Vancouver (Canada) à l'Équateur. Elle représente avec précision les régions de San Francisco et de Los Angeles, à leur latitude exacte. En revanche, Waldseemüller dessine une « ouverture » à la latitude de l'isthme de Tehuantepec au Mexique, comme s'il s'agissait du fameux passage que cherchait Colomb, permettant de relier l'Atlantique au Pacifique entre l'Amérique du Nord et du Sud. C'est donc une erreur de la part de Waldseemüller. Pour Menzies, les navires chinois auraient tenté d'entrer dans le golfe de Tehuantepec, mais auraient dû faire demi-tour, en raison de la faible profondeur de l'eau, sans toutefois voir la terre. Ils se seraient alors imaginé qu'il s'agissait d'un passage entre les deux parties du continent. Cette erreur aurait été transmise par les cartographes chinois jusqu'à arriver en Occident, et cette erreur aurait été reproduite par Waldseemüller. Par ailleurs, la carte de 1507 montre la côte septentrionale de la Sibérie, de la mer Blanche au détroit de Béring, avec un relevé précis des côtes, fleuves et îles. Or, les Européens n'ont exploré cette côte qu'au XVIIIe siècle, notamment avec l'expédition de Vitus Béring. Cela ne pourrait s'expliquer que par l'existence de relevés topographiques effectués par les Chinois au début du XVe siècle, qui seraient parvenus ensuite en Europe. Cette théorie, très contestée, a néanmoins suscité un grand engouement médiatique. MENZIES Gavin, *1421, l'année où la Chine a découvert l'Amérique*, Paris, Intervalles, 2007. Voir notamment p. 178-179, p. 263 et p. 322.



Figure 8 La carte du monde manuscrite de Henricus Martellus (Heinrich Hammer), vers 1491. 122x201cm. Beinecke Rare Books and Manuscript Library, Yale University.

Très récemment, Chet van Duzer a publié des travaux montrant également que l'*Universalis Cosmographia* avait largement puisé sa forme générale dans la grande carte manuscrite d'Henricus Martellus, datée des environs de 1491 et aujourd'hui conservée à la *Beinecke Rare Books and Manuscript Library* de l'Université de Yale, à New Haven dans le Connecticut, à la suite d'un don anonyme en 1962. Très peu de travaux avaient jusqu'alors été effectués sur cette carte car la plupart des légendes y sont illisibles à l'œil nu. Peints à la main, les textes se sont progressivement estompés avec le temps et leur couleur a fini par se fondre avec celles de la carte elle-même, ainsi qu'on peut le constater sur la reproduction ci-dessus (figure 8). Dès la redécouverte de la mappemonde de 1507, Fischer et von Wieser avaient eu l'intuition que Waldseemüller s'était en partie inspiré de cette carte manuscrite ou d'une carte postérieure, tant les ressemblances étaient frappantes : même variante de la seconde projection de Ptolémée, même forme de la péninsule de l'Asie du Sud-Est en forme de « queue de dragon », même manière de faire « sortir » l'Afrique australe du cadre de la carte, même forme du Japon, etc. Pourtant, ils n'avaient pu confirmer ou infirmer leurs dires en raison de l'impossibilité de lire la plupart des légendes sur la carte de Martellus. Afin de confirmer cette filiation supposée entre les deux cartes, une série d'images multispectrales a été réalisée en 2014. Cette technique permet de faire des clichés selon différentes longueurs d'ondes, de l'ultraviolet à l'infrarouge. On peut ainsi voir des éléments qui sont invisibles à l'œil nu, comme du texte qui s'est estompé par la décoloration, ou en raison d'un grattage du texte pour réaliser

un palimpseste[64]. Les résultats de l'analyse ont permis de montrer que les légendes de la carte de Yale, révélées par l'imagerie multispectrale, étaient en grande partie identiques à celles de l'*Universalis Cosmographia*. Toutefois, quelques différences existent, ce qui a conduit Chet van Duzer à conclure que Waldseemüller s'était plus probablement appuyé sur une copie légèrement modifiée de la carte de Martellus plutôt que sur l'original[65]. Le chercheur étatsunien pense que c'est plutôt la version imprimée de la carte de Martellus, éditée par Rosselli (figure 9, ci-dessous), qui aurait influencé Waldseemüller pour sa grande carte de 1507[66].



Figure 9 Une version imprimée de la mappemonde de Henricus Martellus, par Francesco Rosselli, vers 1490, Florence, Biblioteca Nazionale Centrale.

Avant la publication de son livre sur la filiation entre ces deux cartes, Chet van Duzer avait réservé la primeur de ses recherches à la Société philomatique vosgienne, qui a publié l'un de ses articles sur ce sujet en 2017[67]. Cela montre que les liens entre les chercheurs lorrains et

[64] VAN DUZER Chet, *Henricus Martellus's World Map at Yale (c. 1491) : Multispectral Imaging, Sources, and Influence*, Cham, Switzerland, Springer, 2019, p. V-XI.
[65] *Ibid.*, p. 27.
[66] *Ibid.*, p. 193.
[67] VAN DUZER Chet, « Les monstres marins sur la carte de Waldseemüller de 1507 : un outil pour découvrir ses sources », in *MDV*, nº 34, 2017, p. 9-22.

étatsuniens existent. Certains universitaires, essayistes ou romanciers résidant outre-Atlantique n'ont pas hésité, au fil du temps, à prendre contact avec les érudits déodatiens, voire à venir à Saint-Dié-des-Vosges afin de réaliser leurs propres travaux, à l'instar de Toby Lester. Dans son ouvrage consacré à la « quatrième partie du monde », publié en 2009 et devenu un best-seller, il remercie notamment Albert Ronsin, qui lui a prodigué de nombreux conseils pour mener sa propre enquête[68].

On aura ainsi pu se faire une idée de la manière dont la quête des sources utilisées par le cénacle déodatien pour concevoir le planisphère de 1507 a agité les milieux érudits depuis plus d'un siècle. C'est également la question de la ou des fonction(s) de ce document qui a interrogé les historiennes et historiens soucieux de reconstituer le contexte de son élaboration au tout début du XVIe siècle.

*4- L'*Universalis Cosmographia… *a-t-il une fonction politique ?*

Le rôle des documents cartographiques de la Renaissance va-t-il au-delà d'un simple désir de faire état des nouvelles connaissances géographiques ? Y a-t-il une fonction politique sous-jacente au travail cartographique mené par Waldseemüller autour de 1507 ? Pourrait-il s'agir d'une commande plus ou moins officieuse émanant d'un quelconque pouvoir ? Certains érudits ont commencé à poser ces questions au cours de ce que Peter Barber nomme la « phase socioculturelle contextuelle », troisième étape de la recherche en cartographie ancienne, comme cela a été développé plus haut. Dans les dernières décennies, l'étude de ces cartes a notamment permis de montrer qu'elles n'étaient pas neutres et qu'elles ne pouvaient donc être analysées indépendamment de leur contexte politique, économique, culturel, etc. Des études critiques ont été menées pour « déconstruire » les cartes, ce qui a abouti au fait qu'elles ont aujourd'hui relativement mauvaise presse. Leur réputation de subjectivité, voire de manipulation, est de plus en plus mise en avant[69].

On sait par exemple que la carte de la Lorraine, présente à la dernière page de la *Cosmographie* de 1513, était à l'origine une commande du duc René II au cénacle de Saint-Dié afin de disposer d'un document représentant précisément la configuration de ses États, chèrement conservés à la suite d'une longue confrontation avec Charles le Téméraire. Une telle carte devait donc revêtir pour le duc une importance allant bien au-delà de la simple dimension

[68] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 490.
[69] BROTTON Jerry, *Une histoire du monde en 12 cartes*, Paris, Flammarion, « Au fil de l'histoire », 2013, p. 23.

esthétique, mais représenter la matérialisation de son autorité sur un territoire donné. Dès lors, pourquoi en aurait-il été autrement concernant les cartes du monde conçues par Waldseemüller, sans doute assisté d'autres membres du cénacle vosgien ?

Selon l'universitaire étatsunien Denis Wood (né en 1945), « la carte n'est rien d'autre qu'une affirmation de l'état du monde désiré par ses concepteurs[70] ». William Boelhower ne dit pas autre chose ; en matière d'« invention » de l'Amérique, c'est moins la découverte en elle-même qui compterait que la manière dont ce Nouveau Monde est perçu. La réalité géographique aurait moins d'importance que « l'œil du cartographe ». L'historien de la cartographie devrait donc davantage appréhender la carte comme un « espace de représentation » que comme une « représentation de l'espace ». La carte ferait preuve de « ruse objectiviste » en parvenant à faire croire qu'elle représente le réel alors qu'elle construit des représentations du réel[71].

Il existe de fait un certain consensus dans la recherche autour de la cartographie ancienne considérant que l'essor de cette discipline à la Renaissance aurait accompagné et favorisé l'émergence de l'État moderne. À cette époque, on observe que tous les États en construction ont fait de la cartographie un instrument de leur affirmation. La carte aiderait grandement à se faire une idée concrète de l'État, concept pourtant éminemment abstrait. Il apparaît sur les cartes comme une entité que chacun peut se représenter facilement. En cherchant à le représenter visuellement, la carte aurait donc aidé à lui donner une existence concrète.

La carte ne montre pas le réel mais n'en est qu'une proposition, une interprétation. Elle est pourtant généralement perçue comme étant la représentation du réel. L'espace est réifié par la carte. Celle-ci donne un caractère en apparence immuable à ce qui est montré, comme si ce qui est sous nos yeux avait toujours été là et le serait toujours. Avec de tels atouts, on comprend aisément que les souverains des États modernes en train de s'affirmer entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne aient considéré la cartographie comme un outil fondamental de leur politique[72].

Partant de ces réflexions, plusieurs historiennes et historiens ont cherché à savoir si la mappemonde de 1507 avait joué un rôle dans la construction de l'État, en l'occurrence le Saint Empire, territoire de tutelle de la Lorraine et de Saint-Dié au moment de la conception de la carte. Un ouvrage coordonné par David Buisseret pose ainsi la question centrale (bien qu'encore peu étudiée jusqu'alors) des liens entre « les monarques, les ministres et les cartes ».

[70] WOOD Denis, FELS John et KRYGIER John, *Rethinking the power of maps*, New York, Guilford Press, 2010, p. 2.
[71] BOELHOWER William, « Inventing America : the Culture of the Map », in *Revue Française d'Études Américaines*, nº 1, vol. 36, 1988, p. 211-224. Ici, p. 212-213.
[72] D. Wood, J. Fels et J. Krygier, *Rethinking the power of maps*, *op. cit.*, p. 30-35.

Concernant les Habsbourg d'Autriche, il montre que, si l'empereur Maximilien Ier fut l'un des premiers souverains européens à comprendre l'intérêt des cartes comme outil de gouvernement, ce sont surtout les cartes régionales qui ont eu sa faveur, comme celles du Tyrol ou de la Basse-Autriche. Ni Maximilien ni ses successeurs n'auraient commandé de cartes de l'empire dans son ensemble avant le XVIIIe siècle[73].

Toby Lester a proposé une théorie pour le moins surprenante concernant les liens entre l'*Universalis Cosmographia* et l'empereur Maximilien, auquel la carte est d'ailleurs dédicacée. Le caractère cordiforme de ce planisphère lui confèrerait la forme d'un aigle déployé, tandis que les deux portraits de Vespucci et Ptolémée en haut de la carte feraient penser à l'aigle impérial bicéphale, symbole des empereurs du Saint-Empire romain depuis trois siècles. Dans l'imaginaire médiéval, l'aigle est capable de se régénérer lorsqu'il est vieux et de retrouver sa jeunesse. Il y aurait là une allégorie de l'Ancien Monde, la chrétienté qui a perdu sa force depuis la chute de l'Empire romain antique mais qui va se régénérer sous la bannière du nouveau César germanique. Pour l'humaniste Ringmann et ses amis, cette allégorie aurait été parfaite pour mettre en valeur l'empereur germanique, nouveau César qui prend le monde sous sa coupe pour le faire revenir à un âge d'or[74].

On peut ainsi constater que des historiennes et historiens spécialistes de la cartographie ancienne, travaillant souvent aux États-Unis sans être nécessairement eux-mêmes de cette nationalité, ont contribué à porter un nouveau regard sur le rôle politique qu'aurait pu jouer la grande mappemonde de Waldseemüller. Enfin, même s'ils n'entrent pas dans le cadre de cette étude, il conviendrait de mentionner les travaux récents de chercheuses et de chercheurs allemands, qui ont eux aussi contribué à renouveler l'approche de ces questions[75]. Après avoir

[73] BUISSERET David (éd.), *Monarchs, Ministers, and Maps : the Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*, Chicago, University of Chicago Press, « The Kenneth Nebenzahl, Jr., lectures in the history of cartography », 1992, p. 3.

[74] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 442-445.

[75] PIEPER Renate, « Between India and the Indies : German mercantile networks, the struggle for the imperial crown and the naming of the New World », in *Culture and History Digital Journal*, n° 1, vol. 3, juin 2014. LEHMANN Martin, « The depiction of America on Martin Waldseemüller's World Map From 1507 - Humanistic Geography in the Service of Political Propaganda », in *Cogent Arts & Humanities*, Peter Stanley Fosl (éd.), n° 1, vol. 3, 16 mars 2016. Selon Renate Pieper, titulaire d'une chaire en histoire économique et sociale à l'Université Karl-Franzens à Graz en Autriche, la publication des travaux de 1507 à Saint-Dié aurait eu pour objectif de montrer aux membres de la Diète de Constance, qui devait se tenir peu après leur sortie des presses, le potentiel de richesses qu'ils pourraient obtenir s'ils acceptaient de soutenir l'élection impériale de Maximilien face au roi de France Louis XII. Ce serait donc, d'une part, la rivalité entre Louis XII et Maximilien pour le titre impérial, et d'autre part, les besoins d'investissements allemands pour le commerce vers l'Asie qui auraient été les principaux moteurs de l'invention du nom de l'Amérique. Martin Lehmann, auteur d'une thèse de doctorat sur la *Cosmographiæ Introductio* et la mappemonde de Waldseemüller, cherche quant à lui à montrer que la forme de l'Amérique sur la carte de 1507, malgré son apparente modernité, ne serait pas liée à une motivation purement géographique et

établi un panorama, nécessairement synthétique, des recherches effectuées depuis un siècle concernant le contexte de réalisation des cartes de Saint-Dié, il convient à présent de se pencher sur la manière dont les érudits ont effectué la critique interne de ces cartes, qu'il s'agisse d'en étudier les aspects purement géographiques, les techniques utilisées ou encore leur dimension artistique.

B) Les aspects géographiques, techniques et artistiques des cartes de Saint-Dié

1- En quoi ces cartes sont-elles originales ?

Une des premières constatations qui vient instinctivement à quiconque observe l'*Universalis Cosmographia* est que l'on se trouve en face d'une représentation hors du commun de notre monde. Il est donc peu surprenant que, dès la redécouverte de ce document exceptionnel, des chercheuses et chercheurs aient essayé de comprendre en quoi il constituait une originalité par rapport aux standards cartographiques du début du XVIe siècle. Même si elle apparaît comme nettement moins spectaculaire, la petite carte en fuseaux dite *Globus Mundi* s'avère également une véritable nouveauté, comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner plus haut. Selon John Hessler, la grande mappemonde de 1507 est « l'un des grands chefs d'œuvre de la cartographie de la Renaissance », une pièce magistrale des premiers temps de l'impression sur bois[76]. Elle apporterait une vision radicalement nouvelle par rapport à tout ce qui avait été dessiné jusqu'alors. Elle soulève aussi un grand nombre de questions ayant interrogé « érudits, amateurs et charlatans », presque depuis l'époque de sa conception[77].

En effet, il est possible d'avancer qu'« érudits, amateurs et charlatans » issus des deux rives de l'Atlantique ont cherché à savoir en quoi les cartes de Waldseemüller étaient originales, indépendamment de l'apparition du terme *America*. Ils ont pour cela largement puisé leurs références auprès des chercheurs ayant analysé ces documents au début du XXe siècle, et en particulier Fischer et von Wieser[78].

Le Déodatien René Ferry souligne ainsi que le planisphère de 1507 doit être considéré comme innovant sur trois points. Il s'agit en effet de la première carte de grande dimension (1,20 sur 2,40 mètres) imprimée sur plusieurs feuilles séparées et qu'il convient ensuite

humaniste. Elle répondrait davantage à des motivations politiques et économiques, en lien avec la monarchie portugaise et les grandes maisons de commerce du Rhin supérieur, dans leur rivalité avec la monarchie espagnole pour la maîtrise du commerce des épices avec les Indes.

[76] John W. Hessler (éd.), *The naming of America*, *op. cit.*, p. 43.

[77] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 1.

[78] Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*

d'assembler. Elle est par ailleurs la première carte imprimée à mentionner les terres récemment identifiées par les navigateurs au service de l'Espagne et du Portugal. Enfin, elle est la première à corriger les erreurs de Ptolémée, tout en continuant à faire de ce dernier la référence principale[79].

L'une des nouveautés de certaines de ces cartes (en particulier l'*Universalis Cosmographia* et l'*Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem*) est de réaliser une fusion entre gravure sur bois et typographie puisqu'une partie de la nomenclature et des légendes a été imprimée à l'aide de caractères typographiques directement insérés dans les bois gravés. C'était alors une technique très complexe qui nécessitait une grande habileté. Tous ces mots devaient bien entendu être gravés ou insérés à l'envers, ce qui demandait une grande concentration pour ne pas commettre la moindre faute par rapport au texte demandé par Waldseemüller. Cinq polices de caractères différentes ont été utilisées pour l'*Universalis Cosmographia*, deux romanes et trois gothiques, ainsi que l'a établi Elizabeth Harris. Les polices romanes étaient préférées par les humanistes pour publier des textes en latin tandis que les polices gothiques restaient privilégiées pour les textes en allemand. Quelle que soit la police, le compositeur-typographe devait être une fois encore très qualifié afin de sélectionner les bonnes lettres en prêtant attention à la différence entre majuscules et minuscules, placer convenablement ses lettres à l'envers sur sa règle de composition et prendre en compte le bon espacement en utilisant des inserts métalliques avant que l'ensemble ne soit inséré dans le bloc de bois, dans les trous préalablement taillés à cet effet. Une fois qu'un bloc était terminé, une épreuve était imprimée pour vérification. Après que Waldseemüller et ses collègues avaient vérifié chaque détail et indiqué les erreurs à corriger sur les blocs, ils donnaient leur accord pour impression[80].

2- Quelle est la signification des différentes figures sur ces cartes ?

Les érudits ayant étudié l'*Universalis Cosmographia* n'ont pas manqué d'en remarquer l'extraordinaire foisonnement de détails, aussi bien dans la carte elle-même qu'au niveau des ornementations situées dans sa périphérie. René Ferry fait ainsi la description des principaux royaumes, représentés par les armoiries de leurs souverains respectifs. Si certains de ces blasons sont précis, à l'instar des fleurs de lys du royaume de France ou des aigles impériaux, d'autres relèvent davantage du fantasme, comme la croix rouge supposée représenter le royaume du

[79] FERRY René, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », in *BSPV*, nº 36, 1910-1911, p. 19-34. Ici, p. 28-29.
[80] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 89.

Prêtre Jean. Les terres du Nouveau Monde portent, quant à elles, les armes de Castille et du Portugal[81].

Plus récemment, Chet van Duzer a étudié les figures monstrueuses que Waldseemüller a représentées sur sa *Carta marina* de 1516, principalement au nord et à l'est de l'Asie. La mappemonde de 1507 ne comporte pas de telles créatures. Leur analyse minutieuse permet de se faire une idée de la composition de la bibliothèque de Waldseemüller dans sa maison de Saint-Dié puisque, selon le chercheur étatsunien, si ces monstres sont pour certains des représentations inédites réalisées par Waldseemüller lui-même, d'autres sont inspirés par diverses sources iconographiques que le cartographe devait avoir sous la main afin de pouvoir les copier. L'examen de ces monstres révèle l'originalité artistique de Waldseemüller, qui s'appuie sur des descriptions écrites de ces monstres par des sources médiévales mais qui les représente de manière originale. Le cartographe a sans aucun doute profité de la grande taille de sa carte pour représenter en détails des monstres qui ne pouvaient pas être dessinés avec autant de précision auparavant, sur des cartes plus petites[82].

3- Quels points communs et quelles différences avec le modèle ptolémaïque ?

Par ailleurs, de nombreux spécialistes se demandent, depuis plus d'un siècle, si les travaux géographiques de Saint-Dié sont davantage une continuité de l'œuvre de Ptolémée ou bien si, au contraire, ils constitueraient plutôt une remise en cause des travaux de ce géographe grec d'Alexandrie ayant vécu au IIe siècle de notre ère.

D'une manière générale, les humanistes des débuts de la Renaissance ont le souci de l'imitation de l'Antiquité ; la cartographie n'échappe pas à cette règle et se trouve profondément marquée par la *Cosmographie* de Ptolémée, redécouverte en Occident au début du XVe siècle, puis dominant la pensée géographique pendant un siècle. C'est « l'œuvre canonique » de l'époque des découvertes maritimes européennes[83]. Les experts en cartographie ancienne se sont donc naturellement posé la question du degré d'influence qu'avait pu avoir le modèle ptolémaïque sur le travail de Waldseemüller à Saint-Dié, en particulier sur sa vision du Nouveau Monde : ces références à l'autorité des Anciens sont-elles entrées en conflit avec le savoir

[81] R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 27.
[82] VAN DUZER Chet, « A Northern Refuge of the Monstrous Races : Asia on Waldseemüller's 1516 *Carta Marina* », in *Imago Mundi*, vol. 62, n° 2, 2010, p. 221-231.
[83] SCHWARTZ Seymour I. et EHRENBERG Ralph E., *The Mapping of America*, New York, Harry N. Abrams Inc. Publishers, 1980, p. 15.

empirique accumulé par les explorateurs de la fin du XVe siècle ou bien les cartographes sont-ils parvenus à s'en défaire[84] ?

Au lendemain de la redécouverte de la mappemonde de 1507, l'historien de la cartographie étatsunien E. L. Stevenson constate les hésitations de Waldseemüller à représenter l'équateur comme le fait Ptolémée alors qu'il sait que celui-ci s'est trompé. Les cartes basées sur Ptolémée représentaient en effet l'équateur traversant l'Afrique de l'Ouest au nord du golfe de Guinée ; or, les explorations portugaises ont prouvé qu'il s'agissait d'une erreur et que cette ligne imaginaire passait en réalité plus au Sud. Waldseemüller a ainsi tout fait pour tenter de concilier au mieux le savoir antique de Ptolémée et les observations nouvelles qui invalidaient en partie les conceptions traditionnelles[85].

Le planisphère de 1507 résumerait parfaitement cette volonté de syncrétisme. Le titre même de cette carte met le nom de Ptolémée au même niveau que celui d'un navigateur moderne, Vespucci. En haut, les deux portraits de ces personnages encadrent deux hémisphères. Ptolémée tient un quadrant, outil qui permet de mesurer l'élévation des étoiles : il mesure ainsi des coordonnées et les reporte sur des cartes. De manière symétrique, Vespucci est représenté avec un compas, outil du navigateur. Chacun tient donc l'outil qui représente sa manière de travailler : l'un en cabinet, l'autre sur le terrain. Mais dans ce planisphère, Ptolémée n'est déjà plus la seule source pour représenter le monde ancien, contrairement à ce qu'annonce le titre. Waldseemüller a déjà conscience que Ptolémée est aussi dépassé concernant une partie du monde ancien et qu'il faut donc le mettre à jour avec d'autres sources. Les humanistes, malgré leur révérence envers les Anciens, ne s'empêchent donc pas pour autant d'essayer de les dépasser ; ils raillent ceux qui voyaient dans les Anciens un horizon indépassable[86]. Alida Metcalf (née en 1954), professeur d'histoire à la *Rice University* de Houston (Texas), souligne que le portrait de Vespucci regarde l'hémisphère représentant le Nouveau Monde. En cela, Waldseemüller aurait voulu montrer que le Florentin était l'héritier moderne de la cartographie classique de Ptolémée, en y ajoutant les connaissances que ce dernier ignorait. Vespucci pointe le doigt sur cet hémisphère, comme pour mieux montrer au spectateur de la carte ce que l'illustre cartographe grec antique ne connaissait pas[87].

---

[84] BENAT-TACHOT Louise, « L'Antiquité : obstacle ou auxiliaire pour la description du Nouveau Monde ? » in *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*, Louise Bénat-Tachot et Serge Gruzinski (éd.), Paris, Maison des sciences de l'homme ; Presses universitaires de Marne-la-Vallée, 2001, p. 219-238.

[85] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

[86] Patrick Gautier-Dalché, « The reception of Ptolemy's geography (End of the Fourteenth to Beginning of the Sixteenth Century) », art. cit., p. 354-355.

[87] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500, op. cit.*, p. 75.

La volonté de syncrétisme de la part des géographes de Saint-Dié entre Ptolémée et les découvertes maritimes modernes peut également s'observer dans les différences qui existent entre l'*Universalis Cosmographia* et le petit globe en fuseaux conçu à la même époque. Dans un compte-rendu de séance de la Société philomatique vosgienne, René Ferry met ainsi l'accent sur les points communs et les différences entre ces deux cartes, le globe à monter étant naturellement beaucoup moins détaillé que sa grande sœur compte-tenu de ses mensurations beaucoup plus modestes. R. Ferry souligne en particulier une différence concernant la position de l'équateur et du tropique du Cancer. Sur la carte en fuseaux, l'équateur est plus proche de dix degrés du bord du Golfe de Guinée que sur le planisphère. Quant au tropique du Cancer, il passe au sud d'Haïti sur les fuseaux tandis qu'il traverse Cuba sur la grande carte plane. Il ne s'agit pas d'une approximation, mais d'un choix éditorial que le ou les auteurs assument à la fin de la plaquette de 1507 ; ayant conscience que Ptolémée s'était trompé sur l'emplacement de ces lignes imaginaires, les savants déodatiens ont choisi de rectifier cette erreur sur le petit globe mais de la laisser en l'état sur la grande mappemonde, en prévoyant de « remettre à plus tard l'examen de cette question pour la carte *in plano*[88] ».

Christine R. Johnson estime que le fait d'avoir ajouté une quatrième partie du monde sur l'*Universalis Cosmographia* n'aurait pas fondamentalement remis en cause le schéma de Ptolémée. Cette nouvelle masse continentale n'aurait pas constitué une aussi grande « percée conceptuelle » que beaucoup d'historiennes et d'historiens l'ont imaginé plus tard. Le globe de Martin Behaim de 1492 montrait déjà les terres nouvellement découvertes, même si, à l'Ouest, il n'y avait que les Açores. Ce que la carte de Waldseemüller aurait changé dans les mentalités occidentales, c'est qu'elle rééquilibrait le monde connu vers l'Ouest ; mais le système ptolémaïque n'aurait pas été fondamentalement bouleversé. Un vide avait simplement été comblé à l'Ouest[89].

Récemment, Chet A. Van Duzer a voulu mettre en lumière l'existence de cartes construites selon le modèle de Ptolémée dans la seconde moitié du XVe siècle, même si aucune de ces productions n'est parvenue jusqu'à nous. L'étude de ces cartes perdues permettrait de mieux comprendre la réception de la *Cosmographie* de Ptolémée à la Renaissance. Waldseemüller se serait ainsi inspiré de cartes de ce type pour concevoir son *Universalis Cosmographia* de 1507. Puis, au fil du temps, le modèle ptolémaïque se révèle de moins en moins suivi, au gré des nouvelles découvertes qui le contredisent. L'œuvre de Waldseemüller en est une bonne

[88] R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 28-29.
[89] C.R. Johnson, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », art cit. Ici, p. 23-24.

illustration : si sa mappemonde de 1507 est encore très marquée par Ptolémée, sa *Carta marina* de 1516 ne l'est presque plus, s'inspirant davantage des cartes marines. Chet Van Duzer a également émis une hypothèse concernant la manière dont le cénacle déodatien aurait eu entre les mains une carte fondée sur les coordonnées ptolémaïques. En 1457, l'humaniste Jacopo Antonio Marcello aurait envoyé à René Ier d'Anjou, roi de Naples et de Jérusalem, une carte ainsi qu'un exemplaire manuscrit de la *Cosmographie* de Ptolémée. Chet Van Duzer, en se fondant sur la description donnée par Marcello, émet l'hypothèse que la carte envoyée à René Ier pourrait avoir été un modèle de carte ptolémaïque, même si rien ne le prouve. Un demi-siècle plus tard, René II aurait conservé la carte ptolémaïque de son grand-père, permettant peut-être au cénacle de Saint-Dié de la consulter afin de servir de support pour leurs travaux autour de 1507[90]. Cette hypothèse paraît néanmoins des plus fragiles. Rien ne prouve que la carte envoyée à René Ier d'Anjou ait été basée sur Ptolémée. Et même si cela avait été le cas, on ne dispose d'aucune preuve que René II en ait hérité, surtout si l'on considère la faible durée de vie moyenne d'une carte à cette époque. Et s'il l'avait conservée, nous ne disposons d'aucune allusion au fait qu'une telle carte ait été montrée à Waldseemüller et à ses collaborateurs, ce qui n'aurait pourtant pas manqué d'être mentionné dans une quelconque dédicace.

Ainsi, les historiennes et historiens modernes sont généralement arrivés à la conclusion que, malgré les grandes compétences techniques acquises par les érudits de Saint-Dié, Ringmann et Waldseemüller n'auraient pas réellement remis en cause Ptolémée : ils se seraient contentés de le compléter, voire de corriger certains éléments jugés obsolètes mais leurs travaux seraient restés profondément marqués par le géographe alexandrin, au moins jusqu'à l'édition de la *Cosmographie* de Strasbourg en 1513. Le savoir des Anciens n'aurait donc pas été encore prêt à être totalement rejeté dans l'univers mental des humanistes de cette époque[91]. En revanche, la *Carta Marina* de 1516 montre une prise de distance beaucoup plus nette. Déjà, les humanistes commencent à faire la distinction entre la culture classique et une culture vernaculaire, fondée sur l'observation et l'empirisme. Dans le domaine de la géographie, cela passe par une prise de distance avec Ptolémée et une plus grande prise en compte des cartes marines portugaises qui commencent à circuler en Europe[92].

[90] VAN DUZER Chet, « The Ptolemaic Wall Map : a Lost Tradition of Renaissance Cartography », in *Viator*, n° 1, vol. 45, 2014, p. 361-389.
[91] CHRISMAN Miriam Usher, *Lay Culture, Learned Culture : Books and Social Change in Strasbourg, 1480-1599*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1982, p. 138-139.
[92] *Ibid.*, p. 141.

4- Waldseemüller est-il l'auteur de ces cartes ?

Une autre question tout aussi fondamentale dans la recherche de repères historiques concernant les cartes mentionnant pour la première fois le nom *America* consiste à se demander si Waldseemüller en est bien l'auteur.

Selon E. L. Stevenson, la carte en fuseaux identifiée par Lucien Gallois en 1890 n'est pas le globe de Waldseemüller. Il pense que l'artefact mentionné dans le titre de la *Cosmographiæ Introductio* correspondrait en réalité aux deux petits hémisphères situés en surplomb de la grande mappemonde qui vient d'être redécouverte, et qui sont entourés par les portraits de Ptolémée et Vespucci[93]. L'historien étatsunien révise néanmoins son jugement quelques années plus tard en admettant que le globe de la collection Hauslab-Liechtenstein est bien l'œuvre de Waldseemüller[94].

En revanche, la paternité de la grande mappemonde de 1507 fait largement consensus depuis sa redécouverte en 1901. On sait, par la *Carta Marina* dont l'auteur est clairement identifié, que Waldseemüller a également réalisé une carte antérieure. La carte de 1507 ne peut donc être que de la main du cartographe de Fribourg, d'autant que les nombreuses correspondances entre le texte de cette carte et celui de la *Cosmographiæ Introductio* ne laissent aucun doute sur leur origine commune[95].

Des spécialistes de la cartographie ancienne ont toutefois posé la question de la responsabilité précise qu'avait pu avoir Waldseemüller dans le somptueux produit fini que le cénacle déodatien avait pu admirer une fois les feuilles imprimées et assemblées. Qu'a fait concrètement le cartographe de Saint-Dié ? Quelle part de ce chef d'œuvre lui revient réellement et quelle part doit être mise au crédit du ou des graveur(s) anonyme(s) ayant transformé sa vision en ce que nous avons sous les yeux ? Sans doute que la plupart des cartographes de l'époque de Waldseemüller n'étaient pas graveurs sur bois. Au Moyen Âge, la séparation des métiers en corporations est stricte. Les graveurs font alors partie de la corporation des charpentiers, non des imprimeurs.

---

[93] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

[94] E.L. Stevenson, *Terrestrial and Celestial Globes. Their History and Construction Including a Consideration on their Value as Aids in the Study of Geography and Astronomy*, *op. cit.*, volume 1, p. 69-70.

[95] Citons toutefois la thèse de Liliane Brion-Guerry, qui estime fort peu Martin Waldseemüller et le considère comme un plagiaire et un quasi-imposteur. Selon cette historienne de l'art, une partie du travail cartographique de Saint-Dié serait à mettre au crédit de Jean Pèlerin dit *Viator*, ancien chanoine de Saint-Dié devenu chanoine de Toul. Spécialiste de la perspective, une partie de ses travaux cartographiques commencés à Saint-Dié aurait été reprise par ses anciens confrères. BRION-GUERRY Liliane, *Jean Pèlerin Viator, sa place dans l'histoire de la perspective*, Paris, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'humanisme », 1962, p. 392-397.

Selon l'historien de la cartographie étatsunien Arthur H. Robinson (1915-2004), la connivence devait être très étroite entre le cartographe, le graveur et l'imprimeur lorsqu'il s'agissait de réaliser une carte imprimée à la Renaissance. Un cartographe qui souhaitait voir son œuvre imprimée devait se plier à un certain nombre de contraintes exigées par l'imprimeur. Alors qu'un cartographe qui réalisait seul une carte manuscrite n'était pas soumis à ce type de contrainte, celui qui envisageait de produire une carte destinée à une gravure, puis une impression devait tenir compte de certaines recommandations. Il n'était donc pas totalement maître de l'esthétique finale de sa carte, puisque celle-ci allait passer entre les mains de plusieurs techniciens et artisans avant d'aboutir au produit fini : des graveurs, des illustrateurs pour les marges, des compositeurs-typographes pour mettre en place les lettres métalliques dans le bois gravé, éventuellement des coloristes qui interviendraient en aval de l'impression, etc. Même le type de bois utilisé pour la gravure (pommier, cerisier, hêtre ou buis) influencerait le résultat final, de même que la manière dont les pressiers appliqueraient le bois sur la feuille de papier[96].

Si l'on en croit Alida Metcalf, le poids de ces multiples contraintes serait bien perceptible sur les cartes de Waldseemüller ; le produit fini ne serait pas le fruit de son seul travail, mais celui d'un ensemble d'opérations réalisées par des mains différentes. Nul doute que le cartographe ait collaboré avec un imprimeur pour discuter de ces différentes étapes, même si aucun document faisant état de ces discussions n'a été retrouvé. Dès lors, il semble difficile de penser que la grande mappemonde de 1507 ait réellement été imprimée à Saint-Dié, compte tenu des très grands défis techniques ayant dû nécessiter l'intervention d'un imprimeur très expérimenté[97].

Waldseemüller a certainement commencé par dessiner sa carte sur du papier à l'aide d'une plume d'oie trempée dans l'encre noire. C'est ce qu'Arthur Robinson nomme une « feuille de travail cartographique ». Puis, il a dû confier ses feuilles à des graveurs pour réaliser les blocs de bois. Ces graveurs devaient travailler en négatif, puisque les parties creusées apparaîtraient en blanc sur la carte, tandis que celles laissées intactes seraient celles qui laisseraient leur empreinte dans l'encre. Ce travail nécessitait donc l'intervention d'un personnel possédant une grande qualification et une grande expérience, voire d'un artiste graveur reconnu. Par conséquent, une partie du dessin de Waldseemüller a dû subir des modifications tout au long de ce processus afin d'en simplifier la transcription sur des plaques de bois (style des montagnes,

[96] ROBINSON Arthur H., « Mapmaking and map printing : The evolution of a working relationship » in *Five Centuries of Map Printing*, David Woodward (éd.), Chicago, The University of Chicago Press, 1975, p. 1-23.
[97] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 81-82.

des vagues dans l'océan, ombrages…). Et que dire des nombreuses illustrations bordant la carte ? Le style pictural en est différent de celui de la carte proprement dite et il s'agirait donc plutôt de l'œuvre d'un autre graveur, chargé des portraits de Ptolémée et de Vespucci, des têtes représentant les principaux vents ou encore des nuages. Ce travail n'est certainement pas celui de Waldseemüller ; sans doute celui-ci a-t-il discuté longuement avec l'équipe de graveurs afin d'expliciter ses choix artistiques (comme la place précise de chaque vent ou portrait) qui ont été transcrits par les graveurs en fonction des désirs du cartographe mais aussi des multiples contraintes techniques. Le style des éléments picturaux entourant la carte rappellerait celui de Dürer, et de nombreux spécialistes ont émis l'hypothèse que le maître de Nuremberg (ou l'un de ses disciples) aurait pu être l'auteur de ces gravures, ce qu'aucune preuve tangible n'est venue étayer jusqu'ici[98].

Après l'acquisition de la carte en 2003, la Bibliothèque du Congrès a fait réaliser des tests à l'aide d'une nouvelle technique d'imagerie hyperspectrale consistant à numériser la carte dans plusieurs longueurs d'onde. Cela a permis d'obtenir une image de ce à quoi auraient pu ressembler les bois à partir desquels la carte a été gravée. Il en résulte une très grande virtuosité de gravure, ce qui n'aurait pu être le travail que d'un très grand spécialiste. Dès 1901, Joseph Fischer a pensé que l'un des grands artistes rhénans de l'époque (Dürer, Holbein le jeune) était l'auteur ou tout du moins, l'un des contributeurs, des gravures entourant l'*Universalis Cosmographia*. Il n'y aucune preuve de cette affirmation, mais John Hessler estime cette hypothèse tout à fait plausible[99]. Le chercheur de la Bibliothèque du Congrès apporte un autre élément pouvant laisser penser que Dürer aurait pu être l'auteur d'une partie des gravures du planisphère de 1507. À droite du portrait de Vespucci, au-dessus de la lettre Q de AQUILO, on peut voir une mouche ou une guêpe gravée. Cela peut avoir plusieurs significations. Si c'est une guêpe, cela peut être une référence au nom d'Amerigo, « *vespa* » signifiant guêpe en latin. Mais cela peut aussi être une mouche ; les imprimeurs de cette époque gravaient parfois des mouches en guise de porte-bonheur pour protéger leur travail. Dürer a notamment représenté plusieurs mouches en trompe-l'œil dans ses peintures et gravures, de manière très réaliste pour tromper le spectateur, qui penserait qu'il s'agissait d'une vraie mouche et essaierait de l'écraser[100].

Quelle que soit la valeur de ces différentes théories, il apparaît certain que l'identification d'un auteur précis pour l'*Universalis Cosmographia* relève de la gageure. C'est encore possible

[98] *Ibid.*, p. 84-88.
[99] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 11.
[100] *Ibid.*, p. 28.

pour les auteurs médiévaux de cartes manuscrites, lorsqu'un seul cartographe (éventuellement secondé d'un enlumineur) était en charge de l'ensemble du processus. Mais avec l'essor des cartes imprimées, la production devient l'affaire de toute une équipe pour laquelle il est presque impossible de déterminer précisément le rôle de chacun de ses membres. On ne pourra donc sans doute jamais dire qui, de Waldseemüller, Ringmann ou d'un autre, mérite le mieux d'être qualifié d'« auteur » de ce chef d'œuvre[101].

En revanche, il est presque certain que c'est Waldseemüller lui-même qui a pris la décision d'opter pour la seconde projection de Ptolémée, légèrement modifiée, pour dessiner le modèle manuscrit de ce qui reste considéré comme son chef d'œuvre. La question du choix des projections adoptées par le cartographe est l'une des grandes questions posées par les spécialistes de la cartographie ancienne.

5- Quelles projections ont été utilisées ?

Selon E. L. Stevenson, le début du XVIe siècle aurait été marqué par un engouement croissant pour la création des globes et des cartes, pour les recherches sur la meilleure projection possible : stéréographique méridien et polaire, cordiforme simple ou double, etc. sans compter leurs multiples variantes et subtilités. Les géographes auraient de plus en plus pris conscience de la nécessité de trouver une bonne projection pour limiter les déformations sur les cartes. L'historien étatsunien du début du XXe siècle estime cependant que les fuseaux de Waldseemüller, identifiés en 1890, seraient « un peu rudimentaires » et doute qu'ils aient pu réellement être assemblés correctement sous forme d'un vrai globe : « il faudrait beaucoup de manipulations pour les ajuster à la surface d'une sphère[102] ». Albert Ronsin a pourtant prouvé qu'il était possible d'en faire un vrai globe, ainsi que nous l'avons déjà mentionné plus haut. Le musée d'Offenburg a effectué la même démarche qu'Albert Ronsin après la découverte d'un exemplaire dans les collections de la bibliothèque de cette ville au début des années 1990. Toutefois, le support d'accueil ne doit pas être parfaitement sphérique, mais légèrement aplati pour que la carte épouse bien sa forme. Cela prouve que Waldseemüller maîtrisait parfaitement les règles mathématiques de la projection.

[101] BROTTON Jerry, *Une histoire du monde en 12 cartes*, Paris, Flammarion, « Au fil de l'histoire », 2013, p. 202.
[102] E.L. Stevenson, *Terrestrial and Celestial Globes. Their History and Construction Including a Consideration on their Value as Aids in the Study of Geography and Astronomy*, *op. cit.*, volume 2, p. 202.

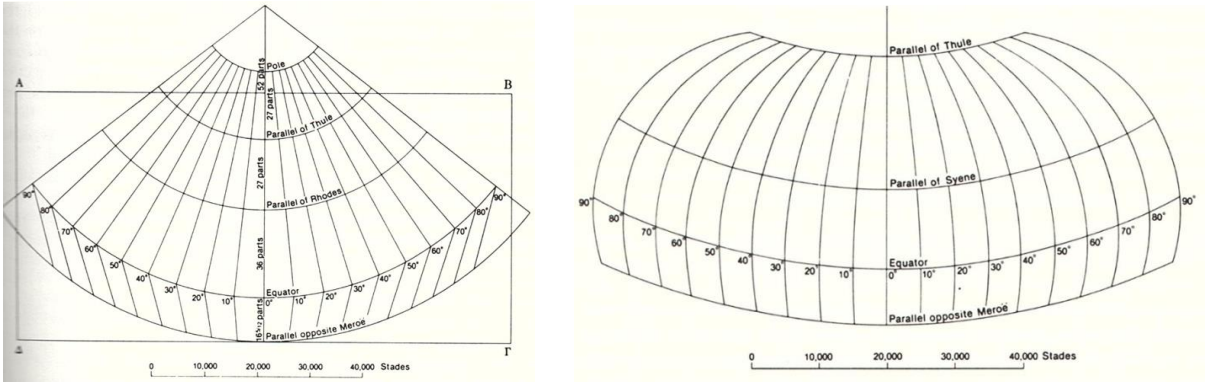


Figure 10 La première et la seconde projection de Ptolémée[103].

Le cartographe étatsunien John P. Snyder (1926-1997) s'est intéressé de plus près à la projection utilisée par Waldseemüller pour son *Universalis Cosmographia*. Ce planisphère a été conçu à partir de la seconde projection de Ptolémée, avec des méridiens incurvés, mieux adaptés pour représenter un planisphère que la première projection. On parle parfois de projection « pseudoconique », ou encore « conique modifiée » (Figure 10, ci-dessus). Les deux petits hémisphères (« *small hemispherical insets* ») situés au-dessus de la carte principale, près des portraits de Ptolémée et Vespucci, sont conçus selon la même projection, mais avec des arcs simples pour les méridiens allant du cercle polaire Arctique jusqu'au 40°S, aux limites de la carte[104]. La seconde projection de Ptolémée n'a donc pas été appliquée telle quelle, mais modifiée par Waldseemüller pour obtenir un « double-cordiforme », déjà utilisé par Henricus Martellus dans son planisphère réalisé vers 1491 et dont on a vu que le cartographe de Saint-Dié s'était inspiré. Ce choix de projection, qui avait pour avantage de moins déformer les terres situées en périphérie de la carte, lui a permis d'inclure les terres nouvelles reconnues depuis quinze ans[105]. Toutefois, comme toute projection, celle-ci présente également des inconvénients, déformant fortement les extrémités Nord et Sud de l'espace représenté. C'est pourquoi Lucien Gallois a suggéré en 1904 que Waldseemüller avait peut-être ajouté les deux petites mappemondes en haut de la carte, représentant respectivement les deux hémisphères accompagnés des portraits de Ptolémée et de Vespucci, afin de donner une autre représentation moins déformée de l'Ancien et du Nouveau Monde[106].

[103] SNYDER John Parr, *Flattening the Earth. Two Thousand Years of Map Projections*, Chicago, University of Chicago Press, 1993, p. 11-12.
[104] *Ibid.*, p. 33.
[105] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 14-15.
[106] L. Gallois, « Le Nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 à 1516 », art cit. Ici, p. 32.

Une dernière interrogation à propos de la manière dont les géographes de Saint-Dié ont préparé leurs cartes concerne la représentation qu'ils auraient eue de ce que nous appelons l'Amérique. L'ont-ils vue comme un « continent », au sens où nous l'entendons aujourd'hui ?

6- Comment les érudits de Saint-Dié ont-ils compris le concept de « Nouveau Monde » et comment l'ont-ils retranscrit sur leurs cartes ?

Comment Waldseemüller et ses collègues de Saint-Dié ont-ils compris le concept de « Nouveau Monde » tel que défini par Vespucci, et comment l'ont-ils transcrit sur leurs cartes ? Comme cela a été mentionné plus haut, la *Cosmographiæ Introductio* utilise sans ambiguïté le mot « île » pour désigner la quatrième partie du monde. Sur l'*Universalis Cosmographia*, les choses paraissent plus complexes. Ce que nous appelons aujourd'hui l'Amérique du Sud y est bien représenté comme une île, séparée de ce qui apparaît comme l'Amérique du Nord par un détroit imaginaire. En revanche, comme l'a souligné E. L. Stevenson, le petit hémisphère situé en haut de la carte près du portrait de Vespucci montre un continent unifié par un isthme. Cela traduirait l'embarras de Waldseemüller et de ses collaborateurs qui, ne sachant pas encore s'il existait un passage à cet endroit, auraient décidé de représenter ainsi deux hypothèses opposées sur la même carte[107].

Si la masse nommée « *America* » a retenu, pour des raisons bien compréhensibles, l'attention des chercheuses et des chercheurs depuis la redécouverte de l'*Universalis Cosmographia* en 1901, force est de constater que l'entité continentale située au nord du Nouveau Monde a beaucoup moins suscité la curiosité. Outre qu'elle ne porte pas le nom de l'Amérique, mais celui de « *Paria* », sa forme apparaît comme beaucoup moins proche de la réalité que celle de la partie sud du « Nouveau Monde ». Donald McGuirck, médecin à la retraite de Denver (Colorado), membre de plusieurs sociétés cartographiques et d'histoire des découvertes géographiques, a récemment cherché à déterminer si, dans l'esprit de Waldseemüller, il s'agissait bel et bien d'un « continent » au sens moderne du terme, ce qui en aurait fait la première représentation de l'Amérique du Nord. Ce chercheur amateur estime que cette masse serait en réalité une entité imaginaire dans laquelle Waldseemüller, s'appuyant sur les représentations que Colomb en avait eu au cours de ses deux premiers voyages, aurait englobé tout à la fois l'Asie et Cuba[108].

[107] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.
[108] McGuirk Donald L., « The Presumed North America on the Waldseemüller World Map (1507) : A Theory of Its Discovery by Christopher Columbus », in *Terrae Incognitae*, nº 2, vol. 46, 2014, p. 86-102.

Cette hypothèse a amené très récemment les érudits à reconsidérer la manière dont Waldseemüller et ses contemporains avaient compris le concept de « Nouveau Monde ». Les historiens étatsuniens Elizabeth Horodowitch (professeur à l'Université d'État du Nouveau-Mexique) et Alexander Nagel (affilié à l'*Institute of Fine Arts* de l'Université de New York) ont ainsi tenté de montrer que la perception du Nouveau Monde par Waldseemüller et ses collègues de Saint-Dié avait été comprise de manière anachronique par la plupart des chercheuses et chercheurs modernes. Entre 1500 et 1700, les Européens auraient eu une vision de l'Amérique et de l'Asie encore très floue et pas du tout distincte. Ces deux continents n'auraient pas encore constitué deux entités bien séparées dans l'imaginaire collectif. Dès lors, le fait qu'un monde ait été qualifié de « nouveau » ne voudrait pas dire qu'il ait été considéré comme séparé de l'Asie. Un tel raisonnement serait le plaquage d'une vision moderne sur celle des femmes et des hommes du XVIe siècle. Lorsque Colomb accoste dans les Caraïbes, il aurait imaginé être à la fois en Asie *et* dans un nouveau monde, les deux lieux n'étant pas incompatibles, contrairement à ce qui a longtemps été affirmé. Même lorsqu'Amerigo Vespucci parle d'un « monde nouveau », cela ne signifierait pas que ce monde ait été pensé par le Florentin comme distinct de l'Asie. Le mot « nouveau » s'appliquerait seulement à des terres non encore connues. La compréhension moderne de la pensée de Vespucci aurait été biaisée par la carte de 1507 qui porte son nom et sur laquelle le Nouveau Monde dessiné par Waldseemüller est parfaitement distinct de l'Asie. Comme le cartographe lui a donné le prénom de Vespucci, on est amené à croire que ce dernier avait été à l'origine de cette vision des choses, ce qui est manifestement faux. Ainsi, même pour Vespucci, dont on a coutume de dire qu'il a été le premier à prendre conscience de l'existence d'un « monde nouveau », la conception de ce dernier n'aurait pas été celle d'un territoire distinct de l'Asie. E. Horodowitch et A. Nagel ont alors développé le concept d'« *Amerasia* » pour comprendre la manière dont le Nouveau Monde était perçu par les Européens lettrés du temps du cénacle déodatien. Dès lors, la célèbre mappemonde de 1507 ne devrait pas être considérée comme un événement majeur ayant contribué à changer les mentalités concernant l'« Amérasie ». Il aurait fallu attendre le voyage de Vitus Bering en 1741 puis celui de James Cook en 1778 pour considérer définitivement que les deux mondes étaient bien séparés. Tant qu'il demeurait une incertitude sur une possible connexion entre les deux masses continentales au Nord, il aurait subsisté la possibilité de l'existence d'une « Amérasie », concept qui aurait permis de ne pas être trop ébranler les représentations du monde des Occidentaux du XVIe siècle[109].

[109] HORODOWICH Elizabeth et NAGEL Alexander, « Amerasia : European Reflections of an Emergent World, 1492-ca. 1700 », in *Journal of Early Modern History*, n° 2-3, vol. 23, 2019, p. 257-295.

Les différents points évoqués ci-dessus, concernant la manière dont la première carte nommant l'Amérique avait été pensée et exécutée, ont permis de mettre en exergue les très nombreux questionnements suscités par les chercheuses et chercheurs concernant ses aspects géographiques, techniques et artistiques. Au-delà de la production de la carte elle-même, c'est également la question de la diffusion et de la réception de ces travaux qui a animé les débats. On se situe là au cœur des problématiques de l'histoire culturelle, dont les trois pôles de recherche sont constitués par l'analyse de la production, de la diffusion et de la réception des représentations et pratiques.

C) La diffusion et la réception de ces travaux cartographiques

1- A quels types de public s'adressaient ces cartes ?

L'étude de ces documents permet de comprendre comment les humanistes de Saint-Dié ont réagi face à l'élargissement soudain du monde. Ce ne sont donc pas seulement des cartes que l'on aurait sous les yeux, aussi magnifiquement réalisées soient-elles, mais des témoignages de la pensée intellectuelle de l'époque concernant la conception du monde connu. Contrairement à d'autres hommes de leur temps, les membres du cénacle de Saint-Dié auraient vu cet élargissement du monde comme une bénédiction. Ils auraient voulu, avec un grand enthousiasme, faire partager ces connaissances nouvelles avec le plus grand nombre[110].

Le planisphère de Waldseemüller est la première carte murale imprimée. Selon Charles G. Herbermann, elle permet donc d'être vue par de nombreuses personnes à la fois, alors que les cartes manuscrites étaient lues seulement par des érudits dans des livres. Ce nouveau format aurait donc été plus propice à la réflexion, à l'échange, à l'éveil des esprits et à la discussion. Ce type de carte aurait permis à un homme moyen de se faire une idée plus précise du monde dans lequel il vivait, ce qui était encore très rare. Cette carte aurait donc été une « Bible géographique pour les pauvres », permettant de diffuser le savoir géographique au plus grand nombre[111].

Alida C. Metcalf propose un point de vue assez proche. Les cartes produites par Waldseemüller à Saint-Dié n'auraient pas été réservées à des humanistes très lettrés, ni à des gens très fortunés. Ce n'étaient pas comme les cartes manuscrites ou celles publiées dans de coûteux livres et peintes à la main. Il était possible de les acheter pour une somme assez modique. Il s'agissait d'objets de culture, destinés à ceux qui s'intéressaient aux nouvelles

[110] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 96-97.
[111] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit. Ici, p. 340.

découvertes, voire de simples objets décoratifs que l'on pouvait accrocher au mur ou, concernant le petit globe, poser sur un meuble[112]. La chercheuse étatsunienne conclut que ces documents pouvaient être achetés par un nombre plus étendu de personnes que les cartes et globes luxueusement peints à la main d'autrefois[113].

Au-delà de la fonction purement culturelle et décorative de ces documents, des érudits se sont également demandé si les cartes de Waldseemüller avaient pu être destinées à un usage pratique à destination des navigateurs. Selon John P. Snyder, cela n'était certainement pas le cas de l'*Universalis Cosmographia*, qui ne semble absolument pas adaptée pour être un outil de navigation. L'intérêt de Waldseemüller aurait avant tout été d'ordre mathématique : il cherchait à représenter le monde avec le moins de déformation possible, pour le restituer de la manière la plus proche qui soit de la réalité. Ce document serait donc resté un travail essentiellement théorique : le fait de proposer des cartes précises pour les navigateurs (telles que les cartes marines) aurait été en réalité très secondaire dans la motivation de Waldseemüller et des autres cartographes de son temps. Ce n'est pas un hasard si le cartographe de Saint-Dié a d'abord réalisé une carte de type ptolémaïque en 1507, avant de concevoir une carte marine en 1516. Ce sont deux types de cartes très différents[114]. Toutefois, même si cette dernière comprend des lignes loxodromiques (ou *rhumbs*) à l'usage des marins, il est fort peu probable qu'elle ait pu constituer un véritable outil pratique de navigation sur l'océan.

Le caractère moins élitiste de ces cartes, confirmé par la plupart des chercheuses et des chercheurs, a suscité une interrogation concernant leur potentielle mise en couleur. En effet, contrairement aux cartes manuscrites destinées aux élites, les documents de Saint-Dié étaient imprimés en noir et blanc. Les acquéreurs pouvaient-ils malgré tout les mettre en couleur après achat, et si oui, selon quelles modalités ?

[112] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 45.
[113] *Ibid.*, p. 73.
[114] SNYDER John P., « Map Projections in the Renaissance » in *Cartography in the European Renaissance*, David Woodward (éd.), *op. cit.*, p. 365-381. Ici, p. 380-381.

2- Ces cartes étaient-elles destinées à être mises en couleur ?



Figure 11 Martin Waldseemüller, Universalis Cosmographia… lustrationes, *1507. Facsimilé peint*, James Ford Bell Library, *Université du Minnesota.*

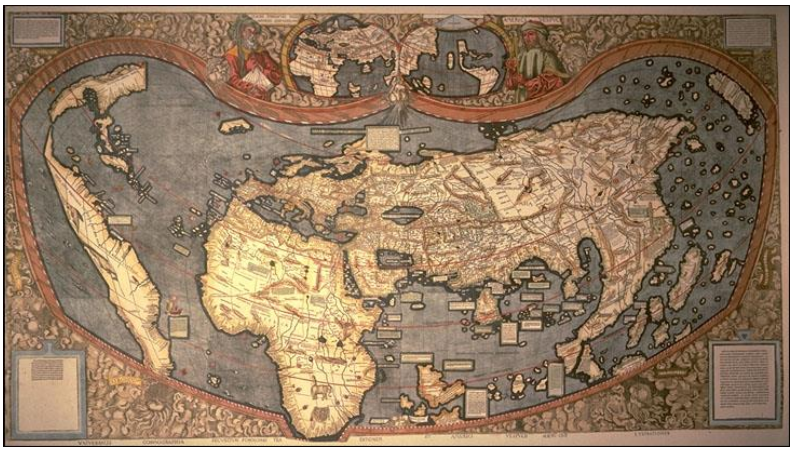


Figure 12 Martin Waldseemüller, Universalis Cosmographia… lustrationes, *1507. Facsimilé peint*, British Library, *Londres.*

Les exemplaires retrouvés du globe en fuseaux et celui de la mappemonde de 1507 sont tous en noir et blanc, ce qui ne signifie pas que d'autres spécimens ayant existé par le passé n'aient pas été peints après impression afin de renforcer leur caractère esthétique. Alida C. Metcalf a montré que la grande carte de Saint-Dié avait sans doute été conçue dès l'origine pour permettre cette mise en couleur optionnelle : Waldseemüller écrit par exemple que la croix du sultan ottoman, située au niveau de l'Asie Mineure, devait être de couleur safran, alors que celle symbolisant les terres du Prêtre Jean en Afrique devait être rouge. Cela ressemble à des indications pour prévoir un éventuel travail de peinture sur la carte imprimée en noir et blanc. Ce coloriage devait apporter une valeur ajoutée supplémentaire à la carte et pouvait être un service supplémentaire proposé par l'imprimeur aux acheteurs les plus fortunés[115].

Les médias qui évoquent aujourd'hui la mappemonde de 1507 proposent souvent une illustration biaisée de cette carte, en montrant généralement l'exemplaire colorisé que possède la *British Library*[116]. Or, il s'agit d'un facsimilé. Cela en dit long sur le triomphe de la couleur dans l'imaginaire occidental contemporain, comme l'a bien montré Michel Pastoureau dans ses nombreux ouvrages. Or, le seul exemplaire original de la mappemonde de Waldseemüller dont

[115] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500, op. cit.*, p. 90.

[116] C'est par exemple le cas dans la revue *L'Histoire* dès lors qu'un article y évoque la carte de Waldseemüller. Voir par exemple GODFROY-TAILLART DE BORMS Marion, « La première carte de l'Amérique », in *L'Histoire*, nº 326, décembre 2007, p. 28-29. Voir également *Atlas des Amériques*. Les atlas de l'Histoire, n° 376, mai 2012, p. 28-29.

nous disposons aujourd'hui est bel et bien en noir et blanc, ce qui n'enlève rien à son caractère majestueux, renforcé par le contraste entre l'encre noire et le papier de teinte ivoire, comme l'a souligné très récemment Alida Metcalf[117].

C'est Chet Van Duzer qui s'est fait le spécialiste des couleurs sur les différentes versions des cartes de Waldseemüller. En analysant les trente-cinq exemplaires conservés de la *Cosmographie* de 1513, il a pu déterminer le schème de colorisation de l'atelier, c'est-à-dire ce qui était prévu par Waldseemüller ou par ses éditeurs pour que les cartes imprimées en noir et blanc soient ensuite colorisées par les acheteurs. Le travail de M. Van Duzer permet de mettre en lumière non seulement une partie du travail d'atelier et plus généralement les techniques de colorisation à la main de cartes imprimées, mais aussi d'en apprendre davantage sur la manière dont une carte devait être coloriée selon les représentations du début du XVIe siècle. C'est d'autant plus utile que nous ne disposons d'aucun document donnant des instructions sur la manière de colorer des cartes imprimées avant 1610. Chet Van Duzer a ainsi montré que près de la moitié des exemplaires étudiés avaient le même schème de colorisation : bleu clair/gris pour les mers, vert pour les montagnes, jaune pour les bordures des cartes ; jaune, rouge clair, gris clair ou vert jaunâtre pour les terres ; bleu foncé pour les nuages qui entourent les cartes ptolémaïques, etc. Le fait que près de 50% des exemplaires étudiés aient adopté ce même schème prouverait qu'il s'agit du schème de l'atelier d'imprimerie, c'est-à-dire les instructions laissées par l'éditeur lui-même aux acheteurs pour peindre leur exemplaire. À travers l'étude de ce schème d'atelier, une logique pourrait être détectée. D'abord, l'intérieur des terres, qui constitue la surface la plus importante, est laissé en blanc, permettant ainsi de limiter le coût de la peinture, tandis que la couleur est essentiellement appliquée aux zones périphériques[118].

3- Comment ces cartes s'inscrivent-elles dans les représentations qu'ont du Nouveau Monde et de l'espace atlantique les Européens du début du XVIe siècle ?

Des chercheuses et chercheurs ont également souhaité comprendre dans quelle mesure les cartes de Saint-Dié, et en particulier l'*Universalis Cosmographia*, avaient contribué à faire évoluer les représentations des femmes et des hommes du début du XVIe siècle concernant le Nouveau Monde. Cette nouvelle manière qu'ont eu les cartographes de représenter cet espace aurait été à l'origine de sa captation par les Européens. Sans carte, il n'y aurait pas eu de « Nouveau Monde », écrit l'universitaire William Boelhower en 1988. En lui donnant une

[117] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 74.
[118] VAN DUZER Chet, « Colored as its Creators Intended : Painted Maps in the 1513 Edition of Ptolemy's "Geography" », in *Imago Temporis-Medium Aevum*, XIII, 2019, p. 311-331.

forme, en y adjoignant des drapeaux des puissances européennes ainsi que des toponymes européens, les cartographes de l'âge d'or des découvertes (1492-1522) auraient créé les conditions culturelles nécessaires pour acclimater l'idée que ce Nouveau Monde devait être une extension de l'Europe[119]. La mappemonde de Waldseemüller fait partie d'une première génération de cartes sur le Nouveau Monde, celle de la « carte picturale », ayant contribué à donner une forme au territoire américain dans les imaginaires européens.

Selon Christine R. Johnson, l'histoire du « baptême de l'Amérique » (*Baptism of America*), événement *a priori* peu important, a été au cœur d'enjeux majeurs parmi les chercheuses et chercheurs pour comprendre les nouveaux cadres intellectuels européens qui se mettaient en place dans le contexte des voyages de découverte. Jusqu'à présent, les études sur le sujet auraient occulté ou mal évalué l'environnement mental dans lequel baignaient les érudits de Saint-Dié lorsqu'ils ont décidé de publier leurs travaux. La chercheuse étatsunienne entend ainsi réexaminer l'histoire du « baptême de l'Amérique » afin de comprendre comment les nouvelles données issues des découvertes avaient permis aux intellectuels européens de produire de nouvelles connaissances remettant en cause les savoirs traditionnels. Quel était le véritable sens de « Nouveau Monde » dans les représentations de l'époque du « Gymnase vosgien » ? Cette expression impliquait-elle nécessairement une rupture fondamentale avec le « vieux monde » ? En réalité, « nouveau monde » aurait été à cette époque synonyme de « terres lointaines ». Pierre Martyr d'Anghiera parlait déjà d'un « nouveau monde », tandis que l'expression « autre monde » était déjà utilisée par Alvise da Cadamosto à propos des côtes africaines reconnues par le Portugal au XVe siècle. L'expression de « nouveau monde » aurait alors désigné une terre importante qui venait d'être découverte, mais sans que celle-ci ne vienne bouleverser la vision du monde ancien. Mais dans ce cas, si cette expression de « nouveau monde » n'était pas si révolutionnaire, pourquoi les savants de Saint-Dié ont-ils autant insisté sur cette appellation dans leur travail ? Pourquoi avoir autant pointé le fait qu'il s'agissait d'une île distincte de l'Asie ? Pour Christine R. Johnson, cela peut s'expliquer par les conventions cosmographiques de l'époque. Comme Waldseemüller ne connaissait pas précisément les délimitations de ce Nouveau Monde, il en aurait tracé des limites spéculatives, tout en écrivant à l'Ouest qu'il s'agissait là de terres inconnues. Le fait d'avoir représenté le Nouveau Monde de cette manière aurait donc moins constitué un respect rigoureux d'indications données par Vespucci que des spéculations de la part du cartographe de Saint-Dié et de ses collègues du « Gymnase vosgien ».

[119] W. Boelhower, « Inventing America », art cit., p. 211-213.

Si ces derniers avaient décidé de représenter ce monde comme une île, c'est parce que les conventions de l'époque les y auraient poussé[120].

Les productions du cénacle de Saint-Dié ont également été réinterprétées dans le cadre de travaux en lien avec l'histoire atlantique. Par l'étude des cartes réalisées aux alentours de l'an 1500, Alida C. Metcalf a ainsi cherché à montrer dans un ouvrage très récent comment l'océan Atlantique serait passé d'une position de périphérie à une place centrale dans l'imaginaire des Européens de cette époque et comment ces derniers en seraient arrivés à concevoir l'existence d'un monde atlantique interconnecté. L'auteur émet l'idée selon laquelle ce sont les cartes dessinées au tournant du XVIe siècle, à l'instar du planisphère de Waldseemüller, qui auraient constitué l'un des principaux moteurs de l'essor des traversées transatlantiques, au côté d'autres explications plus classiques comme la soif de l'or et des épices ou la volonté d'évangélisation des autochtones. Ces cartes auraient en effet donné à voir un monde atlantique vivant, incitant les Européens à partir à sa découverte et à considérer que ses rivages pouvaient être interconnectés[121]. Les artistes, cartographes et graveurs ont en effet représenté des éléments à partir des descriptions faites par ceux qui avaient voyagé jusque dans ces terres lointaines et en avaient rapporté des souvenirs – comme des anecdotes sur les indigènes cannibales, des esquisses, voire des échantillons ; des perroquets ont ainsi été rapportés du premier voyage de Cabral et ont donc pu être observés et peints. La présence d'éléments de la faune et de la flore du Nouveau Monde sur la carte de Waldseemüller nous renseigne ainsi sur la circulation des hommes, des idées, des animaux et des marchandises à travers l'Atlantique et sur les représentations que s'en seraient faits les Européens au cours de l'ère des découvertes[122]. Par les choix techniques et artistiques qu'ils ont effectués, les cartographes de la Renaissance auraient ainsi contribué à imposer dans l'imaginaire occidental les premières représentations de l'espace atlantique, avec toutes les conséquences que cela a pu avoir en termes de colonisation, d'échanges, etc. En cela, ces premiers cartographes du monde atlantique autour de 1500 auraient été des acteurs historiques essentiels, bien que souvent anonymes, forgeant les représentations de millions d'Européens pour des siècles. C'est en cela que ces cartes constitueraient un objet d'étude fondamental pour les débuts de l'histoire atlantique[123].

[120] C.R. Johnson, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », art cit. Ici, p. 4-6 et p. 24.
[121] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 1-3.
[122] *Ibid.*, p. 109.
[123] *Ibid.*, p. 141-142.

4- Quelle postérité pour ces cartes ?

Les cartes de Waldseemüller ont-elles connu un succès commercial ? Se sont-elles propagées dans une aire géographique étendue et ont-elles influencé d'autres cartographes ? Ces questions se sont posées dès leur redécouverte au tournant du XXe siècle.

L'*Universalis Cosmographia*, imprimée à mille exemplaires selon les propres dires du cartographe de Saint-Dié, a manifestement représenté une influence considérable sur les cartographes des générations suivantes[124]. Des spécialistes ont toutefois mis en doute ce nombre élevé qui leur paraît davantage symbolique que réaliste. Chet Van Duzer est davantage nuancé. Selon lui, il existe des éléments pour accréditer ce nombre. D'abord, le projet de la carte de 1507 était très ambitieux. On peut donc penser qu'il y ait eu la volonté d'imprimer beaucoup d'exemplaires car on pensait sans doute à Saint-Dié que ce travail serait très bien accueilli[125].

Fischer et von Wieser consacrent une partie de leur première étude sur ce planisphère à l'influence qu'il a pu jouer sur les générations suivantes de cartographes[126]. Ils soulignent que Waldseemüller lui-même, dès 1508, avait écrit à son ami Ringmann[127] que ses cartes « circul[ai]ent dans le monde avec quelque honneur et quelque applaudissement[128] ».

E. L. Stevenson va plus loin en affirmant qu'« il n'est pas exagéré de dire de ce premier ouvrage de Waldseemüller que c'est la carte gravée la plus importante des cinquante premières années après la découverte de Colomb car si, en effet, ce n'est pas la première carte imprimée sur laquelle apparaît le Nouveau Monde, il s'agit de la carte la plus ancienne portant le nom AMERIQUE ». Elle aurait d'abord influencé la carte de Ruysch publiée en 1508. Ainsi, sur cette dernière, la côte est de l'Amérique du Sud porte la même inscription erronée « *Omnium Sanctorum Abatia* », déjà mentionnée ci-dessus concernant le planisphère de Waldseemüller. Selon M. Stevenson, il s'agirait de « la preuve indubitable de l'influence de l'école de cartographie de St. Dié ». L'auteur étatsunien pense qu'il est nécessaire d'étudier l'influence de cette école cartographique déodatienne sur la cartographie ultérieure[129]. Il mentionne également les deux petites reproductions exécutées en 1510 par l'humaniste suisse Henricus Glareanus, déjà évoquées. Dans celle découverte par Franz von Wieser dans un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* à la bibliothèque universitaire de Munich, Glareanus écrit

[124] S.I. Schwartz et R.E. Ehrenberg, *The Mapping of America*, *op. cit.*, p. 24-26
[125] VAN DUZER Chet, *Martin Waldseemüller's « Carta marina » of 1516 : Study and Transcription of the Long Legends*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 130.
[126] Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*, p. 36-39.
[127] La lettre en question est celle qui est reproduite et traduite dans le chapitre 2 de cette thèse, p. 181-182.
[128] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit., p. 29.
[129] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

explicitement qu'il copie la carte du « cartographe de Saint-Dié ». Il s'agit sans aucun doute possible de copies en miniature de la mappemonde de Waldseemüller[130]. Les globes de Schöner porteraient également la marque incontestable de l'influence du cartographe de Saint-Dié. De même, le planisphère d'Apien de 1520, dont on a longtemps cru qu'il était le premier à porter le nom *America*, apparaît comme s'étant très largement inspiré par celui de Waldseemüller. Dès lors, Stevenson ne peut que constater à quel point les travaux géographiques réalisés dans les Vosges ont considérablement inspiré les cartographes des générations suivantes : « Et qui, après avoir vu les cartes de Waldseemüller, remettrait en cause l'influence de l'école des cartographes de Saint-Dié[131] ? » René Ferry ne dit pas autre chose. Henricus Glareanus (1510), Johann Stobnicza (1512), Johann Schöner (1515), Peter Apianus Leysnicus (1520) puis, plus tard, Sébastien Munster, Gérard Mercator et jusqu'à Abraham Ortelius et son magistral *Typus Orbis Terrarum* en 1570, auraient puisé des éléments dans cette carte ou dans les copies qui en ont été faites. Mercator se serait même inspiré de Waldseemüller pour créer son nouveau mode de projection[132].

John Hessler se veut beaucoup plus nuancé. La carte de 1507 n'aurait pas fait autant de bruit dans les milieux géographiques de l'époque que les savants l'ont prétendu tout au long du XXe siècle. Les premiers cartographes l'ayant recopiée, comme Glareanus ou Schöner, auraient été des érudits de moindre réputation. Elle semble donc avoir eu assez peu d'impact dans l'immédiat, peut-être en raison de sa vision radicalement neuve. Il aurait donc fallu attendre quelques décennies avant que son influence ne se fasse indirectement ressentir sur les travaux de la seconde moitié du XVe siècle[133].

John Hessler a également rappelé que le géographe Johann Schöner s'était peut-être inspiré de la carte de 1507 pour réaliser son globe de 1515 car, comme Waldseemüller, il a représenté un détroit entre l'Amérique du Nord et du Sud. En outre, sur l'exemplaire de l'*Universalis Cosmographia* qu'il avait en sa possession et qui a été redécouvert en 1901, Schöner a tracé une grille à l'encre rouge pour avoir une vision plus précise des coordonnées, sans doute dans le but de les reprendre dans son propre travail. Or, on sait grâce à E. Harris que cet exemplaire est en réalité un retirage postérieur à 1515. Il n'est donc pas certain que Schöner l'ait eu en sa possession au moment où il réalisait son globe. Il n'en demeure pas moins que Schöner a

[130] Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*, p. 9.
[131] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.
[132] R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 32.
[133] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 13.

analysé minutieusement son exemplaire de cette carte. Peut-être s'en est-il servi pour réaliser des travaux postérieurs[134].

Le chercheur Gregory C. McIntosh a, quant à lui, récemment nuancé l'influence de la mappemonde de 1507 sur la carte de Johann Ruysch de 1508. On a mentionné plus haut son étude sur le toponyme erroné « abbaye de tous les Saints ». Cette expression, reprise dans la carte de Ruysch, avait très tôt amené les historiens « classiques » (Harrisse, Thacher…) à affirmer que cette carte avait donc été influencée par celle de Waldseemüller. Cependant, Gregory C. McIntosh avait montré dans son précédent article que l'expression d'« abbaye » au lieu de « baie » était en réalité antérieure à la mappemonde de 1507 ; celle-ci avait elle-même copié cette erreur sur une autre source. Dès lors, il faudrait réévaluer l'influence de Waldseemüller sur la carte de Ruysch parue un an plus tard. Celle-ci aurait en effet pu s'inspirer du même modèle que le cartographe de Saint-Dié et non directement de la grande mappemonde de celui-ci[135].

Selon Chet Van Duzer, le fait que Waldseemüller se soit engagé dans la conception d'une nouvelle grande carte, totalement neuve dans sa conception et seulement quelques années après la publication de la première prouverait que l'*Universalis Cosmographia* a eu un grand succès, encourageant son auteur à se remettre au travail à la lumière des nouvelles informations qui lui étaient parvenues entre-temps[136]. Quant à Toby Lester, il va jusqu'à avancer que la grande carte de 1507 aurait même pu contribuer à faire émerger la théorie héliocentrique de Copernic. En effet, dans la préface de son *De la révolution des sphères célestes*, publié en 1543, le savant polonais a écrit que sa théorie avait déjà été échafaudée plus de trente ans en arrière, et qu'il n'avait publié son livre qu'à la pressante insistance de ses amis, l'année de sa mort. Or on sait que la *Cosmographiæ Introductio* et son planisphère sont arrivés en Pologne au plus tard en 1512, puisqu'ils y ont été copiés par Jean de Stobnicza, professeur à l'Université de Cracovie. Copernic aurait donc tout à fait pu prendre connaissance de cette carte à cette époque et y voir un signe : si la place de l'Ancien monde sur la Terre ne correspondait plus à ce qu'en disaient les Anciens alors qu'en était-il de la place de la Terre dans l'univers[137] ?

Il n'existe donc pas de consensus de la part des chercheuses et chercheurs contemporains à propos de la postérité de l'œuvre cartographique de Waldseemüller, et en particulier de

[134] John W. Hessler (éd.), *The naming of America, op. cit.*, p. 54-55.
[135] MCINTOSH Gregory C, *The Johannes Ruysch and Martin Waldseemüller World Maps : The Interplay and Merging of Early Sixteenth Century New World Cartographies*, s.l., Plus Ultra Publishing Company, 2015.
[136] C. Van Duzer, *Martin Waldseemüller's « Carta marina » of 1516*, *op. cit.*, p. 15.
[137] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 469-471.

l'*Universalis Cosmographia*. Si certains estiment qu'il s'agit d'un document ayant connu un très grand succès, d'autres, à l'instar de John Hessler, considèrent que la postérité de cette carte doit être nuancée, en raison du fait qu'elle n'a été recopiée que par des cartographes mineurs et qu'elle disparaît très rapidement des sources géographiques peu de temps après sa parution.

On pourrait *a priori* considérer que le nombre d'exemplaires d'une carte imprimée étant parvenus jusqu'à nous constituerait un indicateur pertinent de son succès à l'époque de sa création, cette quantité pouvant être proportionnelle au nombre d'exemplaires imprimés à l'époque. En réalité, rien n'est moins sûr. John Hessler rappelle que l'on a retrouvé très peu de cartes murales de cette époque. Les cartes imprimées de la Renaissance étaient par nature éphémères puisqu'elles étaient rapidement obsolètes au gré des nouvelles découvertes. Les cartes murales de ce type étaient donc souvent jetées, d'autant qu'elles s'abimaient rapidement une fois affichées sur un mur (leurs couleurs pouvaient passer) ou manipulées par des générations d'érudits ou de marchands. On sait par un ouvrage de Laurent Fries de 1525, *Uslegung der Mercarthen oder Carta Marina* (qui est un guide accompagnant la réédition en version réduite de la *Carta Marina* de 1516) comment les feuilles devaient être assemblées : il faut étendre un drap propre sur une surface plane (une table ou un coffre, par exemple) et l'étirer pour qu'il soit bien à plat. On plante alors des clous sur les bords afin que le drap reste tendu. Puis, on découpe les bords des différentes feuilles de la mappemonde afin que les parties soient bien raccordées entre elles. Après avoir placé les feuilles sur le drap pour vérifier que le raccordement se fait correctement, il faut badigeonner le dos de chaque feuille avec un peu de colle. L'idéal est de se faire aider d'une seconde personne pour aller plus vite et que la colle n'ait pas le temps de sécher. Une fois que la feuille a été collée sur le drap, il faut la tapoter avec un morceau de tissu afin de la lisser[138]. Les cartes ainsi collées sur un drap et exposées en permanence étaient alors à la merci d'une usure inéluctable. Seules celles qui étaient compilées dans des atlas ou conservées précieusement dans des portfolios, à l'abri des trop nombreuses manipulations, à l'instar du *Sammelband* de Schöner, ont pu parvenir jusqu'à nous. C'est ce qui explique que l'*Universalis Cosmographia* ne nous soit aujourd'hui connue qu'au travers d'un seul exemplaire alors que mille exemplaires en ont peut-être été tirés, si l'on en croit Waldseemüller lui-même[139]. Il n'est donc pas possible de considérer que l'*Universalis Cosmographia* n'a pas connu le succès par le seul fait qu'un seul exemplaire soit parvenu jusqu'à nous.

[138] John W. Hessler (éd.), *The naming of America, op. cit.*, p. 11.
[139] A.C. Metcalf, *Mapping an Atlantic World, circa 1500*, *op. cit.*, p. 133.

Il reste à évoquer une dernière question que des érudits modernes se sont posée à propos des cartes du Nouveau Monde de Waldseemüller : l'une d'elles peut-elle à bon droit être qualifiée de « certificat de baptême » de l'Amérique, du fait de la présence du mot *America* ?

5- L'une des cartes de 1507 peut-elle être considérée comme le « certificat de baptême » de l'Amérique ?

Cette question ramène les historiennes et historiens de la cartographie au caractère inhérent de toutes les cartes : aucune d'entre elles n'est jamais totalement nouvelle. Chaque carte s'inscrit dans une filiation, dans une chaîne de succession entre des documents qui puisent leur inspiration dans des travaux antérieurs et qui seront eux-mêmes des sources pour de futures cartes. Dès lors, laquelle d'entre elles peut vraiment revendiquer le titre de première carte à représenter l'Amérique ? Est-ce la première à montrer le Nouveau Monde, même dans une forme très archaïque ? La première à montrer ce Nouveau Monde tel qu'il est, c'est-à-dire un continent distinct de l'Asie ? La première à afficher le nom *America* ? Mais dans ce cas, si ce mot est seulement placé à la hauteur du Brésil, peut-on considérer que cela vaut « acte de naissance » ou « acte de baptême » ? E. L. Stevenson montre bien que Waldseemüller ne voulait pas appliquer ce nom à l'ensemble du Nouveau Monde mais seulement à la partie explorée et décrite par Vespucci. « L'Amérique n'a pas encore inclus la terre au nord et les îles voisines des Antilles », souligne-t-il[140]. Dès lors, la carte du monde de Mercator de 1538, utilisant ce nom pour désigner l'ensemble du Nouveau Monde, ne serait-elle pas une meilleure candidate au titre de « certificat de naissance » ou « de baptême » de l'Amérique ?

Même si l'on admettait que l'une des cartes de Martin Waldseemüller portant le nom *America* mérite un tel titre, laquelle choisir ? La carte dite Stevens-Brown est-elle la première à avoir porté le nom d'Amérique ? Si Henry Stevens avait tout intérêt à le faire croire, rien n'est moins sûr[141]. Quant à l'*Universalis Cosmographia*, si elle a bien été conçue en 1507, on sait depuis les années 1980 que le seul exemplaire « original » connu est en réalité un retirage postérieur à 1515. Dès lors, à moins d'une nouvelle découverte à venir, il est pour l'heure impossible de déterminer quelle carte peut objectivement revendiquer ce titre. On comprend néanmoins que la *John Carter Brown Library*, la Bibliothèque du Congrès, voire la *James Ford*

[140] E.L. Stevenson, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », art cit.

[141] PARSONS David, « The JCB-Stevens map. Past, current and future research », *Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann*, journée d'études organisée par la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 17 mai 2013 [en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=aErlGLbJLrU].

Bell Library (même si, dans ce dernier cas, plusieurs exemplaires de la carte en fuseaux demeurent, ce qui limite un peu le caractère exceptionnel de ce document) ont toutes un intérêt à estimer que leur carte est la première à porter le nom *America*[142]. La quête de la « première » carte semble donc vouée à l'échec.

Enfin, peut-on véritablement appeler « certificat de baptême » de l'Amérique un document pour lequel Waldseemüller s'est lui-même dédit quelques années plus tard ? À propos de cette représentation du Nouveau Monde, Albert Ronsin parle d'un « progrès considérable en matière cartographique[143] », voire de « véritable révolution intellectuelle[144] ». Il y a ici un risque de tomber dans une certaine téléologie. La forme et le nom du Nouveau Monde dans l'*Universalis Cosmographia* n'ont manifestement constitué qu'une expérimentation pour Waldseemüller et non un aboutissement, dans la mesure où il a rapidement changé d'avis par la suite. Ses contemporains ont encore longtemps représenté le Nouveau Monde comme une partie de l'Asie. Les recherches les plus récentes conviennent donc qu'il ne faut pas faire de cette carte un document qui aurait bouleversé les consciences. Au contraire : elle semble avoir plutôt été vue comme une bizarrerie à l'époque, à tel point que Mathias Ringmann croit nécessaire de demander à ses lecteurs de ne pas considérer ce travail avec crédulité et de lui accorder une chance. Il convient donc de ne pas conférer à cette carte des propriétés anachroniques.

Voici présentées, à grands traits, les principales interrogations ayant animé depuis plus d'un siècle les débats scientifiques autour des cartes du Nouveau Monde préparées, et peut-être imprimées à Saint-Dié par Martin Waldseemüller et ses collègues autour de l'année 1507. Pour clore ce chapitre, il reste à tenter de comprendre, avec les érudits lorrains et étatsuniens de l'époque contemporaine, pour quelles raisons le cénacle déodatien a renoncé à l'usage du mot *America* très peu de temps après sa première utilisation.

D) Pourquoi le nom America *disparaît-il dans les cartes de Waldseemüller après 1507 ?*

La grande mappemonde de 1507 a tellement attiré la lumière et les questionnements que les travaux historiques à propos des autres réalisations de Waldseemüller font pâle figure en comparaison. Non que ces autres documents n'aient suscité l'intérêt des chercheuses et des

[142] J. Brotton, *Une histoire du monde en 12 cartes*, *op. cit.*, p. 201-203.
[143] RONSIN Albert, « Saint-Dié au début du XVIe siècle » in *Regards éclairés d'Albert Ronsin. Annales de l'Est*, Presses Universitaires de Nancy, 6e série, 58e année, numéro spécial 2, 2008, p. 153-168.
[144] A. Ronsin, *Le nom de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 188-189.

chercheurs, loin de là, mais le nombre d'études qui leur a été consacré depuis le début du XXe siècle est absolument sans commune mesure avec le flot de littérature dédié à la première carte supposée avoir porté le nom de l'Amérique. Ainsi, les autres cartes dessinées par Waldseemüller et représentant le monde connu ou l'océan Atlantique (figures 13, 14 et 15 ci-dessous) souffrent, malgré leurs qualités unanimement reconnues, de ne pas porter ce nom d'Amérique. Dès lors, elles paraissent avoir suscité un intérêt nettement moindre. C'est notamment le cas pour la somptueuse *Carta Marina*, achevée en 1516 et retrouvée en même temps que son illustre sœur de 1507. Pour Chet Van Duzer, le moindre intérêt des historiennes et historiens pour cette carte s'explique par le fait que, malgré la virtuosité de son exécution, elle n'est pas aussi audacieuse sur le plan géographique que celle de 1507[145].



Figure 13 Martin Waldseemüller, Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem, *Strasbourg, 1513*[146].

Contrairement à l'exemplaire découvert par Henry Stevens et vendu à la John Carter Brown Library *en 1901, celui-ci ne comprend pas le nom* America. *Le Nouveau Monde n'est pas nommé.*

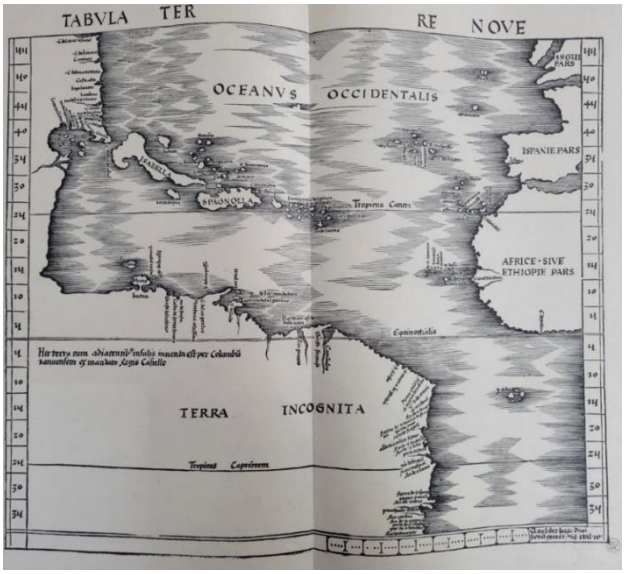


Figure 14 Martin Waldseemüller, Tabula Terre Nove, *Strasbourg, 1513*[147].

Sur cette carte du Nouveau Monde, ce qui correspond à l'actuelle Amérique du Sud est nommé « Terra Incognita *».*

[145] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 49.
[146] PTOLÉMÉE Claude, *Cosmographie*, Strasbourg, Schott, 1513. Réédition en facsimilé, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1966, planches hors-texte.
[147] *Ibid*.



Figure 15 Martin Waldseemüller, Carta Marina, *Saint-Dié, 1516. Collection Jay I. Kislak, Bibliothèque du Congrès, Washington DC. Copie numérisée et mise en ligne par la Bibliothèque du Congrès.*
L'Amérique du Sud est nommée « Terra Nova *» et «* Brasilia Sive Terra Papagalli *» tandis que ce que nous reconnaissons comme l'Amérique du Nord est nommé «* Terra de Cuba. Asie Partis *».*

L'analyse de ces cartes quelque peu mal aimées a au moins permis de faire émerger une dernière question, sur laquelle nous allons maintenant nous pencher : pourquoi le nom *America* a-t-il disparu sur ces documents réalisés en aval de l'*Universalis Cosmographia* ?

Sur le planisphère dit *Orbis typus universalis…* (figure 13), le nouveau continent n'est pas du tout nommé. Sur la carte intitulée *Tabula Terre Nove* et centrée sur l'Atlantique (figure 14), il est nommé *Terra Incognita* et contient une légende stipulant que cette terre et les îles adjacentes ont été découvertes par le Génois Colomb sur ordre du roi de Castille. Pour Lucien Gallois, cela s'explique sans doute par le fait qu'entre 1507 et 1513, Waldseemüller aurait mieux compris le rôle véritable de Colomb dans ces découvertes[148].

La *Carta marina* de 1516 (figure 15) ne mentionne pas non plus le mot *America*. En face des côtes orientales du Brésil, un cartouche stipule : « Cette contrée a été découverte vers l'année 1492 par des navigateurs espagnols et portugais parmi lesquels le génois Christophe Colomb a été le premier, Pierre Alliaris le second et Albéric Vespuce le troisième. » René Ferry voit dans cette omission une manière pour Waldseemüller de réparer l'« erreur » de 1507 et de rendre, par honnêteté intellectuelle, son bon droit à l'Amiral[149].

[148] GALLOIS Lucien, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1900, p. 66-87., p. 85.
[149] R. Ferry, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », art cit., p. 29-31.

Heinrich Charles pense que c'est Ringmann, véritable inventeur du nom *America*, qui aurait persuadé son ami Waldseemüller de placer ce nouveau toponyme sur un emplacement laissé vide dans sa carte de 1507. Le cartographe aurait accepté, mais avec réticence, craignant que cette intrusion poétique dans un travail cartographique lui amène des critiques sur son travail de la part des plus grands érudits, voire le tourne en ridicule. Le fait que le nom *America* n'apparaisse pas en grands caractères, mais discrètement dans un coin, expliquerait sans doute cette hésitation. Waldseemüller n'a en tout cas rien écrit qui montrerait qu'il ait été fier d'avoir écrit ce nom. Ainsi, dès la mort de Ringmann, le cartographe aurait choisi de rejeter ce terme qu'il n'aimait pas[150]. C'est également le sentiment d'Albert Ronsin[151]. Celui-ci avance également l'hypothèse que ce recul pourrait s'expliquer par le changement d'éditeur ; si Vautrin Lud avait pu poursuivre le projet à Saint-Dié, les cartes de la *Cosmographie* auraient peut-être conservé les nouveautés de 1507[152].

Quant à Christine R. Johnson, elle estime que le changement d'opinion de Waldseemüller pourrait en fait s'expliquer de la même manière que celle qui a procédé de ses choix de 1507. Le cartographe se serait appuyé sur les informations les plus récentes dont il disposait. Ainsi, pour sa carte de 1516, les légendes montrent clairement qu'il a eu recours au *Paesi novamenti retrovati* (*Terres récemment découvertes*), publié en 1507 en italien, puis en latin l'année suivante sous le titre *Itinerarium Portugallensium*, puis en allemand sous le titre *Newe unbekanthe landte*. Or, dans ce récit inspiré notamment de Pierre Martyr d'Anghieri, c'est Colomb qui a la primeur de la découverte du Nouveau Monde. En essayant d'assembler tant bien que mal des informations nouvelles et anciennes parfois contradictoires qui lui parvenaient, Waldseemüller aurait tenté de reconstituer une chronologie des événements et de classer les navigateurs par ordre d'importance. C'est ainsi que dans la légende de la carte de 1516, Vespucci se retrouve relégué à la troisième position, ainsi que nous venons de le mentionner. Waldseemüller aurait agi en humaniste de son temps en considérant que l'information la plus récente qui lui parvenait était nécessairement la plus fiable. C'est déjà ainsi que le « Gymnase vosgien » aurait réfléchi en 1507 en publiant la lettre des quatre navigations de Vespucci. Cette attitude aurait conduit le cartographe à réévaluer sans cesse son travail en tentant d'associer des éléments parfois difficilement conciliables[153].

[150] CHARLES Heinrich, *The Romance of the Name America*, New York, The St-Die Press, 1909, p. 12-13.
[151] RONSIN Albert, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris et Castres, La Martinière/Centre d'études hispaniques Francisco Goya, 1995, p. 91-102. Ici, p. 100.
[152] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique, op. cit.*, p. 119.
[153] C.R. Johnson, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », art cit., p. 34-36.

Ce changement d'avis de la part de Waldseemüller n'a pas empêché le nom de l'Amérique de se propager rapidement, comme le rappelle Albert Gérard en 1882 : « Mais il était trop tard, le nom était lancé dans le monde entier, et comme trop souvent, hélas ! l'erreur demeura consacrée. » En mars 1522, soit deux ans presque jour pour jour après la mort de Waldseemüller, une réédition de la *Cosmographie* de 1513 est publiée à Strasbourg chez Jean Grüninger. Le texte est remanié en tenant compte des découvertes les plus récentes ; en revanche, les cartes sont les mêmes, mais sous un format réduit. Cependant, la préface rend hommage expressément au cartographe de Saint-Dié, en précisant que les cartes « ont été dressées à neuf par Martin Hylacomylus, décédé pieusement. » Le nom de l'Amérique fait dès lors sa réapparition sur les cartes du Nouveau Monde, tout en portant mention d'une découverte par Colomb : preuve, selon Albert Gérard, que ce toponyme serait alors devenu trop populaire pour être occulté[154].

La question de la disparition du nom de l'Amérique dans les cartes de Waldseemüller postérieures à 1507 n'aura donc pas manqué d'intriguer bon nombre d'érudits spécialistes de la cartographie. Si nous avons fait le choix de nous limiter à la présentation des recherches effectuées en Lorraine et aux États-Unis, il est bon de rappeler que ce champ d'étude est loin de s'être cantonné à ces aires géographiques.

Cette longue partie consacrée aux travaux menés autour des cartes conçues à Saint-Dié autour de 1507 et porteuses du nom *America* a tenté de dresser un état des lieux de l'extraordinaire bouillonnement intellectuel ayant agité la communauté historienne depuis la redécouverte progressive de ces artefacts au tournant du XXe siècle. Ces nombreuses études ont mobilisé des auteurs venus de larges horizons : universitaires rattachés à de prestigieux campus aux États-Unis, rentiers dilettantes, essayistes en quête d'une théorie plus ou moins racoleuse, etc. L'étude de ces documents ne répond pas aux mêmes motivations selon le parcours personnel de celles et ceux qui s'y adonnent. Un universitaire titulaire d'une chaire dans une grande université de l'*Ivy League* n'étudie pas ces cartes selon les mêmes perspectives que ne le ferait un érudit membre d'une société savante d'une petite ville de Lorraine au début du XXe siècle.

Si l'on peut discuter du fait que « la géographie sert, d'abord, à faire la guerre », il paraît à peu près certain que, pour ces érudits lorrains, la cartographie sert, d'abord, à faire de Saint-

[154] GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, n° 7, 1881-1882, p. 65-87. Ici, p. 85-86.

Dié la « Marraine de l'Amérique » ; en étudiant ces cartes, d'abord très difficiles d'accès puis progressivement disponibles grâce à des éditions en facsimilé, ces intellectuels lorrains se sont approprié l'histoire du « baptême » de l'Amérique, redisant avec fierté que leur région avait été celle qui avait vu naître le nom *America*. Pour les savants étatsuniens, l'étude des cartes de Waldseemüller, et en particulier de l'*Universalis Cosmographia*, a permis de mettre en valeur des documents porteurs d'une charge symbolique exceptionnelle pour l'histoire de leur continent, au point que la mappemonde de 1507 est devenue il y a vingt ans le document historique le plus cher de l'histoire. Beaucoup de chercheuses et de chercheurs ont ainsi fait référence à cette mappemonde comme étant le « certificat de naissance de l'Amérique ». Or, les recherches récentes ont bien montré qu'en fonction de la perception que le cénacle de Saint-Dié pouvait avoir eu de ce qu'il avait appelé *America*, ce concept de « certificat de naissance » pourrait être remis en question. En particulier, la représentation de ce que nous reconnaissons comme l'Amérique du Nord (et, partant, des futurs États-Unis) pourrait bien n'avoir été qu'un « no-man's land » (ni l'Amérique, ni l'Asie) dans l'esprit des savants du « Gymnase vosgien[155] ».

Selon John Hessler, l'étude de la cartographie de la fin du Moyen Âge et du début de la Renaissance est un sujet très complexe pour les historiennes et les historiens, conservant souvent une grande part d'incertitudes, tant l'étude des cartes anciennes peut être sujette à des interprétations hasardeuses sur les intentions de l'auteur, sur ses sources, etc. Les chercheuses et chercheurs doivent en outre être conscients que les cartes qui ont survécu jusqu'à nous ne sont qu'une infime part de la production de l'époque, ce qui les pousse à tirer des conclusions à partir d'échantillons qui ne sont pas nécessairement représentatifs de l'ensemble de la production d'une période donnée. Les historiennes et historiens de la cartographie ayant étudié les cartes attribuées à Waldseemüller depuis les années 1890 jusqu'à notre époque doivent donc admettre qu'il y a beaucoup plus de questions qui se posent que de réponses fermes et définitives. En l'absence de sources de première main suffisantes concernant Waldseemüller et ses collaborateurs de Saint-Dié, ils en ont été réduits à des hypothèses difficilement prouvables. Les circonstances dans lesquelles les érudits de Saint-Dié ont réalisé leurs travaux et ont abouti à ces choix audacieux sont encore mal compris par la recherche[156].

Tout en ayant conscience que les réflexions que nous avons menées dans les pages qui précèdent ne relevaient pas toujours, *stricto sensu*, de l'histoire contemporaine, il nous a paru

[155] M. Lehmann, « The depiction of America on Martin Waldseemüller's World Map From 1507 - Humanistic Geography in the Service of Political Propaganda », art cit., p. 10.
[156] John W. Hessler (éd.), *The naming of America*, *op. cit.*, p. 39.

essentiel d'en faire état dans toute leur complexité afin de pouvoir saisir, dans un second temps, les questions mémorielles ayant concerné la Lorraine et les États-Unis autour de la dénomination de l'Amérique. Naturellement, toutes les théories et tous les axes de recherches qui ont été évoqués ne se valent pas. Mais là n'est pas l'important car notre objectif, rappelons-le, n'était pas de présenter un simple « état de l'art » autour des cartes de Waldseemüller. Il s'agissait de montrer, à travers l'exposition de toutes ces pistes de recherche plus ou moins sérieuses, dans quel état d'avancement se trouvait la recherche au moment où ces questions en vinrent à être évoquées par les politiques, les journalistes ou les entrepreneurs des États-Unis et de la Lorraine depuis 1875. Quelle part de ces travaux parvenait jusqu'à l'opinion publique lorsqu'ils étaient mentionnés dans la presse, dans une docufiction à la télévision ou à l'occasion d'une visite de l'ambassadeur des États-Unis descendant triomphalement la rue principale de Saint-Dié-des-Vosges ? Ces aspects seront évoqués à partir de la seconde partie de ce travail. Auparavant, il reste à déterminer la manière dont les érudits (bien souvent les mêmes que celles et ceux dont il a été question jusqu'ici) ont présenté la ville de Saint-Dié dans le contexte des origines de la dénomination de l'Amérique.

CHAPITRE 4 : La perception du rôle de la Lorraine et de Saint-Dié dans la construction du nom de l'Amérique

« Nul ne doit se juger coupable de manquer de culture géographique s'il n'a jamais entendu le nom de la petite ville de Saint-Dié ; les érudits eux-mêmes ont mis plus de deux cents ans à découvrir où se situait précisément ce Sancti Deodati oppidum qui a contribué de manière si décisive à ce que le Nouveau Monde soit baptisé Amérique. Blottie à l'ombre des Vosges, cette petite localité appartenant au duché de Lorraine, depuis longtemps disparu, ne possédait aucune sorte de mérite susceptible d'attirer sur elle la curiosité du monde. René II, qui la gouverne à cette époque, porte certes, comme son glorieux aïeul « le bon roi René », le titre de roi de Jérusalem et de Sicile et de comte de Provence, mais il n'est en réalité rien d'autre que le duc de ce petit morceau de pays lorrain qu'il administre honnêtement, avec un grand amour des Arts et des Sciences[1]*. »*

Voici comment le grand écrivain autrichien se représentait la ville de Saint-Dié dans l'ouvrage qu'il composa pendant son exil brésilien et qui fut publié pour la première fois en 1944, deux ans après son suicide. Sa description péjorative de la petite ville vosgienne et du duché de Lorraine dont elle dépendait en 1507 n'est pas inédite : elle n'est que le prolongement d'une rhétorique alors déjà plus que centenaire, consistant à mettre en exergue le contraste entre le caractère exceptionnel de la dénomination de tout l'hémisphère occidental et le quasi-anonymat dans lequel se serait trouvé le lieu ayant accouché de ce nom.

C'est au milieu du XVIIIe siècle que le nom de Saint-Dié est mentionné pour la première fois dans ce contexte. Il semble que le premier auteur à évoquer ce lien soit Marco Foscarini, dans son *Traité de la littérature vénitienne* imprimé à Padoue en 1752. Il a eu en mains un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*, trouvé à la Bibliothèque apostolique vaticane. À partir de l'achevé d'imprimer de cette plaquette de cinquante-deux pages, il a pu identifier sans erreur le lieu de publication : Saint-Dié en Lorraine, dans les Vosges[2].

[1] ZWEIG Stefan, *Amerigo. Récit d'une erreur historique*, Paris, Belfond, 1992 [1944], p. 34.
[2] HUMBOLDT Alexandre von, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, Paris, Gide, 1836, livre IV, p. 105.

Puis d'autres ouvrages font à leur tour de brèves références à ce lien, à l'exemple de la *Dissertation épistolaire bibliographique sur Christophe Colomb* par l'abbé Francesco Cancellieri (1809). Il y décrit pour la première fois l'exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* mentionné par Foscarini un demi-siècle auparavant. Toutefois, ces premiers ouvrages faisant brièvement le lien entre Saint-Dié et le nom de l'Amérique ne semblent pas avoir eu un grand retentissement direct en Lorraine.

Il faut encore attendre quelques décennies pour que ce qui n'est encore qu'une anecdote devienne un objet de recherches proprement dites. Albert Ronsin écrit que « personne, avant le début du XIXe siècle, ne s'avisa de rechercher où, pourquoi et comment ce Nouveau Monde avait reçu son nom. » Même à Saint-Dié, il semble que personne n'en ait gardé la mémoire : « Dans la ville même où avaient œuvré ces érudits, hommes d'Église pour la plupart, le souvenir s'en était perdu. Il est vrai que deux grands incendies en 1555 et 1757 avaient fait table rase des archives du passé. » Albert Ronsin estime que ces incendies ont fait disparaître des documents qui auraient peut-être permis d'éclairer une partie des circonstances du « baptême » de 1507. Sans ces pièces, et malgré les progrès de la recherche, une partie de cette histoire resterait à jamais un mystère[3].

C'est de l'autre côté de l'Atlantique que les interrogations sur le lien entre Saint-Dié et le nom de l'Amérique sont relancées. Dans sa biographie de Christophe Colomb publiée en 1828, l'écrivain new-yorkais Washington Irving évoque la lettre qui aurait été écrite par Amerigo Vespucci, datée du 4 septembre 1504 et faisant le récit de ses quatre prétendus voyages. Irving écrit que « la première édition connue de cette lettre fut publiée en latin en 1507 à St-Diez en Lorraine[4] ». Il ne pense pas que Vespucci ait cherché à attribuer lui-même son nom au Nouveau Monde, mais estime que ce choix revient aux auteurs de la *Cosmographiæ Introductio* : « Il paraît plutôt que son nom fut donné par d'autres à cette portion du continent, après avoir lu le compte qu'il rend lui-même de ses voyages. […] La première suggestion à cet égard paraît se trouver dans l'ouvrage latin déjà cité, publié à Saint-Diez en Lorraine en 1507, et dans lequel fut insérée la lettre de Vespucci au roi René. L'auteur, après avoir parlé des trois autres parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, recommande de nommer la quatrième *Amerige* ou *America*, du nom de Vespuce, qu'il regardait comme l'ayant découverte[5]. » L'ouvrage est

[3] RONSIN Albert, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris et Castres, La Martinière/Centre d'études hispaniques Francisco Goya, 1995, p. 91-102. Ici p. 91.
[4] IRVING Washington, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, Paris, C. Gosselin, 1836 [1828], vol. 4, p. 142.
[5] *Ibid.*, p. 153.

traduit de l'américain en 1836. Toutefois, là-encore, ce travail ne semble pas avoir suscité de véritable prise de conscience dans l'Est de la France.

C'est à Alexander von Humboldt que l'on doit d'avoir développé abondamment, pour la première fois et à grand renfort de sa légendaire érudition, le rôle de Saint-Dié dans la mise au point du nom de l'Amérique. Le grand savant prussien est en outre le premier à insister sur l'aspect presque insignifiant de la petite ville vosgienne, thématique amenée à être déployée un nombre incalculable de fois dans les futurs travaux publiés sur la question : « Il est probable que Vespuce n'a jamais su quelle dangereuse gloire on lui préparait à Saint-Dié, dans un petit endroit situé au pied des Vosges, et dont le nom vraisemblablement même lui était inconnu[6]. » Dans la mesure où l'influence de cet ouvrage a été considérable parmi les érudits ayant effectué des recherches sur les origines du nom de l'Amérique, on comprend aisément que les références à la ville de Saint-Dié soient souvent empruntes d'une certaine condescendance par la suite, ce que l'extrait de l'œuvre de Stefan Zweig présenté en tête de ce chapitre reflète parfaitement.

Cette rétrospective de la manière dont la Lorraine et la ville de Saint-Dié ont été présentées jusqu'au mitan du XIXe siècle en tant que lieu de naissance du nom de l'Amérique nous permet à présent d'entrer au cœur des liens tissés entre politique (au sens de la *politeia*, la chose publique) et culture. À partir des travaux de Humboldt, des érudits des deux rives de l'Atlantique ont publié une quantité impressionnante d'ouvrages sur les « grandes découvertes ». Si Christophe Colomb est sans aucun doute leur sujet d'étude favori, Amerigo Vespucci représente également un objet historique de premier ordre, dans la mesure où son prénom est réputé avoir servi, à tort ou à raison, de support à la construction du nom du Nouveau Monde. La Lorraine et la petite ville de Saint-Dié se retrouvent alors inévitablement citées dans ces travaux.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, alors que démarre notre étude, les milieux cultivés lorrains commencent alors à croire solidement que Saint-Dié serait la « marraine » de l'Amérique et aurait porté les « fonts baptismaux » du Nouveau Monde. Les contributeurs de la Société philomatique vosgienne œuvrent particulièrement, comme on a déjà pu le voir, à promouvoir cette idée dans leurs travaux. Sans surprise, ils s'appuient sur des travaux déjà publiés en France et à l'étranger depuis plusieurs décennies et tentent d'approfondir les connaissances produites sur le sujet.

Ce chapitre va ainsi nous permettre de faire le point sur ce que les érudits ont publié à propos des liens ayant existé entre Saint-Dié et la première dénomination de l'Amérique. Une

[6] A. von Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, *op. cit.*, livre V, p. 206.

fois encore, ce sont les travaux publiés en Lorraine et aux États-Unis entre 1875 et 2020 qui seront mis en lumière, tout en gardant à l'esprit que ce cadre ne revêt pas de caractère exhaustif : de nombreux travaux ont également été publiés à ce propos dans d'autres espaces géographiques. Le fait de se concentrer sur les territoires que nous avons retenus permettra néanmoins d'avoir un aperçu de l'ensemble des interrogations soulevées par la communauté historienne, dans la mesure où chaque ouvrage, chaque article publié sur le sujet a eu tendance à s'appuyer sur ce qui avait déjà été écrit afin de l'approfondir, de le prolonger, voire de le contester.

À la lecture de ces travaux, il apparaît que deux grandes familles de questions ont animé ces recherches. La première concerne les liens, réels ou supposés, ayant pu être noués entre la Lorraine, Saint-Dié et Amerigo Vespucci, l'homme qui, probablement sans jamais en avoir eu conscience, est devenu l'interface entre les nouvelles découvertes géographiques européennes et leur transcription sous la forme d'un toponyme qui résonne plus que jamais dans le monde moderne, *America*. La seconde famille de questions concerne le rôle que Saint-Dié a réellement pu jouer dans la mise au point de ce nom. Au travers de la présentation de ces grandes thématiques, il s'agira, comme dans les précédents chapitres, d'en souligner les différences de traitement selon qu'elles sont abordées en Lorraine ou aux États-Unis.

I) Amerigo Vespucci et la ville de Saint-Dié : des liens consubstantiels ?

Damien Parmentier parle de « trinité » pour associer Saint-Dié, Vautrin Lud et Amerigo Vespucci, tant les travaux historiques sur la première dénomination de l'Amérique ont établi un lien entre le navigateur et le cénacle déodatien au début du XVIe siècle[7]. Toutefois, il serait faux de croire à l'existence d'un consensus historique à propos de ce lien. Bien des travaux ont cherché, depuis le XIXe siècle, à remettre en cause les rapports qui auraient pu exister entre la Lorraine et Vespucci, sans toujours susciter l'adhésion de la communauté des américanistes.

Il est en tout cas indéniable que les travaux géographiques réalisés à Saint-Dié autour de l'année 1507 multiplient les références au navigateur florentin, ainsi qu'on a pu le constater dans les premiers chapitres de cet ouvrage. Loin de constituer de simples mentions anecdotiques, les écrits attribués à ce navigateur sont en réalité la raison d'être de ces travaux déodatiens. La *Cosmographiæ Introductio* y fait ainsi plusieurs fois allusion. Cela commence dès la page de titre, qui annonce le récit des quatre navigations dans la seconde partie de

[7] PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22. Ici, p. 11.

l'ouvrage. Puis, au chapitre 2, il est écrit que Vespucci a donné des détails nouveaux à propos de ce que Ptolémée connaissait de la terre. Au chapitre 5, il est fait référence à des peuples occupant les terres nouvellement découvertes par Vespucci. Au chapitre 6, on parle de « la quatrième partie du monde que l'on peut appeler *Amerige*, c'est-à-dire terre d'Amérique pour ainsi dire, ou *America*, puisque c'est Amerigo qui l'a découverte. » C'est ensuite au chapitre 9 que l'on peut lire le célèbre paragraphe où le mot *America* est écrit dans la marge. Ce passage est considéré par de nombreux auteurs comme « l'acte de baptême de l'Amérique » depuis la fin du XIXe siècle[8]. La seconde partie de l'ouvrage est la version traduite en latin de la lettre de Vespucci ; en introduction, un poème de Mathias Ringmann fait encore une allusion au Florentin. Quant au planisphère *Universalis Cosmographia*, que nous avons longuement analysé au chapitre précédent, il fait lui aussi plusieurs fois référence à Vespucci, par l'utilisation de son prénom pour désigner la grande île de l'hémisphère occidental, mais aussi à travers son portrait situé en haut de la carte, en face de celui de Ptolémée.

Il ne s'agira pas, dans les lignes qui suivent, de reprendre l'intégralité du dossier que les historiennes et historiens nomment parfois « l'affaire Vespucci », ce qui représenterait une tâche considérable et en partie hors de propos dans le cadre de la présente étude. En revanche, il conviendra de mettre en avant les questionnements à propos des « destins croisés » du navigateur florentin et du « Gymnase vosgien » dans la première décennie du XVIe siècle. On commencera par évoquer la question, si souvent posée, de l'ignorance des voyages de Colomb par le cénacle déodatien ; bien que totalement invalidée depuis plus d'un siècle, cette croyance est restée bien ancrée chez bon nombre de chercheuses et de chercheurs, laissant penser que le nom de l'Amérique avait été donné par erreur, parce que les érudits de Saint-Dié n'auraient jamais entendu parler du Génois. On évoquera ensuite les travaux ayant cherché à comprendre pourquoi les chanoines-érudits de Saint-Dié avaient voulu mettre plus particulièrement en avant Vespucci plutôt qu'un autre navigateur de l'ère des découvertes européennes. La question de l'amitié de jeunesse supposée entre le duc René II et Amerigo Vespucci sera ensuite analysée, tant ce paramètre a pu être pris en considération par la recherche moderne. Enfin, on dressera un état des lieux sur ce qui a été écrit à propos d'une possible collaboration directe entre Vespucci et le cénacle de Saint-Dié.

[8] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America*. Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 33-34.

A) Le « Gymnase vosgien » ignorait-il Colomb ?

L'une des questions centrales concernant les liens supposés entre Amerigo Vespucci et les collaborateurs de Vautrin Lud consiste à savoir si ces derniers avaient pu jeter leur dévolu sur le Florentin par ignorance de Colomb, de ses voyages et de son rôle dans la « découverte » du Nouveau Monde. Nous pouvons témoigner du fait que ce postulat, bien qu'invalidé de manière indiscutable par la redécouverte de l'*Universalis Cosmographia*, continue d'être largement professé dans de nombreuses classes de l'enseignement secondaire. Cette image d'Épinal conserve donc aujourd'hui une grande capacité d'inertie, preuve de sa puissante force de persuasion, acquise dès le milieu du XIXe siècle.

1- Avant 1901, le doute subsiste

Dans son article sur les débuts de l'imprimerie à Saint-Dié publié en 1888, Arthur Benoît penche ainsi pour une ignorance de l'Amiral par le cénacle déodatien : « Comme il paraît avoir ignoré la juste part qui revenait à Christophe Colomb dans la découverte du Nouveau Monde, il affirma que cette quatrième partie du globe avait été découverte par Américic Vespuce, et que pour cette raison on p[ouvait] l'appeler *Americi terra sive America*[9]. »

L'hypothèse d'une ignorance de Colomb en Lorraine au début du XVIe siècle est pourtant déjà battue en brèche par plusieurs chercheurs, bien que le doute puisse encore exister faute de preuve indiscutable. Jules Marcou montre à juste titre qu'il était impossible pour les érudits de Saint-Dié de ne pas connaître Colomb. Toutefois, les causes avancées par le savant franc-comtois établi dans le Massachusetts font la part belle au complotisme : le cénacle de Saint-Dié aurait agi pour nuire à l'amiral en lui créant un rival[10]. M. Marcou reprend ainsi la thèse popularisée un demi-siècle auparavant par le vicomte de Santarem (1791-1856), selon laquelle Vespucci aurait volontairement voulu nuire à Colomb en s'attribuant le mérite qui lui revenait. Pour cela, il serait parvenu, dans le pire des cas, à manipuler les membres du « Gymnase vosgien » ou, dans une moindre mesure, n'aurait pas cherché à les corriger dans leur erreur[11].

Le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* se fait naturellement la chambre d'écho de ces réflexions. Son premier président, Henri Bardy, estime après réflexion que les illustres chanoines et leurs collaborateurs connaissaient sans doute Colomb mais avaient choisi en toute

[9] BENOIT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, n° 13, 1887-1888, p. 183-204. Ici, p. 186.
[10] MARCOU Jules, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », in *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution Showing the Operations, Expenditures, and Condition of the Institution to July 1888*, 1890, p. 647-673. Ici, p. 661.
[11] SANTAREM Manuel Francisco de Barros e Sousa, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et Ses voyages*, Paris, Arthur-Bertrand, 1842.

bonne foi d'honorer Vespucci en raison de sa prise de conscience d'avoir accosté dans un « Nouveau Monde », contrairement au Génois qui, jusqu'à sa mort le 21 mai 1506, était resté convaincu d'avoir touché terre dans une partie encore inexplorée de l'Asie[12].

En 1894, Henry Vignaud, premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis à Paris et spécialiste de Vespucci, écrit une lettre à la Société philomatique vosgienne afin de prolonger les réflexions du président Bardy. Les membres du « Gymnase vosgien » se sont-ils trompés de bonne foi en mettant Vespucci en valeur, ou bien ont-ils, comme certains l'ont suggéré, voulu délibérément nuire à Christophe Colomb ? L'historien franco-étatsunien estime que les membres du Gymnase ne pouvaient avoir ignoré les premiers voyages de Colomb au moment où ils réalisaient leurs premiers travaux géographiques. En effet, si ses deux derniers voyages étaient encore mal connus, ce n'était pas le cas des deux premiers. La *Lettre à Santangel* était bel et bien connue dans la vallée du Rhin avant 1507. En revanche, il est probable que le « Gymnase vosgien » n'ait pas su exactement quelle était la nature de ses découvertes. Sans doute les érudits de Saint-Dié ont-ils pu croire que Colomb n'avait découvert que des îles asiatiques, ce dont lui-même était resté fermement persuadé jusqu'à sa mort en 1506. Ce qui aurait fait pencher les Déodatiens en faveur de Vespucci au détriment de Colomb aurait été sa prétendue croyance en un « Nouveau Monde » distinct du continent asiatique. Vignaud conclut en affirmant que le « Gymnase vosgien » n'aurait pas causé de tort à Colomb par ignorance, mais parce qu'il aurait volontairement choisi de rendre hommage au chroniqueur florentin. Il pense par ailleurs, contrairement à Jules Marcou et à d'autres érudits, que Vespucci n'a absolument pas cherché à faire du tort à Colomb en lui dérobant l'antériorité de sa découverte. Vespucci n'aurait pas plus été un voleur que le « Gymnase vosgien » n'aurait été le complice d'une supercherie[13].

À l'instar de Henry Vignaud, Lucien Gallois affirme que Christophe Colomb n'était pas inconnu en Allemagne au début du XVIe siècle, bien que son nom n'y ait pas encore autant frappé les esprits que celui d'autres navigateurs. Sa *Lettre à Santangel* du 15 février 1493, traduite en latin et imprimée à Rome avant d'être diffusée en Europe, était connue mais n'avait pas le caractère sensationnel que pouvaient revêtir d'autres récits contemporains, à l'image de ceux de Vespucci. Après tout, Colomb ne parlait que d'îles nouvelles découvertes aux confins de l'Inde, ce qui était peu propice à marquer les esprits. En outre, aucune carte n'accompagnait cette lettre. Ainsi, Mathias Ringmann n'a pas écrit un mot à propos de Colomb dans son édition de la lettre de Vespucci réalisée en 1505 à Strasbourg. Sébastien Brandt n'en a pas non plus

[12] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 393-394.
[13] « Procès-verbal de séance du comité du 9 août 1894 », in *BSPV*, n° 20, 1894-1895, p. 280-282.

parlé dans sa *Nef des fous*, alors qu'il y faisait allusion aux voyages de découvertes espagnols et portugais[14]. À l'inverse, les écrits de Vespucci auraient eu, du fait de leur caractère sensationnel, un impact bien plus important au moment de leur première publication en zone rhénane[15]. Si Lucien Gallois ne connaît pas encore la grande mappemonde de 1507, il sait que Waldseemüller a eu recours à une carte marine du modèle Caverio (ou Canerio), sur laquelle le nom de Colomb devait apparaître dans une légende. Waldseemüller ne pouvait donc l'ignorer. Il paraît dès lors impossible de persister dans l'idée que le cénacle de Saint-Dié aurait ignoré l'existence des voyages du Génois. En revanche, le cartographe n'a sans doute pas estimé que Colomb était le découvreur le plus important. C'est pourquoi, dans les cartes publiées à la hâte en 1507, Colomb aurait été laissé de côté, Waldseemüller n'ayant sans doute pas eu le temps d'approfondir ses recherches[16]. La redécouverte de l'*Universalis Cosmographia* en 1901 va donner raison à Gallois : bien qu'en position subalterne, le nom de Colomb est bien imprimé sur cette carte.

*2- Le tournant de la redécouverte de l'*Universalis Cosmographia

Ce planisphère retrouvé au château de Wolfegg mentionne en effet Colomb, de manière parfaitement explicite, dans un cartouche situé au niveau de l'archipel des Antilles : « Ces îles ont été découvertes par l'amiral génois Christophe Colomb, par l'ordre du roi de Castille » (*« iste insule per columbus genuer sem almirantem ex ma(n) dato regis castelle »*). En haut de la carte, à gauche de la première feuille, sont associés les noms de Colomb et de Vespucci dans une allusion à l'*Énéide* : « Beaucoup de gens ont considéré comme une fiction du grand poète qu'au-delà de l'hémisphère boréal s'étend une terre au-delà des "routes de l'année et du soleil, là où Atlas-qui-porte-le-ciel fait tourner sur son épaule la voûte incrustée d'étoiles étincelantes". Aujourd'hui seulement il est clair qu'il en est bien ainsi, car une terre a été découverte par Colomb, capitaine du roi de Castille, et par Americ Vespuce, tous deux doués d'un grand et excellent génie[17]. » Il n'y a donc désormais plus le moindre doute sur le fait que Waldseemüller et ses collègues du « Gymnase vosgien » connaissaient bel et bien Colomb.

Cette preuve n'a pourtant pas clos les débats sur la question. En 1912, au lendemain des grandes fêtes franco-américaines de Saint-Dié, René Ferry se demande pourquoi Colomb n'est

[14] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit. Ici, p. 75. Cet article est une version modifiée d'une communication donnée en 1898 à Florence à l'occasion du Congrès de géographie qui coïncidait avec des fêtes données en l'honneur de Vespucci.
[15] Gallois Lucien, *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1890, p. 39.
[16] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit. Ici, p. 85.
[17] A. Ronsin et A. Vespucci, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 49.

jamais cité dans la *Cosmographiæ Introductio* ; pourquoi ne pas avoir mentionné ce grand navigateur alors que Vespucci l'est à plusieurs reprises ? Le secrétaire de la Société philomatique vosgienne a ainsi l'intuition que, si Waldseemüller connaissait Colomb et l'avait bel et bien mentionné sur ses cartes, les autres membres du « Gymnase vosgien » ne le connaissaient pas[18]. Il nous semble néanmoins surprenant que Waldseemüller puisse avoir eu connaissance des explorations de Colomb alors que ses partenaires n'en auraient à aucun moment eu vent. Paul Boudet semble partager l'avis de René Ferry dans son étude consacrée au chapitre des chanoines de Saint-Dié : « Ce fut à leur *Cosmographiæ Introductio*, que l'on dut l'injuste erreur qui attribua à Amerigo Vespuci (*sic*) la découverte de l'Amérique. Le succès de leur involontaire ignorance, indique assez la renommée des auteurs et la diffusion rapide du livre[19]. » En 1945 encore, R. Chevrier pense que « l'erreur du baptême de l'Amérique a été faite de bonne foi[20] ».

Le fameux passage situé au chapitre 9 de la plaquette de Saint-Dié stipule que Vespucci est un homme « de grande sagacité » (*sagacis ingenii*). Selon Madison S. Beeler (1910-1989), docteur de l'Université Harvard et professeur de linguistique à l'Université de Californie à Berkeley, le fait d'avoir désigné Vespucci ainsi pourrait faire penser que l'auteur de ce passage avait eu conscience de la grande intuition du Florentin à propos de l'existence d'un Nouveau Monde, intuition dont Colomb semblait avoir été totalement dépourvu. Dès lors, il serait apparu au cénacle de Saint-Dié que Vespucci méritait davantage que Colomb de voir son nom attribué à ces terres nouvelles[21].

La *Cosmographiæ Introductio* a par ailleurs été accusée, dès l'époque de Las Casas, d'avoir voulu nuire à Colomb en diffusant l'idée que Vespucci avait découvert une terre dont on savait pertinemment qu'elle avait été en réalité découverte par le Génois. D'abord, le premier voyage décrit par Vespucci en 1497 est fortement soupçonné de n'être qu'une affabulation, uniquement destinée à faire du tort à Colomb en faisant croire que le Florentin avait été le premier à toucher la terre ferme du continent américain. Nous ne reviendrons pas ici sur les arguments utilisés par les détracteurs et les (rares) défenseurs de Vespucci concernant ce point précis, car ils ne concernent pas directement Saint-Dié. En revanche, le deuxième point de crispation concerne l'usage, dans les *Quatuor navigationes*, version de la lettre de Vespucci

[18] FERRY René, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », in *BSPV*, nº 37, 1911-1912, p. 121-167. Ici, p. 133-135.
[19] BOUDET Paul, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », in *BSPV*, vol. 40 et 41, 1924-1925, p. 111-274. Ici, p. 200.
[20] CHEVRIER Raymond, « Le Baptême de l'Amérique », in *BSPV*, nº 52, 1939-1945, p. 73-84. Ici, p. 79.
[21] BEELER Madison S., « America - The Story of a Name », in *Names - Journal of the American Name Society*, nº 1, vol. 1, 1953, p. 1-14. Ici, p. 6.

publiée en annexe de la plaquette de Saint-Dié, du mot *Paria*. Pendant plusieurs siècles, seul le texte latin de cette lettre était connu, la version originale en italien n'ayant pas encore été découverte. Or, on savait que c'est Colomb qui avait découvert *Paria*. Les détracteurs de Vespucci (à commencer par Las Casas, grand défenseur de Colomb) en avaient alors déduit qu'il avait voulu s'attribuer la paternité de la découverte de l'Amiral. Mais la découverte tardive de la lettre en italien a permis de prouver que Vespucci n'y était pour rien : il parlait en réalité d'un site nommé *Lariab*, et non *Paria*. Il s'agissait sans doute d'un site situé près de la ville de Tampico, à hauteur du tropique du Cancer. Malheureusement pour la mémoire de Vespucci, ce détail a été longtemps un argument utilisé contre lui pour le discréditer et même pour dire que ce premier voyage n'avait jamais existé[22]. Il a été à l'origine des accusations dont la mémoire du navigateur florentin a été victime dès les années 1530, et ce jusqu'à nos jours[23].

La recherche historique sera donc plus ou moins parvenue, depuis le début du XXe siècle, à montrer que le « Gymnase vosgien » n'avait pas nommé le Nouveau Monde par simple ignorance de Christophe Colomb et de ses voyages mais parce qu'Amerigo lui avait paru plus digne d'un tel hommage. Ces conclusions ne sont toutefois pas toujours parvenues à se frayer un chemin jusque dans les ouvrages de vulgarisation, les manuels scolaires, les rubriques culture de la presse ou encore les documentaires télévisés. L'idée selon laquelle le nom de l'Amérique aurait été attribué par ignorance de l'existence de Colomb, voire par volonté de lui nuire, y demeure parfois perceptible, comme on aura l'occasion de le montrer dans la suite de cet ouvrage. Les historiennes et historiens ayant tenté d'explorer la question de la prétendue ignorance de Colomb ont souvent prolongé leur analyse en essayant de déterminer, comme en négatif de la question précédente, pourquoi le cénacle de Saint-Dié semblait avoir été aussi désireux de mettre plus particulièrement en valeur le prénom de Vespucci. Si un début de réponse a déjà été apporté dans les lignes qui précèdent, force est de constater que d'autres hypothèses de travail ont progressivement émergé jusqu'à nos jours.

B) Pourquoi avoir décidé de mettre particulièrement Vespucci à l'honneur ?

Certes, le cénacle déodatien aurait estimé que Vespucci méritait que l'on donne son prénom au Nouveau Monde en raison de sa prescience de l'existence d'une « quatrième partie

[22] VIGNAUD Henry, « Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique », in *Journal de la Société des Américanistes*, nº 1, vol. 8, 1911, p. 75-115. Ici, p. 82 et p. 108-113.
[23] DUVIOLS Jean-Paul, *Le Nouveau monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, « Collection magellane », 2005, p. 225 et suiv.

du monde ». Mais plusieurs érudits modernes ont cherché à aller au-delà de cette explication, voire de la remettre en question.

Selon Heinrich Charles, le fait que Vespucci ait été prétendument le premier à avoir conscience d'un « Nouveau Monde » ne serait en rien la vraie raison ayant poussé l'inventeur du nom *America* à se décider. Cet argument n'aurait été qu'un prétexte pour pouvoir recourir à ce nom si puissant, poétique et aisé à retenir. Toutefois, Waldseemüller n'aurait sans doute jamais accepté de placer ce mot sur sa carte pour une raison aussi peu scientifique que sa seule puissance poétique, quand bien même son ami Ringmann en eut été l'auteur. C'est pourquoi il aurait fallu avancer un argument davantage « rationnel » et justifiable scientifiquement. C'est le fameux passage du chapitre 9 de la *Cosmographiæ Introductio* qui aurait joué ce rôle. Selon H. Charles, si le prénom du découvreur avait été autre (Christophe, Sébastien…), Ringmann ne s'en serait pas inspiré car il aurait été dépourvu de la même force qu'Amerigo. Cela expliquerait aussi le fait que le poète alsacien aurait choisi un prénom plutôt qu'un nom de famille : si son but avait vraiment été d'honorer le découvreur en lui permettant de passer à la postérité, il aurait été plus logique de baptiser la nouvelle terre selon son nom de famille et non par son prénom, bien plus commun[24].

Si cette hypothèse paraît des plus sensées à défaut de pouvoir être prouvée, Heinrich Charles va ensuite beaucoup plus loin en ayant recours à la philologie, discipline très à la mode au début du XXe siècle mais non dépourvue de risques de biais d'interprétation. Il estime que Ringmann devait savoir qu'Amerigo dérivait du gothique *Amalareiks*, qui avait donné en allemand Emmerich, en français Amaury, etc. Il connaissait sans doute les légendes germaniques qui regorgent de tels noms. Amalaric était le nom donné au fils du roi Wisigoth Alaric et de la fille de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths. Selon H. Charles, Amalaric signifierait « le législateur ». Ce prénom aurait été choisi car l'enfant né de cette union permettait la réunion des deux grandes familles de Goths. Ringmann aurait été conscient de cela et aurait choisi le nom d'*America* en fonction de cette origine, en pensant à l'union de l'ancien monde et du nouveau. Pressentant que ce nouveau monde accueillerait un jour de nombreux Européens en quête de terres, il lui aurait donné ce nom gothique en référence à l'union des Wisigoths et des Ostrogoths… Ringmann ne serait donc pas seulement un poète, mais un véritable prophète ! Toutes les nations d'Europe ont participé d'une manière ou d'une autre à la découverte et au peuplement du Nouveau Monde. N'était-il donc pas normal de donner à ce dernier un nom en lequel toutes ces nations pourraient se reconnaître ? Or, tous les

[24] CHARLES Heinrich, *The Romance of the Name America*, New York, The St-Die Press, 1909, p. 13.

peuples européens auraient du sang goth dans les veines, du fait des invasions barbares ayant précipité la chute de Rome et mis fin à l'Antiquité. *America* ayant une racine gothique, ce nom ne pouvait que trouver un écho favorable auprès de tous les peuples européens ayant migré vers le Nouveau Monde[25].

Heinrich Charles, bien que maniant l'érudition avec brio, n'en fournit pas moins un raisonnement biaisé doublé d'une interprétation romancée des origines du nom de l'Amérique. Il n'existe aucune preuve concrète de ce que l'auteur avance à propos des intentions de Ringmann et on est ici davantage devant un roman historique que face à un essai scientifique. Le texte d'H. Charles est aussi à replacer dans son contexte, celui de la fabrique des nations. Le recours à la philologie en est l'un des instruments privilégiés[26]. Les Européens se cherchent alors des ancêtres prestigieux parmi les peuples de l'Antiquité et du Moyen Âge, ce que la quête des origines du nom *America* subsume parfaitement. L'auteur fait également appel à la Providence : ce nom d'Amérique serait le fruit d'une justice de l'histoire (justice divine ?), et le Nouveau Monde n'aurait vraisemblablement pas pu s'appeler autrement. Tout au long de son exposé très téléologique, il montre que le choix de ce nom fait parfaitement sens, en raison de sa force poétique et de sa racine gothique permettant à chaque Européen de s'identifier à ce nom. Le hasard et la sérendipité, certes moins romantiques, n'ont pas leur place dans le récit du journaliste germano-étatsunien.

Plus près de nous, l'historienne Christine R. Johnson a également remis en cause l'idée selon laquelle le cénacle de Saint-Dié aurait décidé de mettre en valeur Vespucci parce qu'il aurait été le premier à prendre conscience d'être parvenu dans un « *Mundus Novus* ». Cette idée, on l'a vu, est portée par des générations de savants depuis plus d'un siècle. Par exemple, Albert Ronsin écrit que Vespucci « se montre convaincu que les terres auxquelles il a abordé sont celles d'un continent nouveau inconnu des Européens de son temps[27] ». Christine R. Johnson nuance pourtant cette idée[28]. Les écrits laissés par Vespucci ne sont peut-être pas aussi formels que cela et c'est davantage la lecture qu'en ont faite Ringmann et Waldseemüller qui aurait compté, bien plus que le texte de Vespucci lui-même[29]. Dans le *Mundus Novus,* Vespucci parle

[25] *Ibid.*, p. 15-17.
[26] LUCKEN Christopher, « Philologie » in *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire : le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Anne Besson, William Blanc et Vincent Ferre (éd.), Paris, Vendémiaire, « Collection Dictionnaires », 2022, p. 339-341.
[27] A. Ronsin, « Naissance et baptême d'un continent : la représentation et les dénominations du continent américain dans les documents imprimés à Saint-Dié en 1507 », art cit. Ici, p. 15.
[28] C.R. Johnson, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », art cit.
[29] C'est également l'avis de l'historien allemand Martin Lehmann qui considère que Vespucci n'aurait pas utilisé l'expression « Nouveau Monde » comme synonyme de « nouveau continent », au sens où nous l'entendons de nos jours. Ce sont les érudits de Saint-Dié qui auraient mal interprété cette expression, lui donnant le sens d'une grande terre entièrement distincte de l'Asie. Mais ce n'est vraisemblablement pas ce que pensait Vespucci, qui aurait

bien d'un « continent », mais ce mot aurait été pris dans un sens erroné. Le problème est que le mot « continent » n'a pas forcément ici le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Dans l'esprit de Vespucci, comme dans celui de Colomb, « *continens* » peut désigner une terre qui n'est pas nécessairement un monde distinct de l'Asie, mais simplement un territoire inconnu des Anciens. Les érudits de Saint-Dié auraient donc prêté à Vespucci une idée qu'il n'avait peut-être pas eue, à savoir une terre plus grande qu'une île et séparée des autres. Si Vespucci mentionne effectivement la grande taille de cette terre, ce n'est pas aussi net concernant la séparation d'avec l'Asie. Les érudits du cénacle déodatien ont défini le Nouveau Monde comme « entièrement entouré d'eau », bien que Vespucci n'ait jamais écrit les choses de manière aussi claire. C'est ainsi que cette terre s'est retrouvée définie dans la *Cosmographiæ Introductio* comme la « quatrième partie du monde », ce qui devenait de ce fait révolutionnaire, dans la mesure où cette conception venait à bouleverser la tripartition du monde des Anciens. Mais quel a été le véritable rôle de Vespucci dans ce choix ? Il est très dur de le savoir précisément. Il existe deux passages du *Mundus Novus* qui peuvent laisser penser que le Florentin a peut-être eu conscience d'être arrivé dans un nouveau continent au sens moderne du terme. Il cite d'abord le fait que les « populations humaines et animales sont plus importantes qu'en Europe, en Asie ou en Afrique », ce qui sous-entendrait qu'il ne se trouve dans aucun de ces trois continents. Dans un autre passage, évoquant les grandes distances parcourues par ses navires, il écrit : « Il est clair que nous avons navigué vers la quatrième partie du globe » ; mais il fait sans doute ici plutôt référence au monde en tant que globe terrestre (les Anciens l'ayant déjà divisé en quatre portions) et non pas à un quatrième continent. Ici encore, Ringmann et Waldseemüller ont interprété les propos de Vespucci dans un certain sens, qui n'était peut-être pas le bon.

Si les érudits de Saint-Dié ont choisi de mettre en avant Vespucci dans leurs travaux, ce serait moins en raison de ses propres explorations que de sa capacité à représenter l'archétype du découvreur, selon Christine R. Johnson. Dans sa carte de 1516, ce n'est pas Vespucci que Waldseemüller a utilisé comme incarnation d'un tel modèle, mais Manuel du Portugal chevauchant un monstre marin à l'est du Cap de Bonne-Espérance. Ainsi, dans la logique de Waldseemüller, Vespucci et Manuel auraient eu la même fonction à neuf ans d'intervalle, celle de découvreur. En 1507, si Vespucci est choisi pour incarner ce modèle, c'est en raison de la documentation disponible en Lorraine à ce moment précis. On a déjà pu mentionner au chapitre précédent que toute l'information géographique n'était pas disponible facilement en 1507,

plutôt estimé avoir affaire à une partie encore inexplorée de l'Asie. Sa représentation n'aurait dès lors pas été très différente de celle de Colomb. LEHMANN Martin, « Amerigo Vespucci and His Alleged Awareness of America as a Separate Land Mass », in *Imago Mundi*, nº 1, vol. 65, janvier 2013, p. 15-24.

d'autant que les rois d'Espagne et de Portugal étaient réticents à diffuser les nouvelles connaissances. Les érudits de Saint-Dié ont donc dû composer avec la documentation qu'ils avaient pu obtenir, principalement grâce à l'aide du duc René II. Les voyages de Jean et Sébastien Cabot ou de Vasco de Gama n'étaient pas encore accessibles. Concernant les voyages vers l'Ouest, seule la lettre à Santangel de Colomb et surtout les deux récits de Vespucci étaient disponibles. Ce dernier étant plus loquace que Colomb, il serait apparu comme la figure idéale du découvreur. Ainsi seraient nées les nombreuses critiques concernant Vespucci, dont l'honneur serait immérité parce que ses récits étaient plus connus que ceux de Colomb.

Christine R. Johnson remet également en cause l'idée selon laquelle les érudits de Saint-Dié auraient choisi de mettre en avant Vespucci parce que, contrairement à Colomb, il avait écrit un récit sensationnaliste, avec des détails sordides et racoleurs sur les mœurs des Indiens, leur sexualité ou leur pratique du cannibalisme. Or, si cette dimension existe bien dans le *Mundus Novus*, c'est beaucoup moins vrai dans la lettre des quatre voyages. C'est pourtant ce second texte qui a été publié en appendice de la *Cosmographiæ Introductio*, non le *Mundus Novus*, texte pourtant connu à Saint-Dié, puisque Ringmann en avait réalisé une édition à Strasbourg en 1505. Les *Quatuor Navigationes* sont plus sobres (même si elles contiennent quelques éléments sensationnels, comme un épisode de cannibalisme) et davantage portées sur des données techniques, comme les coordonnées géographiques. En outre, Vespucci est un nom prestigieux d'une famille de Florence, ce qui constitue un critère de fiabilité pour les érudits de cette époque. D'autant que ses deux récits font des références à des auteurs de l'Antiquité et à des termes de cosmographie, signe d'une culture humaniste de la part de Vespucci. Ces critères lui auraient donc conféré, contrairement à Colomb, une garantie de sérieux scientifique, faisant de lui un « membre du sérail » intellectuel de l'époque, le pendant moderne de Ptolémée[30].

La question qui consiste à savoir si les érudits de Saint-Dié ont eu tort ou raison de mettre en avant Vespucci davantage que Colomb risque d'être encore longtemps source de controverses. Il est à peu près admis aujourd'hui que Vautrin Lud et ses collaborateurs n'ont pas choisi d'honorer Vespucci parce qu'ils croyaient qu'il avait été le premier à toucher la terre ferme du Nouveau Monde, mais parce qu'il aurait été le premier à prendre conscience de l'existence d'un « monde nouveau » même si des historiennes et historiens émettent aujourd'hui de grandes réserves sur ce que recouvre réellement cette expression dans l'esprit du navigateur florentin, ainsi que cela vient d'être mentionné. L'écrivain, dramaturge, critique

[30] C.R. Johnson, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », art cit., p. 20-29.

et éditeur Frederick J. Pohl (1899-1991) utilise ainsi la métaphore du chasseur de papillons qui rapporte ses spécimens à un entomologiste. Si ce dernier découvre, parmi ces individus, un spécimen encore inconnu, c'est lui qui est distingué et il pourra lui donner son propre nom, pas celui du chasseur de papillon. C'est celui qui a la conviction d'avoir découvert une chose nouvelle qui a la primeur de la nommer. L'auteur rappelle que le mot « découvrir » est ambigu, puisqu'il peut signifier « voir d'abord » : selon ce sens, c'est Colomb qui a « découvert » l'Amérique, car il a été le premier Européen à y accoster, avant Vespucci. Mais l'autre sens de « découvrir » est « explorer », « faire connaître », « manifester », « révéler » : dans ce cas, c'est Vespucci qui doit être honoré, car ce n'est pas Colomb qui a fait connaître l'existence d'un Nouveau Monde, persuadé jusqu'à sa mort qu'il avait accosté en Asie. Comme l'écrit Pohl : « Être le premier à voir une chose de ses yeux est une sorte de découverte ; être le premier à percevoir avec intelligence en est une autre[31]. »

Une autre question concernant les possibles relations entretenues entre Vespucci et la Lorraine concerne l'amitié de jeunesse qui aurait pu exister entre le navigateur florentin et le duc René II. Une fois encore, les érudits des deux mondes n'ont pas manqué d'imagination et d'arguments pour tenter d'accréditer ou d'infirmer cette hypothèse mise au point par un bibliographe lorrain au milieu du XIXe siècle.

C) Vespucci et René II étaient-ils amis ?

Une phrase ouvrant les *Quatuor Navigationes*, seconde partie de la *Cosmographiæ Introductio* de 1507, a été à l'origine de spéculations concernant une hypothétique amitié de jeunesse entre René II et Amerigo Vespucci. Si certains érudits modernes sont restés profondément dubitatifs devant une telle possibilité, d'autres n'ont pas manqué d'essayer d'explorer plus avant cette piste séduisante pour les Lorrains.

Cette lettre, écrite à l'origine en italien par Vespucci, a été achevée le 4 septembre 1504 et adressée depuis Lisbonne à Piero Soderini, ancien condisciple devenu gonfalonier de sa cité natale de Florence, fonction qu'il exerça de 1502 à 1512. Il est établi par les sources qu'une traduction en français de cette lettre a été adressée à René II. On ignore en revanche qui est l'auteur de cette traduction, qui l'a envoyée au duc de Lorraine et à quel moment. Un tel document est en tout cas introuvable dans les archives ducales. Tout au plus peut-on spéculer

[31] POHL Frederick J., *Americo Vespucio : Piloto Mayor*, Buenos Aires, Hachette, 1947 [New York, 1944], p. 224-225.

qu'il pourrait s'agir d'une traduction effectuée dans l'entourage de la cour du Portugal, offerte à René II en guise de cadeau diplomatique ; mais pour certains érudits du XIXe siècle tels qu'Alexander von Humboldt, il pourrait s'agir d'une lettre traduite et adressée directement par Vespucci au vainqueur de Charles le Téméraire[32]. On sait que ce texte a ensuite été réexpédié à Saint-Dié afin d'y être exploité par le cénacle dirigé par Vautrin Lud. Ce dernier a alors demandé à Jean Basin d'en réaliser une version en latin, dans le but de le publier en annexe de la plaquette géographique en préparation. Or, dans cette version renommée pour l'occasion *Quatuor Navigationes,* l'épitre dédicatoire a été modifiée pour être adaptée à René II. Par exemple, « *Vestra Magnificenza* » a été changé en « *Vestra Majestas* ». Les premières lignes disent ceci : « *Illustrissimo Renato Iherusalem et Siciliæ regi, duci Lotharingiæ ac Barri, Americus humiliem reverentiam et debitam recommendationem*. » Plus loin, le texte évoque leur « amitié de jeunesse, leur camaraderie lorsqu'ils partageaient les leçons de grammaire que leur donnait à Florence Georges-Antoine Vespuce ».

Tout l'enjeu est alors de savoir qui est à l'origine de ces modifications. D'Avezac pense que c'est Jean Basin qui aurait lui-même effectué cette substitution de dédicace au moment où il réalisait son adaptation en latin[33]. Pour d'autres, Vespucci aurait envoyé lui-même deux versions de sa lettre : l'une à Soderini, l'autre à René II en réalisant les modifications syntaxiques nécessaires dans la dédicace. Quel qu'ait pu être le responsable de ces modifications, les chercheuses et chercheurs modernes se sont demandé si elles avaient été faites de bonne foi (le traducteur pensant sincèrement que René II avait été ami d'enfance de Vespucci) ou bien s'il s'agissait d'une grossière falsification. Une troisième piste a néanmoins été exploitée : celle consistant à considérer que cette nouvelle dédicace disait vrai.

En 1875, l'historien français Henri Lepage (1814-1887) publie un article avant la tenue du Congrès de la Société des Américanistes qui doit s'ouvrir à Nancy. Ce spécialiste d'histoire de la Lorraine écrit d'emblée qu'il emprunte ce qu'il va écrire à l'*Histoire des commencements de l'imprimerie en Lorraine,* un ouvrage publié par Jean-Nicolas Beaupré trente ans auparavant et qu'il compte simplement dépouiller de ses aspects les plus techniques. Beaupré ne pouvait croire qu'un prince éclairé, amoureux des sciences comme l'était René II ait pu accepter que l'on appose son nom à la place d'un autre pour lui attribuer un mérite qui n'était pas le sien. En outre, il lui semblait impensable que cette dédicace prétendument usurpée ait pu passer

[32] A. von Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, *op. cit.*, p. 108.
[33] D'AVEZAC Armand, *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, Paris, Challamel, 1867, p. 42-43.

inaperçue : imprimée à Saint-Dié, dans plusieurs éditions en l'espace de quelques mois, la *Cosmographiæ Introductio* était nécessairement passée entre les mains du duc qui n'aurait pu que relever le contenu de cette dédicace. Beaupré avait donc conclu que cette amitié de jeunesse entre René II et Amerigo Vespucci devait être vraie. Il admettait cependant qu'aucun chroniqueur n'avait mentionné cette amitié ; un des biographes de Vespucci, Bandini, ne parlait nulle part d'un René de Vaudémont. On ne sait de toute façon rien de précis sur la jeunesse de ce prince. Or, pour Beaupré, il ne semblait pas du tout impossible que le jeune René ait accompagné son père Ferry de Vaudémont dans ses expéditions en Italie au début des années 1460. Né en 1451, il aurait eu alors une dizaine d'années. M. Beaupré estimait donc crédible que, pendant que Ferry guerroyait, il ait laissé son fils dans la ville qui était alors déjà considérée comme le cœur de la civilisation, Florence afin qu'il y parfasse son éducation. De même, le fait que l'historien Bandini ne cite pas René parmi les élèves de Georges-Antoine Vespuce n'aurait pas constitué une preuve en soi, dans la mesure où il n'en citait que deux, Amerigo Vespucci et Piero Soderini. À aucun moment le biographe ne donnait la liste exhaustive de tous les élèves de l'oncle d'Amerigo.

À ces considérations empruntées à J.-N. Beaupré, Henri Lepage ajoute un argument personnel : quel intérêt René II aurait-il eu à faire modifier une dédicace à son profit ? Vespucci était-il alors un personnage de si haute réputation pour que le duc de Lorraine tienne à faire croire qu'il avait été son condisciple, au risque d'être traité ensuite de menteur ? M. Lepage aurait donc tendance à se ranger du côté de Beaupré. En outre, jusqu'au milieu du XXe siècle, on croyait que Vespucci était lui aussi né en 1451 alors qu'il est en réalité né trois ans plus tard. Dès lors, l'âge des deux hommes coïncidait parfaitement, accréditant l'idée d'une possible amitié de jeunesse. Henri Lepage admet néanmoins que les arguments mis en avant ne sont que des conjectures : il n'existe aucune trace matérielle pour confirmer le fait que le jeune René de Vaudémont ait bien été condisciple d'Amerigo Vespucci et de Piero Soderini à Florence dans les années 1460. Mais l'historien ne désespère pas qu'une telle preuve soit un jour exhumée d'un fonds d'archive[34]. Pour l'heure, ce n'est toujours pas le cas et il n'existe aucun indice d'une quelconque correspondance entre Vespucci et René II qui accréditerait cette hypothèse.

Le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* n'est évidemment pas resté à l'écart de ces questionnements, tant l'idée d'une possible amitié de jeunesse entre René II et Amerigo Vespucci pouvait sembler intéressante pour les membres de la société savante de Saint-Dié. Pour Albert Gérard, dont le travail s'appuie en grande partie sur ce qu'a écrit Humboldt un

[34] LEPAGE Henri, « Le duc René II et Americ Vespuce », in *Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, 1875, p. 58-68.

demi-siècle auparavant, c'est le Florentin qui aurait écrit directement à René II une traduction en français de sa relation de voyage car il savait que le duc de Lorraine avait une appétence pour tout ce qui touchait à la géographie[35]. Le président Bardy en est lui aussi persuadé : « René II est passionné par les découvertes géographiques ; il a personnellement connu Amérigo dans sa jeunesse, lors d'un séjour à Florence[36]. »

Dans son article posthume publié en 1888, Édouard Meaume rend à son tour hommage à son grand ami disparu, Jean-Nicolas Beaupré qu'il aurait aimé voir réaliser lui-même cette étude[37]. Celui-ci avait bâti une démonstration si convaincante qu'on a cru pendant un temps en Lorraine que cette amitié avait bel et bien existé. Il avait même un moment été question d'y faire référence sur la plaque qui accompagnait la statue de René II, érigée place Saint-Epvre à Nancy en 1883[38]. Pourtant, Beaupré ne connaissait pas l'original de la lettre écrite par Vespucci au moment de publier sa théorie. Ce document n'avait été redécouvert que plus tard dans les archives de Florence. É. Meaume a pu en consulter un exemplaire. La version originale de la lettre à Soderini, écrite dans un mélange d'italien et d'espagnol, rappelle que lui et Amerigo ont été camarades d'études, mais sans mentionner le nom du précepteur, Georges-Antoine Vespuce. On retrouve pourtant ce détail dans la version en latin de Jean Basin. Selon M. Meaume, Basin ne peut avoir été à l'origine de cette précision, lui qui *a priori* ne connaissait ni Vespucci ni Florence. Tout porterait donc à croire que ce détail aurait été ajouté dans la copie en français envoyée à René II. Cette copie a donc dû être effectuée dans un cercle qui connaissait suffisamment la famille Vespucci pour savoir auprès de qui Amerigo avait fait ses études. Pour É. Meaume, cette copie aurait été faite à Florence même. Par conséquent, les différentes erreurs de la version latine ne seraient pas à imputer à Jean Basin, mais à l'auteur de la copie en français qu'il avait reçue à traduire[39].

Jules Marcou partage cet avis. Il lui semble peu probable que Jean Basin se soit livré à une telle substitution de dédicace, ce qui n'aurait pas manqué d'entraîner des protestations de la part de Vautrin Lud et de l'« honnête » roi René lui-même. C'est sans doute le traducteur de la lettre en français qui a modifié la dédicace, même si M. Marcou admet qu'on ne sait pas réellement qui en est l'auteur. Il avance néanmoins l'hypothèse que Vespucci aurait été suffisamment avide de gloire et soucieux de son image pour choisir d'adresser sa lettre à plusieurs personnages

[35] GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, nº 7, 1881-1882, p. 65-87. Ici, p. 71.
[36] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 391.
[37] É. Meaume, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », art cit. Ici, p. 58.
[38] *Ibid.*, p. 59.
[39] *Ibid.*, p. 63.

puissants tels que René II, connu pour être un grand mécène et un passionné de géographie. Un obstacle à cette théorie est que Vespucci ne semble pas parler français. Il aurait donc peut-être travaillé directement avec un traducteur. Dès lors, deux possibilités existeraient : soit la modification de dédicace lui aurait échappé du fait de la traduction dans une langue qu'il ne maîtrisait pas, soit l'erreur aurait été relevée et laissée intentionnellement en place. Plus tard, Jean Basin aurait transposé ce texte en latin tel quel et sans se poser de question, trouvant plausible que René II fut compagnon d'études de Vespucci, bien que n'ayant pas été au courant de cette anecdote jusqu'alors. Le raisonnement de Jules Marcou est quelque peu biaisé par ses *a priori* négatifs sur Vespucci. Il est persuadé que le Florentin était un homme ambitieux, soucieux de la diffusion de sa propre gloire. Le géologue franc-comtois souligne à quel point Vespucci était un « homme astucieux » prenant bien garde à ne pas nommer les capitaines de ses différentes expéditions et restant toujours très vague sur ses fonctions exactes à bord, ce qui est un cas unique dans l'histoire des découvertes maritimes européennes[40].

Le diplomate étatsunien Frank Mason pose lui aussi la question controversée de cette supposée amitié. Il souligne que cette dédicace à René II est restée inchangée dans les quatre éditions successives de la *Cosmographiæ Introductio*, ce qui montrerait que le duc de Lorraine, obligatoirement au courant du contenu de cette plaquette, n'avait pas demandé de rectification aux chanoines de Saint-Dié. Si l'allusion à l'amitié de jeunesse avec Vespucci était fausse, il se serait donc rendu complice de la manipulation[41].

Le géographe Lucien Gallois qualifie quant à lui cette dédicace de « supercherie de courtisan » de la part du traducteur de la lettre de l'italien vers le français. Ce traducteur, sans doute par flatterie, aurait substitué le nom de René II à celui de Soderini[42]. Gallois estime que Vespucci aurait très bien pu traduire lui-même cette lettre en français : grâce à de nouveaux documents publiés en 1893 par l'un des plus grands spécialistes mondiaux d'Amerigo Vespucci, Gustavo Uzielli, on sait qu'il a effectué un voyage en France pour accompagner un de ses parents, ambassadeur de Florence auprès de Louis XI. Il n'est donc pas impossible qu'il y soit resté suffisamment longtemps pour y apprendre des rudiments de français. Mais M. Gallois objecte le fait que cette fameuse lettre a également été adressée au gonfalonier de Florence, Piero Soderini. Comme l'autre version, elle mentionne des souvenirs de jeunesse communs auprès de George-Antoine Vespucci à Florence, souvenirs qui pourraient correspondre à Soderini, mais pas à René II. Lucien Gallois estime impensable que Vespucci

[40] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit. Ici, p. 660-661.
[41] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit. Ici, p. 663-664.
[42] L. Gallois, *Les géographes allemands de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 46.

ait lui-même traduit la lettre destinée d'abord à Soderini pour l'adresser ensuite dans les mêmes termes à René II, sans enlever le passage relatif à des souvenirs de jeunesse. Une telle omission aurait constitué une impolitesse majeure. Le géographe en conclut que c'est probablement Jean Basin qui a modifié le nom tout en laissant la dédicace au moment de réaliser sa traduction en latin. René II, bien qu'ayant eu le texte sous les yeux, n'aurait sans doute pas relevé car « des scrupules de ce genre ne sont guère dans les habitudes du temps, et il […] paraît douteux que le duc ait pu attacher grande importance à cette flatterie ». Jean Basin a peut-être agi par flagornerie mais ce n'est pas une certitude. Il ignorait certainement le passé de Vespucci. Selon M. Gallois, il faut donc se résoudre à accepter l'explication donnée par Vautrin Lud dans sa dédicace à René II dans son *Speculi Orbis Declaratio* : la lettre de Vespucci a été traduite directement en français par un membre de la cour du Portugal, puis a été envoyée à René II depuis Lisbonne. En tant que secrétaire du duc, Lud était sans doute bien placé pour connaître ce genre de renseignement. Une copie de la lettre a aussi été envoyée au roi de Castille, comme le précise la traduction en latin de Jean Basin. L'édition italienne de la lettre ne parle pas d'un tel envoi. Il semble donc que ce ne soit pas Vespucci lui-même qui ait adressé une copie de la lettre à René II[43]. En tout cas, il est vraisemblable que René II ait eu un correspondant au Portugal susceptible de lui faire parvenir ces différents documents, ainsi que nous l'avons mentionné au chapitre 3. Mais il n'existe aucune preuve que ce correspondant ait été Vespucci en personne. D'ailleurs, depuis le début de l'année 1505, celui-ci ne vivait plus au Portugal mais était passé au service de l'Espagne. Ce n'est donc certainement pas lui qui aurait envoyé ces documents en Lorraine[44].

Citons encore l'avis du bibliophile new-yorkais John B. Thacher sur cette question. Sans s'étendre sur le fond de l'affaire, il se contente de dire que ce changement de dédicace a contribué à noircir la réputation de Vespucci pour des siècles : « Au verso de la même feuille […] se trouve la fameuse dédicace qui a fait autant pour priver Americus Vespuce de son dû que la publication de la "Cosmographia" a contribué à priver le grand Génois de l'honneur qui lui aurait peut-être autrement été payé en donnant son nom au Nouveau Monde. Il devait y avoir un esprit de malice dans ces montagnes vosgiennes[45]. »

Si la vigueur de ces débats scientifiques perd en intensité au fil du temps faute de nouveaux arguments, le fait est que la légende de l'amitié entre René II et Vespucci continue à se propager

[43] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit., p. 71-74.
[44] *Ibid.*, p. 86-87.
[45] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 165.

en Lorraine longtemps après que les historiens ont cessé d'en faire un objet de controverse. Ainsi, la revue diocésaine de Saint-Dié du 1er février 1946 mentionne : « Or, René II, duc de Lorraine, alors que dans sa jeunesse, il bataillait en Toscane sous la bannière du duc Jean II, avait fait la connaissance, à Florence, du Grammairien Antonio Vespucci et noué des relations d'amitié avec son neveu Amérigo, qui devait plus tard explorer le nouveau monde découvert par Christophe Colomb[46]. » À la même époque de l'immédiat après-guerre, l'écrivain étatsunien Frederick Julius Pohl reprend à son tour cette affaire. Selon lui, cette dédicace à René II est manifestement une supercherie, dans la mesure où le titre « Votre magnificence » a été conservé. Or, s'il s'agit d'un titre qui convient au gonfalonier de Florence, ce n'est pas ainsi que l'on s'adresse au duc de Lorraine[47].

Terminons ce panorama avec ce qu'en a écrit Albert Ronsin. Pour ce spécialiste déodatien du « baptême de l'Amérique » dans les années 1970 à 2000, ce n'est certainement pas Vespucci lui-même qui a envoyé ces documents. Il ne devait pas connaître René II. Ce n'est sans doute pas non plus le roi Jean II du Portugal car celui-ci avait interdit l'exportation de cartes représentant les terres nouvellement découvertes sous sa bannière en dessous du 7° de latitude Sud. M. Ronsin estime que c'est le traducteur en français du texte envoyé depuis Lisbonne qui serait responsable de la substitution de dédicace. C'est sans doute aussi ce traducteur lusitanien qui aurait confondu les mots *Paria* avec *Lariab*, ainsi que cela a déjà été mentionné ci-dessus. Selon Albert Ronsin, Jean Basin ne devait pas connaître le mot *Paria* et n'avait donc aucune raison de changer *Lariab* en *Paria*. Ces différentes erreurs n'auraient donc pas été de son fait[48].

Il ressort de ces très riches débats que l'amitié supposée entre René II et Amerigo Vespucci n'est certainement rien de plus qu'un mythe romantique. Si l'on s'en tient aux seuls faits absolument avérés, il ressort que le rôle joué par René II dans le « baptême de l'Amérique » est moins extraordinaire que certains historiens ont pu le sous-entendre au XIXe siècle, ce qui n'enlève rien à ses mérites en tant que promoteur et diffuseur du savoir géographique. Si la plupart des historiennes et historiens sont tombés d'accord pour estimer que Vespucci n'avait finalement pas été le condisciple de René II à Florence dans les années 1460, l'hypothèse de contacts plus ou moins directs entre le Florentin et les érudits du « Gymnase vosgien » a suscité d'autres interrogations.

[46] Cité dans « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 75-76.
[47] F.J. Pohl, *Americo Vespucio : Piloto Mayor*, *op. cit.*, p. 216.
[48] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 123-125.

D) Y a-t-il eu des contacts entre Vespucci et le « Gymnase vosgien » ?

1- Vespucci a-t-il collaboré avec les savants de Saint-Dié et pourquoi ?

Il faut maintenant savoir si Vespucci a été en quoi que ce soit lié au projet de Saint-Dié et à la volonté de donner son prénom au Nouveau Monde. Les détracteurs de Vespucci depuis le XIXe siècle, à commencer par le vicomte de Santarem, ont estimé que le Florentin aurait, par souci de discrétion, contacté des imprimeurs dans la petite ville perdue de Saint-Dié, loin de la péninsule ibérique où la vérité était connue, afin d'éviter que son plan machiavélique ne soit divulgué. Il aurait demandé aux savants déodatiens d'appeler le Nouveau Monde selon son propre prénom afin d'assouvir son immense vanité[49].

Jules Marcou n'est pas d'accord avec Santarem et les continuateurs de la légende noire de Vespucci. Il estime que ce dernier n'est pas coupable de la supercherie dont on l'accuse depuis des siècles. L'erreur viendrait selon lui de Saint-Dié, « petite ville cachée dans les montagnes vosgiennes[50] ». Vespucci n'aurait donc pas été un imposteur, voire, comme le prétendait Santarem, quelqu'un ayant contribué indirectement à nuire à Colomb. Mais Marcou ne suit pas non plus ceux qui veulent le défendre à tout prix, comme Francisco Adolfo de Varnhagen (1816-1878) qui a qualifié le Florentin de « génie sublime » doté d'une éducation supérieure et d'un talent littéraire qui aurait été comparable à celui de Pline. Pour Marcou, Vespucci aurait d'abord été un bon diplomate et un fin communicant : n'était-il pas de la même patrie que Machiavel ? N'ayant pas acquis de gloire véritable en tant que navigateur, il aurait compensé en se faisant un nom grâce à ses récits de voyage envoyés à plusieurs princes[51]. Jules Marcou pense que le choix du nom *America* en 1507 à Saint-Dié ne pouvait avoir résulté que d'une conspiration visant à nuire à la mémoire de Colomb après sa mort en 1506. Si Vespucci n'en était pas l'instigateur direct, il en aurait au moins été le complice passif en ne protestant pas contre le choix de son prénom pour désigner le Nouveau Monde[52]. On objectera que le silence de Vespucci à ce sujet ne constitue pas une preuve de sa complicité, dans la mesure où il a très bien pu ignorer ce que l'on avait fait de son prénom à des milliers de kilomètres de son point d'attache.

Dans une lettre à son fils Diego datée du 15 février 1505, Colomb a qualifié Vespucci d'« homme de bien » en qui on pouvait avoir confiance. Mais selon Jules Marcou, l'amiral

---

[49] ZWEIG Stefan, *Amerigo, récit d'une erreur historique*, Paris, Le Livre de Poche, 1996 [1944], p. 60.
[50] MARCOU Jules, « Origin of the name America », in *The Atlantic Monthly*, XXXV, juin 1875, p. 291-296. Ici, p. 295.
[51] MARCOU Jules, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1888, p. 80.
[52] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit., p. 661.

aurait été bien naïf : c'était un homme simple qui avait passé une grande partie de sa vie en mer, loin des intrigues. Il n'aurait donc probablement pas vu celles qui étaient ourdies par Vespucci pour tenter de s'attribuer ses propres mérites à travers ses récits dont le contenu était très exagéré. Bien qu'ayant joué un rôle peu clair et en tout cas secondaire dans toutes ses expéditions, Vespucci aurait cherché à se mettre en avant, à embellir son véritable rôle à bord et à communiquer ses exploits aux puissants afin de se faire connaître. Après tout, Vespucci est un Florentin, proche des Médicis, ajoute l'historien franc-comtois… Il serait donc normal qu'il soit tout à la fois un tricheur et considéré comme un « homme de bien » par son entourage. Avec Colomb, tout aurait été clair, facile à expliquer ; mais avec Vespucci, tout aurait été complexe, obscur et fourbe. Si Humboldt pensait que Vespucci avait été « victime d'un concours de circonstances », M. Marcou estime que Vespucci n'était en rien une victime mais un complice, même passif. Non seulement il n'aurait rien fait pour corriger l'erreur commise à Saint-Dié, mais il aurait de surcroît fait en sorte d'en tirer profit. Marcou continue à marteler que la *Cosmographiæ Introductio* serait indiscutablement un acte tourné contre Colomb, destiné à nuire à sa réputation en dépit du fait que les preuves en soient sans doute définitivement perdues ou détruites, obligeant les historiens à des suppositions et des déductions. M. Marcou conclut en estimant que les défenseurs de Vespucci ont « donné moins d'explications probables que ses détracteurs[53] ».

La Société philomatique vosgienne s'intéresse elle aussi à cette question centrale d'une possible collaboration entre Vespucci et le « Gymnase vosgien ». Son premier président, Henri Bardy n'est pas du tout d'accord avec la théorie de Jules Marcou dont il possède l'exemplaire de l'une des brochures, adressée directement par l'auteur[54]. Préférant s'appuyer sur ce qu'en avait écrit Alexander von Humboldt, il pense que l'erreur commise à Saint-Dié aurait été commise en toute bonne foi, sans la moindre velléité de nuisance envers Colomb dont les récits étaient beaucoup moins connus dans les Vosges que ceux de Vespucci en 1507[55].

L'historien germano-étatsunien Charles Herbermann ne pense pas non plus que Vespucci ait voulu nuire à Colomb en se mettant en relation avec une obscure société érudite située loin de la péninsule ibérique. Mais pour en être sûr, il faudrait notamment en savoir plus sur

[53] *Ibid.*, p. 669-670.
[54] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit. Nous avons travaillé à partir de cet exemplaire, versé au fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges. M. Bardy a noté sur la couverture : « De la part de l'auteur. » Ceci constitue un nouvel exemple des circulations culturelles internationales en vigueur à la fin du XIXe siècle. Jules Marcou résidait alors à Cambridge, dans le Massachusetts et avait fait parvenir sa brochure, publiée à Paris, à la société savante de Saint-Dié dont il savait que ce sujet pourrait l'intéresser au premier chef.
[55] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 391.

Vespucci dont la biographie contient encore beaucoup de zones d'ombre. Herbermann espère que la monumentale édition critique de toutes les lettres attribuées à Vespucci, réalisée par l'érudit italien Gustavo Uzielli en 1899 permettra de lever un pan du voile sur cette affaire très embrouillée. M. Herbermann avance que l'erreur viendrait de Waldseemüller et qu'elle aurait été commise sans la moindre volonté de nuire à Colomb. Comme on l'a déjà mentionné, le cartographe connaissait bel et bien le nom du Génois mais ne connaissait pas encore son véritable rôle en 1507. Il n'hésite d'ailleurs pas à se corriger par la suite : dans ses cartes de 1513 et 1516, il n'utilise plus le mot « Amérique » et redonne à Colomb la primauté puisqu'il a reçu dans ce laps de temps de nouvelles informations. S'il avait voulu nuire à Colomb, pourquoi l'avoir remis au premier plan quelques années plus tard[56] ?

Lucien Gallois est également persuadé que Vespucci n'a rien à voir dans le fait que son prénom ait été attribué au Nouveau Monde : « Plus on cherche à se rendre compte, plus on demeure convaincu qu'il n'a été absolument pour rien dans la singulière erreur qui a fait donner son nom à l'Amérique. » Il suffirait pourtant de mieux lire Vespucci dans le texte pour que les accusations lancées contre lui soient définitivement balayées : il n'ignore pas Colomb et lui attribue même la paternité de la découverte des Antilles. Il n'y a donc pas de supercherie volontaire de la part du Florentin. S'il y a eu erreur, elle proviendrait des géographes de Saint-Dié. Ils auraient agi de bonne foi mais en faisant sans doute preuve d'une certaine légèreté : en voulant publier à la hâte leurs documents en 1507, ils n'auraient pas pris le temps d'effectuer les vérifications nécessaires, attribuant ainsi à Vespucci un mérite sans doute exagéré sans que ce dernier n'en soit le moins du monde responsable. Waldseemüller s'en est d'ailleurs rapidement rendu compte et a cherché à corriger son erreur. Mais il était trop tard et le nom d'Amérique avait connu un tel succès qu'il était devenu impossible de le changer[57].

Heinrich Charles pense également que Vespucci n'a rien à voir avec les travaux réalisés à Saint-Dié ; ceux-ci auraient été réalisés sans le consentement de Vespucci et sans qu'il le sache. Pourtant, les effets de ces publications auront été à l'origine de l'épouvantable réputation du Florentin : ce « gentilhomme érudit de Florence » a été traité, bien malgré lui, « aussi violemment que s'il était Judas Iscariote[58] ».

Henry Vignaud, l'un des plus farouches défenseurs de Vespucci, estime quant à lui que ce dernier fut un « grand calomnié[59] ». Si le Florentin a autant été l'objet d'attaques, c'est parce

[56] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit. Ici, p. 338-339.
[57] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit., p. 87.
[58] H. Charles, *The Romance of the Name America*, *op. cit.*, p. 5.
[59] VIGNAUD Henry, « Américic Vespuce. Ses voyages et ses découvertes devant la critique », in *BSPV*, nº 37, 1911-1912, p. 168-177. Ici, p. 168-169.

que ses détracteurs auraient craint de voir les mérites de Colomb diminués si ceux de Vespucci se trouvaient confirmés. Vignaud pense pourtant que ces craintes ne devraient pas exister dans la mesure où les mérites respectifs de ces deux personnages ne sont pas comparables. Contrairement à ce que les accusateurs de Vespucci ont souvent écrit, le Florentin n'a jamais prétendu qu'il avait posé le pied sur la terre ferme du Nouveau Monde avant le Génois. Henry Vignaud souligne d'ailleurs que ni Colomb ni Vespucci ne peuvent revendiquer un tel mérite qui revient en réalité à Jean Cabot, premier Européen à avoir touché la terre ferme le 24 juin 1497, soit quelques jours avant Vespucci si, d'aventure, son premier voyage a bien existé. Vignaud ajoute qu'aucun des contemporains de Vespucci n'a remis en cause l'authenticité de ses récits de voyage, qu'il s'agisse des navigateurs et pilotes l'ayant accompagné, des souverains avec qui il était en contact (Ferdinand d'Aragon, Manuel Ier du Portugal, Laurent de Médicis, Pierre Soderini…) ou même de la famille Colomb. Aucun élément incriminant pour Vespucci n'a été retrouvé, ce qui n'aurait pas manqué d'être le cas si de telles autorités avaient contesté ses écrits. Fernand, l'un des fils et biographe de l'Amiral, n'a rien dit qui puisse ternir la réputation du Florentin. Il possédait pourtant un exemplaire de la plaquette de Saint-Dié ; parmi les nombreuses annotations qu'il y avait portées, aucune d'entre elles ne pouvait laisser penser à une quelconque inimitié, même au niveau du fameux passage justifiant l'invention du nom de l'Amérique. Selon H. Vignaud, ces éléments devraient suffire à prouver une fois pour toutes que Vespucci n'avait rien de l'affabulateur qui a si souvent été dépeint par des générations d'érudits[60].

Voici résumées les grandes tendances de la recherche concernant la possible connexion entre Vespucci et les érudits du « Gymnase vosgien », telles qu'elles ont été soutenues en Lorraine et aux États-Unis[61]. Au cours du colloque organisé à Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique », l'historien Jean-Paul

[60] *Ibid.*, p. 174-176.

[61] Encore une fois, nous avons exclu de cette discussion bon nombre de travaux ayant été publiés en dehors de notre espace de référence. Citons néanmoins ici la théorie du britannique Peter Whitfield, qui a dirigé le *Stanford's International Map Center* de Londres. Selon lui, il aurait été impossible que Waldseemüller ait pu représenter le Nouveau Monde tel qu'il l'a fait sans en avoir discuté directement avec Vespucci. Il est donc probable que les deux hommes aient correspondu entre 1505 et 1507, voire qu'ils se soient rencontrés. Vespucci aurait alors donné au cartographe de Saint-Dié sa vision du monde, les détails de ses voyages et son interprétation de ce que pouvait être cette grande masse de terre qu'il avait longée dans l'hémisphère Sud. Bien que cette hypothèse ne soit qu'une « conjecture », elle correspondrait parfaitement à la place d'honneur faite à Vespucci sur la carte de 1507 : le nom *America* et le portrait du navigateur florentin en haut de la carte, en tant que géographe du nouveau monde, aux côtés de Ptolémée, géographe de l'ancien monde. Inutile de préciser qu'aucune preuve n'existe de cette prétendue rencontre. Voir WHITFIELD Peter, *New Found Lands : Maps in the History of Explorations*, Londres, British Library, 1998, p. 65.

Duviols a une nouvelle fois rappelé que l'hypothèse d'une connivence destinée à nuire à Colomb par l'intermédiaire des chanoines déodatiens était infondée, en l'absence de toute preuve[62]. Une question très proche consiste à tenter de déterminer si Vespucci, qu'il ait été ou non en lien avec Saint-Dié, a pu être au courant du choix de lui rendre hommage en attribuant son prénom au Nouveau Monde.

2- Vespucci était-il au courant que son prénom avait été donné au Nouveau Monde ?

Colomb est mort un an avant que le « Gymnase vosgien » ne baptise le Nouveau Monde du nom d'*America*. Il n'a donc pas pu le savoir. En revanche, on ignore si Vespucci, mort en 1512, en a entendu parler. Si tel était le cas, nous n'avons aucun document de sa main y faisant référence.

Dans ses premiers articles sur le sujet, publiés à partir de 1875, Jules Marcou pense que Vespucci n'a jamais été au courant : « Mais à Saint-Dié, petite ville inconnue, et dont le nom n'est même probablement arrivé à la connaissance ni de Cristoforo Colombo ni d'Alberico Vespuzio, éloignée de tous les ports de mer, cet opuscule du libraire Hylacomylus est nécessairement resté limité à un petit cercle[63]. » Toutefois, quelques années plus tard, l'opinion du géologue évolue au gré de sa détestation de plus en plus palpable pour le Florentin : ayant terminé sa carrière à la tête de l'organe stratégique qu'était la *Casa de Contratación* à Séville, il aurait été impossible que Vespucci puisse avoir ignoré les écrits publiés sous son nom ainsi que la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié[64].

Madison S. Beeler, qui ne cache pas son profond désaccord avec à peu près tout ce qu'avait pu écrire Jules Marcou, estime que Vespucci ne connaissait pas le moins du monde les érudits de Saint-Dié et leurs travaux. Le professeur de linguistique à Berkeley renvoie, en guise de référence absolue sur la question, à l'étude fondamentale d'Alberto Magnaghi publiée en 1926 et dont les conclusions font aujourd'hui encore consensus chez une grande partie des spécialistes de Vespucci. Se fondant sur l'étude des trois seules lettres du Florentin considérées comme authentiques et qui soient parvenues jusqu'à nous, l'érudit italien avait conclu que le *Mundus Novus* et les *Quatuor Navigationes* n'étaient pas, dans leur version publiée, de la main de Vespucci. Ces deux documents contiennent de nombreuses contradictions, des dates

[62] DUVIOLS Jean-Paul, « Colomb et Vespucci : une vaine querelle » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, Saint-Dié-des-Vosges, Centre Robert-Schumann, 2008, p. 9-15.
[63] MARCOU Jules, « Sur l'origine du nom d'Amérique », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, vol. 9, mars 1875, p. 587-597. Ici, p. 593.
[64] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 81.

erronées, etc. L'éditeur florentin de ces lettres a sans doute eu accès aux véritables écrits de Vespucci (ceux que l'on possède et sans doute d'autres, aujourd'hui perdus) et les a modifiés à des fins commerciales. Il est presque certain que Vespucci n'a jamais eu vent de l'existence de ces versions publiées. Il est encore moins probable qu'il ait donné son consentement. Ainsi, il faut se résoudre au fait que le nom de l'Amérique a été forgé sur la base de documents falsifiés, que ce nom provient de celui d'un Florentin dont le statut n'est pas très clair (marchand, navigateur, géographe ?), sans doute mort sans jamais avoir su que son prénom avait été donné par un « obscur professeur allemand dans la lointaine Lorraine » et qu'il connaîtrait du même coup une immense postérité sans y être strictement pour quoi que ce soit[65].

Une dernière interrogation, et non des moindres, formulée par des chercheuses et chercheurs depuis le dernier quart du XIXe siècle à propos des liens réels ou supposés entre Vespucci et Saint-Dié consiste à demander si le nom *America* vient bien du prénom du navigateur, comme cela semble acquis depuis 1507, ou bien si cette histoire, trop simple pour être vraie, ne serait pas un gigantesque malentendu. Autrement dit, ne s'est-on pas trompé dès le départ en attribuant au cénacle de Saint-Dié la gloire imméritée d'avoir inventé un nom qui serait en réalité, aux dires de certains historiens et de certaines historiennes, un toponyme purement indigène issu du Nouveau Monde lui-même ?

E) Le nom America *vient-il réellement de Vespucci ?*

1- La théorie controversée de Jules Marcou

Si le Péruvien Ricardo Palma a déjà fait mention, dans ses *Tradiciones Peruanas* (1872) d'une probable origine indigène du nom de l'Amérique, c'est Jules Marcou, géologue français installé aux États-Unis depuis le milieu du XIXe siècle qui a véritablement développé et diffusé cette théorie très controversée. Il commence à publier les premiers résultats de ses recherches à partir de 1875 dans des revues françaises et étatsuniennes. M. Marcou est réputé pour ses prises de position iconoclastes dans plusieurs domaines, à commencer par celui dont il est spécialiste, la géologie. Ces sorties lui ont valu beaucoup d'inimitiés malgré le soutien de son ami Louis Pasteur. Il adopte souvent dans ses articles une position que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de complotiste : il se présente comme n'étant pas un vrai savant ; pourtant, tous les érudits américanistes se fourvoieraient depuis des décennies dans des théories erronées tandis que lui, simple géologue de terrain, connaîtrait la vérité que les soi-disant « experts » refuseraient de

[65] M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit., p. 8-9.

voir. Marié à une riche américaine, installé à Cambridge près de la prestigieuse université Harvard, il se consacre en dilettante à des recherches dans plusieurs domaines[66]. Il semble que l'histoire du nom *America* l'ait particulièrement intéressé ; là encore, il ne peut se contenter d'aller dans le sens d'une opinion consensuelle et fait connaître ses divergences. Tentons de résumer ici sa pensée à ce propos, qui a elle-même connu quelques infléchissements au fil de ses publications. Il conviendra dans cette présentation de se méfier du « biais de l'homme de paille » consistant à faire dire à un auteur ce qu'il n'a en réalité pas dit (ou pas dit ainsi) afin de le discréditer. Là n'est en tout cas pas notre intention.

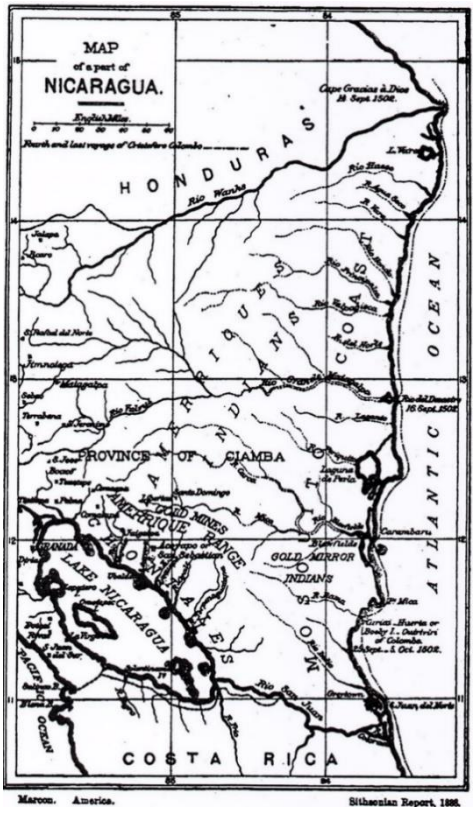


Figure 1 La côte du Venezuela, sur laquelle Jules Marcou ajoute ostensiblement le nom "AMERRIQUES".

Selon M. Marcou, le nom de l'Amérique a une origine indigène. *Amérique*, *Amerrique* ou *Americ* seraient les variantes d'un toponyme en usage au Nicaragua et désignant les hautes terres situées entre Juigalpa et Libertad dans la province de Chontales, se prolongeant d'un côté vers le pays des Indiens Carcas et de l'autre vers celui des Indiens Ramas. Il y aurait aussi une tribu indigène portant le nom d'« *Amerriques* ». M. Marcou a lui-même inscrit ostensiblement ce nom sur la carte publiée dans l'un de ses articles et reproduite ci-contre (figure 1) comme pour mieux persuader ses lecteurs du bien-fondé de ses affirmations. Il rappelle que beaucoup de toponymes indigènes situés dans le Nouveau Monde se terminent en *-ic* ou *-ique*, ce qui signifierait « grand », « élevé » ou « proéminent » dans les dialectes indigènes d'Amérique centrale. Il prend les exemples de Tucarique (Nicaragua), Chapparistique (Honduras), Polochic (Guatemala), etc.

Le mot *Amerrique* était pourtant resté totalement absent des sources écrites jusqu'à ce que le naturaliste britannique Thomas Belt (1832-1878) le mentionne dans un livre publié en 1874. Même après la conquête du Nicaragua en 1522, la chaîne de montagne *Amerrique* et la tribu qui y vit sont restées ignorées des Occidentaux pendant des siècles jusqu'à l'expédition de Belt au Nicaragua. À l'époque où Marcou commence à écrire sur le sujet, les Indiens *Caraïbs* ou

[66] DURAND-DELGA Michel, MOREAU Richard, « *Un savant dérangeant : Jules Marcou (1824-1898), géologue français d'Amérique* », http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/marcou.html, 30 novembre 1994.

Caribisi (aussi appelés selon lui *Amerriques*) vivent à l'est de la *Sierra Amerrique*. Après avoir lu les travaux de Belt, Marcou a, semble-t-il, une révélation. Il se forge l'intime conviction que le nom « Amérique » n'a pas pour origine, comme on le dit depuis des siècles et comme Humboldt l'a confirmé, le prénom de Vespucci. Il écrit alors un premier article en anglais, publié dans la revue *Atlantic Monthly*. Il entre ensuite en correspondance avec Thomas Belt qui l'encourage à persévérer dans cette voie. En avril 1878, quelques mois seulement avant sa mort, Belt écrit à Marcou pour lui dire qu'il avait déjà été troublé par l'existence de ce toponyme indigène, *Amérrique*, mais qu'il avait d'abord considéré comme une simple coïncidence sa forte proximité avec le nom du continent[67].

À la suite de son premier article, Jules Marcou poursuit ses recherches et fait régulièrement part de ses conclusions dans des articles publiés tantôt à Paris, tantôt aux États-Unis. Il prétend que Colomb aurait entendu parler de ce nom *Amerrique* au cours de son quatrième voyage (1502-1503). Certes, sa *Lettera rarissima* ne mentionne jamais ce toponyme. Mais selon Jules Marcou, cela ne serait pas une preuve suffisante pour rejeter cette hypothèse : Colomb a connu d'autres toponymes qu'il ne cite pas non plus dans ses écrits. En outre, le Génois a écrit cette lettre lorsque, vieux et malade, il était incarcéré en Jamaïque. Il serait donc normal que ce récit soit embrouillé et peu précis. Pourtant, Colomb et ses compagnons auraient certainement entendu ce nom *Amerrique* prononcé par les indigènes et l'auraient diffusé oralement. Ce nom aurait correspondu à un lieu fantasmé, l'endroit où l'or devait se trouver en abondance. En rentrant en Europe, ces marins auraient propagé ce récit dans les tavernes, expliquant que l'or se trouvait dans un lieu fabuleux nommé « *Amerrique* ». Par la force des choses, ce nom se serait diffusé rapidement à l'oral parmi le petit peuple, en tant que synonyme de « pays de l'or ». Selon Marcou, c'est donc par le bouche-à-oreille que le nom de l'Amérique se serait propagé depuis l'Espagne par le truchement de la masse illettrée du peuple et non par des moines qui l'auraient écrit sur quelque document en latin difficile d'accès[68]. Si certains aspects de la démonstration de Jules Marcou paraissent pertinents, le chercheur fonde l'élément principal de sa théorie sur un retournement de la charge de la preuve : ne parvenant jamais à prouver de manière indiscutable qu'il existait bien une chaîne de montagnes appelée autrefois la *Sierra Amerrique* dont Colomb et son équipage auraient entendu parler au cours du quatrième voyage de l'Amiral, Marcou rétorque qu'il est impossible de prouver le contraire.

[67] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit. Ici, p. 647.
[68] *Ibid.*, p. 653.

Partant de ce postulat, le Franc-Comtois estime que ce nom serait finalement parvenu aux oreilles de Martin Waldseemüller, « le professeur-libraire de Saint-Dié[69] ». Ayant entendu ce nom d'*Amerrique* qui circulait déjà depuis quelques années, il aurait cru qu'il venait du prénom de Vespucci, dont il avait lu les récits. Marcou pense d'ailleurs que le véritable prénom de Vespucci est Alberico (en italien et en espagnol) et Albericus (en latin). Le prénom « Amerrique » lui aurait donc été faussement attribué par Waldseemüller qui l'aurait un peu modifié, d'*Albericus* en *Americus* afin que la consonance soit plus proche. Marcou compare alors Waldseemüller au singe dans la fable de La Fontaine, *Le Singe et le dauphin*, dans laquelle un singe croyant passer pour intelligent prend le Pirée pour une personne[70].

Si cette erreur avait été faite dans la péninsule ibérique ou dans les Indes occidentales, elle aurait été détectée tout de suite et corrigée rapidement. Mais le fait qu'elle ait été commise dans les montagnes des Vosges, loin de la mer et circonscrite à un cercle d'intellectuels supposé fonctionner en vase clos n'aurait pas permis de la réparer dans un délai bref. Aucune carte mentionnant le nom d'Amérique n'aurait été publiée avant 1522 (Marcou, à sa décharge, ne peut pas encore connaître le planisphère de 1507) et celle-ci serait arrivée en Espagne encore plus tard. Lorsque ce nom serait enfin parvenu jusqu'en péninsule ibérique, Colomb et la plupart de ses compagnons de voyage étaient déjà morts et ceux qui restaient étaient de toute façon illettrés. Aucune protestation n'aurait donc été émise et le nom aurait été accepté « sans difficulté et sans faire attention à l'erreur du libraire de Saint-Dié, dont on ne connaissait probablement pas l'opuscule[71] ».

Ce qu'avance Jules Marcou dans les lignes qui précèdent trahit un manque de maîtrise de sa part d'un certain nombre de faits, pourtant déjà bien établis à son époque. Ainsi, le nom *America* est bien arrivé en Espagne par le biais de la *Cosmographiæ Introductio*, dont le fils de Colomb, nous l'avons dit, possédait un exemplaire annoté de sa main. Il y a eu des protestations précoces contre le choix d'« *America* », à commencer par celles de Las Casas qui possédait lui aussi un exemplaire de l'opuscule de Saint-Dié. Et il est également faux de prétendre que le nom de l'Amérique aurait été accepté « sans difficulté » en Espagne où il ne s'est en réalité imposé qu'au XVIIIe siècle, preuve que ce nom n'y allait pas de soi et n'était pas du tout d'un usage courant dès la première moitié du XVIe siècle.

[69] J. Marcou, « Sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 591-592.
[70] J. Marcou, « Origin of the name America », art cit., p. 294.
[71] J. Marcou, « Sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 593-594.

Jules Marcou estime par ailleurs que l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio*[72] aurait en outre bravé tous les usages en donnant un prénom à une terre nouvelle. En principe, c'est le nom de famille du découvreur que l'on devrait donner, pas le nom de baptême. En vertu de ce principe, ce sont donc « *Vespuccia* ou *Vespuchia* » qui auraient dû être choisis, de la même manière que l'on aurait pu nommer ces terres « Colombie ». La seule exception à cette règle concernerait les souverains qui, seuls, se seraient vu offrir le privilège de donner leur prénom à une terre nouvellement découverte (Géorgie, Louisiane, Philippines…). En outre, même à supposer que le nom avait bien été donné en référence à Vespucci, Waldseemüller n'aurait pas nommé correctement ces terres. En respectant le prénom du navigateur florentin, il aurait dû choisir « *Albericia* ou *Amerigia*, ou *Amerigonia*, ou *Morigia* et non pas America ». Par conséquent, l'inventeur du nom de l'Amérique n'a pu le faire que parce qu'il avait entendu parler au préalable de ce toponyme par le bouche-à-oreille[73].

Pourquoi l'« inventeur » de ce nom a-t-il choisi de latiniser le prénom de Vespucci en *Americus*, demande encore le géologue ? Les formes vernaculaires de son prénom auraient été jusqu'en 1507 Amerigho, Amerigo ou Alberico. L'éditeur du *Mundus Novus* de 1503 a choisi de latiniser son prénom en Albericus. Alors pourquoi avoir opté pour une autre forme encore inédite de son prénom, Americus ? Marcou estime qu'il s'agit d'une erreur volontaire, pour permettre de faire coïncider ce prénom avec le nom qui circulait oralement depuis quelques années en Europe, *Amerrique*, toponyme qu'il convenait naturellement de latiniser en *America* en vertu d'une « licence poétique ». Le chanoine Jean Basin, poète et maître dans l'art de l'éloquence latine, aurait bien perçu la proximité de sonorité qui existait entre ce nom *Amerrique* et le prénom de Vespucci. Mais il fallait pour cela « tordre » un peu la réalité du prénom de Vespucci, ce qui pouvait se faire aisément en passant de sa forme vernaculaire à sa forme latine : rien de plus facile que de changer *Albericus* en *Americus*, deux prénoms qui existent en italien (Amerigo et Alberico[74]).

À la suite de la publication de la plaquette de Saint-Dié en 1507, la justification du choix du nom *America* aurait semblé tellement insignifiante que personne n'aurait protesté, pas même le fils de Colomb. Personne n'aurait demandé au cercle vosgien de rectifier son explication. Puis, le mot *America* aurait été reproduit sur des cartes, mais certainement pas en raison de la

[72] Dans ses premiers articles, Jules Marcou estime, comme la grande majorité des chercheurs de son temps, que l'auteur du mot *America* est Waldseemüller. Mais quelques années plus tard, il a plutôt l'intuition qu'il s'agit du chanoine Jean Basin de Sandaucourt, traducteur en latin de la lettre des quatre navigations de Vespucci publiée en annexe de la *Cosmographiæ Introductio*.
[73] J. Marcou, « Sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 594-595.
[74] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit., p. 663.

proposition faite à Saint-Dié. Aucun cartographe n'aurait imprimé ce toponyme en pensant à Vespucci, mais uniquement parce qu'il était déjà passé dans le langage courant.

Marcou écrit encore que ce nom se serait aussi diffusé rapidement dans les chancelleries de tous les États européens, ce qui aurait constitué une nouvelle preuve que Vespucci n'avait rien à voir avec lui puisque tout le monde savait que c'était Colomb qui avait découvert le Nouveau Monde. Si les gouvernements avaient imaginé que ce nom venait de Vespucci, ils ne l'auraient pas utilisé. Ce serait donc la preuve qu'il existait déjà avant 1507[75]. Mais encore une fois, cet argument avancé par le Franc-Comtois ne tient pas, l'Espagne ayant refusé d'utiliser ce mot jusqu'au milieu du XVIIIe au profit de l'expression d'« Indes occidentales ».

Finalement, cette erreur des chanoines de Saint-Dié n'est pas une mauvaise chose aux dires de Marcou. Le nom « Amérique » serait bien choisi pour désigner l'ensemble du Nouveau Monde. En effet, la chaîne *Amerrique* s'étend du centre du continent jusqu'à son extrémité, « donnant une main au Nord et une au Sud, regardant vers les Antilles et vers le Pacifique, et étant même le point central de l'immense chaîne de montagnes s'étendant de la Terre de feu aux limites de la McKenzie River, colonne vertébrale de l'hémisphère occidental ». Il n'y aurait d'ailleurs aucune anomalie à ce que le nom d'Amérique soit d'origine indigène ; c'est le cas de nombreux toponymes du Nouveau Monde : Canada, Niagara, Ontario, Mississipi, Guatemala, Cuba, Pérou, etc. Il ajoute que le secteur situé autour de la *Sierra Amerrique* aurait été, à l'époque précolombienne, un espace neutre n'appartenant à aucun grand empire méso-américain. Le nom d'Amérique aurait donc été une heureuse trouvaille pour désigner l'ensemble du Nouveau Monde puisqu'il n'avait pas de connotation politique à l'origine[76].

S'il est difficile de connaître précisément les motivations ayant poussé Jules Marcou à déployer tant d'énergie pour tenter de prouver sa théorie, Henri Bardy y perçoit néanmoins l'influence plus ou moins consciente de la doctrine Monroe[77] : « En un mot, le mot Amérique est américain », conclut en effet Marcou dans deux de ses études, l'une en français et l'autre en anglais[78]. Le président James Monroe (1817-1825) avait, lors de son discours au Congrès du 2 décembre 1823, affirmé que toute intervention d'une nation européenne dans les affaires du continent américain serait désormais considérée par les États-Unis comme une menace. En contrepartie, il s'engageait à ce que son pays n'intervienne pas dans les affaires de l'Europe. Ces quelques principes, amenés à guider la politique extérieure des États-Unis à maintes

[75] *Ibid.*, p. 665-666.
[76] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 82.
[77] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 395.
[78] J. Marcou, « Origin of the name America », art cit., p. 296. J. Marcou, « Sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 597.

reprises jusqu'à nos jours, ont rapidement été qualifiés de « doctrine Monroe ». Cette dernière a connu, au fil du temps, des lectures différentes de la part des autorités et de l'opinion des États-Unis. Ainsi, avec le tournant impérialiste de la politique étrangère étatsunienne au cours de la décennie 1890, la doctrine Monroe prend une nouvelle signification et sert désormais de prétexte pour justifier les interventions militaires qui se multiplient dans les Caraïbes et en Amérique latine. On peut ainsi suggérer que les propos de Jules Marcou auraient pu s'inscrire dans cet état d'esprit. Une lecture de la doctrine Monroe peut se résumer dans cette formule bien connue : « L'Amérique aux Américains » ; que l'Europe se mêle de ses affaires et l'Amérique ne s'occupera pas de celles du Vieux Continent. Le fait de vouloir prouver que le mot *America* n'est pas d'origine européenne mais serait inconsciemment inspiré d'un toponyme nicaraguayen ne pouvait que correspondre à l'esprit de cette lecture[79]. Le fait qu'un Franc-Comtois – certes marié à une Américaine – en ait été à l'origine ne manque toutefois pas de saveur.

2- La réception des travaux de Jules Marcou, entre rejet et émulation

Après avoir tenté d'exposer de la manière la plus objective que possible la pensée de Jules Marcou concernant la prétendue origine indigène du nom de l'Amérique, il serait à présent intéressant de se demander quel accueil a été réservé à cette théorie en Lorraine et aux États-Unis. Peut-on ainsi présupposer que les Étatsuniens y auraient davantage adhéré sous prétexte qu'elle s'accordait bien avec la doctrine Monroe, tandis que les Lorrains auraient nécessairement poussé des cris d'orfraie à la lecture d'une démonstration remettant en cause l'origine déodatienne du nom de l'Amérique ?

En 1888, Jules Marcou rappelle que son premier mémoire sur le sujet avait fait polémique car « on n'aime pas à changer des habitudes séculaires et devenues classiques ». Mais si certains savants ont effectivement fait preuve de sévérité ou de dédain, comme on le verra ci-dessous, le géologue prétend que son mémoire a été très bien reçu par la majeure partie de la communauté scientifique en Espagne, en Amérique latine et aux États-Unis. Il admet en revanche que ses propos ont été plutôt mal reçus en France, en Allemagne et en Italie[80]. Cette affirmation n'a guère de quoi étonner, ces trois derniers pays ayant été d'une manière ou d'une autre impliqués dans l'histoire du « baptême de l'Amérique ». À l'inverse, les ressentiments espagnols à

[79] DESPREZ Julien, « Le nom de l'Amérique vient-il d'Amerigo Vespucci ? », in *The Conversation*, 20 janv. 2022. [En ligne : https://theconversation.com/le-nom-de-lamerique-vient-il-damerigo-vespucci-174281].
[80] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 4.

l'encontre de Vespucci, considéré comme celui qui aurait volé la gloire ayant dû revenir au héros national, demeurent puissants au XIXe siècle.

Marcou cite son ami Pasteur qui aurait affirmé que « toute nouvelle découverte apporte un changement qui sera accepté avec joie par certains, tandis que certains résisteront car ils seront dérangés dans leurs vieilles habitudes ». Cette affirmation s'appliquerait bien dans ce cas précis : si les Américains et les Espagnols semblent avoir accepté sans difficulté la théorie de Marcou, quelques américanistes européens « perturbés dans leurs vieilles habitudes » refuseraient d'admettre l'évidence car cela remettrait en cause tout ce qu'ils avaient écrit jusque-là. « Je m'y attendais dès lors que j'ai écrit mon premier article sur le sujet des *Origines du nom Amérique* en mars 1875 dans *Atlantic Monthly* ». « Mais le temps montrera qui a raison et je crois profondément dans le bon sens commun[81]. »

La théorie de Marcou est en réalité passée relativement inaperçue dans les années ayant suivi sa première publication. Elle est mentionnée mais aussitôt balayée d'un revers de main en 1877 lors du Congrès des Américanistes qui se tient à Luxembourg. Au cours de la décennie 1880, plusieurs articles mentionnent ses travaux mais c'est généralement pour y pointer leurs paradoxes et leur manque de sérieux. L'érudit vosgien Charles Guyot (1845-1930) se montre fort dubitatif sur les travaux de son confrère : « C'est une histoire on ne peut plus bizarre, sur laquelle le dernier mot ne sera sans doute jamais prononcé. […] Nous devons avouer que nous ne sommes pas convaincu (*sic*), et bien d'autres que nous ne manqueront sans doute pas d'adresser à l'auteur les objections qui se présentent en foule contre son système[82]. » Parmi les arguments réfutés par C. Guyot se trouve la question centrale des monts *Amerriques,* connus par les Européens seulement à partir du XIXe siècle. Dès lors, comment imaginer que ce nom ait pu être connu des navigateurs du début du XVIe siècle, au point de le rapporter en Europe et de le populariser à un tel point qu'il en serait devenu le toponyme unique pour désigner tout le Nouveau Monde ? Et le tout sans qu'aucune source écrite n'en fasse mention, ni chez Colomb ni chez Vespucci ? « Hypothèse pour hypothèse, j'aime encore mieux l'ancienne, qui ne voit dans Américc qu'une déviation fortuite du prénom originaire de Vespuce », s'exclame Charles Guyot[83].

Malgré ces objections, les articles de Marcou sont dans le même temps traduits dans plusieurs pays hispanophones (*Bulletin de la Société géographique de Madrid*, *Bulletin de*

[81] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit., p. 673.
[82] GUYOT Charles, *Les Prénoms de Vespuce et l'origine du nom d'Amérique*, Nancy, Berger-Levrault, 1889, p. 1-3.
[83] *Ibid.*, p. 4-5.

l'Institut géographique d'Argentine, etc.) Le fait que le Franc-Comtois termine ses articles en indiquant son lieu de résidence (Cambridge, Massachusetts) est susceptible d'entretenir une certaine ambiguïté en laissant penser qu'il enseignerait à la prestigieuse université Harvard. Certains savants très sérieux se sont ainsi laissé piéger, tel Henry Vignaud qui, bien que réfutant l'essentiel de ses théories, lui voue un certain respect en tant que « professeur de géologie à l'université de Cambridge[84] ». Il ignore que M. Marcou, certes géologue de formation, est en réalité un érudit « à l'ancienne » menant ses recherches en dilettante.

La plupart des spécialistes restent malgré tout très circonspects face aux affirmations de Jules Marcou. Geo C. Hurlbut lui-même n'y croit pas une seconde : « Il n'y a pas d'histoire plus merveilleuse que celle-ci dans l'histoire de l'Amérique, ou dans les Mille et une nuits[85] ! » Pour montrer le manque de sérieux de la thèse de Jules Marcou, Hurlbut se lance dans une démonstration par l'absurde. Il part ainsi du postulat que les initiales SD, GL, NL, MI inscrites dans la marque d'imprimerie de la *Cosmographiæ Introductio* ne signifieraient pas « *Sancti Deodate, Galterus Lud, Nicolaus Lud, Martinus Ilacomylus* » mais « *Sua Doctrina Germanus Librum Non Lotharingus Multiloquax Inveni* » soit : « Par ses propres connaissances, l'Allemand, et non le Lorrain bavard, a fait ce livre. » Par cette phrase, Waldseemüller lancerait une discrète pique à l'encontre de Jean Basin (véritable auteur du nom *America* selon Marcou) mais avec suffisamment d'élégance pour ne pas le blesser. Naturellement, M. Hurlbut ne croit pas un mot de cette théorie totalement absurde qu'il a lui-même échafaudée pour mieux dénoncer les méthodes de travail peu rigoureuses qu'appliquerait Jules Marcou[86].

En dépit des tombereaux de critiques reçus par les travaux du géologue, d'autres érudits lui emboîtent le pas, sans doute séduits par l'audace de sa théorie et peut-être soucieux de laisser eux aussi leur nom dans la longue chaîne bibliographique du « baptême de l'Amérique ». Un autre Français, qui publie sous le pseudonyme de Thomas H. de Lambert de Saint-Bris, propose une thèse assez proche aux États-Unis sous le titre *Discovery of the Origin of the Name of America*. L'idée principale de cet ouvrage publié à New York en 1888 est également que le nom de l'Amérique serait d'origine indigène, même si la provenance n'en serait pas celle dont parle Marcou. Il dériverait plutôt du mot *Amaraca*, nom qu'aurait porté une population précolombienne du sud du Nouveau Monde. *Amaraca* dériverait lui-même de celui d'*Amararu*,

[84] VIGNAUD Henry, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 9, 1912, p. 239-299. Ici, p. 260.
[85] HURLBUT Geo C, « The Origin of the Name "America" », in *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 18, 1886, p. 301-316. Ici, p. 310-313.
[86] HURLBUT Geo C, « The Origin of the Name "America" », in *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 20, 1888, p. 183-196. Ici, p. 189-190.

nom du dieu serpent. Le territoire de ce peuple s'appellerait « *Çan-Amaraca* » et serait situé au sud de la ville de Quito. Il s'agirait d'un territoire sacré, riche en gisements aurifères et attirant de nombreux pèlerins. Ce lieu sacré aurait été le centre d'un vaste empire nommé *Amaraca* et qui se serait étendu sur presque toute l'Amérique du Sud, du Yucatan au 5° latitude Sud, de l'Atlantique au Pacifique. Colomb aurait entendu parler de ce territoire riche et sacré lors de son troisième voyage, ainsi que tous les autres navigateurs à sa suite. Ils auraient alors rapporté ce nom en Europe et l'auraient laissé se diffuser. Vespucci en aurait entendu parler à son tour et aurait placé ce nom sur des cartes lorsqu'il était pilote majeur de la *Casa de Contratatión* à Séville. Le « Gymnase vosgien » aurait cru de bonne foi que le nom « Amérique » venait de Vespucci et aurait donc rédigé le passage du chapitre IX de la *Cosmographiæ Introductio*. Mais en réalité, Vespucci n'aurait été pour rien dans ce toponyme[87].

Citons encore, parmi d'autres, cette théorie alternative émise par un riche industriel chimiste étatsunien, Eben Norton Horsford (1818-1893). En 1892, il prétend que le nom de l'Amérique dériverait en réalité de celui de la Jamaïque, dont le nom n'aurait pas seulement désigné une île au moment où les Européens y ont accosté pour la première fois, mais l'ensemble du Nouveau Monde. Dans les premières mentions de cette île, elle portait en effet des noms variables comme *Tamarique* ou *Ymaiqua*. Le nom de Jamaïque aurait d'abord été adopté par les Algonquins, en référence à la colonisation viking qui aurait été menée par Leif Erikson, fils d'Erik le Rouge. Ce nom se serait ensuite répandu dans tout le continent avant l'arrivée des Européens à la fin du XVe siècle.

Ces théories souvent embrouillées et difficiles à prouver montrent que les recherches autour du nom de l'Amérique peuvent conduire leurs auteurs à privilégier des hypothèses qui ne sont pas uniquement motivées par le désir de faire progresser la science[88]. Certains érudits n'ont pas caché une pointe de condescendance à la lecture de ces thèses, jugées farfelues, fruit des travaux de riches hommes d'affaires n'entendant rien à ces histoires complexes mais disposant de suffisamment de temps libre pour s'y adonner sans le bagage intellectuel nécessaire. Ainsi, Henry Vignaud écrit que E.N. Horsford « consacra sa vie à deux missions, dont l'une seulement, celle de faire une grande fortune, réussit au gré de ses désirs[89] ».

Il nous paraît important de noter que l'apparition de ces différentes théories alternatives, dont nous n'avons cité que quelques-unes parmi celles parues au cours de cette période, semble coïncider avec un agenda en lien avec l'érudition américaniste. C'est en effet au moment où la

[87] Cité par H. Vignaud, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », art cit., p. 266-267.
[88] M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit., p. 12-13.
[89] H. Vignaud, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », art cit., p. 270-271.

Société des Américanistes décide de tenir un congrès international tous les deux ans que ces hypothèses émergent véritablement. Le premier article de Jules Marcou paraît en 1875 soit l'année du premier congrès organisé à Nancy. Les années 1890 et 1892 constituent ainsi une sorte d'acmé, avec la tenue des congrès de Paris puis de Huelva, combinée au contexte des célébrations du quatrième centenaire du premier voyage de Colomb dans le Nouveau Monde. Au cours de ces deux congrès, les différentes théories citées ci-dessus sont débattues par les américanistes du monde entier, contribuant ainsi à braquer les projecteurs sur leurs auteurs. Il paraît difficile de ne pas voir dans ces théories ce que nous appellerions de nos jours un « coup médiatique » quand bien même elles étaient généralement rejetées sans la moindre concession[90]. Le congrès de Paris tenu en octobre 1890 a ainsi abouti à une sèche réfutation des thèses de MM. Marcou et Saint-Bris[91]. Celui organisé dans le couvent de la Rabida dans la province de Huelva en octobre 1892 a fait de même pour d'autres théories[92]. Au-delà des simples considérations scientifiques, l'enjeu n'est alors pas mince puisqu'il s'agit d'établir si l'Amérique a un nom originaire du Vieux ou du Nouveau Monde. Dans un contexte de très forte montée en puissance des États-Unis, menaçant de détrôner les positions européennes dans de nombreux domaines, les élites culturelles du Vieux Continent n'ont guère envie de prendre cette affaire à la légère.

Il convient à présent de se demander quel regard ont porté les érudits lorrains de la Société philomatique vosgienne sur ces nouvelles théories et en particulier sur celle de M. Marcou. La question peut légitimement se poser dans la mesure où les membres de cette société savante semblent concernés au premier chef par l'issue de ce débat ; si Vespucci n'était pas à l'origine du nom de l'Amérique, alors Saint-Dié peut-elle continuer à se présenter comme le lieu où ce nom a été inventé ? Quels arguments ont pu faire valoir les « philomates » face aux tentatives de déstabilisation du mythe de la naissance du nom de l'Amérique dans la petite ville vosgienne ?

Comme on vient de le mentionner, un grand nombre de ces théories ont été émises autour de 1890/1892, en lien avec les célébrations colombiennes. Or, Saint-Dié est alors impliquée dans la future Exposition universelle de Chicago, officiellement intitulée « *Columbian World's Fair* » ou « *World's Columbian Exposition* » et qui doit se tenir du 1er mai au 30 octobre 1893. Il serait donc malvenu que la participation de la cité vosgienne à cet événement majeur soit

[90] *Ibid.*, p. 269-270.
[91] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 395.
[92] H. Vignaud, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », art cit., p. 269-271.

assombrie par la diffusion de théories iconoclastes reléguant le « Gymnase vosgien » à un rôle de simple relais d'un nom qui aurait existé déjà bien avant 1507.

Ce contexte explique pourquoi Henri Bardy monte au créneau pour défendre ce qui lui semble être l'explication la plus simple et la plus logique. Il « ne comprend pas qu'on ait dépensé tant d'érudition, tant d'artifices, tant de peines et de laborieux efforts, à chercher une autre origine au nom d'Amérique[93] ». Le président de la Société philomatique vosgienne se range donc de bonne grâce aux conclusions des Congrès des Américanistes de 1890 et 1892. Déodatien d'adoption, il n'a aucun mal à reconnaître qu'il mettra un point d'honneur à défendre tout ce qui peut promouvoir l'histoire de sa cité. C'est pourquoi il place sur le devant de la scène un autre travail qui lui semble nettement plus digne d'intérêt que ceux de Jules Marcou et de ses épigones ; il s'agit d'un article publié en octobre 1892 dans la revue new-yorkaise *Harper's Monthly Magazine*. L'auteur en est Frank H. Mason, un diplomate originaire de l'Ohio qui exerce alors les fonctions de Consul général des États-Unis à Francfort. Il connaît bien la France pour avoir été en poste à Marseille de 1884 à 1889. On ignore encore dans quelles circonstances il est entré en contact avec les élites de Saint-Dié mais il s'est rendu sur place, s'est fait expliquer l'histoire du « Gymnase vosgien » par Henri Bardy et a pris quelques photographies. Une analyse plus poussée des archives de la Société philomatique vosgienne permettrait peut-être d'en savoir davantage. Toujours est-il qu'il rédige un article, publié là encore selon une parfaite synchronisation avec la tenue du Congrès des Américanistes de Huelva du 1er au 6 octobre 1892, soit quatre cents ans presque jour pour jour après que Colomb a posé pour la première fois le pied à Guanahani. Frank Mason a parfaitement conscience que cette histoire est « un objet qui est peu familier aux Américains, et le quatrième centenaire de la découverte de Colomb semble être le moment idéal pour résumer en substance ce que l'on sait[94] ».

Son article est truffé d'erreurs factuelles, y compris en tenant compte de ce qui était déjà connu à cette époque. Mais qu'importe : il confirme que c'est bien à Saint-Dié que le nom de l'Amérique a été inventé. Il crée même pour l'occasion une nouvelle expression très poétique en désignant Saint-Dié comme étant le lieu abritant les « fonts baptismaux » de l'Amérique. Il n'en faut pas plus pour plaire au président Bardy, qui propose au Comité de sa société d'accorder à ce diplomate tombé du ciel le titre de membre correspondant : « M. Mason n'est plus un étranger pour le pays dont il a étudié le passé avec tant de soin, et nous ne saurions mieux lui témoigner notre estime et notre reconnaissance qu'en l'attachant plus étroitement à nous par le titre de membre correspondant. En devenant notre collègue, M. Frank Mason pourra

[93] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 389.
[94] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit., p. 651.

représenter d'une manière plus efficace la *Société philomatique* à l'Exposition universelle de Chicago[95]. » Quelques années plus tard, M. Bardy se félicite du fait que sa ville d'adoption ait pu représenter dignement la France à Chicago : « Nous pouvons avoir la patriotique satisfaction de dire que c'est bien ici, dans notre ville de Saint-Dié, qu'a eu lieu le baptême de l'Amérique, dénommée et tenue sur les fonts par les savants géographes et humanistes du Gymnase vosgien[96]. »

Certains membres de la Société philomatique vosgienne estiment toutefois possible de pouvoir concilier la théorie de Jules Marcou avec le fait que Saint-Dié soit bien le lieu des « fonts baptismaux » de l'Amérique. E. Beauvois, membre correspondant résidant à Corberon (Côte-d'Or) pense en effet que ces deux affirmations « ne sont pas aussi séparées qu'elles paraissent l'être ». Sans remettre en cause l'invention du « Gymnase vosgien », il admet que certains éléments de l'argumentaire de Jules Marcou mériteraient que l'on s'y intéresse. Cela ne diminuerait en rien la proposition faite à Saint-Dié en 1507 ; que le nom de l'Amérique provienne du prénom d'un navigateur ou qu'il dérive d'un toponyme indigène, cela n'enlève rien au fait que c'est bien le « Gymnase vosgien » qui l'a imprimé pour la première fois et lui a permis de connaître cet incroyable destin[97].

Une fois passés le « moment » 1892 et l'Exposition de Chicago, les débats autour de l'origine du nom de l'Amérique commencent à se faire moins nombreux et moins virulents, sans toutefois disparaître complètement[98]. Ils reprennent néanmoins une certaine vigueur autour de l'année 1911, dans le contexte des fêtes franco-américaines organisées à Saint-Dié. Le Franco-étatsunien Henry Vignaud, diplomate attaché à l'ambassade des États-Unis à Paris, est l'un des invités de marque de ces célébrations qui se tiennent en juillet 1911. Il fait paraître un article dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris,* dont un condensé est publié peu de temps après dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*[99], avec qui il est en contact épistolaire depuis une quinzaine d'années. Également président de la Société des Américanistes de Paris, H. Vignaud connaît mieux que quiconque les différentes controverses diffusées depuis vingt ans à propos d'une possible origine indigène du nom de l'Amérique, thèses qu'il a toujours rejetées avec un certain mépris.

En revanche, le secrétaire de la Société philomatique, René Ferry qui en est également le principal animateur depuis le retrait de M. Bardy en 1907, est loin d'être aussi imperméable

[95] « Compte-rendu de la séance du comité du 12 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit*., p. 387.
[96] « Procès-verbal de la séance du comité du 9 août 1894 », in *BSPV*, n° 20, 1894-1895, p. 281-282.
[97] « Procès-verbal de séance du comité du 12 mars 1893 », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 407-408.
[98] H. Vignaud, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », art cit., p. 269-270.
[99] H. Vignaud, « Américic Vespuce. Ses voyages et ses découvertes devant la critique », art cit.

aux théories naguère portées par le géologue franc-comtois décédé en 1898. Partant du principe (erroné) que Vespucci se serait appelé à l'origine Alberigo (latinisé en *Albericus*), M. Ferry avance que le Florentin aurait adopté le prénom Amerigo seulement à partir de 1503, à l'issue de son troisième voyage. C'est le fait d'avoir été en contact avec les Indiens *Ammeriques* qui l'aurait incité à changer de prénom en souvenir de son expédition. La suite de l'explication de M. Ferry diffère ensuite fort peu de ce qu'avait avancé Jules Marcou plus de vingt ans auparavant[100].

Les idées de ce dernier continuent leur chemin longtemps encore sur les deux rives de l'Atlantique. Certains spécialistes continuent à les promouvoir tandis que d'autres croient utile de les réfuter encore et toujours. C'est ce que fait Madison Beeler au début des années 1950 en montrant encore une fois leur incohérence. Comme on l'a déjà mentionné, M. Marcou trouvait illogique que le concepteur du mot *America* décide de créer ce nom à partir du prénom de Vespucci et non de son patronyme. Pour M. Beeler, suivant l'incontournable A. von Humboldt, pas besoin d'être grand clerc pour constater qu'*America* sonne bien mieux à l'oreille que *Vesputia* ou *Vespuccia*. C'est donc pour une question d'euphonie que le prénom aurait été préféré au nom de famille du navigateur. L'inventeur du nom de l'Amérique aurait choisi de s'inspirer du prénom Amerigo, qui était suffisamment rare à l'époque pour retenir l'attention du cénacle de Saint-Dié pour son caractère particulièrement plaisant et original. Cet argument de Marcou ne pouvait donc prouver une quelconque connaissance préalable du mot *Ammerique* par les membres du « Gymnase vosgien » avant qu'ils ne se décident à l'imprimer[101].

Au cours des années 1960, force est de constater qu'il existe encore des auteurs pour défendre les thèses de Jules Marcou près d'un siècle après leurs premières publications[102]. Ainsi, Joy Rea publie un article pour tenter de réhabiliter la thèse faisant du nom *America* un

[100] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 133-135.
[101] M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit., p. 7.
[102] On pourrait par exemple citer BERNARDINI-SJŒSTEDT Armand, *Christophe Colomb*, Paris, Les Sept Couleurs, « Nouvelle bibliothèque historique », 1961, p. 248-253. L'auteur reprend et développe les thèses de Marcou ; il serait selon lui étonnant d'imaginer que les marins ayant navigué le long de l'Amérique centrale entre 1497 et 1507 se soient contentés de l'appeler du nom trop général de « Nouveau Monde ». Pour l'auteur, Colomb a bien nommé ces terres du nom de « *Beragua* » ou « *Veragua* » (les lettres B et V étant indistinctes en espagnol), un nom probablement d'origine caraïbe. Il tente laborieusement de démontrer que cette évolution (pour le moins étrange) est linguistiquement tout à fait plausible : « *terra de Beragua* » aurait donné « *terra d'Aberagua* ». Puis, « *Aberagua* » serait devenu « *Ameragua* », la substitution de la lettre M à la lettre B étant fréquente (comme le montre le passage d'Alberigo à Amerigo). Il ne restait alors qu'à transformer « *Ameragua* » en « *America* ». Selon l'auteur, Waldseemüller, depuis la petite ville de Saint-Dié située loin à l'intérieur des terres, aurait entendu parler du nom « *America* », version déjà maintes fois déformée du nom « *Beragua* » et aurait cherché à comprendre l'origine de ce nom. Ne connaissant pas le cheminement ayant abouti à ce mot, il aurait imaginé une association avec Amerigo/Alberigo Vespucci, connu alors pour son *Mundus Novus*. Waldseemüller aurait choisi cette association entre « America » et « Amerigo » parce que ce dernier aurait été un protégé de René II et que le cartographe voulait ainsi plaire au duc de Lorraine.

toponyme d'origine indigène. La thèse développée par ce professeur à l'Université Stephen F. Austin au Texas est que le fameux passage du chapitre IX de la *Cosmographiæ Introductio* ne signifierait pas que l'auteur de ce livret soit automatiquement le créateur du nom *America*, contrairement à ce que la plupart des érudits ont propagé de manière implicite depuis près de deux siècles. En effet, ce passage pourrait aussi bien être compris comme une simple explication du fait que le Nouveau Monde soit nommé *America*, sans pour autant vouloir dire que l'auteur de la plaquette en soit nécessairement l'inventeur. Il est simplement écrit qu'il n'y a aucune raison de s'y opposer[103]. Ce passage ne ferait que dresser le constat d'un nom déjà existant[104].

Par ailleurs, J. Rea n'est pas d'accord avec l'explication de Madison Beeler à propos de la construction du nom du Nouveau Monde à partir du prénom du navigateur, au lieu de son patronyme. Il existerait en effet une règle, déjà évoquée par Jules Marcou : les territoires sont nommés à partir de prénoms uniquement lorsqu'il s'agit de rendre hommage à un prince. Dans le cas d'un explorateur, c'est le nom de famille qui doit primer. Waldseemüller aurait donc « forcé l'explication » du nom du Nouveau Monde en lui appliquant, au mépris des convenances, le prénom de Vespucci pour qu'il coïncide avec le nom d'*Ammerique*[105]. Mais l'explication de Joy Rea est tout à fait anachronique : l'inventeur du nom de l'Amérique ne pouvait ignorer une règle qui n'existait pas encore dans les débuts de l'âge des découvertes. Cette règle consistant à choisir un prénom uniquement pour les princes ne s'est en effet formalisée que bien plus tard, aux XVIIIe et XIXe siècles.

À l'appui des théories de Jules Marcou, Joy Rea disserte autour du nom « *Serica* » (pays de la soie) placé en Asie sur la carte de Bartholomé Colomb. Son frère, en entendant parler de la chaîne de montagnes des « *Amerriques* », aurait pensé que cela correspondait à un nom qu'il connaissait, « *Serica* ». En effet, la prononciation du mot *Amerriques* par les indigènes Caraïbes se ferait en rendant le premier « a » presque inaudible. Christophe Colomb aurait donc entendu « *(a)merica* » et aurait compris « Serica[106] ».

Les arguments de Joy Rea sont à leur tour critiqués un à un par Zoltan Farkas, qui défend Madison Beeler dans la même revue au sein de laquelle ses propres arguments avaient été développés quelques années auparavant : « Les arguments de Rea sont émotionnellement attirants mais non convaincants » ; « Il est difficile de comprendre pourquoi Rea s'en est pris

[103] Le passage entier est rédigé ainsi : « Une quatrième partie du monde a été découverte par Americo Vespucci comme on le dira dans les pages suivantes : et je ne vois pas pourquoi on s'opposerait à ce que cette terre soit appelée, à partir du nom de celui qui l'a découverte, Americo, homme à l'intelligence pénétrante, Ameri-gê, terre d'Americo, soit America, puisque c'est de noms de femmes que l'Europe et l'Asie ont tiré leur nom. »
[104] REA Joy, « On the Naming of America », in *American Speech*, n° 1, vol. 39, 1964, p. 42-50.
[105] *Ibid.*, p. 43.
[106] *Ibid.*, p. 46-49.

particulièrement aux travaux de Beeler et a ignoré tous les autres historiens qui ont glosé sur ce nom[107]. »

Quant à Albert Ronsin, il balaye d'un revers de main, dans l'ensemble de ses ouvrages et articles consacrés au sujet de la dénomination de l'Amérique, toutes les théories alternatives ayant été formulées depuis un siècle : « Sur un tel sujet, il y aura toujours pour les imaginatifs, un plaisir subtil à rompre des lances contre la tranquille beauté des évidences[108]. » Répondant à l'argument de Jules Marcou sur le fait d'avoir choisi d'utiliser le prénom plutôt que le nom du Florentin, il oppose une fois encore ce qu'en disait Humboldt : *America* sonne mieux que *Vesputia* ou *Vespuccia* et ce mot est aussi plus proche phonétiquement d'*Asia* et *Africa*. M. Ronsin ajoute qu'au début du XVIe siècle, les individus auraient été davantage appelés par leur prénom plutôt que par leur nom, tout du moins dans les campagnes ; il est possible que les savants du « Gymnase vosgien » aient conservé cet usage qui était certainement en application dans une petite ville comme Saint-Dié[109]. Cet argument ne peut toutefois être retenu : l'un des cartouches de la *Carta marina* de 1516, situé près du Brésil, stipule que cette terre a été découverte d'abord par Colomb, puis par Cabral, enfin par Vespucci. Waldseemüller utilise donc bien des noms de famille pour désigner les navigateurs.

Au vu de ce qui vient d'être présenté, il apparaît que la défense ou la remise en cause des nombreuses théories alternatives sur l'origine du nom de l'Amérique ont finalement peu à voir avec l'origine géographique de celles et ceux qui les ont formulées : les Étatsuniens n'ont pas davantage défendu les idées de Jules Marcou sous prétexte qu'elles pouvaient correspondre à l'esprit de la doctrine Monroe. Inversement, on a vu que certains érudits lorrains avaient pu être séduits par ces nouvelles idées. D'une manière générale cependant, la polémique lancée par le géologue franc-comtois et prolongée par d'autres chercheuses et chercheurs à propos d'une possible origine indigène du nom de l'Amérique n'aura finalement convaincu qu'une poignée d'érudits, faute d'arguments solides et d'une méthodologie rigoureuse. En revanche, elle aura eu pour effet collatéral d'alimenter un grand nombre de chroniques destinées au grand public, notamment dans la presse, toujours très friande de théories alternatives. Cet exemple nous aura permis de montrer à quel point tout ce qui touche à Vespucci demeure sujet à polémiques, un demi-millénaire après sa mort. Une grande part de sa vie reste hors d'atteinte par manque de

[107] FARKAS Zoltan J., « The Challenge of the Name America », in *Names - Journal of the American Name Society*, vol. 13, mars 1965, p. 11-18. Ici, p. 14-15.
[108] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 81-82.
[109] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [1979], p. 118.

documentation. Non seulement rien n'est parvenu à prouver jusqu'à nos jours que l'explorateur avait pu d'une quelconque manière collaborer avec les chanoines de Saint-Dié ou même être au courant de leurs activités, mais on peut aussi affirmer que les travaux effectués en Lorraine en 1507 ont été à l'origine de la violente disgrâce ayant touché la mémoire du Florentin jusqu'à nos jours. Après avoir évoqué les débats historiques concernant les possibles liens qui auraient existé entre ce dernier et le cénacle de Saint-Dié, il importe à présent de faire le point sur ce que les historiennes et historiens ont écrit, depuis 1875, à propos de cette petite ville des Vosges, dans le contexte de l'invention du nom de l'Amérique.

II) Saint-Dié et le nom de l'Amérique

La quasi-totalité des travaux qui ont évoqué d'une manière ou d'une autre l'histoire de la première dénomination de l'Amérique citent invariablement le nom de Saint-Dié, dans les Vosges. Il ne s'agit parfois que d'une simple allusion mais cela va souvent plus loin. Des passages entiers peuvent ainsi être consacrés à la ville. Nous avons relevé trois grands types de raisons pour lesquelles Saint-Dié était évoquée par les historiennes et historiens dans ce cadre du « baptême de l'Amérique » ; il peut d'abord s'agir simplement de présenter la ville en tant que « décor », élément de contexte jugé nécessaire pour donner au lecteur, souvent de façon bucolique, l'impression d'y être. L'un des ressorts les plus utilisés est alors celui du « village obscur » perdu au fin fond des sombres forêts vosgiennes, là où l'invention du nom de l'Amérique paraît avoir été bien incongru. Le second type de développement concernant Saint-Dié consiste à demander s'il est bien sérieux de penser qu'une telle invention ait réellement pu être issue d'un tel endroit ; plusieurs historiennes et historiens ont ainsi glosé pour tenter de démontrer que cette petite ville n'avait pas pu être le véritable lieu du « baptême de l'Amérique ». Un troisième type de développement consiste à tenter d'établir l'identité exacte de l'auteur du nom *America* parmi les membres du cénacle de Saint-Dié.

A) Saint-Dié est-elle un « village obscur » à l'écart de la civilisation ?

En lisant les propos de Stefan Zweig cités en exergue de ce chapitre, ainsi que ceux de bien d'autres érudits, on pourrait imaginer que Saint-Dié était un lieu totalement isolé, perdu aux confins des profondes forêts vosgiennes et à l'écart de toute civilisation. John Boyd Thacher écrit en 1896 : « Les Vosges sont une chaîne de montagnes situées dans le nord-est de la France, courant en direction du Nord le long de la rive gauche du Rhin. Elles regardent la Suisse alors qu'elles commencent leur ascension non loin de Bâle et, tandis qu'elles courent vers le Nord,

elles regardent vers la France à l'Ouest et vers l'Allemagne à l'Est. Elles serrent dans leurs fortes mains le sel gemme et les minerais d'argent et de cuivre qu'elles ont cédé pendant des siècles, à contrecœur, au patient mineur. Sur leur versant oriental, elles nourrissent la vigne à mi-chemin de leur sommet et, sur leur versant occidental, de puissants cours d'eau alimentent la meule et les fuseaux d'industrieux moulins. Des montagnes si nourricières et aux bras si besogneux ont des missions à accomplir et leurs pentes sont les témoins de grandes réussites. Ces Vosges ont été nommées avec bonheur les "fonts baptismaux de l'Amérique" car c'est ici que le Nouveau Monde a reçu son nom pour la première fois et c'est en raison de leurs relations étroites entre territoires proches que ce nom s'est rapidement diffusé et a été adopté pour toujours[110]. » Il ajoute : « Ainsi fut réunie, en un lieu éloigné du bruit distrayant du monde, cette fameuse coterie d'hommes de lettres et de savants à laquelle était permise la sensation inconnue de donner à un monde nouveau son appellation et de le baptiser (*christening*) de son inoubliable nom[111]. » Thacher enfonce le clou : « Voilà donc cette simple phrase composée par un géographe inconnu et imprimée dans une ville obscure d'un coin reculé de la Terre, qui baptisa (*christened*) un monde nouveau et y fixa pour toujours son nom à la sonorité agréable. Depuis la fondation du monde, de grandes choses sont venues d'endroits insignifiants (*mean places*[112]) ».

Après la découverte de la mappemonde de 1507, Fischer et von Wieser évoquent une publication dans un « petit village perdu des Vosges[113] ». Cette représentation a largement inspiré les récits en quête de mystère : comment une invention aussi extraordinaire que celle de l'Amérique a-t-elle pu surgir d'un endroit aussi perdu que ce petit village ? L'historien germano-étatsunien Charles G. Herbermann exprime assez bien ce type de représentation en écrivant que « l'histoire de l'œuvre de Waldseemüller est véritablement une romance ; le fait que ce ne soit ni des papes, ni des empereurs, ni des explorateurs, ni des voyageurs mais un pur érudit allemand dans un obscur village en Lorraine qui soit devenu le parrain (*godfather*) du continent découvert par Christophe Colomb, est vraiment une histoire étrange[114] ». En 1953 encore, Madison S. Beeler écrit : « La scène nous transporte maintenant dans une petite principauté sur le versant occidental des montagnes vosgiennes en Lorraine, à la frontière entre

[110] J.B. Thacher, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, *op. cit.*, p. 115.
[111] *Ibid.*, p. 121.
[112] *Ibid.*, p. 146.
[113] HERBERMANN Charles G. (éd.), *The Cosmographiæ Introductio of Martin Waldseemüller, followed by the four voyages of Amerigo Vespucci, with their translation into english ; in which are added Waldseemüller's two world maps of 1507 with an introduction by prof. Joseph Fischer S.J. and prof. Franz von Wieser*, New York, The United States catholic historical society, 1907, p. 1.
[114] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit. Ici, p. 321.

l'Allemagne et la France. Dans cette ville de Saint-Dié s'était réuni, sous l'autorité du duc René II qui portait le titre ronflant de roi de Jérusalem et de Sicile, un petit groupe de savants et humanistes qui s'était surnommé le Gymnase vosgien[115]. » Cette représentation n'est d'ailleurs pas l'apanage de chercheurs étrangers, particulièrement étatsuniens, qui ne connaitraient pas Saint-Dié et s'en seraient fait une vision caricaturale ; des historiennes et historiens lorrains peuvent tout à fait tenir des propos similaires. Ainsi, dans sa thèse consacrée au chapitre de Saint-Dié au XVIe siècle, Marie-Hélène Renaut parle de « Saint-Dié, petite bourgade perdue dans les forêts des Vosges » qui pendant un temps « éclipsa Nancy[116] ».

Plusieurs chercheuses et chercheurs ont néanmoins remis en cause – ou tout au moins nuancé – cette vision romantique d'un petit territoire totalement à l'écart de toute civilisation. Lucien Gallois insiste notamment sur le fait que René II était loin d'avoir été un souverain replié sur son duché de Lorraine et peu concerné par ce qui se passait à l'extérieur. Bien au contraire : son destin était très imbriqué avec celui de nombreux territoires, notamment en Italie où il a exercé la fonction de condottiere, du fait de son héritage de la maison d'Anjou. Il a entretenu d'étroites relations avec plusieurs rois de France qui l'ont dissuadé de persévérer dans la revendication de cet héritage angevin. Il a assisté personnellement au sacre de Charles VIII et Louis XII et les a accompagnés à Paris. Il entretenait des rapports diplomatiques avec de nombreux souverains[117].

Le médiéviste déodatien Damien Parmentier a également montré que les échanges de toutes natures entre Saint-Dié et l'Alsace (notamment Strasbourg) étaient très réguliers à cette époque et que le massif vosgien ne constituait absolument pas un obstacle. Il rapporte ainsi une anecdote selon laquelle des chanoines déodatiens envoyaient des échantillons de leur urine à Strasbourg pour les faire analyser par des médecins compétents[118]. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que l'idée d'*America* soit née et/ou se soit concrétisée à Saint-Dié : bien qu'étant effectivement une petite ville aux confins de la Lorraine et de l'Alsace, elle n'en restait pas moins située sur les routes commerciales entre ces deux espaces. En outre, si l'on a coutume d'évoquer les flux dans le sens Est/Ouest, Damien Parmentier souligne également l'importance des liens Nord/Sud. Saint-Dié était en effet située sur la route entre Venise et Paris, lui permettant d'être un lieu de contact avec des intellectuels qui effectuaient régulièrement ce

[115] M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit., p. 4.
[116] RENAUT Marie-Hélène, *Une seigneurie ecclésiastique au XVIe siècle : le chapitre de Saint-Dié*, Thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1988, (dactyl.), p. 44.
[117] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit., p. 68.
[118] PARMENTIER Damien, *Église et société en lorraine médiévale. Le chapitre et la collégiale de Saint-Dié*, Paris, Messene, « Religio Memori », 1997, p. 164.

trajet[119]. Saint-Dié n'était donc pas le petit village isolé et perdu au fin fond des forêts vosgiennes que de nombreux auteurs se sont plu à décrire.

L'étude des sources ayant servi à réaliser les cartes de Waldseemüller (et en particulier la *Carta Marina*) effectuée par Chet van Duzer a permis de confirmer ces propos. L'universitaire étatsunien a en effet montré que le cénacle de Saint-Dié disposait d'ouvrages nombreux et très récents, prouvant ainsi que la petite ville pouvait avoir accès à une documentation à jour, comme des cartes manuscrites ou des récits des derniers voyages, des gravures représentant des paysages et des animaux exotiques, etc. Saint-Dié n'était donc pas un isolat par rapport au reste du monde, au contraire[120].

Malgré ces nuances apportées par plusieurs chercheurs, il semble que des auteurs aient conservé de la Saint-Dié-des-Vosges contemporaine une représentation digne d'une image d'Épinal, comme si peu de choses y avaient changé depuis 1507. Nous reproduisons ci-après un passage d'un livre à succès de Toby Lester dans sa traduction française : « Le *gymnasium* s'établit à Saint-Dié, tranquille paroisse dans les montagnes des Vosges, à une centaine de kilomètres de Strasbourg. À l'époque, Saint-Dié était la capitale religieuse et administrative du duché de Lorraine – le front est des terres francophones d'Europe. La ville s'appelle aujourd'hui Saint-Dié-des-Vosges et jouit d'un site idyllique : un bassin montagneux naturel entouré de collines planté de pins et traversé par les flots rapides et limoneux de la Meurthe. En dehors de la ville proprement dite, le bassin contient une mosaïque de forêts et de pâturages qui, vue d'un quelconque des sommets voisins, se révèle être une somptueuse étude des nuances de vert. La pluie et le brouillard s'y attardent souvent, et les cloches de la collégiale sonnent l'heure comme elles le font depuis des siècles. Le lieu est paisible et invite à la contemplation[121]. » John Hessler présente également Saint-Dié en des termes qui fleurent bon le pittoresque : « Il n'y a peut-être pas de meilleur cadre pour une histoire mystérieuse prenant place au Moyen Âge ou à la Renaissance que dans les montagnes des Vosges, au nord-est de la France. […] Ici, au fin fond des montagnes bordant le fleuve et formant sa grande et fertile vallée, dans la petite ville cathédrale de Saint-Dié, Martin Waldseemüller (1475-1522) (*sic*) et Matthias (*sic*) Ringmann (1482-1511) ont conçu ce qui allait devenir l'une des cartes les plus célèbres, les plus

[119] « Table ronde : pourquoi Saint-Dié-des-Vosges et non pas la vallée du Rhin comme lieu d'édition de la *Cosmographiæ Introductio* ? » in *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, *op. cit.*, p. 64-65.
[120] HESSLER John W. et VAN DUZER Chet, *Seeing the world anew : the radical vision of Martin Waldseemüller's 1507 & 1516 world maps*, Delray Beach, Levenger Press/Library of Congress, 2012, p. 68.
[121] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009], p. 417.

recherchées et les plus mystérieuses de l'histoire de la cartographie, une carte devenue célèbre sous le nom de "certificat de naissance de l'Amérique"[122]. »

Le regard ainsi porté par un certain nombre de chercheuses et de chercheurs étatsuniens sur Saint-Dié depuis le XIXe siècle est révélateur d'une forme typiquement américaine de médiévalisme. Dans un pays qui n'a pas lui-même connu le Moyen Âge (que nous concevons dans la présente étude selon des bornes chronologiques très étirées, au sens du « long Moyen Âge » que Jacques Le Goff faisait courir jusqu'au milieu du XVIIIe siècle), « l'avant devient l'ailleurs » (William Blanc). Tout ce qui, en Europe, précède la naissance des États-Unis se transforme ainsi en une sorte de flou anhistorique, détaché d'une chronologie précise[123]. Partant de ce postulat, il est aisé de comprendre que certains auteurs étatsuniens aient fait preuve d'un certain nombre de biais consistant à présenter la petite ville de Saint-Dié, dans les Vosges, comme un lieu où le temps s'était arrêté dans une sorte de paradoxe spatio-temporel.

On aura pu constater à quel point les représentations concernant la ville de Saint-Dié au tournant du XVIe siècle ont été marquées par un certain nombre de stéréotypes dans de nombreuses recherches consacrées à l'histoire de la dénomination de l'Amérique. Si certains auteurs modernes, à l'instar de Stefan Zweig, ont parlé d'un « obscur village » éloigné de toute civilisation, d'autres ont au contraire estimé que Saint-Dié avait connu une période extrêmement brillante, au point qu'Albert Ronsin a pu qualifier cette petite cité d'« Athènes lorraine[124] ». Si cette expression nous paraît quelque peu exagérée, il faut se départir de l'image de profond isolement qui aurait caractérisé la Saint-Dié de la fin du Moyen Âge.

Le second type de développement rencontré dans les ouvrages mentionnant cette ville dans le contexte de l'histoire du mot *America* consiste à se demander s'il est vraisemblable d'imaginer qu'un tel lieu puisse bien avoir été l'endroit où ce toponyme avait effectivement été imprimé pour la première fois.

B) Le mot America *a-t-il réellement pu être imprimé pour la première fois à Saint-Dié ?*

Cette question a très tôt intéressé les chercheuses et les chercheurs, qui se sont demandé si une petite ville comme Saint-Dié, même dotée d'une imprimerie, avait vraiment pu être le lieu

[122] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 1.
[123] BLANC William, « États-Unis » in *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire*, *op. cit.*, p. 141-148.
[124] RONSIN Albert, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1962, (dactyl.), p. 26. M. Ronsin a d'ailleurs lui-même emprunté cette expression, sans lui rendre justice, à Nestor Denis, journaliste au *Mémorial des Vosges*. Voir *L'Est Républicain*, 3 mai 1898, p. 3.

d'impression des premiers documents mentionnant le mot *America*. Ces réserves n'ont pas réellement concerné la *Cosmographiæ Introductio* ni même la petite carte en fuseaux dite *Globus Mundi* ; leurs dimensions modestes les auraient rendus assez faciles à imprimer, même dans un petit atelier. Seul Damien Parmentier a fait part, concernant la plaquette, de certaines réserves[125]. C'est bien davantage à propos du grand planisphère nommé *Universalis Cosmographia* que se sont cristallisé les doutes des spécialistes, dès la redécouverte de ce document exceptionnel en 1901.

L'année précédente, Lucien Gallois ne voyait pas d'objection au fait que les cartes qui accompagnaient la *Cosmographiæ Introductio* aient été imprimées à Saint-Dié, leur conception ne lui paraissant pas plus compliquée que la gravure des figures présentes dans les pages de la plaquette, qui est indiscutablement éditée dans les Vosges[126]. Or, L. Gallois a alors à l'esprit la petite carte en fuseaux qu'il a identifiée dix ans auparavant. Il ne peut encore se représenter les dimensions de la mappemonde qui ne sera retrouvée que l'année suivante. S'il avait eu sous les yeux ce document hors norme, son jugement aurait peut-être été moins affirmatif. S'il était en effet concevable que la *Cosmographiæ Introductio*, voire le petit globe en fuseaux, aient pu être imprimés dans l'atelier de Vautrin Lud, cela le devenait beaucoup moins concernant une carte d'1,20 sur 2,40 mètres en douze feuilles à assembler à partir de bois gravés avec une très grande virtuosité. C'est ce qui explique que, dès la redécouverte de cette carte, les savants font part de leur circonspection[127]. En effet, un certain nombre d'entre eux ne semble pas considérer comme une preuve suffisante le fait que Waldseemüller ait lui-même mentionné à deux reprises le fait que ses cartes ont été imprimées à Saint-Dié[128].

Charles G. Herbermann avance un argument important en faveur d'une impression à Strasbourg. Dans une lettre du 12 août 1507, l'abbé Jean de Trittenheim dit y avoir acheté pour un prix modique une carte et un globe représentant les terres nouvellement découvertes jusqu'au 50°S par l'« espagnol (*sic*) Amerigo Vespucci ». La coïncidence est frappante et il est généralement admis par les historiennes et historiens que l'achat évoqué par cet ecclésiastique

[125] D. Parmentier, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », art cit., p. 19. Ces réserves ont déjà été développées au chapitre 2 de la présente thèse, p. 121-122 et nous n'y reviendrons donc pas ici.

[126] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit. Ici, p. 77.

[127] Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 und die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*, p. 17. SHIRLEY Rodney W., *The Mapping of the World*, London, New Holland (Publishers) Ltd., 1993, p. 29. J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 11-12.

[128] Fischer et von Wieser pensent néanmoins possible qu'une fois les bois gravés à Strasbourg, ceux-ci aient été rapportés à Saint-Dié pour y être imprimés. Joseph Fischer et Franz von Wieser (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 un die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, *op. cit.*, p. 18.

correspond aux cartes créées quelques mois auparavant par le cénacle de Saint-Dié. Trittenheim prétend que les cartes ont été faites à Strasbourg. Dès lors, on peut soit penser qu'il s'est trompé (ce qui serait tout à fait compréhensible s'il les a achetées lui-même à Strasbourg) soit qu'il dit la vérité. En effet, selon Herbermann, la mappemonde de Waldseemüller est « artistiquement et techniquement si parfaite qu'il semble peu probable que des hommes capables de faire un tel travail se trouvent dans un simple village comme Saint-Dié. Il n'est donc nullement improbable que la carte ait été gravée à Strasbourg, la ville la plus proche, et le siège de plusieurs imprimeurs renommés[129] ».

Pour John Hessler, le fait que l'*Universalis Cosmographia* ait été imprimée à mille exemplaires ne plaiderait pas en faveur de Saint-Dié. Si ce chiffre, avancé par Waldseemüller lui-même, est exact, alors il ne serait pas possible que la grande carte de 1507 ait été imprimée dans un petit atelier artisanal comme celui de Vautrin Lud à Saint-Dié. Le chercheur étatsunien avoue cependant ne pas savoir, dans ce cas, où l'impression aurait pu avoir lieu[130]. En revanche, Marguerite Ragnow, conservatrice à la Bibliothèque James Ford Bell de l'Université du Minnesota, souligne qu'il n'existe aucune preuve des limites des presses de Saint-Dié. Si l'intention originale de Vautrin Lud était de créer sa propre édition de la *Cosmographie*, on ne voit pas pourquoi il ne se serait pas équipé d'une presse capable d'imprimer une grande carte murale[131].

Il n'y a cependant pas eu beaucoup d'historiennes et d'historiens pour défendre la thèse selon laquelle la grande mappemonde de 1507 serait bel et bien issue de l'atelier créé et dirigé par le chanoine Vautrin Lud. Parmi ces rares irréductibles, on ne s'étonnera pas de compter Albert Ronsin, qui fut pendant trente ans le spécialiste du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges et une figure incontournable de la vie culturelle de cette ville depuis les années 1960. Pour lui, cette mappemonde ainsi que les autres cartes dont il a été fait mention jusqu'ici ont bien été réalisées à Saint-Dié, qui « fut pendant quelques années un véritable centre de production cartographique ». Il parle même d'une « "école" déodatienne de cartographie[132] ». Selon lui, le matériel typographique acheté par Vautrin Lud devait être suffisamment performant pour imprimer de telles cartes, puisqu'il était censé être utilisé pour éditer l'atlas de

[129] C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit., p. 329.
[130] HESSLER John W. (éd.), *The naming of America : Martin Waldseemüller's 1507 World Map and the Cosmographiæ Introductio*, Washington et Londres, Library of Congress & Giles, 2008, p. 46.
[131] RAGNOW Marguerite, « Scale model of the Bell Library Waldseemüller globe », *Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann*, journée d'études organisée par la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 17 mai 2013 [en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=TJsVLKPar1M&t=2081s].
[132] RONSIN Albert, « La cartographie à Saint-Dié au début du XVIe siècle », in *Patrimoine et culture en Lorraine*, 1980, p. 359-375. Ici, p. 360.

la *Cosmographie* de Ptolémée. M. Ronsin imagine mal Vautrin Lud créer une imprimerie qui soit inadaptée à l'impression de cartes gravées sur bois, alors même que son objectif est d'imprimer un atlas. Pourquoi constituer une telle imprimerie si elle n'est pas en mesure de réaliser le travail envisagé ? Certes, il y a bien ce témoignage de Jean de Trittenheim relatif à son achat d'une grande carte et d'un petit globe « récemment imprimés à Strasbourg ». Mais après tout, cet abbé a pu se tromper : comme la carte ne mentionne aucun lieu d'impression, il a pu croire de bonne foi qu'elle l'avait été dans la ville où il en avait fait l'acquisition. M. Ronsin pense également qu'il n'est pas du tout impossible que la gravure des cartes ait bien été réalisée à Saint-Dié, puisqu'à la même époque est en train d'être réalisé un important graduel de chœur dans cette même ville, ce qui nécessite d'avoir sur place des artistes de grand talent. Dès lors, pourquoi les cartes auraient-elles dû être obligatoirement réalisées à Strasbourg[133] ? Albert Ronsin admet cependant que, si les différentes cartes ont, selon lui, bien été imprimées à Saint-Dié, le lieu de la gravure des bois est plus difficile à déterminer. Étant donné la qualité du travail de gravure, il fallait recourir à des artisans d'un très haut niveau qui ne devaient pas se trouver à Saint-Dié mais plus sûrement à Strasbourg. D'un autre côté, il aurait sans doute été très complexe de dessiner une carte en douze planches à Saint-Dié puis de porter les feuilles à Strasbourg pour les transposer sous forme de planches gravées ; il est indispensable d'effectuer des essais, de vérifier que les raccords entre les planches sont corrects, de réaliser les ajustements nécessaires le cas échéant, etc. Selon M. Ronsin, mettre en œuvre ces modifications semble trop complexe lorsque les décideurs se situent à une centaine de kilomètres des exécutants et doivent faire des allers-retours constants pour vérifier l'avancement du travail. Il paraît donc plus probable que quelques graveurs strasbourgeois aient été recrutés à titre temporaire par Vautrin Lud pour venir à Saint-Dié et réaliser, au plus près du centre de décision, les opérations voulues par le chanoine et ses collaborateurs. Une fois leur tâche terminée, ces artisans seraient repartis pour Strasbourg[134].

Un des rares auteurs étatsuniens qui, à l'instar d'Albert Ronsin, accrédite l'idée que les cartes ont été imprimées à Saint-Dié et non à Strasbourg est Frederick J. Pohl. Son raisonnement repose cependant sur une tautologie : les cartes ont été imprimées à Saint-Dié puisqu'on y trouve, à l'époque où Pohl écrit, une maison considérée comme le lieu où le nom de l'Amérique a été imprimé et où l'*American Legion* a posé une plaque[135]. Il prend donc la conséquence pour la cause. Cela pourrait s'expliquer par le fait qu'au moment où Frederick J. Pohl publie pour la

[133] A. Ronsin, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », art cit. Ici, p. 405.
[134] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique, op. cit.*, p. 116.
[135] F.J. Pohl, *Americo Vespucio : Piloto Mayor*, *op. cit.*, p. 218.

première fois son ouvrage, Saint-Dié vient d'être réduite en cendres par la Wehrmacht et certaines voix font valoir que le premier bâtiment choisi pour subir l'ire des nazis en déroute aurait été cette maison, symbole de l'amitié avec les États-Unis. L'événement n'a pas manqué d'être relaté par la presse d'outre-Atlantique, comme nous aurons l'occasion de le montrer dans la seconde partie de cette thèse. On pourrait aussi souligner que M. Pohl est coutumier des théories qui ne font pas l'unanimité, comme le montrent ses travaux controversés sur la présence viking en Amérique dès l'époque précolombienne.

Depuis les années 1980, des observations du papier sur lequel a été imprimée l'*Universalis Cosmographia* ont été réalisées avec différentes techniques, mais sans pouvoir donner davantage de précision sur le lieu où la carte avait été imprimée. Entre l'achat de la carte par la Bibliothèque du Congrès et son enfermement définitif dans un caisson vide d'oxygène, des analyses ont été faites au moyen de l'imagerie multispectrale. Celles-ci ont permis d'affirmer que le papier pouvait provenir de la région de Nancy ou de celle de Strasbourg[136]. Cette étude ne fait donc pas avancer le problème d'un pouce. Au cours d'une journée d'étude organisée en 2013 à la Bibliothèque du Congrès à l'occasion des dix ans de la vente de la mappemonde de Waldseemüller, les chercheurs Daniel DeSimone, John Bertonaschi et Sylvia Albro ont estimé que le filigrane en forme de couronne présent sur le papier de cette carte correspondait également à la marque de fabrique d'une papeterie installée à Épinal. Il est ainsi attesté que plusieurs éditeurs strasbourgeois tels que Jean Grüninger utilisaient du papier spinalien, jugé de bonne qualité. Il est donc tout à fait possible que le papier utilisé pour la *Cosmographiæ Introductio*, l'*Universalis Cosmographia* et une partie du Ptolémée de 1513 (qui est constitué de trois papiers différents) provienne d'Épinal, même s'il n'est pas possible de l'affirmer avec certitude[137]. En tout état de cause, même s'il était possible d'identifier précisément le fournisseur ayant vendu le papier utilisé pour imprimer ces documents, cela ne serait en aucun cas une garantie d'identification du lieu d'impression. Les chercheuses et les chercheurs demeurent donc dans le flou concernant cette question essentielle.

Les érudits ne sont donc pas parvenus à prouver que le nom de l'Amérique avait bien été imprimé pour la première fois à Saint-Dié en 1507. Ils n'ont pas non plus réussi à prouver

[136] FRANCE Fenella G. et TOTH Michael, « "The Waldseemuller Map" - A Gift of Germany to the World », in *Cartographic Journal*, nº 3, vol. 50, 2013, p. 286-292.
[137] DESIMONE Daniel, BERTONASCHI John et ALBRO Sylvia, « Origins of the Ptolemy Crown Paper », *Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann*, journée d'études organisée par la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 17 mai 2013 [en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=aErlGLbJLrU&t=6376s].

formellement le contraire. On pourrait tout de même objecter que, si de sérieux doutes demeurent concernant les cartes, il paraît en revanche presque certain que la *Cosmographiæ Introductio* est bien issue de la presse de Vautrin Lud. Le problème de la première impression du nom de l'Amérique ne se poserait donc pas. Ce serait sans compter d'autres paramètres. On a déjà évoqué au précédent chapitre la question de la carte dite Stevens-Brown qui, selon Henry Stevens, aurait été antérieure à toutes les autres et imprimée à Nuremberg. De même, on a mentionné la piste du « Globe vert » conservé à la BnF et dont Monique Pelletier pensait qu'il était lui aussi antérieur à 1507 et aurait été conçu par Waldseemüller dans un lieu indéterminé. Autrement dit, la question du lieu de première apparition du mot *America* dans une source écrite est pour l'heure condamnée à rester sans réponse ferme et définitive, même si Saint-Dié continue à conserver la faveur de la majorité des spécialistes. C'est d'ailleurs sur la base de ce postulat que nous en arrivons au troisième et dernier type de développement à propos du rôle de Saint-Dié dans la dénomination de l'Amérique : qui, parmi les membres du « Gymnase vosgien » a eu l'idée de nommer le Nouveau Monde de cette manière ?

C) Qui est l'auteur du mot America *?*

Dans un ouvrage publié en 2009, le journaliste et écrivain étatsunien Toby Lester évoque à quel point l'anonymat a longtemps nimbé l'identité de l'homme ayant donné son nom à l'Amérique : « Ce fut un moment profondément étrange. Sans tambours ni trompettes, vers la fin d'un insignifiant traité de cosmographie en latin publié dans les montagnes de l'est de la France, un auteur anonyme du XVIe siècle était brièvement sorti de l'ombre pour donner son nom à l'Amérique. Et puis il avait à nouveau disparu[138]. » Ce propos résume assez bien la paternité très incertaine du nom *America*. Si l'on part du principe que ce toponyme a bien été élaboré au sein du groupe que l'on a coutume d'appeler le « Gymnase vosgien », force est de constater que de nombreux érudits ont tenté de déterminer, parfois en empruntant des cheminements intellectuels hasardeux, celui qui, parmi ce cénacle, pouvait véritablement être qualifié de « parrain » de l'Amérique. Dans la mesure où l'on a longtemps admis comme un fait acquis que la *Cosmographiæ Introductio* avait été intégralement rédigée par Martin Waldseemüller, c'est naturellement dans la figure du cartographe que les historiennes et historiens modernes ont cru reconnaître ce « parrain » avant que des doutes ne viennent remettre cette évidence en cause dès le dernier quart du XIXe siècle.

[138] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 22.

1- Martin Waldseemüller ?

Pour Alexander von Humboldt, les choses étaient déjà claires dans les années 1830 : Martin Waldseemüller étant l'auteur de la plaquette de Saint-Dié, il n'y avait même pas lieu de se poser la question concernant l'invention du nom de l'Amérique. Elle ne pouvait qu'avoir incombé au « savant obscur de Lorraine »[139]. Au sein de la Société philomatique vosgienne, les premiers contributeurs ayant évoqué cette question font confiance, sur ce point comme sur bien d'autres, au savant prussien. Albert Gérard reprend d'ailleurs une partie de la sémantique de Humboldt en écrivant que « c'est un obscur libraire d'une petite ville de Lorraine qui a baptisé le monde nouveau-né et l'a inscrit dans la famille classique sous un nom désormais impérissable[140] ».

D'autres contributeurs de la première génération de la Société philomatique vosgienne partagent le même avis, qu'il s'agisse d'Arthur Benoît[141] ou d'Henri Bardy[142], même si le président de la société savante tend à nuancer un peu son propos au fil du temps[143]. Il oppose en revanche une fin de non-recevoir catégorique à une éventuelle participation du duc René II à l'élaboration de ce nom, ainsi que cela a parfois été suggéré par certains érudits. M. Bardy pense en effet que l'espace ayant donné son nom à l'Amérique ne doit pas être élargi outre mesure pour englober la Lorraine dans son ensemble, ainsi que l'avait suggéré le colonel Fervel en 1875[144]. Celui-ci avait en effet estimé qu'il fallait intégrer René II dans la liste des « parrains de l'Amérique ». Le président Bardy estime au contraire que le rôle du duc de Lorraine dans cette dénomination ne peut pas être placé au même niveau que celui des érudits déodatiens. Le duc a certes apporté sa pierre à l'édifice en transmettant des documents à Vautrin Lud, mais son rôle se serait borné à celui d'un médiateur entre la cour du Portugal et le chapitre canonial de Saint-Dié[145].

Lucien Gallois affirme lui aussi, sans la moindre discussion, que Waldseemüller est l'auteur du passage qui propose de nommer le nouveau monde d'après le prénom de Vespucci, dans la mesure où il serait avéré qu'il est bien l'auteur de la plaquette de géographie ayant proposé ce nom pour la première fois[146]. Cette position est partagée par de nombreux savants

[139] A. von Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, *op. cit.*, livre V, p. 173.
[140] A. Gérard, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », art cit., p. 73.
[141] A. Benoît, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », art cit., p. 186.
[142] « Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 22 février 1885 », in *BSPV*, n° 10, 1884-1885, p. 167.
[143] « Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 392.
[144] « La Marraine de l'Amérique », in *Le Progrès de l'Est*, 14 mai 1875, p. 3.
[145] « Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, *op. cit.*, p. 393.
[146] L. Gallois, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », art cit., p. 71.

des deux rives de l'Atlantique. Néanmoins, des voix discordantes ne manquent pas de se faire entendre.

2- Jean Basin de Sandaucourt ?

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné au chapitre 2, Jules Marcou a suggéré dans ses travaux que le chanoine Jean Basin aurait été l'auteur, sinon de l'intégralité du texte de la *Cosmographiæ Introductio*, tout au moins du cheminement intellectuel ayant conduit l'équipe à donner son approbation au mot *America*. Bon latiniste, auteur d'un traité d'éloquence publié sur les presses de Saint-Dié la même année que la plaquette géographique d'introduction à Ptolémée, traducteur en bon latin du récit des voyages de Vespucci vers le Nouveau Monde, Jean Basin aurait été, selon le géologue franc-comtois, le candidat idéal pour être l'inventeur du nom de l'Amérique. M. Marcou en est persuadé, c'est Jean Basin qui aurait trouvé les mots *Amerige* et *Americus* pour la *Cosmographiæ Introductio* de 1507 et c'est le « Gymnase vosgien » qui aurait ensuite proposé, à partir de ces termes, le mot *America*[147]. Jean Basin aurait été un véritable « parrain fantaisiste et à licence poétique du Nouveau Monde[148] ».

Le raisonnement de Jules Marcou n'a guère retenu l'attention de la communauté érudite sur ce point et Jean Basin n'a jamais été considéré sérieusement comme une alternative à Martin Waldseemüller. Il en va tout autrement d'un autre membre du cénacle de Saint-Dié, Mathias Ringmann.

3- Mathias Ringmann ?

Ainsi que nous l'avons déjà évoqué au chapitre 2, de plus en plus de chercheuses et de chercheurs considèrent aujourd'hui que Mathias Ringmann est certainement l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio*, longtemps considérée comme l'œuvre du seul Martin Waldseemüller. Or, si Ringmann a composé le texte de ce livret, il est fort probable qu'il soit aussi l'auteur du nom *America*. Le germano-étatsunien Heinrich Charles est l'un des plus grands défenseurs de cette thèse au début du XXe siècle. Pour lui, « *America* » est l'initiative d'un « génial poète allemand ». Il est d'ailleurs intéressant de constater que M. Charles attribue à Ringmann la « nationalité » allemande. L'humaniste était certes originaire d'Orbey, région alsacienne qui appartient au Reich en 1909 et qui faisait partie du Saint Empire en 1507. Peut-on pour autant affirmer que Ringmann était allemand, lui qui est né dans une vallée dont le

[147] J. Marcou, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », art cit., p. 79.
[148] *Ibid.*, p. 81.

parler vernaculaire était plus proche du français ? On constate ici le biais adopté par M. Charles, dont la démonstration globale est teintée par une motivation nationaliste : prouver que le nom de l'Amérique est une invention allemande. Ce genre d'anachronisme est alors fort courant dans les travaux historiques du tournant du XXe siècle concernant le Moyen Âge, les historiens transposant régulièrement leurs propres cadres nationaux sur les réalités politiques des époques qu'ils cherchent à analyser[149].

H. Charles détaille les éléments l'ayant conduit à se forger son intime conviction. Ringmann aurait été le genre d'homme ayant pu avoir suffisamment de fantaisie pour nommer le Nouveau Monde, assez « brillant, génial et casse-cou pour pousser la licence poétique à ses limites[150] ». Le fondateur de la St-Die Society de New York estime néanmoins que le terme *Amerige* serait « incontestablement » une invention de Waldseemüller. En effet, le cartographe a transformé, selon l'usage du temps, son nom en *Ilacomylus*, hybride de latin et de grec. Le mot *Amerige* (*gé* étant le mot grec pour désigner la terre) répondrait à la même logique hybride. Or, selon Mr Charles, un véritable poète et philologue (ce que Waldseemüller n'aurait pas été) ne se serait jamais rendu coupable d'une telle hybridation. À l'inverse, le mot *America* est une féminisation latine du prénom *Americus*. Ringmann aurait accompli le même cheminement pour trouver son surnom d'humaniste : né près de Sélestat dans la vallée de la *Philesia, Weilertal* en allemand ou val de Villé en français, il a masculinisé ce nom en *Philesius*. Il aurait accompli la même démarche pour *Americus*/*America*. D'autre part, il est expliqué dans le chapitre 9 de la *Cosmographiæ Introductio* que le choix avait été fait d'utiliser une forme féminine d'*Americus* puisque les trois autres continents étaient également nommés au féminin. Or, dans son ouvrage publié peu avant sa mort en 1511, le *Syntagma de musis*, Ringmann a repris cette idée des trois continents nommés d'après des noms de femmes, ce qui laisserait penser qu'il recycle l'idée déjà développée en 1507. Enfin, ce qui permettrait de pencher en faveur de l'humaniste alsacien pour l'invention du nom *America* est lié à un poème qu'il publie en guise de préface d'un ouvrage de Mickael Koechlin édité à Strasbourg. Dans ce poème introductif, il propose d'appeler son pays natal, l'Alsace, du nom d'*Helvetia*. Il s'agirait bien de la même logique ayant prévalu pour *America*[151].

Quelques années plus tard, Heinrich Charles publie un nouvel essai sur ce sujet à New York, rédigé cette fois en allemand. Il entend insister sur le fait que le nom *America* serait une

[149] CARPEGNA FALCONIERI Tommaso Di, « Nationalisme » in *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire*, *op. cit.*, p. 313-316.
[150] H. Charles, *The Romance of the Name America*, *op. cit.*, p. 8.
[151] *Ibid.*, p. 10-12.

création purement allemande, fruit du travail d'un poète « allemand » (Ringmann), d'un cartographe « allemand » (Waldseemüller), en terre d'empire (Saint-Dié en Lorraine) et dérivant qui plus est d'un nom d'origine germanique (Amalric). Il ponctue son avant-propos en ces termes :

« Ainsi, le nom d'Amérique est : (*Also, der name Amerika ist :*)
Essentiellement allemand ! (*Urdeutsch !*)
Pangermaniste ! (*Alldeutsch !*)
Et *Made in Germany* ! (Und *Made in Germany !*[152]) »

Au début des années 1930, en plein essor du nazisme, le débat refait surface à Saint-Dié sous la plume d'Albert Ohl des Marais. Le graveur pense lui aussi que Mathias Ringmann est l'auteur de la dénomination *America*, et ses motivations ne paraissent pas moins marquées politiquement que celles d'H. Charles vingt ans auparavant. Sa grille de lecture est néanmoins bien différente de celle du germano-étatsunien. Ohl des Marais considère en effet comme une « usurpation » le fait que Waldseemüller soit quasi-unanimement considéré, depuis les travaux d'Humboldt, comme l'inventeur du nom de l'Amérique[153]. Dans le contexte de la toute récente nomination d'Hitler comme chancelier du Reich, il semble que la question de la première dénomination de l'Amérique soit redevenue sensible ; l'enjeu est de savoir si c'est un Vosgien-Alsacien (et donc un « Français ») ou un Fribourgeois (et donc un « Allemand ») qui en est à l'origine. Ohl des Marais ne manque pas de montrer son indignation face à une décision récente du syndicat d'initiative de Fribourg-en Brisgau, qui vient de faire apposer sur la façade de la maison située au 9 *Lœwenstraße*, l'emplacement supposé de la maison des parents de Waldseemüller, une plaque commémorative[154]. Sans aller jusqu'à prétendre que ce nom aurait été inventé à cet endroit, la plaque précise bien que Waldseemüller, l'enfant du pays, a inventé le nom d'Amérique. Cela pourrait constituer une ambiguïté dans laquelle de nombreux journaux étatsuniens se sont pressés de s'engouffrer, ainsi que nous le montrerons plus loin dans cette étude.

Plus près de nous, Toby Lester a livré, dans son best-seller sur la « quatrième partie du monde » les raisons qui le poussent à pencher lui aussi en faveur de Ringmann. Ses arguments reprennent en substance ce qui a déjà été écrit par Heinrich Charles et d'autres érudits depuis

[152] CHARLES Heinrich, *Der Deutsche ursprung des namens Amerika*, New York, Charles Publications company, 1922, p. 3-4.
[153] OHL DES MARAIS Albert, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, nº 47, 1932-1933, p. 27-42.
[154] *Ibid.*, p. 31.

un siècle. Aux éléments déjà mentionnés ci-dessus, il ajoute que le poète alsacien était coutumier des jeux de mots subtils. Nous avons déjà souligné que son surnom, *Philesius Vogesigena,* était un calembour astucieux puisqu'il pouvait tout autant désigner son lieu de naissance (le val de Villé), le fait qu'il soit un « amoureux des Vosges » ou encore avoir un rapport avec l'un des épithètes du dieu Apollon. Le mot *Amerigen* proposé dans la plaquette de Saint-Dié serait lui aussi un jeu de mots multiple : Amerigo est ainsi combiné avec le mot grec *gen* (la terre) afin de désigner la « terre d'Amerigo ». Mais *gen* peut aussi vouloir dire « né » tandis que *ameros* signifie « nouveau », ce qui formerait la combinaison « nouveau-né », une notion qui compléterait bien celle de fertilité que Ringmann associe aux prénoms féminins. En outre, le grec *meros* signifie « lieu » : *a-meri-gen* signifierait alors « terre de nulle part ». Ainsi, le grec *Amerigen* serait à la fois « la terre d'Amerigo », la « terre qui vient de naître » et la « terre qui a émergé de nulle part ». Enfin, Toby Lester reprend ce qui a déjà été avancé par H. Charles et d'autres avant lui concernant l'origine germanique du prénom Amerigo, issu d'Amalric, nom porté par de légendaires rois de l'ancienne Germanie[155]. Ringmann, passionné d'histoire allemande antique, ne devait pas l'ignorer. Il aurait ainsi pu vouloir donner au Nouveau Monde un nom d'origine germanique, ce qui correspondait bien à son désir de voir le monde entier unifié sous la bannière du Saint-Empire romain[156].

Si cette démonstration soutenue il y a une quinzaine d'années n'a rien à envier aux virtuosités philologiques du XIXe siècle, elle révèle une tendance historiographique sérieuse consistant à considérer que Mathias Ringmann serait l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* et, partant, des noms qui y ont été proposés pour désigner le Nouveau Monde, soit *Amerigen* et *America*. D'autres érudits ont néanmoins suggéré que, parmi les candidats potentiels, un nom avait peut-être un peu trop souvent été occulté. Il s'agit du chef de file du « Gymnase vosgien » et propriétaire de l'atelier d'imprimerie de Saint-Dié, Vautrin Lud.

[155] Le premier auteur à faire le lien entre le prénom Amerigo et Amalric est le philologue allemand Friedrich Heinrich von der Hagen en 1816. En pleine période romantique, les savants s'intéressent de plus en plus à l'Antiquité et à l'origine des noms. Alors qu'Humboldt est en train de composer son *Examen critique,* il demande à von der Hagen de lui fournir une étude montrant que le nom Amerigo a une origine germanique. Ses conclusions sont publiées dans un article paru en 1836. Il fait remonter ce prénom à la fin de l'Antiquité et au haut-Moyen Âge. Il aurait ensuite donné toute une variété de prénoms (Amalrik, Amelrîch, Amalaric, pour ne retenir que les formes allemandes). Voir M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit., p. 9-12.

[156] T. Lester, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, *op. cit.*, p. 434-436.

4- Vautrin Lud ?

En 1910, un article du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* met ainsi le chanoine en avant[157]. L'auteur[158] estime que l'on a trop souvent mis au second plan son rôle dans le choix du nom de l'Amérique. Il estime probable que ce nom ait été en réalité une idée de Vautrin Lud. D'ailleurs, si Waldseemüller n'utilise plus *America* dans ses travaux géographiques postérieurs à 1507, c'est parce qu'il « n'avait plus qu'indifférence » pour ses anciens collaborateurs de Saint-Dié, d'autant que son ami Ringmann était mort en 1511. Si le cartographe avait vraiment inventé ce nom, nul doute qu'il aurait tenu à le perpétuer[159]. Cette démonstration ne peut être considérée comme satisfaisante pour les raisons déjà mentionnées au fil de ces pages ; la brouille entre Lud et Waldseemüller, suivie de la prétendue « indifférence » de la part de ce dernier, ne repose que sur des suppositions élaborées par d'Avezac en 1867. Le simple fait que Waldseemüller ait été reçu comme chanoine à Saint-Dié en 1513/1514 suffirait à invalider cette hypothèse : comment le cartographe, désormais tenu de résider dans le quartier canonial de Saint-Dié, aurait-il pu n'avoir qu'« indifférence » pour Vautrin Lud ? Par ailleurs, on a pu évoquer les arguments que les érudits avaient avancé depuis le XIXe siècle afin d'expliquer l'abandon du mot *America* ; le fait d'avoir eu accès à des connaissances mises à jour, permettant au cartographe de réévaluer à la hausse le rôle de Colomb et à la baisse celui de Vespucci, semblait une explication bien plus simple et pertinente que toute autre raison.

L'auteur de cet article nuance quelque peu son propos lorsqu'il admet que Waldseemüller et Ringmann auraient sans doute pu rédiger la *Cosmographiæ Introductio* sans le soutien financier et logistique de Vautrin Lud. Mais sans ce dernier, l'auteur (ou les auteurs) de cette plaquette n'aurai(en)t sans doute pas eu l'idée d'y intégrer le nom *America*. En effet, sans Lud, la plaquette n'aurait pas pu comporter le récit des voyages de Vespucci et l'idée de forger le nom du Nouveau Monde en lien avec le prénom du navigateur n'aurait peut-être pas germé en cette occasion. Dès lors, si le chanoine Lud n'était peut-être pas directement l'inventeur du terme *America*, il aurait été l'homme ayant créé les conditions nécessaires à la germination de ce concept.

---

[157] « La Miniature du Graduel de la bibliothèque de Saint-Dié représentant les travaux des mines de la Croix », in *BSPV*, n° 35, 1909-1910, p. 167-191.

[158] Cet article est anonyme, à l'instar d'une part importante des travaux publiés par la société savante de Saint-Dié. On pense que l'auteur pourrait être l'un des professeurs du collège de Saint-Dié, puisqu'il écrit page 176 : « Notre collègue, M. Husson, professeur de dessin au Collège de Saint-Dié, nous a prêté obligeamment le concours de son talent pour retoucher quelques détails que la photographie n'avait qu'incomplètement reproduits. » Cependant, le mot « collègue » pourrait très bien ne pas être en lien avec le collège, mais avec la Société philomatique.

[159] « La Miniature du Graduel de la bibliothèque de Saint-Dié représentant les travaux des mines de la Croix », art cit., p. 181-182.

Peu de chercheurs ont emboîté le pas à l'auteur de cet article publié en 1910 à Saint-Dié, faisant de Vautrin Lud le possible inventeur du nom de l'Amérique. En revanche, l'idée selon laquelle ce nom aurait pu être le fruit d'une réflexion collective a connu un certain succès.

5- Un choix collectif ?

Il a déjà été fait mention des débats ayant tenté de déterminer l'identité du véritable auteur de la *Cosmographiæ Introductio*. La plupart des érudits du XIXe et du début du XXe siècle ont postulé que l'auteur de cet opuscule et celui du nom de l'Amérique ne devaient *a priori* former qu'un seul et même individu. Mais à y regarder de plus près, les choses pourraient s'avérer plus complexes. Le nom de l'Amérique pourrait bien avoir résulté d'une réflexion collective au sein du cénacle déodatien avant de trouver sa traduction dans les pages de la plaquette géographique éditée en 1507. Cette hypothèse est celle qui a l'approbation de René Ferry autour de 1910-1911. À l'occasion des fêtes franco-américaines qui doivent se tenir à Saint-Dié au cours de l'été 1911, la municipalité charge la Société philomatique vosgienne d'apporter son expertise afin d'élaborer le texte de la plaque commémorative qui sera apposée sur la façade de la pharmacie Bardy qui, on l'a vu, était alors présumée être située à l'emplacement de l'ancien atelier d'imprimerie du « Gymnase vosgien ».

Nous avons déjà mentionné le fait que M. Ferry, assez sensible aux théories soutenues par Jules Marcou, ne penchait pas en faveur de Martin Waldseemüller concernant la paternité du nom de l'Amérique. Il considère que le cartographe n'aurait somme toute joué qu'un rôle subalterne dans l'organigramme de l'imprimerie de Vautrin Lud. Le regain de tensions entre la France et l'Allemagne aurait-il pu, consciemment ou non, pousser certains érudits à minimiser l'influence de l'« Allemand » Waldseemüller dans le cheminement ayant conduit à proposer le nom *America* ? Rien dans les propos de René Ferry ne trahit de telles pensées mais il apparaît néanmoins que ces fêtes franco-américaines débutent quelques jours seulement après l'éclatement de la seconde crise marocaine. Il paraît dès lors compliqué de ne pas tenir compte des nouvelles tensions franco-allemandes dans les réflexions menées autour de la paternité du nom de l'Amérique. M. Ferry reprend les arguments avancés par différents savants depuis plusieurs décennies, d'Alexander von Humboldt à Heinrich Charles en passant par Jules Marcou. En sa qualité de principal animateur de la société philomatique, René Ferry estime manifestement plus sage d'attribuer la paternité du mot « Amérique » de manière collective aux

membres présumés les plus importants du « Gymnase vosgien »[160]. Toutefois, ce choix nous paraît davantage guidé par une recherche de consensus politique que par des considérations purement historiques.

Cette hypothèse d'un choix collectif semble néanmoins séduire un certain nombre de chercheuses et de chercheurs des générations suivantes. Ainsi, Albert Ronsin partage cette idée d'un nom qui soit le fruit d'une discussion de groupe[161]. Le directeur de la bibliothèque de Saint-Dié de 1962 à 1990 estime qu'il n'est pas possible de dire avec certitude qui est le véritable auteur du nom *America*, même si lui-même a de fortes présomptions envers Ringmann. Mais M. Ronsin, aussi prudent que l'avait été René Ferry au début du siècle, préfère lui aussi attribuer une paternité collective aux cinq membres présumés du cénacle déodatien : Vautrin et Nicolas Lud, Martin Waldseemüller, Mathias Ringmann et Jean Basin de Sandaucourt : « Contentons-nous d'en attribuer le mérite au Gymnase Vosgien tout entier, dont tous les membres contribuèrent à la réalisation de l'entreprise[162]. »

C'est finalement un article publié dans la *Revue diocésaine* de Saint-Dié et repris ensuite dans le bulletin de la société savante de cette même ville qui procure le meilleur résumé de la question : « Certains ont attribué la phrase qui dénomme Amérique le nouveau monde au Chanoine Jean Basin, latiniste distingué, qui fut chargé de la traduction des relations d'Amérigo ; d'autres ont voulu en faire honneur à Martin Waldseemüller, un Fribourgeois qui était géographe, dessinateur cartographe et dont les initiales, avec celles des deux Lud, figurent dans la marque adoptée par l'imprimerie du Gymnase vosgien ; Waldseemüller, du reste, devait devenir chanoine de Saint-Dié, tandis que Mathias Ringmann, alsacien, géographe et poète, qui avait publié une traduction latine du troisième voyage de Vespucci demeura jusqu'à la fin de sa courte existence un pieux laïque – ce qui ne fournit pas, en sa faveur, un argument décisif. Vraisemblablement, les passages de la "*Cosmographiæ Introductio*" qui constituent l'acte de baptême de l'Amérique furent rédigés d'un commun accord et avec l'assentiment de tout le Gymnase vosgien[163]. »

[160] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 132.
[161] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 106. RONSIN Albert, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », in *BSPV*, n° 69, 1966, p. 65-71. Ici, p. 69.
[162] RONSIN Albert, « Bicentenaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique : III – Les parrains de l'Amérique », in *Bulletin du Cercle généalogique de Lorraine*, n° 24, 2e trimestre 1977, p. 67-70.
[163] « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 75-76.

Dans l'immense majorité des ouvrages, anciens ou très récents, que nous avons été amenés à consulter à propos de la cartographie ancienne, des découvertes maritimes européennes ou des origines du nom de l'Amérique, nous avons pu constater que le nom de Saint-Dié était presque systématiquement cité. Les auteurs de ces études semblent en effet ressentir le besoin de rappeler de façon plus ou moins précise le rôle joué par la petite ville lorraine dans la grande aventure de l'« invention » de l'Amérique. Cela s'explique peut-être par le fait que cet événement, survenu en 1507, ressurgi à la fin du XVIIIe et surtout au XIXe siècle n'a jamais été sérieusement remis en cause depuis lors. Toutes les tentatives menées pour l'antidater ou pour lui attribuer un autre lieu se sont finalement révélées peu convaincantes. Les efforts d'un Jules Marcou pour faire admettre que le nom *America* était un toponyme autochtone n'ayant donc rien d'européen n'ont convaincu qu'à la marge. Si l'on peut mettre en doute le fait que le grand planisphère de Waldseemüller a réellement été imprimé à Saint-Dié, aucun historien sérieux ne remet aujourd'hui en question le fait que le nom de l'Amérique a bien été conçu dans la petite ville vosgienne. Et même si le nom de Saint-Dié en Lorraine ne fait parfois l'objet que d'une ligne dans tel ou tel ouvrage scientifique, force est de constater que peu de villes françaises font l'objet d'une telle présence dans la littérature historique internationale.

On aura pu remarquer, tout au long de cette première partie, que les différents sujets en lien avec l'histoire de la dénomination de l'Amérique n'avaient pas intéressé les chercheuses et les chercheurs de la même manière en fonction de leur origine géographique. Il est ainsi apparu que les recherches publiées en Lorraine s'étaient plus particulièrement intéressées au contexte, au cadre historique dans lequel avait pris place l'invention du nom de l'Amérique. C'est ainsi que beaucoup de travaux y ont été consacrés au chapitre des chanoines de Saint-Dié au début du XVIe siècle, à son fonctionnement, à ses membres, à ses « correspondants », à son renouveau intellectuel, à l'installation de la première imprimerie au sein du quartier canonial, etc. Ils se sont également penchés sur la description et l'analyse de la *Cosmographiæ Introductio*, l'ordre et les caractéristiques de ses différentes éditions, mais aussi sur les autres ouvrages publiés sous les auspices de Vautrin Lud. En revanche, on aura aussi pu constater que les publications lorraines avaient relativement peu étudié les cartes attribuées au « Gymnase vosgien », comparativement à la somme de travaux produits par les États-suniens sur ce thème.

On aura aussi remarqué que, parmi les travaux publiés en Lorraine et consacrés à l'histoire de la dénomination de l'Amérique, une grande majorité l'avait été au sein du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*. Les autres revues régionales (*Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, *Annales de l'Est*, *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, *Mémoires*

de la Société d'Archéologie lorraine et du Musée Historique Lorrain, *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, etc.) ont en effet beaucoup moins contribué à la diffusion de la connaissance de ce sujet pourtant typiquement lorrain. On peut formuler l'hypothèse que la Société philomatique vosgienne, société purement déodatienne, aura en grande partie monopolisé l'étude de cet objet historique, contribuant partiellement à décourager les autres sociétés savantes régionales d'aborder un sujet parfois considéré comme une sorte de « chasse gardée » des élites culturelles de Saint-Dié.

On aura enfin pu constater que les chercheuses et chercheurs étatsuniens, tout en montrant un vif intérêt général pour l'histoire de la dénomination de leur continent, n'avaient pas porté leurs efforts sur les mêmes questions. Il est ressorti que c'est principalement l'étude des cartes de Waldseemüller qui les avait animés, et secondairement celle de la *Cosmographiæ Introductio*, très rapidement surnommée « acte de naissance » ou « de baptême » de l'Amérique. En revanche, les thématiques abordées ci-dessus concernant le chapitre de Saint-Dié et son environnement général semblent avoir nettement moins suscité l'embrasement des chercheurs d'outre-Atlantique. Au fond, est-ce bien surprenant ? On a pu montrer que, pour bien des érudits étatsuniens, la grande mappemonde de 1507 était un produit purement « allemand », conçu par un « Allemand » et sans doute imprimé à Strasbourg, en tout cas en terre d'Empire. En fonction de cette représentation, Saint-Dié constituait tout au plus un élément anecdotique, un point parmi d'autres sur la toile impressionniste esquissant la naissance du nom de l'Amérique. Le nom de la petite ville était généralement cité, bien sûr ; mais, à l'image de l'extrait de l'ouvrage de Stefan Zweig reproduit en exergue de ce chapitre, c'était pour mieux s'étonner de l'extraordinaire asymétrie entre la grandeur du nom de l'Amérique et la quasi-insignifiance de ce village « perdu » au fin fond de ces Vosges si mal connues des Américains.

La seconde partie de cette étude, centrée sur les tentatives de mise en place de relations culturelles internationales entre Saint-Dié-des-Vosges et l'« Amérique » sur la base de la mémoire de 1507, va s'atteler à démontrer que les efforts menés en ce sens par une multitude d'acteurs peuvent être mis en parallèle avec les déséquilibres qui viennent d'être esquissés dans le domaine de l'érudition historique.

SECONDE PARTIE : Le temps de l’action culturelle. Les relations mémorielles entre la Lorraine et les États-Unis autour du « baptême de l’Amérique ».

« Rem tene, verba sequantur. »

Ce proverbe romain, tantôt attribué à Caton l'Ancien, tantôt à Cicéron et que l'on pourrait traduire par « tiens la chose, les mots suivront », signifie qu'il est plus facile de parler d'un sujet lorsque celui-ci est maîtrisé. Dans la première partie de ce travail, nous avons cherché à établir un état des lieux des recherches ayant été effectuées en Lorraine et aux États-Unis par des auteurs de tous horizons socioprofessionnels autour des origines du nom de l'Amérique. Nous avons pu souligner l'extraordinaire bouillonnement intellectuel ayant agité les savants depuis le dernier quart du XIXe siècle autour des circonstances de l'invention du mot *America* à Saint-Dié en 1507. Ces réflexions ont engendré une abondante littérature érudite : livres, catalogues d'expositions, articles scientifiques publiés dans des revues universitaires ou dans des bulletins de sociétés savantes, etc. La masse de cette production, de qualité fort inégale, a contribué à alimenter l'action culturelle menée à Saint-Dié-des-Vosges en direction des États-Unis. Fiers de cet épisode de leur histoire locale rapidement élevé au rang de mythe, les membres de l'élite déodatienne ont cherché, dès les années 1890, à en tirer profit pour soutenir la diplomatie culturelle naissante entre la France et les États-Unis.

Cette seconde partie cherchera donc à déterminer par l'exemple comment un savoir considéré comme historique est transposé dans le débat politique et dans l'opinion publique. La première partie ayant posé les jalons de la connaissance savante autour de la dénomination de l'Amérique, il convient désormais de comprendre selon quelles modalités ce savoir a pu infuser dans les sociétés lorraine et étatsunienne depuis le dernier quart du XIXe siècle. Ce type de questionnement est ainsi bien connu des pédagogues, dans le cadre de la fameuse « transposition didactique », opération intellectuelle consistant à transférer un savoir scientifique en matériau à enseigner aux élèves. C'est la raison pour laquelle une des sources qui a été mobilisée dans le cadre de cette thèse est constituée par un panel de manuels scolaires étatsuniens. En 1886, Geo C. Hurlbut souligne à propos du rôle exact joué par Vespucci dans la dénomination du Nouveau Monde que « même les manuels scolaires commencent à énoncer le cas avec équité[1] ». Dans les années 1950, l'historien colombien Germán Arciniegas (1900-

[1] G.C. Hurlbut, « The Origin of the Name "America" », art cit. Ici, p. 307.

1999), alors professeur à l'Université Columbia de New York, écrit que la polémique autour de Vespucci fut diffusée par « les manuels scolaires de vingt nations[2] ». Il peut dès lors être intéressant de se demander ce que ces manuels disent de Saint-Dié à ce propos.

Nous avons également choisi de nous appuyer sur la presse locale, régionale et nationale française, ainsi que sur la presse des États-Unis. Nous ne reviendrons pas ici sur les choix méthodologiques ayant guidé la constitution de notre corpus dans la mesure où ils ont déjà été explicités en introduction générale. Nous avons procédé à ces choix en ayant pleinement conscience que, si la presse écrite est une source importante et utile à bien des égards, elle n'est pas nécessairement révélatrice de l'opinion publique. Lire un journal ne signifie pas que l'on adhère à ses propos. Nous estimons cependant, avec Philippe Roger, qu'aucune étude sur l'opinion publique ne peut ignorer la presse comme type de source même si celle-ci présente des limites. Dans un pays démocratique comme les États-Unis, on peut supposer que la presse est libre et qu'elle peut exprimer toutes les nuances de l'opinion publique. Mais cela ne signifie pas que l'on puisse déduire, en fonction du nombre d'articles consacrés à un sujet, son importante relative au sein de l'opinion[3]. Dans le cas du sujet qui nous concerne ici, on ne peut en aucun cas présumer que les lecteurs de la presse étatsunienne considèrent en masse que Saint-Dié est la « marraine de l'Amérique » au seul motif que de nombreux articles ont signalé ce fait depuis les années 1890.

Cette seconde partie propose d'analyser la mémoire de la première dénomination de l'Amérique sous l'angle de l'histoire des relations internationales culturelles. Robert Frank définit ces relations comme la « circulation des représentations, des pratiques, des modes de vie et des objets symboliques à travers les frontières[4] ». À partir des années 1980 et surtout 1990, on a assisté à un élargissement du champ d'étude de l'histoire des relations internationales à tous les aspects du culturel. Contrairement aux personnes, aux marchandises ou aux capitaux, les idées passent bien plus facilement les frontières ; on comprend dès lors pour quelles raisons les historiennes et historiens se sont fait forts d'étudier les réseaux, les phénomènes de rejet, d'adoption ou d'hybridation des idées, objets et pratiques culturels. Parmi les « forces profondes » qui guident les relations internationales, les représentations qu'une société peut

[2] ARCINIEGAS Germán, *Why America ? 500 years of a name. The Life and Times of Amerigo Vespucci*, Bogotá, Colombia, Villegas Editores, « Villegas history », 2002 [1952], p. 465.
[3] ROGER Philippe, *Rêves et cauchemars américains. Les États-Unis au miroir de l'opinion publique française (1945-1953)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire et civilisations », 1996, p. 13-15.
[4] FRANK Robert, « Conclusion » in *Les relations culturelles internationales au XXe siècle : de la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci, et al. (éd.), Bruxelles, P.I.E.-P. Lang, « Enjeux internationaux », 2010, p. 670.

avoir d'une autre figurent en bonne place[5]. Dès lors, les images, les représentations que les Lorrains (et en particulier les Déodatiens) ont pu se faire des États-Unis et des Amériques en règle générale ont été l'une des « forces profondes » ayant motivé l'action culturelle menée autour du « baptême de l'Amérique ».

Les premiers historiens des relations internationales s'intéressaient déjà à la culture, mais plutôt comme un outil parmi d'autres de la politique étrangère des États. Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle ont par la suite considéré la culture comme un « facteur de relations transnationales et intersociétales ». Estimant en effet que les relations internationales ne se limitaient pas aux relations inter-étatiques, ils ont voulu analyser les relations culturelles sous un angle plus large que leur simple dimension entre gouvernements. Ils se sont donc intéressés à tous les phénomènes culturels qui traversaient les frontières, qu'ils soient le fait des représentants des États ou non. En 1980, Pierre Milza organise un colloque consacré à la dimension culturelle dans les relations internationales, contribuant à donner une impulsion nouvelle à cet angle de recherche. Dans les années 1990, l'histoire culturelle en plein essor intègre de plus en plus une dimension internationale. Les travaux de Pascal Ory ou encore ceux portés par le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines ont été déterminants. Les travaux sur la diplomatie culturelle ont ainsi été élargis aux échanges culturels transnationaux[6]. En 2004, la revue *Relations internationales* publie les actes d'un colloque organisé en juin 2003 autour de Robert Frank sur les acteurs et enjeux de la diplomatie culturelle. Il cherche ainsi à montrer comment certains États tentent de diffuser à l'étranger leurs idées et leurs productions symboliques dans le but de modifier le système de représentations de leurs interlocuteurs. Les concepts de transferts, de médiations et d'acculturation sont particulièrement sollicités au service de la démonstration[7].

De nombreuses études pionnières ont été publiées sur ce sujet depuis lors ; leurs deux thématiques majeures en étaient d'une part l'analyse du rôle de l'imaginaire et de l'opinion publique dans les relations internationales, et d'autre part l'étude de la « diplomatie culturelle » à la suite de la thèse pionnière d'Albert Salon en 1981. Dans ces deux types de travaux, on

[5] SIRINELLI Jean-François, « Introduction » in *Histoire culturelle des relations internationales. Carrefour méthodologique. XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, « Collection "Inter-national" », Denis Rolland et al. (éd.), 2004, p. 7-9.

[6] HAUSER Claude, MOLLIER Jean-Yves et VALLOTTON François (éd.), *La diplomatie par le livre : réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, « Culture-médias », 2011, p. 8.

[7] FRANK Robert, « Introduction » in *Diplomatie et transferts culturels au XXe siècle, Relations internationales*, Paris, n° 115-116, septembre 2003-janvier 2004, p. 319-323.

retrouve souvent la même question centrale : ces relations culturelles internationales sont-elles surtout asymétriques ou bien sont-elles davantage marquées par la réciprocité ? Plus récemment, des travaux se sont intéressés à l'influence des médiateurs culturels (artistes, diplomates, touristes…) ou aux différents facteurs des transferts culturels (économiques, politiques, techniques…). Ils ont surtout cherché à analyser les formes que prenaient les échanges culturels : hégémonie, effets de retour ou encore degrés de métissage[8]. Nous allons tenter de transposer ces diverses interrogations à propos de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». En ce domaine comme dans d'autres, il conviendra de distinguer, en suivant la dichotomie déjà opérée par Albert Salon, la « politique culturelle », qui relève de l'État et est assortie d'objectifs précis en termes d'influence, de coopération, de paix… et « l'action culturelle à l'étranger » qui relève d'autres acteurs (particuliers, entreprises, associations, groupes d'intérêts…) et dont les objectifs peuvent différer de ceux de l'État dont elle émane. Philip Coombs a qualifié l'action culturelle extérieure de « quatrième dimension » de la diplomatie. Toutefois, les deux notions sont généralement imbriquées, l'une faisant souvent appel à l'autre[9].

Les relations culturelles entre la France et les États-Unis intéressent particulièrement les chercheuses et chercheurs en relations culturelles en raison de la place à part que tiennent ces deux pays dans le domaine culturel au cours du XXe siècle. En quelques décennies, les États-Unis sont passés de l'image d'un pays riche mais réputé indigent dans le domaine culturel à celle d'une puissance culturelle de premier plan ; quant à la France, elle conserve au cours de cette période une image de grande puissance culturelle tout en ayant perdu ce statut concernant d'autres domaines. Ces deux pays connaissent donc au cours du XXe siècle un « chassé-croisé » : ils sont en rivalité pour la place de principale puissance culturelle. Ce phénomène n'a pas manqué de susciter l'intérêt des historiennes et historiens[10]. Alain Dubosclard estimait néanmoins, au moment de la publication de sa thèse il y a une vingtaine d'années, que des pistes de recherches restaient encore relativement en friche concernant ce vaste thème. Il manquait notamment selon lui des monographies sur les lieux culturels franco-américains (festivals, centres philanthropiques, lieux d'éducation et de culture, sociétés d'amitié franco-américaine, lieux de mémoire franco-américains, plaques commémoratives, œuvres d'art). Il manquait aussi

[8] FLÉCHET Anaïs, « Histoire culturelle et histoire des relations internationales » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 391-394.
[9] FRANK Robert, « Conclusion » in *Les relations culturelles internationales au XXe siècle, op. cit.*, p. 670.
[10] DUBOSCLARD Alain, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*. Thèse de l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, Centre d'histoire sociale du XXe siècle, novembre 2002, p. 6-7.

des biographies sur les acteurs ayant participé à ces relations culturelles (intellectuels, artistes, écrivains…) : si les plus célèbres de ces acteurs avaient déjà fait l'objet d'études plus ou moins approfondies, d'autres n'avaient pas encore été l'objet de travaux historiques[11]. La présente thèse se propose de tenter de combler une partie de ces manques.

Pour parvenir à nos fins, nous serons amenés à mobiliser un certain nombre de concepts que nous considérons comme opératoires dans le cadre de cette étude, tels que les transferts culturels. Ce concept a notamment été développé par Mickael Werner et Michel Espagne dans leurs travaux sur les emprunts réciproques entre les cultures allemande et française aux XVIIIe et XIXe siècles. Ces deux chercheurs ont voulu montrer la manière dont les éléments d'une culture étrangère sont reçus et transformés par la société qui les accueillent. En 1988, ils ont défini le transfert culturel comme « la mise en relation de deux systèmes autonomes et asymétriques ». Il existerait donc toujours un rapport de force sous-jacent à tout transfert culturel puisque deux sociétés entretiennent toujours des échanges culturels déséquilibrés en fonction de leur puissance respective à un moment donné. Toutefois, s'il y a toujours un dominant et un dominé, ces échanges ne se font jamais à sens unique et il existe malgré tout une certaine réciprocité, aussi dissymétrique soit-elle : le don appelle nécessairement un contre-don. Par ailleurs, les transferts entraînent le plus souvent un métissage et les éléments transférés connaissent des « recontextualisations culturelles » : ils changent de sens, de signification, de valeur, d'usage… avant d'être renvoyés, avec ce nouveau sens, vers leur société d'origine qui pourra alors les adopter avec ce nouveau signifiant, les ignorer ou les rejeter[12]. Dans le cas du mot *America*, le processus est déjà très avancé au moment où cette étude se propose de commencer l'analyse ; inventé à Saint-Dié en 1507, ce mot désigne alors une partie mal définie de ce que nous nommons aujourd'hui l'Amérique du Sud. Une trentaine d'années plus tard aux Pays-Bas, Mercator l'utilise pour désigner l'ensemble du Nouveau Monde. Puis, de l'autre côté de l'Atlantique, il connaît un succès fulgurant de l'Alaska à la Terre de feu avant d'être progressivement capté par les seuls États-Unis après leur indépendance. Au moment où démarre notre étude, dans le dernier quart du XIXe siècle, le transfert connaît un effet de retour puisque des Lorrains commencent à se réapproprier le nom *America* pour en faire un enjeu mémoriel : à leur tour, ils envisagent progressivement ce mot comme désignant principalement les États-Unis, ce qui n'était absolument pas le cas lorsqu'il avait été imprimé pour la première fois par

[11] *Ibid*., p. 9-10.
[12] TURGEON Laurier, DELAGE Denys et OUELLET Réal (éd.), *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVIe-XXe siècle. Cultural transfer, America and Europe: 500 years of interculturation*, Paris, L'Harmattan, « Anthropologie du monde occidental », 1996, p. 14-16.

le « Gymnase vosgien ». On est donc bien face à un cas typique de transfert culturel avec effet de retour, aussi appelé *feedback* ou encore « boucle de rétro-action » (Laurent Jeanpierre) à tel point qu'on en oublie parfois qui est l'émetteur et qui est le récepteur. Ces mécanismes vont être analysés pour la période 1875-2020.

Parmi les autres concepts qui seront mis à contribution dans les pages qui vont suivre, l'un des plus récurrents sera celui d'américanisme. L'*americanism*, concept popularisé par Th. Roosevelt au début du XXe siècle pour désigner un ensemble de valeurs jugées constitutives de l'identité nationale étatsunienne a donné, en traversant l'Atlantique, le terme d'« américanisme », ensemble de valeurs que les Français croient faire partie intégrante de la civilisation américaine[13]. Un autre terme presque consubstantiel au précédent est celui d'« américanisation ». En France, c'est Charles Baudelaire qui semble en être à l'origine en 1855, sous la forme d'un nouveau verbe, « américaniser ». En 1867, ce sont les frères Goncourt qui parlent d'« américanisation de la France » à propos des nombreuses innovations présentées à l'Exposition universelle de Paris. Cela montre que l'américanisation est d'abord associée à l'idée de progrès économique, scientifique et technique, au matérialisme et plus généralement à la modernité, et qu'il a pris dès l'origine une connotation négative[14]. Ce terme a reçu un nombre conséquent de définitions à travers le temps. En 2010, Ludovic Tournès le définit comme « la capacité (réelle ou supposée) à projeter vers un universel les cultures avec lesquelles les États-Unis entrent en contact[15] ». Cette définition implique que la culture « américaine » est finalement une synthèse de nombreuses cultures que les États-Unis ont eux-mêmes assimilées avant de les réémettre à leur tour en vertu d'un effet de *feedback*. Dans un ouvrage récent, L. Tournès a précisé sa conception de l'américanisation. Il s'agirait d'un processus consistant tout autant à diffuser la culture américaine au sens large qu'à construire une culture sur le sol des États-Unis à partir des apports des nombreuses cultures des immigrants. Le mot « américanisation » est ainsi doté d'un double-sens : il désigne à la fois le fait de diffuser la culture dite « américaine » au reste du monde et en même temps celui de transformer des migrants arrivant sur le sol étatsunien par vagues successives en citoyens parfaitement assimilés. Les deux aspects sont tout à fait liés, même si la plupart des études

[13] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 13-14.
[14] ORY Pascal, « »Américanisation« Le mot, la chose et leurs spectres » in *Nationale Identität und transnationale Einflüsse*, Reiner Marcowitz (éd.), Munich, Oldenburg Wissenschaftsverlag, 2007, p. 133-145. Ici, p. 134.
[15] TOURNÈS Ludovic, « Américanisation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, p. 18-22.

historiques sur le sujet ont privilégié le premier sens et négligé le second[16]. Dans le cadre du sujet qui nous intéresse, c'est la seconde acception du terme d'américanisation qui sera plus particulièrement interrogée puisque l'un des objectifs de cette thèse est de déterminer si la mémoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié en 1507 a pu représenter un élément constitutif de la culture commune des Étatsuniens depuis 1875.

L'américanisme et l'américanisation ont contribué à alimenter un autre concept, celui d'antiaméricanisme. Ce mot fait son apparition dans le dictionnaire français en 1948. Cette date correspond peu ou prou à l'entrée en guerre froide, ce qui prouve que l'antiaméricanisme s'est structuré en doctrine au moment où il fallait se positionner pour l'un ou l'autre bloc et où le Parti communiste était puissant en France[17]. Il est paradoxal de constater que la France est l'un des pays où le discours antiaméricain s'est le plus manifesté alors qu'elle n'a jamais été en guerre contre les États-Unis. L'antiaméricanisme français est caractérisé par son large enracinement dans les milieux intellectuels, de droite ou de gauche (voire les deux) selon les époques. Il est en partie lié à un sentiment de déclin français après la Grande Guerre, y compris sur le plan culturel, ce qui était encore inimaginable au début du XXe siècle. Il convient toutefois d'utiliser ce terme avec précaution, toute critique contre les États-Unis n'étant pas obligatoirement réductible à de l'antiaméricanisme. Il convient également de tenir compte du contexte dans lequel certains propos ont été tenus ; s'ils peuvent sembler antiaméricains avec un regard actuel, ils ne font souvent que traduire l'esprit général d'une époque et peuvent n'avoir rien de très exceptionnel au moment où ils ont été écrits ou prononcés[18].

Nous aurons également recours, dans le cadre de cette seconde partie, à des concepts issus des recherches autour de la mémoire, et en particulier de la mémoire collective. Jean-Luc Bonniol et Marilyne Crivello définissent celle-ci comme une « construction sociale présente qui rassemble et traite les souvenirs partagés par un ensemble d'individus, ou qu'ils se sont transmis au fil des générations[19] ». Si les historiennes et historiens se sont essentiellement emparés de ce concept à partir des années 1970 – les travaux de Pierre Nora ayant de ce point de vue constitué un tournant majeur – c'est Maurice Halbwachs qui en a posé les fondations un

[16] TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, « Collection "L'épreuve de l'histoire" », 2020, p. 8.
[17] PORTES Jacques, « Américanisme et antiaméricanisme. Leçons d'hier et réalités d'aujourd'hui » in *Regards sur l'antiaméricanisme. Une histoire culturelle*, Georgy Katzarov (éd.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 151-168. Ici, p. 276.
[18] ROGER Philippe, « Antiaméricanisme » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, p. 37-38.
[19] BONNIOL Jean-Luc et CRIVELLO Maryline (éd.), *Façonner le passé : représentations et cultures de l'histoire (XVIe-XXIe siècle)*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, « Collection Le temps de l'histoire », 2004, p. 7.

demi-siècle plus tôt. Ce sociologue, élève d'Émile Durkheim, affirme dans ses *Cadres sociaux de la mémoire* (1925) que celle-ci est d'abord collective avant d'être individuelle. C'est la société qui permet à chaque individu d'activer tel ou tel souvenir. Il estime aussi que la mémoire n'est pas une « conservation » d'événements passés dans son esprit mais qu'il s'agit plutôt d'une reconstruction de ce passé en fonction du présent[20]. En 1950 paraît un ouvrage posthume d'Halbwachs, *La Mémoire collective*. Son idée principale est que l'on ne peut se souvenir seul ; chaque individu a besoin des autres pour opérer le processus de résurgence mémorielle. Lorsqu'il s'éloigne d'un groupe, ses souvenirs liés à ce collectif ont tendance à s'estomper puisqu'il n'y a plus d'autres personnes pour les lui rappeler à intervalles réguliers[21].

Les travaux de Maurice Halbwachs passent d'abord relativement inaperçus avant de connaître un nouvel éclairage sous le coup de la « poussée mémorielle » (P. Joutard) des années 1970. C'est à la fin de cette décennie que Pierre Nora commence à travailler sur ce qui deviendra en 1984 le premier volume des *Lieux de mémoire*. Il estime que l'histoire « est entrée dans son âge historiographique » et qu'il est désormais possible de faire l'histoire de la mémoire[22]. Plus récemment, des historiennes et historiens ont développé de nouveaux concepts autour des questions mémorielles, en lien avec les travaux de l'Observatoire B2V des mémoires, structure pluridisciplinaire qui travaille au renouveau des études sur la question. Thomas Fontaine et Denis Peschanski ont par exemple développé le concept de « mémoire faible » qu'ils préfèrent à celui d'« occultation » pour son caractère plus neutre, dans la mesure où il n'implique pas nécessairement la volonté de ne pas se souvenir. La « mémoire faible » s'oppose à la « mémoire forte », concept impliquant une vive remémoration de faits dans une société. Par ailleurs, en s'inspirant du concept des « régimes d'historicité » développé par François Hartog et Gérard Lenclud, Denis Peschanski propose la notion de « régimes de mémorialité » qu'il définit comme « l'historicisation des questionnements mémoriels[23] ». Ces concepts nous paraissent tout à fait opératoires pour la question du « baptême de l'Amérique » dans la mesure où celui-ci n'a jamais été marqué par une homogénéité dans sa remémoration en Lorraine et aux États-Unis ; il a au contraire été marqué par une succession de vagues de submersion en alternance avec des moments de reflux plus ou moins marqués. Plusieurs régimes de mémorialité nous paraissent ainsi s'être succédé. Nous tenterons de déterminer dans quelle mesure ces différentes

[20] JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, « Poche Sciences humaines et sociales », 2015, p. 65-66.
[21] RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 147-148.
[22] NORA Pierre, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » in *Les Lieux de mémoire, I. La République*, Pierre Nora (éd.), Paris, Gallimard, 1993 [1984], p. XV-XLII. Ici, p. XXI.
[23] EUSTACHE Francis, SINEUX Pierre, GANASCIA Jean-Gabriel, et al., *Mémoire et oubli*, Paris, Éditions le Pommier, « Essais le Pommier ! », 2014, p. 76-79.

notions peuvent se révéler heuristiquement intéressantes dans le cadre du sujet qui nous concerne. Par ailleurs, nous pourrons reprendre le concept de « désunion mémorielle » créé en 2006 par l'historien Georges Mink à propos des grandes différences de perception du passé par les peuples du continent européen, et notamment entre l'Est et l'Ouest[24]. Ce concept pourrait tout à fait convenir pour représenter les différences de perception entre la Lorraine et les États-Unis autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique ».

Dans le prolongement des réflexions sur la mémoire, nous ferons également une place importante à la question des usages politiques du passé que Marilyne Crivello définit comme les « recours multiples au passé en réponse à des nécessités du présent[25] ». Tout objet historique, qu'il s'agisse d'un personnage, d'un symbole ou d'un événement peut être instrumentalisé par le politique. Le passé est un réservoir inépuisable de références manipulables dans le présent et qui peuvent être placées au service des intérêts de celles et ceux qui les utilisent[26]. Les faits passés sont passés, et on ne peut plus les changer. En revanche, la perception que l'on a de ces faits passés peut changer indéfiniment en fonction de nombreux critères. À partir de ce constat, Valérie Rosoux a posé le postulat qu'il était possible, pour deux États, de mettre en place les conditions d'une politique de rapprochement en s'appuyant sur des interprétations de faits passés et que ces références constituaient un outil de politique étrangère. Cela ne signifie pas nécessairement que le passé soit manipulé. Il peut être utilisé de bonne foi mais il est en tout cas rarement utilisé de manière neutre dans ce contexte et sert presque toujours à servir divers intérêts[27].

C'est Jurgen Habermas qui utilise pour la première fois le concept d'« usages du passé » dans un article publié en 1987. Il désigne la manière dont le passé est utilisé dans différents contextes et selon différentes modalités afin de répondre à des exigences du présent. Pour y parvenir, il faut manipuler des traces, des indices censés justifier la véracité de ce passé[28]. Les usages politiques du passé ne sont pas récents. On les observe dès l'Antiquité grecque, comme le montrent les travaux de Moses Finley. En revanche, leur analyse par les historiens est assez récente. Au milieu des années 60, René Rémond organise un séminaire dans lequel il appelle à

[24] MAUREL Marie-Claude et MAYER Françoise (éd.), *L'Europe et ses représentations du passé : Les tourments de la mémoire*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 2008, p. 14.
[25] CRIVELLO Maryline, « Passé et usages du passé » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, p. 601-605.
[26] Marie-Claude Maurel, Françoise Mayer et Centre français de recherche en sciences sociales (éd.), *L'Europe et ses représentations du passé*, *op. cit.*, p. 15.
[27] ROSOUX Valérie-Barbara, *Les usages de la mémoire dans les relations internationales : le recours au passé dans la politique étrangère de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Algérie, de 1962 à nos jours*, Bruxelles, Bruylant, « Organisation internationale et relations internationales », 2001, p. 3.
[28] Jean-Luc Bonniol et Maryline Crivello (éd.), *Façonner le passé*, *op. cit.*, p. 8.

réfléchir sur les usages des références historiques dans les propos des acteurs de la politique. Des études menées dans le sillage de cet appel ont ainsi montré que le PCF était sans doute un des partis qui faisait le plus de références au passé pour appuyer son argumentaire idéologique. En 1978, François Furet consacre à cette question des usages du passé une place importante dans *Penser la Révolution française*. Mais c'est surtout avec la publication des *Lieux de mémoire* dans les années 1980-90 que les usages politiques du passé deviennent un thème très important dans l'historiographie française[29].

Des historiennes et historiens travaillent aujourd'hui sur les liens entre la mémoire collective et son utilisation dans les discours politiques afin de légitimer ceux-ci. Mais il est difficile, voire impossible d'évaluer l'efficacité de ces liens. On ne peut guère que constater ces emprunts historiques dans les discours politiques sans véritablement pouvoir en évaluer la portée[30]. C'est tout à fait sensible dans l'usage de la mémoire du « baptême de l'Amérique », en particulier par des Déodatiennes et des Déodatiens qui veulent utiliser ce fait historique afin d'en tirer un quelconque intérêt auprès des États-Unis. On tentera, dans les chapitres qui vont suivre, de mesurer l'efficacité de cette démarche tout en ayant conscience de la difficulté de cette tâche.

Pour finir sur ces considérations d'ordre épistémologique, nous ferons une place dans les pages qui suivent aux réflexions issues des travaux d'histoire croisée et d'histoire comparée puisque notre propos est centré sur l'analyse de la mémoire du « baptême de l'Amérique » entre une région française (la Lorraine) et les États-Unis. Si ce genre de travaux n'est pas récent – en 1928, Marc Bloch plaidait déjà en faveur d'une histoire comparée des sociétés européennes, on peut observer un infléchissement historiographique depuis les années 1990. Le relatif décloisonnement d'une partie du monde à l'issue de la chute du mur de Berlin a fait évoluer l'histoire comparée, qui met désormais l'accent sur les interdépendances, les contacts et interactions entre différentes parties d'un monde devenu plus ouvert et de plus en plus multipolaire. Le contexte international est devenu plus favorable à ce type de démarche historique. Dans le monde anglo-saxon, on parle de *shared, entangled* ou de *connected histories*. Ces champs de recherche ont pour point commun de ne pas se contenter d'analyser en parallèle différents espaces délimités mais d'étudier les interactions, les contacts qui s'y font

[29] ANDRIEU Claire, LAVABRE Marie-Claire et TARTAKOWSKY Danielle (éd.), *Politiques du passé : usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, « Collection Le temps de l'histoire », 2006, p. 7-11.
[30] MÜLLER Jan-Werner, « Histoire, mémoire et politique » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 567-569.

jour[31]. L'histoire croisée implique de prendre en compte les transformations réciproques des espaces observés sous le coup des transferts qui les animent. Elle n'observe pas des situations figées, mais bel et bien des dynamiques[32]. C'est précisément ce que nous proposons au lecteur de découvrir dans les chapitres qui vont suivre en essayant de montrer la manière dont les concepts de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique ont essaimé depuis la Lorraine vers les États-Unis dans le dernier quart du XIXe siècle et comment ils s'y sont acclimatés, selon quel degré d'interaction, avec quels effets de retour, etc.

Un cadre global ayant ainsi été défini, nous pouvons désormais poser la question-clé destinée à guider la réflexion qui s'ensuit : comment les connaissances savantes progressivement constituées autour de l'histoire de la dénomination de l'Amérique ont-elles été mobilisées pour créer et entretenir des liens culturels entre la Lorraine et les États-Unis sur près d'un siècle et demi, dans un contexte géopolitique en perpétuelle évolution ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous avons fait le choix d'une progression chronologique infléchie par deux grandes césures. Là encore, le choix de ruptures chronologiques n'a rien d'un donné naturel dans le cadre d'un travail d'histoire comparée et/ou croisée. Si le choix de certaines césures peut se révéler pertinent concernant l'un des espaces étudiés, cela pourrait se révéler davantage artificiel pour l'autre. Face à ce potentiel décalage diachronique, nous ne pouvons faire l'impasse sur une réflexion à propos du bon curseur temporel à adopter pour que l'étude reste pertinente dans les deux espaces que nous proposons à la comparaison et au croisement[33].

Nous avons ainsi pleinement conscience du caractère artificiel du découpage chronologique pour lequel nous avons opté ici, tout en considérant qu'il peut se révéler intelligible et opératoire. La première période que nous allons traiter, comprise entre 1875 et 1914 s'attachera à analyser la mise en place des liens mémoriels autour de la genèse du nom de l'Amérique entre la Lorraine et les États-Unis. L'entrée dans la Grande Guerre constitue de notre point de vue une première césure, la situation de Saint-Dié en première ligne du conflit ayant contribué à attirer sur elle une certaine médiatisation outre-Atlantique. La deuxième étape est donc centrée sur la période englobant les deux guerres mondiales et se prolongeant jusqu'au milieu des années 1970. Au cours de cette séquence, la Lorraine tente parfois de confirmer,

[31] ZIMMERMANN Bénédicte, « Histoire comparée, histoire croisée » in *Historiographies : concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, 2010, vol. I, p. 170-176.
[32] WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (éd.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, « Le genre humain », 2004, p. 41.
[33] *Ibid.*, p. 18-19 et p. 39-40.

d’entretenir et d’approfondir les liens tissés dès la fin du XIXe siècle avec les États-Unis, mais la mémoire du « baptême » de 1507 connaît aussi des périodes de reflux au gré des aléas du contexte géopolitique. La seconde césure est moins palpable que la première ; elle est plus diffuse et se met en place au milieu des années 1970. Elle correspond à un changement de régime mémoriel caractéristique de toutes les sociétés occidentales au cours de cette période. Dès lors, le concept de « marraine de l’Amérique » reprend progressivement de la vigueur, pour connaître son apogée dans les années 1990 et 2000, en particulier à Saint-Dié-des-Vosges sous la municipalité dirigée par Christian Pierret. Cette période d’une quarantaine d’années, que l’on pourra qualifier d’histoire du temps présent, fera l’objet d’un troisième chapitre.

CHAPITRE 5 : Mettre en place des liens entre la Lorraine et l'« Amérique » (1875-1914)

« This is the West, sir. When the legend becomes fact, print the legend[1]*. »*

Nous avons choisi d'ouvrir ce chapitre par l'une des dernières phrases prononcées par M. Scott dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*, film de 1961 réalisé par John Ford. Elle nous paraît assez bien résumer la manière dont l'histoire de la dénomination de l'Amérique fut construite puis mythifiée avant d'être réemployée dans le cadre des relations culturelles internationales progressivement nouées entre la Lorraine (et plus particulièrement la ville de Saint-Dié-des-Vosges) et l'« Amérique », avec tout ce que ce nom peut porter comme imprécisions.

L'enjeu de ce chapitre sera donc de montrer le processus par lequel les élites lorraines se sont progressivement emparées de cet épisode mal connu de l'histoire locale pour en faire un outil diplomatique en direction d'une Amérique qui est elle-même très mouvante. Englobant dans un premier temps « les Amériques », concept encore relativement flou pour bien des Lorrains, elle glisse rapidement vers les seuls États-Unis dès lors que ceux-ci s'affirment, dans les dernières décennies du XIXe siècle, comme la grande puissance de l'hémisphère occidental. Saint-Dié étant située, depuis le traité de Francfort de 1871, en position de ville frontière et de vitrine de la France face à l'Allemagne, elle fait progressivement de l'invention du nom de l'Amérique un moyen d'attirer vers elle l'attention et la sympathie des Étatsuniens. De leur côté, ces derniers découvrent progressivement l'existence de cette petite ville lorraine au travers de la presse ou d'événements destinés au grand public, comme l'Exposition universelle de Chicago en 1893. Les petits Étatsuniens en entendent parler à l'école par le biais des manuels scolaires. Des contacts entre la Lorraine et les États-Unis commencent dès lors à se tisser autour de la mémoire de l'invention du nom de l'Amérique à Saint-Dié, ainsi que nous avons déjà pu l'esquisser dans la première partie consacrée aux érudits et à leurs travaux. C'est désormais

[1] *L'homme qui tua Liberty Valance*, réplique de M. Scott (vers 1h54mn50s.), film réalisé par John Ford, 1961.

dans la sphère du politique et dans celle des opinions publiques que nous allons porter notre analyse. Avant 1914, l'apogée de ces relations se situe en 1911 avec l'organisation par la municipalité de Saint-Dié, en lien avec le gouvernement français et l'ambassade des États-Unis à Paris, de grandes fêtes « franco-américaines » dans la petite ville vosgienne.

Tout au long de cette démonstration, il importera de ne pas rester enfermé dans une représentation étanche des relations strictement franco-étatsuniennes. Ludovic Tournès a ainsi montré que ces rapports devaient être appréhendés selon une échelle plus large (voire globale) afin d'en mieux saisir les ressorts. Avant 1914 en effet, la France est loin d'être le pays entretenant les relations les plus importantes avec les États-Unis. La Grande-Bretagne et l'Allemagne sont alors nettement plus avancées sur ce point. Il convient donc ne pas perdre de vue que les relations dont il va être question dans les pages qui suivent restent marginales si on les compare à ce qui peut exister entre les États-Unis et d'autres territoires européens[2].

I) La Lorraine prend peu à peu conscience de son passé en lien avec l'Amérique

Dans cette première partie, nous allons montrer que la Lorraine (amputée d'une partie de son territoire par la guerre de 1870) s'intéresse de plus en plus, à l'image de la France dans son ensemble, à une certaine représentation de l'Amérique. Cette attirance ne manque pas d'entraîner un certain intérêt local pour les origines du nom de ce continent ; les recherches historiques alors menées depuis plusieurs décennies sur la question commencent à trouver une transposition dans le grand public, au travers de la presse ou de diverses manifestations. C'est dans ce contexte que se forgent les concepts de « baptême » et de « marraine » de l'Amérique. Les premières tentatives de célébration de ce baptême et de l'amitié entre la Lorraine et les États-Unis sont entreprises, avec de maigres résultats dans un premier temps.

A) Un intérêt croissant pour l'Amérique en Lorraine

C'est à partir des années 1870 que l'image de l'Amérique et des Américains commence à se préciser dans l'imaginaire des Français et, parmi eux, des Lorrains. Le moins que l'on puisse dire est que cette image n'est pas des plus flatteuses dans un premier temps. Au lendemain de la défaite de la France face à la Prusse, bien des Français estiment que les Étatsuniens se sont montrés hostiles et surtout bien ingrats envers un pays qui leur avait offert rien de moins que la liberté un siècle plus tôt. Dans ce conflit, le président Grant a pris fait et cause pour la Prusse et

[2] TOURNÈS Ludovic, « Américanisation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 18-22.

a même félicité le Kayser pour sa victoire. Même s'il ne souhaitait pas que la France soit humiliée par son adversaire, le président des États-Unis ne comptait pas non plus apporter un quelconque soutien au pays de La Fayette, ce qui aurait inévitablement brouillé la forte minorité allemande présente dans son pays[3]. Mais le choix de Grant tenait aussi à l'hostilité assez prononcée de ses concitoyens vis-à-vis de Napoléon III, dont on n'avait pas oublié le soutien aux Sudistes, la tentative de conquête du Mexique ou encore, en remontant plus loin dans le temps, le coup d'État de 1851.

Pourtant, sitôt la victoire de la Prusse actée, l'opinion étatsunienne se retourne en faveur de la France, ce qui montre que ce n'est pas cette dernière qui suscitait l'hostilité des Américains, mais bien le Second Empire[4]. Par ailleurs, le soutien à la Prusse était loin d'avoir constitué une généralité ; si les républicains et les protestants l'avaient effectivement soutenue, les démocrates et les catholiques avaient davantage penché vers la France. Beaucoup d'Étatsuniens avaient ainsi ressenti une profonde et sincère empathie pour ce pays vaincu et amputé d'une partie de son territoire[5]. Il n'est qu'à lire le poème de Walt Whitman, *O Star of France*, pour s'en apercevoir. L'animosité des États-Unis envers la France dans les débuts de la IIIe République est donc loin d'avoir été aussi générale qu'on l'a souvent imaginé. Ainsi, au moment où nous avons choisi de faire démarrer cette étude, des incompréhensions réciproques sont déjà à l'œuvre entre les deux pays.

C'est aussi à cette époque que se constituent en France les stéréotypes qui vont demeurer ensuite tout au long du XXe siècle à l'endroit des « Américains ». En trente ans – ce qui est très court pour ce type de phénomène – se fige globalement la caricature du Yankee riche mais rustre. Déjà en 1870, la pièce de Victorien Sardou, *L'Oncle Sam*, avait été si violente contre les Américains que Thiers l'avait fait interdire pendant la Commune afin de ne pas s'aliéner l'opinion des États-Unis. Il faut attendre 1873 pour que cette pièce soit jouée, avec un grand succès[6].

Il existait bien un engouement pour l'Amérique avant cette époque, comme le montrent les voyages de Humboldt ou de Tocqueville, mais cela restait alors un phénomène très marginal. Les flux de toute nature continuaient de l'emporter dans le sens Europe-Amérique, et non

[3] BLUMENTHAL Henry, *France and the United States : Their Diplomatic Relations, 1789-1914*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1970, p. 124.
[4] *Ibid.*, p. 117.
[5] *Ibid.*, p. 127.
[6] ROGER Philippe, « La guerre de cent ans (aux sources de l'antiaméricanisme français) » in *L'Amérique des Français*, Christine Fauré et Tom Bishop (éd.), Paris, Editions F. Bourin, 1992, p. 177-190. Ici, p. 181-184.

l'inverse[7]. Jusqu'aux années 1860, la représentation de l'« Américain » reste donc très floue pour l'immense majorité des Français et elle est surtout marquée par de l'indifférence. « Le Brésilien et le Yankee alimentaient le répertoire des jovialités populaires », écrit Gabriel-Louis Jaray à l'occasion du trentenaire du Comité France-Amérique, comme pour souligner que l'on ne faisait alors guère de différence entre les deux[8]. Le stéréotype de l'Américain pour les Français est celui d'une sorte de Britannique en moins bien élevé, d'un marchand de bétail riche mais crotté. À partir des années 1880, l'image des États-Unis se précise davantage au moment où ce pays devient la première puissance industrielle au monde devant la Grande-Bretagne. Leur image est de plus en plus celle d'un pays moderne, urbain et industriel. La croissance des villes, aux buildings déjà impressionnants, fait sensation. Le pays conserve néanmoins un aspect exotique pour les Français[9]. Ceux-ci admirent la réussite économique étatsunienne, mais aussi leur système scolaire. Les universitaires français en visite sur les campus américains sont fascinés par un si grand déploiement de moyens au service de la connaissance. Les Français admirent aussi les revenus élevés et les bonnes conditions de travail aux États-Unis en comparaison de celles de la France à la même époque. En revanche, il existe déjà des éléments de réticence : les Français pensent que les Américains ne sont pas cultivés car ils passeraient tout leur temps à essayer de gagner de l'argent et à accumuler des biens de consommation. C'est à cette époque qu'apparaît le stéréotype de l'homme d'affaires yankee très riche mais inculte et bourru.

C'est pourquoi les Français, tout en craignant d'être déclassés sur le plan économique par les Américains, ne ressentent pas encore le même risque sur le plan culturel. Les élites françaises qui parlent alors des États-Unis regardent leur culture de masse de manière très condescendante. Cela n'empêche pas quelques inquiétudes à ce sujet ; ils doivent bien admettre que les Américains disposent de musées et de bibliothèques ultra-modernes et bien fournis[10]. Ernest Renan exprime déjà une crainte de déclassement culturel lorsqu'il dit que « le monde marche sur une sorte d'américanisme qui blesse nos idées raffinées ». Or, si les idées dont parle Renan sont raffinées, c'est que celles des Américains ne le sont pas et font peser une menace d'appauvrissement des cultures du Vieux Monde. Ainsi, pour Renan, il existerait déjà un risque

[7] BARJOT Dominique et REVEILLARD Christophe (éd.), *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe et réalité. Actes du Colloque des Universités européennes d'été, 9-11 juillet 2001, Paris*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Centre Roland Mousnier », 2002, p. 8.
[8] JARAY Gabriel-Louis, *À propos d'un trentenaire. L'œuvre du Comité France-Amérique (1909-1938)*, Paris, Institut des Études américaines, 1938, p. 6.
[9] ROGER Philippe, *Rêves et cauchemars américains. Les États-Unis au miroir de l'opinion publique française (1945-1953)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire et civilisations », 1996, p. 31-32.
[10] *Ibid.*, p. 33-34.

de déferlante de la culture américaine, de sa modernité effrayante risquant de transformer l'Europe à marche forcée dans un futur proche[11].

En 1898, avec la guerre hispano-américaine, les États-Unis annexent Cuba et deviennent une puissance impériale. Leur statut change dans les représentations françaises : l'Américain devient menaçant. Cette date marque un réel tournant dans la vision que les Français, et notamment les Lorrains, peuvent avoir des Américains. L'annexion des Philippines, encore plus éloignées de la sphère d'influence traditionnelle des États-Unis, ne fait que renforcer l'inquiétude française à leur encontre[12]. Les accusations d'impérialisme et de bellicisme viennent s'ajouter à celles des années précédentes : les Américains seraient sujets au jingoïsme, protectionnistes à l'extrême, durs en affaires, incultes, vulgaires, ne s'intéressant qu'à l'argent, et surtout incapables de reconnaissance vis-à-vis de la France qui les a pourtant soutenus dans leur quête d'indépendance un siècle plus tôt. En 1899-1900 est publiée, sous un format feuilleton, *La conspiration des milliardaires* par Gustave Le Rouge et Gustave Guitton. Le héros y est aux prises avec un ennemi désigné, le Yankee. Celui-ci prend la forme d'un industriel ou d'un scientifique sans morale qui utilise la science et le progrès technique dans le seul objectif de la rentabilité économique et qui ne s'embarrasse guère de scrupules dès lors qu'il s'agit de gagner de l'argent[13].

Il convient toutefois de nuancer ces critiques que l'on n'englobe pas encore sous le vocable d'« antiaméricanisme ». Bien qu'avérées, elles restent encore relativement limitées et restreintes à quelques cercles intellectuels. Elles se concentrent sur quelques points tels que l'impérialisme et le protectionnisme, notamment lorsque les États-Unis décident d'appliquer des tarifs douaniers trop élevés[14]. En outre, l'épisode de la guerre hispano-américaine ne suscite pas une inquiétude française prolongée. Au contraire, il fait entrer les États-Unis dans le cercle fermé des puissances coloniales, les faisant ressembler un peu plus à la France. Les craintes initiales de voir les États-Unis connaître une expansion sans fin se révèlent vite infondées, ce qui rassure la France[15].

---

[11] KASPI André, « Préface » in *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle, op. cit.*, p. 5-6

[12] ROGER Philippe, « La guerre de cent ans (aux sources de l'antiaméricanisme français) » in *L'Amérique des Français*, art. cit. Ici, p. 181-184.

[13] ROGER Philippe, « Incarnation du Yankee. Sémantique et ethnicité dans l'antiaméricanisme français » in *Regards sur l'antiaméricanisme. Une histoire culturelle*, Georgy Katzarov (éd.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 73-83. Ici, p. 73-75.

[14] ROGER Philippe, « La guerre de cent ans (aux sources de l'antiaméricanisme français) » in *L'Amérique des Français*, art. cit. Ici, p. 184-185.

[15] PORTES Jacques, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 14-15.

Ce panorama des représentations des États-Unis et de la figure de l'Américain dans l'imaginaire français des années 1870 à 1914 permet de servir de toile de fond pour comprendre selon quelles modalités la Lorraine française s'est progressivement intéressée à l'Amérique avant la Première Guerre mondiale. Après la tentative de fonder à Nancy un important musée américain, d'autres initiatives ont progressivement mis en valeur les liens entre cette région du nord-est de la France et le Nouveau Monde, rapidement limité aux seuls États-Unis.

1- Le projet de musée américain de Nancy

Nous avons déjà pu évoquer dans la première partie de cette thèse l'organisation du premier Congrès des Américanistes à Nancy en 1875. Dans le sillage de cette manifestation de grande envergure, un projet de musée américain voit le jour à Nancy sous l'impulsion notable du magistrat et linguiste Lucien Adam (1833-1918), également secrétaire du congrès nancéien. Né dans la cité des ducs de Lorraine, il a commencé sa carrière au tribunal de Cayenne où il s'est passionné pour les études américanistes. Le 16 juin 1877, il fonde la Société d'Études Américaines de Nancy (SEAN) dont les finalités, précisées dans l'article 2 de ses statuts, consistent à « encourager par tous les moyens les études américaines et spécialement garder et conserver les objets qui ont déjà été donnés lors du premier congrès des américanistes tenu dans cette ville en 1875, ainsi que ceux qui pourraient être donnés par la suite ». La fondation d'un musée américain est donc au cœur des objectifs de cette société. D'autres grands projets auraient dû en découler, comme la mise en place d'une chaire d'études américaines à la faculté des lettres de Nancy ou la fondation d'une bibliothèque américaine. Toutefois, malgré les efforts de Lucien Adam, ces projets peinent à aboutir. En 1879, il semble qu'une simple vitrine installée par le conservateur du Musée lorrain, Henri Lepage, suffise à la présentation des pièces réunies par la SEAN. Dès 1880, la société décline, d'autant que M. Adam quitte Nancy en 1883 pour occuper un nouveau poste au tribunal de Rennes. Sans véritable repreneur, sans projet scientifique en lien avec l'Université de Nancy, la société est dissoute le 12 juin 1895[16]. On peut émettre l'hypothèse que l'histoire de la première dénomination de l'Amérique aurait pu connaître un rayonnement plus important en Lorraine et au-delà si cette structure avait pu perdurer. Le musée américain de Nancy, pris en main par une personnalité influente et capable de proposer des programmes de recherche sur le long terme en lien avec la faculté des lettres, aurait pu devenir le relais régional pour l'étude de ce qui commence à se faire appeler le « baptême de l'Amérique ». Ce projet n'aura pas donc permis de créer la dynamique nécessaire

[16] E. Logie et P. Riviale, « Le Congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », art cit.

à une véritable sortie de l'étude de ce sujet au-delà des limites de ses « fonts baptismaux », la petite ville de Saint-Dié. Celle-ci dispose pourtant dans les années 1880 d'un atout considérable en la personne de Jules Ferry. Celui qui fut plusieurs fois chef de gouvernement, sans compter ses nombreuses autres fonctions à l'échelle locale et nationale, va constituer un maillon dans la chaîne des liens progressivement constitués entre Saint-Dié et les États-Unis.

2- L'acte de donation de la statue de la Liberté par Jules Ferry

C'est le 4 juillet 1884, dans les ateliers de Gustave Eiffel et Auguste Bartholdi à Paris que la statue de la *Liberté éclairant le monde* est officiellement remise par le gouvernement français au peuple américain, par l'intermédiaire du ministre plénipotentiaire des États-Unis, L.P. Morton. On lit d'abord une lettre de Jules Ferry, président du Conseil, qui n'a pas pu être présent en personne pour cause de maladie. Puis, M. Morton accepte officiellement la statue au nom de son président Chester Arthur, avec les remerciements du gouvernement et du peuple américain.

On pourrait imaginer de prime abord que la signature du Déodatien Jules Ferry au bas de la charte de donation, aux côtés de celle de L.P. Morton, puisse donner pleinement son sens au geste de la France à l'égard de l'Amérique. Pourtant, la lecture de la presse de l'époque ne permet pas du tout de relayer une telle hypothèse. Personne n'a fait le lien à ce moment précis entre les origines déodatiennes du président du Conseil et le cadeau fait à la « filleule » d'outre-Atlantique. Cela n'est pas tout à fait surprenant dans la mesure où l'idée selon laquelle c'est à Saint-Dié que le nom de l'Amérique a été donné pour la première fois est encore très confidentielle en dehors de certains milieux érudits. Les médias et le grand public n'ont pas encore effectué le parallèle entre Jules Ferry, Saint-Dié et l'Amérique. Tout au plus a-t-on pu entendre dire que M. Ferry, lorsqu'il était ministre de l'Instruction publique, avait été à l'origine d'une collecte de fonds surnommée le « sou des écoliers » et destinée à recueillir des sommes tout à fait symboliques auprès des élèves de France afin de contribuer à l'achèvement du projet de statue de la Liberté lancé par Laboulaye au lendemain de la guerre franco-prussienne. C'est pourtant en mobilisant le souvenir de la signature de la charte de donation de cette œuvre au peuple américain par Jules Ferry que des élites de Saint-Dié tenteront, bien des années plus tard, de renouer des liens avec les États-Unis en considérant que le seul statut autoproclamé de « marraine de l'Amérique » ne serait peut-être pas suffisant pour attirer l'attention d'une aussi puissante « filleule ».

Selon nous, la volonté des élites déodatiennes de revendiquer pour leur ville le statut de « marraine de l'Amérique » est à replacer dans le contexte du cadeau de la statue de la Liberté fait par la France aux États-Unis dans les années 1880. C'est en effet dans cette période précise

que la mémoire des événements survenus en 1507 refait surface à Saint-Dié : le premier article publié sur ce sujet dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* date de 1882. À l'instar de Laboulaye et des libéraux français qui ont imaginé offrir une statue au peuple américain afin qu'il n'oublie pas sa dette envers la France dans la guerre d'Indépendance, les élites de la ville vosgienne craignent de voir l'influence allemande supplanter celle de la France dans le cœur des Américains. Si la statue imaginée par Bartholdi avait pour objectif de retremper l'amitié franco-américaine, le souvenir de l'invention du nom *America* devait, au moins en partie, résulter de la même logique, mais à une autre échelle.

Les années précédant la Grande Guerre sont marquées par une acclimatation croissante de l'image de l'« Amérique » auprès des Lorrains. C'est par exemple le cas des spectacles de Buffalo Bill.

3- Buffalo Bill : une « américanisation » de la Lorraine au tournant du XXe siècle ?

Il a souvent été dit que l'influence de la culture américaine sur l'Europe avait commencé après 1918, voire 1945. Or, Jacques Portes a montré que cela avait commencé bien avant. Les tournées de Buffalo Bill dès le début du siècle sont un exemple de cette première phase d'américanisation[17]. Ce spectacle est à la fois la première manifestation culturelle produite par les Américains à connaître un succès massif en Europe ainsi qu'une première forme d'apothéose de la culture de masse[18].

Le spectacle de William Cody, dit « Buffalo Bill », le *Wild West Show*, est un prolongement de la littérature sur la conquête de l'Ouest. Ce type de spectacle apparaît dans les années 1870. Si celui de Buffalo Bill est le plus connu, il est loin d'être le seul et connaît au contraire des centaines de versions dans les dernières décennies du XIXe siècle. Ce spectacle commence à s'exporter, d'abord en 1887 en Grande-Bretagne, puis en Europe continentale en 1889. En 1905-1906, une troisième tournée européenne a lieu mais le genre commence à s'essouffler, concurrencé par le développement du cinéma. En trente ans, ce *Wild West Show* aura été vu dans mille villes de douze pays, par plus de cinquante millions de spectateurs[19]. Ce

[17] DUBOSCLARD Alain, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*. Thèse de l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, Centre d'histoire sociale du XXe siècle, novembre 2002, p. 6.
[18] PORTES Jacques, « L'horizon américain » in *La culture de masse en France : de la Belle Époque à aujourd'hui*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Fayard, 2002, p. 33-34.
[19] TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, « Collection "L'épreuve de l'histoire" », 2020, p. 35-38.

spectacle est clairement un exemple d'américanisation : il a permis de diffuser le mythe de la conquête de l'Ouest dans de nombreux lieux en Europe, et notamment en Lorraine.



Figure 1 Réclame pour le Buffalo Bill Wild West *à Saint-Dié, le samedi 22 juillet 1905.* Le Libéral des Vosges, *9 juillet 1905.*

C'est dans le cadre de sa troisième et dernière tournée en Europe que le *Wild West Show* fait étape en Lorraine. Ainsi que le stipule la réclame ci-contre (figure 1), Buffalo Bill et ses artistes feront à cette occasion « leurs derniers adieux à la France ». Cette tournée a été permise par l'essor du chemin de fer partout sur le territoire national, rendant ainsi possible le déplacement quotidien d'une énorme logistique comprenant entre autres huit cents hommes, cinq cents chevaux et vingt bisons transportés dans trois trains spéciaux. Ce spectacle considérable sur le plan matériel permet à « l'Amérique civilisatrice de pénétrer en Déodatie » (D. Parmentier).

À vrai dire, le spectacle de 1905 n'est pas qu'« américain » : il est en réalité très cosmopolite, les cow-boys et les « Peaux-rouges » ne représentant qu'une partie des attractions. On y trouve aussi des Cosaques du Caucase, des Bédouins du désert d'Arabie, des Gauchos de la Pampa, une troupe japonaise impériale… Le spectacle laisse toutefois la part belle à des clichés typiquement étatsuniens : on pourra y voir une reconstitution de la bataille de Little Big Horn, l'attaque d'une diligence, une danse guerrière indienne, l'attaque d'un convoi de colons sans oublier l'apparition de Buffalo Bill en personne dans une exhibition de tir.

Le spectacle français a démarré à Paris en avril au Champ de Mars, avant le départ en province. La troupe arrive en Lorraine en juillet, avec deux représentations prévues à Nancy (19 et 20 juillet), une à Lunéville (21 juillet) et une à Saint-Dié (22 juillet). Le lendemain, Buffalo Bill lèvera le camp pour Épinal. À Saint-Dié, deux représentations sont prévues : une à 14 heures, l'autre à 20 heures. La troupe installe son grand chapiteau de 125 x 40 mètres dans un vaste espace situé à un kilomètre de la gare, la prairie des Grands moulins (devenue en 1991 la place de la Première Armée française). Le prix des billets varie entre 1,50 francs et 8 francs pour les loges. C'est assez cher : le tarif le moins élevé correspond alors à environ une demi-journée de salaire d'un ouvrier déodatien. Les billets sont en vente à la librairie d'Adolphe Weick au 27 de la rue Thiers.

Selon *l'Écho de la frontière* du 27 juillet, la représentation de l'après-midi fut un grand succès, ayant accueilli plus de 3000 spectateurs (la ville compte 20 000 habitants en 1911).

Selon Damien Parmentier, ce spectacle a rencontré un franc succès car il faisait la part belle aux démonstrations militaires. Or, vivant à quelques kilomètres de la frontière franco-allemande, la population déodatienne, fière de ses garnisons et acquise aux valeurs patriotiques, ne pouvait qu'adhérer à un tel spectacle[20].

Si l'on ne peut nier que les représentations du *Wild West Show* ont certainement contribué à acclimater une certaine représentation de l'Amérique au sein du public lorrain, il convient néanmoins de ne pas analyser ce phénomène sous le seul prisme d'un processus de simple diffusion d'un modèle considéré comme étatsunien en Europe. Cody a bien compris que pour garantir le succès de son spectacle à l'étranger, il devait l'adapter au contexte local en y incluant des références culturelles du pays d'accueil. C'est ainsi qu'en France, le spectacle intègre l'interprétation de la Marseillaise par l'orchestre de cow-boys, des références aux trappeurs canadiens (ce qui est une allusion directe à l'histoire des Français en Amérique) ou à l'aventure coloniale française en Afrique et en Asie. Cette stratégie explique en grande partie le succès de ce spectacle en Europe, le public ayant le sentiment d'assister à quelque chose de familier et n'étant finalement pas trop bousculé par un univers exagérément exotique.

Les travaux sur l'américanisation se sont longtemps cantonnés à l'étude de la diffusion d'une culture considérée comme étatsunienne vers le reste du monde sans vraiment prendre en compte l'autre versant du processus, à savoir l'acclimatation aux États-Unis d'éléments culturels exogènes, ayant pourtant contribué massivement à forger la configuration culturelle nationale de ce pays. Ces travaux ont ainsi accrédité la vision fausse d'une culture américaine essentialisée et homogène. Or, cette situation a fait perdre de vue le fait que la « culture américaine » est encore largement en construction au XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe, au gré des apports de l'immigration. Les États-Unis ne sont pas de simples exportateurs de leur culture, qu'il s'agisse des représentations, des artefacts ou des pratiques. Avant 1914, voire avant 1945, l'influence culturelle française sur ce pays est également importante. Il existe donc un mouvement à double-sens, même s'il est inégal[21]. C'est pourquoi Ludovic Tournès préfère parler de « configuration culturelle nationale » plutôt que de « culture nationale », afin de prendre en compte le caractère très malléable et perméable de cette « culture américaine ». Il faut en réalité attendre le milieu du XXe siècle pour qu'une configuration culturelle nationale étatsunienne à peu près stable et homogène sur le territoire national puisse être observée. Avant

[20] PARMENTIER Damien, « Buffalo Bill et le Wild West Show à Saint-Dié (22 juillet 1905) », in *BSPV*, n° 95, 1992-1993, p. 217-229.
[21] TOURNÈS Ludovic, « Américanisation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, art. cit.

cela, il est difficile de parler d'« une culture étatsunienne », tant la population de ce pays est hétérogène[22].

Au même titre que pour le reste de la France, c'est donc entre les années 1870 et 1914 que la Lorraine se forge progressivement une série de représentations sur une « Amérique » dont les contours ne sont pas encore bien dissociés de ceux des seuls États-Unis. Le spectacle de Buffalo Bill aura contribué à accentuer cette confusion, en mélangeant trappeurs canadiens, rancheros argentins et tuniques bleues en lutte contre les redoutables Indiens. C'est dans ce contexte de constitution d'un ensemble de représentations souvent très biaisées sur l'Amérique que commencent à apparaître un certain nombre d'aphorismes destinés à faire de la Lorraine le lieu de naissance du nom de ce continent.

B) La genèse des concepts de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique

Au moment d'aborder la question des transferts culturels de ces expressions entre la Lorraine et les États-Unis, il importe d'apporter quelques points de méthode. La comparaison d'un phénomène à un instant T entre deux espaces crée le risque d'aboutir à une représentation biaisée. En effet, même si un phénomène ou un concept porte le même nom dans le pays de comparaison, il faut tenir compte du fait qu'il est susceptible de recouvrir un système de représentations différentes pour la société du pays avec qui on effectue la comparaison, et ce quelle que soit la qualité de la traduction[23]. La traduction de texte d'une culture à une autre est un processus complexe. Il ne s'agit pas du passage d'un état stable à un autre, d'une simple transposition à l'identique d'une langue à une autre. C'est une forme de réinvention. Il existe donc une possibilité que la traduction opère un changement de sens entre son état original et son état d'arrivée. Il y a un risque qu'elle puisse « changer de goût ou de couleur[24] ». Ainsi, l'expression « baptême de l'Amérique », même traduite en « *christening of America* » ou « *baptism of America* » ne représente pas la même chose pour des Étatsuniens que pour des Français, bien que la traduction semble assez transparente. Il convient donc de tenir compte en permanence de ce possible biais.

L'introduction du concept de transfert culturel est l'un des moyens de compenser les possibles limites de la comparaison historique. Selon une vision traditionnelle du transfert, les

[22] L. Tournès, *Américanisation, op. cit.*, p. 62
[23] M. Espagne, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », art cit. Ici, p. 113-114.
[24] BENAT-TACHOT Louise et GRUZINSKI Serge (éd.), *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*, Paris, Maison des sciences de l'homme ; Presses universitaires de Marne-la-Vallée, 2001, p. 165.

chercheuses et chercheurs se contentent d'observer la diffusion d'une culture depuis une société émettrice, dominante, vers une société réceptrice, dominée et passive. On ne se pose pas la question de la manière dont cette diffusion est reçue ou perçue. Dans la vision actualisée du transfert, telle que proposée par Mickaël Werner et Michel Espagne, il s'agit plutôt d'analyser la manière dont la diffusion est reçue, perçue, adaptée, réarrangée… par la société réceptrice, voire réexpédiée vers l'émetteur selon une logique circulatoire. Il s'agit aussi d'étudier le contexte, les conditions qui permettent ces adaptations et ces éventuels effets de retour. L'étude des transferts s'intéresse également aux transformations subies par l'objet transféré (qu'il s'agisse d'un objet matériel ou d'une idée) : son acclimatation (ou acculturation) voire son rejet (ce que l'on appelle parfois les « transferts négatifs ») et les raisons conjoncturelles et structurelles de ces dynamiques. L'histoire des transferts culturels a démarré en s'intéressant au cadre des États-nations (et notamment aux transferts franco-allemands) avant de se déployer sur d'autres échelles, de l'échelon le plus local au plus large. L'articulation entre les échelles est ainsi l'un des enjeux les plus importants de l'histoire des transferts[25]. Le parcours mouvementé des expressions de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique entre la Lorraine et les États-Unis est particulièrement intéressant de ce point de vue.

La plus ancienne occurrence des expressions « baptême de l'Amérique » et « marraine de l'Amérique » que nous avons pu repérer jusqu'à présent date du 14 mai 1875. Il est en revanche impossible de définir depuis quand ces expressions étaient utilisées oralement : sont-elles l'invention du colonel Fervel (1811-1877) ou bien celui-ci a-t-il réemployé des expressions déjà entendues ? Toujours est-il que ces deux expressions font leur apparition en même temps, dans le même article de presse. Elles sont alors appliquées à la Lorraine dans son ensemble et pas spécifiquement à Saint-Dié, même si le rôle de celle-ci est largement évoqué. M. Fervel considère néanmoins que ce n'est pas seulement la ville vosgienne qui doit recevoir l'honneur de se voir attribuer le titre de « marraine de l'Amérique » mais toute la Lorraine, compte tenu du rôle central joué par René II dans la chaîne de causalité des faits : « René II et […] Hylacomylus de Saint-Dié sont donc *ex æquo* les parrains de l'Amérique. » Il évoque le « grand-duc lorrain qui a présidé au baptême de l'Amérique ». Évoquant la tenue prochaine du congrès des Américanistes de Nancy, il se demande si ces savants n'ont pas choisi la Lorraine afin de « faire une visite d'honneur et de condoléance à leur chère et mutilée marraine[26] ».

[25] WERNER Michaël, « Transferts culturels » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 1189-1192.
[26] *Le Progrès de l'Est*, 14 mai 1875, p. 3. Pour éviter de surcharger les notes de bas de page, nous avons choisi de n'indiquer, dans le cas des articles de presse, ni le titre ni l'auteur. Le lecteur est donc invité à se rendre à la section « presse » dans les sources afin d'y retrouver les références précises des articles mentionnés.

Toutefois, certains érudits ne sont pas d'accord avec cette vision des choses et pensent que la Lorraine est un cadre trop large pour servir d'écrin à l'invention du nom de l'Amérique. On peut supposer que ceux qui tiennent ce raisonnement ont à l'esprit le fait que la région est alors traversée par la frontière allemande depuis 1871. Pour des Français patriotes des régions frontalières de l'Est, l'idée de partager le « baptême de l'Amérique » entre la France et l'Allemagne ne doit guère être une idée enthousiasmante. On ne s'étonnera pas de trouver parmi ceux-ci le Déodatien et ancien assiégé de la Commune de Paris Gaston Save qui, dans un article de 1890, qualifie pour la première fois Saint-Dié de « marraine du Nouveau Monde[27] ». Au même moment, Jules Marcou qualifie pour la première fois Jean Basin de « parrain du Nouveau Monde » (*God-father of the New-World*), estimant qu'il est l'inventeur du nom de l'Amérique et parce qu'il aurait été le « leader » du « Gymnase vosgien »[28].

C'est ensuite autour de 1892 que ces expressions connaissent une première reconfiguration. On a pu voir dans la première partie de cette étude les nombreuses polémiques lancées dans le contexte du quatrième centenaire du premier voyage de Colomb vers le Nouveau Monde. Plusieurs érudits émettent l'hypothèse que le nom de l'Amérique ne serait pas européen mais bel et bien un toponyme d'origine indigène. Saint-Dié ne serait donc en rien le lieu de naissance du nom de l'Amérique. De tels propos ne peuvent que faire réagir les savants de la Société philomatique vosgienne. C'est dans ce contexte que Frank H. Mason, Consul général des États-Unis à Francfort ayant noué des liens avec la société érudite de Saint-Dié[29], publie un article aux États-Unis dans lequel il qualifie la petite cité vosgienne de « fonts baptismaux de l'Amérique » (*baptismal font of America*). Il conserve ainsi le champ lexical du baptême et du parrainage religieux. Évoquant la *Cosmographiæ Introductio*, il affirme que cet ouvrage est à l'origine du « baptême de l'hémisphère occidental » faisant « du petit hameau de Saint-Dié la marraine (*godmother*) de notre puissant continent[30] ». Il ajoute : « La nouvelle terre au-delà de

[27] SAVE Gaston, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », in *BSPV*, nº 15, 1889-1890, p. 298.
[28] J. Marcou, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », art cit. Ici, p. 664.
[29] Les circonstances précises dans lesquelles ce diplomate étatsunien est entré en relation avec les responsables de la Société philomatique vosgienne demeurent très mal connues. Nous n'avons pu identifier de correspondance archivée entre M. Mason et Henri Bardy qui nous aurait permis de mieux cerner l'historique de leur relation. Le compte-rendu de la séance du comité du 12 février 1893 (*BSPV*, n° 18, p. 387) stipule que « M. Mason a été envoyé officiellement à Saint-Dié pour y étudier de près et d'une manière toute spéciale la question, controversée depuis quelques temps, du "baptême de l'Amérique" par les membres du Gymnase vosgien. » L'expression « *envoyé officiellement* » ne manque pas de nous intriguer ; quelle autorité aurait pu envoyer M. Mason de manière officielle afin d'étudier tout exprès cette question à Saint-Dié ? Washington aurait-il pu lui demander, à une époque où cette histoire était encore fort peu connue, d'aller la vérifier sur place ? À moins que ce ne soient les organisateurs de l'Exposition universelle de Chicago qui lui aient demandé d'aller collecter des informations, de prendre quelques photographies et collecter quelques documents sur place dans le but de préparer une salle d'exposition. Ce point reste à éclaircir à l'occasion de futures recherches.
[30] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit. Ici, p. 651.

l'Atlantique avait d'un coup de crayon été baptisée pour l'éternité[31]. » Quelques semaines plus tard seulement, Gaston Save s'inspire à son tour de l'expression créée par Frank Mason en parlant de « baptistère de l'Amérique ». Il qualifie ouvertement Saint-Dié de « marraine de l'Amérique[32] ».

Il faut admettre que cette expression est déjà problématique et porte en elle une contradiction : en France, la coutume veut que la marraine donne son propre prénom à sa filleule, et non pas celui d'un autre individu. De ce simple principe, il résulte que Saint-Dié n'est en rien une « marraine ». Si tel était le cas, le Nouveau Monde aurait à la rigueur dû s'appeler « *Deodatia* ». On peut éventuellement admettre que Vespucci puisse être considéré comme le « parrain » involontaire de l'Amérique, mais cela n'a jamais été formulé en ces termes, ni en Lorraine ni aux États-Unis. Nous estimons donc être face à une forme de « péché originel » dans la démarche intellectuelle ayant abouti à l'élaboration du double-concept de « baptême » et de « marraine » de l'Amérique. Il s'avère que ces deux expressions constituent une construction fragile et qu'elles ne reflètent en rien un fait objectif. Elles ne revêtent pas la même signification sur les deux rives de l'Atlantique. Or, un des biais les plus fréquents en histoire comparée et en histoire croisée consiste à essentialiser des expressions ou des notions qui semblent aller de soi. Il est au contraire indispensable de sans cesse les redéfinir, les replacer dans leurs différents contextes spatiaux et temporels. Il ne faut pas être implicite, mais explicite lorsqu'il s'agit des termes d'un sujet d'étude que l'on souhaite croiser[33].

Au tournant du XXe siècle, les expressions évoquant le champ lexical du « baptême de l'Amérique » obtiennent malgré tout un certain succès parmi les américanistes étatsuniens. La plupart d'entre eux sont francophiles, certains ont voyagé ou vécu en Europe. Leur culture générale étendue leur permet de donner du sens aux concepts de « baptême » ou de « marraine » en association avec l'idée de la transmission d'un prénom. Le diplomate Frank Mason, qui fut consul des États-Unis à plusieurs reprises en Europe, connaît ainsi parfaitement le sens de ces termes, ainsi qu'on a pu le mentionner ci-dessus. De même, John B. Thacher, évoquant en 1896 le nom *America* imprimé dans la *Cosmographiæ Introductio*, s'exclame : « C'est la première fois que ce beau mot était écrit, gravé ou imprimé. Ainsi, peut-être, il est judicieux de l'appeler la phrase du baptême (*the christening sentence*). » Ce bibliophile de la côte Est rappelle que le livret a été achevé « le VII des calendes de mai » soit le 25 avril 1507. Mais cette date

[31] *Ibid.*, p. 662.
[32] SAVE Gaston, « Saint-Dié, baptistère de l'Amérique », in *La Lorraine artiste*, 15 janvier 1893, p. 45-46.
[33] WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte (éd.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, « Le genre humain », 2004, p. 34.

correspond au calendrier julien. Or, dans le calendrier grégorien adopté en 1582, il faut reculer de dix jours, ce qui équivaut dans notre calendrier moderne au 5 mai 1507. Pour M. Thacher, cette date serait donc celle du baptême de l'Amérique : « Ainsi, nous disons que le Nouveau Monde est né le vingt-et-un octobre de l'année 1492, et il a été baptisé (*baptized*) le cinq mai de l'année 1507[34]. »

Si ces auteurs étatsuniens n'ont pas éprouvé de difficulté à recourir à des expressions liées au champ lexical du baptême et du parrainage, force est de constater que ces notions sont chargées d'un sens différent dans leur configuration culturelle nationale. En effet, la coutume consistant à laisser le choix du prénom de l'enfant à ses parrain et marraine est loin d'être aussi répandue hors de France[35]. Aux États-Unis, société majoritairement protestante au tournant du XXe siècle, l'idée d'associer parrainage et choix du prénom ne fait pas vraiment sens. Le parrainage est d'ailleurs une pratique relativement déconsidérée chez les protestants : pour Luther, rien dans la Bible ne justifiait le recours à des parents spirituels. Il estimait donc que le parrainage était inutile sur le plan dogmatique mais avait néanmoins décidé de ne pas le supprimer car les parrains pouvaient être utiles, à la fois comme porte-paroles, témoins de l'enfant lors du baptême et comme relais dans son éducation en cas d'empêchement des parents. Calvin avait réagi de la même façon. Il voulait supprimer le parrainage mais ses adeptes s'y étaient fortement opposés, la pratique étant trop ancrée dans les mœurs pour être rejetée si facilement. Ainsi, luthériens et calvinistes avaient conservé la tradition, même si elle n'avait qu'une utilité sociale et plus aucun fondement théologique[36].

Même les Français, majoritairement catholiques, qui se sont installés aux États-Unis abandonnent progressivement cette association entre baptême et choix du prénom. Annick Foucrier-Binda a ainsi étudié le cas des Français installés à San Francisco au temps de la ruée vers l'or. Au sein de la paroisse Notre-Dame des Victoires, il apparaît que la pratique consistant à donner aux filleuls les prénoms du parrain ou de la marraine n'est plus aussi systématique qu'en France à la même époque. Cela s'expliquerait par le fait qu'en France, les sociétés, encore majoritairement rurales et attachées à leurs terres, choisiraient davantage de respecter la tradition. En outre, si le parrain est le grand-père, le choix de transmettre son prénom à son

[34] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 159-160.
[35] ALFANI Guido, CASTAGNETTI Philippe et GOURDON Vincent (éd.), *Baptiser. Pratique sacramentelle, pratique sociale (XVIe-XXe siècles)*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, « Histoire des mondes modernes et contemporains, patrimoine, régionalisme », 2009, p. 16.
[36] TEBBENHOFF Edward, « Le nombre de parrains dans les communautés réformées néerlandaises de Nouvelle-Hollande, de New York et du New Jersey (1639-1800) » in *Le parrainage en Europe et en Amérique : pratiques de longue durée (XVIe-XXIe siècle)*, Guido Alfani, Vincent Gourdon et Isabelle Robin-Romero (éd.), Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, « Histoire des mondes modernes », 2015, p. 335-352. Ici, p. 336.

petit-fils et filleul a davantage de sens dans la mesure où l'on a en toile de fond la future transmission d'un héritage foncier. Mais dans une société urbaine et largement déconnectée de la famille restée en France, donner pour prénom celui du parrain a moins de sens. Cela continue à se pratiquer, mais moins systématiquement[37].

Il apparaît en outre que le concept du « baptême » tel qu'il est envisagé dans l'expression « baptême de l'Amérique » correspond à une pratique antérieure à la Révolution française. Partout en France, dans les sociétés traditionnelles, c'étaient les parrain et marraine qui avaient le privilège de transmettre leur prénom à leur filleul(e) au moment du baptême, au moins depuis la fin du Moyen Âge. On utilisait l'expression « nommer au baptême » pour désigner le fait de transmettre son prénom à l'enfant au moment de ce sacrement. Le parrain transmettait son prénom à son filleul et la marraine à sa filleule. L'étude des registres paroissiaux pour les XVIIIe, XIXe et encore au début du XXe siècle montre la persistance de cette pratique, respectée dans 60 à 90% des cas, que le baptême ait lieu en ville ou à la campagne. Elle concernait tous les groupes sociaux[38].

En revanche, la période révolutionnaire entraîne une dissociation progressive entre l'acte du baptême et le choix du prénom. En 1792, les registres d'état civil passent de l'autorité des paroisses à celle des municipalités. Dès lors, l'enregistrement de la naissance d'un enfant et l'officialisation de son prénom se retrouvent dissociés de la pratique baptismale. Deux témoins sont requis pour cet enregistrement, ce qui fait penser aux parrains/marraines[39]. Avant cette date, l'enregistrement de l'enfant et le baptême avaient lieu en même temps, de quelques heures à quelques jours après sa naissance. Le choix du prénom avait donc lieu en concomitance avec le baptême, les deux actions étant donc associées. Après 1792, le choix du prénom a lieu à la naissance et il est officialisé dans les registres municipaux. Ce n'est plus le baptême qui fait le prénom de l'enfant. C'est sans doute pour cela que bien des Étatsuniens ne comprendront jamais vraiment cette notion de « baptême de l'Amérique » puisqu'à l'époque contemporaine, baptiser ne signifie plus nommer.

C'est donc en raison de cette distorsion de sens des mots « baptême », « parrain », « baptistère » ou « fonts baptismaux » entre la France et les États-Unis que ce dernier pays va

[37] FOUCRIER-BINDA Annick, « La parenté spirituelle chez les Français de San Francisco (Californie) au temps de la ruée vers l'or, à partir des registres de l'église français Notre-Dame-des-Victoires (1856-1869) » in *Baptiser. Pratique sacramentelle, pratique sociale (XVIe-XXe siècles), op. cit.*, p. 415-427. Ici, p. 424.

[38] FINE Agnès, « L'héritage du nom de baptême », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 4, vol. 42, août 1987, p. 853-877. Ici, p. 857-859.

[39] MANDRET-DEGEILH Antoine, « Le baptême républicain, un baptême catholique comme les autres ? Une histoire des pratiques baptismales séculières en France depuis la Révolution française » in *Le parrainage en Europe et en Amérique, op. cit.*, p. 459-482. Ici, p. 463.

de moins en moins recourir à des traductions littérales telles que « *baptism* » ou « *christening* ». C'est vrai aussi bien dans les ouvrages publiés par des chercheuses et chercheurs étatsuniens que dans la presse ou les manuels scolaires, où ces concepts sont remplacés par d'autres. Ainsi, dans le corpus de manuels que nous avons pu consulter et analyser, nous avons comptabilisé quatorze occurrences de la forme « *to call* » : « *to call the New World America* », « *calling of America* » ou « *America was called* ». On note par ailleurs six utilisations de la forme « *to give* » : « *the name America was given* », « *they gave America its name* », etc. De même, six recours à la forme « *to name* » ont été relevés : « *the naming of America* », « *America was named* », etc. Nous avons aussi noté quatre occurrences de la forme « *to propose* » avec par exemple « *they proposed the name America* ». On a également quatre formes du verbe « *to receive* », par exemple « *the New World received its name* ». La forme à partir du verbe « *to bestow* » apparaît trois fois, comme dans « *they bestowed the name America* ». D'autres formes n'apparaissent qu'une seule fois (*coined, originated, suggested*). En revanche, les formes « *to baptize* » ou « *to christen* » ne sont jamais utilisées, ce qui montre que les auteurs de manuels scolaires étatsuniens n'ont pas souhaité réutiliser ces expressions pour les écoliers, sans doute parce qu'ils les jugeaient trop peu compréhensibles par de petits Américains.

L'analyse de la presse des États-Unis a permis d'aboutir à des résultats très différents. Nous proposons ci-dessous un tableau montrant le nombre d'occurrences des expressions désignant la première dénomination de l'Amérique que nous avons pu recenser pour l'ensemble de la période 1875-2018.

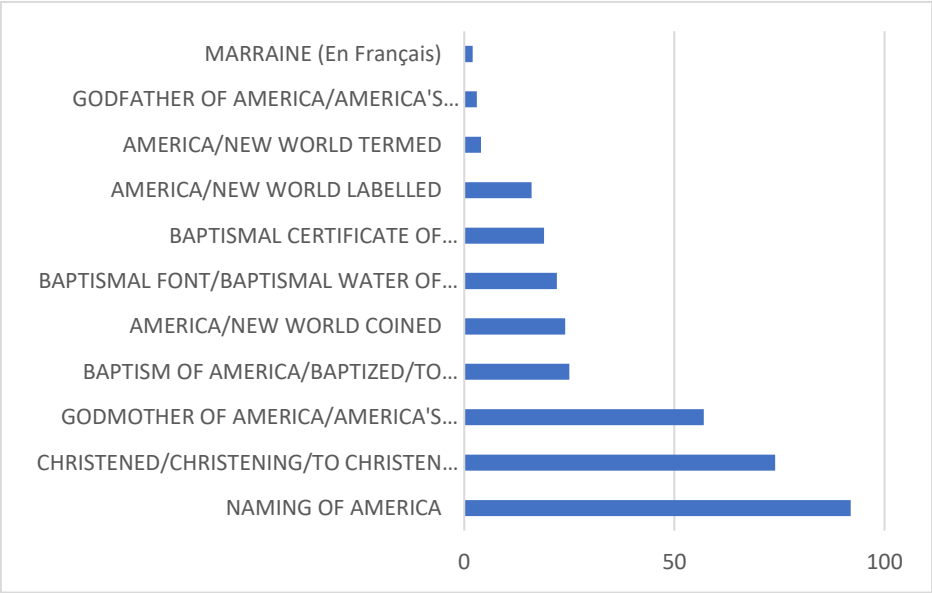


Figure 2 Nombre d'occurrences en rapport avec la première dénomination de l'Amérique dans la presse des États-Unis (1875-2018). 1091 articles ont été dépouillés au total. Conception : Julien Desprez.

Comme on peut le constater sur le graphique ci-contre (figure 2), c'est l'expression « *naming of America* » (présente dans 92 articles) qui domine assez nettement toutes les autres. Cela ne surprend guère compte tenu de sa connotation très neutre. En revanche, on peut observer le fait que les formes dérivées du champ lexical du baptême et du parrainage suivent d'assez

près : les formes issues du verbe « *to christen* » (« *the christening of America* », « *America was christened* ») sont présentes dans 74 articles. Les expressions « *godmother of America* » ou « *America's godmother* » se retrouvent 57 fois, tandis que les formes à partir du verbe « *to baptize* » sont présentes dans 25 articles. On peut émettre l'hypothèse que les journalistes de la presse destinée à un lectorat adulte ont plus souvent décidé de rendre compte des expressions utilisées par les historiennes et historiens que ne l'ont fait les auteurs de manuels scolaires.

La manière dont les expressions « baptême » et « marraine de l'Amérique » sont apparues en Lorraine avant de s'acclimater aux États-Unis puis de revenir sous d'autres formes en France constitue un exemple tout à fait intéressant de « fertilisation croisée » (*cross-fertilization*). En effet, la traduction de texte est l'un des plus évidents cas d'école en termes de métissage. Les traducteurs se doivent de chercher ce que les *translations studies* nomment l'« *equivalent effect* », c'est-à-dire un mot ou une expression qui produira un effet aussi proche que possible sur le lecteur que l'effet produit par le mot ou l'expression d'origine, tout en veillant à être compris dans la culture de réception de l'œuvre traduite. Mais cela peut avoir pour conséquence de rendre cette traduction moins intelligible dans la culture au sein de laquelle l'œuvre a été écrite au départ[40]. Les anthropologues ont ainsi développé le concept de « traduction culturelle » (*cultural translation*) qui consiste à s'adapter aux conditions d'une nouvelle culture, de la même manière que l'on apprendrait une nouvelle langue[41]. Ainsi, concernant la traduction de l'expression « baptême de l'Amérique » en anglais pour les États-Unis, il a fallu tenir compte des différences culturelles que cela impliquait pour la société qui réceptionnait ce concept.

Le mot « traduction » lui-même paraît assez neutre. En revanche, sa pratique ne l'est pas du tout, ce que les anthropologues ont souvent montré. Les personnes polyglottes savent bien que certains termes, concepts ou expressions sont intraduisibles précisément d'une langue à l'autre. Selon Peter Burke, l'une des pistes les plus prometteuses pour l'avenir de l'histoire culturelle est d'étudier les éléments d'une culture donnée qui posent le plus de difficulté à la traduction dans une autre langue et qui perdent nécessairement une partie de leur signification précise lors du processus de traduction dans une autre culture[42].

Un autre concept opératoire dans le domaine de l'hybridation est celui de « circulations culturelles ». En effet, les transferts culturels ne vont pas seulement dans un seul sens mais peuvent connaître des effets de retour, être « ré-exportés » vers l'espace où ils avaient été créés

[40] BURKE Peter, *Cultural hybridity*, Cambridge, Polity Press, 2009, p. 17.
[41] *Ibid.*, p. 55.
[42] *Ibid.*, p. 58-60.

et dont ils étaient partis[43]. C'est bien ce que nous avons pu observer dans le cas de « marraine » et « baptême de l'Amérique ». Les acteurs chargés des traductions d'une culture à une autre jouent un rôle central dans le processus de transferts culturels. Beaucoup d'entre eux sont des personnes disposant d'une « double-conscience » (*double consciousness*) liée à leur passage d'une culture à une autre. Cette « double-conscience » est un élément central dans le processus de traduction[44]. Ainsi, le diplomate Frank Mason, ayant été consul des États-Unis à Marseille avant d'être en poste à Francfort, dispose de cette « double-conscience ». Il est familier des codes culturels de l'Europe catholique. Le concept de « baptême » lui parle, contrairement à la plupart des Étatsuniens qui ne disposent pas de cette « double-conscience ».

Dans une société globalisée, les auteurs qui écrivent en ayant à l'esprit que leur œuvre sera traduite et lue dans différents pays font, consciemment ou non, des efforts pour que leur texte soit facilement adaptable dans les autres cultures. En effet, le risque d'incompréhension est réel. Un concept qui paraît clair dans la société d'origine de l'auteur d'une œuvre ne le sera peut-être pas ailleurs, même une fois passé le filtre de la traduction[45]. Tel est bien ce qui s'est passé avec les concepts de « baptême » et de « marraine de l'Amérique ». Cela peut constituer une des raisons pour lesquelles Saint-Dié a toujours peiné, malgré ses efforts, à se faire reconnaître par les États-Unis comme sa « marraine » et pourquoi la plupart de ses initiatives pour célébrer ce lien sont restées lettre morte.

C) Comment célébrer le « baptême de l'Amérique » ?

Dès le début de la période que nous avons décidé de considérer, des initiatives sont prises afin de mettre en avant la mémoire de ceux qui étaient supposés avoir donné son nom à l'Amérique. On a vu au chapitre précédent que la plaque de la statue équestre de René II, érigée en 1883 sur la place Saint-Epvre de Nancy, avait failli mentionner l'amitié de jeunesse entre le duc de Lorraine et Amerigo Vespucci. Le doute sur la véracité de ce fait historique aura certainement entraîné le retrait du projet dans la version finale[46].

C'est toutefois à Saint-Dié que la mémoire du « baptême de l'Amérique » est réactivée de la manière la plus significative, sous l'impulsion notable de contributeurs de la Société philomatique vosgienne. Ainsi, en 1878, lors de la rénovation du théâtre municipal situé au

[43] *Ibid.*, p. 96.
[44] *Ibid.*, p. 101.
[45] *Ibid.*, p. 106-107.
[46] É. Meaume, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », art cit. Ici, p. 59.

premier étage de l'Hôtel de Ville de la cité déodatienne, Gaston Save est chargé de réaliser une série de fresques. Après un an de travail, le théâtre est inauguré le 23 février 1879 à l'occasion d'une représentation du *Barbier de Séville* et le public peut admirer l'œuvre de l'ancien communard qui a été tout à la fois « l'architecte, le peintre, le décorateur et l'organisateur en toutes choses[47] ». M. Save a notamment choisi de représenter les « portraits » plus grands que nature des principales personnalités ayant marqué l'histoire de la Lorraine[48]. Parmi elles, René II, Pierre de Blarru, Vautrin Lud ou Mathias Ringmann se situent en bonne place[49]. Ces représentations, purement imaginaires, sont encore celles qui, de nos jours, sont utilisées par la mémoire populaire dès lors qu'il s'agit de donner chair aux principaux membres du « Gymnase vosgien ». Quelques années plus tard, Gaston Save reconnaîtra lui-même que ces portraits ne reposaient sur aucun fondement historique : sa représentation de Vautrin Lud avait ainsi pris les traits de l'un des personnages présents dans le tableau de la *Présentation à la Vierge* conservé en l'église Saint-Martin de Saint-Dié ; quant à celle de Mathias Ringmann, elle avait eu pour modèle le charpentier-machiniste du théâtre qui avait accepté de poser pour G. Save[50]. Cet ouvrier s'appelait Philippe Dettwiller et était né en 1846 à Wissembourg[51]. On aura compris que Gaston Save est l'homme qui a « inventé » à la fois la « Maison de l'Amérique » en identifiant le lieu supposé de la première impression du mot *America*, et qu'il est en même temps celui qui a donné un visage aux principaux acteurs historiques du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié. C'est la raison pour laquelle Jean-Claude Fombaron l'a qualifié de « père des parrains[52] ». En 1893, alors que Saint-Dié est mise à l'honneur au sein de l'Exposition universelle de Chicago, un chroniqueur de l'*Est Républicain* se demande si l'occasion ne serait pas bien choisie pour rebaptiser une rue de la ville au nom de Vautrin Lud[53].

Il est très difficile de savoir si les Déodatiennes et les Déodatiens sont alors conscients du fait que leur ville est celle qui a donné son nom au Nouveau Monde. Selon Frank Mason, « à l'exception de monsieur Bardy et de son petit groupe d'archéologues amateurs, il est douteux que plus d'une demi-douzaine de citoyens de la Saint-Dié moderne ait entendu parler de la

[47] OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1979, p. 235.
[48] STEGMÜLLER Auguste, *Saint-Dié et ses environs. Guide du tourisme dans les Vosges et l'Alsace*, 2e édition, Paris et Raon L'Étape, Louis Geisler, 1896, p. 41-42.
[49] *Le Mémorial des Vosges*, 26 février 1879. Lorsque nous ne mentionnons pas la page de l'article de presse cité, comme c'est le cas ici, c'est que celle-ci ne nous est pas connue. En effet, un certain nombre d'articles ont été consultés sous forme de coupures conservées dans divers fonds qui ne faisaient pas toujours mention de la page précise.
[50] *La Lorraine artiste*, 15 janvier 1893, p. 45-46.
[51] *L'Est Républicain*, 27 mai 1987.
[52] *La Liberté de l'Est*, 15 juillet 1986.
[53] *L'Est Républicain*, 3 mai 1893, p. 3.

Cosmographiæ Introductio, ou suspecte qu'ils marchent dans les pas des hommes qui ont donné son nom à l'Amérique[54] ». Si le nombre d'une « demi-douzaine » de personnes semble exagérément faible, le ressenti du Consul général des États-Unis à Francfort dépeint sans doute une situation proche de la réalité. Si les notables locaux doivent bien connaître cette histoire en raison de leurs accointances avec la Société philomatique vosgienne, il y a fort à parier que les anonymes soient nettement moins informés sur la question, même si la presse locale y fait ponctuellement référence[55]. On remarque cependant que des ouvrages plus accessibles au grand public commencent à évoquer la question. Ainsi, un guide touristique consacré à Saint-Dié et ses environs évoque le chanoine Vautrin Lud, secondé par « Mathieu » Ringmann, rejoints ensuite par « l'allemand » Martin Waldzeemüller (*sic*) pour préparer l'ouvrage qui donnera le nom d'Amérique en 1507[56].

Au début de la décennie 1900, cette histoire est encore peu mentionnée dans la presse lorraine. On peut supposer que l'Amérique fait alors un peu moins l'objet de curiosité exotique, en raison des événements géopolitiques survenus à la fin du siècle précédent. La guerre hispano-américaine de 1898, la prise de Cuba, de Porto Rico, des Philippines et d'autres territoires ont fait entrer les États-Unis dans le club des puissances impériales. Les Français sont dans l'expectative face à ce nouvel acteur qui joue désormais à armes égales avec les plus grandes puissances européennes. L'ambassadeur de France aux États-Unis, Jules Cambon (1897-1902) fait d'ailleurs part en privé de ses inquiétudes face aux ambitions américaines auprès du ministre des Affaires étrangères Théophile Delcassé[57].

Dès lors, il est peu surprenant de constater qu'aucune manifestation ne soit organisée, en Lorraine comme aux États-Unis, afin de célébrer le quatrième centenaire du nom de l'Amérique en 1907. C'est John Boyd Thacher, notable de l'État de New York et fin connaisseur de l'histoire de la dénomination de l'Amérique qui est à l'origine de ce rappel dans la presse étatsunienne. Mais si quelques articles de presse s'étonnent discrètement de cet oubli, cela ne suffit pas à susciter des vocations pour le réparer, quel que soit le côté de l'Atlantique[58]. Le seul fait notable de l'année 1907 en rapport avec cet événement est la publication à New York d'une nouvelle édition de la *Cosmographiæ Introductio* comprenant le texte original en latin ainsi

[54] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit. Ici, p. 669.
[55] *Le Mémorial des Vosges*, 1er mars 1893, p. 3 ; *L'Est Républicain*, 3 mai 1893, p. 3 ; *L'Est Républicain*, 12 juin 1899, p. 3, etc.
[56] A. Stegmüller, *Saint-Dié et ses environs. Guide du tourisme dans les Vosges et l'Alsace*, *op. cit.*, p. 11-12.
[57] H. Blumenthal, *France and the United States : Their Diplomatic Relations, 1789-1914*, *op. cit.*, p. 197-200 et p. 222.
[58] *Le Mémorial des Vosges*, 9 mai 1907, p. 3 ; *The Jacksonville Daily Illinois Courier*, 31 mai 1907, p. 3 ; *Le Havre Éclair Illustré*, 30 juin 1907 ; *The Philadelphia Inquirer*, 5 juillet 1907, p. 8 ; *The Bryan Morning Eagle*, 29 septembre 1907, p. 6.

qu'une traduction en anglais, un facsimilé de taille réduite du planisphère de Waldseemüller retrouvé six ans plus tôt au château de Wolfegg, et enfin une reproduction de la carte en fuseaux de la collection Hauslab-Liechtenstein. Cette édition a été réalisée par la *United States Catholical Historical Society Monograph* à l'occasion du quatrième centenaire de l'édition originale[59]. Cela montre bien que l'histoire du nom de l'Amérique reste alors principalement une affaire de savants et non un événement considéré comme susceptible d'intéresser le grand public.

Après un accueil français plus que frileux de la politique internationale menée par les États-Unis au tournant du siècle, l'image de ces derniers connaît une embellie à partir du milieu des années 1900. Le président Th. Roosevelt (1901-1909) est très apprécié dans l'opinion française, notamment pour sa fougue patriotique et pour son ardeur lorsqu'il combattait à Cuba à la tête de ses « Rough Riders ». Par ailleurs, les relations diplomatiques entre la France et les États-Unis sont maintenant revenues au beau fixe. Les proches collaborateurs de Roosevelt, comme Elihu Root et Henry Cabot Lodge, sont d'ardents francophiles. Pour Lodge, la France est l'« alliée naturelle » des États-Unis. À l'inverse, ils ne sont guère germanophiles, ce qui ne peut que plaire aux Lorrains français. En 1906, à la conférence d'Algésiras, Lodge se montre favorable aux positions françaises concernant le différend sur le Maroc avec l'Allemagne[60]. Ainsi, en ce début de XXe siècle, tout devient prétexte à célébrer l'amitié « franco-américaine » en France. Cela passe par des inaugurations de monuments, des voyages d'amitié outre-Atlantique ou encore des programmes d'échanges universitaires[61]. En revanche, le départ de Roosevelt de la présidence en 1909 entraîne presque immédiatement une retombée de l'intérêt français pour les États-Unis. Le nouveau président Taft paraît bien terne en comparaison, d'autant que l'on voit resurgir sous son mandat les travers de la vie politique américaine (corruption, poids excessif des partis dans la vie politique…) que Roosevelt s'était attaché à combattre[62].

Après avoir quitté la présidence, Th. Roosevelt projette de partir chasser le fauve en Afrique puis de se rendre en tournée en Europe. Il prévoit notamment de se rendre à Paris où il sera reçu à l'Élysée par le président de la République, Armand Fallières et où il prononcera un discours à la Sorbonne[63]. Le maire de Saint-Dié, Camille Steib (1904-1910) conseillé depuis

[59] Z.J. Farkas, « The Challenge of the Name America », art cit.
[60] DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1976, p. 66.
[61] J. Portes, *Une fascination réticente*, *op. cit.*, p. 14-15.
[62] *Ibid.*, p. 176.
[63] J.-B. Duroselle, *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, *op. cit.*, p. 83.

New York par le journaliste germano-étatsunien Heinrich Charles, y voit une opportunité de profiter de l'histoire du « Gymnase vosgien » pour demander à l'ancien président de faire un détour chez la « marraine de l'Amérique ». La municipalité de Saint-Dié serait ravie d'accueillir « *Teddy* » Roosevelt le 24 avril pour commémorer le 403e anniversaire de la publication du mot *America* et inaugurer une plaque sur la « vieille maison » dans laquelle la *Cosmographiæ Introductio* avait été imprimée ce jour-là. L'invitation est lancée le 2 avril 1910[64]. Avec une grande courtoisie, l'ancien président des États-Unis répond le 10 avril à Camille Steib pour s'excuser de ne pouvoir intégrer la visite de Saint-Dié à un emploi du temps déjà très chargé[65].

Cette invitation de l'ancien président Roosevelt est un indice révélateur de la prise de conscience de la part de la ville de Saint-Dié, en ce début de XXe siècle, du potentiel que l'histoire du « baptême de l'Amérique » pourrait avoir sur sa communication territoriale. Même si « Teddy » n'a pas répondu favorablement à la sollicitation déodatienne, la municipalité de la ville vosgienne a eu l'heur de croire que l'homme le plus connu d'Occident serait susceptible de se déplacer jusque chez elle sur le simple motif que des érudits l'ont qualifiée depuis une vingtaine d'années de « marraine de l'Amérique ». Elle ne compte évidemment pas en rester là. De son côté, le grand public des États-Unis découvre également l'histoire de la dénomination du nouveau continent dans une petite ville des Vosges. Si Washington Irving avait déjà mentionné cette anecdote dans sa biographie de Christophe Colomb[66], c'est principalement la redécouverte de la mappemonde de Waldseemüller en 1901 qui permet aux Étatsuniens de se familiariser avec l'histoire du « baptême de l'Amérique ».

II) L'intérêt croissant des États-Unis pour les origines du nom de l'Amérique

Cet intérêt prend place dans le contexte de la quête du meilleur nom possible pour désigner les États-Unis. Tout au long du XIXe siècle, ce pays récemment devenu indépendant a cherché quel nom lui correspondrait le mieux. Contrairement à une croyance tenace, les États-Unis ne se sont pas toujours fait appeler « Amérique ». Ce nom ne se banalise qu'au début du XXe siècle, au moment où ce pays accède au statut de puissance impériale.

Dans le sillage de la déclaration d'indépendance du pays en 1776, George Washington avait bien conscience du fait que les noms « Amérique » et « Américains » étaient déjà utilisés

[64] *The New York Times*, 3 avril 1910, p. 5 et 12 avril 1910, p. 5 ; *Le Temps*, 13 avril 1910, p. 3, *Le Messin*, 15 avril 1910, p. 3.
[65] *Le Mémorial des Vosges*, 17 avril 1910 ; *Le Temps*, 18 juillet 1911, p. 4.
[66] IRVING Washington, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, Paris, C. Gosselin, 1836 [1828], vol. 4, p. 142 et p. 153.

pour désigner l'ensemble du continent et de ses habitants. Il n'avait donc pas utilisé ces mots, ni dans son discours d'investiture, ni dans celui qu'il avait prononcé en quittant le pouvoir, préférant les termes « États-Unis », « Union » ou « *Columbia* ». Dès lors, plusieurs noms alternatifs avaient été imaginés au cours du siècle suivant. Le poète Philip Freneau (1752-1832) avait ainsi proposé *Columbia*[67], en référence à Christophe Colomb, même si celui-ci n'a jamais accosté au niveau de ce pays. Selon l'historienne Caitlin Fitz, le nom de *Columbia* aurait permis à la jeune république des États-Unis de se démarquer symboliquement du Royaume-Uni en se plaçant sous le parrainage d'un Génois ayant navigué pour le compte de l'Espagne. Ce nom aurait également permis d'apparenter le nouveau pays avec certains États hispaniques d'Amérique qui venaient d'obtenir leur indépendance, notamment la Grande-Colombie. D'ailleurs, en 1800, la nouvelle capitale est nommée « *District of Columbia* » (D.C.). Parmi les chants patriotiques les plus populaires du pays au XIXe siècle, on trouve « *Columbia, Hail, Columbia* » ou encore « *Columbia, Gem of the Ocean* ». Finalement, le nom choisi fut « *The United-States of America* » mais certains intellectuels, à l'instar de Samuel L. Mitchill (1764-1831), trouvaient qu'il s'agissait d'un nom bien trop long avec ses dix syllabes et se demandaient ironiquement si l'on devait appeler les habitants de ce pays les « *United States men*[68] ».

Si le nom officiel du pays a été, dès l'origine, « *The United-States of America* », ses habitants avaient pris l'habitude de l'appeler simplement « *United-States* ». On l'appelait aussi parfois en fonction de son régime politique : « *The Republic* » ou encore « *The Union* ». Si les habitants du pays étaient déjà fréquemment appelés « Américains », le pays n'était en revanche que très rarement appelé « Amérique ». Des exceptions existaient cependant, comme dans le poème de Walt Whitman, *I hear America Singing* publié en 1860[69]. Tout au long du XIXe siècle, les discours et messages présidentiels (vœux, messages au Congrès, adresses inaugurales, proclamations…) citent très peu le mot *America* pour désigner le pays. Entre 1789 et 1898, l'historien Daniel Immerwahr n'a relevé que onze occurrences de ce mot pour désigner sans ambiguïté les États-Unis, soit à peine une fois par décennie en moyenne. Le mot *America* n'est pas non plus présent dans les chants patriotiques antérieurs à 1898 : on ne trouve pas ce terme dans les paroles de « *Yankee Doodle* », « *Hail to the chief* », « *My country 'this of thee* »,

[67] Ce nom de « *Columbia* » ne doit pas être confondu avec celui de « *Colombia* », État d'Amérique latine fondé en 1819.
[68] IMMERWAHR Daniel, « *Comment les États-Unis ont annexé le mot Amérique* », in *Courrier International*, n° 1504, 29 août-4 septembre 2019, p. 47. Ce texte est la version française d'un article publié à l'origine le 4 juillet 2019 dans le magazine *Mother Jones* de San Francisco.
[69] IMMERWAHR Daniel, *How to Hide an Empire. A History of the Greater United-States*, Farrar, New York, Straus and Giroux, 2019, p. 75.

« *Dixie* », « *The battle cry of freedom* », « *the battle hymn of the Republic* » ou encore dans celles de « *The stars and stripes forever* ». On ne le trouve pas non plus dans « *The star-spangled banner* », composé en 1814 et futur hymne national. Paradoxalement, les Britanniques ont alors davantage pris l'habitude de désigner les États-Unis par le nom d'Amérique, mais les Étatsuniens qui conversent avec eux ont tendance à les corriger pour cet abus de langage. En 1903, le journaliste canadien Beckles Willson (1869-1942) écrit ainsi qu'avant 1898, on pouvait « lire un millier de livres et de journaux » sans rencontrer une seule fois le nom d'Amérique car c'était alors l'expression « États-Unis » qui était en usage[70].

La situation évolue en 1898 avec le début de l'expansionnisme colonial américain. La guerre entre l'Espagne et les États-Unis permet à ces derniers de mettre la main sur les Philippines, Porto Rico et Guam. D'autre part, ils s'emparent d'Hawaï et d'une partie des îles Samoa, devenant ainsi une puissance coloniale. Les différentes appellations du pays telles que « États-Unis » ou « Union » ne conviennent plus : pour être une union, tous les territoires doivent en principe y adhérer de leur plein gré. Quant au terme « États-Unis », il pose également un problème sémantique puisque le pays ne comprend plus seulement des États mais aussi des colonies. Au même titre que le nom « Royaume-Uni », celui d'« États-Unis » ne peut s'appliquer qu'au territoire principal (*mainland*), le cœur et le siège de l'empire, tandis que « *Greater America* » fait référence à l'Empire, comme le fait « *Greater Britain* » dans le cadre de l'empire britannique[71].

Quant à « *Columbia* », il est désormais mal perçu par l'opinion étatsunienne, son caractère espagnol n'étant plus guère convenable à la suite du renversement des relations géopolitiques avec l'Espagne. Plusieurs auteurs, poètes… cherchent alors un nouveau nom plus adapté à la nouvelle situation. Le titre de certains livres publiés au cours de cette période montre l'intensité de cette recherche : *Imperial America* (1898), *The Greater Republic* (1899), *The Greater United-States* (1904), etc. Dans la décennie qui suit 1898, sept livres paraissent avec un titre comprenant l'expression « *Greater America* »[72]. C'est pourtant le simple nom « *America* » qui finit par s'imposer car il est plus neutre, ne faisant ni référence aux colonies, ni au statut de république, ni à celui d'union. C'est donc à partir de 1898 que ce nom s'impose véritablement pour désigner les États-Unis[73].

[70] *Ibid.*, p. 76.
[71] *Ibid.*, p. 75.
[72] *Ibid.*, p. 74.
[73] Daniel Immerwahr, « *Comment les États-Unis ont annexé le mot Amérique* », art. cit., p. 47.

Theodore Roosevelt est le premier président à entrer en fonction après l'annexion de 1898. Nationaliste, favorable à l'impérialisme, partisan du « *big stick* » et de la doctrine Monroe prônant « l'Amérique aux Américains », il utilise le mot *America* dès son discours d'investiture et encore de très nombreuses fois par la suite. D. Immerwahr a compté que dans une période de deux semaines, lors d'un voyage en Californie effectué en mai 1903, le président l'avait utilisé douze fois dans dix discours différents, soit davantage que tous ses prédécesseurs réunis. Dès lors, tous les présidents des États-Unis choisissent de l'utiliser régulièrement et le mot se généralise pour désigner ce pays en particulier. Les anciens hymnes intégrant le nom *Columbia* disparaissent peu à peu. Désormais, on préfère chanter « *America the Beautiful* » ou « *God Bless America*[74] ».

C'est donc l'impérialisme étatsunien du tournant du XXe siècle qui aurait été à l'origine de l'annexion du nom *America* par ce pays, afin de résoudre un « dilemme toponymique » (Daniel Immerwahr). Cela résume bien la manière dont ce pays se voit à ce moment-là. Les États-Unis ont procédé à une captation de ce mot à leur seul profit, ce qui a le don d'irriter les autres peuples du Nouveau Monde : ils ne voient pas pourquoi un pays qui ne représente qu'un tiers de la population et moins du quart de la superficie du continent serait autorisé à incarner à lui seul l'Amérique dans son ensemble[75].

C'est dans ce contexte de réflexion générale autour du meilleur nom possible pour désigner les États-Unis que l'histoire de la première dénomination de l'Amérique commence à sortir de la seule sphère d'intérêt des érudits américanistes pour entrer dans celle des collectionneurs et dans celle d'une partie – sans doute encore modeste – de l'opinion publique étatsunienne. C'est d'abord l'intérêt pour les rares exemplaires encore disponibles de la plaquette de Saint-Dié qui suscite l'appétence de riches bibliophiles étatsuniens, prêts à dépenser des sommes très conséquentes pour posséder ce que l'on commence à nommer « l'acte de naissance (ou de baptême) de l'Amérique ». En 1893, c'est l'Exposition universelle de Chicago qui permet à des millions de visiteurs de faire connaissance avec Saint-Dié. Puis, à partir de 1901, c'est la redécouverte très médiatisée du grand planisphère de Waldseemüller en Allemagne qui permet de donner une idée plus concrète du travail du « Gymnase vosgien » dans le quartier canonial de Saint-Dié quatre siècles auparavant.

[74] D. Immerwahr, *How to Hide an Empire. A History of the Greater United-States*, *op. cit.*, p. 76.
[75] Daniel Immerwahr, « *Comment les États-Unis ont annexé le mot Amérique* », art. cit., p. 47.

A) Des exemplaires de la Cosmographiæ Introductio *de plus en plus recherchés*

1- Des prix toujours plus élevés

La plaquette de Saint-Dié a connu tout au long du XIXe siècle une notoriété croissante, en lien avec les travaux érudits étudiés dans la première partie du présent ouvrage. Progressivement qualifié d'« acte de naissance » ou « de baptême » du Nouveau Monde, cet opuscule qui n'existe plus qu'en de très rares exemplaires connaît alors une envolée considérable de son prix, alimentée par la demande en hausse de la part de collectionneurs étatsuniens au pouvoir d'achat en progression exponentielle.

D'une manière générale, les livres constituent des objets (tant matériels que symboliques) au cœur des relations culturelles internationales, dans toutes leurs dimensions, qu'il s'agisse de diplomatie culturelle ou d'action culturelle plus ou moins officieuse. Les idées contenues dans les ouvrages qui circulent à l'échelle internationale contribuent au processus de transfert culturel. Or, un livre peut n'avoir aucune signification particulière dans son espace de production initiale tout en bénéficiant d'un retentissement très important dans une aire de réception ; il y fait alors l'objet d'analyses et de débats, ce qui pourra ensuite avoir un effet de retour sur le territoire d'origine[76]. C'est le cas avec la *Cosmographiæ Introductio*. Produite à Saint-Dié en 1507, elle avait été oubliée en France pendant trois siècles. En 1828, le célèbre historien étatsunien Washington Irving mentionne cet ouvrage dans sa biographie de Christophe Colomb en montrant qu'il contient la plus ancienne mention du nom de l'Amérique. C'est ensuite Alexander von Humboldt qui reprend l'étude de ce livre de manière plus approfondie, et ce n'est qu'un demi-siècle ans plus tard que les érudits déodatiens de la Société philomatique vosgienne s'y intéressent réellement. On a donc ici affaire à un exemple de transfert culturel avec effet de retour.

Dans un ouvrage de référence publié en 1866, l'américaniste Henry Harrisse mentionnait déjà le fait que cet ouvrage, très rare, avait été largement acheté par des collectionneurs américains. Le fait qu'il s'agissait du premier ouvrage à mentionner le nom de l'Amérique ne pouvait que susciter leur intérêt. Les États-Unis en possédaient déjà sept (trois de la seconde édition, trois de la troisième édition et un exemplaire de « ce que l'on pourrait appeler une copie fusionnée[77] »). En comparaison, Harrisse n'en avait recensé qu'un à la bibliothèque Mazarine de Paris, un au *British Museum* et un à la Bibliothèque Royale de Berlin.

---

[76] HAUSER Claude, MOLLIER Jean-Yves et VALLOTTON François (éd.), *La diplomatie par le livre : réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, « Culture-médias », 2011, p. 9-10.

[77] HARRISSE Henry, Bibliotheca Americana Vetustissima *: A Description of Works Relating to America, Published Between the Years 1492 and 1551*, New York, Geo P. Philes, 1866, vol. 1, p. 96.

Les prix de cet ouvrage se sont rapidement envolés. Au début du XIXe siècle, alors que l'histoire de la dénomination de l'Amérique n'intéressait encore personne, Loménie de Brienne en possédait un exemplaire acheté quatre francs et qui avait ensuite été revendu aux enchères en 1803 pour six francs. Mais en 1857, un exemplaire avait été vendu pour 280 francs[78]. John B. Thacher, lui-même heureux propriétaire d'un exemplaire de ce qu'il considère comme l'édition princeps, retrace le parcours de l'un des spécimens, acheté sur les quais de Seine au début du XIXe siècle par le géographe Jean-Baptiste Eyriès pour la somme dérisoire de 20 sous. Plus tard, cet exemplaire avait notamment été prêté à Alexander von Humboldt pour la préparation de son *Examen Critique*… En 1846, à la mort d'Eyriès, il avait été vendu au collectionneur lyonnais Nicolas Yémeniz pour 160 francs, l'équivalent de 32 dollars. Puis, en 1867, il avait été acheté 400 dollars (2000 francs) pour un collectionneur new-yorkais, Henry C. Murphy[79]. En mars 1884, la collection de livres anciens de M. Murphy est mise aux enchères à New York. Parmi ses quelques huit mille volumes se trouvent trois exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio*, dont deux sont des éditions originales publiées à Saint-Dié en 1507. L'une est vendue pour 310 dollars, l'autre pour 210 dollars[80]. L'un de ces volumes est acquis par la *Lenox Library*. Parmi les plus célèbres bibliophiles des États-Unis au tournant du XXe siècle, on trouve le nom de J.P. Morgan. Le banquier d'affaires s'est constitué un musée privé à l'arrière de sa résidence située au croisement de Madison Avenue et de la 36e rue à New York. Lui aussi possède un exemplaire de la plaquette de Saint-Dié[81].

Ces acquisitions de livres anciens par de grands hommes d'affaires étatsuniens suscitent des sentiments mitigés dans l'opinion publique française. Il y a d'une part une certaine fascination, voire une admiration pour ces *self-made-men* issus de classes populaires et qui n'ont pas reçu d'éducation bourgeoise ou aristocratique. La propension de ces grands hommes d'affaires à dépenser une grande partie de leur fortune dans le domaine de l'art et de la culture frappe les esprits, à l'image de la bibliothèque considérable constituée par J.P. Morgan. D'autre part, cet intérêt pour l'art et les actions philanthropiques qui y sont généralement associées sont régulièrement raillés, notamment à gauche, par ceux qui taxent ces « barons voleurs » d'hypocrites, finançant la culture et les œuvres de bienfaisance tout en réprimant durement les revendications de leurs salariés[82].

[78] *Ibid.*
[79] THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, William Evarts Benjamin, 1896, p. 129-130. C.G. Herbermann, « The Waldseemüller Map of 1507 », art cit. Ici, p. 326.
[80] *The Brooklyn Daily Eagle*, 3 mars 1884, p. 7 ; *The New York Times*, 5 mars 1884, p. 2.
[81] *Quincy Weekly Whig*, 15 juin 1905, p. 5.
[82] J. Portes, *Une fascination réticente*, *op. cit.*, p. 335-336.

En Europe, les amateurs ont bien du mal à rivaliser avec les sommes proposées par ces richissimes collectionneurs d'outre-Atlantique. En 1842, un exemplaire avait été vendu à Paris pour la somme déjà considérable de 50 francs ; c'est l'exemplaire qu'avait acheté Jean-Nicolas Beaupré pour la bibliothèque municipale de Nancy. Dans les années suivantes, les prix avaient poursuivi leur envolée et, aux alentours de 1880, un exemplaire avait été vendu à Munich pour 3000 marks (soit 3750 francs d'alors). Il est vrai qu'il s'agissait d'un spécimen complet comprenant la carte en fuseaux intacte, fait rarissime. Un autre exemplaire incomplet de la première édition était parti sous le marteau pour 1500 francs en février 1887[83]. Quant à la troisième édition, la moins recherchée et la moins rare, elle se vendait dans ces années aux alentours de 1700 à 2000 francs[84].

En 1912, Henry Vignaud affirme que la plaquette de Saint-Dié reste un ouvrage très rare, même si de nouveaux exemplaires ont été progressivement mis au jour. On en connaissait seulement une trentaine au milieu du XIXe siècle. Au moment où M. Vignaud publie son article consacré à Vespucci, on en connaît une soixantaine. Outre les exemplaires déjà mentionnés, il cite encore un spécimen qui aurait été vendu 380 francs par M. Tross en 1857. Quant à Vignaud lui-même, il en a acheté un exemplaire pour 500 francs en 1878 lors de la vente de la collection Chartener. Plus récemment, les prix se sont encore envolés : en 1912, un exemplaire a été proposé aux Royaume-Uni pour 75 livres sterlings et 13 shillings. En Allemagne, deux exemplaires ont été respectivement mis à prix pour 2000 et 2500 marks la même année[85]. Le 10 juin 1912, deux exemplaires sont vendus chez Sotheby's ; tandis qu'un exemplaire de la réédition de Strasbourg en 1509 est adjugé à 365 dollars à Henry Stevens, un spécimen de l'édition déodatienne de 1507 s'adjuge à 945 dollars[86].

2- L'exposition de certains spécimens aux États-Unis

Il va sans dire que les collectionneurs de ces ouvrages prennent le plus grand soin de leurs acquisitions. Il serait cependant faux d'imaginer que leurs exemplaires resteraient à jamais enfermés à l'abri des regards extérieurs. Même lorsqu'ils ont été acquis par des particuliers, certains ont été prêtés afin d'être présentés à l'occasion d'expositions consacrées aux premiers temps de l'histoire européenne dans le Nouveau Monde. En octobre 1892, une exposition sur

[83] BENOIT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, n° 13, 1887-1888, p. 183-204. Ici, p. 193.
[84] BARDY Henri, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 253-272. Ici, p. 262.
[85] H. Vignaud, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », art cit. Ici, p. 246.
[86] *The Chicago Examiner*, 11 juin 1912, p. 6.

la découverte du Nouveau Monde est organisée à la bibliothèque de l'Université d'Ithaca dans l'État de New York. Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*, ouvert à la page du fameux passage du chapitre IX proposant pour la première fois le nom *America*, est exposé au grand public[87]. À l'occasion de la fastueuse Exposition universelle de Chicago en 1893 (sur laquelle nous allons revenir en détails ci-après), le maire d'Albany, John Boyd Thacher a accepté de prêter ses précieux spécimens, parmi d'autres raretés. Ils occupent l'ensemble de la section R. Parmi les pièces présentées, on trouve plusieurs éditions de la *Cosmographie* de Ptolémée, une lettre autographe de René II de Lorraine datée de 1505 (pièce n° 1059), un exemplaire de la première édition de la *Cosmographiæ Introductio* (pièce n° 1060) et enfin un exemplaire de l'édition publiée à Strasbourg en 1509 (pièce n° 1061)[88]. En mai 1898, une exposition dédiée à Amerigo Vespucci est inaugurée à la bibliothèque publique de Boston, ce qui lui donne l'occasion de présenter un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié qu'elle a récemment acquis[89]. En 1904, une exposition consacrée à Christophe Colomb est organisée à Washington. Des documents relatifs à Saint-Dié sont une nouvelle fois présentés[90]. Compte tenu des pièces décrites par le *Washington Post*, il s'agit presque à coup sûr des documents qui avaient été présentés lors de l'Exposition de Chicago onze ans plus tôt. Si ces expositions ont sans doute suscité l'intérêt du public, il va sans dire qu'aucune d'entre elles n'a eu l'impact de la *World's Columbian Exposition* en termes de fréquentation et donc de médiatisation de Saint-Dié avant 1914.

B) L'exposition universelle de Chicago

Également surnommé « *World's Columbian Exposition : The Relics of Columbus* », cet événement culturel majeur prend place du 1er mai au 30 octobre 1893. Grâce à l'intercession de Frank H. Mason, un espace du couvent reconstitué de la Rabida a été consacré à l'histoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié[91]. Cet événement ne manque évidemment pas d'être relaté dans la presse lorraine[92]. Si l'on veut percevoir les raisons pour lesquelles Saint-Dié a ainsi été mise à l'honneur dans cette exposition, il convient de retracer la genèse de celle-ci.

---

[87] *The Ithaca Cornell Daily Sun*, 20 octobre 1892, p. 1.
[88] CURTIS William Eleroy, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, Washington, W.H. Lowdermilk Company, 1893, p. 222-223.
[89] *The Boston Post*, 12 mai 1898, p. 7.
[90] *The Washington Post*, 29 juillet 1904, p. 10.
[91] W.E. Curtis, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, *op. cit.*, p. 4. Sur le rôle de Frank Mason, voir *The New York Times*, 4 juin 1911, p. 36.
[92] SAVE Gaston, « La Lorraine à Chicago », in *La Lorraine artiste*, 6 août 1893, p. 507-508.

1- La préparation de cette exposition dans le contexte de l'affirmation de la puissance des États-Unis et du « panaméricanisme »

Les différentes expositions universelles ayant eu lieu sur le sol étatsunien avant celle de 1893 ont eu un impact fondamental sur la manière dont ses habitants voyaient le monde et se voyaient eux-mêmes. Ayant attiré des millions de visiteurs, elles ont laissé une empreinte considérable dans l'imaginaire américain. Entre l'édition de Philadelphie en 1876 et le début de la Grande Guerre, on estime à cent millions le nombre de visiteurs des expositions universelles ayant eu lieu aux États-Unis. Ces manifestations ont permis de mieux comprendre la culture et les valeurs des Étatsuniens à un moment donné de leur histoire. Elles ont aussi affecté celles et ceux qui n'avaient pu s'y rendre en personne ; à partir de l'exposition de Chicago, des cartes postales illustrées sont en effet éditées et diffusées massivement afin de permettre à celles et ceux qui ne pouvaient se déplacer de pouvoir en découvrir certains aspects particulièrement marquants. Des comptes-rendus sont également publiés dans la presse. Il s'agit déjà de méthodes de communication de masse[93].

Les deux premières expositions ayant eu lieu sur le sol américain (à Philadelphie en 1876 puis à la Nouvelle-Orléans en 1884-85) ont eu un tel succès que le Congrès des États-Unis a apporté le soutien du pouvoir fédéral aux organisateurs de l'édition de 1893 – fait rarissime pour un projet privé – afin d'en faire un événement encore plus impressionnant. L'objectif de cette édition sera de montrer à l'Amérique et au monde que les États-Unis ont achevé leur relèvement à l'issue de la guerre civile et qu'ils sont désormais capables de rivaliser avec les nations européennes les plus puissantes.

Au début des années 1880, plusieurs projets naissent autour d'une exposition qui célébrerait le quatre-centième anniversaire du premier voyage de Colomb vers le Nouveau Monde. Plusieurs villes sont candidates mais c'est le projet de Chicago qui est finalement retenu en avril 1890, le Congrès n'ayant sans doute pas été insensible à la promesse faite par les élites économiques de la ville de mettre dix millions de dollars sur la table pour organiser un événement d'une ampleur encore jamais vue dans le monde. Le Congrès décide également que l'événement aura lieu en 1893 et non 1892, en raison du délai trop court pour tout mettre en œuvre.

Les organisateurs ne veulent pas que le reste du pays (et du monde) considère cette exposition comme une simple foire agricole à grande échelle. Ils souhaitent donc concevoir un

[93] RYDELL Robert W., FINDLING John E. et PELLE Kimberly D., *Fair America : World's Fairs in the United States*, Washington, DC, Smithsonian Institution Press, 2000, p. 1-4.

événement qui surpassera l'exposition de Paris en 1889, notamment grâce à l'édification d'un monument symbolique. C'est la grande roue de Midway Plaisance qui remplira ce rôle, comme l'avait fait la tour Eiffel quatre ans plus tôt. Pour des raisons d'espace (les bâtiments à construire nécessitant une superficie impossible à trouver au centre-ville), c'est le site de Jackson Park qui est choisi, à treize kilomètres au sud de Chicago mais facile d'accès grâce au chemin de fer ou au bateau. L'ensemble des bâtiments devra s'étendre sur 2,8km^2 (686 acres) organisés autour d'un plan d'eau orné d'une île artificielle. Pour donner vie au projet, le cabinet Burnham & Root fait appel aux meilleurs architectes du pays. L'ensemble des bâtiments est peint en blanc, ce qui donnera à l'exposition le surnom de « ville blanche ». La cour d'Honneur est composée de cinq immenses bâtiments de style néoclassique, entourant un lagon central où trônent deux statues : une allégorie de l'Amérique et une fontaine de Colomb.

Les travaux démarrent en juillet 1891 et ne sont pas tout à fait achevés au moment de la cérémonie d'inauguration le 1er mai 1893. Pas moins de 100 000 personnes se pressent lors de ce premier jour. Le prix d'entrée est de 50 cents, ce qui rend le site principal accessible au plus grand nombre. En revanche, il faut payer des suppléments pour accéder aux différentes expositions ainsi qu'aux spectacles[94].

En dépit de sa volonté d'affirmation de la grandeur des États-Unis, cette exposition s'inscrit paradoxalement dans un contexte de crise économique. Le pays est depuis quelques années en proie à des mouvements sociaux de la classe ouvrière, comme l'ont révélé le massacre de Haymarket en 1886 ou la grève de Homestead en 1892. L'organisation de cette exposition est également à replacer dans une dynamique de recherche de nouveaux débouchés économiques et de nouveaux partenariats de la part des États-Unis. Face à une économie atone, le pays se tourne notamment vers l'Amérique latine afin de lui faire absorber ses énormes surplus agricoles et industriels. C'est ce qui explique la naissance de la doctrine du « panaméricanisme », qui a été portée notamment par le secrétaire d'État James G. Blaine (1889-1892) et destinée à unifier l'ensemble des Amériques au sein d'une même sphère d'influence dominée par les États-Unis. En octobre 1889, Blaine organise une conférence panaméricaine. Il comprend tout le potentiel que peut représenter la future exposition de Chicago pour renforcer les liens entre son pays et ceux de l'Amérique latine. C'est la raison pour laquelle il charge son secrétaire d'État adjoint, William E. Curtis de faire une grande place au panaméricanisme au sein de l'exposition de Chicago. Pour cela, Curtis crée un département latino-américain au sein du comité organisateur de la foire, doté d'un budget de 100 000 dollars

[94] *Ibid.*, p. 30-38.

et principalement destiné à envoyer des représentants en Amérique du Sud pour en rapporter des éléments à exposer. Curtis veut aussi renforcer le poids des éléments de culture hispanique. Des répliques des trois caravelles de Colomb sont envoyées à Chicago et une reconstitution du couvent de la Rabida, que Curtis fait garnir de nombreux objets en rapport avec la vie et les voyages de Colomb, est construite. Les trois caravelles et le monastère de la Rabida font ainsi partie des attractions les plus visitées de l'exposition[95]. L'introduction du catalogue d'exposition évoque ce monastère de la Rabida, près de la ville de Palos, où Colomb avait passé plusieurs périodes de sa vie. C'est notamment là qu'il avait attendu que la reine Isabelle lui accorde une audience en vue de lui présenter son projet d'expédition vers les Indes en passant par l'Ouest. Il a donc semblé évident aux organisateurs de l'exposition de Chicago de recréer ce lieu, « pierre angulaire de l'histoire de l'Amérique » afin d'en faire l'écrin des « reliques » de l'Amiral et de l'histoire des premiers temps de la colonisation européenne du Nouveau Monde. C'est William Eleroy Curtis, responsable de la section consacrée à l'Amérique latine et auteur du catalogue qui aurait eu l'idée de reconstituer ce monastère[96]. C'est d'ailleurs au sein de ce bâtiment que prennent place les objets consacrés à Saint-Dié. Ils ont donc pu être vus par des millions de visiteurs.

2- L'espace consacré à Saint-Dié, « marraine de l'Amérique »

La place de choix accordée à la ville de Saint-Dié dans cette exposition doit être replacée, au moins en partie, dans le contexte de la montée en puissance des relations diplomatiques entre la France et les États-Unis. C'est en 1892 qu'une ambassade de France a été ouverte de manière permanente à Washington, tandis que le ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris est remplacé par un ambassadeur de plein exercice[97].

La section M du couvent reconstitué de la Rabida est ainsi consacrée au « baptême du continent » (« *Christening of the continent* ») et aux circonstances qui ont conduit à nommer cette terre « Amérique ». Ce sont d'abord des documents relatifs à Vespucci qui sont exposés. La pièce 674 est un facsimilé de la page de titre de la *Cosmographiæ Introductio*, dans sa première édition du 25 avril 1507. La pièce 675a est un exemplaire original du même ouvrage, le « livre qui baptisa l'Amérique », propriété de Charles F. Gunther de Chicago. Selon la notice, Martin Waldseemüller est l'auteur de ce traité composé à Saint-Dié, « un village dans le sud-

[95] *Ibid.*, p. 40-41.
[96] W.E. Curtis, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, *op. cit.*, p. 5.
[97] DUBOSCLARD Alain, *Histoire de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis (1902-1997). L'Alliance au cœur*, Paris, L'Harmattan, « Culture et diplomatie françaises », 1998, p. 45.

ouest de la Lorraine ». L'objet 676 est une « Vue du vieux monastère (*sic*) de Saint-Dié, où a été rédigé le livre qui a baptisé l'Amérique ». Parmi les membres de ce « monastère », la notice retient surtout les noms de Pierre de Blarru, Vautrin Lud (secrétaire de René II, « souverain de la province et un des princes les plus éclairés de ce temps ») et Jean Basin, « linguiste accompli ». S'y sont greffés Waldseemüller et Ringmann, tous deux « linguistes, géographes et dévoués aux sciences et aux lettres ». La pièce 677 est un facsimilé de la page de la *Cosmographiæ Introductio* comprenant le fameux passage ayant suggéré le mot *America*. La notice reprend une citation de l'américaniste Henry Harrisse : « Mais à cause de ces neuf lignes écrites par un obscur géographe dans un petit village des Vosges », le Nouveau Monde « a été, d'un trait de plume, baptisé pour l'éternité ». Les documents 678 et 679 correspondent à deux exemplaires originaux de l'édition d'août 1507 de la plaquette de Saint-Dié ; l'un prêté par James W. Ellsworth de Chicago, l'autre par F. Baer de Francfort, ce second exemplaire étant à vendre. On peut ensuite observer une gravure présentant une reconstitution de Saint-Dié au XIIIe siècle par Gaston Save, publiée d'abord dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* et reprise par Frank Mason dans son article pour le *Harper's Monthly* (680). Un portrait en médaillon du « roi » (*sic*) René II de Lorraine, prince « sous le patronage duquel l'Amérique a été baptisée » est ensuite présenté (683). La pièce 684 est un autre portrait du duc René, « roi de Jérusalem et de Sicile ». Des facsimilés agrandis de monnaies de l'époque de René II sont ensuite présentés (685), suivis d'une reproduction d'un portrait équestre du duc de Lorraine (686). La pièce 687 est une vue contemporaine du cloître de la cathédrale de Saint-Dié, tandis que la 688 montre l'intérieur de l'église Notre-Dame et que la 689 présente une vue générale de la Saint-Dié moderne. L'item 690 est une reproduction du portrait de « Gautrin (*sic*) Lud », « fondateur du gymnase vosgien ». Il s'agit du portrait fantaisiste réalisé par Gaston Save dans la salle de spectacle de l'Hôtel de Ville en 1879. Les visiteurs peuvent ensuite admirer une photographie de la pharmacie Bardy, site supposé de l'ancienne maison où aurait été imprimée la *Cosmographiæ Introductio* en 1507 (691). La notice a toutefois l'honnêteté de préciser qu'il ne s'agit pas de la maison même, mais de l'emplacement où elle se trouvait autrefois (ce qui n'a rien de certain). Elle précise également que l'imprimerie a été installée dès 1494 dans la maison de Vautrin Lud, un « prélat libéral » qui a acheté le matériel nécessaire pour mener à bien les projets d'édition du « Gymnase vosgien ». On constate que la date retenue pour l'installation de l'imprimerie déodatienne est celle qui avait été avancée par Nicolas-François Gravier en 1836 et qui avait été vivement contestée par la suite[98]. La pièce 692 est une

[98] Nous renvoyons les lecteurs au chapitre 2 à ce propos.

autre vue de Saint-Dié, présentée comme une « ville prospère de presque 12 000 habitants ». Elle est occupée à « tisser, filer, tanner et à diverses autres industries liées au bûcheronnage des pins, qui poussent abondamment dans cette région pittoresque ». C'est ensuite une gravure de la maison du chanoine Jean Basin qui est présentée (693) ; c'est là que la plaquette de Saint-Dié aurait été traduite, si l'on en croit la notice[99]. Bien que partiellement détruite par un incendie en 1554, les murs et le soubassement en sont demeurés intacts et elle a été restaurée à l'identique. C'est à ce jour la demeure la mieux conservée des membres du « Gymnase vosgien ». On peut ensuite contempler les armoiries de Vautrin Lud (694) puis une représentation d'un ancien atelier de forgeron de Saint-Dié (695). La pièce 697 est une photographie du portrait de Mathias Ringman par Gaston Save. Celui-ci s'amuse du fait que le charpentier-machiniste du théâtre qui lui a servi de modèle « va se trouver très flatté d'être représenté à Chicago comme un des parrains de l'Amérique[100] ». Selon la notice, Ringman était « un homme d'un extraordinaire zèle et d'une grande polyvalence ». C'est ensuite un portrait de Jean Basin que l'on peut voir (698), celui-ci étant présenté comme le « second membre du Gymnase vosgien après Vautrin Lud et chanoine du chapitre de Saint-Dié ». Il consacrait son temps libre aux études littéraires. « Riche et opulent », il occupait une maison située dans le quartier canonial. Un portrait de Laurent Pillard, présenté comme l'un des « membre du Gymnase vosgien », porte le numéro 701. La pièce 704 est une vue de l'entrée du monastère (*sic*) de Saint-Dié. Les pièces 707 à 717 sont d'autres documents qui se répètent, des vues de la Saint-Dié moderne, des pages du *Graduel* (un manuscrit contemporain de la *Cosmographiæ Introductio*), une photo d'une statue de Vespucci exposée à Florence, etc.[101] Ces derniers objets semblent constituer ce que l'on pourrait qualifier de « remplissage » d'espace avec des éléments ayant plus ou moins de rapports avec le sujet… car il y a finalement peu à dire et surtout très peu de traces matérielles du « baptême de l'Amérique » à présenter au grand public.

L'exposition de Chicago aura attiré au total plus de 20 millions de personnes. C'est un énorme succès populaire et commercial pour ses organisateurs. En 1894, l'essentiel des installations est détruit par un incendie d'origine mystérieuse, ce qui contribue à augmenter sa renommée et à entretenir sa mémoire. Si les bâtiments d'origine n'existent plus, leur souvenir a survécu au travers des nombreuses cartes postales ou des expositions organisées dans tout le pays pour faire découvrir cette foire à toutes celles et ceux qui n'avaient pas pu s'y rendre. Les

[99] Jean Basin n'a pas traduit toute la *Cosmographiæ Introductio*, mais uniquement la lettre de Vespucci placée en seconde partie de l'ouvrage.
[100] *La Lorraine artiste*, 15 janvier 1893, p. 45-46.
[101] W.E. Curtis, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, *op. cit.*, p. 157-169.

objets présentés à Chicago ont en effet été envoyés par la suite vers d'autres lieux d'exposition tels que le *Chicago Field Museum*, le *Philadelphia Commercial Museum*, la *Smithsonian Institution* de Washington D.C. ou encore la *California Midwinter International Exposition* de San Francisco qui ouvre ses portes le 27 janvier 1894[102]. Nous n'avons pas pu déterminer, dans le cadre de cette thèse, ce qu'étaient devenus les objets en lien avec l'histoire de Saint-Dié ; nul doute cependant que l'Exposition universelle de Chicago aura permis de donner à la ville vosgienne un coup de projecteur inespéré. Elle aura contribué à propulser la « marraine de l'Amérique » dans un coin, certes modeste, de l'histoire des États-Unis, ainsi que le montre la place qu'elle occupe dans de nombreux articles de presse du pays datant d'avant la Grande Guerre. En revanche, les manuels scolaires étatsuniens sont encore à peu près muets concernant la ville vosgienne ; nous avons consulté 17 manuels édités avant 1914 et mentionnant l'histoire du mot *America* ; le nom de Saint-Dié n'y est cité qu'une fois. L'auteur de ce manuel croit d'ailleurs bon de joindre une carte du nord de la France indiquant aux élèves l'emplacement de Saint-Dié et de Strasbourg, tandis que la bonne prononciation de la ville vosgienne (*San De-ay'*) est précisée[103].

La redécouverte très médiatisée du grand planisphère de Waldseemüller en 1901 et les premières tentatives d'achat par des institutions muséales étatsuniennes auront également permis à Saint-Dié de se faire davantage connaître, au moins de nom, outre-Atlantique.

C) La redécouverte du planisphère de Waldseemüller et les premières tentatives d'achat par les États-Unis

On a déjà mentionné au chapitre 3 le fait que l'antiquaire britannique Henry Stevens avait vendu sa carte *Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem* à la *John Carter Brown Library* de Providence (RI) en 1901 pour la somme de mille livres. Mais cette vente est presque immédiatement éclipsée par la découverte, le 17 juillet, des grands planisphères de Waldseemüller de 1507 et 1516 par le père Joseph Fischer au château de Wolfegg dans le Bade-Wurtemberg. Après avoir conservé l'information secrète pendant quelques mois afin de pouvoir étudier les documents en toute sérénité, Joseph Fischer et son maître Franz von Wieser rendent l'information publique ; elle est largement reprise par la presse des États-Unis, pour qui une

[102] R.W. Rydell, J.E. Findling et K.D. Pelle, *Fair America*, *op. cit.*, p. 40-41.
[103] MONTGOMERY David H., *The Leading Facts of American History*, New York, Chautauqua press, 1891, p. 20-21.

telle trouvaille fait sensation[104]. Beaucoup d'articles insistent sur les dimensions hors normes de l'*Universalis Cosmographia*, qualifiée par le *New York Times* de « monstre cartographique[105] ». Une grande partie des articles traitant de cette découverte mentionnent le fait que la carte a été publiée en 1507 à Saint-Dié, en précisant tantôt que cette « petite ville » se situe « dans les Vosges » ou « en France ».

La presse ne manque pas de faire écho à la controverse sur l'antériorité du nom *America* entre le grand planisphère de Wolfegg et la petite carte qui appartient désormais à la *John Carter Brown Library*, dont les membres du *Board* ne sont pas tout à fait ravis de la découverte qui vient d'être annoncée. Henry Stevens estime que la carte qu'il leur a vendue l'année précédente est évidemment plus ancienne que celle découverte à Wolfegg[106], sans que ses arguments constituent une preuve irréfutable.

Seulement un an après leur découverte, le prince Franz von Waldburg-Wolfegg-Waldsee, l'heureux propriétaire de ces grandes mappemondes, entre en contact avec la *John Carter Brown Library* afin de lui vendre la carte de 1507. La somme demandée, 50 000 dollars, est considérable. Le 11 août 1902, la vente échoue, la bibliothèque de Providence ayant considéré que cette tentative de vente n'était qu'une manœuvre de la part du propriétaire pour inciter le gouvernement allemand à lui acheter sa carte pour un prix encore plus élevé, de peur que ce trésor national ne soit vendu aux Américains[107]. En 1904, le prince donne son feu vert à Henry Stevens, en lien avec l'université d'Innsbruck, afin qu'il fasse réaliser des facsimilés de ces cartes. L'objectif est de pouvoir désormais les étudier sans avoir besoin de manipuler les originaux, au risque de les voir se dégrader rapidement. Les documents ainsi reproduits, édités à Londres, sont vendus pour un montant équivalent à 18 dollars pour les plus grandes cartes[108]. Quelques mois plus tard, un exemplaire de la mappemonde de 1507 est remis au président Th. Roosevelt par le président de l'Université de Georgetown[109].

[104] *Boston Sunday Post*, 20 octobre 1901, p. 20 ; *Decatur Daily Review*, 23 octobre 1901, p. 2 ; *Boston Sacred Heart Review*, 26 octobre 1901, p. 5 ; *Wellsville Daily Reporter*, 30 octobre 1901, p. 8 ; *Monmouth Evening Gazette*, 5 novembre 1901, p. 4 ; *Boston Sunday Globe*, 1er décembre 1901, p. 122 ; *Boston Daily Globe*, 2 décembre 1901, p. 12 ; *Decatur Daily Review*, 2 décembre 1901, p. 5 ; *Quincy Daily Herald*, 30 décembre 1901, p. 5 ; *Boston Daily Globe*, 5 janvier 1902, p. 76 ; *Harrisburg Saline County Register*, 14 février 1902, p. 3 ; *Albert Lea Enterprise*, 16 avril 1902, p. 13 ; *Boston Daily Globe*, 3 mai 1902, p. 10 ; *Afton Star Valley Pioneer*, 22 août 1902, p. 11, etc.
[105] *The New York Times*, 9 juin 1912, p. 13.
[106] *The Philadelphia Inquirer*, 16 février 1902, p. 3 ; *The New York Times*, 1er et 2 mars 1902.
[107] *The Boston Daily Globe*, 12 août 1902, p. 10 ; *The New York Times*, 31 août 1902, p. 11 ; *The North Adams Transcript*, 12 septembre 1902, p. 7 ; *The Brockport Republic*, 11 juin 1903, p. 7.
[108] *New York Times*, 7 mai 1904, p. 22.
[109] *The Boston Sacred Heart Review*, 7 janvier 1905, p. 2.

Le prince Franz von Waldburg-Wolfegg-Waldsee décède en 1906. Son fils Maximilien (1863-1950) hérite de son titre et de ses biens. Très vite, il reprend à son compte le projet de vendre la grande mappemonde de 1507. Le quatrième centenaire de l'invention du nom *America* pourrait lui donner l'opportunité de frapper très fort. Il entre en négociations avec la bibliothèque publique de Chicago, à qui il propose d'acheter sa carte pour 300 000 dollars. Là encore, c'est un échec[110].

Dans la mesure où les perspectives d'achat de la carte par une institution étatsunienne semblent s'éloigner, au moins temporairement, un projet de prêt de la carte est un temps envisagé. Ce projet est porté par Heinrich Charles, devenu le représentant du prince de Waldburg-Wolfegg-Waldsee. Le 2 décembre 1910, il écrit au président Taft pour lui proposer de prêter gratuitement la mappemonde de 1507 à l'Institut panaméricain de Washington D.C., à condition que les États-Unis mettent à disposition un escadron de navires de guerre pour convoyer cette carte lors de sa traversée océanique. Les Étatsuniens auraient alors la possibilité d'observer directement cet « héritage inégalé de leur histoire[111] ». Le *Gettysburg Times* précise, non sans malice, que cette carte a une valeur sentimentale estimée à « 1,200,800,000,000 dollars ». Dans la mesure où le projet n'a pas abouti, on peut raisonnablement penser que le président Taft n'a pas cru bon d'accéder aux exigences quelque peu extravagantes d'Heinrich Charles.

Le grand nombre de références à la redécouverte et aux tentatives de vente de la mappemonde de Waldseemüller dans la presse des États-Unis entre 1901 et 1914 est un indice de l'intérêt croissant du public pour l'histoire du nom de leur continent. Ces articles donnent l'occasion à l'opinion de faire connaissance avec Saint-Dié. Pourtant, leur lecture attentive nous montre qu'il existe déjà, avant 1914, un déséquilibre dans la présentation des faits ayant conduit à nommer l'Amérique.

D) Déjà une « désunion mémorielle » (G. Mink)

Dès cette période, en effet, des articles de presse et des manuels scolaires insistent plutôt sur le fait que le nom de l'Amérique est une invention allemande. L'importance de la

[110] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012, p. 39. Voir également *The Centralia Evening Sentinel*, 25 juillet 1907, p. 1 ; *The Washington Post*, 27 juillet 1907, p. 14 ; *The Cazenovia Republican*, 1er août 1907, p. 11.

[111] *The Philadelphia Inquirer*, 3 décembre 1910, p. 2 ; *The New York Times*, 3 décembre 1910, p. 7 ; *The Gettysburg Times*, 3 décembre 1910, p. 3.

communauté des *German-Americans* aux États-Unis peut aisément expliquer le lobbying mené en ce sens. Le magnat William Randolph Hearst (1863-1951), qui possède une bonne part des journaux du pays, ne fait pas mystère de ses sympathies germaniques. Les références à un « géographe » ou « cartographe allemand » sont bien plus nombreuses que les mentions de la France ou de la Lorraine. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 8 pour une vue globale concernant la presse. Dans les manuels scolaires, c'est encore plus significatif. Sur les dix-sept volumes consultés ayant été publiés antérieurement à 1914, quatorze précisent que l'on doit le nom de l'Amérique à un Allemand, qu'il soit qualifié de géographe, professeur, érudit, cartographe ou éditeur. Quelle que soit la fonction que ces manuels prêtent à Waldseemüller, presque tous précisent qu'il est allemand. En comparaison, un seul fait référence à la France, un à la Lorraine et un à Saint-Dié. L'asymétrie ou la « désunion mémorielle » (G. Mink) autour du « baptême de l'Amérique » entre la Lorraine et les États-Unis est donc ici déjà nettement perceptible.

L'avantage de l'histoire de la première dénomination de l'Amérique est qu'elle permet à tous les Étatsuniens d'ascendance européenne de se projeter. Des journaux de ce pays soulignent déjà le caractère très universaliste du nom *America* : c'est un Allemand qui a proposé ce nom à partir du prénom d'un Italien travaillant pour le compte de l'Espagne et du Portugal ; le livre dans lequel il fut publié pour la première fois a été imprimé en latin dans une ville française[112]. Ainsi, que l'on soit un citoyen étatsunien d'origine française, italienne ou allemande, il est possible de trouver une résonance personnelle à l'évocation de l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Celles et ceux revendiquant des ancêtres ibériques y ont peut-être été moins sensibles, compte tenu de la réputation assez délétère de tout ce qui touche à Vespucci, particulièrement pour les Espagnols. Par conséquent, des élites du pays estiment qu'il convient d'y célébrer dignement le « baptême de l'Amérique », à l'image de ce que Saint-Dié essaye de faire avec ses modestes moyens. En décembre 1910, le représentant de l'État du New Jersey James A. Hamill propose de créer un nouveau jour férié nommé « *America Day* » en l'honneur de l'invention du nom de l'Amérique, chaque 25 avril, date de première publication de la *Cosmographiæ Introductio*. Cette journée comprendrait des cérémonies dans les écoles et des réunions patriotiques. Le *New York Times* se montre hostile à une proposition qui nécessiterait de créer un nouveau jour férié dans un pays qui en compte déjà bien trop à son goût[113]. Cette commémoration ne verra de toute façon jamais le jour, d'autant qu'elle devait paraître redondante avec le *Columbus Day* célébré notamment par la communauté italienne des

[112] *The Freeport Daily Journal*, 13 juin 1907, p. 2 ; *The Newport Daily News*, 18 juin 1907, p. 8
[113] *The New York Times*, 13 décembre 1910, p. 12.

États-Unis. Cette proposition est toutefois révélatrice d'un intérêt progressif pour un événement historique jugé suffisamment important pour qu'une motion soit déposée à la Chambre des représentants pour en faire un jour férié. Le rejet de la proposition symbolise néanmoins l'échec de l'arrimage de la mémoire du « baptême de l'Amérique » de 1507 à la configuration culturelle nationale étatsunienne. Les jours fériés et leur symbolique contribuent pourtant, à l'instar du *Columbus Day*, de l'*Independence Day* ou du *Memorial Day*, des éléments constitutifs de l'américanisation des habitants du territoire étatsunien, dans toute leur diversité[114]. L'histoire de l'invention du nom de l'Amérique ne fera donc pas partie de ce fonds culturel commun.

Par ailleurs, de nombreux articles de presse des États-Unis se font le relais des théories mises au point à partir de 1875 par Jules Marcou (sans toujours le nommer) et que nous avons eu l'occasion d'analyser de manière détaillée au précédent chapitre[115]. Si certains de ces articles mettent en doute le bien-fondé de ces théories, la plupart les restituent sans le moindre recul, montrant ainsi à quel point l'idée selon laquelle le nom de l'Amérique serait d'origine autochtone et n'aurait donc pas été inventé à Saint-Dié séduit une partie de l'opinion étatsunienne. L'un de ces journaux, le *Minneapolis Echo de l'Ouest*, est l'organe de presse de la communauté francophone du Minnesota. Il fait référence à « l'ombre de Monroe » dans la mesure où « le nom même de l'Amérique est rendu aux Américains[116] ». Si la presse ne reflète que très imparfaitement l'état de l'opinion, elle n'en demeure pas moins un indicateur ; dans le cas présent, nous pouvons constater le manque de consensus étatsunien en faveur de la « marraine de l'Amérique ».

Les pages qui précèdent ont permis de montrer que les Étatsuniens s'étaient progressivement intéressés aux origines du nom de leur continent au cours du XIXe siècle. Si cet intérêt a d'abord été perceptible chez les érudits, ce sont ensuite les riches bibliophiles qui s'y sont intéressés, en particulier au travers de l'acquisition de volumes originaux de la *Cosmographiæ Introductio*. Le grand public y a ensuite été sensibilisé grâce à l'Exposition universelle de Chicago en 1893, puis à l'occasion de la redécouverte très médiatisée de la

[114] L. Tournès, *Américanisation*, *op. cit.*, p. 11.
[115] *The Margaretville Catskill Recorder*, 8 février 1889, p. 1 ; *The McHenry Plaindealer*, 13 février 1889, p. 6 ; *The Herkimer Democrat*, 19 juin 1889, p. 10 ; *The Quincy Daily Whig*, 19 juin 1889, p. 7 ; *The Bristol Bucks County Gazette*, 20 juin 1889, p. 4 ; *The Winona Daily Republican*, 29 juin 1889, p. 4 ; *The San Antonio Daily Light*, 8 juillet 1889, p. 4 ; *The Stillwater Prison Mirror*, 5 mars 1891, p. 4 ; *The Jacksonville Illinois Daily Courrier*, 14 mars 1891, p. 7 ; *The Olean Democrat*, 19 mars 1891, p. 11 ; *The Wellsboro Agitator*, 15 avril 1891, p. 4 ; *The Boston Daily Globe*, 14 octobre 1891, p. 10 ; *The Sheridan Enterprise*, 30 juillet 1892, p. 3 ; *The Smethport McKeen Democrat*, 25 novembre 1892, p. 3 ; *The Brooklyn Daily Eagle*, 18 novembre 1900, p. 79 ; *The New York World*, 24 juillet 1911 ; *The Washington Post*, 30 juillet 1911, p. 39, etc.
[116] *The Minneapolis Echo de l'Ouest*, 24 novembre 1899, p. 1.

mappemonde de Waldseemüller en 1901. Ces temps forts ont néanmoins fait apparaître une forme d'asymétrie ou de désunion mémorielle, dans la mesure où l'histoire de la première dénomination de l'Amérique, telle qu'elle est racontée aux États-Unis, ne donne pas nécessairement un rôle central à la Lorraine ou à la ville de Saint-Dié. C'est néanmoins dans cette ville que va avoir lieu, en 1911, la commémoration la plus significative du « baptême » de 1507.

III) Les fêtes franco-américaines de 1911

Les fêtes sont devenues, depuis les travaux pionniers de Mona Ozouf et de Maurice Agulhon dans les années 1970, un objet d'histoire culturelle. Si le 14 juillet devient en 1880 la seule Fête nationale, cela n'empêche pas la tenue d'autres grandes célébrations ponctuelles destinées à ancrer les valeurs de la République au sein de la nation. Ces fêtes ont pour objectif de faire vivre le roman national, le mythe d'une nation dont l'histoire conduirait irrémédiablement à l'installation de la République. Elles obéissent à un rituel doté de codes symboliques propres, destinés à diffuser un ensemble de valeurs auxquelles le pouvoir souhaite voir adhérer la nation assemblée. Ce type de manifestations donne par ailleurs l'occasion d'exprimer différentes formes de sociabilité : les citoyens se retrouvent sur les lieux des célébrations (place de la mairie, stade, etc.) ; ils attendent ensemble les discours, le défilé, le bal ou le feu d'artifice, formant ainsi une allégorie de la nation rassemblée. La sociabilité festive permet ainsi les échanges entre les citoyens de différentes classes sociales, conduisant ainsi à une tentative « d'acculturation républicaine[117] ». L'enjeu des pages qui suivent est de montrer que les fêtes franco-américaines organisées à Saint-Dié en 1911 correspondent à ce modèle de la fête de la IIIe République, tout en ambitionnant d'être beaucoup plus que cela. À travers ces trois jours de célébration, leurs promoteurs cherchent en effet à en faire un outil d'action culturelle à l'égard des États-Unis.

Selon Alain Dubosclard, ce n'est véritablement qu'après la Grande Guerre qu'aurait commencé à se mettre en place ce que l'on nomme aujourd'hui une « diplomatie culturelle ». Auparavant, il y aurait eu principalement des actions isolées et non coordonnées émanant d'acteurs très divers et constituant davantage une « action culturelle à l'étranger », bien davantage qu'une véritable diplomatie culturelle, planifiée et prise en charge sous couvert de

[117] DALISSON Rémi, « Fête » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 326-329.

l'État[118]. Ce chercheur définit l'action culturelle à l'étranger comme « l'ensemble des opérations et des œuvres culturelles ou d'enseignement orchestrées par l'État avec l'aide de divers partenaires pour servir sa politique étrangère ». Elle est menée par une multitude d'acteurs privés et publics (associations, particuliers, Églises…) sans véritable coordination. Quant à la diplomatie culturelle, elle désigne « l'ensemble des opérations décidées et mises en place par ou sous l'impulsion du ministère des Affaires Étrangères, par l'intermédiaire de l'un de ses agents directs hors initiatives locales ou privées et dans le cadre strict de son réseau diplomatique traditionnel[119] ».

En partant de ces définitions, on peut considérer que la place et la signification des fêtes organisées à Saint-Dié en 1911 pour célébrer l'amitié franco-américaine (ou, pour être plus précis, « franco-étatsunienne ») sont à replacer dans le cadre de l'action culturelle à l'étranger, bien davantage que dans celui de la diplomatie culturelle. En effet, ces célébrations n'ont pas été organisées sous l'impulsion du ministère des Affaires étrangères, mais sont le résultat d'efforts conjoints provenant d'initiatives privées, municipales et associatives, sous le regard bienveillant du gouvernement français et de l'ambassade des États-Unis à Paris, ayant tous deux accepté d'y déléguer un représentant. Au cours de ces premières années du XXe siècle, le Quai d'Orsay soutient et accompagne toute initiative destinée à entretenir le mythe de l'amitié indéfectible entre la France et les États-Unis. Un des objectifs de la diplomatie française à l'égard des États-Unis au cours de la Belle-Époque consiste en effet à rechercher, sinon une alliance officielle, au moins une promesse de neutralité ; il convient de s'assurer que Washington ne s'alliera pas avec l'Allemagne[120].

Les fêtes de Saint-Dié sont regardées d'un bon œil par la diplomatie française dans la mesure où leur thématique s'accorde à merveille avec la promotion de la « pensée française ». Ce concept est né et s'est progressivement affirmé entre 1870 et 1914, au moment de l'apogée de la domination coloniale française. Il intègre le fait que la France est un phare chargé de faire rayonner la civilisation sur les contrées encore barbares[121]. L'idée selon laquelle le nom *America* a été inventé « en Lorraine française » avant d'être offert au Nouveau Monde s'intègre parfaitement à ce discours, en dépit d'un anachronisme – Saint-Dié n'est pas française

[118] DUBOSCLARD Alain, GRISON Laurent, JEAN-PIERRE Laurent, et al., *Entre rayonnement et réciprocité. Contributions à l'histoire de la diplomatie culturelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, « Publications de la Sorbonne », 2002, p. 17.
[119] *Ibid.*, p. 25.
[120] *Ibid.*, p. 120-121.
[121] DUBOSCLARD Alain, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, *op. cit.*, p. 27-32.

en 1507 – sur lequel les discours prononcés par les invités d'honneur se garderont bien de s'attarder.

Ces fêtes sont également à remettre, selon nous, dans la perspective des relations internationales des entités infra-étatiques. Robert Frank définit les relations internationales comme « l'ensemble des rapports que les êtres et les groupes humains nouent entre eux à travers les frontières ». Cette définition ne se limite donc pas aux rapports entre les États, mais peut inclure tout type de relation incluant une dimension internationale. Depuis quelques décennies, les historiennes et historiens des relations internationales se sont intéressés au monde de l'entreprise, à celui des ONG, des fondations, etc. En revanche, plusieurs domaines restent à explorer, notamment celui impliquant les entités infra-étatiques. Cette approche n'intéresse les chercheuses et les chercheurs que depuis peu, dans la mesure où ce type de diplomatie pouvait apparaître comme manquant de légitimité. L'action internationale de ces acteurs locaux et régionaux a parfois été qualifiée de « diplomatie territoriale » voire de « politique étrangère secondaire » : elle est aujourd'hui pratiquée par les collectivités locales dans le cadre de rapprochements transfrontaliers, pour renforcer les relations bilatérales entre les États concernés ou encore pour participer au renforcement de l'intégration européenne, notamment par le biais des jumelages[122]. Nous partons donc du postulat qu'une fête organisée par une commune française pour célébrer l'amitié franco-américaine en y recevant côte à côte l'ambassadeur des États-Unis et le ministre des Colonies peut entrer dans ce que l'on pourrait qualifier de « politique étrangère secondaire » ou de « diplomatie des entités infra-étatiques ».

Ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer à plusieurs reprises au cours de cette étude, Saint-Dié a organisé divers événements destinés à célébrer l'amitié avec les États-Unis, ce qui peut sembler à première vue paradoxal, dans la mesure où le nom de l'Amérique, tel qu'il fut (peut-être) imprimé pour la première fois sur une carte à Saint-Dié, a d'abord désigné la partie sud du Nouveau Monde, et pas du tout ce qui pourrait être qualifié d'Amérique du Nord, encore moins les futurs États-Unis. Nous reviendrons plus loin sur cette ambiguïté, à la limite de la malhonnêteté intellectuelle.

D'une manière plus générale, de nombreux chercheurs ont pointé le fait que la France avait très tôt estimé que son action culturelle pouvait et devait être considérée comme un instrument de puissance, la culture venant d'une certaine manière contrebalancer la perte progressive de ce que l'on qualifie aujourd'hui de *hard power*. La culture devient alors un instrument de

[122] CATALA Michel et WASSENBERG Birte, « Introduction » in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, nº 179, vol. 3, 2019, p. 3-7.

politique extérieure, la « quatrième arme de la puissance » (Philip H. Coombs, 1964). La France s'en est rendue compte dès la fin du XIXe siècle. La hantise du déclin née de la défaite de 1871 l'a poussée à mettre en place une politique culturelle extérieure, afin de compenser ses faiblesses dans d'autres domaines. En 1883 est créé le réseau de l'Alliance française ; en 1909 est fondé le Comité France – Amérique, dont le premier président est Gabriel Hanotaux, historien et ancien ministre des Affaires étrangères. En 1910 est mis en place le Bureau des écoles et des œuvres à l'étranger au sein du ministère des Affaires étrangères[123]. Si ce basculement a surtout été observé après 1945, voire après 1918, on peut considérer que les fêtes de 1911 à Saint-Dié peuvent d'ores et déjà être analysées selon une grille de lecture similaire, la recherche de liens culturels avec les États-Unis sous le prétexte d'une relation de « marraine » à « filleule » n'étant alors pas dénuée d'intérêt sur le plan des relations internationales, dans un contexte de regain de tensions franco-allemandes. Naturellement, les enjeux de ces fêtes sont bien différents pour les États-Unis, qui ont accepté d'y envoyer leur ambassadeur à Paris par pure courtoisie républicaine. La France n'est alors pas la priorité pour Washington sur le plan des relations internationales, comparativement à l'Allemagne ou à la Grande-Bretagne[124].

Enfin, il convient de garder à l'esprit que ces fêtes de Saint-Dié autour de la célébration du « baptême de l'Amérique » s'intègrent dans le mythe, beaucoup plus large, d'une prétendue amitié inaltérable qui aurait caractérisé les relations entre la France et les États-Unis depuis l'aide apportée aux *Insurgents* par les troupes de La Fayette, Rochambeau et consorts. Il faudra emprunter des chemins parfois bien sinueux, pas toujours dépourvus d'une certaine mauvaise foi, pour que ce mythe demeure intact à l'occasion de ces fêtes de Saint-Dié.

A) Genèse et préparatifs sur fond de tensions locales et internationales

Pour mieux comprendre la manière dont ces fêtes ont été décidées et organisées, il importe d'avoir à l'esprit quelques éléments conjoncturels concernant la ville de Saint-Dié et son environnement social et politique autour de 1911. Entre 1870 et 1914, cette ville a connu une forte croissance économique et démographique, passant de 12 000 à 23 000 habitants. Cette forte expansion s'explique par l'arrivée d'un grand nombre d'Alsaciens ayant refusé la nationalité allemande après le traité de Francfort de 1871. Parmi ces nouveaux citoyens, un nombre non négligeable est constitué d'entrepreneurs protestants, apportant avec eux un savoir-

[123] FRANCK Robert, « Conclusion » in *Les relations culturelles internationales au XXe siècle : de la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci, et al. (éd.), Bruxelles, P.I.E.-P. Lang, « Enjeux internationaux », 2010, p. 675.
[124] TOURNÈS Ludovic, « Américanisation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 18-22.

faire industriel et un outil de production moderne, notamment dans le domaine textile. Saint-Dié devient alors une cité largement tournée vers l'industrie et le commerce. Ses élites cherchent à faire de cette ville une vitrine de la réussite française face à l'Allemagne, désormais située à quelques kilomètres à vol d'oiseau derrière la fameuse « ligne bleue des Vosges ». Ces élites cherchent aussi à affirmer la position de Saint-Dié face au chef-lieu du département, Épinal, et plus secondairement à Remiremont. Les motivations de ces fêtes sont donc à analyser de manière multiscalaire : si les ambitions affichées sont clairement internationales avec la volonté de contribuer à soutenir la diplomatie française à l'égard des États-Unis, il convient aussi de prendre en considération l'esprit de clocher propre aux villes de province qui cherchent, dans une compétition parfois multiséculaire avec leurs voisines, à attirer sur elles un surcroît de notoriété.

Sur le plan politique, la cité de Déodat est alors assez largement acquise à la cause républicaine. Jules Ferry, né à Saint-Dié, est sans conteste la figure politique locale la plus fameuse ; le grand homme d'État s'y est fait élire régulièrement jusqu'en 1889. Après 1900, le vote déodatien se tourne davantage vers les radicaux et apparentés, à l'exemple du député Henri Schmidt[125]. Saint-Dié n'est pas la première ville à accueillir des fêtes franco-américaines puisque Cherbourg en a déjà organisé en juillet 1905[126]. Au moment où le projet des fêtes de Saint-Dié commence à germer, entre 1909 et 1911, un basculement politique est en train de s'opérer : c'est en effet un maire conservateur catholique, Camille Steib (1904-1910) qui commence à entreprendre ce projet ; c'est un maire radical et franc-maçon notoire, Camille Duceux (1910-1919) qui le mènera à son terme. Cette situation ne sera pas sans incidence sur le déroulement du projet. Toutefois, ni l'un ni l'autre de ces édiles n'est à l'origine de l'idée d'organiser de telles célébrations. Celle-ci a été soufflée depuis l'autre rivage de l'Atlantique par un journaliste new-yorkais d'origine allemande, Heinrich Charles.

1- Le mystère Heinrich Charles : a-t-il des arrière-pensées ?

Nous avons éprouvé bien des difficultés à déterminer qui était ce journaliste, auteur d'un petit livre sur le nom de l'Amérique en 1909 et qui a suggéré à la municipalité de Saint-Dié d'organiser des fêtes franco-américaines pour commémorer, avec quelques années de retard, le quatrième centenaire de ce « baptême ». Est-il un Alsacien ou un Allemand expatrié aux États-

[125] ROTH François, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine, 1. De la Révolution à la Grande guerre*, Metz, La Serpenoise, 1992, p. 257.
[126] Par la suite, d'autres manifestations de ce type suivront : La Baule (1913), Strasbourg, Le Mans (1918), Metz (1920) ou encore Saint-Nazaire (1926).

Unis, comme son prénom pourrait le laisser penser ? Comment l'idée de contacter les édiles de Saint-Dié en 1908 lui est-elle venue ? Quelles sont ses motivations ? Les ouvrages traitant du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié sont très laconiques sur Heinrich Charles. Albert Ronsin, qui a publié trois livres et de nombreux articles sur la question, se trompe en le nommant « Charles Heinrich ». Il ne cherche jamais à établir son identité précise et se contente d'affirmer qu'il s'agirait d'un « journaliste américain ». Le peu que nous avons pu établir sur la biographie de cet auteur tient en quelques lignes, grâce à quelques traces prélevées dans la presse des États-Unis et dans sa bibliographie[127].

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, aucune commémoration n'avait été organisée en 1907 dans le but de célébrer le quatre-centième anniversaire de la dénomination de l'Amérique. En avril 1908, Heinrich Charles fonde à New York la *St-Die Society*, dans l'optique de réparer cet oubli[128]. L'année suivante, il fonde une société d'édition, *The St-Die Press* dans un immeuble de haut standing situé au 5, *Beekman Street*. Inauguré en 1882, le building se trouve à un pâté de maisons de l'Hôtel de Ville de New York. C'est seulement le troisième de la ville à posséder un ascenseur. De style victorien, avec une façade en briques rouges, il est l'un des rares immeubles de Manhattan à posséder un atrium qui couvre tous les étages, embelli avec du fer forgé. Lors de son édification, il était surtout destiné à accueillir des maisons d'édition et des cabinets juridiques, avant de changer progressivement d'usage pour se spécialiser dans l'accueil de sièges sociaux. L'immeuble existe toujours, quasiment dans son état d'origine. Restauré en 2013, il accueille depuis 2016 un hôtel de luxe. Heinrich Charles devait donc disposer de moyens substantiels pour installer sa maison d'édition dans un tel immeuble, à moins qu'il ait bénéficié du mécénat d'acteurs qui auraient eu un intérêt particulier à ce qu'un lobbying soit mené en faveur de fêtes franco-américaines à Saint-Dié. Si tel est le cas, nous n'en avons pas encore trouvé la trace. Nous ne savons pas non plus qui étaient les membres de ce cercle, à l'exception de son fondateur. La presse française avance ainsi certains noms, mais on peine à savoir comment elle les a obtenus : « Des personnages influents tels que MM. Pierpont Morgan, Schonniger, James Hazen Hyde ont donné leur entière adhésion à cette

[127] Le fait qu'Albert Ronsin le nomme systématiquement « Charles Heinrich » a fortement contribué à nous lancer sur une mauvaise piste au début de nos recherches sur ce point précis. Nous avions d'abord identifié un Charles Heinrich, collaborateur d'un journal conservateur fondé à la fin du Second Empire, le 2 août 1869 et nommé *Le Français*. Mais il ne s'agit manifestement pas du personnage que nous recherchons. Le site Internet de la Bibliothèque du Congrès de Washington ne nous est pas non plus d'un grand recours. Elle dispose d'une notice d'auteur au nom de Heinrich Charles, dont les publications coïncident bien avec l'homme que nous cherchons. Cette notice nous apprend seulement qu'il est mort en 1926. Selon le site *Worldcat Identities*, il aurait publié 27 ouvrages dans 75 publications et deux langues (anglais et allemand). Mais c'est encore une fois assez trompeur car le site recense des titres d'homonymes, ou qui s'appellent Charles Heinrich.

[128] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 262.

proposition[129]. » Les fêtes de Saint-Dié auraient été organisées « conformément au vœu d'une élite de Nord-Américains amis de la France[130] » ou à la suite de « l'action d'un remuant groupement américain[131] », sans qu'on sache vraiment qui se cache derrière ces appellations. La presse étatsunienne ne nous est pas d'un plus grand secours. On apprend que « la Saint-Dié Society, qui a été formée à New York, compte parmi ses membres beaucoup des hommes les plus savants des États-Unis » (ce qui paraît bien exagéré) et notamment « Mr. Henry Vignaud[132] ».

La nouvelle société d'édition de H. Charles publie un ouvrage en 1909, *The Romance of the Name America*, qui constitue *a priori* le seul titre au catalogue de la *St-Die Press*. Le nom de cette société montre que M. Charles entend donner à la petite ville vosgienne un rôle central dans la célébration de cet événement. On ignore néanmoins les raisons qui l'ont poussé à agir de la sorte. Est-ce par pur intérêt scientifique, ses lectures l'ayant convaincu que Saint-Dié pouvait être considérée comme le lieu des « fonts baptismaux de l'Amérique » (Frank Mason) ? Est-ce en raison de liens personnels avec cette ville ? L'absence d'archives municipales à Saint-Dié antérieures à la destruction de novembre 1944 nous interdit pour l'instant d'en savoir davantage. Toujours est-il qu'Heinrich Charles prend attache auprès de Camille Steib afin de lui soumettre son idée de fêtes franco-américaines ; le maire de Saint-Dié accueille l'idée avec un grand enthousiasme[133]. La presse locale se réjouit de l'initiative de « M. Charles Heinrich (*sic*) [qui] est en train d'organiser, parmi ses compatriotes d'outre-mer, une grande manifestation en l'honneur de la ville de Saint-Dié. Ce projet, qui comporte notamment un voyage de citoyens américains dans les Vosges, est en excellente voie[134] ».

Pendant que la municipalité de Saint-Dié met à contribution ses forces vives (Société des Fêtes, Société philomatique vosgienne…) pour commencer à réfléchir aux modalités concrètes d'une telle célébration, Heinrich Charles mène un intense lobbying aux États-Unis en faveur de la mémoire de Mathias Ringmann, qu'il considère comme le véritable inventeur du nom de l'Amérique. C'est le cœur de la thèse qu'il défend dans son ouvrage publié par *The St-Die Press*[135]. Le 23 février 1910, il écrit au président Taft afin de lui demander de réhabiliter le juste mérite de l'humaniste alsacien et de faire célébrer sa mémoire à travers les États-Unis[136]. Face

[129] *La Liberté*, 16 juillet 1911 ; *Le Rappel*, 17 juillet 1911 ; *Le XIXe siècle*, 17 juillet 1911.
[130] *Le Temps*, 18 juillet 1911, p. 4 ; *Le Nouveau Monde*, 22 juillet 1911.
[131] *Le Petit Journal*, 6 février 1911.
[132] *The New York Herald*, 15 juillet 1911.
[133] *La Tribune Républicaine*, 15 août 1909.
[134] *Le Mémorial des Vosges*, 17 juillet 1909, p. 3.
[135] CHARLES Heinrich, *The Romance of the Name America*, New York, The St-Die Press, 1909, p. 9-11.
[136] *The Philadelphia Inquirer*, 24 février 1910, p. 1.

au manque de réponse de la part de l'exécutif, H. Charles demande officiellement à être expulsé des États-Unis le 17 juin de la même année, ce qui ne manque pas de provoquer des réactions pince-sans-rire dans la presse[137]. Ce comportement indique que nous avons manifestement affaire à une personnalité fantasque et impulsive, à moins que sa réaction ne constitue une stratégie médiatique parfaitement maîtrisée. La même année, on retrouve Heinrich Charles en qualité de représentant du prince de Waldburg-Wolfegg-Waldsee, propriétaire des mappemondes de Waldseemüller retrouvées neuf ans plus tôt par Joseph Fischer. On a vu plus haut que c'est en cette qualité qu'il avait proposé au président Taft le prêt de la carte de 1507, à la condition non négociable que les États-Unis fassent convoyer le document par un escadron de navires de guerre à travers l'Atlantique.

Bien qu'encore mal identifié, le rôle qu'a pu jouer Heinrich Charles en tant que passeur culturel de la mémoire du « baptême de l'Amérique » montre qu'il est important de ne pas restreindre l'étude des relations culturelles internationales à une simple étude bilatérale entre deux territoires. Dans le cas décrit ici, la place de l'Allemagne ne peut être occultée. L'étude approfondie de la bibliographie d'Heinrich Charles dans les années suivantes nous apprend que ses motivations sont en partie liées à des velléités de fierté germanique ; ses ouvrages postérieurs n'auront en effet de cesse de montrer que le mot *America* est d'origine allemande. A-t-il utilisé à leur insu les élus de Saint-Dié pour donner de la visibilité à sa théorie ? Nous l'ignorons. Au-delà de ce dossier encore largement mal compris, il convient à présent de se pencher sur les coulisses de l'organisation de ces fêtes et sur les nombreux imprévus et difficultés qui en ont résulté.

2- Une organisation compliquée

L'étude de la préparation de ces fêtes, de la première prise de contact de H. Charles avec le maire Camille Steib jusqu'à leur déroulement proprement dit, est rendu complexe par l'absence totale d'archives municipales antérieures au grand incendie de Saint-Dié en novembre 1944. C'est donc à travers la presse et les comptes-rendus laissés par la Société philomatique vosgienne que nous pouvons retracer avec une certaine précision le déroulement des faits. Il va sans dire que ces différents témoignages, émanant de sources très disparates et aux intérêts contradictoires, doivent être passés au tamis de l'analyse historique.

[137] *The New York Times*, 18 juin 1910, p. 7 ; *The Chicago Examiner*, 18 juin 1910, p. 1 ; *The Bradford Era*, 18 juin 1910, p. 1.

La première difficulté rencontrée par le comité d'organisation consiste à trouver une date symbolique pour commémorer l'événement. La date de 1907 ayant été oubliée, il faut désormais déterminer un autre moment qui puisse être porteur de sens compte tenu de la teneur du message à faire passer. C'est d'abord la date du 25 avril 1511 qui est retenue par la municipalité, en lien avec les associations culturelles de la ville. Ce jour mélange deux symboles. Alors que le 25 avril coïncide avec la première publication de la *Cosmographiæ Introductio*, l'année 1911 se rattache au quatre-centième anniversaire de la mort de l'humaniste Mathias Ringmann, dont Heinrich Charles s'est fait le promoteur en lieu et place de Martin Waldseemüller.

Pour que ces fêtes bénéficient d'un maximum d'éclat, la municipalité déodatienne doit par surcroît attirer des invités de prestige. Outre l'inévitable aréopage des conseillers généraux, maires des communes voisines, députés et sénateurs, il convient d'inviter des personnalités de rang national, voire international pour donner du lustre à ces cérémonies. La nouvelle municipalité Duceux, bénéficiant de l'indispensable courroie de transmission parisienne que constituent les deux députés républicains de Saint-Dié Henri Schmidt et Constant Verlot, lance diverses invitations au cours de l'année 1910. Elle obtient la promesse de la participation du ministre des Affaires étrangères, Jean Cruppi. Le ministre du Commerce et de l'Industrie viendra également pour inaugurer en cette occasion la nouvelle Chambre de Commerce de Saint-Dié. Toutefois, les agendas des personnalités invitées obligent à repousser de quelques semaines la date des célébrations ; celles-ci auront finalement lieu les 3, 4 et 5 juin 1911. Le week-end de la Pentecôte permettra en outre d'attirer une foule plus nombreuse à Saint-Dié.

Si la municipalité dirigée par Camille Steib avait échoué à faire venir l'ancien président Th. Roosevelt à Saint-Dié à l'occasion de sa visite en France en 1910, la nouvelle équipe dirigée par Camille Duceux fait une nouvelle tentative auprès de « Teddy ». Elle lance donc une invitation à l'ancien président. La réponse, datée du 24 avril 1911, est négative mais très courtoise : « Votre Honneur. Permettez-moi de vous adresser mes plus cordiaux remerciements pour l'honneur que vous me faites en m'invitant à assister aux fêtes franco-américaines qui doivent se tenir en juin prochain. Croyez-moi, c'est avec un réel regret que je suis dans l'incapacité d'accepter, mais il me sera impossible de visiter l'Europe en cette période. Appréciant de tout cœur votre aimable invitation et avec tous mes bons vœux pour que ces fêtes soient un succès, Bien sincèrement[138]. »

[138] Archives du *Theodore Roosevelt Center*, *Dickinson State University*. Lettre de Theodore Roosevelt adressée au maire de Saint-Dié-des-Vosges, 24 avril 1911. [En ligne : https://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record?libID=o217162].

Malgré ce refus prévisible, puisque Th. Roosevelt n'avait pas planifié de voyage en Europe à la période de ces fêtes, la municipalité de Saint-Dié peut se consoler en apprenant que les États-Unis délégueront leur ambassadeur à Paris, Robert Bacon (1860-1919). Celui-ci s'est déjà forgé une solide réputation en France par l'aide qu'il a apportée aux autorités parisiennes au moment de la crue de 1910[139]. Né le 5 juillet 1860 à Jamaïca Plain dans le Massachusetts, il est parfaitement représentatif de la grande bourgeoisie francophile de Nouvelle-Angleterre. Diplômé de Harvard en 1880, il est issu de la même promotion que Théodore Roosevelt[140]. Celui-ci le considère d'ailleurs comme l'un de ses meilleurs amis[141]. Le père de son épouse est un riche industriel textile installé à New York et qui dispose également d'une filiale en France, l'amenant à effectuer de fréquents allers-retours entre les deux pays. Il est d'ailleurs l'un des plus éminents membres de la communauté américaine de Paris[142]. Robert Bacon et sa femme avaient d'ailleurs en projet de s'y installer au début des années 1890 car ils souhaitaient que leurs quatre enfants puissent apprendre le français dès leur plus jeune âge, comme l'avait fait madame Bacon dans sa propre enfance. Le couple attachait à l'apprentissage du français une importance majeure, comme c'était alors le cas dans beaucoup de familles de la haute société de Nouvelle-Angleterre. Mais ces plans sont remis en cause en 1894 lorsque Robert Bacon accepte un poste à la banque J.P. Morgan[143]. Il démissionne de ce poste en 1904 et se lance en politique l'année suivante en acceptant la charge de secrétaire d'État adjoint dans l'administration Roosevelt, sous la tutelle d'Elihu Root[144], qu'il remplace le 27 janvier 1909 en tant que secrétaire d'État jusqu'à la fin du mandat de Roosevelt quelques semaines plus tard[145].

En décembre 1909, il est nommé ambassadeur des États-Unis en France par le nouveau président Taft. L'enjeu de sa mission est de permettre de conserver les meilleures relations possibles avec la France, à un moment où les nouveaux tarifs douaniers mis en place par les États-Unis risquent de créer quelques tensions. Il succède à ce poste à Henry White. Robert Bacon n'aura pas de crise politique à gérer pendant son ambassade. Les relations entre la France et son pays sont alors très cordiales et il n'y a donc pas beaucoup de difficultés à occuper ce poste. Bacon réussit parfaitement dans cette tâche ; sa très bonne maîtrise du français, sa francophilie, son affabilité et ses excellentes manières lui permettent de conquérir le cœur des Françaises et des Français au cours de son séjour. À peine arrivé à son poste, il a déjà l'occasion

[139] H. Blumenthal, *France and the United States : Their Diplomatic Relations, 1789-1914*, *op. cit.*, p. 228.
[140] SCOTT, *Robert Bacon, sa vie et ses lettres (1860-1919)*, Paris, Champion, 1925, p. 29.
[141] *Ibid.*, p. 33.
[142] *Ibid.*, p. 73.
[143] *Ibid.*, p. 80.
[144] *Ibid.*, p. 118-121.
[145] *Ibid.*, p. 144.

de montrer ses qualités en participant à la gestion de la crise causée par l'inondation de Paris de janvier-mars 1910, mettant les moyens de l'ambassade au service de l'aide aux Parisiens. Comme le lui écrit l'ambassadeur de France aux États-Unis, Jean-Jules Jusserand dans une lettre du 19 février : « On n'entend à votre sujet et à celui de Mrs. Bacon […] que louanges, témoignages d'amitié et de sympathie. » Le principal dossier que doit traiter ensuite Robert Bacon est l'organisation de la visite de l'ancien président Roosevelt à Paris, dans le cadre de sa tournée européenne après son excursion en Afrique. Ce séjour est prévu pour la semaine du 21 au 28 avril 1910[146].

La municipalité de Saint-Dié ne peut donc que se réjouir de la venue de cet hôte de marque. Le 17 mai 1911, elle décide de voter une dotation conséquente de 30 000 francs allouée à l'organisation d'un événement qui devra rester dans toutes les mémoires. Un fait imprévu bouleverse néanmoins l'organisation. Le 21 mai 1911, le ministre de la Guerre Maurice Berteaux trouve la mort accidentellement à l'occasion d'un meeting aérien sur le terrain d'aviation d'Issy-les-Moulineaux. Le gouvernement, en deuil, interdit aux ministres de se rendre à des fêtes dans les semaines qui viennent. La municipalité Duceux se voit dans l'obligation de repousser une seconde fois son calendrier. Les 14, 15 et 16 juillet 1911 sont choisies, permettant de faire coïncider les fêtes franco-américaines avec les célébrations de la Fête nationale[147].

En parallèle, il convient de faire la promotion de l'événement à l'échelle la plus vaste possible, afin d'éviter que ces fêtes franco-américaines se transforment en un simple comice agricole amélioré. Le 8 mai 1911, le député de la première circonscription de Saint-Dié, Constant Verlot publie une tribune dans *Le Matin*, l'un des quatre grands quotidiens nationaux de l'époque et tirant à plus d'un million d'exemplaires chaque jour. Il écrit que ces fêtes, organisées « à la demande de la "Saint-Dié Society" de New-York, du journal *the Saint-Dié Press* » auront un éclat tel que « leur retentissement sera immense au-delà de l'Atlantique et de la ligne bleue des Vosges. Américains et Alsaciens se rendront en foule à Saint-Dié lorsque cet admirable pays vosgien aura revêtu sa parure estivale ». Il ajoute qu'« elles affirmeront une fois de plus l'amitié qui unit les deux républiques sœurs et la vitalité déjà lointaine d'une cité vosgienne, toujours à l'avant-garde de tous les progrès[148] ». La presse met notamment en avant le fait (parfaitement inexact mais savamment entretenu par la communication déodatienne) que

[146] *Ibid.*, p. 153-158.
[147] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 267-268. Voir aussi ce qu'en dit la presse locale et étatsunienne : *L'Estafette*, 23 mai 1911 ; *The Evening Post*, 3 juillet 1911 ; *The Chicago Examiner*, 6 juillet 1911, p. 16.
[148] « Saint-Dié, parrain de l'Amérique », in *Le Matin*, 8 mai 1911.

Pierre d'Ailly aurait composé son *Imago Mundi* à Saint-Dié en 1410[149]. Cette idée avait d'abord été suggérée par Andrew Dickson White en 1896[150]. En mettant en avant cet ouvrage ayant inspiré les grands projets de Colomb, ces journaux laissent accroire que Saint-Dié serait marquée par une sorte de destinée qui n'aurait pu que la conduire vers son statut de « marraine de l'Amérique ». Au début du mois de juillet, *Le Matin* édite un supplément gratuit consacré aux « Fêtes Franco-Américaines de la Ville de Saint-Dié » avec une première page mettant en scène la statue de Jules Ferry installée sur la place du même nom, là où se tiendra la partie principale de la célébration. Les pages suivantes donnent le détail du programme, le tout agrémenté des portraits des principales personnalités conviées. L'ambassadeur des États-Unis Robert Bacon trône en tête.

Pendant ce temps, la presse des États-Unis relate la préparation de ces fêtes. « L'Amérique nommée dans une ville française. La petite ville de Saint-Dié va célébrer l'événement. La marraine (*godmother*) du monde occidental », titre un journal de l'Illinois[151]. Pourtant, les faits justifiant l'organisation d'une telle fête ne semblent pas toujours bien compris ; un autre journal explique la tenue de ces fêtes par le fait que Saint-Dié serait le lieu de naissance d'Amerigo Vespucci[152]. Le *New York Times*, un peu mieux renseigné, précise que ces fêtes auront lieu « en l'honneur de ce que les historiens des deux continents ont appelé la "marraine de l'Amérique" (*America's godmother*) » en raison de la publication en 1507 d'un livre où le nom de l'Amérique avait été imprimé pour la première fois. Le quotidien précise que « d'influents membres de la colonie américaine de France » participeront à l'événement[153]. John Pierpont Morgan aurait même confirmé sa participation en envoyant un câble depuis l'Égypte[154] ! D'autres informations erronées sont données, telle que la participation du président de la République « Clément (*sic*) Fallières » ou encore celle de représentants des vingt-et-une républiques du continent américain[155].

Au début du mois de juin, plusieurs journaux étatsuniens, dont le pourtant sérieux *New York Times* d'Adolph Ochs dressent le compte-rendu détaillé de ces fêtes[156]… qui ont été repoussées, rappelons-le, au mois de juillet ! C'est la preuve que ces journaux avaient reçu des communiqués de presse rédigés à l'avance, à diffuser au jour dit, c'est-à-dire les 3, 4 et 5 juin.

[149] *The New York Times*, 4 juin 1911, p. 36 ; *Le Petit Parisien*, 15 juillet 1911 ; *La Patrie*, 16 juillet 1911 ; *Les Annales politiques et littéraires*, 16 juillet 1911 ; *The New York World*, 16 juillet 1911.
[150] Cet aspect a été développé dans le chapitre 1 de cette thèse, p. 91-94.
[151] *Dixon Evening Telegraph*, 15 mars 1911, p. 3
[152] *Moline Evening Mail and Journal*, 2 avril 1911, p. 6.
[153] *The New York Times*, 2 avril 1911, p. 8 ; *Philadelphia Inquirer*, 16 avril 1911, p. 18.
[154] *The New York Times*, 16 avril 1911, p. 7 et p. 17.
[155] *Ibid*. ; *Oakland Tribune*, 23 avril 1911, p. 4.
[156] *The New York Times*, 4 juin 1911, p. 36.

Ils n'ont manifestement pas été prévenus du décalage lié à la mort du ministre Berteaux et ont publié les comptes-rendus aux dates initialement programmées. Il en résulte des propos qui peuvent prêter à sourire avec le recul : « Ce vieux village du département des Vosges […] a pavoisé aux couleurs du *Stars and Stripes* comme s'il s'était agi d'un dominion de l'Oncle Sam[157]. » On ignore qui est à l'origine de la formule, mais il ne s'est manifestement pas rendu sur place en personne… Le 22 juin, Camille Duceux adresse un nouveau communiqué à plusieurs journaux étatsuniens en espérant les voir publier à nouveau le programme des fêtes prévues trois semaines plus tard. Au début du mois de juillet, quelques journaux publient l'appel du maire de Saint-Dié avec plus ou moins de zèle[158]. Dans le *Chicago Examiner*, le nom du maire est ainsi écorché en « *Deceux* ». Ce dernier a dû en être quelque peu contrarié, le *New York Times* l'ayant déjà appelé « *Mayor Ducell* »[159]. Plus tard, il devra encore se contenter d'un « *Camille Ducoux* »[160] ou « *Camille Duceaux* »[161].

À Saint-Dié, les imprévus s'accumulent et Camille Duceux doit faire face à des problèmes plus graves que l'écorchement récurrent de son patronyme par les journaux américains. Le ministre du Commerce ne pourra finalement pas venir inaugurer la nouvelle chambre consulaire de Saint-Dié. La musique de la Garde républicaine n'est plus disponible aux nouvelles dates et devra être remplacée par celle, moins prestigieuse, de l'École d'Artillerie de Vincennes. Le 27 juin 1911, le gouvernement Monis chute et l'on ignore désormais si un ministre pourra réellement venir à Saint-Dié moins de trois semaines plus tard. Enfin, la seconde crise marocaine débute le 1er juillet, à la suite du coup d'Agadir. Le nouveau gouvernement Caillaux est tout entier mobilisé vers ce regain de tension avec l'Allemagne, contribuant à obscurcir encore un peu plus les perspectives pour la municipalité Duceux et ses fêtes tant attendues. Le nouveau ministre des Affaires étrangères, Justin de Selves, brièvement pressenti, ne peut se rendre à ces fêtes afin de se consacrer à la gestion de cette crise majeure. Le 9 juillet, une lueur d'espoir semble renaître lorsque le gouvernement annonce qu'il délègue à Saint-Dié son nouveau ministre des Colonies, le Lorrain Albert Lebrun, pour présider les festivités. Le lendemain, la bibliothèque municipale de Nancy annonce qu'elle refuse de mettre à la disposition de Saint-Dié son exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*, document central dans l'histoire du « baptême de l'Amérique » et dont la cité vosgienne ne possède pas encore

[157] *The Berkeley Daily Gazette*, 3 juin 1911, p. 4.
[158] *The Evening Post*, 3 juillet 1911 ; *The Chicago Examiner*, 6 juillet 1911, p. 16.
[159] *The New York Times*, 16 avril 1911, p. 7.
[160] *The Sterling Daily Standard*, 17 juillet 1911, p. 8.
[161] *The Greenville Evening Record*, 17 juillet 1911, p. 1 ; *The Altoona Mirror*, 17 juillet 1911, p. 3 ; *The Indiana County Gazette*, 19 juillet 1911, p. 7.

d'exemplaire. Si la municipalité Duceux accuse le coup de ces défections successives, l'opposition conservatrice peine à cacher une certaine satisfaction d'assister au fiasco programmé de ces fêtes devenues trop « franc-maçonnes » à son goût[162]. Il faut dire que ces célébrations reposent sur des enjeux mémoriels qui dépassent de loin le simple mythe de l'amitié franco-américaine. C'est aussi et peut-être avant tout la place de l'Église qui est au cœur des enjeux de ces fêtes.

3- Des enjeux mémoriels autour des érudits du « Gymnase vosgien »

En avril 1911, Adolphe Weick, propriétaire d'un atelier de photographie et président de la Société des Fêtes de Saint-Dié publie une brochure de 64 pages intitulée *Comment et pourquoi Saint-Dié est devenue la Marraine de l'Amérique*. Elle est vendue pour un franc dans la boutique de l'auteur, située au 27 rue Thiers à Saint-Dié[163]. Dans cette plaquette, M. Weick (qui n'est pas historien) présente l'histoire du « baptême de l'Amérique » en des termes qui choquent les conservateurs catholiques[164]. Ceux-ci accusent Weick, protestant et franc-maçon, d'avoir volontairement occulté la fonction cléricale de la plupart des membres du « Gymnase vosgien ». Il met ainsi en avant Mathias Ringmann, dont les fêtes de Saint-Dié vont célébrer le quatrième centenaire de la mort. Or, il se trouve que l'humaniste alsacien était également le seul laïc du « Gymnase vosgien[165] ». Mais c'est surtout l'utilisation d'un mot qui fait bondir les conservateurs ; au moment de présenter Vautrin Lud, Weick le qualifie de « *canon* chapelain et secrétaire du roi René[166] ». Le mot « canon » est certes le terme latin pour chanoine, mais il ne s'emploie pas en français. Les catholiques ont vu dans l'usage de ce mot une volonté de la part de Weick de nier le caractère ecclésiastique de Vautrin Lud, en refusant d'utiliser le mot « chanoine ». Il n'est pas faux de dire, en parcourant cette plaquette maladroitement écrite par un commerçant non rompu à la pratique historique et qui a publié cette brochure dans une démarche purement mercantile, que les références religieuses en sont presque totalement absentes. Il présente également les « portraits » de Ringmann et Lud, tels que peints par Gaston Save sur les murs du théâtre de l'Hôtel de Ville en 1879, sans préciser que ces représentations étaient purement imaginaires. Vautrin Lud y est ainsi représenté en laïc, portant une fraise

[162] *Le Petit Déodatien*, 23 avril 1911. Tandis que *La Gazette Vosgienne* et *L'Estafette* défendent la municipalité radicale de Camille Duceux, *La Tribune Républicaine* (conservateur) et *Le Petit Déodatien* (orléaniste) se rangent dans l'opposition.
[163] *Le Mémorial des Vosges*, 15 avril 1911, p. 3.
[164] *Le Petit Déodatien*, 23 avril 1911 ; *La Tribune Républicaine*, 13 mai 1911 ; *Le Mémorial des Vosges*, 21 mai 1911, p. 1 ; *Le Courrier de Metz*, 14 juillet 1911 ; *Le Mémorial des Vosges*, 14 juillet 1911.
[165] WEICK Adolphe, *Pourquoi et comment la ville de Saint-Dié est devenue la marraine de l'Amérique*, Saint-Dié, A. Weick, 1911, p. 16.
[166] *Ibid.*, p. 30.

d'époque Henri IV autour du cou. Enfin, Weick présente rapidement Waldseemüller sans mentionner une seule fois sa qualité de « clerc du diocèse de Constance » qui était pourtant connue[167].

Il n'en faut pas plus pour faire d'Adolphe Weick et de sa plaquette, publiée deux mois avant la date initialement prévue des fêtes de Saint-Dié, la cible favorite de la presse conservatrice et catholique locale, régionale et même nationale[168]. Outre les attaques de la *Tribune Républicaine* et du *Petit Déodatien*, l'affaire est reprise par *La Croix,* qui fustige les « Loriquets laïcs », en référence au jésuite Jean-Nicolas Loriquet (1767-1845), historien et auteur de manuels scolaires. La municipalité Duceux est accusée de s'adonner dans cette affaire à un « sabotage de l'histoire, sabotage conforme au mot d'ordre des Loges[169] ».

L'équipe municipale semble embarrassée par une polémique qui risque de nuire à l'image des fêtes de Saint-Dié, et en particulier auprès de ses hôtes américains. L'un des points culminants de ces célébrations doit être l'inauguration d'une plaque sur la façade de la « Maison de l'Amérique », pharmacie située place Jules-Ferry et que Gaston Save avait naguère identifiée comme étant l'emplacement de l'ancienne imprimerie de Vautrin Lud. La Société des Fêtes de Saint-Dié, chargée de l'organisation des fêtes franco-américaines, a confié à la Société philomatique vosgienne le soin d'apporter son expertise afin de décider du texte qui serait gravé sur cette plaque. Il ne s'agit rien moins que de déterminer quels noms doivent être mis à l'honneur. Ainsi qu'on a déjà pu le mentionner au précédent chapitre, la société menée par René Ferry a décidé de mettre collectivement à l'honneur les membres les moins discutés du cénacle déodatien, et d'y intégrer le duc de Lorraine en raison du rôle qu'il a certainement joué dans la conduite du projet géographique du « Gymnase vosgien ». C'est la raison pour laquelle le texte définitif décidé pour la plaque est le suivant : « Ici, le 25 avril 1507, sous le règne de René II, la *Cosmographiæ Introductio*, dans laquelle le nouveau continent reçut le nom d'Amérique, fut imprimée et publiée par les membres du Gymnase vosgien : Gaultier Lud, Nicolas Lud, Jean Basin, Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann[170]. » On constate qu'aucune référence aux fonctions cléricales de Lud, Basin et Waldseemüller n'est mentionnée.

Un autre enjeu autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique » concerne la « nationalité » de celui ou ceux qui ont baptisé le Nouveau Monde. Dans la mesure où les fêtes de Saint-Dié font la part belle à Mathias Ringmann, il importe de mettre en avant sa « francité ».

[167] *Ibid.*, p. 32-34.
[168] *L'Univers*, 20 juillet 1911, p. 2 ; *La Croix du dimanche*, 23 juillet 1911, p. 3.
[169] *La Croix,* 21 juin 1911, p. 3-4.
[170] « Compte-rendu de l'Assemblée générale du 26 février 1911 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 286-287.

Donnons une fois encore la parole à Adolphe Weick, évoquant la vallée natale de Ringmann : « Nous rappelons en passant que ce Val de Villé était habité par une population de langue française et aujourd'hui encore (1911) quarante ans après sa séparation de la mère-patrie la population indigène s'exprime en grande partie en la langue de leur illustre compatriote[171]. » Au travers de ce passage, Weick cherche à montrer que Ringmann est avant tout « français » et vient de l'Alsace « francophone ». Un peu plus loin, il qualifie encore Ringmann de « notre compatriote[172] ». C'est oublier un peu vite qu'il n'a rien écrit en français. Au contraire, Ringmann est connu pour ses traductions en allemand, en particulier celle des *Commentaires* de César. Vingt ans plus tard, ce sont les nazis qui récupéreront les membres de l'association littéraire de Strasbourg groupée autour de Jacques Wimpheling, voyant en eux les fondateurs de l'histoire nationale allemande[173]. Il existe donc bien un enjeu mémoriel autour des érudits rhénans et donc du « Gymnase vosgien », entraînant des disputes des deux côtés du Rhin, les érudits et les politiques cherchant à savoir, arguments à l'appui, à qui « appartiennent » Ringmann, Waldseemüller et consorts.

C'est donc dans ce contexte de tensions multiples à différentes échelles que s'ouvrent enfin les festivités destinées à célébrer l'amitié « franco-américaine », le 14 juillet 1911.

B) Le déroulement des fêtes de Saint-Dié

« La Troisième République sera tout entière un régime de discorde tempéré par des fêtes », a écrit l'historien Daniel Halévy (1872-1962)[174]. L'étude du déroulement des fêtes de Saint-Dié va permettre de confirmer cette idée.

L'historiographie des fêtes a été notamment renouvelée à l'occasion des célébrations du bicentenaire de la Révolution française. C'est surtout sous l'angle du politique que ces rassemblements festifs sont désormais étudiés, en cherchant à déterminer comment la République était parvenue à les instrumentaliser. La fête républicaine vise ainsi à rendre visible ce qui est invisible en temps normal : l'appartenance de la nation à la République, son adhésion consentie à cette forme de gouvernement. On part ici du postulat que la municipalité de Saint-Dié, en synchronisant les fêtes franco-américaines sur le calendrier de la Fête nationale, a utilisé la mémoire du « baptême de l'Amérique » au service de la célébration de la République.

---

[171] A. Weick, *Pourquoi et comment la ville de Saint-Dié est devenue la marraine de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 31.
[172] *Ibid.*, p. 37.
[173] BISCHOFF Georges, *Le Siècle de Gutenberg. Strasbourg et la révolution du livre*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2018, p. 179 et p. 272.
[174] Cité par HOUTE Arnaud-Dominique, *La France sous la IIIe. La République à l'épreuve, 1870-1914*, Paris, La Documentation française, « Documentation photographique », septembre-octobre 2014, vol. 8101, p. 30.

1- Premier jour : la Fête nationale

La première des trois journées organisées à Saint-Dié pour commémorer l'amitié franco-américaine coïncide avec un vendredi. Il s'agit donc d'un jour férié, essentiellement dédié à la célébration de la Fête nationale et aux nombreuses manifestations populaires prévues pour l'occasion. Le choix d'avoir ainsi couplé, après plusieurs rebondissements, les fêtes franco-américaines avec la Fête nationale interroge dès lors sur la compréhension qu'a pu avoir le public des finalités de ces célébrations. Les Déodatiens et les visiteurs extérieurs ayant fait le déplacement pour ces trois jours de fête ont-ils réellement fait la part des choses entre les deux événements célébrés ? Cela n'est pas certain.

D'une manière générale, le décorum des Fêtes nationales au début du XXe siècle n'est déjà plus tout à fait celui des premières années de cette célébration, à partir du 14 juillet 1880. Si cette dernière avait été somptueuse à ses débuts (notamment à Paris) dans un contexte de triomphe de la République, force est de constater que l'éclat de cette fête s'est quelque peu terni au fil des années. Trois décennies après la première édition, le régime est maintenant bien affermi et la célébration du 14 Juillet, bien analysée par Maurice Agulhon, n'est déjà plus aussi fastueuse dans les villes et villages de France. Certes, les organisateurs mettent toujours à l'honneur les cocardes, bonnets phrygiens, drapeaux tricolores, arbres de la liberté et retentissement de la Marseillaise, mais le cœur y est déjà un peu moins. Pour des raisons de concorde, il ne faut pas donner l'idée que l'on célèbre la révolution mais seulement la République. Les symboles doivent donc être revus, il convient d'en modifier le sens initial afin de les rendre plus « apaisés », tel le bonnet phrygien qui disparaît rapidement au profit du drapeau tricolore. Ces choix sont indispensables dans une France où les adversaires de la République sont encore très nombreux[175]. Petit à petit, un modèle plus consensuel se dessine : la fanfare, la remise des prix aux écoliers pour la fin de l'année scolaire, des façades pavoisées aux trois couleurs, un cortège, des discours, un bal populaire[176], etc. La ferveur populaire des fêtes républicaines atteint une forme d'apogée en 1889, pour le centenaire de la prise de la Bastille. Puis, une fois passée la décennie 1880, l'engouement retombe. Les comptes-rendus soulignent partout une baisse de la ferveur collective, avec moins de drapeaux, d'illuminations ou de retraites au flambeau[177].

[175] OZOUF Mona, « Préface » in *La fête républicaine*, Olivier Ihl, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1996, p. I-IV.
[176] *Ibid.*, p. IX.
[177] *Ibid.*, p. 32.

Or, on peut remarquer que les célébrations de la Fête nationale de Saint-Dié en 1911 se présentent sous un jour particulièrement brillant, ce qui semble dénoter quelque peu par rapport à la tendance générale qui vient d'être esquissée. Cela s'explique d'abord par l'intégration du 14 juillet au cœur de la programmation des fêtes franco-américaines, pour lesquelles la municipalité avait décidé de voir les choses en grand. Par ailleurs, le spectre de nouvelles tensions avec l'Allemagne engendre en France un regain de patriotisme et de resserrement de la nation autour de ses symboles, et notamment du défilé militaire[178]. Cela se ressent particulièrement dans une petite ville telle que Saint-Dié, située aux avant-postes au moment où vient d'éclater la seconde crise marocaine.

Après une salve d'artillerie et la sonnerie des cloches dès cinq heures du matin, la garnison locale est ainsi passée en revue par le général Raffenel au son de la musique de l'École militaire de Vincennes. René Ferry souligne le fait que la revue a eu « beaucoup de succès auprès de nos populations frontières qui aiment et respectent l'armée, cette sentinelle avancée veillant sur nos destinées[179] ». La presse locale ne dit pas autre chose : « À deux pas de la frontière, la "revue" obtient toujours un vif succès et la Nation, en cette minute, communie avec l'armée républicaine qui s'est identifiée avec elle[180] ! » À l'issue de la revue, un vin d'honneur est donné à l'Hôtel de Ville. Au cours de l'après-midi, la foule s'attroupe pour assister au décollage du ballon estampillé aux couleurs du journal *Le Petit Parisien*, avant qu'une aubade ne soit donnée par la musique de Vincennes. Ce type d'attraction a la faveur des républicains, qui cherchent depuis les origines de la fête du 14 juillet à en moraliser le contenu en essayant d'en retirer tous les aspects susceptibles de la travestir et de donner à ses adversaires des motifs de critique. C'est pourquoi d'autres activités, jugées plus nobles, sont privilégiées, comme les concours de tir, jugés plus moraux et patriotiques que les décors en carton-pâte ou les déguisements[181]. À Saint-Dié, l'envol d'un ballon s'intègre ainsi parfaitement dans une programmation jugée digne de représenter la Fête nationale. À la nuit tombée, le public déodatien peut danser au son des bals populaires organisés dans les différents quartiers de la ville, tandis que des feux d'artifice, véritables « pigeons voyageurs de la République » (P. Bracco - E. Lebovici) sont tirés depuis le pont du Breuil.

[178] DALISSON Rémi, *Célébrer la nation : les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, 2009, p. 281.
[179] FERRY René, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », in *BSPV*, n° 37, 1911-1912, p. 159-161.
[180] *L'Estafette*, 18 juillet 1911.
[181] O. Ihl, *La fête républicaine*, *op. cit.*, p. 309-310.

Ce n'est que le lendemain que commencent véritablement les réjouissances liées à l'amitié franco-américaine. Alors qu'il est encore à Paris, Albert Lebrun écrit à son épouse qu'il regrette de ne pouvoir la rejoindre dans leur maison de Mercy-le-Haut[182] après les fêtes de Saint-Dié, en raison d'un emploi du temps trop chargé. Il évoque la crise marocaine qui commence à prendre des proportions inquiétantes : « Très confidentiellement, la question marocaine paraît prendre un aspect colonial, et il faut que je sois là, aux côtés de mon collègue des Aff Etr^res^. » Puis il évoque les fêtes auxquelles il est convié : « Je pars demain 9^h.^ matin pour St Dié avec M. Bacon, Amb^r.^ des États-Unis. Il paraît que j'aurai un discours à prononcer. Quelle effroyable perspective ! J'en ai préparé un petit en anglais, dont j'attends un certain effet[183]. »

2- Deuxième jour : le début des fêtes franco-américaines

La première partie de cette seconde journée ressemble davantage à un prolongement de la Fête nationale qu'à une commémoration de l'amitié franco-américaine. En matinée, un corso fleuri est organisé dans les rues de la ville, s'achevant sur une bataille de fleurs. À 14 heures est tiré un « feu d'artifice japonais ». Ces séquences sont destinées à capter l'attention du public en lui proposant des animations populaires, au prix d'une certaine « gadgétisation républicaine », pour reprendre l'expression de Rémi Dalisson[184]. La foule peut alors se presser en masse vers la gare pour attendre l'arrivée du train ministériel.

Pendant ce temps, l'évêque de Saint-Dié est allé déposer une lettre à l'Hôtel de la Poste, où une chambre a été réservée pour l'ambassadeur des États-Unis. Estimant avoir été empêché par la municipalité Duceux d'assister à ces fêtes, il présente ses respects à Robert Bacon et en profite, en toute subtilité, pour lancer une banderille au comité d'organisation : « Nous aurions été heureux, Monsieur l'Ambassadeur, de pouvoir saluer Votre Excellence, et de rendre hommage en Votre personne, à la République des États-Unis, à la grande nation qui pratique si généreusement la liberté, qui se montre si profondément respectueuse des diverses manifestations de la pensée religieuse et qui a souvent accordé au Clergé catholique, en particulier, les témoignages d'une précieuse sympathie[185]. »

C'est à 15 heures que les fêtes proprement franco-américaines démarrent véritablement, avec l'arrivée en gare de Saint-Dié du train ministériel transportant le nouveau ministre des Colonies Albert Lebrun, l'ambassadeur des États-Unis Robert Bacon ainsi qu'un certain

[182] En Meurthe-et-Moselle, près de la frontière luxembourgeoise.
[183] AD54, Journal de Marguerite Lebrun, DVD 13 Num, Cahier n°59-5, période du 23 juin au 21 juillet 1911. Vues 19262-19264.
[184] R. Dalisson, *Célébrer la nation*, *op. cit.*, p. 269-270.
[185] *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911.

nombre de parlementaires lorrains[186]. Après un accueil républicain à la gare, le cortège se met en route pour rejoindre, sous l'escorte de la garnison, la place Jules-Ferry où une tribune a été dressée, près de la « Maison de l'Amérique ».



Figure 3 La tribune officielle et la "Maison de l'Amérique", place Jules-Ferry, 15 juillet 1911. Médiathèque Victor-Hugo, Saint-Dié-des-Vosges, fonds Amérique L2511.

Ainsi qu'on peut le voir sur la photographie ci-contre (figure 3), la place Jules-Ferry a été ostensiblement pavoisée aux couleurs de la République française et de celle des États-Unis, au même titre que les principales rues de Saint-Dié. Depuis plusieurs jours, les Galeries modernes de Saint-Dié proposent à la vente des drapeaux américains de différents formats, dont les prix varient entre 50 centimes et 3,90 francs[187]. René Ferry, principal animateur de la Société philomatique vosgienne, s'en montre impressionné : « Une véritable forêt de mâts, qui avaient reçu des oriflammes et des banderoles aux couleurs françaises et américaines, se dressait dans toutes les rues[188]. »

Le vocabulaire utilisé par René Ferry ne peut manquer d'interpeller puisqu'il parle ici de couleurs « américaines » et non « étatsuniennes ». Cette confusion est l'un des points-clés sur lesquels repose l'étude de ces fêtes de Saint-Dié et, plus généralement, l'ensemble du présent travail. Saint-Dié est supposée être la « marraine de l'Amérique » et non des seuls États-Unis. Le mythe de l'amitié indéfectible entre la France et les États-Unis entretenu depuis les débuts de la IIIe République, le contexte de bonnes relations entre les deux pays depuis la présidence de Th. Roosevelt ainsi que les circonstances géopolitiques du moment ont fini d'opérer ce glissement sémantique : Saint-Dié est en train de devenir, sans le dire et peut-être sans en avoir

[186] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 269.
[187] *L'Estafette*, 13 juillet 1911.
[188] FERRY René, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », *op. cit.*, p. 121.

tout à fait conscience, la « marraine des États-Unis ». Seuls des représentants de ce pays ont été conviés en guise de caution « américaine ». L'historien vosgien Louis Madelin (1871-1956) assiste aux festivités. Il connaît l'Amérique du Nord pour y avoir effectué, comme bien d'autres intellectuels de sa génération, une tournée de conférences pendant quatre mois en 1907-1908 sous couvert de l'Alliance française. Il y a été reçu par le président Roosevelt. Assis en tribune, il s'étonne du fait que Saint-Dié n'ait pas convié d'ambassadeurs de pays d'Amérique latine : « Tout au plus ai-je formulé – en mon for intérieur – une critique. Certes, les États-Unis de l'Amérique du Nord sont représentatifs du Nouveau Continent mais on eût pu cependant inviter et recevoir les représentants des autres Amériques et États. À mon voisin qui, dans la foule, regrettait que M. Bacon « ne porte pas d'uniforme », les représentants de la Centre et Sud Amérique eussent offert d'amples consolations[189]. » Au-delà du trait d'esprit de M. Madelin concernant les dirigeants d'États latino-américains aux uniformes constellés de décorations, cette réflexion met en lumière un véritable paradoxe : sur la carte de Waldseemüller conçue à Saint-Dié en 1507, le mot *America* apparaît une seule fois, à l'emplacement du Brésil, et non en Amérique du Nord. C'est seulement trois décennies plus tard que Mercator avait proposé de donner le nom d'Amérique à l'ensemble du Nouveau Monde.



Figure 4 Carte postale Weick n° 8838, 1911. Fonds privé J.-C. Fombaron.

Les organisateurs de ces festivités ont trouvé la parade à cet anachronisme, ainsi que nous le montre le document ci-contre (figure 4). Cette carte postale, conçue et éditée par Adolphe Weick, a été imprimée à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié. Outre la mention faite à l'événement qui doit commémorer le « 400e anniversaire de M. Ringmann », deux éléments attirent plus particulièrement l'attention. Il s'agit d'abord des deux drapeaux qui viennent confirmer sans ambiguïté que ces célébrations prennent place sous les auspices de l'amitié avec les seuls États-Unis, et non de l'Amérique dans son ensemble. L'autre

[189] *La République française*, 19 juillet 1911.

élément notable est le mot *America* inscrit à la verticale et étiré très en longueur tout au long du continent, du Canada à l'Argentine. On se souvient pourtant que le « Gymnase vosgien » n'a jamais apposé ce nom de cette manière : seul le sud du Nouveau Monde avait été affublé d'une discrète mention du nom *America* sur le planisphère de Waldseemüller en 1507. En opérant une telle distorsion de la réalité historique, Adolphe Weick, sans doute en accord avec les organisateurs des fêtes de Saint-Dié, a tenté de justifier le fait que la ville vosgienne méritait bien la qualité de « marraine des États-Unis ».

Ce ressenti se confirme en observant la médaille commémorative frappée par la municipalité (figure 5, ci-dessous). Sa réalisation a été confiée à M. Malé, bijoutier rue Thiers à Saint-Dié[190]. D'un diamètre de 45 mm, elle présente à l'avers les portraits de « Ringmann – Lud – Waldseemüller/auteurs de la Cosmographia (*sic*) Introductio ». Au revers est représenté un écu dans lequel s'inscrit un pygargue – allégorie des États-Unis –, les quarante-sept étoiles symbolisant le nombre d'États que compte alors la fédération, ainsi que la devise du pays « *E pluribus unum* ». Un autre écu est aux armoiries de la ville de Saint-Dié. En bas, une légende précise : « St-Dié 1507-1911 ». Une fois encore, ce sont uniquement les États-Unis qui sont mis à l'honneur et en aucun cas le continent américain. Pour bien des Déodatiens (et pour bien des Français en général), il existe encore avant 1917 une confusion entre l'Amérique et les États-Unis. C'était encore le cas pour les érudits du temps de Tocqueville et il n'est donc pas surprenant que ce le soit encore pour le grand public d'une ville de province trois quarts de siècles plus tard. Le changement de perception ne se fera véritablement ressentir qu'avec l'arrivée sur le sol français des premiers bataillons étatsuniens ; le fait de « voir en vrai » les *Doughboys* contribuera fortement à individualiser le pays « États-Unis » par rapport au reste du continent américain. On n'en est pas encore là en 1911.



Figure 5 Médaille commémorative en argent des fêtes franco-américaines de 1911, Saint-Dié-des-Vosges, médiathèque Victor-Hugo.

[190] *La Gazette vosgienne*, 13 juillet 1911.

En effectuant ce choix, Saint-Dié devient par ailleurs l'instrument de la volonté des États-Unis de s'approprier le nom d'Amérique, selon un processus déjà évoqué plus haut dans ce chapitre. Au fil du temps, ce pays est parvenu à « annexer l'Amérique », pour reprendre l'expression du journaliste Gilles Biassette : lorsque l'on évoque en France le président des États-Unis, il est généralement admis de l'appeler le « président américain » ; or, qui utiliserait le même terme pour désigner le président de l'un des autres États du Nouveau Monde ? Le président du Mexique, du Chili ou du Brésil pourraient tout autant être qualifiés de « présidents américains » mais une sorte de pudeur tacite est parvenue à réserver ce seul privilège au locataire de la Maison-Blanche. Les exemples pourraient être multipliés à l'envi : ainsi, lorsqu'Hergé envoie son célèbre reporter à Chicago et à New York, l'album s'intitule *Tintin en Amérique*, et non « Tintin aux États-Unis[191] ».

Parmi les notabilités ayant pris place sur l'estrade de la place Jules-Ferry ainsi pavoisée, les personnalités « américaines » sont fort peu nombreuses. À gauche du maire Camille Duceux a pris place l'ambassadeur Robert Bacon, invité d'honneur de ces festivités. Celui-ci est accompagné par Henry Vignaud, citoyen franco-étatsunien, président de la Société des Américanistes de Paris et conseiller honoraire de l'ambassade des États-Unis à Paris. Ce binôme paraît bien modeste à l'aune des ambitions affichées par ces fêtes. Même Heinrich Charles, le New-Yorkais à l'initiative de ces fêtes est introuvable. Le reste des invités est constitué d'une galerie composée de trois sénateurs, dix députés, de conseillers généraux, de préfets et sous-préfets des Vosges et de Meurthe-et-Moselle ainsi que d'autres personnalités locales et régionales. La présence du jeune ministre des Colonies Albert Lebrun, à qui chacun promet un brillant avenir politique, rehausse le prestige d'ensemble du parterre de personnalités présentes.

René Ferry, en tant que secrétaire de la Société philomatique vosgienne, est le premier à s'exprimer à la tribune. Cet honneur est une manière de marquer ces fêtes du sceau de la connaissance historique. Le fait qu'il soit un cousin du grand Jules Ferry n'est peut-être pas non plus pour rien dans sa désignation comme premier orateur, ces fêtes étant également placées sous le signe de la célébration de la République. Il commence son allocution par les remerciements d'usage et, oubliant totalement de citer le rôle d'H. Charles, rappelle que sa société savante a été à l'origine de la survenue de ces fêtes. Il souligne que la genèse du projet a démarré sous l'ancienne municipalité, mais que c'est celle dirigée par le maire actuel qui l'a concrétisé, notamment grâce aux efforts du peintre Charles Peccatte, décorateur et organisateur

[191] BIASSETTE Gilles, « Comment une communes des Vosges a baptisé l'Amérique », *La Croix*, 10 juillet 2007.

de la fête, ainsi que du président de la Société des Fêtes Adolphe Weick, dont Ferry salue les incommensurables efforts.

René Ferry espère que ces fêtes permettront de « resserrer les liens qui nous unissent aux Américains[192] ». Mais qui est ce « nous » ? Parle-t-il de Saint-Dié ou de la France en général ? Pour lui, les deux entités ne sont manifestement pas dissociables : si Saint-Dié organise des fêtes pour renforcer l'amitié avec les États-Unis, c'est toute la France qui en bénéficiera. C'est en cela que l'on peut considérer ces fêtes comme une opération de petite politique étrangère menée par une entité infra-étatique : la municipalité déodatienne, acquise dès 1870 à la République, est fière de mettre à la disposition du gouvernement de la Nation son aide sous le signe de la culture au profit de sa diplomatie.

Le secrétaire de la Société philomatique poursuit son discours en expliquant le choix qui les a guidés, lui et ses collègues érudits pour composer le texte de la plaque commémorative qui s'apprête à être inaugurée. Après un long rappel des faits historiques connus, il conclut en disant qu'aucun des noms des supposés membres du « Gymnase vosgien » ne dominerait les autres : tous seront mis à l'honneur de manière égale, considérant que chacun d'entre eux avait joué, à sa manière, un rôle important dans l'attribution du nom de l'Amérique[193].

Sa tirade suivante s'attelle à expliquer ce que signifierait, pour ses contemporains, le mot *Amérique*. Ce nom serait d'abord synonyme de liberté, mais une « liberté ordonnée » ainsi que l'envisageait Th. Roosevelt. Pour le républicain conservateur René Ferry, une telle conception de la liberté est séduisante dans la mesure où elle condamne implicitement le désordre et l'agitation populaire. Mais « Amérique » serait aussi pour lui synonyme de paix et de justice. L'évocation de la guerre russo-japonaise de 1905 lui permet une fois encore de rendre hommage à la diplomatie de Roosevelt, parvenue à « ramener la concorde entre deux ennemis mortels ». Ce compliment est aussi une manière de rendre indirectement hommage à l'ambassadeur Robert Bacon, qui a exercé les fonctions de secrétaire d'État adjoint sous la présidence Roosevelt. René Ferry complimente ensuite le nouveau président William H. Taft pour les accords d'amitié et de commerce que son administration vient de signer avec le Canada. C'est ensuite le canal de Panama qui est l'objet de toutes les louanges, fruit des efforts et du génie de l'« Amérique » pour qui aucun exploit ne paraît désormais impossible : « Rencontre-t-elle, pour faire obstacle à ses projets, une barrière de granit et de porphyre, contre laquelle tous les efforts précédemment tentés sont venus échouer, elle calcule non par les millions, mais les milliards nécessaires pour

[192] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 123.
[193] *Ibid.*, p. 132.

en triompher, elle fixe d'avance la date où ce travail sera terminé, et ainsi se trouve ouverte une de ces voies de communication mondiales qui rapproche des contrées auparavant séparées par de longs détours, par des voyages périlleux de circumnavigation, par les glaces et les tempêtes du Cap Horn ». C'est enfin le capitalisme américain que René Ferry tient à saluer, lui qui permet à ce peuple de surmonter tous les obstacles. Mais si les Américains gagnent beaucoup d'argent, ils sont aussi capables de « faire un noble usage de leurs richesses » en finançant des institutions privées[194].

On peut douter du fait que le discours très « américanolâtre » prononcé par René Ferry soit l'exact reflet de l'image que se fait la plus large partie de l'opinion lorraine et française à l'égard des États-Unis. On pourrait même affirmer le contraire. *L'Estafette*[195], tout en retranscrivant en intégralité les propos du secrétaire de la Société philomatique, précise que « certaines idées émises dans ce discours s[ont] sujettes à controverse[196] ». Sans remonter à des rancœurs déjà anciennes comme les tergiversations du Congrès et de la ville de New York à financer le socle de la statue de la Liberté en 1884, le massacre de Haymarket en 1886 ou la guerre hispano-américaine de 1898, il existe des facteurs d'inquiétude très récents. Le tarif Payne-Aldrich de 1909 pourrait faire peser des menaces sur les importations américaines de vins et autres produits de luxe français, tandis que des produits étatsuniens pourraient à l'inverse inonder le marché national, comme l'acier ou la viande de porc. Les Français sont donc inquiets et méfiants vis-à-vis de ce nouveau protectionnisme[197]. Les États-Unis, devenus la première puissance industrielle et financière mondiale, inondent l'Europe de leurs produits agricoles ou de leurs machines. Après avoir d'abord engendré de l'admiration, c'est une certaine inquiétude qui prend rapidement le relais face à un tel déferlement qui pourrait à terme nuire aux productions nationales[198].

Ces griefs ont conduit l'intelligentsia française à montrer, depuis le dernier quart du XIXe siècle, des signes de ce qui n'est pas encore nommé l'antiaméricanisme. Si le mot n'apparaît en français qu'au début de la guerre froide, ce qu'il recouvre est déjà bien présent avant 1900[199]. Au tournant du siècle, dans une France déchirée par l'Affaire Dreyfus, l'antiaméricanisme est devenu, à gauche comme à droite (mais pour des raisons différentes) un point qui fait de plus

[194] *Ibid.*, p. 135-137.
[195] Quotidien local de Saint-Dié, proche des idées de la municipalité radicale de Camille Duceux.
[196] *L'Estafette*, 18 juillet 1911.
[197] J. Portes, *Une fascination réticente*, *op. cit.*, p. 318.
[198] *Ibid.*, p. 323-324.
[199] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 16.

en plus largement consensus au sein d'une population française en quête d'un plus petit dénominateur commun[200].

C'est ensuite le maire Camille Duceux qui s'exprime. Après avoir remercié la Société philomatique pour avoir financé la plaque commémorative du « baptême de l'Amérique », il rend hommage au fondateur de cette société savante, Henri Bardy, décédé en 1909. Le maire accrédite sans la moindre réserve le fait que celui-ci aurait vécu « dans cette maison tout imprégnée du souvenir des Lud, des Basin, des Ringmann et des Waldseemüller » ; il était dès lors naturel que M. Bardy « songeât à reprendre les traditions du Gymnase vosgien[201] ». L'édile a bien perçu que cette commémoration devait être placée sous le sceau de la concorde républicaine et de l'amitié franco-étatsunienne, non sous celui de la polémique historique.

Albert Lebrun prend ensuite la parole en tant que représentant du gouvernement et président des fêtes franco-américaines. Soulignant dès le départ l'étonnante disproportion entre la petite ville de Saint-Dié et son immense « filleule », Lebrun met ainsi en avant le caractère asymétrique de la relation qui est en train d'être célébrée. Il ne se contente pas d'inclure les États-Unis dans son discours ; pour lui, l'Amérique englobe « les immenses territoires qui s'étendent des glaciers de l'Alaska jusqu'aux pampas de l'Argentine ». Après avoir rappelé quelques éléments historiques sur le « Gymnase vosgien » ou « le bon duc René », le jeune ministre se tourne vers l'ambassadeur des États-Unis pour lui dire que Saint-Dié est « bien digne d'être la marraine de l'Amérique ». La suite du discours parvient à intégrer des allusions au nouveau danger qui se lève à l'Est, menaçant les « vaillantes populations » déodatiennes « placées à l'extrême frontière de la France et dont le caractère s'est forgé au cours des siècles dans le creuset de l'adversité ». Le mythe de l'amitié indéfectible entre la France et les États-Unis depuis la Révolution américaine est ensuite mobilisé ; sur la base de cette amitié « éternelle » entre « deux grandes républiques démocratiques », il n'est pas surprenant que l'une ait donné son nom à l'autre. C'est ensuite vers le maire de Saint-Dié que se tourne le ministre des Colonies ; si Saint-Dié peut être fière d'avoir baptisé l'Amérique, elle doit aussi l'être pour avoir été le lieu de naissance de Jules Ferry, lui qui fut aussi ministre des Colonies et « par qui tant de terres nouvelles connaissent aujourd'hui la civilisation et la paix française ». L'œuvre coloniale de Ferry a contribué à redonner à la France sa place dans le monde après 1870. M. Lebrun voit ainsi une heureuse coïncidence dans le fait que la même ville ait été, à quatre siècles d'intervalle, le berceau du nom de l'Amérique et celui de l'homme ayant permis

[200] *Ibid.*, p. 193.
[201] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 137-139.

à la France de diffuser ses valeurs dans une large partie du monde. Ses derniers mots sont pour la Lorraine : cette région qui est aussi la sienne ne fut pas qu'une terre heurtée par de grandes peines, mais elle fut aussi, grâce à des enfants tels que Vautrin Lud ou Jules Ferry, des motifs de gloire et de fierté pour la France[202].

À l'issue de ce dernier discours, très applaudi, la plaque est dévoilée au public. Contrairement à ce que la figure 3[203] pourrait laisser penser de prime abord, la plaque officielle financée par la Société philomatique vosgienne n'est pas celle qui est située en haut de la photographie, mais celle (beaucoup moins visible) qui est située à mi-hauteur de la maison, à droite de l'inscription « pharmacie » au-dessus des linteaux des deux fenêtres du rez-de-chaussée. L'autre plaque, située en hauteur et beaucoup plus visible, est en réalité l'un des mauvais tours joués par les cléricaux de Saint-Dié à la municipalité Duceux en réponse à l'occultation du statut clérical des membres du « Gymnase vosgien » dans l'ensemble de la communication des fêtes. Selon la presse radicale, l'évêque de Saint-Dié, monseigneur Foucault (1843-1930) a ostensiblement décidé de boycotter ces fêtes[204] tandis que lui-même estime ne pas y avoir été convié. Un des chanoines de la ville, qui vit dans l'appartement situé au-dessus de la pharmacie, n'a donc pas eu de mal à faire installer une pancarte temporaire qui attire nettement plus l'œil que la sobre plaque en marbre blanc de la Société philomatique. Le texte vise à rétablir une certaine justice à l'égard de l'Église : « Aux parrains de l'Amérique. Les chanoines Gauthier Lud, Jean Basin, Martin Waldseemüller et à Nicolas Lud, Mathias Ringmann, leurs collaborateurs[205]. » La presse radicale rit jaune de cette initiative qu'elle juge assez pathétique : si les républicains ont daigné lever les yeux vers le premier étage de la maison, « c'était pour admirer nos chanoines roses et joufflus comme des Amours, et se rendre compte qu'ils ne souffraient pas trop des "misères" de la Séparation. Chacun s'est accordé à déclarer que Mgr avait le teint vermeil, et que les huit cent mille francs de Marie-Christine lui permettaient de traverser sans encombre, comme sans douleur, cette vallée de larmes et de misères…[206] ».

Cet incident rappelle que les fêtes républicaines connaissent encore des contestations, même si celles-ci ont tendance à diminuer à mesure que le régime s'affermit. À la veille de 1914, elles sont devenues marginales mais l'épisode relaté ici prouve que le moindre prétexte

[202] *Ibid.*, p. 140-154.
[203] Voir ci-dessus, p. 398.
[204] *La Gazette vosgienne*, 30 juillet 1911.
[205] *Le Courrier de Metz*, 14 juillet 1911 ; *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911 ; *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911 ; *L'Indépendant de Lunéville*, 23 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 28 juillet 1911.
[206] *L'Estafette*, 28 juillet 1911.

est susceptible de faire renaître les vieilles rancœurs, notamment celles entre le maire et le curé. Ces querelles entre le pouvoir local civil et religieux ont néanmoins tendance à s'apaiser à mesure que la IIIe République s'enracine, et notamment après 1905. Les actions menées les jours de fête républicaine (boycott, refus d'illuminer l'église, de pavoiser, de faire sonner les cloches…) ne sont plus guère qu'un « baroud d'honneur protestataire » selon Rémi Dalisson. D'ailleurs, concernant les fêtes de Saint-Dié, on peut remarquer que la désapprobation des catholiques n'a pas été plus loin que quelques articles au vitriol dans la presse conservatrice, le boycott de la fête par l'évêque et une pancarte affichée au deuxième étage de la « Maison de l'Amérique ». Aucun incident grave ne s'est produit et la municipalité n'a même pas jugé utile d'aller faire décrocher cette pancarte avant la tenue de la cérémonie. Il n'y a pas eu de mouvement de foule, la Marseillaise n'a pas été sifflée. Il n'en demeure pas moins vrai que la fête républicaine est alors un concentré des querelles politiques du temps, traduisant une politisation croissante des campagnes et des petites villes[207].

Selon Olivier Ihl, la fête républicaine est également l'occasion de mettre en place une « territorialité républicaine », concept liant pouvoir et territoire. Pour les municipalités attachées au régime républicain, il importe de marquer cet attachement dans l'espace visible. Il faut « républicaniser le décor quotidien de la vie locale ». L'organisation d'une fête est ainsi le moment idéal pour le faire, en installant à cette occasion des signes qui resteront par la suite, voire en retirant des signes marqueurs des régimes précédents, entraînant par la même une laïcisation progressive du rapport à l'espace-vécu[208]. La place publique constitue naturellement le pôle central de cette territorialité républicaine. Les jours de fête, elle se pare de symboles républicains. Elle est bien un territoire, dans le sens d'un espace approprié[209]. Les fêtes de Saint-Dié se déroulent place Jules-Ferry, lui-même symbole républicain par excellence et largement mis en avant lors du discours de Lebrun, ainsi qu'on l'a montré ci-dessus. Cette territorialité républicaine semble accréditer la volonté d'une républicanisation du « baptême de l'Amérique ». Et si la plaque en l'honneur des « parrains » de l'Amérique n'est pas à proprement parler un symbole républicain, son inauguration dans le contexte de fêtes républicaines lui confère de fait une charge symbolique proche. On observe ici ce que Maurice Agulhon avait déjà montré : le pouvoir politique instrumentalise les symboles afin de les « républicaniser[210] ».

[207] R. Dalisson, *Célébrer la nation*, *op. cit.*, p. 276-279.
[208] O. Ihl, *La fête républicaine*, *op. cit.*, p. 180.
[209] *Ibid.*, p. 184.
[210] ROWLEY Anthony, « Commémorations » in *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, Emmanuel de Waresquiel (éd.), Paris, Larousse-CNRS éditions, 2001, p. 140-142.

Cette seconde journée de fêtes montre à quel point la IIIe République peut recourir aux célébrations pour légitimer le régime en place. Pour cela, elle s'inspire du passé, puise dans des références historiques en leur appliquant diverses relectures afin de justifier les valeurs promues dans le présent. C'est pourquoi des historiens, comme ceux de la Société philomatique vosgienne, sont mobilisés au service de l'organisation de ces fêtes, notamment à la fin du XIXe siècle alors que se constitue une science historique positiviste. On assiste alors de façon paradoxale à une instrumentalisation croissante de l'histoire au service du politique, alors même que l'histoire cherche à se constituer en discipline « scientifique[211] ». La troisième et dernière journée des fêtes franco-américaines de Saint-Dié, qui s'ouvre le dimanche 16 juillet 1911, s'avère une nouvelle fois un savant mélange de références historiques, de manifestations patriotiques et de divertissements populaires.

3- Troisième jour : la fin des fêtes

Le matin du dimanche 16, depuis la sous-préfecture de Saint-Dié où il est hébergé, Albert Lebrun écrit un mot à son épouse (qu'il voit très peu depuis qu'il a été nommé ministre) pour lui faire le compte-rendu de la veille : « Ma chère Guitte, La première journée s'est admirablement passée – À Nancy, premier accueil des Amis de Nancy venus en masse à la gare pour manifester sur mon passage – À Raon-l'Étape, à l'entrée dans les Vosges, remise d'un superbe bouquet par la toute gracieuse dem^elle^ Duvernon, de l'Opéra-Comique, Vosgienne d'origine – de St Dié, tout le tra la la d'usage : grande réception à la gare, cortège, escortes, musique. Puis le défilé à l'Hôtel de Ville de toutes les autorités, avec autant d'allocutions – Puis la grande cérémonie sur la place Jules Ferry pour célébrer St Dié marraine de l'Amérique, puis le banquet puis une très jolie soirée avec le concours d'artistes parisiens, et un très joli menuet dansé par de gracieuses déodatiennes. Je pars à l'instant pour une promenade en auto sous les sapins, après, encore diverses réceptions, un grand banquet, une fête d'aviation et le retour à 4h30 – minuit – Au revoir, ma chérie, mille bons baisers – Je t'ai envoyé hier un Excelsior où ton petit ministre *[illisible]*. Albert[212]. »

Ainsi qu'il l'a annoncé à son épouse, Albert Lebrun part avec Robert Bacon pour une excursion en automobile. En fait de bucolique promenade « sous les sapins », il s'agit en réalité

[211] CORBIN Alain, « Préface » in *Les usages politiques des fêtes aux XIXe-XXe siècles. Actes du colloque organisé les 22 et 23 novembre 1990 à Paris par le Centre de recherches d'histoire du XIXe siècle (Paris I-Paris IV), le Centre de recherches d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme (Paris I), le GRECO 55 du CNRS*, Alain Corbin, Noëlle Gérôme et Danielle Tartakowsky (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, « Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles », 1994, p. 7-11.
[212] AD54, Journal de Marguerite Lebrun, DVD 13 Num, Cahier n°59-5, période du 23 juin au 21 juillet 1911. Vues 19268-19269.

d'une reconnaissance le long de la frontière. Le ministre lorrain veut certainement sensibiliser l'ambassadeur des États-Unis aux particularités de ce territoire situé en-deçà de la « ligne bleue des Vosges ». À leur retour, Albert Lebrun rend visite au cercle républicain de Saint-Dié pour un vin d'honneur et un discours aux vibrants accents patriotiques. Pendant ce temps, Robert Bacon, qui a lu la lettre de Monseigneur Foucault déposée la veille à son hôtel, se rend à l'évêché pour présenter ses respects au prélât. Constatant son absence, il lui laisse sa carte[213]. Cette attention est saluée par la presse conservatrice, pour qui « ce geste établit nettement quelle différence sépare les républicains d'un pays libre comme les États-Unis et les rrrrépublicains (*sic*) de nos "petites mares"[214] ».

C'est ensuite à l'Hôtel de Ville que les invités de marque se retrouvent pour assister à un grand banquet donné par le Conseil municipal en présence de 250 convives. C'est C. Duceux qui entonne le premier discours. S'adressant à l'ambassadeur Bacon, il se réjouit à nouveau d'une si profonde amitié entre deux grandes démocraties. Entrepreneur dans la bonneterie, le maire de Saint-Dié sait certainement que le beau-père de l'ambassadeur est à la tête d'une entreprise de soierie à New York[215]. Une tirade sur l'industrie textile est donc inévitable : le textile vosgien a recours à beaucoup de matières premières en provenance des États-Unis. Les fêtes de Saint-Dié doivent donc être l'occasion de redire avec force l'importance des liens économiques entre les deux républiques. Le Nouveau Monde est ensuite l'objet d'éloges très appuyés, en raison de son énergie, de son audace et de son esprit d'entreprise. Il faut garder à l'esprit que Saint-Dié compte un grand nombre de protestants, surtout depuis l'arrivée d'Alsaciens ayant refusé de devenir allemands après le traité de Francfort de 1871. Il en résulte certainement une plus grande appétence qu'ailleurs pour le modèle industriel anglo-saxon, dont les catholiques se méfient davantage. L'enracinement du protestantisme à Saint-Dié pourrait donc avoir été l'un des facteurs expliquant le succès du mythe du « baptême de l'Amérique ».

Camille Duceux n'hésite pas à rappeler les liens de parenté existant entre la « vieille race française » et celle de ses cousins d'outre-Atlantique, qu'ils soient d'origine latine ou anglo-saxonne. D'ailleurs, les couleurs des drapeaux de la France et des États-Unis ne sont-elles pas identiques[216] ? Il est à noter que le maire de Saint-Dié semble avoir perçu les ambiguïtés à propos de la confusion entre États-Unis et Amérique, très sensibles dans les discours de la veille. Dans son allocution, il semble donc vouloir faire davantage preuve d'ouverture au nom

[213] *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911.
[214] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.
[215] J.B. Scott, *Robert Bacon, sa vie et ses lettres (1860-1919)*, *op. cit.*, p. 73.
[216] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 146-148.

de la « marraine de l'Amérique » vers l'ensemble du Nouveau Monde. Il remercie par exemple « les citoyens des deux Amériques » ayant entrepris un long voyage pour venir assister à ces fêtes, bien que l'on peine encore à identifier de quelconques invités américains non étatsuniens parmi la liste des convives. M. Duceux ajoute : « Nous avons toujours éprouvé à l'égard du peuple américain – de tous les peuples américains – beaucoup d'admiration et d'estime[217]. » Mais il reprend vite le fil de son propos en direction des États-Unis, avec qui la France partage « des souvenirs communs qui sont glorieux ».

Au-delà de l'amitié franco-étatsunienne, c'est aussi le lien plus particulier entre Saint-Dié et l'Amérique que le maire entend célébrer dans son propos. Alors que le cœur des Déodatiens battrait « tout entier pour ceux qui sont un peu [leurs] filleuls », M. Duceux déclare que ses administrés ont été émus d'apprendre qu'une société et un journal s'étaient fondés à New York pour rendre hommage au « baptême de l'Amérique » et qu'un si grand peuple ait bien voulu s'intéresser ainsi à sa vieille marraine. L'édile fait référence, sans la nommer, à la société d'édition fondée à New York par Heinrich Charles en 1909, *The St-Dié Press*. À quoi peut-on attribuer le fait d'avoir passé le nom de M. Charles sous silence, ainsi que son absence à l'occasion de ces festivités ? Nous n'avons pas encore pu répondre à ces questions à ce stade de nos recherches. On se contentera ici d'émettre de simples suppositions : ayant commencé à discuter de l'organisation de ces fêtes avec la municipalité précédente, il est possible qu'H. Charles soit ensuite entré en désaccord avec le maire ayant succédé à Camille Steib. À moins que la municipalité déodatienne ait fini par être irritée par les envolées un peu trop germanophiles du journaliste new-yorkais.

Camille Duceux poursuit son discours en reprenant une nouvelle fois le mythe de l'amitié indéfectible entre les deux « républiques-sœurs », la France et les États-Unis, à jamais liées par le pacte scellé au moment de la guerre d'Indépendance. « Donnez-nous le secret de pérennité de votre gouvernement démocratique ». De la part d'un républicain avancé tel que M. Duceux, il n'est pas difficile de percevoir une part d'admiration vis-à-vis d'un régime qui a conservé son esprit depuis les origines ; cette stabilité institutionnelle devrait représenter un modèle pour la France. En outre, les États-Unis ont non seulement gardé intacte leur forme républicaine des commencements, mais ils ont aussi constitué une voie à suivre pour les autres nations du nouveau continent qui, désormais, vivent toutes en république. Celles-ci méritent l'admiration de la France pour être parvenues à secouer « le joug séculaire » et obtenu l'une après l'autre leur indépendance depuis un siècle. Autant de raisons qui justifient amplement le fait pour la

[217] *Ibid.*, p. 147-148.

République française de vouloir manifester son attachement au Nouveau Monde et entretenir avec lui des liens étroits, en dépit du large océan qui les sépare. L'Amérique, et en particulier les États-Unis, s'est aujourd'hui suffisamment affirmée pour que les rôles du parrain et de la marraine soient inversés. À travers cet éloge démocratique, le maire de Saint-Dié critique en négatif le contre-modèle autocratique allemand.

Camille Duceux ne cache pas non plus son admiration pour les États-Unis sur le plan industriel, ce pays ayant désormais largement dépassé la France dans ce domaine. Qu'il s'agisse d'esprit d'initiative économique ou de démocratie, l'édile estime que son pays aura tout à gagner à s'inspirer de sa filleule à l'avenir. Lui-même entrepreneur dans la bonneterie, il ne doit pas être trop mécontent du tarif douanier Payne-Aldrich voté en 1909. Certes, ce nouveau tarif fait monter les droits de douane sur les produits métallurgiques et surtout sur les produits chimiques, ce qui ne manque pas de pénaliser l'Allemagne, principal producteur. Les droits baissent en revanche sur d'autres produits, et notamment le textile[218]. On comprend ainsi l'ardeur avec laquelle Camille Duceux porte un toast : « Messieurs, c'est en l'honneur de vous tous, hôtes de la ville de Saint-Dié, que je lève ma coupe ; je bois à la grande et glorieuse Amérique, notre filleule, et aux Américains, nos amis[219]. »

Il convient naturellement de prendre ce discours pour ce qu'il est en priorité, à savoir un exercice de rhétorique destiné à dire tout le bien que le maire de Saint-Dié semble penser de sa lointaine « filleule ». Selon Charles G. Cogan, la relation franco-étatsunienne est sans commune mesure avec son équivalente américano-britannique. Les affinités ne sont pas les mêmes. Ainsi, lorsqu'ont lieu des fêtes franco-américaines, celles-ci seraient souvent « dénuées d'émotion, et donne[raie]nt lieu à des discours un peu creux et [à] une sentimentalité un peu forcée[220] ». Dans l'optique de rompre son isolement international, la IIIe République a cherché dès ses origines à capter l'amitié de ce grand pays à qui la France avait jadis apporté son aide, en essayant de convaincre Washington que les décisions de Napoléon III (conquête du Mexique, soutien aux Confédérés pendant la guerre de Sécession) n'avaient pas été le reflet de l'opinion française. Les références à l'amitié franco-américaine, pour sincères qu'elles soient, ne doivent pourtant pas occulter les nombreux épisodes de tensions ayant émaillé la relation diplomatique entre les deux nations depuis la fin de la guerre d'Indépendance. À bien y réfléchir, ces relations ont été

[218] NOUAILHAT Yves-Henri, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, 3e édition, Paris, Armand Colin, 2015, p. 63-64.
[219] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 150.
[220] COGAN Charles G., *Alliés éternels, amis ombrageux : les États-Unis et la France depuis 1940*, Bruxelles Paris, Bruylant LGDJ, « Histoires », 1999, p. 373.

plus souvent empreintes d'indifférence, voire d'hostilité que d'amitié sincère au cours du XIXe siècle, même si les deux pays ne se sont jamais déclaré la guerre[221]. Il ne fait pas de doute que le trait est un peu forcé dans le discours de Camille Duceux. Il est de plus en plus difficile de croire en ce mythe d'une amitié indéfectible, sans parler de celui d'une république étatsunienne pacifique ; les événements de 1898 ont parlé d'eux-mêmes. Néanmoins, les républicains français d'avant 1914 ont besoin de se rassurer. La France ne peut en aucun cas se permettre de laisser les États-Unis entrer dans une alliance anglo-saxonne susceptible d'englober l'Allemagne[222].

Le discours de Camille Duceux est néanmoins fort apprécié. Le maire cède la parole à Robert Bacon. Celui-ci s'exprime dans un français parfait, à l'image d'une partie encore importante des élites de la Nouvelle-Angleterre. À l'image des discours déjà prononcés la veille et le jour-même, celui de l'ambassadeur puise largement dans le mythe de l'inextinguible amitié franco-étatsunienne : « Permettez-moi de dire, mes amis, citoyens de la grande République sœur, nos grands amis du vieux monde, à qui nous, du nouveau monde, sommes doublement redevables : de notre baptême et de notre liberté » ; « Après que la Lorraine française[223] se fût penchée sur notre berceau pour nous donner un nom, ce fut la plus grande France qui jeta dans la balance son épée pour nous donner une indépendance » ; « Ma présence, au milieu de vous, vous prouve que l'Amérique n'oublie pas et conserve à jamais une place à part dans son affection à la jolie cité vosgienne de Saint-Dié, à la belle France » ; « L'étoile qui a apparu un jour à Saint-Dié, et que vous avez nommée Amérique, s'est multipliée en firmament étoilé sur notre drapeau » ; « L'enfant a grandi, quelque peu, depuis ce grand jour que nous commémorons aujourd'hui. Il a voulu voir et connaître sa marraine que, jusqu'à présent, il n'avait guère entrevue qu'en rêve. C'est pourquoi je suis ici et pourquoi je suis heureux d'y être. La réalité a dépassé le rêve » ; « Je lève mon verre en l'honneur de la marraine de l'Amérique. Cette vieille et si pittoresque ville de Saint-Dié où je reçois aujourd'hui une si cordiale et si touchante hospitalité, n'est pas seulement le lieu où furent tenus les fonts baptismaux du Nouveau-Monde, elle fut aussi un centre intellectuel remarquable à une époque où ils n'étaient pas communs, et elle a sa part d'influence dans le grand mouvement d'expansion des lettres au début du XVIe siècle » ; « Pour nous, Américains, […] l'image de Saint-Dié, où

[221] P. Roger, *L'ennemi américain*, *op. cit.*, p. 133.
[222] *Ibid.*, p. 231.
[223] Robert Bacon opère ici un arrangement avec la réalité historique dans la mesure où, en 1507, le duché de Lorraine était rattaché au Saint Empire et non à la France.

l'Amérique reçut son nom, prend place dans nos cœurs à côté de celle de Versailles où l'Amérique contracta avec la France une alliance indissoluble[224]. »

Nous assistons encore une fois à un discours très codifié et convenu, qui ne peut que toucher au cœur les Déodatiennes et les Déodatiens. Il serait pourtant faux de croire à une simple succession de flatteries de la part de l'ambassadeur. Très francophile, la suite de son histoire montrera qu'il n'a pas oublié Saint-Dié. En outre, ses propos ne détonnent pas avec ce que peut penser une certaine élite de la côte Est des États-Unis à propos de la France ; si les États-Unis ont maintenant largement dépassé ce pays sur le plan économique, industriel, technologique et dans bien d'autres domaines, il reste une grande admiration pour sa culture, encore considérée comme indépassable en ces premières années du XXe siècle. C'est ce qui explique que des milliers d'étudiants étatsuniens cherchent à y obtenir un diplôme chaque année, notamment dans les disciplines artistiques[225].

C'est ensuite au tour du ministre des Colonies de s'adresser aux convives du banquet. Albert Lebrun décide de commencer son propos en anglais (langue qu'il maîtrise parfaitement), ce qui ne manque pas d'être apprécié par Robert Bacon. Il poursuit en français, l'assemblée étant très majoritairement peu familière avec la langue de Shakespeare. Son discours lui donne l'occasion de saluer les « magnifiques qualités de la nation américaine » que sont, selon lui, la ténacité, l'ingéniosité, la souplesse ou le goût de l'effort, qualités ayant permis aux États-Unis de parvenir à se hisser en peu de temps à la tête des grandes puissances industrielles. C'est ensuite la liberté qui fait l'objet de toutes les louanges de la part d'A. Lebrun, permettant une nouvelle comparaison avec la France, pour qui cette valeur est tout aussi essentielle qu'aux États-Unis : « les deux plus grandes républiques du monde » ont un « égal désir de poursuivre le même idéal de liberté[226] ». Cette partie du discours est assurément applaudie, car elle entre alors en résonance avec la fibre patriotique des Lorrains, ce que rapporte René Ferry dans son long rapport des événements de ces trois jours de fête. Lebrun a su trouver les mots qui toucheraient des populations tant marquées par « l'esprit de la frontière ».

René Ferry exprime un ressenti plein de confiance de ces célébrations et du plein succès de leur principal objectif : « M. Robert Bacon n'oubliera pas cette petite cité vosgienne autrefois si dévouée et si fidèle à ses ducs, aujourd'hui si attachée à la nation française dont elle occupe

[224] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p. 150-152.
[225] BLUMENTHAL Henry, *American and French Culture, 1800-1900 : Interchanges in Art, Science, Literature, and Society*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1975, p. 478-479.
[226] R. Ferry, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », art cit., p.152-154.

l'extrême frontière ; il se souviendra qu'il en a fait vibrer toutes les fibres du cœur en lui promettant pour la France l'indissoluble amitié et la féconde alliance de la grande Confédération Nord-Américaine[227]. »

Avant de quitter Saint-Dié, Robert Bacon se voir offrir un cadeau de la part de la municipalité, à destination du gouvernement des États-Unis. Il s'agit de trois huiles sur toiles, réalisées pour l'occasion et représentant les portraits de trois des principaux membres présumés du « Gymnase vosgien » : Mathias Ringmann, Martin Waldseemüller et Vautrin Lud (figure 6, ci-dessous). Ceux de Ringmann et Lud ont été peints par Paul Descelles, à partir des fresques réalisées par Gaston Save en 1879 sur les murs de la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Saint-Dié ; celui de Martin Waldseemüller, inédit, a été réalisé par le peintre Raoul Duvernon, originaire de Remiremont. Ces trois peintures avaient été exposées à l'Hôtel de Ville tout au long des fêtes de Saint-Dié, afin que le public puisse les admirer avant leur remise à l'ambassadeur. Elles étaient présentées parmi de nombreux autres objets représentatifs de l'histoire de la ville réunis par Charles Peccatte[228]. L'ambassadeur en prend possession au nom de son gouvernement et promet de les faire remettre à la *Smithsonian Institution* de Washington[229].



Figure 6 Les portraits de Martin Waldseemüller, Vautrin Lud et Mathias Ringmann remis à l'ambassadeur des États-Unis à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié, 16 juillet 1911. Universidad de las Américas, *Puebla, Mexique*[230].

[227] *Ibid.*, p. 156.
[228] *Ibid.*, p. 162-167.
[229] *Ibid.*, p. 167.
[230] *Memorias 1940-2015, Universidad de las Américas, Puebla*, Fundación Universidad de las Américas., Puebla, 2020, p. 328-330.

La réalisation et la remise de ces trois portraits nous pousse dès lors à réfléchir à ces fêtes en termes d'incarnation du « baptême de l'Amérique » sous les traits de « grands hommes ». Les membres du « Gymnase vosgien » ont-ils été utilisés comme porte-étendards des valeurs républicaines ? Deux courants de pensée existent alors : si certains sont favorables, à l'instar d'Ernest Renan, à la mise en avant d'un Grand Homme pour incarner la République, d'autres pensent que c'est la foule anonyme qui doit primer. Les républicains ont majoritairement fait primer cette seconde conception. Pour eux, les héros sont d'abord les produits de leur époque ; on ne doit les célébrer que dans la mesure où leur action permet de mettre en avant un haut fait collectif, dans la mesure où leurs actions ne seraient rien une fois retirées de leur contexte. Pour le positiviste Étienne Charavay, c'est l'exemple qui fait le héros et non l'inverse (*L'Héroïsme civil 1789-1880,* 1881) : on ne peut donc extraire un personnage pour le mettre en valeur individuellement, car c'est son environnement qui lui a permis d'accomplir ses actes héroïques. C'est pourquoi, contrairement à ce dont rêvait la Constituante (« l'éducation d'un peuple dans la liberté par le souvenir de ses grands hommes »), la IIIe République n'a célébré que des principes et des hauts faits (Convocation des Etats généraux, prise de la Bastille, proclamation de la République), ainsi que des acteurs collectifs, des martyrs anonymes[231]. Cette conception a pu être observée au moment des fêtes de Saint-Dié : en décidant de mettre collectivement en valeur les membres du « Gymnase vosgien », la municipalité a permis de mettre en avant des figures suffisamment consensuelles pour incarner les valeurs portées par la République, tout en offrant un excellent moyen de mobiliser et éduquer le peuple par des exemples édificateurs, si chers à l'instruction de la IIIe République[232].

Les fêtes franco-américaines s'achèvent en apothéose par une grande exhibition d'aviation sur un terrain situé en périphérie de Saint-Dié, à Sainte-Marguerite[233]. Cette dernière attraction nous montre encore une fois que la frontière entre les commémorations de l'amitié franco-étatsunienne proprement dite et les réjouissances d'autre nature est restée assez floue tout au long de ces trois journées. Si les élites ayant assisté aux discours et au banquet devaient avoir plus ou moins bien saisi les enjeux de ces fêtes, il est aujourd'hui plus complexe de définir la manière dont la foule présente à Saint-Dié a perçu ce déploiement festif, entre fête foraine, bals populaires, feux d'artifice, lâcher de ballon et meeting aérien. Nous reviendrons plus en détails

[231] O. Ihl, *La fête républicaine, op. cit.*, p. 313-314.
[232] R. Dalisson, *Célébrer la nation, op. cit.*, p. 253.
[233] Sur le programme précis des festivités et la retranscription des discours du 14 au 16 juillet, voir *La Tribune Républicaine*, 8 et 22 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 13, 15, 18, 20 et 22 juillet 1911 ; *La Gazette Vosgienne*, 9, 13, 16, 20, 23 et 27 juillet 1911 ; *Le Petit Déodatien*, 9 et 16 juillet 1911 ; *L'Est Républicain*, 16, 17, 18 et 22 juillet 1911 ; *Le Mémorial des Vosges*, 17, 18 et 19 juillet 1911 ; *Le Messin*, 18 juillet 1911 ; *L'Étoile*, 19 juillet 1911.

sur cet aspect dans le dernier chapitre. Ce qui est sans doute ressorti de ces célébrations, c'est peut-être, avant tout, une démonstration de ferveur patriotique, le contexte dans lequel ces fêtes avaient eu lieu incitant à un regain de vigilance vers l'autre versant des Vosges. Il reste à présent à déterminer quel écho ces fêtes franco-américaines ont pu rencontrer, d'abord à Saint-Dié, en Lorraine, puis aux États-Unis. Nous nous limiterons ici à un recensement de court et moyen terme, jusqu'en 1914. Les éventuels effets mémoriels de ces fêtes à plus long terme seront évoqués dans les chapitres suivants.

C) Les échos de ces fêtes entre Saint-Dié, la Lorraine et les États-Unis

L'impact de l'action culturelle à l'étranger est toujours très difficile à quantifier. Elle a rarement des effets à court terme. Il s'agit d'un effort de longue haleine pour instiller dans les pays étrangers les germes d'un capital de sympathie à l'encontre du pays émetteur ; mais les résultats n'en seront perceptibles qu'à long terme[234]. Dans le cas des fêtes franco-américaines, on peut simplement tenter d'en esquisser les effets au travers de ce qu'en a dit la presse française et étatsunienne.

1- À Saint-Dié, en Lorraine et en France

C'est naturellement la presse locale de Saint-Dié qui est la plus diserte sur ces fêtes et leur bilan. On ne s'étonnera pas de constater que la presse proche de la municipalité radicale (*La Gazette vosgienne*, *L'Estafette*) a tendance à dresser un bilan très élogieux de ces manifestations, tandis que les journaux conservateurs (*La Tribune Républicaine*) ou royalistes (*Le Petit Déodatien*) ont davantage de mal à admettre leur succès. *La Gazette vosgienne* est ainsi tellement enchantée de ces fêtes qu'elle n'hésite pas à les qualifier de « trois glorieuses » de Saint-Dié[235]. La presse régionale, voire nationale, se fait l'écho de ces débats.

C'est d'abord la question du nombre de visiteurs qui fait l'objet d'interrogations, et naturellement de désaccord. On parle parfois de 30 000[236], 40 000[237] voire 50 000[238] personnes s'étant rendues au terrain d'aviation de Sainte-Marguerite pour assister au meeting aérien du dimanche après-midi. On peut cependant douter que ces chiffres, même s'ils s'avéraient exacts, correspondent au nombre de personnes ayant fait le déplacement pour assister aux cérémonies

[234] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité*, *op. cit.*, p. 28.
[235] *La Gazette vosgienne*, 20 juillet 1911.
[236] *La Gazette vosgienne*, 23 juillet 1911.
[237] *Le Matin*, 17 juillet 1911 ; *Le Mémorial des Vosges*, 19 juillet 1911 ; *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 25 juillet 1911.
[238] *Le Petit journal*, 17 juillet 1911.

franco-américaines proprement dites. Il est d'ailleurs assez surprenant d'apprendre que, alors que cette immense foule se dirigeait vers le terrain d'aviation, « c'est à peine si trois à quatre mille personnes assist[ai]ent au départ du ministre » le dimanche après-midi[239]. Les témoignages ainsi que les photographies compilées dans l'album-souvenir édité par Adolphe Weick prouvent néanmoins que Saint-Dié n'avait sans doute jamais accueilli une telle foule : « De mémoire de Déodatiens […], on n'a jamais vu affluence aussi grande[240]. » Le beau temps qui a régné pendant les trois jours n'y est évidemment pas étranger. Des cléricaux ont décidé de boycotter ces fêtes, même si cela n'a sans doute pesé qu'à la marge. Un journaliste alsacien rapporte ainsi sa conversation dans le train Strasbourg-Rothau avec un groupe de Français, la « chorale de Senones », revenant d'une visite au Haut-Koenigsbourg le 14 juillet. Leur demandant s'ils n'auraient pas préféré se rendre aux fêtes de Saint-Dié, ils lui répondent : « Non, non ! Nous n'avons pas besoin d'assister aux fêtes des francs-maçons[241]. »

Une autre question centrale pour permettre de jauger du succès de ces fêtes concerne la présence d'Américains. Au début de l'année 1911, Heinrich Charles avait assuré que ce seraient des « caravanes d'Américains » qui allaient « venir rendre hommage à leur vieille marraine[242] ». Mais sont-ils si nombreux à avoir fait le déplacement jusque Saint-Dié ? La presse est très partagée sur le sujet. Certains journaux affirment que « les Américains sont venus nombreux dans la ville qui fut la marraine du nouveau continent[243] », qu'ils « n'ont pas hésité à franchir l'Atlantique pour venir voir leur marraine[244] » ou encore que « de nombreux Américains sont venus assister à la commémoration du baptême de leur pays[245] ». On apprend aussi que « trois prêtres canadiens » étaient présents à ces fêtes, et qu'ils se seraient indignés du sort réservé à la religion par les organisateurs[246]. Certains se contentent sobrement d'affirmer que ces fêtes ont accueilli « un formidable contingent d'étrangers[247] », ce qui correspond sans doute essentiellement aux Alsaciens ayant effectué seulement quelques kilomètres pour rejoindre Saint-Dié par le col du Bonhomme. La presse hostile à la municipalité en place souligne en revanche le faible nombre d'Américains présents : « Si nous n'avons vu dans nos murs, à part l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnaient officiellement, que de rares Américains, on peut

[239] *La Gazette vosgienne*, 23 juillet 1911.
[240] *L'Estafette*, 20 juillet 1911.
[241] *Le Journal d'Alsace-Lorraine*, 19 juillet 1911 ; *L'Indépendant de Lunéville*, 23 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 28 juillet 1911.
[242] *Le Petit Journal*, 6 février 1911.
[243] *Le Petit Parisien*, 16 juillet 1911.
[244] *Le Mémorial des Vosges*, 19 juillet 1911.
[245] *L'Excelsior*, 17 juillet 1911.
[246] *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911 ; *L'Univers*, 24 juillet 1911.
[247] *L'Estafette*, 18 juillet 1911.

douter que des démarches bien sérieuses aient été faites auprès des personnalités mondaines les plus en vue du monde étranger[248]. »

Les comptes-rendus de ces fêtes insistent également sur l'aspect patriotique et sur les bénéfices qu'elles ont pu avoir sur le resserrement de l'amitié franco-étatsunienne, au lendemain de la seconde crise marocaine. La presse insiste sur les vivats de la foule en l'honneur de l'Amérique et de la France. Certains sont allés jusqu'à crier : « Vive l'Angleterre ! », indiquant que la distinction entre le Royaume-Uni et les États-Unis restait un peu confuse pour certains[249]. La balade en voiture du dimanche 16 juillet effectuée par MM. Lebrun et Bacon le long de la frontière allemande est aussi particulièrement commentée[250]. Certains se félicitent d'une opération de rapprochement diplomatique réussie : « L'amitié de la puissante République du Nord nous est précieuse à plus d'un titre […]. Cette amitié n'est pas platonique : il est certain que l'Union nous a prêté, en des circonstances inoubliables, à Algésiras, un appui précieux, et la nouvelle – seulement prématurée – courait ces temps-ci, après l'incident d'Agadir, qu'elle était disposée à nous l'accorder derechef[251] ». Ces fêtes sont en tout cas bien perçues comme un exercice de politique étrangère : « Depuis les hautes sphères où la diplomatie agita les destinées des nations, jusqu'aux "couches profondes" de la démocratie, la même allégresse régna pendant quatre jours (*sic*) dans la patrie de Jules Ferry[252] ».

Les perspectives touristiques qui pourraient potentiellement découler de ces fêtes sont également mentionnées par la presse. Louis Madelin estime que « Saint-Dié devrait devenir pour l'Amérique une petite Mecque. Les Américains qui roulent nos routes en automobile ne se pourront se dispenser de venir rendre visite à "la vieille marraine"[253] ». *La Tribune Républicaine* espère « que M. Robert Bacon, gagné à la cause de nos belles Vosges […], aura été l'aimable pionnier qui ouvrira notre pays à ses compatriotes et les engagera à ne pas venir en France sans venir visiter la "marraine de l'Amérique"[254] ».

Au-delà des simples retombées touristiques, ce sont plus généralement des perspectives économiques qu'espèrent les acteurs de l'économie locale. Camille Duceux, qui est également, en tant qu'industriel, le président de la Chambre de Commerce de Saint-Dié, espère ainsi que

[248] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.
[249] *Le Matin*, 16 juillet 1911.
[250] *Le Petit Parisien*, 17 juillet 1911.
[251] Coupure au titre illisible du fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo L2195, 10 septembre 1911.
[252] *L'Est Républicain*, 18 juillet 1911.
[253] *La République française*, 19 juillet 1911.
[254] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.

ces fêtes puissent poser les jalons de liens économiques forts avec les États-Unis, « liens qui ne pourront être que favorables aux intérêts vitaux de notre région[255] ».

À l'issue de ces célébrations, Camille Duceux peut savourer leur immense succès. Il écrit une lettre ouverte à ses administrés pour les remercier de leur contribution en ayant massivement pavoisé leurs maisons et en ayant acclamé chaleureusement les hôtes de la cité[256]. Le son de cloche est naturellement très différent du côté de la presse catholique : « La véritable raison d'être de la fête était d'ailleurs la célébration des hauts faits du bloc anticlérical et M. Lebrun, à propos de l'Amérique et de Vautrin Lud […], n'a rien trouvé de mieux que de faire l'éloge de Jules Ferry, le laïcisateur[257]. *La Tribune Républicaine*, proche de l'ancien maire conservateur C. Steib, ajoute que « si les mesquines préoccupations de nos blocards n'avaient pris soin de tenir à l'écart des fêtes le Chapitre de Saint-Dié et son chef, on pourrait dire que la population déodatienne, oubliant ses divisions, eût été unanime à manifester sa sympathie pour ses visiteurs officiels, et la fête fût devenue un triomphe[258] ». Quant à la presse antirépublicaine, elle ne manque pas de critiquer l'ensemble de ces célébrations, estimant qu'elles reposent sur l'usurpation d'« un pauvre diable de Florentin », Amerigo Vespucci. Partant du postulat toujours vivace que celui-ci aurait usurpé volontairement la gloire qui devait revenir à Colomb, il n'est pas difficile d'établir un parallèle avec l'usurpation républicaine moderne : « Ce nom [*America*] fut facilement adopté par les masses, en raison même de ce qu'il contenait d'inconnu et d'incompréhensible pour le vulgaire. […] C'est donc une sorte d'usurpation de gloire que fêtait dimanche la ville de Saint-Dié dans ce qu'elle appelle orgueilleusement le baptême de l'Amérique. Mais l'exhumation des travaux du Gymnase vosgien aura ce bon côté de montrer aux Français trompés par les primaires de la République, que ces époques reculées de notre histoire étaient loin d'être, comme on le leur a appris, des temps fermés à toutes les choses de l'intelligence[259]. » *Le Petit Déodatien*, journal royaliste, publie quant à lui une « *Idylle Américano-Déodatienne* », chanson satirique sur l'air de « *Il pleut bergère*[260] ».

[255] *L'Estafette*, 10 octobre 1911.
[256] *L'Estafette*, 20 juillet 1911.
[257] *Le Vosgien*, 19 juillet 1911.
[258] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.
[259] *L'Action française*, 19 juillet 1911.
[260] *Le Petit Déodatien*, 18 juillet 1911.

I

Il paraît que l'Amérique
Qu'est un monde nouveau
Traversant l'Atlantique
Sur son grand bateau
S'fait porter à l'église
Sur les bras d'sa nounou[261]
Et pour qu'on la baptise
Vient d'arriver chez nous.

II

Aux côtés du grand Jules
Qu'à les deux mains dans l'dos[262]
(Quel beau sujet d'pendule
Quoi qu'il soit un peu gros)
On doit en grande pompe
Sous les yeux d'un monde chic
Avec un clysopompe[263]
Fair'le baptêm'laïc[264]

III

Pour présider l'office
On attendait Cruppi
Mais le pauvre Minisse
Hélas ! a déguerpi[265].
Ça n'est pas une affaire
Dit Monsieur Loupillon[266],
À quelqu'autre compère
Je pass'rai l'goupillon

IV

Il faut que j'vous enseigne
Où se f'ra le sermon,
Ca s'ra près de l'enseigne
De la mère Picon[267]
Là-bas au fond d'la place
Où chacun pourra voir
Des Messieurs qui s'prélassent
Sur un grand reposoir.

V

Saint-Dié pour leur marraine
Duceux[268] pour leur parrain,
Ah ! Fichtre ! Quelle veine
Pour les Américains !
Aussi les chers bonshommes
Vont prendre c'est certain
Pour chanter l'*Te Deum* (*me*)
Un canon-chapelain[269].

VI

Puis la jeune Amérique
Prenant congé de nous
Repass'ra l'Atlantique
Sur les bras d'sa nounou
Mais après les fusées
Et le reste à gogo[270],
Qui paiera les dragées ?
C'est toi, brav'populo[271].

---

[261] La nounou est ici la « marraine » Saint-Dié.
[262] Référence à la statue de Jules Ferry à Saint-Dié, inaugurée en 1896. C'est sur la place du même nom que se sont tenues les cérémonies commémoratives du « baptême de l'Amérique ».
[263] La clysopompe (nom normalement féminin) désigne une poire à lavement. Le texte tourne ce « baptême laïc » en dérision puisque le « sacrement » sera administré avec un tel objet.
[264] Référence à l'accusation portée contre la Société des fêtes de Saint-Dié d'avoir voulu occulter le statut ecclésiastique de la plupart des membres du « Gymnase vosgien ».
[265] Jean Cruppi était ministre des Affaires étrangères du cabinet Monis jusqu'au 27 juin 1911, avant d'être remplacée par Justin de Selves, dans le nouveau gouvernement Caillaux. Sa présence était effectivement annoncée à Saint-Dié.
[266] Monsieur Loupillon est l'un des surnoms donnés au président de la République Armand Fallières (1906-1913). Le Loupillon est le nom de sa résidence dans le Lot-et-Garonne, où il possède un vignoble, lui valant sarcasmes et caricatures.
[267] Référence à une polémique née autour d'une publicité pour le célèbre apéritif, peinte sur le pignon de la « Maison de l'Amérique ». Voir DESPREZ Julien, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la "Maison de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges », in *Annales de l'Est*, n° 1, 2019, p. 245-269.
[268] Le maire radical de Saint-Dié, Camille Duceux.
[269] Référence au mot « canon », titre donné par Adolphe Weick à Vautrin Lud dans sa brochure d'avril 1911 sur le baptême de l'Amérique, ce qui avait provoqué l'ire des cléricaux.
[270] Référence aux nombreuses festivités populaires ayant accompagné les fêtes franco-américaines.
[271] Ce sont les Déodatiens qui paieront la facture de ces fêtes. Cela n'est pas totalement exact, des subventions ayant été accordées par le Conseil général et l'État. Le département a ainsi voté un crédit de 2000 francs (*La Gazette vosgienne*, 28 septembre 1911). La Chambre de Commerce de Saint-Dié accorde également une subvention de 300 francs (*L'Estafette*, 10 octobre 1911).

Il reste à présent à déterminer si l'écho des fêtes franco-américaines de Saint-Dié a été aussi intense dans la presse des États-Unis et si celle-ci a mis en avant les mêmes préoccupations que celles qui viennent d'être analysées dans les journaux déodatiens, lorrains et plus largement, français.

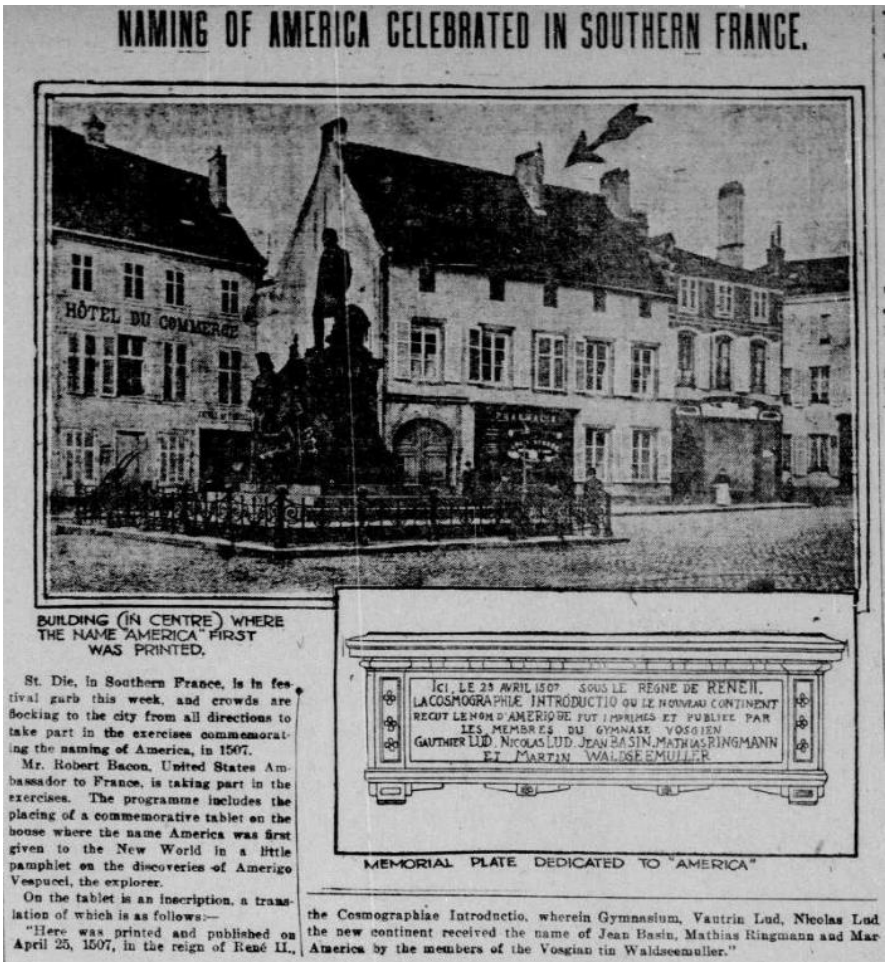
2- Aux États-Unis

La presse étatsunienne est nettement moins loquace que son homologue française concernant la tenue de ces fêtes. La plupart du temps, les journaux se contentent de se fendre d'un communiqué très laconique à propos de fêtes s'étant tenues en France, à Saint-Dié, afin de célébrer la dénomination de l'Amérique en 1507[272]. Certains vont néanmoins un peu plus loin. Le *New York Times* fait ainsi référence au fait que, désormais, les Américains qui font du tourisme en Europe auront une nouvelle destination de pèlerinage à visiter : « Après la semaine prochaine, quand la renommée de Saint-Dié-en-Vosges (*sic*) retentira dans le monde entier, il est certain qu'il y aura peu d'Américains qui passeront près d'elle sans y faire un détour pour rendre hommage aux "fonts baptismaux du Nouveau Monde"[273] ». Certains journaux croient bon d'ajouter que c'est Saint-Dié elle-même qui s'est donnée le surnom de « marraine de l'Amérique », « titre que cette petite ville est si fière de porter[274] ».

Comme on a déjà pu le mentionner plus haut, la relation de ces fêtes par la presse des États-Unis souffre de nombreuses maladresses. Aucun journaliste américain n'est présent à Saint-Dié pour couvrir l'événement et ce sont donc uniquement des communiqués, rédigés par les organisateurs, qui leur sont transmis par le truchement des bureaux parisiens des agences de presse (*United Press* et *Associated Press* notamment). D'autres reprennent des articles déjà publiés dans la presse française[275]. Il en résulte des articles presque identiques qui ressemblent davantage à de la communication qu'à de l'information du public étatsunien[276]. Les pigistes de

[272] *The Galveston Daily News*, 17 juillet 1911, p. 1 ; *The Laporte Republican News Item*, 21 juillet 1911, p. 2 ; *The Cape Vincent Eagle*, 28 décembre 1911, p. 7 ; *The Winona Republican Herald*, 30 décembre 1911, p. 7 ; *The Denton Record and Chronicle*, 1er janvier 1912, p. 2 ; *The Bradford Era*, 1er janvier 1912, p. 7, etc.
[273] *The New York Times*, 4 juin 1911, p. 36.
[274] *Ibid.*
[275] Par exemple, l'article du *New York Herald* du 17 juillet 1911 a repris et traduit un article du *Petit Parisien*.
[276] Comparer par exemple *The Sterling Standard*, 17 juillet 1911, p. 8 ; *The Galveston Daily News*, 17 juillet 1911, p. 4 ; *The New York Times*, 17 juillet 1911, p. 4 ; *The Boston Post*, 17 juillet 1911, p. 4 ; *The New York World*, 17 juillet 1911, *The Public Ledger*, 17 juillet 1911, etc. On constatera qu'à l'exception de quelques modifications dans les tournures de certaines phrases, ces articles sont identiques.

la presse locale se contentent de rajouter quelques commentaires personnels, pas toujours très judicieux. Ainsi, certains ne peuvent s'éviter quelques clichés sur la population vosgienne : « Des milliers de paysans des montagnes environnantes, dans leur costume pittoresque, sont venus en ville[277] ». Or, les photos de ces célébrations ne montrent guère de tenues traditionnelles, mais plutôt des habits du dimanche sans rien de « pittoresque ». D'autres éprouvent manifestement quelques lacunes en géographie, en titrant leurs articles : « le baptême de l'Amérique (*naming of America*) célébré dans le sud de la France », ainsi que le montre la figure 7 ci-dessous[278].



NAMING OF AMERICA CELEBRATED IN SOUTHERN FRANCE.

BUILDING (IN CENTRE) WHERE THE NAME "AMERICA" FIRST WAS PRINTED.

St. Die, in Southern France, is in festival garb this week, and crowds are flocking to the city from all directions to take part in the exercises commemorating the naming of America, in 1507.

Mr. Robert Bacon, United States Ambassador to France, is taking part in the exercises. The programme includes the placing of a commemorative tablet on the house where the name America was first given to the New World in a little pamphlet on the discoveries of Amerigo Vespucci, the explorer.

On the tablet is an inscription, a translation of which is as follows:—

"Here was printed and published on April 25, 1507, in the reign of René II., the Cosmographiae Introductio, wherein Gymnasium, Vautrin Lud, Nicolas Lud the new continent received the name of Jean Basin, Mathias Ringmann and Mar America by the members of the Vosgian tin Waldseemuller."

MEMORIAL PLATE DEDICATED TO "AMERICA"

Figure 7 La une du Oil City Derrick *(quotidien de Pennsylvanie) du 18 juillet 1911.*

En outre, le décalage chronologique entre l'envoi de ces communiqués de presse et leur publication entraîne des situations absurdes, comme celle qu'on a déjà évoquée à propos du décalage des fêtes entre début juin et mi-juillet 1911. On retrouve les mêmes incohérences dans les articles publiés pendant et après les fêtes. On apprend ainsi qu'« il y a ici beaucoup d'Américains qui se sont joints aux commémorations[279] » ou que « beaucoup d'Américains actuellement à Paris ont saisi l'occasion pour effectuer un pèlerinage vers cette pittoresque petite ville[280] », alors que la réalité des faits observables à Saint-Dié est tout autre. On annonce la présence de « beaucoup de membres de la colonie

[277] *The Brooklyn Citizen*, 14 juillet 1911.
[278] *The Oil City Derrick*, 18 juillet 1911, p. 1 ; *The Pittfield Berkshire Evening Eagle*, 18 juillet 1911, p. 5.
[279] *The New York Sun*, 15 juillet 1911 ; *The Wichita Daily Times*, 15 juillet 1911, p. 6 ; *The Sterling Daily Standard*, 15 juillet 1911, p. 2.
[280] *The New York Herald*, 17 juillet 1911.

américaine à Paris, notamment J. Pierpont Morgan[281] », voire de « représentants des républiques d'Amérique latine[282] », ce qui est encore une fois tout à fait inexact. On peut aussi lire que les cérémonies sont présidées par Robert Bacon et par « M. de Selves, ministre des Affaires étrangères[283] », alors que celui-ci a été remplacé par Albert Lebrun. On lit également que l'ambassadeur de France à Washington, Jean-Jules Jusserand, sera également présent à Saint-Dié[284].

À son retour à l'ambassade des États-Unis à Paris, Robert Bacon fait expédier, comme il l'avait promis, les trois portraits qui lui ont été offerts aux fêtes de Saint-Dié. On retrouve leur trace l'année suivante, dans l'inventaire des nouvelles acquisitions de la *Smithsonian Institution* de Washington : « Parmi les dons de peintures, plusieurs étaient d'intérêt et de valeur historique. De la commune de Saint-Dié-des-Vosges, en France, ont été reçus des portraits à l'huile de Mathias Ringmann, Martin Waldseemüller et Vautrin Lud, le premier d'entre eux peint par P. Descelles, et les deux derniers par R. Duvernon. Leur présentation, qui a été faite au gouvernement des États-Unis par l'intermédiaire de l'ambassadeur américain en France, M. Robert Bacon, a été l'un des événements liés à une célébration à Saint-Dié les 15 et 16 juillet 1911, commémorative de la dénomination de l'Amérique (*naming of America*). Ces trois géographes, appartenant au *Gymnasium Vosagense*, furent les éditeurs de la *Cosmographiæ Introductio*, imprimée à Saint-Dié le 25 avril 1507, et dans laquelle parut la première désignation du nouveau continent en l'honneur d'Amerigo Vespucci, dans la mesure où Colomb, le précurseur de la découverte, n'était pas connu de ces hommes. Le nom fut ensuite utilisé sur la carte éditée à Saint-Dié en 1508 (*sic*) et gravée par Waldseemüller. La célébration a eu lieu à l'occasion du quatre-centième anniversaire de la mort de Ringmann, survenue en 1511[285]. » Le rapport ne précise pas ce que vont devenir ces portraits. En juin 1912, le nouvel ambassadeur des États-Unis à Paris écrit au maire de Saint-Dié pour le prévenir que les toiles sont bien arrivées à la *Smithsonian* ; il l'assure que son gouvernement « considère ces portraits comme une acquisition exceptionnelle, qui sera très appréciée par le peuple américain[286] ». La suite de l'histoire montrera qu'ils vont suivre un chemin bien éloigné de celui que les Déodatiennes et les Déodatiens s'étaient imaginés en 1911.

[281] *The Brooklyn Citizen*, 14 juillet 1911.
[282] *The New York Sun*, 19 juillet 1911.
[283] *The New York Sun*, 15 et 19 juillet 1911 ; *The Sterling Daily Standard*, 15 juillet 1911, p. 2 ; *The Standard Union*, 19 juillet 1911.
[284] *The Dixon Daily Telegraph*, 13 juillet 1911, p. 7.
[285] *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution showing the operations, expenditures and condition of the institution for the year ending june 30, 1912. Report of the U.S. National Museum*, Washington, Government Printing Office, 1913, p. 30.
[286] *Le Mémorial des Vosges*, 12 juin 1912.

Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié marquent l'apogée, avant 1914, des tentatives de rapprochement entre la « marraine de l'Amérique » et sa « filleule ». C'est à partir de 1875 que les Lorrains, et plus particulièrement les Déodatiens, ont commencé à se familiariser avec l'idée selon laquelle leur région, puis uniquement la ville de Saint-Dié, étaient la « marraine de l'Amérique ». On a pu montrer que l'Amérique était restée pour eux un concept assez flou jusqu'au tournant du XXe siècle, au moment où les États-Unis font une entrée fracassante dans le concert des grandes puissances impérialistes. Si les relations diplomatiques entre la France et les États-Unis sont globalement positives entre 1875 et 1914, les prémices de l'antiaméricanisme sont déjà perceptibles, y compris au cours des fêtes de Saint-Dié. Pour les Lorrains, l'Amérique a dès lors tendance à se confondre avec les seuls États-Unis, ce que les fêtes de 1911 ont largement mis en lumière. Élise Chaulacel a montré que ce sont ces fêtes qui ont véritablement fait prendre conscience aux habitants de Saint-Dié que leur ville était la « marraine de l'Amérique ». Auparavant, ce fait était surtout connu des érudits et de quelques élus. La connaissance de ce récit par les Déodatiennes et les Déodatiens a donc été très progressive, avant que les fêtes franco-américaines ne viennent ancrer profondément dans l'opinion locale la connaissance du « baptême de l'Amérique[287] ». Il convient pourtant de nuancer cette affirmation ; pour beaucoup de Déodatiens (et plus généralement, de Lorrains et de Français), les États-Unis demeurent un horizon vague à la veille de la Grande Guerre. Comme l'écrit André Siegfried en 1914, « le charme des États-Unis (et ils ont un incontestable charme), c'est leur exotisme[288] ».

De leur côté, les Étatsuniens ont progressivement appris à connaître Saint-Dié et son histoire. Dès cette époque antérieure à la Grande Guerre, on peut observer une asymétrie mémorielle entre la Lorraine et les États-Unis concernant la connaissance des faits ayant conduit à la dénomination du Nouveau Monde ; en effet, cette mémoire n'a pas la même intensité et ne répond pas aux mêmes enjeux entre les deux territoires observés. Pour les États-Unis, l'histoire des « fonts baptismaux de l'Amérique » répond d'abord à des considérations culturelles, principalement à travers la *Cosmographiæ Introductio,* dont les exemplaires battent sans cesse de nouveaux records de prix lors des ventes aux enchères, l'exposition de Chicago de 1893, les cartes de Waldseemüller, dont un exemplaire rarissime est découvert en 1901, et secondairement au travers des comptes-rendus, souvent déformés, des fêtes franco-américaines de 1911. Cette histoire intéresse également les États-Unis en raison de leur captation

[287] CHAULACEL Élise, « L'Amérique aux Déodatiens : la construction d'un mythe identitaire autour d'un nom », in *MDV*, n° 27, 2013, p. 16-25.
[288] Cité par J. Portes, *Une fascination réticente*, *op. cit.*, p. 27.

progressive du nom *America* pour s'auto-désigner. Pour Saint-Dié, les enjeux sont différents ; si la dimension strictement culturelle est évidemment présente, elle se complète d'une volonté de se mettre au service de l'État dans le cadre de relations culturelles internationales des entités infra-étatiques.

Le succès de ces fêtes encourage naturellement la petite ville vosgienne à poursuivre sur cette lancée ; en 1912, Adolphe Weick suggère que la ville se porte candidate à l'organisation du congrès international des Américanistes de 1916[289]. Le déclenchement du premier conflit mondial entraîne la mise en sommeil de tous les projets lorrains en lien avec l'amitié franco-américaine, avant que l'entrée des États-Unis dans le conflit en avril 1917 n'entraîne un regain d'appétence des Déodatiens pour leur « filleule ».

[289] *Le Mémorial des Vosges*, 23 juin 1912.

CHAPITRE 6 : Des liens fluctuants et déséquilibrés (1914-1975)

« How America received its name is one of the most interesting stories in all history[1]. »

Cet extrait d'un manuel scolaire publié en 1971 montre qu'il existe un réel intérêt de la part de certains concepteurs d'ouvrages pédagogiques étatsuniens pour l'origine du nom de leur pays à la fin de la période que nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre. Mais à y regarder de plus près, le même manuel ne fait pas la moindre allusion à la Lorraine ou à Saint-Dié. C'est avant tout Waldseemüller qui est mis à l'honneur. Beaucoup de manuels font ainsi état des origines allemandes du cartographe supposé être l'inventeur du nom *America*, mais très peu évoquent le lieu où ce nom a été donné. Nous sommes donc en présence d'un exemple assez flagrant de déliaison mémorielle entre la Lorraine et les États-Unis à propos de l'histoire de la première dénomination de l'Amérique, les faits étant présentés d'une tout autre manière à Saint-Dié et dans sa région.

Cette asymétrie ne signifie pas pour autant une absence d'échange entre ces deux espaces. On cherchera ainsi à montrer dans les lignes qui vont suivre que l'intérêt réciproque pour le « baptême de l'Amérique », après avoir émergé dans le dernier quart du XIXe siècle, est amené à connaître un nouveau souffle avec le déclenchement de la Grande Guerre. Il connaît ensuite des variations, bien souvent à mettre en parallèle avec le contexte des relations internationales entre la France et les États-Unis. On tentera de mettre en lumière les différences de perception des termes de cette mémoire entre ces derniers et la Lorraine, en insistant particulièrement sur les échanges qu'elle a engendrés. Après avoir montré le regain de vitalité de cette mémoire entre les deux rives de l'Atlantique pendant la Première Guerre mondiale, il s'agira d'en déceler les variations au cours de l'entre-deux-guerres, entre reflux et resurgissements, mémoire faible et mémoire forte (Thomas Fontaine et Denis Peschanski). La période de l'occupation de Saint-Dié, puis du dramatique repli de la Wehrmacht devant l'avancée de la 103e DI américaine en novembre 1944, sera l'occasion d'un important regain mémoriel autour de cette mémoire, et en particulier autour de la « Maison de l'Amérique ». Enfin, la période de la reconstruction de Saint-Dié et plus largement des Trente Glorieuses fera l'objet d'une partie spécifique ; on

[1] REISCH Jerome R. et BILLER Edward L., *Building the American Nation*, New York/Chicago/San Francisco/ Atlanta/Dallas, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1971 (Second Edition), p. 19.

cherchera à montrer quelle place peut tenir la mémoire du « baptême de l'Amérique » en plein cœur de la guerre froide.

I) La « marraine de l'Amérique » dans la Grande Guerre

A) Les États-Unis et leur « marraine » en lutte

Le 4 août 1914, les États-Unis déclarent officiellement leur neutralité dans le conflit européen qui s'ouvre. Fidèles aux prescriptions de Georges Washington, ils ne veulent prendre parti pour aucun des belligérants, ni entrer dans une quelconque alliance contraignante. Woodrow Wilson s'adresse à la nation pour demander à ses compatriotes de respecter la plus grande neutralité et impartialité en actions comme en paroles. Le risque pour les États-Unis est en effet de réveiller chez leurs concitoyens de vieux réflexes de fidélité à leur patrie d'origine : près de 6,5 millions d'habitants de ce pays sont nés en Allemagne, ou ont au moins un parent allemand. Il existe donc un risque sérieux de réveiller de vieux démons sécessionnistes[2].

Le 27 août 1914, Saint-Dié se rend aux Allemands et la ville est occupée pendant quelques semaines[3]. Cet événement ne passe pas inaperçu dans la presse étatsunienne, qui remarque assez laconiquement que « les Allemands sont désormais dans le lieu de naissance de l'Amérique[4] ». En septembre-octobre 1914, les Allemands évacuent progressivement Saint-Dié après l'avoir pillée et bombardée[5]. La ville vosgienne continue ensuite la guerre à portée de tir des canons allemands, à moins de dix kilomètres de la ligne de front. Plusieurs civils déodatiens trouvent ainsi la mort à la suite d'une chute d'obus, à l'instar d'Adolphe Weick, président de la Société des Fêtes et principal ordonnateur des fêtes franco-américaines de 1911[6].

Aux États-Unis, pays officiellement neutre mais qui, dans les faits, montre rapidement une volonté de soutenir l'Entente[7], une campagne d'opinion est organisée par la communauté allemande afin de dissuader sa patrie d'accueil de s'engager plus avant aux côtés de l'Angleterre et de la France[8]. La presse insiste notamment sur le fait que « les Allemands ont aidé à la

[2] NOUAILHAT Yves-Henri, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, 3e édition, Paris, Armand Colin, 2015, p. 77.
[3] OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1979 [1947], p. 276.
[4] *The Boston Post*, 1er octobre 1914, p. 6.
[5] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 280.
[6] RONSIN Albert, HEILI Pierre et POULL Georges (éd.), *Les Vosgiens célèbres : dictionnaire biographique illustré*, Vagney, Gérard Louis, 1990, p. 368. Voir aussi *Images du vieux Saint-Dié, catalogue de l'exposition du fonds Adolphe Weick organisée par la Société des Amis de la Bibliothèque et du Musée de Saint-Dié du 24 novembre 1990 au 13 janvier 1991*, Saint-Dié-des-Vosges, SABM, 1992, vol. 1-la ville, p. 6-7.
[7] Y.-H. Nouailhat, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, *op. cit.*, p. 78.
[8] TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, « Collection "L'épreuve de l'histoire" », 2020, p. 211-212.

prospérité de l'Amérique ». Ce pays a été modelé en partie par des Allemands tels que Martin Waldseemüller, le cartographe à l'origine du nom de ce pays[9]. On se situe avant l'entrée en guerre des États-Unis et le vote de l'*Espionage Act* du 15 juin 1917 qui interdira désormais toute propagande favorable à l'Allemagne et à ses ressortissants, passés et présents.

Au début du mois de février 1917, avec la reprise de la guerre sous-marine à outrance, plus personne ne doute d'une entrée prochaine des États-Unis dans le conflit. Le 1er février 1917, Robert Bacon sort de la neutralité demandée par Wilson trois ans plus tôt et fait un don de 10 000 francs à la ville de Saint-Dié pour aider les victimes de la guerre, en souvenir de sa participation aux fêtes de 1911 en tant qu'ambassadeur des États-Unis à Paris[10]. Deux jours plus tard, les États-Unis rompent leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le 2 avril, Wilson propose au Congrès de voter la déclaration de guerre, ce qui est fait à une large majorité, tant au Sénat le 4 avril, qu'à la Chambre des représentants le 6. Les élus du Middle-West, dont la population comporte une forte composante germanique, font partie des rares à avoir voté contre[11].

Il est difficile de percevoir avec précision l'image que l'opinion publique étatsunienne pouvait avoir de la France (et à plus forte raison, de la Lorraine et de Saint-Dié) au moment de la déclaration de guerre à l'Allemagne et ses alliés. Les sondages sont encore peu fiables et la presse ne reflète que très imparfaitement ce que pensent les lecteurs. En l'absence d'autre source fiable, il faut néanmoins s'en contenter. Les rapports rédigés par l'ambassade de France aux États-Unis, par les consulats ou par le Commissariat des Affaires franco-américaines constituent une autre source, mais il s'agit là encore d'un ressenti davantage que d'éléments précisément mesurables. Il ressort toutefois que l'opinion étatsunienne vis-à-vis de la France semble nettement positive. La discrète propagande française conduite subtilement par l'ambassadeur Jusserand a porté ses fruits. Relayée par le gouvernement étatsunien, elle a présenté les Poilus et les civils français comme d'héroïques défenseurs des valeurs de la Civilisation contre le monstre barbare germanique[12].

De leur côté, les Déodatiennes et les Déodatiens apprennent la nouvelle de l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés de l'Entente avec une grande liesse. Le 8 avril 1917, Saint-Dié

[9] *The Galveston Daily News*, 15 octobre 1916, p. 21.
[10] *En Route : Revue hebdomaire illustrée*, 1e année, n° 38, 1er mai 1917, p. 142.
[11] Y.-H. Nouailhat, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, *op. cit.*, p. 81.
[12] KEYLOR William R., « L'image de la France en Amérique à la fin de la Grande Guerre » in *Les Américains et la France 1917-1947 : engagements et représentations, Actes du colloque organisé à Reims par le Centre Arpège (Université de Reims) et le centre de recherche d'histoire nord-américaine (Université de Paris I)*, François Cochet, Marie-Claude Genet Delacroix et Hélène Trocmé (éd.), Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, p. 158-167. Ici, p. 158-159

se couvre de drapeaux à la bannière étoilée pendant trois jours[13]. Nul doute que les habitants ont ressorti les drapeaux qu'ils avaient achetés en masse six ans plus tôt à l'occasion des fêtes franco-américaines. Aussitôt connue la nouvelle de l'entrée en guerre des États-Unis, le journaliste et écrivain d'origine nancéienne Émile Hinzelin (1857-1937) loue cette décision : « Assurément, tous les cœurs français ont battu de joie à la nouvelle que les États-Unis s'unissaient à nous dans la lutte contre l'Allemagne, cette ennemie du genre humain. Mais peut-être y a-t-il eu, à cette nouvelle, dans certaine ville de France, notre pauvre ville de Saint-Dié-en-Vosges (*sic*), si cruellement éprouvée par la guerre, une émotion encore plus heureuse et plus tendre. […] Parce que la ville de Saint-Dié-en-Vosges (*sic*) est la marraine de l'Amérique. […] Aujourd'hui, au bruit du canon tonnant au Ban-de-Sapt comme à la Chapelotte, Saint-Dié, parmi ses ruines tragiques, tend les bras à sa filleule qui revient vers elle, drapeau déployé. À ce drapeau des États-Unis, Saint-Dié-des-Vosges attache, parmi les étoiles qui le décorent, un rameau de ses sapins fauchés par la bombe du récent taube. La filleule contribuera à venger sa marraine par le triomphe de la justice et de la liberté[14]. » Quelques jours plus tard, É. Hinzelin rapporte un projet de faire rebaptiser une rue de Saint-Dié en l'honneur de l'Amérique et croit savoir (à tort), que c'est la rue de la Bolle qui va ainsi être renommée « rue d'Amérique », accompagnée des dates 1507 et 1917[15].

Au début de l'été 1917, le peintre déodatien Charles Peccatte propose de créer un « Comité Saint-Dié – Amérique », sur le modèle du « Comité France – Amérique » fondé en 1909 sous l'impulsion de l'ancien ministre des Affaires étrangères Gabriel Hanotaux. Le 19 juin 1917, le Conseil municipal de Saint-Dié dirigé par le premier adjoint Louis Burlin vote une subvention de 2 000 francs afin de permettre à cette nouvelle association de faire la publicité de la « marraine de l'Amérique » auprès des Américains, à grand renfort de publications[16]. Charles Peccatte publie dans la presse lorraine un appel destiné à rappeler l'histoire du « baptême de l'Amérique » et à faire connaître le nouveau comité et ses projets à l'échelle de la région. Il envisage ainsi de faire renommer les principales artères de Saint-Dié en l'honneur de l'Amérique, d'y inviter régulièrement des « héros d'Amérique » pour leur faire découvrir la « cité du baptême », de créer un musée « américain et vosgien » ou encore de faire éditer des prospectus et autres cartes illustrées. Une revue *Saint-Dié-Amérique*, écrite en anglais et en français et richement illustrée, sera également éditée[17]. Charles Peccatte propose à plusieurs

[13] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 285.
[14] *Le Gaulois*, 10 avril 1917, p. 1.
[15] *Le Gaulois*, 29 avril 1917, p. 2.
[16] *L'Est Républicain*, 30 juin 1917, p. 2.
[17] *L'Est Républicain*, 16 juillet 1917 ; *Le Journal de la Meurthe et des Vosges*, 17 juillet 1917, p. 2.

personnalités de rejoindre son comité. Le 27 juillet 1917, le général Pershing écrit à l'artiste-peintre pour accepter d'en devenir membre d'Honneur[18].

Aux États-Unis, Wilson, conscient que la majorité des citoyens de son pays reste très hostile à une entrée en guerre, engage un effort considérable de mobilisation de son opinion publique. Le 14 avril 1917 est créé le *Committee on Public Information* (CPI) dirigé par le journaliste George Creel. Celui-ci engage alors une campagne de propagande de très grande ampleur, avec l'organisation de nombreuses conférences, la mobilisation d'artistes, acteurs et écrivains. Des dizaines de millions de documents expliquant les buts de guerre sont imprimés et distribués aux États-Unis et à l'étranger[19]. Citons l'exemple du très francophile John H. Finley, ancien président de l'Université de New York et désormais ministre de l'Éducation de l'État du même nom (1913-1921). Il avait déjà eu l'occasion de s'exprimer longuement à propos de Saint-Dié au cours d'une conférence donnée à la Sorbonne le 4 mars 1911, sur le thème des apports de la France à l'Amérique[20]. En 1917, cet érudit effectue une tournée des universités de province afin d'y renforcer les échanges universitaires avec les États-Unis[21]. C'est dans le contexte de la propagande menée par le CPI qu'il publie dans le *Literary Digest* son poème *Lille, Laon and St. Die*, le 29 septembre 1917, après l'avoir déclamé au cours d'un dîner organisé à Paris par le Comité France – Amérique.

Le *Literary Digest*, hebdomadaire qui propose une revue de la presse de la semaine, est ainsi bien connu pour être le relais de la propagande du CPI ; dans un long article consacré à la trahison, il a notamment invité ses lectrices et ses lecteurs à lui écrire pour lui signaler tout article ou éditorial qui serait susceptible de contenir des propos séditieux ou de nature à encourager la trahison[22].

Nous ne reproduisons ici que le passage du poème de John Finley consacré à Saint-Dié. Nous avons également choisi de le conserver dans sa version en anglais pour ne pas risquer de trahir sa scansion originale. Après avoir rendu hommage à Lille et Laon, l'intellectuel brosse un portrait vibrant de la « marraine de l'Amérique » :

---

[18] Lettre dactylographiée avec signature manuscrite du général Pershing, adressée depuis le siège de l'*American Expeditionary Force, Office of the Commanding General* à Paris le 27 juillet 1917 à Charles Peccatte. Fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L2511. Document reproduit en annexe 5, p. 281.
[19] Y.-H. Nouailhat, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours, op. cit.*, p. 83-84.
[20] *The New York Times*, 12 mars 1911.
[21] DUBOSCLARD Alain, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*. Thèse de l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, Centre d'histoire sociale du XXe siècle, novembre 2002, p. 185.
[22] MOCK James R. et LARSON Cedric, *Words that Won the War. The Story of the Commitee on Public Information, 1917-1919*, Princeton, Princeton University Press, 1939, p. 83.

IV

And St. Dié !
Dear is this village in the Vosges
List'ning afar the Marne's *éloge*,
And to herself repeating o'er
The word she whisp'ring spoke before
All others in the world – a word
That all the planet since has heard –
"America !" Here was the spring
Of our loved country's christening :

Here in this cloistered scholar's haunt
Was our New World baptismal font.
Now scarred and blackened by the guns
Of Europe's scientific Huns.
America, from that same bowl
Thou'lt be baptized anew in soul ;
But not by water, by the fire
Of thine own sacrosanct desire
For right, flashing in carmine spray
From Lille to Laon and St. Dié[23].

Le poème s'achève sur une célébration de l'amitié entre la France et les États-Unis et sur la « grande dette » que ce pays a envers la patrie de La Fayette. Dans un exercice de propagande tout à fait caractéristique du cahier des charges du CPI, John H. Finley insiste bien sur le contraste entre la barbarie des « Huns scientifiques » et le « cher village des Vosges » où se trouvent les « fonts baptismaux du Nouveau Monde ».

Si l'entrée officielle des États-Unis dans la guerre marque naturellement un tournant dans la réactivation de la mémoire du « baptême de l'Amérique », cette dernière gagne encore en intensité au moment où les premières troupes américaines posent enfin le pied dans les Vosges.

B) L'arrivée des troupes américaines dans les Vosges

Wilson nomme le général Pershing à la tête de l'*American Expeditionary Forces* (AEF). En juin 1917, une première vague de troupes américaines débarque en France, mais cela reste un appoint symbolique destiné à soutenir le moral des Alliés ; les États-Unis ont encore besoin de temps pour former leurs soldats. Cette première vague suscite néanmoins un immense élan de sympathie et d'enthousiasme dans le camp français, qui accueille les *Sammies* à bras ouverts. Toutefois, l'arrivée de nouvelles troupes se fait à un rythme encore trop lent jusqu'au début de 1918. Ce n'est qu'à partir de mars 1918 que le tempo s'accélère et c'est seulement durant l'été que la présence des troupes étatsuniennes permet enfin aux Alliés d'avoir la supériorité numérique sur les puissances centrales[24].

[23] *The Literary Digest*, vol. LV, juillet-décembre 1917, New York, Funk and Wagnalls Company Publishers, p. 43-44.
[24] Y.-H. Nouailhat, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, *op. cit.*, p. 85.

L'arrivée progressive de ces forces modifie considérablement la perception qu'ont les Français des Étatsuniens. Pour beaucoup, c'est la première fois qu'ils voient vraiment des Américains et cela renforce la sympathie qu'ils peuvent avoir pour ce lointain pays. Une sincère admiration se développe envers ces soldats qui se battent avec ardeur, puissance et courage. C'est aussi l'occasion de remettre en cause quelques idées reçues. Les Français s'attendaient à voir débarquer des Puritains, mais constatent que les *Doughboys* aiment écouter de la musique, qu'ils boivent beaucoup et apprécient grandement la compagnie des femmes françaises, notamment celles de petite vertu[25].

C'est dans ce contexte que le Conseil municipal de Saint-Dié prend la décision, le 24 mai 1918, de renommer « rue d'Amérique » la rue de l'Orphelinat, une des principales artères de la ville. Celle-ci débouche sur la place Jules-Ferry et sa désormais fameuse pharmacie devenue officiellement la « Maison de l'Amérique » en 1911[26]. Au moment où les troupes américaines de la 5e DI (surnommée la « *Red Diamond Division* ») prennent la direction des Vosges le 31 mai, et plus encore lorsqu'elles prennent position dans le secteur de Saint-Dié à partir du 15 juillet, un grand élan de sympathie émerge parmi les Déodatiennes et les Déodatiens.

La presse étatsunienne note alors une multiplication du nombre de « rues d'Amérique » et de « rues du président Wilson » en France, notamment à Saint-Dié ; c'est alors l'occasion de revenir sur les circonstances de la dénomination du Nouveau Monde : « Pour les Américains, cette ville est d'un intérêt particulier et son nom a produit un frisson chaque fois qu'il est apparu dans les dépêches au cours des quatre dernières années. Car c'est ici qu'a vécu le géographe du XVIe siècle Martin Waldseemüller, et c'est ici qu'il a publié, en 1507, le livre et la carte dans lesquels le nom d'Amérique a été appliqué pour la première fois au Nouveau Monde[27]. »

Le 4 juillet 1918, tandis que les combats continuent à faire rage dans les Vosges, Saint-Dié est à nouveau pavoisée aux couleurs des États-Unis pour célébrer en leur hommage l'*Independence Day*. Dans la matinée, le sous-préfet de Saint-Dié et le Premier adjoint au maire Louis Burlin se rendent à Gérardmer afin d'y saluer le général John E. McMahon, commandant la 5e DI qui y a établi son quartier général depuis le début du mois de juin[28]. À vingt heures, une retraite aux flambeaux démarre devant la sous-préfecture tandis que deux musiques d'infanterie (dont l'une est américaine) jouent les hymnes anglais, américain et français. Plus

[25] ROGER Philippe, *Rêves et cauchemars américains. Les États-Unis au miroir de l'opinion publique française (1945-1953)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire et civilisations », 1996, p. 35-36.
[26] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 215.
[27] *The Olean Evening Herald*, 22 juillet 1918, p. 1.
[28] *L'Est Républicain*, 12 juillet 1918, p. 2.

tôt dans la même journée, Charles Peccatte a écrit au général Pershing, désormais membre d'Honneur du Comité Saint-Dié – Amérique, pour lui exprimer l'affection des Déodatiennes et des Déodatiens à l'occasion de la Fête nationale des États-Unis. Celui-ci lui répond qu'il est particulièrement touché par cet élan de sympathie[29].

Le 22 juillet, la 5eDI a pris ses quartiers dans les faubourgs de Saint-Dié. Charles Peccatte adresse au général McMahon une invitation à se rendre à l'Hôtel de Ville avec ses officiers le samedi suivant, notamment afin d'entendre le récit des liens historiques entre la ville vosgienne et l'Amérique. Le général accepte avec plaisir cette invitation[30]. Le 27 juillet, alors que la première armée américaine vient de commencer son offensive entre Nomeny et Saint-Mihiel, Saint-Dié accueille ainsi des *Doughboys* de la 5e DI avec des banderoles portant l'inscription suivante, écrite en anglais : « *Americans, the town of St-Die which had the honor of giving your country a name, welcomes you* », ce que rapportera, intriguée, la presse d'outre-Atlantique des décennies plus tard[31]. Ces banderoles sont illustrées par une étoile, en hommage au discours qu'avait prononcé l'ambassadeur Robert Bacon à l'occasion des fêtes de 1911 : « L'étoile qui a apparu un jour à Saint-Dié, et que vous avez nommée Amérique, s'est multipliée en firmament étoilé sur notre drapeau », avait alors dit le diplomate[32]. Le général McMahon est accueilli en héros avec son état-major à l'Hôtel de Ville de Saint-Dié. Le maire remercie les troupes américaines d'être venues défendre leur « marraine[33] ». Le 17 août, la 5e DIUS reprend le village de Frapelle, à une dizaine de kilomètres à l'est de Saint-Dié, occupé depuis quatre ans par les Allemands, au prix du sacrifice de quatre cents hommes. Après un bref repos, la division rejoint Saint-Mihiel où les troupes américaines s'illustrent au cours de l'offensive du 12 septembre. Le 26 octobre, un concert est organisé à Saint-Dié en souvenir des soldats morts pour la France ; les bénéfices sont destinés à entretenir les tombes françaises et américaines.

Il va sans dire que l'annonce de l'armistice du 11 novembre 1918 est célébrée à Saint-Dié avec une ferveur toute particulière, au son de l'hymne américain tandis que les drapeaux

[29] Lettre dactylographiée avec signature manuscrite du général Pershing, adressée depuis le siège de l'*American Expeditionary Force, Office of the Commanding General* à Paris le 18 juillet 1918 à Charles Peccatte. Fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L2511. Document reproduit en annexe 5, p. 282.

[30] Lettre dactylographiée avec signature manuscrite du général John E. McMahon, adressée depuis le quartier général de la 5e DI à Saint-Dié le 23 juillet 1918 à Charles Peccatte. Fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L2511. Document reproduit en annexe 5, p. 283.

[31] *The Oil City Derrick*, 13 août 1951, p. 5 ; *The Pinedale Roundup*, 18 octobre 1951, p. 7 ; *The Shiner Gazette*, 18 octobre 1951, p. 3.

[32] PANNIER Jacques, « Le "baptême de l'Amérique" et sa marraine française (Saint-Dié) », in *Revue chrétienne*, novembre-décembre 1918, 65e année, 4e série, p. 359-362.

[33] JACQUEREZ Léon, « La marraine de l'Amérique », in *Légion d'Honneur Magazine*, vol. X, n° 1, Juillet 1939, p. 149.

français et étatsuniens se retrouvent à nouveau entremêlés[34]. L'image d'une joyeuse fraternisation entre les civils déodatiens (et plus généralement vosgiens) et leurs libérateurs d'outre-Atlantique tend alors à se cristalliser pour devenir une sorte de cliché prêt à l'emploi pour toutes les occasions ultérieures de manifestations d'amitié. Douze ans après la fin du conflit, la *Gazette vosgienne* écrit ainsi : « Pouvaient-ils se douter, les humbles savants du "Gymnase vosgien", qu'un jour on verrait passer, sous les fenêtres de leur vieille imprimerie, les soldats de la libre Amérique accourus pour défendre leur marraine et cimentant de leur sang les liens qui les unissent à nos Vosges et à la France[35] ? »

Cette « image d'Épinal » a toutefois été fortement nuancée par Jean-Claude Fombaron. L'actuel président de la Société philomatique vosgienne a montré que, dès les premières apparitions de *Sammies,* une partie de la population des environs avait développé un système de représentations au sein duquel le soldat américain était considéré comme riche, amateur de la cuisine et des alcools locaux, n'hésitant pas à faire cadeau de cigarettes, médicaments, manteaux ou papier hygiénique aux civils démunis. Il était aussi vu comme une personne naïve, ce qui avait pour effet d'encourager certains locaux (notamment des paysans) à lui vendre ses produits à des tarifs totalement disproportionnés. En février 1918, le préfet de Meurthe-et-Moselle Léon Mirman cherche à rassurer les soldats américains stationnés dans son département en leur affirmant que de telles pratiques n'y seront pas tolérées[36]. Cette image perdure d'ailleurs dans l'immédiat après-guerre : lorsque des vétérans reviennent en pèlerinage sur les lieux où ils ont combattu, certains commerçants et hôteliers continuent à exploiter leur relative opulence et surtout leur méconnaissance des tarifs normalement pratiqués. En septembre 1919, le préfet des Vosges écrit aux maires des communes dévastées du département pour les alerter sur ces pratiques, qui ont inquiété jusqu'à Washington : l'ambassadeur de France a même été convoqué par le secrétaire d'État Robert Lansing (1915-1920), agacé de voir les héros d'hier se transformer si rapidement en « pigeons » aux yeux des Français. Enfin, l'image du soldat américain est celle d'un gros buveur, souvent impliqué dans des rixes sur la voie publique. *La Gazette vosgienne* du 20 février 1919 raconte ainsi une altercation entre des *Doughboys* encore stationnés dans le secteur et des sous-officiers français du 12e RA. Le décalage est donc grand entre la vision idéalisée d'une « marraine de l'Amérique » accueillant à bras ouverts ses « filleuls » venus sacrifier leur vie sans la moindre hésitation pour libérer la

[34] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 286.
[35] *La Gazette vosgienne*, article de 1930 (jour non précisé, consulté sur une coupure ne comportant que l'année).
[36] *L'Est Républicain*, 21 février 1918, p. 2.

ville qui leur a donné leur nom, et une réalité plus pragmatique et un peu moins glorieuse pour les deux parties en présence[37].

La fin de la Grande Guerre dans les Vosges fait ainsi « évoluer les mythes qu'elle a engendrés » (J.-C. Fombaron). En Lorraine comme aux États-Unis, la mémoire du « baptême de l'Amérique » a connu une réactivation répondant néanmoins à des enjeux différents d'une rive à l'autre de l'Atlantique. Aux États-Unis, ce mythe a permis à la communauté d'origine allemande de montrer, avant avril 1917, que l'Allemagne avait contribué à construire l'Amérique et que celle-ci ne devait donc pas entrer en guerre contre la Triple Alliance. Après avril 1917, c'est en vertu de la mobilisation de l'opinion en faveur de l'entrée en guerre que le mythe des « fonts baptismaux de l'Amérique » a pu être utilisé. À Saint-Dié, les enjeux sont différents : la mise en exergue de ce mythe s'observe essentiellement à partir du moment où l'on apprend que les États-Unis se sont enfin décidés à s'impliquer directement dans le conflit, et dans un second temps lorsque la présence de ces combattants devient une réalité concrète dans les Vosges. Comme le montrent les propos d'Émile Hinzelin et d'autres intellectuels contemporains des faits, la métaphore du don/contre-don entre la « marraine », ayant donné son nom à l'Amérique, et la « filleule » venue la remercier en la libérant du joug barbare, devient presque une évidence à Saint-Dié.

Dès 1919, cette euphorie retombe pourtant bien vite. Dans la France du traité de Versailles, l'hostilité et la rancœur prennent parfois le pas sur les élans d'américanophilie. L'entre-deux-guerres est marqué par des épisodes de chaud et de froid dans les relations franco-étatsuniennes. On peut dès lors se demander si ces variations sont perceptibles dans les mêmes termes et selon le même rythme à Saint-Dié et en Lorraine au cours de cette période, compte-tenu des liens particuliers qui les attachent à l'« Amérique ».

II) Une mémoire fluctuante au cours de l'entre-deux-guerres

En décembre 1918, au moment où les troupes alliées défilent sur les Champs-Élysées, la procession des différentes nations se fait par ordre alphabétique ; les troupes étatsuniennes ne défilent pas sous le nom de « *United-States* » mais sous celui d'« *America* », ce qui leur permet de se placer en tête. Cela symbolise bien le nouveau rapport géopolitique issu de la guerre, dans lequel les États-Unis, première puissance mondiale, en arrivent à monopoliser le nom de leur

[37] FOMBARON Jean-Claude, « 1918 : les Américains dans les Vosges », in *BSPV*, nº 95, 1992-1993, p. 191-216. Ici, p. 205-208.

continent à leur profit[38]. À Saint-Dié, la confusion entre l'Amérique et les États-Unis, déjà bien ancrée dans les représentations au moment des fêtes franco-américaines de 1911, ne va cesser de se renforcer tout au long de l'entre-deux guerres. Cela se ressent d'abord au travers des liens que la ville vosgienne noue à partir de 1921 avec l'*American Legion*. On peut aussi le percevoir dans les différents marqueurs mémoriels dont la cité se dote ou dans la diplomatie secondaire menée par certains de ses élus pour appuyer sa prétention à être la « marraine de l'Amérique ».

*A) Des liens noués avec l'*American Legion

C'est au cours de l'été 1921 que s'ouvre un nouveau et très important chapitre des liens entre Saint-Dié et sa « filleule ». C'est en effet le 18 août qu'une délégation de 170 membres de l'*American Legion*, en tournée de commémorations en France, fait une étape à Saint-Dié afin d'y rendre hommage aux combattants de la 5e DIUS. L'*American Legion* a été fondée en janvier 1919 à Paris. Ses objectifs sont d'accompagner sur le plan physique et économique les anciens combattants blessés, d'encourager le patriotisme ou encore de promouvoir une véritable politique militaire d'après-guerre auprès des autorités[39].

Le public présent à Saint-Dié en ce jour d'été est alors loin d'imaginer les liens puissants qui vont se nouer entre la ville « marraine de l'Amérique » et le major John Emery (1881-1946) qui guide cette délégation à travers la France. C'est le 14 juin 1921 que le *Vice-Commander* John G. « Jack » Emery, originaire du Michigan, a été élu Commandeur national de l'*American Legion*. C'est lui-même un vétéran, blessé au cours de la Grande Guerre[40]. Il a succédé à Frederick William Galbraith, qui s'est tué dans un accident de voiture le 9 juin 1921 après avoir dirigé l'organisation pendant seulement huit mois. John Emery devient ainsi le troisième dirigeant de cette organisation. Il sait qu'il n'est pas destiné à durer à ce poste, mais seulement à assurer l'intérim de quatre mois jusqu'à la prochaine convention nationale, puisque le mandat de commandeur national ne dure qu'un an. Avant la guerre, John Emery était un jeune homme d'affaires de Grand Rapids, dans le Michigan. Lorsque les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne, il s'est engagé dans l'armée, a rejoint le camp d'entraînement pour officiers subalternes de Fort Sheridan (Illinois) avant de débarquer en France en décembre 1917. Il est nommé capitaine en charge de la compagnie F du 18e Régiment d'Infanterie de la 1re Division. Il participe notamment à la bataille de Cantigny (28 mai 1918) et à la seconde bataille de la

[38] GALLOUX-FOURNIER Bernadette, « Un regard sur l'Amérique : voyageurs français aux États-Unis (1919-1939) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, no 2, vol. 37, 1990, p. 308-323. Ici, p. 308.
[39] RUMER Thomas A., *The American Legion : an Official History, 1919-1989*, New York, M. Evans, 1990, p. 110.
[40] *Ibid.*, p. 138.

Marne. En septembre 1918, il atteint le grade de Major et prend la tête du 1er bataillon de son régiment dans les offensives de Saint-Mihiel et de la Meuse-Argonne. Le 9 octobre, il est blessé à l'épaule par un éclat d'obus sur la butte 240 près d'Exermont. Il passe les cinq mois suivants à l'hôpital. Il est décoré de l'*U.S. Army Distinguished Service Cross*, ainsi que de la Croix de guerre française. Emery intègre ensuite l'*American Legion* dont il gravit rapidement les échelons grâce à sa participation bénévole à divers comités. Au moment de son élection en tant que commandeur national, il dirige un comité chargé de mettre sur pied un hôpital pour soigner les tuberculeux. Pendant son bref mandat de quatre mois, il accompagne les vétérans handicapés de guerre dans leur parcours de réinsertion en les aidant à mieux connaître leurs droits. Il est assisté dans cette tâche par l'*American Legion Women's Auxiliary*[41], branche féminine de cette organisation, amenée elle aussi à jouer un rôle majeur dans les futurs liens d'amitié avec Saint-Dié.

Il importe d'intégrer la visite de l'*American Legion* à Saint-Dié dans un contexte plus large. La délégation conduite par le major Emery doit faire halte, pendant six semaines, dans plusieurs villes (Cherbourg, Blois, Paris, Tarbes, Toulouse, Bordeaux, Lyon, Épinal, Strasbourg, Metz, Verdun…). La destination finale est Flirey, en Meurthe-et-Moselle, où doit être inauguré un monument en l'honneur des troupes de l'*American Expeditionary Forces* ayant combattu sous le commandement du général Pershing[42]. Saint-Dié ne constitue donc qu'une courte étape d'à peine deux heures au milieu d'un long périple commémoratif à travers la France, et non une fin en soi. John Emery connaît néanmoins Saint-Dié pour y être déjà passé en allant et en revenant des tranchées. Certains journaux ont romancé le passage de la légion américaine à Saint-Dié, afin de lui donner un caractère moins banal que celui d'une courte étape : « La petite ville de Saint-Dié est la marraine de l'Amérique. C'est un fait assez peu connu, mais que les légionnaires américains n'ignorent pas. […] Beaucoup d'entre eux avaient déjà visité la ville pendant la guerre, les autres la connaissaient sans l'avoir vue, car il existe aux États-Unis une société, "The Saint-Dié Society", et un journal, *The Saint-Dié Press*, qui lui sont exclusivement consacrés, tant est réel au-delà de l'Atlantique le prestige de cette sous-préfecture vosgienne[43]. » Il faut toutefois nuancer fortement cette représentation, qui repose sans doute davantage sur un ressenti bien lorrain que sur les réelles motivations de John Emery et de sa délégation. Quant à la « Saint-Dié Society » et à son journal, ils n'ont plus donné aucun signe de vie depuis les fêtes de 1911… Il serait pourtant faux de croire que l'*American Legion* ignore tout des faits

[41] *Ibid.*, p. 161-162.
[42] *The American Legion Weekly*, 29 juillet 1921, vol. 3, n° 30, p. 15.
[43] *Le Journal*, 19 août 1921, p. 3.

historiques relatifs à Saint-Dié ; le magazine national de cette association patriotique décrit le périple à venir de sa délégation en France, et présente Saint-Dié en ces termes : « […] ils se dirigeront ensuite vers le nord jusqu'à la ville meurtrie de Saint-Dié, bien connue de ceux qui ont servi sur l'ancien front de Lunéville, et d'un intérêt particulier en tant que résidence du moine alsacien (*sic*) Waldseemüller, qui a le premier suggéré le nom de l'Amérique[44] ».

À 15h30 ce 18 août 1921, la délégation de vétérans, qui arrive de Lyon, est accueillie à la gare de Saint-Dié par le maire Louis Burlin. À ses côtés a notamment pris place Marcel Knecht, qui est alors délégué du ministre des Affaires étrangères et qui est chargé de guider l'*American Legion* au cours de sa tournée française. Originaire de Nancy, Marcel Knecht a fait partie en 1917 d'une délégation conduite par André Tardieu qui s'est rendue aux États-Unis pour tenter de convaincre Washington de s'engager dans le conflit mondial[45]. Après la guerre, il devient membre de la Mission française aux États-Unis et directeur de l'Office de l'Information française à New York. Il a donc été en première ligne pour faire en sorte que la tournée de l'*American Legion* fasse une étape à Saint-Dié. Parmi les personnalités présentes, on trouve également celui qui fut l'un des professeurs de Marcel Knecht à la faculté des Lettres de Nancy, l'universitaire Fernand Baldensperger, né à Saint-Dié. Il est alors professeur de littérature comparée à l'Université de Strasbourg redevenue française, mais a déjà exercé de nombreuses missions à l'étranger, et notamment aux États-Unis. Parfaitement anglophone, il a enseigné deux ans à l'Université Columbia de New York entre 1917 et 1919. Nous aurons l'occasion de revenir plus en détails, dans la troisième partie de cette thèse, sur le rôle fondamental de ces « passeurs » (parmi d'autres) de la mémoire du « baptême de l'Amérique » entre la Lorraine et les États-Unis.

Escortés par une foule immense (usines et bureaux ont donné congé à leur personnel pour l'occasion), les légionnaires américains quittent la gare sous une double haie d'honneur formée par le régiment d'artilleurs de Saint-Dié et se rendent à l'Hôtel de Ville. Le traditionnel vin d'honneur y est ponctué des discours des personnalités. Le maire Louis Burlin s'exprime en des termes qui montrent la surimpression de la mémoire de la fraternité d'armes à celles du baptême de 1507 : « Ainsi, aux liens séculaires qui depuis plus de quatre cents ans, unissaient l'humble marraine de l'Amérique à sa noble et puissante filleule, se sont ajoutés d'autres liens, plus sacrés encore car ils ont été bénis par le sang de vos héros. » Après d'autres discours, le maire confère au major Emery le titre de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié. Cet honneur n'a

[44] *The American Legion Weekly*, 15 juillet 1921, vol. 3, n° 28, p. 16.
[45] KASPI André, *Le Temps des Américains. Le concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Université de Paris I, « Publications de la Sorbonne », 1976, p. 138-139.

cependant rien d'une exclusivité car d'autres villes traversées au cours de ce périple lui ont aussi décerné un titre équivalent, comme Tarbes, Blois, Saint-Mihiel, Flirey et Belleau[46]. Le cortège se dirige ensuite vers la place Jules-Ferry, devant la mythique « Maison de l'Amérique ». Après un nouveau discours prononcé par Louis Burlin, c'est au tour de John Emery de prendre la parole en anglais. Ses propos sont traduits par Marcel Knecht. Il fait le lien entre le baptême de 1507 et le temps présent : « C'est bien à Saint-Dié que se trouvent les fonts baptismaux d'Amérique et c'est aussi à Saint-Dié que furent les fonts baptismaux de la Légion américaine […]. Grâce à un deuxième baptême, cette fois de sang, nous sommes debout, unis, aussi longtemps que dureront nos patries, par le serment de défendre les principes communs de liberté, d'égalité et de fraternité. » Un passage marque particulièrement les esprits, dans la mesure où John Emery semble prendre l'engagement solennel, au nom des États-Unis, de défendre la France si celle-ci devait être à nouveau menacée : « Nous savons que les nations civilisées considéreront que cette seconde consécration de la "Maison de l'Amérique" formera l'engagement par lequel, si jamais l'avenir amenait des menaces de danger au principe de la liberté, une fois de plus les pas des légions américaines retentiraient dans ces rues en cas de besoin pour sauvegarder les libres institutions que la France et l'Amérique ont puissamment contribué à rendre communes à la plupart des nations mondiales. » Inutile de préciser à quel point ce passage est applaudi. L'*American Legion* a apporté une maquette de plaque commémorative, œuvre d'un ferronnier alsacien destinée à orner une seconde fois la façade de la « Maison de l'Amérique ». C'est ensuite René Ferry qui prend la parole en tant que représentant de la Société philomatique vosgienne. L'une des filles de Fernand Baldensperger, entourée de celles de l'écrivain lorrain Charles Sadoul (1872-1930), récite un poème composé par son père. Le premier couplet de la Marseillaise est repris par tous les participants. Le programme prévoyait ensuite une visite au cimetière militaire, mais cette étape est annulée par manque de temps ; la délégation retourne donc à la gare sous les vivats de la foule pour poursuivre sa tournée en direction de Strasbourg. Un mois plus tard, le 14 septembre, le major Emery écrit à Louis Burlin pour le remercier de ce chaleureux accueil[47].

Le mandat de commandeur national de John Emery prend fin lors de la convention de Kansas City (qui se tient du 31 octobre au 12 novembre 1921), à laquelle participent de

[46] « Past National Commanders », in *Proceedings of Ninth National Convention of the American Legion*, Paris, France, September 19-22, 1927, New York City, N.Y., October 18, 1927, p. 104-106.
[47] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 292. Voir aussi *L'Express de l'Est et des Vosges*, 19 août 1921, p. 1-2 et 7 octobre 1921, p. 1 ; *Le Télégramme des Vosges*, 19 août 1921, p. 1 ; *L'Homme Libre*, 19 août 1921, p. 3 ; *L'Excelsior*, 19 août 1921, p. 2-3 ; *Le Petit Parisien*, 19 août 1921 ; *Le Journal*, 19 août 1921, p. 3 ; *Le Journal des Débats Politiques et Littéraires*, 20 août 1921, p. 3.

nombreux légionnaires et un public immense, ainsi que des chefs militaires européens venus assister à une immense parade longue de six kilomètres et d'une durée de quatre heures. Le major Emery cède sa place à Hanford « Jack » McNider[48]. Au cours de son passage-éclair à Saint-Dié, il a noué des contacts avec une partie des élites locales. C'est plus de vingt ans plus tard que ces contacts seront réactivés, au moment où Saint-Dié connaîtra l'un des épisodes les plus tragiques de son histoire et au cours duquel la « marraine de l'Amérique » devra se muer en « filleule ».

Même si elle fut célébrée avec une grande ferveur populaire, la réception de l'*American Legion* en août 1921 n'aura finalement représenté qu'une parenthèse de quelques heures dans la vie des populations de Saint-Dié. Dans l'entre-deux-guerres, ce sont avant tout les « lieux de mémoire » qui permettent de marquer dans l'espace déodatien le souvenir du « baptême de l'Amérique ».

B) Des marqueurs mémoriels du « baptême de l'Amérique »

Nous utilisons cette expression de « marqueurs mémoriels » dans un sens identique à celui de « lieu de mémoire », défini par Pierre Nora dans un article de 1978. Le chercheur voulait trouver une notion qui puisse, pour l'histoire contemporaine, avoir la même force que celle de « mentalités » utilisée en histoire médiévale et moderne. Il définit alors les lieux de mémoire comme ceux « où se cristallise et se réfugie la mémoire ». Ces lieux peuvent être matériels ou idéels. Ils ne sont pas tant étudiés pour eux-mêmes que pour les représentations et interprétations qui en ont été faites successivement. C'est une « histoire au second degré », qui renouvelle la manière de faire de l'histoire et permet de relire à nouveaux frais de nombreux objets historiques[49]. Dans le cas de Saint-Dié, il importe de se demander quelle part des « lieux » déjà existants ou constitués au cours de l'entre-deux-guerres relève effectivement de la mémoire du « baptême de l'Amérique » et quelle part relève plus simplement de l'amitié franco-américaine, portée notamment par le souvenir de l'intervention de la 5e DIUS en 1918. C'est d'abord la « Maison de l'Amérique » qu'il convient d'interroger selon cet angle d'approche, dans la mesure où il s'agit alors du plus ancien marqueur mémoriel déodatien des événements de 1507.

[48] T.A. Rumer, *The American Legion*, *op. cit.*, p. 162.
[49] GARCIA Patrick, « Lieux de mémoire » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 716-718.

1- La « Maison de l'Amérique »

Le destin de cette maison depuis la publication de l'article de Gaston Save en 1890 est particulièrement représentatif de ce qu'Éric Hobsbawm et Terence Ranger nomment l'« invention de la tradition ». Ils partent du postulat que ce qui est considéré comme une « tradition » ancienne est en réalité bien souvent une invention relativement récente. É. Hobsbawm définit les « traditions inventées » comme « un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé[50] ». Les années 1870 et 1880 ont été particulièrement riches en invention de traditions en Europe, et le phénomène s'est globalement poursuivi jusqu'en 1914. Les modifications territoriales (comme la perte de l'Alsace-Lorraine), la création de nouveaux États-nations, les changements brutaux de régimes, etc. ont constitué des bouleversements pour les populations de ces États. Face à ces changements parfois radicaux, les autorités ont jugé utile de puiser des références dans le passé, parfois lointain, afin d'ancrer la nouveauté dans une sorte de continuité rassurante[51]. En France, la gauche républicaine de la fin des années 1870 et des années 1880 a donc inventé quelques traditions pour asseoir la République et éviter tout refus d'adhésion sur sa propre gauche : l'école primaire (et son « annexe », les manuels scolaires), les commémorations publiques et les monuments publics, érigés en grande quantité sur l'ensemble du territoire national, jusque dans le plus petit village. La IIIe République a ainsi été marquée par une véritable « statuomanie » (Maurice Agulhon, 1978). Il s'agissait rarement de grands monuments (à part quelques exemples à Paris) car la France en avait déjà été bien pourvue par les régimes précédents. La carte de l'implantation de ces monuments correspond à celle de l'enracinement républicain sur le territoire français, en particulier dans les campagnes. Ces monuments représentent en général, soit l'idée de la République elle-même (sous les traits de Marianne accompagnée d'autres éléments), soit des personnalités historiques plus ou moins locales et représentant des valeurs qui pouvaient se rendre compatibles avec celles du nouveau régime[52]. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer au précédent chapitre, les chanoines géographes de Saint-Dié pouvaient parfaitement entrer dans ce cadre, à l'image d'un Vautrin Lud incarnant des valeurs de savoir, de générosité, de piété… qui pouvaient parfaitement

[50] HOBSBAWM Eric J et RANGER Terence O (éd.), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 [1983], p. 11-12.
[51] *Ibid.*, p. 279-283.
[52] *Ibid.*, p. 287-289.

correspondre avec les idéaux de la IIIe République. Mathias Ringmann symbolisait quant à lui l'archétype de l'érudit laïc, alsacien francophone qui plus est ! La figure de « l'Allemand » Martin Waldseemüller était peut-être la plus difficile à intégrer dans ce tableau. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si Gaston Save ne l'avait pas peint dans sa fresque de l'Hôtel de Ville en 1879, contrairement aux deux précédents.

Il semble qu'au lendemain de la Grande Guerre, certains Étatsuniens soient conscients de l'existence de cette maison en France, « où l'Amérique a été nommée » et où une plaque a été récemment apposée pour commémorer l'événement. Le *Boston Sunday Post* sait même que la maison est désormais occupée par la « pharmacie de Louis Serrès ». En revanche, il ne peut pas préciser si la maison en question a survécu au conflit mondial, le correspondant de guerre ne lui ayant pas transmis l'information[53]. D'autres journaux étatsuniens affirment que cette maison est « annuellement visitée par de nombreux touristes, spécialement ceux d'Amérique du Nord et du Sud[54] », ce qui est loin d'être le cas.

On part ainsi du postulat que la « Maison de l'Amérique » correspond à un lieu de mémoire, à cheval sur la petite et la grande patrie. Contrairement à d'autres bâtiments de la ville, elle n'a pas souffert des bombardements en 14-18. Depuis les fêtes franco-américaines de juillet 1911, elle s'est muée en institution locale, dont la symbolique est bien identifiée par l'ensemble de la population des environs. Elle n'a pourtant jamais été transformée en structure muséale : au moment de la visite de l'*American Legion* en 1921, il s'agit toujours d'une pharmacie dirigée par Louis Serrès et surmontée d'un appartement privé. Seule la plaque en marbre blanc apposée en 1911 permet de connaître ce qui rattacherait cette maison aux travaux géographiques du « Gymnase vosgien ».

[53] *Boston Sunday Post*, 12 janvier 1919, p. 42.
[54] *Bristol Bucks County Gazette*, 17 janvier 1919, p. 4 ; *Monmouth Daily Atlas*, 23 janvier 1919, p. 8 ; *Kingston Daily Freeman*, 4 février 1919, p. 5 ; *Rockdale Reporter and Messenger*, 29 mai 1919, p. 8.



*Figure 1 Le modèle de la plaque offerte par l'*American Legion *à Saint-Dié en août 1921, œuvre du ferronnier alsacien Brandt.*

Au cours de sa visite-éclair du 18 août 1921, l'*American Legion* a offert à Saint-Dié une maquette en plâtre, dans l'optique de faire réaliser une nouvelle plaque à faire apposer sur la façade de la maison (figure 1, ci-contre). Il importe de préciser que les légionnaires ont aussi offert une plaque commémorative à d'autres villes au cours de leur périple. À Tarbes, une plaque a ainsi été apposée sur la maison natale du maréchal Foch. Une autre plaque sera plus tard apposée à Verdun[55]. Saint-Dié n'a donc pas bénéficié d'un honneur particulier en recevant ce présent. Le texte en est le suivant : « Cette maison symbolise les fonts baptismaux d'Amérique. Ici, les compagnons du Gymnase vosgien composèrent le (*sic*) "*Cosmographiæ Introductio*" où le nom d'Amérique fut donné au nouveau continent occidental. Cette plaque commémorative fut placée le 18 août 1921 par la délégation officielle de la Légion américaine représentant les vétérans des États-Unis d'Amérique qui, hôte de la République française, voulut accomplir ce pèlerinage patriotique. »

La date du 18 août 1921 est toutefois inexacte. Si ce jour correspond bien à la visite de l'*American Legion* à Saint-Dié, il faudra en réalité attendre trois ans supplémentaires pour que la municipalité fasse réaliser et apposer la plaque définitive en marbre et bronze sur la façade de la maison, le 22 juin 1924. Ce n'est même pas le maire en personne qui s'est déplacé pour l'occasion, mais deux conseillers municipaux, MM. Muller et Peccatti[56]. *L'Action française* précise même que ce fut une « cérémonie intime[57] ». Un tel manque d'enthousiasme peut sembler surprenant et paradoxal après de telles démonstrations d'amitié. Le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, pourtant bien au fait des événements culturels à Saint-Dié, ainsi que la presse de cette époque sont parfaitement muets sur les causes de ce décalage. Nous ne pouvons donc que proposer des hypothèses en fonction du contexte de ces années 1921/1924.

[55] *France-États-Unis : Revue mensuelle du Comité France-Amérique*, octobre 1921, p. 251 ; *L'Excelsior*, 19 août 1921, p. 2-3.
[56] RIVET Paul, « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », in *Journal de la Société des Américanistes*, 1924, n° 16, p. 458-459 ; *L'Express de l'Est et des Vosges*, 23 juin 1924, p. 3 ; *La Lanterne*, 23 juin 1924, p. 3 ; *Le Rappel*, 23 juin 1924, p. 3. Voir aussi A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 296.
[57] *L'Action Française*, 23 juin 1924, p. 3

Nous pensons ainsi que ce délai entre le cadeau fait par l'*American Legion* et l'accrochage de sa version définitive trois ans plus tard s'explique, au moins en partie, par la manière dont la France s'estime traitée par les États-Unis au lendemain du conflit mondial. Alors que l'Europe est sortie ruinée de quatre années de guerre, les États-Unis apparaissent comme les grands vainqueurs sur tous les tableaux. Malgré leur participation incontestable à l'effort militaire, leurs pertes ont été minimes en comparaison de celles des autres belligérants. L'économie américaine s'est hissée au premier rang mondial, grâce à la mobilisation de leur énorme potentiel industriel au service de la victoire des Alliés et grâce aux gigantesques prêts accordés aux autres nations. Leur position internationale s'en est trouvée considérablement affermie. Pour autant, les États-Unis semblent retourner à leur isolationnisme après la guerre, même si cela a été contesté par des recherches récentes. L'attitude de Wilson lors des conférences de paix en 1919 a été très mal accueillie en France ; durant le conflit même, sa volonté d'une paix sans victoire ne passe pas ; après la guerre, il cherche à brider les exigences françaises. Le président ne peut faire ratifier le traité de Versailles par le Sénat américain, ce qui entraîne la non-adhésion de son pays à la SDN. Dans les années 1920, de nouveaux quotas de migrants plus sélectifs sont mis en place, un nouveau tarif plus protectionniste est adopté, une politique monétaire uniquement soucieuse des intérêts américains est privilégiée. En outre, les États-Unis se montrent intransigeants vis-à-vis de la France concernant le remboursement des dettes de guerre, qu'ils refusent de lier au paiement des réparations des dommages de guerre par l'Allemagne[58]. Citons encore la Conférence de Washington (1921-1922) opérant un partage naval du monde dont la France est la grande perdante. John M. Keynes va jusqu'à affirmer que la France a été moins mal traitée par la Prusse en 1871 qu'elle l'est par son allié américain au lendemain de la Grande Guerre[59].

Cette crise franco-étatsunienne s'apaise à partir de 1924 avec l'adoption du plan Dawes à l'issue de la Conférence de Londres du 16 juillet au 16 août. Ces tensions ont néanmoins révélé que l'intervention militaire des États-Unis en 1917-1918 et les manifestations d'amitié qui l'avaient accompagnée n'avaient représenté tout au plus qu'une parenthèse au milieu d'une longue chaîne de griefs réciproques depuis plus d'un siècle[60]. Une telle dégradation des

[58] BARJOT Dominique, « Introduction » in *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe et réalité. Actes du Colloque des Universités européennes d'été, 9-11 juillet 2001, Paris*, Dominique Barjot et Christophe Réveillard (éd.), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Centre Roland Mousnier », 2002, p. 10.

[59] ARTAUD Denis, « Les États-Unis et l'Europe au XXe siècle. De l'isolationnisme au néo-impérialisme ? » in *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle. Mythe et réalité. Actes du Colloque des Universités européennes d'été, 9-11 juillet 2001*, *op. cit.*, p. 37-55. Ici, p. 39-40.

[60] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 339-340.

relations franco-étatsuniennes entre 1919 et 1924 suffit selon nous à expliquer pourquoi la municipalité de Saint-Dié n'a guère été pressée de faire réaliser et poser la plaque offerte par l'*American Legion*.

Quoi qu'il en soit, la mise en place de cette plaque fait évoluer le lieu de mémoire qu'est la « Maison de l'Amérique ». Jusqu'au début du XXe siècle, elle est simplement un marqueur du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié et sa charge symbolique n'est donc guère ressentie que par une poignée d'érudits locaux. Avec les grandes fêtes populaires de 1911, elle conserve sa première fonction mémorielle, tout en s'y voyant adjoindre celle de l'amitié « indéfectible » entre la France et les États-Unis. En 1921, avec la visite de l'*American Legion* et la pose d'une nouvelle plaque trois ans plus tard, elle se mue en symbole du sacrifice des soldats américains venus libérer la France de la barbarie allemande. Il ne s'agit donc plus d'un symbole spécifiquement associé au « baptême de l'Amérique », bien que la nouvelle plaque fasse explicitement référence à cet épisode en mentionnant sans ambiguïté les « fonts baptismaux d'Amérique ».

L'année même où l'*American Legion* rend les hommages à Saint-Dié, la veuve de l'ancien ambassadeur des États-Unis Robert Bacon, exprime le souhait d'acheter la « Maison de l'Amérique » dans le but d'en faire cadeau à la ville de Saint-Dié et de transformer ce lieu en un musée ou un mémorial franco-américain[61]. Son mari, décédé en 1919, lui avait vanté le merveilleux accueil qu'il avait reçu dans cette ville à l'occasion des fêtes franco-américaines de 1911. Au-delà des formules de remerciements convenues, il semble en avait gardé un souvenir sincèrement ému et son amour pour la France paraît en avoir été renforcé, ainsi que l'indique son biographe : « Il y eut un incident[62] pendant que Mr. Bacon était ambassadeur, incident officiel, et cependant d'une portée personnelle, qui le toucha profondément à cette époque, dont il garda le sentiment plus tard pendant les jours émouvants de la guerre, et qui révèle l'impression durable que fit Mr. Bacon sur le peuple de France[63]. » Le 18 juin 1918, alors qu'il est engagé volontaire, tout comme son fils Eliott, pour combattre aux côtés du général Pershing en France, il écrit encore à son épouse : « [Elliot] doit être sur le point de partir pour rejoindre sa division, tout près de l'endroit où j'ai été un jour célébrer un anniversaire dans une petite ville (Saint-Dié), loin d'ici. Vous n'y avez pas été, mais vous devez vous en souvenir[64]. »

[61] *France – États-Unis : revue mensuelle du Comité France – Amérique*, octobre 1921, p. 251 ; *Seymour Baylor County Banner*, 1er décembre 1921, p. 5 ; *Sainte Anne Record*, 9 mars 1922, p. 6 ; *Boston Daily Globe*, 31 mars 1922, p. 24.
[62] Le mot est sans doute mal choisi par le traducteur de cet ouvrage. Sans être un faux-ami, « *incident* » aurait plutôt dû être traduit par « événement » ou « épisode » plutôt que par « incident ».
[63] SCOTT James Brown, *Robert Bacon, sa vie et ses lettres (1860-1919)*, Paris, Champion, 1925, p. 170.
[64] *Ibid.*, p. 434.

C'est sans aucun doute ce souvenir ému exprimé par son époux disparu qui a décidé madame Bacon à vouloir entreprendre l'acquisition de la « Maison de l'Amérique ». Mais en 1922, ce projet est abandonné. Le montant des droits de mutation et de donation, s'élevant à 23% du prix de vente, constitue un premier frein. Par ailleurs, le pharmacien Louis Serrès entend bien faire jouer son droit de priorité, en tant que locataire du pas-de-porte, pour acquérir l'immeuble, ainsi que le prévoit la loi sur les loyers[65]. Madame Bacon renonce donc à son projet.

Il apparaît donc que la « Maison de l'Amérique », qui s'est progressivement constituée en lieu de mémoire depuis les années 1890, a continué à exercer une fonction symbolique au cours de l'entre-deux-guerres, même si sa signification a quelque peu évolué. En 1924, c'est un autre « lieu de mémoire » du « baptême de l'Amérique » qui fait son entrée à Saint-Dié : il s'agit d'un exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio*.

2- L'acquisition d'un exemplaire de la Cosmographiæ Introductio *par la ville de Saint-Dié*

Il est paradoxal, pour la ville qui se revendique depuis au moins les années 1890 comme la « marraine de l'Amérique », de ne posséder aucun exemplaire original de l'ouvrage édité en son sein et considéré comme « l'acte de baptême » de l'Amérique. Il est fort probable que le chapitre des chanoines de Saint-Dié devait en posséder au moins un exemplaire avant la Révolution française, mais la dissolution des ordres religieux et la dispersion de leurs trésors ne permet pas de le dire avec certitude. Lorsque la bibliothèque municipale de Saint-Dié a été constituée en 1802 à partir des fonds acquis pendant la Révolution, aucune trace d'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* n'apparaissait dans l'inventaire des collections des livres du chapitre vendus comme biens du clergé en 1790[66].

Cela explique le fait que la Société philomatique vosgienne ait dû se contenter, depuis sa fondation en 1875, d'étudier cet ouvrage à partir d'exemplaires trouvés dans d'autres dépôts, ainsi qu'on a pu le montrer au chapitre 2. Même les fêtes franco-américaines de 1911 n'avaient pas permis de présenter d'exemplaire original, la bibliothèque municipale de Nancy ayant opposé une fin de non-recevoir à la demande de prêt formulée par la municipalité de Saint-Dié[67]. Henri Bardy avait toujours été attristé que sa ville ne puisse être en mesure de posséder

[65] *L'Excelsior*, 6 juillet 1922, p. 2 ; *Le Télégramme des Vosges*, 7 novembre 1934, p. 3.
[66] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 82.
[67] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 268. Le refus évoqué par Albert Ohl des Marais semble pourtant contredit par d'autre sources ; la ville de Nancy aurait finalement accepté de prêter son exemplaire. Voir par exemple le *Télégramme des Vosges*, 4 novembre 1924, p. 2-3.

ce témoignage de sa propre histoire : « Quel dommage qu'il n'existe pas un exemplaire de ce précieux incunable dans notre bibliothèque municipale où, mieux que partout ailleurs, il serait à sa véritable et légitime place. J'aurais, au moins, pu le mettre sous vos yeux et le faire passer entre vos mains, tandis que vous devez vous contenter d'une description qui, bien que très exacte, ne laisse pas dans la mémoire la durable impression que produit la vue de l'objet lui-même[68]. »

C'est en 1924 que ce manque, exprimé par M. Bardy et par bien d'autres Déodatiens après lui, se trouve enfin comblé par la générosité d'un jeune bibliophile de la ville, François Gérardin[69]. Il est issu d'une riche famille de la bourgeoisie industrielle textile. Né dans un hôtel particulier de la rue Thiers, là-même où le peintre Jean-Baptiste Jacques Augustin (1759-1832) a vu le jour, il a commencé ses études secondaires au lycée de Saint-Dié avant que son père ne l'envoie avec son frère et sa sœur à Besançon en 1914, afin de les mettre à l'abri des bombardements menaçant la ville vosgienne. Devenu majeur en 1922, il perçoit un héritage lui permettant de vivre très confortablement de ses rentes et de se consacrer à sa passion pour les livres anciens et la musique. Il consacre ainsi beaucoup de temps, d'efforts et d'argent à l'achat de livres rares et commence à se constituer une bibliothèque de grande valeur.

En octobre 1924, la Société philomatique vosgienne apprend qu'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* va être proposé à la vente, parmi d'autres ouvrages de la collection Langlard, à l'Hôtel Drouot. Les érudits déodatiens estiment que l'occasion d'acquérir un tel trésor ne se reproduira peut-être pas avant longtemps ; ils décident de lancer en urgence, par voie de presse locale, un appel à souscription. Cette tribune paraît le 1er novembre : « Une occasion unique s'offre à Saint-Dié d'entrer en possession d'un exemplaire authentique de la *Cosmographiæ Introductio*. Au moment où notre musée s'installe de façon si remarquable, quelle richesse, quelle attraction constituerait, à côté du Graduel, l'acte de baptême authentique de l'Amérique, tel qu'il sortit des presses de Vautrin Lud ! Mais pour disputer aux amateurs ce riche joyau, il faut une somme considérable. Est-il possible de la réunir ? Nous voulons le tenter. Nous faisons appel à tous nos concitoyens, à tous les amis de notre ville, nous leur demandons de nous apporter leur obole si modeste soit-elle[70]. »

Cet appel connaît un certain succès, puisque des centaines de personnes répondent à l'appel. Toutes les catégories sociales s'impliquent dans ce projet : si des dons de 200 ou 300

[68] « Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 26 février 1893 », in *BSPV*, n° 18, 1892-1893, p. 390.
[69] On se reportera d'une part à sa notice biographique, et d'autre part à l'entretien que nous a accordé à son propos son fils Jean-Marie, intégralement retranscrit en annexe 3.
[70] « Procès-verbaux de séance », in *BSPV*, n° 40, 1914-1924, p. 117-118.

francs sont consentis par de riches familles déodatiennes, la Société philomatique enregistre aussi de très petits dons de cinq francs, voire cinquante centimes provenant de catégories populaires. Le Conseil municipal de Saint-Dié vote une subvention de mille francs. Mais en dépit de cet élan populaire en faveur du patrimoine culturel de la petite patrie, seuls 8000 francs ont pu être réunis. Il convient aussi de nuancer le succès de cette souscription : en 1896, celle qui avait été lancée pour permettre de financer une statue de bronze à l'effigie de Jules Ferry avait permis de récolter plus de 100 000 francs[71].

Comme on pouvait s'y attendre, cette souscription ne fait pas consensus. À l'image de ce qui s'était produit en 1911 pour les fêtes franco-américaines, cette initiative suscite les sarcasmes des religieux. Une lettre anonyme publiée dans la presse catholique locale évoque le « rachat fort aléatoire » du volume mis en vente à Paris. Or, un riche citoyen dont la famille est originaire de Saint-Dié (son nom n'est pas cité) avait promis de remettre son propre volume de la *Cosmographiæ Introductio* à la municipalité après sa mort, son fils unique étant tombé héroïquement pendant la guerre. Mais ce potentiel donateur, fervent catholique, a finalement changé d'avis car il ne semble pas avoir apprécié le refus du maire de permettre à l'évêque de Saint-Dié, monseigneur Foucault, de réintégrer l'évêché dont il avait été expulsé en 1904[72]. Sans ce nouvel affront, « il eût été facile au conseil municipal radical et sectaire de Saint-Dié, de posséder – sans bourse délier et sans souscriptions – cet ouvrage si précieux[73] ».

René Jacquet, le président de la Société philomatique, sait déjà que la somme récoltée, conséquente en apparence, sera loin de suffire face aux appétits des richissimes collectionneurs américains. Quelques jours avant la vente, Charles Peccatte lance un ultime appel aux grosses fortunes de Saint-Dié et des Vosges : « En une région d'industries et de fortunes considérables, un acte décisif ne se manifestera-t-il pas pour assurer à notre ville, à notre coin de France, la possession de ce petit livre merveilleux : la *Cosmographiæ Introductio*, véritable charte de Baptême de l'Amérique. […] Tant de fortunes nées de la guerre, ne prouveront-elles pas l'utilité patriotique de leur existence, en une circonstance unique, une de ces occasions inespérées qui ne se représentent plus. […] L'opinion publique ne comprendrait pas leur abstention, ne pardonnerait pas leur indifférence[74]. » La veille de la vente, il apprend par son trésorier, Auguste Grélot, que François Gérardin veut se rendre à Paris et tenter d'acquérir l'ouvrage pour en faire don à la ville de Saint-Dié. Le 26 novembre 1924, le jeune homme retrouve le peintre Charles

[71] Musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges, section consacrée à Jules Ferry.
[72] *Le Télégramme des Vosges*, 14 novembre 1924, p. 3.
[73] *Le Lorrain*, 3 décembre 1924, p. 3.
[74] *Le Télégramme des Vosges*, 22 novembre 1924, p. 2-3.

Peccatte ainsi que Charles Sadoul à l'Hôtel Drouot. L'expert-vendeur leur exprime ses doutes sur la possibilité de conserver l'ouvrage en Lorraine, dans la mesure où un acheteur américain est présent dans la salle, bien décidé à faire une offre. Après la vente de plusieurs ouvrages, la mise sous le marteau débute à 16h45 pour le volume tant convoité. La mise à prix est fixée à 6500 francs avant de connaître des surenchérissements par tranches de mille francs. C'est finalement François Gérardin qui remporte la vente, pour la somme de 28 000 francs, auxquels s'ajoutent des frais de 19,5 %. Sitôt le livre acquis, le jeune homme proclame : « Pour le musée de Saint-Dié[75] ».

Le jour même, Charles Peccatte exprime dans une lettre son souhait de voir voter une loi permettant d'interdire « l'exportation du cerveau de la vieille France ». Quant à René Jacquet, il félicite le jeune mécène d'avoir « arraché aux convoitises de l'étranger » ce volume, qui va maintenant pouvoir reposer à l'endroit même où il avait été imprimé plus de quatre siècles auparavant[76]. La presse régionale souligne également ce problème : « Quand on pense qu'un seul volume s'est vendu 28 000 francs, et que la ville de Saint-Dié a réussi à s'en rendre acquéreur, malgré les dollars américains[77]. » Grâce au geste de M. Gérardin, il a été possible de « prouver à son concurrent, le surenchérisseur américain, qu'il était encore heureusement en France des Mécènes, capables de conserver à leur petite patrie, les joyaux d'art inestimables de la civilisation latine[78] ». Ces réflexions trahissent sans nul doute un antiaméricanisme latent. Les représentations de l'époque concernant les « Américains » sont encore très empreintes de la caricature du richissime Yankee, rustre et n'entendant rien à la culture ; celui-ci ne s'intéresserait aux livres anciens et aux œuvres d'art qu'en tant qu'investissement spéculatif. Par son comportement d'achat tous azimuts, il contribuerait à appauvrir l'Europe de ses trésors au profit de collections privées américaines, auxquelles le grand public n'aurait pas accès[79]. Cela suscite l'aigreur de certains auteurs, comme Georges Moreau en 1906, qui estime que « les Américains sont foncièrement ignorants. Ils ignorent l'antiquité et exècrent les arts. Cela ne

[75] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 296. JACQUET René, « La *Cosmographiæ Introductio* revient à Saint-Dié », in *BSPV*, n° 41, 1925, p. 65-68. Voir aussi la presse lorraine : *Le Lorrain*, 27 novembre et 3 décembre 1924 ; *L'Express de l'Est et des Vosges*, 27 novembre, 4 et 10 décembre 1924 et 1er mai 1925 ; *Le Télégramme des Vosges*, 7 décembre 1924, p. 2. La presse des États-Unis a également relaté cet événement : *The Paris Times*, 25 novembre 1924, p. 2 ; *The Oakland Tribune*, 7 décembre 1924, p. 28 ; *The San Antonio Express*, 8 décembre 1924, p. 10 ; *The Salamanca Republican Press*, 22 janvier 1925, p. 5.
[76] R. Jacquet, « La *Cosmographiæ Introductio* revient à Saint-Dié », art cit.
[77] *Le Lorrain*, 3 décembre 1924, p. 3.
[78] *L'Express de l'Est et des Vosges*, 1er mai 1925, p. 3.
[79] P. Roger, *L'ennemi américain*, *op. cit.*, p. 544-545.

les empêche pas d'aller en Égypte, en Grèce, en Italie… et de confier à des intermédiaires ad hoc le soin de leur former des galeries[80] ».

Dès son retour de Paris, François Gérardin remet solennellement son acquisition au maire de Saint-Dié, Louis Burlin. Celui-ci le fait installer à la bibliothèque municipale, où il trônera désormais à la place d'honneur aux côtés du Graduel de chœur, manuscrit réalisé à peu près à la même époque dans l'entourage des chanoines de Saint-Dié. La Société philomatique vosgienne, qui gère le musée et la bibliothèque, est désormais la gardienne de ce trésor qui fait la fierté de la ville.

Quelques articles faisant référence à cette vente ont été repérés dans la presse étatsunienne. L'*Oakland Tribune* écrit ainsi que « l'historique "acte de baptême" de l'Amérique vient d'être acheté par une petite ville dans les montagnes des Vosges, Saint-Dié, qui est en passe d'être considérée comme une Mecque pour les Américains ». Comme souvent, les faits subissent quelques distorsions en traversant l'Atlantique et François Gérardin se transforme en « M. Ghardin, un libraire de Saint-Dié[81] ». On apprend que la somme déboursée par l'acquéreur correspond à 1506 dollars et que « le volume sera conservé précieusement dans la petite ville comme un souvenir de l'époque où un groupe de brillants érudits répandait au loin sa renommée[82] ».

Depuis lors, tout hôte de marque honorant Saint-Dié de sa présence se voit invité à admirer ses deux joyaux d'encre et de papier. C'est ainsi que le 5 juin 1939, l'archevêque du Québec, monseigneur Villeneuve (1883-1947) se rend à Saint-Dié juste après avoir représenté le pape aux célébrations en l'honneur de Jeanne d'Arc à Domrémy. Le maire Léon Jacquerez lui présente naturellement la plaquette de 1507, lui mettant l'exemplaire entre les mains afin qu'il puisse mieux l'admirer. Or, le prélat a cru qu'il s'agissait d'un cadeau et a commencé à tourner les talons d'un pas alerte, le volume sous le bras. Le maire et le conservateur du musée, Charles Peccatte eurent alors toutes les peines du monde pour lui expliquer qu'il s'agissait d'un malentendu, sans déclencher d'incident diplomatique[83].

À l'heure où ces lignes sont écrites, le Graduel et la *Cosmographiæ Introductio* ont quitté la salle du Trésor de l'ancienne médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges (elle-même héritière de la bibliothèque de la rue d'Hellieule fermée en 1966) et ont rejoint leur nouveau

[80] PORTES Jacques, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 371.
[81] *The Oakland Tribune*, 7 décembre 1924, p. 28.
[82] *The San Antonio Express*, 8 décembre 1924, p. 10.
[83] RONSIN Albert, « Charles Peccatte, le peintre dans la cité », in *BSPV*, nº 66, 1963, p. 78.

site d'exposition à la Boussole, inaugurée le 7 avril 2023 après cinq années de travaux[84]. Nul doute que ces témoins des travaux du « Gymnase vosgien » y trouveront un nouvel écrin digne d'eux.

L'entre-deux-guerres a également vu naître à Saint-Dié un troisième lieu de mémoire en lien avec d'une part, le « baptême de l'Amérique » et d'autre part avec la fraternité d'armes franco-étatsunienne pendant la Grande Guerre. Il s'agit du monument aux Morts inauguré en 1928.

3- Le monument aux Morts de la ville de Saint-Dié



Figure 2 Le monument aux Morts de la Grande Guerre à Saint-Dié, Charles Desvergnes, 1928[85].

Le 26 août 1928 est inauguré le monument aux Morts de la Grande Guerre à Saint-Dié (figure 2 ci-contre). Cette œuvre grandiose a pu être payée grâce à la générosité des Déodatiennes et des Déodatiens qui ont largement participé à la souscription. La maquette du monument est visible dès 1922 dans la vitrine d'un magasin de la rue Thiers[86]. Georges Baumont, professeur de lettres classiques au lycée de la ville, ancien Poilu et président des médaillés militaires de Saint-Dié, le présente en ces termes pour une revue québécoise : « Le monument que la ville de Saint-Dié vient d'élever à ses morts n'est pas seulement un superbe morceau de sculpture : c'est l'histoire de la cité écrite en bronze et, du fond des âges, le passé ressuscitant pour glorifier le présent. Vers le Poilu solidement campé dans l'assurance de son triomphe, monte, sous le vol ardent d'une Victoire, une théorie de personnages : Déodat en prières, un Gaulois tenant une palme, le général Haxo brandissant son épée, qui apportent au héros l'hommage des siècles passés dont il sauva l'héritage. Plus bas, précédant un convoi de munitions et de vivres, de vigoureux *boys*, chemise molle, visages aux méplats énergiques sous le casque large, marche devant la bannière étoilée. L'Amérique, couronné de plumes, les amène

[84] https://www.vosgesmatin.fr/culture-loisirs/2023/04/08/saint-die-la-boussole-etonne-les-visiteurs-pour-son-premier-jour-d-ouverture
[85] BOUILLON Jacques et PETZOLD Michel, *Mémoire figée, mémoire vivante. Les monuments aux morts*, Charenton-le-Pont, Citédis, 1999, p. 150.
[86] *Regards*, n° 170, avril 1987, p. 4.

à la ville de Saint-Dié, qui ouvre les bras dans un geste d'accueil reconnaissant. Cette dernière scène qui d'abord semble s'inspirer d'un patriotisme local un peu étroit et naïf, prend sa véritable signification si l'on songe que, pour les fils d'Amérique qui combattirent sur le front des Vosges, Saint-Dié n'était pas une ville "quelque part en France", mais un lieu d'élection, celui-même (*sic*) où leur pays avait reçu ses lettres de noblesse, où il avait été baptisé. C'est à Saint-Dié, en effet, que fut créé et, pour la première fois, imprimé le nom d'Amérique pour désigner le Nouveau-Monde. […] Le geste symbolique de l'Amérique perpétue, sur le monument de Saint-Dié, le souvenir de cette filiation spirituelle[87]. »

Le choix symbolique audacieux pour ce monument ne laisse pas l'opinion indifférente. Le journaliste V. Lalevée est plutôt séduit : « Pouvaient-ils se douter, les humbles savants du "Gymnase vosgien" qu'un jour on verrait passer, sous les fenêtres de leur vieille imprimerie, les soldats de la libre Amérique accourus pour défendre leur marraine et cimentant de leur sang les liens qui les unissent à nos Vosges et à la France ?... Leur esprit si clair eût-il osé prévoir, en ses spéculations les plus aventurées, qu'un jour encore ces mêmes soldats, coulés dans le bronze éternel, apparaîtraient défilant sur le socle du monument élevé par leur ville à ses enfants tombés dans la guerre des peuples, pour rappeler aux générations futures le destin de leur modeste et sublime entreprise[88] ? »

La municipalité de Saint-Dié a donc choisi de ne pas se doter d'un monument standardisé, comme l'ont fait des milliers de communes à travers la France lors de la phase de « dévotion commémorative » des années 1920[89]. Au contraire, elle a pris le parti de célébrer avec un certain faste ses héros morts pour la Patrie, tout autant que l'intervention de l'Amérique au secours de sa vieille « marraine ». Elle a choisi pour cela de s'adresser au sculpteur Charles Desvergnes, Grand-Prix de Rome. Il semblerait que ce monument lui a donné tant de difficultés qu'il en est mort avant de pouvoir en savourer l'inauguration[90].

[87] BAUMONT Georges, « Saint-Dié, marraine de l'Amérique. Sur le monument aux morts de Saint-Dié », in *Nova Francia, organe de la société d'histoire du Canada*, nº 2, vol. 3, 24 décembre 1927, p. 68-69.
[88] *La Gazette vosgienne*, 1930. Le jour n'est pas précisé sur la coupure que nous avons pu consulter.
[89] BECKER Annette, « Monuments aux morts » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 544-546.
[90] *La Croix*, 11-12 mars 1928, p. 2



Figure 3 Le monument aux Volontaires américains de la Grande Guerre, square Jefferson, place des États-Unis, Paris, 1923.

Le monument déodatien s'inspire d'autres réalisations françaises à la gloire de l'amitié franco-étatsunienne. Il suffit d'observer le monument conçu par Jean Boucher à la gloire des Volontaires américains, inauguré le 4 juillet 1923 dans le square Jefferson, place des États-Unis dans le 16e arrondissement de Paris pour s'en rendre compte (figure 3, ci-contre). Contre le socle en marbre, un groupe statuaire représente un Poilu serrant la main d'un volontaire américain. Une Victoire, qui déploie ses ailes comme pour protéger les deux soldats, est sculptée en haut-relief. Au sommet du socle, un autre volontaire, en bronze celui-ci, salue avec enthousiasme. Il est représenté avec les traits du poète Alan Seeger, qui s'était engagé en 1914 aux côtés de la France avant de tomber au combat lors de la bataille de la Somme le 4 juillet 1916. À l'arrière du monument est inscrit le nom des volontaires morts au combat[91].

La municipalité de Saint-Dié s'est sans doute également inspirée de l'initiative de la ville de Chaumont, à travers son monument à la gloire de l'amitié franco-américaine, inauguré en juin 1923. La réalisation du monument a été confiée à l'artiste marseillais Constant Roux, Grand-Prix de Rome comme Charles Desvergnes. Le monument représente une allégorie de la France serrant un Poilu dans ses bras pour le protéger telle une mère, tout en serrant la main d'un *Sammy*. La scène se passe donc au moment où les soldats étatsuniens arrivent pour prêter main-forte à la France. Cette scène ressemble grandement à ce qui va se faire à Saint-Dié cinq ans plus tard (figure 4, ci-dessous). Il existe en revanche une différence importante : à Chaumont, ce monument est distinct du monument aux Morts, ce dernier étant inauguré en 1924[92]. À Saint-Dié, en revanche, une synthèse est réalisée entre le monument aux Morts et celui en l'honneur de l'amitié avec les États-Unis, ce qui indique à quel point cette proximité est revendiquée comme faisant partie de l'identité de la ville.

[91] BECKER Annette, *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1988, p. 134.
[92] MOURIN Samuel, « La ville de Chaumont reconnaissante envers l'Amérique. Monument à l'amitié franco-américaine (1923) », in *Annales de l'Est*, no 2, Monuments aux morts : le sacrifice en souvenir (1870-nos jours), 2018, p. 89-108.





Figure 4 Comparaison entre le monument à l'amitié franco-américaine de Chaumont (1923) et le monument aux Morts de Saint-Dié (1928), détails. Le cliché du monument de Chaumont a été pris en 1973 ; celui de Saint-Dié en 1938[93].



Figure 5 L'inauguration du monument aux Morts de la ville de Saint-Dié, 26 août 1928. BAUMONT *Georges,* Saint-Dié, terre brûlée, *Paris, Le Livre d'histoire, « Des faits et des hommes », 2006 [1946], p. 28.*

Le monument de Saint-Dié est inauguré dans un contexte de détente des relations internationales, à la veille de la signature à Paris du pacte Briand/Kellogg. Il est ainsi très étonnant que la municipalité de Saint-Dié n'ait pas profité de cet événement considérable, fruit d'une collaboration entre le ministre des Affaires étrangères de la France et le secrétaire d'État des États-Unis, pour l'intégrer d'une quelconque manière dans la cérémonie d'inauguration de ce monument. La presse locale et nationale ne mentionnent la présence d'aucun ressortissant étatsunien à Saint-Dié. Sur la photographie prise au moment de l'inauguration (figure 5, ci-dessus), aucun drapeau des États-Unis n'est visible ; la cérémonie est seulement consacrée aux Français tombés au champ d'Honneur. Nous n'avons d'ailleurs trouvé aucune trace du récit de cette inauguration dans la presse publiée aux États-Unis à cette période. L'ambassadeur Myron T. Herrick a décliné l'invitation du maire Louis Burlin, ce qui se comprend aisément en de telles

[93] CLÉVENOT Élisabeth, « La ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique », in *L'Illustration*, 29 octobre 1938.

circonstances internationales[94]. La principale personnalité de stature nationale présente à l'inauguration du monument de Saint-Dié est Louis Barthou, ministre de la Justice[95]. Il remplace le président du Conseil, le Lorrain Raymond Poincaré qui s'est excusé d'être retenu à Paris pour la signature du pacte Briand/Kellogg, « événement dont il est difficile de prévoir les conséquences, mais auquel aucun Français ne peut rester indifférent[96] ».

L'inauguration de ce monument aux Morts de Saint-Dié a donc révélé une sorte de paradoxe ; alors que l'œuvre en elle-même célèbre sans ambiguïté l'amitié avec l'Amérique, son inauguration ne fait pas la moindre place à la « filleule ». Cette attitude peu lisible de la part des autorités déodatiennes est représentative des relations internationales très fluctuantes entre la France et les États-Unis au cours de l'entre-deux-guerres. En se penchant sur la manière dont les ressortissants de ce dernier pays évoquent le « baptême de l'Amérique » au cours de cette période, on ne peut que constater une nouvelle fois l'existence d'une forte asymétrie mémorielle.

C) Un intérêt mitigé de la part des Étatsuniens

Encore une fois, cette asymétrie ne signifie pas pour autant qu'il y ait une absence totale de mémoire de la dénomination de l'Amérique aux États-Unis ; mais cette mémoire ne revêt ni les mêmes formes, ni la même intensité qu'aux bords de la Meurthe.

C'est notamment à Heinrich Charles que l'on doit une nouvelle fois l'entretien de cette mémoire de l'autre côté de l'Atlantique. En 1918, il publie un scénario consacré à l'origine du nom de l'Amérique ; il le destine à la réalisation d'un film à visée pédagogique pour les écoliers étatsuniens. Il y reprend l'essentiel du contenu de ses précédents ouvrages publiés sur la question et présente Saint-Dié, « une ville dans les montagnes vosgiennes à la frontière entre l'Allemagne et la France qui est liée de près aussi bien avec la découverte qu'avec la dénomination de l'Amérique[97] ». Il reprend l'idée parfaitement inexacte selon laquelle Pierre d'Ailly y aurait composé son ouvrage majeur : « Le chapitre des chanoines élit le cardinal d'Ailly en l'an 1414. Trouvant dans les cloîtres ombragés et sereins des églises de Saint-Dié le nécessaire repos et la tranquillité d'esprit après son dur labeur [au concile de Constance], le

[94] *Le Temps*, 27 août 1928, p. 4.
[95] *Le Petit Journal*, 26 août 1928, p. 2 ; *Le Petit Parisien*, 26 août 1928, p. 2 ; *L'Intransigeant*, 27 août 1928, p. 3 ; *Le Temps*, 27 août 1928 ; *L'Express de l'Est et des Vosges*, 27 août 1928, p. 1-2.
[96] *L'Excelsior*, 27 août 1928, p. 2.
[97] CHARLES Heinrich, *The Beauty and glory of the name America. The American Epic. Argument, Narrative and Scenario for an Educational and Entertaining Motion Picture Play, Pageant and Panorama*, New York, Charles Publication co., 1918, p. 52.

cardinal d'Ailly y composa son fameux Imago Mundi[98]. » Pour montrer à quel point les coïncidences sont nombreuses dans l'histoire de la découverte et de la dénomination du Nouveau Monde, H. Charles écrit que Christophe Colomb a été pendant un temps au service du « Bon roi René », grand-père de René II de Lorraine, « mécène de la société d'édition littéraire chargée de nommer le Nouveau Monde et de mettre pour la première fois le nom d'Amérique sur une carte[99] ». Heinrich Charles ne manque pas de rappeler qu'il est l'auteur ayant établi pour la première fois que Mathias Ringmann était le véritable inventeur du nom de l'Amérique. Il rappelle également qu'il est à l'origine des fêtes franco-américaines qui se sont tenues à Saint-Dié en 1911[100]. Dans un ouvrage publié en 1922, toujours à New York mais cette fois en langue allemande, H. Charles regrette que ces fêtes n'aient attiré aucun étatsunien, à l'exception de l'ambassadeur Robert Bacon[101].

Si Heinrich Charles est conscient du faible intérêt de ses compatriotes pour le sujet des origines du nom de l'Amérique, il ne perd pas espoir de parvenir à les y intéresser davantage. Le 18 mai 1926, il écrit à l'ensemble des sénateurs et des membres des commissions pour l'éducation du pays dans le but d'obtenir son audition. Il entend ainsi rétablir officiellement la « vérité » au sujet des circonstances historiques de la dénomination de l'Amérique, « si le Congrès lui laisse sa chance ». Manifestement, celui-ci ne semble pas avoir donné de réponse positive à H. Charles, dans la mesure où « le travail du Congrès est de légiférer et on ne voit pas comment cette législation fera du bien à Vespucci ou à qui que ce soit d'autre[102] ».

En parallèle aux initiatives de M. Charles, la presse étatsunienne relate ponctuellement l'histoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié[103]. Manifestement mal renseignée, il lui arrive de signaler la présence régulière dans cette petite ville de nombreux touristes venus de

[98] *Ibid.*, p. 53.
[99] *Ibid.*, p. 55-56.
[100] *Ibid.*, p. 65-66.
[101] CHARLES Heinrich, *Der Deutsche ursprung des namens Amerika*, New York, Charles Publications company, 1922, p. 197-199.
[102] *The Altoona Mirror*, 13 mai 1926, p. 7 ; *The Brownwood Bulletin*, 18 mai 1926, p. 8.
[103] *The New York Times*, 18 août 1919, p. 5 ; *The Wichita Daily Times*, 18 mars 1921, p. 10 ; *The Quanah Tribune Chief*, 24 mars 1921, p. 6 ; *The Margaretville Catskill Mountain News*, 12 janvier 1923, p. 10 ; *The Quincy Whig Journal*, 22 janvier 1923, p. 6 ; *The Van Nuys News*, 9 février 1923, p. 6 ; *The Middletown Orange County Times Press*, 23 février 1923, p. 6 ; *The Indiana Weekly Messenger*, 23 octobre 1924, p. 8 ; *The Corsicana Semi Weekly Light*, 24 juillet 1925, p. 2 ; *The Olean Times*, 22 avril 1926, p. 16 ; *The Chester Times*, 24 avril 1926, p. 6 ; *The Murphysboro Daily Independent*, 24 avril 1926, p. 5 ; *The Amarillo Sunday News Globe*, 24 avril 1926, p. 5 ; *The Dixon Evening Telegraph*, 24 avril 1926, p. 4 ; *The Quincy Daily Herald*, 26 avril 1926, p. 6 ; *The Indiana Weekly Messenger*, 19 décembre 1929, p. 7 ; *The Oakland Tribune*, 28 avril 1931, p. 31 ; *The Fitchburg Sentinel*, 11 octobre 1933, p. 4 ; *The Granbury News*, 27 septembre 1935, p. 6 ; *The Alton Evening Telegraph*, 16 février 1938, p. 4 ; *The Stamford American*, 22 avril 1938, p. 2 ; *The Uniontown Morning Herald*, 25 avril 1938, p. 11 ; *The Brownsville Herald*, 18 janvier 1939, p. 4 ; *The Carbondale Free Press*, 29 juillet 1939, p. 6, etc. On peut remarquer qu'un certain nombre de ces articles sont soit publiés autour du 25 avril, date anniversaire de la première édition de la *Cosmographiæ Introductio* en 1507, soit autour du 12 octobre, jour anniversaire du premier pas de Colomb dans les Caraïbes.

tout le continent américain[104]. Même si cette affirmation est très exagérée, il n'en demeure pas moins que des Américains font effectivement le détour par Saint-Dié au cours de l'entre-deux-guerres. Gaylord O. Marsh, Consul général des États-Unis à Strasbourg, publie ainsi un article intitulé *The Godmother of America*[105] après avoir visité Saint-Dié et pris ses propres clichés[106]. Cet intérêt fait la fierté des Déodatiennes et des Déodatiens qui ont entendu parler de cet article, voire pu le lire : « Alors que, dans notre ville même, il semble que tout ne soit pas fait pour attirer les touristes chez nous qui possédons un des coins de France les plus intéressants pour ses sites et pour ses trésors du passé, il est agréable de constater que les étrangers qui nous connaissent ont su apprécier nos beautés naturelles et qu'ils l'ont fait savoir autour d'eux. […] En remerciant M. le consul Gaylord Marsch (*sic*) de son article […], nous formons le vœu que beaucoup de ses compatriotes répondent à son invitation et viennent rendre visite à la "marraine" de l'Amérique. D'avance, nous croyons pouvoir dire que les filleuls seront les très bienvenus et les très bien reçus[107]. »

D'autres articles mentionnent l'existence dans cette ville de la maison où le nom de l'Amérique aurait été imprimé pour la première fois[108]. Un journal de l'Utah écrit que « Saint-Dié est la seule ville au monde qui célèbre chaque année un festival connu sous le nom de "jour du baptême de l'Amérique" (*America's Nameday*)[109] ». D'autres encore relatent cette histoire avec un ton très sarcastique : « […] à l'instigation d'un Teuton casanier, un Latin pas spécialement distingué obtint l'honneur et le crédit qui appartenaient à un homme infiniment plus grand[110] ».

Toutefois, les articles de presse consacrés à l'histoire de la première dénomination de l'Amérique sont loin de faire systématiquement référence à Saint-Dié. Certains ne mentionnent aucun lieu précis[111], tandis que d'autres se trompent de lieu. Ainsi, un article destiné à la

[104] *The Bristol Bucks County Gazette*, 17 janvier 1919, p. 4 ; *The Monmouth Daily Atlas*, 23 janvier 1919, p. 8 ; *The Kingston Daily Freeman*, 4 février 1919, p. 5 ; *The Rockdale Reporter and Messenger*, 29 mai 1919, p. 8.
[105] MARSH O. Gaylord, « The Godmother of America », in *The American Foreign Service Journal*, n° 12, IX, décembre 1932, p. 456-457.
[106] *L'Express de l'Est et des Vosges*, 10 janvier 1933, p. 3 ; *Le Lorrain*, 23 janvier 1933, p. 5.
[107] *Le Télégramme des Vosges*, 10 janvier 1933, p. 3.
[108] *The Alton Evening Telegraph*, 16 décembre 1920, p. 11 ; *The Seymour Baylor County Banner*, 1er décembre 1921, p. 5 ; *The Sainte Anne Record*, 9 mars 1922, p. 6 ; *The Boston Daily Globe*, 31 mars 1922, p. 24.
[109] *The Salt Lake Tribune*, 25 décembre 1932, p. 31.
[110] *The Oakland Tribune*, 28 mars 1926, p. 51.
[111] *The Boston Post*, 26 juin 1919, p. 18 ; *The Chester Times*, 28 août 1919, p. 6 ; *The Quincy Whig*, 30 août 1919, p. 6 ; *The Boston Sunday Globe*, 2 janvier 1921, p. 56 ; *The Boston Sunday Post*, 12 novembre 1922, p. 55, *The Rochester Catholic Journal*, 5 août 1927, p. 19 ; *The Kingston Daily Freeman*, 19 août 1927, p. 4 ; *The Brainerd Daily Dispatch*, 24 août 1927, p. 11, *The Freeburg Tribune*, 27 juillet 1928, p. 5, *The Bakersfield Californian*, 2 août 1928, p. 16 ; *The Placerville Mountain Democrat*, 15 février 1929, p. 5 ; *The Amarillo Sunday News Globe*, 15 novembre 1931, p. 5 ; *Oil City Derrick*, 9 mars 1932, p. 13 ; *The Monessen Daily Independent*, 19 juin 1933, p. 6 ; *The Berkeley Daily Gazette*, 8 janvier 1934, p. 5 ; *The Cape Vincent Eagle*, 15 février 1934, p. 9 ; *The Middletown Times Herald*, 27 octobre 1934, p. 10 ; *The Indiana Progress*, 2 janvier 1935, p. 5 ; *The Los Angeles*

jeunesse dans les colonnes du *Boston Sunday Post* écrit que Waldseemüller a « décidé de publier sa découverte, faite dans sa drôle de petite étude de Nuremberg[112] ». Un autre article parle quant à lui de « Saint Deodat, une petite ville allemande dans les montagnes vosgiennes[113] ». Plusieurs chroniques touristiques consacrées à la ville de Fribourg insistent sur le fait qu'il s'agit du lieu dont est originaire Martin Waldseemüller, ce qui peut entretenir la confusion sur le lieu où le nom de l'Amérique a été inventé[114].

D'autres encore préfèrent insister sur l'étymologie du nom de l'Amérique : si celui-ci a été forgé à partir du prénom Amerigo, ce dernier dériverait lui-même d'Emeric, un saint hongrois (vers 1007-1031)[115]. Cette thèse, considérant que le nom de l'Amérique serait donc d'origine hongroise, avait été soutenue par des linguistes magyars tels que János Karácsonyi, et avait connu un certain succès à partir de 1910. Les autorités hongroises avaient par la suite cherché à plusieurs reprises à faire d'Emeric le « patron des Américains ». En dépit du caractère extrêmement hasardeux de cette théorie, la presse étatsunienne s'en fait assez fréquemment l'écho au cours de l'entre-deux-guerres[116]. C'est surtout la presse catholique qui s'empare de ce sujet, afin d'insister sur les supposées origines catholiques du nom de l'Amérique. Elle part du postulat que Martin Waldseemüller aurait sciemment choisi de « baptiser » le Nouveau Monde en l'honneur de saint Emeric, et non de Vespucci ; dans le cas contraire, il lui aurait donné le nom de « *Vespucia*[117] ». À Kerrville, au Texas, le père Kemper publie régulièrement des articles destinés à entretenir cette théorie dans la presse locale[118].

Daily Trojan, 17 janvier 1935, p. 2 ; *The San Antonio Express*, 3 octobre 1935, p. 7 ; *The Bradford Era*, 15 septembre 1936, p. 7 ; *The Pittsfield Berkshire Evening Eagle*, 6 mars 1937, p. 12 ; *The Lowell Sun*, 17 septembre 1937, p. 13 ; *The Middletown Times Herald*, 28 décembre 1937, p. 11 ; *The Corpus Christi Times*, 4 mars 1938, p. 24, etc.

[112] *The Boston Sunday Post*, 10 août 1922, p. 11.

[113] *The Berkeley Daily Gazette*, 22 octobre 1926, p. 3 ; *The Moorhead Daily News*, p. 4 ; *The San Mateo Times*, 23 octobre 1926, p. 11.

[114] *The Bellville Time*, 2 février 1934, p. 7 ; *The Shafter Progress*, 9 février 1934, p. 3 ; *The Anson Western Enterprise*, 16 janvier 1936, p. 21 ; *The Cape Vincent Eagle*, 16 janvier 1936, p. 3 ; *The Shafter Progress*, 17 janvier 1936, p. 2 ; *The Shiner Gazette*, 27 février 1936, p. 7, etc.

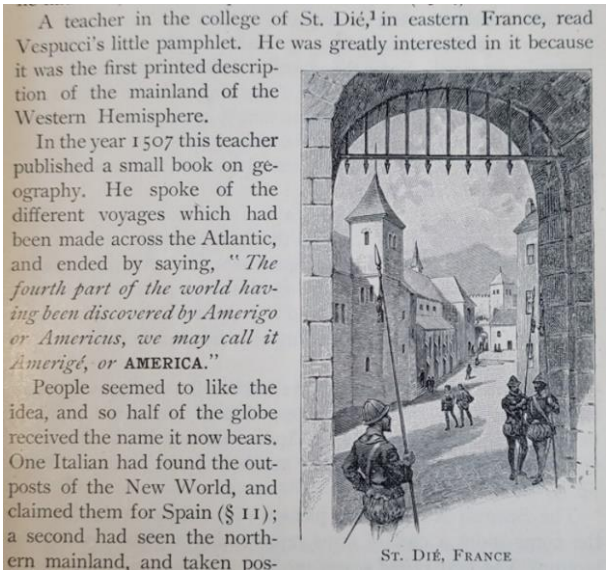
[115] Emeric (futur saint Emeric) était le fils de saint Stephen, premier roi chrétien de Hongrie et filleul de l'empereur germanique Henri II. Saint Stephen avait converti son royaume de Hongrie au christianisme et avait épousé une princesse allemande, Gisèle, nièce de l'empereur Henri II. Le prince Emeric, qui a toujours été très pieux et chaste, est mort dans un accident de chasse à l'âge de 23 ans et a été canonisé en même temps que son père en 1083. Il est le seul saint portant ce nom et est fêté le 4 novembre selon le martyrologe romain. Voir Z.J. Farkas, « The Challenge of the Name America », art cit. Ici, p. 18.

[116] *The Boston Sunday Post*, 12 janvier 1919, p. 42.

[117] *The Pittsburgh Catholic*, 11 janvier 1923, p. 2 et 9 août 1923, p. 3.

[118] *The Kerrville Mountain Sun*, 12 juillet 1934, p. 7 ; 18 juillet 1935, p. 5 ; 9 juillet 1936, p. 5 ; *The Kerrville Daily Times*, 9 juillet 1935, p. 14 ; *The Kerrville Mountain Sun*, 14 octobre 1937, p. 7 ; *The Kerrville Daily Times*, 14 octobre 1937, p. 19 ; 14 juillet 1938, p. 16 ; *The Kerrville Mountain Sun*, 2 avril 1942, p. 10 ; *The Kerrville Daily Times*, 2 avril 1942, p. 18 ; 16 juillet 1942, p. 7 ; *The Kerrville Mountain Sun*, 16 juillet 1942, p. 4, etc.

Au début de l'année 1937, une levée de fonds a lieu aux États-Unis pour acquérir les « fonts baptismaux de l'Amérique », maison où les cartographes de Saint-Dié ont donné son nom au Nouveau Monde. Il semble toutefois exister une confusion dans l'esprit des initiateurs de ce projet, dans la mesure où c'est la maison du chanoine Jean Basin qu'ils envisagent d'acquérir, afin d'en faire un lieu de pèlerinage pour les Étatsuniens de passage en France[119]. Or, si Jean Basin a bien été associé à l'équipe du « Gymnase vosgien », notamment en traduisant en latin la lettre des quatre voyages de Vespucci, aucun historien n'a jamais évoqué le fait que l'imprimerie de Vautrin Lud se soit trouvée dans sa maison à tourelle, située à l'angle de la rue Cachée et de la rue des Jointures[120].


A teacher in the college of St. Dié, in eastern France, read Vespucci's little pamphlet. He was greatly interested in it because it was the first printed description of the mainland of the Western Hemisphere.

In the year 1507 this teacher published a small book on geography. He spoke of the different voyages which had been made across the Atlantic, and ended by saying, "*The fourth part of the world having been discovered by Amerigo or Americus, we may call it Amerigé, or* AMERICA."

People seemed to like the idea, and so half of the globe received the name it now bears. One Italian had found the outposts of the New World, and claimed them for Spain (§ 11); a second had seen the northern mainland, and taken pos-

ST. DIÉ, FRANCE

Figure 6 Un extrait de manuel scolaire d'histoire étatsunien. MONTGOMERY D.H., The Leading Facts of American History, Boston, Ginn & Company, 1920 [1890], p. 16-19.

Si la presse étatsunienne nous permet d'esquisser une mémoire du « baptême de l'Amérique » qui diffère de la vision que peuvent en avoir les Déodatiennes et les Déodatiens, on peut se demander à présent quelles représentations de cette mémoire sont proposées aux écoliers par les manuels scolaires édités aux États-Unis. Nous n'avons pu consulter que cinq manuels couvrant la période de l'entre-deux-guerres ; un seul d'entre eux fait référence à la ville de Saint-Dié et propose une représentation iconographique très anachronique de cette ville (figure 6, ci-dessus). On suppose que l'éditeur a demandé à l'illustrateur de représenter Saint-Dié en 1507. On peut donc admirer l'une des portes d'accès permettant de franchir les fortifications de la ville, garnie d'une herse et surveillée par trois gardes vêtus comme des piquiers anglais de l'époque élisabéthaine… Aucun de ces manuels ne fait mention de l'expression de « marraine » (*godmother*), tandis que la traduction la plus fréquemment utilisée pour désigner la dénomination de l'Amérique en 1507 est « *the naming of America* ». Les expressions « *christening of America* » ou « *America was christened* » ne sont jamais utilisées. Ainsi, les expressions en vigueur à Saint-Dié ne se sont toujours pas

[119] *The Arcadia Tribune*, 18 janvier 1937, p. 1 et p. 3 ; *The Corona Daily Independent*, 21 janvier 1937, p. 2 ; *The Uniontown Morning Herald*, 22 janvier 1937, p. 8, etc. Nous avons ainsi recensé 22 articles mentionnant ce projet d'achat de la maison de Jean Basin entre le 18 janvier et le 3 novembre 1937, signe d'un certain engouement aux États-Unis, même si ce projet n'a pas abouti.
[120] *La Lorraine artiste*, 5 juillet 1891, p. 428-430.

acclimatées aux manuels scolaires étatsuniens. Tout en ayant conscience de la faiblesse du panel utilisé pour cette période de l'entre-deux-guerres, nous avons néanmoins un indice d'une forme de rejet d'un transfert culturel. La greffe ne prend pas, du moins pas encore. Nous tenterons de déterminer si les choses prennent une autre tournure dans la période suivante.

On aura ainsi pu observer, dans les lignes qui précèdent, de nouvelles manifestations de l'asymétrie concernant la mémoire de la dénomination de l'Amérique entre la Lorraine et les États-Unis au cours de l'entre-deux-guerres. Au-delà de la mise en valeur de lieux de mémoire déjà évoqués à Saint-Dié, il convient à présent de mettre en lumière les initiatives lancées au cours de cette période pour tenter de mettre en place de nouvelles preuves de l'amitié entre la « marraine » et sa « filleule ».

D) Des initiatives pour renouer les liens

1- Des rapports fluctuants qui traduisent l'évolution des relations franco-étatsuniennes

Une des manifestations les plus facilement mesurables de la sympathie à l'égard des États-Unis prend la forme de fêtes, organisées si possible à des dates qui coïncident avec un événement en lien avec l'histoire de ce pays. Le 30 mai 1921, Saint-Dié célèbre le *Memorial Day*. 1 500 enfants de la ville vont fleurir les tombes des 28 combattants étatsuniens de la Grande Guerre morts au combat dans le secteur[121]. Le 13 octobre 1922, elle commémore la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb[122]. Le 4 juillet 1923, c'est naturellement l'*Independence Day* qui est célébré dans la ville vosgienne[123]. Le 4 juillet 1926, on y célèbre cette fois le cent cinquantième anniversaire de l'Indépendance des États-Unis[124]. À chacune de ces célébrations, Saint-Dié se retrouve pavoisée et décorée, tandis qu'une cérémonie a généralement lieu devant la « Maison de l'Amérique ». La presse étatsunienne en profite pour rappeler que cette « petite ville des montagnes vosgiennes en Lorraine […] revendique fièrement le fait d'être la "marraine" (*godmother*) de l'Amérique[125] ». Pour les Américains, c'est donc Saint-Dié qui s'autoproclame ainsi : il ne s'agit pas d'un fait objectivement établi.

Un autre moyen de manifester un attachement réciproque entre la Lorraine et les États-Unis consiste à inviter des ressortissants à effectuer une visite sur place. En 1920, des fêtes franco-américaines doivent avoir lieu à Metz à l'occasion de l'inauguration de la statue de La

[121] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 291.
[122] *Le Lorrain*, 13 octobre 1922, p. 3 ; *Le Midi Socialiste*, 14 octobre 1922, p. 4.
[123] *La Croix*, 6 juillet 1923, p. 5.
[124] *Le Radical*, 5 juillet 1926, p. 2 ; *Le Quotidien*, 5 juillet 1926, p. 2.
[125] *The Fitchburg Sentinel*, 6 octobre 1926, p. 12.

Fayette offerte par les Chevaliers de Colomb. Dans cette perspective, une délégation étatsunienne de ce mouvement envisage de faire une visite à Saint-Dié. Monseigneur Foucault, l'évêque de Saint-Dié et membre des Chevaliers de Colomb, s'en réjouit dans une lettre adressée au Chevalier suprême de l'ordre, James A. Flaherty : « Je n'ai pas été moins touché de constater que les Chevaliers de Colomb n'ont pas oublié que la ville de Saint-Dié est la marraine de l'Amérique. L'évêque de Saint-Dié est donc heureux que la promesse faite par les Chevaliers de Colomb de venir en septembre de l'année prochaine pour visiter notre ville sera retenue et vous assure que le meilleur accueil vous sera réservé[126] ». Les fêtes franco-américaines de Metz ont finalement lieu les 20 et 21 août 1920 ; il semblerait que la promesse faite à monseigneur Foucault de venir à Saint-Dié n'ait pas été suivie d'effet, aucune source locale n'ayant mentionné une telle visite des Chevaliers de Colomb chez la « marraine de l'Amérique ».

En 1933, un article de presse régionale affirme que « Saint-Dié s'est toujours honorée d'être la marraine de l'Amérique[127] ». L'utilisation de l'adverbe « toujours » indique que nous sommes face à un exemple d'invention de la tradition, comme l'époque contemporaine en a donné de nombreux exemples en raison de l'émergence et de l'affirmation de l'idée de nation[128].

L'existence d'une association destinée à entretenir l'amitié entre la « marraine » et sa « filleule » constitue un autre moyen de concrétiser ces velléités de rapprochement. C'est la fonction du Comité Saint-Dié – Amérique, fondé par Charles Peccatte en 1917. On a vu plus haut avec quel enthousiasme cet organe avait été constitué, dans l'euphorie de l'intervention tant attendue de la 5e DIUS dans les Vosges. Plusieurs personnalités avaient accepté d'en devenir membre d'Honneur, ce qui était d'autant plus facile que cela ne les engageait pas à grand-chose. C'est ainsi que l'association avait compté parmi ses membres les plus prestigieux Albert Lebrun, président d'Honneur, le général Pershing, Édouard Herriot, ou le député de Saint-Dié Paul Elbel. Toutefois, passé l'enthousiasme de la victoire, ce comité commence à ressembler de plus en plus à une coquille vide. Sans être dissout, il ne réalise aucune des actions très concrètes que son fondateur et président avait imaginées lors de sa fondation. Ce n'est que vingt ans plus tard que ce comité va retrouver des couleurs, sous l'impulsion de l'équipe municipale dirigée par le radical-socialiste Léon Jacquerez, élu en 1935. Le comité est toujours

[126] *The Rochester Catholic Journal*, 31 octobre 1919, p. 2.
[127] *Le Lorrain*, 23 juillet 1933, p. 5.
[128] Eric J Hobsbawm et Terence O Ranger (éd.), *L'invention de la tradition*, *op. cit.*, p. 24.

présidé par Charles Peccatte et coprésidé par Élisabeth Clévenot (qui exerce la fonction de secrétaire générale) et par le maire de Saint-Dié, président du comité d'Action.

Au début des années 1930, l'engouement de Saint-Dié pour son statut de « marraine de l'Amérique » semble marquer le pas et la ville entre dans une phase de mémoire faible. Il n'est plus guère question dans la presse d'initiatives destinées à célébrer l'amitié avec sa glorieuse et puissante filleule. L'effondrement de l'économie américaine est sans doute l'un des principaux facteurs d'explication : la crise de 1929 et son onde de choc mettent pour un temps entre parenthèses l'admiration que certains Européens pouvaient avoir à l'égard des États-Unis. Le modèle économique de ce pays n'apparaît plus comme un horizon d'attente, tandis que les détracteurs de l'Amérique ne considèrent plus ce pays comme une menace. C'est l'arrivée au pouvoir de F.D. Roosevelt en mars 1933 et la mise en place du *New Deal* qui marquent un nouveau retournement dans la perception que les Français ont des États-Unis[129].

C'est dans ce contexte que le nouveau maire de Saint-Dié manifeste son intention d'écrire un nouveau chapitre des relations entre la « marraine de l'Amérique » et sa filleule d'outre-Atlantique par la mise en place d'une action culturelle plus active. Cette nouvelle politique ne tient pas uniquement à la sensibilité personnelle de M. Jacquerez, mais relève aussi selon nous d'un changement de paradigme dans la diplomatie française à l'égard des États-Unis. L'ancien ambassadeur à Washington Jean-Jules Jusserand (1902-1924) s'était toujours montré hostile à la mise en œuvre d'une communication pro-française directe à destination des États-Unis, estimant que les Américains n'appréciaient pas ce genre de propagande. Cela se serait donc révélé contre-productif. Il aurait fallu au contraire jouer sur une séduction discrète, s'appuyer sur le puissant réseau des francophiles américains, meilleurs relais possibles des intérêts de la France, pour peu qu'ils n'aient pas le sentiment de se voir forcer la main. Tout le travail des acteurs de l'action culturelle de la France installés aux États-Unis a donc longtemps consisté à essayer de susciter parmi les élites américaines influentes un sentiment de sympathie à l'égard de la France. Cette conception est à peu près suivie par le Quai d'Orsay jusqu'au mandat de Paul Claudel inclus (1926-1933). Mais face à la montée du sentiment antifrançais (largement encouragé par la propagande allemande) qui se développe aux États-Unis au début des années 1930 (la France est jugée responsable de beaucoup de maux en Europe, à commencer par l'effondrement économique de l'Allemagne), une nouvelle réflexion a lieu autour de l'opportunité de mener une propagande plus active. En 1935 une nouvelle tentative de bureau de renseignement aux États-Unis est donc menée, avec la création du *French Information*

[129] Dominique Barjot et Christophe Réveillard (éd.), *L'américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle*, *op. cit.*, p. 11.

Center, rattaché au *French Institute* de New York. Il est chargé de rédiger des articles en anglais à propos de la France, qui seront ensuite distribués aux journaux et agences de presse du pays[130]. Nous n'avons pas eu l'opportunité, dans le cadre de la présente thèse, de vérifier si le *French Information Center* avait été en relation avec la municipalité de Saint-Dié afin d'utiliser l'histoire du « baptême de l'Amérique » dans le cadre de sa propagande. Les archives municipales de Saint-Dié étant détruites pour toute la période antérieure à 1945, nous ne pourrons vérifier cette hypothèse qu'en consultant les fonds de cet organisme de propagande dans le cadre de recherches futures.

Le 8 août 1937, le président de la République Albert Lebrun est en déplacement dans les Vosges afin d'inaugurer le tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines. Il fait étape à Saint-Dié, où Léon Jacquerez ne manque pas, dans son discours, de rappeler au président son passage dans la ville en 1911 à l'occasion des fêtes franco-américaines[131]. On est surpris, en revanche, de constater que la ville de Saint-Dié n'ait pas profité de la venue en France du président Franklin D. Roosevelt à l'occasion de l'inauguration du mémorial de Montfaucon le 1er août 1937 pour l'inviter à faire un détour par la « marraine de l'Amérique ».

Le 5 septembre 1938, le Conseil municipal de Saint-Dié décide de conférer le titre de citoyen d'Honneur de la ville au général Pershing[132]. Cette décision, qui relève d'un nouvel effort d'action culturelle extérieure de la part de la ville vosgienne, est à replacer selon nous dans un contexte international très tendu. L'*Anschluss* s'est déroulé en mars 1938. Le 16 avril 1938, Hitler a prononcé un discours particulièrement belliqueux ayant suscité un fort émoi à Saint-Dié, dont la population redoute la survenue d'une guerre prochaine. Dans son numéro du 30 juillet, la *Gazette vosgienne* craint l'imminence d'un conflit. Deux jours après la décision du Conseil municipal de Saint-Dié, le 7 septembre, des réservistes sont appelés sous les drapeaux et les permissionnaires doivent rejoindre leur corps, tandis que des Alsaciens commencent à affluer en masse[133]. La tension ne retombe qu'après les accords de Munich signés le 30 septembre. Il est donc peu douteux que la municipalité Jacquerez ait souhaité profiter de l'ultime venue en France de l'ancien commandant suprême des forces américaines pour tenter de retremper la mémoire du « baptême de l'Amérique », quelque peu moribonde depuis quelques années.

---

[130] DUBOSCLARD Alain, « Diplomatie culturelle et propagande françaises aux États-Unis pendant le premier vingtième siècle », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, nº 1, vol. 48-1, 2001, p. 102-119.
[131] *Le Télégramme des Vosges*, 9 août 1937, p. 2 ; *L'Est Républicain*, 9 août 1937, p. 2.
[132] *Le Petit Marocain*, 6 septembre 1938, p. 3 ; *Le Lorrain*, 7 septembre 1938, p. 2 ; *L'Illustration*, 29 octobre 1938.
[133] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 312-314.

Le Conseil municipal applaudit et adopte à l'unanimité la motion proposée par Léon Jacquerez[134]. Celui-ci se charge de faire prévenir le général Pershing, ainsi que le maire de sa ville natale et les ambassades concernées[135]. Un article d'un journal texan relate cette décision prise par la ville qui « revendique le fait d'être la marraine (*godmother*) de l'Amérique[136] ». Cela montre encore une fois que les Étatsuniens ne considèrent pas automatiquement Saint-Dié comme leur « marraine », mais que c'est elle qui s'est ainsi autoproclamée.



Figure 7 La remise du diplôme de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié au général Pershing, à l'ambassade des États-Unis à Paris, 18 octobre 1938. CLÉVENOT *Élisabeth, « La Ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique », in* L'Illustration, *29 octobre 1938.*

La remise du diplôme de citoyen d'Honneur est effectuée officiellement le 18 octobre 1938 à l'ambassade des États-Unis à Paris. La cérémonie, très simple, a lieu dans le bureau de l'ambassadeur, qui est alors en congé à Washington[137]. Sur la photographie ci-dessus (figure 7), on peut voir, de gauche à droite, Léon Jacquerez relisant ses notes ; le général Pershing ; Élisabeth Clévenot, secrétaire du Comité Saint-Dié – Amérique ; M. Wilson, chargé d'affaires de l'Ambassade. À droite, c'est Paul Elbel, député de Saint-Dié et ancien ministre de la Marine marchande qui parle. Le tableau à l'arrière-plan à gauche est un portrait de l'ancien ambassadeur, Myron T. Herrick, qui avait succédé à Robert Bacon et avait été le représentant de la diplomatie étatsunienne en France pendant la Grande Guerre.

Après le discours de Paul Elbel, Léon Jacquerez prend la parole : « Mes compatriotes et moi, nous sommes très fiers, mon général, que vous ayez accepté […] le titre de citoyen d'honneur de la ville de Saint-Dié. Nous en sommes aussi très touchés ; d'abord parce que, comme tous les Français, nous aimons votre pays d'une amitié profonde. Ensuite parce que notre ville a eu le privilège d'abriter, jadis, derrière ses murailles, aujourd'hui disparues, ces vieux savants, ces humanistes curieux de tout, qui, dans un ouvrage aujourd'hui rarissime, la "*Cosmographiæ Introductio*", proposèrent, les premiers, en 1507, de donner au nouveau monde le nom d'Amérique ; qu'ainsi, elle se glorifie d'être la marraine de tout un continent, et qu'elle

[134] *Ibid.*, p. 314.
[135] *Le Petit Marocain*, 6 septembre 1938, p. 3.
[136] *The Abilene Reporter News*, 7 septembre 1938, p. 26 ; *The Hanover Evening Sun*, 19 octobre 1938, p. 3.
[137] *L'Est Républicain*, 19 octobre 1938.

chérit sa filleule, aujourd'hui si grande et si belle […]. » Dans un discours quelque peu convenu, le généralissime remercie Léon Jacquerez ; il dit se rappeler très bien de Saint-Dié pour y avoir séjourné, lui et beaucoup de ses soldats. Il ajoute que « cette cérémonie ajoutera un maillon de plus à la chaîne qui lie l'Amérique à la France », tout en regrettant de n'avoir pas pu se rendre lui-même à Saint-Dié ; il espère néanmoins pouvoir s'y rendre un jour[138].

Le maire de Saint-Dié offre alors au général un diplôme dessiné par l'artiste Albert Ohl des Marais[139]. La première page représente un écusson aux armes de la ville de Saint-Dié ; la seconde page est une composition identique à celle qui avait déjà orné le programme des fêtes franco-américaines de 1911[140]. En haut se trouve une interprétation de ce que pouvait être la citadelle de Saint-Dié en 1507. Sur les côtés ont été reproduites des miniatures extraites du Graduel de chœur conservé au musée. En bas à gauche, Ohl des Marais a dessiné une partie du cloître de la cathédrale de Saint-Dié. Enfin, en bas à droite, un griffon tient un écusson couronné aux armes de Saint-Dié, auquel est suspendu celui aux couleurs des États-Unis, sans ses étoiles. Il s'agit d'une allégorie de la marraine soutenant sa filleule. Un phylactère sur lequel est écrit « 1507-1911 La ville de St-Dié marraine de l'Amérique » entoure ce groupe. Au centre de cette page, il est écrit : « Hommage de la Ville de Saint-Dié "Marraine de l'Amérique" à Monsieur le Général J. Pershing Généralissime à Vie des Armées Américaines 1507-1911-1917-1938 », faisant ainsi référence aux grandes dates ayant ponctué la relation entre la « marraine » et sa « filleule » : la publication de la *Cosmographiæ Introductio*, les fêtes franco-américaines, l'intervention de la 5e DIUS dans les Vosges et enfin l'attribution de la citoyenneté d'Honneur au général Pershing. La troisième page du document présente la délibération prise le 5 septembre 1938 par le Conseil municipal de Saint-Dié avec la signature des conseillers ayant voté à l'unanimité la décision de conférer au général la citoyenneté d'Honneur. En arrière-plan est insérée une photographie du monument aux Morts de la ville de Saint-Dié. Enfin, la quatrième page reproduit le fameux passage de la *Cosmographiæ Introductio* proposant pour la première fois de donner au Nouveau Monde le nom d'Amérique.

Léon Jacquerez demande également au général Pershing de lui signer un drapeau tricolore portant déjà la signature de Joseph Joffre. Le maire de Saint-Dié avait obtenu cette signature dans les années 1892-1894, alors qu'il participait en tant que sous-officier à une campagne au Soudan français dans le 5e Régiment du Génie de Versailles, sous les ordres du chef de bataillon

[138] *Ibid.*
[139] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 312.
[140] On pourra comparer ces deux documents, reproduits dans l'annexe 5 de la présente thèse, p. 277 et p. 286.

Joffre[141]. À son retour à Saint-Dié, Jacquerez affiche fièrement ce trophée inestimable à la mairie sans savoir qu'il ne va pas le conserver très longtemps.

Cette séquence est une belle réussite à porter au crédit du maire Léon Jacquerez. Quelques journaux étatsuniens ont même mentionné le fait que le général Pershing « a été fait citoyen d'Honneur de Saint-Dié, ville des Vosges dont les cartographes ont donné son nom à l'Amérique en 1507[142] ». Grâce à l'intercession du député, ancien ministre et ancien expert économique à la SDN Paul Elbel, Jacquerez a pu rencontrer personnellement le général Pershing, au cours de ce qui sera son dernier passage à Paris. Il a ainsi mené une remarquable opération d'action culturelle à l'égard des États-Unis, même si ses effets en termes de diplomatie sont difficiles à évaluer. Quoi qu'il en soit, M. Jacquerez ne compte pas en rester là. Quelques mois plus tard, le Comité Saint-Dié – Amérique organise un voyage aux États-Unis au cours duquel le maire de Saint-Dié compte bien marquer encore davantage les esprits, tandis que la menace d'une nouvelle guerre devient chaque jour plus perceptible.

2- Le voyage d'une délégation déodatienne aux États-Unis en juillet 1939

Ce voyage a été en grande partie organisé par Élisabeth Clévenot, professeure au lycée de Charleville, secrétaire active et véritable cheville ouvrière du Comité Saint-Dié – Amérique. En octobre 1938, elle a fait paraître dans la revue nationale *L'Illustration* un article dans lequel elle faisait le point sur l'histoire des relations entre la ville vosgienne et sa « filleule[143] ». Le voyage vers les États-Unis, qui doit mener une délégation du Comité Saint-Dié – Amérique menée par Léon Jacquerez, doit avoir lieu du 15 juillet au 5 août 1939 et est organisé par une agence de voyages de Strasbourg[144]. L'objectif principal est de visiter l'Exposition universelle de New York, qui s'est ouverte le 30 avril 1939 et qui doit durer jusqu'à la fin du mois d'octobre 1940. Toutefois, M. Jacquerez n'entend pas se contenter d'une simple visite d'agrément ; il souhaite profiter de ce déplacement pour réactiver les liens entre Saint-Dié et sa « filleule » en rencontrant quelques personnalités, si possible au plus haut sommet de l'État à Washington. Selon *le Télégramme des Vosges*, « ce déplacement des représentants de la modeste, mais fière marraine de la grande démocratie, voyage de sincère amitié, ne peut avoir que des répercussions heureuses parmi la foule des Américains qui connaissent et aiment la France et qui s'emploient

[141] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 329.
[142] *The Galveston Tribune*, 1er novembre 1938, p. 3 ; *The Hayward Daily Review*, 4 novembre 1938, p. 9 ; *The Berkeley Daily Gazette*, 4 novembre 1938, p. 11.
[143] CLÉVENOT Élisabeth, « La ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique », in *L'Illustration*, 29 octobre 1938.
[144] *Le Télégramme des Vosges*, 9 août 1939, p. 2.

à resserrer encore les liens déjà solides qui unissent les deux démocraties sœurs[145] ». S'il en était encore besoin, ce passage finit de dissiper les doutes sur la nature du parrainage revendiqué par Saint-Dié : il ne s'agit définitivement plus de l'Amérique en tant que Nouveau Monde, mais uniquement dans le sens de la « grande démocratie » que constituent les États-Unis.

Afin d'attirer davantage de voyageurs, le Comité Saint-Dié – Amérique fait éditer un dépliant publicitaire. Sur la première page, une photographie de l'Empire State Building sert d'illustration au texte principal : « Voyage d'amitié aux États-Unis du 15 juillet au 5 août 1939, organisé par le Comité Saint-Dié – Amérique. » La seconde page dresse la liste des membres du comité d'Honneur ; son président n'est autre que le président de la République, Albert Lebrun, qui avait déjà honoré Saint-Dié de sa présidence à l'occasion des fêtes de 1911. Le seul Américain de la liste est le « généralissime Pershing ». Parmi les autres membres du comité d'Honneur, on trouve quelques personnalités politiques de rang national (le président de la Chambre des députés Édouard Herriot, l'ancien ministre et député des Vosges Paul Elbel), l'ambassadeur de France à Washington René Doynel de Saint-Quentin, des députés, préfets, maires, responsables religieux, magistrats et officiers supérieurs de l'Est de la France. Les anciens maires de Saint-Dié, Camille Duceux et Louis Burlin, sont également sur la liste. À la troisième page de la brochure sont brièvement relatées l'histoire du « baptême » de 1507 ainsi que les initiatives mémorielles les plus récentes : « Sur l'initiative de Monsieur Léon JACQUEREZ, maire actuel de Saint-Dié, le Comité Saint-Dié – Amérique, dont la création date de 1917, a été reconstitué pour ranimer la flamme du Souvenir et entretenir des liens d'amitié qui unissent déjà Saint-Dié aux États-Unis. » Le voyage n'est pas ouvert uniquement aux Déodatiennes et aux Déodatiens : « Le Comité espère que nombreux seront les Français disposés à se joindre à la Délégation pour porter à nos amis le salut cordial de la "Marraine de l'Amérique". » La page 4 de la brochure donne le programme détaillé du séjour ; le départ est prévu le 15 juillet au Havre, à bord du paquebot « Ile de France » de la Compagnie Générale Transatlantique. Après une escale à Southampton, le paquebot fera route en direction de New York, où l'arrivée est prévue le 21 juillet. Les voyageurs y resteront jusqu'au 25, date de leur transfert en car vers Washington. Le 28 juillet, un transfert aura lieu vers Philadelphie ; après quelques heures de visite, ils retourneront à New York dans la soirée afin de pouvoir embarquer à bord du paquebot « Champlain » dès le lendemain. L'arrivée au Havre est prévue le 5 août. Le prix du séjour est très conséquent : pour un voyage en troisième classe, le coût total est de 255 dollars, soit 9 625 francs ; il faut y ajouter 60 dollars (2 265 francs) pour être installé en

[145] *Le Télégramme des Vosges*, 13 juillet 1939, p. 3.

classe touriste. Concernant la première classe, le coût du supplément n'est pas mentionné par la brochure et les personnes intéressées doivent contacter directement les organisateurs. Sur la cinquième page de la brochure est proposée une extension facultative du séjour au Canada pour le prix de 90 dollars (3397 francs). La suite de la documentation propose les conditions du voyage et les renseignements généraux. À la dernière page se trouve le bulletin de participation à adresser au secrétariat général de la mairie de Saint-Dié[146].

Le coût élevé du voyage ne permet évidemment pas de grossir substantiellement les rangs de la délégation qui doit être menée par Léon Jacquerez. Le maire de Saint-Dié sera notamment accompagné de l'industriel Paul Duval et du président de la Société philomatique vosgienne, Auguste Pierrot. Ce sont au total treize personnes qui participent à ce déplacement de prestige[147].

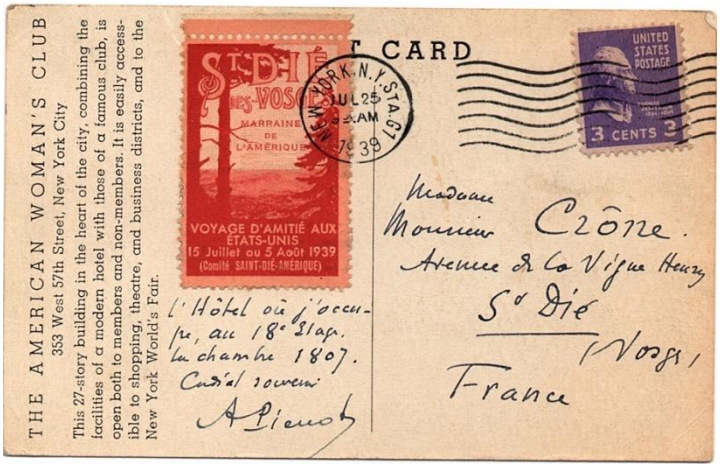


Figure 8 Carte postale adressée par Auguste Pierrot depuis New York à des amis à Saint-Dié, le 25 juillet 1938. Fonds Jean-Claude Fombaron.

Un timbre commémoratif de ce voyage est édité (figure 8 ci-contre) ; il reprend exactement l'illustration de l'une des affiches imprimées en 1911 à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié en lui appliquant la légende « Voyage d'amitié aux Etats-Unis 15 juillet au 5 août 1939 (Comité Saint-Dié – Amérique) ».

L'exemple de ce voyage, point d'orgue des tentatives entreprises à Saint-Dié pour renouer des liens avec sa « filleule » à la veille du second conflit mondial, permet d'illustrer le fait que c'est presque toujours la « marraine » qui se place en position de demandeuse de manifestations d'amitié avec les États-Unis sous l'égide de la mémoire du baptême de 1507. En 1918, c'est déjà Louis Burlin, le Premier adjoint au maire de la ville assiégée qui avait sollicité une audience auprès du chef de la 5e DIUS afin de lui présenter les hommages de la « marraine de

[146] Exemplaire de la brochure consulté dans le fonds privé Jean-Claude Fombaron.
[147] *Le Télégramme des Vosges*, 28 mai, 13 juillet et 9 août 1939 ; *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, 1er juin 1939, p. 2 ; *La Croix du Nord*, 4 juin 1939, p. 5 ; *La Croix de l'Aveyron*, 11 juin 1939, p. 8 ; *L'Écho d'Alger*, 16 juin 1939, p. 2 et 22 juillet 1939, p. 2 ; *L'Est Républicain*, 16 juillet et 9 août 1939, etc. La *Gazette Vosgienne*, dont le directeur Georges Freisz entretient des relations exécrables avec le maire de Saint-Dié, n'en a en revanche pas publié un mot sur ce voyage.

l'Amérique ». C'est Charles Peccatte qui, en fondant un Comité Saint-Dié – Amérique, avait proposé au général Pershing d'en devenir membre d'Honneur. En 1921, c'est par l'entremise de Marcel Knecht que la tournée de l'*American Legion* avait ajouté une brève halte dans la cité vosgienne. C'est encore le maire de Saint-Dié qui s'était rendu à Paris en 1938 pour remettre au général Pershing le diplôme de citoyen d'Honneur ; celui-ci n'avait pas fait le déplacement chez la « marraine de l'Amérique ». À l'inverse, les initiatives nées de l'autre côté de l'Atlantique se comptent très rapidement et ne sont jamais concrétisées ; la tentative de madame Bacon pour acquérir la « Maison de l'Amérique » a échoué, au même titre que le projet d'achat de la maison du chanoine Jean Basin de Sandaucourt. L'asymétrie mémorielle autour du « baptême de l'Amérique » se confirme donc ; le transfert culturel peine à s'acclimater chez la prétendue filleule. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'occupation et plus encore la dramatique évacuation de la « marraine de l'Amérique » en novembre 1944 vont néanmoins contribuer à rééquilibrer très légèrement les termes de l'échange.

III) La « marraine de l'Amérique » occupée, détruite et libérée par sa « filleule » (1940-1944)

A) L'occupation de Saint-Dié

La drôle de guerre n'est pas particulièrement propice à des élans de solidarité et de sympathie de la part des États-suniens à l'égard de leur marraine autoproclamée. Si des gestes isolés existent, ils sont le fait d'individus ayant des liens personnels avec Saint-Dié. C'est ainsi que M. Winent Roberts, un résident de Yakima dans l'État de Washington, fait un don de cinq cents francs pour créer une société vouée à venir en aide aux blessés militaires de Saint-Dié. Il se trouve toutefois que son épouse est déodatienne[148]. Ce geste est donc probablement lié davantage à l'origine de son épouse qu'à un élan de générosité spontanée à l'égard de la « marraine de l'Amérique ».

En mars 1940, *Le Monde colonial illustré* fait paraître un article qui explique dans quelles circonstances l'Amérique fut « baptisée » à Saint-Dié. L'auteur est Auguste Pierrot, le président de la Société philomatique vosgienne et bibliothécaire de la ville ; partant des faits de l'année 1507, il achève son récit par les événements les plus récents, et en particulier le voyage aux États-Unis auquel il a participé quelques mois plus tôt en compagnie du maire Léon Jacquerez[149].

[148] *L'Express de l'Est et des Vosges*, 19 janvier 1940, p. 4.
[149] *Le Monde colonial illustré*, mars 1940, p. 51.

Après la demande d'armistice, Saint-Dié se déclare ville ouverte ; l'armée allemande fait son entrée dans la ville le 22 juin 1940. Le général Von Depragura demande à rencontrer Léon Jacquerez et lui annonce qu'il a décidé de le maintenir dans ses fonctions. À l'Hôtel de Ville, qu'il a demandé à visiter, l'officier tombe en admiration devant le drapeau tricolore signé par Joseph Joffre et par John Pershing. L'officier de la Wehrmacht fait comprendre au maire de Saint-Dié qu'il est dans son intérêt de lui faire remettre ce souvenir glorieux, ce que Jacquerez décide d'accepter la mort dans l'âme[150]. Quelques mois plus tard, en octobre, les groupes statuaires en bronze du monument aux Morts de Saint-Dié sont démontés sur ordre des Allemands et envoyés par train en Allemagne[151]. C'en est terminé de l'allégorie de Saint-Dié couronnée accueillant les soldats américains de la Grande Guerre.

Si Léon Jacquerez a été confirmé dans ses fonctions de maire par le général Von Depragura, la période de l'occupation est pour lui très compliquée. Ce radical-socialiste refuse d'accrocher un portrait de Pétain dans son bureau, de baptiser une rue de la ville à son nom ou encore de faire retirer le buste de Marianne trônant à la mairie. Ces décisions attirent sur lui la haine du PPF de Saint-Dié, qui mène une campagne de calomnie à son encontre. Le 7 février 1944, le PPF obtient que le préfet des Vosges l'exhorte à la démission au profit de son Premier adjoint, Pierre Évrat. Le 11 février 1944, le maire accepte de donner sa démission[152]. Le 9 juin, trois jours après le Débarquement allié en Normandie, Pierre Évrat et Léon Jacquerez sont arrêtés en raison d'actes de résistance commis dans le secteur. Ils sont conduits à Épinal avant une possible déportation, mais sont relâchés le 24 juin en raison de leur âge[153].

B) Une libération célébrée comme un signe providentiel par certains Lorrains…

Arrivés dans les Vosges en septembre 1944, les Américains avancent à un rythme de plus en plus lent. À l'Ouest, dans la plaine, ils progressent à une moyenne de 4,5km par jour. Arrivés à hauteur du Tholy et de Bruyères, leur avance n'est plus que d'un kilomètre par jour. Puis, pour franchir les Vosges moyennes et libérer les villes de Saint-Dié, Senones, Gérardmer ou Corcieux, la moyenne descend à un demi-kilomètre quotidien[154]. On comprend dès lors que

[150] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 328-331.
[151] *Ibid.*, p. 337.
[152] *Ibid.*, p. 349.
[153] DODIN R., « La Résistance dans les Vosges 1940-1944 - deuxième partie », in *BSPV*, n° 73, 1970, p. 138.
[154] BARETH Dominique François, *La décision secrète d'Eisenhower - Saint-Dié, 24 novembre 1944 : en Alsace et en Lorraine, la victoire sacrifiée*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2019, p. 25.

cette lenteur ait pu exaspérer les habitants de Saint-Dié qui trouvaient l'attente de leur libération interminable[155].

À partir du mois d'octobre, quelques articles de la presse des États-Unis commencent à s'intéresser au cas de Saint-Dié : « Les forces américaines sont sur le point de capturer le lieu qui a fait d'eux des Américains. C'est la discrète petite ville de Saint-Dié dans les montagnes vosgiennes du nord-est de la France[156]. »

En novembre 1944, l'annonce de l'arrivée imminente des Américains dans le secteur de Saint-Dié entraîne un regain d'activité de la part des FFI. La réaction allemande ne se fait pas attendre ; le 8 novembre, 943 habitants entre 16 et 43 ans sont déportés vers Mannheim. Le lendemain, la Wehrmacht donne l'ordre d'évacuer le nord de la ville, soit 13 000 personnes, les trois quarts de la population. Pendant trois jours, les soldats allemands se livrent à un pillage méthodique de la zone évacuée. Puis, le 13 novembre, ils commencent à incendier la ville. Les principaux bâtiments publics sont dynamités. Les archives municipales sont anéanties[157].

Alors que Saint-Dié est en flammes, le Major Général Edward H. Brooks, qui dirige le 6e Corps d'armée américaine, décide de contourner la ville et de ne pas y entrer tout de suite, estimant qu'y livrer combat à ce moment précis serait peu rentable en termes de pertes humaines. Après tout, Saint-Dié n'est qu'un objectif stratégique secondaire. Il fait donc contourner la ville par les 410e et 411e RI et leur fait traverser la Meurthe. La « marraine de l'Amérique » attendra donc. Dans son journal, l'ancien maire Jacquerez rapporte pourtant une rumeur disant que la TSF aurait annoncé le 20 novembre que la reconstruction de la ville martyre serait prise en charge par les États-Unis[158]. Cette rumeur a peut-être été alimentée par

[155] Les Déodatiennes et Déodatiens impatients ont sans doute, à ce moment précis, une représentation erronée de la capacité des troupes étatsuniennes à avancer. Si l'on peut comprendre aisément leur détresse face à une interminable attente de leur libération, ils idéalisent certainement l'avance américaine comme si elle s'apparentait à un « parcours de santé ». Or, rien n'est plus faux. La IIIe armée venue de l'Ouest opère sa jonction dans la plaine des Vosges avec la VIIe armée venue de Marseille. La VIIe comprend notamment la 36e division « Texas », dirigée par le très controversé général John E. Dahlquist et à laquelle on a amalgamé le 100e bataillon et le 442e RI. Après avoir pris Bruyères, ces troupes subissent de lourdes pertes sur la colline surplombant Biffontaine. Pendant ce temps, Dahlquist envoie un bataillon de la division « Texas » près de Saint-Dié alors qu'il avait été informé que les bois étaient remplis d'Allemands. 275 hommes se retrouvent ainsi isolés et encerclés. Le 26 octobre, Dahlquist ordonne au 442e, épuisé, de partir au secours du « bataillon perdu », entraînant la mort en cinq jours de quatre cents hommes du 442e, essentiellement des Nippo-Américains. Puis le « bataillon perdu » se dirige vers Saint-Dié avant d'être relayé par les troupes fraîches de la 103e DI ou division « Cactus », stationnée à Épinal. C'est elle qui libère Saint-Dié quelques semaines plus tard.

[156] *The Altoona Mirror*, 26 octobre 1944, p. 8. Le même article (à quelques nuances près) est repris après la libération de la ville martyre, désormais plus médiatisée outre-Atlantique : *The Harrisburg Daily Register*, 21 décembre 1944, p. 5 ; *The New Holland Clarion*, 29 décembre 1944, p. 3 ; *The Marshall Clark County Democrat*, 11 avril 1945, p. 12, etc.

[157] Ce fait ne fut pas sans conséquences sur la réalisation de la présente thèse, dont l'auteur a dû procéder par des moyens détournés pour reconstituer une partie des faits en lien avec l'amitié avec l'Amérique.

[158] Témoignage de Léon Jacquerez rapporté par A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, *op. cit.*, p. 374-375.

la parution le même jour d'un numéro de *Stars and Stripes*. Dans son édition de Besançon, le journal publié pour les *GI's* et largement diffusé dans les zones de combat titre en première page que « la ville vosgienne incendiée de Saint-Dié était la "Marraine de l'Amérique" ». Dans l'article rédigé par un certain sergent Clark, il est question d'une ville « nichée au pied des montagnes vosgiennes » et qui « s'appelle elle-même la "marraine de l'Amérique" (*godmother of America*) » en raison du fait que c'est à cet endroit que « la première carte sur laquelle le Nouveau Monde a été nommé Amérique fut imprimé ». L'auteur de l'article ne semblait pas être au courant de ce fait avant que des habitants ne le lui expliquent. Son propos montre une nouvelle fois que, pour les Américains, c'est Saint-Dié qui s'est autoproclamée « marraine de l'Amérique » et qu'il ne s'agit pas d'un fait admis unanimement sur les deux rives de l'Atlantique. Il considère d'ailleurs que, depuis 1507, « Saint-Dié et ses 15 000 chiches travailleurs du textile ont été plus ou moins oubliés du reste du monde[159] ».

Toujours est-il que la rumeur d'une reconstruction de Saint-Dié et des villages environnants par les Américains est relayée quelques jours plus tard par la presse nationale ; *France-Soir* rapporte ainsi que « Saint-Dié devient la filleule de cette Amérique dont elle est elle-même la marraine[160] ». La population civile, réfugiée dans les caves, désespère néanmoins de l'attitude des Américains : pourquoi les *GI's* ont-ils laissé faire, pourquoi ne sont-ils pas intervenus plus tôt ? Ce n'est en effet que le 21 novembre qu'ils attaquent La Voivre et Saulcy[161]. Le même jour, quelques éclaireurs du 409e RI de la 103e DI sont envoyés dans les faubourgs de Saint-Dié pour voir si la voie est libre. À 15h30, la compagnie « E », commandée par le capitaine John Stevenson est envoyée prendre possession de la ville et la libérer de ses derniers snipers[162]. Le même jour, un article paru dans la presse en Pennsylvanie fait référence à « un intéressant épisode historique […] en rapport avec l'avance de la 7e Armée américaine sur la petite ville de Saint-Dié, dans les montagnes des Vosges », avant de faire le récit des événements survenus en 1507[163].

Le 22 novembre, la 103e DI, surnommée la « Division Cactus » entre enfin dans Saint-Dié où la neige a commencé à recouvrir les cendres de l'immense brasier encore fumant, et achève d'y neutraliser les dernières poches de résistance allemande. Des reporters du service de presse de l'armée américaine prennent des photos et tournent des films de la ville en ruine. À midi, la ville est ravitaillée en pain et en lait concentré apportés par trois camions. Les communes de

[159] *Stars and Stripes* (édition de Besançon), 20 novembre 1944, p. 1 et 4.
[160] *France-Soir*, 26 novembre 1944, p. 1.
[161] *Saint-Dié-des-Vosges incendiée volontairement par les Allemands*, Saint-Dié, Ad. Weick, 1946.
[162] D.F. Bareth, *La décision secrète d'Eisenhower*, *op. cit.*, p. 124-125.
[163] *The Titusville Herald*, 21 novembre 1944, p. 4.

Saulcy et Sainte-Marguerite sont également libérées. Le 23 novembre, Saint-Dié célèbre la libération en pavoisant une fois de plus aux couleurs des États-Unis et des pays alliés, tandis que les véhicules américains sillonnent ostensiblement les rues de la ville[164].

Le 24 novembre, le Major Général Brooks installe le poste de commandement du 6e Corps de *l'US Army* à la Pêcherie, dans les faubourgs de Saint-Dié[165]. Ce hameau a été totalement vidé de ses habitants au moment de l'ordre allemand d'évacuation deux semaines auparavant. À 15h30, une réunion ultra-secrète y est organisée dans une ferme en bord de route ; les trois plus hauts responsables de l'armée de terre des États-Unis en Europe se retrouvent ainsi réunis aux abords de la « marraine de l'Amérique » : Eisenhower (chef d'état-major général des forces armées des États-Unis), Devers et Bradley (qui dirigent respectivement le 6e et le 12e groupe d'armées). Il y a aussi le général Patch (commandant de la 7e armée américaine) et son subordonné le Major Général Brooks, en charge de cette partie du front à ce moment précis. Aucun autre officier n'a été autorisé à entrer dans la salle des cartes. Les fenêtres ont été recouvertes de rideaux opaques. Les généraux présents dans la région n'ont pas été conviés. Toutes les précautions ont été prises, d'autant que les Allemands ne sont encore qu'à quelques kilomètres. Les habitants de Saint-Dié n'ont pas été mis au courant de cette réunion. On a rappelé une compagnie du 3e bataillon de la 103e DI pour sécuriser la ville en lui faisant croire qu'une cérémonie allait se tenir : pas question de dire à ces soldats le vrai motif de leur mission. Cet ensemble de précautions explique que cette rencontre soit restée longtemps ignorée des Déodatiens[166]. C'est aussi ce qui explique que le général Eisenhower n'a jamais reçu le titre de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié, à la différence du général Pershing en son temps. Même après son accession à la présidence des États-Unis en 1953, Saint-Dié n'a jamais cherché à attirer son attention ou à lui décerner un titre particulier.

Alors que la plupart des habitants de Saint-Dié s'apprêtent à passer leur premier hiver en tant que sinistrés, la municipalité estime les dégâts. En dépit des innombrables destructions et pillages, le Graduel de chœur et la *Cosmographiæ Introductio* sont intacts. Dès le début du conflit, ces ouvrages avaient quitté le musée, situé dans des combles très inflammables au troisième étage de l'Hôtel de Ville, pour être mis à l'abri dans l'un des grands coffres de la Banque de France. En septembre 1944, son directeur, M. Vincent, avait pressenti que les Allemands allaient tenter de la piller si d'aventure ils se trouvaient dans l'obligation d'évacuer

[164] A. Ohl des Marais, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié, op. cit.*, p. 368-376.
[165] D.F. Bareth, *La décision secrète d'Eisenhower*, *op. cit.*, p. 133.
[166] Il aura fallu attendre 2015 pour que Dominique-François Bareth, qui prépare alors un ouvrage sur le sujet, donne à Saint-Dié une conférence sur ce sujet méconnu.

la ville[167]. Tandis que les liquidités étaient transférées vers les autres établissements bancaires de Saint-Dié, les ouvrages avaient été simplement placés dans un coffre servant de siège à l'appariteur de la Banque de France. Ce subterfuge hautement risqué a porté ses fruits, les Allemands n'ayant pas pensé à fouiller cet endroit[168]. Ce sauvetage demeure néanmoins une bien maigre consolation pour une population ayant tout perdu.

Une des questions qui peut dès lors se poser à ce stade du déroulement des faits consiste à se demander comment la population de Saint-Dié a perçu l'arrivée des unités étatsuniennes dans leur ville martyre et plus généralement dans les Vosges.

C) … Mais qui entraîne une poussée d'antiaméricanisme chez d'autres

On l'a vu, les élans d'enthousiasme vis-à-vis de l'arrivée des Américains dans le secteur ont été en partie nuancés par un certain ressentiment à l'égard de la supposée trop grande lenteur de leur avancée. Ce sont également les bombardements américains qui sont critiqués par une partie de l'opinion française. Si le bien-fondé stratégique de ces opérations n'est généralement pas mis en cause, c'est le manque de précision des tirs américains par rapport à ceux des Britanniques qui fait l'objet de critiques, en raison des dégâts collatéraux et des victimes civiles qu'ils entraînent[169]. Ces bombardements constituent un argument antiaméricain largement exploité par la propagande collaborationniste. Philippe Henriot, secrétaire d'État à l'Information de Vichy, mobilise ainsi toute un argumentaire autour de ce thème pour discréditer les Américains. Il fait insister les journalistes sur certains éléments de langage : les Américains mépriseraient les Français, leurs bombardements seraient imprécis et tueraient de nombreux civils, etc. Ces bombardements sont qualifiés de « crimes aériens », de « sommet de l'horreur » contre les « innocentes victimes[170] ».

Les milieux collaborationnistes lorrains adaptent ces éléments de langage en faisant notamment le lien avec l'histoire du « baptême de l'Amérique ». À première vue, il peut sembler paradoxal d'utiliser cette référence dans un sens antiaméricain ; toutefois, le fait de montrer les dégâts causés sans la moindre hésitation par la force de frappe de la « filleule » de Saint-Dié a pu constituer un ressort de la propagande antiaméricaine. Dans *l'Écho de Nancy,*

[167] ROUSSEL A., « Saint-Dié au jour le jour sous l'occupation », in *BSPV*, nº 75, 1972, p. 155-197. Ici, p. 176.
[168] *Ibid.*, p. 182.
[169] P. Roger, *Rêves et cauchemars américains*, *op. cit.*, p. 43-44.
[170] TORRENT Régine, « L'image du soldat américain en France, de 1943 à 1945 » in *Les Américains et la France 1917-1947 : engagements et représentations, Actes du colloque organisé à Reims par le Centre Arpège (Université de Reims) et le centre de recherche d'histoire nord-américaine (Université de Paris I)*, François Cochet, Marie-Claude Genet Delacroix et Hélène Trocmé (éd.), *op. cit.*, p. 230-243. Ici, p. 231-232.

journal collaborationniste dont la rédaction a été évacuée de Nancy pour continuer à être publié depuis Berlin, un article dénonce « le crime de l'Amérique contre la ville française de Saint-Dié, sa marraine[171] ». L'auteur est Martin de Briey, qui prétend avoir assisté aux fêtes franco-américaines de 1911. Il dénonce, avec une parfaite mauvaise foi, la destruction de Saint-Dié par les aviateurs américains. Ceux-ci seraient en effet les seuls responsables du désastre de novembre 1944 : « C'est une curieuse rencontre et pour ainsi dire quelque chose d'assez symbolique que la seule ville française qui eût titre particulier aux ménagements de l'Amérique fût celle qui précisément, eût le plus à souffrir des Américains. Il s'agit de Saint-Dié, coquette sous-préfecture du département des Vosges, que tous les renseignements concordent pour nous représenter comme presque entièrement rasée et incendiée par les canons et les bombardiers de M. Roosevelt, lors des combats qui se déroulèrent dans les Hautes-Vosges pour la possession des cols de Saales et de Sainte-Marie-aux-Mines. […] Les avions américains sont revenus sur Saint-Dié, marraine de l'Amérique, mais chargés d'engins de destruction qui ont anéanti une partie de cette belle ville, et particulièrement la rue principale, rebâtie dans un style harmonieux par les soins du bon roi Stanislas, duc de Lorraine, après un incendie sans précédent. […] Saint-Dié, ville française, était connue et aimée dans toute l'Amérique en raison du fait historique qui lui valut le titre que je viens de rappeler. Et pourtant elle n'a pas été épargnée. Peut-être est-il permis de penser que l'Amérique a de singulières façons de s'acquitter de ses dettes de cœur. » Ce type d'accusations est assez caractéristique des discours antiaméricains des milieux intellectuels de la droite et de l'extrême-droite françaises, bien présents dès l'entre-deux-guerres. Cela se prolonge sous le régime de Vichy qui, après une période d'attentisme réciproque dans les débuts de l'Occupation, ne retient plus ses attaques contre les États-Unis, surtout à partir du moment où ceux-ci s'allient avec l'autre grand ennemi idéologique, l'URSS[172]. Dès lors, il n'est guère surprenant de lire un discours selon lequel la civilisation mécanique d'outre-Atlantique n'aurait pas hésité à sacrifier sa « marraine » et son patrimoine séculaire en vertu d'un calcul froid et cynique.

Malgré ces quelques voix discordantes concernant l'intervention des troupes de la 103e DI à Saint-Dié, il ressort globalement que les Déodatiens ont accueilli les Américains avec un grand enthousiasme. Encore une fois, le mythe du « baptême de l'Amérique » a été largement

[171] *L'Écho de Nancy*, 11 décembre 1944.
[172] DURANTON-CRABOL Anne-Marie, « Le discours antiaméricain de la Nouvelle droite française (1970-1980) » in *Regards sur l'antiaméricanisme. Une histoire culturelle*, Georgy Katzarov (éd.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 151-168. Ici, p. 152.

sollicité à l'occasion de l'entrée des troupes dans la ville en ruines. On pourrait dès lors se demander si les *GI's* étaient majoritairement au courant de l'existence de ce mythe au moment d'entrer dans Saint-Dié. Et dans le cas contraire, ont-ils été surpris d'apprendre que la petite ville martyre qu'ils venaient de libérer se considérait comme la « marraine de l'Amérique » ? Les témoignages de certains de ces soldats permettent de donner quelques éléments de réponse.

D) Les GI's *chez leur « marraine »*

On connaît l'histoire du périple de la 103e DI entre Marseille et Innsbruck grâce à un rapport détaillé écrit au jour le jour par deux de ses membres, Ralph Mueller et Jerry Tusk qui travaillent tous deux dans la presse dans le civil. Le T4 Mueller est rédacteur en chef au *Minneapolis Star*, tandis que le Pfc.[173] Tusk est journaliste au *Cleveland News*. Ils ont été incorporés en tant que mitrailleurs dans la compagnie « M » du 411e, régiment ayant participé à toute la campagne des Vosges. À la fin du conflit, ils ont fait publier leur rapport par leur régiment, accompagné d'illustrations réalisées par le Pfc. William « Bill » J. Barker, originaire de Denver et membre de la compagnie « I » du 410e. C'est sa division qui a organisé un concours avant de se lancer au cœur de l'action, afin de choisir un « artiste de combat officiel » chargé de dessiner les choses dignes d'intérêt[174]. Le témoignage de ces trois hommes sur Saint-Dié, où ils n'ont passé que quelques heures le 22 novembre 1944, est bref et assez laconique mais il est une source essentielle pour comprendre la manière dont la population locale leur a expliqué l'histoire du « baptême de l'Amérique ».



St. Dié was a charred shambles when the Cactus men came in

Figure 9 La rue Thiers de Saint-Dié en ruines, photographiée par la 103e DI le 22 novembre 1944. MUELLER Ralph et TUSK Jerry, Report After Action. The Story of the 103D Infantry Division, *Innsbruck, Headquarters, 103D Infantry Division, U.S. Army, 1945, p. 25.*

Les auteurs du rapport sont d'abord choqués par l'importance des destructions subies par la petite ville. Ils publient ainsi cette photographie (figure 9, ci-contre)

[173] Pfc. = *Private First Class*, troisième grade le plus bas de l'armée de terre des États-Unis. T4 : *Technician 4th grade*, soldats engagés disposant de compétences techniques particulières. Ils sont équivalents au grade de sergent, mais non entraînés pour mener des hommes au combat. Ce grade n'a existé que de 1942 à 1948.

[174] MUELLER Ralph et TUSK Jerry, *Report After Action. The Story of the 103D Infantry Division*, Innsbruck, Headquarters, 103D Infantry Division, U.S. Army, 1945, avant-propos.

montrant la rue Thiers en direction de la cathédrale, elle-même dynamitée. Ils rapportent que des civils leur ont appris que la première maison ayant été incendiée par les Allemands en déroute avait été la « Maison de l'Amérique », « bâtiment où des cartographes avaient pour la première fois attribué le nom Amérique au continent nouvellement découvert[175] ». Comme on aura l'occasion de le mentionner plus loin, cette idée selon laquelle les Allemands auraient sciemment commencé à incendier Saint-Dié par la « Maison de l'Amérique » est rapidement devenue un « mythe dans le mythe », repris voire amplifié par plusieurs auteurs dans l'immédiat après-guerre. Mais est-ce vrai pour autant ? Ne peut-on y voir davantage la naissance d'un nouveau récit mémoriel créé par les sinistrés au lendemain de l'incendie pour donner un sens à l'horreur qu'ils venaient de vivre ? Si les Allemands avaient anéanti Saint-Dié parce qu'elle était la « marraine de l'Amérique », le martyre des Déodatiennes et des Déodatiens pouvait au moins avoir un sens, en donnant à ces derniers le sentiment d'avoir été les victimes collatérales de ceux qui voulaient rayer de la carte la ville qui avait baptisé l'Amérique. Plus prosaïquement, cela pouvait aussi être un moyen d'engager la conversation avec les Américains et de susciter davantage d'empathie de leur part.

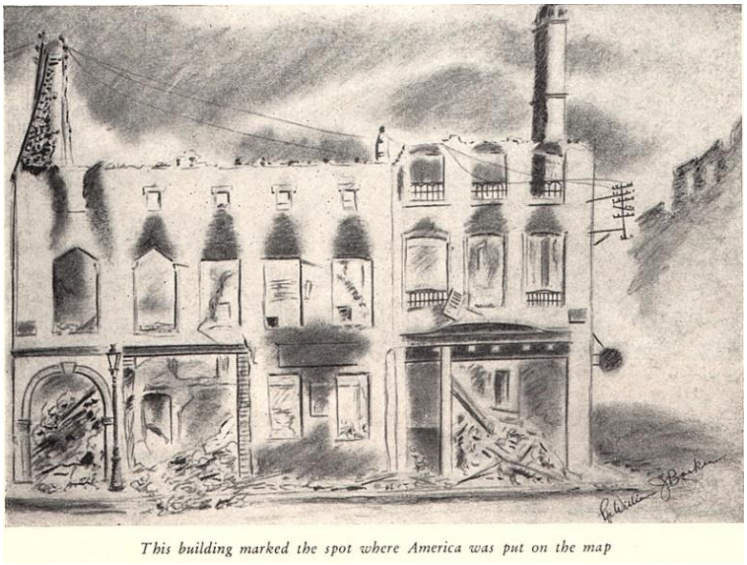

This building marked the spot where America was put on the map

Figure 10 La façade en ruines de la "Maison de l'Amérique", dessinée par le Pfc. William J. Barker le 22 novembre 1944. R. Mueller et J. Tusk, Report After Action. The Story of the 103D Infantry Division, *op. cit., p. 26.*

Intrigué par ce récit, l'illustrateur Bill Barker se rend devant la façade en ruines de la maison qui avait abrité la pharmacie Bardy puis Serrès, et commence à en dresser un croquis (figure 10, ci-contre). On y distingue encore les deux plaques commémoratives apposées en 1911 et 1924, au centre de la façade au niveau du rez-de-chaussée.

Le maire de la ville, Pierre Évrat, prononce ensuite un discours au milieu des ruines devant des milliers de civils et quelques *GI's* non affairés. Les auteurs du rapport transcrivent son propos en anglais, même s'il est très peu probable qu'il ait été prononcé dans cette langue. Un soldat s'occupait peut-être d'une traduction en simultané pour ses compatriotes non

[175] *Ibid.*, p. 30.

francophones, c'est-à-dire l'immense majorité d'entre eux. Nous en donnons ici un passage, retraduit en français : « Aujourd'hui, tous nos cœurs battent à l'unisson, comprimés par une douleur horrible, dilatés par une immense joie. Une immense douleur assurément ; un acte de folie qu'aucune raison humaine ne saurait jamais excuser vient de détruire, sous nos regards figés d'horreur, notre chère ville si aimée, ses trésors accumulés depuis quatorze siècles, tout ce que nous avons aimé et les souvenirs de tous ceux que nous avons aimés […] Horrible douleur […], mais immense joie ! La Providence ne nous a pas abandonnés. Si d'un côté, une main criminelle a perpétré son crime insensé, une autre main loyale s'est tendue pour nous sauver. Pour la deuxième fois en 25 ans, nos braves amis américains sont venus au secours de leur grand-mère, la vieille Europe, et de leur marraine, la ville de Saint-Dié. » Puis, le maire invite celles et ceux qui le peuvent à se réunir dans un quartier épargné de la ville, afin d'y entendre une aubade de la musique de la 103e DI[176].

C'est ainsi qu'en seulement quelques heures, voire quelques minutes, les chroniqueurs de la 103e DI ont pu découvrir l'histoire de la « marraine de l'Amérique », d'abord par les récits des civils, puis par les restes de la « Maison de l'Amérique », enfin par le discours du maire prononcé au milieu des ruines. Quelques jours après ces événements, Pierre Évrat écrit une lettre de remerciements au commandant de la 103e DI. Il lui garantit que le moment vécu le 22 novembre restera gravé à jamais dans le cœur de tous les Déodatiens et de leurs enfants. Il annonce qu'il va donner le nom de la 103e DI au square dans lequel des musiciens de cette dernière ont donné un concert[177].

L'épisode tragique de la Seconde Guerre mondiale à Saint-Dié-des-Vosges n'aura ainsi que très partiellement rétabli un certain équilibre dans les relations culturelles autour du « baptême de l'Amérique ». Si son occupation et surtout sa destruction en novembre 1944 auront quelque peu contribué à apporter une certaine médiatisation à la ville vosgienne aux États-Unis, il apparaît une nouvelle fois que l'histoire de l'invention du mot *America* par les chanoines déodatiens demeure bien mieux connue chez la « marraine » autoproclamée que chez sa « filleule ». Le passage éclair des soldats de la « Division Cactus » à la fin du mois de novembre 1944 n'aura pas suffi à renforcer le transfert culturel en provenance de la ville qui aurait tant aimé se faire adouber comme « marraine » de la puissante Amérique. Mais les passeurs et passeuses de cette mémoire n'ont pas dit leur dernier mot : l'immense dénuement de la population déodatienne dans l'immédiat après-guerre les incite à trouver de nouveaux

[176] *Ibid.*, p. 31-32.
[177] *Ibid.*, p. 32.

éléments de langage destinés à attirer la générosité des Étatsuniens à l'égard de leur vieille marraine martyre.

IV) Le mythe du « baptême de l'Amérique » peut-il survivre aux Trente Glorieuses (1945-1975) ?

Nous avons choisi de terminer ce chapitre en regroupant dans une dernière partie la période communément appelée les « Trente Glorieuses », même si cette expression inventée par Jean Fourastié dans les années 1970 est aujourd'hui remise en question. Ce choix a été effectué dans la mesure où cette période d'une trentaine d'années a correspondu pour Saint-Dié à une étape particulière de son histoire. Sa reconstruction débute de façon très poussive en 1945 et l'on peut considérer qu'elle est achevée au début des années 1960. En parallèle, sa population vit à l'heure de la guerre froide ; quelle place peut-on faire à l'histoire du « baptême de l'Amérique » dans une ville encore très marquée par l'identité ouvrière, alors que l'antiaméricanisme a basculé à gauche ? Saint-Dié a-t-elle encore envie d'associer son destin à celui des États-Unis ? La réponse n'est évidemment pas monolithique et il conviendra de déterminer quelques inflexions. On peut estimer que dans l'immédiat après-guerre, la « marraine » utilise massivement l'argument du « baptême de l'Amérique » dans le dessein de se faire secourir par les États-Unis. Après 1950, on assiste à une alternance entre mémoire forte et mémoire faible ; on pourra dès lors se demander dans quelle mesure l'évolution du contexte international et de l'état des relations entre la France et les États-Unis jusqu'au milieu des années 1970 a pu contribuer à ce changement de « régime de mémorialité » (Denis Peschanski).

A) Saint-Dié utilise le « baptême de l'Amérique » dans le cadre de son relèvement (1945-1950)

L'achèvement de la libération du territoire français à la fin de l'année 1944 n'a pas uniquement été accompagné par les vagues d'enthousiasme en faveur des *GI's* que les actualités d'époque nous ont dépeintes. La méfiance des Françaises et des Français à l'encontre des États-Unis reprend de la vigueur, notamment après la mort du très apprécié F.D. Roosevelt et son remplacement par Harry Truman, totalement inconnu d'une opinion craignant que les Américains ne traitent durement la France et épargnent l'Allemagne. En outre, la population française a majoritairement le sentiment que ses conditions de vie sont devenues encore plus sévères après la Libération que sous l'Occupation, ce qui accroît la rancœur vis-à-vis des États-Unis, accusés de ne pas en faire assez. Celles et ceux qui imaginaient que l'Amérique allait

déverser des quantités gigantesques de vivres et de matériaux pour aider la France à se redresser en sont pour leurs frais en ce début d'année 1945, même si une aide d'urgence est apportée aux pays ruinés, en proie à la famine et à la poussée communiste. Ces éléments contribuent à entretenir un sentiment assez mitigé à l'égard de l'Amérique dans l'opinion française à la fin de la guerre[178]. À Saint-Dié, cette impression générale ne semble pas fondamentalement différente par rapport à l'ensemble de la population française, même si les attentes y paraissent encore plus fortes ; une partie du discours des élites et de la presse locales contribue en effet à susciter davantage d'espoir d'une aide américaine, en vertu des liens particuliers supposés unir Saint-Dié à sa puissante « filleule ». L'un des arguments principaux de ce discours consiste, dès l'entrée de la 103e DI dans Saint-Dié le 21 novembre 1944, à diffuser l'idée selon laquelle les Allemands auraient volontairement détruit Saint-Dié parce qu'elle était la « marraine de l'Amérique ».

1- Les Allemands ont-ils détruit Saint-Dié parce qu'elle était la « marraine de l'Amérique » ?



Figure 11 La façade calcinée de la "Maison de l'Amérique", 1945. Photo : W.A. Margolis, Los Angeles. Regards, *n° 112, juin 1981, p. 4.*

Le cliché ci-contre (figure 11) montre les restes de la « Maison de l'Amérique » de Saint-Dié, photographiée en 1945 sans que nous ayons davantage de précision sur le jour. Le reste du bâtiment a été démoli pour faire place nette mais la municipalité a décidé, au moins pour l'instant, d'épargner le pan de mur sur lequel avaient été apposés, en 1911 et en 1924, les plaques commémoratives de l'amitié franco-étatsunienne. Ces plaques sont encore bien visibles ici, le marbre et le bronze ayant résisté à la chaleur du brasier. Les encadrements de fenêtres de ce qui était autrefois une pharmacie servent désormais d'aire de jeu pour les enfants de la ville martyre. Maintenir ce vestige en l'état n'a rien d'anodin ; il s'agit d'une volonté délibérée de montrer aux États-Unis que Saint-Dié a été victime d'un acte antiaméricain de la part de la *Wehrmacht* en déroute. À ce marqueur matériel

[178] P. Roger, *Rêves et cauchemars américains*, *op. cit.*, p. 47.

se surimpose, au même moment, toute une rhétorique publiée dans la presse ou dans les revues savantes.

Ainsi que nous l'avons mentionné ci-dessus, une rumeur s'est développée au lendemain de l'incendie de Saint-Dié par les Allemands. Elle consiste à considérer que ceux-ci auraient décidé de brûler la ville en commençant de manière délibérée par la « Maison de l'Amérique », dans le but de punir Saint-Dié d'être la « marraine » du pays dont les troupes sont en train d'encercler les occupants aux abois. Si aucun document officiel ne paraît avoir étayé cette affirmation, celle-ci a été largement relayée, d'abord par les sinistrés eux-mêmes lorsqu'ils ont pu discuter avec leurs libérateurs de la 103e DI, ensuite par la presse et par d'autres acteurs à propos desquels on se serait attendu à des commentaires davantage étayés par des preuves.

Le premier article relayant cette théorie est le fruit du travail de Fernand Baldensperger. Cet éminent universitaire né à Saint-Dié a effectué une partie de sa carrière dans des établissements américains. Il a notamment enseigné à Columbia entre 1917 et 1919 ; à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il rentre des États-Unis où il vient de passer dix ans : cinq ans à Harvard (1935-1940) et cinq ans à Los Angeles (1940-1945)[179]. En plus d'y avoir enseigné l'histoire comparée, il y fut l'un des « missionnaires » que le Quai d'Orsay a coutume de solliciter pour porter les intérêts de la France à l'occasion de leurs nombreux déplacements à l'étranger[180]. Au début de l'année 1945, F. Baldensperger publie aux États-Unis un pamphlet sur la destruction de sa ville natale[181]. Le texte en est ensuite republié par la Société philomatique vosgienne dans son premier numéro paru après la fin de la guerre.

Son propos n'est pas caractérisé par le froid détachement attendu d'un travail universitaire mais laisse au contraire transparaître des sentiments très marqués. L'étude des émotions est aujourd'hui un chantier en cours de renouvellement, notamment grâce aux travaux de l'Observatoire B2V des mémoires. Certains auteurs estiment ainsi que la recherche est aujourd'hui confrontée à un *emotional turn*. Les travaux en cours montrent notamment qu'aucune explication rationnelle d'un phénomène ne peut lutter contre l'émotion, surtout lorsque celle-ci est médiatisée[182]. Le ton et l'argumentaire adoptés par Fernand Baldensperger nous en donnent des exemples significatifs. Son objectif est de tenter de comprendre pourquoi

[179] CABANEL Patrick, « BALDENSPERGER Philippe Jules Fernand » in *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, tome 1 : A-C, Patrick Cabanel et André Encrevé (éd.), Paris, les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2015, p. 133-134.
[180] CHARLE Christophe, *La république des universitaires 1870-1940*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1994, p. 359-360.
[181] *Courrier français des États-Unis*, 27 février 1945, vol. XXVIII, n° 12.
[182] PESCHANSKI Denis, « Et voilà donc un beau sujet » in *Mémoire et émotions*, Francis Eustache, Hélène Amieva, C. Thomas-Antérion, et al., Paris, Éditions Le Pommier, « Essais Le Pommier! », 2016, p. 90-118. Ici, p. 104.

les Allemands ont pu agir de la sorte ; pour cela, il va essayer de se mettre à leur place, sonder « la sinistre psychologie allemande » en dépit de toute la haine qu'il éprouve envers leurs agissements : « je vais tâcher […] de me mettre un instant dans la sinistre, dans l'inhumaine mentalité […] de gens dont il convient de connaître l'esprit de suite indéniable, la logique impérieuse […] au service de conceptions qu'il nous est si difficile d'imaginer », « cette nuance haineuse si caractéristique des Allemands à l'égard de ce que font les autres et de ce que les autres possèdent ».

Selon l'universitaire, le « Grand État-major Prussien » aurait eu, dès la Grande Guerre, l'ambition de conquérir Saint-Dié en raison de sa symbolique américaine : « De bonne heure les espoirs de domination pangermaniste font état de l'intérêt qu'il y aurait à posséder la "Marraine de l'Amérique" pour avoir sur le Nouveau Continent le prestige qui revient à un Parrain. » Les nazis auraient voulu que l'Allemagne puisse recueillir le titre de « marraine de l'Amérique », en vertu des origines badoises de Martin Waldseemüller. C'est ce qui explique qu'au moment de leur retraite de novembre 1944, ils auraient préféré anéantir la « Maison de l'Amérique » et toute la rive droite de Saint-Dié plutôt que de laisser ce symbole de l'amitié franco-américaine tomber aux mains des alliés[183].

Cet argumentaire proposé par Fernand Baldensperger ne repose sur aucun document tangible ; aucune source allemande ne prétend ouvertement avoir pour dessein de faire la conquête de Saint-Dié parce qu'elle est la « marraine de l'Amérique ». Par ailleurs, la démonstration semble peu solide. Que les Allemands aient décidé d'incendier d'abord la « Maison de l'Amérique » pour se venger de leur encerclement par les troupes de la IIIe et de la VIIe Armées des États-Unis peut encore se comprendre, quand bien même aucun document ne l'atteste. Mais l'idée de vouloir détruire cette maison et toute la cité parce que les espoirs de posséder la ville « marraine de l'Amérique » semblaient échapper au Reich n'a aucun sens ; pendant quatre ans d'occupation, le général allemand en charge de Saint-Dié n'a pas semblé manifester le moindre intérêt pour les plaques apposées en 1911 et 1924, alors que le jour-même de son entrée dans la ville en juin 1940, il avait ordonné au maire Léon Jacquerez de lui remettre son drapeau signé par Joffre et Pershing. Au moment de la retraite de novembre 1944, aucun Allemand n'a reçu l'ordre de décrocher les plaques de la façade pour les évacuer en guise de « trésor de guerre », alors qu'ils n'ont mis que quelques mois à retirer tous les symboles de victoire française du monument aux Morts. Il nous semble donc que Fernand Baldensperger ait écrit sous le coup d'une émotion bien compréhensible sans chercher à appliquer à sa

[183] BALDENSPERGER Fernand, « Pourquoi les nazis tenaient à détruire Saint-Dié-sur-Meurthe », in *BSPV*, n° 52, 1939-1945, p. 5-10.

démonstration les critères d'une recherche de niveau universitaire. Son objectif est peut-être aussi de susciter chez les Français d'Amérique, à qui son article est d'abord destiné, un sentiment d'empathie particulier à l'égard d'une petite ville qui aurait été particulièrement martyrisée du fait de ses liens historiques avec le Nouveau Monde.

Quelles qu'aient été les motivations de Fernand Baldenperger, sa démonstration fait des émules dans la presse locale. Un an après le grand incendie, la *Revue diocésaine* de Saint-Dié s'en fait ainsi l'écho dans son numéro du 21 novembre 1945 : « Toute la gauche de la rue Thiers est en flammes, ainsi que le fond de la place Jules-Ferry. La fureur teutonique s'en prit d'abord à l'immeuble qui passe (peut-être à tort) pour être le baptistère de l'Amérique […] et c'est contre ce mémorial que s'est exercée la rage des vaincus ce 14 novembre 1944… […] Quand les soldats de Roosevelt entreront à Saint-Dié, ils pourront apprendre que l'écusson des États-Unis a valu à cette maison une préséance, une priorité, ils pourront saisir les intentions haineuses des incendiaires[184]. »

Dans le premier numéro du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* publié depuis la guerre, le sous-préfet de Saint-Dié Raymond Chevrier publie un article qui lui a été commandé par le ministère de l'Information. Celui-ci lui a personnellement demandé de produire un texte succinct destiné à ses attachés culturels à travers le monde afin de leur donner des éléments de langage sur le « baptême de l'Amérique » à diffuser auprès des décideurs et des médias, notamment aux États-Unis[185]. Dans ce travail de relations publiques, R. Chevrier n'hésite pas à relayer la rumeur née au lendemain de l'incendie : « La première flamme (hasard ou malfaisant génie ?) jaillit de cette maison de l'Amérique, qui est le fragile orgueil de la cité : il n'en subsiste, aujourd'hui, qu'un pan de la façade, noirci par l'incendie et délavé par l'eau, mais laissant encore lire, comme un permanent reproche, la double inscription de la noble histoire[186]. » Le sous-préfet de Saint-Dié en profite pour lancer un vibrant appel de la part de la marraine en détresse : « Aussi, son regard se tourne-t-il de l'autre côté de la mer, vers cette filleule dont il a suivi la prodigieuse croissance. Il attend qu'elle l'aide à rebâtir et à restaurer. Puisse l'Amérique, qui lui doit son nom, voir en Saint-Dié non un simple point noir, perdu au milieu d'autres, sur une carte de France, mais la douloureuse et désolante réalité d'une épreuve sans précédent[187]. »

[184] Cité dans « Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 66-67.
[185] CHEVRIER Raymond, « Le Baptême de l'Amérique », in *BSPV*, nº 52, 1939-1946, p. 73-84. Ici, p. 73.
[186] *Ibid.*, p. 83.
[187] *Ibid.*, p. 84.

Un an plus tard, Fernand Baldensperger réitère sa démonstration dans la revue de la Société américaine de la Légion d'Honneur en déclinant encore les raisons qui auraient pu pousser l'occupant à anéantir la « Maison de l'Amérique » : « Les Allemands n'ont-ils pas toléré les mots des plaques commémoratives dans une ville qui avait jadis fait partie du Saint-Empire romain et appelée à faire partie du nouvel empire européen ? Ont-ils voulu punir le rhénan Waldseemüller pour sa "collaboration", des siècles auparavant, avec les bons chanoines du chapitre de ce vieux berceau de la Renaissance française qui, heureusement, avait été épargné par les horreurs de la guerre de Trente Ans en Lorraine[188] ? » Une fois encore, l'universitaire lorrain multiplie les incohérences et les anachronismes, sans doute guidé par sa colère et son désir de mettre en exergue la barbarie nazie.

Cette propagande déodatienne autour de la « Maison de l'Amérique » semble avoir, au moins partiellement, porté ses fruits de l'autre côté de l'Atlantique puisque certains auteurs y relaient l'anecdote de sa destruction en des termes qui nous rappellent le ton employé par Fernand Baldensperger. Pour le colonel Emery, qui avait été à l'origine de la pose d'une plaque commémorative sur cette maison en 1921 au nom de l'*American Legion*, « les Allemands savaient tout du fait que l'Amérique avait reçu son nom à Saint-Dié et ils nourrissaient apparemment un ressentiment particulier contre la ville française[189] ». Au cours d'une réunion de son comité exécutif national en novembre 1946, M. Emery prétend que si les Allemands ont détruit cette maison, « ils ont fait très, très attention à ne pas détruire cette plaque » afin de ne pas risquer de provoquer la colère de l'*American Legion*[190]. En réalité, les Allemands n'ont guère pris de précautions à cet égard. La plaque n'a dû sa survie qu'à ses matériaux (le marbre et le bronze) et non aux éventuels états d'âme de la Wehrmacht en déroute. En 1947, les organes de presse de l'*American Legion* relatent que « la première torche a été allumée à la Maison du Gymnase vosgien[191] » et que « le feu a démarré dans le bâtiment qui a un jour abrité l'imprimerie où la "*Cosmographiæ Introductio*" avait été composée plus de quatre siècles auparavant[192] ». En 1952, l'historien colombien Germán Arciniegas, alors professeur à l'Université Columbia de New York, reprend à son compte l'hypothèse selon laquelle la « Maison de l'Amérique » de Saint-Dié aurait été incendiée la première. Il va même plus loin

[188] BALDENSPERGER Fernand, « Saint-Dié-des-Vosges : a French City of Great Interest to American Legionnaires », in *The American Society of Honor magazine*, nº 4, vol. 17, 1946-1947, p. 562-576. Ici, p. 573-574.
[189] *The Grand Rapids Herald*, 5 octobre 1947.
[190] *Digest of Minutes. National Executive Committee Meeting. The American Legion*. Indianapolis, IN, November 21-23, 1946, p. 144-145.
[191] *The National Legionnaire*, vol. 13, n° 1, janvier 1947, p. 5.
[192] *The American Legion Magazine*, mai 1947.

en considérant que « le chef local de la milice nazie détestait ce nom [d'Amérique]. C'était le symbole de la liberté faisant reculer la vague du nazisme[193]. »

L'immédiate après-guerre est également marquée par un élan de vif intérêt pour Saint-Dié aux États-Unis, mais cela n'a que peu à voir avec la destruction de la supposée « Maison de l'Amérique » et beaucoup avec le projet de reconstruction porté par Le Corbusier. Très touché par le martyre subi par la ville vosgienne, l'architecte d'origine suisse imagine pour elle un plan de reconstruction révolutionnaire. En octobre 1945, le *Walker Art Center* de Minneapolis organise une exposition consacrée à Le Corbusier dont la pièce centrale est une grande photographie du plan du nouveau Saint-Dié. L'exposition tourne ensuite dans toute l'Amérique du Nord. Le plan de Saint-Dié fait la une d'une revue américaine, *Architectural Record*. Le 20 janvier 1946, alors que Le Corbusier participe à une réunion à New York en tant que président de la commission française d'architecture et d'urbanisme de la direction des relations culturelles au ministère des Affaires Étrangères, il est interviewé par la radiodiffusion française et déclare : « Cette manifestation m'a touché d'autant plus qu'à l'issue de la séance, un message a été adressé à la cité française martyre, Marraine de l'Amérique, la ville des Vosges où le nom d'Amérique a figuré jadis pour la première fois, je veux parler de Saint-Dié. » Au cours de cette réunion qui rassemble tous les grands noms de l'architecture, on se passionne pour le projet de nouveau Saint-Dié. Le fait que la ville vosgienne se considère comme la marraine de l'Amérique donne à ce projet une intensité symbolique encore plus forte. « L'entreprise de Saint-Dié prend ici une signification quasi-symbolique pour le monde moderne », déclare l'architecte le 30 janvier 1946. Il s'agit de faire de cette ville le point de départ d'une nouvelle conception de la manière d'habiter la ville[194]. Celle qui a donné son nom à l'Amérique devra servir de modèle pour le monde urbain de demain. Bien sûr, on sait ce qu'il est advenu de ce projet, les principaux intéressés l'ayant rejeté en masse au profit d'une reconstruction à l'identique par rapport à l'avant-guerre. La seule réalisation déodatienne de l'architecte est un bâtiment industriel, toujours en activité de nos jours. Il s'agit de l'usine Claude et Duval. Surnommée l'« usine verte », elle avait également subi la destruction de novembre 1944. Son directeur Jean-Jacques Duval, grand admirateur de l'architecte, lui avait alors demandé de reconstruire son établissement[195].

[193] ARCINIEGAS Germán, *Why America ? 500 years of a name. The Life and Times of Amerigo Vespucci*, Bogotá, Colombia, Villegas Editores, « Villegas history », 2002 [1952], p. 462.
[194] « *AMERIC'ASCAD* », Supplément publié par *l'Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, p. 14.
[195] JODIN François, *Saint-Dié-des-Vosges, une histoire de liberté*, Ludres, Une page à l'autre, 2000, p. 128-130.

Le mythe du « baptême de l'Amérique » a donc bien été utilisé à Saint-Dié, tant dans sa communication locale que dans celle destinée à l'extérieur, afin de permettre d'attirer l'attention des opinions publiques sur le sort tragique de la ville martyre vosgienne. Si ce discours s'est d'abord manifesté de manière assez générale à destination des États-Unis, il a aussi été tenu envers une organisation particulière, l'*American Legion,* dont le destin avait brièvement croisé celui de la « marraine de l'Amérique » une génération plus tôt.

*2- L'aide d'urgence de l'*American Legion

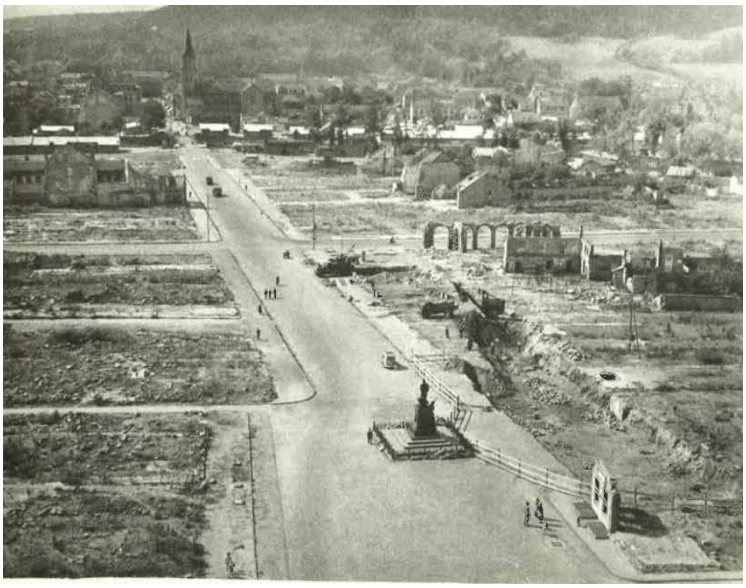


Figure 12 Photographie des ruines de Saint-Dié en 1945. RONSIN Albert, Saint-Dié-des-Vosges, treize siècles d'histoire, 669-1969, *Nancy, Publicité moderne, 1969, p. 121-122.*

La photographie ci-contre (figure 12) a été prise depuis le clocher de la cathédrale de Saint-Dié en direction de l'église Saint-Martin, bien visible à l'arrière-plan. L'essentiel des gravats a été dégagé de part et d'autre de la rue Thiers, artère centrale de la ville. Dans ce paysage de désolation, deux éléments rescapés du grand incendie attirent le regard. C'est d'abord la statue de Jules Ferry, désormais privée de son écrin constitué de la place éponyme. C'est ensuite le pan de mur de la « Maison de l'Amérique », en bas à droite. Ce cliché résume bien les trois piliers sur lesquels les décideurs de Saint-Dié comptent appuyer leur communication d'urgence à l'égard de l'*American Legion* : l'histoire d'une ville martyre, qui fut aussi le berceau du nom de l'Amérique et de Jules Ferry. Pour les « ambassadeurs » de Saint-Dié, ce triptyque va fournir, jusque vers 1950, des arguments pour tenter d'obtenir une aide substantielle à la reconstruction d'une ville exsangue.

L'une des principales chevilles ouvrières de l'aide à Saint-Dié par l'*American Legion* de 1945 à 1950 est Hélène Abel-Ferry (1887-1972). En 1913, cette Alsacienne a épousé en secondes noces le député des Vosges Abel Ferry (1881-1918), neveu de l'illustre homme d'État Jules Ferry. Son époux tombe au champ d'Honneur quelques mois plus tard dans l'Oise en tant qu'agent de liaison pour l'état-major américain. Elle est alors enceinte de leur fille Fresnette. Après la guerre, elle contribue grandement à faire vivre la mémoire de la famille Ferry. Si elle ne réside plus en permanence à Saint-Dié, elle partage son temps entre le chalet familial de

Jules et Eugénie Ferry où son mari a grandi et son appartement de la rue Bayard, dans le très cossu 8e arrondissement parisien. Elle revient dans les Vosges à l'occasion des commémorations, comme lors de la réception de l'*American Legion* en 1921. Nous aurons l'occasion de revenir plus en détails sur son rôle de passeuse de la mémoire du « baptême de l'Amérique » dans la dernière partie de ce travail, en nous appuyant notamment sur les archives déposées par madame Abel-Ferry au musée de Saint-Dié-des-Vosges. On se contentera, dans les pages qui suivent, de présenter les effets positifs de son action auprès de ce qui est resté sa ville de cœur.

La parfaite insertion d'Hélène Abel-Ferry dans le système de la notabilité parlementaire parisienne lui ouvre des portes qui seraient sans doute restées fermées pour de modestes édiles vosgiens qui ne disposent plus des mêmes ouvertures dans la capitale qu'au temps de la IIIe République. En juin 1945, elle sollicite avec l'appui de son ami l'homme politique André le Troquer, l'ambassadeur des États-Unis à Paris Jefferson Caffery, dans le but d'obtenir une aide d'urgence de la part de Washington en faveur de Saint-Dié. L'histoire du « baptême de l'Amérique » sert de point d'appui à cette demande : « Madame Abel-Ferry […] Monsieur André Le Troquer […] ont l'honneur de solliciter de S.E. l'ambassadeur des U.S.A. de bien vouloir intéresser la Grande République amie, au sort de la Ville Martyre de Saint-Dié. – Marraine de l'Amérique – C'est en effet à Saint-Dié que le 25 avril 1507, fut donné le nom et imprimé pour la première fois le nom "Amérique" au nouveau continent occidental. » Le texte se poursuit par un résumé, comprenant de nombreuses erreurs factuelles, sur les liens progressivement établis entre Saint-Dié et les États-Unis depuis le XIXe siècle. Plus loin, le texte évoque l'incendie de Saint-Dié survenu quelques mois plus tôt : « La première maison qui fut incendiée à St-Dié fut celle qui porte la plaque désignant la Marraine de l'Amérique. Les flammes, malgré tout laissèrent intact ce souvenir comme un symbole. » Le courrier se termine par le détail chiffré des dégâts et du bilan humain, la population déodatienne étant passée de 35 000 à 15 000 habitants depuis novembre 1944[196]. La réponse de Washington, arrivée en octobre 1945, est toutefois négative. Le gouvernement des États-Unis n'est pas encore disposé à apporter une aide officielle aux villes françaises sinistrées. L'ambassadeur Jefferson Caffery suggère donc à André le Troquer et Hélène Abel-Ferry de se tourner pour l'heure vers des

[196] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (3) : « Démarches pour l'adoption de St-Dié par l'Amérique et envois de l'Amérique en faveur de St-Dié » - Démarche à l'ambassade des États-Unis avec Le Troquer 20 juin 1945.

structures américaines non gouvernementales, comme la Croix Rouge ou les Quakers, qui disposent déjà de bureaux en France et travaillent en lien avec l'Entr'aide française[197].

Par ailleurs, Hélène Abel-Ferry a entamé des démarches auprès du colonel John Emery, ancien Commandeur national de l'*American Legion* qui avait fait forte impression lors de son bref passage à Saint-Dié en 1921. Elle a pu entrer en contact avec lui en passant par des membres de l'association *France Forever*[198]. En parallèle à une intense campagne de communication auprès de l'opinion américaine, la nièce par alliance de Jules Ferry parvient à intéresser John Emery qui dépose un projet de résolution devant le comité exécutif de l'*American Legion* à Minneapolis. La première version du texte fait bien référence, dans ses attendus, à la dénomination de l'Amérique mais ce n'est pas la raison principale justifiant l'aide accordée. Le premier attendu est la visite d'une délégation de l'*American Legion* à Saint-Dié en 1921. La question de la dénomination de l'Amérique ne vient qu'en seconde position. D'ailleurs, celle-ci est présentée comme une simple hypothèse, « en commémoration du fait historique que le nom d'Amérique appliqué à notre continent a ou non origine le 25 avril 1507 à St-Dié ». L'utilisation du « ou non » est ici particulièrement symptomatique de la perplexité du comité exécutif. C'est ensuite la destruction de la ville en novembre 1944 qui est mentionnée pour justifier l'aide que l'*American Legion* s'apprête à accorder. La manière dont sont formulés les attendus de la résolution indique que c'est avant tout le désir d'aider une ville détruite qui a décidé le comité, bien davantage que l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique[199].

La version finale de la résolution n° 59, adoptée le 14 décembre 1945 à l'unanimité par le comité exécutif national de l'*American Legion* présidé par M. McKinley, se révèle toutefois moins polémique que son projet : « ATTENDU que le 18 août 1921, une délégation officielle de membres de l'American Legion, dirigée par le Commandeur National John G. EMERY, a dédicacé une plaque dans la ville de Saint-Dié, Vosges, France commémorant le fait historique que le nom America, tel qu'appliqué à ce continent, a été créé à Saint-Dié le 25 avril 1507, […] ». Cette résolution finale ne laisse donc pas planer de doute sur la véracité de l'invention du nom de l'Amérique à Saint-Dié, ses auteurs ayant sans doute estimé que le drame qui s'y jouait ne nécessitait pas d'y ajouter une polémique historique[200]. Grâce à cette résolution, l'*American Legion* va pouvoir organiser pendant un an, par le biais de sa branche féminine,

[197] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (3) : « Démarches pour l'adoption de St-Dié par l'Amérique et envois de l'Amérique en faveur de St-Dié » - Démarches faites pour l'adoption de St-Dié.
[198] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12. 2849 VII H12 (1) : « St-Dié. Memento de Mme A.F.. Expl. N°3 jusqu'au 25 juillet 46 ».
[199] *Ibid*.
[200] *Digests of Minutes. National Executive Committee Meetings. The American Legion,* Indianapolis, IN, December 13-15, 1945, Chicago, IL, November 17-21, 1945, p. 87.

l'*American Legion Auxiliary*, la collecte et l'envoi de dons de nourriture et de vêtements aux enfants sinistrés de Saint-Dié.

Tout au long de l'année 1946 et au début de 1947, la presse étatsunienne relaie largement ce geste de philanthropie. Elle en profite presque systématiquement pour évoquer l'anecdote de la maison dans laquelle le mot *America* aurait été imprimé pour la première fois et où l'*American Legion* a déjà apposé une plaque en 1921[201]. Les organes médiatiques de cette institution patriotique ne manquent pas de mettre en avant leur soutien à Saint-Dié, évoquant les nombreux colis qui commencent à affluer pour soutenir les enfants sinistrés[202]. Ils se félicitent d'apprendre que les enfants de Saint-Dié vont s'initier à l'anglais pour pouvoir mieux remercier leurs bienfaiteurs et que chaque mois, une conférence aura lieu dans cette ville pour faire la promotion de la culture américaine[203]. La plupart des articles font brièvement référence à l'histoire du nom de l'Amérique ; en 1946, la présidente nationale de l'*American Legion Auxiliary*, Mrs. Walter G. Craven, interpelle ses lecteurs : « Vous vous souvenez que Saint-Dié est la petite ville française où l'Amérique a été nommée et où, il y a des années, l'*American Legion* a érigé une plaque pour commémorer ce fait[204]. » En 1947, le *National Legionnaire* évoque « la publication dans ce village le 25 avril 1507 de la première carte à porter le nom "Amérique"[205] ». En revanche, ces journaux n'utilisent que très rarement les expressions de « marraine » ou de « fonts baptismaux » de l'Amérique. Lorsqu'ils le font, c'est généralement pour préciser que c'est Saint-Dié qui s'est elle-même affublée de ces titres considérés comme assez exotiques pour la plupart des États-uniens. John Emery écrit ainsi qu'en 1921, il avait placé une plaque commémorative « sur ce qu'ils appellent les fonts baptismaux de l'Amérique[206] ».

Le 11 juillet 1946 est organisée à Saint-Dié une cérémonie franco-américaine destinée à faire remettre officiellement aux enfants sinistrés les premiers colis envoyés par l'*American*

[201] *The Berkeley Daily Gazette*, 13 mars 1946, p. 4 ; *The New Holland Clarion*, 5 avril 1946, p. 7 ; *The Warren Times Mirror*, 8 avril 1946, p. 6 ; *The Altoona Mirror*, 9 avril 1946, p. 14 ; *The Charleroi Mail*, 11 avril 1946, p. 1 et p. 8 ; *The New York Commercial Advertiser*, 18 juin 1946, p. 3 ; *The Brewster Standard*, 27 juin 1946, p. 1 ; *The Shiner Gazette*, 6 février 1947 p. 1.
[202] *The Minnesota Legionnaire*, vol. 27, n° 2, 6 mars 1946. *The National Legionnaire*, vol. 12, n° 9, 5 juin 1946, p. 3. *Digest of Minutes. National Executive Committee Meeting. The American Legion*. Indianapolis, IN, October 30-31, November 1, 1947, p. 167.
[203] *Digest of Minutes. National Executive Committee Meeting. National Headquarters. The American Legion*. Indianapolis, IN, June 5-7, 1946, p. 234.
[204] *Summary of Proceedings. Twenty-eighth Annual National Convention. The American Legion*, San Francisco, CA, September 30, October 1-4, 1946, p. 6-7.
[205] *The National Legionnaire*, vol. 13, n° 1, janvier 1947, p. 5.
[206] *Digest of Minutes. National Executive Committee Meeting. The American Legion*. Indianapolis, IN, November 21-23, 1946, p. 144-145.

Legion Auxiliary[207]. Les habitants ont été invités par la municipalité à honorer leurs hôtes en pavoisant leurs demeures aux couleurs françaises et étatsuniennes[208]. Le Consul général des États-Unis Richard Byrd représente l'ambassadeur[209]. Dans son discours de bienvenue aux personnalités officielles, le maire de Saint-Dié, Gaston Colnat se plie au traditionnel exercice consistant à intégrer une référence au baptême de 1507 : « Là un chanoine érudit avait au commencement du 16e siècle établi une des premières imprimeries de Lorraine et de ses presses était sorti en 1507 un mince petit livre "la Cosmographie (*sic*) introductio" où Martin WALDSMULLER (*sic*) proposait de donner au nouveau Continent le nom d'Amérique et c'est ainsi que Saint-Dié mérite d'être nommée "marraine de l'Amérique". De tout cela il ne reste rien ou presque rien des ruines, des amoncellements de pierres que la Reconstruction (mot bizarre) a consciencieusement alignés[210]. » Après une distribution symbolique de colis, la délégation se dirige vers le monument aux Morts pour le traditionnel dépôt de gerbe avant de visiter les ruines de Saint-Dié ; les hôtes sont naturellement invités à se tourner vers la façade de la « Maison de l'Amérique[211] ». Sans doute ont-ils aussi appris à cette occasion qu'une partie importante des dons offerts à Saint-Dié avait été pillée par « les gestes de voleurs sans scrupules qui ont fracturé les wagons plombés qui amenaient à Saint-Dié des colis que l'*American Legion* offre aux malheureux enfants de la marraine de l'Amérique[212] ».

Quelques jours après la cérémonie, Hélène Abel-Ferry en fait le compte-rendu à Justin Godard, président de l'Entr'aide française. Pleine d'espoir, elle est persuadée « que ce n'était là qu'un premier acte de bienveillance américaine envers St-Dié, marraine de l'Amérique[213] ». Mais six mois plus tard, en janvier 1947, Saint-Dié apprend avec une grande tristesse la mort du colonel Emery, survenue le 31 décembre : « C'est un grand ami de la France et particulièrement de Saint-Dié et de notre petit coin de terre vosgienne qui vient de disparaître. Aussi, la cité martyre, marraine de l'Amérique, est-elle en deuil. Elle s'incline

[207] *L'Est Républicain*, 12 juillet 1946.
[208] *La Liberté de l'Est*, 11 juillet 1946.
[209] *La Gazette vosgienne*, 10 juillet 1946.
[210] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (3) : « Démarches pour l'adoption de St-Dié par l'Amérique et envois de l'Amérique en faveur de St-Dié » - Discours de bienvenue du maire de St-Dié le 11 juillet 1946 pour la célébration de la journée de Reconnaissance à l'American Legion.
[211] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (3) : « Démarches pour l'adoption de St-Dié par l'Amérique et envois de l'Amérique en faveur de St-Dié » - Photographies de la cérémonie du 11 juillet 1946 à St-Dié. 1e distribution des colis envoyés à madame Abel-Ferry pour les enfants de St-Dié.
[212] *La Liberté de l'Est*, 10 juillet 1946.
[213] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (3) : « Démarches pour l'adoption de St-Dié par l'Amérique et envois de l'Amérique en faveur de St-Dié » - Remerciements à divers pour la cérémonie du 11 juillet à St-Dié. Aux Français.

respectueusement devant la dépouille mortelle de ce grand citoyen américain[214] ». Saint-Dié perd ainsi un relais précieux pour ses intérêts outre-Atlantique : « Hélas, il a disparu au moment où nous pouvions attendre davantage de son action généreuse : car il voulait faire plus encore pour Saint-Dié[215] ».


A Letter From a Little Town in France

In the living room of her home at 2025 Franklis Ave., SE., Mrs. John G. Emery proudly reads a letter from France which tells her that her late husband, Col. John G. Emery, is enshrined in the hearts of the school children of St. Die, France. Lower picture is of a house in St. Die, badly bombed by retreating Germans, in which the word "America" was written for the first time. Postcards of the building, now historic, all mention Col. Emery's part in helping the people of France to peace.

Figure 13 La veuve du colonel Emery lit à la presse locale la lettre de condoléances qu'elle vient de recevoir de Saint-Dié. The Grand Rapids Herald, *5 octobre 1947.*

Le 24 janvier, le Conseil municipal de Saint-Dié décide de mettre les drapeaux en berne et s'engage à donner le nom de John Emery à la première de ses rues reconstruites[216]. Sur la coupure ci-contre (figure 13), Mrs. Emery lit à la presse de sa ville de Grand Rapids (Michigan) la lettre de condoléances qu'elle vient de recevoir de Saint-Dié. On reconnaît sans peine dans les mains de Mrs. Emery le papier à en-tête du Comité d'aide à Saint-Dié par l'*American Legion* dirigé par Hélène Abel-Ferry. La veuve du colonel se montre très touchée par cette initiative et s'en ouvre à la nièce de Jules Ferry dans une lettre du 15 avril 1947 : « Nous ressentons le grand honneur que nous fait la ville de St-Dié d'avoir pris la décision de donner le nom du colonel Emery à la première rue qui sera reconstruite en souvenir de lui. Puissent tous ceux qui traverseront cette rue n'être plus que vos amis et n'avoir plus que des buts paisibles[217] ». Les organes de presse de l'*American Legion* publient cet engagement pris par Saint-Dié[218]. Une gerbe est déposée au nom des enfants de Saint-Dié lorsque la dépouille du colonel Emery rejoint le cimetière militaire d'Arlington en juin 1947[219]. Une photographie du colonel, envoyée par son épouse au maire de Saint-Dié, est placée de manière permanente dans chaque salle de classe de la ville en hommage au bienfaiteur des enfants sinistrés. En revanche, la promesse de donner son nom à l'une des rues de la ville ne sera jamais tenue.

[214] *L'Est Républicain*, 14 janvier, 18-19 janvier 1947 ; *The American Legion News Service*, n° 47, 1947 [jour exact indéterminé].
[215] *La Gazette vosgienne*, 18 janvier 1947.
[216] *La Gazette vosgienne*, 25 janvier 1947 ; *The National Legionnaire*, février 1947.
[217] *L'Éclair de l'Est*, 26 avril 1947 ; *La Gazette vosgienne*, 3 mai 1947.
[218] *The National Legionnaire*, vol. 13, n° 2, février 1947, p. 5. *American Legion News Service*, n° 47, 1947.
[219] *La Gazette vosgienne*, 28 juin 1947.

En parallèle, la résolution votée par l'*American Legion* au profit des enfants sinistrés de Saint-Dié en décembre 1945 arrive à son terme, son application n'ayant été prévue que pour une durée d'un an. Hélène Abel-Ferry cherche donc, en cette année 1947, de nouveaux moyens d'aider sa ville dont la situation reste dramatique. Au nom de son Comité d'aide à Saint-Dié par l'*American Legion*, elle lance un appel d'urgence à l'Amérique : « Nous envoyons un appel suprême à la filleule (*god child*) de St-Dié et à nos amis de l'*American Legion*. Une telle situation nécessite une action immédiate. » Dans le même temps, elle fait écrire un scénario pour un film de propagande à la gloire de l'amitié entre Saint-Dié et l'Amérique. Parmi les scènes prévues, l'une d'elle met en avant la façade calcinée de la « Maison de l'Amérique ». Un gros plan est prévu sur la plaque offerte en 1921 pendant qu'une voix off raconte l'histoire du « baptême de 1507 ». Puis apparaît une page de la *Cosmographie* de Ptolémée pour faire la transition avec une scène historique montrant les membres du « Gymnase vosgien » en train de discuter du meilleur nom pour le continent récemment découvert. Ils regardent des cartes. La dernière d'entre elles est une carte moderne des États-Unis[220]. Ce film ne semble pas avoir été tourné mais son scénario comporte les mêmes anachronismes déjà relevés dans la propagande éditée à l'occasion des fêtes franco-américaines de 1911 : le « Gymnase vosgien » de Saint-Dié se retrouve ainsi propulsé en baptiseur des États-Unis, ce qu'il n'a jamais été.

Les efforts d'Hélène Abel-Ferry se révèlent payants puisque les colis de l'*American Legion* continuent à affluer. En effet, si le programme officiel mis en place en décembre 1945 a cessé d'exister, de nombreuses donatrices affiliées à l'*American Legion Auxiliary* à travers les États-Unis ont noué des liens avec les enfants de Saint-Dié et poursuivent donc leurs envois de paquets aux jeunes sinistrés[221]. Il est donc probable que la promotion du « baptême de l'Amérique » par la nièce de Jules Ferry n'ait joué qu'un rôle tout à fait négligeable dans le maintien de cette aide ; la mise en place d'une relation épistolaire bien concrète entre les donateurs et les enfants parrainés a sans doute bien davantage compté que le souvenir de vieux chanoines cartographes.

L'année 1947 marque pour Saint-Dié une autre bonne nouvelle qui semble la conforter dans son rôle de « marraine de l'Amérique ». Le 10 février, le « Isaac I. Stevens », un des *Liberty ships* achetés par la Compagnie des Chargeurs Réunis aux États-Unis dans le cadre des accords Blum-Byrnes est rebaptisé le « Saint-Dié[222] ». Ce navire avait été construit dans les

[220] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. IV Saint-Dié reconstruction. Interventions de madame Abel-Ferry, 2841 VII H4 (1 et 2) – 2841 VII H4 (2) : « Reconstruction de St-Dié. Plan d'urgence (Meyer-Levy) ».
[221] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *American Legion*. Colis individuels aux enfants de Saint-Dié par l'*American Legion Auxiliary* sur les listes envoyées par madame Abel-Ferry, I, 2848 VII H11.
[222] *La Gazette vosgienne*, 22 février 1947.

chantiers navals de Portland, par l'*Oregon Shipbuilding Corporation*, et mis à l'eau en janvier 1944 pour assurer des liaisons dans le Pacifique[223]. C'est le GPRF qui a décidé de rebaptiser les soixante-quinze *Liberty ships* acquis par la France aux noms des ports et villes-martyres de la guerre ; les États-Unis n'ont donc rien à voir dans ce processus[224]. Hélène Abel-Ferry voit néanmoins dans cet hommage un nouveau signe des liens unissant la petite « marraine » et sa toute puissante « filleule ». Pour la presse locale, l'événement « a la valeur d'un symbole. Il affirme la filiation spirituelle qui unit au Nouveau Continent la Cité vosgienne, marraine de l'Amérique[225] ». Même la presse nationale y va de sa tirade sur le sujet : « Parmi les 75 Liberty ships cédés à la marine marchande française par les États-Unis, celui qui porte le nom de « Saint-Dié » est, à plus d'un titre, un émouvant symbole de l'amitié franco-américaine[226] ». Le maire Gaston Colnat ne manque pas d'écrire au nouveau commandant du navire, Jean Floury afin de lui faire connaître les liens puissants qui unissent Saint-Dié à l'Amérique. La documentation qui lui a été adressée permet au capitaine de pouvoir répondre aux questions qui lui sont posées à propos du nouveau nom de ce bâtiment. En effet, la communauté française de San Francisco, où le « Saint-Dié » est au mouillage en attendant d'effectuer sa première traversée de l'Atlantique sous pavillon français, s'est massivement mobilisée pour venir en aide à la ville vosgienne martyre.

Une collecte de dons a ainsi été organisée dans les écoles de Californie sous l'égide des unités locales de *France Forever* et de l'*American Legion Auxiliary*. Lorsque le cargo quitte San Francisco le 28 février, il transporte à son bord trois tonnes de dons à destination des sinistrés déodatiens[227]. La presse locale y voit « une marque nouvelle de la sollicitude américaine pour le petit coin de terre vosgienne d'où sortit en 1507 pour la première fois le nom d'Amérique[228] ».

[223] BROUARD Jean-Yves, *Les Liberty ships*, Grenoble, Glénat, « Patrimoine maritime », 1993, p. 249.
[224] MESSIAEN Jacky, *Liberty ships de France, 1946-1972*, Dunkerque, Auto-édité, 1990, p. 14.
[225] *La Gazette vosgienne*, 3 mai 1947.
[226] *Libération*, 20-21 avril 1947.
[227] *La Liberté de l'Est*, 17 février 1947, 14 mars 1947, 26-27 avril 1947 ; *L'Est Républicain*, 1-2 avril 1947, 26-27 avril 1947 ; *Libération*, 20-21 avril 1947 ; *Paris-Presse*, 20-21 avril 1947 ; *L'Éclair de l'Est*, 27-28 avril 1947 ; *Le Figaro*, 27 avril 1947 ; *Le Parisien Libéré*, 27 avril 1947 ; *L'Époque*, 27 avril 1947 ; *The New York Herald Tribune* (édition de Paris), 27 avril 1947 ; *The American Legion Magazine*, mai 1947.
[228] *La Liberté de l'Est*, 17 février 1947.


NEW YORK HERALD TRIBUNE

American Aid for Saint-Dié Arrives at Havre

I.N.P.

French and American officials celebrate the arrival at Havre Wednesday of more than three tons of relief packages for Saint-Dié aboard the French liberty ship named for the martyred town, which was burned to the ground by the Germans in 1944. Left to right: Captain Floury, of the Saint-Dié, James E. Parks, American Consul-General at Havre, and Mme. Abel Ferry, chairman of the Committee for American Legion Aid to Saint-Dié.

Figure 14 Hélène Abel-Ferry se fait remettre le drapeau étatsunien par le commandant Floury à bord du "Saint-Dié", 30 avril 1947. The New York-Herald Tribune *(édition de Paris), 2 mai 1947.*

Hélène Abel-Ferry organise une cérémonie d'accueil du navire à son arrivée au port du Havre le 30 avril[229]. Sur la photo de la coupure de presse ci-contre (figure 14), on peut voir le commandant du « Saint-Dié » Jean Floury (à gauche) remettre à la bienfaitrice de la ville martyre le pavillon à la bannière étoilée qui flottait jusqu'au 10 février sur le « Isaac I. Stevens ». Cet échange se fait sous le regard du Consul général des États-Unis au Havre, James E. Park, au centre. Le maire de Saint-Dié a fait réaliser un nouveau drapeau aux armes de sa ville qui est hissé le jour-même sur l'ancien *Liberty ship*[230]. « Ainsi Saint-Dié, filleule de l'Amérique, sera présente entre le Havre et San Francisco, grâce au liberty-ship », écrit un journal du Havre qui ne semble plus très bien savoir qui est la marraine et qui est la filleule[231]. C'est au maire de Saint-Dié qu'échoit le drapeau étatsunien ; dès son retour, il le fait exposer à « L'Art Floral », une salle de la rue Gambetta afin de permettre à tous les habitants de la « marraine de l'Amérique » de venir admirer l'ancien pavillon du navire qui porte désormais le nom de leur ville[232].

Au printemps 1947, le Commandeur national de l'*American Legion* Paul H. Griffith annonce à Hélène Abel-Ferry qu'une délégation de son organisation se rendra en France à la fin de l'été et en profitera pour se rendre à Saint-Dié. C'est une nouvelle fois l'occasion de rappeler l'épisode historique de 1507. La nièce de Jules Ferry demande à l'imprimeur local, Loos, de faire imprimer des cartes postales et des enveloppes sur le thème du « baptême de l'Amérique » afin de les offrir aux hôtes américains de Saint-Dié (figure 15, ci-dessous)[233]. Au

[229] *La Gazette vosgienne*, 12 avril 1947 ; *La Liberté de l'Est*, 20 avril 1947 ; *Le Havre-Éclair*, 2 mai 1947 ; *Le Havre libre*, 2 mai 1947 ; *L'Avenir du Havre*, 3 mai 1947 ; *The New York Herald Tribune* (édition de Paris), 2 mai 1947 ; *La Liberté de l'Est*, 2 et 3 mai 1947 ; *La Gazette vosgienne*, 3, 10 et 31 mai 1947 ; *L'Est Républicain*, « AMERIC'ASCAD », Supplément publié par *l'Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, mai 1987, p. 9.
[230] *La Liberté de l'Est*, 3 mai 1947.
[231] *L'Avenir du Havre*, 3 mai 1947.
[232] *La Liberté de l'Est*, 3 mai 1947.
[233] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12. 2849 VII H12 (12) : « Cartes de Loos de la Maison de l'Amérique » + Archives diverses, VII H45 à VII H55 et VII H59, VII H60, VII H62. 2876 VII H53 : « Plaque sur la maison de l'Amérique, qui fût brûlée en

recto, la photographie représente la façade de la « Maison de l'Amérique » avec ses deux plaques commémoratives encore bien visibles. Au verso, la légende de la carte postale est écrite en deux langues, mais le texte diffère en anglais et en français afin de s'adapter aux publics visés. Pour les Déodatiennes et les Déodatiens, supposés bien connaître les faits, le texte en français rappelle laconiquement que « dans cette maison, incendiée volontairement par les Allemands en Novembre 1944, le mot Amérique a été imprimé pour la première fois en 1507 ». En revanche, le texte en anglais est plus précis afin de pouvoir expliquer davantage les faits à des visiteurs qui ne sont pas très au fait des événements que la population locale nomme depuis trois quarts de siècle le « baptême de l'Amérique » : « Dans cette maison, en l'an 1507, le 25 avril, le nom "AMERICA" a été imprimé pour la première fois, dans la "Cosmographie (*sic*) introductio", page 30, 10e ligne le journal de bord d'Amerigo Vespucci qui avait récemment exploré le nouveau monde[234]. En commémoration de cet événement, un pèlerinage a été effectué à cet endroit en 1921 par une délégation officielle, conduite par le Major John G. EMERY. En Novembre 1944, la maison a été délibérément brûlée par l'armée allemande en repli. »

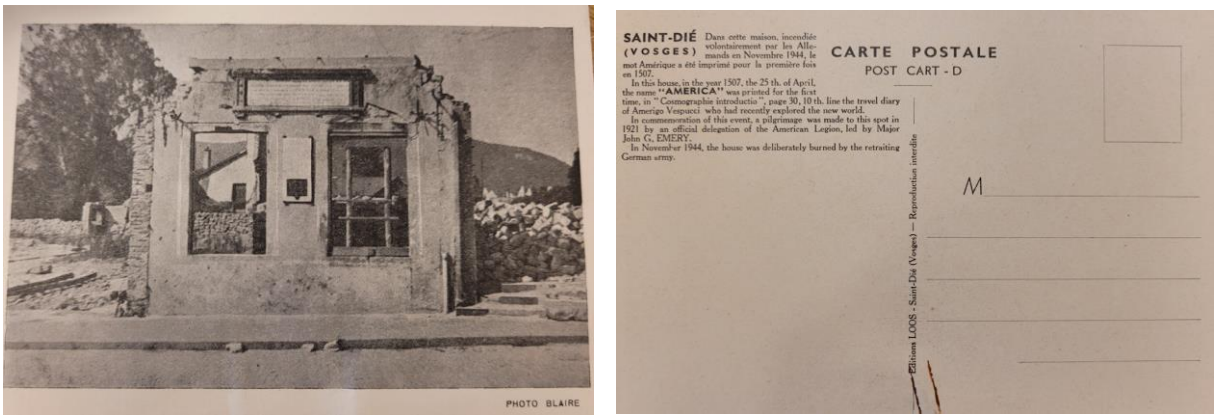


*Figure 15 Carte postale éditée par Loos, Saint-Dié, à l'occasion de la réception d'une délégation de l'*American Legion *le 21 septembre 1947.*

En parallèle, un dossier de presse intitulé « SAINT-DIÉ MARRAINE DE L'AMÉRIQUE » est édité par la mairie de Saint-Dié. Après être remonté jusqu'à Pierre d'Ailly, « Grand Prévôt de Saint-Dié » et auteur de l'*Imago Mundi*, le dossier évoque Vautrin Lud et son imprimerie : « La tradition en situe les locaux à l'emplacement des ruines de la pharmacie Duménil, place Jules Ferry. » Le dossier mentionne ensuite « les principaux pionniers de l'œuvre : Waldseemüller, le géographe et Ringmann le latiniste », avant de conclure : « C'est

1944 et dont seuls restent des vestiges. » + 2838 VII H1 (9) : « Articles en faveur de Saint-Dié et enveloppes de propagande pour l'Amérique ».

[234] Nous avons essayé de conserver, dans notre traduction, le caractère étrange de ce texte en version originale.

ainsi que le mot América (*sic*) fut imprimé pour la première fois, à Saint-Dié, le 25 avril 1507, dans l'ouvrage qui devait servir d'introduction à la Cosmographie de Ptolémée, la Cosmographie (*sic*) Introductio. » En conclusion, Saint-Dié appelle de ses vœux une reconnaissance officielle en tant que marraine de l'Amérique, titre qui n'a revêtu jusque-là qu'un caractère tout à fait officieux : « Comme apothéose de cette admirable fresque qui est un hymne d'amitié, nous voulons espérer encore des liens plus étroits entre la Filleule et la Marraine, une consécration officielle, une aide efficace consécutive à un acte d'Adoption[235]. » Par cette requête d'un acte officiel d'adoption, la municipalité de Saint-Dié espère bénéficier d'un statut privilégié sous couvert d'un fait historique pour obtenir de l'aide américaine à l'avenir. Précisons dès à présent qu'un tel acte officiel ne sera jamais délivré.



*Figure 16 Cérémonie en l'honneur de l'*American Legion *à Saint-Dié, le 21 septembre 1947. Médiathèque Victor-Hugo de Saint-Dié-des-Vosges, fonds Amérique, L.2511. Auteur du cliché non précisé.*

La délégation composée de quatre-vingts membres de l'*American Legion* et de ses auxiliaires féminines arrive à Saint-Dié le 21 septembre 1947[236]. Au premier plan de cette

[235] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (9) : « Articles en faveur de Saint-Dié et enveloppes de propagande pour l'Amérique ».
[236] *L'Intransigeant*, 7-8 septembre 1947 et 23 septembre 1947 ; *France-Amérique*, n° 102, 25 avril 1948, p. 9.

photographie (figure 16, ci-dessus), on peut voir sur la gauche le préfet des Vosges Robert Lecuyer derrière une petite fille en costume traditionnel lorrain. À sa gauche se trouve Mrs. Hutton, présidente nationale de l'*American Legion Auxiliary*, elle aussi derrière une jeune Lorraine. À côté d'elle a pris place Mrs. Dorothy Pearl, présidente nationale honoraire de cette même organisation féminine. Sous le drapeau étatsunien, en tailleur blanc, on peut reconnaître Hélène Abel-Ferry à côté de laquelle a pris place un responsable en uniforme de l'*American Legion* ainsi qu'Auguste Pierrot (en costume sombre et chapeau), bibliothécaire de Saint-Dié et conservateur du Foyer des Ferry.

Hélène Abel-Ferry a veillé à ce que la réception des bienfaiteurs et des bienfaitrices soit parfaite. La délégation est accueillie en gare de Saint-Dié par une foule chantant « *Over There* ». Les écoliers ont appris des chansons américaines et ont confectionné des milliers de petits drapeaux en papier. Des banderoles avec des mots de bienvenue en anglais ont été installées dans toute la ville. Le portrait du colonel Emery, décédé neuf mois plus tôt, a été placé à la vitrine de tous les baraquements tenant lieu de magasins de fortune. Au moment de la réception à la mairie, le *National Adjudant* Donald Glascoff reçoit des mains du maire de Saint-Dié Gaston Colnat un diplôme de citoyen d'Honneur à remettre au Commandeur national de l'*American Legion*, Paul H. Griffith pour lui exprimer la reconnaissance de la ville vosgienne d'avoir rendu possible cette visite. La symbolique du « baptême de l'Amérique » n'est jamais bien loin : « Un grand livre, imprimé en 1507, était ouvert à la page où le nom de l'Amérique avait été donné pour la première fois au nouveau monde par des imprimeurs d'une école religieuse de SAINT-DIE et qui est l'acte de baptême de l'Amérique », précise Hélène Abel-Ferry dans son compte-rendu de cette journée. Gaston Colnat prononce ensuite un discours de bienvenue dans la langue de ses invités, mais « son anglais était si mauvais que personne ne comprit, mais le cœur y était et c'est l'essentiel ». La délégation se dirige ensuite vers le chalet de madame Abel-Ferry, où des centaines d'enfants ont été invités à rencontrer leurs bienfaiteurs et à les remercier par de modestes cadeaux (dessins, fleurs, branches de sapin…). À 13h30, un lunch est donné dans une grande baraque pavoisée aux couleurs françaises et américaines. L'après-midi est consacrée à l'hommage rendu aux Morts devant le monument, privé de ses attributs américains depuis 1940. S'ensuit une visite dans les rues de la ville et notamment « à la maison où l'Amérique reçut son nom et dont un pan de mur calciné reste encore debout ». La délégation offre une troisième plaque, apposée sous celle qui avait été offerte en 1921 ; elle est dédiée « à la mémoire du colonel John G. Emery, commandeur de l'*American Legion*,

citoyen d'honneur de la ville de Saint-Dié[237] ». La délégation retourne ensuite à la gare « au milieu d'un délire d'enthousiasme[238] ». Dorothy Pearl publie le récit de son étape déodatienne à son retour aux États-Unis[239].

Le 25 octobre 1948, Hélène Abel-Ferry se rend à son tour aux États-Unis pour un périple de près de deux mois, dont l'objectif principal est de remercier officiellement les acteurs de l'aide à Saint-Dié et en particulier les responsables de l'*American Legion* et de ses auxiliaires féminines[240]. Au cours de ce séjour, la nièce de Jules Ferry a pu constater à quel point la question du « baptême de l'Amérique » était mal connue de la plupart de ses interlocuteurs. Il lui a fallu sans cesse « rappeler aux Américains que Saint-Dié est la marraine de l'Amérique et que de ce fait l'Amérique est née chez nous ». C'est peut-être ce qui l'a incitée à revoir assez radicalement son discours à son retour en France. Comprenant que 1507 ne parviendrait pas à constituer un argument suffisant pour retenir l'attention des donateurs d'outre-Atlantique, elle décide de tenter une autre approche, centrée cette fois sur la statue de la Liberté et Jules Ferry. Son premier regard sur Ellis Island a-t-il pu jouer un rôle dans ce revirement ? En contemplant l'œuvre de Bartholdi, elle dit avoir pensé à Jules Ferry qui avait signé l'acte de donation au peuple américain en 1884 et avoir ressenti une immense fierté d'être de Saint-Dié, patrie du grand homme d'État. C'est peut-être ce sentiment de fierté, combiné à un certain désenchantement face au manque d'intérêt des Américains pour l'histoire des chanoines cartographes, qui a incité madame Abel-Ferry à adopter une nouvelle stratégie mémorielle.

Au cours de son séjour américain, elle demande donc à Laura Goode, présidente nationale de l'*American Legion Auxiliary*, d'accepter de publier dans le mensuel national de son organisation un appel à ses membres en faveur du préventorium Abel-Ferry. Ce lieu de traitement pour enfants malades aurait grand besoin d'une aide urgente. L'idée est de demander aux enfants américains de verser un « cent de l'écolier » pour Saint-Dié, pour faire écho à l'opération du « sou de l'écolier » que Jules Ferry avait lancée alors qu'il était ministre de l'Instruction publique pour permettre d'achever le projet de statue de la Liberté. Le 17 février 1949, Laura Goode annonce à Hélène Abel-Ferry que son projet a été accepté par le comité exécutif. Son appel sera publié dans le numéro d'avril de l'*American Legion Auxiliary National*

[237] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [1979], p. 170.
[238] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. 2838 VII H1 (9) : « Articles en faveur de Saint-Dié et enveloppes de propagande pour l'Amérique » - Article de Melle Valler, correspondante de la revue « Ace ».
[239] *National News of the American Legion Auxiliary*, décembre 1947, p. 8.
[240] *The National News of the American Legion Auxiliary*, avril 1949, XIII, n° 4, p. 7 ; *The National Legionnaire*, novembre 1948, vol. 14, n° 6, p. 3 ; *L'Éducation nationale*, n° 12, 2 juin 1949, p. 4 ; *Le Journal des professeurs de l'enseignement du second degré*, 2e année, n° 18, 4 juin 1949, p. 554 ; *Manuel général de l'instruction primaire*, 116e année, n° 18, 4 juin 1949, p. 219.

News, magazine envoyé aux 960 000 membres de l'organisation. En introduction à cet appel, Dorothy Pearl rappelle les liens anciens entre son pays et la ville que son organisation a pris sous son aile quatre ans auparavant : « Dans la petite ville française de Saint-Dié vivait il y a quatre cents ans le distingué géographe Martin Waldseemüller, qui dans ses écrits avait donné le nom "America" aux terres nouvellement découvertes au-delà des mers de l'Ouest[241]. » Malgré les immenses espoirs suscités par cet appel, la collecte se révèle fort décevante. Le 29 août, Hélène Abel-Ferry écrit à l'ambassadeur de France à Washington, Henri Bonnet pour lui annoncer que l'opération n'a même pas réussi à atteindre cinq cents dollars de dons[242]. La nouvelle stratégie consistant à opérer un glissement mémoriel au profit de l'objet « statue de la Liberté » en lieu et place de l'objet « baptême de l'Amérique » aura donc été un échec assez cinglant.

Au cours de l'automne 1949, Hélène Abel-Ferry apprend que les distributions de colis par l'*American Legion* allaient cesser. La dernière caisse de dons est distribuée en mars 1950. Ce sont au total 12 000 colis, pour une valeur déclarée de 54 millions de francs (hors frais de port) qui auront été ainsi envoyés à Saint-Dié depuis 1946. La bienfaitrice de Saint-Dié ne s'en offusque pas et trouve même cela normal : « Les dames de l'American Legion Auxiliary estiment qu'[…] elles avaient prouvé l'attachement qu'elles portaient à Saint-Dié, marraine de l'Amérique[243] ». Encore une fois, c'est Hélène Abel-Ferry qui exprime les choses ainsi et la réciproque est beaucoup moins vraie : si l'anecdote de l'impression du mot *America* est parfois relatée dans les courriers officiels ou les articles de presse de l'*American Legion* ou de sa division auxiliaire féminine, Saint-Dié n'y est en revanche jamais qualifiée de « marraine de l'Amérique ».

La séquence au cours de laquelle la municipalité de Saint-Dié a œuvré, entre 1945 et 1950, pour obtenir une aide d'urgence de la part de l'*American Legion* est tout à fait représentative de la déliaison mémorielle existant entre la Lorraine et les États-Unis autour de l'épisode historique du « baptême de l'Amérique ». Ce qu'Hélène Abel-Ferry, principale maîtresse d'œuvre de cette action philanthropique n'a peut-être pas compris, c'est que le peuple étatsunien peut très difficilement être sollicité sur le seul fondement d'un épisode de l'histoire européenne,

[241] *The National News of the American Legion Auxiliary*, XIII, n° 4, avril 1949, p. 7.
[242] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Préventorium Abel-Ferry. Appel aux USA en faveur du préventorium Abel-Ferry à Saint-Dié pendant mon voyage aux USA 1948. Appel lancé aux enfants de l'American Legion par la présidente de l'American Legion en remerciement de don de la statue de la Liberté aux USA par Jules Ferry, président du Conseil en 1884, 2851 VII H16 et VII H17.
[243] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *American Legion*. Colis individuels aux enfants de Saint-Dié par l'*American Legion Auxiliary* sur les listes envoyées par madame Abel-Ferry, I, 2848 VII H11.

quel qu'il soit[244]. Nous assistons ici à l'expression d'une « désunion mémorielle » (Georges Mink) entre deux régimes de perception du passé très différents. Cette désunion peut aussi s'observer dans un autre projet, contemporain du précédent. Il s'agit des dons offerts par Saint-Dié au peuple étatsunien dans le cadre du Train de la Reconnaissance française en 1948-1949.

3- Le Train de l'Amitié et le Train de la Reconnaissance française

À la fin de l'année 1947, au moment où les négociations autour du plan Marshall commencent aux États-Unis, le célèbre journaliste Drew Pearson a l'idée d'organiser une opération d'envergure destinée à lever les réticences d'une partie de l'opinion et de la classe politique étatsuniennes, et ainsi leur faire accepter le vote par le Congrès de larges crédits en faveur de l'Europe (et notamment de la France). C'est le « train de l'Amitié », qui traversera le territoire des États-Unis afin de recueillir des dons à destination de l'Europe encore meurtrie par la guerre. L'initiative est théoriquement privée, Drew Pearson n'étant pas un homme politique ; on peut néanmoins imaginer qu'agissent en sous-main les courants politiques favorables au plan Marshall afin de sensibiliser l'opinion. Le train part de Californie le 7 novembre 1947 à destination de New York. Cette opération est un tel succès qu'il atteint déjà 145 wagons de dons alors qu'il n'est qu'à Chicago. Il doit alors se scinder en deux[245]. Au moment de son arrivée à New York, il compte 270 wagons. Le 7 décembre 1947, les dons recueillis, essentiellement constitués de nourriture, sont expédiés au Havre afin de pouvoir arriver à destination avant les fêtes de Noël[246].

C'est ainsi qu'en janvier 1948, Saint-Dié reçoit deux wagons représentant vingt-six tonnes de nourriture[247]. La presse locale se réjouit : « Saint-Dié, à la fois marraine et filleule de l'Amérique, bénéficiera à cette occasion d'une manne abondante ». Le 11 janvier, Hélène Abel-Ferry exprime sa joie dans une lettre à Elizabeth F. Adams, une Américaine résidant à Corcieux, membre d'*American Aid To France* et déléguée des Œuvres américaines pour la région Est : « J'ai une infinie reconnaissance de tout le bien que vous faites à mes malheureux concitoyens auxquels vous venez de donner une preuve de plus de votre sollicitude par ce "train de l'amitié" qui est un si beau témoignage de celle que nous portent nos généreux amis américains. » Elle écrit également à Drew Pearson pour le remercier pour ce geste des États-Unis envers la France.

---

[244] JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, « Poche Sciences humaines et sociales », 2015, p. 112.
[245] SAINT-GILLES Laurence, *La présence culturelle de la France aux États-Unis pendant la guerre froide : 1944-1963*, Paris, L'Harmattan, « Collection Culture et diplomatie », 2007, p. 171-172.
[246] *Ibid.*, p. 177-178.
[247] *L'Est Républicain*, 21 janvier 1948.

Celui-ci lui répond le 6 mars 1948, heureux de constater que ce geste a été apprécié : « Nous sommes le plus heureux de savoir que le sentiment d'amitié qui l'a inspiré a été compris et apprécié par la nation française[248] ».

En réponse à cette opération de bienfaisance, les autorités françaises encouragent le développement de projets équivalents dans l'autre direction. Une initiative proposée par la Fédération nationale des Anciens combattants et victimes de guerre des chemins de fer de France et de l'Union française obtient rapidement le soutien du Quai d'Orsay. Il s'agit d'un projet très similaire à celui proposé par Drew Pearson, à savoir un train qui recueillerait des objets en France à destination des États-Unis afin de les remercier pour leurs dons issus du « train de l'Amitié ». Le projet séduit le ministère des Affaires étrangères, de nombreuses associations d'anciens combattants, ainsi que le président du Conseil lui-même, Robert Schuman qui porte le projet sous le nom de « Train de la reconnaissance » ou « *Friendship train* » aux États-Unis. Schuman prononce un discours à la radio pour demander aux Français d'offrir des objets. L'ambition est naturellement tout autre que pour le « train de l'Amitié » : il ne s'agit pas d'expédier de la nourriture ou des matériaux (dont la France ne dispose pas et dont les Américains n'ont pas besoin) mais essentiellement des biens culturels et objets issus de l'artisanat et du savoir-faire français. Les quarante-neuf wagons (un pour chacun des quarante-huit États et un pour Washington D.C.) transporteront ainsi quelques pièces de valeur, comme un vase de Sèvres offert par le président Auriol, une cloche de Caen… permettant de rappeler que la France est d'abord caractérisée par son savoir-faire culturel. Le projet est soutenu outre-Atlantique par Drew Pearson et diverses personnalités chargées de faciliter l'acheminement du train vers les États-Unis, l'expédition des quarante-neuf wagons vers chaque État, puis la vente aux enchères des différents objets dont le produit sera reversé à des œuvres locales de bienfaisance[249].

À Saint-Dié, Hélène Abel-Ferry porte ce nouveau projet à bout de bras. Elle veut profiter de cette opportunité pour permettre à sa ville de cœur de promouvoir une fois de plus l'histoire du « baptême de l'Amérique ». En août 1948, elle propose au Commissaire général du Comité national d'organisation du Train de la Reconnaissance française, Guy de la Vasselais de placer dans chaque wagon deux documents : l'un rappelant le « baptême de l'Amérique » et l'autre évoquant l'acte de donation de la statue de la Liberté par Jules Ferry en 1884. Le 17 août, G. de

[248] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *American Legion*. Aide américaine à Saint-Dié. II Train de la Reconnaissance française, 2849 VII H13. 2849 VII H13 (2) : « Train de la Reconnaissance française au peuple américain en remerciement du Train de l'Amitié 1948 ».
[249] L. Saint-Gilles, *La présence culturelle de la France aux États-Unis pendant la guerre froide, op. cit.,* p. 178-179.

la Vasselais accepte cette proposition et demande à Hélène Abel-Ferry de lui envoyer une copie de ces documents afin de les soumettre à l'approbation du comité organisateur. Cela permettra aussi d'en parler dans la propagande qui va bientôt être entreprise en France et aux États-Unis. Il pense aussi qu'« en raison du caractère hautement symbolique des reproductions du document relatif aux mots "America" et de l'offre de la statue de "la Liberté éclairant le monde", il y aurait lieu de prévoir en septembre prochain une cérémonie officielle de remise de ces documents à Saint-Dié ».

Le projet ayant été accepté, il faut désormais produire les documents proposés par Hélène Abel-Ferry. Dans le cadre de cette étude, nous ne mentionnerons pas la genèse de celui en lien avec la statue de la Liberté, mais uniquement de celui qui retrace l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Les différentes étapes de la conception de ce document peuvent être observées en annexe de cette thèse[250]. La nièce de Jules Ferry charge son ami dévoué Auguste Pierrot, président de la Société philomatique vosgienne et fondateur du Foyer des Ferry de réaliser une traduction en anglais du texte explicatif pour le document relatif au « baptême de l'Amérique ». Il adresse ensuite son travail chez Miss Elizabeth F. Adams à Corcieux pour vérification. À côté du passage relatif au contexte de réalisation des travaux du « Gymnase vosgien », celle-ci écrit : « Aucun intérêt pour les Américains ». Cette remarque laconique nous montre, s'il en était encore besoin, la dissymétrie entre le travail réalisé par l'érudit M. Pierrot, fier d'expliquer précisément la genèse du nom de l'Amérique aux Étatsuniens, et le manque d'intérêt que ceux-ci seraient susceptibles de montrer pour ce projet. Seul le passage consacré à Vespucci, personnage un peu plus connu des Américains, est jugé « Bon » par Elizabeth Adams.

Le 29 août, celle-ci adresse ses corrections à Auguste Pierrot. Elle lui écrit qu'elle a modifié sa traduction afin qu'elle soit dans « un anglais plus courant », plus facilement compréhensible par ses compatriotes. Elle avait en effet trouvé la traduction réalisée par le bibliothécaire de Saint-Dié trop littérale. Elle espère que M. Pierrot ne s'en offusquera pas : « J'espère, cher Monsieur, que cette suggestion ne vous gênera pas. Vous savez les sentiments de profonde affection que j'éprouve pour la France et pour St-Die, et c'est la raison pour laquelle je désire que son cadeau à l'Amérique soit parfait. » En parallèle, Elizabeth F. Adams suggère à Hélène Abel-Ferry l'idée de faire réaliser des étiquettes reprenant l'affiche : « Ces étiquettes seraient collées sur les wagons du Train de la reconnaissance et St-Die serait alors mis en vedette dans toute l'Amérique et vraiment reconnue par tous les Américains comme la marraine de leur pays. C'est une simple idée que je vous propose est peut-être n'est-elle pas réalisable.

[250] Voir annexe 5, p. 293-294.

Mais je souhaite qu'elle le soit, car ce serait certainement la meilleure propagande pour St-Die que vous puissiez faire chez moi. » À notre connaissance, cette suggestion ne s'est pas concrétisée, sans doute pas manque de temps.

Au début du mois d'octobre, le document et son texte sont totalement approuvés. À la demande de M. de la Vasselais, quarante-neuf tirages de chaque feuille devront être réalisés, une pour chaque État et une pour le district de Columbia. Hélène Abel-Ferry en fait imprimer davantage afin de pouvoir en emporter avec elle au cours de son prochain voyage aux États-Unis. Elle demande au nouveau maire de Saint-Dié, Jean Mansuy de dédicacer quatre exemplaires de chacun de ces documents et l'invite à la rejoindre à Paris avant son départ pour New York, afin qu'il puisse les remettre en personne à madame Eleanor Roosevelt, à l'ambassadeur des États-Unis à Paris et au président du bureau parisien de l'*American Legion* ; les derniers exemplaires dédicacés seront pour l'*Independence Hall* de Philadelphie, où Hélène Abel-Ferry se rendra prochainement. Le 24 octobre, veille de son départ pour les États-Unis, elle écrit à Auguste Pierrot pour lui annoncer qu'elle a bien reçu tous les documents et qu'elle compte bien s'en servir pour appuyer sa promotion en faveur de Saint-Dié outre-Atlantique[251]. Le *National Legionnaire* de novembre 1948 fait allusion à ces documents apportés par Hélène Abel-Ferry dans ses bagages : « Mme Abel Ferry apporte avec elle deux documents historiques. L'un est un facsimilé du manuscrit en latin dans lequel le nom "*America*" a été imprimé pour la première fois à Saint-Dié en 1507. L'autre est un facsimilé de l'acte de donation de la statue de la Liberté signé par Jules Ferry, qui était alors Premier ministre et ministre des Affaires étrangères de France en 1884[252]. »

Le 2 février 1949, le « Train de la reconnaissance française » parti du Havre le 14 janvier à bord du « Magellan » arrive à New York. Le même jour, le wagon destiné à l'État de New York est offert au cours d'une cérémonie grandiose. Les autres wagons sont chargés sur des trains pour rejoindre leur destination finale. Celui de Washington est accueilli par le vice-président en personne, ainsi que par plusieurs ministres et parlementaires. Dans tous les États, des célébrations ont lieu. C'est notamment dans ceux de Nouvelle-Angleterre que l'enthousiasme est le plus grand, les autorités locales ayant à cœur de plaire à leur électorat d'ascendance française[253].

---

[251] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *American Legion*. Aide américaine à Saint-Dié. II Train de la Reconnaissance française, 2849 VII H13. 2849 VII H13 (2) : « Train de la Reconnaissance française au peuple américain en remerciement du Train de l'Amitié 1948 ».

[252] *The National Legionnaire*, vol. 14, n° 6, novembre 1948, p. 3.

[253] L. Saint-Gilles, *La présence culturelle de la France aux États-Unis pendant la guerre froide*, *op. cit.*, p. 180-181.

Les documents offerts par Saint-Dié sont bien à bord, comme l'atteste la presse locale[254]. « Que peut envoyer un pays pauvre à un riche parent qui a tout ? […] À Saint-Dié, une ville des Vosges ruinée par la guerre, la municipalité a offert 49 facsimilés et traductions d'une page de la "Cosmographiæ Introductio" par Martin Waldseemüller, un chanoine de Saint-Dié au XVIe siècle. Ce livre, écrit en latin et imprimé en 1507, fut le premier volume à mentionner le nom de l'Amérique[255] ». Dans l'État du Kentucky, c'est le wagon n° 30 qui a été accueilli le lundi 14 février 1949 dans la capitale, Frankfort. Une foule nombreuse est présente pour assister à la cérémonie qui débute à 10h30 du matin. Parmi les officiels, le représentant de la France André Picard remet officiellement le wagon au gouverneur du Kentucky Earle C. Clements. Après la cérémonie, le contenu du wagon constitué de quarante-trois boîtes, est transporté jusqu'à la *Old State House*, musée et siège de la Société historique du Kentucky. Le lendemain matin débute le déballage des boîtes. Les objets sont placés sur des tables afin d'être admirés l'après-midi même par les visiteurs lors d'une exposition qui doit rester ouverte toute la semaine au public. L'après-midi du mardi, environ cinq cents personnes visitent l'exposition. Les jours suivants, ce sont environ deux mille personnes par jour qui se déplacent, et même cinq mille personnes le dimanche, une importante file d'attente se formant devant la *Old State House*. Les visiteurs affluent de tout l'État, très touchés par la sincérité de ces dons très simples pour la plupart. Beaucoup d'écoles des environs ont emmené leurs élèves visiter l'exposition. Les objets offerts sont extrêmement disparates et souvent de faible valeur. Toutefois, l'un d'entre eux semble attirer particulièrement l'attention : « Parmi les objets exposés se trouvait une reproduction encadrée et une traduction d'une page d'un petit in-quarto publié à Saint-Dié le 25 avril 1507, montrant pour la première fois dans l'histoire le nouveau monde ayant reçu le nom d'Amérique. C'était en référence aux voyages d'Americus Vespucius, et le livre suggérait que la nouvelle "île" devrait être nommée d'après lui. » Le lundi suivant (21 février), les objets sont réempaquetés et expédiés à Louisville ; une partie est déposée au *J.B. Speed Memorial Museum,* et l'autre partie à l'université de cette ville[256].

Peut-on trouver, au travers de ces échanges de trains entre la France et les États-Unis, meilleur exemple d'histoire croisée ? Alors que les habitants de Frankfort ignoraient certainement tout du « baptême de l'Amérique », ont-ils pu se douter qu'à des milliers de

[254] *The Austin Daily Texan*, 6 décembre 1949, p. 4.
[255] *The Bradford Era*, 4 janvier 1949, p. 8 ; *The Washington Evening Star*, 4 janvier 1949, p. 13.
[256] « Train de la Reconnaissance Française », in *The Register of the Kentucky Historical Society*, vol. 47, n° 159, avril 1949, p. 95-96.

kilomètres de là, une femme avait dépensé une énergie considérable pour faire connaître l'histoire américaine de son petit coin des Vosges à sa puissante « filleule » ? Toujours est-il que cette opération constitue l'une des dernières tentatives de la part d'Hélène Abel-Ferry pour essayer de promouvoir l'histoire du « baptême de l'Amérique » auprès des États-Unis. À partir de 1950, l'*American Legion Auxiliary* cesse ses envois de colis et la ville de Jules Ferry commence à retrouver progressivement une vie moins précaire. Une décennie sera encore nécessaire à sa reconstruction mais la situation n'est déjà plus aussi dramatique. Désormais, l'histoire du « baptême de l'Amérique » n'aura plus besoin d'être brandie comme un prétexte à une demande d'aide d'urgence. Par ailleurs, les habitants de Saint-Dié ne sont plus aussi enclins, dans le contexte de la guerre froide, à céder aux sirènes de l'Amérique ; c'est plutôt le discours inverse qui semble désormais séduire la population ouvrière de Saint-Dié. C'est ce qui explique que l'image des chanoines cartographes y soit devenue un peu floue au cours des décennies suivantes, sans exclure quelques résurgences ponctuelles.

B) La « marraine de l'Amérique » entre oubli et remémoration au cœur de la guerre froide (1950-1975)

1- Une mémoire faible dans les années 1950 et au début des années 1960

Pour comprendre les raisons du reflux de la mémoire du « baptême de l'Amérique », il paraît important d'avoir en tête la manière dont les États-Unis sont perçus en France dans les années 1950 et 1960. Ce pays apparait aux yeux de l'opinion française de l'après-guerre comme un mélange de danger et de modèle à suivre. Pour Richard Kuisel, « l'Amérique était un défi[257] ». Après la Libération, un certain enthousiasme est perceptible de la part des Françaises et des Français vis-à-vis des États-Unis, bien que ce sentiment cède bien vite la place à de la méfiance, voire de l'hostilité. Les motifs de griefs ne manquent pas, d'autant qu'ils sont amplifiés par la propagande active du Parti communiste français et de ses compagnons de route. C'est d'abord l'indulgence supposée des États-Unis à l'égard de la RFA qui ne passe pas. En outre, l'installation de bases américaines, conséquence des accords de l'OTAN signés en 1949 est loin de faire l'unanimité dans l'opinion, qui craint que la France devienne un théâtre de l'affrontement américain avec l'URSS. Des voix s'élèvent contre la menace d'un « impérialisme américain », tandis que les communistes brandissent le slogan « *Yankee go home* ». En 1952, l'ambassadeur des États-Unis à Paris écrit au département d'État que les

[257] KUISEL Richard F, *Le miroir américain : 50 ans de regard français sur l'Amérique*, Paris, J.C. Lattès, 1996, p. 21-22.

relations avec la France n'ont jamais été aussi vives depuis le départ du général de Gaulle en 1946[258]. Des manifestations antiaméricaines sont organisées par le PCF en réaction à l'annonce de la prise de fonction du commandement de l'OTAN en France par le général Ridgway, accusé d'avoir commis des atrocités en Corée[259]. En 1954, l'Assemblée nationale rejette définitivement le traité de la CED, entraînant la colère de Washington. Le secrétaire d'État menace alors de réévaluer l'aide financière apportée à la France et évite Paris lors de sa tournée en Europe. L'antiaméricanisme atteint alors un pic dans l'opinion française. Les guerres coloniales menées par la France ne sont pas soutenues par les Américains qui se montrent favorables aux indépendances. En 1956, c'est la crise de Suez : les États-Unis refusent à la France, aux Britanniques et aux Israéliens d'envahir l'Égypte[260]. À ces griefs liés à la politique extérieure des États-Unis s'ajoutent des critiques concernant leur situation intérieure, du maccarthysme à la ségrégation ; après l'exécution des époux Rosenberg en 1953, Jean-Paul Sartre écrit dans Libération cette formule restée célèbre : « l'Amérique a la rage ». Si l'antiaméricanisme atteint un tel niveau en France au cours des années 1950, c'est peut-être en raison d'un sentiment de déclin particulièrement prononcé, les Français ayant l'impression d'avoir été inclus dans un protectorat américain. Or, l'antiaméricanisme français s'est construit tout au long du XXe siècle en réaction au sentiment de déclassement et de la perte d'influence de la France sur la scène internationale, tandis que les États-Unis devenaient en parallèle la grande puissance du moment[261].

Ces tensions, qui atteignent leur apogée au milieu des années 1950, ne sont pas sans effet sur la perception des États-Unis par l'opinion publique française. Dans un sondage effectué en 1953, leur image n'est pas mauvaise. Les trois quarts des personnes interrogées en ont une vision plutôt positive, avec un sentiment mêlé de gratitude et de sympathie. Il est intéressant de constater que le quart restant, constitué de celles et ceux qui en ont une vision négative, coïncide plus ou moins avec l'électorat communiste. Dans ce même sondage, les Françaises et les Français sont aussi interrogés sur leurs préférences en matière d'alliances internationales. Une alliance américaine a leur préférence plutôt qu'une position neutre ou qu'une alliance avec l'URSS. En revanche, à la fin des années 1950, c'est la position neutraliste qui est privilégiée par l'opinion (50% des sondés), suivie par l'alliance atlantique (un quart des sondés) et loin

[258] *Ibid.*, p. 53-56.
[259] *Ibid.*, p. 96.
[260] *Ibid.*, p. 58-59.
[261] HARRISON Michael M., « La solution gaulliste » in *L'Amérique dans les têtes : un siècle de fascinations et d'aversions*, Denis Lacorne, Jacques Rupnik et Marie-France Toinet (éd.), Paris, Hachette littérature, 1986, p. 209-219. Ici, p. 209.

derrière, une alliance avec l'URSS (4%)[262]. Cette évolution dénote la forte progression de l'hostilité française vis-à-vis des États-Unis après les vives tensions ayant atteint leur apogée au milieu des années 1950. Cet antiaméricanisme doit cependant être nuancé, le jugement porté par les Françaises et les Français sur les États-Unis à la fin des années 1950 restant globalement positif. Seuls 11% des sondés en ont alors une opinion négative contre 40% de bonnes, voire très bonnes et 44% de neutres. C'est bien meilleur que la manière dont est jugée l'URSS à la même époque. Cela n'empêche pas les citoyennes et les citoyens français de percevoir les risques d'ingérence américaine sur les affaires nationales, ou encore les risques de transformation de leur culture par la société de consommation. Mais ces critiques viennent surtout des intellectuels, très largement classés à gauche dans les années 1950 – proches du Parti communiste et donc antiaméricains par principe – et ne reflètent que très partiellement ce qu'en retient le grand public[263].

Ces éléments de contexte permettent, au moins pour partie, d'expliquer pourquoi les années 1950 sont caractérisées par une « mémoire faible » de l'épisode de 1507 à Saint-Dié et en Lorraine. Seuls quelques signaux y permettent encore timidement de se souvenir du « baptême de l'Amérique ». En 1952, le président de l'entreprise Gantois, André Colin (1900-1978) fait éditer à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa présidence un livret intitulé *In Memoriam, Saint-Dié marraine de l'Amérique* reproduisant la page de la *Cosmographiæ Introductio* justifiant de l'usage du nom *America*[264]. En 1955, une « exposition vespuccienne » est organisée à Florence pour célébrer le cinquième centenaire de la naissance d'Amerigo Vespucci. La Société philomatique vosgienne délègue un membre correspondant sur place afin d'en dresser un compte-rendu, tandis que son président Paul Évrat écrit au maire de Florence, Giorgio La Pira (1951-1957, puis 1961-1965) afin de lui demander s'il accepterait de fournir au musée de Saint-Dié des copies des pièces présentées au cours de l'exposition[265]. Le compte-rendu, publié dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, s'achève par un hommage à la ville de Florence, « liée depuis près de cinq siècles à notre ville de Saint-Dié, grâce au génie et au talent de Martin Waldseemüller (Hylacomilus), qui a laissé une page d'histoire ineffaçable en donnant au Nouveau Monde le nom d'Améric Vespuce. Notre Société Philomatique se doit d'en perpétuer le souvenir[266] ». Au cours de cette décennie, le maire de Saint-Dié Jean Mansuy

[262] R.F. Kuisel, *Le miroir américain*, *op. cit.*, p. 69-91.
[263] *Ibid.*, p. 75-76.
[264] Voir une reproduction de ce livret dans l'annexe 5, p. 295-298.
[265] « Procès-verbal de réunion du comité du 5 février 1955 », in *BSPV*, n° 59, 1955, p. 115.
[266] GÉRARD Henri, « Visite à l'Exposition vespuccienne de Florence », in *BSPV*, n° 60, 1956, p. 61-63.

semble également avoir eu l'idée de fonder un musée de la Cartographie[267], mais l'idée ne s'est jamais concrétisée.

En 1960, Jean Mansuy recrute un jeune bibliothécaire originaire de Blois et doctorant en histoire à Nancy, Albert Ronsin, afin de prendre les rênes de la bibliothèque de la ville. Sa thèse porte sur les débuts de l'histoire du livre en Lorraine, ce qui le conduit à s'intéresser rapidement à la *Cosmographiæ Introductio*. Au cours des trois décennies suivantes, il va progressivement devenir le grand spécialiste français du « baptême de l'Amérique ». Mais pour l'heure, cette mémoire reste largement en retrait, ainsi qu'on vient de le constater. L'heure n'est pas vraiment à une célébration ostensible des racines déodatiennes du nom de l'Amérique.

En 1962, la reconstruction de Saint-Dié s'achève et le dernier vestige de la « Maison de l'Amérique » est démoli[268]. Cette façade calcinée avait été déplacée dès l'immédiat après-guerre sur les rives de Meurthe, à côté du monument aux Morts[269]. Elle n'entrait déjà plus dans les plans de reconstruction de la ville mais il aurait alors été indélicat de la détruire complètement, tant l'*American Legion* contribuait alors au soulagement des sinistrés ; il aurait paru inconvenant de démolir purement et simplement ce pan de mur noirci, devenu le symbole de l'amitié franco-américaine tout autant que celui du « baptême de l'Amérique ». En 1962, le contexte n'est toutefois plus le même. Nous avons montré dans la première partie de cet ouvrage que la valeur historique de cette maison en tant qu'authentique lieu de l'imprimerie de Vautrin Lud avait été de plus en plus remise en question, voire raillée avec sarcasmes par Georges Baumont. Le Conseil municipal n'a donc guère de scrupules à faire détruire ce qui reste de ce symbole controversé et d'en transférer les plaques commémoratives au musée, où elles peinent depuis lors à trouver une place de choix au milieu des artefacts très disparates patiemment collectés par la Société philomatique vosgienne depuis 1875. Si cette « Maison de l'Amérique » a échoué en tant que lieu de mémoire, c'est sans doute qu'elle n'était pas assez consensuelle, porteuse d'une dimension conciliatrice et universelle. Dès sa constitution en tant que référent mémoriel, elle avait fait l'objet de polémiques entre religieux et « laïcards ». Elle n'avait jamais été transformée en musée et était restée un bâtiment affecté à une activité commerciale ; seules les plaques apposées en 1911, 1924 et 1947 pouvaient rappeler qu'il ne s'agissait pas seulement d'une pharmacie[270].

[267] *L'Est Magazine*, 24 septembre 2000.
[268] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 167-168.
[269] *Proceedings of The National Executive Committee. The American Legion*, May 8-9, 1969, Chase-Park Plaza Hotel, St. Louis, Missouri, p. 89-90.
[270] J. Desprez, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la "Maison de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges », art cit., p. 262-263.

2- Une nouvelle impulsion grâce à Pierre Noël et Albert Ronsin

En France, la politique d'indépendance menée par le général de Gaulle depuis 1958 est propice à de nouvelles tensions avec les États-Unis. Du refus de l'entrée de la Grande-Bretagne dans la CEE (1963) au discours de Phnom Penh condamnant la guerre du Vietnam (1966) en passant par la fermeture des bases françaises de l'OTAN (1966), la politique étrangère du général a souvent été qualifiée d'antiaméricaine. C'est au milieu des années 1960 (surtout en 1967-1968) que les tensions entre les deux pays atteignent leur apogée. La France reconnaît l'existence diplomatique de la Chine communiste. De Gaulle visite des pays d'Amérique comme le Canada ou le Mexique, considérés comme l'arrière-cour des États-Unis. Il poursuit la détente avec le bloc de l'Est, fait de la France une puissance nucléaire, etc. La majorité des Françaises et des Français soutiennent cette position du général vis-à-vis des États-Unis. De son côté, la presse américaine se déchaîne contre la France, la traitant d'ingrate et d'arrogante. Le Congrès va jusqu'à proposer de faire rapatrier les dépouilles des soldats américains enterrés dans les cimetières militaires situés sur le sol français[271].

Il importe néanmoins de nuancer l'attitude supposément antiaméricaine de la France, qui relève davantage d'une volonté d'équilibre entre les deux Grands que d'une véritable hostilité à l'égard de Washington. Dans son discours prononcé en 1960 devant le Congrès, de Gaulle se positionne clairement dans le camp occidental et réaffirme l'attachement aux mêmes valeurs que l'Amérique. Lors de la crise de Berlin puis de celle de Cuba, le général assure Kennedy de son soutien sans réserve. Selon Richard Kuisel, « la dispute franco-américaine était une scène de famille[272] ».

Un même sondage IFOP réalisé à plusieurs années d'intervalles permet bien de sentir le changement de perception des États-Unis dans l'opinion française. En 1961, 34% des Françaises et des Français interrogés disent douter de la sagesse américaine. En 1962, ce chiffre monte à 55% dans le contexte de la crise de Cuba. Cela redescend ensuite au fil de la décennie pour atteindre 36% en 1968. La guerre du Vietnam entraîne une nouvelle hausse de la défiance française avec 49% en 1970 et 55% en 1972. Les États-Unis sont alors considérés en France comme l'un des pays les plus menaçants pour la paix, loin devant l'URSS[273].

Nous pensons que ce contexte pourrait expliquer, au moins en partie, le maintien à Saint-Dié d'une mémoire faible autour de son histoire américaine dans la première moitié des années

[271] R.F. Kuisel, *Le miroir américain*, *op. cit.*, p. 230-232.
[272] *Ibid.*, p. 227-228.
[273] RUPNIK Jacques et HUMBERTJEAN Muriel, « Image(s) des États-Unis dans l'opinion publique » in *L'Amérique dans les têtes : un siècle de fascinations et d'aversions*, *op. cit.*, p. 101-121. Ici, p. 110.

1960, période au cours de laquelle le vote communiste est assez important dans cette ville ouvrière[274]. Il convient pourtant de ne pas donner à ces éléments un caractère trop déterministe ; le poids des acteurs peut aussi se révéler essentiel et atténuer partiellement les effets liés au contexte international. Concernant Saint-Dié et la mémoire du « baptême de l'Amérique », le rôle joué par le nouveau maire Pierre Noël, élu en 1965, se révèle déterminant. Professeur d'anglais au lycée Jules-Ferry, il s'intéresse à la culture américaine et s'entend à merveille avec Albert Ronsin, humainement et politiquement. Leur vision commune de ce que doit être la culture, ouverte au plus grand nombre, est certainement ce qui a causé une nouvelle inflexion dans le régime de mémorialité autour de l'invention du nom *America*, indépendamment des velléités de grandeur gaullienne qui se jouent au même moment à une autre échelle.

En 1966, l'exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* détenu par la ville de Saint-Dié depuis 1924 est transféré du musée vers la salle du Trésor de la toute nouvelle bibliothèque municipale, où il sera d'un accès plus facile au public[275]. Le 9 avril, une équipe de tournage venue de Baden-Baden se rend à la bibliothèque de Saint-Dié pour effectuer un reportage sur cette plaquette et l'invention du nom de l'Amérique[276]. En 1968 est inauguré le collège Saint-Roch à Saint-Dié, rebaptisé peu après « collège Vautrin Lud ». Le 26 juillet 1969, la municipalité adresse un télégramme à l'ambassadeur des États-Unis à Paris pour féliciter son pays de la part de la « marraine de l'Amérique » à la suite de l'exploit que viennent d'accomplir les premiers astronautes ayant marché sur la Lune[277]. À l'occasion des célébrations du XIIIe centenaire de Saint-Dié en 1969, un défilé historique comprenant en particulier un char du « baptême de l'Amérique » est organisé[278]. En 1971, Saint-Dié organise la première coupe d'Europe de majorettes. En guise d'attraction vedette, une troupe new-yorkaise, les « *Thunderers* » crée l'émoi dans la petite ville vosgienne peu habituée à un tel spectacle[279]. À cette occasion, Albert Ronsin organise une grande exposition géographique intitulée « À la

[274] Ce sont d'ailleurs les voix communistes qui ont empêché l'élection de Pierre Noël comme député en 1967, la consigne ayant été donnée de faire battre le candidat socialiste au second tour. Voir à ce propos l'entretien accordé par Christian Pierret en annexe 3.
[275] *La ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, vous invite à la découverte de l'Amérique (Catalogue de l'exposition historique et géographique organisée à la bibliothèque municipale, juillet-septembre 1971)*, Bibliothèque municipale de Saint-Dié, Saint-Dié, 1971, p. 40.
[276] MONGEL Jean-Louis, « Saint-Dié au jour le jour en 1966 », in *BSPV*, n° 70, 1967, p. 241.
[277] MONGEL Jean-Louis, « Saint-Dié au jour le jour en 1969 », in *BSPV*, n° 73, 1970, p. 183.
[278] *Regards, Mensuel des activités culturelles, distractives et sportives de la ville de Saint-Dié*, n° 3, avril 1970, p. 23.
[279] MARTINO Laurent, *Sous le signe de la lyre. Les ensembles à vent en Europe, des années 1940 aux années 1980, une culture transnationale, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Didier Francfort*, Université de Lorraine, 2016, (dactyl.), p. 397.

découverte de l'Amérique » qui se tient tout l'été à la bibliothèque municipale[280]. En 1973, Albert Ronsin fait acquérir par la bibliothèque une *Cosmographiæ Introductio* imprimée à Paris en 1550 pour la somme de 2 000 francs. Il fait aussi acheter une copie imprimée en 1505 d'une lettre de Vespucci à Laurent de Médicis dans laquelle il fait le récit de son voyage le plus connu et le moins controversé, celui qu'il aurait accompli en 1501-1502[281]. Cette acquisition permet à Saint-Dié de se reconnecter encore un peu plus à son identité en lien avec le « baptême de l'Amérique ».

Ainsi, au début de la décennie 1970, une nouvelle dynamique autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique » semble en marche à Saint-Dié, sous l'impulsion notable de son maire professeur d'anglais et de son bibliothécaire spécialiste de l'histoire du livre en Lorraine. Qu'en est-il de l'autre côté de l'Atlantique entre le début des années 1950 et le milieu des années 1970 ? Peut-on y observer les mêmes infléchissements mémoriels que dans la ville vosgienne ?

C) Une mémoire faible du « baptême de l'Amérique » aux États-Unis

1- Une très faible présence de Saint-Dié dans les manuels scolaires étatsuniens

Pour tenter de répondre à cette question, nous pouvons commencer par observer et analyser le discours des manuels scolaires publiés aux États-Unis entre 1950 et le milieu des années 1970. Notre corpus comprend soixante-quinze documents correspondant à ce critère, ayant tous une date de publication comprise entre 1950 et 1974. Il convient d'emblée de préciser qu'une partie de ces ouvrages, comme souvent dans l'édition pédagogique, est constituée de rééditions. Ainsi, les manuels édités au début des années 1950 sont parfois des versions plus ou moins remaniées de titres publiés pour la première fois dans les années 1940, voire 1930. Il est donc délicat de déterminer ce qui change réellement dans ces rééditions, surtout lorsque nous n'avons pas pu consulter les versions *princeps* afin de procéder à une comparaison rigoureuse.

Une fois établies ces considérations préalables, nous remarquons que le nom de Saint-Dié n'est évoqué que trois fois au cours de cette période. Il n'apparaît dans aucun des trente-deux manuels consultés ayant été publiés dans les années 1950, trois fois au fil des trente-et-un manuels des années 1960. Pour la première moitié des années 1970, c'est à nouveau une absence totale de ce mot qui est remarquée. On peut ainsi faire le constat d'une très faible fréquence

[280] *Regards*, n° 15, juillet-septembre 1971, p. 9-13 ; *La ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, vous invite à la découverte de l'Amérique (Catalogue de l'exposition historique et géographique organisée à la bibliothèque municipale, juillet-septembre 1971), op. cit.*, p. 1.
[281] MONGEL Jean-Louis, « Saint-Dié au jour le jour en 1973 », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 210. Voir aussi *Regards*, n° 43, mai 1974, p. 2.

d'apparition du nom de Saint-Dié dès lors qu'il s'agit d'évoquer l'histoire d'Amerigo Vespucci dans les manuels, tous niveaux scolaires confondus. Les rares mentions repérées sont bien souvent laconiques. Un manuel de 1960 stipule : « Dès 1507, le géographe Martin Waldseemüller, écrivant dans la ville de Saint-Dié en Lorraine, proposa que le nouveau continent, c'est-à-dire l'Amérique du Sud, soit nommé d'après son illustre découvreur[282]. » En 1964, on trouve une autre formulation : « En 1507, au Collège de Saint-Dié, un professeur de géographie nommé Martin Waldseemüller, informé des comptes-rendus de Vespucci, publia une carte du Nouveau Monde lui associant le nom "*America*" en l'honneur d'Amerigo Vespucci[283]. » Un manuel de 1965, destiné à des étudiants de premier cycle universitaire général, est un peu plus précis : « Il se trouve qu'un jeune instructeur nommé Waldseemüller au Collège de Saint-Dié dans l'est de la France était alors en train de contribuer à une nouvelle édition de Ptolémée, avec une nouvelle carte du monde. Séduit par ces lettres imprimées, il écrivit dans sa *Cosmographiæ Introductio* (1507), "Puisqu'Americus Vespucius a découvert une quatrième partie du monde, elle devrait être appelée d'après lui… *America*, puisque l'Europe et l'Asie ont reçu des noms féminins"[284]. »

Si les références à Saint-Dié sont si peu nombreuses (moins de 5% du total des manuels consultés pour cette période), peut-on faire ressortir d'autres points saillants ? Il semblerait par exemple que les références aux origines allemandes de l'« inventeur » du nom de l'Amérique soient bien plus souvent mentionnées. En effet, les expressions du type « cartographe allemand », « géographe allemand » ou « professeur allemand » sont beaucoup plus présentes ; nous avons pu en compter vingt-et-une occurrences pour la période, soit dans près d'un tiers des soixante-quinze manuels consultés. À l'inverse, la France n'est évoquée que deux fois en lien avec les travaux du « Gymnase vosgien » (l'un des passages en question ayant déjà été cité ci-dessus), soit autant que la Lorraine.

Il apparaît dès lors de façon très marquée que les manuels scolaires publiés aux États-Unis au cours de la période 1950-1974 ne font presque jamais référence à Saint-Dié, à la Lorraine ou à la France, alors qu'ils sont près d'un tiers à mentionner les origines allemandes du cartographe considéré comme l'inventeur du nom de l'Amérique. À titre de comparaison, la presse étatsunienne fait un peu plus de place à la ville vosgienne dans le corpus que nous avons

[282] STARR Chester G., NOWELL Charles E., LYON Bryce, et al., *A History of the World, vol. 2 : 1500 to the Present*, Chicago, Rand McNally, 1960, p. 31-32.
[283] WILGUS A. Curtis, d'ECA Raul, *Latin American History : A Summary of Political, Economic and Social From 1492 to the Present*, New York, Barnes & Noble, 1964 (Fifth Edition, Third Printing), p. 33-35.
[284] MORISON Samuel Eliot, *The Oxford History of the American People*, New York, Oxford University Press, 1965, p. 31-33.

sélectionné. Ainsi, sur 367 articles couvrant la période 1950-1974 et mentionnant d'une manière ou d'une autre les origines du nom de l'Amérique, 73 font référence à Saint-Dié, soit 20% du total ; c'est bien davantage que pour les manuels scolaires. Mais c'est une nouvelle fois sans commune mesure avec l'évocation des origines allemandes du nom de l'Amérique, évoquées dans 239 articles, soit 65%. C'est là aussi bien plus que dans les manuels scolaires. Nous nous demanderons, dans le chapitre 8 consacré plus précisément aux passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique » si la présence d'une très forte communauté d'ascendance allemande sur le sol des États-Unis pourrait expliquer l'insistance sur ce détail. Toutefois, il est d'ores et déjà possible d'esquisser un début de réponse en consultant les minutes des débats du Sénat et de la Chambre des représentants à Washington au cours de cette période.

2- La dénomination de l'Amérique dans les débats du Congrès

En février 1946, le sénateur républicain du Wisconsin Alexander Wiley (1884-1967) rappelle devant la chambre haute que les Américains d'ascendance allemande sont très nombreux et que les Allemands ont apporté beaucoup à l'Amérique au cours de son histoire. Il ne faut donc pas s'arrêter au préjugé nazi. Les Allemands « ont produit des scientifiques, des musiciens, des philosophes, des ingénieurs, des artistes, des religieux et des éducateurs ». Le parlementaire donne ainsi l'exemple de « Martin Waldseemüller de Fribourg [qui] a donné le nom "*America*" au Nouveau Monde ». Il mentionne la date de 1507 et la *Cosmographiæ Introductio* mais ne cite à aucun moment la ville de Saint-Dié[285]. Ce discours communautaire n'a pas de quoi étonner quand on sait que M. Wiley est l'élu d'un État où, au mitan du XXe siècle, la population d'ascendance allemande domine dans 41 des 72 comtés[286].

Il est intéressant de constater qu'un autre discours prononcé au Congrès, cette fois à la Chambre des représentants en 1961, utilise également l'histoire du nom de l'Amérique pour soutenir une revendication communautaire émanant cette fois des Italo-Américains. Le représentant de New York Alfred E. Santangelo introduit une résolution afin de commémorer chaque année, le 9 mars, l'anniversaire d'Amerigo Vespucci. En effet, l'Amérique tient son nom de ce Florentin et il serait donc juste de lui rendre hommage : « […] en 1507, Martin Waldseemüller de Fribourg, un professeur de géographie, a dessiné une nouvelle carte du monde. Sur cette carte, il a imprimé le mot "*America*" pour la première fois. Par conséquent, notre continent a été appelé Amérique, d'après Amerigo Vespucci. » Cet anniversaire devra

[285] *Congressional Record – Senate*. Volume 92, part 2, february 1946, p. 1699.
[286] Site Internet de la *Wisconsin Historical Society* : https://www.wisconsinhistory.org/Records/Article/CS2041

rappeler que « le pont de la compréhension et de la coopération entre l'Italie et l'Amérique n'a pas été construit récemment […] Continuons à renforcer la chaîne de l'amitié entre l'Italie et l'Amérique[287] ».

Citons encore, dans le même ordre d'idées, l'audition d'un « gentleman de New York », Mr. Hanley par la Chambre des représentants le 6 octobre 1965. Il souhaite que les États-Unis puissent commémorer officiellement un « *German American Day* » chaque 6 octobre, en souvenir du débarquement en 1683 près de Philadelphie de treize familles de Quakers venues d'Allemagne. Ce jour marquerait « le début d'une excitante histoire allemande en Amérique ». Alors que l'on s'apprête à célébrer le 282e anniversaire de cette arrivée, Mr. Hanley veut revenir sur quelques-unes des nombreuses contributions allemandes à l'histoire américaine. Cela commence en 1507, lorsque « Martin Waldseemüller suggère dans son livre "*Cosmographiæ Introductio*" que le Nouveau Monde soit appelé Amérique[288] ». La presse, notamment celle des États comportant une forte proportion de *German-Americans* comme le Texas, tient des discours semblables : « […] un autre lien qui relie l'Allemagne et les Amériques […] inclut la première utilisation du nom "*America*" par le cartographe allemand Martin Waldseemueller (*sic*) en 1507[289] ».

On peut retenir de ces quelques exemples que l'histoire de la première dénomination de l'Amérique semble d'abord associée, aux États-Unis, à la notion de communautés. Cette idée est bien perceptible chez J.-F. Kennedy ; dans son ouvrage publié en 1958, *A Nation of Immigrants*, il reprend cette rhétorique de manière assez nette : « Le nom "*America*" a été donné au continent par un cartographe allemand, Martin Waldseemüller, en hommage à un explorateur italien, Amerigo Vespucci. Les trois bateaux qui ont découvert l'Amérique naviguaient sous pavillon espagnol, commandés par un capitaine italien, et comprenaient dans leurs équipages un Anglais, un Irlandais, un Juif et un Nègre (*sic*)[290]. » Pour le sénateur du Massachusetts, catholique et Irlandais, l'Amérique est ainsi comprise comme une superposition de communautés qui doivent œuvrer pour le bien commun. Les différentes demandes de parlementaires qui viennent d'être évoquées, sans doute appuyées par les lobbies italo-américain et germano-américain, ne font jamais référence à Saint-Dié, pas plus que ne le fait John Kennedy en 1958. L'histoire est ici mobilisée par des parlementaires au service de

[287] *Congressional Record – House of Representatives*. Volume 107, part 3, Extension of Remarks, March 7, 1961, p. 3426.
[288] *Congressional Record – House of Representatives*. Volume 111, part 19, October 6, 1965, p. 26165.
[289] *Hurst Mid Cities News Texan*, 7 juillet 1968, p. 10 ; *Richardson Daily News*, 19 juillet 1968, p. 7.
[290] KENNEDY John F., *A Nation of Immigrants*, New York, Harper and Row, 1964 [1958], p. 10.

revendications de nature communautaire ; les discours n'en retiennent donc que ce qui peut servir leur démonstration. Or, le fait d'évoquer Saint-Dié n'apporte rien à celle-ci.

3- Une mémoire de la dénomination de l'Amérique encore majoritairement circonscrite aux milieux culturels

Dans les années 1950, la connaissance des origines du nom de l'Amérique reste relativement obscure pour beaucoup d'Étatsuniens. En 1953, le premier numéro de la revue *Names* consacre son premier article à l'histoire de ce nom. L'auteur, Madison S. Beeler déplore le fait que, lorsqu'on leur demande d'où vient le nom de l'Amérique, beaucoup de personnes savent que l'origine est à chercher du côté d'Amerigo Vespucci mais sont généralement incapables d'en dire davantage. Elles savent rarement qui était ce Vespucci, ni dans quelles circonstances son prénom a été attribué au Nouveau Monde[291].

C'est donc encore bien souvent sous l'angle du marché de la culture que le grand public étatsunien entend parler des circonstances dans lesquelles le Nouveau Monde a reçu son nom. Les ventes ou les legs d'exemplaires de la plaquette ou des cartes de Saint-Dié sont ainsi l'occasion de fournir quelques explications dans la presse. Par exemple, la collection de livres anciens de William M. Elkins comprenant un exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio* est offerte à la bibliothèque publique de Philadelphie en 1949[292]. En 1950 est mis en vente à New York le seul exemplaire alors connu de la carte en fuseaux de 1507, attribuée aux chanoines de Saint-Dié. La vente échoue, son propriétaire estimant l'offre de l'antiquaire new-yorkais H.P. Kraus (1907-1988) insuffisante. Elle dépassait pourtant largement les 50 000 dollars, somme peu commune pour un document cartographique ancien[293]. La carte, propriété du prince de Liechtenstein, est finalement vendue en 1954 à la *James Ford Bell Library* de l'Université du Minnesota, où elle se trouve encore actuellement[294]. Entretemps, un autre exemplaire de cette carte en fuseaux a été découvert et il est acquis en 1960 par H.P. Kraus pour une somme plus modeste, 35 000 dollars soit 12 500 livres chez Sotheby's. Pour l'antiquaire, c'est la preuve que la somme demandée par la famille Liechtenstein lors de la vente de son exemplaire en 1950 était trop élevée. Dans ses mémoires, il trouve « vraiment extraordinaire

[291] M.S. Beeler, « America - The Story of a Name », art cit. Ici, p. 2.
[292] *The Oneonta Star*, 20 mai 1949, p. 4.
[293] *The Gladewater Daily Mirror*, 23 juin 1950, p. 4 ; *The Bradford Era*, 29 juin 1950, p. 12 ; *The Cobden Review*, 7 juillet 1950, p. 3, etc.
[294] WOLFF Hans, COLIN Susi et BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK (éd.), *America : Early Maps of the New World*, Munich : New York, Prestel, 1992, p. 7.

que les deux seuls exemplaires connus de cette carte soient détenus en Amérique[295] ». Les vols de ces documents sont également l'occasion de dire un mot sur leur origine historique. C'est par exemple le cas en 1966, alors qu'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* appartenant à la Société historique de Chicago a été subtilisé. Sa valeur est alors estimée entre 20 et 25 000$[296].

Terminons ce tour d'horizon des échanges de biens culturels en évoquant le sort des trois portraits de Vautrin Lud, Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann dont nous avions raconté la genèse à l'occasion des fêtes de 1911. Le destin de ces toiles nous paraît particulièrement symptomatique de la déliaison mémorielle entre la Lorraine et les États-Unis concernant la mémoire du « baptême de l'Amérique ». On se souvient que ces œuvres avaient été offertes au gouvernement des États-Unis par la ville de Saint-Dié, en souvenir des chanoines ayant inventé le nom de l'Amérique. Un an après les fêtes franco-américaines, elles avaient été réceptionnées à Washington et inventoriées par la *Smithsonian Institution*. Dès lors, elles avaient été oubliées dans le dédale de ses réserves pendant plus de soixante ans.



Figure 17 Les trois portraits de Vautrin Lud, Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann (1911), Institut national des Beaux-Arts et de la littérature de l'Université des Amériques de Cholula, Mexique, sans date. Memorias 1940-2015, *Universidad de las Américas, Puebla, Fundación Universidad de las Américas, 2020, p. 331.*

En 1974, Alexander von Wuthenau (1900-1994), historien de l'art allemand installé au Mexique, effectue des recherches sur les origines du nom de l'Amérique. C'est ce qui le conduit à découvrir l'existence de ces trois portraits. Il se renseigne auprès de la *Smithsonian*, qui peine d'abord à retrouver la trace de ces œuvres vosgiennes. Il s'avère finalement qu'elles n'ont jamais été exposées et qu'elles souffrent de dégradations liées à des attaques de rongeurs. À une époque où les États-Unis cherchent à améliorer leur image écornée auprès des opinions d'Amérique latine, le don

[295] KRAUS Hans Peter, *A Rare Book Saga. The Autobiography of H.P. Kraus*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1978, p. 337-338.
[296] *The Alton Evening Telegraph*, 19 juillet 1966, p. 13 ; *The Edwardsville Intelligencer*, 19 juillet 1966, p. 10 ; *The Lowell Sun*, 19 juillet 1966, p. 8 ; *The Centralia Evening Sentinel*, 19 juillet 1966, p. 2 ; *The Mt Vernon Register News*, 20 juillet 1966, p. 15.

de ces portraits au Mexique représenterait pour eux une opération de *soft-power* bien peu coûteuse. La *Smithsonian Institution* accepte donc de les faire restaurer et de les offrir à l'Université des Amériques de Cholula, qui les expose dans son Institut national des Beaux-Arts et de la littérature (figure 17 ci-dessus)[297]. On reconnaît les trois huiles sur toile offertes en 1911 par la municipalité de Saint-Dié à l'ambassadeur des États-Unis Robert Bacon. Le portrait de Martin Waldseemüller est en position centrale, laissant suggérer qu'il détiendrait la préséance dans les travaux ayant conduit à la dénomination de l'Amérique. Sous son portrait est exposé un facsimilé de la grande mappemonde de 1507, symbolisant là encore la paternité du cartographe sur le nom de l'Amérique, quand Lud et Ringmann semblent n'occuper qu'un rang secondaire. Le cas ici présenté illustre ce que l'on nomme aux États-Unis la *De-accession*, concept que l'on pourrait littéralement traduire par « désacquérir ». Il s'agit d'une façon politiquement correcte, dans le vocabulaire culturel étatsunien, de dire que l'on se sépare d'œuvres dont on ne veut plus[298]. Ces portraits n'ont pas été jugés suffisamment porteurs de sens par la *Smithsonian Institution*, non seulement pour être accrochés à Washington, mais même pour être conservés aux États-Unis.

Au milieu des années 1970, le décalage mémoriel entre la ville lorraine de Saint-Dié et les États-Unis autour de la première dénomination de l'Amérique semble plus grand que jamais. Depuis 1914, cette histoire a servi de support à un certain nombre d'opérations d'action culturelle à l'étranger dans des contextes très divers. Au cours de la Grande Guerre, l'histoire des chanoines de Saint-Dié a pu être mobilisée aussi bien en Lorraine qu'aux États-Unis au sein du vaste argumentaire de l'amitié « indéfectible » entre la France et l'Amérique. Dans l'entre-deux-guerres, c'est principalement le souvenir de l'intervention des *Doughboys* dans le secteur du front des Vosges qui a alimenté le mythe du « baptême de l'Amérique », en entretenant l'histoire d'une petite ville ayant donné son nom à l'Amérique et de sa puissante « filleule » venue la délivrer en 1918 pour la remercier de ce cadeau. Ce récit est bien symbolisé dans le monument aux Morts édifié à Saint-Dié en 1928, par exemple. On constate toutefois que cet argumentaire est à sens unique : c'est toujours Saint-Dié qui est à l'initiative de cet usage du passé, que ce soit en offrant au général Pershing le titre de citoyen d'Honneur en 1938 ou en envoyant une délégation officielle en voyage d'amitié outre-Atlantique l'année suivante. Ce ne sont jamais les États-Unis qui sont en demande de liens avec leur « marraine » autoproclamée.

[297] DESPREZ Julien, « Martin Waldseemüller et la mémoire du « baptême de l'Amérique » (1875-2020) », in *Revue d'histoire culturelle XVIIIe-XXIe siècle*, n° 4, 2022, en ligne.
[298] MARTEL Frédéric, *De la culture en Amérique*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 819.

Pendant le second conflit mondial, ce déséquilibre prévaut encore une fois ; tandis que la grande majorité des troupes de la 103e DI entrent dans Saint-Dié sans rien connaître du « baptême de l'Amérique », la population locale s'empresse de leur expliquer que les Allemands ont d'abord mis le feu à la maison qui symbolisait les liens historiques nés en 1507. L'immédiate après-guerre, période de grande détresse pour Saint-Dié, est l'occasion de remobiliser le souvenir des chanoines géographes pour tenter d'obtenir la préséance de l'aide américaine. Celle-ci s'avère généreuse, notamment grâce à l'*American Legion* ; le souvenir de la dénomination de l'Amérique est parfois mobilisé dans les organes de presse de cette organisation patriotique, même si les expressions de « marraine » ou de « baptême » de l'Amérique y sont très rarement employées. Enfin, des années 1950 au milieu des années 1970, l'écart mémoriel semble à nouveau se creuser. Saint-Dié ne dispose plus d'une personnalité d'envergure nationale, voire internationale comme l'était Hélène Abel-Ferry (que la presse locale appelle affectueusement la « bonne fée de Saint-Dié[299] ») pour porter cette mémoire, ce qui confirme le rôle fondamental des passeurs dans le domaine des transferts culturels. Les manuels scolaires publiés aux États-Unis sont à peu près muets à propos de Saint-Dié et de la Lorraine lorsqu'il est question d'Amerigo Vespucci et du nom qu'il a laissé au Nouveau Monde. L'argumentaire de l'origine du nom de l'Amérique est parfois mentionné dans les débats parlementaires étatsuniens, mais sans faire référence à Saint-Dié ou à sa région. Le devenir des portraits de Ringmann, Lud et Waldseemüller semble constituer une bonne illustration de cette mémoire faible du « baptême de l'Amérique » aux États-Unis au début des années 1970, à un moment où cette mémoire est justement en train de réémerger à Saint-Dié (à défaut de la Lorraine dans son ensemble), sous l'impulsion notable de son maire Pierre Noël et de son principal animateur culturel, Albert Ronsin.

Dans le prochain chapitre, nous allons tenter de déterminer si la période qui s'ouvre au milieu des années 1970 a pu constituer le début d'une inflexion dans les perceptions de cette mémoire, en lien avec le changement de régime d'historicité et de mémorialité qui touche alors toutes les sociétés occidentales.

[299] *La Liberté de l'Est*, 17 mars 1947 ; *La Gazette vosgienne*, 22 mars 1947.

CHAPITRE 7 : La mémoire du « baptême de l'Amérique » à l'aune d'un nouveau régime d'historicité (1975-2020)

Sous un soleil éclatant comme Lafayette
On va s'aimer le cœur battant comme Lafayette
Sur un grand bateau volant comme Lafayette
J'traverserai l'océan comme Lafayette
Traverser l'océan comme Lafayette […]
Si la liberté est une reine
Alors j'veux être son roi
Pour elle je mourrais au combat
Ici in France or in America
Extrait de Lafayette. Paroles et musique : CharlÉlie Couture (2016).

Ce texte est issu du titre « Lafayette », extrait du vingtième album studio de l'artiste franco-étatsunien Bertrand Charles Élie Couture, dit CharlÉlie Couture. Né en 1956 à Nancy, ancien élève du lycée Henri Poincaré et diplômé des Beaux-Arts dans la capitale des ducs de Lorraine, cet artiste polyvalent est représentatif de ces Lorrains fascinés par l'Amérique. Sa mère fut professeur de français en Alabama puis dans le Wisconsin. En 1981, il enregistre un album à New York et connaît le succès grâce à l'un de ses titres les plus célèbres, *Comme un avion sans ailes*. En 2004, il s'installe à New York et obtient la nationalité étatsunienne en 2011. Ses désillusions face à l'Amérique trumpiste le poussent à revenir vivre en France en 2018. Il partage depuis lors son temps entre Paris et la campagne lorraine. Le profil de CharlÉlie Couture permet de comprendre que la fascination pour les États-Unis n'équivaut pas pour autant à un blanc-seing. On peut l'aimer, admirer ses valeurs fondamentales et certains éléments de sa culture mais entrer en désaccord avec certains de ses aspects les plus controversés. Jean-Paul Sartre a contribué à faire aimer le jazz et la ville de New York en France, ce qui ne l'empêchait pas d'être l'un des plus féroces contempteurs de la politique étatsunienne. L'inverse est également vrai : Raymond Aron était très proaméricain tout en dénigrant la culture

étatsunienne[1]. Cette ambiguïté explique que l'antiaméricanisme soit un concept montrant ses limites[2].

Dans un registre plus primesautier, on peut également citer l'exemple d'un autre interprète lorrain, Claude Dhôtel dit C. Jérôme (1946-2000). Ayant grandi à Champenoux, dans la couronne périurbaine de Nancy, il joue dans son premier groupe de rock, les *Storms*, pour lequel il adopte le pseudonyme de Tony Parker, avant de « monter à Paris » pour tenter sa chance dans le *show-business*[3]. Son premier tube, « *Kiss me* » (1972), montre là encore une certaine fascination pour l'Amérique : « Kiss me/As you love me/Prends un coca/Et assieds-toi […] Il y avait un drapeau américain/Sur son sac déchiré/Un blue-jeans qui ne valait plus rien/Mais je crois que je l'aimais bien. » En 1979, C. Jérôme chante cette fois *C l'Amérique* : « Cette fille, c'est l'Amérique/Aux couleurs du disco/Cette fille c'est un gimmick/Sorti tout droit du ghetto. »

Ces artistes, parmi d'autres, ont connu une Lorraine marquée, comme tout l'Occident, par un changement de régime mémoriel. Toutes les historiennes et tous les historiens ne sont pas d'accord sur le moment précis où s'est opéré ce basculement, mais le mitan des années 1970 constitue pour beaucoup d'entre eux un point d'inflexion pertinent. Pascal Ory a parlé de la « Révolution de 1975 » pour désigner le basculement d'une période à une autre, justifiant le choix de cette année à la fois par la perte de Saïgon par les troupes étatsuniennes au Vietnam et par la diffusion de l'*Archipel du Goulag*[4]. En réalité, les facteurs de changement profond qui interviennent concomitamment au cours de cette période sont particulièrement nombreux. On assiste d'abord à l'installation dans la durée de la crise économique et à la fin d'une croissance ininterrompue depuis 1945, à l'essor d'une mondialisation source d'insécurité, à la perte de confiance dans le progrès, à la « fin des paysans » et, avec eux, des gardiens d'une mémoire multiséculaire, à l'avènement d'une société presque totalement urbaine, à l'inexorable chute de la fréquentation des églises. On assiste aussi à une forme de désillusion face au marxisme, liée en partie à l'« effet Soljenitsyne ». Le capitalisme de marché semble en passe, quinze ans avant 1989, de devenir le seul horizon possible. Concernant plus spécifiquement la France, il faudrait prendre également en considération l'élection de Valéry Giscard d'Estaing en 1974 ; sa présidence marque une rupture nette avec le gaullisme, dont l'une des principales

[1] DEBRAY Régis, « Confessions d'un antiaméricain » in *L'Amérique des Français*, Christine Fauré et Tom Bishop (éd.), Paris, Editions F. Bourin, 1992, p. 199-220. Ici, p. 210 et p. 213.
[2] LACORNE Denis, RUPNIK Jacques, « Introduction : la France saisie par l'Amérique » in *L'Amérique dans les têtes : un siècle de fascinations et d'aversions*, Denis Lacorne, Jacques Rupnik et Marie-France Toinet (éd.), Paris, Hachette littérature, 1986, p. 12.
[3] https://www.lindigo-mag.com/C-Jerome-le-chanteur-populaire-au-grand-coeur-_a683.html
[4] P. Ory, « »Américanisation« Le mot, la chose et leurs spectres », art cit. Ici, p. 136.

caractéristiques était de proposer un récit dans lequel la France retrouvait l'illusion de sa grandeur passée. Avec Giscard, ce récit est terminé. Les Françaises et les Français se rendent compte avec un certain retard que la France n'est plus une grande puissance, mais qu'elle est en réalité devenue une puissance moyenne parmi d'autres[5].

Ces multiples prises de conscience génèrent chez les Occidentaux – et notamment chez les Français – une nostalgie pour un monde perdu dont ils se sentent de plus en plus déconnectés. La publication de plusieurs livres, comme *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias en 1975 ou la première diffusion de l'émission de télévision *Ceux qui se souviennent* en 1978 sont symptomatiques de cette quête de ce qui n'est plus[6]. Les fêtes anciennes connaissent un nouveau souffle ; les spectacles de reconstitutions historiques, comme ceux du Puy du Fou inauguré en 1977, rencontrent un franc succès. C'est aussi l'époque du renouveau des identités régionales se traduisant par des actions parfois spectaculaires, comme l'occupation du plateau du Larzac pour empêcher la création d'un camp militaire au nom de la défense de l'identité occitane. On assiste également à la démocratisation de la généalogie familiale, pratique qui était jusque-là la chasse gardée des grandes familles aristocratiques. La fréquentation en amateur des Archives départementales et nationales explose entre les années 1970 et 1990. En 1978, le président Giscard d'Estaing décide de faire de l'année 1980 l'année du Patrimoine et cette initiative rencontre un très grand succès, bien au-delà de ce qui en était attendu.

La mémoire devient hégémonique et certains historiens vont jusqu'à parler de véritable « rétromanie[7] ». La France du début des années 1980 entre ainsi dans « l'ère de la commémoration » (Pierre Nora). Tout devient prétexte à commémorer un événement historique, du millénaire de la dynastie capétienne (1987) au bicentenaire de la Révolution française (1989). Même des événements *a priori* moins connus ou avec des anniversaires qui ne représentent pas un âge « rond » ont droit à leur commémoration[8]. Toutefois, ce phénomène du tout-mémoriel est trompeur. L'inflation de mémoire est plutôt le signe que la société française – et plus généralement occidentale – est en perte de repères et que le roman national n'est plus capable de jouer son rôle fédérateur[9].

---

[5] NORA Pierre, « L'ère de la commémoration » in *Les lieux de mémoire. III. Les France. 3. De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 975-1012. Ici, p. 992-995.
[6] JOUTARD Philippe, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, « Poche Sciences humaines et sociales », 2015, p. 22-23.
[7] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Editions du Seuil, « L'univers historique », 1997, p. 347.
[8] P. Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, *op. cit.*, p. 25-29.
[9] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *Histoire culturelle de la France. 4. Le temps des masses. Le XXe siècle*, Paris, Seuil, « Collection "Points histoire" », 2005, p. 431.

Aux États-Unis, la chronologie de cet essor considérable de la mémoire est à peu près similaire. Cette mémoire prend notamment la forme de fictions grand public, à l'instar de la série télévisée *Racines* diffusée en 1977. En avril 1979 est célébrée, à l'initiative du président Carter, la première journée du Souvenir de l'Holocauste. Même la montée du fondamentalisme religieux à partir des années 1970 ferait partie de la même dynamique mémorielle, selon Philippe Joutard. Face aux bouleversements de la société étatsunienne (fin des Trente Glorieuses, sécularisation, dilution du bloc WASP au sein d'une plus grande diversité ethnique…), certains sont tentés de chercher dans les racines religieuses du temps des Pères Pèlerins ou des Hébreux une mémoire-refuge. Cette lame de fond a d'ailleurs joué un rôle majeur dans l'élection de Ronald Reagan en 1980[10].

C'est dans ce contexte que l'Occident change de régime d'historicité et de mémorialité. Jusqu'au XVIIIe siècle, le passé servait à éclairer le présent ; on y puisait des exemples de bon comportement pour guider ses propres actions. Puis s'est ouvert un régime tourné vers le futur ; l'histoire a désormais un sens, un objectif vers lequel il faut aller. L'avenir sera forcément meilleur que le présent et le passé. En France, c'est la Révolution qui contribue au basculement entre ces deux premiers régimes. Puis, dans les années 1970, on entre dans un troisième régime, le présentisme. Le présent est désormais hégémonique, sans offrir de perspective. Cela pourrait s'illustrer par le slogan « *No future* », scandé par les punks à la fin des années 1970. Paradoxalement, le présentisme est aussi marqué par une omniprésence de la mémoire et du patrimoine. Toutefois, cette mémoire ne sert plus à se préparer au futur, mais à « ruminer un passé qui ne passe pas[11] » (François Hartog).

C'est dans ce contexte général qu'il convient de replacer la mémoire de ce que certains nomment le « baptême de l'Amérique » à partir du milieu des années 1970. Dans les deux chapitres qui précèdent, nous avons pu montrer que ce concept avait été essentiellement mobilisé en regardant vers l'avenir. De 1875 à 1975, les États-Unis constituent en effet pour la France un miroir de son propre destin. Que l'on désire ce modèle ou qu'on le rejette, il y a globalement consensus sur le fait que ce pays constitue « une échelle de Richter de la modernité et du progrès » (L. Tournès) alors qu'au même moment, l'Europe cesse progressivement d'incarner ce rôle[12]. Pour Saint-Dié, le fait de se considérer comme la « marraine de l'Amérique » est alors une manière de se projeter dans cet avenir, d'en capter une partie. Avant

[10] P. Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, *op. cit.*, p. 35-37.
[11] *Ibid.*, p. 56-57.
[12] TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, « Collection "L'épreuve de l'histoire" », 2020, p. 132.

1914, les États-Unis constituent d'abord un modèle en termes économiques et techniques pour une petite ville marquée par l'industrie textile, dont les élites sont souvent elles-mêmes issues du monde de l'usine. Avec les interventions américaines dans les deux conflits mondiaux, Saint-Dié ajoute à ce modèle celui du combattant de la Liberté, qu'il s'agisse du *Doughboy* de 1918 ou du *GI* de 1944. Eux aussi représentent, entre autres choses, un miroir de la modernité que la France et l'Europe ne semblent plus incarner. Pendant les Trente Glorieuses, l'Amérique représente l'avenir par la diffusion de son modèle de consommation et de sa culture de masse. Or, cela commence à changer avec les années 1960 et surtout 1970[13]. Au milieu de cette décennie, les États-Unis sont au plus bas dans l'opinion publique française. Leur image est fortement écornée par la crise économique, le scandale du Watergate et surtout la défaite au Vietnam. Ils n'impressionnent plus autant qu'après la Seconde Guerre mondiale[14]. Puis, cette perception connaît une nouvelle inflexion à partir de la seconde moitié des années 1970, entraînant cette fois la France vers une vague d'américanophilie dans les années 1980, après avoir été le pays le plus marqué par l'antiaméricanisme dans la période précédente. C'est donc sur une route de crête que nous avons choisi de faire débuter ce chapitre.

Saint-Dié n'a sans doute pas été épargnée par cette évolution de l'image des États-Unis et l'on peut se demander dans quelle mesure cette perception nouvelle a pu jouer un rôle dans les modalités selon lesquelles le « baptême de l'Amérique » y a été mis en valeur jusqu'à nos jours. En parallèle, il conviendra d'évaluer si le changement de régime mémoriel qui touche aussi les États-Unis a pu contribuer à faire évoluer la manière américaine de percevoir l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde. Au-delà de la simple comparaison entre ces deux espaces, l'enjeu sera aussi de déterminer si ces hypothétiques changements de perception (quantitatifs et/ou qualitatifs) de la mémoire du « baptême de l'Amérique » ont eu des effets en termes de relations culturelles entre la Lorraine et les États-Unis. Les deux premières parties chercheront à analyser la manière dont la ville de Saint-Dié a cherché à renouer des liens avec sa « filleule », notamment sous l'impulsion d'Albert Ronsin d'une part et du maire Christian Pierret (1989-2014) d'autre part. La troisième partie sera consacrée à la manière différente dont les États-Unis ont appréhendé la mémoire de la dénomination de l'Amérique, contribuant une nouvelle fois à une forme de déliaison mémorielle avec leur « marraine » autoproclamée.

[13] *Ibid.*, p. 127-128.
[14] DURANTON-CRABOL Anne-Marie, « Le discours antiaméricain de la Nouvelle droite française (1970-1980) » in *Regards sur l'antiaméricanisme. Une histoire culturelle*, Georgy Katzarov (éd.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 151-168. Ici, p. 157.

I) Saint-Dié retrouve sa mémoire du « baptême de l'Amérique » sous l'impulsion d'Albert Ronsin

En 1977, à l'occasion de l'une de ses nombreuses conférences, Albert Ronsin commence par rappeler que « la Ville de Saint-Dié est fière de son titre de marraine de l'Amérique qui rappelle l'activité fébrile d'un groupe de savants, de poètes, d'historiens et de géographes réunis dans ses murs, à l'ombre de ses églises et de son cloître gothique, durant le demi-siècle qui a suivi la victoire du duc de Lorraine René II sur le duc de Bourgogne Charles le Téméraire[15] ». Albert Ronsin domine alors la vie culturelle déodatienne : il est directeur de la médiathèque depuis 1960, conservateur du musée depuis 1970 et il vient d'être nommé président de la Société philomatique vosgienne après en avoir été secrétaire (1961-1966) puis vice-président (1966-1977). Depuis son arrivée à Saint-Dié, ce Blésien d'origine s'est pris de passion pour le « baptême de l'Amérique », qu'il a découvert au moment de préparer sa thèse d'histoire sur les débuts du livre imprimé en Lorraine. En disant à son auditoire que « Saint-Dié est fière de son titre de marraine de l'Amérique », il montre que ce sujet est bel et bien redevenu à la mode après un certain effacement dans les années 1950 et 1960, pour les raisons que nous avons déjà mentionnées dans le chapitre précédent. Ce retour en grâce d'un sujet quelque peu boudé pendant une grosse quinzaine d'années ne peut pas uniquement s'expliquer par le rôle d'un acteur individuel, quel que soit son degré d'influence sur la vie culturelle locale. Il s'explique également, selon nous, par une nouvelle phase d'américanophilie française qui va progressivement monter en puissance pour atteindre son apogée au début des années 1990.

Le milieu des années 1970 correspond en effet à un retournement dans la perception que les Françaises et les Français ont des États-Unis. L'URSS les remplace alors comme cible d'intellectuels français déboussolés par « l'effet Soljenitsyne » : leurs certitudes sont bouleversées par les révélations tardives sur le goulag et les réalités longtemps ignorées sur le totalitarisme. L'invasion de l'Afghanistan en 1979 joue également un rôle[16]. Les intellectuels, encore particulièrement influents en France, deviennent alors nettement moins antiaméricains, quand ils n'affichent pas clairement leur américanophilie ; le succès des mémoires de Raymond Aron (l'anti-Sartre) au début des années 1980 en est une illustration : la figure de l'intellectuel français n'est plus nécessairement celle du défenseur inconditionnel de l'URSS[17].

[15] RONSIN Albert, « Bicentenaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique : III – Les parrains de l'Amérique », in *Bulletin du Cercle généalogique de Lorraine*, nº 24, 2e trimestre 1977, p. 67-70.
[16] LACORNE Denis, RUPNIK Jacques, « Introduction : la France saisie par l'Amérique » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 31.
[17] PINTO Diana, « La conversion de l'intelligentsia » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 124-136. Ici, p. 130.

Si l'Union soviétique déçoit et inquiète de plus en plus, les États-Unis connaissent au contraire un regain de sympathie. Ils ne sont plus considérés comme la superpuissance hégémonique qui tente d'imposer ses vues au monde dit libre. Comme la France, ils ont été durement touchés par les deux chocs pétroliers. Bien qu'ils restent de loin la première puissance économique mondiale, ils ont quelque peu perdu de leur superbe sur ce plan, d'autant que le Japon connaît alors une croissance spectaculaire et qu'il est en passe de devenir un modèle concurrent. Étant devenus un peu moins tout-puissants qu'avant, les États-Unis s'en trouvent mécaniquement un peu moins jalousés[18]. Ils semblent par ailleurs être devenus moins menaçants militairement après leur défaite au Vietnam. Si l'on ajoute à cette liste déjà longue l'affaire du Watergate, l'humiliation face à la révolution islamique en Iran, etc., on saisit que les États-Unis n'apparaissent plus aussi arrogants et sûrs d'eux qu'ils ne l'étaient dans les années 1960.

La France des années 1970 apparaît dès lors de plus en plus conciliante envers les États-Unis, ce qui tranche avec la période gaullienne. Le président Valéry Giscard d'Estaing est qualifié de « premier président français à l'américaine » par *Le Canard enchaîné* en 1977[19]. Les premiers feuilletons américains arrivent sur les télévisions françaises ; parler en franglais devient un signe distinctif pour la jeunesse branchée, ce que déplore le célèbre *Canard* en 1977[20]. En 1978, le président Carter a globalement une bonne image en France, contrairement à l'image qu'il aura *a posteriori*[21].

C'est dans ce contexte d'un intérêt renouvelé pour les États-Unis que la mémoire du « baptême de l'Amérique » atteint, du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, le premier plateau d'une dynamique engagée dès la seconde moitié des années 1960 à Saint-Dié. Cette mémoire, qui se déploie principalement sous l'impulsion d'Albert Ronsin, est matérialisée sous deux formes principales. Ce sont d'abord les manifestations organisées par les institutions culturelles locales, notamment le musée et la bibliothèque/médiathèque. Ce sont d'autre part les actions de petite diplomatie, comme les nouvelles fêtes franco-américaines organisées en 1987.

[18] STOFFAËS Christian, « La gauche au pouvoir » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 197-205. Ici, p. 199.
[19] KUISEL Richard F, *Le miroir américain : 50 ans de regard français sur l'Amérique*, Paris, J.C. Lattès, 1996, p. 347.
[20] *Ibid.*, p. 353.
[21] RUPNIK Jacques et HUMBERTJEAN Muriel, « Image(s) des États-Unis dans l'opinion publique » in *L'Amérique dans les têtes, op. cit.*, p. 101-121. Ici, p. 110.

A) Des manifestations culturelles pour rendre la mémoire du « baptême de l'Amérique » accessible au plus grand nombre

Afin de décrire et analyser ces manifestations, nous disposons d'une source élaborée au plus près des événements puisqu'elle émane d'Albert Ronsin lui-même. Il s'agit de la revue *Regards*. Les premiers numéros se présentent comme un « mensuel des activités culturelles, distractives et sportives de la ville de Saint-Dié ». Puis, après quelques numéros, la revue se recentre uniquement sur les activités culturelles liées à la bibliothèque et au musée. Le premier numéro a été publié en février 1970 tandis que le dernier (n° 204) date de février 1991. Albert Ronsin a supervisé la publication de tous les numéros jusqu'au 200 inclus, en tant que directeur de la bibliothèque puis conservateur du musée. Comme on peut le constater, cette revue n'a pas survécu bien longtemps au départ en retraite de son fondateur en avril 1990. Elle constitue un témoignage fondamental pour tout ce qui touche à la vie culturelle de la ville de Saint-Dié jusqu'au début du premier mandat municipal de Christian Pierret. Naturellement, il convient de prendre cette source avec toutes les précautions inhérentes à un document historique ; entièrement élaborée sous la houlette d'Albert Ronsin, on ne peut exclure un risque d'autosatisfecit dans cette revue, dans laquelle aucune place n'est laissée au point de vue de l'opposition municipale.

1- L'exposition des artefacts en lien avec le « baptême de l'Amérique »

Albert Ronsin met un point d'honneur à présenter au plus grand nombre les pièces muséales en lien avec l'histoire des chanoines de Saint-Dié. La nouvelle bibliothèque et le nouveau musée, inaugurés respectivement en 1966 et 1977, permettent une présentation plus ouverte au public en étant regroupés sur le même site, dans l'ancien quartier canonial près de la cathédrale. Le musée moderne permet un accueil plus aisé que l'ancien local, situé dans les vétustes combles de l'Hôtel de Ville. À la bibliothèque, qui évolue rapidement en médiathèque sous l'égide d'Albert Ronsin et de son assistant Olivier Douchain, les documents en lien avec le « baptême de l'Amérique » sont conservés dans une « salle du Trésor », accessible sur demande. Certes, cette conservation à part, bien compréhensible compte tenu de la haute valeur de certaines des pièces exposées, peut être un frein à leur consultation par le public. Pourtant, Albert Ronsin tient à organiser régulièrement des « portes ouvertes ».

En janvier 1975, par exemple, une nouvelle présentation est installée dans cette salle du Trésor. Elle est intitulée « Les graveurs lorrains et le livre aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles[22] ».

[22] *Regards*, n° 49, janvier 1975, p. 1.

On peut naturellement y admirer, aux côtés de l'imposant Graduel composé dans l'entourage de Vautrin Lud, l'exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* offert en 1924 par François Gérardin ou celui, d'une édition plus tardive, acquis par la bibliothèque en 1973 avec une lettre du troisième voyage de Vespucci imprimée en 1505 à Nuremberg. À côté de ces pièces authentiques prennent place des facsimilés de cartes dont Saint-Dié, faute de budget suffisant, a peu de chance d'acquérir un jour les versions originales : il s'agit principalement de la grande mappemonde de 1507 ou de la petite carte en fuseaux « *in solido* » qui devait l'accompagner. Du 1er juillet au 15 septembre 1975, les habitants de Saint-Dié et les visiteurs extérieurs pourront à nouveau venir admirer une présentation de ces ouvrages anciens[23].

Albert Ronsin veut attirer un maximum de public dans cette salle du Trésor. En parallèle à ses fonctions culturelles locales à Saint-Dié, il enseigne depuis 1967 les métiers du livre à l'Université de Nancy II et à l'IUT de Nancy. Il a également été chargé de cours à l'École nationale supérieure des Bibliothèques de Paris entre 1968 et 1972, ce qui lui a permis de créer des contacts à dimension nationale, voire internationale. Le 14 mai 1977, il fait venir à Saint-Dié des étudiantes et étudiants en histoire de la Sorbonne pour participer à un colloque et voir le Graduel de chœur et la *Cosmographiæ Introductio*. Le directeur de la bibliothèque en profite pour familiariser ces jeunes visiteurs avec l'histoire de la « marraine de l'Amérique ». En parallèle, Albert Ronsin n'oublie pas le public local et encourage les enseignantes et enseignants de Saint-Dié et des environs à emmener leurs élèves visiter cette salle du Trésor[24].

Au début de l'année 1979, la bibliothèque reçoit un legs important ; il s'agit d'un nouvel exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio* issu de la succession d'un avocat déodatien, maître Marcel Saby, qui avait prévu depuis longtemps de faire ce don à la ville de Saint-Dié à sa mort. Ce legs est remis officiellement au cours d'une cérémonie dans les salons de l'Hôtel de Ville. Patrick Willmann, avocat à Saint-Dié et neveu de Marcel Saby, remet l'ouvrage au maire Maurice Jeandon en présence de deux adjoints et d'Albert Ronsin. Cet exemplaire avait jadis appartenu au bibliographe lorrain Jean-Nicolas Beaupré, qui s'en était servi comme support pour réaliser l'étude de bibliographie lorraine que nous avons plusieurs fois mentionnée dans la première partie de la présente thèse. L'ouvrage possède une « reliure janséniste en maroquin rouge » et beaucoup de lettrines ont été rehaussées de pieds-de-mouche de couleur rouge. Au même titre que l'exemplaire offert en 1924 par François Gérardin, celui

[23] *Regards*, n° 55, juillet-septembre 1975, p. 2.
[24] *Regards*, n° 74, juin 1977, p. 2.

de Marcel Saby est issu de la « quatrième édition[25] » (29 août 1507), comprenant une dédicace aux noms de Waldseemüller et Ringmann seuls. Albert Ronsin n'a pu recenser que deux autres exemplaires de cette édition ; le premier se trouve à la *New York Public Library*, l'autre, incomplet, est à la bibliothèque Mazarine de Paris. Il remarque que cet ouvrage atteint des sommes toujours aussi élevées à l'occasion de la vente aux enchères des rares exemplaires encore disponibles. En 1966, un exemplaire de la première édition avait été vendu à Paris pour la somme de 191 000 francs. La même année, un autre avait été vendu à New York pour l'équivalent de 38 285 francs[26].

En 1982, la présentation de la vitrine du « baptême de l'Amérique » dans la salle du Trésor est totalement réagencée. Elle comprend douze documents au total, autour des deux exemplaires originaux de la *Cosmographiæ Introductio*. Albert Ronsin réalise à cette occasion un guide nommé *Baptême de l'Amérique – Saint-Dié 1507*, qui présente tous ces documents. Disponible en français, allemand et anglais, il est disponible à la vente au musée et à la bibliothèque au prix de 15 francs[27]. Au cours de l'été 1983, des visites de la salle du Trésor sont organisées du mardi au samedi de 9h à 12h et de 14h à 18h. L'entrée est gratuite et sans prise de rendez-vous préalable, il suffit de s'adresser à l'accueil de la bibliothèque[28]. Ce type d'initiative démontre une nouvelle fois la volonté d'Albert Ronsin de mettre les artefacts liés à l'histoire du baptême de 1507 à la portée du plus grand nombre. Malheureusement, il nous est impossible d'évaluer le succès de cette initiative reconduite chaque été, aucun registre n'ayant été tenu pour noter systématiquement le nombre de visiteurs ayant souhaité visiter la salle du Trésor. Nous ignorons aussi, par conséquent, si des visiteurs originaires des États-Unis auraient pu se montrer intéressés par cet épisode historique et se rendre en nombre à Saint-Dié pour y admirer l'ouvrage ayant donné son nom à leur continent.

En 1984, on commémore le 450e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier sur les côtes du Canada. Le musée du Nouveau Monde de La Rochelle demande à la ville de Saint-Dié de lui prêter sa lettre de Vespucci imprimée en 1505, ainsi que l'une de ses deux *Cosmographiæ Introductio* en vue d'une exposition intitulée « Le monde de Jacques Cartier ». En vertu des accords de coopération entre la France et le Canada, cette exposition sera présentée à Québec de mai à août 1984, puis à partir de septembre à La Rochelle. Albert Ronsin est chargé de

[25] Il s'agirait de la quatrième édition en fonction de la classification établie par Albert Ronsin. On a vu dans la première partie de cette thèse les multiples hypothèses concernant l'ordre desdites éditions.
[26] *Regards*, n° 92, avril 1979, p. 4.
[27] *Regards*, n° 123, septembre 1982, p. 2.
[28] *Regards*, n° 133, juillet-septembre 1983, p. 3.

réaliser une partie du catalogue, consacrée aux origines de la cartographie européenne sur le Nouveau Monde[29].

Du 2 juillet au 14 septembre 1985, la bibliothèque municipale organise une nouvelle exposition intitulée « Rêver du monde : Atlas et cartes géographiques du XVIe au XXe siècle[30] ». On dispose cette fois de chiffres précis : cette exposition aurait attiré 1284 visiteurs. Après la clôture de l'exposition, les documents présentés restent visibles pendant toute une année à la salle du Trésor[31]. Le dimanche 18 septembre 1988, la médiathèque organise des « portes ouvertes » dans le cadre de la journée des monuments historiques. Des visites guidées de la salle du Trésor ont lieu[32].

En parallèle à la présentation permanente et aux expositions temporaires des artefacts liés à la mémoire du « baptême de l'Amérique », Albert Ronsin a également contribué de manière centrale à l'organisation d'une « saison américaine » à Saint-Dié en 1976. Cette date est évidemment à replacer dans le cadre des commémorations du bicentenaire de la déclaration d'indépendance et de la naissance des États-Unis.

2- La commémoration du bicentenaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis

Depuis les années 1970, la France est entrée dans une « phase de haute fréquence commémorative[33] ». Saint-Dié n'est pas épargnée et organise en 1976 une ambitieuse programmation culturelle en hommage aux États-Unis, qui fêtent cette année leurs deux cents ans d'existence. Dans le numéro d'octobre 1976 de *Regards*, Albert Ronsin évoque le fait que le programme des festivités aurait pu être plus important si toutes les associations sollicitées, et notamment celle des commerçants, avaient davantage joué le jeu. Or, il semble que seules la bibliothèque et la Maison des Jeunes ont assumé l'ensemble de l'organisation. Le conservateur le regrette, car selon lui, Saint-Dié aurait tout intérêt à entretenir les liens historiques qui l'unissent à l'Amérique[34]. Ce préambule montre que l'enthousiasme retrouvé pour la « filleule » est encore loin de faire l'unanimité chez la « marraine ».

Le 24 septembre a lieu une cérémonie au cours de laquelle ont été invitées plusieurs personnalités, parmi lesquelles le ministre plénipotentiaire de l'ambassade des États-Unis à

[29] *Regards*, n° 138, février 1984, p. 2.
[30] *Regards*, n° 153, juillet-septembre 1985, p. 1-2.
[31] *Regards*, n° 155, novembre 1985, p. 2.
[32] *Regards*, n° 183, juillet-septembre 1988, p. 2.
[33] P. Nora, « L'ère de la commémoration », art cit., p. 977.
[34] *Regards*, n° 66, octobre 1976, p. 1.

Paris et le Consul général des États-Unis à Strasbourg. Ils ont répondu à l'appel du maire Pierre Noël afin de marquer le début de la « saison américaine », cycle d'expositions, de concerts et de conférences ouvert au public pour tout un trimestre. Ces personnalités sont arrivées à Saint-Dié après avoir effectué des haltes sur les lieux des combats des troupes américaines des deux guerres mondiales (Bruyères, Frapelle ou encore le cimetière américain de Dinozé près d'Épinal). À Saint-Dié, Pierre Noël a réuni ses hôtes officiels à la bibliothèque afin de leur montrer les documents qui font de sa ville la « Marraine de l'Amérique ». À cette occasion, ils découvrent la nouvelle exposition intitulée « D'*America* à Amérique ou l'histoire d'un parrainage », qui se poursuivra jusqu'au 15 novembre. Cette exposition retrace l'histoire des relations entre Saint-Dié et l'Amérique entre le XVIe et le XXe siècle ; les principaux épisodes y sont évoqués, du baptême de 1507 au *Liberty ship* « Saint-Dié » en passant par les fêtes franco-américaines de 1911, le monument aux morts à la gloire des *Doughboys* de 1917-1918 ou le rôle crucial joué par l'*American Legion*. L'exposition se termine sur un projet de monument par le sculpteur déodatien Ory-Henry.

En parallèle à cette exposition principale, une autre est organisée à la MJC et porte sur le bicentenaire des États-Unis proprement dit ; elle doit durer jusqu'au 20 novembre. Le 8 octobre a lieu un concert de jazz au foyer de l'Orme avec Mickey Baker, venu de Louisville dans le Kentucky. Le 15 octobre est diffusé à la Maison pour tous le film *Soldat bleu* de Ralph Nelson. Le 22 octobre a lieu au même endroit un concert de musique cajun de la Louisiane intitulé « Bayou sauvage ». Au cours de cette « saison américaine », Albert Ronsin donne à plusieurs reprises une conférence intitulée « Vingt siècles de course vers le soleil ou histoire de la découverte de l'Amérique, de l'Antiquité au XVIe siècle ».

Dans son éditorial, le conservateur tient à préciser que « commémoration ne veut pas dire apologie ». Certes, les États-Unis sont l'une des plus anciennes républiques démocratiques du monde et c'est à ce titre qu'ils sont célébrés à Saint-Dié. Mais il n'est pas question d'occulter la part d'ombre de ce pays : « Nous savons que derrière la statue de la Liberté tout n'est pas idyllique ni pur… puisque c'est humain[35]. » Albert Ronsin montre ainsi sa capacité à faire la part des choses entre les aspects négatifs encore associés aux États-Unis et son désir de faire partager au plus grand nombre une saison culturelle placée sous le signe de l'Oncle Sam. En outre, il n'est pas impossible que sa remarque soit une réponse à celles et ceux qui lui reprochent d'être un peu trop « américaniste ». Encarté au PSU puis au PS, Albert Ronsin fait peut-être

[35] *Ibid.*, p. 1 et p. 3.

encore grincer quelques dents chez ses camarades lorsqu'il prétend célébrer l'amitié avec les États-Unis.

En novembre 1976, la « saison américaine » se poursuit. Le 9 novembre a lieu à la bibliothèque une projection et un débat autour des films *American vision*, *Statue de la Liberté* et *Utah color country*. Le 13 novembre est diffusé le film *Musique américaine* à la Maison pour tous. Le 19 novembre, c'est *Tempête sur Washington* qui est projeté au ciné-club. En parallèle, les expositions commencées en septembre-octobre se poursuivent. S'y ajoute une nouvelle exposition de posters américains à la bibliothèque de Kellermann, ainsi qu'une exposition sur « les USA en photos » à la Maison pour tous. Elles se tiennent toutes deux du 6 au 20 novembre[36].

En décembre, l'exposition principale « D'*America* à Amérique ou l'histoire d'un parrainage » est prolongée en raison de son succès. Le 3 décembre a lieu une soirée consacrée à la « poésie américaine » organisée par le club Yvan Goll à la bibliothèque de Kellermann. Le 8 décembre sont projetés deux films sur Jim Morrison et Jimmy Hendrix à la Maison pour tous[37].



Figure 1 Pierre Lovy, Médaille « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », bronze, 58 mm de diamètre, éditée par la Monnaie de Paris, 1976, Médiathèque Victor-Hugo, Saint-Dié-des-Vosges.

En parallèle à ces nombreuses manifestations, le syndicat d'initiative de Saint-Dié a fait frapper une médaille commémorative que l'on peut voir ci-contre (figure 1). C'est le revers qui est présenté ici. En haut, on peut lire la mention « marraine de l'Amérique ». De chaque côté sont représentés les bustes d'Amerigo Vespucci (à gauche) et de Ptolémée (à droite) qui reprennent les caractéristiques des portraits du grand planisphère de 1507 attribué à Waldseemüller, bien qu'ils soient ici disposés de manière inversée par rapport à leur position sur la carte. Le centre de la médaille est occupé par la marque d'imprimerie dite du « Gymnase vosgien », telle qu'on la retrouve en dernière page des éditions déodatiennes de la *Cosmographiæ Introductio*. Enfin, la mention « AMERICA 1507 » occupe le bas de la composition. Avec cette médaille, dont un exemplaire est remis aux invités américains de Saint-Dié, il n'est pas possible d'ignorer que cette commémoration du

[36] *Regards*, n° 67, novembre 1976, p. 1.
[37] *Regards*, n° 68, décembre 1976, p. 1.

bicentenaire de la naissance des États-Unis est également placée sous le sceau de l'invention du nom *America*. Saint-Dié renoue ainsi avec une mémoire vive du « baptême de l'Amérique ».

C'est aussi au cours de cette année de commémoration qu'Albert Ronsin rédige son premier ouvrage entièrement consacré à l'histoire de cette dénomination. La ville de Saint-Dié ne possédant pas d'éditeur, il confie son manuscrit à un ami, qui se charge de prospecter plusieurs maisons parisiennes au cours de l'été 1976. C'est un échec, ce qui montre que l'histoire proposée par M. Ronsin n'a pas été jugée suffisamment connue pour intéresser une maison d'envergure nationale. C'est le fruit des circonstances qui conduit le manuscrit sur la table d'un éditeur de Montréal, G. Lepape, où il suscite davantage d'intérêt. Il y est publié en 1979[38].

Si Saint-Dié a beaucoup parlé des États-Unis en 1976, la réciproque est-elle vraie ? Rien n'est moins sûr. Nous nous sommes appuyés sur la presse étatsunienne pour déterminer si les différentes manifestations organisées à l'occasion du bicentenaire de la déclaration d'indépendance avaient donné lieu à des références à la ville qui se proclame depuis un siècle « marraine de l'Amérique ». Nous n'avons rien trouvé de tel ; il existe bien quelques références à l'origine du nom de l'Amérique, comme à l'occasion de l'exposition de livres anciens appartenant pour l'essentiel à la *J.P. Morgan Library* en juin 1976, mais le nom de Saint-Dié n'est pas cité[39]. En août 1976, un parc est inauguré dans la ville de Fitchburg (Massachusetts) ; le discours d'inauguration fait référence à l'invention du nom de l'Amérique par un cartographe allemand, Martin Waldseemüller ; mais il n'y a aucune trace de Saint-Dié dans ce texte[40].

Comme partout en France, Saint-Dié n'a pas eu de mal – en dépit de quelques regimbements déjà mentionnés – à célébrer le bicentenaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis, car cet événement permettait aussi de faire le lien avec le souvenir du marquis de La Fayette et de présenter par conséquent la France sous un jour glorieux. En revanche, rien n'a été organisé l'année suivante pour commémorer le trentième anniversaire du plan Marshall. La ville vosgienne n'a pas fait office d'exception française en ce domaine, en dépit de son statut de « marraine de l'Amérique ». Georges Suffert a avancé dans *Les Nouveaux cow-boys* (1984) que les Françaises et les Français auraient été frappés à cette occasion par le complexe de Perrichon, syndrome qui tire son nom d'une pièce d'Eugène Labiche, *Le Voyage de monsieur Perrichon*. Dans cette comédie, un homme fait un séjour en montagne. À son retour, il présente

[38] *Regards*, n° 99, janvier 1980, p. 4.
[39] *The Kingston Sunday Freeman*, 20 juin 1976, p. 27 ; *The Brownsville Herald*, 23 juin 1976, p. 5 ; *The Bucks County Courier Times*, 27 juin 1976, p. 109 ; *The Syracuse Herald American*, 27 juin 1976, p. 22 ; *The Altoona Mirror*, 20 juin 1976, p. 48 ; *The Amarillo Globe Times*, 8 juillet 1976, p. 33.
[40] *The Fitchburg Sentinel and Enterprise*, 7 août 1976, p. 4.

à sa fille deux hommes qu'il a rencontrés au cours de l'ascension. Il déclare fièrement qu'il a sauvé le premier d'une mort certaine. Le second dit qu'il a, à son tour, sauvé monsieur Perrichon de la mort, mais celui-ci minimise le fait. Il a de la sympathie pour le premier, qu'il a sauvé, mais pas pour le second, qui lui a sauvé la vie. Cette pièce illustre un travers qui consiste à avoir de la sympathie pour ceux que l'on a aidés, car on pense qu'ils deviendront des obligés. Beaucoup auraient en revanche la propension à ne pas apprécier, voire à se méfier de ceux qui les ont aidés, de peur de devoir s'acquitter d'une dette. Transposé aux relations entre la France et les États-Unis, le « complexe de Perrichon » signifie pour Georges Suffert que les Français admettraient difficilement d'avoir dû être libérés, puis aidés matériellement par les États-Unis et de s'en sentir éternellement redevables[41].

C'est peut-être la raison pour laquelle Albert Ronsin n'a pas cru bon d'organiser une nouvelle manifestation en 1977 ; cela s'explique peut-être aussi et surtout par une trop grande proximité chronologique avec les fêtes déjà organisées l'année précédente. Toujours est-il que les prochaines manifestations d'envergure organisées à Saint-Dié pour célébrer le « baptême de l'Amérique » n'auront lieu qu'une décennie plus tard, en 1987. Loin de n'être qu'une succession d'expositions, de concerts et de conférences comme en 1976, ces célébrations ambitionnent (tout au moins au départ) de devenir une véritable action culturelle internationale, profitant d'une autre grande commémoration, celle du bicentenaire de la Constitution des États-Unis.

B) Les nouvelles fêtes franco-américaines de 1987

Ces fêtes se déroulent dans un contexte de très grande américanophilie en France. Pourtant, la ville de Saint-Dié se sent paradoxalement oubliée par sa « filleule » depuis quelques années. C'est peut-être ce qui explique que ces célébrations, qui devaient à l'origine constituer un épisode grandiose de l'histoire de Saint-Dié au même titre que les fêtes franco-américaines de 1911, aient laissé *a posteriori* un goût assez amer à leurs promoteurs.

1- Un contexte d'américanophilie en France

Le milieu des années 1980 est marqué par une vague sans précédente d'américanophilie, voire d'« américanolâtrie » en France[42]. Tout ce qui touche à l'Amérique est désormais à la

[41] GROSSER Alfred, « La France rebelle » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 220-228. Ici, p. 222.
[42] R. F. Kuisel, *Le miroir américain*, *op. cit.*, p. 11.

mode. L'*American way of life* a fini de séduire les Françaises et les Français, 300 000 d'entre eux partant chaque année visiter le pays. Tout produit *made in USA* ou qui s'y apparente a du succès. La France a pourtant été le pays le plus antiaméricain d'Europe occidentale dans les années 1950 et 1960, tout en ayant une certaine indulgence, voire de la sympathie pour l'URSS. Mais dans les années 1980, tout a changé. Elle est devenue le pays le plus proaméricain, tout en faisant preuve d'un antisoviétisme récent mais très marqué. Un sondage réalisé pour *Le Monde* en novembre 1984 à la veille de l'élection américaine montre que 44% des Françaises et des Français interrogés se déclarent proaméricains et seulement 15% antiaméricains[43]. C'est bien moins que les Allemands ou les Britanniques à la même époque[44]. L'année 1984 est marquée en France par une vague de « reaganomanie » : de *L'Expansion* à *L'Express*, en passant par *Le Nouvel Observateur*, tous les magazines français d'information ont consacré au moins une couverture élogieuse à l'ancien acteur de westerns réélu cette année-là[45].

Ce revirement assez spectaculaire de l'opinion française à l'égard des États-Unis peut s'expliquer par un assez grand nombre de facteurs. Le premier d'entre eux est la dégradation de l'image de l'URSS sous les forces combinées de l'« effet Soljenitsyne » puis de l'« effet Kaboul ». Selon le principe des vases communicants, la France, qui avait depuis la période gaullienne cherché à mener une diplomatie d'équidistance entre les deux Grands, revoit dès lors ses affinités en faveur de Washington. Tant qu'elle s'est perçue comme étant encore une grande puissance, elle a conservé cette attitude neutraliste, s'imaginant compter encore suffisamment pour se poser en arbitre entre les deux superpuissances. Mais dans les années 1970 et 1980, la France a fait le deuil de ce mythe. Ayant accepté le fait qu'elle n'était plus guère qu'une puissance moyenne, elle se range plus volontiers dans le camp occidental face au camp soviétique[46].

Paris a d'autant moins de réticences à plonger dans les bras de Washington que les États-Unis ne paraissent plus représenter le danger principal dans le monde qui vient. La société de consommation selon les standards de l'*American way of life* ne suscite plus guère de résistances, à part à l'extrême-gauche et à l'extrême-droite ; les États-Unis ne sont plus vraiment accusés de vouloir menacer l'identité ou l'indépendance française[47]. L'adoption du mode de vie

[43] RUPNIK Jacques et HUMBERTJEAN Muriel, « Image(s) des États-Unis dans l'opinion publique » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 101-121. Ici, p. 101.
[44] SULEIMAN Ezra N., « Les atermoiements des élites » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 137-143. Ici, p. 137.
[45] LACORNE Denis, RUPNIK Jacques, « Introduction : la France saisie par l'Amérique » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 12.
[46] RUPNIK Jacques et HUMBERTJEAN Muriel, « Image(s) des États-Unis dans l'opinion publique » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 101-121. Ici, p. 104-105.
[47] R. F. Kuisel, *Le miroir américain*, *op. cit.*, p. 27.

étatsunien n'est plus perçue comme une menace, tandis que certains spécialistes commencent à faire remarquer que cette prétendue « américanisation » est davantage une globalisation qu'une véritable invasion culturelle venue d'un pays en particulier. Ce sont maintenant d'autres facteurs qui commencent à inquiéter une frange de l'opinion française, comme l'immigration arabo-musulmane (ce que traduit l'émergence du vote Le Pen au cours de la décennie), la construction européenne ou l'inondation du marché national par les produits en provenance d'Asie du Sud-Est. Ces nouvelles préoccupations contribuent à relativiser la menace américaine[48].

Non seulement les États-Unis ne sont plus considérés comme une menace, mais ils sont de plus en plus admirés et montrés en exemple. Le pays dirigé par Ronald Reagan fait maintenant figure de modèle économique, avec une croissance retrouvée, au moment où la France est toujours en plein marasme. François Mitterrand se rend dans la *Silicon Valley* en 1984 pour y clamer son admiration et y chercher de l'inspiration en matière de dynamisme économique[49]. Le gouvernement socialiste se rapproche d'autant plus du modèle américain que les deux premières années du premier septennat de M. Mitterrand se sont révélées calamiteuses face à la crise. Le capitalisme libéral redevient à la mode, ce qui s'est matérialisé en France par le récent tournant de la rigueur. Si les États-Unis sont bien l'avenir de l'Europe, cela donne l'espoir de renouer un jour avec l'époque bénie des Trente Glorieuses[50].

Même une partie de l'intelligentsia de gauche s'est convertie à l'américanophilie. Au début du premier mandat de François Mitterrand, son nouveau ministre de la Culture Jack Lang avait dénoncé à Mexico l'existence d'un impérialisme culturel, sans citer nommément les États-Unis mais en les désignant sans ambigüité. Il est sommé de faire amende honorable. Déçus par l'attitude de l'URSS, une partie des intellectuels de gauche se cherchent une nouvelle identité et c'est désormais de l'autre côté de l'Atlantique qu'ils se tournent, séduits notamment par le dynamisme des campus américains[51]. C'est aussi la période de l'émergence médiatique de jeunes intellectuels issus de la gauche, mais très pro-américains. Écrivant dans *Libération* ou *Le Nouvel Observateur*, ils y font l'éloge de l'Amérique et de ses valeurs, désormais jugées suffisamment acceptables. Ainsi, lorsque Jack Lang jette ce pavé dans la mare en 1982, il reçoit

[48] *Ibid.*, p. 30.
[49] GROSSER Alfred, « La France rebelle » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 220-228. Ici, p. 221.
[50] SORMAN Guy, « Les États-Unis : modèle ou repoussoir ? » in *L'Amérique dans les têtes*, *op. cit.*, p. 261-267. Ici, p. 264.
[51] R. F. Kuisel, *Le miroir américain*, *op. cit.*, p. 354-355.

des remarques acerbes de la part d'intellectuels, pourtant de gauche, lui demandant de dénoncer plutôt la violation des droits de l'Homme de l'autre côté du Mur[52].

Il n'y a plus guère que les communistes pour conserver désormais une position ouvertement antiaméricaine. Même les héritiers du général de Gaulle ont largement policé leur discours. En 1986, Jacques Chirac devient Premier ministre. Bien que gaulliste, son gouvernement de cohabitation adopte sans complexe le modèle capitaliste étatsunien. C'est d'ailleurs le gouvernement Chirac qui finalise l'implantation du nouveau parc Disney en banlieue parisienne[53].

2- La très ambitieuse association « Amérique »



Figure 2 Les cinq membres fondateurs de l'association "Amérique". À gauche, son président et principal animateur, Dominique Saric. La Liberté de l'Est, *10 février 1985.*

À Saint-Dié, ce contexte national est très propice à la relance de projets en lien avec l'Amérique. Le 14 mai 1984, Dominique Saric fonde avec quatre amis déodatiens l'association « Amérique », qui ambitionne de « développer l'image de la ville de Saint-Dié comme unique créatrice du nom du continent américain "AMERICA"[54] ». Comme on peut le voir sur la photo de presse ci-dessus (figure 2), il s'agit d'une association principalement encadrée par de jeunes hommes. Leur nombre est-il un hommage aux cinq membres présumés du « Gymnase vosgien » ? Ils ne l'ont jamais formulé ainsi, mais il est tout à fait évident que leur initiative s'inscrit dans le droit fil de l'histoire américaine de Saint-Dié, ainsi que le montre le petit drapeau étatsunien en haut à gauche du cliché. L'association prend ainsi le relais du « Comité Saint-Dié – Amérique », fondé en 1917 par Charles Peccatte et qui avait fait long feu depuis 1940.

Dominique Saric a 28 ans. Il exerce la profession de directeur commercial à Strasbourg, mais conserve des attaches fortes et une grande fierté pour sa ville natale et son statut de « marraine de l'Amérique ». L'association qu'il vient de fonder a pour but de « développer les relations publiques et l'information sur le lien historique de Saint-Dié, marraine de

[52] *Ibid.*, p. 357-358.
[53] *Ibid.*, p. 359-360.
[54] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) C : association America.

l'Amérique ». Dominique Saric écrit à Albert Ronsin pour lui faire part de la création de cette nouvelle association et demande à le rencontrer pour lui présenter les activités prévues pour 1984 et 1985. Le conservateur est enthousiasmé, estimant que ses « buts sont parfaitement conformes aux idées qu['il] défend » et qu'il a voulu faire passer dans ses expositions permanentes ou temporaires, dans ses conférences ou dans son ouvrage *Découverte et baptême de l'Amérique*. Il demande au président de la jeune association de le tenir au courant de ses futurs projets[55]. Le 4 juillet 1984, l'association organise une fête à l'occasion de la commémoration de l'indépendance des États-Unis au Foyer jeunesse de la rue d'Hellieule.

En 1985, l'association multiplie les initiatives tous azimuts. Elle organise un salon « *America* », des soirées sur le thème des États-Unis ou du Mexique, une journée pour la jeunesse intitulée « Amérique, tu es née à Saint-Dié », une concentration de voitures américaines avec une association de Moyenmoutier. Les adhérents à l'association (qui se sont acquittés d'un montant de cotisation de 200 francs ou 100 francs pour les étudiants et lycéens) peuvent obtenir des « Déodollars », bons de soutien qui peuvent être utilisés comme monnaie locale dans les manifestations organisées par l'association. Le 29 juin, celle-ci obtient le prêt d'une réplique de la statue de la Liberté de 17 mètres de hauteur, qui avait orné un char lors de la fête des Jonquilles à Gérardmer, et la fait installer pour trois semaines à l'angle du grand pont et du quai Carnot de Saint-Dié. Le 7 juillet, elle inaugure une « route de l'Amérique » entre Saint-Dié et Colmar, deux villes ayant à divers titres des liens historiques avec le Nouveau Monde. Elle organise des conférences (l'inévitable Albert Ronsin est bien entendu au programme). Pour essayer d'attirer des touristes américains à Saint-Dié, elle fait éditer un dépliant « Découverte de l'Amérique à Saint-Dié », que ses membres déposent sur les sites des plages du Débarquement de Normandie, ainsi que dans les maisons américaines de Paris.

Au-delà de ces manifestations éphémères, un des plus importants projets de cette association à long terme est la mise en place de « relais Amérique » à travers tout le continent américain. L'idée est de demander à des personnes qui vivent en Amérique ou qui ont des connaissances sur place de se manifester afin de développer un réseau de « relais », ce qui permettrait à Saint-Dié de disposer de contacts dans un certain nombre de villes du continent et d'y développer des échanges. En 1985, l'association dispose déjà de relais de ce type à Loretteville au Québec ; il y a aussi des projets en cours à Montréal, Los Angeles ou El Paso.

Elle dispose d'un partenariat avec l'association AMWEL (*American Welcome*) basée à Chaumont et qui organise des échanges scolaires[56]. L'association présidée par Dominique Saric

[55] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (2) G : courriers divers.
[56] *La Liberté de l'Est*, 6 janvier 1985.

organise ainsi la venue de jeunes Étatsuniens et se charge de leur trouver des familles d'accueil pour le temps de leur scolarité dans des établissements de Saint-Dié. Le 17 mars 1985, c'est le premier échevin de la ville québécoise de Loretteville qui se rend à Saint-Dié pour nouer des contacts et préparer la venue d'une délégation plus importante ; le 22 août, trente-cinq citoyens de cette ville arrivent ainsi à Saint-Dié, où ils séjournent jusqu'au 7 septembre.

Le 17 février 1985, ayant appris que Ronald Reagan allait se rendre à Strasbourg pour y visiter le Parlement européen, l'association décide, avec l'accord du maire Maurice Jeandon, d'adresser au président des États-Unis une invitation à faire un détour chez la « marraine de l'Amérique ». Elle a parfaitement conscience de la faible probabilité que M. Reagan accepte de se déplacer jusqu'à Saint-Dié, mais son objectif est d'abord d'attirer son attention sur la ville qui a « baptisé » l'Amérique. Comme prévu, le Consul général des États-Unis à Strasbourg décline l'invitation au nom du président. Il en faut plus pour décourager l'association « Amérique », qui fait réaliser un dossier consacré à l'histoire du « baptême » de 1507. Celui-ci est remis en mains propres aux 218 journalistes étatsuniens présents à Strasbourg pour couvrir la visite présidentielle le 8 mai 1985.

En outre, cette association ne veut pas se contenter de cibler ses actions en direction des seuls États-Unis, mais bien du continent américain dans son ensemble. En 1985, ses membres ont ainsi noué des contacts avec le Consulat général du Canada et des États-Unis, avec l'ambassade du Honduras, etc. Ils organisent des célébrations des fêtes nationales des différents pays du continent. Le 20 juillet, l'association organise à Saint-Dié un salon « *America* », auquel l'ambassadeur du Honduras, Rafael Leiva Vivas et le Consul de Colombie, le docteur André Pueyo ont accepté de se rendre. En revanche, le Consul général des États-Unis à Strasbourg, Robert O. Homme, n'a pas répondu favorablement à l'invitation, prétextant son prochain rappel à Washington. Celui-ci félicite toutefois le dynamisme de l'association présidée par D. Saric et promet de laisser une note à son successeur afin de lui signaler son existence. L'ambassade du Pérou répond également par la négative, l'ambassadeur n'étant pas disponible à la date prévue ; son ministre conseiller pour les affaires culturelles se dit néanmoins honoré par la démarche de l'association déodatienne. L'ambassade de Bolivie lui adresse à peu près la même réponse.

Dans son bilan de l'année 1985, le bureau de l'association montre que ses activités ne font pas consensus et ont déjà eu à pâtir de quelques déconvenues : « Nous laissons au port toutes les personnes qui ne veulent pas que le nom de Saint-Dié – comme unique créatrice du nom AMERICA – soir porté à la connaissance de ses filleuls. »

Pour l'année 1986, elle ambitionne de jouer un rôle actif dans les célébrations du centenaire de la statue de la Liberté, de poursuivre les échanges internationaux, de renforcer le réseau des

« relais Amérique » ainsi que les contacts avec les ambassades et consulats des pays du continent américain, etc. Elle compte organiser un voyage au Canada et aux États-Unis durant le mois d'août pour la somme d'environ 10 000 francs tout compris. Dominique Saric entre en pourparlers avec la société *American Express France* en vue de développer un partenariat qui aurait permis aux Américains voyageant en France d'être informés de l'opportunité de se rendre à Saint-Dié. Le projet semble avancer mais, le 20 mars 1986, le directeur régional lui répond que ce projet n'est plus prioritaire car « le marché américain a chuté d'une façon dramatique. Une campagne de presse s'y développe depuis le mois de janvier tendant à dissuader les Américains de quitter le pays et surtout d'éviter l'Europe ». Par conséquent, « le moment n'est pas bon pour lancer ce projet qui viendrait à contre-courant de la tendance qui sévit actuellement aux U.S.A.[57] ».

Cela ne s'arrête pas là. Dominique Saric propose également de contacter des villes qui ont joué un rôle dans les « Grandes découvertes » (Barcelone et Gênes pour Colomb, Florence pour Vespucci…), afin de créer un comité international qui pourrait, pourquoi pas… se réunir à Saint-Dié ! En 1987, l'association ambitionne de tourner un film promotionnel en français et en anglais sur le thème du « baptême de l'Amérique ». Produit sous forme de cassettes VHS, il serait diffusé partout en France et sur le continent américain. Le tournage est prévu entre mai et décembre 1987. Le 11 mars 1987, D. Saric demande à Albert Ronsin de lui accorder une interview audiovisuelle dans ce cadre.

Le très grand dynamisme de l'association « Amérique » depuis 1984 est tout à fait représentatif de la vague sans précédent d'américanophilie et de « reaganomanie » qui touche la France au milieu de la décennie 1980. Paradoxalement, c'est en raison de cet élan d'affection que les Déodatiennes et les Déodatiens se sentent parfois laissés de côté par celle qu'ils continuent de considérer comme leur « filleule », bien que ce titre n'ait jamais été reconnu par les principaux intéressés.

3- Saint-Dié se sent ignorée par sa « filleule »

Après le refus de Ronald Reagan de visiter Saint-Dié à l'occasion de sa venue à Strasbourg, Dominique Saric impute la responsabilité de cet échec à la municipalité, qui serait loin d'avoir fait tout son possible pour essayer de convaincre le président américain. Nous ne disposons pas de tous les tenants et les aboutissants de cette affaire, mais il semble que les relations entre

[57] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) C : association America.

l'association « Amérique » et la municipalité Jeandon n'aient pas été de nature à favoriser une coopération fructueuse : « Le rôle de l'Association est de développer par tous les moyens l'image de marque de la ville comme marraine de l'Amérique, mais faut-il encore que les élus comprennent enfin l'intérêt de notre démarche. […] nous sommes toujours prêts à apporter notre concours et nous occuper à fond du dossier. Encore faut-il que nos élus ne soient pas indifférents et ne voient pas d'arrière-pensée là où il n'y en a pas…[58] »

Ce raté inspire beaucoup Jean-Claude Fombaron. À Saint-Dié, rares sont ceux qui ont une plume aussi acide que la sienne dans les années 1980. Alors que « le président Reagan boude Saint-Dié », il ironise sur une possible solution de repli : « […] pourquoi ne pas s'adresser à Fidel Castro ? Cuba fut l'une des premières escales de Christophe Colomb[59]. » Cet instituteur, militant syndical assez marqué à gauche fait également partie des principaux acteurs culturels de la ville. Il est président du cercle cartophile et vient d'intégrer la Société philomatique vosgienne. Son ton acerbe ne lui a pas valu que des amis. Il a la dent dure contre toutes celles et ceux qui ont cherché à tout prix l'amitié des États-Unis pour Saint-Dié depuis la fin du XIXe siècle : « Quand l'exotisme saisit de sages Déodatiens, leurs regards se tournent vers l'Amérique ou, du moins, vers les images d'Épinal provenant de ce continent. C'est ainsi que, périodiquement, ressurgit l'inévitable cliché de "Saint-Dié, marraine de l'Amérique". Quelle bien curieuse marraine plus encline à quémander les faveurs de sa filleule qu'à la gâter… et lorgnant surtout vers le symbole de la réussite ou de l'apparente opulence que sont les États-Unis d'Amérique ! L'habitude ne date pas d'hier[60]. »

Un an après ce rendez-vous manqué, la ville de New York organise de grandes fêtes à l'occasion de la restauration de la statue de la *Liberté éclairant le monde*. Avec deux ans de retard, cette commémoration, qui se tient le 4 juillet 1986, se place dans le sillage du centenaire de la donation de cette œuvre par la France au peuple américain. Or, aucune délégation de représentants de Saint-Dié n'a été invitée à assister à ces commémorations, ce que plusieurs observateurs regrettent[61]. Les États-Unis n'ont pourtant commis aucun impair diplomatique en ne lui adressant aucune invitation, le rôle de cette ville dans l'histoire de la statue de la Liberté étant à peu près nul. On se souvient qu'Hélène Abel-Ferry avait tenté, à la fin des années 1940, de donner davantage de place à la « marraine de l'Amérique » dans le processus de réalisation

[58] *La Liberté de l'Est*, 2 juin 1986.
[59] *La Liberté de l'Est*, 5 août 1985.
[60] *Ibid.*
[61] *Regards*, n° 163, juillet-septembre 1986, p. 1 et p. 4 ; « *AMERIC'ASCAD* », supplément publié par *l'Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, p. 18.

de cette œuvre. Non seulement Jules Ferry avait apposé sa signature de chef du gouvernement sur l'acte de donation le 4 juillet 1884, mais il avait encore organisé une opération surnommée le « sou de l'écolier » afin de recueillir des fonds pour l'achèvement de la statue de Bartholdi. On se souvient aussi que cette tentative de la nièce de Jules Ferry s'était soldée par un échec assez piteux. Pourtant, cette idée a pu infuser dans une partie de l'opinion déodatienne. Ainsi, à la veille du 4 juillet 1986, l'association « Amérique » adresse par télex à une trentaine de journaux français et étatsuniens (*Financial Times, Herald Tribune, New York Times*…) un message assez sibyllin sous la forme de deux questions : « Qui a signé l'acte de donation de la statue de la Liberté ? Quelle est l'origine du nom *America* ? », suivies de deux numéros de téléphone à contacter si l'on souhaite en apprendre davantage. Quant à l'imprimeur Ad. Weick, il édite un modèle d'enveloppe comportant une iconographie mêlant le thème de la statue de Bartholdi et celui du « baptême de l'Amérique[62] ». Le 4 juillet, l'association « Amérique » organise un dépôt de gerbe au pied de la statue de Jules Ferry à Saint-Dié pour commémorer la signature de l'acte de donation du monument au peuple des États-Unis[63].



Figure 3 Un panneau de communication municipale situé rue du 11-Novembre à Saint-Dié, Google Street View*, mars 2010.*

Au cours de ces années, des panneaux de communication municipale représentant la statue de la Liberté avaient essaimé en plusieurs points de la ville afin d'associer davantage la célèbre dame de fer new-yorkaise et la « marraine de l'Amérique ». La photographie ci-contre (figure 3) a été trouvée grâce à *Google Street View*, en « remontant le temps » jusqu'à la date limite de 2010. Aujourd'hui disparu, ce panneau a émergé au cours des années 1980[64]. On peut y distinguer les mots « Saint-Dié marraine de l'Amérique vous accueille, son musée, sa médiathèque, etc. ». Derrière la cathédrale de grès rose se dresse le buste de Lady Liberty brandissant sa flamme. C'est pourquoi

[62] *La Liberté de l'Est*, 4 juillet 1986.
[63] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Invitations lancées le 23 juin 1986.
[64] Nous n'avons pu établir la date précise de l'installation de cette affiche, mais elle est nécessairement antérieure à l'élection de Christian Pierret en mars 1989, dans la mesure où celui-ci a mis un point d'honneur à faire changer le nom de Saint-Dié en « Saint-Dié-des-Vosges », bien que ce changement n'ait été officiellement acté que dix ans plus tard. Toute sa communication a adopté cette nouvelle appellation. Ce panneau ne peut donc pas avoir été édité sous l'un de ses mandats.

la non-invitation de Saint-Dié a pu être vécue par certains comme une légère indélicatesse, à défaut d'un véritable affront.

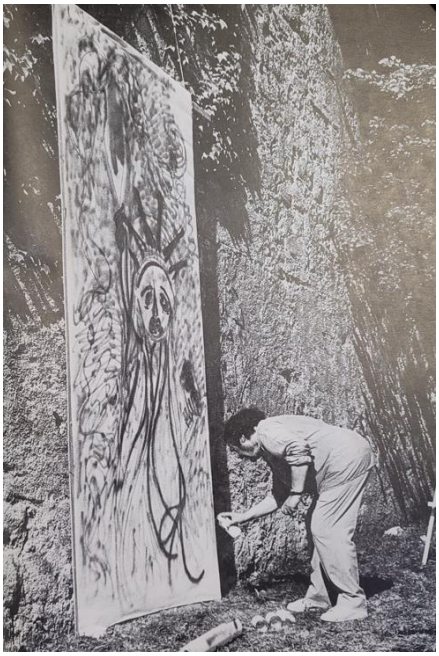


Figure 4 Jean Messagier peint "La Liberté guidant Saint-Dié" lors de l'exposition "L'Art en plein jour". Catalogue de l'exposition organisée par la Section Arts plastiques de la Société des Amis de la Bibliothèque et du Musée et par le Musée municipal de Saint-Dié, 14 juin-31 août 1986, p. 140-141.

Ce lien revendiqué par Saint-Dié avec la statue de la Liberté peut aussi s'observer au travers de l'exposition « L'Art en plein jour », organisée au cours de l'été 1986. Albert Ronsin a fait venir l'artiste Jean Messagier (1920-1999), qui peint dans les jardins de la bibliothèque « *La Liberté guidant Saint-Dié* », comme on peut le voir sur cette photographie extraite du catalogue d'exposition (figure 4).

La même année 1986 a lieu un événement autrement plus mal vécu par les Déodatiennes et les Déodatiens qu'une simple mise à l'écart de fêtes new-yorkaises où leur présence était loin d'aller de soi. Le mardi 27 mai, l'ambassadeur des États-Unis en France, Joe Rodgers (1933-2009) doit se rendre à Colmar au départ de Baccarat en Meurthe-et-Moselle. Il n'existe pas encore à cette époque de voie de contournement de Saint-Dié ; par conséquent, le cortège diplomatique traverse les rues de la « marraine de l'Amérique » en quelques minutes sans y effectuer le moindre arrêt. Le lendemain, la presse locale dénonce une nouvelle occasion manquée. En lisant *L'Est Républicain,* on peine à savoir si les griefs sont davantage tournés contre l'ambassadeur ou contre le maire Maurice Jeandon : « Par quoi s'est traduit le passage de l'ambassadeur des États-Unis en France dans la seule ville du monde qui puisse se prévaloir du titre officiel (consacré en 1911) de "Marraine de l'Amérique" ? Par rien… C'est l'exploit déodatien de l'année. Son Excellence Monsieur l'ambassadeur Jo (*sic*) Rodgers et sa suite ont traversé la ville en automobile, hier matin, entre 10h37 et 10h41…[65] ». Quant à Dominique Saric, il impute clairement la responsabilité de ce fiasco au maire de Saint-Dié, qui n'aurait pas fait le nécessaire pour convaincre le cabinet de l'ambassadeur d'ajouter une étape déodatienne à sa visite dans les Vosges et en Alsace, alors que ce déplacement était connu depuis novembre 1985 : « L'Association [« Amérique »] espère qu'elle n'aura plus à avoir aussi honte que mardi dernier…[66] ».

[65] *L'Est Républicain*, 28 mai 1986.
[66] *La Liberté de l'Est*, 2 et 15 juin 1986.

En réalité, Maurice Jeandon s'était bien rendu à l'ambassade des États-Unis afin de solliciter une halte à Saint-Dié, mais les services protocolaires lui avaient opposé une fin de non-recevoir. Il promet de se rattraper en cherchant avec le Consul général des États-Unis à Strasbourg une nouvelle opportunité de visite de l'ambassadeur, si possible dans le cadre des commémorations du bicentenaire de la Constitution américaine en 1987[67]. Pourtant, la pilule est d'autant plus amère pour les habitants de Saint-Dié que Philippe Séguin, maire d'Épinal et ministre des Affaires sociales et de l'Emploi, avait invité Maurice Jeandon à ne pas venir les mains vides pour rencontrer l'ambassadeur à Épinal : « Afin de donner le maximum d'éclat à cette manifestation, j'ai pensé, par ailleurs, qu'il pourrait être judicieux de présenter à Monsieur Joe RODGERS un des exemplaires, que votre cité conserve, de la "Cosmographiæ Introductio", ouvrage qui, comme chacun le sait, a permis à Saint-Dié de devenir la marraine de l'Amérique. C'est pourquoi j'attacherais beaucoup de prix à ce que vous puissiez donner toutes instructions à Monsieur RONSIN, votre Conservateur, en vue d'une exposition de cet ouvrage pendant le temps de la réception[68]. » Ainsi, Saint-Dié a prêté l'un de ses précieux trésors afin qu'il soit montré à l'ambassadeur des États-Unis à Épinal, ce qui n'a pas donné lieu à la moindre halte en retour. D'où que soient venus les manquements dans cet épisode, nous sommes une nouvelle fois en présence d'un cas d'asymétrie mémorielle : pour la presse déodatienne, un tel impair est inacceptable. La perception du côté étatsunien est naturellement toute autre. La visite de Saint-Dié n'était tout simplement pas au programme et il n'y avait donc dès lors aucune raison d'y faire une halte. Ajoutons que si certains Déodatiens et Déodatiennes ont pu se sentir blessés, cela pourrait aussi s'expliquer par un certain regain de tensions internationales (certes très temporaire) entre la France et les États-Unis, la première ayant interdit aux seconds de survoler son espace aérien en avril pour effectuer un raid aérien en Libye[69]. Ce refus avait entraîné une réaction assez épidermique de la part d'une partie des médias étatsuniens[70], ce qui n'était pas de nature à mettre les Vosgiennes et les Vosgiens dans de meilleurs dispositions.

Sans trop prendre ombrage de cet incident somme toute mineur, plusieurs acteurs déodatiens décident d'unir leurs forces pour mener à bien un ambitieux projet pour l'année suivante. C'est principalement Jean Bessias, directeur du Centre culturel communal (CCC) qui

[67] *L'Est Républicain*, 28 mai 1986.
[68] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Copie certifiée conforme à destination d'Albert Ronsin d'une lettre de Philippe Séguin à Maurice Jeandon, 16 mai 1986.
[69] COGAN Charles G., *Alliés éternels, amis ombrageux : les États-Unis et la France depuis 1940*, Bruxelles et Paris, Bruylant LGDJ, « Histoires », 1999, p. 16.
[70] *Ibid.*, p. 375.

en est à l'initiative et qui va le porter : il ne s'agit rien moins que de viser « à faire de Saint-Dié, Marraine de l'Amérique, le lieu officiel de célébration, en France, du bicentenaire de la Constitution américaine[71] ». Albert Ronsin lui apporte son soutien et appelle toutes les bonnes volontés à se joindre à lui : « Peut-être [Saint-Dié] saura-t-elle, pour la commémoration de la Constitution américaine en 1987, faire valoir ses titres grâce à quelques heureuses initiatives et à une volonté collective clairement affirmée[72]. » Si certaines bonnes volontés vont effectivement se manifester pour tenter de mettre au point un programme ambitieux, force est de constater que le résultat ne sera pas tout à fait à la hauteur des attentes de départ.

4- Les fêtes américaines de 1987 : un programme très ambitieux

Le 13 juin 1986, Jean Bessias dévoile dans un document les différentes manifestations prévues pour commémorer 1987 à Saint-Dié[73]. Le lendemain, Maurice Jeandon reçoit à Saint-Dié le Consul général des États-Unis à Strasbourg, Victor D. Comras, pour une réunion de travail destinée à poser les bases de l'accueil de l'ambassadeur en 1987[74]. Celui-ci viendra le 27 mai suivant. Jean Bessias s'était rendu à Philadelphie l'année précédente en « mission de reconnaissance[75] », afin de créer des contacts entre Saint-Dié et la ville-siège des célébrations du bicentenaire de la Constitution[76]. Il aurait surtout souhaité que des représentants des Vosges soient choisis pour participer au Festival des Nations, qui doit se tenir de mai à septembre 1987. La concurrence s'avère néanmoins trop importante et Jean Bessias rentre les mains vides de ses quatre jours à Philadelphie, le Comité « *We The People 200* » ayant trouvé le projet de Saint-Dié intéressant, mais pas assez abouti[77].

Pour organiser l'ensemble des manifestations prévues, le CCC présidé par Marie-France Klein et dirigé par le très motivé Jean Bessias s'est d'abord appuyé sur Albert Ronsin et l'ensemble des personnels du musée et de la médiathèque. Plusieurs associations culturelles locales, parmi lesquelles la Société philomatique vosgienne, l'association « Amérique » de Dominique Saric ou le cercle cartophile de Jean-Claude Fombaron ont contribué à divers titres à la réussite de l'événement. Le député Christian Pierret, les collectivités territoriales, l'Office du Tourisme ou encore la Chambre de Commerce et d'Industrie ont également été sollicités à

[71] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Projet d'action culturelle sur le thème « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », Comité directeur du 14 janvier 1986.
[72] *Regards*, n° 163, juillet-septembre 1986, p. 4.
[73] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions.
[74] *La Liberté de l'Est*, 15 juin 1986.
[75] *L'Est Républicain*, 24 mars 1987.
[76] *L'Est Républicain*, 5 juin 1987.
[77] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Courrier adressé par le Comité « *We The People 200 Celebration* » au CCC, 15 août 1986.

divers titres. La Société philomatique vosgienne a notamment fait éditer un ensemble de documents (cartes postales, timbres, facsimilés de documents cartographiques, etc.) qui seront proposés à la vente au public. Celui-ci pourra également louer des drapeaux à la bannière étoilée auprès de l'association « Alsace-États-Unis » pour la somme de trente francs l'unité. Contrairement aux célébrations de 1976, l'ASCAD (Association syndicale des commerçants et artisans déodatiens) participe cette fois activement, ainsi qu'on pourra le montrer dans le thème 3. Cependant, dès la fin de l'année 1986, Jean Bessias s'avère très inquiet concernant la possibilité d'équilibrer le budget, tant les accords de principes passés avec les différents financeurs potentiels peinent à se concrétiser en actes[78].

Au moment où s'ouvrent les festivités, *L'Est Républicain* édite un numéro spécial destiné à présenter l'ensemble du programme. En première page, la tribune est confiée à Jean Bessias pour le Centre culturel communal. Il y déplore le manque d'ambitions qui a conduit, selon lui, les décideurs et financeurs de ces manifestations à beaucoup de frilosité. Si la municipalité s'est montrée enthousiaste envers ce projet, cela n'a pas été le cas au niveau du département, de la région et de l'État : à ces deux derniers niveaux, on aurait fait comprendre au CCC que ce projet était soit trop gros, soit trop petit pour Saint-Dié : trop gros car trop ambitieux pour les moyens d'une ville de cette dimension, trop petit car le « baptême de l'Amérique » n'était pas un thème jugé assez populaire pour attirer en masse des visiteurs venus de toute la région. Le montage financier de l'opération permet ainsi de mettre en évidence les limites de la récente décentralisation. Certes, le contexte est à la crise économique et aux restrictions budgétaires ; mais faut-il pour autant ne rien faire et attendre que la conjoncture se retourne ou bien faut-il essayer malgré tout d'organiser une manifestation ambitieuse ? Jean Bessias est persuadé que ce type de manifestation peut contribuer à lutter contre le désenclavement de Saint-Dié. Face à la dynamique qui commence à concentrer toutes les forces vives dans les métropoles, la petite ville ne doit pas subir la fatalité de son enclavement. Il est vrai que l'opération « Saint-Dié-Amérique 1987 » est risquée. Mais à quoi sert d'être la « marraine de l'Amérique » si on ne cherche pas à le faire savoir[79] ?

Un des projets les plus ambitieux de ces commémorations est un grand spectacle son et lumières, qui doit retracer, dans le cloître de la cathédrale, l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Il vise à présenter « les rêves humanistes des intellectuels du XVIème siècle, ainsi que l'aspiration fondamentale de l'être humain à la connaissance, au progrès, à la paix, et,

[78] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget prévisionnel, 22 décembre 1986.
[79] « *AMERIC'ASCAD* », *op. cit.*, p. 2.

en fin de compte, au bonheur ». Jean Bessias avait déjà commencé à formaliser le projet dans un document de décembre 1985, dans lequel il visait un budget total de 1,8 million de francs, dont la moitié au moins serait couverte par diverses subventions. Il s'agira de l'un des temps forts de cette « saison américaine ». Le spectacle doit être donné à plusieurs reprises, interprété par sept ou huit comédiens professionnels ainsi que par une soixantaine de bénévoles locaux, issus des clubs de théâtre de la région. Des affiches sont conçues pour recruter des figurants[80]. Jean Bessias se prend à rêver que ce spectacle puisse ensuite « tourner » aux États-Unis à l'automne[81]. Le spectacle est écrit par Michel Bissot et doit être porté sur scène par René Loyon. Celui-ci finit par renoncer, pris par d'autres activités et confie la mise en scène à son assistante Agnès Laurent, secondée par le dramaturge Georges Peltier. Le casting des figurants est lancé et les répétitions sont censées commencer en juin. Le titre choisi est « Comment Saint-Dié baptisa l'Amérique ». Mais très vite, des dissensions apparaissent. Georges Peltier confie à *La Liberté de l'Est* : « Ce titre n'est pas bon du tout. Trop long, trop scolaire. Ce n'est pas avec ça que l'on va attirer les foules…[82] »

Parmi les autres manifestations prévues, on retrouve les habituelles expositions. L'une d'elles se tient au premier étage de la médiathèque et s'intitule « Les liens Saint-Dié-Amérique ». Elle porte sur « les relations curieuses ou tragiques entre Saint-Dié et l'Amérique de 1875 à 1987[83] ». Au musée, c'est une exposition intitulée « Images d'un continent pendant cinq siècles » qui se tient dans le même laps de temps. À partir de nombreux documents cartographiques et autres, elle montre l'évolution des connaissances géographiques et anthropologiques des Européens sur le Nouveau Monde. Le Musée Lorrain de Nancy ainsi que d'autres bibliothèques, notamment alsaciennes, ont prêté des documents. Naturellement, les éléments de la salle du Trésor de la médiathèque de Saint-Dié occupent une place de choix dans cette exposition. À cette occasion, la mappemonde de 1507 est reproduite en facsimilé par les soins de la Société philomatique vosgienne. Les mercredis 3 et 17 juin à 20h30, Albert Ronsin organise une visite nocturne commentée de cette exposition.

[80] L'une de ces affiches est reproduite en annexe 5 de cette thèse, p. 300.
[81] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions.
[82] *La Liberté de l'Est*, 14 mai 1987.
[83] *Ibid*.

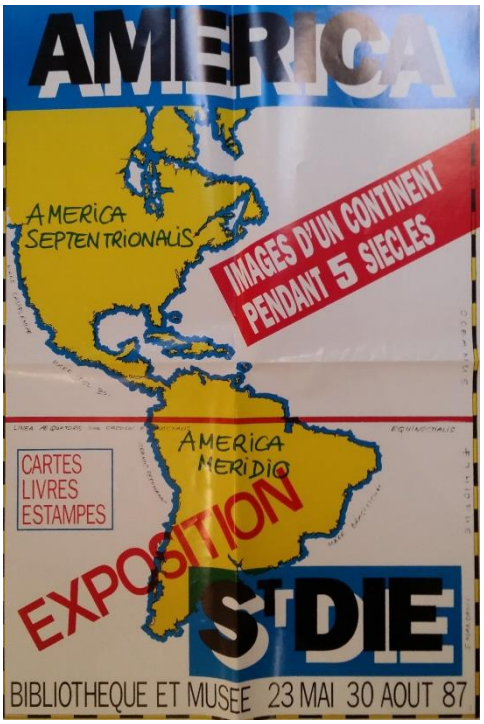


Figure 5 L'affiche annonçant l'exposition « Images d'un continent pendant cinq siècles » au musée et à la médiathèque de Saint-Dié du 23 mai au 30 août 1987. Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) A : affiches.

Le document ci-contre (figure 5) est une affiche destinée à informer le public de la tenue de cette exposition. De manière tout à fait implicite, elle reprend les codes des documents iconographiques déjà édités au moment des fêtes franco-américaines de 1911[84] ; en reproduisant la forme moderne du Nouveau Monde et en écrivant en latin le nom de ses deux parties (*America Septentrionalis* et *America Meridio[nis]*), une confusion est une nouvelle fois créée par rapport au « baptême de l'Amérique » tel qu'il s'est vraiment produit en 1507 à Saint-Dié. Une telle affiche laisse en effet penser que c'est à Saint-Dié que le continent américain a été « baptisé » dans son ensemble, ce qui n'est pas le cas. À aucun moment les chanoines géographes de Saint-Dié n'ont utilisé ces expressions d'Amérique septentrionale et d'Amérique méridionale, et il faut attendre une génération pour que Mercator ait recours à cette distinction. Comme en 1911, ce petit artifice est nécessaire pour coïncider avec ce qui est célébré en 1987. En effet, ce sont les États-Unis qui sont à l'honneur à Saint-Dié ; il est donc difficile de se contenter de montrer le nom *America* au niveau de l'actuel Brésil.

En parallèle, la médiathèque propose une autre exposition au cours du mois de mai intitulée « US music : les racines ». Le musée présente quant à lui une exposition sur « la Constitution américaine 1787-1987 » organisée par les services de l'ambassade des États-Unis, avec qui les organisateurs ont travaillé pour pouvoir obtenir une visite inaugurale de Joe Rodgers. Enfin, la section militaire du musée propose une exposition sur « Les Américains en France 1917-1918 ». Prêtée par le Mémorial de Verdun, elle est essentiellement composée de photos d'époque prises dans toutes les Vosges. Il est également prévu de construire une presse pédagogique afin de montrer aux enfants comment le « Gymnase vosgien » avait imprimé ses travaux géographiques.

Cette nouvelle « saison américaine » est également l'occasion pour Albert Ronsin de donner une série de conférences sur son sujet de prédilection. Le mardi 26 mai à 20h30, il donne une conférence intitulée « Comment Saint-Dié est-elle devenue Marraine de l'Amérique ? »,

[84] Voir ci-dessus, chapitre 5, figure 4, p. 399.

suivie de questions du public puis d'une séance de dédicaces de son livre *Découverte et baptême de l'Amérique*, publié en 1979. Il participe également à une reconstitution historique pour un reportage télévisé dans le cloître de la cathédrale, avec des costumes loués au théâtre national de Strasbourg. Tandis que le conservateur du musée incarne Vautrin Lud, Jean-Louis Didier, directeur du foyer de l'Orme, joue le rôle de Martin Waldseemüller et Jean-Jacques Boulet, comédien du théâtre de l'Ormont, interprète le rôle de Mathias Ringmann. La photographie ci-dessous (figure 6) montre le moment où Ringmann et Waldseemüller discutent du meilleur nom possible pour qualifier le Nouveau Monde, sous le regard du chanoine qui les a réunis en 1507.



Figure 6 Reconstitution historique du "baptême de l'Amérique" dans le cloître de la cathédrale de Saint-Dié en 1987. Photo : Dominique Charton. « AMERIC'ASCAD », Supplément publié par L'Est Républicain *dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, p. 1.*

D'autres manifestations « américaines » sont au programme. Le samedi 16 mai a lieu une nuit du cinéma américain au musée, avec la projection de trois films : *Parade de printemps* (1948), *Si j'avais un million* (1932), *Le Grand sommeil* (1946). Le mercredi 20 mai, RTL se déplace à l'Excelsior de Saint-Dié pour l'enregistrement de son émission quotidienne « Casino-Parade », animée par Fabrice avec la chanteuse étatsunienne Jeane Manson en invitée-vedette[85].

[85] « *AMERIC'ASCAD* », *op. cit.* p. 10-11.

Le jeudi 21 mai a lieu au musée une représentation théâtrale lycéenne intitulée « American story[86] ». Il s'agit d'un spectacle conçu et mis en scène par Olivier Clarté, et créé l'année précédente à Colmar pour le centenaire de la statue de la Liberté. Elle est ici jouée par le Totem-Théâtre de Colmar et par des élèves de seconde Carrières sanitaires et sociales du lycée professionnel Jacques-Augustin[87]. Le sport n'est pas oublié, puisqu'une exhibition de base-ball a lieu le 30 mai au stade Émile Jeanpierre. Elle permet de découvrir ce sport au travers de trois équipes, deux régionales venues de Nancy et Strasbourg et une germano-étatsunienne, les *Darmstadt Comets*[88].



Figure 7 Albert Ronsin fait visiter à l'organiste Rhoda Scott l'expostion sur l'Amérique au musée avant son concert le 6 juin 1987.

Le 6 juin a lieu un concert donné par l'organiste étatsunienne Rhoda Scott, qui doit se produire à la cathédrale de Saint-Dié. Arrivée la veille au soir, elle décide de profiter de sa journée déodatienne pour visiter l'exposition consacrée à l'Amérique au musée et à la bibliothèque. Albert Ronsin est enchanté de pouvoir lui proposer une visite guidée personnalisée. L'artiste est surprise d'apprendre que Saint-Dié est la « marraine de l'Amérique ». Elle se confie sur le sujet à la presse locale : « Je trouve que c'est quelque chose que les Américains devraient apprendre à l'école. J'ai trouvé à mon arrivée – alors que je venais pour un concert – cela difficile à prendre au sérieux. Maintenant que j'ai visité cette très intéressante exposition au musée, que je vois les efforts faits par des gens extérieurs à mon pays natal, je pense qu'en Amérique on a le tort de ne pas approfondir plus les origines de notre continent […][89]. » Ces propos mettent à nouveau en lumière l'intensité de la déliaison mémorielle autour de la dénomination du Nouveau Monde de part et d'autre de l'Atlantique.

[86] *Regards*, n° 171, mai 1987, p. 1 et 3 ; n° 172, juin 1987, p. 1-4 ; n° 173, juillet-septembre 1987, p. 4.
[87] *La Liberté de l'Est*, 20 mai 1987.
[88] « *AMERIC'ASCAD* », *op. cit.* p. 7.
[89] *L'Est Républicain*, 7 juin 1987.


Les enfants n'ont pas boudé « leur plaisir ».

Figure 8 L'attente du passage de l'ambassadeur des États-Unis rue Thiers à Saint-Dié, le 27 mai 1987. La Liberté de l'Est, *28 mai 1987.*

L'un des principaux temps forts de cette année américaine à Saint-Dié est la venue de l'ambassadeur des États-Unis le 27 mai afin d'inaugurer les célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et du 480e anniversaire du « baptême de l'Amérique[90] ». Les vitrines des commerces ont été décorées pour la circonstance, de nombreux drapeaux étatsuniens ont été achetés ou loués afin de pouvoir saluer dignement le représentant de la grande Amérique lorsqu'il traversera la rue Thiers. À la mairie, deux cents petits drapeaux et un millier de casquettes ornées du logo « Saint-Dié America 1507-1987 » ont été mis gratuitement à disposition des enfants afin qu'ils puissent les brandir au passage du diplomate. Cet accueil va se faire sous la pluie, ainsi que le montre la coupure de presse ci-dessus (figure 8).

L'hélicoptère transportant l'ambassadeur atterrit à 10h30 sur le terrain de la salle omnisports de Saint-Dié, où l'attend le Conseil municipal dirigé par Maurice Jeandon (RPR). Le député socialiste Christian Pierret regrette de ne pas avoir été convié pour cet accueil ; il ne rencontrera Joe Rodgers qu'au moment de la réception à l'Hôtel de Ville[91]. Le diplomate monte aussitôt dans une grande Senator noire, qui le conduit à l'usine appartenant à l'entreprise de pièces automobiles franco-étatsunienne Rockwell-CIM, où il signe le livre d'or[92]. Pendant ce temps, l'épouse du diplomate est partie dans une autre direction pour visiter une autre entreprise, Hautes-Vosges Impressions.

Les officiels se retrouvent ensuite à la mairie. Dans le grand salon, l'ambassadeur lit un message qui lui a été transmis par le président Reagan pour les Déodatiennes et les Déodatiens : « Les historiens nous disent que votre ville est le berceau du mot Amérique. Il est profondément gratifiant, dit le président, que les liens d'amitié si forts et presque uniques entre les citoyens des États-Unis et les citoyens de Saint-Dié nous soient rappelés. C'est une justice historique en quelque sorte que nous les Américains, vous devions, des siècles après, en libérant Saint-Dié des griffes de l'ennemi au cours des Première et Seconde guerres mondiales. Nous les

[90] *La Liberté de l'Est*, 27, 28 mai, 4, 24 juin 1987 ; *L'Est Républicain*, 27, 28, 30 mai, 5 juin 1987.
[91] *La Liberté de l'Est*, 28 mai 1987.
[92] *La Liberté de l'Est*, 26 mai 1987.

Américains, sommes fiers de vous avoir payé cette dette. Au cours des années précédentes, vous avez renouvelé et renforcé la gratitude que nous, les Américains, vous devons. Vous avez fait preuve de merveilleuse compréhension pour nos propres célébrations : d'abord le centenaire de la statue de la Liberté, ce cadeau de la France aux Américains. Et maintenant le bicentenaire de la Constitution d'Amérique, l'instrument qui nous a permis de préserver le cadeau que chérissent les citoyens américains et français : notre liberté. Que Dieu vous bénisse. Vive l'amitié franco-américaine[93]. » Si les invités présents à la lecture de ce discours ne peuvent qu'être extrêmement touchés et honorés par la teneur du propos, Maurice Jeandon fulmine. À l'origine, ce discours aurait dû être prononcé par le président Reagan en personne par liaison-satellite[94]. Le maire de Saint-Dié avait pu obtenir cet insigne privilège grâce à la médiation de Jean-Pierre Thomas, un proche du Parti Républicain. Mais au dernier moment, la connexion n'a pas pu aboutir en raison de problèmes techniques à Saint-Dié. Cette opération de communication est donc seulement un « demi-succès[95] » : même si l'obtention par Maurice Jeandon d'une telle déclaration de la part du président Reagan lui permet amplement de rattraper le couac de la traversée de Saint-Dié en quatre minutes par l'ambassadeur l'année précédente, il n'en demeure pas moins qu'une allocution audiovisuelle prononcée par le président en personne aurait été de nature à marquer bien davantage les esprits de la population déodatienne.

Les officiels se rendent ensuite au monument aux Morts de Saint-Dié pour un dépôt de gerbe, avant de se retrouver à la salle des Fêtes pour le déjeuner. À 14h30, les chasseurs de l'escadrille La Fayette de Luxeuil-les-Bains effectuent un passage dans le ciel déodatien en l'honneur du représentant des États-Unis.

[93] *La Liberté de l'Est*, 28 mai 1987 ; *L'Est Républicain*, 28 mai 1987. Nous avons retranscrit ici le discours tel qu'il a été repris par la presse locale, faute de pouvoir accéder à la version originale. Cette solution ne nous paraissant pas satisfaisante, nous avons effectué des démarches auprès de la *Ronald Reagan Presidential Library & Museum* de Simi Valley en Californie, mais nous n'avons obtenu aucune réponse à notre requête malgré plusieurs relances.
[94] *L'Est Républicain*, 28 mai 1987.
[95] *L'Est Républicain*, 30 mai 1987.



Une grande heure pour le conservateur RONSIN : montrer à l'ambassadeur des Etats-Unis les preuves du marrainage de l'Amérique.

Figure 9 L'ambassadeur des États-Unis visite la salle du Trésor de la médiathèque de Saint-Dié, 27 mai 1987. L'Est Républicain, *30 mai 1987.*

Le diplomate se rend ensuite à pied au musée et à la médiathèque afin d'inaugurer les deux expositions. Albert Ronsin lui fait visiter la salle du Trésor, où il l'invite naturellement à observer la *Cosmographiæ Introductio* ainsi que les autres documents qui font de Saint-Dié la « marraine de l'Amérique[96] ». Sur la coupure de presse ci-dessus (figure 9), Albert Ronsin (en costume clair) montre à l'ambassadeur, situé juste à sa gauche le Graduel de chœur réalisé dans l'entourage de Vautrin Lud. À gauche de Joe Rodgers se tient Maurice Jeandon. Le diplomate visite brièvement les différents sites d'expositions et de manifestations et se voit offrir une reproduction de la mappemonde de Waldseemüller, qu'il a pu admirer à l'exposition « Images d'un continent pendant cinq siècles[97] ». Pour finir, il assiste au début de la représentation du spectacle « *American story* » donné par les élèves du lycée professionnel Jacques-Augustin et le Totem Théâtre de Colmar. Il quitte Saint-Dié à 16h30 en emportant avec lui un tableau en poirier, qui a été sculpté par le Meilleur Ouvrier de France Albert Marchal[98].

La presse regrette une visite « au pas de charge » ou « à grandes enjambées ». Le « Coca d'honneur » a été « expédié les yeux sur la montre ». Le diplomate s'est certes montré « vif, gai » et a su mettre à l'aise ses interlocuteurs, mais il ne parle presque pas un mot de français. Il s'en est lui-même amusé en promettant qu'il ne dirait plus un mot d'anglais lors de son prochain passage à Saint-Dié ! À l'usine Rockwell-CIM, il a prononcé ses seuls mots en français de toute la journée : « De l'eau, s'il-vous-plaît[99] ». Il n'a pas eu le temps de visiter tout

[96] *La Liberté de l'Est*, 27 mai 1987.
[97] *Regards*, n° 172, juin 1987, p. 1-4.
[98] *La Liberté de l'Est*, 26 mai 1987 et « AMERIC'ASCAD », *op. cit.*, p. 6.
[99] *La Liberté de l'Est*, 28 mai 1987 ; *L'Est Républicain*, 30 mai 1987.

ce qui était prévu ; il mentionne toutefois dans sa lettre de remerciements à Maurice Jeandon, quelques jours plus tard, le vif plaisir qu'il a eu de pouvoir visiter la section militaire du musée, qui « retrace fidèlement l'époque que [s]on père a connue ». Ce passage est restitué dans la presse. Sur la coupure que nous avons pu consulter et qui nous a été confiée par Nadine Ronsin, son époux a porté une annotation : « Il n'a pas eu le temps de visiter la section militaire[100] !! »

5- Un bilan mitigé

Quelques jours après la visite de l'ambassadeur, un premier bilan des commémorations est publié dans la presse locale : « Ce qu'il y a de plus réussi jusqu'à présent dans l'opération "Saint-Dié Amérique 1987", lancée par le centre culturel communal, c'est sans conteste ce qui est fait autour de la bibliothèque et du musée grâce aux équipes animées par le conservateur Albert Ronsin qui se révèle être ainsi le meilleur ambassadeur de la Déodatie auprès de l'Amérique. » Les points forts évoqués sont la visite de l'ambassadeur, l'exposition « *America* : images d'un continent pendant cinq siècles », l'exposition-vente de cartes postales et autres objets organisée par la Société philomatique vosgienne, qui a rencontré un succès considérable, etc. Des points problématiques, dégagés lors d'une récente assemblée générale extraordinaire du CCC, sont néanmoins soulevés. Il en résulte un sentiment très mitigé, résumé par la formule « 1/3 ambassadeur plus 2/3 peaux de banane : le cocktail "America" a un goût amer[101] ». Au 1er juin, le budget consolidé pour l'ensemble de l'opération laisse apparaître un déficit de plus de 40 000 francs (160 000 francs de recettes, dont la moitié de subventions municipales, 200 000 francs de dépenses)[102]. Le CCC comptait sur une subvention de 50 000 francs de la DRAC, qui n'a finalement pas été attribuée. Tous les projets les plus prestigieux sont abandonnés. Le monument qui devait voir le jour pour commémorer le « baptême de l'Amérique » ne sera pas érigé, faute de participation de l'État, dont on attendait qu'il règle la moitié de la somme, estimée à 600 000 francs[103]. Quant à l'ambitieux projet scénique intitulé « Comment Saint-Dié a baptisé l'Amérique », il est également abandonné. Son coût, estimé à 760 000 francs, a fait peur à la metteure en scène Agnès Laurent, qui n'avait pas obtenu l'assurance que la somme pourrait bien être réunie par les organisateurs. Malgré l'abandon de ce projet, l'auteur de la pièce, Michel Bissot réclame le paiement de 16 000 francs pour son

[100] Fonds privé Nadine Albert-Ronsin. Coupure de *La Liberté de l'Est*, 24 juin 1987, annotée de la main d'Albert Ronsin.
[101] *La Liberté de l'Est*, 4 juin 1987.
[102] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget au 2 juin 1987.
[103] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget prévisionnel, 22 décembre 1986.

travail, ce que le CCC se résout à régler malgré ses comptes très fragilisés. Le projet de presse pédagogique, qui aurait dû être construite par des élèves du lycée professionnel de Neufchâteau à partir de plans anciens, est également reporté aux calendes grecques[104]. Pour les organisateurs déodatiens de ces commémorations, c'est une immense déception : « Le "bourdon" qui a saisi le Centre culturel communal est infiniment plus gros que la Liberty Bell de Philadelphie[105] ».

Les dernières manifestations données à Saint-Dié dans le cadre de cette année américaine sont beaucoup plus classiques. Le 17 novembre, jour du bicentenaire de la Constitution des États-Unis, le président des Presses Universitaires de Nancy Jean-Marie Bonnet donne une conférence sur les relations franco-américaines à la fin du XVIIIe siècle. Le soir même, un concert en hommage à George Gershwin est donné à l'Excelsior[106]. Le 22 septembre, l'écrivain Yves Berger, qui se considère lui-même comme un « fou d'Amérique », vient dédicacer ses ouvrages sur le sujet à la librairie « Le Neuf[107] ». Du 22 au 27 septembre se tient une exposition de photos sur les Indiens d'Amérique par Edward Curtis à la salle des fêtes[108].

Force est toutefois de constater que Saint-Dié est passée à côté de l'ambition principale du CCC : « valoriser l'image nationale et internationale de la ville sur toute l'année[109] ». Cette opération, que l'on qualifierait aujourd'hui de *city branding*, n'est pas parvenue à faire parler de Saint-Dié de l'autre côté de l'Atlantique. Aucun élément de l'épais corpus de la presse étatsunienne que nous avons constitué ne dit un mot de ces fêtes de 1987, tandis que celles qui avaient eu lieu en 1911 y ont paradoxalement laissé de nombreuses traces. Peut-on dire que Saint-Dié disposait de meilleurs « passeurs » entre les deux mondes en 1911, lui permettant d'attirer davantage la lumière sur ses fêtes franco-américaines ? C'est possible, mais ce n'est pas la raison principale de notre point de vue. En 1911, il existait encore aux États-Unis, du moins sur la côte Est, une élite francophile et francophone susceptible de s'intéresser à ce qui se passait dans une petite ville de province française. En 1987, cette francophilie étatsunienne est devenue beaucoup plus restreinte, pour ne rien dire de la francophonie. Parler français n'est plus autant un signe distinctif de la bonne société de la Nouvelle-Angleterre. En outre, les fêtes de 1911 se déroulaient dans un contexte où l'américanophilie n'était pas un phénomène aussi répandu qu'il le sera dans les années Reagan ; pour les Étatsuniens, apprendre en 1911 qu'une petite ville des Vosges célébrait leur pays pouvait sembler pittoresque et digne d'être rapporté.

[104] *La Liberté de l'Est*, 4 juin 1987.
[105] *L'Est Républicain*, 5 juin 1987.
[106] *La Liberté de l'Est*, 13 novembre 1987.
[107] *L'Est Républicain*, 22 septembre 1987.
[108] « *AMERIC'ASCAD* », *op. cit.*, p. 10-11.
[109] *La Liberté de l'Est*, 4 juin 1987.

En revanche, les États-Unis de 1987 n'ont que l'embarras du choix pour trouver des exemples de fêtes américaines, qui plus est à l'occasion de ce bicentenaire de leur Constitution. Dès lors, l'initiative entreprise à Saint-Dié se retrouve totalement noyée dans la masse.

En dernière page du supplément presse consacré à ces festivités, la rédaction de *L'Est Républicain* envisage déjà la prochaine étape de l'amitié entre Saint-Dié et l'Amérique. Ce sera cinq ans plus tard, en 1992 pour les célébrations du cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. Il faut donc rapidement se mettre au travail pour que ces fêtes soient « quelque chose de grandiose chez la marraine de l'Amérique ». Le journal exprime aussi l'opinion de celles et ceux qui estiment que ces célébrations de 1987 ont accordé une place hégémonique aux seuls États-Unis, qui ne représentent pourtant pas à eux seuls toute l'Amérique. Il appelle donc à célébrer « toutes les Amériques en 1992[110] ».

L'année suivante, Albert Ronsin dresse le bilan de la fréquentation globale des expositions de l'année passée et il ne semble pas très satisfait. « *America*. Images d'un continent pendant cinq siècles » a certes été l'exposition la plus visitée dans l'absolu, avec 5350 visiteurs. Mais compte tenu de sa durée de plus de trois mois, elle n'a finalement attiré qu'une moyenne de 65,2 visiteurs par jour, ce qui ne la place qu'au huitième rang des expositions de l'année à Saint-Dié. Pour comparer, l'exposition la plus visitée a été celle consacrée aux chapeaux de Carnaval au collège Vautrin-Lud, avec 100,6 visiteurs par jour. L'exposition sur « Les Américains en France en 1917-1918 » a attiré 4745 visiteurs, soit 61,6 visiteurs par jour. Enfin, l'exposition sur « La Constitution américaine 1787-1987 » a attiré 1804 visiteurs (58,2 visiteurs par jour). Le conservateur fait le constat d'une inflation du nombre d'expositions chaque année, ce qui serait contre-productif pour leur fréquentation. Rien qu'à Saint-Dié, il y en a eu 31 en 1987 contre 20 en 1986. Or, le nombre de visiteurs est paradoxalement en chute libre : il y a eu 18973 entrées en 1987 contre 25789 en 1986. Il regrette également le fait que les expositions les plus difficiles à mettre en place, comme celles consacrées à l'Amérique l'année précédente, ne soient pas celles qui rencontrent le plus de succès ; les thèmes populaires, comme le Carnaval, demeurent les plus mobilisateurs pour le public. Il explique également cette désaffection par le nombre pléthorique d'expositions proposées, dont certaines sont presque insignifiantes. Cela viendrait brouiller l'esprit du public qui peut voir fleurir dans tout Saint-Dié de nombreuses affiches pour des événements différents ayant lieu en même temps. Pour Albert Ronsin, il ne faut pas confondre « animation et agitation culturelle[111] ».

[110] « AMERIC'ASCAD », *op. cit.*, p. 18.
[111] *Regards*, n° 181, mai 1988, p. 3.

Le diagnostic amer que pose le principal animateur culturel de Saint-Dié sur sa ville n'a rien d'une exception. Il n'est que le reflet d'une situation générale liée à l'inflation commémorative que Pierre Nora avait déjà observée une décennie plus tôt et que nous avons déjà présentée plus haut dans ce chapitre. Depuis le dernier tiers du XIXe siècle, l'histoire en France avait privilégié l'échelon de l'État, en lien avec la construction puis l'affirmation du sentiment national. Mais au moment où Albert Ronsin dresse le bilan des manifestations culturelles de 1987, le récit national est en train de subir une concurrence de plus en plus forte de la part de ceux liés aux territoires locaux, les « petites patries ». C'est l'essor d'une « histoire à soi », qui permet à des groupes locaux de se démarquer, d'affirmer leur identité propre par rapport au grand récit national accusé de ne pas tenir suffisamment compte des particularismes régionaux. C'est ainsi qu'à partir des années 1970 se sont développées et renouvelées les histoires des Cathares, des Camisards, des Vendéens… ou du « Gymnase vosgien ». Cela ne signifie pas que l'histoire nationale soit niée ou rejetée par ces nouvelles formes historiques, mais elle y est en toile de fond, en situation de contexte pour servir des récits plus locaux.

Dans les années 1980, cette dynamique a pu être renforcée par les lois de décentralisation du début de la décennie. En faisant émerger de nouveaux acteurs locaux dotés de nouvelles compétences et des budgets afférents, les initiatives émergeant du terrain ont été encouragées et se sont multipliées. Jusqu'aux années 1970, la production historique était le fait d'un nombre restreint d'acteurs ; outre les historiens professionnels, souvent titulaires de chaires universitaires, l'histoire était produite à l'échelon local par les notables (curé, instituteur, aristocrate…), souvent membres des sociétés savantes telles que la Société philomatique vosgienne. Or, dans les années 1970-1980, ces sociétés savantes, de plus en plus en perte de vitesse (quand elles n'ont tout simplement pas disparu), ne sont désormais plus les seules à produire du savoir historique local. Elles se retrouvent concurrencées par de nouveaux acteurs, en lien avec la démocratisation de l'enseignement secondaire et supérieur. Les nouvelles collectivités territoriales, des associations, des entreprises ou des syndicats d'initiative cherchent ainsi à éclairer l'histoire locale ou « identitaire » sous un angle nouveau, bien souvent sans grand souci de la vérité historique. Ces nouveaux acteurs commandent des études à des historiens pour promouvoir tel ou tel aspect de l'histoire locale, avec différentes motivations : promotion touristique, amélioration de l'image de marque, conquête de nouveaux marchés autour d'un produit culturel estampillé « local », création d'un spectacle, d'un monument, d'un musée, etc. Ils cherchent souvent à donner au discours historique une visibilité large, que les sociétés savantes n'avaient pas su (ou voulu) lui donner, quitte à le simplifier, voire le déformer jusqu'à la caricature. Ils utilisent pour cela les techniques bien rodées de la communication des

entreprises et parviennent à transformer un discours historique en marque, en produit marketing, au profit du territoire demandeur[112].

Ces nouvelles formes historiques se matérialisent alors de moins en moins sous forme de livres et d'articles, et de plus en plus sous celle d'artefacts (reproduction d'objets anciens, reconstruction d'un château selon les méthodes de construction médiévales…) ou de manifestations (fêtes en costumes autour de traditions « séculaires » locales largement réinventées…). Le moindre vestige patrimonial est susceptible de devenir le support d'une commémoration ou d'une célébration historique. Il y a une volonté de faire revivre l'histoire dans le présent, d'opérer une « mise en histoire des lieux et des gens[113] ». Même les sociétés savantes ont compris qu'elles ne pouvaient plus se contenter de publier leurs recherches dans d'austères bulletins ; il faut désormais faire sortir l'histoire des bibliothèques et aller à la rencontre d'un nouveau public. Cela peut passer par le recrutement de « médiateurs culturels » : chorégraphes pour créer un spectacle en costumes, muséographe pour monter une exposition temporaire, artistes et architectes pour concevoir un monument commémorant un épisode de l'histoire locale, etc. Ces médiateurs ont pour tâche de transformer un savoir érudit en un « produit » directement consommable par le grand public. Cette tendance vient directement des États-Unis, avec la mode de l'histoire vivante ou le mouvement « *the real thing* ». On en arrive ainsi à la conception de l'histoire selon Jules Michelet, une résurrection du passé[114].

Dès lors, ce que décrit Albert Ronsin n'a rien de surprenant. Saint-Dié est, comme tous les autres territoires français à la même période, touchée par cette vague mémorielle qui pousse à une inflation du nombre d'événements culturels et commémoratifs. Si la « saison américaine » de 1987 a pu en pâtir, force est de constater qu'elle a fait elle-même partie de cette dynamique. Lorsque l'affiche pour l'exposition « Images d'un continent pendant cinq siècles » évoque « *America Septentrionalis* », c'est la célébration d'une fierté locale sans grand fondement historique qui semble prendre le pas sur la recherche de rigueur scientifique. Quand Albert Ronsin joue une scène de théâtre, costumé en Vautrin Lud pour tenter de reconstruire la conversation qu'auraient pu avoir les membres du « Gymnase vosgien » au moment de chercher quel nom siérait le mieux au Nouveau Monde, c'est la fiction qui prime sur l'histoire. Somme toute, l'angle adopté diffère peu de celui des fêtes médiévales, où des bénévoles en « costume d'époque » réinventent les traditions locales sous les yeux d'un public profane. Le président de

[112] FABRE Daniel, « L'histoire a changé de lieux » in *Une histoire à soi : figurations du passé et localités*, Alban Bensa et Daniel Fabre (éd.), Paris, Maison des sciences de l'homme, « Collection Ethnologie de la France », 2001, p. 17-41. Ici, p. 27-29.
[113] *Ibid.*, p. XI-XII (préface) et p. 1.
[114] *Ibid.*, p. 31.

la Société philomatique vosgienne ne fait que se plier à la tendance du moment, qui consiste à ouvrir les sociétés savantes vers le grand public, à diffuser leur savoir autrement, quitte à y perdre en exactitude historique. En recrutant un metteur en scène pour le spectacle « *American Story* », le CCC s'offre les services d'un « médiateur culturel » censé être davantage capable de transformer l'austère histoire du « baptême de l'Amérique » en une production « tout public ».

En janvier 1989, alors que sa carrière touche à sa fin, Albert Ronsin dresse dans sa revue *Regards* un bilan doux-amer sur le thème du « baptême de l'Amérique » : grâce à ses nombreuses initiatives, celui-ci commencerait enfin à prendre une dimension qui « approche [son] ambition ». Il déplore néanmoins le manque de résonance de l'activité culturelle déodatienne, pourtant abondante. Selon lui, cela s'explique en partie par une offre devenue trop importante, qui finit par perdre le public. M. Ronsin estime que les événements culturels organisés par le musée et la bibliothèque ne reçoivent pas l'audience que mériterait leur valeur : « Les grands moments de l'histoire culturelle orchestrés par la bibliothèque et le musée ont été banalisés et la plupart du temps ne sont pas apparus portés à leur juste place. Ne nous étonnons pas qu'ils n'aient pas eu l'audience que nous espérions : nous ne savons pas les valoriser aux yeux des non-spécialistes. » Le conservateur déplore également le fait que les actions culturelles menées dans une petite ville de province comme Saint-Dié, éloignée des grands centres de décision métropolitains, soient ignorées des grands médias en dépit des dossiers de presse qui leur sont régulièrement envoyés. Albert Ronsin admet qu'il ne dispose pas d'un réseau personnel suffisamment étoffé pour attirer l'attention des grands médias. Et comme ceux-ci ne parlent pas de ce qui se fait à Saint-Dié, la population locale finit par croire qu'il ne s'y passe rien. Albert Ronsin termine ce qui ressemble à un testament professionnel par cette phrase, que nous aurons l'outrecuidance de prendre à titre personnel : « Sans faire un retour vers un passé lointain, voyons seulement ce qui comptera pour les historiens de Saint-Dié qui écriront à partir du XXIe siècle[115]. »

Albert Ronsin part à la retraite le 1er avril 1990. Pour la médiathèque, il est remplacé par Marie-Noëlle George, jusqu'alors directrice-adjointe de la bibliothèque de Saint-Priest dans la banlieue lyonnaise[116]. Au musée, c'est son adjoint Daniel Grandidier qui lui succède. M. Ronsin reste très actif sur le plan intellectuel grâce à ses nombreuses publications et conférences. Son départ de ses différentes fonctions entraîne néanmoins une perte progressive de son influence

[115] *Regards*, n° 187, janvier 1989, p. 1.
[116] *Regards*, n° 199, avril 1990, p. 1.

sur la vie culturelle déodatienne et lorraine. C'est désormais à un autre acteur de reprendre le flambeau de la mémoire du « baptême de l'Amérique » : il s'agit de Christian Pierret, élu maire de Saint-Dié en mars 1989. Le passage de témoin entre les deux hommes se fait sans heurt, Albert Ronsin étant nommé directeur des services culturels, puis conseiller culturel de la mairie. Mais c'est bien Christian Pierret qui va maintenant porter à bout de bras la marque « 1507 ». Et contrairement à Albert Ronsin, l'énarque dispose d'un très solide réseau de dimension nationale et internationale, ce qui va lui permettre de donner à la mémoire du « baptême de l'Amérique » l'effet de levier qu'Albert Ronsin n'avait pas pu lui offrir. Son objectif n'est pourtant pas de brandir cette mémoire dans les mêmes termes qu'à l'époque du conservateur ; il veut en faire le tremplin d'une nouvelle identité pour sa ville en crise : celle de « capitale mondiale de la géographie ».

II) Le moment Pierret (1989-2014)

Christian Pierret est député de Saint-Dié depuis 1978. Bien que sa famille soit d'origine lorraine, il n'avait pas vécu jusqu'alors dans la région et ne connaissait pas l'histoire du « baptême de l'Amérique » avant que son suppléant, l'ancien maire Pierre Noël, ne la lui fasse découvrir. Il échoue dans sa première tentative de ravir le siège de maire à Maurice Jeandon en 1983. C'est lors de sa seconde tentative en mars 1989 qu'il se hisse à la tête d'une ville exsangue sur le plan économique. Le secteur textile, qui emploie une part encore très significative de la population active du bassin, subit la concurrence des pays à bas coût de main d'œuvre. L'un des objectifs prioritaires de Christian Pierret est de redonner de la fierté à ses administrés. Il compte pour cela s'appuyer sur les nombreux atouts de la ville et en particulier sur la mémoire du « baptême » de 1507. Il estime que « le choc intellectuel [doit être] un appui du renouveau économique[117] ». En 1990, la signature avec l'État d'un contrat de ville d'un montant de 350 millions de francs lui permet d'avoir les coudées franches pour mettre en œuvre sa vision. Le poids de la culture dans le budget total de la commune s'est ainsi toujours établi autour de 13% sous ses différents mandats municipaux, ce qui est sensiblement plus élevé que pour des communes comparables[118]. Concernant ses ambitions spécifiquement « américaines », il peut également compter sur un contexte d'américanophilie toujours globalement élevée en France au cours des années 1990.

[117] Voir la transcription des entretiens qu'il nous a accordés en annexe 3 de cette thèse.
[118] LUCCHINI Françoise, *La culture au service des Villes*, Paris, Anthropos, « Villes », 2002, p. 135.

A) Un contexte d'américanophilie qui se confirme avec la fin de la guerre froide

Ce contexte est naturellement indissociable de celui de la fin de la guerre froide et de la mise en place, selon les propos de George Bush Sr., d'un « nouvel ordre mondial », dans lequel les États-Unis deviennent, au cours de cette décennie, l'unique hyperpuissance de la planète. Le 2 août 1990, Saddam Hussein envahit le Koweït. Les États-Unis lèvent un contingent d'un demi-million d'hommes, auquel se coalisent les troupes de vingt-huit États (dont les Britanniques et les Français de la division Daguet), commandées par le général Schwarzkopf. Le 27 janvier 1991, le Koweït est libéré. C'est un grand succès pour les États-Unis, qui retrouvent leur leadership et sortent ainsi du cauchemar vietnamien. Ils ont agi de manière multilatérale, avec l'accord de l'ONU, au nom du respect du droit international. Le 31 décembre 1991, le monde assiste à la chute de l'URSS ; les États-Unis remportent la guerre froide. En juin 1992, le traité START II prévoyant de réduire les armements stratégiques est signé à Washington par Boris Eltsine et George Bush. Lorsque Bill Clinton arrive à la présidence en janvier 1993, il hérite d'une situation internationale très complexe. La fin de la guerre froide a en effet engendré de nouveaux conflits à travers le monde, notamment en ex-Yougoslavie et en Afrique. Clinton œuvre au rétablissement de la paix, notamment en essayant de reprendre le processus de paix entre Israël et les Palestiniens. Au printemps 1999, l'OTAN intervient au Kosovo pour mettre fin au conflit entre Serbes et Albanais et pour stopper le génocide fomenté par Slobodan Milosevic. Après le retour des Albanais ayant fui le Kosovo, une force internationale, la KFOR, sous commandement étatsunien, stationne dans la région. Quant au début de la présidence de George W. Bush, il est marqué par les attentats du 11 septembre 2001. Après ces attaques, le nouveau président semble lui aussi afficher des velléités de multilatéralisme. Il souhaite monter une coalition internationale, notamment avec ses alliés historiques européens. Il demande à l'ONU de voter une résolution afin d'accorder aux États-Unis toute la légitimité nécessaire à leur riposte contre les talibans et Oussama ben Laden. Ce n'est pourtant qu'un multilatéralisme de circonstance, en vertu de la doctrine « *multilateralist if possible, unilateralist when necessary* ». La séquence est néanmoins excellente pour l'image extérieure des États-Unis. Ils ont agi dans le respect du droit international, se sont placés à la tête d'une vaste coalition comprenant même des pays musulmans, comme le Pakistan et l'Arabie Saoudite. Ils ont réussi à faire chuter rapidement le régime des talibans en Afghanistan et ont placé à sa tête un dirigeant à leur main[119].

[119] NOUAILHAT Yves-Henri, *Les États-Unis et le monde de 1898 à nos jours*, 3e édition., Paris, Armand Colin, 2015, p. 283-296.

Cette brève synthèse de la situation internationale dans les années 1990 permet de comprendre les circonstances dans lesquelles Christian Pierret a pu inscrire son projet, consistant à s'appuyer sur le « baptême de l'Amérique » pour redonner un nouveau souffle à sa ville au cours de ses deux premiers mandats municipaux[120]. En effet, il était nettement plus facile de développer cette mémoire dans une période où les États-Unis ne généraient pas de rejet, voire suscitaient de l'admiration en France. De ce point de vue, c'est tout à fait le cas. Les cinémas français sont submergés par les films hollywoodiens. L'implantation de McDonald's termine de mailler finement le territoire national. Les séries télévisées américaines sont toujours plus présentes. L'*American way of life* poursuit son ancrage dans la société française avec un degré de réticence assez faible, quand bien même quelques voix s'indignent pour la forme contre l'implantation de Disneyland Paris en 1992 ou que des activistes de la Confédération paysanne saccagent un McDonald's en construction à Millau en 1999.

Christian Pierret n'agite pas l'atout américain par simple opportunisme ; il est lui-même un admirateur convaincu des États-Unis. Il fait partie de ce courant du Parti socialiste que l'on appelait péjorativement la « gauche américaine » dans les années 1970. C'est probablement à l'occasion de l'un de ses séjours aux États-Unis dans les années 1980 que Christian Pierret acquiert la conviction qu'un jumelage avec une ville du Nouveau Monde pourrait contribuer au processus de renouveau de Saint-Dié-des-Vosges[121].

B) Le jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell

1- L'histoire des jumelages, un aspect central des relations internationales des entités infra-étatiques

L'histoire des jumelages s'intègre plus généralement dans l'étude de la diplomatie territoriale, que Birte Wassenberg définit comme la « "petite" politique étrangère pratiquée par les collectivités locales et régionales qui deviennent ainsi de véritables acteurs dans les relations

[120] Christian Pierret est réélu à la mairie en 1995, mais quitte ses fonctions en 1997 afin de devenir secrétaire d'État à l'Industrie dans le premier gouvernement Jospin. Il cède son fauteuil de maire à Robert Bernard tout en restant Premier adjoint, ce qui lui permet de continuer à suivre de très près les affaires municipales. En 2002, il se fait réélire à la suite de la mort de Robert Bernard. Il reste ensuite à la tête de la ville de Saint-Dié-des-Vosges jusqu'en 2014.

[121] À partir de maintenant, Saint-Dié sera nommée dans cette thèse selon sa dénomination moderne de « Saint-Dié-des-Vosges ». Bien que ce changement de nom n'ait été publié au Journal Officiel que le 29 décembre 1999, il a été utilisé par la nouvelle municipalité Pierret dès son arrivée aux affaires au début de la décennie. Toute la communication municipale et les documents administratifs avaient été modifiés en ce sens. Nous nous conformons donc à la chronologie de cette évolution sémantique.

internationales[122] ». Concept assez récent, la diplomatie territoriale prolonge à son échelle la politique étrangère des États de type westphaliens, qui ne sont donc plus les seuls dépositaires de l'action diplomatique. En France, la diplomatie territoriale est considérée comme la continuité de la politique extérieure de l'État et doit de ce fait aller dans le même sens que cette dernière, la prolonger et la compléter. On parle dès lors de « petite politique étrangère », ce qui s'oppose à la « para-diplomatie », qui consiste à mener une politique allant à l'encontre des intérêts de son État de tutelle (comme le font parfois la Catalogne ou d'autres entités), ou à la « diplomatie parallèle » (*Nebenaussenpolitik*), qui vise des objectifs parfois différents de celle de son État. Cette dernière forme peut notamment s'observer dans la diplomatie menée par les *Länder* allemands[123].

Ces différentes formes de diplomatie territoriale s'inscrivent dans l'étude plus vaste des relations internationales des entités infra-étatiques. Plusieurs raisons expliquent que ce domaine soit encore peu prisé des chercheuses et des chercheurs. D'abord, ces entités existent depuis un temps relativement bref en France, les premières lois de décentralisation datant du début des années 1980 ; elles ne se prêtent donc pas toujours à une analyse historique en profondeur. Les sources sont peu nombreuses et pas toujours faciles d'accès. Enfin, ce sujet est parfois considéré comme sans grand intérêt : cette diplomatie menée par les entités subétatiques serait secondaire ou « de faible intensité », loin de l'importance de la seule vraie diplomatie, qui ne pourrait relever, selon certains, que des États-nations[124].

Les conditions sont pourtant réunies pour s'intéresser davantage à ce phénomène. Avec l'émergence des acteurs locaux et régionaux à partir des années 1980, avec la mondialisation qui se joue de plus en plus des barrières des États, avec enfin la remise en cause du monopole détenu par les États à jouer seuls un rôle dans les relations internationales, les collectivités territoriales méritent que l'on analyse leurs actions dans ce domaine. Il peut être intéressant de se demander quelles actions, quelles stratégies mettent en place les acteurs locaux à destination de l'étranger, jusqu'à la constitution d'une « véritable diplomatie territoriale[125] ».

---

[122] WASSENBERG Birte, « La diplomatie territoriale » in *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, mis en ligne le 22 juin 2020 [https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/relations-internationales/pratiques-diplomatiques-contemporaines/la-diplomatie-territoriale].

[123] WASSENBERG Birte, « Diplomatie territoriale et coopération transfrontalière en Europe depuis 1945 », in *Relations internationales*. *Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, vol. 3, n° 179, 2019, p. 9-24. Ici, p. 9.

[124] PAQUIN Stéphane, « Les actions extérieures des entités subétatiques : quelle signification pour la politique comparée et les relations internationales ? », in *Revue internationale de politique comparée*, n° 2, vol. 12, 2005, p. 129-142. Ici, p. 130.

[125] CATALA Michel et WASSENBERG Birte, « Introduction », in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, *op. cit.*, p. 3-7. Ici, p. 4.

Le jumelage n'est qu'une forme parmi d'autres de relations internationales des entités subétatiques, mais il en constitue désormais une des formes les plus abouties, les plus codifiées et les plus durables. Le mot jumelage désigne « tous les échanges réciproques et de longue durée entre deux communes de pays différents[126] ». Il s'agit d'une opération visant l'établissement de relations de nature horizontale et transnationale entre des villes partageant des caractéristiques communes[127].

Les historiennes et historiens se sont encore relativement peu emparés du sujet des jumelages car il est encore souvent associé à ses seuls aspects folkloriques et festifs, des défilés de majorettes aux banquets, en passant par les concerts et les échanges scolaires. Il s'agit pourtant d'un objet d'étude prometteur car il s'inscrit dans l'analyse de la petite diplomatie menée par les entités infra-étatiques et répond à de réels enjeux politiques à différentes échelles.

Il y a une trentaine d'années, Cécile Chombard-Gaudin suggérait déjà d'analyser les considérations politiques plus profondes qui se jouaient à travers ces velléités de rapprochement, au-delà de leurs simples aspects anecdotiques. Elle proposait de s'intéresser aux personnalités à l'origine de ces jumelages, à leurs orientations politiques, à leurs affinités personnelles avec tel ou tel pays, etc. Elle estimait utile de déterminer quelles étaient les « logiques d'apparentement » entre communes jumelées (taille, type d'activité économique…), quels avaient été le ou les éléments déclencheurs ayant conduit à la concrétisation d'un jumelage en particulier. Enfin, elle invitait les chercheurs et chercheuses à établir si ces tentatives de construction politique « par la base » avaient été efficaces et si elles avaient réellement permis de rapprocher les citoyens des villes concernées[128]. Autant de questionnements que nous avons tenté d'appliquer au cas précis du jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell.

Ce mouvement des jumelages n'est pas né dans les années 1980, bien que cette période corresponde en France à un pic d'organisation de ces appariements entre communes, en lien avec la plus grande autonomie des collectivités territoriales permise par les premières lois de décentralisation. Ainsi, avec ces lois de 1982, les collectivités territoriales reçoivent la possibilité de pouvoir traiter directement avec des entités étrangères[129].

---

[126] COLLIN Mathide, « Les jumelages de villes européennes. Une relecture des origines politiques des jumelages et de leur inscription dans le champ des relations internationales », in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale, op. cit.*, p. 53-65. Ici, p. 53.

[127] *Ibid.*, p. 56-57.

[128] CHOMBARD-GAUDIN Cécile, « Pour une histoire des villes et communes jumelées », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, nº 35, 1992, p. 60-66.

[129] ABALLÉA Marion et WASSENBERG Birte (éd.), *La diplomatie des collectivités territoriales des années 1980 à nos jours : Actes du séminaire, 21-22 mars 2017, Strasbourg*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 9.

Cette inflation du nombre de jumelages n'est pas sans inquiéter au plus haut sommet de l'État, dont certains représentants estiment que ces initiatives empiètent sur le pré carré de la politique étrangère normalement dévolue à l'échelon national. Le mot « diplomatie » a d'ailleurs pour racine le mot « diplôme », autrement dit un document qui confère une légitimité à s'exprimer sur un sujet[130]. Le 13 juin 1986, le nouveau Premier ministre Jacques Chirac déclare que « la diplomatie est un métier. Il faut faire attention qu'ici ou là il n'y ait pas de bavures[131] ». Cette réflexion illustre le fait que la « politique étrangère secondaire » est parfois accusée de manquer de légitimité. Elle peut entrer en conflit avec la diplomatie menée par l'État dont la collectivité dépend. Certains estiment donc que seul l'État devrait être habilité à mener une politique étrangère. Si les multiples acteurs locaux mènent leur propre diplomatie internationale, cela peut brouiller les pistes et rendre la diplomatie de l'État illisible, voire contradictoire ; d'autant que l'empilement de ces nouveaux acteurs (le fameux « millefeuille territorial » tant décrié) complexifie encore les initiatives menées à l'étranger[132]. D'autre part, le concept de « diplomatie territoriale » n'est encore utilisé que dans le cadre des recherches en sciences politiques et en histoire des relations internationales ; il n'a pas encore été repris par les professionnels de la diplomatie et n'est donc pas reconnu par les chancelleries. Officiellement, on ne parle donc pas de « diplomatie territoriale », ce terme restant encore l'apanage de l'État. On parle plus volontiers « d'action extérieure des collectivités territoriales[133] ».

Le phénomène des jumelages est apparu en Europe dans les années 1950 dans un souci de construire la paix. Il est d'abord né à l'échelon communal avant de s'étendre à celui des régions. Tandis que l'ONU cherchait à jeter les bases d'une paix durable à l'échelle des États, le jumelage a permis d'atteindre cet objectif au niveau local et régional. Ainsi, pour Édouard Herriot, premier président de l'Association française pour le Conseil des communes d'Europe, « le rapprochement communal est la meilleure condition du rapprochement humain ». À l'origine, les jumelages s'inscrivaient principalement dans des logiques sportives, touristiques, scolaires et culturelles. Dans les années 1980, ils prennent une tournure de plus en plus économique. Le 26 octobre 1989 a lieu une journée d'étude organisée par le Club pour la gestion locale, émanation de la Caisse des dépôts et consignations (dont Christian Pierret est président de la Commission de surveillance de 1988 à 1993), ayant pour thème « les jumelages :

[130] *Ibid.*, p. 234.
[131] C. Chombard-Gaudin, « Pour une histoire des villes et communes jumelées », art cit., p. 63.
[132] M. Catala et B. Wassenberg, « Introduction », art cit., p. 5.
[133] Marion Aballéa et Birte Wassenberg (éd.), *La diplomatie des collectivités territoriales des années 1980 à nos jours*, *op. cit.*, p. 234.

quel intérêt économique ? » Ce changement de nature se matérialise par l'ouverture d'unités de production d'entreprises d'une ville vers sa jumelle, par des partenariats industriels et universitaires, des échanges d'étudiants ou d'apprentis, etc.[134]

C'est tout à fait dans cette optique économique que s'inscrit le jumelage que Christian Pierret appelle de ses vœux à la fin des années 1980 avec Lowell. Cette ville du Massachusetts n'est pourtant pas la première ville nord-américaine avec laquelle Saint-Dié-des-Vosges a entrepris un projet d'appariement. Dès 1986, un projet similaire a été entrepris avec Lorraine, ville située dans la banlieue de Montréal.

2- Un premier jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et une ville nord-américaine : Lorraine

Dans l'optique des fêtes organisées en 1987 pour commémorer le bicentenaire de la Constitution des États-Unis et le 480e anniversaire du « baptême de l'Amérique », le directeur du Centre Culturel Communal Jean Bessias avait proposé dès 1986 que Saint-Dié entreprenne une démarche de jumelage avec une ou plusieurs villes du continent américain : « Saint-Dié pourrait saisir l'occasion pour se jumeler avec une ville américaine, en utilisant l'intermédiaire de l'Association France – États-Unis et de la Fédération Mondiale des Villes Jumelées[135]. »

C'est dans ce contexte qu'un projet de jumelage avec Lorraine, une petite ville de 8000 habitants située dans la banlieue de Laval, à quarante-cinq kilomètres au nord de Montréal, voit le jour. Le nom de cette ville nouvelle fondée en 1960 au pied des Laurentides n'est pas dû à un peuplement par des descendants de colons lorrains, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Ses habitants sont majoritairement anglophones et son habitat est typiquement anglo-saxon, composé de *suburbs* avec gazon et piscine. Sa dénomination est en réalité l'application posthume de la volonté du Premier ministre Maurice Duplessis (1944-1959), qui avait été très marqué par la figure du général de Gaulle. Or, il croyait que le général était une figure emblématique de la Lorraine (il confondait sans doute la croix de Lorraine et la région du même nom). Il a donc voulu, en baptisant cette ville, rendre hommage au prétendu berceau de la France combattante. L'odonymie y évoque notamment les Vosges, puisqu'on y trouve une place de Saint-Dié, sur laquelle débouchent la rue du Val d'Ajol et le boulevard du Roi René, non loin de la place de Darney.

C'est cette petite ville canadienne qui cherchait symboliquement à établir un jumelage avec une ville de la région française de Lorraine. Le nom de Saint-Dié a été suggéré au conseil

[134] C. Chombard-Gaudin, « Pour une histoire des villes et communes jumelées », art cit., p. 66.
[135] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions, folio 17, p. 2.

communal par la FONDIA (Fondation pour la défense et l'illustration de l'art de vivre). Lorraine prend donc les devants et contacte la « marraine de l'Amérique ». André Souche, adjoint au maire de Saint-Dié en charge des Affaires culturelles se rend alors sur place au cours de l'été 1988. Le discours qu'il prononce devant ses hôtes québécois fait une large part à l'histoire du baptême de l'Amérique[136]. *La Liberté de l'Est* rapporte l'événement en ces termes : « La marraine de l'Amérique sera bientôt heureuse de faire part de la naissance de sa fille France-Québec. Officiellement, la date de ce carnet rose sera le 9 novembre, et la mairie de Saint-Dié servira de maternité[137]. »

Le 7 octobre 1988, le Conseil municipal de Saint-Dié donne un avis favorable à ce projet de jumelage, attendu, selon André Souche, qu'il « serait intéressant que Saint-Dié, Marraine de l'Amérique, concrétise cette idée de jumelage par des liens privilégiés avec une ville du Continent Américain et il semblerait profitable, sur le plan culturel, que ce jumelage se fasse avec une ville francophone[138] ». Bien que ce projet ait vu le jour sous la municipalité Jeandon, il faut attendre 2006 pour qu'il soit officialisé par la signature de l'acte entre Christian Pierret et le maire de Lorraine, Boniface Dalle-Vedove (2005-2009). Un bulletin municipal de Lorraine publié en 2010 vante les charmes de la nouvelle ville jumelle : « Depuis plus de 20 ans, Saint-Dié-des-Vosges, au cœur de cette Lorraine française et siège de l'évêché, est vite devenue une ville amie et une complice avec ses montagnes de hauteur moyenne aux reliefs élimés et aux larges vallées et se définissant comme un endroit idéal pour vivre[139] ». Toutefois, les liens entre Saint-Dié-des-Vosges et Lorraine sont restés dans les faits extrêmement distendus et n'ont jamais vraiment dépassé le stade des déclarations d'intention. Dès lors, on peut se demander si le jumelage avec Lowell, qui a été voulu et porté personnellement par Christian Pierret, a connu davantage de réussite à court, moyen et long terme.

3- Le jumelage avec Lowell, une « coquille vide » ?

C'est Christian Pierret qui a personnellement été à l'initiative de ce jumelage, ce qui illustre le poids des acteurs dans la mise en place de ce type d'appariement. En revanche, les circonstances précises dans lesquelles Lowell a été choisie ne sont pas extrêmement claires en dépit des questions que nous avons posées aux différents acteurs de ce projet. Il reste en effet à

[136] *Saint-Dié Info – Bulletin municipal d'informations*, n° 2, 4e trimestre – décembre 1988. Jumelage ville de Lorraine – Saint-Dié, par André Souche, adjoint au maire, délégué aux affaires culturelles, p. 33-34.
[137] *L'Est Républicain*, 15 septembre 1988 ; *La Liberté de l'Est*, 15 septembre 1988.
[138] Archives municipales, SDDV. Délibération du Conseil municipal n° 14, 7 octobre 1988.
[139] MICHEL Jean-François, « Saint-Dié et le Canada : des contacts, voire des échanges », in *Saint-Dié-des-Vosges et la Déodatie. Patrimoine, société et paysage*, Actes des 17emes journées d'études vosgiennes, Saint-Dié-des-Vosges, Fédération des sociétés savantes des Vosges, 2015, p. 223-230.

déterminer si M. Pierret a découvert Lowell de manière plus ou moins fortuite ou bien s'il s'est appuyé sur une structure de mise en relation de villes candidates, telle que la fédération nationale des comités de jumelage. Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'accéder à des archives permettant d'en savoir plus. Naturellement, le *storytelling* consistant à dire que Christian Pierret aurait découvert Lowell au hasard de ses voyages et aurait été frappé par sa similitude avec Saint-Dié-des-Vosges paraît infiniment plus séduisant que le fait d'avoir pris attache avec une association spécialisée dans la mise en relation de villes candidates en lui donnant la liste des critères souhaités.

Quelles que soient les modalités selon lesquelles les deux villes sont entrées en relation, Christian Pierret a d'abord sélectionné une ville du Massachusetts en raison de son orientation largement progressiste ; pour cet admirateur du président Kennedy et du parti démocrate, une telle coloration politique faisait davantage sens que le choix d'un État conservateur. Lowell a été plus spécifiquement choisie pour plusieurs raisons. D'abord, il s'agissait d'une ancienne ville textile ayant eu à souffrir gravement du déclin de cette activité. En 1965, son taux de chômage était l'un des plus élevés de tous les États-Unis[140]. Son paysage urbain est d'ailleurs encore marqué par la brique rouge et les cheminées des anciennes usines textiles, qui ne sont pas sans faire penser aux friches industrielles que l'on peut encore observer le long de la vallée du Rabodeau. À Lowell, la page du textile avait déjà été tournée au moment où le maire de Saint-Dié-des-Vosges avait fait sa connaissance et elle avait su négocier sa transition vers de nouvelles activités économiques, en particulier l'informatique avec la présence du fabricant d'ordinateurs Wang, implanté à Lowell depuis 1960. La ville avait aussi réussi un passage vers les activités culturelles avec la fondation du *Boot Cotton Mills Museum* ainsi que de résidences d'artistes implantées dans une ancienne bonneterie. Cette reconversion vers une économie moderne avait séduit Christian Pierret, qui pensait pouvoir s'appuyer sur cet exemple pour inspirer la reconversion de sa ville en crise depuis des années. Lowell avait également la particularité d'être une ville disposant d'une tradition francophone. À la fin des années 1980, un tiers de ses 260 000 habitants était encore composé de « Francos », ces descendants de Canadiens-Français, dont certains parlaient encore plus ou moins la langue de Molière. C'était d'ailleurs le cas de Jack Kerouac (1922-1969), auteur phare de la *Beat Generation* né à Lowell. Son célèbre roman, *Sur la route* (1957), est une ode au voyage qui s'accordait très bien avec la

[140] *La Liberté de l'Est*, 15 juillet 1990.

volonté de Christian Pierret de faire de sa ville la capitale mondiale de la géographie au début des années 1990[141].

Très rapidement après son élection à la tête de la municipalité déodatienne, Christian Pierret entreprend donc d'établir le contact avec le maire de Lowell, Richard P. Howe (1932-2015). Ces circonstances constituent un nouvel indice d'asymétrie mémorielle autour du « baptême de l'Amérique » : ce n'est pas la « filleule » qui a cherché à entrer en rapport avec la « marraine » pour établir un jumelage avec elle, mais bien la « marraine ».

Le 12 septembre 1989, le maire de Lowell signe une proclamation de jumelage avec Saint-Dié-des-Vosges[142]. Le mardi 24 octobre, Christian Pierret est reçu par Richard P. Howe afin d'officialiser le jumelage dans la salle d'audience de la mairie de Lowell, en présence du Consul de France à Boston, Alain Briottet[143]. Au cours de la cérémonie, Christian Pierret salue la capacité de Lowell à avoir réussi son rebond économique et souhaite s'appuyer sur cet exemple pour redynamiser sa propre ville. Il obtient ensuite un vif succès parmi son auditoire lorsqu'il rappelle le rôle des États-Unis dans les deux guerres mondiales et le fait que la France n'oublierait jamais qu'elle était libre grâce aux troupes américaines venues la secourir en 1917 et 1944. Enfin, le maire de Saint-Dié-des-Vosges offre à Richard P. Howe une boîte de chocolats français ainsi qu'un souvenir du bicentenaire de la Révolution française, avant de lui souhaiter bonne chance pour sa réélection à la tête de la municipalité de Lowell. Le quotidien local, qui couvre cette cérémonie de jumelage, ne dit pas un mot à propos du « baptême de l'Amérique ». Deux hypothèses peuvent l'expliquer : soit Christian Pierret n'en a pas parlé dans son discours, ce qui paraît extrêmement surprenant compte tenu de l'importance qu'il accorde à cet aspect de l'histoire de sa ville, soit le *Lowell Sun* n'a pas jugé bon d'y faire allusion, peut-être par manque d'intérêt[144].

[141] Nous nous appuyons ici sur les souvenirs personnels de Christian Pierret, retranscrits en annexe 3. On se rapportera en complément à la transcription de l'entretien accordé par MM. Huguenot, Homel et Perrin.
[142] Voir une reproduction de cette proclamation en annexe 5, p. 302.
[143] *Saint-Dié-des-Vosges Magazine* - Spécial contrat de Ville, 1990, p. 33.
[144] *The Lowell Sun*, 26 octobre 1989, p. 101.



Figure 10 La signature de l'acte de jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell, le 14 juillet 1990. La Liberté de l'Est, *15 juillet 1990.*

Le 14 juillet de l'année suivante, c'est une délégation de la ville du Massachusetts qui est reçue à Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion des fêtes de la Liberté. La charte de jumelage est signée par les deux édiles et Christian Pierret est nommé citoyen d'Honneur de Lowell[145]. Sur la photographie de presse ci-dessus (figure 10), M. Pierret brandit la clé symbolique de la ville de Lowell tandis que Richard P. Howe, à droite, signe le document.

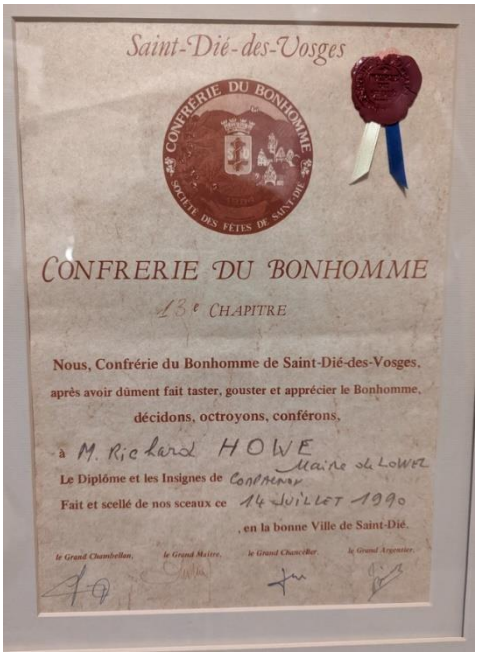


Figure 11 Diplôme de la Confrérie du Bonhomme attribué à Richard P. Howe le 14 juillet 1990 à Saint-Dié-des-Vosges. Cliché : Richard Howe Jr.

À l'occasion de ce déplacement dans les Vosges, le maire étatsunien a dû vivre un moment assez inhabituel lorsqu'il fut intronisé compagnon de la confrérie du Bonhomme. Le cliché ci-contre (figure 11) est le diplôme qui lui a été remis, accompagné d'une médaille. Le nouvel impétrant a conservé précieusement ces documents en souvenirs. Son fils, lui aussi prénommé Richard, vit toujours à Lowell à l'heure où ces lignes sont écrites. Il nous a fait parvenir ce témoignage d'un furtif échange entre un maire d'une ville des États-Unis et la « marraine de l'Amérique ».

Après ces premières rencontres, l'engouement retombe très rapidement. Aucun projet concret ne voit le jour par la suite, à l'exception d'un ou deux échanges scolaires. On peut d'abord attribuer cette situation à la grande distance séparant les deux villes ; contrairement aux villes jumelées distantes de seulement quelques centaines de kilomètres, il est très compliqué et coûteux d'organiser le déplacement d'une délégation de citoyens séparés par plus de six mille kilomètres et un océan. Saint-Dié-des-Vosges est une ville aux moyens relativement modestes ; s'il lui est tout à fait possible d'affréter un car afin de permettre à une partie de ses habitants de

[145] Voir la proclamation de cette citoyenneté d'Honneur, ainsi que le contrat de jumelage signé par les deux maires en annexe 5, p. 303-304.

rendre visite à ses autres villes jumelles d'Arlon (Belgique) ou de Friedrichshafen (RFA), elle n'est pas en mesure de financer un voyage intercontinental. Un autre facteur de cet échec est le manque d'enthousiasme de la part de la municipalité de Lowell. Si le maire Richard P. Howe a accepté d'engager sa municipalité dans ce jumelage, force est de constater qu'il n'y a jamais eu de continuité par la suite. Le fait que les maires étatsuniens ne soient élus que pour deux ans n'est guère propice à la stabilité dans les projets de ce type. Le poids des acteurs prend une nouvelle fois tout son sens : si les équipes municipales ne prolongent pas les initiatives mises en place par leurs prédécesseurs, les projets engagés par les municipalités précédentes tombent rapidement dans l'oubli.

Un autre motif d'échec de ce jumelage est lié aux différences culturelles qui existent entre ses deux pôles. De l'aveu même de Christian Pierret, les habitants de Lowell qu'il avait pu rencontrer ne semblaient pas accorder une grande importance à l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Dans un jumelage, chacun des partenaires doit chercher à comprendre la logique de l'autre, dans le but de permettre aux différences interculturelles d'être compensées et contournées. C'est ce que Birte Wassenberg nomme l'« acculturation transfrontalière[146] ». Dans le cas de la relation établie entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell au tournant des années 1990, ces difficultés n'ont sans doute pas manqué de constituer des freins à la perpétuation de ce jumelage.

En 2006, Christian Pierret souhaite relancer les liens avec Lowell. L'approche du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique » constitue une motivation suffisante ; l'édile aimerait que des élus de la ville du Massachusetts puissent être les hôtes de Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du Festival International de Géographie, dont l'édition d'octobre 2006 sera consacrée aux Amériques. Il charge donc Véronique Kher (adjointe au développement économique et au tourisme), Françoise Briantais (employée municipale au service des jumelages, fêtes et cérémonies, responsable des relations internationales) et Chantal Weill (adjointe à la Culture et aux nouvelles technologies) d'effectuer un séjour sur place afin de renouer les liens avec la ville jumelle, de présenter le projet « America 2007 » et d'inviter des représentants de la municipalité à participer au prochain FIG. Le voyage a lieu du 31 mars au 9 avril 2006. Parties de Strasbourg, les trois émissaires de Christian Pierret sont accueillies à l'aéroport de Boston par un chargé de presse auprès du Consul de France. Celui-ci n'est pas présent, mais des cadeaux de la part du maire de Saint-Dié sont remis à son intention, notamment le dernier ouvrage d'Albert Ronsin sur le « baptême de l'Amérique » ainsi que de

[146] B. Wassenberg, « Diplomatie territoriale et coopération transfrontalière en Europe depuis 1945 », art cit., p. 14-15.

la documentation sur Saint-Dié-des-Vosges. Une réunion de travail a lieu au Consulat afin de familiariser les trois femmes avec les méthodes américaines et pour définir les actions à mener auprès des interlocuteurs qu'elles auront à rencontrer à Lowell. Le samedi 1er et le dimanche 2 avril sont consacrés à la visite de Boston et de Cape Cod. Pour découvrir cette station balnéaire, les ambassadrices de Saint-Dié ont pu bénéficier d'un guide vosgien en la personne de Jean-Jacques Pierrat, attaché pour la science et la technologie auprès du Consulat et originaire de Gérardmer.

C'est le lundi 3 avril que la délégation déodatienne se rend à Lowell. Les trois femmes sont attendues à 11h à l'Hôtel de Ville. À leur arrivée, une réception officielle est organisée en présence du maire, William « Bill » Martin et de son prédécesseur, Armand Mercier, d'origine canadienne, qui connaît encore quelques mots de français. Elles offrent au maire un tableau représentant Circé, l'un des bijoux de Braque exposés à la tour de la Liberté de Saint-Dié-des-Vosges. Elles lui expliquent le but de leur voyage ; elles souhaitent rencontrer un maximum de partenaires culturels, économiques et touristiques afin de multiplier les opportunités de partenariat. L'édile leur fait comprendre que, contrairement au système français, tous ces organismes sont indépendants et ne dépendent pas de la municipalité. William Martin confie néanmoins les trois femmes aux bons soins de sa coordinatrice culturelle, LZ Nunn, qui leur fait visiter la bibliothèque de Lowell avant de les emmener assister à un match de curling comptant pour le championnat du monde. Le lendemain, mardi 4 avril, les trois femmes visitent la ville de manière libre avant de retourner à l'Hôtel de Ville, où elles sont attendues à 18h pour participer à une séance du Conseil municipal. Elles sont étonnées de constater que cette séance commence par une prière.



Figure 12 Une délégation de la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges à l'Hôtel de Ville de Lowell, 4 avril 2006. Photo : Françoise Briantais.

Sur le cliché ci-contre (figure 12), Véronique Kher et Chantal Weill sont à la tribune de la salle du Conseil municipal de Lowell. Mme Kher a préparé une allocution qu'elle lit à la tribune, ainsi qu'un message de la part de Christian Pierret. Cette séance est enregistrée et diffusée à la télévision locale. Elle explique aux élus locaux les liens unissant

Saint-Dié-des-Vosges à l'Amérique. Chantal Weill, qui ne parle pas anglais, se contente d'accompagner Véronique Kher à la tribune pendant que Françoise Briantais prend des photos. D'après le témoignage de cette dernière, aucun des membres du Conseil municipal n'avait jamais entendu parler du « baptême de l'Amérique ». Aucun n'avait d'ailleurs souvenir du fait que Saint-Dié-des-Vosges était leur ville jumelle… Et aucun n'avait même entendu parler de Strasbourg, que F. Briantais avait citée pour permettre aux élus étatsuniens de situer un peu mieux où se trouvait la ville de leurs trois hôtes. La responsable du service des fêtes et cérémonies a eu le sentiment d'être face à un auditoire écoutant poliment ce que leurs invitées françaises avaient à dire, mais ne semblant pas y accorder un grand intérêt.

Le mercredi 5 avril, les trois femmes visitent le *Merrimack Repertory Theater* (MRT), le théâtre de Lowell et rencontrent son directeur artistique, Adam Scarano. Le soir, elles y assistent à une représentation à l'issue de laquelle elles rencontrent le comédien principal qui vit une partie de l'année dans le sud de la France. L'après-midi, elles ont rendez-vous avec l'équipe du développement économique. Elles discutent à cette occasion d'éventuels partenariats entre le centre de recherche sur les nanotechnologies en projet à Lowell et le CIRTES de Saint-Dié-des-Vosges. Le jeudi 6 avril, elles visitent l'Université du Massachusetts à Lowell, où elles sont guidées par Frank Talty, avocat et professeur de sciences politiques. Elles assistent au cours de français de Joseph « Joe » Garreau, un Français installé depuis quarante ans aux États-Unis. Il propose à Véronique Kher de faire une présentation de la ville de Saint-Dié-des-Vosges devant ses étudiantes et étudiants. Elle leur parle naturellement du « baptême de l'Amérique », mais ce n'est manifestement pas ce qui les intéresse le plus ; l'auditoire pose surtout des questions concernant la vie en France et le prix des études. Les étudiantes et étudiants sont étonnés de constater qu'elles y sont si peu chères. L'après-midi, les trois femmes rencontrent Deb Bellanger, directrice exécutive du développement touristique de la vallée du Merrimack, avec laquelle elles discutent des problématiques touristiques. Après une dernière nuit passée à Lowell, les émissaires de Christian Pierret retournent à Boston et visitent le nouveau quartier d'affaires alors en construction près du port. Le samedi 8 avril, elles poursuivent leur visite de Boston. L'après-midi est consacré à une visite du MIT, où elles sont présentées à l'ambassadeur de France, Jean-David Levitte.

Le rapport produit par les trois femmes à leur retour en France est enthousiaste : « Il est bien évident que le bilan global de ce voyage est très positif. Même si aucune action concrète n'est encore entreprise, les contacts pris auprès des différents organismes, s'ils bénéficient d'un suivi, sont amenés à déboucher sur des échanges fructueux. » Le « suivi », tel est tout le problème puisqu'aucun des contacts établis n'a donné lieu par la suite à une quelconque action

concrète. Les retombées de ce voyage s'avèrent donc à peu près nulles. Aucun élu de Lowell ne fait le déplacement en octobre suivant pour participer au FIG consacré aux Amériques. De ce voyage, il restera au moins un article dans le *Lowell Sun*, le quotidien local : « [Bill] Martin a noté que Saint-Dié est l'endroit où, en 1507, la première carte comportant le nom *America* a été dessinée. Ainsi, la ville (*community*) est officieusement connue comme la "marraine de l'Amérique" (*godmother of America*)[147] ».

Les relations entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell retombent très vite en catalepsie. Dans une *newsletter* éditée par la municipalité de Lowell le 4 avril 2017, il est question des villes avec lesquelles celle-ci entretient un jumelage. Saint-Dié-des-Vosges y est présentée en une quinzaine de lignes. À aucun moment il n'est question des événements survenus en 1507 ; en revanche, on sera heureux d'apprendre qu'elle « dispose d'une diversité de choix de restaurants – asiatique, indien, italien, turc, moyen-oriental, végétarien et, bien sûr, français et… McDonald's[148] ».

L'exemple du jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell montre qu'il ne suffit pas de disposer d'un argument historique et mémoriel pour faire vivre un tel projet d'appariement entre deux villes situées de part et d'autre de l'Atlantique. Pour y parvenir, il est nécessaire de mettre en œuvre des moyens, du personnel polyglotte, des outils juridiques, un réseau de contacts réguliers, etc. En résumé, tout ce que Birte Wassenberg englobe sous le vocable d'« ingénierie transfrontalière[149] ». En dépit de la personnalité de Christian Pierret et de sa bonne connaissance de la société étatsunienne, l'élu vosgien n'est pas parvenu à mener ce jumelage au-delà de sa simple proclamation officielle. Cette opération de petite politique étrangère se solde donc par un échec. En parallèle, le député des Vosges nourrit d'autres ambitions concernant sa ville en lien avec son identité de « marraine de l'Amérique ». Il s'agit du projet de Festival International de Géographie, amené à connaître un succès autrement plus net et durable que le jumelage avec Lowell.

[147] Fonds privé Véronique Kher. Compte-rendu du voyage à Lowell du 31 mars au 9 avril 2006 à destination du Conseil municipal de Saint-Dié-des-Vosges. Voir aussi la transcription de l'entretien qui nous a été accordé par Françoise Briantais, en annexe 3.

[148] Cette newsletter nous a été adressée par courriel par Henri B. Marchand, *Cultural Affairs and Special Events Director* de la ville de Lowell en retour d'une requête que nous lui avions adressée en 2019. Nous cherchions à savoir si les archives de la ville avaient conservé la trace de relations avec Saint-Dié-des-Vosges. La réponse de Mr Marchand a été claire : « I have not been able to find additional documents although this would have gone to our City Council for a vote of approval. In terms of interactions over the years, I suspect these were minimal. »

[149] B. Wassenberg, « Diplomatie territoriale et coopération transfrontalière en Europe depuis 1945 », art cit., p. 14.

C) Le Festival International de Géographie

Selon le géographe Bernard Debarbieux, ce festival a pu rencontrer le succès grâce aux « vertus combinées d'un maire étonnant, d'un directeur de festival créatif et d'un cartographe d'un autre temps qui avait le bon goût de faire graver *America* sur une carte qui en donnait une image étonnante[150] ». Cela signifie qu'un festival, comme un jumelage, ne peut pas seulement reposer sur la justification d'un signifiant mémoriel. À lui-seul, celui-ci ne permet pas de faire vivre un événement de manière pérenne. Pour cela, il faut aussi compter sur un certain nombre d'acteurs porteurs d'un projet dans lequel ils croient, et qui disposent des outils nécessaires pour le mener à bien[151].

Il ne s'agit pas d'écrire ici l'histoire de cet événement culturel, ce qui serait hors de propos par rapport à l'étude que nous proposons de mener. En revanche, il convient de se demander en quoi la fondation de ce festival puise ses racines dans le récit du « baptême de l'Amérique » et dans quelle mesure la communication municipale autour de ce festival s'est appuyée sur l'épisode de 1507 pour justifier du fait que Saint-Dié-des-Vosges était devenue la « capitale mondiale de la géographie ».

1- Le FIG dans le contexte de la fièvre festivalière des années 1970 à 1990

Avant de tenter de répondre à ces questions, il convient de replacer la fondation de ce festival dans le contexte plus général de la « festivalomanie » (Inez Boogarts, 1993) qui touche alors la France. La naissance du FIG n'a en effet rien d'un événement isolé et elle s'inscrit bien au contraire dans une mode ; on peut même dire qu'elle arrive en queue de comète de ce mouvement. Le dire n'ôte rien à ses qualités intrinsèques mais permet néanmoins de nuancer l'originalité de la démarche. Le mouvement festivalier a connu un essor très important à partir des années 1950, même s'il existait déjà bien avant-guerre (les chorégies d'Orange ont par exemple été fondées en 1889). Toutefois, c'est entre 1970 et 1990 que le nombre de créations a connu la plus forte progression[152]. Le FIG, avec une fondation en 1990, est donc loin d'être à l'avant-garde. En 1950, une dizaine de festivals ont lieu en France. En l'an 2000, ce sont environ 1200 événements de ce type qui sont recensés selon les données du ministère de la Culture. Le succès de ce phénomène festivalier est multifactoriel. Du côté de la demande, les Françaises et les Français sont de plus en plus éduqués, disposent de davantage de temps libre et peuvent

[150] ROQUES Georges, PIERRET Christian, PITTE Jean-Robert, et al., *La géographie, quelle histoire ! Les grands témoins racontent le Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges*, Haroué, G. Louis, 2009, p. 27.
[151] F. Lucchini, *La culture au service des Villes*, *op. cit.*, p. 137.
[152] A. Brennetot, « Des festivals pour animer les territoires », art cit., p. 30.

consacrer plus de moyens aux loisirs et à la culture. Du côté de l'offre, on peut d'abord citer la progression spectaculaire de la culture de masse, propice à multiplier de façon exponentielle les thèmes pour des festivals, allant de la bande dessinée au film policier, en passant par l'histoire ou les cerfs-volants. Par ailleurs, la décentralisation engagée au début des années 1980 a donné davantage de marge de manœuvre aux collectivités territoriales, notamment dans le domaine culturel[153].

La répartition des festivals sur le territoire national laisse apparaître de grandes disparités. Le nord-est de la France est ainsi l'un des espaces les moins bien pourvus. Bien sûr, les aménités telles que la présence d'un littoral, d'un climat agréable ou d'un patrimoine historique ou paysager remarquable constituent des atouts pour l'accueil d'un festival mais cela n'est pas indispensable. Beaucoup de festivals ont été créés sans ces aménités particulières et dépendent davantage de la volonté politique d'acteurs locaux. Le FIG en est une bonne illustration puisque c'est la détermination du maire Christian Pierret qui est à l'origine de la naissance et de la pérennisation du projet. La détermination des acteurs locaux est donc au moins aussi importante que la présence d'aménités particulières pour justifier de la création d'un festival sur leur territoire[154].

Si les premiers festivals avaient été créés principalement dans une logique culturelle, ceux qui ont été inaugurés dans les années 1970 à 1990 ont avant tout pour mission de valoriser l'image d'un territoire. Françoise Lucchini estime ainsi que le festival est parfois devenu un « alibi culturel » : sous couvert de promotion de la culture, les villes s'en servent comme outil d'aménagement du territoire, de « marketing territorial », de développement économique et de renforcement de la cohésion de la population autour d'un élément fort d'identité locale[155].

Il apparaît en tout cas que le critère culturel est devenu l'un des éléments centraux pour mesurer l'attractivité des territoires. Or, les événements de type festival sont ceux qui permettent le mieux de définir ce critère culturel car ils collent une étiquette positive sur un lieu[156]. La création d'un festival peut ainsi faire évoluer les représentations d'une ville, si celle-ci souffre d'une connotation péjorative comme c'est le cas à Saint-Dié-des-Vosges en 1990. Ainsi, l'organisation d'un festival peut permettre à une ville en difficulté économique, sans aménité particulière ou avec un déficit d'image de marque de retrouver un second souffle et de bénéficier de retombées positives en termes de fréquentation touristique, de création d'emplois

[153] *Ibid.*, p. 31.
[154] *Ibid.*, p. 37.
[155] LUCCHINI Françoise, « Festivals, l'alibi culturel ? », in *Urbanisme*, n° 331, août 2003, p. 47-49.
[156] GARAT Isabelle, « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale », in *Annales de géographie*, n° 3, vol. 643, 2005, p. 265-284. Ici, p. 275.

ou de désenclavement[157]. En parallèle, Jack Lang, ministre de la Culture, prône une « nouvelle alliance entre économie et culture ». Ces politiques locales festivalières s'intègrent donc parfaitement dans cette vision au cours des années 1980 et 1990[158].

C'est bel et bien en réponse à ces enjeux que Christian Pierret a souhaité mettre en place un festival international de géographie, comme il le relate en 2009 : « En inventant le FIG, j'ai voulu répondre à plusieurs attentes. Celles d'une ville de l'est de la France qui souffrait d'une carence de notoriété, où la fatalité était devenue une sorte de rempart insensible aux bouleversements de la société et aux enjeux du développement du territoire[159]. »

Toutefois, l'inflation du nombre de festivals dans les années 1970 à 1990 a entraîné une baisse de leur efficacité. La concurrence est devenue âpre entre tous les territoires qui organisaient des festivals, d'autant que ceux-ci se concentraient souvent sur les mois d'été. Les thèmes étaient parfois très proches et pouvaient se dérouler dans des régions voisines, contribuant à accroître encore la concurrence. La plupart de ces nouveaux festivals ont donc eu beaucoup de mal à se faire un nom et à dépasser une notoriété locale, voire régionale. Pour se démarquer, il était possible de décaler la date et de choisir des thématiques originales[160]. C'est ce qui a été fait à Saint-Dié-des-Vosges avec le choix de la géographie et par un décalage de sa date au mois d'octobre à partir de sa seconde édition.

À mesure que les festivals se multipliaient, cette spécialisation devenait nécessaire pour éviter les doublons. Les territoires qui voulaient créer un festival pouvaient ainsi opter pour une discipline bien précise ; selon Pascal Ory, « l'identité de discipline » est la plus facile à identifier pour le public. Créer un festival consacré à une discipline (surtout s'il s'agit d'une discipline peu reconnue) pouvait permettre de la faire sortir du genre « mineur » en lui apportant davantage de légitimité[161]. Le FIG répondait parfaitement à cette logique. Le choix de la géographie permettait tout à la fois de proposer une thématique originale et bien identifiée par le grand public tout en contribuant à faire de cette discipline un genre plus légitime, alors qu'elle était depuis longtemps (en France du moins) dans l'ombre de l'histoire. Il serait pourtant faux de penser que le choix de la géographie a été fait dès le départ. Il résulte davantage de tâtonnements et d'une suite de décisions pragmatiques.

---

[157] DI MÉO Guy, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », in *Annales de géographie*, nº 643, vol. 3, 2005, p. 227-243. Ici, p. 47.
[158] I. Garat, « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale », art cit., p. 276-277.
[159] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 9.
[160] A. Brennetot, « Des festivals pour animer les territoires », art cit., p. 47-48.
[161] ORY Pascal, « Qu'est-ce qu'un festival ? Une réponse par l'histoire » in *Une histoire des festivals : XXe-XXIe siècle*, Anaïs Fléchet, Pascale Goetschel, Patricia Hidiroglou, et al. (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, « Histoire contemporaine », 2013, p. 19-32. Ici, p. 30.

2- Le thème de la géographie, un choix pragmatique

Très rapidement après l'élection de Christian Pierret à la tête du Conseil municipal de Saint-Dié-des-Vosges, un projet culturel en lien avec l'identité historique de la ville commence à prendre forme. L'idée de mettre en place un événement culturel d'envergure était déjà présente dans le programme électoral du candidat Pierret, sans thème encore bien identifié[162]. Cette municipalité a donc agi selon le même processus que beaucoup d'autres : de nombreuses collectivités ont ainsi commencé à réfléchir à la faisabilité d'un festival avant de décider d'un thème. Celui-ci est généralement déterminé dans un second temps, après une étude d'impact réalisée par des sociétés d'événementiel qui fournissent une prestation clé en main aux communes demandeuses[163].

En 1989, on ne parle pas encore d'un festival de géographie, mais d'un salon du livre de voyage et d'aventure, dont la première édition est envisagée pour le début du mois d'avril 1990[164]. Ce projet, porté par la commission Culture dans laquelle siègent notamment Albert Ronsin et le libraire Olivier Huguenot, porte alors le nom provisoire de « Journées internationales Amerigo Vespucci ». La référence à l'épisode de 1507 est donc parfaitement établie. Le document de travail intitulé « Motivations – Orientations – Perspectives » part du constat qu'il y a déjà trop de salons du livre généralistes (près de deux cents en France) et que « les éditeurs sont de plus en plus réticents à se déplacer s'il n'y a pas un gage de professionnalisme et une définition précise du thème[165] ». Or, Saint-Dié-des-Vosges est le « berceau de l'imprimerie, marraine de l'Amérique[166] ». Autour de ces journées viendraient se greffer un ensemble d'actions annexes, et en particulier un jumelage avec une ville américaine[167]. C'est ce qui explique en partie la mise en place concomitante du jumelage avec Lowell, déjà évoqué. Le rapport justifie ensuite le choix d'Amerigo Vespucci pour nommer ces journées : « Saint-Dié-des-Vosges est la "Marraine de l'Amérique", car en 1507 à la demande du Duc René II de Lorraine, un groupe d'érudits a redessiné la carte du monde en y faisant figurer la terra incognita découverte par Christophe COLOMB et Americo (*sic*) VESPUCCI, qu'ils ont décidé d'appeler AMERICA du nom de ce dernier. » L'auteur du rapport estime que ce thème de l'aventure, du voyage et de la découverte peut se révéler très porteur, dans la mesure

[162] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 28 et p. 107.
[163] BÉNITO Luc, *Les festivals en France : marchés, enjeux et alchimie*, Paris, L'Harmattan, « Gestion de la culture », 2001, p. 49.
[164] *La Liberté de l'Est*, 12 octobre 1989.
[165] Archives privées Olivier Huguenot. Journées internationales Amerigo Vespucci. Document de travail : Motivations – Orientations – Perspectives. Rapport en vue de créer un festival du livre de géographie et d'aventure en avril 1990, p. 2.
[166] *Ibid*. p. 8.
[167] *Ibid*. p. 9.

où il est à la mode en ce début de décennie 1990. Des émissions télévisées comme *Ushuaïa* établissent alors des records d'audience et des explorateurs comme Haroun Tazieff ou le commandant Cousteau sont régulièrement invités dans les médias. À Paris, des librairies se consacrent exclusivement à ce thème. Un salon consacré à ce sujet permettrait de « vulgariser des sciences passionnantes, mais considérées jusqu'à présent comme scolaires et rébarbatives[168] ». La période envisagée pour ces journées est le mois d'avril car c'est un mois calme dans le domaine de l'édition. Aucun grand événement littéraire n'a lieu dans l'Est de la France à cette période. C'est également une période où les Français commencent à préparer leurs vacances.

Ces « journées internationales Amerigo Vespucci » devront faire preuve d'un « haut niveau culturel » mais être en même temps « une manifestation de masse ». Elles devront impliquer les acteurs locaux et « mettre en avant un tissu industriel et commercial qui se veut dynamique ». L'un des objectifs affichés pour ce salon du livre est lié à ce que les géographes nomment aujourd'hui le marketing territorial, ou *city branding* puisqu'il devra permettre de « vendre l'image d'une ville dynamique et attractive à l'extérieur[169] ». L'objectif visé en termes de fréquentation pour la première édition serait de 10 000 personnes, à comparer aux 50 000 visiteurs de la fête des Jonquilles, qui a lieu tous les deux ans à Gérardmer, bien que les deux événements ne répondent pas aux mêmes enjeux[170].

Comme dans tout salon littéraire, des prix seront décernés. Le prix Amerigo-Vespucci récompensera un ouvrage à caractère géographique ou ethnographique. Quant au prix Jules-Ferry, il couronnera un ouvrage de fiction sur le thème de l'aventure, du voyage ou de l'exploration. Chacun de ces deux prix sera assorti d'une dotation de 10 000 francs[171].

Parmi les autres éléments phares de ce projet, il est à nouveau question de reconstituer une presse à imprimer semblable à celle utilisée par les chanoines de Saint-Dié au début du XVIe siècle, comme cela avait été déjà envisagé à l'occasion des fêtes de 1987. Ce projet, dont le coût est estimé à 120 000 francs, devra être mené en lien avec la fondation d'un futur CCSTI (centre culturel des sciences et techniques de l'industrie du papier), qui doit être établi à Saint-Dié-des-Vosges et réalisé en partenariat avec la fondation « Mécénat des sciences et arts à Strasbourg ». Cette presse devra fonctionner et permettre aux visiteurs d'imprimer eux-mêmes

[168] *Ibid*. p. 11.
[169] *Ibid*. p. 12.
[170] *Ibid*. p. 22.
[171] *Ibid*. p. 29.

leurs propres exemplaires de livres anciens, notamment la bible de Gutenberg et la *Cosmographiæ Introductio*[172].

Le document de travail « Motivations – Orientations – Perspectives » s'achève par une estimation budgétaire totale du projet, évalué à un million de francs. Un quart de cette somme serait prise en charge par la municipalité, le reste par les collectivités territoriales, par diverses institutions (comme la Caisse des dépôts et consignations, dont Christian Pierret est président du comité de surveillance) et par le mécénat privé[173]. Enfin, une seconde édition est déjà envisagée en cas de succès, mais seulement deux ans plus tard. L'année 1992 permettrait ainsi de coïncider avec les célébrations du cinquième centenaire de « la découverte des États-Unis » (*sic*)[174].

Face à ce document de travail proposé par la commission Culture, la réaction de Christian Pierret paraît mitigée. Il aime l'idée de créer un événement récurrent en lien avec la mémoire du « baptême de l'Amérique » mais trouve l'idée d'un salon du livre trop commune, quand bien même il serait spécialisé dans l'aventure et la découverte. Il n'est pas non plus impossible que la création du festival des « Étonnants voyageurs » à Saint-Malo, exactement au même moment et sur le même thème, ait fait hésiter le nouveau maire de Saint-Dié-des-Vosges[175]. La suite des événements ayant conduit à la décision de fonder un festival de géographie n'est pas tout à fait claire. Selon Christian Pierret et une partie de ses anciens collaborateurs, c'est le maire de Saint-Dié-des-Vosges lui-même qui a eu cette idée ; selon Nadine Ronsin, c'est son mari Albert qui en aurait été à l'origine en tant que conseiller culturel de la nouvelle équipe municipale. Quoi qu'il en soit, une étude de prospective est commandée à un cabinet de conseil, qui confirme à Christian Pierret que le créneau de la géographie n'est pas encore pris et qu'il est donc possible de créer un festival sur ce thème sans risque d'interférence avec une autre ville[176].

La décision est donc prise de lancer un Festival International de Géographie, qui devra se tenir au printemps suivant, en juin 1990[177]. Gilles Mathieu, directeur des festivals de la nouvelle municipalité, est chargé de la mise en œuvre du projet. Grâce à son puissant réseau parisien[178], Christian Pierret peut obtenir une écoute attentive de la part d'un grand nombre de géographes et d'autres intellectuels renommés. Pour cela, une réunion est organisée le 6 février 1990 à

[172] *Ibid*. p. 29.
[173] *Ibid*. p. 33-35.
[174] *Ibid*. p. 46.
[175] *L'Est Magazine*, 24 septembre 2000.
[176] Voir sur ce point litigieux les témoignages de Christian Pierret, Jacky Homel, Vianney Huguenot, Christophe Perrin, Nadine Albert-Ronsin et Antoine Bailly retranscrits en annexe 3.
[177] *La Liberté de l'Est*, 12 octobre 1989.
[178] Énarque en 1972, Christian Pierret a été inspecteur des Finances. En 1990, il est, entre autres fonctions, député depuis 1978 et président du Comité de surveillance de la Caisse des dépôts et consignations depuis 1988.

l'hôtel de Pomereu, résidence officielle du président de la Caisse des dépôts et consignations. Comme le souligne le géographe Georges Roques, lui-même « compagnon de route » du FIG depuis ses débuts, les ors de la République ont sans doute aidé à vaincre les dernières hésitations de celles et ceux qui trouvaient l'idée saugrenue[179]. Les scientifiques sollicités acceptent ainsi pour la plupart de venir passer quelques jours dans les Vosges pour faire partager les résultats de leurs recherches au grand public. Le géographe Rémy Knafou accepte d'être le conseiller scientifique du festival. La présidence du comité scientifique est confiée à Haroun Tazieff, vulcanologue et ancien ministre. On compte aussi de nombreux géographes de renommée nationale et internationale comme Antoine Bailly, Jacqueline Beaujeu-Garnier, Roger Brunet, Paul Claval, Olivier Dollfus, Pierre George ou Yves Lacoste. Ceux-ci ont activé leurs propres réseaux afin de permettre la venue de chercheurs internationaux comme Milton Santos (Brésil), Vladimir Annenkov (URSS), Richard Chorley (Royaume-Uni), Robert Dulli (USA), Ahmed El Gharbaoui (Maroc), Ahmed Kassab (Tunisie), Rodolphe de Koninck (Canada), Elke Tharun (RFA), etc. Le comité d'orientation et de soutien est non moins impressionnant. Il comporte une part significative du gouvernement, dont Roger Bambuck (ministre de l'Éducation nationale), Jacques Cherèque (ministre délégué chargé de l'aménagement du territoire et des Reconversions), Alain Decaux (ministre délégué chargé de la Francophonie), Michel Delebarre (ministre de l'Équipement), Roland Dumas (ministre des Affaires étrangères), Brice Lalonde (secrétaire d'État chargé de l'Environnement de la Prévention des Risques), Jack Lang (ministre de la Culture, de la Communication, des Grands Travaux et du Bicentenaire) et Jean-Marie Rausch (ministre du Commerce extérieur, président du Conseil régional de Lorraine). Des universitaires de renom y sont aussi associés, à l'instar d'Yves Coppens, Georges Duby, Jean Favier, ou Emmanuel Leroy-Ladurie. La liste des mécènes est également assez fournie puisque des entreprises comme Accor, Air France, BNP, Citroën, Elf-Aquitaine, Havas, Lyonnaise des Eaux, PFG, Renault ou la Seita ont accepté d'être associés à l'événement[180].

Le dossier de presse constitué par la municipalité à l'occasion de ce premier festival insiste clairement sur la relation entre le choix du thème de la géographie et l'histoire « américaine » de Saint-Dié-des-Vosges. Il est inséré dans une pochette cartonnée blanche sur laquelle est sérigraphiée en bleu la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien ». À l'intérieur, un document en papier kraft jaune, imprimé en recto-verso, rappelle les circonstances du

[179] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 20-21.
[180] Archives privées Olivier Huguenot. Dossier de presse du premier Festival International de Géographie – Saint-Dié-des-Vosges 8-9-10 juin 1990, p. 36-40.

« baptême de l'Amérique[181] ». Dans son éditorial, Christian Pierret écrit : « Pendant trois jours, Saint-Dié-des-Vosges va renouer avec l'événement historique et géographique qui a fait d'elle la ville qui donna son nom au continent américain. […] Le Festival aura lieu à Saint-Dié-des-Vosges. Pourquoi ? … mais parce que c'est là qu'en 1507, la carte du monde a été redessinée et le Nouveau Monde baptisé America. Près de 500 ans plus tard, Saint-Dié-des-Vosges retrouve son passé et découvre le futur en s'interrogeant sur les contours de la Nouvelle Europe[182]. » Pour cette première édition, le géographe Yves Lacoste suggère même l'idée de déposer une gerbe à l'endroit où Vautrin Lud et ses collaborateurs avaient jadis tenu leurs discussions géographiques. L'idée est toutefois abandonnée, faute d'un marqueur mémoriel clairement identifié depuis la destruction de la « Maison de l'Amérique[183] ».

Ainsi, dans la ville du « baptême de l'Amérique » comme ailleurs, la légitimité sur laquelle repose la création d'un festival est parfois un peu surévaluée. La géographe Isabelle Garat donne l'exemple de Nantes et de sa « Folle journée », reposant principalement sur la tradition maritime et interculturelle de cette ville. Or, Nantes n'est plus vraiment une ville maritime, son port s'étant déplacé à Saint-Nazaire tandis que ses quais ont été investis par la circulation automobile. Le *city branding* a pourtant parfaitement réussi à imposer une image de la ville qui ne correspond pas ou plus à la réalité[184]. À Saint-Dié-des-Vosges, la situation est comparable. La légitimité du thème de la géographie repose sur une supposée « tradition » géographique née au début du XVIe siècle autour du « Gymnase vosgien » et du « baptême de l'Amérique » en 1507. Or, cela n'a rien d'une tradition ; il s'agirait plutôt d'une parenthèse, d'une exception. La période « géographique » de Saint-Dié a seulement duré quelques années, le temps de l'activité de l'imprimerie de Vautrin Lud, dont nous avons estimé l'amplitude chronologique dans la première partie de cette thèse. C'est fort peu pour constituer une « tradition géographique » durable. La force du marketing territorial entrepris par Christian Pierret et ses équipes a néanmoins permis de faire de Saint-Dié-des-Vosges la « capitale mondiale de la géographie » sur la base d'une « tradition inventée ». Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, le festival repose sur une « filiation inversée » ; en se revendiquant comme héritier d'une tradition ancienne, d'un patrimoine, c'est le festival qui recrée en réalité cette tradition. L'événement ancien est créé depuis le présent, et non l'inverse. Ce rapport inversé à un événement passé

[181] Ces documents sont reproduits en annexe 5 de cette thèse, p. 306-308.
[182] Archives privées Olivier Huguenot. Dossier de presse du premier Festival International de Géographie – Saint-Dié-des-Vosges 8-9-10 juin 1990, p. 3-4.
[183] *L'Est Républicain*, 11 juin 1990.
[184] I. Garat, « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale », art cit., p. 275.

permet à une société en manque de repères et de cohésion de recréer une forme d'identité collective[185].

3- Le succès des premières éditions du FIG



Figure 13 L'affiche du premier FIG, juin 1990.

La première édition de ce festival se tient les 8, 9 et 10 juin 1990. Le thème choisi est « les découpages du monde », pour faire écho au séisme géopolitique qui s'est produit à Berlin six mois plus tôt et pour tenter d'analyser ses possibles répercussions. L'affiche de ce premier millésime (figure 13 ci-contre) présente un personnage dont le design a été confié à un jeune plasticien de Saint-Dié-des-Vosges, Emmanuel Antoine, dont Albert Ronsin avait repéré les talents lorsqu'il était encore adolescent. Cet avatar est encore utilisé de nos jours dans toute la communication du festival. Tel Atlas, il porte un globe terrestre orné de deux petites étoiles blanches ; l'une est à l'emplacement de Saint-Dié-des-Vosges, l'autre à celui de Lowell, avec qui un jumelage est en cours de concrétisation. Cette première édition d'un festival « dédié par la marraine au parrain, Americo (*sic*) Vespucci[186] », obtient un beau succès d'estime avec pas moins de 15 000 visiteurs. En revanche, la presse nationale a totalement boudé l'événement, ce que *Le Canard enchaîné* ne manque pas de souligner de manière sarcastique[187]. Le coût du festival, estimé à trois millions de francs, a été totalement pris en charge par les subventions et par le mécénat, ce qui évite à Christian Pierret un procès d'intention[188].

Encouragée par ces bons chiffres de fréquentation, la municipalité décide d'organiser une seconde édition dès l'année suivante et non pas au bout de deux ans, comme l'avait préconisé la commission Culture dans son rapport. La tenue du second FIG est par ailleurs décalée à l'automne, le mois de juin étant finalement jugé moins porteur en termes de fréquentation pour

[185] CROZAT Dominique et FOURNIER Sébastien, « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux », in *Annales de géographie*, nº 3, vol. 643, 2005, p. 307-328. Ici, p. 323-324.
[186] *La Liberté de l'Est*, 9 juin 1990.
[187] *Le Canard Enchaîné*, 20 juin 1990.
[188] *La Liberté de l'Est*, 11 et 12 juin 1990.

un festival qui se déroule en grande partie en intérieur. Dans l'optique de cette seconde édition, le géographe Antoine Bailly (1944-2021), l'un des piliers de la première édition, propose à Christian Pierret de créer un prix international de géographie, qui serait remis à l'occasion du festival suivant[189]. En parallèle, le maire de Saint-Dié-des-Vosges mène une importante campagne auprès des médias nationaux afin de susciter davantage d'intérêt de leur part. Il insiste beaucoup auprès d'eux sur le fait que la légitimité de l'événement repose sur le « baptême de l'Amérique » en 1507. Grâce à ce leitmotiv, on peut lire dans la presse que « le choix de Saint-Dié [comme lieu de ce festival] n'est nullement fortuit : c'est là que fut redessinée, en 1507, la carte du monde et le Nouveau monde baptisé America[190] ». On lit également que Saint-Dié-des-Vosges est une « petite ville "mariée" à la géographie depuis 1507, là où est dessinée la première carte "moderne" du monde, carte sur laquelle figure pour la première fois le mot America[191] ». Ailleurs, on apprend encore que « cette manifestation a une origine historique : le Nouveau Monde a été baptisé America à Saint-Dié en 1507[192] », ou que c'est à Saint-Dié-des-Vosges « qu'en 1507, le cartographe Martin Waldseemüller mit pour la première fois le nom d'"America" sur un planisphère englobant le Nouveau Monde, en l'honneur du navigateur florentin Amerigo Vespucci[193] ».

Comme prévu, la seconde édition du festival se déroule en octobre 1991. C'est un grand succès populaire puisque 30 000 visiteurs sont revendiqués sur l'ensemble des trois jours. Le 17 octobre, le premier prix international de géographie est attribué à Peter Haggett[194]. Christian Pierret décide de renommer cette récompense « prix Vautrin-Lud » pour l'année suivante, ce qui renforce encore la place prise par la mémoire du « baptême de l'Amérique » dans la construction de la légitimité de ce festival.

[189] BAILLY Antoine, « Les mystères du prix international de géographie Vautrin-Lud », in *L'Espace géographique*, n° 3, vol. 28, 1999, p. 287-288.
[190] *Dépêche AFP*, 16 octobre 1991.
[191] *La Croix-L'Événement*, 18 octobre 1991.
[192] *Témoignage chrétien*, 19 octobre 1991.
[193] *Dépêche AFP*, 21 octobre 1991.
[194] *Dépêche AFP*, 17 octobre 1991.

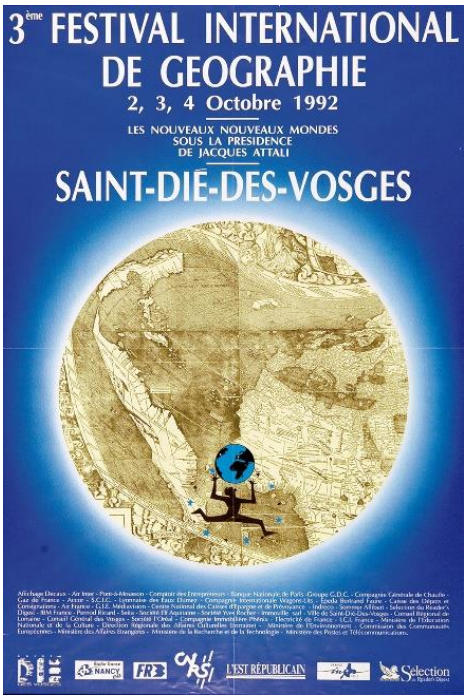


Figure 14 L'affiche de la troisième édition du FIG, 1992.

En 1992, le thème retenu est « les nouveaux nouveaux mondes », en lien avec le cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. L'affiche de cette troisième édition (figure 14 ci-contre) reprend une partie de la carte de Martin Waldseemüller montrant pour la première fois le nom *America* en 1507. Le prix Vautrin-Lud est co-attribué au Suédois Torsten Hägerstrand et à l'Étatsunien Gilbert F. White. Ce dernier déclare, en venant chercher son prix à Saint-Dié-des-Vosges, qu'il ne connaissait pas cette ville et encore moins le fait qu'elle soit la « marraine de l'Amérique[195] ».

Dès lors, le FIG devient un rendez-vous annuel incontournable qui entre progressivement dans l'identité déodatienne. Passée l'euphorie de la seconde édition et ses 30 000 visiteurs, la moyenne de fréquentation redescend ensuite à environ 20 000 personnes, ce chiffre devenant plus ou moins l'étiage annuel. Il est d'ailleurs reproché à cette troisième édition d'avoir été trop centrée sur l'aspect scientifique et d'avoir négligé quelque peu sa dimension populaire, ce qui expliquerait la baisse de la fréquentation par rapport à la seconde édition[196]. Si ce niveau de fréquentation reste tout à fait honorable puisqu'il équivaut à la population déodatienne, il doit être mis en rapport avec celui d'autres festivals qui se déroulent dans des villes de taille comparable à Saint-Dié-des-Vosges. Le Festival de Blues de Cahors (20 000 habitants, comme Saint-Dié-des-Vosges) attire 30 000 spectateurs en moyenne dans les années 1990 ; les Chorégies d'Orange (30 000 habitants) ont drainé 45 000 spectateurs en 1996 ; le Festival de théâtre de rue d'Aurillac (25 000 habitants) attire entre 90 000 et 115 000 spectateurs chaque année dans la seconde moitié des années 1990. On observe par ailleurs que des communes nettement plus petites que Saint-Dié-des-Vosges ont des festivals qui attirent un nombre de spectateurs ou visiteurs nettement plus élevé : par exemple, le festival de musique country de Mirande (3 500 habitants) a attiré plus de 100 000 visiteurs en 1998 ; quant à Jazz in Marciac (1 200 habitants), il a attiré 100 000 spectateurs en 1996[197]. Le succès du FIG est donc à relativiser.

[195] *La Liberté de l'Est*, 5 octobre 1992.
[196] *Ibid.*
[197] L. Benito, *Les festivals en France*, *op. cit.*, p. 24.

L'un des objectifs visés par les fondateurs du FIG était de rendre la géographie accessible et populaire, de la débarrasser de sa connotation rébarbative, souvent faite de souvenirs d'apprentissage par cœur de cartes et de listes de départements et de sous-préfectures[198]. Même si la plupart des géographes s'accordent sur le fait que ce festival déodatien a fait énormément pour « désenclaver » la discipline et l'ouvrir sur le grand public, force est de constater qu'il n'est pas parvenu à se frayer un chemin médiatique jusqu'aux États-Unis, tout au moins dans les médias grand public ; le corpus de presse étatsunienne sur lequel nous avons travaillé dans le cadre de cette thèse est ainsi totalement muet concernant ce festival. Ainsi, la formule « capitale mondiale de la géographie » n'est pas parvenue à davantage imposer sa marque que celle de « marraine de l'Amérique » de l'autre côté de l'Atlantique. Est-ce bien surprenant ? Cette seconde formule a au moins le mérite de l'originalité, ce que ne revêt absolument pas la première. Ainsi, dans les années 1980 et 1990, un nombre incalculable de territoires se sont autoproclamé « capitale mondiale » de quelque chose, contribuant à neutraliser la portée symbolique de cette appellation pompeuse[199]. La même réflexion vaut pour les « festivals internationaux », devenus tellement nombreux qu'ils en sont devenus quelque peu illisibles[200]. Si autrefois, le mot « festival » avait une connotation élitiste, ce n'est plus le cas aujourd'hui et certains événements évitent désormais de l'utiliser afin se démarquer ; c'est ainsi qu'on a vu apparaître la « Folle journée » de Nantes ou la « Nuit blanche » à Paris, qui sont des festivals qui ne disent pas leur nom[201].

En parallèle au jumelage avec Lowell et à la mise en place du Festival International de Géographie sous les auspices des « parrains » de l'Amérique, les années Pierret ont également été marquées par deux années de commémorations en lien avec le Nouveau Monde et le souvenir de sa dénomination à Saint-Dié-des-Vosges. Il s'agit d'abord du cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique en 1992, puis celui de son « baptême » en 2007.

---

[198] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 82 et p. 91.

[199] Donnons ici quelques exemples pour s'en convaincre : Lorient est la capitale européenne et mondiale de la culture celte ; Lille est la capitale mondiale du design ; Grasse celle du parfum ; Lyon celle de la gastronomie ; Bordeaux celle du vin et Apt celle… du fruit confit. Notons que les Vosges abritent une autre capitale mondiale ; il s'agit de Thaon-les-Vosges, capitale mondiale du boyau cellulosique, ainsi que le vante un panneau d'entrée de ville.

[200] Dieppe possède un festival international des cerfs-volants ; ceux d'Amiens et de Chaumont-sur-Loire sont consacrés aux jardins ; celui de Nancy honore le film international, celui d'Annecy est consacré au film d'animation ; celui de Soisy-Sous-Montmorency est dédié aux feux d'artifices ; celui de Perpignan se consacre au photojournalisme ; celui de Wissembourg est un festival de musique ; celui de Charleville-Mézières célèbre le théâtre de marionnettes ; celui de Couthures-sur-Garonne est consacré au journalisme. Terminons cette liste non exhaustive par la ville de Wazemmes, qui organise chaque année un festival international de… la soupe.

[201] L. Benito, *Les festivals en France*, *op. cit.*, p. 58.

D) Les anniversaires de 1992 et 2007

1- Une période marquée par le « culte des anniversaires »

Le nombre d'événements commémoratifs liés à la célébration d'un anniversaire important (cinquantenaire, centenaire, bicentenaire…) a connu une forte croissance au cours de la période que nous proposons de soumettre à l'analyse tout au long de ce chapitre. Nous avons déjà eu l'occasion de l'observer au travers des commémorations des bicentenaires de l'indépendance des États-Unis et de leur Constitution (1976 et 1987) ou du centenaire de la statue de la Liberté (1986). Nous allons maintenant évoquer le même phénomène à propos du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes » et de l'invention du nom *America* (1992 et 2007).

Cette inflation coïnciderait, selon William M. Johnston, avec l'apogée du post-modernisme depuis les années 1970[202]. Le post-modernisme définit le stade actuel de la société occidentale, dans lequel les artistes et penseurs d'avant-garde ont cessé de jouer un rôle central dans la vie culturelle. Les avant-gardes n'avaient cure des commémorations, qu'ils associaient à l'académisme le plus bourgeois, et ne se souciaient que de création : être moderne, c'est rejeter les traditions ou les utiliser pour créer des genres totalement nouveaux.

Mais avec le déclin des avant-gardes et l'avènement du post-modernisme, l'ère des commémorations a débuté[203]. Dans notre époque post-moderne, tout anniversaire d'un multiple de cinquante de la naissance ou de la mort d'un personnage, ou de la survenue d'un événement un tant soit peu significatif fait l'objet de commémorations[204]. Le calendrier des anniversaires culturels s'est ainsi substitué au calendrier religieux, désormais incapable de jouer son rôle traditionnel d'unification. Or, l'homme est un « *Homo Rythmicus* » : il a besoin de repères cycliques, d'inscrire les temps forts de son existence dans des calendriers. Puisque, dans la société occidentale, la religion n'est plus autant capable qu'avant de proposer ce calendrier par la messe du dimanche, les célébrations annuelles ou les jubilés, c'est la société laïque qui s'y est substituée[205].

Ces commémorations revêtent en général plusieurs phases, souvent identiques : des colloques qui mobilisent les élites savantes, des expositions destinées à un public plus large (souvent organisées dans la ville natale de la personnalité célébrée, ou bien sur le lieu où a eu

[202] JOHNSTON William Michael, *Post-modernisme et Bimillénaire. Le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, « Perspectives critiques », 1992, p. 5-6.
[203] *Ibid.*, p. 160-161.
[204] *Ibid.*, p. 11-13.
[205] *Ibid.*, p. 8 et p. 52.

lieu l'événement), la publication de catalogues ou autres ouvrages, ou encore la diffusion de sujets dans la presse écrite ou les médias audiovisuels[206].

Ce phénomène est particulièrement net en Europe occidentale. La France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie seraient ainsi des « super-puissances des anniversaires » tandis que les autres pays d'Europe occidentale (Espagne, Portugal, Belgique) seraient moins touchés. Les États-Unis sont également moins concernés par ce « culte des anniversaires », qui y prend une forme moins idéalisée et nettement plus commerciale[207]. Ces différences s'expliquent notamment par le fait qu'en Europe, les commémorations anniversaires sont généralement organisées par les pouvoirs publics (ministères de la Culture, commissions culturelles des collectivités territoriales, DRAC, etc.), qui cherchent, à travers ces célébrations, à créer du consensus et à renforcer la cohésion et l'identité nationale. Les intellectuels, souvent payés par l'État puisqu'universitaires, contribuent à alimenter le débat autour des grands personnages et grands événements, contribuant ainsi à renforcer l'identité nationale. Même les médias, pourtant privés pour la plupart, servent de relais à cet élan public.

En revanche, il n'existe pas aux États-Unis l'équivalent d'un ministère de la Culture[208]. Ce sont les universités, et secondairement les bibliothèques ou les musées qui organisent ces commémorations. Or, il s'agit la plupart du temps d'organismes privés, la culture et l'État étant séparés dans ce pays. Dès lors, ces entités culturelles ne se sentent pas obligées de jouer ce rôle de cohésion, de consensus autour des questions d'identité nationale en insistant sur des célébrations anniversaires, car elles estiment que ce n'est pas leur rôle. Par conséquent, les anniversaires (surtout ceux de personnalités européennes) concernent surtout les élites culturelles et très peu le grand public[209].

Une autre différence dans le « culte des anniversaires » tel qu'il est pratiqué en Europe et aux États-Unis concerne la nature de ce qui est commémoré. Les Européens, encore fortement marqués par la culture humaniste dans laquelle l'Homme se situe au centre, préfèrent célébrer des individus, des Grands Hommes ; à l'inverse, les Étatsuniens – qui ont pris leurs distances avec l'humanisme européen, surtout depuis les années 1960 – préfèrent célébrer des événements. Aux États-Unis, les commémorations sont très rarement centrées sur un personnage en particulier[210]. L'organisation de la religion civile empêche de célébrer tout un

[206] *Ibid.*, p. 13-14.
[207] *Ibid.*, p. 16-17.
[208] MARTEL Frédéric, *De la culture en Amérique*, Éd. revue et Augmentée, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 386.
[209] W.M. Johnston, *Post-modernisme et Bimillénaire. Le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, *op. cit.*, p. 37 et p. 70-71.
[210] *Ibid.*, p. 38-39 et p. 134.

panthéon de figures (écrivains, intellectuels, savants…) comme on peut le faire en Europe. En effet, la nation étatsunienne s'est construite sur l'agrégation progressive de populations d'origines et de cultures très diverses ayant un sentiment d'appartenance construit sur le plus petit dénominateur commun, comme la liberté ou la tolérance religieuse. Cela interdit donc à l'État fédéral de porter aux nues des figures particulières, qui ne pourraient pas représenter des modèles auxquels tous les Américains seraient susceptibles de s'identifier. Ce principe s'est encore renforcé après la guerre civile, qui a fortement fragmenté le pays. Dès lors, il ne peut être question de commémorer à l'échelon national une figure qui risquerait de ne pas être consensuelle pour une partie de la population. C'est la raison pour laquelle le mythe national américain préfère célébrer des événements très généraux comme la déclaration d'Indépendance (1976), la statue de la Liberté (1986) ou la Constitution (1987) plutôt que des personnages. Les commémorations doivent être exemptes de tout risque de polémique. Bien sûr, cela n'interdit pas chaque groupe culturel de vénérer ses propres figures, mais aucune de celles-ci ne peut être imposée en tant que modèle par l'État. C'est ce qui explique que les Italo-Américains s'intéresseront à la mémoire d'Amerigo Vespucci ou que les Germano-Américains auront parfois une pensée émue pour Martin Waldseemüller, y compris au travers de débats parlementaires, ainsi qu'on a pu le voir au précédent chapitre. Par ailleurs, vouloir commémorer à l'échelle nationale un personnage comme un intellectuel, serait voué à l'échec car il ne pourrait pas rassembler autour de lui une adhésion suffisamment forte[211]. Les penseurs sont en effet peu enclins à servir de référence à la construction de l'identité nationale américaine. Celle-ci s'est bien davantage nourrie de personnalités anonymes, tels les pionniers faisant la conquête de l'Ouest, voire de personnalités locales. Les États-Unis se sont en outre construits en opposition à la culture de cour princière européenne. Leur identité nationale a donc tendance à rejeter de leur système de valeurs les figures qui étaient portées au pinacle par ces élites aristocratiques[212]. Ces raisons expliquent sans doute pourquoi la mémoire de Martin Waldseemüller (et à plus forte raison, celle de Mathias Ringmann ou de Vautrin Lud) n'a pas réussi à s'imposer dans ce pays. Celle de la création du nom de l'Amérique fonctionne un peu mieux car il s'agit d'un événement fondateur de modernité, ce qui correspond mieux aux attentes mémorielles des Étatsuniens.

[211] JOHNSTON William Michael, *Celebrations : the Cult of Anniversaries in Europe and the United-States Today*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2011, p. 58-59.
[212] W.M. Johnston, *Post-modernisme et Bimillénaire. Le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, *op. cit.*, p. 120.

Les différences qui viennent d'être évoquées n'empêchent pas le « culte des anniversaires » d'exister aux États-Unis, mais il ne donne jamais lieu à des célébrations démesurées, comme ce fut par exemple le cas en France pour le bicentenaire de la Révolution française en 1989. Non que les Étatsuniens se désintéressent de ces commémorations, mais elles ne revêtent pas le même sens pour eux que pour les Européens. Leurs célébrations ne marquent pas des ruptures, plutôt des formes de continuité vers la marche au progrès. L'histoire étatsunienne n'a pas connu assez de heurts, exception faire de la guerre de Sécession, pour justifier de célébrer avec faste des événements de cette nature. En outre, les États-Unis ne disposent pas de lieux autant chargés d'histoire que l'Europe pour organiser de telles célébrations. Celles-ci n'ont pas lieu dans des châteaux ou des abbayes multiséculaires mais dans des salles de réception d'hôtels ou dans des amphithéâtres d'universités. Le décorum ne se prête donc pas tellement à un faste démesuré[213].

Certains observateurs médiatiques estiment que le culte des anniversaires, de plus en plus prégnant, montrerait un goût croissant des sociétés européennes et étatsunienne pour le passé. Mais c'est peut-être plutôt le contraire. Si des acteurs publics et privés font tant d'efforts pour organiser chaque année de nombreuses commémorations, n'est-ce pas parce que sans cela, le grand public ne s'y intéresserait pas spontanément ? Dans le régime d'historicité actuel, l'ère des commémorations et le culte des anniversaires trahissent donc, non pas un regain d'intérêt pour le passé, mais plutôt un blocage dans le présent des sociétés occidentales au sein desquelles « on commémore ce que l'on n'entend plus vénérer[214] ». Les commémorations qui s'ouvrent en 1992 pour célébrer Christophe Colomb et sa géniale intuition s'inscrivent dans le système qui vient d'être décrit. Or, il serait intéressant de se demander si ce cinquième centenaire a fait l'objet d'un enthousiasme particulier à Saint-Dié-des-Vosges, dans la mesure où il n'est pas lié directement au « baptême de l'Amérique » mais à sa mise en connexion avec l'Europe.

2- La commémoration de la « rencontre des deux mondes » à Saint-Dié-des-Vosges

L'année 1992 est marquée par les commémorations du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes », appellation qui a pudiquement remplacé celles de « découverte de l'Amérique » ou de « grandes découvertes », jugées trop ethnocentriques par beaucoup de chercheuses et chercheurs en cette fin de XXe siècle. À cette occasion, de nombreuses journées

[213] *Ibid.*, p. 115.
[214] *Ibid.*, p. 257.

d'études sont organisées dans toute l'Europe pour faire le point sur les connaissances. La ville de Saint-Dié-des-Vosges ne peut évidemment pas passer à côté d'un tel événement.

Chez la « marraine de l'Amérique », l'organisation de ces commémorations commence très en amont puisqu'une première réunion a lieu le 31 janvier 1991 autour des membres de la commission culture de la municipalité Pierret, notamment Albert Ronsin, Robert Bernard et Gilles Mathieu. Cette réunion a pour objet la création d'un comité du cinquième centenaire. Les choses sont alors vues en grand puisqu'un défilé de 1500 personnes et un spectacle son et lumières sont envisagés pour l'été 1992. Mais à la fin de l'année 1991, ces projets sont finalement jugés trop ambitieux et abandonnés au profit de manifestations plus classiques (exposition, tournage d'un film pour un support vidéocassette, édition d'un timbre « America[215] »).

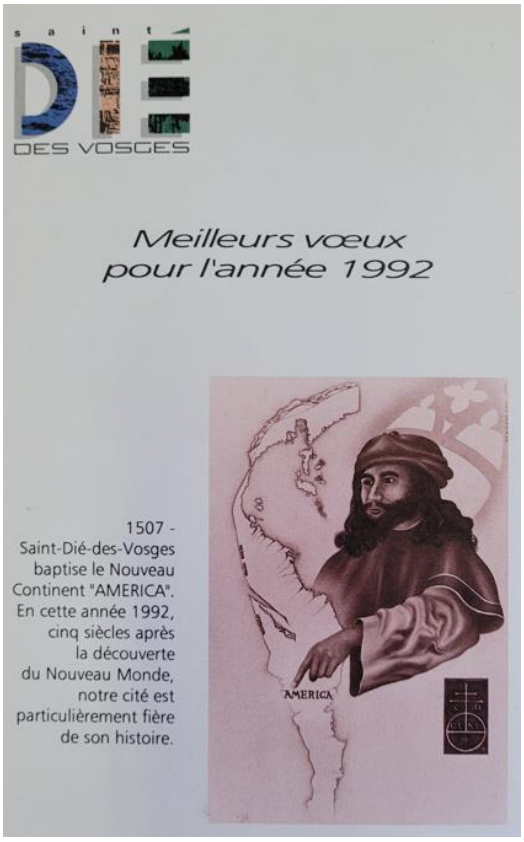


Figure 15 Carte de vœux émise par le Conseil municipal de Saint-Dié-des-Vosges pour la nouvelle année 1992. Fonds privé Nadine Albert-Ronsin.

Dès janvier 1992, la municipalité décide de placer l'année sous le signe de ces commémorations en éditant une carte de vœux envoyée à tous les foyers de la ville (figure 15, ci-contre). Elle reprend les éléments bien connus du baptême de 1507 et proclame que Saint-Dié-des-Vosges « est particulièrement fière de son histoire ». Ce texte est accompagné d'une illustration combinant quatre éléments ; c'est d'abord le portrait d'Amerigo Vespucci tel qu'il a été dessiné sur la grande mappemonde de Waldseemüller en 1507. De son index gauche, il pointe le nom « AMERICA » sur le Nouveau Monde, là encore issu de l'œuvre du cartographe badois. Le troisième élément est la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien » telle qu'elle apparaît à la dernière page de la *Cosmographiæ Introductio*. Enfin, on reconnaît à l'arrière-plan le style caractéristique du cloître dans lequel les chanoines géographes de Saint-Dié pouvaient venir chercher l'inspiration dès la seconde moitié du XVe siècle.

[215] Fonds privé Nadine Albert-Ronsin. Liste des activités d'Albert Ronsin sur le thème « Saint-Dié, marraine de l'Amérique » pour 1991-1993.

L'année 1992 est également celle de l'Exposition universelle de Séville. Dès 1991, Albert Ronsin avait proposé au Commissariat général de la France pour cette exposition de lui prêter l'un des exemplaires de la *Cosmographiæ Introductio* détenu par la médiathèque Victor-Hugo. L'historienne Catherine Bertho-Lavenir, en charge du dossier, lui répond favorablement. L'ouvrage fera partie des pièces présentées à l'occasion de l'exposition « Le livre-monde », qui se tiendra au pavillon de la France[216]. La médiathèque demande que l'ouvrage soit assuré à hauteur de 400 000 francs[217]. Le 28 février 1992, la Bibliothèque nationale accuse réception de l'ouvrage en vue de son départ pour Séville[218]. Saint-Dié-des-Vosges peut donc s'enorgueillir de voir l'un de ses plus importants « lieux de mémoire » faire partie des pièces qui seront scrutées par 20 000 journalistes et dix-huit millions de visiteurs potentiels.

À l'occasion de l'Exposition universelle, la région Alsace doit disposer sur place d'une présence permanente pendant six mois, du 20 avril au 12 octobre, offrant ainsi un immense coup de projecteur à une région voisine de Saint-Dié-des-Vosges. La Bibliothèque humaniste de Sélestat prête également son exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*[219]. Il est un moment question que Saint-Dié-des-Vosges soit associée au projet « Alsace à Séville » afin de lui permettre de profiter d'une partie de cette médiatisation autour du « baptême de l'Amérique ». En mars 1992, des contacts sont pris par Albert Ronsin et Jean-Marie Gérardin, le fils du mécène ayant offert à Saint-Dié son premier exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio* en 1924, avec la *Cultur Bank* et la société d'événementiel Anstett-Euro-Events, en charge du projet. Mais en dépit de quelques vagues promesses, les choses ne vont pas plus loin, ce qui met Albert Ronsin hors de lui. Il écrit à Jean-Marie Gérardin : « Il semble que le projet l'Alsace culturelle à Séville ait été vaincu par la saucisse et la choucroute ! J'ai téléphoné à l'agence Anstett il y a un mois : personne n'a pu me dire s'il y avait une suite ou non ! On m'a même laissé entendre qu'il n'y avait aucun dossier à l'étude sur le sujet[220]. »

La période est également propice à un sursaut d'activité pour Albert Ronsin dans le cadre de ses travaux sur le « baptême de l'Amérique ». Le 2 mai est inaugurée au musée Pierre-Noël l'exposition « L'Amérique est née à Saint-Dié en 1507 », qu'il a en grande partie organisée et

[216] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, fonds « Amérique », L.96 (2) H : exposition universelle de Séville, folio 58. Copie d'une lettre de Catherine Bertho-Lavenir à Albert Ronsin, 23 mai 1991.
[217] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, fonds « Amérique », L.96 (2) H : exposition universelle de Séville. Copie d'une lettre de Marianne Masson, directrice la médiathèque Victor-Hugo à Fatiha Zeggai pour B.L. Associés, 21 décembre 1991, réf : MM/FD.
[218] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, fonds « Amérique », L.96 (2) H : exposition universelle de Séville, folio 54. Accusé de réception de la Bibliothèque nationale, service des expositions, 28 février 1992.
[219] *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 5 février, 27 mars, 9 avril 1992.
[220] Fonds privé Jean-Marie Gérardin. Lettre d'Albert Ronsin à Jean-Marie Gérardin, 6 août 1992. Cette lettre savoureuse est reproduite en annexe 5 de cette thèse, p. 309.

pour laquelle un catalogue est édité[221]. Son activité éditoriale est également très chargée au cours de cette période. Le 12 octobre 1991, jour anniversaire de l'arrivée de Colomb sur une île des Bahamas, paraît son second livre sur l'histoire du « baptême de l'Amérique[222] ». Un article est publié en avril 1992 dans la revue *Historia*[223]. Le 22 avril paraît une édition revue et augmentée de son premier ouvrage sur la question, publié en 1979[224]. Il donne d'autre part de nombreuses conférences dans toute la Lorraine, en Alsace mais aussi à Castres, Tours, Grenoble, Mayence et Berlin. Il est également sollicité par les médias en tant qu'expert ; le 12 février 1992, il répond aux questions de deux journalistes mexicains venus à Saint-Dié-des-Vosges pour réaliser un reportage. Le 3 avril, il participe à l'émission radiophonique *L'Échappée belle* sur France Culture. Il prête sa voix au documentaire « l'Aventure *America* » réalisé par Denis Gros, préparé par le nouveau conservateur du musée Daniel Grandidier et édité en vidéocassette. Le 29 septembre, il participe à une autre émission sur France Culture, puis au journal télévisé sur RTL le 1er octobre[225]. C'est au cours de cette période qu'Albert Ronsin s'affirme comme le spécialiste français du « baptême de l'Amérique ».

De son côté, Christian Pierret profite de cette séquence commémorative pour inaugurer une stèle en l'honneur de la 103e DI le 13 juillet 1992. Elle trône au milieu de la place du même nom, à l'endroit même où des musiciens de cette division avaient donné une aubade le 22 novembre 1944 après avoir libéré Saint-Dié.

Aux États-Unis, les commémorations qui ont lieu à Saint-Dié-des-Vosges au cours de cette année 1992 ne rencontrent pas un grand écho. Nous n'en avons pas trouvé mention dans notre corpus, à l'exception d'une conférence sur l'héritage français en Amérique du Nord, donnée le samedi 26 septembre au Cercle français de la ville de New Castle en Pennsylvanie. C'est Hannah Zinni, professeure de français à l'Université de Slippery Rock, qui traite de ce sujet au sein duquel elle accorde une place à « St. Dio des Vosges (*sic*)[226] ». Sur la photo ci-dessous (figure 16), extraite du journal local, des membres de cette association francophile posent devant une des affiches qui ont été imprimées par la « marraine de l'Amérique » à l'occasion de ces commémorations. On y reconnaît l'illustration déjà utilisée sur les cartes de vœux éditées

[221] *AMERICA : l'Amérique est née à Saint-Dié-des-Vosges en 1507. Exposition, Musée de Saint-Dié-des Vosges, 9 mai-30 août 1992*, Saint-Dié-des-Vosges, 1992, 99 p.
[222] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, 219 p.
[223] RONSIN Albert, « Le Baptême du quatrième continent, Amérique », in *Historia*, nº 544, avril 1992, p. 77-89.
[224] A. Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, *op. cit.*
[225] Fonds privé Nadine Albert-Ronsin. Liste des activités d'Albert Ronsin sur le thème « Saint-Dié, marraine de l'Amérique » pour 1991-1993.
[226] *The New Castle News*, 21 septembre 1992, p. 9.

par le Conseil municipal. L'affiche a été transmise depuis Paris par un ancien membre du Cercle français, François Blot, avant d'être offerte à la bibliothèque publique de New Castle, où a été pris ce cliché[227].



Paulette Wilson, left, Jean Ann Lash, Hannah Zinni of the French Club and Pat McCormick of the New Castle Public Library look at the new art work which the Cercle Francais de New Castle donated to the library.

Figure 16 Photo de presse montrant des membres du « Cercle français de New Castle », Pennsylvanie. New Castle News, *6 octobre 1992, p. 17.*

Ces commémorations du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes » ont donc donné lieu à quelques moments forts chez la « marraine de l'Amérique » (prêt de la *Cosmographiæ Introductio* au pavillon français de l'Exposition universelle de Séville, Festival International de Géographie consacré aux « nouveaux nouveaux mondes », inauguration d'une stèle de la 103e DI, acquisition des bijoux de Braque sur laquelle nous reviendrons) même s'ils ne sont pas tous liés directement au « baptême de l'Amérique ». Dès lors, on peut se demander si 2007 va faire l'objet de commémorations plus importantes à l'occasion du cinquième centenaire de la publication du mot *America*.

[227] *The New Castle News*, 6 octobre 1992, p. 17.

3- La commémoration du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique »

La commémoration de cet événement est mentionnée dans le catalogue annuel des célébrations officielles pour 2007 édité par le ministère de la Culture. Dans son avant-propos, le ministre Renaud Donnedieu de Vabres avoue humblement qu'il n'avait jamais entendu parler de l'invention du nom de l'Amérique à Saint-Dié : « Peut-être certains d'entre vous apprendront-ils, comme moi, à la lecture de cette nouvelle brochure, que c'est à un groupe d'intellectuels vosgiens, réunis à Saint-Dié en 1507, que l'on doit l'invention du terme *America* pour désigner le nouveau continent découvert par Christophe Colomb en 1942 (*sic*). »

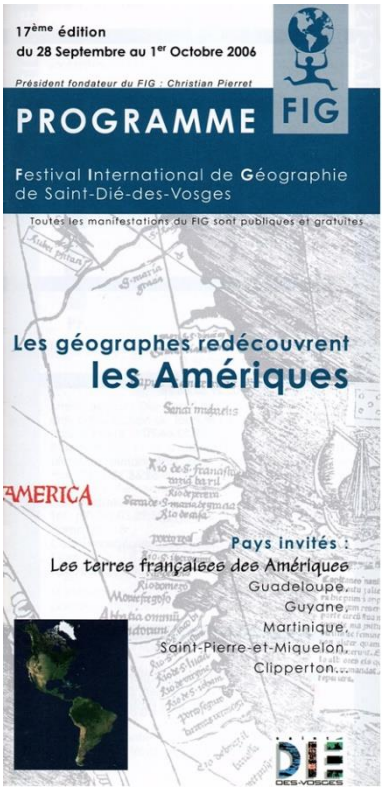


Figure 17 Couverture du programme du FIG 2006, édité par l'ADFIG et distribué aux festivaliers. Fonds privé Gérard Benhamou.

Du 28 septembre au 1er octobre 2006 se tient la 17e édition du FIG. En prévision des commémorations du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique » qui vont émailler l'année suivante, le thème retenu est : « Les géographes redécouvrent les Amériques[228] ». En choisissant de célébrer les Amériques en 2006 et non en 2007, Christian Pierret dit avoir voulu prendre une certaine avance médiatique ; certes, il aurait été plus juste symboliquement de réserver ce thème pour le FIG d'octobre 2007, mais il aurait alors été trop tard dans l'année en termes de communication[229].

Dans l'éditorial du programme (figure 17, ci-contre), dont la première page reprend la forme et le nom de l'Amérique tels qu'ils apparaissent sur la mappemonde de Waldseemüller, Christian Pierret place cette nouvelle édition sous le signe de la commémoration de 2007 : « Saint-Dié-des-Vosges se devait de fêter dignement les 500 ans du baptême de l'Amérique. C'est tout naturellement le Festival International de Géographie qui lance cet anniversaire. […] Le thème du FIG de cette année pose la question "qu'est devenue l'America de 1507 ?, que sont vraiment les Amériques d'aujourd'hui ?"». La formulation retenue montre d'abord que le festival se place toujours dans la filiation de l'œuvre des chanoines de Saint-Dié. Toutefois, ce sont maintenant « les Amériques » qui font l'objet de l'attention des conférenciers et pas

[228] *La Liberté de l'Est*, 29 septembre 2006.
[229] C'est en tout cas l'argument qu'il nous a présenté lors de la série d'entretiens qu'il a bien voulu nous accorder. Voir leur retranscription en annexe 3.

seulement les États-Unis. Christian Pierret se veut clair à ce propos : « […] souvent, l'image des Amériques s'est réduite à celle des États-Unis, effacée derrière eux. Mais le monde change et le Nouveau Monde aussi. L'Amérique latine sort de l'anesthésie, la Grande Caraïbe ne se résigne plus, le Canada et le Québec s'affirment comme synthèse américano européenne[230] ». Sur la même page et en gros caractères apparaît un slogan auquel on n'était pas encore habitué : « marraine des Amériques ». Les éléments de langage diffusés dans la documentation publiée à l'occasion de cette édition (programmes, affichettes, etc.) montrent ainsi clairement une volonté de ne plus associer le nom de Saint-Dié-des-Vosges aux seuls États-Unis. Le contexte international n'est certainement pas sans lien avec ce choix éditorial. La crise diplomatique ouverte en 2003 entre Jacques Chirac et George W. Bush au sujet de l'intervention en Irak et la campagne ultraviolente de *french bashing* qui s'en est suivie dans les médias conservateurs étatsuniens n'est selon nous qu'un élément conjoncturel d'explication de cette prise de distance. Il existe également une tendance de fond ; les États-Unis cessent progressivement de représenter aux yeux de la France l'unique hyperpuissance de la planète, comme elle l'était encore une décennie plus tôt. Les attentats du 11-Septembre ont certes suscité une vague de sympathie française à l'égard du peuple étatsunien, mais ils ont aussi réveillé les questions déjà soulevées par la guerre du Vietnam : les États-Unis ne seraient-ils pas un colosse aux pieds d'argile ? Dans le même temps, de nouvelles grandes puissances sont en train d'émerger et le monde commence à se reconfigurer sous une forme multipolaire. Parmi les pays qui suscitent alors de grands espoirs de développement se trouve notamment le Brésil. L'Amérique de demain ne sera-t-elle pas davantage rééquilibrée entre plusieurs pôles de puissance ? Ces différents enjeux sont bien perceptibles dans les documents imprimés à l'occasion du FIG 2006. Lors de son discours inaugural, la psychanalyste Julia Kristeva, présidente de cette édition, résume assez bien l'étrange malaise qui plane alors : « Un ami me disait hier en sachant ma destination et le sujet de mon intervention ici au FIG : l'Amérique, on aurait mieux fait de ne pas l'inventer. » Le géographe Laurent Carroué, directeur scientifique du festival, évoque avec un humour grinçant l'attitude récente des « faucons » de l'entourage de George W. Bush : « On a parlé du tonton d'Amérique, nous avons eu les tontons flingueurs[231]. »

Cette édition est l'occasion pour Albert Ronsin de présenter son troisième et dernier livre sur le « Baptême de l'Amérique[232] », que l'éditeur Pascal Schweitzer et le libraire Olivier

[230] Fonds privé Gérard Benhamou. Éditorial de Christian Pierret, *FIGinfos*, 17ème édition du 28 septembre au 1er octobre 2006, p. 3.
[231] *La Liberté de l'Est*, 29 septembre 2006.
[232] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, 267 p.

Huguenot l'avaient encouragé à entreprendre afin de coïncider avec ces célébrations[233]. Toutefois, M. Ronsin pense qu'il s'agit du « livre de trop ». Non seulement cet ouvrage n'apporte rien de nouveau par rapport à ce qu'il avait déjà publié sur le sujet, mais sa rédaction lui a en outre procuré beaucoup de fatigue[234].

Après ce prélude du FIG 2006, l'année 2007 proprement dite est ponctuée de quelques temps forts destinés à commémorer le cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique », même si l'enthousiasme n'est plus aussi vif qu'à l'époque où Albert Ronsin était le principal animateur culturel de la ville. Une certaine lassitude semble se faire sentir autour du thème de l'Amérique et de son « baptême[235] ». Quelques manifestations ponctuent néanmoins cette période. La photographie ci-dessous (figure 18) est une œuvre de *land art* conçue et réalisée par Didier Pozza, un artiste plasticien originaire de Moyenmoutier. Il crée un portrait d'Amerigo Vespucci d'après sa célèbre représentation sur la mappemonde de 1507 en dépigmentant la pelouse du parc Jean-Mansuy, situé en face de la mairie de Saint-Dié-des-Vosges. La photographie a été prise depuis la terrasse de la tour de la Liberté.



Figure 18 Une œuvre de Land Art *dans le parc Jean-Mansuy de Saint-Dié-des-Vosges : Amerigo Vespucci par Didier Pozza, 2007. Photographie prise depuis la terrasse de la tour de la Liberté.*

[233] *L'Est Républicain*, 2 octobre 2006.
[234] Voir à ce propos le témoignage de Nadine Albert-Ronsin en annexe 3.
[235] *Ibid.*

Parmi les autres événements organisés autour de la commémoration de 1507, mentionnons l'exposition intitulée « Le "baptême" de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges et le contexte historique et culturel en Lorraine vers 1507 », organisée du 21 avril au 16 septembre 2007 au musée Pierre-Noël[236]. Cette exposition bénéficie du label « Célébration nationale », décerné par le Haut Comité aux Archives de France, ce qui lui permet de disposer de moyens plus importants que les différentes expositions habituellement organisées à Saint-Dié-des-Vosges lors des précédentes commémorations de 1976, 1987 ou 1992. Lors de l'inauguration le samedi 21 avril 2007, une chorégraphie spécialement créée pour le cinquième centenaire et nommée *America* est interprétée par la troupe « Danser sans compter » de Saint-Dié-des-Vosges, dirigée par Élodie Claudel[237]. À côté des traditionnels documents détenus par le musée ou la médiathèque et qui sont présentés lors de chaque exposition consacrée à ce thème, des œuvres originales, certaines ayant été réalisées expressément pour ce cinquième centenaire, sont exposées. On peut ainsi admirer des œuvres du plasticien spinalien Alexis Astier (né en 1965) et notamment un curieux *Hommage à Martin Waldseemüller* (1999). À partir d'une reproduction de la mappemonde de 1507, l'œuvre comporte deux mille trous représentant les deux mille ans depuis le début de l'ère chrétienne. Une œuvre intitulée *Laps 1507* (1999) est également présentée ; elle est en fer oxydé, peinture, feuille d'or et bois. Ces œuvres constituent une réflexion sur l'espace et le temps ainsi qu'un dialogue entre le passé et le présent.



Figure 19 Carte postale éditée à l'occasion du FIG 2006 pour le 500e centenaire du baptême de l'Amérique. Illustration : Georges Clévenot. Fonds privé Gérard Benhamou.

Deux œuvres de Georges Clévenot (1922-2014) sont également présentées au public. La première s'intitule sobrement *America 1507* (2006). C'est une acrylique sur toile réalisée pour l'occasion. La carte postale ci-dessus (figure 19) reproduit cette œuvre.

[236] *Le « baptême » de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges et le contexte historique et culturel en Lorraine vers 1507 (catalogue de l'exposition réalisée par la Ville de Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du 5e centenaire du baptême de l'Amérique du 21 avril au 16 septembre 2007 au musée Pierre-Noël)*, Musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges, 2007.
[237] *Ibid.*, p. 122.

À droite (du côté de l'Europe), on voit Mathias Ringmann, avec un livre et une plume. À ses pieds, des lettres grecques viennent rappeler sa maîtrise de cette langue. Vautrin Lud tient un compas et Martin Waldseemüller tient une carte roulée ; ils se tiennent devant un pupitre qui porte la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien ». À l'arrière-plan, on distingue une partie du cloître. Au centre, sur l'océan, vogue la caravelle de Vespucci accompagnée du nombre 1502, date de son troisième voyage. À gauche ont été insérés des symboles américains : des Indiens, un artefact précolombien, un calumet, une statue de la Liberté et une bannière étoilée, indiquant que les Amériques sont encore une fois réduites principalement aux États-Unis. La seconde œuvre de Georges Clévenot est un triptyque nommé *Le Gymnase vosgien* (2007). C'est une acrylique sur bois composée de trois tableaux mesurant chacun 83 centimètres de côté ; chacun d'entre eux représente l'un des principaux membres du cénacle déodatien. Mathias Ringmann est entouré de roses rouges sur bande blanche, référence aux armoiries du chapitre de Saint-Dié ; les alérions symbolisent la Lorraine ; le cheval, les roues du char d'Athéna, les olives et les lettres alpha et oméga symbolisent l'hellénisme. Vautrin Lud est entouré de la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien », d'un globe céleste qui rappelle son goût pour l'astronomie et d'outils de mineur en raison de sa fonction de maître général des mines de Lorraine. Enfin, Martin Waldseemüller est entouré de caravelles et d'ancres (pour la navigation), ainsi que d'un globe symbolisant celui qu'il a dessiné et d'outils de cartographe[238].

En parallèle à cette exposition se tient le 12 mai 2007 un colloque intitulé « Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques », là encore au musée Pierre-Noël. Il réunit plusieurs chercheurs pour faire le point sur l'avancée des connaissances et sur les nouvelles théories ayant trait à la dénomination de l'Amérique et à son contexte culturel[239]. Selon le témoignage de Jean-Claude Fombaron, qui est alors président de la Société philomatique vosgienne, ce rassemblement n'aurait guère mobilisé les foules et n'aurait pas réuni plus d'une trentaine de personnes. Il parle même d'un « flop[240] ».

Pendant ces célébrations, la ville est décorée avec de grandes banderoles commandées à l'entreprise Darg'Design (figure 20, ci-dessous). Conçues selon la même charte graphique, chacune d'entre elles représente soit un personnage en lien avec la « découverte » ou la dénomination de l'Amérique (Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Vautrin Lud), soit une personnalité de l'histoire américaine. Il serait d'ailleurs plus juste de dire « étatsunienne »

[238] *Ibid.*, p. 112-113.
[239] *Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques. Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges*, Saint-Dié-des-Vosges, Centre Robert-Schumann, 2008.
[240] Voir à ce propos la retranscription de ce témoignage en annexe 3.

puisque seul ce pays est représenté : on a en effet les portraits d'Abraham Lincoln, Marilyn Monroe, Sitting Bull ou Ella Fitzgerald. On trouve aussi des personnalités françaises en lien avec l'histoire américaine, comme le marquis de La Fayette et Victor Schoelcher. Le choix de ce panthéon nous montre qu'en dépit du changement de paradigme que Christian Pierret avait appelé de ses vœux à l'occasion du dernier FIG, l'association entre l'Amérique et les États-Unis reste un automatisme dans beaucoup d'esprits en cette année 2007.



Figure 20 Quatre banderoles créées à l'occasion du cinquième centenaire du "baptême de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges, 2007.

Le bilan de cette opération « *America* 2007 » laisse une impression globale assez mitigée. En dépit des quelques manifestations organisées au cours de cette année de commémoration, le cœur n'y est plus vraiment, comme nous l'ont confié la plupart des acteurs et témoins que nous avons interrogés à ce sujet. Lassitude du thème du « baptême de l'Amérique », largement mobilisé depuis plus de vingt ans, manque d'intérêt de la part des acteurs culturels locaux, moyens qui ne sont pas à la hauteur des enjeux… plusieurs facteurs peuvent expliquer que cette année de commémoration ait bénéficié du « service minimum ».

Le 2 juillet 2007, les Déodatiennes et les Déodatiens apprennent la mort d'Albert Ronsin. Celui qui fut pendant trente ans le principal artisan de la mémoire du « baptême de l'Amérique » et qui inspira les politiques culturelles de cinq maires sur le sujet s'éteint ironiquement l'année même où l'on commémore le cinquième centenaire de la dénomination du nom *America*. Les

années suivantes sont d'ailleurs moins porteuses pour cette thématique ; la mort de M. Ronsin n'en est d'ailleurs que l'une des raisons. Le contexte international marqué par l'émergence d'un monde de plus en plus multipolaire est sans doute l'un des facteurs de cette désaffection. À la fin de l'année 2013, Christian Pierret, qui a déjà annoncé qu'il ne briguerait pas un nouveau mandat municipal, inaugure *Aquanova America*, un imposant complexe aqualudique dont le nom sonne comme un testament politique. La dernière réalisation architecturale de l'ère Pierret porte le sceau de l'identité américaine qui accompagna Saint-Dié, puis Saint-Dié-des-Vosges depuis la fin du XIXe siècle. En mars 2014, David Valence est élu maire de Saint-Dié-des-Vosges par le nouveau Conseil municipal. Sur le plan mémoriel, il place ses priorités ailleurs, notamment sur la trace laissée dans la ville par Le Corbusier. Réélu facilement en mars 2020, il est ensuite élu député en juin 2022 et cède sa place de maire à son Premier adjoint, Bruno Toussaint. Dès lors, c'est aux journalistes de prendre le relais des historiens pour évaluer la place que prendra (ou ne prendra pas) la mémoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges à court, moyen et long terme.

Après avoir tenté d'évaluer la place qu'avait prise la mémoire de la dénomination de l'Amérique en Lorraine depuis 1975, il convient à présent de se demander si les États-Unis, dont on a pu montrer qu'ils étaient eux aussi marqués par le « culte des anniversaires », avaient ressenti une appétence comparable pour les origines du nom de l'Amérique au cours de la même période.

III) Aux États-Unis, une mémoire plus mesurée mais néanmoins vivace

La mémoire de la première dénomination de l'Amérique s'y est principalement matérialisée sous deux formes au cours de cette période. Il s'agit d'abord de la vente de l'unique exemplaire de la grande mappemonde de Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès en 2003. D'autre part, l'année 2007 a donné lieu à une série de discussions de nature historique dans les deux chambres du Congrès. La commémoration de l'invention du nom *America* a donc d'abord été une affaire d'historiens de la cartographie et de politiques. Le grand public a été très peu associé à ces événements, ce qui est tout à fait caractéristique de la manière dont le « culte des anniversaires » fonctionne aux États-Unis, ainsi qu'on a déjà pu l'évoquer plus haut. Avant d'évoquer plus en détails ces deux temps forts, il convient d'analyser la manière dont les manuels scolaires traitent de cette question de la première dénomination de l'Amérique.

A) L'invention du nom America *dans les manuels scolaires étatsuniens*

Peut-on observer un infléchissement du discours dans la manière de traiter de ce sujet dans les manuels édités aux États-Unis à partir de 1975 par rapport aux périodes précédentes ? Notre corpus comprend 164 manuels couvrant la période 1975-2018. Un certain nombre d'entre eux sont en réalité des ouvrages similaires ayant été plusieurs fois réédités au fil des années, ce qui est une pratique courante dans le domaine de l'édition pédagogique. Nous avons là encore cherché à déterminer si la ville de Saint-Dié (ou Saint-Dié-des-Vosges) était mentionnée dans les passages de ces manuels consacrés aux voyages d'Amerigo Vespucci et, si oui, en quelles proportions. Notre calcul fut rapide à établir puisqu'absolument aucune mention de la ville « marraine de l'Amérique » n'existe au sein de ce corpus. La Lorraine ou les Vosges ne sont pas davantage citées. En outre, on ne rencontre que cinq références à la France. L'Europe est davantage citée, puisque treize manuels font référence à des « cartographes européens » ou à des « gens lettrés en Europe ». Martin Waldseemüller est explicitement nommé dans trente-cinq manuels ; il est toujours le seul personnage cité parmi les membres du « Gymnase vosgien ». Ce qui ressort enfin de ce décompte est, comme dans les périodes précédentes, les très fréquentes références à l'Allemagne. Ce sont en effet soixante-seize manuels (soit près de 50% du total) qui mentionnent ce pays d'une manière ou d'une autre dans les passages consacrés à Vespucci. On évoque ainsi un « cartographe allemand » ou un « érudit allemand ». Les extraits de manuels ci-dessous (figure 21) illustrent bien le fait que la « nationalité » allemande de Martin Waldseemüller est fréquemment mise en avant lorsqu'il s'agit d'évoquer les circonstances dans lesquelles le nom de l'Amérique a été donné pour la première fois.

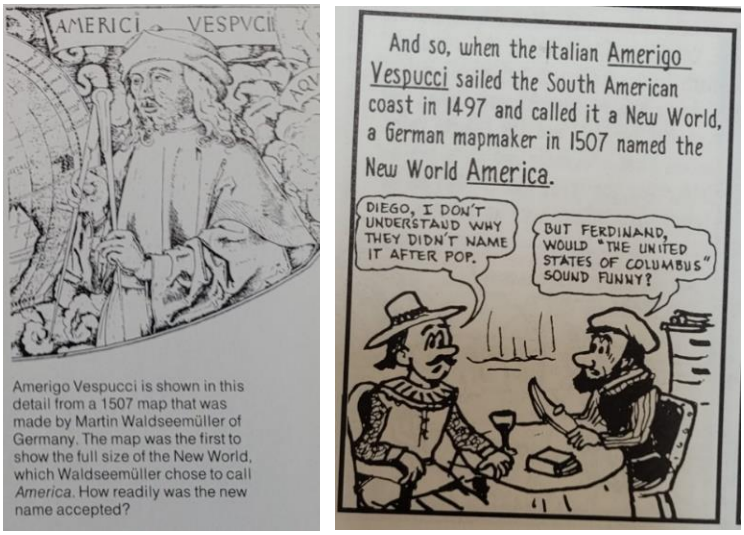


Figure 21 Extraits de deux manuels scolaires étatsuniens, 1982 et 1994[241].

[241] GARRATY John A., SINGER Aaron et GALLAGHER Michael J., *American History*, New York/Chicago/San Francisco/Atlanta/Dallas/London, Harcourt, Brace, Jovanovich, 1982, p. 23. POTTS Jody, *Adventure Tales of America : An Illustrated History of the United States, vol. 1*, Dallas, Signal Media Corporation, 1994 [1991], p. 22.

Enfin, l'analyse des termes utilisés pour désigner la première dénomination de l'Amérique laisse ressortir de manière saillante la forme « *to name* » (*the naming of America*, *America was named*…). Celle-ci est la forme la plus fréquente puisqu'on la retrouve dans 89 manuels (55% du total). Puis vient la forme « *to call* » (*the calling of America*, *America was called*…), avec 21 occurrences (13%). Il est à noter que ces deux formes sont réparties de manière assez stable depuis 1875. D'autres formes sont moins fréquentes et aussi plus sensibles à des effets de mode. Ainsi, la forme « *to label* » (*the labelling of America*…) n'apparaît que dans les années 1960 et son utilisation n'est vraiment perceptible qu'à partir du milieu des années 1980. On la retrouve dans 21 manuels depuis 1975 (13%). La forme « *to give* » (*the name America was given, they gave America its name*…) est présente dans 19 manuels (12%). Il existe d'autres formes plus rares (*to use, to stamp, to apply, to devise*…). En revanche, nous n'avons trouvé aucune mention de « *to christen/christening* » ou « *to baptize/baptism* ». On ne trouve pas davantage de mention de « *godmother* » ou de « *baptismal font of America* ». Ainsi, il paraît évident que les traductions plus ou moins littérales des expressions nées dans le dernier quart du XIXe siècle ayant le baptême pour champ lexical n'ont jamais réussi à s'imposer dans les manuels scolaires. Nous sommes face à un exemple d'échec de transfert culturel. Il conviendra de déterminer plus loin si la même conclusion vaut pour la presse généraliste.

Saint-Dié-des-Vosges n'est donc pas parvenue à imposer son nom dans les récits de la première dénomination de l'Amérique au sein des manuels scolaires étatsuniens. Essayons à présent de déterminer si la « marraine de l'Amérique » s'est vu réserver une meilleure place dans le processus ayant mené à la vente de la grande mappemonde de Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès.

B) Prêt et vente de la Cosmographia Universalis *aux États-Unis*

1- Un long processus ayant mené à l'acquisition par la Bibliothèque du Congrès

Dans les années ayant suivi la redécouverte de ce document exceptionnel dans le donjon du château de Wolfegg en 1901, plusieurs tentatives d'acquisition avaient été effectuées par divers établissements culturels étatsuniens. Après quelques échecs, déjà mentionnés dans ces pages, la carte originale était retournée dans son portfolio et n'en était plus ressortie. Des facsimilés établis en 1903 par le découvreur de la carte et son maître, Joseph Fischer et Franz von Wieser, avaient suffi à assouvir l'intérêt des chercheuses et des chercheurs pendant des

décennies ; ces copies avaient néanmoins montré leurs limites, ne permettant pas d'accéder à certains détails tels que les types de papier ou de bois utilisés, les filigranes, etc.

En 1977, Walter W. Ristow (1908-2006), chef de la division de la géographie et des cartes de la Bibliothèque du Congrès, se rend à Wolfegg pour voir les cartes de 1507 et 1516 conçues par Martin Waldseemüller. Au début des années 1980, le prince allemand propriétaire de ces documents accepte de les prêter à la *Smithsonian Institution* de Washington à l'occasion d'une exposition intitulée « *The Naming of America* » au *National Museum of American History*. L'œuvre de Martin Waldseemüller constitue la pièce maîtresse de l'exposition inaugurée en octobre 1983. C'est la première fois que l'*Universalis Cosmographia* et la *Carta Marina* sont présentées au grand public[242]. En revanche, ces cartes n'ont pas été assemblées pour l'occasion et leurs feuilles sont donc exposées de manière séparée[243].

Plusieurs semaines avant l'ouverture de l'exposition, la carte de 1507 fait l'objet de nombreuses analyses scientifiques, qui permettent d'en savoir davantage sur ses origines. Les travaux d'Elizabeth Harris, qui est l'une des deux conservatrices de l'exposition, permettent en particulier de déterminer que cette carte n'est pas un original mais qu'il s'agit en réalité d'une réédition, probablement postérieure à 1515[244]. Le catalogue d'exposition (qui ressemble davantage à un dépliant qu'à un livre) fait référence aux « cartographes de Saint-Dié » et au « Gymnase Vosgien » (en français dans le texte), « formé dans la petite ville éloignée de Saint-Dié dans les montagnes vosgiennes d'Alsace-Lorraine au nord-est de la France ». Le groupe est dirigé par « Gaultier Lud, […] chanoine de l'église catholique de Saint-Dié et administrateur de la communauté[245] ».

En 1992, une exposition intitulée « *Circa 1492 : Art in the Age of Exploration* » est organisée à la *National Gallery of Art* de Washington dans le contexte du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes ». À cette occasion, la carte de Waldseemüller est une nouvelle fois présentée au public. Elle est pour la première fois assemblée et installée dans un cadre[246]. C'est à cette époque que le bibliothécaire émérite de la Bibliothèque du Congrès et prix Pullitzer Daniel J. Boorstin (1914-2004) est chargé d'essayer de convaincre le prince de Waldburg-Wolfegg-Waldsee de céder à Washington le portfolio contenant les deux

[242] *The Gettysburg Times*, 9 mars 1984, p. 7 ; *La Liberté de l'Est*, 11 septembre 1985.
[243] HESSLER John W. et VAN DUZER Chet, *Seeing the world anew : the radical vision of Martin Waldseemüller's 1507 & 1516 world maps*, Delray Beach, Levenger Press/Library of Congress, 2012, p. 108-109.
[244] E. Harris, « The Waldseemüller world map », art cit. Le détail de ces travaux a été développé dans la première partie de cette thèse, chapitre 3.
[245] *The Naming of America. An Exhibition at the National Museum of American History,* Smithsonian Institution, Washington D.C., October 1983.
[246] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 108-109.

mappemondes de 1507 et 1516. Le prince est tout à fait d'accord pour le vendre, mais un problème juridique se pose : la carte de 1507 est en effet inscrite au registre national des œuvres protégées du patrimoine culturel allemand. Aucune licence d'exportation ne peut donc être délivrée. Une demande de dérogation est transmise par la Bibliothèque du Congrès à la chancellerie fédérale mais Helmut Kohl, historien de formation, refuse catégoriquement de voir ce trésor national vendu aux Américains[247].

2- La finalisation de la vente et l'invention du « certificat de naissance de l'Amérique »

La situation prend une autre tournure en 1998 lorsque Gerhard Schröder gagne les élections fédérales et devient chancelier. Il nomme un ministre de la Culture pour la première fois depuis l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933. Le nouveau ministre, Michael Namann, a travaillé pour un groupe international d'édition proche des intérêts étatsuniens. Il est favorable à la cession de la carte et œuvre pour qu'une licence d'exportation soit signée. C'est ainsi que le 13 octobre 1999, un contrat de vente est signé par suite d'une autorisation accordée par le gouvernement fédéral allemand. Or, à cette date, la Bibliothèque du Congrès n'a pu réunir que 500 000 des dix millions de dollars nécessaires. Le contrat stipule qu'elle dispose de deux ans pour trouver la somme restante ; à défaut, la vente sera annulée. La Bibliothèque du Congrès se lance donc dans une course aux dons. Pour justifier une telle dépense, elle fait valoir que cette carte constitue un document d'une valeur inestimable pour l'histoire de l'Amérique. Une commission du Congrès accorde une subvention à hauteur de la moitié de la somme, soit 5 millions de dollars. Le reste est obtenu auprès de donateurs privés, dont la chaîne *Discovery Channel* ainsi que de riches particuliers comme Jerry Lenfest, David Koch et Virginia Gray[248]. En juillet 2001, exactement un siècle après la redécouverte du portfolio à Wolfegg, un accord de vente est conclu pour dix millions de dollars, ce qui constitue une somme jamais vue pour un document cartographique[249]. Le 30 mai 2003, la vente est enfin finalisée et l'*Universalis Cosmographia* est officiellement transférée à Capitol Hill. Quant au reste du portfolio Schöner (dont la *Carta Marina* de 1516), il est acquis la même année par le mécène Jay I. Kislak, qui en fait don peu après à la Bibliothèque du Congrès avec le reste de sa collection consacrée à l'Amérique[250].

En Allemagne, cette vente d'un document inscrit sur la liste des biens culturels nationaux est loin de faire l'unanimité, d'autant que depuis six mois, le contexte est à une assez nette

[247] BROTTON Jerry, *Une histoire du monde en 12 cartes*, Paris, Flammarion, « Au fil de l'histoire », 2013, p. 165.
[248] *Ibid.*, p. 166-167.
[249] A. Ronsin, *Le nom de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 267 (note 73).
[250] *The Miami Herald*, 4 octobre 2018.
[En ligne : https://www.miamiherald.com/news/local/obituaries/article219449030.html].

dégradation des relations avec les États-Unis. Dans le pays d'achat, cette acquisition n'est pas non plus vue d'un très bon œil ; alors que l'administration Bush a décidé de réduire la dotation aux bibliothèques publiques, la subvention de 5 millions de dollars accordée par le Congrès passe mal[251]. Certains journaux se montrent particulièrement mordants contre cet achat ; Dale McFeatters écrit ainsi : « La Bibliothèque du Congrès vient de payer dix millions de dollars à un prince allemand pour acheter une carte imprécise et dépassée, l'acquisition la plus chère de son histoire. Ça valait la peine. […] Si suffisamment de personnes voient la carte, le prix pourrait être amorti à quelques pennies par visiteur – théoriquement du moins car souvenez-vous, les expositions sont gratuites à la Bibliothèque [du Congrès]. Les gouvernements, comme le savent tous ceux qui ont fait faire un passeport, n'acceptent pas le fait d'exister comme une preuve de naissance. C'est donc une bonne chose que le certificat de naissance de l'Amérique soit sain et sauf entre les mains de la Bibliothèque ; nous savons que nous sommes l'Amérique du Nord et du Sud, mais c'est toujours bon d'en avoir la preuve écrite[252]. »

Les circonstances dans lesquelles cette carte a été achetée et la manière dont la Bibliothèque du Congrès la présente depuis 2003 nous renseignent sur la manière sont les Étatsuniens se définissent et se représentent eux-mêmes. Cette carte leur permet de se rattacher à une origine, celle de l'Europe de la Renaissance, époque où l'Occident a redécouvert l'héritage gréco-romain et est en même temps entré dans la modernité. Mais l'*Universalis Cosmographia* leur permet aussi de se doter d'une date originelle, 1507, grâce à un document considéré comme un « acte de naissance » qui, non seulement nomme l'Amérique, mais la présente en outre pour la première fois comme un nouveau continent et non comme une excroissance de l'Asie. On comprend ainsi que ce document soit si important pour les États-Unis et que la Bibliothèque du Congrès ait déployé tant d'efforts pour en faire l'acquisition[253].

Après avoir expertisé la carte en 1998, le géographe et antiquaire britannique Philip D. Burden avait déclaré « que c'était, après la Déclaration d'Indépendance et la Constitution des États-Unis, le document le plus important de l'héritage culturel américain, et l'acte de naissance de l'Amérique, puisqu'il lui donne son nom[254] ». Pourtant, à y regarder de plus près, le fait que cette carte soit « l'acte de naissance » ou « de baptême » de l'Amérique est loin d'aller de soi. Ce n'est sans doute pas ainsi que Waldseemüller et ses collaborateurs de Saint-Dié l'ont envisagé au moment de sa création. Ils ne pensaient sans doute pas que ce Nouveau Monde était

[251] J. Brotton, *Une histoire du monde en 12 cartes, op. cit.,* p. 166-167. Voir aussi dans la presse : *The Port Arthur News*, 21 juin 2003, p. 9.
[252] *The Bedford Gazette*, 25 juin 2003, p. 2.
[253] J. Brotton, *Une histoire du monde en 12 cartes, op. cit.*, p. 167-168.
[254] *Ibid.*, p. 163.

bien un continent au sens moderne du terme, mais simplement une grande île. Quant au nom *America*, il relevait davantage d'une proposition que d'une affirmation nette, puisque Waldseemüller l'avait retiré de ses cartes ultérieures. Ce toponyme ne s'était généralisé chez les géographes qu'une génération après celle du « Gymnase vosgien ». Peut-on dès lors vraiment considérer la mappemonde de 1507 comme l'acte de naissance de l'Amérique ? Cet exemple montre à quel point il est délicat de dater précisément une découverte maritime, sans compter le fait que la copie de la carte acquise par la Bibliothèque du Congrès ne date pas de 1507, mais qu'elle est en réalité postérieure à 1515[255].

Avant de rejoindre son lieu d'exposition, la mappemonde de 1507 est à nouveau l'objet d'un certain nombre d'analyses[256]. Le 24 juillet 2003, elle est présentée au public dans le *Jefferson Buiding* à l'occasion de l'exposition « *Rivers, Edens, Empires : Lewis & Clark and the Revealing of America*[257] ». Cette exposition connaît un tel succès médiatique qu'une résolution du Sénat propose de féliciter officiellement James H. Billington (1929-2018), bibliothécaire en chef du Congrès, ainsi que son équipe pour avoir constitué cette exposition et son point d'orgue, la carte de Waldseemüller[258]. Le 2 septembre 2004, les téléspectateurs étatsuniens peuvent découvrir le documentaire *The Map Makers. The 1507 Waldseemuller Map* sur la chaîne câblée *History Channel*, dont certaines images ont été tournées à Saint-Dié-des-Vosges[259].

La carte ayant été officiellement acquise par la Bibliothèque du Congrès et ayant rejoint son lieu d'exposition définitif, il restait à lui conférer la bénédiction d'une autorité de premier plan pour en faire un véritable « acte de naissance de l'Amérique ». Là encore, le « culte des anniversaires » a pu jouer son rôle, puisque c'est presque cinq cents ans jour pour jour après la première publication à Saint-Dié du mot *America* qu'un tel « adoubement » a lieu à Washington. Ce n'est toutefois pas un élu de Saint-Dié-des-Vosges qui est convié pour officier ce rite de passage, mais la nouvelle chancelière allemande, Angela Merkel.

[255] *Ibid.*, p. 171-173.
[256] HEBERT John R., « The Map That Named America », in *Library of Congress Information Bulletin*, n° 9, vol. 62, septembre 2003.
[257] *The Galveston Daily News*, 19 juin 2003, p. 3 ; *The Indiana Gazette*, 19 juin 2003, p. 7 ; *The Port Arthur News*, 21 juin 2003, p. 9 ; *The Bedford Gazette*, 25 juin 2003, p. 2 ; *The Lowell Sun*, 24 juillet 2003, p. 8, etc.
[258] *Congressional Record* – Senate, vol. 149, n° 111, July 24, 2003, S9829.
[259] *The Indiana Gazette*, 2 septembre 2004, p. 23.

3- Le transfert officiel de la carte par Angela Merkel : un épisode majeur des relations culturelles internationales germano-étatsuniennes qui occulte Saint-Dié-des-Vosges

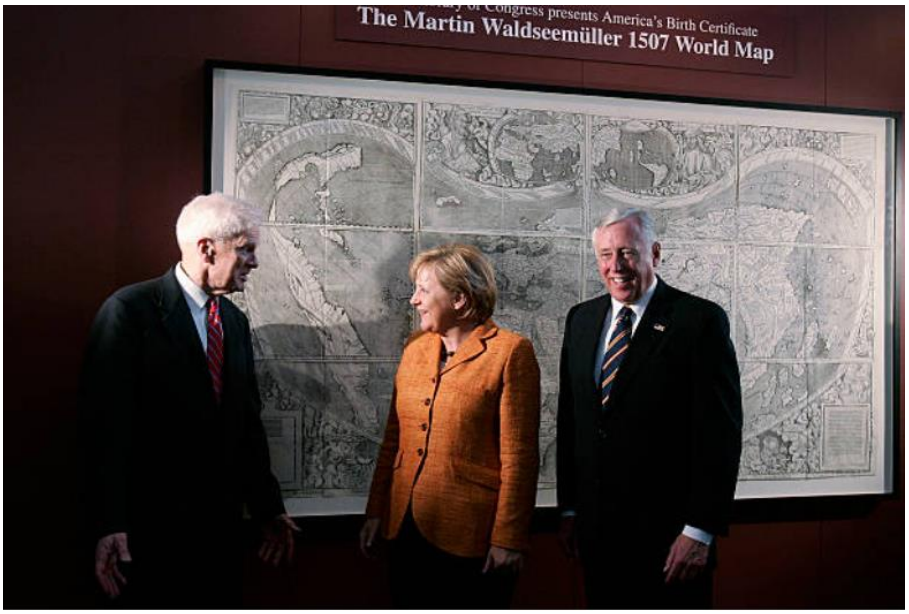


Figure 22 Visite de la chancelière allemande Angela Merkel à la Bibliothèque du Congrès pour le transfert symbolique de la mappemonde de Waldseemüller, 30 avril 2007. Cliché : Alex Wong – Getty Images.

Le lundi 30 avril 2007, Angela Merkel se rend à la Bibliothèque du Congrès afin de procéder au transfert symbolique de la carte de Waldseemüller aux États-Unis[260]. Sur le cliché ci-dessus (figure 22), Mme Merkel pose devant la mappemonde assemblée dans le bâtiment Thomas Jefferson, en présence notamment de James Billington (à gauche) et de Steny Hoyer, chef de la majorité de la Chambre des représentants (à droite). Ce dernier remplace Nancy Pelosi, porte-parole de la Chambre, retenue par d'autres obligations. Dans son discours, effectué pour partie en anglais, la chancelière évoque les circonstances de la création de cette carte et retrace les grandes lignes des événements ayant conduit à sa vente, finalisée quatre ans plus tôt. Elle rappelle les blocages juridiques ayant retardé cette vente : « À l'époque, l'octroi d'une licence d'exportation pour cet important trésor national allemand n'était pas incontesté, mais je pense toujours, aujourd'hui, que c'était bien la bonne décision. Parce que cette décision, après tout, a été très clairement prise dans le but de reconnaître les très grands services, les services exceptionnels en réalité, que le peuple américain a rendus au peuple allemand, d'abord en l'aidant à secouer le joug de la dictature national-socialiste, puis en l'aidant à reconstruire son pays après la Seconde Guerre mondiale et, enfin, en l'aidant à parvenir à une réunification pacifique. » La chancelière est également heureuse de constater « que cette cérémonie solennelle coïncide aussi avec le soixantième anniversaire du Plan Marshall […], signe visible du genre d'aide reçue des Américains ». Le « culte des anniversaires » est plus que jamais en train de s'exprimer.

[260] *The Indiana Gazette*, 1er mai 2007, p. 8.

Angela Merkel justifie également la cession de cette carte en raison des liens historiques très forts existant entre le peuple allemand et les États-Unis : « Et cette décision est aussi une expression tangible de l'étroite amitié germano-américaine. Elle nous rappelle les nombreuses racines personnelles, les nombreux liens personnels que de nombreux Américains ont en Allemagne. Plus de 43 millions d'Américains ont, après tout, des ancêtres allemands, ce qui est plus – même si d'autres communautés dans ce pays n'aiment peut-être pas qu'on le dise, mais j'ose quand même le dire – plus que toute autre communauté ici aux États-Unis d'Amérique. »

La chancelière rappelle que cette carte « est souvent considérée comme "l'acte de naissance de l'Amérique" ». Après avoir évoqué les noms de Martin Waldseemüller et d'Amerigo Vespucci, elle estime que l'on peut « à juste titre appeler ces deux Européens […] les parrains, si vous voulez, de l'Amérique ». En revanche, aucune allusion d'aucune sorte n'est faite au sujet de la « marraine de l'Amérique ». À aucun moment de ce discours, le nom de Saint-Dié n'a été prononcé, ni même évoqué par la chancelière. En revanche, James Billington y fait référence en s'adressant directement à Angela Merkel : « J'ai le sentiment que votre rôle, non seulement en Allemagne mais aussi en Europe, est en quelque sorte inspiré par Waldseemüller lui-même, qui a réuni pour la première fois ce vieux groupe de savants européens à l'aube de l'époque moderne, plus exactement en France, à Saint-Dié, et le fait que vous représentiez à la fois l'Allemagne et l'Union européenne constitue pour nous un grand honneur. » Il est intéressant de constater que le bibliothécaire en chef considère que Waldseemüller est celui qui aurait réuni les membres du « Gymnase vosgien », alors qu'il est tout à fait établi que c'est le Déodatien Vautrin Lud à qui ce mérite doit être attribué. Or, le nom de ce dernier, pas plus que ceux des autres membres du cénacle de Saint-Dié, n'ont été prononcés au cours de cette cérémonie[261]. C'est bien l'Allemagne, et l'Allemagne seule qui est à l'honneur en ce jour de commémoration. Les médias s'en sont d'ailleurs largement fait écho, contribuant encore un peu plus à accréditer auprès de l'opinion publique étatsunienne que le nom de l'Amérique était une invention purement allemande. Angela Merkel a donc réussi une belle opération de relations culturelles internationales contre laquelle Saint-Dié-des-Vosges aurait eu bien du mal à rivaliser.

4- L'exposition permanente de la carte dans le Jefferson Building

Le 13 décembre 2007 s'ouvre l'exposition permanente « *Exploring the Early Americas* », dans le bâtiment Jefferson de la Bibliothèque du Congrès. Depuis lors, l'*Universalis*

[261] Ce discours peut être visionné et entendu en intégralité sur le site Internet de la Bibliothèque du Congrès : https://www.loc.gov/item/2021687830/

Cosmographia et la *Carta marina* sont exposées ensemble en permanence et sont librement accessibles au grand public[262]. Le « certificat de naissance de l'Amérique » repose désormais dans un caisson sous vide d'air conçu spécialement pour lui et qui a coûté un million de dollars, soit 10% du prix de la carte[263]. Avant son enfermement définitif, une copie numérique a été réalisée par l'entreprise Megavision, permettant ainsi au monde entier de pouvoir consulter gratuitement ce document exceptionnel en haute résolution sur Internet[264]. Ainsi s'achève cette année de commémoration du cinquième centenaire de l'invention du nom de l'Amérique aux États-Unis. Ainsi qu'on a déjà pu le mentionner, le « culte des anniversaires », tel qu'il se pratique dans ce pays, concerne au premier chef les intellectuels. Le grand public est très peu mobilisé par ce type d'événement, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de commémorer des personnages historiques européens. 2007 n'aura pas fait exception à la règle.

L'œuvre du cartographe de Saint-Dié fait dès lors l'objet d'événements réguliers à la Bibliothèque du Congrès afin de la mettre en valeur. Les 14 et 15 mai 2009 a lieu une exposition accompagnée d'une série de conférences intitulées « *Exploring Waldseemüller's World : An International Symposium* ». Le 17 mai 2013 a lieu une journée d'études intitulée « *Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann* ». Elle commémore le dixième anniversaire de l'acquisition du planisphère de 1507. Une nouvelle fois, ce sont principalement des universitaires et des personnels d'établissements culturels qui participent à ces commémorations.

En parallèle à cette séquence de l'acquisition de l'*Universalis Cosmographia*, les médias s'intéressent aussi, bien que de manière très secondaire, au *Globus Mundi*, petite carte en fuseaux qui devait accompagner la grande mappemonde de 1507 et qui comporte elle aussi le nom *America*. Lorsque la presse relate l'un ou l'autre des faits en rapport avec la vente, le prêt, le transfert ou l'exposition de l'une de ces cartes, Saint-Dié est parfois citée, mais généralement de manière très anecdotique. Il est ainsi parfois question du « monastère de Saint-Dié », une « petite ville de Lorraine[265] » ou située dans les « montagnes de l'est de la France[266] ». En 2003, au moment de la finalisation de la vente de l'*Universalis Cosmographia*, il est simplement dit que cette carte fait « partie d'un projet lancé à Saint-Dié, France[267] ». Dans d'autres articles

[262] J.W. Hessler et C. Van Duzer, *Seeing the world anew*, *op. cit.*, p. 108-109.
[263] F.G. France et M. Toth, « "The Waldseemuller Map" - A Gift of Germany to the World », art cit.
[264] *The Pittsfield Berkshire Eagle*, 15 décembre 2008, p. 17.
[265] CNN.com, 8 juin 2005. [En ligne : https://web.archive.org/web/20060529102930/http://www.cnn.com/2005/WORLD/europe/06/08/america.map/index.html].
[266] *The Boston Globe*, 11 octobre 2009 ; *The New York Times*, 10 décembre 2017.
[267] *The Galveston Daily News*, 19 juin 2003, p. 3 ; *The Indiana Gazette*, 19 juin 2003, p. 7 ; *The Marysville Appeal Democrat*, 19 juin 2003, p. 21 ; *The Franklin News Herald*, 27 juin 2003, p. 32.

mentionnant cette vente, le nom de Saint-Dié est purement et simplement occulté[268]. Le même silence peut être remarqué en 2005, à l'occasion de la vente aux enchères chez Christie's d'un exemplaire récemment découvert de la petite carte en fuseaux[269]. Dans les deux cas, il est assez surprenant de constater que le *Lowell Sun* ne cite pas Saint-Dié, alors qu'il s'agit du quotidien de la ville jumelle de la « marraine de l'Amérique » depuis déjà une quinzaine d'années. Le fait que ce jumelage soit largement une coquille vide n'a sans doute pas contribué à entretenir cette mémoire dans l'ancienne cité textile du Massachusetts.

La même année que le transfert officiel de l'*Universalis Cosmographia* au peuple américain par Angela Merkel et que l'exposition permanente de la mappemonde de Martin Waldseemüller dans le *Jefferson building* de la Bibliothèque du Congrès, des débats parlementaires ont lieu à Washington pour commémorer le cinquième centenaire du nom *America*. On peut dès lors se demander si les sénateurs et les représentants étatsuniens ont mentionné Saint-Dié-des-Vosges dans leurs discours, en quelle proportion et en quels termes.

C) Un débat au Congrès pour commémorer le nom de l'Amérique en 2007

Le 30 mars 2007, une résolution pour commémorer le cinq-centième anniversaire de la première utilisation du nom *America* est introduite par Carolyn B. Maloney, représentante de l'État de New York et par Alcee L. Hastings, représentant de Floride[270]. La représentante Maloney évoque la « création (*coining*) du nom "*America*". Le 25 avril 1507, le cartographe Martin Waldseemüller du groupe de recherche *Gymnasium Vosagense* à Saint-Dié, en France, a changé la manière dont les Européens percevaient le monde en dessinant pour la première fois l'hémisphère occidental sur sa mappemonde de 1507. Waldseemüller a honoré Amerigo Vespucci en nommant (*labelling*) cette terre selon le prénom du navigateur italien ». L'élue de New York demande donc à ses concitoyens américains de se joindre à elle ainsi qu'à toute la Chambre des représentants pour « célébrer ce 500e anniversaire historique de la création (*coining*) de ce grand nom ».

[268] *The Port Arthur News*, 21 juin 2003, p. 9 et 24 juillet 2003, p. 17 ; *The Bedford Gazette*, 25 juin 2003, p. 2 et 24 juillet 2003, p. 14 ; *The Lowell Sun*, 24 juillet 2003, p. 8 ; *The Ukiah Daily Journal*, 24 juillet 2003, p. 8 ; *The Odessa American*, 24 juillet 2003, p. 3 ; *The Johnstown Tribune Democrat*, 24 juillet 2003, p. 36 ; *The Jacksonville Journal Courier*, 24 juillet 2003, p. 11.
[269] *The Lowell Sun*, 8 juin 2005, p. 3 ; *The Johnstown Tribune Democrat*, 9 juin 2005, p. 48 ; *The Paris News*, 9 juin 2005, p. 13 ; *The New Castle News*, 9 juin 2005, p. 8 ; *The North Adams Transcript*, 10 juin 2005, p. 7 ; *The Altoona Mirror*, 12 juin 2005, p. 16.
[270] *Congressional Record – Extensions of Remarks*, vol. 153, n° 56, March 30, 2007, E698-E710.

Mrs. Maloney évoque le nom de Saint-Dié comme lieu des travaux du « Gymnase vosgien », qu'elle cite selon son appellation latine. Elle précise que cette ville se situe en France. En revanche, c'est encore une fois Martin Waldseemüller qui est l'unique savant mentionné. Ni Vautrin Lud, ni Mathias Ringmann ne sont évoqués, ce qui indique encore une fois la déliaison entre la recherche historique et la réception que peuvent en avoir les politiques, les médias et les citoyens. De même, les termes utilisés pour évoquer la création du nom de l'Amérique (*to coin, to label*) montrent que l'expression « baptême de l'Amérique » et ses dérivés (marraine, fonts baptismaux) ne sont pas parvenus à se frayer un chemin jusque dans le langage courant des États-suniens. Nous avions déjà pu le montrer en ce qui concerne les manuels scolaires.

Le discours du représentant de Floride reprend plus ou moins les mêmes éléments que ceux de sa collègue de New York ; il évoque d'abord les quatre voyages d'Amerigo Vespucci situés entre 1497 et 1504, sans rappeler une seule fois que le nombre et les dates de ces expéditions sont sujets à controverse depuis des siècles et ne sont toujours pas tranchés par les historiennes et historiens. C'est ensuite l'invention du nom de l'Amérique qui est rappelée : « […] le 25 avril 1507, le cartographe Martin Waldseemüller du groupe de recherche *Gymnasium Vosagense* à Saint-Dié, en France, publie le livre *Cosmographiæ Introductio*. Le livre était accompagné par une carte qu'il avait dessinée nommant le nouveau continent "*America*", d'après Amerigo Vespucci. » Puis, Alcee L. Hastings justifie la raison pour laquelle ce cinq-centième anniversaire mérite d'être honoré par une résolution : « Au XXIe siècle, le nom "*America*" signifie bien plus qu'un continent ou un pays. C'est un idéal, un système de valeurs qui se consacre à l'ingéniosité et à la grandeur. »

Le 3 mai 2007, c'est cette fois au Sénat que l'histoire de la première dénomination de l'Amérique s'invite dans les discours. La sénatrice Dianne Feinstein, présidente de la commission paritaire de la Bibliothèque du Congrès, fait un compte-rendu du transfert officiel de la carte de Waldseemüller par Angela Merkel ayant eu lieu le lundi précédent. Elle rappelle qu'on « fait souvent référence à cette carte en tant que "certificat de naissance de l'Amérique". Elle a été dessinée et imprimée par Martin Waldseemüller, un érudit et cartographe du XVIe siècle qui travaillait en France[271] ».

Le 11 juillet a lieu la suite du débat à la Chambre des représentants concernant la proposition de résolution déposée le 30 mars. Sheila Jackson-Lee, représentante démocrate du Texas, propose d'adopter la résolution n° 287 commémorant le cinq-centième anniversaire de la première utilisation du nom *America*. Le texte de la résolution reprend les arguments avancés

[271] *Congressional Record – Senate*, vol. 153, n° 72, May 3, 2007, S5558.

par Carolyn B. Maloney et Alcee L. Hastings. Il mentionne explicitement dans ses attendus Martin Waldseemüller, Amerigo Vespucci, le *Gymnasium Vosagense* (ou « Gymnase vosgien »), Saint-Dié en France, la *Cosmographiæ Introductio* publiée le 25 avril 1507 et son fameux passage proposant de donner au Nouveau Monde le prénom de Vespucci. La résolution propose notamment de « reconnaître la signification de la mappemonde de 1507 de Martin Waldseemüller et de son livre d'accompagnement, la *Cosmographiæ Introductio,* qui ont changé pour toujours la représentation géographique du monde[272] ». Or, cet argument est discutable. On sait que la mappemonde de 1507 n'a pas représenté une révolution conceptuelle à l'époque de sa création, mais plutôt une proposition que Waldseemüller lui-même a regrettée par la suite. Cette carte n'est en réalité qu'un maillon dans une chaîne ayant contribué à faire évoluer les représentations du Nouveau Monde à la Renaissance. Ce sont les hommes et les femmes du XXe siècle qui ont fait de cette carte le « certificat de naissance de l'Amérique », non ceux du début du XVIe siècle.

Sheila Jackson-Lee propose donc de voter pour cette résolution et précise que « la seule copie survivante connue de la première édition de cette carte est aujourd'hui conservée dans notre Bibliothèque du Congrès ». La représentante semble donc ignorer les travaux effectués au début des années 1980 ayant montré que cette copie n'était en réalité qu'un tirage postérieur à 1507, probablement aux alentours de 1515. Mrs. Jackson-Lee ajoute qu'il est important de « célébrer cette occasion historique, parce qu'"*America*" a fini par symboliser bien plus qu'un nom sur une carte il y a un demi-millénaire ». C'est ensuite à la représentante républicaine de Floride Ileana Ros-Lehtinen de soutenir le vote de cette résolution, qui « nous rappelle que peu importe l'endroit où l'on vit dans l'hémisphère Nord ou Sud, nous sommes Américains, unis par une histoire commune ». D'origine cubaine, Mrs. Ros-Lehtinen veut ainsi souligner que le nom de l'Amérique ne doit pas être confisqué par un unique pays. D'autres orateurs se succèdent ensuite pour approuver le texte de la résolution, qui est adopté aux deux tiers des voix. Ce débat à la Chambre nous permet enfin d'apprendre qu'un « Comité d'organisation pour le 500e anniversaire de l'Amérique » a été fondé pour coordonner les actions dans les cinquante États du pays et pour y faire adopter des résolutions similaires à celle qui est en discussion à Washington.

On peut retenir des discussions ayant émaillé ce débat de 2007 que les parlementaires étatsuniens estiment que l'histoire de la première dénomination du nom de l'Amérique est d'abord celle d'un « cartographe allemand », Martin Waldseemüller, ayant travaillé à Saint-

[272] *Congressional Record – House of Representatives*, vol. 153, n° 110, July 11, 2007, H7607-H7609.

Dié, en France. Il n'est jamais fait mention de ses collaborateurs ; tout au plus apprend-on qu'il fait partie d'un « groupe de travail », le *Gymnasium Vosagense*, dont la nature n'est jamais précisée ou interrogée. Waldseemüller est non seulement vu comme le créateur de la mappemonde de 1507, mais aussi comme l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* et comme l'unique inventeur du nom *America*. La controverse autour du nombre ou de la date des voyages de Vespucci ne fait jamais l'objet d'un rappel. Le fait que la carte achetée par la Bibliothèque du Congrès ne soit pas un original mais un retirage n'est pas non plus évoqué. Tous les travaux des chercheuses et des chercheurs effectués après ceux d'Alexander von Humboldt dans les années 1830 sont donc totalement occultés dans ce débat. Toutefois, l'objectif de ces discussions ne se situe pas à ce niveau. Par l'introduction et le vote de cette résolution commémorative, les parlementaires cherchent d'abord à créer un consensus national autour du nom *America*, qui constitue l'un des plus petits dénominateurs communs au sein d'une société multiculturelle comme les États-Unis. Nous sommes face à un cas d'école en termes d'usage politique du passé.

Depuis que la France a contribué à la naissance des États-Unis, liant ainsi son destin au leur, elle n'a cessé de projeter sur eux ses doutes, ses craintes et ses espoirs. Les Françaises et les Français ont longtemps vu en eux une partie de leur propre avenir, mais cela n'a jamais été réciproque. Il y a donc toujours eu un déséquilibre dans les représentations croisées entre ces deux pays, ce qui s'est souvent révélé source d'incompréhensions et de tensions. Les États-Unis sont sans aucun doute le pays qui suscite le plus de réactions dans l'imaginaire français, du fait des multiples croisements ayant émaillé l'histoire de ces deux nations. Aucun autre pays ne génère ni n'a généré en France une telle force émotionnelle, qu'elle soit positive ou négative[273]. Les Lorrains, à l'instar de leurs compatriotes français, ont souvent vu dans les Américains des descendants d'Européens, qui devaient au fond partager les mêmes valeurs, le même substrat culturel qu'eux. Pourtant, les Étatsuniens se voient comme une société très différente de celle de l'Europe en raison de leur attachement à l'idée de « Destinée manifeste », selon laquelle les États-Unis auraient un destin exceptionnel par rapport au reste du monde. Ils se considèrent comme faisant partie d'un monde nouveau, dont les membres ont quitté l'Europe pour bâtir une société différente et meilleure que celle de l'Ancien Monde. Ils ont fondé une société en opposition avec l'intolérance religieuse, avec la monarchie ou avec la société aristocratique de

[273] CROZIER Michel, « Remarques sur l'antiaméricanisme des Français » in *L'Amérique des Français*, Christine Fauré et Tom Bishop (éd.), Paris, F. Bourin, 1992, p. 191-198. Ici, p. 191-192.

l'ancienne Europe. Cette différence de perception est sans nulle doute un facteur majeur d'incompréhensions réciproques[274].

Au fond, tout ce que nous avons pu montrer jusqu'à maintenant à propos des tentatives menées par Saint-Dié-des-Vosges (et dans une moindre mesure, par la Lorraine) dans le cadre des relations culturelles internationales entreprises en direction des États-Unis résume cette incompréhension. La ville vosgienne a longtemps été persuadée qu'elle pourrait attirer l'attention de sa prétendue « filleule » parce qu'une série de biais cognitifs a fait penser à ses élus, à ses médias, à ses élites intellectuelles et à une partie de sa population que les « cousins d'Amérique » seraient tout à fait enchantés de rendre hommage à leur vieille marraine. C'était sans doute un peu naïf de leur part, même si l'opération valait peut-être la peine d'être tentée. Rien n'était écrit dès le départ ; d'autres circonstances, l'intervention d'autres acteurs auraient peut-être permis à la « marraine de l'Amérique » de connaître une notoriété plus importante outre-Atlantique.

Ce sont pourtant bien des relations culturelles très asymétriques qui se sont nouées depuis 1875 entre la « marraine » et la « filleule ». Certes, il n'y a jamais eu absence totale d'échanges entre ces deux pôles, mais le déséquilibre s'est toujours révélé très puissant, qu'il s'agisse des objets culturels (cartes postales, timbres, monuments commémoratifs…), des représentations (le concept de « baptême de l'Amérique ») ou des pratiques (la participation des Américains aux fêtes organisées à Saint-Dié) en lien avec la première dénomination du Nouveau Monde. Ainsi que l'a rappelé Robert Frank, un trop grand déséquilibre des échanges entre deux pôles peut engendrer des réactions diverses, allant du repli à l'agressivité[275]. Déjà en 1945, Jean-Paul Sartre dénonçait la dissymétrie des relations culturelles entre la France et les États-Unis et proposait d'y mettre fin, dans la mesure où il ne saurait exister d'« échange sans réciprocité[276] ».

Concernant Saint-Dié-des-Vosges, la prise de conscience de ce déséquilibre aura été plus tardive ; c'est paradoxalement au moment des commémorations du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique » en 2007 qu'une remise en cause d'un lien trop exclusif avec les États-Unis émerge véritablement et que l'expression de « marraine *des* Amériques » fait son apparition. Celle-ci n'aura d'ailleurs guère de succès. À l'heure où ces lignes sont écrites, il reste à redéfinir les termes d'une nouvelle relation entre Saint-Dié-des-Vosges (ou plus

[274] TOINET Marie-France, « Quelques considérations sur l'antiaméricanisme » in *L'Amérique des Français*, *op. cit.*, p. 221-230. Ici, p. 227.
[275] FRANK Robert, « Conclusion » in *Les relations culturelles internationales au XXe siècle : de la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Anne Dulphy, Robert Frank, Marie-Anne Matard-Bonucci, et al. (éd.), Bruxelles, P.I.E.-P. Lang, « Enjeux internationaux », 2010, p. 671.
[276] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 568.

vraisemblablement la Lorraine, voire la région Grand Est, plus aisément identifiables à l'échelle internationale) et l'Amérique. Mais quelle Amérique ? Probablement plus les seuls États-Unis. C'est dans un cadre de pensée multipolaire que cette nouvelle relation pourrait voir le jour. Après tout, c'est à l'emplacement du Brésil que les savants du « Gymnase vosgien » ont écrit, un beau jour du printemps 1507, le nom qui résonnerait encore un demi-millénaire plus tard de sa si grande puissance évocatrice : *America*.

TROISIÈME PARTIE : **Le temps de la médiation culturelle : entretien, diffusion et réception de la mémoire du « baptême de l'Amérique ».**

We were going to see the world
In this land
We placed Baptismal fonts
And an infinite number were baptized […]
And the sky opened
And we laid down our armour
And we danced
Naked as they
Baptized in the rain
Of the New World[1]

[…] And they cheated, they lie like Amerigo Vespucci,
I'm a miracle, I'm still super lyrical […][2].

Au travers de ces deux extraits de chansons récentes, œuvres de deux artistes étatsuniens aux univers très différents, nous avons voulu montrer que la connaissance de ce que les Lorrains nomment le « baptême de l'Amérique » était aujourd'hui différemment « digérée » aux États-Unis. La chanson « *Amerigo* » de Patti Smith, éditée en 2012, traduit une certaine connaissance de l'histoire de la première dénomination de l'Amérique. Elle parle ainsi d'un « Nouveau Monde », « baptisé sous la pluie », ainsi que de « fonts baptismaux ». La chanteuse originaire de Chicago s'est certainement documentée au moment d'écrire ce titre en 2009, alors qu'elle effectuait une croisière en Méditerranée à bord du « Costa Concordia », navire appelé à devenir tristement célèbre deux ans plus tard pour d'autres raisons[3]. Les paroles d'Eminem sont très différentes. Le rappeur de Detroit donne d'Amerigo Vespucci une représentation totalement figée et qui correspond à ce qu'écrivaient certains auteurs du XIXe siècle qui, à l'instar de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), considéraient que le navigateur florentin n'était qu'un voleur et

[1] Patti Smith, *Amerigo*, sur l'album « Banga », 2012.
[2] Eminem, ft. Royé Da 5'9'', Q-Tip, Black Thought & Denaum, *Yah Yah*, sur l'album « Music to be murdered by », 2020.
[3] https://www.songfacts.com/facts/patti-smith/amerigo

un vulgaire « épicier » par la faute duquel la moitié du monde avait été mal nommée[4]. Cette manière de présenter les choses est assez caractéristique des représentations d'une partie importante de l'opinion publique étatsunienne lorsque la question des origines du nom de l'Amérique est abordée. Cette dénomination est encore bien souvent associée à une erreur, voire à un ignoble larcin de la part d'un perfide Italien ayant volé au grand Christophe Colomb tout le mérite qui aurait dû lui revenir. Dès lors, il est aisé de comprendre que les promoteurs de Saint-Dié-des-Vosges aient eu toutes les peines du monde à faire connaître et reconnaître la « marraine de l'Amérique » aux États-Unis, même si bien d'autres raisons, en partie déjà évoquées, peuvent expliquer cette résistance.

L'objectif de la troisième et dernière partie de cette thèse consiste par conséquent à évoquer les facteurs de médiation culturelle ayant été mobilisés plus ou moins consciemment pour faire vivre la mémoire du « baptême de l'Amérique » en Lorraine et aux États-Unis. Nous chercherons à montrer par quels moyens cette mémoire s'est diffusée et comment elle a été perçue, entretenue, adaptée voire rejetée dans les espaces de réception. Loin de se contenter de mettre en exergue un simple mécanisme de diffusion-réception, nous tenterons de déterminer si ces facteurs ont permis l'émergence d'un effet de retour, ce qui est la caractéristique *sine qua non* des transferts culturels.

L'une des principales difficultés de la médiation culturelle autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique » est liée au fait que ce thème n'a jamais été suffisamment porteur en lui-même pour attirer l'attention des masses. Développé au sein d'une société savante, ce concept a souffert dès l'origine de sa dimension trop « intellectuelle » et élitiste. Toute la période que nous avons choisi de considérer a été marquée par la recherche d'un angle d'accroche pour conférer au « baptême de l'Amérique » un aspect plus populaire, capable de toucher un public plus large. Les organisateurs des fêtes franco-américaines de 1911 avaient déjà cet enjeu à l'esprit, mais n'étaient parvenus à transformer cette commémoration historique en événement populaire qu'en lui associant un corso fleuri, une fête foraine, un meeting aérien, une montgolfière… en partant du postulat que l'on ne pourrait pas attirer une foule nombreuse à ces fêtes en comptant uniquement sur la célébration d'un fait historique. Christian Pierret semblait avoir trouvé une solution plus pérenne au début des années 1990 en fondant le Festival International de Géographie, qui se revendiquait comme l'enfant naturel de l'histoire des chanoines de 1507 tout en s'adressant à un auditoire massif. Il conviendra de montrer, dans les

[4] DUVIOLS Jean-Paul, *Le Nouveau monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, « Collection magellane », 2005, p. 241-242.

pages qui vont suivre, quelles tentatives ont été menées depuis 1875 pour faire ainsi sortir la mémoire de la première dénomination de l'Amérique de son terrain élitiste originel.

La distinction entre culture savante (ou culture des élites) et culture populaire est un débat épistémologique déjà ancien. La question principale au centre de ce débat consiste à savoir s'il existe une culture populaire autonome, comme le pensaient notamment Robert Mandrou ou Michael Bakhtine dans les années 1960, ou bien si celle-ci est en réalité une adaptation de la culture des élites, ainsi que l'ont théorisé Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel en 1970 dans *La Beauté du mort* : la culture serait qualifiée de « populaire » uniquement parce qu'elle est désignée comme telle par les élites. Elle ne serait pas populaire par essence, mais uniquement parce que les dominants auraient décidé qu'elle l'était, jugeant certaines pratiques ou certains artéfacts culturels indignes.

Les travaux consistant à distinguer une culture des élites d'une part et une culture populaire d'autre part ont été de plus en plus critiqués à partir des années 1970 et 1980, que ce soit par Pierre Bourdieu (*Vous avez dit populaire ?* 1984), Claude Grignon et Jean-Claude Passeron (*Le Savant et le populaire*, 1989), ou encore par Roger Chartier, qui écrit en 1996 que « la culture populaire est une catégorie savante[5] ». L'étude de la mémoire du « baptême de l'Amérique » est tout à fait caractéristique de ce débat puisque l'un des aspects centraux de notre recherche consiste à se demander si ce thème, longtemps dévolu à une élite cultivée, est parvenu à devenir au fil du temps un sujet capable de fédérer le plus grand nombre et selon quelles modalités. Autrement dit, comment est-on passé d'Alexander von Humboldt à Eminem, de la Société philomatique vosgienne à Patti Smith ?

Il conviendra par ailleurs dans les pages qui vont suivre d'interroger cet objet historique du « baptême de l'Amérique » en termes de transferts culturels. On sait aujourd'hui que le processus de production/transfert/réception d'un phénomène culturel ne se déroule pas de manière passive pour le récepteur. Cela ne se passe pas de manière unilatérale et il existe au contraire bien des formes d'appropriation ou de détournement[6]. Nous analyserons par exemple selon quelles modalités des éléments de la mappemonde de Martin Waldseemüller ont pu devenir le logo d'une sandwicherie ou comment l'expression « marraine de l'Amérique » a été latinisée pour devenir le nom d'une marque de bière.

[5] KALIFA Dominique, « Culture savante/culture populaire » in *Historiographies : concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, 2010, p. 994-999.

[6] MOLLIER Jean-Yves, SIRINELLI Jean-François et VALLOTTON François (éd.), *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940*, Paris, Presses universitaires de France, « Le nœud gordien », 2006, p. 2.

Cette question de la diffusion et de la réception de la mémoire du « baptême de l'Amérique » nous amènera par ailleurs à réfléchir en termes de passeurs et de passages. Il s'agit là de l'un des grands chantiers de l'histoire culturelle. L'histoire des médiations et des médiateurs culturels, l'étude des supports de ces médiations, l'analyse de la production et des réceptions des discours et pratiques culturelles… constituent des enjeux fondamentaux pour comprendre les mécanismes qui sous-tendent les transferts culturels[7]. L'essor de l'histoire des relations culturelles internationales depuis les années 1980 a permis de s'intéresser à de nouveaux acteurs, dont le rôle avait jusqu'alors été quelque peu occulté par celui des diplomates officiels : ce sont les nombreux « passeurs culturels », comme les marchands, militaires, traducteurs, entrepreneurs, scientifiques, exilés… L'étude de ces nombreux passeurs permet de constater que les États ne sont pas les seuls acteurs de la diplomatie culturelle[8]. La mémoire du « baptême de l'Amérique » a ainsi bénéficié de l'appui d'un certain nombre d'acteurs aux statuts très divers depuis 1875, de l'universitaire originaire de Saint-Dié enseignant sur de prestigieux campus de la Nouvelle-Angleterre aux Alsaciens-Lorrains anonymes ayant décidé de partir vivre aux États-Unis. Chacun à leur manière, ces passeurs ont contribué à transmettre une petite part de la mémoire du baptême de 1507 de l'autre côté de l'océan. Les effets de retour existent puisque des Étatsuniens ont pu devenir également des agents de diffusion de cette mémoire vers la Lorraine.

La question des passages nous amènera irrémédiablement à évoquer les problématiques de la culture de masse, celle-ci ayant été largement mobilisée au service de la mémoire du « baptême de l'Amérique » dès la fin du XIXe siècle. Qu'il s'agisse d'articles publiés dans la presse française ou dans les *Yellow Papers* étatsuniens expliquant les origines du nom de l'Amérique, de cartes postales montrant la « Maison de l'Amérique », de fêtes foraines ou de jeux-concours destinés à attirer du public à l'occasion de fêtes franco-américaines ou encore de publicités détournant le message du « baptême » de 1507, la culture de masse s'est souvent invitée au service de la promotion de cette mémoire auprès du plus grand nombre. Nous pourrons ainsi vérifier que cette forme de culture est déjà bien présente en France dès le dernier quart du XIXe siècle, et qu'il ne s'agit donc pas d'une forme d'américanisation qui aurait déferlé sur l'Europe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale[9].

[7] RIOUX Jean-Pierre, « Histoire culturelle » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 549-551.
[8] HAUSER Claude, MOLLIER Jean-Yves et VALLOTTON François (éd.), *La diplomatie par le livre : réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, « Culture-médias », 2011, p. 8.
[9] Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton (éd.), *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques, op. cit.*, p. 5.

Nous serons enfin amenés à interroger les « lieux de mémoire » du baptême de l'Amérique, avec toutes les acceptions que cette expression peut recouvrir. Nous essayerons notamment de déterminer si les États-Unis disposent d'autant de référents mémoriels que la Lorraine (et en particulier Saint-Dié-des-Vosges) en rapport avec la première dénomination de l'Amérique, et quels rapports sont entretenus entre les Hommes et ces différents lieux. La publication des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora entre 1984 et 1992 a constitué pour ces questions une véritable matrice. Cette somme se voulait à l'origine une manière renouvelée de pratiquer l'histoire de France, en l'étudiant par le prisme de ses objets matériels, symboliques ou idéels. Cet ouvrage a eu un tel écho qu'il a été à l'origine de l'inflation commémorative touchant la société française, alors que l'objectif de Pierre Nora n'était pas celui-ci : il cherchait au contraire à mettre en évidence une fièvre mémorielle, non à en encourager la promotion. Le concept de « lieu de mémoire » a néanmoins connu un immense succès. Il a été repris par des historiennes et historiens de nombreux pays. En France, les politiques, les médias et le grand public s'en sont largement saisis[10]. Ce concept a notamment fait l'objet de nombreuses déclinaisons régionales. La Lorraine n'a ainsi pas été épargnée par l'étude de certains de ses « lieux de mémoire[11] », bien que la « marraine de l'Amérique » n'ait eu droit que très récemment à une étude spécifique[12].

C'est sur la base de ces réflexions préalables que cette troisième partie sera globalement consacrée à la compréhension des éléments de médiation ayant favorisé les transferts culturels autour de la notion de « baptême de l'Amérique » entre la Lorraine et les États-Unis. Le premier chapitre sera consacré à la question des passeurs et des passages transatlantiques de la mémoire de cet objet historique, tandis que le suivant s'intéressera aux mécanismes de popularisation et de massification de cette mémoire, ainsi qu'aux stratégies mises en place afin qu'elle ne reste pas uniquement un objet de culture savante.

[10] CRIVELLO Maryline, « Passé et usages du passé » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 601-605.
[11] ROTH François et MARTIN Philippe (éd.), *Mémoire et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines, Pierron, 2003.
[12] J. Desprez, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la "Maison de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges », art cit.

CHAPITRE 8 : passeurs et passages de la mémoire du « baptême de l'Amérique » : acteurs, milieux et lieux

« Oui, Madame, tout ce qu'il y a de bon vient de Lorraine – y compris l'Amérique[1]*. »*

Cette phrase aurait été prononcée par l'historien, député et académicien lorrain Louis Madelin (1871-1956). Né à Neufchâteau, il se forme à l'école séminariste de Bar-le-Duc puis à la faculté des Lettres de Nancy. Il est le plus jeune agrégé de France en 1891, puis soutient une thèse sur Fouché en 1901 avant de devenir un spécialiste de la Révolution et de l'Empire. En 1907-1908, il effectue une tournée de quatre mois aux États-Unis et au Canada pour le compte de l'Alliance française. Il donne à cette occasion soixante-quinze conférences sur ses thèmes de prédilection. Au cours de son périple, il est reçu par le président Th. Roosevelt. Il est vrai que les présidents des États-Unis sont alors beaucoup plus faciles d'accès pour des personnes de « qualité », notamment étrangères, en visite à Washington. À l'issue de l'un de ses engagements à New York, au cours duquel il a fait l'éloge de sa région natale, un couple d'Américains vient échanger avec le conférencier. La femme dit ironiquement à son mari : « M. Madelin, mon ami, nous a prouvé que tout ce qu'il y avait de bon était de Lorraine. » Ce à quoi l'historien, piqué au vif par cette légère condescendance vis-à-vis de sa région, lui aurait asséné la phrase inscrite en exergue de ce chapitre. Ce souvenir a été rapporté par Louis Madelin lui-même en 1911, dans le contexte de la préparation des fêtes franco-américaines de Saint-Dié. On ne peut donc exclure que nous ayons affaire à une reconstruction *a posteriori* d'un échange entre un Lorrain de passage aux États-Unis et une Américaine un peu moqueuse. Ce bon mot, même s'il est peut-être en partie reconstruit par Louis Madelin, a probablement existé et il montre la volonté d'un intellectuel vosgien de se faire le porte-étendard du « baptême de l'Amérique » dans le pays qui commence à être considéré comme la « filleule » de Saint-Dié. Or, Louis Madelin n'est pas déodatien ; il vient de la plaine des Vosges, à l'autre extrémité du département. L'histoire du « baptême de l'Amérique » n'intéresse donc pas uniquement les ressortissants de la ville qui a donné son nom au Nouveau Monde, mais d'autres Lorrains se la sont également appropriée.

[1] MADELIN Louis, « Une laïcisation », in *Mémorial des Vosges*, 21 mai 1911, p. 1.

L'anecdote qui vient d'être rapportée illustre la question des passeurs, des médiateurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique », mais également de ses lieux de passages. Il s'agira dans ce chapitre d'étudier les acteurs, les milieux et les lieux par lesquels cette mémoire a transité depuis 1875. Le titre de ce chapitre fait explicitement référence à l'intitulé des journées d'été organisées par l'Institut historique allemand, l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne/UMR SIRICE et l'Université de Marburg du 19 au 22 juin 2023, sur les perspectives innovantes en histoire des relations internationales. Ces journées ont en effet invité les contributrices et les contributeurs à réfléchir en termes d'« acteurs, milieux et lieux ». L'histoire des relations internationales (y compris culturelles) s'intéresse en effet de plus en plus à ses acteurs (y compris non-étatiques), au poids des émotions dans la conduite de ces relations, ainsi qu'aux lieux dans lesquels ces relations sont conduites. Les acteurs sont de plus en plus étudiés sous un angle sociohistorique et culturel ; ils sont replacés dans leur « milieu », c'est-à-dire le cadre culturel, les réseaux dans lesquels ces acteurs s'inscrivent[2].

La diplomatie culturelle ne se limite pas à l'étude de l'action d'acteurs officiels (ministres, diplomates…) mais englobe aussi celles et ceux qui jouent un rôle officieux, pratiquant l'action culturelle en marge d'autres fonctions en lien plus ou moins étroit avec le domaine culturel (enseignants détachés à l'étranger, artistes, journalistes, traducteurs…), voire n'ayant *a priori* pas de lien direct avec le domaine culturel (touristes, migrants…) et dont le rôle dans la diffusion d'une culture est en partie ou totalement involontaire[3]. Souvent, ces figures sont discrètes et oubliées de la grande histoire bien que leur rôle ait été essentiel dans la diffusion internationale d'un élément culturel[4].

C'est en ayant à l'esprit ces nouvelles orientations que nous allons nous pencher dans ce chapitre sur les acteurs susceptibles de s'être impliqués à divers titres pour faire vivre la mémoire de la première dénomination de l'Amérique en Lorraine et aux États-Unis. La première partie sera consacrée à l'action culturelle menée par différents acteurs individuels, ayant œuvré chacun à leur manière à la connaissance et à la reconnaissance du « baptême de l'Amérique » de manière transnationale. La seconde partie s'intéressera à tous les acteurs anonymes, migrants, touristes, soldats… susceptibles d'avoir été, à un moment ou à un autre, des agents transmetteurs de cette mémoire. Dans tous les cas, ces acteurs seront replacés dans

[2] Voir les détails de ces journées d'été sur le site Internet de l'Institut historique allemand : https://www.dhi-paris.fr/fr/evenements/cycles-devenements/universite-dete.html

[3] DUBOSCLARD Alain, GRISON Laurent, JEAN-PIERRE Laurent, et al., *Entre rayonnement et réciprocité. Contributions à l'histoire de la diplomatie culturelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 12.

[4] LOYER Emmanuelle, « Transferts culturels » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 805-808.

leur milieu, c'est-à-dire l'environnement ayant pu les conduire à s'intéresser au « baptême de l'Amérique ». Ils seront aussi replacés dans les lieux où ils ont accompli leur rôle de passeurs, qu'il s'agisse des locaux de l'Alliance française aux États-Unis, des paquebots transatlantiques ou des ruines de Saint-Dié après novembre 1944. Enfin, la troisième partie sera consacrée à l'étude de la presse des États-Unis et de son rôle particulier de « passeur » de la mémoire du « baptême de l'Amérique ».

I) Les acteurs de l'action culturelle autour du « baptême de l'Amérique »

Cette première partie vise à mettre en lumière un certain nombre d'acteurs ayant contribué à divers titres à transmettre la mémoire de la première dénomination de l'Amérique depuis le dernier quart du XIXe siècle. Chronologiquement, ces premiers passeurs ont été les intellectuels, qu'il s'agisse de conférenciers en tournée à l'étranger, d'universitaires ayant enseigné un ou plusieurs semestres dans une université étatsunienne ou d'artistes et écrivains réfugiés aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont ensuite des politiques et diplomates qui se sont intéressés à l'histoire du « baptême de l'Amérique » et ont cherché à la faire connaître outre-Atlantique. Après 1945, on peut mettre en avant une nouvelle figure, celle de la bienfaitrice ou du bienfaiteur ; la mémoire de l'invention du nom *America* devient ainsi un moyen d'attirer l'attention des États-Unis afin d'obtenir de l'aide pour Saint-Dié, anéantie par l'incendie de novembre 1944. Enfin, c'est le médiateur culturel qui devient, à partir des années 1960 et grâce à l'essor d'une culture en voie de démocratisation, l'incarnation privilégiée du passeur de l'histoire des chanoines de 1507.

A) Les intellectuels

Selon Pierre Bourdieu, un intellectuel est un « professionnel de la manipulation des biens symboliques[5] ». Christophe Charle fait entrer dans cette catégorie les « savants, hommes de lettres, enseignants, parfois mêmes journalistes, étudiants, artistes, médecins, avocats, membres du clergé dans certaines régions et certaines conjonctures », sans que cette liste soit exhaustive[6]. Les intellectuels sont des vecteurs de transmission culturelle entre des sociétés de différents pays. Ils sont des passeurs, des agents des transferts culturels[7]. En ce qui concerne la diffusion de la mémoire du « baptême de l'Amérique », plusieurs situations peuvent être observées. Il

[5] Cité par CHARLE Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle : essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1996, p. 18.
[6] *Ibid.*, p. 22.
[7] *Ibid.*, p. 28.

s'agit d'abord du cas des intellectuels lorrains en tournée de conférences aux États-Unis et qui en profitent pour évoquer devant leurs auditoires l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde à Saint-Dié. Cette transmission peut également être le fait d'universitaires d'origine lorraine, qui bénéficient d'un poste temporaire ou permanent dans une université des États-Unis. Enfin, on peut inclure dans cette catégorie les artistes et auteurs réfugiés aux États-Unis au cours de la Seconde Guerre mondiale.

1- Les tournées de conférences

L'exemple de Louis Madelin, déjà évoqué en introduction, n'est pas un cas unique. Plusieurs intellectuels lorrains ont ainsi foulé le sol des États-Unis dans le cadre de conférences. Ils effectuent généralement ces tournées à l'appel de l'Alliance française, qui se charge d'organiser le programme. Cette structure constitue alors l'un des principaux « lieux » de passage des idées françaises aux États-Unis, parmi lesquelles la question du « baptême de l'Amérique » n'a sans doute pas manqué d'être mentionnée.

Les premiers comités américains (*chapters*) de l'Alliance française ont été créés dans les années 1890. Celui de San Francisco est né en 1895, celui de New York en 1898, celui de Washington en 1905, etc. Ces « chapitres » ont une large autonomie. Il s'agit d'associations de droit américain, le plus souvent fondées et dirigées par des personnalités locales influentes et francophiles, ou d'origine française ou franco-canadienne[8].

La Fédération des Alliances Françaises aux États-Unis a été fondée, quant à elle, le 4 mars 1902. La naissance de cette fédération est à replacer dans le contexte du véritable démarrage des relations franco-étatsuniennes depuis une décennie. Elle voit le jour grâce à l'initiative de James Hazen Hyde (1876-1959). Ce riche héritier de l'entreprise d'assurances de son père est un francophile averti. En 1906, c'est son frère Henry qui représente les États-Unis lors de la conférence d'Algésiras, dans le cadre du règlement de la crise marocaine et qui plaide en faveur des intérêts français au détriment de ceux du Kayser. Dès ses études à Harvard, James Hazen Hyde sait qu'il consacrera une partie de sa fortune à faire rayonner la culture française dans son pays[9].

Au moment de sa fondation, la fédération compte trente-trois comités, dont les deux tiers se situent dans des villes de la côte Est, tandis que l'Ouest et le Sud sont les plus mal desservis[10].

[8] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité*, *op. cit.*, p. 118.
[9] DUBOSCLARD Alain, *Histoire de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis (1902-1997). L'Alliance au cœur*, Paris, L'Harmattan, « Culture et diplomatie françaises », 1998, p. 21.
[10] *Ibid.*, p. 31.

En 1910, elle compte 66 sections et en 1914, ce chiffre a doublé pour atteindre 122 sections membres. Il ne cesse de progresser ensuite, avec 180 sections en 1919 et plus de 270 à la veille de la crise de 1929. On assiste dès lors à une stagnation avant une nouvelle poussée à la veille de la Seconde Guerre mondiale avec près de 300 sections en 1939[11]. De 1902 à 1924, l'ambassadeur de France Jean-Jules Jusserand préside chaque année sans exception l'assemblée annuelle de cette fédération. Il en est le parrain assidu[12].

Une des motivations principales de l'Alliance française aux États-Unis est ainsi de faire la promotion de la culture française à un moment où le rayonnement de cette dernière commence à être concurrencé par d'autres puissances. En 1895, seuls trente étudiants étatsuniens sont inscrits à la Sorbonne, alors que deux cents le sont déjà à Berlin. Quant aux universités françaises de province, elles n'accueillent aucun étudiant américain tandis que les universités provinciales allemandes en accueillent déjà un millier. La concurrence allemande est constatée partout aux États-Unis. À l'exception de la Nouvelle-Angleterre, où les élites et les « *Francos* » immigrés du Canada francophone continuent à parler français, le recul de la langue de Molière est déjà sensible tandis que l'allemand fait preuve d'un grand dynamisme. Louis Madelin en fait le constat en 1908 au cours de sa tournée de conférences dans le pays. Il estime que la culture allemande est encore plus vivace dans les universités américaines que dans celle de Berlin[13].

L'action principale de la Fédération de l'Alliance française aux États-Unis consiste à organiser des tournées d'intellectuels français. Chaque année, elle choisit deux ou trois conférenciers officiels qui viendront dans le pays pour effectuer un cycle de conférences en voyageant entre les différentes sections. Être choisi est un grand honneur, car n'est sélectionnée que l'élite des intellectuels et universitaires français du moment. Beaucoup ont déjà reçu des prix littéraires prestigieux, enseignent à la Sorbonne, et un certain nombre ont été *visiting professors* dans une prestigieuse université américaine (Louis Allard à Harvard, Gaston Gille à Cornell, etc.). Certains sont académiciens ou membres de l'Institut. Être choisi est également une lourde charge, car il faut pouvoir supporter physiquement et moralement un rythme très soutenu de plusieurs dizaines de conférences en quelques mois à travers tout le pays[14]. Christophe Charle utilise l'expression de « chercheur-ambassadeur » pour qualifier cette figure de l'universitaire français (surtout littéraire, secondairement scientifique) en tournée de

[11] *Ibid.*, p. 47-48.
[12] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité, op. cit.*, p. 119-120.
[13] A. Dubosclard, *Histoire de la Fédération des Alliances françaises aux Etats-Unis (1902-1997), op. cit.*, p. 25-26.
[14] *Ibid.*, p. 53.

conférences à l'étranger et œuvrant au rayonnement de son pays. Dans l'immense majorité des cas, ces conférenciers ne parlent pas (ou peu) anglais et dispensent leur savoir en français, devant un auditoire de plusieurs centaines de personnes. Ces conférences sont l'occasion de mondanités et d'un entre-soi pour les élites bourgeoises du pays. Il n'est donc pas vraiment question d'une diffusion de la culture française à une vaste échelle. Il s'agit au contraire d'événements très élitistes[15]. En effet, les conférences de l'Alliance française aux États-Unis attirent essentiellement des membres de la haute bourgeoisie américaine (politiques, diplomates, hommes d'affaires, journalistes et artistes, ainsi que leurs épouses), francophiles et francophones, ainsi que des immigrés d'origine française et surtout du Canada francophone, qui veulent continuer à pratiquer leur langue dans le cadre de la politique de « Survivance[16] ».

Ces conférenciers, que le Quai d'Orsay surnomme parfois des « missionnaires », sont souvent chargés d'atteindre d'autres objectifs que la simple transmission de leurs connaissances. Le levier de la francophilie est ainsi utilisé pour séduire les décideurs américains et les faire adhérer au point de vue et aux intérêts de la France. En parallèle à leurs fonctions officielles, le ministère des Affaires étrangères les charge de parler aux journalistes, aux politiques et aux entrepreneurs locaux afin de leur donner le point de vue de la France sur certaines questions sensibles, de rétablir des inexactitudes, voire des contre-vérités ou de montrer que la cause française est la plus juste (ou du moins, celle qui va le plus dans le sens des intérêts américains). Ils rendent ensuite compte au Quai d'Orsay de ce qu'ils ont vu et entendu sur place et prodiguent des conseils sur la conduite à tenir[17]. Ils ont également pour objectif de contrer la germanophilie qui pourrait exister au sein des élites culturelles américaines. Cette tâche est notamment perceptible dans l'entre-deux-guerres[18]. Il y a enfin la volonté de diffuser ce qu'on a appelé la « pensée française », concept apparu dans la période d'expansion coloniale des années 1870-1914 et qui est utilisé jusqu'aux derniers soubresauts de la décolonisation[19].

Parmi ces « missionnaires », il convient à présent de développer l'exemple de Fernand Baldensperger. Cet éminent universitaire n'a pas encore fait l'objet d'une véritable biographie alors qu'il s'agit d'un grand intellectuel, fondateur de la *Revue de littérature comparée* en 1921, ainsi que d'un grand voyageur et médiateur culturel de la France à l'étranger, notamment aux

[15] *Ibid.*, p. 54-57.
[16] *Ibid.*, p. 40.
[17] DUBOSCLARD Alain, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, Thèse de doctorat de l'Université Paris I - Panthéon Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, Centre d'histoire sociale du XXe siècle, 2002, (dactyl.), Tome I, p. 20-21.
[18] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité*, *op. cit.*, p. 17-18.
[19] *Ibid.*, p. 35 et p. 38.

États-Unis. L'étude de son milieu et de sa carrière permet pourtant d'éclairer tout un pan de l'histoire de France et de son rôle dans le monde, de la Grande Guerre à la Seconde Guerre mondiale[20].

Il naît à Saint-Dié en 1871 dans une famille d'industriels protestants attachés à la République. Il grandit ainsi en étant très marqué par « l'esprit de la frontière » ; la nouvelle démarcation issue du traité de Francfort se situe en effet à seulement une dizaine de kilomètres, obligeant la population déodatienne à présenter un passeport pour la franchir à chaque visite en Alsace. De nombreuses casernes rappellent sans cesse la présence des Allemands tout proches. Les incidents de frontière sont légion car le bornage n'est pas partout matérialisé. Il est ainsi fréquent qu'un promeneur ou un chasseur franchisse la frontière sans le savoir, causant des incidents réguliers[21]. Il fréquente le lycée de Saint-Dié où il se passionne pour l'histoire. Dans ses mémoires, il évoque ainsi sa première rencontre avec ce que l'on n'a pas encore coutume de surnommer le « baptême de l'Amérique » : « Et, de savoir une fois pour toutes que le Continent américain avait été "baptisé" par un groupe de savants déodatiens en 1507, quelle force cela donnait à l'intérêt que méritait cette vieille cité, que tant de gens considéraient comme à peine bonne à abriter d'épais bourgeois[22] ! »

Grâce à ses excellents résultats scolaires, il est admis au lycée Louis-le-Grand à Paris où il passe l'année 1888-1889, en classe de rhétorique supérieure. Il y suit notamment les cours de l'historien Charles Seignobos. L'esprit parisien le met toutefois mal à l'aise et il renonce à présenter l'entrée à l'ENS. Il rentre en Lorraine, s'installe à Nancy où il s'inscrit à la faculté des Lettres. En 1892, il est reçu second à l'agrégation d'allemand. De 1894 à 1898, il enseigne la littérature anglaise à l'Université de Nancy tout en préparant une thèse à la Sorbonne qu'il soutient en 1899. Il est alors nommé maître de conférences en littérature allemande à Nancy. À la rentrée 1900, il s'installe à Lyon pour enseigner la littérature comparée. En 1910, il devient chargé de cours à la Sorbonne[23]. C'est dans ce contexte qu'il participe en 1913 à un échange de professeurs avec l'Université Harvard et qu'il commence à devenir un orateur régulier pour l'Alliance française et d'autres structures relais de la France aux États-Unis[24].

[20] CLAUDON Francis, « Fernand Baldensperger (1871-1958). Retour sur une ambition », in *Revue de littérature comparée*, nº 1, n° 377, 20 septembre 2021, p. 34-50. Ici, p. 34.
[21] BALDENSPERGER Fernand, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, Paris, Louis Conard, 1940, p. 10-11.
[22] *Ibid.*, p. 52.
[23] F. Claudon, « Fernand Baldensperger (1871-1958). Retour sur une ambition », art cit., p. 38-44.
[24] A. Dubosclard, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, *op. cit.*, Tome 1, p. 136.

Selon Christophe Charle, il existe deux catégories de conférenciers : les « ambassadeurs » et les « spécialistes ». Les « ambassadeurs » sont souvent plus à l'aise avec les langues étrangères que les « spécialistes », ce qui leur permet de s'adresser à un public plus large que ces derniers, qui donnent généralement leurs conférences en français, limitant de fait leurs auditoires à quelques francophones et francophiles triés sur le volet. Fernand Baldensperger se range de ce point de vue du côté des « ambassadeurs », puisqu'il parle allemand et anglais couramment. Les « ambassadeurs » parlent de sujet assez larges, susceptibles d'intéresser un vaste public tandis que les « spécialistes », comme leur nom l'indique, abordent des thèmes plus précis qui attireront un public plus averti et donc moins nombreux. Les « ambassadeurs » se distinguent également des « spécialistes » par la fréquence de leurs déplacements internationaux. L'exemple de Fernand Baldensperger est à cet égard très représentatif : il s'est rendu de nombreuses fois aux États-Unis au cours de sa carrière (1913, 1917-18, 1925, 1928, 1932, 1935), sans compter ses nombreux autres déplacements à travers le monde. Par ailleurs, les « ambassadeurs » sont davantage invités dans les universités les plus prestigieuses (Harvard ou Columbia), tout en complétant leur séjour par des conférences à Yale, Stanford ou Berkeley. Ces « ambassadeurs » sont sollicités par les autorités gouvernementales pour effectuer des missions diplomatiques ; la nomination de Fernand Baldensperger à Columbia en plein cœur de la Grande Guerre s'inscrit parfaitement dans cette logique[25].

En 1917, alors qu'il voyage en tant qu'officier de renseignement, l'universitaire déodatien rédige une *Note sur les moyens d'action intellectuelle de la France à l'étranger*. Il y estime que la culture peut être un levier dans la conduite de la propagande de guerre. Il faut notamment développer les revues scientifiques à diffusion internationale afin de permettre à la culture française de rayonner à l'étranger. Selon Francis Claudon, la fondation de la *Revue de littérature comparée* en 1921 serait à replacer dans cette perspective[26].

En parallèle à ses cours à Columbia en 1917-1918, Fernand Baldensperger dispense des conférences dans tous les États-Unis afin de promouvoir les vues alliées auprès de la population. Il se rend dans des petites villes en milieu rural (Iowa City, Madison, Evanston…) où la population est peu au fait des enjeux de l'entrée en guerre de leur pays. Il se rend compte que la communauté des *German-Americans* est particulièrement hostile à l'entrée en guerre. L'universitaire estime qu'il peut tout de même compter sur « les Américains de fière

[25] CHARLE Christophe, *La république des universitaires 1870-1940*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1994, p. 359-360.
[26] F. Claudon, « Fernand Baldensperger (1871-1958). Retour sur une ambition », art cit., p. 46.

observance », autrement dit les élites francophiles comme John H. Finley, qui apportent alors leur soutien inconditionnel à la cause française[27].

Juste après l'armistice de novembre 1918, Fernand Baldensperger déjeune à la Maison-Blanche et s'entretient en personne avec le président Wilson pour tenter de le sensibiliser à l'attitude des Allemands pendant la guerre et faire pencher son inclinaison pour la France dans les négociations de paix à venir. Il écrit ensuite à Jean-Jules Jusserand pour lui faire son rapport et lui prodiguer des conseils sur la manière de s'y prendre pour amener Wilson à de bonnes dispositions lorsqu'il se rendra en France. Baldensperger conseille notamment de lui faire visiter certains sites où les « Germains » se sont particulièrement illustrés par leur brutalité[28]. Au début des années 1920, Georges Clémenceau qu'il connaît personnellement, voit en lui un « ambassadeur spirituel de la France[29] ».

L'universitaire retourne ensuite plusieurs fois aux États-Unis pour des séjours privés. En 1935, il est à nouveau nommé professeur à Harvard, puis à Berkeley. Il y prodigue derechef ses conférences dans le cadre de l'Alliance française ou de son rival, le *French Institute*[30]. Nous n'avons pas encore eu l'occasion, dans le cadre de nos recherches doctorales, de partir en quête des traces du contenu des conférences données par Fernand Baldensperger aux États-Unis. Il nous paraît néanmoins hautement probable que la question du « baptême de l'Amérique » dans sa ville natale y ait été évoquée, au moins de manière anecdotique. On a déjà pu souligner à quel point cette question était importante pour lui, notamment lorsqu'il tentait de démontrer que les Allemands avaient sciemment décidé d'incendier sa ville natale en novembre 1944 parce qu'elle abritait les « fonts baptismaux de l'Amérique ». Dès lors, comment imaginer qu'il ait pu rester silencieux face à ses auditoires américains sur l'élément historique qui faisait la grande fierté de Saint-Dié ?

Par ailleurs, Fernand Baldensperger a sans doute pu rappeler cette anecdote du baptême de l507 à ses étudiants lorsqu'il enseignait à Harvard, Columbia ou Berkeley.

[27] F. Baldensperger, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, *op. cit.*, p. 284-285.
[28] A. Dubosclard, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, *op. cit.*, Tome III, p. 952-953.
[29] C. Charle, *La république des universitaires 1870-1940*, *op. cit.*, p. 359-360.
[30] A. Dubosclard, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, *op. cit.*, Tome 3, p. 1007-1008.

2- Les universitaires et étudiants à l'étranger

Au tournant du XXe siècle, la figure de l'intellectuel fait autorité, au moins sur le plan moral[31]. Dans une France empreinte de scientisme et de positivisme, les universitaires deviennent ainsi les nouveaux grands clercs du culte de la République laïque. Leur considération au sein de la société est au plus haut[32]. Ceux qui partent enseigner dans des établissements situés à l'étranger jouissent d'un prestige encore plus important.

Les échanges de professeurs constituent ainsi un autre moyen de faire rayonner la culture française à l'étranger, bien qu'il s'agisse d'une pratique moins développée que celle des tournées de conférenciers. Chaque année, ce ne sont guère plus d'une dizaine de professeurs français qui sont recrutés par les universités étatsuniennes. Ils couvrent l'ensemble des disciplines, de la littérature à la chimie en passant par l'égyptologie. Si leur nombre est peu élevé (ce qui s'explique davantage par le faible nombre de professeurs français candidats à l'expatriation aux États-Unis que par une limitation du nombre de postes offerts), leur influence est considérable : ce sont ces professeurs qui sont sans doute les meilleurs ambassadeurs de la France dans ce pays[33].

Parmi ces universitaires qui doivent leur carrière à la IIIe République, les protestants sont surreprésentés. D'une manière générale, ils sont nombreux à avoir investi des postes-clés dans les rouages de l'État tout au long du XIXe siècle. Conscients de devoir leur émancipation à la République, ils sont réputés très dévoués à la cause de l'État qui les emploie et leur efficacité est reconnue et très appréciée. Jean-Pierre Rioux parle ainsi de « HSP » (haute société protestante[34]). Le Déodatien Fernand Baldensperger s'inscrit parfaitement dans ce cadre. En 1913, alors qu'il est en mission diplomatique en Asie, il est choisi par la Sorbonne pour être le nouveau « professeur échangé » avec Harvard. Dans ses mémoires, le Vosgien précise qu'il doit davantage cette opportunité à ses « amis des États-Unis » qu'aux services décisionnels de la Sorbonne ou du Quai d'Orsay[35]. Parmi ces « amis » américains, il mentionne d'abord Robert Bacon, « ancien ambassadeur à Paris et ami informé de [s]a bonne ville natale qui fut au XVIe siècle la "marraine" de l'Amérique ». On se souvient que Robert Bacon avait participé aux fêtes franco-américaines de Saint-Dié en 1911. Peu après, il avait quitté ses fonctions d'ambassadeur

[31] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1997, p. 278-280.
[32] C. Charle, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle*, *op. cit.*, p. 208-210.
[33] SAINT-GILLES Laurence, *La présence culturelle de la France aux Etats-Unis pendant la Guerre froide : 1944-1963*, Paris, L'Harmattan, « Collection Culture et diplomatie », 2007, p. 163.
[34] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *Histoire culturelle de la France. 4. Le temps des masses. Le XXe siècle*, Paris, Seuil, « Collection "Points histoire" », 2005, p. 45-46.
[35] F. Baldensperger, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, *op. cit.*, p. 226.

des États-Unis à Paris pour entrer notamment au conseil d'administration de l'Université Harvard. Il fait ainsi peu de doute que l'ancien diplomate ait été à l'origine de la nomination de l'universitaire lorrain dans le Massachusetts. Parmi ses amis américains, Fernand Baldensperger cite également John H. Finley[36]. Celui-ci avait probablement connu le Vosgien à la Sorbonne en 1910-1911, alors qu'il y était professeur échangé avec Harvard. Très francophile, John Finley connaissait très bien l'histoire du « baptême de l'Amérique », qu'il évoquera plus tard en ces termes dans l'un de ses ouvrages : « C'est un plaisir tout particulier pour quelqu'un qui aime beaucoup la France de constater que le nom de son propre pays, un nom dont le son est pour lui très doux et agréable à entendre, a été choisi lors du baptême de ce pays, aux sources de la Meurthe, où la belle ville de Saint-Dié lui tint lieu de marraine[37]. » Il avait déjà mentionné cette anecdote au cours d'une conférence qu'il avait donnée à la Sorbonne en 1911[38]. Ainsi, l'analyse du réseau transatlantique de Fernand Baldensperger permet de mieux mesurer les atouts lui ayant permis d'obtenir plusieurs postes successifs dans de prestigieuses universités étatsuniennes, à commencer par Harvard.

Au cours de ce premier séjour à Cambridge en 1913, F. Baldensperger est frappé de constater à quel point les étudiants et universitaires étatsuniens sont influencés, souvent même sans le savoir, par la culture allemande : « L'Américain moyen [est] souvent stylé à l'allemande » écrit-il dans ses mémoires[39]. Il se sent ainsi quelque peu mal à l'aise lorsque des étudiants lui demandent de s'exprimer dans la langue de Goethe ou lorsqu'il constate que le ruban au bout duquel est accrochée la médaille d'Harvard est aux couleurs du drapeau allemand… ce qui ne serait qu'une coïncidence, aux dires du président de l'université[40]. Les relations sont parfois tendues entre les professeurs français comme Baldensperger et ceux d'origine allemande, ces derniers essayant souvent de prouver lors de leurs conférences, la supériorité incontestable de la culture germanique sur les autres, à commencer par la française. Même lorsque les Français essayent de riposter, leur nombre est si faible comparé aux Allemands que le combat paraît perdu d'avance. Ils reçoivent néanmoins le soutien de quelques locaux francophiles, à l'instar de Robert Bacon[41].

En mai 1914, Fernand Baldensperger et sa famille sont de retour à Paris[42]. Pendant la Grande Guerre, l'universitaire est incorporé en tant qu'officier de renseignement et exerce

[36] *Ibid.*, p. 228-229.
[37] FINLEY John H., *Les Français au cœur de l'Amérique*, Paris, A. Colin, 1916 [1915], p. 483-484.
[38] *The New York Times*, 12 mars 1911, p. 41.
[39] F. Baldensperger, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, *op. cit.*, p. 229-230.
[40] *Ibid.*, p. 231-233.
[41] *Ibid.*, p. 234-235.
[42] *Ibid.*, p. 245.

principalement la fonction d'interprète[43]. En 1917, il est appelé à l'Université Columbia de New York par son président, N.M. Butler[44]. Il doit y enseigner pour l'année universitaire 1917-1918[45]. Encore une fois, l'influence de son ami John Finley, qui est alors commissaire à l'Éducation de l'État de New York, n'a sans doute pas été non nulle dans cette nomination. Le Lorrain informe régulièrement le Quai d'Orsay de ses rencontres et lui fournit des comptes-rendus de ses échanges. Il reste finalement en fonction jusqu'en juin 1919[46]. Un poste l'attend alors à l'Université de Strasbourg, qui vient de redevenir française et qui cherche donc à recruter les enseignants les plus prestigieux[47]. En 1923, il obtient une chaire de professeur à la Sorbonne, poste qu'il occupe jusqu'à son départ à la retraite en 1934. Au cours de ces années, la famille Baldensperger passe chaque année des vacances dans les Vosges où elle retrouve invariablement celle de Maurice Barrès. Les deux familles se retrouvent chez l'une ou chez l'autre, à Saint-Dié ou à Charmes[48]. Dans la ville « marraine de l'Amérique », les Baldensperger sont considérés comme des élites. En 1925, Georges Clémenceau leur fait l'honneur d'une visite de deux jours dans la maison familiale de Saint-Dié[49].

La même année, Fernand Baldensperger retourne aux États-Unis. Au cours d'une réception chez le maire de Berkeley, un invité ayant embrassé le métier de la banque lui demande à quel moment la France se décidera à rembourser ses dettes de guerre auprès de son pays. Plutôt que de tenter de lui expliquer la position française sur la question, ce qu'il considère comme une perte de temps, l'universitaire préfère lui répondre sur le ton de l'humour : il dispose de douze dollars en poche ; peut-être que cette somme couvrirait la part de créance détenue par ce banquier sur la dette française ? L'atmosphère se détend alors, tandis que « la bonne humeur toujours latente chez ce peuple grand enfant est ranimée ce soir-là[50] ». On constate ainsi que le grand universitaire n'est pas exempt des préjugés véhiculés par une partie des élites françaises de son temps sur les Américains.

En 1935, Fernand Baldensperger s'installe en Californie et enseigne à l'Université de Berkeley jusqu'en 1945[51]. À la fin de ses mémoires, il revendique d'avoir été un passeur des intérêts de la France à travers le monde : « En dehors des tâches strictement professionnelles, ce fut le lot de beaucoup de Français, dans les années qui, pour moi, viennent de se terminer,

[43] *Ibid.*, p. 261.
[44] *Ibid.*, p. 276.
[45] *Ibid.*, p. 282-283.
[46] *Ibid.*, p. 288.
[47] *Ibid.*, p. 312.
[48] *Ibid.*, p. 345.
[49] SAINT-CRICQ Nathalie, *Je vous aiderai à vivre, vous m'aiderez à mourir*, Paris, J'ai lu, 2022, p. 211.
[50] F. Baldensperger, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, *op. cit.*, p. 297.
[51] F. Claudon, « Fernand Baldensperger (1871-1958). Retour sur une ambition », art cit., p. 45.

d'aller outre-frontières porter ce qu'on a bien voulu appeler "la bonne parole"[52]. » Il admet que ces tournées ont parfois été utilisées par les services du Quai d'Orsay pour porter au loin la voix de la France. Il évoque l'existence d'une « diplomatie universitaire » que la France n'entend pas négliger, afin de capter l'attention de la part d'un certain nombre de pays[53]. Alors que l'universitaire était retourné aux États-Unis en 1925, au pire moment des relations diplomatiques avec la France, Georges Clémenceau lui avait adressé une lettre pour lui demander de « prêcher la bonne parole ». F. Baldensperger estime que cette tâche est un peu plus facile dans les milieux universitaires, qui sont davantage enclins à la francophilie, mais qu'elle reste complexe[54].

En parallèle à l'action culturelle menée par des universitaires tels que Fernand Baldensperger, on peut penser que les étudiantes et étudiants ont pu constituer également, bien qu'à un niveau nettement plus modeste, des agents de transmission de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Les jeunes gens de la bonne société étatsunienne sont encouragés à partir effectuer une partie de leurs études à l'étranger et notamment en France. Ferdinand Brunot (1860-1937), né à Saint-Dié, fonde en 1894 les Cours de vacances de l'Alliance française, destinés à dispenser des leçons de langue et de civilisation françaises aux étrangers en séjour à Paris. Homme de lettres républicain, patriote convaincu, maître de conférences puis professeur à la Sorbonne, Ferdinand Brunot dirige ces cours jusqu'en 1905. Cette structure, qui obtient un succès immédiat, sert ensuite de modèle au système universitaire français dans l'entre-deux-guerres pour l'organisation des cursus proposés aux étudiants étrangers venus se perfectionner en langue française dans l'hexagone[55]. En 1919, Ferdinand Brunot met en place à la Sorbonne des cours de civilisation française à destination des étudiants étrangers, largement inspirés de ceux qu'il a créés vingt-cinq ans plus tôt pour l'Alliance française. Dans la première moitié des années 1920, ces cours reçoivent chaque année quatre à cinq cents étudiantes et étudiants étatsuniens venus se former pendant quatre mois[56]. Comme dans le cas de Fernand Baldensperger, il paraît assez probable que le Déodatien Ferdinand Brunot ait eu l'occasion d'aborder d'une quelconque manière l'histoire du « baptême de l'Amérique » avec les nombreux jeunes Étatsuniens qu'il aura eu sous sa responsabilité, notamment dans le cadre des

[52] F. Baldensperger, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, *op. cit.*, p. 359.
[53] *Ibid.*, p. 362.
[54] *Ibid.*, p. 372.
[55] CHAUBET François, *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance Française (1883-1940)*, Paris, L'Harmattan, « Inter-national », 2006, p. 97-98.
[56] *Ibid.*, p. 152-153.

enseignements de civilisation française. La recherche et l'analyse du contenu de ses cours pourrait ainsi constituer une piste de recherche future.

Une autre catégorie d'intellectuels susceptibles d'avoir été des agents de promotion de l'histoire du « baptême de l'Amérique » aux États-Unis concerne les écrivains et artistes exilés dans ce pays pendant la Seconde Guerre mondiale.

3- Artistes et écrivains réfugiés aux États-Unis

C'est notamment dans ce pays qu'affluent pendant l'Occupation un certain nombre d'artistes et intellectuels français réfugiés. Entre 1940 et 1942, on compte trois à quatre mille Français qui émigrent vers les États-Unis, dont environ deux cents élites universitaires, intellectuelles ou artistiques (Breton, Léger, Chagall, Milhaud, Renoir, Clair, Duvivier ou Gabin). Ils s'installent surtout dans les métropoles de la côte Est, à l'exception des artistes de cinéma qui se rendent en Californie. Ils deviennent ainsi des passeurs, des médiateurs de la culture française en Amérique, appuyant des collectes de fonds ou mettant en place des échanges culturels fructueux avec l'intelligentsia étatsunienne[57].

Parmi ces exilés, on peut citer l'exemple du poète Isaac Lang, dit Yvan Goll. Il naît à Saint-Dié le 27 mars 1891, issu par son père d'une famille de la bourgeoisie juive originaire de Ribeauvillé et par sa mère d'un boucher de Metz. Son père, Abraham Lang, vivait déjà à Saint-Dié avant de rencontrer sa mère. Il est représentant en tissu dans la ville d'industrie textile qui commence tout juste à se faire appeler la « marraine de l'Amérique ». Le jeune Isaac fréquente l'école communale de Saint-Dié. Son père meurt en 1897 alors qu'il n'a que six ans. L'année suivante, sa mère l'emmène vivre à Metz près de ses grands-parents. Il poursuit sa scolarité en langue allemande au lycée de cette ville. Après y avoir achevé ses études secondaires en 1910, il part étudier le droit à Strasbourg, Fribourg et Munich avant de soutenir sa thèse à Strasbourg. C'est en 1915 qu'il prend le pseudonyme de Goll puis Yvan Goll pour signer ses œuvres poétiques. Il vit à Paris au moment de l'entrée en guerre de septembre 1939. Inquiet du sort réservé aux Juifs par Hitler, il part avec son épouse Claire aux États-Unis le 6 septembre 1939. Jean Giraudoux, délégué gouvernemental à l'Information, les a en effet convaincus qu'ils y seraient plus utiles pour faire résonner la voix de la France depuis l'étranger. Le couple passe six mois à New York. Leur visa touristique périmé, les Goll séjournent à Cuba, le temps de faire régulariser leur demande d'émigration aux États-Unis. Le 21 mai 1940, le couple s'installe

[57] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité*, *op. cit.*, p. 92-93.

à Brooklyn, vivant modestement en rédigeant des critiques pour diverses publications. Contrairement à beaucoup de réfugiés allemands ou français qui restent confinés dans leur communauté, les Goll fréquentent largement les milieux intellectuels américains au sein desquels ils se sentent parfaitement à l'aise et avec qui ils conversent en anglais. Yvan Goll compose de nombreux poèmes au cours de cette période américaine. Au printemps 1942, il fait partie des intellectuels (Claude Lévi-Strauss, André Breton, etc.) choisis par Pierre Lazareff pour animer des émissions de radio francophones pour le *Office War Information*. En 1943, il crée avec Alain Bosquet la revue *Hémisphères* pour publier de nombreux auteurs. En 1945, le couple obtient la nationalité étatsunienne, ayant vécu cinq ans sur le territoire national. Bien qu'heureux en Amérique, Yvan Goll veut rentrer en France pour retrouver sa mère de quatre-vingts ans qui a échappé par miracle aux persécutions nazies. Le couple est de retour dans l'hexagone le 4 juin 1947. Yvan Goll meurt en 1950 d'une leucémie[58].

Connaissait-il l'histoire du « baptême de l'Amérique » dans sa ville natale ? Ayant vécu à Saint-Dié seulement jusqu'à ses sept ans, y avait-il conservé suffisamment d'attaches pour avoir été marqué par ce souvenir ? Ayant effectué une partie de ses études à Fribourg, a-t-il fait le rapprochement entre l'ancien étudiant Martin Waldseemüller et les travaux géographiques réalisés à Saint-Dié en 1507 ? Pendant son séjour new-yorkais, a-t-il été un « passeur » de cette mémoire ? C'est difficile à dire car même si ses œuvres n'en font pas mention, cela ne signifie pas pour autant qu'il n'en a jamais discuté avec différents interlocuteurs lors de dîners, de réceptions ou en d'autres occasions. Nous restons ici dans le cadre de simples suppositions en l'absence d'éléments plus tangibles.

Si les intellectuels, universitaires, artistes, auteurs en exil, en tournées de conférences ou en échange inter-universités ont pu se révéler à un moment ou un autre en tant que passeurs de la mémoire de la première dénomination de l'Amérique, certains hommes politiques et diplomates ont également pu jouer ce rôle tout au long de la période étudiée.

B) Politiques et diplomates

1- Diplomates étatsuniens à Saint-Dié

Il a déjà été question dans ces pages de Frank H. Mason, consul général des États-Unis à Francfort et auteur en 1892 d'un article publié à New York sous le titre « *The Baptismal font of*

[58] RONSIN Albert, « Yvan Goll. "L'homme à tiroirs" dans la Littérature européenne du XXe siècle » in *Regards éclairés d'Albert Ronsin. Annales de l'Est*, 6e série, 58e année, numéro spécial 2, Presses Universitaires de Nancy, 2008, p. 220-245.

America[59] ». Il est à l'origine de cette expression qui avait obtenu un certain succès à Saint-Dié, sans toutefois parvenir à s'acclimater durablement dans son propre pays. Nous avons également déjà mentionné Robert Bacon, ambassadeur des États-Unis à Paris entre 1909 et 1912. Il avait assisté aux fêtes franco-américaines de juillet 1911, qui avaient célébré en grande pompe le « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié. L'ancien diplomate s'en souvenait encore quelques années plus tard en tant qu'engagé volontaire en France pendant la Grande Guerre, dans une lettre à son épouse[60].

Au cours de l'entre-deux-guerres, c'est un autre diplomate étatsunien, O. Gaylord Marsh, qui s'intéresse à l'histoire des chanoines déodatiens de 1507. Au début des années 1930, il est nommé consul des États-Unis à Strasbourg après avoir été en poste à Sydney. Alors qu'il exerce cette fonction, il est amené à visiter Saint-Dié où il découvre l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Dans un article relatant sa trouvaille, il présente la « Maison de l'Amérique » et surnomme les deux plaques commémoratives de 1911 et 1921 les « passeport et carte d'identité de la marraine de l'Amérique » (*Passport and identification card of the Godmother of America*). Ce qu'il écrit ensuite montre que beaucoup de ses compatriotes ne connaissent pas cette histoire et que lui-même ne l'a découverte que depuis peu : « Vous devez être impatients d'être présentés à cette marraine, si vous ne la connaissez pas encore » ; « Maintenant qu'il est établi que la marraine était bien présente au baptême et que je peux personnellement attester qu'il s'agit d'une ville charmante, j'ai le plaisir de présenter aux Américains qui ne la connaitraient pas encore – davantage en ont entendu parler pendant la guerre – leur grande marraine, Saint-Dié, dans les Vosges, en France. » Il ajoute que cette histoire n'a rien d'un mythe : « Je peux d'abord vous assurer que ce que cette cité prétend être est la vérité. » Le consul souligne que saint Déodat ou *Deodatus* (qui a donné son nom à Saint-Dié) est à l'origine du prénom français Dieudonné, qui peut se traduire en anglais par *God-Given*[61]. Il est donc ravi de montrer que la « marraine de l'Amérique » a un nom qui mentionne un don de Dieu.

Si certains diplomates étatsuniens en France ou en Allemagne ont pu s'intéresser de manière plus ou moins anecdotique à la naissance du nom de leur continent dans la ville de Saint-Dié, ce sont surtout des élus de cette ville qui ont porté avec le plus de conviction (à défaut de résultats très tangibles) la mémoire du « baptême de l'Amérique » en direction du pays qu'ils voulaient considérer comme une « filleule » naturelle de la commune dont ils avaient la charge.

[59] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit.
[60] SCOTT James Brown, *Robert Bacon, sa vie et ses lettres (1860-1919)*, Paris, Champion, 1925, p. 434.
[61] O.G. Marsh, « The Godmother of America », art cit., p. 456-457.

Deux d'entre eux ont particulièrement œuvré dans ce sens : il s'agit d'abord du radical-socialiste Léon Jacquerez, maire de Saint-Dié de 1935 à 1944 ; un demi-siècle plus tard, le socialiste Christian Pierret reprend cette démarche à son compte entre 1989 et 2014. Le premier a surtout cherché à promouvoir la mémoire du « baptême de l'Amérique » en se rendant directement sur place aux États-Unis. Le second a davantage tenté de faire vivre cette mémoire au sein de sa propre ville, afin de redonner de la fierté à une population en proie à un sentiment de déclassement après des années de crise économique. Entretemps, au début des années 1960, un ancien adjoint au maire de Saint-Dié a écrit au président Kennedy pour lui parler de la « marraine de l'Amérique ».

2- Un maire de Saint-Dié en voyage officiel aux États-Unis : Léon Jacquerez

Nous avons déjà évoqué au chapitre 6 les efforts déployés à partir de 1938 par cet édile pour faire reconnaître sa ville comme la « marraine de l'Amérique » par les États-Unis. En juillet 1939, alors que le maire de Saint-Dié s'apprête à prendre la tête d'une délégation de concitoyens pour un voyage de trois semaines à New York et à Washington, un article qu'il a rédigé est publié aux États-Unis dans le *Legion d'Honneur Magazine*. Après une brève présentation de sa ville, il affirme que « le plus beau fleuron de la couronne de la ville de Saint-Dié, c'est sans contredit sont (*sic*) titre de "marraine de l'Amérique" dont elle s'honore. […] Cet honneur, qu'elle revendique et dont elle se recommande hautement, lui appartient du fait que le baptême eut lieu dans ses murs, il y a plus de quatre siècles, c'est-à-dire au commencement du XVIe siècle, alors que le Duc René II régnait sur la Lorraine[62]. » Après avoir résumé les grandes étapes ayant ponctué l'amitié entre Saint-Dié et l'Amérique des origines jusqu'à sa propre mandature, Léon Jacquerez exprime clairement son souhait de faire de cet épisode historique un atout central des relations culturelles internationales menées par Saint-Dié, qui « détient une gloire dont elle est très jalouse, dont elle veut rester fière, en s'employant de son mieux, à se faire connaître de tous ses filleuls de par-delà les mers[63] ».

Le voyage d'une délégation déodatienne organisé aux États-Unis en juillet-août 1939 s'inscrit ainsi dans la droite ligne des relations internationales des entités infra-étatiques, dans la mesure où l'objectif de Léon Jacquerez n'est pas seulement de participer à un voyage d'agrément pour visiter l'exposition universelle de New York. Il compte bel et bien, grâce à une série de rencontres avec des responsables étatsuniens, faire la promotion de Saint-Dié en

[62] JACQUEREZ Léon, « La Marraine de l'Amérique », in *Légion d'Honneur Magazine*, vol. X, n° 1, juillet 1939, p. 143-152. Ici, p. 143.
[63] *Ibid.*, p. 147.

s'appuyant sur l'épisode historique du « baptême de l'Amérique ». Léon Jacquerez a rédigé un compte-rendu précis de son séjour aux États-Unis, publié à son retour. Ce récit était alors passé à peu près inaperçu en raison de la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Au début des années 1980, son arrière-petite-fille, Suzanne Melzi, confie ce récit à Albert Ronsin, qui le fait à nouveau publier dans les pages du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*[64]. Cette réédition coïncide avec le grand retour en grâce de la littérature de voyage et avec la montée en puissance dans les médias de l'archétype de « l'écrivain-voyageur » au cours des années 1980. Ce n'est sans doute pas une coïncidence si le festival des « Étonnants voyageurs » voit le jour à Saint-Malo en 1990 et si le premier projet de festival international qui devait se tenir à Saint-Dié cette année-là avait pour thème la littérature de voyage et d'aventure. Ce sujet de plus en plus populaire attire à nouveau l'attention des chercheuses et des chercheurs. Au cours de la décennie 1980, l'histoire des mentalités cède la place à l'histoire des représentations. Les anciens récits de voyage (dits aussi « apodémiques », du latin *artes apodemicæ*) sont de plus en plus étudiés dans les universités après être totalement passés de mode dans les années 1960-1970. On se situe dans le contexte de l'essor de la mondialisation et de nouvelles formes de représentation du monde. Le structuralisme perd de son influence dans les milieux universitaires, permettant un nouveau regard sur les récits individuels de voyage qui redeviennent un objet de recherches digne d'intérêt[65]. Toutefois, il s'agit moins désormais de trouver dans ces récits des renseignements sur les sociétés des pays visités que d'y chercher des clés de compréhension des représentations de leurs auteurs[66]. Le voyage de M. Jacquerez est donc moins à étudier pour les renseignements qu'il fournit sur l'Amérique que pour mieux comprendre en quoi il s'avère représentatif de la manière dont un membre de l'élite lorraine voit les États-Unis au cours de l'entre-deux-guerres. Ce récit est aussi une source fondamentale pour comprendre la manière dont un maire déodatien compte utiliser la mémoire du « baptême de l'Amérique » comme un outil de relations internationales culturelles au cours de son périple.

Ces voyages peuvent être de plusieurs types : missions diplomatiques, voyages d'études ou encore séjours d'universitaires français dans le cadre d'une politique d'échanges culturels, ainsi qu'on a déjà pu l'évoquer avec l'exemple de Fernand Baldensperger. Le coût élevé de

[64] JACQUEREZ Léon, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », in *BSPV*, nº 87, 1984, p. 157-216.
[65] VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2012, p. 457-458.
[66] *Ibid.*, p. 12.

telles expéditions les réserve toutefois à quelques privilégiés[67]. On a ainsi déjà pu noter que le voyage auquel avaient participé les membres de la délégation déodatienne en 1939 s'élevait à environ 12 000 francs courants pour un billet en classe touriste, somme qui mettait alors un tel séjour hors de la portée de la plus grande partie des Françaises et des Français.

Un nombre important de ces voyageurs français aux États-Unis a rédigé un récit de voyage sous des formes variées. Ce type d'écrit est alors à la mode, notamment dans les années 1920. Pour la période 1919-1939, Bernadette Galloux-Fournier a recensé 127 récits de voyage de Français aux États-Unis. Ces textes jouent un rôle en parallèle à d'autres sources, comme les romans ou le cinéma étatsuniens, dans la formation des représentations que les Français (dont la plupart ne sont jamais allés en Amérique et n'iront jamais) peuvent se faire de l'Amérique et des Américains. Le point commun à la plupart des auteurs de ces récits de voyage est qu'ils font partie de l'élite politique, industrielle ou intellectuelle française. Les deux tiers des auteurs de ces récits sont des intellectuels (dont 21% d'universitaires, 22% de journalistes et 21% d'écrivains), 13% sont des diplomates ou des hommes politiques, 11% sont issus du monde de l'industrie (qu'ils soient ingénieurs, entrepreneurs…) ; le reste est composé d'une multitude de profils issus du monde ecclésiastique, artistique ou encore de l'armée[68]. Certains récits de Français sur l'Amérique sont devenus des références, comme *Les États-Unis aujourd'hui* d'André Siegfried, ouvrage publié en 1927. Certains de ces textes constituent des pamphlets largement à charge destinés à dénoncer la civilisation matérielle ou l'hégémonie américaine : Lucien Rommier publie ainsi *Qui sera le maître, Europe ou Amérique ?*, la même année que l'ouvrage d'André Siegfried, tandis que Robert Aron et Arnaud Dandieu publient *Le Cancer américain* en 1931. Quant aux politiques français, ils s'intéressent aussi aux États-Unis et certains font le voyage, notamment à partir de la présidence Roosevelt afin d'y observer le fonctionnement du *New Deal*. C'est ainsi le cas pour Pierre Lyautey, Pierre Alpert, Georges Boris ou François de Tessan.

Ces récits sont naturellement à replacer dans leur contexte très particulier, qu'il s'agisse de l'hégémonie américaine pour Rommier ou des soubresauts mondiaux de la crise de 1929 pour Aron et Dandieu. Ces textes ne sont donc jamais totalement neutres même pour ceux qui prétendent à une certaine objectivité ; ils sont marqués par les stéréotypes véhiculés par l'opinion française depuis des décennies sur les États-Unis[69]. Le récit de Léon Jacquerez n'échappe pas à la règle. Rédigé en 1939 à la veille de la déclaration de guerre, il est marqué

[67] B. Galloux-Fournier, « Un regard sur l'Amérique », art cit. Ici, p. 310-311.
[68] *Ibid.*, p. 311-312.
[69] *Ibid.*, p. 313-315.

par les représentations d'un homme de son époque et de son rang social sur l'Amérique. En revanche, la formation d'architecte du maire de Saint-Dié ne le prédispose pas autant qu'un certain nombre de ses compatriotes à une aversion rédhibitoire pour la civilisation mécanique américaine. Homme de gauche, il est par ailleurs un admirateur de F.D. Roosevelt et s'intéresse sans aucun doute à sa politique de relance économique. Mais il est aussi lorrain, issu d'une région située en première ligne face à l'imminence d'une nouvelle guerre contre l'Allemagne ; Léon Jacquerez va donc aussi chercher aux États-Unis les signes d'une possible assistance à la France en cas de déclenchement du conflit. Tout au long de son récit quelque peu hagiographique, M. Jacquerez tient à montrer qu'il a œuvré sans relâche pour promouvoir la ville « marraine de l'Amérique ».

Ce goût des voyages aux États-Unis dans l'entre-deux-guerres est également accentué par l'apogée des paquebots transatlantiques de plus en plus luxueux et tournés vers une clientèle de plus en plus mondaine. Avec le tarissement des flux de migrants pauvres, les compagnies maritimes transatlantiques réorientent leur offre de traversée vers des services bien plus haut de gamme qu'avant la Grande Guerre. Les grandes compagnies (*White Star* et *Cunard* pour le Royaume-Uni, *Compagnie Générale Transatlantique* pour la France) se livrent ainsi une concurrence effrénée pour mettre à l'eau les paquebots les plus modernes et luxueux. Ainsi, la CGT inaugure le « France » en 1912, le « Paris » en 1921, l'« Île-de-France » en 1927, ou encore le « Normandie » en 1935[70]. La traversée de la délégation déodatienne se déroule ainsi à bord de l'« Île-de-France » pour le voyage aller et sur le « Champlain » pour le retour. Ces navires constituent dès lors des « lieux », des espaces de « passage » à bord desquels le « passeur » Léon Jacquerez peut faire la promotion du « baptême de l'Amérique » et développer son réseau parmi la clientèle internationale présente à bord.

La traversée constitue dès lors un « voyage dans le voyage » (B. Galloux-Fournier), propice à des événements mondains. Le récit de la traversée est généralement l'un des moments-clés du récit de voyage dans sa globalité. Dans le texte qu'il a lui-même rédigé à l'issue de son séjour, Léon Jacquerez consacre ainsi une part importante aux traversées aller et retour. Il raconte ne pas avoir attendu d'avoir posé le pied à New York pour jouer son rôle d'ambassadeur de la « marraine de l'Amérique ». À peine montés à bord de l'« Île de France », le maire et le président de la Société philomatique vosgienne, Auguste Pierrot, mettent tout leur zèle à faire connaître l'histoire des chanoines géographes de Saint-Dié aux passagers et leur distribuent généreusement des exemplaires du timbre édité pour commémorer ce voyage

[70] *Ibid.*, p. 311.

d'amitié. Cinq jours après le départ, le journal imprimé à bord et distribué dans chaque cabine signale la présence de la délégation du Comité Saint-Dié – Amérique :

> « **Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique**
>
> Peu de temps après la mort de Gutenberg, en 1507, une des rares imprimeries qui existaient, à Saint-Dié-des-Vosges (France), faisait paraître une sorte d'avant-propos, d'introduction à une édition géographique en préparation pour compléter celle de Ptolémée, car le nouveau continent venait d'être découvert par Américi Vespuce.
>
> C'est dans ce rarissime livre que pour la première fois le nom d'Amérique fut proposé et imprimé pour désigner ces nouvelles terres. Et c'est la raison pour laquelle la Ville de Saint-Dié s'enorgueillit du Titre de « Marraine de l'Amérique ».
>
> Le maire de Saint-Dié, Monsieur Léon Jacquerez est heureux de se rendre aux États-Unis pour saluer la Grande République « filleule » de la Ville qu'il représente et où sont placés les « fonts baptismaux » du « nouveau continent ».
>
> Il espère que par-dessus la modeste mais fière marraine, son Pays, la France, se réjouira des bons rapports qui peuvent s'établir à la suite de ce voyage qui doit renforcer les liens d'amitié qui existent déjà entre les deux Républiques qui poursuivent le même « idéal de Paix Universelle[71] ».

Après la description de la traversée océanique, c'est celle de New York qui constitue un passage presque obligatoire des récits de voyages français de l'entre-deux-guerres consacrés aux États-Unis. Cela s'explique avant tout par le fait qu'il s'agit généralement du port de débarquement des paquebots transatlantiques. Le choc est souvent perceptible dans ces textes tant la réalité de ce qui se déroule sous les yeux des visiteurs diffère de tout ce qu'ils ont pu voir ailleurs. Les gratte-ciels sont généralement décrits abondamment et en usant d'une panoplie de comparaisons, métaphores et autres figures de style. Pour ces auteurs, New York est le symbole de la civilisation américaine. Aucune ville du pays n'est jamais décrite avec autant de précisions même si Chicago arrive généralement en seconde position[72].

Le récit de Léon Jacquerez est conforme à ce schéma concernant New York. Le vendredi 21 juillet, alors que la traversée aller touche à sa fin, un télégramme est adressé depuis le bord au directeur de l'Exposition universelle de New York, William Francklyn-Paris (1871-1954). Celui-ci est par ailleurs le fondateur de la Société Américaine de la Légion d'Honneur et

[71] L. Jacquerez, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », art cit., p. 165.
[72] B. Galloux-Fournier, « Un regard sur l'Amérique », art cit., p. 315-316.

directeur honoraire de l'Université de New York[73]. Le télégramme est on ne peut plus explicite sur les intentions de M. Jacquerez : « Mission Marraine Amérique arrivera à 18 heures – Saluons Terre Amérique et Filleuls. » W. Francklyn-Paris joue le jeu et répond : « Jacquerez Maire Saint-Dié, and Délégation on board Ile-de-France. La Société Américaine de la Légion d'Honneur souhaite la bienvenue aux représentants de la Ville de Saint-Dié marraine de l'Amérique et leur fait part de ses cordiales salutations[74]. » Une fois le débarquement des passagers effectué, la délégation déodatienne est prise en charge par un attaché au Commissariat Général de la Section Française de l'Exposition.

Après une nuit de repos, les Lorrains sont conduits à Astoria Queens, au nord de Brooklyn où est installée l'Exposition new-yorkaise. Ils visitent le pavillon français et son annexe dédiée aux colonies. À 13 heures, ils se rendent au restaurant Drouant où les attend un déjeuner en compagnie du Gouverneur Général Olivier, de William Francklyn-Paris, de l'attaché au Commissariat Général de la Section Française de l'Exposition, M. Villeneuve, du Vice-Consul général de France à New York, etc. Au moment du dessert, Léon Jacquerez prononce un discours dans lequel il salue « cette amitié franco-américaine et cette ambiance cordiale qui nous entoure, qui retient notre attention et qui nous flatte. Le commun idéal qui a rassemblé les fils des deux Pays aux heures tragiques leur permettra encore de travailler pour tout ce qui est bon, beau et noble et de sauvegarder la Liberté ». Après avoir remercié les personnalités présentes, il boit à la santé de « la Grande Amérique, à la belle et douce France et enfin à la Ville de Saint-Dié, "Marraine de l'Amérique"[75] ». En parlant ainsi de « sauvegarder la Liberté » sous l'égide des « fils des deux Pays », le maire de Saint-Dié laisse transparaître une certaine inquiétude sous le vernis de ses élans d'enthousiasme. Il veut contribuer à cimenter les liens d'amitié franco-étatsunienne au moment où la perspective d'une nouvelle guerre semble plus que jamais se dessiner. C'est ensuite le Gouverneur Général qui prend la parole. Il remercie Léon Jacquerez pour ses mots d'amitié et lève son verre « à l'Amérique et à sa marraine, Saint-Dié ». La délégation retourne ensuite visiter le pavillon français de l'Exposition universelle.

Le lendemain, 23 juillet, les Lorrains entament leur visite de la ville de New York proprement dite. Les studios de télévision du *Rockefeller Center* sont notamment inscrits à la visite, ce qui donne l'occasion à mademoiselle Jacquet, professeur d'anglais au lycée de Riom, de passer devant la caméra pour faire dans la langue de Shakespeare le récit du « baptême de

[73] Données biographiques recueillies sur AGHORA, plateforme de données de la recherche de l'Institut national d'histoire de l'art, en ligne : https://agorha.inha.fr/ark:/54721/5f6fa9ba-b372-4756-ac80-3260315756ab
[74] L. Jacquerez, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », art cit., p. 166.
[75] *Ibid.*, p. 175-176.

l'Amérique ». Léon Jacquerez, qui exerce le métier d'architecte, est fasciné par cette « merveille de la science » qu'est la télévision. Peut-être un peu naïvement, il est heureux d'imaginer qu'une foule de téléspectateurs étatsuniens va pouvoir entendre parler de l'histoire des chanoines géographes[76], même s'il est probable que la performance de Mlle Jacquet n'aura probablement pas été diffusée. D'une manière générale, le ressenti du maire de Saint-Dié vis-à-vis de la modernité américaine est plutôt positif ; sa formation scientifique et sa sensibilité radicale-socialiste l'éloignent en cela des discours qui caractérisent une partie des intellectuels de la droite française au cours de l'entre-deux-guerres. L'antiaméricanisme n'a pas encore vraiment glissé à gauche en cette fin des années 1930. Chez Jacquerez, pas de discours technophobe comme celui que l'on peut retrouver, parmi bien d'autres, chez Robert Aron et Arnaud Dandieu[77]. Il ne laisse pas non plus transparaître de griefs contre l'immensité et l'inhumanité de la ville américaine alors que cette critique est bien présente dès les années 1920 chez les contempteurs de l'*American Way of Life*, à l'instar des nouvelles de Luc Durtain ou des essais de Georges Duhamel[78]. Tout au plus peut-on sentir chez le maire de Saint-Dié une certaine aversion pour la gastronomie new-yorkaise, qu'il juge chère et sans saveur. Il s'agit là de l'un des principaux points noirs notés par les Françaises et les Français ayant fait l'expérience de la vie aux États-Unis. Pour un peuple qui ressent de plus en plus le déclin de l'influence de leur pays dans le monde, la critique de la « malbouffe » américaine devient le pendant de la défense d'une certaine « francité[79] ». Le 24 juillet, la délégation retourne au *Rockefeller Center* où est installé le Consulat général de France. Le Consul Charles de Fontnouvelle accueille les Lorrains en personne. Il est au regret d'informer Léon Jacquerez que, malgré son intervention, le maire de New York Fiorello La Guardia (1934-1945) ne sera pas en mesure de lui accorder une audience en raison d'un agenda trop chargé[80].

Le lendemain, la délégation embarque à bord d'un bus Greyhound à destination de Washington, seconde étape de ce voyage d'amitié. M. Bayens, attaché de l'ambassade de France, accueille Léon Jacquerez et sa suite le soir même et les conduit à leur hôtel. Il est également chargé de leur servir de guide tout au long de leur périple dans la capitale fédérale[81]. Le maire de Saint-Dié, plus que jamais inquiet face à l'assombrissement de la situation

[76] *Ibid.*, p. 178.
[77] ROGER Philippe, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002, p. 485 et suivantes.
[78] *Ibid.*, p. 451 et suivantes.
[79] *Ibid.*, p. 440-442.
[80] L. Jacquerez, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », art cit., p. 180-181.
[81] *Ibid.*, p. 196.

internationale, s'émeut lorsque son bus passe devant l'ambassade de Tchécoslovaquie dont les volets sont clos[82].

Avant le début du voyage, Léon Jacquerez était entré en contact avec l'ambassadeur de France à Washington, René Doynel de Saint-Quentin, afin que celui-ci intercède en sa faveur auprès de la Maison-Blanche et permette au maire de Saint-Dié de rencontrer le président F.D. Roosevelt[83]. Celui-ci est alors considéré comme un modèle par une partie importante de la classe politique française. Philippe Roger parle même d'un « culte de la personnalité » voué au président élu en 1935 dont on vante le courage, l'intégrité, le charisme et l'optimisme. Certes, la droite française n'aime pas l'idée du *New Deal*, mais la gauche y est très favorable, estimant qu'il s'agit d'un tournant économique vers davantage de socialisme[84]. En outre, les États-Unis de Roosevelt, qui soutiennent les républicains espagnols pris dans l'étau de la guerre civile, redeviennent pour la France un modèle politique de liberté en comparaison avec la montée des régimes autoritaires et totalitaires en Europe. La gauche française non communiste dont se réclame M. Jacquerez reste confiante en la capacité du président démocrate à soutenir la cause de la France face à Hitler[85]. Par conséquent, rencontrer le président Roosevelt doit constituer un moment hautement privilégié d'une carrière politique pour un homme de gauche comme le maire de Saint-Dié.

Le mercredi 26 juillet à 11h15, la délégation lorraine est ainsi reçue à la Maison-Blanche, même si le président est indisponible. C'est son secrétaire, le général Edwin « Pa » Watson (1883-1945), qui le représente[86]. Le maire lorrain ne laisse pas transparaître sa déception et demande à son interlocuteur, qui parle français et qui a combattu les Allemands en 1918, de transmettre au président les livres qu'il lui a apportés au nom de la « marraine de l'Amérique[87] ». Quelques jours après cette entrevue de quelques minutes, le général Watson remercie le maire de Saint-Dié au nom du président des États-Unis : « Le Président me charge de vous remercier pour les documents que vous avez eu l'obligeance de déposer à la Maison Blanche à l'occasion de votre visite du 26 juillet. C'est au titre de collectionneur de cartes géographiques et de documents anciens que le Président reste particulièrement reconnaissant

[82] *Ibid.*, p. 199.
[83] L'ambassadeur de France transmet la demande d'audience de M. Jacquerez au secrétaire d'État le 21 juillet 1939. Voir une copie de cette demande en annexe 5, p. 289.
[84] ROGER Philippe, *Rêves et cauchemars américains. Les États-Unis au miroir de l'opinion publique française (1945-1953)*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire et civilisations », 1996, p. 38-39.
[85] P. Roger, *L'ennemi américain*, *op. cit.*, p. 509.
[86] Franklin D. Roosevelt Presidential Library, Department of State, Division of Protocol, Memorandum for General Watson, by George T. Summerlin, July 24, 1939. Voir ce document reproduit en annexe 5, p. 290.
[87] Franklin D. Roosevelt Presidential Library, Documents left for the President by Mr. Léon Jacquerez, Mayor of St. Dié (Vosges), France. Voir ce document reproduit en annexe 5, p. 291.

pour les informations détaillées présentées par cet inestimable volume de la "Cosmographie Introduction (*sic*)" publiée à Saint-Dié dans les premières années du 16e siècle et dans lequel le nom d'Amérique fut donné au Continent nouvellement découvert à l'Ouest. »

La brève entrevue à la Maison Blanche est suivie d'une visite au Congrès. René Doynel de Saint-Quentin a pu obtenir l'autorisation que la délégation puisse assister à une séance de travail au Sénat en début d'après-midi. Le colonel Edwin A. Halsey (1881-1945), secrétaire en chef de la présidence du Sénat et parfait francophone du fait de son ascendance canadienne, accueille les Lorrains avec enthousiasme ; il est très heureux de pouvoir recevoir des représentants de la « Marraine de l'Amérique ». La discussion que le maire de Saint-Dié entreprend avec Halsey achève de lui ôter ses dernières illusions concernant une possible participation des États-Unis à une nouvelle guerre contre l'Allemagne, au moins à brève échéance. Il prend conscience de l'importance considérable que jouera l'opinion publique américaine dans la décision prise par le pouvoir fédéral d'entrer ou non en guerre. Or, cette opinion est fortement marquée par l'importance de la communauté des *German-Americans*, comme ce fut déjà le cas en 1914. Léon Jacquerez le note bien : « Nous oublions trop que l'Allemagne n'a rien ménagé pour sa propagande aux États-Unis. Nous semblons ignorer que des États entiers ne sont peuplés que d'émigrés Allemands ou pro-Allemands […] La majorité des Américains n'y est pas préparée et le président lui-même ne pourrait pas aller à l'encontre de l'opinion moyenne des citoyens de la Grande République. Là-bas, c'est l'opinion publique qui fait la loi et toute tentative qui serait faite contre l'opinion serait vouée à l'échec. » Ce genre de référence à la forte présence allemande aux États-Unis et au danger qu'elle est susceptible de représenter pour les intérêts français est une autre caractéristique de plusieurs récits de voyage français dans l'entre-deux-guerres. En 1925, Victor Cambon interprète ainsi la culture matérielle et le machinisme américain comme une conséquence de la rigueur allemande. À l'inverse, la culture française, bien plus portée sur les valeurs de l'esprit que de la matière, serait de moins en moins présente en Amérique[88]. Léon Jacquerez réalise en outre que, en dépit de la sympathie que le peuple étatsunien peut avoir pour le peuple français, la « filleule » de Saint-Dié ne compte pas intervenir pour aider un pays jugé en partie responsable de la situation internationale en raison de ses erreurs diplomatiques passées[89].

Le jour suivant, c'est une visite au cimetière militaire d'Arlington qui est au programme du voyage d'amitié franco-étatsunien. M. Jacquerez avait formulé une demande officielle

[88] B. Galloux-Fournier, « Un regard sur l'Amérique », art cit., p. 320-321.
[89] L. Jacquerez, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux Etats-Unis », art cit., p. 206-207.

auprès de l'Ambassade de France afin de pouvoir déposer une couronne sur la tombe du Soldat inconnu au nom de la ville de Saint-Dié. Aux alentours de 10h30, l'attaché militaire de l'Ambassade, le colonel Lombard, guide les Lorrains dans les allées du cimetière. C'est également l'Ambassade qui s'est chargée de se procurer la composition florale sur laquelle un bandeau tricolore a été apposé ; on peut y lire : « Saint-Dié marraine de l'Amérique au soldat inconnu américain ». Aucun discours n'est prononcé, conformément à l'usage en vigueur dans ce lieu symbolique. Léon Jacquerez et ses accompagnateurs se contentent donc de respecter une minute de silence. Après le déjeuner, la délégation retourne au cimetière de manière informelle et peut constater avec dépit que la couronne a déjà été déplacée sur le côté, les fleurs n'ayant pas résisté à la chaleur caniculaire de cette fin juillet[90]. Le souvenir de la « marraine de l'Amérique » n'aura pas été visible bien longtemps.

Le lendemain, 28 juillet, a lieu le retour en bus à New York. Dans son compte-rendu, Léon Jacquerez ne fait pas mention d'une quelconque étape à Philadelphie, qui était pourtant prévue dans la brochure publicitaire éditée par l'agence de voyages. Il semble donc que les plans aient été modifiés pour permettre au maire de Saint-Dié d'adapter le voyage à l'agenda des personnalités rencontrées sur place. L'embarquement a lieu comme prévu le 29 juillet à bord du « Champlain[91] ». Comme à l'aller, Léon Jacquerez et ses compagnons ne manquent pas de faire preuve de pédagogie auprès des autres passagers afin de leur expliquer les tenants et aboutissants de leur périple. Leur propos est résumé dans le journal publié à bord et déposé dans chaque cabine le 3 août :

> « Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique – Voyage d'amitié aux États-Unis, 15 juillet au 5 août 1939.
>
> En 1507, un groupe de savants et de chanoines de St-Dié, le Gymnase vosgien, se livrant à une refonte de la Géographie de Ptolémée, et informé par Americ Vespuce, de la découverte de terres nouvelles (on ignorait Colomb) donna à celles-ci le nom d'Amérique, qui fut imprimé pour la première fois par les presses du Gymnase vosgien, dans la *Cosmographiæ Introductio*.
>
> C'est pour commémorer ce fait que le voyage d'amitié aux États-Unis fut décidé et organisé. Notons-en les principaux actes ; visite de l'Exposition de New-York où un déjeuner fut offert à la délégation par M. le Gouverneur Général Olivier. À Washington, réception à la Maison Blanche par M. le Général Watson, aide de camp de M. le Président Roosevelt. Dépôt d'une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu américain. Visite à la Tombe de Washington.

[90] *Ibid.*, p. 202.
[91] *Ibid.*, p. 209.

> Leur mission terminée, les artisans de cette manifestation de cordialité reprennent sur le « Champlain » le chemin de la France. Ils viennent d'écrire une belle page de l'histoire des relations entre la France et les États-Unis et entre la coquette cité vosgienne et ses Amis d'Amérique.
>
> Il convient d'en féliciter M. Jacquerez, Maire de la Ville de Saint-Dié, « Marraine de l'Amérique[92]. »

Le voyage se conclut le 5 août. À la fin de son compte-rendu, Léon Jacquerez semble satisfait : « Nous croyons fermement que grâce au concours bienveillant de tous, ce voyage portera les fruits que nous en attendons. Un jour viendra, nous en sommes sûrs, où la Grande Démocratie Américaine se rappellera que sa vieille Marraine, la Ville de Saint-Dié est toujours blottie dans un des coins les plus riants, les plus accueillants des montagnes vosgiennes, attendant patiemment qu'un de ses filleuls éminents lui rende la visite que les représentants de sa modeste Marraine lui ont faite au courant de l'année 1939[93]. » Quels sont exactement les « fruits » attendus ? Si le maire de Saint-Dié espère par-là que des ressortissants étatsuniens viennent à leur tour rendre visite à leur « marraine » pour lui présenter un cordial salut, il s'agit d'ambitions parfaitement réalistes. En revanche, si M. Jacquerez estime que son séjour a pu avoir une portée diplomatique suffisante pour décider les États-Unis à sortir de leur neutralité dans le conflit qui s'annonce, il y a lieu de penser qu'il a surestimé sa capacité d'action. Objectivement, le bilan du séjour est somme toute assez famélique sur le plan de l'action culturelle internationale ; le représentant de la « marraine de l'Amérique » n'a pas rencontré de personnalités politiques américaines de premier plan ; il n'a été reçu que quelques minutes à la Maison-Blanche par le secrétaire du président Roosevelt, même si ce dernier a pu enrichir sa bibliothèque avec quelques ouvrages sur Saint-Dié. Ses autres contacts ont essentiellement consisté en des membres du corps consulaire français de New York et Washington. Il n'y a donc pas vraiment eu matière à entretenir la flamme de « l'indéfectible amitié entre la France et l'Amérique » ni à plaider la cause d'une « marraine », quand bien même celle-ci risque bientôt de se retrouver en première ligne d'un conflit majeur.

Le récit de voyage de Léon Jacquerez aux États-Unis, à l'image de tous les récits français sur l'Amérique composés dans l'entre-deux-guerres, est donc le fruit d'une époque. Ces œuvres mélangent à des degrés divers des stéréotypes plus ou moins conscients sur l'Amérique, entretenus depuis des décennies, et des éléments plus conjoncturels. Ces récits mélangent donc deux niveaux de lecture : une « réalité objective » lorsqu'ils décrivent ce qui est observé ainsi

[92] *Ibid.*, p. 213.
[93] *Ibid.*, p. 215-216.

qu'une « réalité psychologique » lorsque le récit est influencé par les représentations que leurs auteurs se font de leur objet d'étude. Si cette littérature apodémique sur l'Amérique a tant de succès en France dans l'entre-deux-guerres, c'est que les États-Unis sont à la fois éloignés, modernes et très particuliers. Ils correspondent donc bien au goût pour l'exotisme – à défaut de l'étranger – qui caractérise les lecteurs français[94].

Le récit de voyage de Léon Jacquerez aux États-Unis, quels que soient les stéréotypes qu'il véhicule sur l'Amérique et les Américains, permet de comprendre comment un élu local d'une petite ville vosgienne de l'entre-deux-guerres a pu devenir un passeur de la mémoire du « baptême de l'Amérique » vers les États-Unis. Le premier adjoint de M. Jacquerez, Ernest Poignand n'a pas participé à ce voyage. Une vingtaine d'années plus tard, il écrit au président Kennedy pour lui faire connaître l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde à Saint-Dié, devenant ainsi un nouveau maillon dans la chaîne de diffusion transatlantique de la mémoire de cet événement historique.

3- Un ancien adjoint au maire de Saint-Dié écrit au président Kennedy : Ernest Poignand

Nous avons retrouvé par hasard, dans les archives digitales de la *John F. Kennedy Presidential Library and Museum*, un ensemble de documents adressés au président des États-Unis par Ernest Poignand en 1962. Né en 1902, celui-ci est un notable déodatien ayant débuté sa vie politique au cours de l'entre-deux-guerres. Il exerce alors des mandats de conseiller d'arrondissement de Saint-Dié et de membre du Conseil municipal d'opposition au maire Louis Burlin (1919-1935) avant d'entrer dans l'équipe de campagne de Léon Jacquerez (1935-1944) dont il est très proche. En 1935, il est réélu conseiller d'arrondissement et conseiller municipal sur la liste républicaine déodatienne d'action économique et démocratique. Il est nommé adjoint du nouveau maire. Il est également très impliqué dans la vie associative locale, assurant la présidence de plusieurs associations telles que la Lyre déodatienne ou l'*Estudiantina* déodatienne. Membre du comité de la Société des Fêtes, il s'implique particulièrement dans l'organisation des foires-expositions organisées à Saint-Dié avant la guerre[95]. Au moment d'écrire à J.-F. Kennedy, il ne réside plus à Saint-Dié mais a élu domicile à Lille. Sa lettre au président, adressée sous couvert de l'ambassadeur des États-Unis à Paris, est datée du 28 juin

[94] B. Galloux-Fournier, « Un regard sur l'Amérique », art cit., p. 323.
[95] Renseignement fournis par Jean-Claude Fombaron, président de la Société philomatique vosgienne.

1962. Il a décidé d'écrire ce courrier après avoir échangé avec la secrétaire du président, Evelyn Lincoln, qu'il semble connaître.

À l'ambassadeur, il se présente comme « ex-premier adjoint au maire de Saint-Dié » et « ancien Conseiller d'Arrondissement ». Il lui écrit qu'il a promis à Mrs. Lincoln « d'adresser au Président une documentation sur la ville de SAINT-DIÉ (Vosges), ville marraine de l'Amérique, qui vit naître JULES FERRY, l'homme d'État promoteur de la souscription publique qui permit à la France d'offrir aux États-Unis la statue de LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE ». Il est heureux « d'avoir pu réunir ces documents avant la Fête Nationale, l'INDEPENDANCE (sic) DAY » et « d'avoir pu contribuer pour une très modeste part, à l'amitié Franco-Américaine[96] ».

L'assistant de l'ambassadeur, Robert Anderson, transmet le courrier d'Ernest Poignand à la secrétaire de Jack Kennedy le 9 juillet[97]. Ce pli comprend une lettre adressée au président ainsi que de la documentation sur le « baptême de l'Amérique ». La lettre évoque la remise du diplôme de citoyen d'Honneur au général Pershing par le maire de Saint-Dié, Léon Jacquerez en 1938 ainsi que le voyage officiel entrepris l'année suivante aux États-Unis par une délégation de Déodatiennes et de Déodatiens. « Malheureusement, étant le plus jeune des adjoints, je n'ai pu participer au voyage […], j'ai dû me sacrifier pour administrer la commune en l'absence de mes collègues. Je l'ai toujours beaucoup regretté. Âgé maintenant de 60 ans, j'ai, bien entendu, perdu tout espoir de pouvoir un jour me rendre dans votre grand pays », écrit M. Poignand. Néanmoins, il se déclare heureux si, au travers de la modeste documentation qu'il adresse au président, il a pu susciter son intérêt[98].

[96] *John F. Kennedy Presidential Library and Museum*. JFKPOF-014-002 : lettre adressée par Ernest Poignand, ancien adjoint au maire de la ville de Saint-Dié, à l'ambassadeur des États-Unis à Paris, 27 juin 1962, p. 16. [En ligne : https://www.jfklibrary.org/asset-viewer/archives/JFKPOF/014/JFKPOF-014-002].
[97] *Ibid.*, p. 15.
[98] *Ibid*., p. 18-19.



Figure 1 Montage photographique transmis par Ernest Poignand à J.-F. Kennedy, 27 juin 1962. John F. Kennedy Presidential Library and Museum.

Cette lettre de deux pages est accompagnée d'un porte-documents de couleur rouge portant le titre « BAPTÊME DE L'AMÉRIQUE. Documentation sur la Ville de Saint-Dié (Vosges) France. Ville Marraine de l'Amérique. Envoi de Mr. Ernest POIGNAND, 161 Rue Solférino LILLE (Nord), ancien premier adjoint au maire de Saint-Dié. En respectueux hommage à monsieur J. KENNDY (*sic*). Président de la République des ÉTATS-UNIS d'Amérique. » Le porte-documents comprend quelques pièces, parmi lesquelles une copie de la page de la *Cosmographiæ Introductio* sur laquelle le nom *America* a été proposé par les chanoines de Saint-Dié. M. Poignand a également inclus le document reproduit ci-dessus (figure 1) qui consiste en une page d'album-photo dans laquelle ont été insérés deux clichés. Celui de gauche représente les « Ruines de la Maison du Baptême de l'Amérique. Détruite par les Allemands en 1944. » Celle de droite représente la « Statue de Jules FERRY à SAINT-DIÉ ».

Parmi les documents inclus dans le portfolio rouge, l'ancien Premier adjoint au maire de Saint-Dié a également inséré un mémo de deux pages expliquant les circonstances de l'invention du mot *America* en 1507. Le texte dactylographié est parsemé d'erreurs factuelles, faisant une nouvelle fois la preuve de la déliaison entre les progrès de la recherche historique et la manière dont celle-ci est appropriée par le grand public, les médias ou les politiques. M. Poignand explique ainsi au président Kennedy que Colomb « était inconnu hors d'Espagne » au moment où les membres du « Gymnase vosgien » réalisaient leurs travaux géographiques, ce qui est tout à fait incorrect, ainsi qu'on a pu l'expliquer dans le chapitre 4 de ce travail. M. Poignand confond par ailleurs les deux frères Johannes et Vautrin Lud, qualifie Martin Waldseemüller d'Alsacien, se trompe de deux ans dans la date de publication de la nouvelle

édition de la *Cosmographie* de Ptolémée à Strasbourg et prétend que la *Cosmographiæ Introductio* n'existe plus qu'à quatre exemplaires dans le monde[99].

Cet exemple illustre la volonté d'un ancien citoyen et élu de Saint-Dié de faire connaître au très médiatique président des États-Unis l'histoire de la ville dont il fut autrefois le premier adjoint et de lui expliquer, avec quelques maladresses sur le fond comme sur la forme, ses liens historiques avec l'Amérique. On peut douter du fait que le président Kennedy ait eu le temps de lire attentivement cette documentation (non traduite en anglais qui plus est), mais force est de constater qu'elle est toujours présente dans ses archives. Si cette initiative mémorielle de la part d'un ancien Déodatien est tournée vers les États-Unis, l'exemple plus tardif de la municipalité Pierret permet de mettre en lumière une autre facette de l'entretien de cette mémoire, bien davantage tournée vers la population de Saint-Dié que vers celle de sa prétendue « filleule ».

4- Un maire de Saint-Dié promeut les États-Unis dans sa ville : Christian Pierret

S'il est un maire qui a particulièrement œuvré pour développer dans la ville de Saint-Dié-des-Vosges une grande visibilité de son passé en lien avec l'Amérique, il s'agit bien de Christian Pierret. Nous reviendrons dans le prochain chapitre sur l'ensemble des marqueurs mémoriels qui relèvent de ses différents mandats et qui ont contribué à faire réémerger et entretenir la mémoire du « baptême de l'Amérique », qu'il s'agisse du choix des noms de rue ou des éléments de mobilier urbain. Nous avons déjà évoqué dans le précédent chapitre son choix de mettre en place un jumelage avec la ville de Lowell et de fonder un Festival International de Géographie, en lien avec l'histoire de la première dénomination du Nouveau Monde. Il s'agit ici de comprendre dans quelle mesure les attaches personnelles de Christian Pierret avec l'Amérique et les réseaux qu'il y a constitués ont pu jouer un rôle dans son choix de mettre plus particulièrement en avant cet épisode de l'histoire de Saint-Dié-des-Vosges plutôt qu'un autre.

Christian Pierret est sans aucun doute, de tous les maires qui se sont succédé à la tête de la municipalité de Saint-Dié puis de Saint-Dié-des-Vosges, celui qui a tissé les plus solides contacts aux États-Unis. En 1981, il a été bénéficiaire d'une bourse Jefferson, émanation du *Foreign Leader Program* (FLP) ou *International Visitor Leadership program* (IVLP) permettant depuis l'après-guerre de proposer aux membres des élites étrangères de venir

[99] *Ibid*., p. 20-21.

effectuer un séjour aux États-Unis[100]. C'est le département d'État qui orchestre ces voyages en s'appuyant sur les services culturels des ambassades des États-Unis dans le monde. À l'origine, ce programme était destiné à être appliqué au monde entier mais il a surtout profité, dans les faits, à des élites européennes de l'Ouest et notamment de France en raison de l'influence qu'y exerçait le Parti communiste au sein de l'intelligentsia. L'objectif de ce programme est de faire la promotion, chez les bénéficiaires, de l'OTAN et du leadership des États-Unis au cœur de la guerre froide. Il y a donc une motivation politique assumée consistant à diffuser l'idéologie américaine aux futures élites des pays ciblés et d'y gagner ainsi en influence.

Les bénéficiaires sont présélectionnés au sein des ambassades des États-Unis de chaque pays. Leurs noms sont ensuite soumis à l'approbation du département d'État qui encadre alors l'accueil des visiteurs sur le sol américain. Le programme ne cible pas des personnalités ouvertement hostiles à l'Amérique puisqu'un tel voyage ne suffirait pas à les faire changer d'avis. Il vise donc des individus souvent âgés d'une trentaine d'années dont on pressent qu'ils pourraient être amenés à devenir des personnalités influentes dans différents domaines (politiques, journalistes, universitaires) et dont on estime qu'ils pourraient avoir des affinités avec les États-Unis ou, tout du moins, ne pas leur vouer une hostilité avérée. Les personnes favorables à l'intégration européenne et à l'Alliance atlantique constituent un profil particulièrement visé par l'*IVLP*.

Parmi les personnalités françaises ayant bénéficié de ce programme depuis l'après-guerre, on trouve les noms de Valéry Giscard d'Estaing, Jacques Chaban-Delmas, Edgar Faure ou André Malraux. Plus tard, Laurent Fabius ou Nicolas Sarkozy en ont également bénéficié. Des journalistes français comme Jean-Jacques Servan-Schreiber, futur fondateur du très atlantiste *L'Express*, ont également fait partie des publics particulièrement ciblés, compte tenu de la caisse de résonance qu'ils pouvaient constituer au sein de l'opinion française.

Au cours de leur voyage de quelques semaines, les bénéficiaires, qui doivent donner un thème à leur séjour, choisissent les lieux à visiter et les personnalités à rencontrer. Ils peuvent théoriquement demander à rencontrer toute personne (à l'exception du président) ou visiter tout lieu de leur choix. Ils peuvent ainsi découvrir ou approfondir leur compréhension de la population étatsunienne, sa politique, son économie ou ses institutions. Le séjour est destiné à leur faire connaître le point de vue américain, dans l'espoir qu'ils puissent à leur tour le faire

[100] Les *Alumni* français ayant bénéficié de ce programme peuvent adhérer au Cercle Jefferson, fondé en 2001. Les anciens bénéficiaires de ce programme se font appeler « IV » (pour *International Visitor*), suivi de l'année au cours de laquelle ils ont effectué leur voyage. Par exemple, C. Pierret est « IV1981 ». Le fonctionnement de cette organisation est bien expliqué sur le site Internet du Cercle Jefferson : https://www.cerclejefferson.org/page/37740-presentation

comprendre à l'opinion publique de leur pays une fois rentrés chez eux[101]. À l'heure où ces lignes sont écrites, M. Pierret est président honoraire et président du Conseil d'Administration des *Alumni* français de la *Jefferson Society*, le Cercle Jefferson[102].

Avant d'être élu à la tête de la municipalité de Saint-Dié, Christian Pierret a effectué plusieurs séjours aux États-Unis. En 1985, alors qu'il est député des Vosges, il y effectue un séjour en tant que Rapporteur Général de la Commission des Finances, de l'économie générale et du plan à l'Assemblée nationale. Il est accompagné par Alexandre Tessier, administrateur de la Commission des Finances, de l'Économie générale et du Plan. Leur voyage est présenté comme une « mission d'information aux États-Unis pour étudier l'évolution de la situation économique et financière américaine et ses incidences sur le plan international[103] ». Au cours de son séjour d'une semaine, du samedi 24 août au lundi 2 septembre 1985, M. Pierret a l'occasion de nouer de puissants contacts. À Washington, il rencontre des élus et divers membres de l'administration économique et financière fédérale, des membres du département du Trésor, divers responsables de la politique économique et monétaire, etc. À New York, il se rend à la banque fédérale de réserve (FED) où il visite le stock d'or et rencontre divers administrateurs. Le 28 août, il rencontre les directeurs de *Time* et visite la *Bankers' Trust*. Il déjeune avec le Consul général André Gadaud, rencontre le président de la Chambre de Commerce franco-américaine, puis participe à une table ronde avec des banquiers français. Le soir, il assiste à la comédie musicale *Cats* sur Broadway. Le 29 août, il visite le *New York Stock Exchange* et rencontre le vice-président de la bourse de Wall Street, M.P. Hellan. Le 30 août, il est à Chicago. Après une visite du *Board of Trade*, il déjeune avec des membres de la Chambre de Commerce franco-américaine. Le soir, il participe à un dîner offert par le Consul Général, Max de Calbiac[104]. Christian Pierret n'a donc pas seulement visité les États-Unis en surface. Il en a découvert les lieux les plus stratégiques et noué des contacts avec des personnalités très haut placées.

Dans quelle mesure cette connaissance des États-Unis très supérieure à la moyenne des Français a-t-elle pu inciter M. Pierret à s'appuyer plus particulièrement sur la thématique du « baptême de l'Amérique » une fois élu maire de Saint-Dié en 1989 ? Nous n'avons pas la

[101] SCOTT-SMITH Giles, « The US State Department's Foreign Leader Program in France During the Early Cold War », in *Revue française d'études américaines*, nº 107, vol. 1, 2006, p. 47-60. Nous tenons également une partie de ces renseignements sur l'*International Visitor Leadership Program* de nos entretiens avec Christian Pierret, dont la retranscription est à lire en annexe 3 de cette thèse.
[102] https://www.cerclejefferson.org/page/37782-organisation
[103] AD88 – 66 J 32 Voyage officiel du député Pierret aux États-Unis en 1985. AT/1849 : Lettre adressée au président de la Commission des Finances de l'Assemblée nationale, Paris, 17 avril 1985.
[104] AD88 – 66 J 32 Voyage officiel du député Pierret aux États-Unis en 1985. 630 MB n° 8, 15 juillet 1985. Programme de la mission de M. Christian Pierret aux États-Unis.

réponse à cette question mais il est tout à fait indéniable que c'est bien sous cette mandature que les marqueurs mémoriels rappelant l'histoire « américaine » de la ville vosgienne ont été les plus présents depuis la destruction de la « Maison de l'Amérique » en 1962. Naturellement, il serait naïf de considérer que la bonne intégration du maire socialiste dans d'influents réseaux étatsuniens aurait été la cause unique de ce choix municipal. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, le contexte général d'américanophilie depuis le début des années 1980 en France peut également constituer une grille de lecture féconde. Quoi qu'il en soit, M. Pierret aura été, dans les années 1990 et 2000, un des principaux passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique ».

Une autre catégorie d'agents d'intermédiation de cette mémoire entre la Lorraine et les États-Unis pourrait être qualifiée de bienfaiteurs et des bienfaitrices. Il s'agit des acteurs ayant œuvré à un moment ou un autre à faire la promotion transnationale de la « marraine de l'Amérique » au travers de leurs actions de bienfaisance et de générosité à l'égard de Saint-Dié.

C) Bienfaiteurs et bienfaitrices

Parmi ces acteurs, nous ne ferons pas référence à des mécènes tels que François Gérardin ou Marcel Saby. Bien qu'ils aient fait preuve d'une immense générosité envers la « marraine de l'Amérique » en leur cédant chacun un exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio*, leur geste ne s'intègre pas dans une dimension de « passage » entre la Lorraine et les États-Unis. Leur don, aussi généreux et dispendieux soit-il, s'est inscrit dans un cadre local et n'avait pas vocation à être un élément de transfert mémoriel en direction des États-Unis. Il en va autrement de l'action entreprise par Hélène Abel-Ferry au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que Saint-Dié se trouve dans un dénuement extrême à la suite de sa destruction par les Allemands en novembre 1944.

1- Hélène Abel-Ferry et l'aide aux sinistrés de Saint-Dié

La nièce de Jules Ferry représente ainsi l'archétype de la bienfaitrice issue de la grande bourgeoisie provinciale. Nous avons déjà pu évoquer son action en faveur des populations martyres de Saint-Dié au cours des années de l'immédiat après-guerre. Pour mener à bien sa tâche, elle a notamment recours à la mémoire du « baptême de l'Amérique » afin d'attirer l'attention des généreux donateurs étatsuniens.

Le 5 avril 1948, elle écrit directement au président des États-Unis Harry Truman afin de solliciter de la part de son gouvernement une attention spéciale envers Saint-Dié. Outre le fait que cette petite ville a été martyrisée en novembre 1944 et peine encore, quatre ans après, à retrouver une situation normale, elle mériterait un traitement à part en vertu de ses liens spéciaux avec l'Amérique : « C'est ici que le 25 avril 1507, votre grand pays (*sic*) a reçu officiellement son nom d'Amérique, qui a été imprimé pour la première fois dans un traité de cosmographie de Ptolémée. Ainsi, la petite ville de Saint-Dié est devenue la marraine (*godmother*) de l'Amérique. » Elle poursuit en évoquant la mémoire de l'oncle de son mari, Jules Ferry. Elle a conscience que la France va bientôt bénéficier d'une aide importante grâce au plan Marshall, mais estime que le processus sera long à se mettre en place. Or, Saint-Dié est dans un état critique. C'est pourquoi elle demande au président d'accorder un traitement de faveur à cette ville si particulière pour l'Amérique. Si l'envoi de moyens matériels n'est pas possible, un soutien moral serait également apprécié : « peut-être un mot prononcé en faveur de la petite marraine de l'Amérique » serait déjà considéré par les Déodatiennes et les Déodatiens comme un geste fort[105].

Un mois plus tard, au début du mois de mai 1948, Hélène Abel-Ferry écrit à plusieurs maires de villes des États-Unis afin de leur demander de financer des maisons préfabriquées pour aider les populations sinistrées de Saint-Dié, « en considération des liens spéciaux qui unissent Saint-Dié à sa grande filleule (*god-daughter*) ». En contrepartie, chaque maison portera le nom de la ville qui l'aura financée. Elle joint à ce courrier une note expliquant pourquoi Saint-Dié est considérée comme la « marraine de l'Amérique[106] ».

Le voyage qu'elle entreprend du 25 octobre au 17 décembre 1948 s'intègre tout particulièrement à ce projet d'ensemble. Avant son départ pour l'Amérique, elle avait rencontré à Paris Eleanor Roosevelt qui lui avait conseillé de ne rien quémander auprès des Américains ; elle obtiendrait d'autant plus d'aide de leur part qu'elle ne réclamerait rien. Elle décide donc d'appliquer cette stratégie et de faire de ce voyage une tournée de remerciements de la part de la « marraine de l'Amérique ». Dans les faits, l'objectif d'Hélène Abel-Ferry est de faire en sorte que l'Amérique n'oublie pas sa « filleule » et que l'aide continue à affluer, voire qu'elle s'intensifie.

[105] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12 (2) : « Lettre de madame Abel-Ferry au président des États-Unis H. Truman, en faveur de St-Dié. »
[106] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12 (10) : « Copies des lettres en anglais adressées aux maires des USA pour obtenir des maisons préfabriquées avec notice jointe. »

Quelques mois après son retour, elle raconte son voyage aux enfants de Saint-Dié, rassemblés au Foyer des Ferry. En guise d'introduction, elle invite son jeune auditoire, dont une majeure partie vit encore dans des conditions très précaires, à l'accompagner en esprit dans ce périple qui l'a si profondément marquée : « Accompagnez-moi aux États-Unis, vous allez y être acclamés, tout simplement parce que vous êtes de Saint-Dié, la ville martyre marraine de l'Amérique et que les Américains nous aiment. » Pendant la traversée à bord du paquebot « *Queen Elizabeth* », Hélène Abel-Ferry dit avoir « pensé à Américic Vespuce avec reconnaissance puisque c'est grâce à sa découverte que Saint-Dié a donné son nom à l'Amérique, et que c'était là le but de [s]on voyage ». Dès son arrivée à New York, elle dit ne plus avoir pensé qu'à Saint-Dié, dont les intérêts constituaient sa seule mission. Elle se rend dans de nombreux États, visite de nombreuses écoles, rencontre à chaque fois les dames de la bonne société locale afin d'exposer les motifs de son voyage. Elle rencontre notamment des membres de la communauté française des États-Unis, des responsables de *France Forever* et de l'*American Aid To France*. À Philadelphie, elle assiste à un concert dirigé par le chef français Charles Munch. À la fin du spectacle, le public lui réserve des applaudissements et acclame la ville martyre de Saint-Dié. « Quand on entend cela à 8 000 km de chez soi, on est profondément ému » dit Hélène Abel-Ferry aux enfants de Saint-Dié. Le lendemain de cette acclamation, elle se rend au musée de l'Indépendance de Philadelphie et signe le livre d'or, juste en-dessous du président Truman. Elle écrit : « Pour Saint-Dié, marraine de l'Amérique. » Le 11 novembre, elle assiste parmi les personnalités officielles à une réception pour le 30e anniversaire de l'Armistice au cimetière militaire d'Arlington et reçoit les honneurs des troupes qui présentent les armes à Saint-Dié[107]. Elle rentre en France épuisée. Sa fille aînée, Éliane Schwob d'Héricourt, qui l'accompagnait avec son époux Marcel, tombe gravement malade, sans doute en raison de la grande intensité d'un voyage mené tambour battant pendant près de deux mois. Plusieurs semaines de repos lui seront nécessaires pour se remettre de ce périple américain.

À l'issue de son séjour aux États-Unis, elle continue de recevoir des invitations mondaines qu'elle ne peut naturellement pas honorer. Le 12 janvier 1949, elle est invitée à la cérémonie d'investiture d'Harry Truman, qui vient d'être réélu à la Maison-Blanche et qui doit se tenir

[107] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12 (2) : « Lettre de madame Abel-Ferry au président des États-Unis H. Truman, en faveur de St-Dié ». Les notes de madame Abel-Ferry pour sa conférence auprès des enfants de Saint-Dié le 11 mai 1949 se trouvaient dans ce dossier au moment de notre consultation, mais elles étaient probablement mal classées.

une semaine plus tard. Elle est également invitée au dîner annuel de l'*American Legion Auxiliary* qui doit se tenir le 31 août 1949 à Philadelphie[108].

Madame Abel-Ferry n'était pas originaire de Saint-Dié. Elle était devenue Déodatienne de cœur en épousant en secondes noces Abel Ferry en 1913. La mort de son époux en 1918 aurait pu l'éloigner définitivement de sa ville d'adoption mais il n'en fut rien. Tout en résidant rue Bayard à Paris, elle continua de se rendre régulièrement dans le chalet familial des Ferry tout en s'évertuant à entretenir le culte de sa belle-famille. C'est surtout après novembre 1944 que son action caritative en faveur de Saint-Dié s'est révélée particulièrement importante, le prestige de son nom et ses nombreuses relations dans les milieux politiques et économiques parisiens lui donnant accès à un certain nombre d'opportunités que le maire de Saint-Dié n'aurait pu saisir seul. Par son infatigable œuvre de bienfaisance, Hélène Abel-Ferry fut ainsi sans aucun doute l'une des plus importantes passeresses de la mémoire du « baptême de l'Amérique » entre la Lorraine et les États-Unis, même si nous avons déjà pu apporter une nuance à l'efficacité de son action en ce sens. Trente ans plus tard, c'est un autre bienfaiteur, qui n'est pas non plus déodatien d'origine, qui fait la connaissance de la « marraine de l'Amérique » et en devient de manière assez inattendue l'un des plus ardents promoteurs outre-Atlantique. Il s'agit du joaillier Henri-Michel Heger (1919-2000).

2- Heger de Löwenfeld, « ambassadeur extraordinaire » de la ville de Saint-Dié



Figure 2 Georges Braque et Henri-Michel Heger, dit baron de Löwenfeld, 1962. Cliché : Mariette Lachaud.

Le fantasque Henri-Édouard-Michel Heger, qui se fait appeler « baron de Löwenfeld » (parfois orthographié Lœwenfeld selon les sources), entre dans l'histoire de la ville de Saint-Dié au début de l'année 1973. Ce diamantaire né à Paris avait rencontré Georges Braque en 1961, devenant le compagnon de ses vieux jours. L'artiste lui avait demandé de réaliser des bijoux à partir de formes qu'il avait imaginées sous forme de croquis. La photographie ci-dessus (figure 2), prise en 1962, montre une partie des réalisations issues de

[108] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de madame Abel-Ferry, 2849 VII H12 (6) : « Invitations officielles adressées à Madame Abel-Ferry par les Américains. »

la collaboration entre le maître du cubisme et le joaillier. On peut notamment y voir à droite le *Glaucos*, poisson représentant le fils de Sisyphe, constitué de cinquante kilos d'améthyste, d'une queue et d'une nageoire en or, ainsi que d'un œil constitué d'une émeraude de cent carats. André Malraux, alors ministre en charge des Affaires culturelles, a été si séduit par le résultat qu'il commandite une exposition d'une centaine de ces pièces au pavillon de Marsan du musée du Louvre. Par la suite, cette collection devient itinérante et voyage dans le monde entier. En dix ans, elle s'arrête dans des dizaines de villes. Aux États-Unis, elle a déjà fait escale à Dallas, Houston, San Francisco, Pittsburgh, Kansas City et bien sûr, New York[109]. En 1972, Heger de Löwenfeld présente ses réalisations au Grand-Palais de Paris avant d'entreprendre une tournée en province passant notamment par Nancy au tournant de l'année 1972-1973. En février-mars 1973, cette exposition itinérante fait étape au musée de Saint-Dié[110]. Comme partout, l'audience est au rendez-vous, plus de cinq mille personnes étant venues admirer les fameux bijoux[111]. Au cours de cette étape déodatienne ayant duré cinq semaines, le maître-lapidaire découvre l'histoire du « baptême de l'Amérique », pour laquelle il se prend de passion. Réalisant tout le potentiel de ce récit, il propose au maire de Saint-Dié d'en devenir l'ambassadeur au cours de ses tournées à travers le monde, en particulier lorsqu'il se rendra en Amérique[112].



Figure 3 Pierre Noël signe le livre d'or de l'exposition des bijoux de Braque au musée de Saint-Dié, 27 février 1973. AMBROSINI Catherine, « Les bijoux de Braque, déjà en 1973 », in L'Est Républicain, *13 octobre 1992.*

Sur la photo de presse ci-contre (figure 3), Pierre Noël signe le livre d'or de l'exposition, entouré de Michel Heger de Löwenfeld (à gauche) et d'Albert Ronsin (à droite). Juste après, le maire nomme le baron « ambassadeur extraordinaire de Saint-Dié marraine de l'Amérique auprès des cités du vieux et du nouveau monde[113] ».

[109] *Regards, mensuel d'action culturelle de la ville de Saint-Dié*, n° 30, février 1973, p. 1.
[110] « Les bijoux de Braque à Saint-Dié. Dernière présentation en France », *Ibid.*, p. 1-2 ; PIERRET Christian, PITTE Jean-Robert et HUGUENOT Vianney, *Saint-Dié-des-Vosges*, Saint-Dié-des-Vosges, Serge Domini Éditeur, 2013, p. 134.
[111] *Regards*, n° 32, avril 1973, p. 1.
[112] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ Introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 88.
[113] « Petite suite aux bijoux de Braque », in *Regards, mensuel d'action culturelle de la ville de Saint-Dié*, n° 32, avril 1973, p. 1 ; « Les bijoux de Braque en deuil », in *L'Est Républicain*, 12 avril 2000.



Figure 4 Diplôme d'hommage de la ville de Saint-Dié à Henri-Michel Heger de Löwenfeld, 27 février 1973. Musée des bijoux de Braque, Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 20 mai 2022.

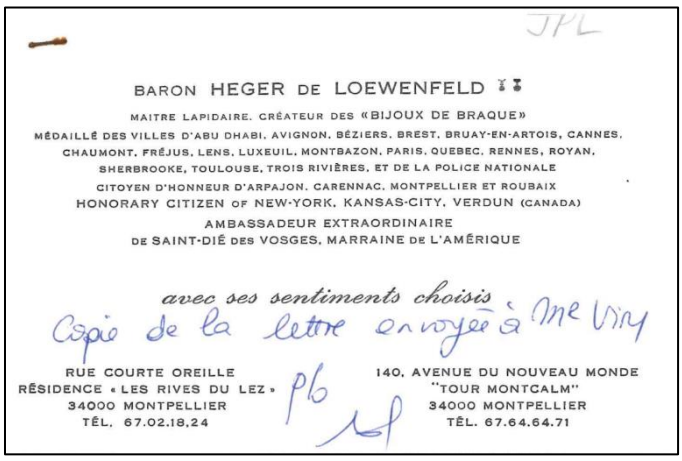
Pierre Noël remet également au baron un diplôme d'honneur, rédigé sur un papier orné du même motif que celui ayant été utilisé pour décerner le titre de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié au général Pershing (figure 4, ci-contre). La faveur symbolique ainsi accordée au maître-lapidaire parisien en dit long sur les espoirs que fondent Pierre Noël et Albert Ronsin sur ses capacités à devenir le nouveau passeur de la mémoire du « baptême de l'Amérique » au niveau national et surtout international. Le diplôme décerné, dont la matrice avait été dessinée par Albert Ohl des Marais en 1911 pour les fêtes franco-américaines, mentionne d'ailleurs à deux reprises le titre de « marraine de l'Amérique », tandis que le blason aux couleurs des États-Unis est suspendu à celui de la ville de Saint-Dié[114].

Le 5 décembre 1974 est fondée à Paris l'Association des bijoux de Braque ; elle a pour président Hervé Alphand, ancien ambassadeur de France aux États-Unis de 1956 à 1965, tandis que Pierre Noël en devient l'un des vice-présidents et Albert Ronsin, le trésorier adjoint[115]. H.M. de Löwenfeld joue par la suite un rôle important d'ambassadeur de la ville de Saint-Dié à l'occasion de ses déplacements internationaux pour présenter ses bijoux. Entre la fin de l'année 1974 et le début de 1975, il expose ses œuvres à New York, ce qui lui permet de présenter en même temps des documents sur Saint-Dié, « marraine de l'Amérique ». Il rencontre à cette occasion le nouveau maire, Abraham Beame, à qui il fait remettre de la part de Pierre Noël la clé symbolique de la ville de Saint-Dié[116]. En retour, le maire de New York remet au baron la clé symbolique de l'Hôtel de Ville afin qu'il en fasse cadeau à la ville « marraine de l'Amérique[117] ». Cette clé est remise officiellement à Pierre Noël le 7 février 1975 dans le grand salon de l'Hôtel de Ville de Saint-Dié[118]. Alors qu'une semaine française

[114] Le diplôme de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié, décerné au général Pershing en 1938, est reproduit en annexe 5 de cette thèse, p. 285-288 et a été l'objet d'une analyse au cours du chapitre 6.
[115] *Regards*, n° 49, janvier 1975, p. 2.
[116] « Les bijoux de Braque en deuil », in *L'Est Républicain*, 12 avril 2000.
[117] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 88-89.
[118] En dépit de tous nos efforts, il nous a été impossible de retrouver la trace de cette clé à Saint-Dié. Si plusieurs des témoins que nous avons interrogés au cours de la préparation de cette thèse se souviennent bien l'avoir vue quelque part, plus personne n'est capable de dire où elle se trouve précisément aujourd'hui.

est organisée à New York à la fin du mois de février, le baron s'y rend derechef afin de présenter les documents en lien avec le baptême de 1507[119]. En mai 1975, les bijoux sont cette fois exposés à Montréal à l'occasion de la première foire internationale du livre organisée dans la capitale du Québec. Les ouvrages prêtés par Saint-Dié y sont également présentés par Henri-Michel de Löwenfeld. Le succès est au rendez-vous, si bien que la ville de Trois-Rivières demande à pouvoir exposer elle aussi ces pièces dès la fin de la foire montréalaise[120].

Les liens se distendent ensuite entre le baron et la ville de Saint-Dié. Pendant une quinzaine d'années, on n'entend plus guère parler du créateur des bijoux de Braque chez la « marraine de l'Amérique ». Il faut attendre 1990 pour voir le baron reprendre contact avec la municipalité, désormais dirigée par Christian Pierret, dans le but de lui faire don d'une partie de ses bijoux. Le joaillier semble avoir pris cette décision après avoir appris que la tour de la Liberté, édifiée par l'architecte Nicolas Normier pour le bicentenaire de la Révolution dans le jardin des Tuileries, avait ensuite été achetée par la ville de Saint-Dié afin d'être réinstallée dans le parc Jean-Mansuy, en face de l'Hôtel de Ville. Henri-Michel Heger de Löwenfeld y a vu, semble-t-il, un signe du destin, puisque son ancien atelier était situé près des Tuileries et que la forme de cette tour lui rappelait les *Oiseaux* de Braque[121]. Il espère voir ses bijoux installés dans la tour, ce que la municipalité ne peut lui promettre dans un premier temps compte tenu des contraintes techniques et de sécurité qu'impliquerait l'établissement d'un musée dans cet édifice[122].


JPL

BARON HEGER DE LOEWENFELD

MAITRE LAPIDAIRE. CRÉATEUR DES «BIJOUX DE BRAQUE»
MÉDAILLÉ DES VILLES D'ABU DHABI, AVIGNON, BÉZIERS, BREST, BRUAY-EN-ARTOIS, CANNES, CHAUMONT, FRÉJUS, LENS, LUXEUIL, MONTBAZON, PARIS, QUEBEC, RENNES, ROYAN, SHERBROOKE, TOULOUSE, TROIS RIVIÈRES, ET DE LA POLICE NATIONALE
CITOYEN D'HONNEUR D'ARPAJON, CARENNAC, MONTPELLIER ET ROUBAIX
HONORARY CITIZEN OF NEW-YORK, KANSAS-CITY, VERDUN (CANADA)
AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE
DE SAINT-DIÉ DES VOSGES, MARRAINE DE L'AMÉRIQUE

avec ses sentiments choisis
Copie de la lettre envoyée à Mme Vitry

RUE COURTE OREILLE
RÉSIDENCE « LES RIVES DU LEZ »
34000 MONTPELLIER
TÉL. 67.02.18.24

140, AVENUE DU NOUVEAU MONDE
"TOUR MONTCALM"
34000 MONTPELLIER
TÉL. 67.64.64.71

Figure 5 La carte de visite de Henri-Michel Heger, baron de Löwenfeld, dans les années 1990. Fonds privé Jean-Pierre Lalibert.

La carte de visite du maître lapidaire (figure 5 ci-contre) montre que celui-ci met particulièrement en avant son titre d'« ambassadeur extraordinaire de Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique » au

[119] « La clé de New York à la mairie de Saint-Dié, les bijoux de Braque au musée », in *L'Ormont*, n° 1, 15 février 1975 ; CHARTON Gérard, « Les bijoux de Braque vont enrichir le patrimoine du musée de Saint-Dié », in *La Liberté de l'Est*, 28 mai 1992.
[120] *Regards*, n° 54, juin 1975, p. 2.
[121] « Saint-Dié face à une donation somptueuse », in *La Gazette des communes*, n° 1285/43, 14 novembre 1994, p. 37. Voir aussi en annexe 3 la transcription de l'entretien avec Jean-Pierre Lalibert, ancien employé municipal de la ville de Saint-Dié-des-Vosges et ayant noué une relation d'amitié avec Henri-Michel Heger de Löwenfeld à partir des années 1990.
[122] « Bijoux de Braque : la ville hérite d'un trésor culturel du baron Heger de Lœwenfeld », in *La Liberté de l'Est*, 13 octobre 1992.

cours des années 1990[123]. Il est par ailleurs citoyen d'Honneur ou médaillé de nombreuses villes, dont plusieurs sont situées outre-Atlantique. Est-ce un hasard si l'une de ses deux adresses se trouve avenue du Nouveau Monde à Montpellier ? Le 12 octobre 1992, jour anniversaire de la première rencontre de Christophe Colomb avec ce qui ne se nomme pas encore l'Amérique, est signé l'acte de donation à la ville de Saint-Dié-des-Vosges de cinquante-deux bijoux prétendument réalisés d'après des dessins de Georges Braque, pour une valeur estimée à plus de cinq millions de francs[124]. On verra par la suite que seule une petite partie de ces bijoux a bien été signée par le maître du cubisme. L'acte de donation signé devant notaire précise la fonction honorifique d'« ambassadeur extraordinaire de la ville de Saint-Dié-des-Vosges », ville « à laquelle le donateur voue un particulier attachement[125] ». Dans un premier temps, la municipalité hésite sur le lieu qui convient le mieux pour conserver et exposer ces bijoux. Le choix se porte finalement sur le deuxième étage de la Tour de la Liberté. Après d'importants travaux, la collection y est transférée et l'exposition permanente de ces bijoux est inaugurée le 13 juillet 1994. D'aucuns font remarquer que la fréquentation de ce nouveau musée, situé au deuxième étage d'une tour dont l'accès aux personnes à mobilité réduite est loin d'être simple, n'a jamais vraiment décollé. Le nombre de visiteurs quotidiens excède rarement quinze personnes[126], ce qui semble assez loin des ambitions de départ, consistant à faire de ce musée un phare de l'art contemporain à l'échelle nationale, voire internationale[127].

Au moment de la donation, le baron émet le souhait d'être inhumé à Saint-Dié-des-Vosges, afin de pouvoir reposer à proximité de ses bijoux. Dans cette perspective, il se fait édifier un cénotaphe en marbre de carrare, destiné à recueillir ses cendres. Il en confie la garde à la ville de Saint-Dié-des-Vosges jusqu'au jour de sa propre mort. Ce monument funéraire est officiellement présenté le 17 septembre 1993, afin de coïncider avec le trentième anniversaire de la disparition du maître du cubisme, dont le baron avait été l'un des plus proches compagnons

[123] La date de création de cette carte de visite est indéterminée, mais elle doit se situer dans la première moitié des années 1990 : il est en effet question de « Saint-Dié-des-Vosges » et non de « Saint-Dié », ce qui est caractéristique des années Pierret. Par ailleurs, les numéros de téléphone français à huit chiffres traduisent une date antérieure au 18 octobre 1996.

[124] AMBROSINI Catherine, « Saint-Dié s'enrichit de bijoux de Braque », in *L'Est Républicain*, 13 octobre 1992 ; « Bijoux de Braque : la ville hérite d'un trésor culturel du baron Heger de Lœwenfeld », in *La Liberté de l'Est*, 13 octobre 1992 ; « Hommage au créateur des bijoux de Braque », in *L'Est Républicain*, 13 avril 2000.

[125] Fonds privé Jean-Pierre Lalibert. Copie du projet de donation adressé par l'office notarial Narbey et associés à Albert Ronsin le 30 juin 1992.

[126] « Les bijoux de Braque et Lœwenfeld à la Tour », in *L'Est Républicain*, 11 août 1994.

[127] « Les bijoux de Braque vont enrichir le patrimoine du musée de Saint-Dié », in *La Liberté de l'Est*, 28 mai 1992 ; « Unanimité autour des bijoux de Braque », in *La Liberté de l'Est*, 5 juillet 1992.

au soir de sa vie. Le monument représente les bustes de Braque et du baron Heger de Löwenfeld en train de travailler[128].

Le maître-lapidaire meurt à Montpellier le 6 avril 2000. Une semaine plus tard, ses cendres sont transférées à Saint-Dié-des-Vosges et sont placées dans son cénotaphe, installé dans le parc situé derrière le musée Pierre-Noël, sur une butte avec vue sur la Tour de la Liberté, où sont conservés ses bijoux. Le monument en a été retiré depuis, sans que l'on ait pu savoir exactement pourquoi. Il faut dire que le baron ne faisait pas l'unanimité. À la suite de la donation de 1992, la direction des Musées de France du ministère de la Culture exprimait ses plus grandes réserves concernant l'accueil de ces bijoux au sein d'un musée municipal dans la mesure où l'essentiel de « ces objets constituent une libre interprétation par le donateur des œuvres de Georges Braque » et non un travail issu de l'esprit du maître du cubisme. Or, sur les cinquante-deux bijoux offerts par le baron à la ville de Saint-Dié-des-Vosges, seuls six comportent la signature de Georges Braque. Dans la mesure où « l'intérêt esthétique très discutable de ces pièces, en totale contradiction avec l'esprit des créations du maître qu'était Georges Braque, ne justifie pas leur entrée dans une collection publique », le Conseil Artistique et la Direction des Musées de France « ne sauraient s'associer à une telle entreprise ». En outre, le joaillier a fait ajouter une clause à l'acte de donation stipulant que toute reproduction de ces bijoux sous quelque forme que ce soit ne puisse se faire sans son accord et moyennant rétribution au titre des droits d'auteur[129]. Dès lors, certains ont pu émettre l'idée que cette donation n'était peut-être pas si désintéressée qu'on l'avait pensé au départ, à l'instar de Jean-Claude Fombaron qui n'a pas manqué de nous dire tout le mal qu'il pensait de la démarche du joaillier. Il n'en demeure pas moins que le baron Henri-Michel Heger de Löwenfeld, personnage fantasque qui portait monocle[130] et s'adressait à ses interlocuteurs en des termes dignes d'un roman de chevalerie aura représenté tout à la fois un mécène pour Saint-Dié-des-Vosges et un promoteur de son statut de « marraine de l'Amérique ».

En parallèle à ces bienfaiteurs et bienfaitrices, il convient à présent de présenter une dernière catégorie de passeurs de la mémoire de la première dénomination de l'Amérique à Saint-Dié ; il s'agit d'acteurs ayant contribué, soit par le biais de leurs propres œuvres, soit en

[128] « Georges Braque et le baron Michel Heger de Loewenfeld dévoilés à Saint-Dié », in *Banco 7*, 21-27 septembre 1993.
[129] Fonds privé Jean-Pierre Lalibert. Copie d'une lettre de Jacques Sallois, directeur des Musées de France, au député-maire Christian Pierret en date du 3 novembre 1993. REF : COL 1 1237 ME/LT.
[130] « Saint-Dié s'enrichit des bijoux de Braque », in *L'Est Républicain*, 13 octobre 1992.

faisant la promotion de celles des autres, à faire vivre la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Nous les qualifions ici de « médiateurs culturels ».

D) Les médiateurs culturels entre Saint-Dié et les États-Unis

Les expressions de « médiation culturelle » et de « médiateurs culturels » sont apparues dans les années 1990 pour désigner des politiques consistant à mettre en relation des artistes, des œuvres et un public en passant par un acteur, le médiateur culturel[131]. Ces termes renvoient à une politique de massification et de démocratisation de la culture à partir des années 1960. Nous choisissons pourtant d'utiliser cette expression de « médiateurs culturels » pour désigner des acteurs ayant vécu bien avant qu'elle ne soit d'un usage courant, dans la mesure où leur action s'inscrit dans une volonté de mettre en relation des œuvres en rapport avec le « baptême de l'Amérique » avec un public aussi large que possible. Si Albert Ronsin constitue sans aucun doute l'archétype du médiateur culturel, d'autres avant lui ont tenté d'ouvrir, plus modestement sans doute, l'accès à la mémoire des chanoines-géographes.

1- Fernand Baldensperger, alias Fernand Baldenne

Nous avons déjà présenté l'action de cet universitaire en tant que « missionnaire » du ministère des Affaires étrangères, lorsqu'il exerçait des charges d'enseignement ou participait à des tournées de conférences, notamment aux États-Unis. C'est désormais une autre facette de sa biographie, celle d'auteur de fictions et de poésies, qui doit être présentée. Il s'agit d'un pan méconnu de son travail ; il ne signait d'ailleurs pas ces œuvres plus légères de son vrai nom, considérant peut-être qu'il s'agissait d'une production trop peu sérieuse pour être associée au chef de file de la littérature comparée. Il avait donc choisi de raccourcir son nom en Fernand Baldenne pour signer ces œuvres, parmi lesquelles on trouve une série de poèmes ainsi que des *Contes et récits vosgiens*, publiés en 1913, l'année même où il part enseigner pour la première fois à Harvard. L'un de ces contes se nomme *Sous le signe d'Apollon* et est directement inspiré de l'histoire du « baptême de l'Amérique[132] ».

Dans cette nouvelle d'une trentaine de pages, l'auteur mentionne l'imprimerie que Vautrin Lud aurait installée dans sa maison et dont il aurait confié la direction à son « fils » (*sic*) Nicolas. Cette imprimerie est décrite comme étant l'une des plus actives et des plus prestigieuses de la

[131] « Démocratisation de la culture » in *Dictionnaire culturel de la France au XXe siècle*, Robert Jouanny (éd.), Paris, Belin, 2008, p. 68-74.
[132] BALDENNE Fernand, « Sous le signe d'Apollon » in *Contes et récits vosgiens*, Paris, Les Marches de l'Est, 1913, p. 49-80.

région, puisque s'y « élaboraient, en pacifique émulation et rivalité avec les presses de Strasbourg, de Saint-Nicolas et de Toul, de patients et nobles travaux ; la géographie et les lettres, chères au duc de Lorraine, y tenaient la meilleure place[133] ». Fernand Baldensperger reprend ici un lieu commun popularisé par Gaston Save au début des années 1890, selon lequel l'imprimerie déodatienne aurait connu un grand rayonnement, comparable à celui des plus prestigieux ateliers de la Renaissance. On a pu établir dans le chapitre 2 que cette représentation était tout à fait exagérée et que l'imprimerie mise en place par Vautrin Lud devait en réalité être bien plus modeste, fruit d'un projet privé financé sur les deniers personnels du chanoine. Le « Gymnase vosgien » est par ailleurs décrit par Fernand Baldensperger comme un cénacle de grande importance, réunissant un grand nombre d'érudits. Il « groupait les doctes et ingénieux esprits de la petite ville ». Dans la pièce voisine de l'imprimerie, l'auteur imagine la salle où se réunissaient les membres du cénacle de Saint-Dié. De nombreux livres y trônent dans chaque recoin. Sur un mur se trouve la carte en fuseaux de Waldseemüller, portant les noms *America, Africa* et *Asia*[134].

Fernand Baldenne dresse ensuite un portrait très élogieux de Mathias Ringmann, qui « avait fait les précoces études que s'imposait l'humanisme naissant : partout, élève à Heidelberg sous Wimpheling, Paris sous Lefèvre d'Étaples, plus tard écolâtre et correcteur d'imprimerie à Colmar et à Strasbourg, chargé en Italie d'une mission auprès de Pic de la Mirandole, il avait fait l'admiration de ses maîtres et de ses pairs par l'étendue de son savoir, et, plus encore, par la souplesse d'un esprit qui gardait sa souplesse et sa fraîcheur. Comme une branche tenue un instant courbée et qui se redresse pour reprendre sa ligne première, son intelligence savait se charger, sans en être gauchie, des connaissances les plus diverses, et conservait, en face de la vie, des visages innombrables du passé, des aspects multiples de la destinée, une incomparable souplesse ». Ringmann aurait par ailleurs été l'élève préféré de Jacques Wimpheling. Il aurait même été roué de coups près de Fribourg par d'autres élèves, jaloux de ses capacités intellectuelles et de sa capacité à soutenir l'exercice de la *disputatio*[135]. L'humaniste alsacien est également présenté comme un séducteur, un amateur de jeunes femmes. Dans cette nouvelle, il séduit la nièce de Vautrin Lud, Agnès, qui passe du temps avec lui lorsqu'il traduit le manuscrit grec de Ptolémée[136].

[133] *Ibid.*, p. 53.
[134] *Ibid.*, p. 54.
[135] *Ibid.*, p. 67.
[136] *Ibid.*, p. 69-70.

Le portrait de Martin Waldseemüller est en revanche bien plus laconique que celui de l'humaniste alsacien : « [Mathias Ringmann] avait retrouvé à Saint-Dié, depuis peu de mois, un jeune géographe de Fribourg, Martin Waldseemüller, travailleur appliqué et réfléchi, que ses connaissances de cartographe avaient, de son côté, rendu digne des sollicitations de Vautrin Lud et de ses amis[137]. » En dépit de cette brève description, Baldensperger ne remet pas en cause le fait que Waldseemüller soit bien l'auteur de la *Cosmographiæ Introductio* : « Ne pourrions-nous pas […] confier à nos presses l'*Introductio* qu'a rédigée notre géographe attitré, en la faisant suivre de la relation du navigateur portugais (*sic*) auquel est dû principalement ce merveilleux élargissement du monde[138] ? » L'auteur confirme cette paternité unique quelques pages plus loin : « C'était le petit traité où Waldseemüller, résumant un certain nombre de notions récentes, en cosmographie et en géographie, proposait de donner, en l'honneur d'Amerigo Vespuce, le nom d'*Amérique* aux terres fraîchement découvertes. » Mais il évoque aussi le souhait de Lud de ne pas attribuer le mérite d'un seul nom à un ouvrage dont l'importance est jugée comme le résultat d'un travail collectif[139].

Lorsqu'il dresse la liste de tous les membres du « Gymnase vosgien », Fernand Baldenne s'inspire encore une fois de Gaston Save, qui avait imaginé un cénacle aux dimensions pléthoriques et dans lequel se retrouvaient associés des noms aussi divers que ceux de Pierre de Blarru, Jean Herquel, Laurent Pillard « avec son fils » (*sic*), Octavien le Maire, Jean Basin de Sandaucourt ou Louis de Dommartin[140].

À la fin de la nouvelle, Agnès Mélian, la nièce de Vautrin Lud, jeune fille très croyante et superstitieuse, parvient à subtiliser le manuscrit en grec de Ptolémée avec la complicité du neveu de Jean Pèlerin Viator. Considérant cet ouvrage comme l'œuvre du démon, elle le jette aux flammes[141]. Cette conclusion nous paraît assez représentative de l'anticléricalisme ambiant au sein d'une partie de la population déodatienne d'avant 1914, à plus forte raison chez son élite protestante. On avait déjà pu insister sur ce point à l'occasion des fêtes franco-américaines de 1911, lorsqu'une querelle picrocholine avait déchiré les « laïcards » et les catholiques pratiquants au sujet du rôle à donner à l'Église dans l'histoire du « baptême de l'Amérique ». On voit que dans cette nouvelle, Baldensperger condamne *in fine* l'Église en raison de l'attitude obscurantiste de l'une de ses ouailles, livrant l'ouvrage de Ptolémée à l'autodafé. En outre, Fernand Baldensperger montre à travers cette nouvelle qu'il connaît très bien les travaux

[137] *Ibid.*, p. 55-56.
[138] *Ibid.*, p. 61-62.
[139] *Ibid.*, p. 73.
[140] *Ibid.*, p. 57.
[141] *Ibid.*, p. 76-79.

historiques sur le « baptême de l'Amérique », dans la mesure où son texte fait allusion – sans toutefois les nommer explicitement – aux travaux d'Alexander von Humboldt, Jean-Nicolas Beaupré, Charles Schmidt ou Gaston Save. Il en résulte inévitablement un récit très daté sur le plan historique pour un lecteur du XXIe siècle ; pour 1913, en revanche, il s'agit d'un texte de fiction qui colle d'assez près à l'avancement de la recherche.

Nous ignorons si Fernand Baldensperger a apporté avec lui à Harvard quelques exemplaires de ses *Contes et récits vosgiens*, mais il nous semble peu douteux que l'universitaire se soit fait, à l'occasion de ce séjour américain et des suivants, le porte-parole de l'histoire des chanoines-géographes de 1507. Comment ce savant, qui dit s'être passionné dès le lycée pour l'histoire du « baptême de l'Amérique » au point d'en avoir fait le sujet de l'une de ses nouvelles, n'aurait-il jamais eu l'occasion d'aborder cette question d'une manière ou d'une autre une fois en poste aux États-Unis ? Alors qu'il termine sa carrière en alternant les cours à Harvard et à Berkeley, il publie encore un article sur sa ville natale et son histoire américaine[142]. La recherche et l'analyse de ses cours, dont une partie se trouve archivée à l'UCLA, pourrait permettre de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse.

2- Charles Peccatte

Cet artiste lorrain peut également être considéré à bon droit comme l'un des médiateurs culturels de la mémoire du « baptême de l'Amérique », tant à Saint-Dié qu'auprès des États-Unis, puisqu'il est à l'origine de la fondation du « Comité Saint-Dié – Amérique » en 1917. Né en 1870 à Baccarat, il passe une partie de son enfance à Saint-Dié. Il refuse de devenir commerçant comme son père et veut se consacrer à l'art. Après la mort de son père, il s'installe à Paris où il perfectionne sa technique avant de voyager en France et en Italie. Au début du XXe siècle, il connaît une certaine renommée, treize de ses toiles étant exposées à l'occasion du Salon d'Automne au Grand-Palais en 1904. Il revient s'installer à Saint-Dié où il devient membre du comité de la Société philomatique vosgienne en 1907 et conseiller municipal en 1910. Sa principale ambition consiste à créer un nouveau musée, afin d'y mettre en valeur toutes les collections accumulées par la Société philomatique depuis sa fondation en 1875 et qui s'entassent dans des conditions inadaptées sous les combles de l'Hôtel de Ville. Il aurait notamment souhaité pouvoir disposer à cet effet du palais de l'évêque, libéré à la suite de la loi de Séparation de 1905, mais n'obtient pas gain de cause.

[142] BALDENSPERGER Fernand, « Saint-Dié-des-Vosges : a French City of Great Interest to American Legionnaires », in *The American Society of Honor magazine*, n° 4, vol. 17, 1946-1947, p. 562-576.

Il est l'un des acteurs les plus dynamiques des fêtes franco-américaines de 1911. Il prépare, à la demande du comité des fêtes dirigé par Adolphe Weick, une exposition consacrée au « baptême de l'Amérique[143] ». Il gère également la décoration de la place Jules-Ferry qui doit accueillir la délégation des officiels. En 1917, il est à l'origine du « Comité Saint-Dié – Amérique » destiné à accueillir et honorer les troupes étatsuniennes venues se battre dans le secteur de Saint-Dié, ainsi qu'à établir des liens plus durables entre la « marraine de l'Amérique » et sa « filleule ». Des personnalités telles que le général Pershing, l'ancien ambassadeur des États-Unis Robert Bacon ou Albert Lebrun acceptent d'en devenir membres honorifiques. Rapidement après la fin du conflit, ce comité cesse d'avoir une activité réelle faute de véritable volonté d'investissement. Néanmoins, il ne disparaît pas tout à fait et c'est le maire Léon Jacquerez qui, vingt ans plus tard, réactive ce comité dans le cadre de son action culturelle à l'égard des États-Unis à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Pendant l'entre-deux-guerres, Charles Peccatte continue à s'occuper du musée situé dans les combles de l'Hôtel de Ville et devenu parfaitement inaccessible, tant les collections se sont accumulées sans que l'espace disponible n'ait grandi en conséquence. En 1924, il est élu vice-président de la Société philomatique vosgienne, fonction qu'il exerce jusqu'en 1949. C'est à ce titre qu'il mène campagne à l'automne 1924 afin de permettre à la ville de Saint-Dié d'acquérir aux enchères un exemplaire original de la *Cosmographiæ Introductio*. Il accompagne François Gérardin à Paris le 25 novembre et assiste à l'acquisition de l'ouvrage, remis aussitôt par le jeune mécène au musée de Saint-Dié[144]. C'est sans aucun doute cette acquisition qui pousse le Conseil municipal dirigé par Louis Burlin à débarrasser le deuxième étage de l'Hôtel de Ville afin d'en faire un musée municipal digne de ce nom. L'artiste en devient le premier conservateur bénévole dès son inauguration en février 1925, fonction qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1962. La plaquette de 1507 y trouve naturellement une place de choix aux côtés du Graduel de chœur réalisé à la même époque et dans le même cercle.

Pendant l'occupation, ces ouvrages sont déplacés vers le bureau du maire de Saint-Dié afin de se prémunir d'un pillage. Après le débarquement allié, les œuvres les plus précieuses sont déplacées vers la Banque de France, permettant ainsi de les épargner au moment de l'incendie de novembre 1944. L'Hôtel de Ville et son musée n'ont pas cette chance et sont réduits en cendres. La maison de Charles Peccatte est elle aussi détruite avec la presque intégralité de ses œuvres. Agé de 75 ans, l'artiste passe les années suivantes à tenter de les reproduire de mémoire.

[143] PECCATTE Charles, « Catalogue des Œuvres exposées à l'Hôtel de Ville à l'occasion des fêtes franco-américaines, Saint-Dié, 15-16 juillet 1911 », in *BSPV*, nº 36, 1910-1911, p. 2-14.
[144] JACQUET René, « La *Cosmographiæ Introductio* revient à Saint-Dié », in *BSPV*, nº 41, 1925, p. 65-68.

Il souhaite naturellement qu'un nouveau musée puisse voir le jour rapidement, mais cet équipement culturel n'est pas une priorité pour la ville qui doit d'abord être reconstruite et reloger tous ses sinistrés. Le musée Pierre-Noël ne voit le jour que quinze ans après sa disparition en 1962. Charles Peccatte lègue l'intégralité de sa production artistique à la Société philomatique dans le but de la transmettre au futur musée[145].

Par le rôle de grand ordonnateur artistique qu'il a joué au cours des fêtes franco-américaines de 1911, par sa volonté de mettre sur pied un comité « Saint-Dié – Amérique » en 1917, par la dynamique qu'il a impulsée pour permettre l'acquisition par la ville d'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* en 1924 et par l'exposition permanente de celui-ci dans le nouveau musée qu'il a fondé en 1925, Charles Peccatte aura été l'un des plus actifs médiateurs culturels du « baptême de l'Amérique ». Deux ans avant sa mort, un jeune doctorant en histoire est recruté par le maire de Saint-Dié Jean Mansuy pour mener le projet de nouvelle bibliothèque. Il s'agit d'Albert Ronsin. Quelques années plus tard, celui-ci prend également la tête du musée et devient par conséquent celui qui parachève la vision de Charles Peccatte.

3- Albert Ronsin



Figure 6 Albert Ronsin en 1979. Photo : Roger Thévenon.

Un autre médiateur culturel du « baptême de l'Amérique » dont la présentation paraît inévitable est Albert Ronsin. La photographie ci-contre (figure 6) a été prise en 1979, au moment de la publication de son premier ouvrage entièrement consacré à ce sujet et dans lequel il fait la synthèse de tout ce qu'il en a appris depuis son arrivée à Saint-Dié en 1960. Sur ce cliché, on le voit en train de feuilleter un exemplaire de cet ouvrage. Nous avons déjà eu l'occasion de préciser qu'Albert Ronsin n'avait pas trouvé d'éditeur en France pour ce livre et que c'est au

[145] RONSIN Albert, « PECCATTE Charles », in *Les Vosgiens célèbres : dictionnaire biographique illustré*, Albert Ronsin, Pierre Heili et Georges Poull (éd.), Vagney, Gérard Louis, 1990, p. 285. Voir aussi GRANDIDIER Daniel, « Le Musée de Saint-Dié du 20e au 120e anniversaire », in *BSPV*, n° 100, 1998-1999, p. 153-182. Voir enfin A. Ronsin, « Charles Peccatte, le peintre dans la cité », art cit.

Québec qu'il avait trouvé une opportunité de publication[146]. En 1991, un second ouvrage est publié à l'occasion du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes[147] », avant que son premier livre ne soit réédité quelques mois plus tard. Un dernier opus consacré à ce sujet est publié en 2006, à la veille du cinq-centième anniversaire du nom *America*[148]. En parallèle à ces trois ouvrages expressément consacrés à ce thème, il faut ajouter les passages qui sont consacrés au « baptême de l'Amérique » dans les autres livres du conservateur, ainsi que les nombreux articles qu'il a rédigés en quarante-sept ans de présence à Saint-Dié-des-Vosges[149]. Il faudrait adjoindre à cette production ses innombrables conférences ; si la plupart d'entre elles ont eu lieu en Lorraine et en Alsace, certaines l'ont emmené beaucoup plus loin. Ainsi, en juin 1985, Albert Ronsin participe à un colloque international sur Christophe Colomb organisé à Calvi. Sa communication est intitulée « Les relations entre Christophe Colomb et Amerigo Vespucci et la désignation du Nouveau Monde[150] ». Il s'est investi avec tant d'ardeur dans l'étude de ce thème que son épouse Nadine l'avait affublé du sobriquet d'Alberic, en référence au prénom donné à Vespucci dans la plupart des éditions latines du *Mundus Novus*[151].

Cet érudit ne s'est pas contenté de produire de la connaissance sur le « baptême de l'Amérique », il a également contribué, avec son épouse Nadine et ses collaborateurs du musée et de la bibliothèque-médiathèque de Saint-Dié, à en favoriser la diffusion. C'est en cela que l'on peut qualifier Albert Ronsin de « passeur » de la mémoire de la première dénomination du Nouveau Monde. Ainsi, en 1970, il accueille successivement deux chercheurs venus des États-Unis. Il s'agit d'abord de R. Cherniss, venue entreprendre des recherches sur la destruction de Saint-Dié en 1944, puis de Mr Looks, professeur spécialiste de l'histoire de l'éducation en France sous la IIIe République. Albert Ronsin n'omet pas de leur faire visiter la salle du Trésor de la bibliothèque et de leur raconter l'histoire du « baptême de l'Amérique[152] ». Le mardi 12 août 1974, Jean-Jacques Thomas, professeur de linguistique française à l'Université du Michigan se rend à Saint-Dié, dont il est originaire, afin de réaliser un film documentaire sur la bibliothèque. Parmi les thèmes étudiés, l'étude de la *Cosmographiæ Introductio* arrive en bonne

[146] RONSIN Albert, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Montréal, G. Lepape, 1979.
[147] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*
[148] RONSIN Albert, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, 267 p.
[149] Nous renvoyons le lecteur à la bibliographie pour le détail de ces publications.
[150] *Regards*, n° 152, juin 1985, p. 2.
[151] Voir la transcription de l'entretien que nous a accordé Nadine Albert-Ronsin en annexe 3.
[152] *Regards, Mensuel des activités culturelles, distractives et sportives de la ville de Saint-Dié*, n° 6, octobre 1970, p. 1-2.

place. En l'absence d'Albert Ronsin, c'est son assistant, Olivier Douchain qui l'accompagne et l'informe sur la « marraine de l'Amérique[153] ».

La salle du Trésor n'est toutefois pas réservée qu'aux chercheuses et aux chercheurs : des particuliers et des groupes (clubs sportifs, associations culturelles, etc.) en visite à Saint-Dié peuvent également y faire une étape. Ainsi, au cours de l'été 1970, une équipe tchèque de volley-ball, des équipes allemandes de ping-pong et de vélo, ou encore des Allemands en stage à la Chambre de commerce ont pu découvrir les joyaux de la bibliothèque[154]. C'est généralement Albert Ronsin qui s'occupe de faire visiter en personne la salle du Trésor à toute personne qui en fait la demande, y compris le dimanche. Son appartement étant situé derrière la bibliothèque et le musée, il loge sur place et n'hésite jamais, lorsqu'il est présent, à accueillir des touristes curieux de découvrir le passé de la « marraine de l'Amérique », y compris les jours de fermeture. Sa sensibilité personnelle le pousse à entreprendre toute initiative susceptible de faire venir à la culture toutes les catégories sociales, y compris celles qui en sont *a priori* les plus éloignées. C'est pourquoi il tient à ce que le musée et la bibliothèque soient ouverts avec une grande amplitude horaire, et en particulier les jours de marché pour permettre à la « ménagère » de pouvoir profiter de l'offre culturelle, expositions, prêts d'ouvrages, etc.[155]

Par ailleurs, le conservateur ne souhaite pas que la *Cosmographiæ Introductio* reste jalousement conservée dans la salle du Trésor de la médiathèque de Saint-Dié. Dès qu'il en a l'occasion, il fait sortir cet opuscule pour permettre à d'autres de pouvoir l'admirer. On a déjà mentionné le fait que l'ouvrage avait été prêté au musée du Nouveau Monde de la Rochelle en 1984 à l'occasion du 450e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier au Canada[156]. Le 16 mai 1986, le maire de Saint-Dié Maurice Jeandon et Albert Ronsin sont invités par Philippe Séguin, alors maire d'Épinal, à venir rencontrer l'ambassadeur des États-Unis Joe Rodgers, qui effectue plusieurs étapes dans la région mais ne s'arrêtera pas chez la « marraine de l'Amérique ». M. Séguin suggère donc à Albert Ronsin d'apporter avec lui un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio*, afin de pouvoir le faire admirer au diplomate. Celui-ci observe l'ouvrage placé préalablement dans une vitrine, tandis que le conservateur lui explique les circonstances de sa création. Au moment où l'ambassadeur s'éloigne, Maurice Jeandon aurait demandé à Albert Ronsin pourquoi il ne lui avait pas offert l'ouvrage en souvenir. Ce à quoi le bibliothécaire

[153] *Regards*, n° 46, octobre 1974, p. 2.
[154] *Regards, Mensuel des activités culturelles, distractives et sportives de la ville de Saint-Dié,* n° 6, octobre 1970, p. 1-2.
[155] Entretien avec Nadine Albert-Ronsin, annexe 3.
[156] *Regards*, n° 138, février 1984, p. 2.

aurait rétorqué au maire que l'ouvrage valait « plus d'un million de francs[157] ». Après le départ en retraite d'Albert Ronsin, cette politique de prêt perdure. En 1992, l'une des deux *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié est prêtée au pavillon France de l'Exposition universelle de Séville. Entre octobre 2006 et mars 2007, une des plaquettes est cette fois prêtée à la ville d'Offenburg pour une exposition. Elle est ainsi placée aux côtés de l'un des rares exemplaires identifiés du *Globus Mundi,* le globe en fuseaux réalisé par Waldseemüller en même temps que l'opuscule de géographie de Saint-Dié. La BnF expertise l'ouvrage en vue de la procédure d'assurance et estime sa valeur à 300 000 euros[158]. On se situe donc au-delà de la somme de « plus d'un million de francs » qu'Albert Ronsin avait annoncée à Maurice Jeandon en 1986. La valeur de l'ouvrage a doublé en vingt ans.

Albert Ronsin a également entretenu une correspondance avec plusieurs auteurs et chercheurs étrangers dans le cadre de ses travaux sur le « baptême de l'Amérique ». En 1976, alors qu'il prépare son premier ouvrage sur la question, il entre en relation avec l'auteur canadien anglophone Roscoe R. Miller, qui a déjà publié plusieurs travaux sur Vespucci[159] et qui lui fait parvenir des documents[160]. À une époque où Internet n'existe pas encore et où il est malaisé d'identifier des ouvrages étrangers sur certains sujets très précis, ce type de contact épistolaire est l'un des seuls moyens de pouvoir se procurer des ouvrages non publiés en France. À l'inverse, Albert Ronsin a également été contacté, cette fois en tant que fournisseur d'informations et de documentation. Il fait notamment partie des personnes remerciées à la fin de l'ouvrage de Toby Lester publié en 2009[161], soit deux ans après sa disparition. Ainsi, l'ancien conservateur aura été sollicité jusque dans les dernières années de sa vie en tant qu'expert sur la question du « baptême de l'Amérique » et aura permis, au-delà de ses propres travaux, d'aider d'autres chercheurs à mener à bien leurs propres études.

À l'issue de ses nombreuses rencontres en France et aux États-Unis, Albert Ronsin a néanmoins été parfois découragé de constater que l'histoire du « baptême de l'Amérique » restait si peu connue à Saint-Dié et encore davantage au dehors. Après avoir donné une conférence sur ce thème devant la confrérie des Rois Mages de Ribeauvillé le 29 novembre

[157] A. Ronsin, « Le Roman de la *Cosmographiæ Introductio* de 1911 à 2007 », art cit., p. 39. Albert Ronsin a rédigé cet article en 2007, quelques mois avant sa disparition, mais le texte n'a été publié qu'en 2018, par égard pour Maurice Jeandon, décédé en 2006.
[158] *Ibid*., p. 40.
[159] MILLER Roscoe R., *Amerigo and the Naming of America*, New York, Carlton Press, Inc., 1968.
[160] Archives de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », Br 50.590 : Lettre accompagnée de deux projets de recherche adressés par Roscoe R. Miller à Albert Ronsin sur le thème du « baptême de l'Amérique », 10 juin 1976.
[161] LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009], p. 490.

1986, le conférencier est interpellé par l'un des auditeurs au moment du vin d'honneur : « Votre récit, c'est une légende, comme celle des Rois Mages inventant à Ribeauvillé le kugelhof ? Si c'était un fait historique nous l'aurions appris à l'école et nous nous en souviendrions car c'est tout de même extraordinaire ! » Il réalise alors à quel point le chantier est immense pour parvenir à faire connaître cette histoire à un large public[162]. C'est toutefois aux États-Unis que ce sentiment d'ignorance sur ce sujet a le plus frappé Albert et Nadine Ronsin. Avec leur groupe de poésie, ils sont amenés à se rendre dans une classe d'immersion de français à Lafayette, en Louisiane. À l'Hôtel de Ville, Albert Ronsin essaye de faire le récit de la genèse du nom de l'Amérique et remet à l'équipe municipale des documents sur Saint-Dié et son histoire, ce qui ne semble pas les intéresser beaucoup. Le conservateur en a été surpris et quelque peu choqué[163].

Albert Ronsin n'est donc pas réellement parvenu à démocratiser la mémoire du « baptême de l'Amérique », y compris en Lorraine et dans la région voisine, l'Alsace. Pour le comprendre, il faut se replacer dans le contexte des politiques culturelles menées en France depuis les années 1960. En 1959 est créé le premier ministère des Affaires culturelles, confié à André Malraux. Son objectif principal consiste alors à « rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité et d'abord de la France au plus grand nombre possible de Français ». Il s'agit donc d'une politique de l'offre, consistant à permettre aux citoyens d'avoir accès aux œuvres en mettant à leur disposition des lieux d'exposition accessibles à toutes et tous. Les fondations de la nouvelle bibliothèque, puis du nouveau musée de Saint-Dié dans les années 1960 et 1970 s'intègrent parfaitement dans cet état d'esprit. Les nombreuses expositions organisées par Albert Ronsin sur le thème du « baptême de l'Amérique » (entre autres) ont consisté à proposer une offre culturelle et d'attendre que le public se presse pour contempler les documents en lien avec l'histoire des chanoines de Saint-Dié. Or, cette politique de l'offre est l'objet de débats dès les années 1960 avec les travaux de Pierre Bourdieu sur la reproduction des élites ou ceux de Jean-Claude Passeron ou Claude Grignon autour des notions de « culture légitime » et de « reproduction du capital culturel ». Avec *L'Amour de l'art* paru en 1966, Bourdieu montre que la capacité à apprécier des œuvres n'a rien d'inné et dépend au contraire de son appartenance à tel ou tel milieu social. En fonction de ce critère, chaque individu disposerait d'une part variable de « capital culturel ». Ainsi, en l'absence d'éducation artistique, les membres des classes populaires ne seraient pas réellement en mesure de développer ce capital culturel et la culture « légitime » resterait l'apanage de la bourgeoisie, qui aurait quant à elle bénéficié de la

[162] *Regards*, n° 167, janvier 1987, p. 2.
[163] Entretien avec Nadine Albert-Ronsin, annexe 3.

transmission du goût pour les œuvres. *A contrario*, développer une éducation artistique permettrait d'attirer de nouveaux publics dans les lieux de culture et d'aboutir à une véritable démocratisation culturelle, car ce public aurait été sensibilisé en amont à la réflexion sur ces œuvres issues d'un patrimoine considéré comme « élitiste ». Dans les années 1970 et 1980, des enquêtes sont menées par le ministère de la Culture pour évaluer les effets de ses politiques culturelles depuis vingt ans. Le constat est que la politique de l'offre est un semi-échec. Certes, la fréquentation des lieux de culture a progressé, mais le profil socioéconomique des usagers n'a pas changé. Ce sont toujours les mêmes catégories qui fréquentent ces endroits, les ouvriers et employés restant sous-représentés. S'il n'existe pas pour le musée de Saint-Dié de statistiques précises concernant le profil socioculturel de ses visiteurs, on a déjà pu évoquer les regrets d'Albert Ronsin, notamment à la fin de sa carrière, concernant le peu d'engouement du public déodatien à fréquenter les expositions proposées : « Les grands moments de l'histoire culturelle orchestrés par la bibliothèque et le musée ont été banalisés et la plupart du temps ne sont pas apparu portés à leur juste place. Ne nous étonnons pas qu'ils n'aient pas eu l'audience que nous espérions : nous ne savons pas les valoriser aux yeux des non-spécialistes[164]. » Le conservateur admet ici à demi-mot qu'il n'a peut-être pas réussi à faire du « baptême de l'Amérique » une thématique suffisamment porteuse pour le grand public.

Dans les années 1980, avec Jack Lang à la tête du ministère de la Culture, on assiste à un changement de paradigme consistant à privilégier la pratique culturelle dans le but de susciter l'envie de culture au sein du grand public. On passe dès lors à une politique de la demande. Puis, dans les années 1990, alors qu'Albert Ronsin est parti en retraite, se développe le concept de médiation culturelle, consistant à jeter des passerelles entre l'œuvre, l'artiste et le public sous l'égide de médiateurs culturels. Les musées commencent à rendre leur muséographie plus ludique et plus interactive afin d'intéresser de nouveaux publics. En dépit de ces évolutions, la tendance de fond a peu changé : la structure socioprofessionnelle de celles et ceux qui accèdent à la culture dite « savante » a peu évolué[165].

Nous avons voulu esquisser, dans cette première partie, les portraits de quelques passeurs bien identifiés de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Qu'il s'agisse d'universitaires, de diplomates, d'homme politiques, de mécènes ou de responsables d'institutions culturelles, ils ont, chacun à leur manière, contribué à faire vivre et à promouvoir cet épisode de l'histoire de

[164] *Regards*, n° 187, janvier 1989, p. 1.
[165] « Démocratisation de la culture » in *Dictionnaire culturel de la France au XXe siècle*, Robert Jouanny (éd.), Paris, Belin, 2008, p. 68-74.

la Lorraine. Certains ont avoué que la tâche s'était révélée ardue et qu'ils avaient parfois éprouvé un sentiment de découragement face à l'ampleur de la méconnaissance de ce sujet, tant en France qu'aux États-Unis. Il serait toutefois réducteur de limiter l'étude des passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique » aux quelques figures que nous avons identifiées ci-dessus. Si ces personnages ont laissé quelques traces de leurs velléités de faire connaître l'histoire des chanoines de Saint-Dié, il ne faut pas perdre de vue que cette mémoire a pu tout aussi bien être propagée, de manière beaucoup plus difficile à évaluer, par une foule d'anonymes ayant jeté des ponts depuis le XIXe siècle entre les deux rives de l'Atlantique. C'est de ces passeurs dont il va être maintenant question.

II) Les passeurs anonymes de la mémoire du « baptême de l'Amérique »

Il conviendra d'abord de déterminer si la communauté d'origine française (et en particulier lorraine) installée aux États-Unis a été suffisamment influente pour avoir pu jouer un rôle dans la diffusion de la mémoire du « baptême de l'Amérique » dans ce pays. La faible importance de cette communauté par rapport à celle des *German-Americans* a-t-elle constitué un frein, voire un parasitage dans la compréhension des termes de l'histoire des inventeurs du nom de l'Amérique ? Dans un second temps, il conviendra d'évaluer le rôle des Étatsuniens en France : leur présence sur le sol français – et notamment lorrain – a-t-elle permis de leur faire davantage prendre conscience de ce que l'on nomme à Saint-Dié-des-Vosges le « baptême de l'Amérique » ? Nous tenterons enfin de déterminer si la francophilie, plus ou moins présente aux États-Unis au cours de la période étudiée, a pu se révéler propice à une meilleure connaissance de l'histoire de la première dénomination du Nouveau Monde.

A) La communauté d'origine française aux États-Unis

1- Une immigration d'origine française limitée

D'une manière générale, la France est, parmi les pays européens, l'un de ceux dont la population a été la moins touchée par le phénomène d'émigration. Ainsi, sur 50 à 60 millions d'Européens ayant émigré hors du vieux continent entre 1800 et 1914, 16 millions étaient allemands et seulement un million étaient français. Cela explique en partie le fait que la France ait ressenti, plus que d'autres, le besoin de montrer qu'elle existait hors de ses frontières en recourant à d'autres canaux que celui des migrations définitives[166].

[166] A. Dubosclard, L. Grison, L. Jean-Pierre, et al., *Entre rayonnement et réciprocité*, *op. cit.*, p. 29.

L'immigration française aux États-Unis ne fait pas exception à la règle ; elle a toujours été faible comparativement à d'autres origines migratoires. Elle est très difficile à évaluer précisément avant 1907, faute de mesures précisément effectuées. Selon le recensement de 1910, les États-Unis comptent 192 000 habitants nés en France ou ayant au moins l'un de leurs deux parents nés dans ce pays. À la même date, les Canadiens Français sont déjà cinq fois plus nombreux à vivre aux États-Unis. Entre 1820 et 1980, le nombre cumulé de Français ayant immigré dans ce pays ne dépasse pas 755 000, soit environ 50 000 par décennie. La seule période de pic correspond à la ruée vers l'or en Californie au milieu du XIXe siècle. On est donc loin des chiffres de l'émigration allemande ou italienne au cours de la même période[167].

Pourtant, si les Français ont toujours été numériquement très faibles aux États-Unis, leur culture y a été bien plus influente que ce que leur nombre pouvait laisser penser. Il est ainsi paradoxal de constater qu'un nombre important d'Étatsuniens revendiquent aujourd'hui une ascendance française. En 1980, le recensement demande pour la première fois aux personnes interrogées de déclarer leurs origines : près de treize millions d'Étatsuniens (7% de la population) disent alors avoir une ascendance française, ce qui en fait le quatrième ou cinquième groupe d'appartenance, derrière les Anglais, Allemands et Irlandais, mais devant les Italiens ou les Écossais. Ces chiffres sont toutefois à nuancer puisqu'il s'agit de déclarations et non de faits objectifs ; ils montrent toutefois un attachement fort de beaucoup d'Étatsuniens à la France. Il reste néanmoins peu de choses de cette ascendance réelle ou supposée en termes de pratiques culturelles, le français étant de moins en moins parlé. Dans la même enquête effectuée en l'an 2000, les Étatsuniens n'étaient déjà plus que 7 millions (4%) à déclarer une ascendance française, au 12e rang, alors que l'ascendance allemande était revendiquée par 20% de la population, la plaçant devant les origines anglaises[168].

L'immigration française aux États-Unis au cours de la période qui nous concerne s'est principalement déroulée en trois vagues successives. La première correspond à la période 1872-1876, ce qui coïncide avec l'arrivée de 6 à 12 000 migrants annuels, principalement composés d'Alsaciens-Lorrains fuyant l'annexion allemande. La seconde vague a lieu entre 1887 et 1893, avec 4 à 5 000 arrivées par an. Enfin, la période 1904-1914 représente environ 7 000 arrivées annuelles[169]. Le flux se tarit ensuite, devenant même parfois négatif, avec un certain nombre de

[167] CREAGH Ronald, *Nos cousins d'Amérique. Histoire des Français aux États-Unis*, Paris, Payot, « Histoire Payot », 1988, p. 435 et p. 474.
[168] JOUTARD Geneviève et JOUTARD Philippe, *De la francophilie en Amérique : ces Américains qui aiment la France*, Arles, Actes sud, 2006, p. 70.
[169] A. Dubosclard, *Histoire de la Fédération des Alliances françaises aux Etats-Unis (1902-1997), op. cit.*, p. 40-41.

retours en France qui peuvent, certaines années, dépasser celui des arrivées, notamment après l'*Immigration Act* de 1924 qui réduit drastiquement le nombre de visas accordés[170]. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis comptent 135 000 habitants nés en France et 340 000 dont au moins l'un des parents est né en France[171].

Il serait ici hors de propos de développer en détails les caractéristiques de cette immigration française aux États-Unis en termes de nombre, de répartition sur le sol américain, de structure socioprofessionnelle ou de facultés d'assimilation dans le melting-pot national. On se contentera de développer deux exemples afin de montrer en quoi cette communauté a pu jouer un rôle de lien avec Saint-Dié autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique ».

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la communauté française de Californie (et en particulier celle de San Francisco) s'est ainsi fait remarquer pour sa solidarité avec la ville « marraine de l'Amérique » et surtout martyre. Cette communauté est principalement originaire du sud de la France, et en particulier des régions pauvres de montagne : beaucoup de bergers basques ou béarnais sont ainsi partis pour la Californie où ils savaient pouvoir trouver des terres en abondance[172]. À San Francisco, les migrants français vivent principalement dans deux quartiers, North Beach et surtout Butcher Town[173]. Il y a aussi de plus en plus de Français qui s'installent à Los Angeles à partir de la fin du XIXe siècle. Le comté de Los Angeles compte 317 Français en 1870, 2681 en 1910 et environ 4 000 dix ans plus tard. La Californie du Sud attire de plus en plus les migrants français[174]. La période 1870-1940 voit par conséquent fleurir dans cet État de nombreux cercles de sociabilité, sociétés de secours mutuel et associations culturelles[175]. Parmi ces dernières, on trouve à Los Angeles et à San Francisco des sections locales de l'Alliance française, têtes de pont de la diffusion de la haute culture française en Californie. Los Angeles compte aussi un comité France – Amérique, un cercle français artistique et littéraire, etc.[176]

Dans l'immédiat après-guerre, des associations californiennes et des particuliers commencent à mettre en place des projets afin de collecter et faire parvenir des dons aux populations françaises sinistrées. Ils parrainent également des enfants. Parmi ces associations, on trouve notamment celles constituées de *War Brides*, femmes françaises ayant épousé des

[170] R. Creagh, *Nos cousins d'Amérique*, *op. cit.*, p. 406.
[171] A. Dubosclard, *Histoire de la Fédération des Alliances françaises aux Etats-Unis (1902-1997)*, *op. cit.*, p. 79.
[172] FOUCRIER Annick, *Le rêve californien. Migrants français sur la côte Pacifique (XVIIIe-XXe siècles)*, Paris, Belin, « Histoire et société », 1999, p. 280-282.
[173] *Ibid.*, p. 285.
[174] *Ibid.*, p. 330-331.
[175] *Ibid.*, p. 288.
[176] *Ibid.*, p. 352-354.

soldats étatsuniens rencontrés en 1917-1918 et en 1944-1945[177]. L'aide mise en place en Californie au profit de Saint-Dié en 1947 s'intègre tout à fait dans cette dynamique. Mrs. Brun, une Française installée à San Francisco a entendu parler d'un *Liberty ship* qui vient d'être cédé à la Compagnie des Chargeurs Réunis et qui vient d'être rebaptisé le « Saint-Dié ». Il est au mouillage à San Francisco en attendant sa première traversée de l'Atlantique sous pavillon français. S'étant renseignée sur cette ville de Saint-Dié et ayant appris qu'il s'agissait tout à la fois de la ville « marraine de l'Amérique » et d'une cité martyre de la Seconde Guerre mondiale, elle décide d'organiser une collecte de dons auprès des écoliers de sa ville et, plus généralement, de Californie. Afin de pouvoir mener à bien cette lourde opération, Mrs. Brun trouve un relais auprès de la section locale de *France Forever*, Paul Verdier et de son adjoint Charles Gassion[178].

De l'autre côté des États-Unis, sur la côte Est et en particulier à New York, l'immigration française joue également un rôle important dans le soutien aux sinistrés de Saint-Dié. Des milliers de Françaises et de Français y vivent déjà au XIXe siècle, essentiellement regroupés autour de la paroisse catholique de Saint-Vincent-de-Paul. En 1945, Hélène Abel-Ferry entre ainsi en contact avec Rita Lévy-Savoye, une Française installée à New York et qui est alors à la tête de la cantine « La Marseillaise », un établissement qui a accueilli, nourri et donné du réconfort aux exilés et soldats français présents aux États-Unis au cours de la guerre. C'est Mrs. Lévy-Savoye qui a mis en relation la nièce de Jules Ferry avec le colonel John Emery, ex-commandeur national de l'*American Legion* et soutien important de Saint-Dié après-guerre. Elle a également contribué à la mise en œuvre des premiers envois de colis d'aide à destination de la ville sinistrée et s'est même rendue sur place pour aider à superviser les premières distributions[179].

La communauté d'origine française installée aux États-Unis a donc pu constituer, à des moments bien précis, des soutiens pour la ville de Saint-Dié. Il ressort pourtant des documents que nous avons pu consulter que cette aide était surtout motivée par des causes liées à l'urgence humanitaire, comme au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Si Hélène Abel-Ferry ne manque jamais de rappeler le statut de « marraine de l'Amérique » pour appuyer ses demandes

[177] *Ibid.*, p. 363.
[178] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *Liberty Ship* Saint-Dié, 2850 VII H14 (10) : « Remerciements pour l'accueil à propos de l'arrivée du Liberty Ship St-Dié au Havre le 30 avril 1947. » et 2850 VII H14 (14) : « Lettres de remerciements avant l'arrivée du Liberty Ship St-Dié. »
[179] Archives Ferry, Musée Pierre-Noël, SDDV. *Liberty Ship* Saint-Dié, 2850 VII H14 (10) : « Remerciements pour l'accueil à propos de l'arrivée du Liberty Ship St-Dié au Havre le 30 avril 1947. »

d'assistance auprès de la communauté française des États-Unis, les réponses de cette dernière n'en font presque jamais état. On est encore une fois face à une situation d'asymétrie mémorielle. Ces migrants français aux États-Unis, qui ne sont pas spécifiquement lorrains, ne semblent pas suffisamment (voire pas du tout) imprégnés par l'histoire du « baptême de l'Amérique » pour en faire un substrat de leur désir d'aider Saint-Dié. Dès lors, peut-on imaginer qu'il puisse en être autrement pour les migrants spécifiquement originaires de Lorraine ?

2- Le cas particulier des Lorrains immigrés aux États-Unis

Si les Alsaciens ont été nombreux à émigrer vers ce qui deviendra les États-Unis dès le début du XVIIIe siècle[180], la situation est beaucoup plus inégale concernant les Lorrains. Après l'annexion de 1871, ce sont ainsi principalement des populations issues des cantons germanophones du nord et de l'est de la Lorraine, en particulier du *Bitscherland* autour de Sarreguemines, qui sont candidats à l'émigration. Ce sont les territoires où l'on parlait le dialecte qui ont fourni le plus de candidats au départ, car ceux-ci pouvaient se fondre dans la masse des migrants originaires d'Allemagne et notamment du Palatinat[181]. D'autres arrondissements ont toutefois donné des candidats au départ, à l'instar de celui de Saint-Dié[182], mais en nombre nettement moins important.

Les francophones se montrent globalement moins mobiles et n'émigrent que lorsqu'il s'agit d'une nécessité absolue. En 1858, le sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Dié écrit ainsi au préfet des Vosges : « Les habitants sont excessivement attachés à leurs montagnes, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils les quittent, et c'est, d'ordinaire, quand ils ne peuvent plus se procurer des moyens d'existence[183]. » Le sous-préfet précise également à son supérieur que ses administrés choisissant l'émigration préfèrent nettement l'Amérique à l'Algérie[184]. La raison principale qui pousse les Lorrains à émigrer vers les États-Unis est la grande pauvreté dans leur région d'origine, aggravée par de ponctuelles mauvaises récoltes et épidémies. Il y a aussi les partages de succession qui, à chaque génération, entraînent un morcellement du patrimoine foncier et empêche de vivre décemment du travail de sa propre terre[185].

---

[180] FOUCHÉ Nicole, *Émigration alsacienne aux États-Unis, 1815-1870*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, p. 93.
[181] LAYBOURN Norman, *L'Émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIIIe au XXe siècle*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1990, Tome 2 : « Au-delà des mers », p. 466-469.
[182] MAIRE Camille, *L'Émigration des Lorrains en Amérique (1815-1870)*, Thèse de doctorat de 3e cycle sous la direction de Raymond Poidevin, Université de Metz, 1980, (Dactyl.), p. 248-250.
[183] *Ibid.*, p. 26.
[184] *Ibid.*, p. 153.
[185] *Ibid.*, p. 246.

Une fois arrivés sur place, les migrants essaient de se regrouper par communautés d'origine. Ainsi, ceux qui s'aventurent plus loin que le port d'arrivée (principalement New York ou la Nouvelle-Orléans) se regroupent dans certains territoires bien distincts. On trouve ainsi une communauté de Vosgiens dans l'Illinois. Cela leur permet d'affronter ensemble la méconnaissance de l'anglais ou les ponctuels accès de xénophobie à l'égard des nouvelles vagues de migrants[186]. Les toponymes permettent également de retrouver d'anciens lieux d'implantation de ces communautés sur le territoire étatsunien, à l'image d'une ville nommée Lorraine située dans l'État de New York. Norman Laybourn a montré que ces noms de localités avaient bien pour origine des migrants d'origine alsacienne et lorraine et n'avaient rien d'une coïncidence[187].



Figure 7 Provenance des Lorrains ayant contracté un mariage en l'église Saint-Vincent-de-Paul de New York entre 1852 et 1877, d'après les registres paroissiaux. MAIRE Camille, L'émigration des Lorrains en Amérique (1815-1870), *op. cit., p. 235.*

Dans sa thèse, Camille Maire a notamment analysé les registres de mariages dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul de New York, à laquelle se rattachent les catholiques d'origine française résidant dans cette ville. Entre 1852 et 1877, 144 actes y font ainsi figurer au moins un marié d'origine lorraine. Cela concerne au total 166 Lorrains, 84 hommes pour 82 femmes[188]. Parmi les Lorrains qui se marient dans cette paroisse au cours de cette période, 82% viennent des départements de la Meurthe et de la Moselle. Les Vosges n'arrivent que loin derrière avec 11%, la Meuse ferme la marche avec 7%. On constate grâce à la carte ci-dessus (figure 7) que Saint-Dié et ses environs constituent de loin le principal vivier de mariés vosgiens à Saint-Vincent-de-Paul entre 1852 et 1877. Au-delà de la question des mariages, cela permet d'avoir un aperçu du poids pris par Saint-Dié et ses environs dans le nombre total de migrants Vosgiens et plus généralement lorrains à New York. À la première génération, les Lorrains ayant immigré dans cette ville adoptent le plus souvent un comportement endogame. 62% des hommes épousent une Française et un tiers épousent une Alsacienne ou une Lorraine. Cela montre une propension

[186] *Ibid.*, p. 251.
[187] LAYBOURN Norman, *L'Émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIIIe au XXe siècle, op. cit.*, Tome 1 : « Les noms de lieux », p. 109.
[188] C. Maire, *L'Émigration des Lorrains en Amérique (1815-1870), op. cit.*, p. 233.

à conserver des liens matrimoniaux au sein de la communauté d'origine. Cette endogamie est encore plus marquée chez les femmes : les trois quarts des Lorraines de New York se marient avec un Français. Ces comportements peuvent aller encore plus loin, puisqu'une part importante de ces unions de déracinés lorrains à New York se font entre fiancés issus d'une localité très proche. Ainsi Camille Maire a identifié un couple dont l'un des membres est originaire de Saint-Dié et l'autre du Puid, à quatorze kilomètres de là[189].

Beaucoup de ces Lorrains émigrés aux États-Unis finissent par rentrer au pays, n'ayant finalement pas trouvé leur part de rêve américain. C'est par exemple le cas d'un certain Laurent Matt, originaire de Saint-Maurice dans le canton de Villé. À la suite de l'annexion de 1871, il s'est embarqué pour les États-Unis et a construit sa vie à Los Angeles. Vingt ans plus tard, il revient en Europe mais, ne souhaitant pas retourner en Alsace allemande, il se fixe à Saint-Dié où on lui a proposé du travail[190]. On peut supposer que cet Alsacien, originaire de la même vallée que Mathias Ringmann et ayant vécu vingt ans en Californie, devait connaître l'histoire du « baptême de l'Amérique », d'autant qu'il devient Déodatien vers 1892, au moment où l'histoire des chanoines-géographes se fait de plus en plus connaître dans le contexte du quatrième centenaire du premier voyage de Colomb dans le Nouveau Monde.

D'autres migrants d'origine lorraine ne sont pas restés aux États-Unis mais ont tout de même fait souche en Amérique du Nord. C'est le cas de Jean Houpert, né en 1907 à Paris de parents lorrains. En 1925, il émigre vers les États-Unis où vit déjà une grande partie de sa famille. Après des études à Chicago dans les années 1930, il se rend au Canada où il devient professeur à l'Université de Toronto, puis à Montréal et enfin à Sherbrooke, où il achève sa carrière en 1972. Il connait bien l'histoire du « baptême de l'Amérique » ; dans l'un de ses ouvrages, il mentionne l'origine lorraine du nom *America* : « Ce nom a été adopté et c'est ainsi que Saint-Dié en Lorraine peut se glorifier d'être le "baptistère de l'Amérique"[191] ». Il est intéressant de constater que l'auteur n'utilise pas l'expression de « marraine de l'Amérique », mais reprend plutôt une expression davantage utilisée aux États-Unis depuis la publication en 1892 de l'article de Frank Mason[192]. Ayant passé la majeure partie de sa vie dans le Nouveau Monde, Jean Houpert est probablement plus familier de cette expression.

[189] *Ibid.*, p. 236-240.
[190] N. Laybourn, *L'Émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIIIe au XXe siècle*, *op. cit.*, Tome 1 : « Les noms de lieux », p. 284.
[191] HOUPERT Jean, *Les Lorrains en Amérique du Nord*, Sherbrooke, Naaman, « Collection civilisations », 1985, p. 9.
[192] F.H. Mason, « The Baptismal Font of America », art cit.

D'autres Lorrains parviennent à faire souche aux États-Unis. Après des premières années souvent très difficiles aux États-Unis, ceux qui n'ont pas renoncé au rêve américain parviennent enfin à sortir de l'indigence et à vivre décemment. Après avoir réglé les premiers impératifs (trouver un travail stable, un logement décent, s'adapter à un mode de vie très différent de ce qu'ils ont connu en France), ces Lorrains commencent seulement leur intégration parmi la population déjà implantée, qui ne se parachèvera bien souvent qu'à la génération suivante. Dès lors, leurs enfants apprennent l'anglais à l'école, ce qui implique parfois l'abandon de la langue d'origine. Toutefois, il est à noter qu'aucun Lorrain émigré n'a laissé de nom célèbre dans la liste des candidats au rêve américain. Certains ont bien réussi, sont parvenus à s'intégrer, mais on ne peut pas parler de *success-story* à l'image d'un J.P. Morgan ou d'un Rockefeller[193].

Quel rôle concret ont pu jouer ces migrants lorrains dans la transmission aux États-Unis de la mémoire du « baptême de l'Amérique » ? Il est très difficile de le savoir. Nous ne pouvons, la plupart du temps, qu'émettre des suppositions. Même en se concentrant sur les quelques exemples identifiés de migrants originaires de Saint-Dié, nous n'avons pas la preuve qu'ils aient tous été au fait de l'histoire du nom *America*, ni qu'ils en aient fait la promotion dans leur pays d'adoption. Plus on avance dans le temps, plus la probabilité d'une telle connaissance est grande, tant la ville vosgienne a communiqué sur la question à partir du début du XXe siècle. Nous pouvons ainsi citer l'exemple de Lucie Barbé, une habitante de Westwego (Louisiane) native de Saint-Dié et membre de l'unité 206 de l'*American Legion Auxiliary*. En 1969, elle contacte Pierre Noël afin d'obtenir auprès de lui des documents sur l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Le maire de Saint-Dié saisit cette occasion pour renouer des liens avec l'*American Legion* en vue des célébrations du treizième centenaire de la fondation de Saint-Dié qui doivent se tenir le 5 juillet 1969. Il demande à Mrs. Barbé de transmettre au Commandeur de l'*American Legion* un message d'amitié de la part de la ville qui n'a pas oublié l'Amérique et qui reste reconnaissante envers tout ce qu'elle a fait pour elle pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Il exprime son « grand désir de renouer avec les États-Unis les liens d'amitié qui avaient commencé sur les champs de bataille ». C'est l'occasion d'échanger des documents en lien avec l'histoire entretenue depuis 1921 entre la ville vosgienne et cette institution patriotique étatsunienne[194]. En retour, la ville de Westwego adresse à celle de Saint-Dié une proclamation à l'occasion de son 1300e anniversaire ; elle y fait allusion à quelques épisodes historiques, tels que le quatre-centième anniversaire de Mathias Ringmann en 1911 ou

[193] C. Maire, *L'Émigration des Lorrains en Amérique (1815-1870)*, *op. cit.*, p. 244-245.
[194] *Proceedings of The National Executive Committee. The American Legion*, May 8-9, 1969, Chase-Park Plaza Hotel, St. Louis, Missouri, p. 89-90.

le fait que Saint-Dié est considérée comme « les fonts baptismaux de l'Amérique » mais sans expliquer ce que ces éléments signifient en termes de liens historiques avec l'Amérique[195].

On peut ici constater le rôle de passeur joué par Lucie Barbé entre sa ville natale de Saint-Dié et son pays d'adoption. Il s'agit toutefois d'un cas bien particulier puisque madame Barbé est membre de la section féminine de l'*American Legion*, organisation qui a entretenu quelques liens historiques avec Saint-Dié. Le transfert culturel en est donc simplifié. Au-delà de quelques exemples documentés et très ponctuels tels que celui-ci, il n'existe pas de preuve précise que la communauté lorraine aux États-Unis ait pu jouer un rôle actif dans la transmission de la mémoire du « baptême de l'Amérique » de l'autre côté de l'Atlantique. Cette mémoire se retrouve par ailleurs brouillée par la présence d'une autre communauté, bien plus importante numériquement : il s'agit de celle des *German-Americans*.

3- Une communauté française sans commune mesure avec l'importance de la diaspora allemande aux États-Unis

Si la présence française aux États-Unis a toujours été numériquement faible, il en va tout autrement de la communauté d'origine allemande. De nombreuses villes étatsuniennes possèdent un nom rappelant les racines germaniques de ses premiers colons, comme New Germany dans le Minnesota, Brandenburg au Texas, Germantown au Texas et en Californie, Potsdam dans le Missouri, etc. Même si ces villes ont généralement été renommées temporairement à partir de 1917, cette toponymie est un indice fort de l'influence allemande sur la construction des États-Unis[196].

Jules Cambon (1845-1935), ambassadeur de France aux États-Unis de 1897 à 1902, s'inquiète de constater que ce pays ne compte pas moins de trente millions de citoyens d'origine allemande et irlandaise et seulement deux millions d'origine française. Il a dès lors conscience qu'il sera de plus en plus difficile de conserver longtemps une véritable influence française aux États-Unis en l'absence d'une diaspora susceptible de défendre efficacement les intérêts de la France[197]. L'écart démographique ne cesse de se creuser au fil du temps. En 1930, les États-Unis comptent sept millions d'habitants nés en Allemagne ou ayant au moins un parent allemand. Pour les Français, ce chiffre ne s'établit qu'à 200 000. Les Français d'Amérique ne

[195] Cette proclamation est reproduite en annexe 5, p. 299.
[196] WOLK Allan, *The naming of America. How continents, countries, states, counties, cities, towns, villages, hamlets & post offices came by their name*, Nashville, T. Nelson, 1977, p. 112.
[197] BLUMENTHAL Henry, *American and French Culture, 1800-1900 : Interchanges in Art, Science, Literature, and Society*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1975, p. 79-80.

sont donc pas assez nombreux pour espérer se constituer en lobby et peser dans le débat politique, contrairement aux Allemands[198].

L'Allemagne serait ainsi « devenue l'enfant chéri des États-Unis », selon Charles G. Cogan. En dehors du fait que la culture allemande est plus proche de la culture anglo-saxonne que ne peut l'être la culture française, le poids numérique des *German-Americans* rend l'opinion étatsunienne plus tolérante et compréhensive vis-à-vis de cette communauté qu'envers les Français, considérés comme une « population absente » du sol américain. Cela compte naturellement lors des grands débats politiques concernant les décisions d'entrer en guerre en 1917 ou en 1941 : les partisans d'une intervention se revendiquent généralement comme pro-Anglais, tandis que les partisans de la neutralité se disent plus proches de l'Allemagne. Mais bien plus rares, surtout pendant la Seconde Guerre mondiale, sont ceux qui revendiquaient leur francophilie pour justifier une intervention militaire[199].

Cette situation démographique particulièrement déséquilibrée explique selon nous pourquoi la mémoire de l'invention du nom de l'Amérique soit, aux États-Unis, si peu associée à la France, à la Lorraine et à la ville de Saint-Dié. On a déjà pu montrer à travers l'étude des manuels scolaires publiés aux États-Unis depuis le dernier quart du XIXe siècle que ces origines étaient presque totalement absentes des passages consacrés à Amerigo Vespucci et aux circonstances de l'invention du mot *America*. À l'inverse, les origines allemandes de son inventeur présumé, Martin Waldseemüller, étaient souvent mentionnées. On verra ci-dessous que ce déséquilibre est également très perceptible dans la presse généraliste que nous avons également intégrée à notre corpus.

Nous avons ainsi pu évoquer les difficultés à mettre en lumière le rôle des migrants français (et en particulier lorrains) dans la transmission de la mémoire du « baptême de l'Amérique » aux États-Unis. Nous allons maintenant nous pencher sur le cas des Étatsuniens en France : certains d'entre eux ont-ils, au moment de leur séjour dans l'hexagone, fait connaissance avec l'histoire des chanoines-géographes de Saint-Dié et ont-ils cherché à en faire état une fois retournés en Amérique ?

[198] DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1976, p. 257-258.
[199] COGAN Charles G., *Alliés éternels, amis ombrageux : les États-Unis et la France depuis 1940*, Bruxelles et Paris, Bruylant LGDJ, « Histoires », 1999, p. 374-375.

B) Les Étatsuniens en France

1- La communauté étatsunienne de Paris

Cette communauté compte environ 10 000 membres en 1900. Il s'agit alors principalement de membres de l'élite de la côte Est, partageant leur vie entre l'Europe et les États-Unis et pour qui Paris constitue le principal point d'attache[200]. Dès 1887 a été lancée une édition française du *New York Herald*, compte tenu de l'importance de cette « diaspora » américaine de Paris[201]. Il peut dès lors être intéressant de se demander si cette communauté s'est intéressée à l'histoire du « baptême de l'Amérique », en particulier au moment des fêtes franco-américaines de 1911 : des Étatsuniens de Paris ont-ils fait le déplacement jusque Saint-Dié à cette occasion afin d'y retrouver leur ambassadeur Robert Bacon ?

On a déjà pu mentionner que la presse déodatienne, notamment celle d'opposition à la municipalité dirigée par Camille Duceux, n'avait pas hésité à railler l'absence d'Américains au cours de ces célébrations des 14, 15 et 16 juillet 1911[202]. Nous disposons par ailleurs d'un témoignage extérieur, celui d'Heinrich Charles. Dans l'un de ses ouvrages, publié en 1922, il fait référence à cette manifestation d'amitié franco-étatsunienne dont il avait été le premier instigateur mais à laquelle il n'avait pas assisté lui-même. Il se montre amer et caustique vis-à-vis du manque d'intérêt supposé de ses riches compatriotes pour la véritable culture : « Si le peuple américain avait eu des châteaux en ruines et des basaltes, il aurait eu aussi de l'esprit ; or c'est le peuple le plus pauvre du monde, il n'a que de l'argent. » Il rappelle avec consternation que les Étatsuniens avaient largement boudé les fêtes franco-américaines : « À mon instigation, la ville de Saint-Dié avait organisé une célébration du centenaire (*sic*) du baptême du nouveau monde. En raison de circonstances défavorables, la fête avait été reportée à plusieurs reprises. Elle eut finalement lieu les 14, 15 et 16 juin (*sic*) 1911[203]. Saint-Dié avait fait de grands préparatifs car elle s'attendait à une arrivée massive d'Américains. Le consul général des États-Unis à Paris m'avait écrit que ni à Saint-Dié ni dans les villes voisines il n'y aurait assez de capacités hôtelières pour accueillir toutes les masses américaines qui allaient affluer. En réalité, au lieu de "masses", seul l'ambassadeur américain à Paris Robert Bacon est apparu avec le secrétaire d'ambassade ; même le consul général, qui avait tant fanfaronné, brillait par son absence. Les "masses" américaines présentes en Europe à cette époque étaient absorbées par des tâches plus élevées et plus nobles ; elles étaient allées assister par centaines au cirque du

[200] PORTES Jacques, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, p. 18.
[201] *Ibid.*, p. 14-15.
[202] On se reportera sur ce point au chapitre 5 de cette étude.
[203] Heinrich Charles voulait probablement écrire « juillet ».

couronnement barbare du roi George à Londres… Afin de pouvoir se vanter d'avoir vu cela – des "basaltes" et des "châteaux délabrés" – rien n'était trop dispendieux pour le snob américain... mais pour le centenaire (*sic*) du baptême de son continent, il avait autant de compréhension qu'un Béotien… les atouts sont très limités dans le pays aux possibilités illimitées[204]. » Les souvenirs d'Heinrich Charles, relatés onze ans après les faits, se révèlent plutôt confus. Il reproche à ses compatriotes présents en Europe au cours de cet été 1911 d'avoir préféré assister au couronnement de George V à Westminster. Or, cette cérémonie a eu lieu le 22 juin 1911. Il n'y a donc pas eu de chevauchement avec les fêtes de Saint-Dié, qui se sont quant à elles déroulées mi-juillet. Mais comme on vient de le voir, Heinrich Charles s'est trompé dans la date des fêtes franco-américaines, les situant mi-juin et non mi-juillet : est-ce une erreur de bonne foi ou une manipulation volontaire destinée à corroborer sa démonstration ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il se montre particulièrement virulent contre la communauté étatsunienne de Paris, qui aurait préféré assister à un événement jugé futile plutôt qu'aux cérémonies commémorant l'invention du nom de leur continent. On se souvient qu'Heinrich Charles avait déjà défrayé la chronique en 1910 en demandant au gouvernement américain de l'expulser des États-Unis parce que le président Taft avait refusé de mesurer l'importance de ce fait historique.

Quelle que soit la valeur qu'il convient d'accorder à ce témoignage, force est de constater que les fêtes franco-américaines de 1911 n'ont pas permis, en dépit de leur large couverture médiatique nationale et internationale, de faire venir en masse des Étatsuniens de Paris à Saint-Dié. Cette situation n'a guère changé par la suite. Lors des commémorations organisées ultérieurement par la « marraine de l'Amérique » pour célébrer l'amitié avec les États-Unis, ce sont essentiellement des représentants diplomatiques et des associations d'anciens combattants qui se sont déplacés, ainsi qu'on a pu le constater avec le cas emblématique de l'*American Legion* en 1921 et 1947. À l'exception de ces visites, ce sont principalement des combattants étatsuniens de la Grande Guerre et de la Seconde Guerre mondiale qui ont fait le déplacement jusqu'à Saint-Dié. C'est à l'occasion de la libération du secteur qu'ils ont pu faire connaissance avec l'histoire de ce que la population locale leur a fièrement présenté comme le « baptême de l'Amérique ». Parmi ces soldats, certains sont devenus les passeurs de cette mémoire à leur retour.

[204] CHARLES Heinrich, *Der Deutsche ursprung des namens Amerika*, New York, Charles Publications Company, 1922, p. 197-199.

2- Doughboys *et* GI's *en France*

On a déjà pu montrer que les combattants de la 5e DIUS dirigée par le général McMahon avaient été accueillis avec un immense enthousiasme par les Déodatiennes et les Déodatiens au milieu du mois de juillet 1918. Si nous n'avons pas retrouvé de témoignages directs rédigés par ces soldats, nul doute qu'ils ont été surpris d'être accueillis par des banderoles stipulant qu'ils venaient d'arriver dans la ville qui avait « donné un nom » à leur pays.

Les témoignages de troupes américaines sont un peu plus nombreux concernant leur passage à Saint-Dié en novembre 1944, ce qui peut s'expliquer par la destruction volontaire de cette ville sans aucun intérêt stratégique par la Wehrmacht en repli. Le paysage de chaos et la vision de civils réduits au dénuement le plus extrême ont certainement marqué davantage les hommes de la « *Cactus Division* » que leurs aînés de la 5e DI une génération plus tôt, Saint-Dié ayant alors été relativement épargnée par les combats.

Nous avons ainsi pu évoquer le rapport rédigé au jour le jour par deux membres de la 103e DI, Ralph Mueller et Jerry Tusk[205]. En parallèle à ce compte-rendu officiel, on dispose également de témoignages réalisés *a posteriori*. Les *GI's* avaient pourtant reçu l'interdiction de leur commandement de rédiger des journaux intimes[206]. Il n'empêche que de nombreux soldats en ont quand même tenu ; une certaine tolérance devait être de rigueur de la part de leurs supérieurs.

C'est ainsi qu'en 1995, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* fait paraître le journal d'Orville O. Munston, un *GI* né le 15 mai 1919. Ce n'est qu'un demi-siècle après avoir participé à la campagne de France que cet habitant de Crofton dans le Nebraska décide de mettre ses souvenirs par écrit, alors qu'il est invité à se rendre à Saint-Dié pour commémorer le cinquantième anniversaire de la libération de la ville en 1994. Rédigé en langue anglaise, son récit est confié aux bons soins de la Société philomatique vosgienne qui le fait traduire en français. Munston avait été incorporé dans le génie comme simple soldat, puis avait gravi progressivement les échelons jusqu'à atteindre le grade de major. Ce francophile, admirateur de La Fayette, écrit avec humour qu'il a atteint la moitié du parcours de son modèle, puisque celui-ci était major-général. Dans la partie de son récit consacrée à son passage à Saint-Dié, il évoque la maison ayant appartenu autrefois à Henri Bardy, sans toutefois la nommer « maison de l'Amérique ». Il écrit que l'un « des premiers bâtiments à être réduit en cendres fut celui qui

[205] MUELLER Ralph et TUSK Jerry, *Report After Action. The Story of the 103D Infantry Division*, Innsbruck, Headquarters, 103D Infantry Division, U.S. Army, 1945, p. 25-32.
[206] BARETH Dominique François, *La décision secrète d'Eisenhower - Saint-Dié, 24 novembre 1944 : en Alsace et en Lorraine, la victoire sacrifiée*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2019, p. 79.

s'élevait à l'endroit où Nicolas Lud avait installé sa presse et où le cercle de poètes donna son nom à l'Amérique d'après Amérigo Vespucci ». Le fait de mentionner Nicolas Lud montre que l'auteur de ce témoignage se souvient que la maison était supposée avoir appartenu à ce chanoine, neveu de Vautrin Lud. Et lorsqu'il évoque un « cercle de poètes », il fait indubitablement référence au « Gymnase vosgien » même si ce nom ne semble pas lui être revenu en mémoire après cinquante ans. La lecture de ce témoignage pose toutefois de nouvelles questions : Orville O. Munston connaissait-il déjà l'histoire du « baptême de l'Amérique » au moment d'arriver à Saint-Dié pour la première fois ou bien l'a-t-il apprise sur place ? Il ne le dit jamais explicitement, mais un passage pourrait laisser penser qu'il en avait déjà entendu parler : « Pour apprécier ce que les Français ont pu représenter pour moi, même dans mon imagination, je n'aurais pas rêvé mieux que d'avoir eu l'opportunité d'aider à libérer la fameuse "marraine de l'Amérique"… surtout dans des conditions aussi inhumaines[207]. » N'oublions pas cependant que ce témoignage demeure une reconstruction *a posteriori* et qu'il est impossible en l'état de faire la part des choses entre ce qui a été appris par ce sous-officier en novembre 1944, ce qu'il connaissait déjà au préalable et ce qu'il n'a appris que plus tard, entre 1944 et 1994.

On retrouve un témoignage proche dans l'ouvrage publié en 2012 par Robert French et dans lequel il retrace le parcours de son père, Edward, sergent dans cette même « Division Cactus[208] ». L'auteur a eu l'idée de rédiger ce livre après avoir reçu de sa mère des photos représentant ses parents au cours d'un voyage estival de six semaines en France, effectué peu après la guerre. Ils étaient partis sur les traces des combats qu'Edward French avait menés dans le secteur de Saint-Dié, notamment à Rougiville. Parmi ces photos, trois représentaient les panneaux disparus depuis et dénonçant, en français et en anglais, les méfaits commis par les Allemands.

[207] MUNSTON Orville O., « Le premier contact d'un officier américain avec Saint-Dié, en 1944 », in *BSPV*, nº 97, 1994-1995, p. 221-235.
[208] FRENCH Robert, *Remember Rougiville*, Lowell, Cambridge, Mass., Levine Design, 2012, p. 6.

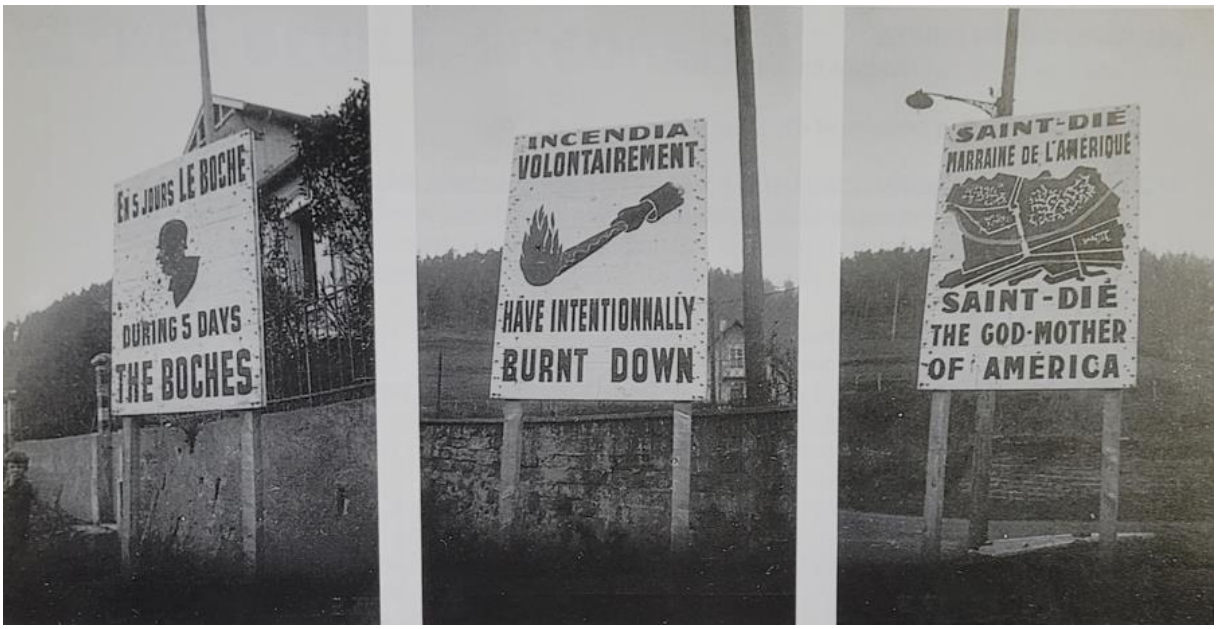


Figure 8 Trois panneaux installés à Saint-Dié au lendemain de sa libération en novembre 1944. Auteur indéterminé.

Les trois photographies ci-dessus (figure 8) représentent les trois panneaux mentionnés par Robert French[209]. Plantés le long de la route de Raon-l'Étape, ils mentionnent successivement : « EN 5 JOURS, LE BOCHE » / « INCENDIA VOLONTAIREMENT » / « SAINT-DIÉ, MARRAINE DE L'AMÉRIQUE ». L'objectif de ces panneaux est certainement de mettre l'accent sur le contraste entre l'acte de barbarie commis par l'armée allemande et le statut de martyre de Saint-Dié, la « marraine de l'Amérique ». Il y a peut-être également une volonté de montrer qu'en incendiant Saint-Dié, ce sont indirectement les Américains qui étaient visés.

Sur une quatrième photo, Edward French pose devant le premier de ces panneaux. À propos du troisième d'entre eux, son fils remarque que « la ville s'est proclamée "marraine (*godmother*) de l'Amérique" parce que le nom d'Amérique y est apparu pour la première fois en 1507 ». Cette réflexion est une nouvelle illustration du fait que les Étatsuniens n'ont jamais vraiment repris à leur compte cette expression, préférant rappeler que c'est Saint-Dié qui s'enorgueillissait elle-même de ce titre. Robert French se demande d'ailleurs pourquoi son père n'a pas posé devant le panneau expliquant le lien entre la « marraine » et la « filleule ». Selon lui, c'est parce que son père a privilégié la mémoire de l'ancien combattant plutôt que celle du libérateur, à l'image de la plupart des soldats de première ligne de l'armée américaine de cette époque qui subissaient de lourdes pertes mais célébraient rarement les victoires. C'est peut-être

[209] *Saint-Dié, novembre 1944. Mois d'angoisse, mois d'espoir. Catalogue d'exposition réalisée par la Médiathèque et le Musée de Saint-Dié-des-Vosges avec le concours de la Ville de Saint-Dié-des-Vosges et de la Société des Amis de la Bibliothèque et du Musée, 22 octobre-4 décembre 1994*, Saint-Dié-des-Vosges, Musée et Médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges, 1994, p. 121.

pour cela qu'il a préféré poser devant le panneau qui montrait l'ombre d'un soldat allemand de profil, pour montrer l'adversaire qu'il avait combattu plutôt que le nom de la ville qu'il avait contribué à libérer, toute « marraine de l'Amérique » ait-elle été[210].

Le récit d'Orville O. Munston ainsi que celui du fils d'Edward French permettent d'illustrer le rôle des passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Certains *GI's* de la 103e DI passés par Saint-Dié constituent, à leur retour au pays, autant d'« agents de pénétration » (Pascal Ory) de cette mémoire aux États-Unis. En effet, ces agents sont loin d'être systématiquement des acteurs spécialisés dans les relations culturelles. Au contraire, il s'agit le plus souvent d'individus ou de groupes qui opèrent cette transmission de façon involontaire, qu'ils soient migrants, touristes ou, dans le cas présent, militaires[211].

Pour autant, des témoignages tels que celui d'Orville O. Munston ou celui, plus indirect, d'Edward French ne constituent pas des exemples susceptibles d'illustrer le cas général. Le futur major Munston se décrit lui-même comme un francophile avisé, ce qui ne doit pas être si fréquent pour un jeune homme né dans les plaines de l'Arkansas, bien loin de la très bourgeoise Nouvelle-Angleterre. Il se montre curieux, soucieux de tous les détails qu'il peut glaner auprès des civils. Il est probable que la plupart des troupes passées par Saint-Dié n'y soient tout simplement pas restées assez longtemps pour y faire du tourisme culturel ; la plupart de ces soldats ont donc certainement quitté Saint-Dié sans en avoir appris beaucoup plus sur l'histoire des chanoines géographes du début du XVIe siècle.

Ces Américains ayant séjourné de manière plus ou moins prolongée en France ont donc pu constituer, au même titre que les Lorrains s'étant rendus aux États-Unis, de potentiels passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique » entre les deux rives de l'Atlantique. Les francophiles étatsuniens ont également pu jouer un rôle dans la transmission de cette mémoire.

C) La francophilie en Amérique

Aux États-Unis, on trouve des francophiles qui, tout au long du XXe siècle, ont été d'ardents promoteurs de la culture française et ont même pu constituer une sorte de lobby pro-français dans le pays. L'image parfois très négative renvoyée par certains médias sur la France ne doit pas cacher cette réalité : il existe des Étatsuniens qui aiment sincèrement la France,

[210] R. French, *Remember Rougiville*, *op. cit.*, p. 6.
[211] ORY Pascal, « Acculturation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, p. 1-2.

même s'ils sont paradoxalement mal connus dans l'hexagone[212]. Selon Geneviève et Philippe Joutard, il est possible d'en établir un profil type aujourd'hui : l'Américain francophile serait démocrate, très cultivé et vivrait sur la côte Est, en particulier à New York. Il serait souvent juif, pas seulement en raison de l'origine européenne de ses ancêtres et de leur image positive de la France, qui fut le premier pays à les émanciper, mais parce que la culture hébraïque est peut-être plus ouverte que d'autres à l'altérité. Cet idéal-type souffre toutefois de nombreuses entorses puisqu'il existe aussi des francophiles dans l'Amérique conservatrice, celle du Midwest ou de la ceinture de la Bible[213].

Ce portrait-robot de l'Américain francophile dressé par Geneviève et Philippe Joutard correspond en partie à la personnalité de John H. Finley. Originaire de l'Illinois, il a étudié à l'Université Johns Hopkins avant d'enseigner les sciences politiques à Princeton au début du XXe siècle. En 1903, il est nommé président du *College* de New York avant d'être promu ministre de l'Éducation de l'État du même nom en 1913. C'est au cours de cette période qu'il écrit son essai sur les *Français au cœur de l'Amérique*, dans lequel il est fier de montrer que la France a donné, entre autres choses, son nom au Nouveau Monde : « Je voudrais, d'ailleurs […] passer en revue encore une fois la série des aventures épiques et des souffrances, qui montrent tout ce que la France, en dehors du nom qu'il porte, a donné au continent américain ; lequel venait à peine d'émerger hors des mers lorsque les érudits de Saint-Dié ont versé sur son front l'eau baptismale de leur science locale[214]. » Son utilisation de la métaphore du baptême indique qu'il n'ignore pas la manière dont Saint-Dié se fait appeler depuis déjà une vingtaine d'années et que cela ne lui pose aucun problème.

John Finley est tout à fait représentatif d'une partie des élites américaines de la côte Est au début du XXe siècle. Au début de la Grande Guerre, alors que les États-Unis sont encore neutres, quelques 3 500 volontaires issus des bonnes familles de Nouvelle-Angleterre partent se battre en Europe. On les surnomme les *American Gentlemen Volunteers*. En avril 1916, certains d'entre eux constituent une « escadrille La Fayette » sous commandement français. Ils contribuent à faire basculer l'opinion en faveur de la guerre avant l'entrée officielle de leur pays dans ce conflit le 2 avril 1917[215].

Par la suite, cette francophilie connaît des périodes de recul et de reprise. La tendance générale sur le long terme est toutefois à une érosion progressive. Dans les années 1970,

[212] A. Dubosclard, *Histoire de la Fédération des Alliances françaises aux Etats-Unis (1902-1997), op. cit.*, p. 14.
[213] G. Joutard et P. Joutard, *De la francophilie en Amérique*, *op. cit.*, p. 264.
[214] J.H. Finley, *Les Français au cœur de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 484.
[215] G. Joutard et P. Joutard, *De la francophilie en Amérique*, *op. cit.*, p. 79.

l'histoire de France est à la mode aux États-Unis, notamment en raison du succès des travaux de Robert Paxton sur Vichy. Un nombre conséquent d'étudiantes et étudiants américains apprennent le français pour pouvoir entreprendre ensuite des thèses d'histoire de France et lire des historiens français[216]. Puis, dans les années 1980, ce sont les auteurs assimilés à la *French Theory* (Michel Foucault, Michel de Certeau, Jacques Derrida…) qui prennent le relais et permettent de maintenir encore un temps une certaine francophilie sur les campus étatsuniens[217]. Depuis les années 1990, l'histoire de France y suscite moins d'intérêt. Il y a moins de thèses spécifiquement fondées sur l'étude de la France alors que celles consacrées à l'Europe en général progressent. En outre, le sujet européen est lui-même proportionnellement en recul face à la montée de nouvelles aires géographiques telles que l'Asie. La francophilie est aujourd'hui bien moins prononcée chez les jeunes intellectuels étatsuniens qu'au sein des générations précédentes[218]. Dans la culture mondialisée contemporaine, la France n'est plus qu'une source d'intérêt parmi bien d'autres[219].

Si des Étatsuniens francophiles ont toujours existé et existent encore, il convient toutefois de nuancer leur nombre et leur poids relatif aux États-Unis, même au début du XXe siècle. Aujourd'hui, le sentiment qui domine dans ce pays vis-à-vis de la France n'est pas l'amour, ni la haine, mais simplement l'indifférence[220]. La francophilie aux États-Unis n'a jamais reposé sur un grand élan populaire, mais sur la mise en place de liens interpersonnels entre des Français et des Étatsuniens. Ce sont ces liens qui ont créé le substrat de l'amitié entre les deux peuples[221]. C'est aussi le cas concernant la mémoire du « baptême de l'Amérique » : celle-ci s'est transmise la plupart du temps par le truchement d'individus ou des groupes restreints, ayant découvert cette histoire au détour d'une visite à Saint-Dié ou d'un échange (épistolaire ou physique) avec l'un de ses citoyens. C'est sans doute la raison pour laquelle cette mémoire n'est jamais vraiment parvenue à se hisser à un niveau élevé de notoriété. L'étude de la presse généraliste des États-Unis révèle cependant un nombre *a priori* élevé de mentions à l'histoire de la première dénomination du Nouveau Monde. Il convient dès lors de déterminer si ces références sont susceptibles d'avoir donné aux Étatsuniens une connaissance précise de l'histoire du « baptême de l'Amérique ».

[216] *Ibid.*, p. 134.
[217] *Ibid.*, p. 141.
[218] *Ibid.*, p. 141-142.
[219] *Ibid.*, p. 161.
[220] *Ibid.*, p. 15-16.
[221] *Ibid.*, p. 40.

III) La presse étatsunienne, vecteur de circulation de la mémoire de la dénomination de l'Amérique

Il est impossible de bien comprendre la civilisation étatsunienne sans connaître son système médiatique[222]. La presse publiée aux États-Unis constitue l'un des véhicules de ce que les Lorrains nomment le « baptême de l'Amérique ». Depuis le XIXe siècle, les journaux étatsuniens ont en effet permis de diffuser auprès de l'opinion des bribes plus ou moins précises de l'histoire des érudits ayant donné son nom au Nouveau Monde en 1507. D'autres vecteurs de masse existent et nous en avons déjà donné des exemples tout au long de cette thèse : manuels scolaires, revues destinées au grand public, timbres commémoratifs, cartes postales, etc. Nous nous concentrerons ici exclusivement sur la presse, dans la mesure où celle-ci permet d'obtenir des informations relativement explicites sur ce que les États-uniens peuvent lire à un moment donné à propos de l'histoire de la première dénomination de l'Amérique. La relative importance de notre corpus de presse nous a permis de réaliser des statistiques faisant ressortir quelques éléments assez saillants sur ce sujet. Toutefois, si nous pouvons établir quelques faits assez solides concernant ce qui est écrit dans la presse, cela devient beaucoup plus délicat dès lors qu'il s'agit d'en établir la portée auprès des lecteurs et des lectrices. Or, l'histoire culturelle s'intéresse aujourd'hui de plus en plus aux phénomènes de réception.

Nous sommes donc face à une première difficulté. Il faut en effet garder à l'esprit que ce qui est écrit dans les journaux ne constitue pas une photographie de ce que les États-uniens connaissent à un instant T à propos de l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique. L'étude du lectorat de la presse n'est pas chose facile. Non seulement il est délicat d'établir un portrait-robot du lecteur ou de la lectrice-type, mais il s'avère que chacun d'eux adopte un comportement différent face à la lecture du journal. Cette situation crée un décalage entre ce qui est écrit et ce qui est lu, compris et retenu. Progressivement, les directions de journaux ont cherché à mieux connaître ce lectorat afin de cibler avec plus de précision l'offre publicitaire[223]. Cela reste néanmoins insuffisant pour connaître précisément le nombre de lecteurs et de lectrices puisque ces derniers sont plus nombreux que les acheteurs ; un même journal peut en effet être lu par plusieurs personnes, que ce soit dans une salle d'attente de médecin, un salon de coiffure ou un café[224]. Une enquête réalisée en 1973 par le *Newspaper Advertising Bureau* auprès des Américains a permis d'élaborer une photographie du lectorat de la presse. Elle

[222] BERTRAND Claude-Jean (éd.), *Les médias et l'information aux États-Unis depuis 1945*, Paris, Ellipses, « CAPES-agrégation », 1997, p. 7.
[223] DUPONT Françoise, « Les lecteurs de la presse : une audience difficile à mesurer », in *Le Temps des médias*, n° 2, vol. 3, 2004, p. 142.
[224] EVENO Patrick, *La presse et ses lecteurs*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2016 [2010], p. 79.

montre que 77% des États-suniens de plus de dix-huit ans lisent encore au moins un quotidien chaque jour. Le lecteur régulier-type est un homme blanc marié, d'un certain âge, vivant en zone urbaine, ayant un niveau d'instruction élevé et s'intéressant à la vie locale. Dans les autres catégories de population, la lecture de la presse connaît un déclin sensible (notamment chez les jeunes, les femmes et les minorités[225]). Ce lecteur-type passe encore trente à quarante minutes par jour à lire son journal. Il lit généralement la une en détail, puis feuillette le reste de manière moins approfondie. Selon des enquêtes de l'ANPA (*American Newspaper Publishers Association*) effectuées en 1977 et 1978, il ressort que les jeunes hommes de moins de trente-cinq ans ne lisent en moyenne que 15% du contenu de leur journal, essentiellement les rubriques sportives, ainsi que celles consacrées aux arts et aux loisirs. Les plus de trente-cinq ans lisent 20% du contenu et se portent plus volontiers sur les nouvelles locales, nationales et internationales, ainsi que sur les rubriques consacrées aux faits de société.



Figure 9 Une rubrique pour enfants dans un quotidien étatsunien. The Huntingdon Daily News, *22 mars 1948, p. 9.*

En outre, de plus en plus de journaux ont créé des rubriques destinées aux enfants afin de les initier à la lecture du journal et en faire ainsi de futurs clients[226]. L'intérêt porté par la presse généraliste à ce lectorat enfantin est bien perceptible dans notre corpus, puisque de nombreux articles consacrés à l'histoire de la dénomination de l'Amérique prennent souvent la forme d'une illustration destinée aux enfants. Le document ci-contre (figure 9) illustre d'ailleurs la persistance d'idées reçues dans les faits qui sont présentés aux enfants à propos de cette histoire puisqu'il est question d'un « mensonge », du fait que Vespucci aurait prétendu avoir découvert le Nouveau Monde avant Colomb ou encore avec l'affirmation selon laquelle Martin Waldseemüller aurait nommé « les deux continents » d'après le prénom de Vespucci.

Des imprécisions demeurent donc concernant le lectorat de la presse, si bien que l'établissement d'un tableau fidèle de celui-ci relève de la gageure. Nous pouvons néanmoins avancer que, concernant le sujet du « baptême de l'Amérique », certains aspects reviennent

[225] BERTRAND Claude-Jean, *Les Médias aux États-Unis*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », n° 1593, 1987 [1974], p. 98-99.
[226] BURBAGE Robert, *La presse aux États-Unis : quotidiens et groupes de presse*, Paris, La Documentation française, « Notes et études documentaires », n° 4607-4608, 20 février 1981, p. 113-115.

avec suffisamment de récurrence pour constituer une image relativement fiable de ce que l'opinion étatsunienne peut connaître de cette histoire au cours de cette période. La question principale consiste à se demander si les traits saillants déjà identifiés dans les manuels scolaires (quasi-absence de références à Saint-Dié-des-Vosges, insistance sur l'origine allemande de l'« inventeur » du nom de l'Amérique, etc.) sont également perceptibles dans la presse et selon quelles proportions.

Avant de tenter de répondre à cette question, il importe de préciser quelques éléments de fonctionnement de la presse étatsunienne afin d'éviter de tomber dans certains biais. Les journaux américains paraissent en effet bien étranges aux Français de la fin du XIXe siècle. Les petites annonces ou les réclames y occupent la plus grande place. La politique y est moins traitée que les faits divers. Pour l'écrivain et critique d'art Paul Adam (1862-1920), ces journaux sont des « tartines bariolées selon l'appétit d'un peuple à l'âme de marmot ». Ce jugement condescendant doit cependant être nuancé : il émane principalement d'élites habituées à la presse d'opinion et qui ne connaissent pas la presse à un sou, dont les techniques ne sont guère différentes de ce que l'on trouve au même moment outre-Atlantique. Ce qui constitue la véritable particularité des journaux étatsuniens est plutôt le fait qu'ils soient conçus et consommés comme n'importe quelle marchandise. Ils appartiennent à de grands groupes industriels, qui recherchent avant tout la rentabilité et non l'information commentée avec un haut niveau intellectuel. Il faut vendre beaucoup et rentabiliser les investissements ; cela explique l'importance des nouvelles brutes, des faits divers, des jeux ou de la publicité[227]. À côté des nouvelles, du sport ou de la bande dessinée, on trouve un peu de culture et en particulier des articles qualifiés d'« éducation populaire ». Mais les faits rapportés sont souvent bien éloignés des acquis de la recherche savante, comme le montre le document 9 ci-dessus[228]. Il est essentiel de garder à l'esprit cette particularité, au risque de ne pas comprendre pourquoi, par exemple, les informations relatives à la dénomination de l'Amérique sont si souvent présentées sous forme de quizz, d'encarts destinés à la jeunesse ou de publicités.

Un autre facteur essentiel pour comprendre la presse étatsunienne est son apparent localisme. Le territoire étatsunien est en effet maillé par de très nombreux médias locaux. Sur les 1763 titres quotidiens que comptait le pays en 1979, 70% ne dépassaient pas un tirage de 25 000 exemplaires et seuls onze avaient un tirage qui dépassait un demi-million d'exemplaires. Même le *Washington Post* et le *New York Times* (titres qui entrent dans notre corpus) restent des titres qui sont surtout diffusés dans leurs États respectifs, en dépit du fait que leur qualité

[227] J. Portes, *Une fascination réticente*, *op. cit.*, p. 132-133.
[228] R. Burbage, *La presse aux États-Unis : quotidiens et groupes de presse*, *op. cit.*, p. 18-19.

n'a rien à envier à la presse nationale la plus sérieuse des autres grands pays développés[229]. La presse étatsunienne est donc essentiellement régionale avec une majorité de titres à faible rayonnement et disposant de moyens limités. Ces journaux ont donc essentiellement recours aux agences de presse et autres « grossistes » pour se fournir en contenus. Ainsi, à l'exception des nouvelles très locales, on retrouve exactement les mêmes articles d'un bout à l'autre du pays. Selon Claude-Jean Bertrand, les médias étatsuniens sont comme des « fast food » : si les lieux sont différents, le contenu est identique[230].

Ce système de fonctionnement explique une certaine standardisation nationale de la presse dès le XIXe siècle alors même que la plupart des journaux locaux sont des entreprises indépendantes. Dès les années 1880 fleurissent des agences de presse dont l'activité consiste à vendre aux différents journaux des articles clés en main, déjà écrits, voire déjà composés et prêts à être imprimés sans rien y changer ou presque. Ainsi, en 1916, une centaine d'agences pratiquent cette activité dans le pays. Tous les journaux finissent donc par recourir aux mêmes informations issues des grandes agences de presse internationale qui diffusent leurs dépêches à l'échelle de la planète[231]. C'est encore plus vrai au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : en 1945, seul un quart des journaux du pays appartiennent à des groupes (*newspaper chains*) fondés par des magnats tels que Joseph Pulitzer, William Randolph Hearst ou E.W. Scripps. L'essentiel de la presse est alors constitué de petites entreprises locales indépendantes, souvent familiales. La situation évolue ensuite très rapidement puisqu'à la fin des années 1990, la presse est détenue à 75% par des groupes de médias. Il en résulte une standardisation croissante des contenus[232]. Les groupes de presse les plus importants à la fin de la décennie 1970 sont Gannett, suivi de Knight Ridder[233]. Le groupe Gannett est le plus important des groupes de presse aux États-Unis en 1980. Il possède alors 82 titres quotidiens, dont certains font partie de notre corpus (*The Oakland Tribune*, *The San Rafael Independent Journal*, *The Mount Vernon Daily Argus*, etc.). Il possède aussi son propre service d'informations, le *Gannett News Service*, qui permet non seulement d'alimenter les journaux de son propre groupe en nouvelles, mais aussi de les vendre à d'autres journaux[234]. Quant au groupe Knight-Ridder,

[229] *Ibid.*, p. 32 et p. 51.
[230] Claude-Jean Bertrand (éd.), *Les médias et l'information aux États-Unis depuis 1945*, *op. cit.*, p. 9-10.
[231] DELPORTE Christian, « L'américanisation de la presse ? Éclairages sur un débat français et européen (1880-1930) » in *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940*, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton (éd.), Paris, Presses universitaires de France, « Le nœud gordien », 2006, p. 215-217.
[232] PICARD Robert G., « Ownership and Concentration : Chains, Media Groups and Conglomerates » in *Les médias et l'information aux États-Unis depuis 1945*, *op. cit.*, p. 60-65. Ici, p. 62-63.
[233] R. Burbage, *La presse aux États-Unis : quotidiens et groupes de presse*, *op. cit.*, p. 168-169.
[234] *Ibid.*, p. 190-193.

constitué en 1974 à partir de la fusion de deux groupes, il possède en 1979 trente-trois titres quotidiens répartis dans seize États, représentant alors un tirage quotidien de 3,7 millions d'exemplaires pour un chiffre d'affaires de près d'un milliard de dollars. Parmi les titres détenus par ce groupe, certains entrent également dans notre corpus (*The Long Beach Press Telegram*, *The Pasadena Star News*, etc.[235]). Quant au célèbre groupe Hearst, il existe encore mais il est alors beaucoup moins puissant qu'avant la crise des années 1930, qui l'avait beaucoup affecté[236].

Ces caractéristiques de la presse étatsunienne expliquent que notre corpus, composé de plus d'un millier de coupures, comprenne de très nombreuses redites. On peut s'étonner à première vue de lire presque mot à mot le même article dans deux ou trois journaux – voire davantage – pourtant situés dans des États très éloignés les uns par rapport aux autres ; cela n'a en réalité rien de surprenant lorsque l'on sait que ces titres s'abreuvent exactement aux mêmes sources et se contentent parfois de reproduire mot à mot une dépêche publiée par *Associated Press* (AP) ou *United Press International* (UPI). En parallèle à ces grandes agences de presse, qui fournissent la matière aux articles d'actualité, il existe un grand nombre d'autres sociétés nommées « *syndicates* » et spécialisées dans la fourniture de pages de divertissement, nommées « *features* ». Ces dernières comprennent les bandes dessinées, les jeux, les recettes de cuisine, etc. Dans les années 1980, on compte environ quatre cents *syndicates* aux États-Unis, généralement spécialisés dans un domaine précis. *King Features* (propriété du groupe Hearst) et *United Feature* (appartenant au groupe Scripps) sont alors les plus importants. La presse locale, qui ne dispose pas de nombreux journalistes, peut ainsi publier des informations clés en main en payant simplement un abonnement à ces services. Cela leur évite d'avoir à payer une coûteuse équipe de journalistes[237].

Ces considérations préalables ayant été posées, il convient à présent d'entrer dans le détail de ce que notre corpus de presse révèle à propos du « baptême de l'Amérique » et de la manière dont la presse étatsunienne s'en fait l'écho auprès de ses lecteurs et lectrices depuis 1875. Nous commencerons par évoquer la dimension diachronique de ce corpus, en cherchant à établir si les références à la première dénomination de l'Amérique apparaissent de manière régulière dans le temps. Nous tenterons ensuite de déterminer dans quel contexte précis l'histoire du nom *America* apparaît dans ces journaux : il peut s'agir d'une mention furtive au sein d'un article consacré à un tout autre sujet, d'une question posée à l'occasion d'un quizz, au moment d'un

[235] *Ibid.*, p. 199-201.
[236] *Ibid.*, p. 177.
[237] C.-J. Bertrand, *Les Médias aux États-Unis*, *op. cit.*, p. 41-42.

anniversaire, etc. Nous analyserons ensuite les mots-clés utilisés par les journaux qui évoquent ce thème, notamment en ce qui concerne la date, les acteurs ou les lieux de la première dénomination de l'Amérique. Enfin, nous tenterons de déterminer la manière dont la presse des États-Unis s'approprie les expressions de « marraine » et « baptême de l'Amérique ». On cherchera notamment à savoir si ces expressions nées en Lorraine sont reprises dans les articles américains ou bien si elles connaissent des adaptations, voire un rejet pur et simple.

A) Un sujet qui connaît des phases de remémoration et de reflux

Il importe d'abord de se demander si les articles concernant de près ou de loin la dénomination de l'Amérique sont uniformément répartis au cours de la période étudiée ou bien s'ils apparaissent au contraire par vagues successives avec des phases plus ou moins porteuses. En comptant précisément le nombre d'articles sélectionnés en fonction des années depuis 1875, on obtient le résultat suivant :

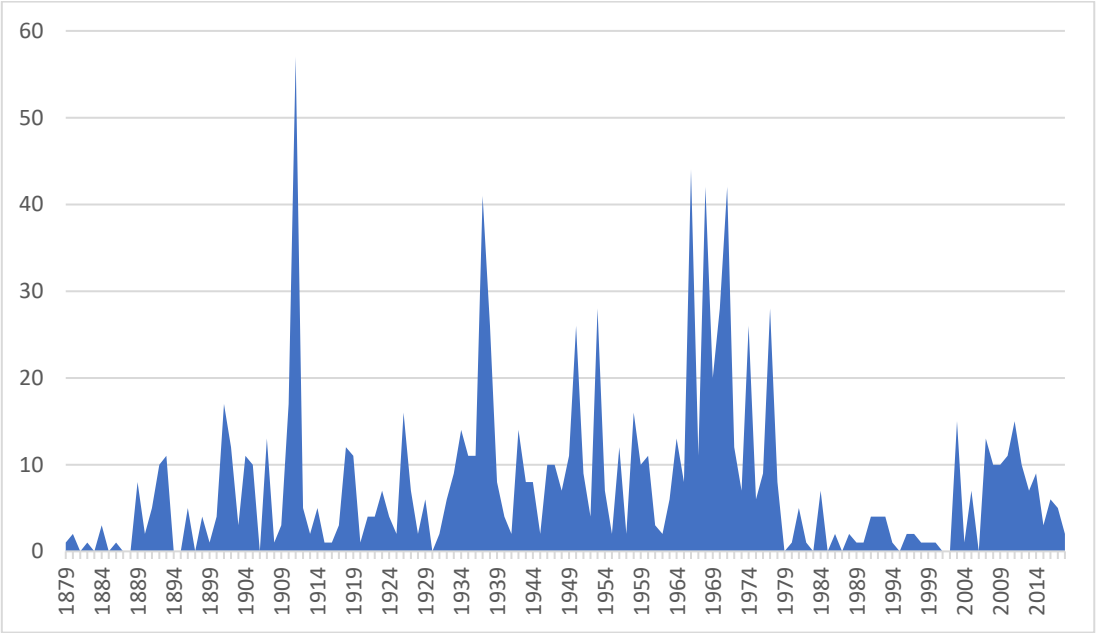


Figure 10 Presse des États-Unis – Occurrences sur le thème du « baptême de l'Amérique » en fonction des années. Abscisses : années. Ordonnées : nombre d'articles du corpus. Conception : Julien Desprez.

L'observation rapide du graphique ci-dessus (figure 10) permet de constater que les articles sélectionnés ne sont pas répartis de manière homogène selon l'axe chronologique. Bien au contraire, il est facile de mettre en exergue l'existence de périodes de forte résurgence du thème du « baptême de l'Amérique » tandis que d'autres sont plus ou moins muettes. On peut ainsi constater l'existence de trois principaux « pics » d'occurrences : 1911, 1938-1939, 1965-1979. Deux périodes de moindre intensité peuvent être recensées ; il s'agit des années d'après-guerre (1949-1954 environ) ainsi que la période allant de 2003 à 2015 environ.

1911 constitue sans le moindre doute l'année la plus importante en termes de nombre de références au thème de la dénomination de l'Amérique. Cette année correspond à l'organisation, au déroulement et aux conséquences des fêtes franco-américaines organisées à Saint-Dié en juillet de cette année. De nombreux articles font ainsi référence à l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique dans le quartier canonial de Saint-Dié. Le programme des festivités, la liste des invités ou la mention des cadeaux offerts à l'ambassadeur des États-Unis sont présentés aux lecteurs et lectrices. L'année 1938 coïncide avec les efforts du maire de Saint-Dié, Léon Jacquerez pour réactiver des liens diplomatiques culturels entre sa ville et les États-Unis. Le titre de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié au général Pershing ou encore le voyage du maire aux États-Unis au cours de l'été 1939 sont relatés. Les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale correspondent notamment à une recrudescence d'articles sensibilisant la population étatsunienne à la reconstruction de Saint-Dié à la suite de sa destruction par la Wehrmacht en novembre 1944. Les marques de la générosité étatsunienne envers Saint-Dié dans le cadre du plan Marshall ne manquent pas d'être rapportées, tandis que les remerciements de la population déodatienne font aussi l'objet de mentions. Ces articles sont souvent l'occasion de rappeler brièvement que c'est dans cette ville que le nom de l'Amérique a été donné pour la première fois. Du milieu des années 1960 à la fin des années 1970, l'inflation du nombre d'articles peut s'expliquer entre autres choses par un retour en grâce assez sensible d'Amerigo Vespucci. Personnage longtemps considéré comme un faussaire, un voleur et un escroc par l'historiographie classique, le Florentin connaît un regain de réputation au cours cette période (le succès de la biographie de Stefan Zweig, publiée en 1944, y est peut-être pour quelque chose). La presse n'hésite donc pas à écrire sur Vespucci, par exemple autour de sa date anniversaire, le 9 mars. Ces évocations conduisent bien souvent à mentionner le personnage qui lui est presque consubstantiel, Martin Waldseemüller. Enfin, le petit sursaut que l'on observe à partir de 2003 correspond à la vente de la mappemonde de 1507 à la Bibliothèque du Congrès de Washington pour la somme record de dix millions de dollars ; cet événement a contribué dans les années suivantes à alimenter la presse en anecdotes autour de Waldseemüller et de ses travaux au sein du quartier canonial de Saint-Dié au début du XVIe siècle.

B) Quels sont les sujets évoqués ?

Une autre interrogation concerne la répartition des sujets principaux évoqués par ces articles de presse. En les consultant de près, nous avons relevé un certain nombre de catégories de thèmes principaux. Naturellement, cette répartition est en grande partie subjective puisqu'un même article pourrait potentiellement entrer dans plusieurs catégories. Nous avons néanmoins

fait le choix, pour des raisons de clarté, de ne prendre en compte que le thème qui nous semblait le plus important pour chaque article. Ce décompte, sans doute critiquable, permet d'obtenir le résultat suivant, en pourcentages du total des articles sélectionnés :

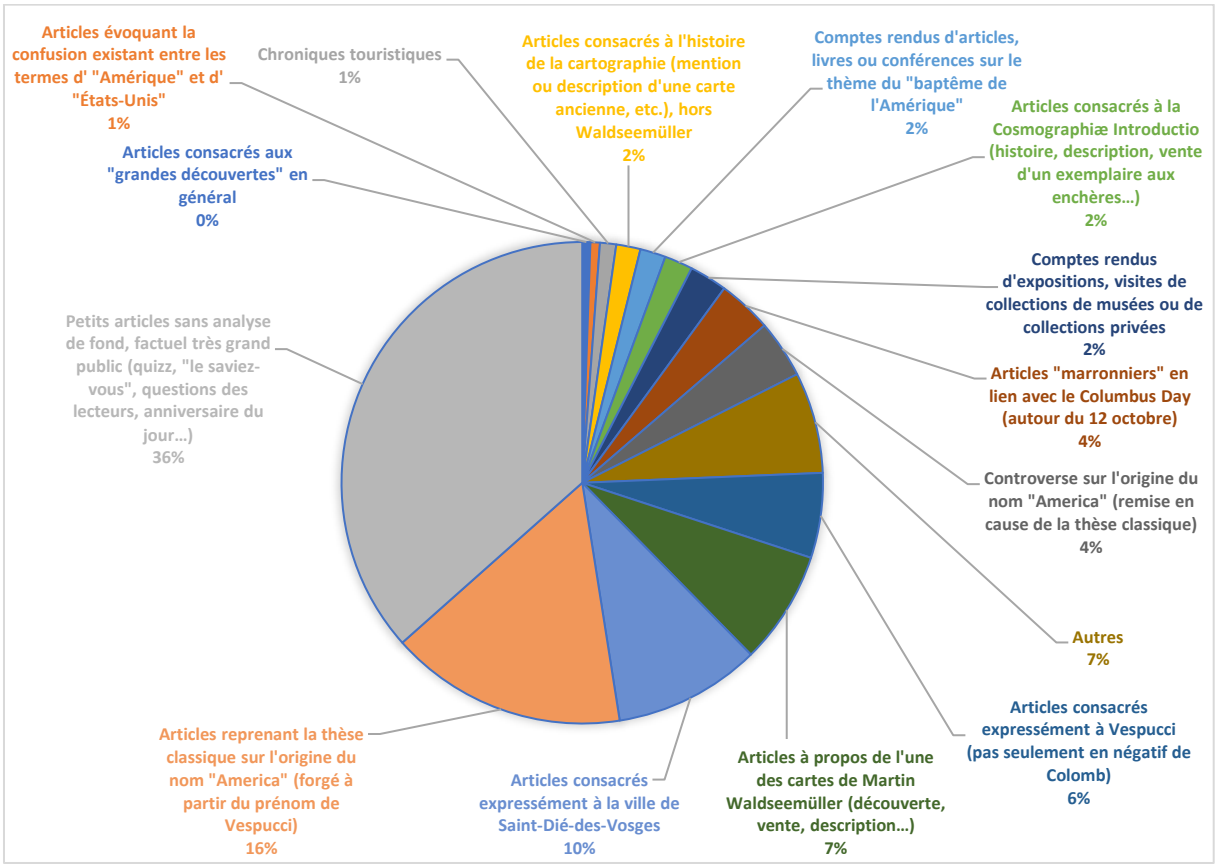


Figure 11 Presse des États-Unis – Répartition des articles en fonction du sujet principal. Conception : Julien Desprez.

L'intérêt de ce graphique circulaire (figure 11) est de montrer que plus d'un tiers des articles consultés est constitué de petites chroniques sous forme de quizz, questions/réponses, almanach, réponses au courrier des lecteurs… qui présentent l'invention du nom de l'Amérique de manière très simplifiée, souvent en quelques lignes au maximum. Il s'agit d'articles destinés à un très grand public, sans analyse de fond. Ils ne font que reprendre et entretenir la version de l'histoire du nom de l'Amérique telle qu'elle a été forgée au cours du XIXe siècle, sans tenir compte des avancées de la recherche historique. Ainsi que nous l'avons mentionné en préambule de cette partie, la presse généraliste des États-Unis est caractérisée par le très fort recours à ces *features*, rédigées par des sociétés spécialisées, les *syndicates*, et vendues à tous les journaux locaux du pays pour remplir leurs colonnes à moindre frais.

Environ 16% des articles étudiés ont pour thème principal l'origine du nom *America*, en retenant la version la plus couramment admise de cette histoire. Avec un nombre conséquent d'erreurs factuelles, ces articles expliquent comment le nom de l'Amérique est apparu dans la

petite ville de Saint-Dié en raison d'une « erreur » ayant conduit un groupe d'érudits à attribuer le nom du navigateur Amerigo Vespucci au Nouveau Monde. Il est intéressant de noter que ces articles sont assez souvent publiés autour du 25 avril, date anniversaire de la première publication de la *Cosmographiæ Introductio*.

C'est ensuite la ville de Saint-Dié proprement dite qui fait l'objet du plus grand nombre d'articles, puisque c'est le thème principal de 10% des coupures constituant notre corpus. Il peut s'agir d'évoquer la ville dans laquelle le nom de l'Amérique a été forgé en 1507, de mentionner la destruction de novembre 1944 ou de promouvoir l'aide offerte à cette ville vosgienne après la Seconde Guerre mondiale, en particulier par les sections féminines de l'*American Legion*. Dans tous les cas, on trouve au moins un petit rappel des événements survenus en 1507.

Ce sont ensuite les cartes attribuées à Martin Waldseemüller qui font l'objet du plus grand nombre d'articles, avec 7% du total. La découverte de la grande mappemonde en 1901 puis les premières tentatives de vente à une institution étatsunienne ne manquent pas d'être rapportées par la presse. La finalisation de cette vente en 2003 est évidemment l'objet d'un assez grand nombre de références. On trouve secondairement des articles faisant référence à d'autres œuvres du cartographe, comme sa petite carte en fuseaux dont plusieurs exemplaires sont mis en vente à partir des années 1950.

Nous relevons ensuite que 6% des articles de notre corpus sont consacrés à Amerigo Vespucci. Comme nous l'avons déjà mentionné ci-dessus, le navigateur florentin bénéficie depuis les années 1960 d'une image un peu moins négative que par le passé. Des articles sont donc plus souvent publiés à son propos, notamment autour de sa date-anniversaire le 9 mars.

Par ailleurs, 4% du total des articles étudiés s'appliquent à présenter une ou plusieurs versions « alternatives » de la première dénomination de l'Amérique. La thèse classique y est battue en brèche et l'on peut y lire les principales théories exposées depuis 1875 par Jules Marcou et d'autres érudits, considérant que le nom *America* ne vient pas de Vespucci ni de Saint-Dié, mais que son origine est à chercher ailleurs.

Nous avons en outre relevé qu'environ 4% des articles étudiés étaient en lien avec le premier voyage de Colomb dans les Caraïbes et qu'ils étaient souvent publiés autour du 12 octobre. Ces articles correspondent à ce que les journalistes français surnomment aujourd'hui un « marronnier », sujet auquel on consacre quelques lignes à intervalles réguliers, à l'instar des grands départs en vacances d'été ou de l'ouverture de la chasse. Dans ces articles, Vespucci et Waldseemüller apparaissent souvent non pas pour eux-mêmes mais plutôt en guise de « jumeaux maléfiques » de l'Amiral, comme si l'un n'allait pas sans les deux autres. Le

« baptême » de 1507 apparaît dès lors très souvent comme une erreur – voire une imposture – et assez rarement comme un fait positivement connoté.

Environ 2% des articles étudiés ont pour thème principal une exposition ou la visite d'une collection contenant un objet en lien avec la première dénomination de l'Amérique. Il s'agit le plus souvent d'un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* ou d'une des cartes attribuées à Martin Waldseemüller. La plaquette de Saint-Dié est quant à elle le sujet principal de 2% des articles analysés ; il peut s'agir de la vente aux enchères d'un exemplaire, de son histoire ou de sa description. 2% des articles sont des comptes-rendus d'ouvrages ou de conférences sur le thème de la première dénomination de l'Amérique ; 2% sont consacrés à l'histoire de la cartographie ; 1% sont des chroniques touristiques, notamment consacrées à la ville de Fribourg, ville où Martin Waldseemüller a passé ses années de formation initiale. 1% des articles s'interrogent principalement sur la confusion fréquente qui est faite dans le langage courant entre « Amérique » et « États-Unis ». Enfin, moins de 1% des coupures de notre corpus sont consacrées aux « grandes découvertes » en général.

C) Quels mots-clés sont le plus fréquemment utilisés ?

Après avoir calculé le pourcentage d'articles du corpus en fonction de leur sujet principal, il importe désormais d'y relever le nombre d'occurrences de quelques mots-clés. Nous avons fait le choix préalable de nous focaliser sur un certain nombre de termes, noms propres, dates… qui nous semblaient *a priori* devoir revenir régulièrement dans des articles de presse consacrés au « baptême de l'Amérique ». Si la fréquence élevée de certains termes ne nous a guère surpris, il en va différemment pour d'autres.

1- La date du « baptême » de l'Amérique

Commençons par la date de 1507, considérée comme l'année où le nom *America* fut imprimé pour la première fois. Cette date revient extrêmement souvent dans les articles consacrés à ce sujet : on la retrouve citée une ou plusieurs fois dans 877 articles sur 1091 retenus, soit dans 80% du total. Cette très grande fréquence s'explique sans doute par le fait qu'il s'agit d'une date très consensuelle. Jusqu'à présent, aucune étude sérieuse n'est venue remettre en cause le fait que ce nom soit bien apparu pour la première fois dans un document imprimé en 1507, au sein de la *Cosmographiæ Introductio*. Si des érudits comme Jules Marcou ont pu remettre en cause le fait que ce nom ait bien été inventé à Saint-Dié et qu'il s'agirait en réalité d'un toponyme indigène, aucun n'a remis en question la date de la plaquette publiée par

Vautrin Lud et son équipe. Il en résulte que « 1507 » est indiscutablement le terme qui revient le plus souvent dès lors qu'il s'agit de faire référence à la première dénomination du Nouveau Monde. Demandons-nous à présent si ce même consensus peut s'observer lorsqu'il est question des acteurs supposés avoir donné son nom à l'Amérique.

2- Les acteurs du « baptême » de l'Amérique

Si le nom de Martin Waldseemüller a été popularisé en tant qu'inventeur unique du mot *America* par les travaux d'Alexander von Humboldt dans les années 1830, la recherche historique a, depuis lors, fortement nuancé cette affirmation. D'autres noms ont été proposés au fil du temps (Mathias Ringmann, Jean Basin de Sandaucourt, etc.). Certains historiens et historiennes ont également émis l'hypothèse d'une origine collective du nom *America*, fruit d'une réflexion d'équipe menée au sein d'un cénacle parfois qualifié de « Gymnase vosgien » et gravitant autour du chanoine Vautrin Lud.

Or, la presse des États-Unis ne semble guère s'embarrasser de ces nuances. Elle reste globalement arrêtée sur la figure de Martin Waldseemüller, qui est cité dans pas moins de 851 des 1091 articles analysés (soit 78% du total) et dans 809 en tant qu'auteur unique du mot *America* (74%). La thèse défendue par Humboldt il y a près de deux cents ans conserve donc toute sa force jusqu'à nos jours. Très loin derrière, l'humaniste alsacien Mathias Ringmann n'est cité que dans 42 articles (3,8% du total) dont 28 comme auteur du mot *America* (2,6%). Le chanoine Jean Basin de Sandaucourt est quant à lui cité dans 33 articles (3%), dont 8 comme auteur du mot *America* (0,7%). Seuls 32 articles affirment que le nom de l'Amérique est le fruit d'une réflexion collective (2,9%). D'autres personnages et institutions sont cités, mais dans un nombre très restreint d'articles. Ainsi, le « Gymnase vosgien » n'est cité que dans 19 articles (1,7% du total). René II, duc de Lorraine et protecteur du cénacle déodatien, n'est évoqué que dans 23 articles (2,1%), tandis que Vautrin Lud, le coordonnateur de l'équipe d'érudits et instigateur du projet de nouvelle édition de la *Cosmographie* de Ptolémée n'est cité que dans 22 articles (2%). Quant à son neveu Nicolas Lud, supposé avoir abrité dans sa maison la presse du « Gymnase vosgien », il n'est cité que dans 6 articles (0,5%).

Ce décompte nous permet de montrer de manière tout à fait flagrante que Martin Waldseemüller constitue de très loin le principal acteur identifié par la presse étatsunienne dès lors qu'il s'agit d'évoquer les origines du nom de l'Amérique. Bien que la recherche historique se soit évertuée à montrer que les travaux du cartographe n'ont pas été effectués dans l'isolement mais au contraire dans une logique de collaboration, c'est toujours cet unique nom

qui ressort de façon quasi-hégémonique. L'identité des collègues de Waldseemüller, y compris celle de Mathias Ringmann, est généralement occultée.

Il reste désormais à évoquer la question des lieux qui sont mentionnés par la presse étatsunienne : quels noms de villes et de pays sont cités à propos de la première dénomination de l'Amérique ?

3- Les lieux du « baptême » de l'Amérique

Commençons par le nom de la ville de Saint-Dié (ou Saint-Dié-des-Vosges), qui n'est présent que dans 367 articles. Ainsi, seul un tiers des coupures de notre corpus mentionne le lieu pourtant considéré de manière quasi-unanime par les historiennes et historiens comme le berceau du nom de l'Amérique. Ce faible pourcentage pourrait s'expliquer de plusieurs façons. D'abord, Saint-Dié-des-Vosges est une ville qui n'a jamais dépassé 23 000 habitants au moment de son essor maximal, à la veille de la Grande Guerre. Sa population actuelle est même devenue inférieure à 20 000 habitants. Ce rang modeste dans l'armature urbaine française n'est guère propice à lui donner beaucoup de visibilité aux États-Unis. Saint-Dié y étant peu ou pas connue, les auteurs des articles peuvent estimer qu'il est inutile de la nommer. Par ailleurs, on a pu mentionner le fait que le rôle de cette ville dans la première dénomination de l'Amérique avait parfois été minoré, voire contesté. Cela pourrait être un autre motif d'explication de la relative faiblesse du nombre de références à Saint-Dié dans les articles que nous avons analysés.

En outre, 200 articles font référence à la France (18,3%), 148 aux Vosges (13,6%), 97 à la Lorraine (8,9%), et 8 à la vallée de la Meurthe (0,7%). L'identification géographique de la première dénomination de l'Amérique par rapport à la France est donc modeste (moins d'un article sur cinq). C'est encore plus net par rapport à la Lorraine, entité encore moins facilement identifiable pour le public étatsunien (moins d'un article sur dix).

En revanche, les origines « allemandes » du supposé inventeur du nom *America* sont bien plus souvent citées : elles sont ainsi évoquées dans 477 articles, soit 43,8% du total. De manière plus précise, la ville de Fribourg-en-Brisgau, où Waldseemüller a passé une partie de sa jeunesse, est citée 37 fois (3,4%). 28 articles vont même jusqu'à affirmer (par ignorance ou par mauvaise foi) que le nom de l'Amérique a été forgé en Allemagne (2,6%). Il est donc intéressant de constater que ce pays est cité nettement plus souvent que la ville de Saint-Dié-des-Vosges lorsqu'il s'agit d'évoquer les origines du nom de l'Amérique. On peut donc formuler ici un constat assez similaire à celui que l'on a pu faire à propos des manuels scolaires, mais en des proportions différentes. Encore une fois, ce constat s'explique selon nous par l'importance prise aux États-Unis par la communauté des *German-Americans*. Le nombre de citoyens étatsuniens

ayant une ascendance allemande est sans commune mesure avec ceux d'origine française, ainsi qu'on a pu le rappeler ci-dessus. Il paraît dès lors assez compréhensible que les origines allemandes de l'inventeur supposé du nom de l'Amérique soient si souvent présentées dans la presse, quand bien même ce nom n'a pas été inventé en Allemagne. À l'inverse, le fait de rappeler que le Nouveau Monde a reçu son nom en France, en Lorraine, dans les Vosges ou à Saint-Dié est peut-être jugé moins essentiel par les auteurs de ces articles.

D) Comment sont qualifiés le « baptême » et la « marraine » de l'Amérique dans la presse des États-Unis ?

La dernière série d'expressions qu'il nous a été donnée de recenser concerne la manière dont est nommée l'invention du mot *America*. Nous avons déjà analysé, dans le chapitre 5 de cette étude, la manière dont les expressions de « baptême » et de « marraine de l'Amérique » avaient été forgées dans le dernier quart du XIXe siècle en Lorraine avant de connaître une adaptation par certains érudits étatsuniens, assortie d'un effet de retour. Il semblait donc essentiel, dans le cadre d'une analyse croisée, de déterminer si ces expressions avaient pu prendre racine dans la presse étatsunienne et y connaître le même succès que dans la petite ville vosgienne.

À vrai dire, c'est une autre expression qui revient de la manière la plus fréquente : il s'agit de « *Naming of America* ». Cette expression est présente dans 92 articles (8,4%). Puis viennent des expressions forgées autour du verbe *to christen* : « *Christening of America/the new world/the western hemisphere…* », « *to christen America* », « *America christened* », etc. Cette forme est présente dans 74 articles (6,8%). L'expression qui se rapproche le plus d'un point de vue littéral de « marraine de l'Amérique », « *Godmother of America* », est présente dans seulement 57 articles (5,2%). Sa version masculine, « *Godfather of America* » ou « *America's godfather* » ne recueille guère de succès avec seulement 3 articles (0,3%). Il est à noter que l'expression de « marraine », en français dans le texte, est reprise dans deux articles (0,2%). L'expression « *Baptism of America* » est présente dans 25 articles (2,3%), celle de « *baptismal certificate of America* » ou sa variante « *America's certificate of baptism* » ne se retrouve que 19 fois (1,7%), tandis que celle de « *baptismal font/baptismal water* » est présente dans 22 articles (2%). D'autres expressions sont également utilisées, sans référence religieuse. Ce sont d'abord les expressions forgées autour du verbe « *to coin* », telles que « *America was coined in 1507* ». Cette forme est présente dans 24 articles (2,2%). Un autre verbe utilisé quelques fois

est « *to label* », avec par exemple « *the New World was labelled in 1507* ». Cette forme est présente dans 16 articles (1,5%).

Il ressort de ce décompte que les traductions plus ou moins littérales des expressions de « baptême » et « marraine » de l'Amérique n'ont pas réussi à s'acclimater dans la presse étatsunienne. On peut dresser ici le même constat qu'au sujet des manuels scolaires publiés aux États-Unis, de façon moins prononcée cependant. Ainsi qu'on a déjà pu l'expliquer, ces expressions ont une connotation beaucoup trop catholique pour pouvoir être bien comprises par la grande majorité de l'opinion étatsunienne. Le fait d'associer la dénomination d'un territoire à un parrainage ne va pas du tout de soi pour une population encore majoritairement protestante. La tradition consistant à demander au parrain et à la marraine de transmettre leur nom à un enfant n'est pas suffisamment ancrée aux États-Unis pour que des expressions comme « *godmother of America* » ou « *baptism of America* » puissent obtenir un réel succès.

Nous avons tenté de montrer dans les pages qui précèdent que la mémoire de ce que les Déodatiennes et les Déodatiens nomment le « baptême de l'Amérique » a toujours été transmise, entre la Lorraine et les États-Unis, par une multitude d'acteurs. Cette mémoire a fait partie des éléments de l'action culturelle de la France envers les États-Unis. Or, ces relations culturelles internationales ont toujours été « polyphoniques » : loin d'être portées par les seuls politiques et diplomates, elles ont été entretenues par une multiplicité d'acteurs agissant à différentes échelles, sans lien apparent les uns par rapport aux autres, mais œuvrant tous dans un seul et même but : les intérêts de leur pays[238]. Ces acteurs ont évolué au sein de réseaux transnationaux plus ou moins formels, contribuant plus ou moins discrètement au rayonnement de la culture de leurs sociétés respectives[239]. Cette diversité explique pourquoi on a pu rencontrer, dans ce chapitre, des passeurs aussi variés que des universitaires en tournée pour l'Alliance française, des élus locaux, des mécènes, des poètes, des conservateurs de musée, des *GI's* ou encore des migrants. Geneviève et Philippe Joutard désignent sous le nom de « passeurs d'océan » toutes celles et ceux qui contribuent à nouer et entretenir des liens entre la France et les États-Unis du fait de leurs voyages et de leur connaissance des deux cultures. Indépendamment des crises qui peuvent ternir les relations diplomatiques entre les deux pays, ces « passeurs d'océan » contribuent à bas bruit à renforcer ces liens[240].

[238] A. Dubosclard, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, *op. cit.*, Tome III, p. 957.
[239] « Relations culturelles internationales » in *Dictionnaire culturel de la France au XXe siècle*, Robert Jouanny (éd.), *op. cit.*, p. 285-289.
[240] G. Joutard et P. Joutard, *De la francophilie en Amérique*, *op. cit.*, p. 252.

L'étude de cette galerie de portraits nous a permis d'établir un constat sans appel : c'est lorsque Saint-Dié (puis Saint-Dié-des-Vosges) a pu compter sur des personnalités de stature nationale, voire internationale (Fernand Baldensperger, Hélène Abel-Ferry, Christian Pierret, etc.) que la promotion de l'histoire du baptême de 1507 a pu connaître une certaine portée, y compris aux États-Unis. L'importance de leurs réseaux interpersonnels s'étendant sur deux continents leur aura permis, à certains moments, de permettre à la mémoire des chanoines de Saint-Dié de rayonner au-delà des étroites limites de la cité vosgienne. C'est au contraire lorsque la « marraine » n'a pas pu compter sur le soutien de telles personnalités que cette mémoire s'est repliée sur la seule ville de Saint-Dié, voire s'est mise en veille.

Il convient néanmoins, pour terminer sur cette question des passeurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique », de mettre en avant les limites de leur action. Michaël Werner et Michel Espagne ont ainsi montré qu'un élément culturel ne pouvait s'acclimater dans une société d'accueil que si celle-ci parvenait à l'y « greffer » en l'adaptant à ses propres spécificités. Un transfert culturel est une « tentative de réinterprétation ». Autrement dit, il ne peut fonctionner que s'il existe au préalable un terrain favorable, un soubassement culturel commun entre les deux sociétés de départ et d'arrivée. Des agents transmetteurs, aussi influents soient-ils, ne suffisent pas[241]. Or, dans le cas qui nous occupe dans le cadre de cette thèse, nous devons reconnaître que la greffe n'a pas pris aux États-Unis. Les concepts de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique n'ont jamais réussi à y être popularisés en dépit des efforts entrepris par les passeurs dont nous avons mentionné la diversité des profils. Un autre obstacle à cette transmission, bien révélé par notre corpus de presse étatsunienne, concerne la faible association faite par l'opinion de ce pays entre la première dénomination de leur continent et la ville de Saint-Dié. Pour beaucoup d'Étatsuniens, « *America* » est un nom donné par un Allemand. La connaissance des faits s'arrête bien souvent à ce stade.

Ce constat nous invite à évoquer une dernière question : dans la mesure où l'histoire du « baptême de l'Amérique » a souvent été jugée trop élitiste pour se faire une place dans le grand public, quels efforts ont été déployés depuis la fin du XIXe siècle pour tenter de lui donner une dimension plus populaire, tant en Lorraine qu'aux États-Unis ?

[241] LOYER Emmanuelle, « Transferts culturels » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, 2010, p. 805-808.

CHAPITRE 9 : Comment faire du « baptême de l'Amérique » un concept populaire ?

*Toute la production MATRINA AMERICA est brassée et embouteillée sur place à la microbrasserie. Nous vous proposons une bière franco-américaine mêlant malts d'orges français et houblons américains. Sa robe ambrée (*Sunset*) évoque la couleur du soleil couchant lors de la découverte du nouveau monde. Ses arômes complexes et subtils, combinant puissance et longueur en bouche, en font une bière au caractère bien affirmé*[1].

C'est en ces termes qu'est présentée la bière *Matrina America* (marraine de l'Amérique, en latin), brassée à Saint-Dié-des-Vosges depuis 2016 par Claude Devin. Comme pour bon nombre de microbrasseries à travers toute la France, l'imaginaire local est mobilisé afin de permettre au produit de se démarquer face à une concurrence pléthorique. La qualité intrinsèque d'une bière étant loin d'être le seul critère de vente, le nom, l'étiquette, le packaging et le marketing constituent des éléments essentiels pour la réussite d'un produit de ce type. Claude Devin n'a pas dérogé à la règle lorsqu'il a fallu déposer le nom de sa bière à l'INPI, ainsi que nous aurons l'occasion de l'expliquer plus en détails ci-dessous. Dans l'extrait de documentation publicitaire présenté ici, nous constatons que l'imaginaire exotique est mobilisé à travers l'utilisation de « houblons américains » dans la recette, tandis que la couleur ambrée du produit fini évoquerait « la couleur du soleil couchant lors de la découverte du nouveau monde ». Avec cette réclame, disponible sous forme d'affichettes sur papier glacé (communément appelés *flyers*), nous sommes face à un cas d'utilisation d'un élément de culture savante (le « baptême de l'Amérique ») transposé dans le cadre d'une utilisation commerciale supposée toucher un public de consommateurs le plus vaste possible. Une telle transposition nous permet une nouvelle fois de nous interroger sur les passerelles existantes entre une culture dite des élites et une culture populaire. Nous avons déjà évoqué les débats ayant émaillé l'historiographie française sur ce point depuis les années 1960-1970[2].

[1] Prospectus publicitaire pour la microbrasserie *Matrina America*, fondée et dirigée par Claude Devin, Saint-Dié-des-Vosges, 2018.
[2] Nous renvoyons le lecteur au préambule de la troisième partie de ce travail.

Aux États-Unis, il existe également une distinction communément admise entre une *Highbrow culture* (ou *high culture*), une *middlebrow culture* et une *lowbrow culture* (ou *low culture*). La *Highbrow culture* pourrait être traduite littéralement par « culture de front haut » et désigne la culture des intellectuels, savante et élitiste. C'est généralement cette forme de culture qui est promue par les fondations mises en place par les riches philanthropes, tout en étant associée aux élites WASP issues des grandes universités de la côte Est[3]. Elle s'oppose à une *lowbrow culture*, qui désigne quant à elle une culture populaire bas de gamme. Entre la « *high* » et la « *low culture* », la *middlebrow culture* désigne une sorte de culture d'entre-deux destinée à la classe moyenne, même si les élites la regardent avec une certaine condescendance. Cette expression de « *middlebrow culture* » a d'ailleurs une connotation péjorative, au sens de médiocre, sans prétention[4]. Par exemple, les références à l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique que l'on peut retrouver abondamment dans la presse étatsunienne sous forme de quizz, de caricatures ou de très brefs articles peuvent être qualifiées de « *middlebrow culture* » : elles reprennent des faits culturels considérés comme « savants » en les adaptant à un large public, au prix d'une inévitable simplification.

L'histoire du « baptême de l'Amérique » fait sans aucun doute partie de ces objets historiques qui peuvent être mobilisés aussi bien dans le cadre d'études historiques savantes que dans le contexte de la culture de masse. Il n'y a pas s'étanchéité nette entre les deux aspects, ce qui corrobore l'hypothèse selon laquelle il n'existerait pas de « culture populaire » autonome, construite en parallèle d'une culture spécifique aux classes dominantes[5]. Claude Devin, le brasseur de Saint-Dié-des-Vosges, est d'ailleurs très représentatif de cette zone grise ; né en 1959 à Raon-l'Étape, il effectue ses études secondaires à Saint-Dié-des-Vosges avant d'étudier à l'école des Beaux-Arts de Nancy. Le choix de l'option design l'oriente vers un diplôme d'architecte d'intérieur. Il enchaîne avec un cursus de commerce international au Centre universitaire de coopération économique et sociale (CUCES) de Nancy. Il se lance dans l'activité de brasseur sur le tard, après avoir notamment fondé et dirigé une entreprise de fabrication et d'import de meubles exotiques, avec une filiale en Indonésie[6]. Ce profil atypique, mêlant une très solide formation initiale et un goût prononcé pour l'entreprenariat, peut expliquer pourquoi l'histoire des chanoines-géographes de Saint-Dié a pu faire l'objet d'une transposition hors de la sphère des études savantes pour devenir l'égérie d'une marque de bière.

[3] MARTEL Frédéric, *De la culture en Amérique*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 820.
[4] *Ibid.*, p. 822-823.
[5] D. Kalifa, « Culture savante/culture populaire », art cit.
[6] On se reportera à la transcription de l'entretien avec Claude Devin, en annexe 3 de cette thèse.

L'exemple de « *Matrina America* » est en réalité très loin de constituer un cas isolé. Depuis que l'histoire du « baptême de l'Amérique » a commencé à connaître une certaine notoriété au tournant du XXe siècle, elle a fait l'objet de tentatives, plus ou moins heureuses, de récupération à destination d'un public plus large que la simple sphère des élites savantes. La transposition a pris plusieurs formes : organisation de fêtes populaires, réemploi du nom des inventeurs du nom de l'Amérique dans le choix de noms de rues, projets de monuments commémoratifs, création de produits dérivés, de publicités ou d'entreprises exploitant l'image de l'histoire du « baptême de l'Amérique », etc. C'est de ces projets et réalisations dont il va être question dans ce chapitre.

L'enjeu principal sera de montrer comment les promoteurs de l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique ont tenté de la faire sortir d'un cadre trop strictement savant pour en faire un objet de culture populaire, voire un outil de marketing. On étudiera d'abord les différentes fêtes organisées depuis la fin du XIXe siècle autour du « baptême » de 1507 en essayant de montrer comment leurs organisateurs ont essayé de leur conférer une dimension populaire. On poursuivra par un passage en revue des moyens mis en œuvre, en particulier à Saint-Dié-des-Vosges, pour ancrer l'histoire du « baptême de l'Amérique » dans le tissu urbain et ainsi la faire mieux connaître aux habitants de la ville et aux visiteurs extérieurs. Enfin, il sera question de l'utilisation commerciale de l'histoire de l'invention du nom *America*, tant en Lorraine qu'aux États-Unis.

I) Des fêtes populaires pour commémorer le « baptême de l'Amérique »

Dès la fin du XIXe siècle, des manifestations mettant en avant l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique sont organisées. Cela commence avec l'Exposition universelle de Chicago en 1893. Celle-ci constitue par la suite une sorte de matrice : par son recours à un décorum grandiose, elle permet de faire accourir des millions de visiteurs qui peuvent tout à la fois profiter d'expositions historiques savantes consacrées aux « grandes découvertes » et à des attractions grand public. Toutes les fêtes organisées ultérieurement pour commémorer le « baptême de l'Amérique » s'inspireront de cette formule, en y appliquant naturellement des moyens à la hauteur de leurs possibilités.

A) Saint-Dié à l'Exposition universelle de Chicago : l'histoire du « baptême de l'Amérique » au sein d'un immense parc d'attractions

Nées en Europe avec les premières éditions de Londres (1851), puis de Paris (1855), les expositions universelles constituent un type d'événement culturel d'une grande longévité, se

prolongeant jusqu'à nos jours. Ces manifestations ont dès le départ cherché à célébrer les valeurs portées par les sociétés industrielles. Elles mettent ainsi en avant le progrès technique, le commerce, l'industrie ou encore la mission de civilisation d'autres peuples. Elles cherchent à mettre en scène une identité propre au pays hôte tout en s'ouvrant à l'Autre. Ces expositions constituent aussi des spectacles qui attirent un public immense constitué de plusieurs millions, voire dizaines de millions de personnes, ce qui en fait dès la seconde moitié du XIXe siècle les événements culturels les plus visités au monde. Ce phénomène, notamment étudié dans les années 1980 par Madeleine Rebérioux dans le contexte de l'approche du centenaire de l'exposition de 1889, s'inscrit bien dans le thème de la culture de masse[7].

Selon Walter Benjamin, l'Exposition universelle de Paris en 1867 a constitué une sorte « d'acte de baptême de l'industrie du spectacle ». C'est lors de cette édition que ce type d'événement aurait véritablement pris une dimension spectaculaire, destinée à plaire aux masses. Si les expositions universelles avaient pour objectif initial de mettre en avant l'industrie, de faire œuvre de pédagogie et de faire rayonner la puissance des nations industrielles à travers le monde, leur sens est rapidement dévoyé au profit d'objectifs nettement plus mercantiles. Elles deviennent des lieux de divertissement et de consommation. Une partie du public se rend à ces expositions non pour s'éduquer en explorant les dernières inventions de l'industrie, mais pour consommer et se divertir, notamment en faisant des tours de manège. Au cours de l'exposition parisienne de 1889, le ministre Antonin Proust veut ainsi que le public soit attiré par des distractions telles que des parades, des bals ou des spectacles, qui l'incitera à venir en masse et à rester le plus longtemps possible. Autrement dit, la raison originale de cette exposition, qui consistait à célébrer le centenaire de la Révolution en 1889, a été dévoyée par les usages populaires. Cela montre à quel point les masses ont fait irruption comme nouvel acteur de la vie culturelle des sociétés industrielles. La culture intègre désormais une dimension commerciale incontournable. La fonction éducative demeure naturellement, mais elle est de plus en plus noyée sous une double dimension de divertissement et de consommation[8].

[7] RASMUSSEN Anne, « Expositions universelles » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige Dicos poche », 2010, p. 307-309.
[8] KALIFA Dominique, *La culture de masse en France. 1 : 1860-1930*, Paris, La Découverte, 2001, p. 47-50.



Figure 1 Le couvent reconstitué de la Rabida à l'Exposition universelle de Chicago. Photographie colorisée, 1893.

Concernant le cas plus spécifique de l'exposition de Chicago, nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer les circonstances de l'organisation de cet événement grandiose plus haut dans cette étude[9]. La photographie ci-dessus (figure 1) montre une reconstitution du couvent Santa Maria de la Rabida, où Christophe Colomb avait trouvé refuge avec son fils Diego au cours des années précédant son premier voyage. Cette reconstitution dans le cadre de l'Exposition universelle de Chicago a coûté cinquante mille dollars et a principalement servi de site d'exposition pour les « reliques de Colomb[10] ». C'est également dans ce bâtiment qu'un espace consacré à la ville de Saint-Dié et à l'invention du nom de l'Amérique a été aménagé. Sur le plan général de l'exposition présenté ci-dessous (figure 2), nous avons entouré ce bâtiment en rouge. On constate qu'il se situe dans une position relativement centrale par rapport à l'ensemble du site, non loin de la cour d'honneur avec son bassin dans lequel une statue représentant la République fait face au bâtiment de l'administration surmonté d'un dôme. Ce plan nous montre également, sur la ligne d'horizon, la forme de la première grande roue jamais construite. Conçue par l'ingénieur George Washington Gale Ferris Jr. (1859-1896), elle est destinée à être l'attraction phare de l'exposition, l'équivalent de la tour Eiffel lors de l'édition parisienne de 1889. Avec ses quatre-vingts mètres de haut et ses trente-six nacelles, elle est capable de transporter plus de deux mille passagers en même temps. Cette roue a largement contribué au succès populaire de l'exposition de Chicago.

[9] On se reportera au chapitre 5.

[10] *World's Fair Chicago, 1893*. Site Internet consacré à cette exposition universelle. [En ligne : https://worldsfairchicago1893.com/2018/08/05/picturesque-worlds-fair-the-convent-of-la-rabida-p-61/].

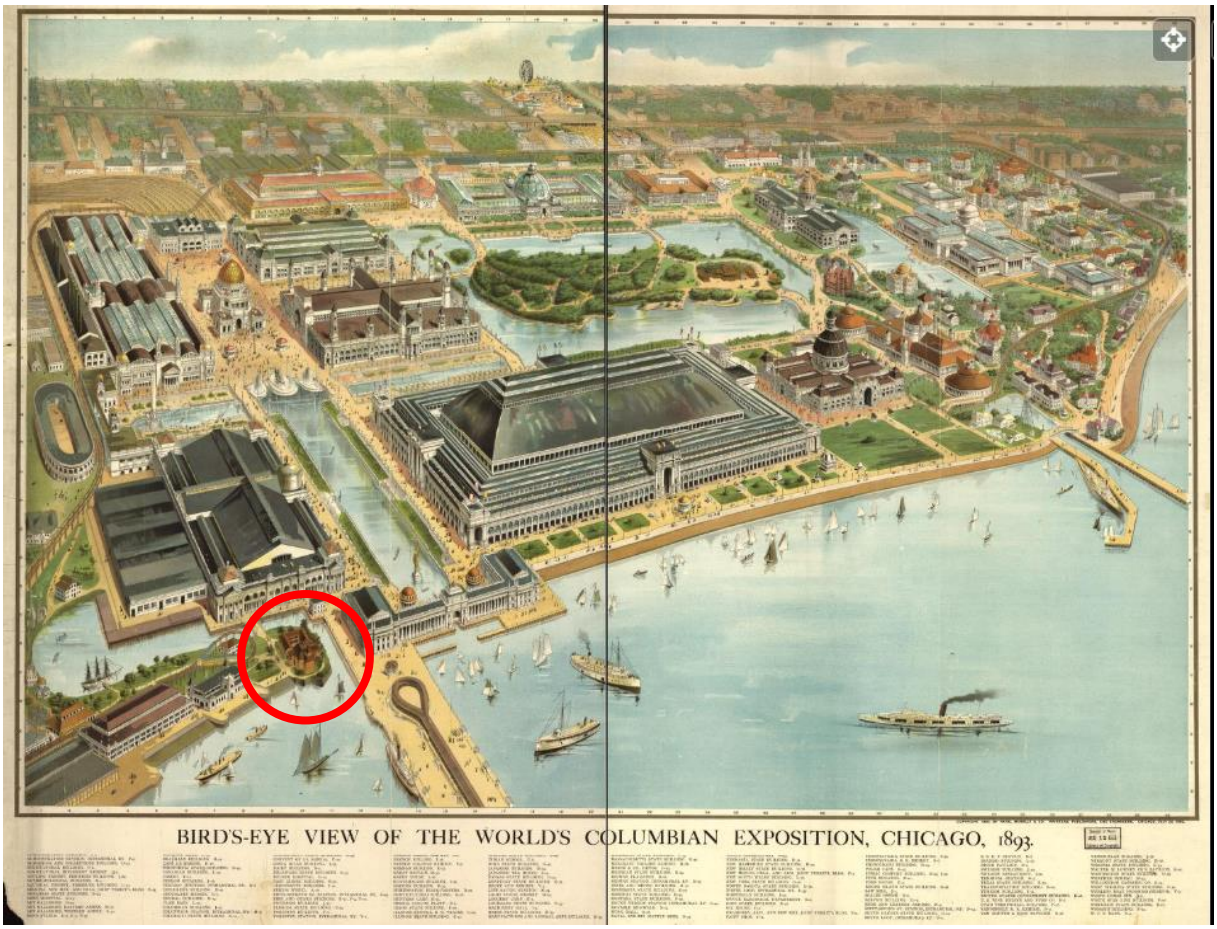


Figure 2 Plan général de la World's Columbian Exposition, *Chicago, 1893. Site Internet de la Bibliothèque du Congrès :* https://www.loc.gov/resource/g4104c.pm001522/?r=0.035,0.28,1.161,0.59,0

Cette manifestation démesurée a donc permis de concilier des éléments de culture savante, à travers l'exposition consacrée à Colomb et à la « découverte de l'Amérique » avec un environnement évoquant les prémices des fêtes foraines et des parcs d'attractions qui nous paraissent aujourd'hui très familiers. Cette formule est loin de faire l'unanimité, notamment auprès de l'intelligentsia. Les détracteurs de ce type de manifestations y voient principalement une source de distraction pour les masses[11]. L'exposition de Chicago a néanmoins permis d'attirer des millions de visiteurs sur l'ensemble de la durée de l'événement. Il n'aurait certainement pas été possible de faire venir autant de personnes pour une simple exposition consacrée au quatrième centenaire de l'exploit de Christophe Colomb si celle-ci n'avait pas été accompagnée d'un tel déploiement d'attractions populaires. C'est la raison pour laquelle les célébrations ultérieures du « baptême de l'Amérique » tenteront, certes de manière beaucoup plus modeste, de conserver un état d'esprit similaire. Pour faire venir le public en masse, il importe de ne pas se contenter de proposer une austère commémoration historique ; des

[11] RYDELL Robert W., FINDLING John E. et PELLE Kimberly D., *Fair America : World's Fairs in the United States*, Washington DC, Smithsonian Institution Press, 2000, p. 2.

divertissements populaires sont indispensables. La Société des Fêtes de Saint-Dié l'a parfaitement compris au moment de la préparation des fêtes franco-américaines de 1911.

B) Des fêtes populaires pour célébrer l'amitié franco-étatsunienne

1- Les fêtes franco-américaines de 1911

Des paroisses environnantes :
De Plougastel et Loc-Tudy,
Ils viennent tous planter leurs tentes,
Trois nuits, trois jours – jusqu'au lundi
Tristan Corbière, la Rapsodie foraine, *(recueil* Les Amours jaunes, *1873).*

Cet extrait d'un poème de Tristan Corbière intitulé *la Rapsodie foraine* nous indique que l'arrivée des caravanes de forains dans les villes et villages au moment des foires constitue un thème suffisamment important pour être célébré en vers au moment où nous avons choisi de faire démarrer de cette étude. Certes, l'entrée des camelots dans une localité n'a peut-être plus l'importance qu'elle revêtait pour la population avant le désenclavement du territoire national par le chemin de fer[12], mais elle reste synonyme de parenthèse festive, notamment dans des petites villes comme Saint-Dié où les sources de distraction restent peu nombreuses et peu variées. Il n'est donc pas surprenant de voir les forains y accourir en masse au milieu du mois de juillet 1911 à l'occasion des fêtes franco-américaines.

Les fêtes foraines n'ont pas toujours constitué un loisir populaire. Elles font leur apparition dans l'Angleterre des années 1730 mais séduisent alors surtout les élites, les attractions étant payantes et assez chères. Les classes populaires préfèrent fréquenter les guinguettes, cabarets et foires, ponctuées de diverses attractions telles que des manèges. C'est à la fin du XIXe siècle que se développent de grandes foires attractives, comme la foire du Trône. En 1909 est créé le « Luna Park » de la Porte Maillot, qui connaît un grand succès populaire grâce à ses attractions entièrement mécaniques[13]. C'est dans ce contexte que doit être resituée la fête foraine de Saint-Dié en 1911.

---

[12] HOUTE Armand-Dominique, *La France sous la IIIe. La République à l'épreuve, 1870-1914*, Paris, la Documentation française, dossier n° 8101, septembre-octobre 2014, p. 50.
[13] D. Kalifa, *La culture de masse en France. 1 : 1860-1930*, *op. cit.*, p. 40.

Un article paru dans la presse destinée aux forains à l'issue des festivités souligne la présence massive de ces professionnels à Saint-Dié, à l'occasion de réjouissances ayant « attiré une foule dépassant quarante mille personnes. Aussi les camelots qui s'étaient déplacés pour cette occasion n'ont-ils pas eu à s'en repentir ». Le même article regrette toutefois que les organisateurs de ces célébrations franco-américaines n'aient pas souhaité communiquer sur la fête foraine qui se tenait au même moment, en l'occultant volontairement du programme officiel : « Toujours le vieux pédantisme de certaines notabilités ! ». Il semble pourtant, à la lecture du programme des festivités relayé par les différents titres de la presse locale, que la présence d'une fête foraine soit bel et bien mentionnée, mais seulement à la toute fin du document et dans une police assez discrète[14]. Cela tendrait à montrer que les organisateurs des fêtes franco-américaines, tout en ayant donné leur accord à la venue de camelots à Saint-Dié pour s'assurer de la présence d'une foule nombreuse, n'auraient pas considéré la tenue d'une fête foraine comme suffisamment digne d'être mise en avant dans le programme de festivités consacrées à un événement de haute teneur historique. L'article destiné à la communauté foraine estime toutefois que ce dénigrement n'a en rien été préjudiciable à leurs affaires : « Mais tout le monde n'a pas été de cet avis car la population de la ville et des campagnes s'est fort distraite ces jours-là dans les établissements forains[15]. » Si le programme officiel se montre très discret vis-à-vis de la fête foraine, la presse locale a néanmoins rapporté son succès : « Un très nombreux public parcours (*sic*) la foire dont les baraques foraines s'étendent sur le quai Pastourelle et le long du quai du Parc. La présence de cette foire a été pour beaucoup un encouragement à descendre vers Saint-Dié[16]. »

En parallèle à cette fête foraine, d'autres manifestations populaires ont été prévues par le Comité des Fêtes de la ville de Saint-Dié, dirigé par le photographe Adolphe Weick. Celles-ci ont été jugées suffisamment dignes de figurer en bonne place dans le programme officiel communiqué à la presse. Les réjouissances commencent dans la soirée du jeudi 13 juillet avec une retraite aux flambeaux. Le 14 juillet, dès 5h du matin, les cloches retentissent et des salves d'artillerie retentissent pour marquer la célébration de la Fête nationale, qui se confond cette année avec les fêtes franco-américaines et dont elle constitue le préambule. Le défilé militaire, qui a lieu dans la matinée, constitue comme chaque année un grand moment de ferveur

[14] On consultera ce programme officiel en annexe 5 de la présente thèse, p. 277-278.
[15] *Le Canard (?) forain* [titre presque illisible], 22 juillet 1911.
[16] *L'Étoile* (journal édité à Nancy), 17 juillet 1911.

populaire, en particulier dans une ville aussi marquée par l'« esprit de la frontière » que l'est Saint-Dié[17].



Figure 3 L'envol du ballon "Le Petit Parisien" à Saint-Dié, le 14 juillet 1911. Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds Amérique, L. 2511, n° 339.

À 14h, une montgolfière estampillée aux couleurs du *Petit Parisien* prend son envol depuis le quai Carnot, ainsi qu'on peut le voir sur le cliché ci-contre (figure 3). Le fluide nécessaire au gonflage a été gracieusement fourni par la Compagnie du Gaz locale. Au même moment sont lâchés des « ballons-surprises, avec primes gratuites ». À 16h, la Musique d'Artillerie de Vincennes joue une aubade place Saint-Martin. À 20h30, on allume les ampoules électriques installées au préalable par les services municipaux dans les principales rues de la ville et dans le Parc. C'est la première fois qu'une décoration électrique est mise en place dans l'espace public déodatien, contribuant à rendre l'effet d'autant plus féérique pour la population[18]. Une heure plus tard, à la nuit tombée, un feu d'artifice est tiré depuis le pont du Breuil avant que les différents quartiers de la ville ne s'animent au son des orchestres de danse.



Figure 4 Le Corso fleuri de Saint-Dié, le 15 juillet 1911. Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds Amérique, L. 2511.

La matinée du samedi 15 juillet démarre quant à elle avec un « Corso fleuri pour automobiles, voitures attelées, bicyclettes, etc. », avec un rassemblement prévu dès 8h30 rue du Breuil et un départ du cortège à 9h. Sur la photographie

[17] *Le Mémorial des Vosges*, 17 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 18 juillet 1911.
[18] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.

ci-dessus (figure 4), des enfants de Saint-Dié prennent la pose devant l'objectif en arborant fièrement leurs bicyclettes ornées de fleurs. Tout autour d'eux, les façades ont été pavoisées aux couleurs de la France et des États-Unis. À 11h, la remise des prix du plus bel attelage a lieu place Jules-Ferry tandis que la musique de l'École d'Artillerie de Vincennes donne un concert au Parc. À 14h, un « feu d'artifice japonais » est tiré sur la passerelle de la Caisse d'Épargne. Le reste de l'après-midi est ensuite consacré à l'accueil de la délégation officielle à la gare, suivi de la cérémonie à l'Hôtel de Ville, puis de l'inauguration de la plaque commémorative sur la façade de la « Maison de l'Amérique » place Jules-Ferry. Les festivités populaires reprennent ensuite dans la soirée, avec une grande retraite aux flambeaux accompagnée d'illuminations à la nuit tombée. Pendant ce temps, un concert de gala est donné au Théâtre municipal en présence des invités d'honneur et des élites de la ville. Si l'accès aux fauteuils d'orchestre nécessite de dépenser dix francs, il existe des tarifs plus modiques permettant à des spectateurs moins argentés d'assister à la représentation. Au cours de cette soirée de gala est notamment jouée une pièce spécialement écrite pour l'occasion par l'écrivain, poète et journaliste lorrain Émile Hinzelin et intitulée « la Marraine de l'Amérique ». Elle est interprétée par le chœur des élèves du Collège Jules-Ferry. Cette soirée est néanmoins écourtée en raison d'un malaise de la cantatrice-vedette de la soirée, la soprano Mathilde Verlot-Crépin, par ailleurs épouse du député de Saint-Dié Constant Verlot.

Le dimanche 16 juillet à 9h, les sociétés musicales des environs se donnent rendez-vous devant la gare de Saint-Dié pour un défilé qui s'achève par un concert dans le Parc à 10h30. Tous les musiciens ainsi rassemblés jouent ensemble l'hymne des États-Unis ainsi que la *Marseillaise*. À midi, pendant que les invités de marque se retrouvent à l'Hôtel de Ville pour un déjeuner officiel, la population de Saint-Dié et les visiteurs extérieurs sont invités à se rendre dans la prairie d'Hellieule pour assister à une grande exhibition aérienne. L'attraction est si prisée que les rues de la ville s'en trouvent vidées d'un seul coup : « Pendant le banquet, Saint-Dié a changé de physionomie. Les rues sont solitaires. Les magasins sont presque tous fermés. Çà et là, quelques promeneurs, à peine. La fête d'aviation a produit en ville l'effet d'une pompe pneumatique. Le vide est presque absolu. Des groupes compacts se sont portés, en un long pèlerinage, vers le vaste emplacement situé entre Sainte-Marguerite et le hameau de Brompont, à une lieue de Saint-Dié, afin d'assister au vol des aéroplanes[19]. » Les places les plus chères, situées sur la tribune installée pour l'occasion, sont vendues dans un premier temps pour la somme de dix francs. Toutefois, il semble que ces places n'aient pas trouvé preneur ; est-ce

[19] *L'Est Républicain*, 18 juillet 1911.

parce qu'elles sont jugées trop chères ou parce que les notables déodatiens hésitent à aller assister à un spectacle ayant coûté la vie quelques mois plus tôt au ministre de la Guerre Berteaux au meeting d'Issy-les-Moulineaux ? La Société des fêtes de Saint-Dié se veut rassurante : « Tous nos concitoyens doivent se rendre au champ d'aviation : que les timorés se rassurent, *il n'y aura aucun accident*, la commission d'organisation ayant pris toutes les mesures d'ordre et de sécurité. » Néanmoins, les places à dix francs sont finalement vendues à moitié prix pour garantir que les tribunes ne seront pas dégarnies[20]. Les autres places coûtent entre un et trois francs, selon le placement. Cependant, il semblerait que la majeure partie des spectateurs n'aient en réalité rien déboursé, puisqu'il était possible d'observer les acrobaties aériennes depuis l'extérieur de l'enceinte délimitée par les organisateurs. La presse d'opposition ne manque pas de souligner ce fait : « Comme recette on parle, pour la journée du dimanche, de 5.000 francs pour 12.000 entrées, ce qui laisserait supposer que de nombreux embusqués réussissent à jouir à l'œil du spectacle[21]. » En raison d'une météo changeante, les avions ne peuvent décoller avant 18h, ce qui contribue à échauffer les esprits des spectateurs, dont certains attendent depuis plus de cinq heures que le spectacle commence. L'un des deux avions est un monoplan Nieuport, appartenant à un « riche Américain » qui a accepté de « le prêter pour rehausser l'éclat des fêtes[22] ». Dans la soirée, un dernier concert donné par la musique de l'École d'Artillerie de Vincennes a lieu dans le Parc au milieu des illuminations électriques[23].

Ces nombreuses manifestations, renforcées par une météo extrêmement favorable[24] ainsi que par la mise en place d'un service spécial par la Compagnie des Chemins de fer de l'Est pour assurer l'acheminement de voyageurs venus de toute la Lorraine et d'Alsace[25], ont permis à ces fêtes de connaître un succès populaire incontestable. « Le nombre de touristes a encore augmenté. De nombreux Alsaciens […] ont aujourd'hui franchi la frontière et sont venus grossir la foule des voyageurs amenés par les trains bondés, les autos, une file interminable de charrettes. Tous les moyens de locomotion, en effet, ont été employés », titre ainsi *L'Est Républicain*. Naturellement, une telle foule, qui représente selon certaines sources le double de la population habituelle de Saint-Dié, ne va pas sans poser quelques problèmes de logistique, notamment au moment du départ des visiteurs à la fin des festivités : « Vivrais-je cent ans, je garderai fidèlement la mémoire de mon retour à Nancy. Vers sept heures du soir, ce fut la file

[20] *L'Estafette*, 15 juillet 1911.
[21] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.
[22] *L'Est Républicain*, 20 juillet 1911.
[23] *La Tribune Républicaine*, 8 juillet 1911 ; *Le Petit Déodatien*, 9 juillet 1911 ; *La Gazette vosgienne*, 9, 13 et 16 juillet 1911 ; *L'Union Républicaine* (Épinal), 12 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 13 et 15 juillet 1911.
[24] *Le Mémorial des Vosges*, 18 juillet 1911.
[25] *L'Estafette*, 14 juillet 1911.

ininterrompue des autos, des tapissières garnies de toilettes étranges, des piétons gris de poussière, des camelots aux boniments infatigables, l'énorme pèlerinage de vingt-cinq mille personnes agitant des drapeaux, arborant les cocardes, les petites fleurs bleues[26], trimbalant les paniers où des ménagères prudentes avaient entassé des provisions. À la gare de Nancy, une sorte d'affolement bousculait l'armée immense des voyageurs désireux de repartir dans les directions contraires d'Épinal et de Lunéville. La Compagnie mit en marche une ligne de trains supplémentaires où les gens s'écrasaient littéralement[27]. » Afin que la fête ne s'arrête pas de manière trop abrupte, il est convenu que l'un des deux aviateurs ayant animé le meeting du dimanche reste à Saint-Dié toute la semaine suivante. Le mardi 18 et le mercredi 19 juillet, il emporte ainsi successivement plusieurs Déodatiennes et Déodatiens, candidats à un baptême de l'air[28].

La presse relaie la grande satisfaction de la municipalité et de la Société des Fêtes de Saint-Dié, heureuses d'avoir vu fraterniser pendant quatre jours cette foule immense, « depuis les hautes sphères où la diplomatie agita les destinées des nations, jusqu'aux "couches profondes" de la démocratie[29] ». Même la presse d'opposition admet que la municipalité a réussi son pari : « Favorisées par un beau temps exceptionnel, [ces fêtes] ont eu un grand succès, il ne nous répugne nullement de le constater[30]. » Ces fêtes ont donc réussi le pari de ne pas être seulement une opération de diplomatie culturelle à l'égard des États-Unis ; elles sont parvenues à intéresser et attirer un grand nombre de visiteurs, parfois venus d'assez loin. *La Gazette vosgienne* et *L'Estafette*, journaux proches de la municipalité Duceux, vont jusqu'à appeler ces fêtes « nos trois glorieuses », tant leur succès paraît éclatant[31]. Le public semble également avoir beaucoup apprécié ; un journaliste de *L'Est Républicain* rapporte ainsi les propos d'un homme effectuant le voyage du retour en sa compagnie : « Ah ! qu'est-ce qu'on attend, mon vieux […] pour baptiser encore l'Amérique à Saint-Dié[32] ? »

Pourtant, le public s'est-il vraiment pressé pour assister à des fêtes franco-américaines ? C'est peu probable. Si la presse radicale se contente de faire le décompte global des visiteurs, il n'en va pas de même pour les titres d'opposition. Ceux-ci soulignent que, si le public a effectivement été très nombreux le dimanche, c'était loin d'être le cas au cours des deux jours

[26] Au cours des fêtes de Saint-Dié, des petites fleurs bleues ont été vendues au profit des blessés du Maroc. Rappelons que ces commémorations prennent place dans le contexte de la seconde crise marocaine.
[27] *L'Est Républicain*, 17 juillet 1911.
[28] *L'Estafette*, 20 et 22 juillet 1911.
[29] *L'Est Républicain*, 18 juillet 1911.
[30] *La Semaine religieuse de Saint-Dié*, 21 juillet 1911.
[31] *La Gazette vosgienne*, 20 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 22 juillet 1911.
[32] *L'Est Républicain*, 17 juillet 1911.

précédents[33]. Pour le dire autrement, c'est principalement le spectacle aérien, attraction encore peu courante dans la région, qui aurait été le véritable moteur d'attraction du public au cours des fêtes de 1911. N'en déplaise aux organisateurs, la foule ne se serait sans doute pas pressée en masse aussi compacte dans l'unique but de venir assister à l'inauguration d'une plaque commémorative sur la façade de la « Maison de l'Amérique ».

Cette manière de mêler commémoration historique et manifestations populaires ne manque pas d'interroger. Faut-il conserver à la lettre l'esprit originel de la chose commémorée, quitte à replier l'événement sur un entre-soi élitiste, ou bien vaut-il mieux, au contraire, ajouter à la commémoration un programme beaucoup plus large afin de faciliter la venue du public, quitte à vider en partie de sa substance la raison première de l'événement célébré ? Concernant la mémoire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié, c'est sans aucun doute la seconde option qui a presque toujours primé depuis 1911.

2- Les autres manifestations d'amitié « franco-américaine » à Saint-Dié

Tout au long du XXe siècle, la majorité des fêtes organisées dans la ville « marraine de l'Amérique » pour célébrer l'amitié avec les États-Unis suivent la même logique consistant à mêler le souvenir historique des chanoines-géographes de 1507 avec des manifestations très populaires. Il existe néanmoins quelques exceptions à cette règle. Le 18 août 1921, lorsqu'une délégation de l'*American Legion* conduite par le major Emery fait étape à Saint-Dié pour inaugurer une seconde plaque commémorative sur la façade de la « Maison de l'Amérique », aucune fête populaire n'a été prévue. Cela s'explique d'une part en raison de la fugacité de l'étape déodatienne de cette association patriotique étatsunienne qui n'aura duré au total qu'une poignée d'heures. D'autre part, la décision de s'arrêter à Saint-Dié a sans doute été prise trop tardivement pour que la Société des Fêtes puisse disposer d'assez de temps pour organiser des célébrations populaires. Deux autres moments de commémoration sans attractions destinées au grand public prennent place le 11 juillet 1946 et le 21 septembre 1947, lorsque des cérémonies franco-américaines sont organisées à Saint-Dié pour remercier les donateurs de l'*American Legion* aux populations sinistrées. La situation dramatique de la ville encore en ruines et le dénuement de la population ne se prêtent évidemment pas à des manifestations joyeuses et festives, mais bien davantage à un recueillement solennel.

[33] *La Tribune Républicaine*, 22 juillet 1911.

Exception faite de ces cas de figure très particuliers, toutes les manifestations de l'amitié franco-américaine à Saint-Dié sont marquées par un déploiement d'attractions destinées à faire venir le public en masse. Les 10 et 11 juillet 1971, la ville organise la première coupe d'Europe des majorettes. À cette occasion, l'adjoint au maire chargé des relations publiques, Robert Bernard, fait venir une troupe de majorettes des États-Unis : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aura l'occasion d'accueillir pour leur première visite en France les majorettes de New York, *The Huntington Thunderers* (92 exécutantes championnes des U.S.A 1970). » Le vendredi 9 juillet à 11h45, les New-Yorkaises sont accueillies officiellement à Saint-Dié au son de l'harmonie municipale. Le samedi 10 juillet a lieu une soirée dansante intitulée « Nuit de l'élégance ». Les majorettes de New York y effectuent une démonstration, conjointement aux Déodatiennes du Club 33, à l'initiative de l'événement. Un show « Miss France », un défilé de mode ainsi que l'élection de Miss Europe Majorette sont également prévus. Le 11 juillet, les différentes troupes issues de treize pays européens, dont la France, paradent dans les différents lieux prévus avant qu'un bal populaire sous chapiteau ne vienne conclure la fête dans la soirée[34].

À toutes celles et ceux qui s'inquiètent du coût exorbitant qu'un tel « cadeau » pourrait représenter pour Saint-Dié, Robert Bernard rétorque que le transport en avion de la troupe et des accompagnateurs « sera en partie financé par le gouvernement américain ». Il est difficile de ne pas déceler dans cette prise en charge d'une partie de la facture l'ombre de l'USIA (*United States Information Agency*), chargée depuis 1953 d'organiser la promotion des valeurs étatsunienne à travers le monde « libre ». Les détracteurs d'un tel événement, parfois jugé trop populaire, voire populiste se voient répondre par l'adjoint au maire que « le phénomène majorette » existe, que cela plaise ou non. Au moment où prend place cette manifestation, elles seraient en France environ 22 000 jeunes filles à pratiquer cette activité, soit autant que le nombre de basketteurs[35]. À l'issue de cette fête placée sous le sceau de l'*American way of life*, Robert Bernard ajoute qu'un tel événement a contribué à donner un coup de projecteur inespéré sur Saint-Dié. « Toutes les chaînes de télévision française et européenne » ont parlé de la ville « marraine de l'Amérique ». Celle-ci s'est même retrouvée en première page de certains titres de presse et sur des écrans de cinéma. Certes, ce rendez-vous populaire a coûté à la ville environ 140 000 nouveaux francs. À titre de comparaison, Robert Bernard souligne que cette somme

[34] *Regards*, n° 15, juillet-septembre 1971, p. 9-13.
[35] BERNARD Robert, « Saint-Dié, carrefour de l'Europe », in *L'Officiel municipal Saint-Dié*, n° 14, juillet 1971, p. 5.

correspond à deux espaces publicitaires de trente secondes chacun à la télévision ou à quatre pages dans un hebdomadaire. L'opération serait donc excellente en termes d'image[36].

Si cette manifestation de majorettes organisée à Saint-Dié en 1971 n'est pas un événement spécifiquement dédié aux liens historiques entre la « marraine » et sa « filleule » américaine, il est intéressant de constater que ce loisir, importé tout droit des États-Unis, a eu droit à sa première coupe d'Europe dans la ville qui revendique d'avoir nommé pour la première fois le Nouveau Monde en 1507.

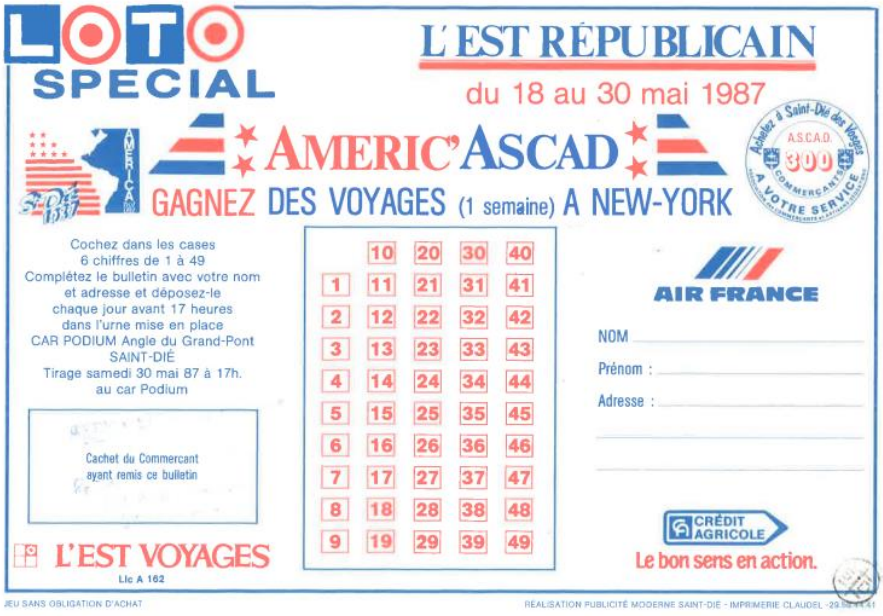


Figure 5 Grille de loterie diffusée par l'association des commerçants de Saint-Dié en mai 1987. Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds Amérique, L. 96 (2) B : invitations, affiches, menus, dépliants, n° 18.

Les fêtes organisées en 1987 pour célébrer le bicentenaire de la Constitution des États-Unis et le 480e anniversaire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié sont elles aussi l'occasion d'un déploiement de manifestations populaires. L'ASCAD (Association syndicale des commerçants et artisans déodatiens) se joint à l'événement en organisant une quinzaine commerciale du lundi 18 au samedi 30 mai. Un loto spécial est organisé en partenariat avec *L'Est Républicain* (figure 5, ci-dessus). Les commerçants partenaires de l'opération vont distribuer 300 000 grilles de loterie ; parmi les lots proposés, quatre voyages d'une semaine à New York sont à gagner. Les vitrines des commerçants sont décorées aux couleurs des États-Unis. Le président de l'ASCAD, Jean-Pierre Lamaze, espère que cette manifestation permettra de stimuler le commerce déodatien, fort déprimé dans le contexte économique du moment[37].

[36] BERNARD Robert, « Après la coupe d'Europe des majorettes », in *L'Officiel municipal Saint-Dié*, n° 16, janvier 1972, p. 15.
[37] *L'Est Républicain*, « AMERIC'ASCAD », Supplément publié dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, mai 1987, p. 5.


SAINT-DIE-DES-VOSGES.

MARRAINE DE L'AMERIQVE 1507-1987

Nūc ÿo & hę partes ſunt latius luſtrate/& alia quarta pars per Americū Veſputiūcvt in ſequenti bus audietur ?inuenta eſt/quā non video cur quis iure vetet ab Americo inuentore ſagacis ingenij vi ro Amerigen quaſi Americi terrā/hinc Americam dicendā:cū & Europa & Aſia a mulieribus ſua for tita ſint nomina. Eius ſitū & gentis mores ex his bi nis Americi nauigationibus quæ ſequuntur liquide intelligi datur.

Amerie ca

Traduction : Une quatrième partie (comme on va le voir dans ce qui suit) a été découverte par Americ Vespuce et je ne vois rien qui, raisonnablement, nous empêcherait de l'appeler terre d'Améric du nom de son génial découvreur, ou simplement America, puisqu'aussi bien l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes.

Extrait de la Cosmographiae Introductio, imprimée à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 à l'initiative du Gymnase Vosgien.

Le passage, dans lequel pour la première fois au monde le nom AMERICA est proposé pour désigner le Nouveau Monde, constitue l'acte de baptême du continent découvert à partir de 1492.

(Bibliothèque Municipale. Salle du Trésor. Saint-Dié)

Figure 6 Une des huit cartes postales éditées par la Société philomatique vosgienne à l'occasion des fêtes américaines de 1987.

En parallèle à ce grand jeu organisé par l'association des commerçants de Saint-Dié, la Société philomatique vosgienne propose de faire éditer un certain nombre d'objets commémoratifs sur le thème du « baptême de l'Amérique », notamment dans le but de séduire les collectionneurs. Huit cartes postales sont ainsi éditées à 1500 exemplaires chacune et sont proposées à la vente à la bibliothèque et au musée pour une durée limitée. Chacune de ces cartes est vendue 1,50 francs. Le document ci-dessus (figure 6) représente l'une de ces huit cartes postales. On y retrouve les éléments déjà bien identifiés depuis plus d'un siècle dès qu'il s'agit d'évoquer l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde en 1507. En haut de la carte, on lit « Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique 1507-1987 » afin de rappeler que l'on commémore le 480e anniversaire de l'invention du mot *America*. En-dessous de ce titre est reproduit le passage de la *Cosmographiæ Introductio*, en latin et en français, qui donne la justification du recours à ce mot. En bas à gauche est reproduite la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien ». En face de cette illustration, une très brève explication historique est proposée. Les sept autres versions de la carte sont également associées d'une manière ou d'une autre au « baptême de l'Amérique » : on trouve en effet des cartes consacrées à un personnage en particulier (Claude Ptolémée, Mathias Ringmann, Martin Waldseemüller, Vautrin Lud, Amerigo Vespucci), une autre qui montre un détail de la *Carta Marina* de 1516, tandis que la dernière reproduit la page de titre de la *Cosmographiæ Introductio*[38].

D'autres documents sont également proposés à la vente à cette occasion. Des facsimilés de la grande mappemonde et de la petite carte en fuseaux conçues par Waldseemüller en 1507 ont été édités par la Société philomatique vosgienne. La première est vendue au prix de 250 francs, la seconde au prix de 25 francs. Un « entier postal » ayant pour thème la statue de la Liberté est également proposé contre la somme de dix francs. Lui aussi comporte le passage de la plaquette de 1507, afin de faire le lien historique (relativement discutable, nous l'avons vu) entre Saint-Dié, Jules Ferry et les États-Unis. Ces documents sont en série limitée : l'entier postal n'est

[38] *La Liberté de l'Est*, 6 mai 1987.

ainsi disponible qu'en mille exemplaires, la grande mappemonde à trois cents exemplaires[39]. Si la Société philomatique vosgienne est à l'initiative de cette édition d'objets commémoratifs, elle n'aurait pas pu les financer seule : la municipalité lui a attribué des subventions et l'imprimerie municipale a été mise à contribution pour imprimer les documents[40]. Pour assurer la vente, les P.T.T. de Saint-Dié ouvrent un bureau temporaire au musée les samedi 23 et dimanche 24 mai 1987[41]. En revanche, les collectionneurs de timbres en seront pour leurs frais. Le député-maire Maurice Jeandon a pourtant bien formulé une demande quelques mois en amont au ministre des Postes et Télécommunications, Gérard Longuet afin de faire éditer un timbre commémorant le 480e anniversaire du « baptême de l'Amérique ». Mais le 26 janvier 1987, le ministre répond au député-maire que cette demande a été formulée trop tardivement, dans la mesure où « les émissions de timbres-poste sont groupées en programmes annuels dont la composition est fixée au cours de l'année précédant celle de leur exécution, après avis de la Commission des Programmes philatéliques chargée d'opérer une sélection parmi toutes les suggestions reçues. La liste des émissions à réaliser en 1987 a ainsi été arrêtée au mois de juin dernier[42] ». Cette réponse ne manque pas de susciter une saillie de la part de Jean-Claude Fombaron, le président du club cartophile pour qui « on peut […] déplorer l'impréparation des promoteurs de l'initiative […] et le manque de mordant d'élus bien cotés. Ce n'est, espérons-le, que partie remise et compte tenu du côté longuet[43] des opérations, il serait temps de penser aux commémorations de 2011 : si d'ici là la télématique n'a pas éliminé la lettre, Saint-Dié aura enfin son timbre "Amérique". Mais, au fait, pourquoi attendre le bon vouloir de l'administration des P.T.T. ? […] pourquoi […] ne pas utiliser l'un des timbres parus en décembre dernier extrait de la série du cinquantenaire de la Cinémathèque Française : "La Grande Illusion" ? Car, en ce qui concerne l'Amérique, certains s'en font encore[44] ! »

En dépit de l'absence d'un timbre spécial dédié au « baptême de l'Amérique », la vente organisée par la Société philomatique est un franc succès. L'entier postal représentant la statue de la Liberté tiré à mille exemplaires est presque écoulé dès le premier jour[45]. Le bureau de poste temporaire installé au musée ne désemplit pas de tout le week-end. Les documents proposés n'ont pourtant rien d'exceptionnel mais le grand public se montre largement au

[39] *L'Est Républicain*, 11 mai 1987 ; *Regards*, n° 171, mai 1987, p. 1 et p. 3.
[40] *Regards*, n° 172, juin 1987, p. 1-4.
[41] *L'Est Républicain*, « AMERIC'ASCAD », Supplément publié dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, mai 1987, p. 5.
[42] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Lettre du ministre Gérard Longuet à Maurice Jeandon, 26 JAN. 1987. V/REF : ST/AL/MJ. N/REF : 67113 CP.
[43] Nous croyons déceler ici un jeu de mots en lien avec le nom du ministre des P.T.T…
[44] *La Liberté de l'Est*, 28 janvier 1987.
[45] *La Liberté de l'Est*, 24 mai 1987.

rendez-vous pour acquérir ces objets de collection proposés à des prix relativement réduits[46]. Le succès de cette vente peut sans doute s'expliquer, au moins en partie, par le contexte d'inflation mémorielle que connaît alors la France depuis une dizaine d'années. « Même si les cartes postales en question ne sont pas d'une originalité folle, elles sont parties comme des petits pains », précise *L'Est Républicain* en dressant le bilan de la vente à l'issue du week-end[47]. Ainsi, pas besoin d'être original pour avoir du succès. Cela pourrait même se révéler contre-productif. Pour Pierre Nora, patrimoine, identité et mémoire sont alors devenus les « trois faces du nouveau continent culture[48] ». Tout ce qui a trait à l'un des panneaux de ce nouveau triptyque est presque assuré de rencontrer le succès.

Trois ans plus tard, la nouvelle municipalité dirigée par Christian Pierret lance à Saint-Dié le Festival International de Géographie. Comme on a déjà eu l'occasion de le souligner, cet événement culturel se veut l'héritier direct de l'esprit d'aventure et de l'envie d'ailleurs ayant conduit les érudits de Saint-Dié à « baptiser » l'Amérique en 1507. L'un des risques majeurs soulignés dès la préparation de la première édition serait que le FIG n'intéresse que des géographes et rebute le grand public. Le nouveau maire de la ville « marraine de l'Amérique » entend bien éviter cet écueil pour faire de son festival un événement aussi populaire que possible.

C) Le Festival International de géographie de Saint-Dié-des-Vosges : une fête populaire ?

La mise en place de ce festival est à replacer dans le contexte d'une progression de la culture de masse, bien mise en évidence par les différentes études menées par le ministère de la Culture depuis les années 1970. Ces enquêtes montrent aussi qu'en dépit des efforts menés, notamment sous l'ère Malraux, l'accès du plus grand nombre à une culture dite « savante » ne s'est pas véritablement réalisé. Les pratiques culturelles se sont renouvelées, notamment grâce à l'essor de nouveaux moyens de communication audiovisuels. Cela ne signifie pas que les Françaises et les Français ne fréquentent plus les spectacles, au contraire. Ces derniers connaissent toutefois eux aussi une évolution, avec le développement du théâtre de rue, des festivals ou des concerts de plein air, permettant de faire venir un nouveau public constitué de

[46] *L'Est Républicain*, 25 mai 1987.
[47] *Ibid.*
[48] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1997, p. 333.

professions intermédiaires, voire d'ouvriers, qui ne se seraient peut-être pas rendus à un événement culturel payant[49]. Le Festival International de Géographie a ainsi été conçu pour faire venir à cette discipline des personnes qui ne se seraient sans doute jamais déplacées pour assister à une conférence sur ce thème un peu « rugueux » dans un autre contexte. Pour tendre vers cet objectif, Christian Pierret a souhaité dès le départ que l'ensemble des manifestations, conférences, tables-rondes, démonstrations culinaires… mises au programme du festival soient entièrement gratuites, dans le même esprit que celui qui prévaut dans l'éducation populaire[50].

Cependant, en dépit de cette bonne volonté affichée, les premières éditions du FIG semblent intriguer les Déodatiennes et les Déodatiens davantage qu'elles ne les séduisent. Le public est certes au rendez-vous, avec 15 000 visiteurs revendiqués pour la première édition, 30 000 pour la seconde, puis 20 000 en moyenne par la suite. Mais selon le géographe Georges Roques, qui a fait partie de l'équipe des premiers contributeurs du festival à l'appel de Christian Pierret, la population locale n'aurait commencé à vraiment fréquenter en masse ce festival que deux ou trois ans après sa création, le temps de se l'approprier[51].

Pour s'en convaincre, nous avons choisi de reproduire ci-dessous un article *in extenso* publié par *L'Est Républicain* à la veille de la deuxième édition du FIG, au milieu du mois d'octobre 1991. L'auteur a réalisé un micro-trottoir (qui n'a évidemment pas valeur de statistiques) afin de sonder la population déodatienne concernant son ressenti à propos de ce festival.

Ce qu'ils en pensent

Mi-Fig, mi-raisin : le Festival de géographie est accueilli de façon mitigée chez les Déodatiens. Enquête sur le vif à « J » moins deux avant l'événement.

Le FIG ? « *Bonne question… Ben, euh, personnellement je n'en pense pas grand-chose. Mais, cela doit être bien !* »

Pauvre Déodatien, depuis le temps que l'on lui parle du Festival, il avait presque oublié que l'événement lui était directement destiné. Au travers de ce rapide sondage […], les « sans opinion » sont légion. Trop rares sont les passants qui se sentent concernés par le Festival, mais assez nombreux ceux qui envisagent de s'y rendre

[49] GOETSCHEL Pascale et LOYER Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France. De la Belle Époque à nos jours*, 5e éd., Malakoff, Armand Colin, « Cursus », 2018, p. 232-233.

[50] Pour plus de détails sur l'esprit originel du FIG, on se reportera en annexe 3 à la transcription des entretiens qui nous ont été accordés par Christian Pierret, ainsi que par ses proches collaborateurs dans les années 1990, Vianney Huguenot, Christophe Perrin et Jacky Homel. L'entretien accordé par le géographe Antoine Bailly apportera également des éléments complémentaires.

[51] ROQUES Georges, PIERRET Christian, PITTE Jean-Robert, et al., *La géographie, quelle histoire ! Les grands témoins racontent le Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges*, Haroué, G. Louis, 2009, p. 24.

ce week-end. L'an dernier, près de 15.000 personnes ont été sensibilisées à la géographie. Et nul doute que malgré le scepticisme des Déodatiens, ils seront nombreux à arpenter, dimanche, les artères de la cité.

Jean-Claude, 45 ans : « *Cela ne m'intéresse pas, mais j'emmènerai mon fils. Il faut essayer de développer ce genre de manifestation, surtout pour les jeunes* ».

Sophie, 17 ans : « *Le Festival offre un attrait culturel à Saint-Dié. J'irai, mais uniquement pour une simple visite. L'année dernière, je suis allée à une conférence. Je n'y retournerai pas ce week-end, le thème ne me touche pas vraiment* ».

Un anonyme : « *Un festival ? Certainement pas. C'est uniquement un colloque scientifique. Que la municipalité s'en serve pour faire du battage électoral, c'est une chose, mais que l'on ne vienne pas me dire que c'est destiné au grand public !* »

Brigitte, mère au foyer : « *Je ne travaille pas et je suis un peu au-dessus de tout cela. Le Festival est peut-être bien, nous irons y faire un tour en famille dimanche* ».

Emmanuel : « *Globalement, le FIG est intéressant. Mais le programme n'est pas assez détaillé, on s'y perd un peu. Il y a aussi trop d'animations au même moment et, faute de renseignements suffisants sur chaque thème proposé, on a du mal à faire un choix* ».

Une Déodatienne : « *C'est une bonne idée qui met de l'animation dans la ville. Regardez, il y a plein de banderoles. À part ça, le FIG ne m'intéresse pas* ». […]

Un commerçant : « *Personnellement le FIG, je m'en moque car je travaille. Mais si cela ramène du monde en ville et profite aux affaires alors je suis d'accord* ».

Raymond, 82 ans : « *J'irai voir. J'aime la géographie et les thèmes sont intéressants. Le FIG, c'est bien. Maintenant, il faut voir si cela va plaire à tout le monde* ».

Réponse ce week-end[52]…

Si ces témoignages ne peuvent en aucun cas refléter l'opinion publique déodatienne dans son ensemble, force est de constater que l'engouement pour le festival de géographie mis en place l'année précédente par Christian Pierret est encore loin de susciter un enthousiasme généralisé. Cette manifestation est encore souvent associée à un rendez-vous professionnel de géographes, ce que souligne encore *La Liberté de l'Est* l'année suivante : « Formidable vecteur de l'image de marque de la ville, le Festival International de Géographie (F.I.G.) est avant tout une affaire de spécialistes. Les scientifiques ont nettement pris le pas sur le côté populaire de la manifestation. Un fait marquant qui explique en partie une fréquentation nettement en baisse par rapport à l'an dernier où le F.I.G. avait atteint les sommets de la popularité[53]. »

Depuis l'étranger, c'est encore ainsi que le FIG est parfois perçu des années plus tard. Pour l'historien Felipe Fernandez-Armesto, Saint-Dié « n'[est] pas encore si célèbre, mais par association avec le nom d'Amérique, elle finira par le devenir. Aujourd'hui, en hommage aux

[52] *L'Est Républicain*, 16 octobre 1991.
[53] *La Liberté de l'Est*, 5 octobre 1992.

travaux de Waldseemüller et Ringmann, un congrès géographique international annuel se réunit à Saint-Dié[54]. » Parler ainsi de « congrès géographique international » montre que ce festival n'est pas vraiment associé à la représentation que l'on peut se faire d'un événement populaire.

C'est la raison pour laquelle les membres du comité de pilotage du FIG ont rapidement cherché à développer des idées qui permettraient de donner à ce festival une dimension plus ouverte. C'est dans cette optique qu'en 1992, la direction du festival met en place le principe du « grand témoin » ; il s'agira d'inviter, lors de chaque édition, une personnalité suffisamment médiatique pour permettre d'attirer un public nombreux, sans pour autant rogner sur la respectabilité qui sied à un festival de haute tenue culturelle. Ces grands témoins sont donc généralement choisis dans les sphères du journalisme, des sciences ou de la philosophie. Parmi les personnalités ayant accepté l'invitation, on peut citer des noms aussi variés que ceux de Bernard-Henri Lévy (1992), Erik Orsenna (1997), Georges Charpak (1998), Yves Coppens (2000), etc.[55]

En 1997, Antoine Bailly, premier directeur scientifique du festival propose à Annie Léger, gérante d'un café nommé « le 1507 » et situé sur la place du marché, d'organiser dans son établissement une conférence géographique autour de la bière au cours de laquelle les produits présentés pourraient être dégustés[56]. Ce premier « café géographique » est un succès considérable et le concept devient un incontournable des éditions suivantes du festival[57]. Antoine Bailly propose également de mettre en place un salon de la gastronomie[58] qui puisse répondre aux mêmes enjeux de popularisation d'un festival parfois considéré, à tort ou à raison, comme un rendez-vous scientifique trop déconnecté du public. Ce salon réunit pendant trois jours des dizaines de stands à l'intérieur et à l'extérieur de l'espace François-Mitterrand. Ils proposent aux festivaliers des produits du terroir de toute la France et même de l'étranger. Il est ainsi possible de déguster un roboratif aligot auvergnat, un rougail-saucisse réunionnais ou tout autre plat de son choix entre deux conférences.

Ainsi, le Festival International de Géographie est parvenu à trouver son public au fil des années. La population locale s'est progressivement approprié cet événement, considéré au

[54] FERNANDEZ-ARMESTO Felipe, *Amerigo. The man who gave his name to America*, New York, Random House, 2007, p. XIX.
[55] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 166.
[56] Si la plupart des personnes que nous avons interrogées à ce propos (y compris l'intéressé lui-même) affirment qu'Antoine Bailly est l'« inventeur » des cafés géographiques, Christophe Perrin estime que la paternité de cette idée lui revient. Il admet néanmoins qu'en tant que directeur de la communication du maire, il lui paraît normal de céder à d'autres la paternité de ses propres idées.
[57] G. Roques, C. Pierret, J.-R. Pitte, et al., *La géographie, quelle histoire !*, *op. cit.*, p. 96. Cet ouvrage donne l'année 1993 comme point de départ des cafés géographiques, mais il s'agit manifestement d'une erreur.
[58] *Ibid.*, p. 101.

départ par beaucoup de Déodatiennes et de Déodatiens comme un congrès scientifique qui ne les concernait guère. Si le FIG est parvenu, au moins jusqu'à la fin du dernier mandat de Christian Pierret en 2014, à obtenir un beau succès populaire, c'est parce qu'il n'a pas été conçu comme un festival traditionnel, mais comme une hybridation entre une fête et un festival. Selon la géographe Isabelle Garat, une fête dispose d'une dimension locale, relevant généralement de l'échelle communale, voire du quartier. Elle est associée à un événement populaire, pas toujours de haute tenue (stands de restauration rapide, fête foraine, buvettes pouvant conduire une partie du public à une alcoolisation excessive). Les animations y sont gratuites, installées dans l'espace public, accessibles à toutes et tous et fondées sur le recours à l'amateurisme et au bénévolat. Leurs thèmes relèvent davantage du socioculturel que du culturel proprement dit. Les ferias relèveraient par exemple de cette catégorie. À l'inverse, les festivals sont supposés bénéficier d'une diffusion plus large (régionale, nationale voire internationale) et proposer un programme culturel de plus grande qualité, bénéficiant du soutien des collectivités territoriales, de l'État voire de l'Union Européenne. Circonscrits à des espaces fermés – ou du moins enclos – accessibles uniquement sur invitation ou en payant, ils sont gérés par des professionnels. Même si les organisateurs font appel à des bénévoles, ceux-ci disposent souvent de compétences en lien avec le festival, car ce sont souvent des étudiantes et étudiants en arts, en cinéma, etc. C'est ainsi que l'on parle des « Fêtes de Bayonne » mais du « Festival d'Avignon ». Isabelle Garat admet toutefois que cette distinction n'est pas toujours aussi nette et souffre d'exceptions. Ainsi, certains festivals peuvent également comporter des événements ouverts à toutes et tous, des animations gratuites, des espaces de convivialité tels que des buvettes ou de la petite restauration, qui peuvent faire penser à de simples fêtes[59]. Le FIG se situe bien dans cet entre-deux : dès l'origine, M. Pierret a tenu à promouvoir un festival marqué par une haute tenue culturelle, mais entièrement gratuit et ouvert à tous, comme s'il s'agissait d'une fête de quartier.

Si l'esprit populaire du Festival International de Géographie a pu être conservé et développé au fil des années, il convient néanmoins de nuancer le succès de cette manifestation auprès d'un vaste public. Depuis le début des années 1990, sa fréquentation est en moyenne de 20 000 visiteurs par édition, ce qui correspond plus ou moins au nombre d'habitants de la ville de Saint-Dié-des-Vosges. À titre de comparaison, Angoulême, ville qui compte environ deux fois plus d'habitants que la « marraine de l'Amérique », parvient à attirer chaque année environ 200 000 visiteurs lors de son célèbre festival de bande dessinée, alors que le billet adulte pour

[59] I. Garat, « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale », art cit. Ici, p. 272.

quatre jours de festival coûte environ quarante euros. Cela montre que la géographie n'est pas encore parvenue à se hisser au rang de thématique susceptible de générer un engouement véritablement populaire. Certes, cette discipline n'a plus rien à voir avec ce qu'elle était il y a cinquante ans et ne consiste plus à apprendre par cœur une liste rébarbative de départements, de sous-préfectures et d'affluents. Le FIG a d'ailleurs fortement contribué au renouvellement de son image. Néanmoins, le rapport d'un à dix entre le nombre de festivaliers de Saint-Dié et ceux d'Angoulême indique bien que le positionnement de la « capitale mondiale de la géographie » sur une thématique aussi ambitieuse l'a sans doute condamnée à une certaine restriction en termes de public.

Saint-Dié-des-Vosges a ainsi fait le choix, depuis le début du XXe siècle, de coupler les commémorations de son statut de « marraine de l'Amérique » avec des célébrations populaires, dans le but d'attirer un maximum de public, quitte à dénaturer quelque peu son message initial. Les responsables de ces manifestations n'ont fait que s'inspirer de ce qui se faisait déjà ailleurs, y compris en Amérique : les expositions universelles ont ainsi servi de modèle, dans la mesure où leur raison d'être originelle a souvent été plus ou moins diluée dans des spectacles destinés au grand public. À Paris en 1889, la tour Eiffel et les nombreuses attractions ont sans doute contribué à affaiblir le message de l'Exposition universelle qui consistait avant tout à célébrer le centenaire de la Révolution française. Quatre ans plus tard à Chicago, la grande roue a sans doute attiré davantage de visiteurs que la salle d'exposition consacrée aux chanoines de Saint-Dié ayant donné son nom à l'Amérique. C'est toutefois à ce prix que la commémoration d'un événement historique permet de drainer un vaste public. À Saint-Dié, les promoteurs de la mémoire du « baptême de l'Amérique » l'ont généralement bien compris et ont agi en conséquence, à l'exception de quelques moments particuliers pour lesquels l'organisation de célébrations populaires aurait été malvenue. Le contre-exemple des commémorations de 2007 est particulièrement édifiant : pour célébrer le cinquième centenaire de l'invention du mot *America,* très peu de moments véritablement festifs ont été programmés par la municipalité déodatienne. Un colloque a été organisé au musée par la Société philomatique vosgienne. D'après les souvenirs de son président Jean-Claude Fombaron, il n'a réuni qu'une vingtaine de personnes, qui étaient en même temps les intervenants.

II) Célébrer la « marraine de l'Amérique » dans le tissu urbain

Une autre manière de mettre en avant la mémoire du « baptême de l'Amérique » consiste à inscrire cette dimension dans la trame viaire. La ville de Saint-Dié-des-Vosges est sans

contestation possible celle qui a le plus cherché à intégrer cette dimension, qu'il s'agisse de donner à certaines rues le nom d'un des personnages historiques en lien avec l'invention du nom de l'Amérique, de développer des projets de monuments commémoratifs ou d'inscrire dans l'espace urbain des signes rappelant aux visiteurs que c'est dans cette ville que le Nouveau Monde avait reçu son nom cinq siècles auparavant. Il conviendra donc, dans cette seconde partie, de déterminer dans quelle mesure la ville de Saint-Dié-des-Vosges a cherché à montrer, dans son urbanisme, son statut de « marraine de l'Amérique ». On se demandera également si certains territoires des États-Unis ont adopté une politique similaire afin de rendre hommage à leur « marraine ».

A) La mémoire du « baptême de l'Amérique » par l'odonymie

Pour l'historien Daniel Milo, l'étude des noms de rue constitue un « beau sujet », à condition de ne pas tomber dans l'accumulation d'anecdotes – comme c'est souvent le cas dans ce domaine – et de chercher au contraire à lui donner du sens[60].

Un odonyme est un nom de lieu qui se réfère à une voie de communication. Il est pratiquement toujours constitué de deux éléments : un élément générique, qui identifie la nature de l'entité nommée (rue, place, avenue, boulevard, etc.) et un élément spécifique, qui correspond à l'appellation particulière de cette entité géographique (de Gaulle, Jeanne d'Arc, etc.). L'odonymie tire son nom du grec *hodos* (route). C'est une branche de la toponymie, qui est elle-même une branche de l'onomastique, la science des noms propres. L'odonymie s'intéresse aux noms de places et voies de circulation. Pour le géographe Dominique Badariotti, les rues sont devenues au fil du temps un « immense tableau d'affichage de nos représentations culturelles et des symboles que nos sociétés cherchent à promouvoir[61] ». Il est rarement anodin de donner à une rue un nom plutôt qu'un autre, à l'exception des noms de plantes ou de compositeurs que l'on retrouve dans la plupart des quartiers pavillonnaires ayant émergé au cours de ces dernières décennies. Les formes prises par les odonymes sont très diverses ; il peut s'agir d'une valeur, d'un personnage, d'une institution, etc.

L'odonymie a longtemps été ignorée des chercheuses et des chercheurs, ce thème étant jugé trop populaire. Quoi de plus banal en apparence qu'une rue et son nom ? Un travail sur les odonymes ne manque pourtant pas d'intérêt, en particulier sur le plan symbolique. Depuis une

[60] MILO Daniel, « Les Noms de rues » in *Les Lieux de mémoire*, Pierre Nora (éd.), Paris, Gallimard, « NRF », 1986, vol. II, La Nation, n° 3, p. 283-315. Ici, p. 283.
[61] BADARIOTTI Dominique, « Les noms de rue en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes », in *Annales de géographie*, nº 625, vol. 111, juin 2002, p. 285-302. Ici, p. 286.

trentaine d'années, historiens et géographes s'intéressent de plus en plus à ce phénomène en se demandant à quoi servent ces noms, quels symboles ils véhiculent ou encore s'il existe des thèmes dominants dans le choix de ces noms de rues en fonction des périodes[62].

Un des éléments pris en compte par la recherche historique dans ce domaine concerne l'évolution de l'autorité ayant en charge la dénomination des rues. Avant 1600, il n'existe pas de règle bien établie concernant l'attribution des odonymes et ceux-ci émergent généralement en fonction de traditions locales et populaires. C'est au XVIIe siècle que la dénomination des rues devient peu à peu un monopole royal, sous l'impulsion de Sully. Celui-ci impose le recours aux noms de Grands du royaume afin de marquer la présence de la monarchie sur tout le territoire. La confiscation du choix de ces noms par le pouvoir central accompagne la construction progressive d'un État absolu. Dès lors, cette fonction politique n'a jamais cessé. En 1728 apparaissent à Paris les premières plaques de noms de rues, ce qui permet de donner un caractère concret à des noms choisis par le pouvoir et de les rendre supérieurs aux noms d'usage conservés oralement par le peuple. À la Révolution, les règles changent. Dès 1789, ce sont les Conseils municipaux nouvellement institués qui reçoivent le pouvoir de nommer les rues. Sous la IIIe République, on honore les présidents décédés ; après 1918, on glorifie les Poilus ; après 1945, on met en avant les résistants, gaullistes ou communistes selon l'orientation politique de la commune[63].

Aujourd'hui, chaque commune possède son propre mode de fonctionnement concernant l'attribution de nouveaux noms à des rues. Dans les villes d'une certaine importance, une commission municipale est chargée de réfléchir à de nouveaux noms et de les proposer au Conseil municipal, qui est libre de les accepter ou non. Dans les petites villes et villages, c'est souvent le maire qui s'arroge le privilège de proposer des noms et de les soumettre au Conseil municipal. Quoi qu'il en soit, le premier magistrat de la ville ne peut décider seul de baptiser une rue. Cela doit obligatoirement passer par un vote de son Conseil municipal[64].

Sur le plan épistémologique, les odonymes sont d'un intérêt limité si on les étudie uniquement pour eux-mêmes. Les historiennes et historiens ne doivent donc pas se contenter d'étudier un nom de rue isolément, au risque de tomber dans le piège de la monographie anecdotique. Il paraît au contraire indispensable de replacer le choix d'un odonyme dans le contexte de son apparition. Cela permettrait ainsi de mieux comprendre le système de valeurs de l'autorité ayant choisi de mettre en avant un nom plutôt qu'un autre. Il serait ainsi également

[62] *Ibid.*, p. 286.
[63] *Ibid.*, p. 288-289 et p. 296.
[64] *Ibid.*, p. 289.

possible de mieux comprendre quels sujets étaient importants dans une ville à une époque donnée, de percevoir la manière dont s'est constituée la mémoire collective d'une société et comment celle-ci a cherché à mettre en valeur cette mémoire[65]. Dans le cas de la ville de Saint-Dié-des-Vosges, l'étude des odonymes en lien avec le « baptême de l'Amérique » peut ainsi éclairer le degré d'importance que les municipalités qui se sont succédé depuis 1875 ont accordé à cet événement historique.

Au tournant du XXe siècle, les rues des villes de province comme Saint-Dié sont encore largement marquées par le système médiéval de dénomination des rues. Ce sont encore les noms de métiers, de lieux ou de personnalités locales qui dominent, surtout dans les quartiers anciens. Toutefois, quelques noms connaissent déjà un succès important dès cette époque, comme ceux de Thiers, Gambetta ou Hugo[66]. L'étude du plan de Saint-Dié de 1896[67] permet de confirmer cette tendance nationale mise en lumière par Daniel Milo. En avril 1883, le Conseil municipal décide en effet de donner le nom de Thiers à la Grande Rue et celui de Gambetta, récemment disparu, à la rue Saint-Martin débouchant sur la gare[68]. En 1896, la place des Vosges, située dans le prolongement de l'axe gare – rue Gambetta – rue Thiers est renommée « place Jules-Ferry » au moment de l'inauguration de la statue du grand homme d'État, né dans cette ville et disparu trois ans plus tôt[69]. À cette date, il n'existe encore aucun odonyme en lien avec le « baptême de l'Amérique ».

Dès 1893, *L'Est Républicain* proposait pourtant à la municipalité dirigée par Jean-François Mangeonjean (1890-1896) de renommer certaines rues de Saint-Dié, au nom jugé trop banal, en leur attribuant le nom de personnalités historiques locales : « *Quai du Parc*, le *Parc*, le *Pont du Parc*, la *Rue du Parc*, la *Place du Parc !!!* Est-ce assez primitif, *bone Deus !* pour l'Athènes vosgienne, comme dirait M. Nestor Denis, du *Mémorial des Vosges*. Sans se mettre l'imagination ou la mémoire à la torture, n'y aurait-il pas, monsieur le maire, moyen de trouver d'autres vocables ? » Il ajoute que Saint-Dié est « à présent une ville de 20 000 habitants » où « les noms de batailles, noms de victoires, noms de célébrités déodatiennes, vosgiennes, lorraines, ne manquent certes pas ». Parmi les personnalités proposées pour ces changements, on trouve « l'imprimeur Gauthier Lud, que l'exposition de Chicago vient de mettre en relief[70] ».

[65] D. Milo, « Les Noms de rues », art cit., p. 284-285.
[66] *Ibid.*, p. 305.
[67] On pourra consulter ce plan en annexe 4, p. 272, ainsi que plusieurs autres à la suite afin de se donner une idée de l'évolution des odonymes à Saint-Dié, en dépit d'une remarquable stabilité de la trame viaire.
[68] OHL DES MARAIS Albert, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1979 [1947], p. 239.
[69] *Ibid.*, p. 249.
[70] *L'Est Républicain*, 3 mai 1893, p. 3.

Il faut toutefois attendre la Première Guerre mondiale pour voir apparaître à Saint-Dié un premier odonyme lié en partie à l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Le 24 mai 1917, alors que l'arrivée imminente des troupes étatsuniennes est annoncée en France, le Conseil municipal de Saint-Dié décide de renommer la rue de l'Orphelinat « rue d'Amérique[71] ». Ce nom est-il uniquement destiné à honorer les *Doughboys* de 1917 ou bien existe-t-il également un lien avec le « baptême » de 1507 ? Nous l'ignorons, les traces des délibérations du Conseil municipal ayant été anéanties en novembre 1944. Il paraît toutefois très probable que la municipalité conduite par Louis Burlin[72] ait sciemment choisi de jeter son dévolu sur une rue qui débouchait sur la place où se trouvait la « Maison de l'Amérique », lui conférant ainsi un caractère doublement symbolique par la mise en parallèle de 1507 et de 1917.

En novembre 1934, le *Télégramme des Vosges* propose une liste de « personnalités déodatiennes dont on n'a toujours pas donné le nom à des rues ». L'auteur de l'article souhaite voir figurer « à ce Tableau d'honneur toutes les notabilités marquantes qui ont droit à la reconnaissance publique ». Parmi cette liste de personnalités qui mériteraient selon lui de voir leur nom bénéficier de l'honneur d'une rue, on trouve notamment Pierre d'Ailly, auteur de l'*Imago Mundi*. Le chroniqueur rappelle que le prélat avait été nommé grand prévôt du chapitre de chanoines de Saint-Dié, tout en ayant l'honnêteté intellectuelle de préciser qu'il « n'y vint pas ». Il souhaite également voir honoré le chanoine Jean Basin de Sandaucourt, « membre du Gymnase vosgien[73] ». Quelques jours plus tard, il poursuit sa liste avec Mathias Ringmann, « correcteur et graveur sur bois, au Gymnase Vosgien. Auteur de la Grammatica Figurata (texte et planches) ; a, le premier, donné le nom d'Amérique au Nouveau Continent[74] ». Enfin, il cite Waldseemüller (Martin dit Hylacomylus). Géographe. Membre du Gymnase vosgien. 1507[75] ».

En dépit de ces recommandations, la municipalité ne fait pas évoluer le nom des rues en ce sens avant la survenue de la Seconde Guerre mondiale. Le dynamitage et l'incendie de Saint-Dié par les Allemands en novembre 1944, suivis de sa lente reconstruction constituent néanmoins l'occasion d'une réflexion sur le choix des noms à donner aux nouvelles rues qui se rebâtissent au fur et à mesure. En 1954, dix ans après le désastre ayant frappé Saint-Dié, une commission chargée de faire des propositions de noms pour les nouvelles rues de la ville se

[71] BALDENSPERGER Fernand, « Saint-Dié-des-Vosges : a French City of Great Interest to American Legionnaires », in *The American Society of Honor magazine*, nº 4, vol. 17, 1946-1947, p. 562-576. Ici, p. 570.
[72] Pendant la Grande Guerre, le maire de Saint-Dié est Camille Duceux (1896-1904, puis 1910-1919) mais celui-ci a quitté la ville dès le début du conflit, laissant à son Premier adjoint Louis Burlin la conduite des affaires de la cité.
[73] *Le Télégramme des Vosges*, [?] novembre 1934 (jour illisible sur la coupure).
[74] *Le Télégramme des Vosges*, 29 novembre 1934, p. 3.
[75] *Le Télégramme des Vosges*, 3 décembre 1934, p. 3.

réunit à la demande du Conseil municipal. Le 8 avril, cette commission rend ses conclusions et propose une petite soixantaine de noms, issus de thématiques très variées. Parmi eux, un seul est en lien direct avec l'histoire du « baptême de l'Amérique » ; il s'agit du « Gymnase vosgien ». Cela confirme que cette thématique s'inscrit alors dans une période de reflux mémoriel, ainsi que nous avons pu l'établir plus haut dans cette étude[76]. Au cours de la séance du 1er juin 1954, le maire de Saint-Dié, Jean Mansuy (1947-1965) propose au Conseil municipal de bien vouloir délibérer sur cette liste. À l'issue de cette délibération, l'ensemble des noms est adopté par vingt-cinq voix pour, deux abstentions et aucune voix contre[77].



Figure 7 L'angle de la rue du Gymnase vosgien et de la rue d'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 16 juillet 2023.

Parallèle à la rue Thiers, la nouvelle rue du Gymnase vosgien joint la rue Stanislas et la rue d'Amérique, auxquelles elle est perpendiculaire[78]. Les deux plaques de 1954 sont toujours en place aujourd'hui, ainsi que le montre le cliché ci-dessus (figure 7). En dessous de la plaque au nom du Gymnase vosgien, un cartouche supplémentaire précise « Baptême de l'Amérique 1507 », ainsi que cela avait été préconisé par la commission en charge de définir de nouveaux noms pour les rues de la ville. Cette rue est située à l'emplacement de propriétés adossées à l'ancien rempart de la ville et réduites en cendre au cours du grand incendie de 1944[79].

Il faut ensuite attendre quatre décennies supplémentaires pour voir le Conseil municipal de Saint-Dié se préoccuper à nouveau de la question du « baptême de l'Amérique » au travers de la dénomination des rues de la ville. Nous avons déjà évoqué longuement les préoccupations du maire Christian Pierret à ce sujet, en lien avec sa volonté de faire de Saint-Dié la « capitale

[76] Voir le chapitre 6 à ce propos, notamment p. 506.
[77] Archives municipales de SDDV, Extrait du registre des délibération du Conseil municipal, séance du 1er juin 1954.
[78] On se reportera aux plans reproduits en annexe 4 et postérieurs à 1954, p. 275-276.
[79] *Regards*, n° 145, novembre 1984, p. 4.

mondiale de la géographie[80] ». Le choix de noms de rues en lien avec le passé géographique de la ville « marraine de l'Amérique » s'inscrit dans la stratégie d'ensemble de marketing urbain et d'aménagement du territoire qui a été mise en place par M. Pierret à partir des années 1990. En choisissant des noms de rues qui ne doivent rien au hasard, il y a une volonté claire de la part du député-maire d'imprimer sur le territoire de la ville les éléments de son passé en lien avec le « baptême de l'Amérique » et de son avenir avec le nouveau Festival International de Géographie. Bien qu'une commission d'odonymie existe alors à Saint-Dié, elle n'a guère qu'un rôle consultatif et le maire tient à garder la main sur cette prérogative qui lui permet de laisser une trace matérielle supplémentaire de son passage à la tête de la commune[81].

Au cours de sa séance du 22 décembre 1993, le Conseil municipal se voit ainsi proposer par le maire de délibérer en faveur d'un changement de dénomination d'un certain nombre de rues. Dans le secteur de la Vaxenaire – rue du 12e R.A., le Lieudit Pré Blainvil doit ainsi devenir la « rue Amerigo Vespucci ». Dans le secteur du centre-ville, la petite place située entre le Quai Leclerc et la rue Pastourelle doit être renommée « place Jean Basin » ; la rue située près de la place des Déportés doit recevoir le nom de « rue Mathias Ringmann » ; enfin, la rue située derrière la gare routière doit être renommée « rue Martin Waldseemüller ». Le Conseil municipal adopte à l'unanimité cette proposition de Christian Pierret[82].

Ces rues reçoivent alors de nouvelles plaques établies selon la même charte graphique, ainsi que le montrent les photographies ci-dessous (figure 8). En haut à gauche de chaque plaque sont reproduites les armes de la ville de Saint-Dié-des-Vosges. Sur un fond blanc est inscrit le nom, suivi de la fonction du personnage ainsi honoré. De manière assez curieuse, le nom de Jean Basin n'est pas associé au « Gymnase vosgien », contrairement à Mathias Ringmann et Martin Waldseemüller. Il est seulement présenté comme « chanoine de St-Dié ». Seule la date de 1523 est donnée, ce qui correspond à la date de son décès. Toutefois, la seule mention de cette date entre parenthèses est ambiguë et peut laisser perplexe toute personne qui ne connaît pas ce personnage. À l'inverse, concernant Mathias Ringmann et Martin Waldseemüller, les dates de naissance et de décès sont données entre parenthèses. Or, les dates de venue au monde de ces deux érudits ne sont pas connues, bien que plusieurs chercheurs aient tenté par le passé d'en donner une estimation en vertu d'un faisceau d'indices. Elles sont pourtant inscrites ici

[80] Voir la partie du chapitre 7 consacrée à l'action de Christian Pierret, p. 559-600.
[81] Voir la transcription de l'entretien avec Jacky Homel, Christophe Perrin et Vianney Huguenot en annexe 3. De même, l'interview de Christian Pierret montre que celui-ci s'est toujours montré très attaché au fait de garder la main sur le choix des noms de rues.
[82] Archives municipales de SDDV, Extrait du registre des délibération du Conseil municipal, séance du 22 décembre 1993, n° 8.

comme s'il s'agissait de faits établis. La même logique n'a donc pas prévalu pour Jean Basin, dont seule la date de décès est indiquée. Enfin, concernant la rue Amerigo Vespucci, le panneau nous apprend seulement qu'il est « navigateur », sans faire le moindre lien avec l'histoire du « baptême de l'Amérique ». On s'étonne aussi de constater que sa date de naissance, pourtant bien connue depuis des générations, se retrouve ici erronée. Bien étrange hommage rendu à l'homme supposé être mêlé au destin de Saint-Dié depuis cinq siècles.



Figure 8 Noms de rues de Saint-Dié-des-Vosges en lien avec le "baptême de l'Amérique". Clichés de l'auteur, 16 juillet 2023.

Treize ans plus tard, une nouvelle vague de dénominations est mise en œuvre. Lors de sa séance du 23 juin 2006, le Conseil municipal approuve à l'unanimité, après délibération, une liste de nouveaux noms de rues et de ronds-points proposés par Christian Pierret. Parmi la douzaine de nouveaux odonymes adoptés, on trouve notamment le « rond-point Alexander von Humboldt – au carrefour entre le chemin des Deux Hameaux, la route de Raon et la bretelle d'accès à la RN 59 », ainsi que le « rond-point du Baptême de l'Amérique – au carrefour entre

le chemin du Pâquis, l'avenue Pierre Mendès France et la bretelle d'accès à la RN 59[83] ». Si le choix de nommer un « rond-point du Baptême de l'Amérique » ne laisse place à aucune ambiguïté d'interprétation, il faut rappeler qu'Alexander von Humboldt est le savant prussien ayant produit, dans les années 1830, la première étude savante de fond sur la place de Saint-Dié dans le processus ayant conduit à la dénomination du Nouveau Monde. C'est donc par un rond-point donnant accès à la voie rapide en périphérie de la ville que Saint-Dié décide de lui rendre hommage.

Si le choix de nommer un certain nombre de rues et de ronds-points au nom d'acteurs historiques associés à divers titres à la mémoire du « baptême de l'Amérique » peut se comprendre aisément dans le contexte de la promotion du Festival International de Géographie, la place réservée à cet hommage dans la trame viaire de la ville de Saint-Dié interroge. En effet, aucun de ces odonymes, choisis par Christian Pierret et avalisés par son Conseil municipal, n'a été mis en place dans le centre-ville. Les plus proches du centre sont les modestes rues Mathias Ringmann et Martin Waldseemüller évoquées ci-dessus, qui se trouvent dans la continuité l'une de l'autre et qui sont reléguées sur la rive gauche de la Meurthe, dans un secteur à l'écart des rues passantes. La petite rue Amerigo Vespucci se situe très à l'est du centre-ville, à proximité du collège Souhait et du quartier Kellermann. La minuscule place Jean Basin est engoncée entre la place du Marché et le Quai Jeanne d'Arc. Quant au rond-point Alexander von Humboldt et à celui dit du « Baptême de l'Amérique », ils auraient dû, on l'a vu, être situés à proximité des bretelles d'accès à la RN59. Toutefois, ils semblent ne jamais avoir réellement existé, en dépit du feu vert du Conseil municipal en 2006. Nous n'en avons trouvé aucune trace sur les différents plans de Saint-Dié que nous avons pu consulter.

Nous pouvons par conséquent conclure de cette situation que les noms en lien avec le « baptême de l'Amérique » n'ont jamais été attribués à des rues et places très centrales de la ville de Saint-Dié. La seule exception notable concerne le couple rue d'Amérique/rue du Gymnase vosgien, qui jouxte la rue Thiers et l'ancienne place Jules-Ferry devenue place du Général-de-Gaulle. Ce constat coïncide tout à fait avec les conclusions des travaux de Daniel Milo sur les noms de rues en France. Cet historien s'est appuyé sur l'*Index-Atlas de France* (édition 1978), contenant les plans légendés de toutes les villes-préfectures du pays. Il en a extrait quelques éléments suffisamment récurrents pour devenir significatifs d'une tendance assez générale. Il ressort d'abord de ses travaux que les personnalités politiques dominent largement le système d'attribution des noms de rues. Et encore s'agit-il de personnalités

[83] Archives municipales de SDDV, Extrait du registre des délibération du Conseil municipal, séance du 23 juin 2006, n° 43a, ODONOMIE (*sic*).

relativement récentes. Ces noms dominent les rues importantes, grandes avenues, places… En revanche, les noms de savants, artistes, journalistes ou écrivains sont la plupart du temps relégués à des rues secondaires. Seuls les artistes et savants ayant pris des engagement politiques tels que Victor Hugo ou Émile Zola ont régulièrement les honneurs d'artères importantes[84]. C'est tout à fait le cas à Saint-Dié, où les rues consacrées aux personnages historiques associés au « baptême de l'Amérique » sont reléguées dans le péricentre, dans des rues très secondaires et peu fréquentées. À l'inverse, la rue principale, où se concentre la plupart des commerces du centre-ville, porte le nom d'une personnalité majeure de la IIIe République, Adolphe Thiers.

Cette tendance semble être confirmée par l'étude de R. Posthaus : les noms de savants, artistes ou auteurs ne représenteraient que 7,6% des noms de rues à Paris, 8,2% à Perpignan et à peine 10% à Saint-Étienne. La plupart du temps, il s'agit de rues secondaires. Cela laisse à penser que les commissions d'odonymie des Conseils municipaux français se sentent obligés de donner quelques noms de rues à connotation « intellectuelle » pour se donner une certaine bonne conscience « culturelle », tout en préférant nettement choisir des noms de personnalités politiques[85].

Il convient donc de relativiser le poids pris par les membres du « Gymnase vosgien » ou par les autres personnalités historiques ayant un lien plus ou moins étroit avec le « baptême » de 1507 dans la politique de dénomination des rues de Saint-Dié-des-Vosges, y compris sous l'ère Pierret (1989-2014). Par ailleurs, il faut se méfier d'un certain biais consistant à croire que le nom d'une personnalité donné à une rue suffirait à perpétuer sa mémoire. Cela n'a rien de systématique, comme le soulignait déjà Raoul Morand au début du XXe siècle dans *De l'instruction des masses par les choses les plus utiles : les plaques de rue*, publié en 1906 : « Tout ceci est très bien d'honorer ces génies et ces faits ; mais faut-il aussi chercher le moyen de faire subsister cet honneur dans la mémoire trop souvent ingrate et éphémère des humains. » Autrement dit, il ne suffit pas d'inscrire un nom sur une plaque pour que sa mémoire se perpétue. Pour Raoul Morand, il faut aussi indiquer sur la plaque en question l'époque où vivait la personne ainsi que la raison pour laquelle elle s'est illustrée[86].

À Saint-Dié-des-Vosges, nous avons pu montrer que les informations présentées sur les plaques de rues dédiées à Amerigo Vespucci, Mathias Ringmann, Jean Basin ou Martin Waldseemüller ne remplissaient pas tous ces critères. Il n'est pas certain que la seule mention

[84] D. Milo, « Les Noms de rues », art cit., p. 306.
[85] *Ibid.*, p. 308.
[86] *Ibid.*, p. 285-286.

de la qualité de « navigateur », « chanoine » ou de « membre du Gymnase vosgien » permette aux passants qui lèvent les yeux sur ces plaques de comprendre immédiatement le lien entre ces personnages et l'invention du nom de l'Amérique en 1507. Il est de toute façon impossible, sur une plaque de quelques centimètres carrés, de donner de telles précisions et c'est donc au passant curieux d'entreprendre ses propres recherches s'il souhaite savoir qui sont les personnages dont les noms sont ainsi présentés. Combien le font réellement ? Il est impossible de le dire.

L'odonymie n'apparaît donc pas nécessairement comme l'outil le plus efficace pour permettre de faire la promotion de l'histoire du « baptême de l'Amérique » dans la trame viaire de Saint-Dié. Un autre moyen d'y parvenir consiste à mettre en place des monuments commémoratifs racontant l'histoire des chanoines-géographes ayant nommé l'Amérique en 1507. Le premier de ces monuments, on l'a vu, est la pharmacie Bardy, identifiée au début des années 1890 par Gaston Save comme étant le lieu où aurait été implantée l'imprimerie du « Gymnase vosgien ». Par la suite, d'autres projets de monuments commémoratifs voient le jour sans jamais connaître de véritable concrétisation.

B) Les projets de monuments commémoratifs du « baptême de l'Amérique »

1- Des projets antérieurs à la destruction de la « Maison de l'Amérique »

Ainsi que nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises au fil de cette étude, le premier marqueur mémoriel du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié fut la pharmacie située sur la place Jules-Ferry. Si ce commerce est bien identifié par les lecteurs du *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* dès la dernière décennie du XIXe siècle comme étant l'emplacement de l'atelier d'imprimerie financé par Vautrin et Nicolas Lud vers 1507, il faut attendre les fêtes franco-américaines de 1911 pour que ce lieu de mémoire soit bien intégré par l'ensemble des habitants de Saint-Dié. La cérémonie commémorative et la pose d'une plaque en marbre le 15 juillet 1911 ont joué un rôle décisif dans cette reconnaissance. Ce bâtiment souffre néanmoins d'un défaut de taille en tant que lieu de mémoire, dans la mesure où son rez-de-chaussée est constitué d'un fonds de commerce que son gérant, nous l'avons vu, ne souhaite pas céder à la municipalité pour le voir transformé en musée du « baptême de l'Amérique[87] ».

C'est la raison pour laquelle d'autres projets émergent progressivement afin de faire ériger à Saint-Dié un nouveau monument commémoratif, qui soit plus signifiant qu'une simple plaque

[87] Voir le chapitre 6 à ce propos, notamment p. 444-445.

apposée sur la façade d'une pharmacie. Le premier projet que nous ayons pu identifier prend place dans le contexte des fêtes de 1911 et émane d'un chroniqueur de *L'Est Républicain* qui écrit sous le pseudonyme d'Hellieule, un quartier de Saint-Dié. À l'approche des fêtes franco-américaines qui doivent se tenir au cours de l'été, il déplore le coût élevé de ces célébrations pour les finances de la ville, surtout si elles se limitent à des festivités dont il ne restera rien de concret par la suite. La facture risque d'être lourde pour Saint-Dié, et « cette fois, ce seront les filleuls qui paieront les dragées à leur marraine ». Outre les crédits municipaux avancés pour que ces fêtes soient un succès, le journaliste sait que la Société des Fêtes a lancé une souscription publique qui a recueilli un succès au-delà de ses espérances. « Eh bien ! franchement, il serait dommage que la totalité de ces ressources soit employée à des réjouissances sans lendemain. […] Pourquoi ne consacrerait-on pas une partie, une toute petite partie si l'on veut, des crédits à une attraction dont il resterait quelque chose… Il y a deux ans, la Société des promenades agita le hardi projet de construire une tour d'observation, un mirador, au sommet de l'Ormont. […] Aucune suite ne put être donnée à l'affaire. Et ce fut bien regrettable, car ce mirador, dominant le massif de l'Ormont, ou bien perché sur le faîte de la Bure[88], dans l'axe de la rue Thiers, aurait contribué à retenir à Saint-Dié bien des touristes qui ne font que passer : il aurait constitué un but d'excursion pour ainsi dire obligatoire. Ne croit-on pas que l'occasion serait belle de reprendre cette question du mirador ? Bien entendu, comme on serait riche, on serait plus exigeant et il ne s'agirait plus d'un modeste mirador de quatre-mille francs, mais d'une tour qui serait un peu là ! » Hellieule a bien conscience qu'un tel projet ne pourrait pas être concrétisé en seulement quelques mois, pour être prêt au moment des fêtes franco-américaines. En revanche, il serait tout à fait possible de faire édifier un plan et de présenter un devis au cours de cette célébration. Concernant le nom de l'édifice, « on baptiserait cela d'un nom de circonstance, quelque chose comme Tour de l'Amérique ». Il serait aussi possible d'organiser une excursion sur le site au moment des fêtes, comprenant tous les officiels, ce qui permettrait à l'ambassadeur des États-Unis de poser symboliquement la première pierre de l'édifice. Pour le chroniqueur, un tel monument serait une aubaine sur le plan touristique et il est « certain que peu d'Américains, par la suite, s'aventureraient dans nos contrées sans aller visiter la maison du Gymnase Vosgien et sans monter à la Tour de l'Amérique[89] ». Une semaine plus tard, Hellieule fait à nouveau référence à son projet, estimant que « l'idée a fait son petit chemin ». Toutefois, la Société des Fêtes ne semble pas encore y

[88] L'Ormont et la Bure font partie des collines surplombant Saint-Dié-des-Vosges.
[89] *L'Est Républicain*, 22 mars 1911.

avoir donné suite, car « la perspective d'une cavalcade semble séduire davantage la masse[90] ». Cette idée de « Tour de l'Amérique » suscite en revanche l'intérêt du *New York Times*, qui croit le projet bien plus avancé qu'il n'est en réalité : « La pierre angulaire [des fêtes franco-américaines de Saint-Dié] sera l'érection d'un obélisque qui s'appellera la Tour de l'Amérique, au sommet du mont Ormont[91]. » On ne peut que constater à quel point la nouvelle s'est déformée en traversant l'Atlantique. De simple suggestion émise par un chroniqueur de *L'Est Républicain* et relativement snobée par la Société des Fêtes de Saint-Dié, la « Tour de l'Amérique » s'est transformée en une quinzaine de jours en « pierre angulaire » des fêtes franco-américaines, prête à être inaugurée à cette occasion.

Sitôt les fêtes de juillet 1911 passées, la fièvre américaine retombe quelque peu à Saint-Dié et le bel enthousiasme qui avait animé certains esprits fait place à une certaine torpeur. Il n'est plus question d'un quelconque monument commémoratif à la gloire du « baptême de l'Amérique ». La Grande Guerre redonne néanmoins un peu de grain à moudre aux promoteurs d'une telle idée, même s'il s'agirait tout autant d'édifier un monument à la gloire des soldats étatsuniens tombés au front que d'honorer le souvenir de 1507. Dès le début de l'année 1918, le préfet de Meurthe-et-Moselle, Léon Mirman s'y montre très favorable : « Le pays lorrain jouit d'une énorme popularité de l'autre côté des océans. […] Comment en serait-il autrement ? L'Amérique possède à Saint-Dié son berceau et, non loin d'ici, la tombe des premiers soldats tombés pour le triomphe de la plus grande cause qui ait fait battre son cœur. » C'est ainsi qu'est conçu et érigé, avant même la fin du conflit, le monument franco-américain de Bathelémont. Celui-ci ne fait toutefois pas référence au « baptême de l'Amérique ». Dix ans plus tard est inauguré à Saint-Dié le monument aux Morts sculpté par Desvergnes. S'il ne fait pas non plus expressément référence à cet épisode historique, nous avons déjà pu établir que la présence d'une allégorie de Saint-Dié accueillant les soldats américains pouvait revêtir une double lecture pour les Déodatiennes et les Déodatiens.

À l'exception de ce cénotaphe aux Morts de la Grande Guerre, aucun monument commémoratif nouveau n'est édifié à Saint-Dié au cours de l'entre-deux-guerres. La place Jules-Ferry sert généralement de lieu de rassemblement lorsque les habitants de cette ville sont appelés à célébrer l'amitié franco-américaine. Ainsi, des cérémonies sont généralement organisées au moment du 4 juillet devant la « Maison de l'Amérique » afin de commémorer la Fête nationale des États-Unis. C'est également à cet endroit qu'a lieu, en 1921, l'accueil d'une

[90] *L'Est Républicain*, 1er avril 1911.
[91] *The New York Times*, 16 avril 1911, p. 7.

délégation de vétérans de l'*American Legion* venus poser une nouvelle plaque sur la façade de la pharmacie considérée comme le lieu du « baptême de l'Amérique[92] ».

En parallèle, certains intellectuels déodatiens semblent avoir beaucoup de mal à supporter le fait que la ville de Fribourg ait à son tour décidé, en octobre 1932, de faire apposer une plaque commémorative sur la maison familiale de Martin Waldseemüller, « l'homme qui a baptisé (*christened*) l'Amérique », au 9 *Löwenstraße*[93]. Le géographe y aurait vécu avec ses parents de 1480 à 1492. Cette « petite maison jaune à deux étages » aurait été connue à l'époque de Waldseemüller sous le nom de « Maison de la tête de brochet » (*Pike's Head House*). Au moment où la plaque commémorative est apposée, cette maison abrite un salon de coiffure[94]. En France, certaines réaction ulcérées face à cette décision du syndicat d'initiative de Fribourg montre qu'il existe une peur de concurrence mémorielle entre cette ville du Bade-Wurtemberg et Saint-Dié en Lorraine. L'anti-germanisme latent, exacerbé par l'arrivée au pouvoir des nazis en janvier 1933, explique sans doute la violence de certaines réactions en France. Pour *Le Lorrain*, « les Allemands viennent de s'aviser que le dernier des noms inscrits sur [la] plaque [de la maison de l'Amérique], celui du prote Martin Waldseemüller, désignait un citoyen originaire de Fribourg-en-Brisgau. Il n'en a pas fallu davantage à ses compatriotes pour en déduire qu'un Fribourgeois avait donné au Nouveau Monde le nom d'Amérique. En conséquence, le syndicat d'initiative de Fribourg-en-Brisgau a fait récemment apposer dans cette ville, sur la façade de la maison portant le numéro 9 de la rue du Lion, une plaque qui pare le Reich d'une nouvelle gloire. Ce n'est pas plus difficile que cela[95] ». Même la presse nationale s'indigne : « Les Allemands voudraient faire croire que c'est un des leurs qui a "baptisé" l'Amérique », titre ainsi *Le Matin*. « Dans cette manifestation, il faut voir une nouvelle preuve de la manie qu'ont les Allemands de vouloir tout annexer à leur profit. […] Mais il y a lieu de remarquer que, dans l'imprimerie du Gymnase vosgien, Waldseemüller n'occupait que l'emploi de prote[96]. » Pour *La Croix*, la plaque apposée à Fribourg vient « commémorer une gloire légèrement exagérée[97] ». Albert Ohl des Marais, membre influent de la Société philomatique vosgienne, s'indigne à son tour de cette décision qu'il considère comme une « usurpation[98] ».

[92] Voir le chapitre 6 à ce propos, notamment p. 435-439.
[93] *The Tyrone Daily Herald*, 6 octobre 1932, p. 4 ; *The Huntingdon Daily News*, 13 octobre 1932, p. 4.
[94] *The Bryan Daily Eagle*, 22 septembre 1933, p. 4.
[95] *Le Lorrain*, 7 mai 1933, p. 7.
[96] *Le Matin*, 17 avril 1933, p. 1-2.
[97] *La Croix*, 27 avril 1933, p. 1.
[98] OHL DES MARAIS Albert, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, nº 47, 1932-1933, p. 27-42. Ici, p. 31n.

Cette polémique révèle que Saint-Dié a le sentiment de disposer, en ce début des années 1930, du seul véritable lieu de mémoire du « baptême de l'Amérique ». Toute tentative d'en constituer un autre ailleurs, surtout s'il s'agit d'une ville allemande, entraîne une levée de boucliers et des procès en imposture. En novembre 1944, la « Maison de l'Amérique » fait partie des bâtiments anéantis par l'incendie provoqué par le retrait de la Wehrmacht. Sa façade calcinée est pourtant maintenue, arborant toujours fièrement les plaques commémoratives de 1911 et 1921. Ce vestige est néanmoins déplacé près du monument aux Morts, dont seul le socle subsiste après l'enlèvement des groupes statuaires en bronze en 1940. En 1962, la décision est prise de démolir cette façade au moment où s'achève la reconstruction de Saint-Dié. Il ne demeure dès lors aucun vestige matériel du baptême de 1507 observable dans l'espace urbain déodatien. Seule subsiste la *Cosmographiæ Introductio*, mais il faut alors se rendre au musée, puis bientôt à la nouvelle bibliothèque pour l'admirer dans la salle du Trésor, accessible seulement sur demande. Il faut attendre la seconde moitié des années 1970, dans le contexte de la « fièvre mémorielle » qui touche les sociétés occidentales, pour que l'on reparle d'un monument commémoratif du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié.

2- Le projet de monument porté par Albert Ronsin

En 1976, le directeur de la bibliothèque et conservateur du musée de Saint-Dié formule pour la première fois le vœu de voir sortir de terre un monument commémoratif du « baptême de l'Amérique ». Arrivé en Déodatie en 1960, il a pu assister à la démolition de la façade calcinée de la « Maison de l'Amérique » deux ans plus tard, au moment du réaménagement du parc municipal près du monument aux Morts. Il n'existe alors plus aucun marqueur mémoriel visible dans l'espace urbain susceptible de rappeler à la population locale et aux visiteurs extérieurs que Saint-Dié est le lieu où le nom de l'Amérique avait été inventé près de cinq siècles auparavant. Albert Ronsin estime donc indispensable de mettre en œuvre un nouveau projet. Dans un premier temps, celui-ci doit consister en « un monument commémoratif très simple », qui aurait pu être situé « vers l'hémicycle de Carbonnar ou dans le jardin devant le musée ». Il aurait pris la forme d'une « stèle sur laquelle auraient pu être fixées les plaques qui, en 1911 et 1921, avaient été apposées sur la façade de la "Maison de l'Amérique" et que [M. Ronsin] avai[t] récupérées et entreposées à la bibliothèque, puis au musée, au moment de la disparition des vestiges de cette fameuse "Maison de l'Amérique"[99] ».

[99] Fonds privé Nadine Albert-Ronsin. Note sur un projet de monument « Saint-Dié marraine de l'Amérique », adressée par Albert Ronsin à Gérard Pillot, 5 juin 1980, p. 1.

Après en avoir discuté avec l'architecte en chef des Monuments Historiques, il apparaît que ce projet ne convient pas. En parallèle, l'artiste déodatien Bernard Ory-Henry propose spontanément « deux projets de sculpture évoquant symboliquement Saint-Dié marraine de l'Amérique ». Un premier projet est réalisé en 1977 et placé dans le hall du musée, ne convenant pas pour une installation à l'extérieur[100]. Il consiste en une sphère terrestre de plus de deux mètres de hauteur, inspirée des travaux des géographes de Saint-Dié et portée par deux ailes. Elle est réalisée en granit gris de la Bresse, granit corail de Senones et acier[101].

Le second projet soumis par Bernard Ory-Henry semble davantage correspondre à la vision d'Albert Ronsin et aux critères imposés par l'architecte en chef des Monuments Historiques. L'artiste propose d'offrir gracieusement son œuvre, hors coût de la matière première et des frais de transport, qui sont estimés en 1977 à 100 000 francs. Il souhaite superviser les opérations de réalisation, qui seraient confiées à une marbrerie. Dans la conclusion de son ouvrage de 1979, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Albert Ronsin imagine un « grand signal haut de sept mètres taillé dans le grès rose […] édifié au cœur de l'ancien quartier des chanoines ». Un Français installé aux États-Unis, S. Dudyez, envoie un chèque de quatre cents dollars à la ville de Saint-Dié pour participer au financement du monument et se propose même de diriger une campagne de levée de fonds en Amérique pour tenter de réunir la somme nécessaire. Albert Ronsin lui demande de n'en rien faire, compte tenu du peu d'enthousiasme suscité par le projet dans la ville « marraine de l'Amérique[102] ».

Le projet est relancé en 1980 sur la proposition de Gérard Pillot. Celui-ci est un passionné d'histoire militaire qui a déjà fait don au musée de Saint-Dié de nombreux documents en lien avec la présence des troupes étatsuniennes dans les Vosges en 1944. Il dispose de contacts auprès de plusieurs associations d'anciens combattants américains. Il propose à Albert Ronsin de mettre à profit son réseau pour demander à l'*American Legion*, dont les liens avec Saint-Dié ne sont plus à démontrer, de participer au financement du monument de Bernard Ory-Henry. Pour le président de la Société philomatique vosgienne, « réunir une somme de 150.000 à 200.000 francs sur une souscription lancée par un Comité de soutien, par la Ville et par la Société philomatique ne doit pas être trop difficile, à partir du moment où nous pourrions

[100] *Ibid.*
[101] *Le « baptême » de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges et le contexte historique et culturel en Lorraine vers 1507 (catalogue de l'exposition réalisée par la Ville de Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du 5e centenaire du baptême de l'Amérique du 21 avril au 16 septembre 2007 au musée Pierre-Noël)*, Musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges, 2007, p. 112.
[102] Fonds privé Nadine Albert-Ronsin. Note sur un projet de monument « Saint-Dié marraine de l'Amérique », adressée par Albert Ronsin à Gérard Pillot, 5 juin 1980, p. 2.

communiquer aux Américains le projet de monument et le devis des travaux[103] ». Le 8 novembre 1980, Albert Ronsin prononce un discours à l'occasion de l'inauguration de la place Georges-Trimouille, nommée ainsi en l'honneur de l'ancien président de la Société philomatique vosgienne auquel Albert Ronsin a succédé à sa disparition trois ans auparavant. Située entre le musée et la cathédrale, cette place se trouve là où se tenait autrefois le quartier canonial de Saint-Dié. Dans son discours, le nouveau président de la Société philomatique espère voir un jour prochain émerger dans cet espace un monument « de facture artistique » destiné à remplacer la « maison de l'Amérique[104] ». Albert Ronsin estime que c'est désormais au maire, Maurice Jeandon de trancher pour savoir s'il est judicieux de lancer cet appel aux dons auprès de l'*American Legion*. Il paraît néanmoins que celui-ci ne se soit jamais positionné sur le sujet. Le projet de monument commémoratif est donc une nouvelle fois ajourné.

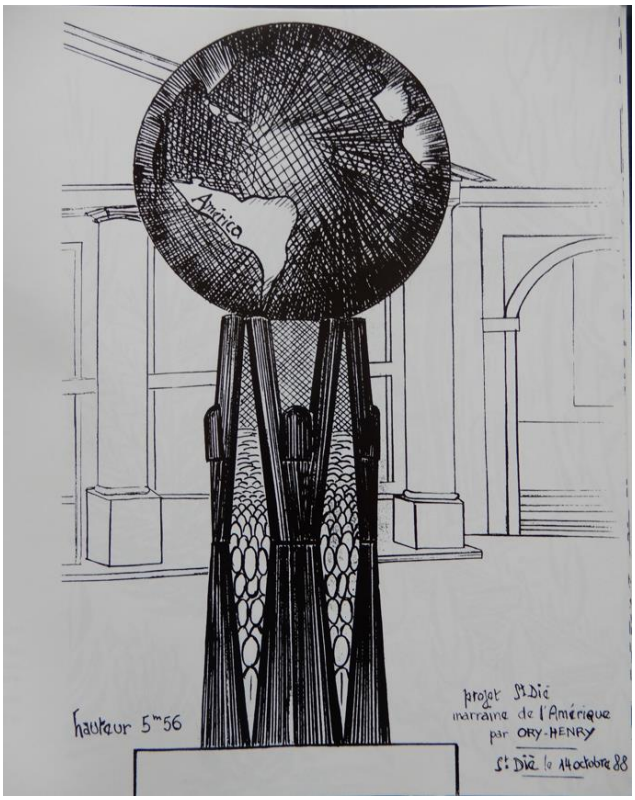


Figure 9 Esquisse du projet de monument commémoratif du "Baptême de l'Amérique" par Bernard Ory-Henry, 14 octobre 1988.

C'est en prévision des célébrations qui doivent avoir lieu en 1987 pour commémorer à Saint-Dié le bicentenaire de la Constitution des États-Unis et les 480 ans du « baptême de l'Amérique » que le projet de sculpture refait surface. Le 22 décembre 1986, un budget prévisionnel de ce monument est présenté dans le cadre des fêtes américaines préparées par le Centre Culturel Communal. Ainsi qu'on peut le voir sur l'esquisse ci-contre exécutée un peu plus tard (figure 9), le monument sera « une sculpture en grès rose de 6 mètres de haut représentant le globe terrestre tel qu'il fut cartographié à Saint-Dié en 1507, porté par les cinq membres du "Gymnase Vosgien". La "Maison du Baptême de l'Amérique" ayant disparu dans la destruction de la ville en 1944, il paraissait nécessaire qu'un monument fût érigé pour témoigner de la création du nom AMERICA à Saint-Dié ». L'œuvre sera installée sur la place Georges-Trimouille, entre la

[103] *Ibid*.
[104] RONSIN Albert, « Discours d'inauguration de la Place Georges-Trimouille à Saint-Dié le 8 novembre 1980 », in *BSPV*, n° 84, 1981, p. 162.

cathédrale et l'entrée du musée. Le coût total de l'opération est estimé à 600 000 francs, comprenant l'extraction de deux blocs de grès rose, leur acheminement jusqu'à Saint-Dié, le dégrossissement par des ouvriers spécialisés ainsi que le coût des outils nécessaires à l'artiste, qui ne demande aucune autre rétribution pour son travail. Le rapporteur du budget prévisionnel se montre néanmoins embarrassé car Bernard Ory-Henry n'est pas inscrit à la Maison des Artistes, étant donné qu'il ne vit pas de son œuvre mais de sa retraite d'ingénieur. Il ne pourra donc pas recevoir une commande officielle de l'État pour réaliser ce monument. Il est donc envisagé de chercher un autre sculpteur professionnel, qui servirait en quelque sorte d'homme de paille pour permettre à l'État de lui passer la commande officielle de cette œuvre[105].

Le 25 janvier 1987, le sculpteur Bernard Ory-Henry rédige une note manuscrite pour accompagner le projet de budget. Il y présente, dans un style et une mise en page un peu fantasques, ses motivations pour la réalisation de cette œuvre : « Pourquoi cette sculpture ! Pour éviter d'oublier le travail exceptionnel du Gymnase Vosgien à St-Dié en 1500 […] Moi, ORY-HENRY, sculpteur, je tiens à le réaliser matériellement d'une façon concrète avec ciseaux et masse dans le grès des Vosges et faire connaître à nos concitoyens, gens de Déodatie, et pourquoi pas aux autres êtres pensants de notre monde, cet événement capital survenu en 1507 grâce à des lettrés et savants composant le GYMNASE VOSGIEN. » En se proposant de réaliser bénévolement cette sculpture, l'artiste veut contribuer à « donner à Saint-Dié sa vraie place qui en effet est EXTRAORDINAIRE[106] ». Cette profession de foi est accompagnée d'une esquisse permettant de donner un aperçu de l'œuvre une fois terminée dans le cadre de la place Georges-Trimouille, ainsi qu'on peut le voir ci-dessous (figure 10).

[105] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget prévisionnel, 22 décembre 1986.
[106] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions, note manuscrite par Bernard Ory-Henry, folio 110-112.

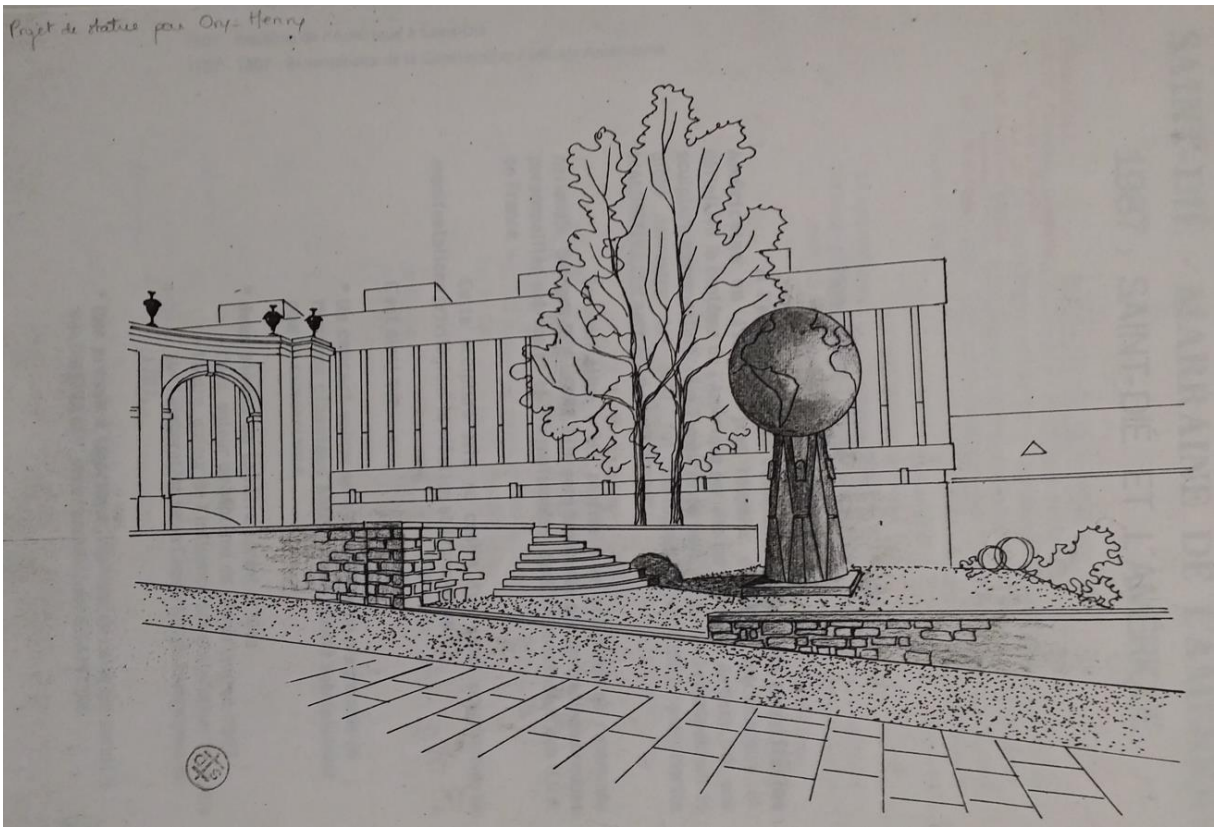


Figure 10 Esquisse du projet de monument commémoratif du "Baptême de l'Amérique" Par Bernard Ory-Henry, 1987.

Le budget prévisionnel table sur une inauguration en avril ou mai 1987, au moment de la visite de l'ambassadeur des États-Unis à Saint-Dié[107]. Le choix de cette date paraît bien étrange car il semble absolument impossible qu'un délai de seulement quatre à cinq mois puisse être tenu pour mener à bien une telle opération. Le Centre Culturel Communal renonce d'ailleurs bien vite à une telle hypothèse : « On voit mal comment venir la solution de ce problème, à partir du moment où les "*bailleurs de fonds*" sollicités, l'État et la Région auraient leur mot à dire pour l'intermédiaire du ministère de la Culture sur le choix d'un artiste d'œuvre, lequel aurait peu de chance d'être local[108]. » Le CCC adresse alors un courrier à la mairie de Saint-Dié pour lui proposer de prendre le relais de ce projet de monument[109]. La concrétisation est alors bien vite repoussée à une autre date symbolique, l'année 1992, pour le cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. Une souscription est ouverte par la ville de Saint-Dié sous l'impulsion d'Albert Ronsin[110].

[107] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget prévisionnel, 22 décembre 1986.
[108] *L'Est Républicain*, 24 mars 1987.
[109] *La Liberté de l'Est*, 4 juin 1987.
[110] *Regards*, n° 167, janvier 1987, p. 4.

Le 20 novembre 1987, François Léotard, ministre de la Culture du gouvernement Chirac se déplace à Saint-Dié afin de visiter les nouveaux vitraux de la cathédrale. Albert Ronsin lui fait visiter par la même occasion la salle du Trésor de la médiathèque et lui fait un bref récit des événements ayant conduit Saint-Dié à revendiquer le titre de « marraine de l'Amérique ». Au cours de ce déplacement, le ministre promet que l'État financera le monument commémoratif du « baptême » à hauteur de 50% du coût total[111]. En janvier 1989, une commission spéciale travaille toujours sur le projet et Albert Ronsin compte encore sur la subvention de l'État par le biais de la commande publique[112]. Toutefois, cette aide se fait attendre. Depuis la promesse faite par François Léotard, des élections ont eu lieu et la gauche est revenue aux affaires en 1988. Bernard Ory-Henry, sans doute lassé par tant de tergiversations, abandonne le projet. Il meurt à Saint-Dié en 1991[113].

Les efforts conjoints d'Albert Ronsin, de Bernard Ory-Henry et du Centre Culturel Communal de Saint-Dié n'auront donc pas permis de voir la concrétisation d'un projet porté depuis plus d'une décennie. En parallèle, un autre projet, beaucoup plus ambitieux, est porté par l'association « Amérique ».

3- Le projet de Centre Culturel « America *»*

Nous avons déjà mentionné le rôle actif joué par l'association « Amérique », fondée à Saint-Dié en 1984 par Dominique Saric et quatre de ses amis dans le but de promouvoir l'amitié transatlantique sur la base des liens historiques nés en 1507. Parmi ses projets les plus ambitieux à moyen terme, on note la mise en œuvre d'un « Centre Culturel America[114] ». Il s'agirait d'un « bâtiment entièrement nouveau, et dans son architecture et dans sa destination, sorte de vitrine des Amériques en France ». Après la destruction de la « Maison de l'Amérique », « il paraissait intéressant de reconstruire un bâtiment qui témoigne de l'aventure du "Gymnase vosgien", et surtout qui s'inspire de l'esprit de renaissance, de découverte, d'ouverture à un monde nouveau, qui caractérisait le début du XVIe siècle et nous fait tant défaut aujourd'hui[115] ».

[111] *Regards*, n° 176, décembre 1987, p. 4.
[112] *Regards*, n° 187, janvier 1989, p. 1.
[113] *Le « baptême » de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges et le contexte historique et culturel en Lorraine vers 1507 (catalogue de l'exposition réalisée par la Ville de Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du 5e centenaire du baptême de l'Amérique du 21 avril au 16 septembre 2007 au musée Pierre-Noël), op. cit.*, p. 112.
[114] *La Liberté de l'Est*, 15 juin 1986.
[115] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) D : correspondances, CR de réunions. Budget prévisionnel, 22 décembre 1986.

Pour mener à bien cet objectif, Dominique Saric dépose les statuts d'une nouvelle association en 1986. Sa finalité première est la création à Saint-Dié ou dans ses environs d'un centre culturel ou « Maison des Amériques en France ». Selon ces statuts, ce centre « devra se servir du fait historique pour établir ce projet qui alliera à la fois le passé, le présent et l'avenir. Il devra s'adresser à une clientèle locale, régionale, nationale et internationale. Il devra devenir dans les 10 prochaines années un Centre Culturel de renom internationale (*sic*). Pour cela, il devra aller au-delà d'un musée traditionnel et faire appel aux nouvelles formes de communications actuelles ». Un projet d'étude détaillé est réalisé et publié le 15 décembre 1986. Il prévoit une ouverture de cette « Maison européenne des Amériques » en 1992, pour le cinquième centenaire du premier pas de Colomb dans les Caraïbes. En préface, D. Saric propose de donner « un avenir prometteur à cette ville en créant une structure qui permettra à nouveau à Saint-Dié d'exploser dans le monde de l'An 2000 ! » Dans un contexte économique local des plus moroses depuis une dizaine d'années, marqué par une crise du textile qui occupe encore la moitié des actifs dans le bassin d'emploi de Saint-Dié, le président de l'association « Amérique » pense que son projet peut s'inscrire dans une indispensable reconversion économique vers le tourisme : « Amener une clientèle française, européenne et surtout du continent américain, voilà l'objectif ambitieux mais logique pour une ville qui est le berceau du nom d'un continent : AMERICA. […] Utilisons les atouts que nous donne ce fait historique. Nos ancêtres de 1507 nous montrent le chemin de l'avenir, la voie à choisir aujourd'hui ! Saint-Dié, à quelques dizaines de kilomètres de Strasbourg, la capitale de l'Europe (et en association avec elle), peut devenir dans les 10 à 20 prochaines années une ville connue par son invention principale : le nom d'AMERICA. »

Dans la vision de M. Saric, le centre comporterait quatre bâtiments, dont les toits en bois seraient en forme de coques de caravelles renversées : trois pour les navires du premier voyage de Colomb et un pour Vespucci. Ce dernier donnerait son nom au bâtiment d'accueil et comprendrait une imprimerie reconstituée de l'époque du « Gymnase vosgien ». Le bâtiment « Pinta » comprendrait quant à lui un complexe hôtelier, un centre d'hébergement universitaire ainsi qu'une « école internationale de la découverte » de niveau doctorat. Le bâtiment « Niña » serait une salle accueillant des événements culturels avec une capacité minimale de 3 à 5 000 places assises. Enfin, le bâtiment « Santa Maria » comprendrait un espace dédié aux nouvelles formes de communication alors en plein essor, un centre d'exposition et un « *image center* », immense base de données consacrée au continent américain. D. Saric a même pensé à de futures extensions possibles, comme un parc de loisirs consacré aux découvertes.

Le projet paraît tellement ambitieux que certains peinent à imaginer qu'il puisse un jour sortir de terre. Même Albert Ronsin, d'ordinaire si enthousiaste face aux projets culturels qui lui sont proposés, semble dubitatif. Après la tenue d'une réunion le 18 octobre 1986, D. Saric doit le relancer à plusieurs reprises pour lui demander de jouer un rôle de conseil sur ce projet. En revanche, le vice-président du Conseil régional de Lorraine, Jean-Pierre Thomas lui répond de manière plus favorable le 18 novembre. Il accepte d'entrer au comité des personnalités et de soutenir le dossier auprès de la région et du ministère de la Culture[116]. Néanmoins, le projet ne va pas plus loin. Beaucoup trop ambitieux, il n'a manifestement pas été pris assez au sérieux puisque nous n'en retrouvons plus aucune trace ultérieure dans les archives que nous avons pu consulter.

Si aucun monument commémoratif nouveau n'a finalement été édifié à Saint-Dié pour célébrer le « baptême » de 1507 depuis la destruction de la « Maison de l'Amérique », l'ère Pierret a été témoin de l'apparition de plusieurs marqueurs urbains en lien avec la mémoire de l'invention du nom *America*.

C) Les « géosymboles » célébrant les liens entre Saint-Dié et l'Amérique

Dans les années 1990, Joël Bonnemaison a développé le concept de « géosymbole » afin de mieux cerner et comprendre l'organisation d'un territoire sur le plan symbolique. Pour ce géographe, un géosymbole est un lieu chargé d'un sens particulier pour un groupe, en raison de la symbolique qu'il déploie, étant porteur d'une partie de sa mémoire et de sa culture. Il peut recouvrir plusieurs formes : lieu, construction, paysage, itinéraire… et prend pour un groupe une dimension symbolique en fonction d'un ou plusieurs critères, qu'ils soient religieux, politiques ou encore culturels[117]. Dans le cas de Saint-Dié-des-Vosges, il existe ainsi plusieurs géosymboles en lien avec le « baptême de l'Amérique » qui viennent se surimposer aux odonymes déjà évoqués ci-dessus. Ils ont presque tous été mis en place sous les différents mandats municipaux de Christian Pierret.

[116] Médiathèque Victor-Hugo, SDDV, Fonds « Amérique », L.96 (1) C : association America.
[117] COLLIGNON Béatrice, « Les Toponymes Inuit, mémoire du territoire : étude de l'histoire des Inuinnaiat », in *Anthropologie et Sociétés*, nº 2-3, vol. 26, 2002, p. 45-69. Ici, p. 60.



Figure 11 « La Cour des Arts » et la mosaïque de Lamb au 15 rue d'Alsace à Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 17 avril 2022.

Le premier de ces marqueurs relève d'une initiative privée, tout en conservant des liens avec le Conseil municipal élu en mars 1989. Il s'agit d'une mosaïque réalisée en 1990 par Jean-Louis Lambert, dit Lamb, sur le mur jouxtant la façade d'un immeuble situé au 15 de la rue d'Alsace à Saint-Dié-des-Vosges. Cette œuvre s'inscrit dans le contexte du premier Festival International de Géographie. À l'époque de sa réalisation, l'immeuble est occupé par une librairie indépendante et associative fondée en 1972, « Le Neuf ». Cette librairie tire son nom du nombre d'amis, étudiants ou jeunes actifs à l'origine de cette fondation, très marqués par l'idéologie de mai 68 et qui s'y relayent quotidiennement[118]. Parmi eux, on trouve Olivier Huguenot, gendre de l'ancien maire socialiste Pierre Noël. En 1989-1990, ce proche de Christian Pierret devient l'un des artisans du premier FIG et des suivants jusqu'à nos jours. C'est notamment sous son impulsion qu'est réalisée la mosaïque ci-dessus (figure 11), reproduisant le portrait d'Amerigo Vespucci tel que gravé sur la mappemonde de 1507 par Martin Waldseemüller. En l'an 2000, « Le Neuf » déménage sur le quai Leclerc pour devenir une librairie commerciale, tandis que la boutique du 15 rue d'Alsace est reprise par l'un de ses fondateurs, Daniel Cuny, qui la renomme « Le Vieux Neuf ». Depuis 2019, M. Cuny a cédé la gestion de l'établissement à ses fils, qui l'ont transformé en galerie d'art et en chambres d'hôtes,

[118] « Librairie Le Vieux Neuf à Saint-Dié-des-Vosges : l'histoire de neuf copains », in *Vosges Matin*, 23 décembre 2018.

« La Cour des Arts[119] ». La mosaïque représentant Amerigo Vespucci constitue le premier maillon d'une chaîne de marqueurs mémoriels qui se succèdent au cours de la décennie 1990 autour de la thématique du « baptême de l'Amérique ».



Figure 12 La stèle en l'honneur de la 103e Division d'Infanterie, inaugurée le 13 juillet 1992, square de la 103e Division Américaine à Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 9 mars 2018.

Le 13 juillet 1992, Christian Pierret inaugure à Saint-Dié-des-Vosges une stèle en l'honneur de la 103e DI, surnommée la « Division Cactus » et qui avait libéré la ville en novembre 1944. Particulièrement attaché à la mémoire de la libération de sa ville par les troupes étatsuniennes, le nouveau maire de Saint-Dié-des-Vosges tient à rendre régulièrement hommage à ces dernières. À l'occasion de cette inauguration, des troupes stationnées en Allemagne ainsi que des vétérans venus des États-Unis ont été invités à faire le déplacement[120]. Le lieu désigné pour l'installation de ce monument n'a pas été choisi au hasard puisqu'il s'agit d'une petite place de la rive gauche, située près du quartier de Foucharupt, épargnée par les destructions et où la musique de la 103e DI avait donné une aubade pour la population le 22 novembre 1944. Le maire Pierre Évrat avait alors promis de donner le nom de cette division à ce square[121]. En revanche, la date choisie pour cette inauguration n'a pas de lien direct avec l'année 1944 mais s'inscrit plutôt dans le cadre des célébrations du cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique. On se souvient que l'année 1992 avait été marquée par une série d'initiatives mémorielles à Saint-Dié-des-Vosges afin de rendre hommage à l'exploit de Christophe Colomb[122]. La lecture de la plaque bleue vissée dans le bloc de marbre (figure 12

[119] « Saint-Dié : la Cour des Arts ouvre quatre chambres d'hôte », in *Vosges Matin*, 27 septembre 2021.
[120] Voir la transcription de l'entretien avec Jacky Homel, Vianney Huguenot et Christophe Perrin en annexe 3.
[121] Voir le chapitre 6 à ce propos, p. 477.
[122] Voir le chapitre 7 à ce propos, p. 589-593.

ci-dessus) appelle un certain nombre de remarques. D'abord, la présence entremêlée des drapeaux français et étatsunien nous ramène à la confusion entre l'Amérique et les États-Unis, déjà largement observée au cours des fêtes franco-américaines de 1911 et savamment entretenue tout au long du XXe siècle. « Saint-Dié-des-Vosges marraine de l'Amérique » a été libérée par « l'Armée américaine », peut-on lire. Un tel monument commémoratif vient une nouvelle fois créer une confusion sur la nature exacte du parrainage revendiqué depuis un siècle par la ville de Saint-Dié-des-Vosges : est-elle la marraine « de l'Amérique » ou « des États-Unis » ? Par ailleurs, la date du 22 novembre aurait peut-être été plus judicieuse que celle du 23 puisque c'est au cours de cette journée que les *GI's* ont pu entrer en contact avec la population, mesurer l'ampleur des dégâts et entendre le discours de remerciements du maire Pierre Évrat.



Figure 13 Panneau J.-C. Decaux installé au pied de la montée vers le musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 7 juin 2017.

C'est au cours de la même période qu'est implanté le panneau J.-C. Decaux représenté ci-dessus (figure 13). Érigé entre la place du Général-de-Gaulle et la montée menant au musée Pierre-Noël, ce panneau semble avoir été installé pour faire le deuil du monument qu'Albert Ronsin avait, depuis une quinzaine d'années, appelé de ses vœux à cet endroit précis (« vers

l'hémicycle de Carbonnar ou dans le jardin devant le musée ») et dont les espoirs de concrétisation semblaient alors définitivement dissipés. Sur la structure grise est inséré un texte composé par Christophe Perrin, alors directeur de la communication de Christian Pierret[123]. En quelques lignes, les circonstances dans lesquelles le nom de l'Amérique aurait été élaboré dans le quartier canonial de Saint-Dié en 1507 sont rappelées.

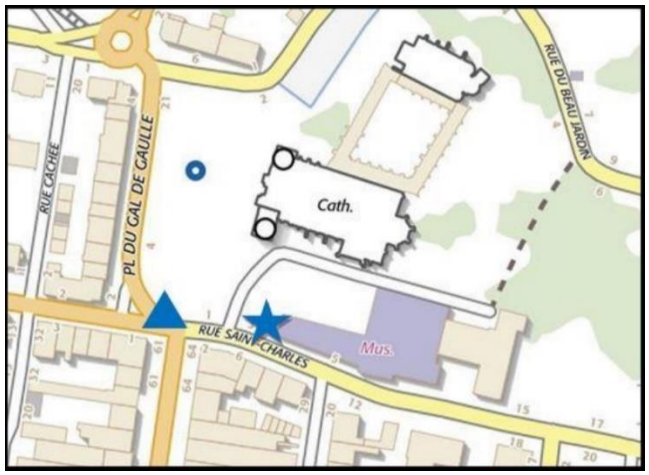


Figure 14 Plan de la place du Général-de-Gaulle à Saint-Dié-des-Vosges. Source : Géoportail, modifié par l'auteur.

Titré en rouge « Maison du baptême de l'Amérique », le texte est susceptible d'induire les lecteurs en erreur en leur faisant penser que ce panneau serait situé à l'endroit même où se tenait l'ancienne pharmacie Bardy. Or, cette maison se trouvait en réalité de l'autre côté de la rue, ainsi que le montre ce schéma (figure 14). L'étoile bleue indique l'emplacement de ce panneau, tandis que le triangle de la même couleur correspond à l'endroit précis où la « Maison de l'Amérique » était effectivement située avant sa destruction en novembre 1944[124].



Figure 15 Panneau d'entrée de ville sur la RN 59, direction Nancy-Saint-Dié-des-Vosges, km 14. Cliché de l'auteur, 10 mai 2019.

Un autre marqueur mémoriel, édifié après 1995[125], est un panneau d'entrée de ville situé le long de la RN59, dans le sens Lunéville – Saint-Dié-des-Vosges, à six kilomètres de cette dernière. C'est une nouvelle fois Christophe Perrin

[123] Voir la transcription de l'entretien avec Jacky Homel, Vianney Huguenot et Christophe Perrin en annexe 3.
[124] J. Desprez, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la "Maison de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges », art cit. Ici, p. 266.
[125] Nous n'avons pas pu établir clairement la date d'installation de ce panneau. La référence à la frégate La Fayette nous permet néanmoins de déduire qu'il n'a pas été mis en place avant 1995, dans la mesure où le parrainage de la frégate La Fayette par la ville de Saint-Dié-des-Vosges n'a été officialisé que le 21 octobre 1995.

qui conçoit ce panneau, en lien avec les services de l'Équipement. La voie de contournement ayant été inaugurée au début du premier mandat municipal de Christian Pierret, celui-ci voulait indiquer aux automobilistes qui n'auraient plus à traverser Saint-Dié-des-Vosges en circulant sur l'axe Nancy-Sélestat que cette ville était à la fois la « marraine de l'Amérique » et celle de la frégate La Fayette. C'est en effet le 21 octobre 1995 que Saint-Dié-des-Vosges est officiellement devenue la marraine de ce bâtiment, alors commandé par l'amiral Thierry d'Arbonneau (1947-2019), ami de Christian Pierret, au cours d'une cérémonie à laquelle avait participé le Consul général des États-Unis à Strasbourg ainsi que l'attaché naval des États-Unis à Paris[126].

En 1995, Christian Pierret, qui vient d'être réélu pour un second mandat de maire, souhaite donner une nouvelle impulsion à cette politique de mise en place de marqueurs mémoriels en lien avec la géographie et le « baptême de l'Amérique ». La municipalité dispose à cette fin d'un budget relativement confortable, grâce à la manne procurée par le contrat de ville de 350 millions de francs octroyé par le gouvernement Rocard en 1990[127]. Alors que l'espace culturel Georges-Sadoul doit être rénové, le maire confie à l'artiste-plasticien Emmanuel Antoine, directeur du centre des arts plastiques de Saint-Dié-des-Vosges (le CEPAGRAP) la mission d'élaborer une œuvre monumentale destinée à orner un nouveau théâtre de verdure, prévu entre l'espace Sadoul et le cinéma « l'Empire ». L'artiste accepte de porter le projet, à condition d'être secondé par l'un des professeurs de son école, Philippe Conti. Il est prévu de créer cette œuvre sur le mur borgne du cinéma. Les deux artistes proposent à Christian Pierret de réaliser un recomposé s'inspirant d'éléments puisés dans la mappemonde de Waldseemüller et réagencés selon une logique nouvelle[128]. Trois éléments principaux sont ainsi sélectionnés : les portraits de Ptolémée et Vespucci, ainsi qu'Euronotus, l'un des douze vents entourant la carte. C'est ce vent qui a été choisi en particulier car les artistes trouvent qu'il est le plus beau, le plus dynamique et le plus joufflu. L'une des bordures de la carte a également été reprise pour donner l'impression qu'une coque de bateau transporte Vespucci, tandis que le vent Euronotus souffle dans sa direction. C'est donc l'idée générale du voyage et de la géographie qui est sous-tendue par ce projet. Toutefois, le propriétaire du cinéma, Thierry Tabaraud ne souhaite pas que l'œuvre soit peinte directement sur le mur de son établissement. C'est donc une autre solution qui est adoptée : il s'agira de réaliser une œuvre d'une envergure de 270 mètres carrés,

[126] *Cols bleus : Hebdomadaire de la Marine française*, n° 2349, 27 avril 1996, p. 25.
[127] Sur la question du contrat de ville, on se reportera à la transcription de l'entretien accordé par Christian Pierret en annexe 3.
[128] Un des croquis préalables à cette œuvre est reproduit en annexe 5, p. 310.

composée de 64 panneaux déportés sur une structure métallique, elle-même fixée sur le mur du cinéma. Le projet est évalué à un peu plus de 100 000 francs, incluant la mise en place par une nacelle. Afin de restreindre les coûts, les artistes choisissent d'utiliser comme matériau de base le Komacel, un PVC expansé relativement peu coûteux. Quant à la technique picturale adoptée, elle consiste à peindre un à un des pixels à la manière impressionniste, car la mode est alors à la micro-informatique. Emmanuel Antoine et Philippe Conti vont alors peindre manuellement, pendant six mois, les 64 plaques de komacel préalablement découpées à la scie sauteuse avant de les assembler sur l'ossature métallique installée par l'entreprise déodatienne Laugel & Renouard.



Figure 16 L'inauguration de l'espace Euronotus à Saint-Dié-des-Vosges le 20 juillet 1996. Fonds privé Emmanuel Antoine.

L'œuvre est inaugurée dans la soirée du 20 juillet 1996[129], comme le montre la photographie ci-contre (figure 16). Devant l'œuvre monumentale se tiennent, de gauche à droite, l'architecte Hervé Dufau, qui a réalisé la rénovation de l'espace Sadoul ; Emmanuel Antoine et Philippe Conti, auteurs de la fresque Euronotus ; Christian Pierret, maire de Saint-Dié-des-Vosges, au micro et Gérard Barbot, directeur de l'espace Sadoul. Si l'accueil est globalement enthousiaste, certains citoyens et élus semblent regretter qu'une telle œuvre soit située dans un espace de faible passage, là où elle ne pourra guère être admirée, à l'exception des consommateurs du bar de l'Entracte. D'autres pensent que cet « espace Euronotus » est un outil de propagande en faveur de la récente Europe de Maastricht, n'ayant pas fait le rapprochement entre le nom de cette œuvre et le vent présent sur la carte de Waldseemüller.

Dans les années qui suivent la rénovation de l'espace Sadoul, Gérard Barbot organise un certain nombre de représentations théâtrales estivales dans le petit théâtre de verdure, permettant aux spectateurs d'avoir cette fresque monumentale sous les yeux. Rapidement toutefois, cet espace connaît une baisse de fréquentation et l'œuvre tombe dans un certain

[129] *L'Est Républicain*, 11 juillet 1996.

anonymat au cours des années 2000, surtout après la fermeture de « l'Entracte ». Comme l'indique le récent cliché ci-dessous (figure 17), les plaques de komacel commencent à subir l'usure du temps et deux morceaux de la fresque se sont déjà détachés. Les artistes s'attendaient dès l'origine à cette dégradation, en raison de la qualité médiocre du matériau utilisé et de l'alternance très marquée du climat vosgien en fonction des saisons. Ils pensaient même que les premiers signes d'usure arriveraient bien plus rapidement[130].



Figure 17 La fresque "Euronotus", conçue et réalisée par Emmanuel Antoine et Philippe Conti, quai Sadi-Carnot, Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 17 avril 2022.

Quelques années plus tard, en l'an 2000, la municipalité profite de la rénovation de la place Charles-de-Gaulle, située face au parvis de la cathédrale, pour faire intégrer dans les pavés une carte en grès rose cerclée de laiton représentant le continent américain (figure 18, ci-dessous). Christian Pierret n'est alors plus maire depuis trois ans, ayant rejoint le gouvernement de Lionel Jospin en tant que secrétaire d'État à l'Industrie. Il continue néanmoins à suivre de près les affaires de sa ville, désormais dirigée par Robert Bernard (1997-2002). À droite de l'Amérique du Nord, une plaque précise : « C'est à Saint-Dié-des-Vosges, en 1507, que le Nouveau Monde

[130] Les lecteurs se reporteront à la transcription de l'entretien accordé par Emmanuel Antoine et Philippe Conti en annexe 3 pour davantage de précisions concernant la genèse et la réception de cette œuvre.

fut baptisé “America” en hommage au navigateur Amerigo Vespucci. » Nous avons affaire à un anachronisme, le nom de « Saint-Dié-des-Vosges » étant utilisé pour désigner la ville en 1507. Il faut dire que la municipalité vient de remporter une longue bataille administrative face au Conseil d'État, en se voyant enfin reconnaître le changement de nom réclamé depuis dix ans[131]. Il faut donc mettre du « Saint-Dié-des-Vosges » partout. Par ailleurs, la carte ne représente pas seulement les États-Unis mais l'ensemble du Nouveau Monde. C'est donc un changement de paradigme qui est en train de s'opérer avec cette réalisation. Le choix du Conseil municipal a-t-il été guidé par les réflexions d'Albert Ronsin qui, dès 1991, avait appelé à élargir la focale à l'ensemble des Amériques et à ne pas restreindre le « baptême de l'Amérique » aux seuls États-Unis ? Pour l'ancien conservateur, c'est à la « marraine » de faire le premier pas et d'aller au contact des pays d'Amérique du Sud, particulièrement ceux qui ont été désignés à l'origine par l'expression « *America* », tels que le Brésil ou l'Argentine et de leur proposer un jumelage : « […] qu'attend-elle pour ouvrir ses bras à tous les pays des trois Amériques et tout particulièrement aux représentants des nations dont Amérigo Vespucci a, le premier, côtoyé les rives, du golfe du Mexique à la Terre de Feu ? Qu'attend-elle pour les réunir sous les ailes de la Tour de la Liberté érigée au cœur de la cité et qui est devenue le symbole du renouveau de Saint-Dié-des-Vosges[132] ? »



[131] Le changement de nom de « Saint-Dié » en « Saint-Dié-des-Vosges » a été officialisé par décret le 21 décembre 1999. Voir « Quand Saint-Dié a-t-elle changé de nom pour devenir Saint-Dié-des-Vosges ? », in *Vosges Matin*, 1er juillet 2021.

[132] RONSIN Albert, *La fortune d'un nom :* America. *Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges.* Cosmographiæ introductio *suivi des Lettres d'Amerigo Vespucci*, traduit par Pierre Monat, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1991, p. 90.



Figure 18 Carte de l'Amérique en grès rose et laiton intégrée dans les pavés de la place Charles-de-Gaulle, Saint-Dié-des-Vosges. Clichés de l'auteur, 5 juin 2017 (en haut) et 16 juillet 2023 (en bas).



*Figure 19 Première page du dossier de presse pour le lancement d'*Aquanova America*, 2013.*

En 2002, Christian Pierret reprend le fauteuil de maire de Saint-Dié-des-Vosges à la suite du décès de Robert Bernard. Il ne quittera plus ce poste jusqu'en 2014, date à laquelle il décide de ne pas se représenter. Une de ses dernières réalisations monumentales avant de quitter ses fonctions municipales est un complexe aqualudique baptisé « *Aquanova America* », qu'il inaugure le 17 décembre 2013. Comme on peut le voir sur cette page de dossier de presse du groupe « Espace Récréa » (figure 19), en charge de la gestion de cet établissement au sein d'une société d'économie mixte, le thème de l'Amérique est clairement mis en avant. Selon Christian Pierret, tous les détails de ce projet ont été pensés pour rappeler, par touches discrètes et suggestives,

les liens historiques avec l'Amérique. La couleur ocre, qui domine la façade de l'établissement, doit rappeler les déserts américains, la couleur verte doit évoquer ses forêts, etc.

Le projet, qui aura coûté dix-huit millions d'euros dont quatorze pour la construction, a été pensé comme un modèle de modernité[133]. Qu'il s'agisse du revêtement en inox des bassins, de la connexion à la chaufferie biomasse de la ville ou du système de récupération des eaux de douche, ce nouvel investissement est aussi un symbole de la capacité d'un territoire en difficulté à faire preuve d'innovation, de coopération et de capacité à rebondir face au déclin économique. Selon Christian Pierret, l'Amérique peut constituer un moteur pour ce genre de projet, à défaut d'un véritable modèle qui n'est pas transposable en l'état en France[134].

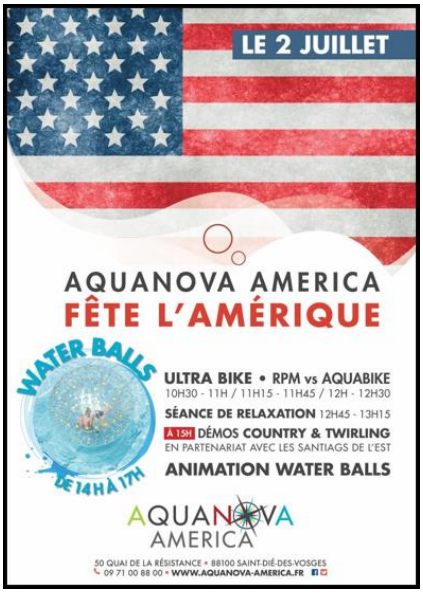


Figure 20 Affiche pour une journée de manifestation sportive à Aquanova America*, années 2010.*

La confusion entre « Amérique » et « États-Unis » demeure néanmoins un réflexe encore difficilement contrôlable à Saint-Dié-des-Vosges, comme le montre cette affiche encore présente il y a quelques années sur le site Internet de l'établissement et aujourd'hui retirée. Elle montre qu'une manifestation est organisée un 2 juillet, certainement en lien avec la Fête nationale des États-Unis. Un drapeau de ce pays est présent en tête de l'affiche, qui annonce qu'« *Aquanova America* fête l'Amérique ». On constate également que le logo de l'établissement fait un lien avec la géographie, la lettre « O » ayant été remplacée par une rose des vents. Parmi les attractions au programme de cette journée de manifestation, des démonstrations de danse country et de *twirling* (discipline apparentée aux majorettes) sont prévues. Ces deux loisirs populaires et associés aux États-Unis dans l'imaginaire collectif nous renvoient une fois encore à la manière de faire la promotion de la mémoire du « baptême de l'Amérique » afin de toucher un public nombreux.

[133] *Vosges Matin*, 18 décembre 2013.
[134] Voir sur ce point la transcription du second entretien que nous a accordé Christian Pierret, en annexe 3.



Figure 21 Portrait de Vautrin Lud, peint sur un mur du collège éponyme à Saint-Dié-des-Vosges. Œuvre de Russ. L'Est Républicain, *16 juin 2019.*

Depuis le départ de Christian Pierret de la mairie de Saint-Dié-des-Vosges en 2014, la municipalité a cessé de déployer des géosymboles associés au « baptême de l'Amérique ». David Valence (2014-2022) a préféré concentrer sa politique mémorielle sur d'autres figures plus contemporaines, telles qu'Abel Ferry ou Le Corbusier. Comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin, c'est le secteur privé qui semble avoir aujourd'hui pris le relais de la mémoire liée aux chanoines-géographes de 1507. Terminons ce tour d'horizon avec l'inauguration en 2019 d'une fresque peinte par l'artiste avignonnais Russ sur un pan de mur du collège Vautrin-Lud de Saint-Dié-des-Vosges. L'œuvre a été commandée pour commémorer le cinquantième anniversaire du collège[135]. Ainsi qu'on peut l'observer sur la photographie ci-dessus (figure 21), le portrait du chanoine à l'origine de la constitution du « Gymnase vosgien » s'inspire fortement de la représentation fantaisiste élaborée par Gaston Save en 1879, alors qu'il s'était vu confier la rénovation du théâtre municipal[136]. L'arrière-plan évoque les étoiles, voire peut-être les anneaux de Saturne, ce qui rattacherait le chanoine à ses recherches cosmographiques. En revanche, rien dans cette œuvre ne vient rappeler le « baptême de l'Amérique » à proprement parler.

On a pu mettre en lumière, au long des pages qui précèdent, la manière dont la mémoire du « baptême de l'Amérique » par Saint-Dié-des-Vosges, sa « marraine », s'était déployée dans l'espace urbain depuis la fin du XIXe siècle, que ce soit au travers des noms de rues, des projets de monuments commémoratifs ou des autres « géosymboles » s'étant superposés dans l'espace urbain déodatien au fil du temps. Il manque naturellement à cette présentation une dimension comparative avec les États-Unis ; celle-ci est difficile à mener dans la mesure où il n'existe dans ce pays quasiment aucun marqueur mémoriel relatif aux événements de 1507. En 1970, dans la ville de Westwego, en Louisiane, une habitante originaire de la ville vosgienne a

[135] *Vosges matin*, 16 juin 2019.
[136] On pourra comparer ce portrait avec celui offert par la ville de Saint-Dié aux États-Unis en 1911, voir p. 413.

dénommé une allée privée « *St-Die street*[137] », peut-être en hommage au « baptême de l'Amérique » mais cette rue n'est pas répertoriée dans la trame viaire officielle de la municipalité[138].





Figure 22 Le buste d'Amerigo Vespucci, jardins du Pan American Union Building, *Washington.*

Dans ce pays, le seul monument qui rappelle, très discrètement, l'histoire de l'invention du nom *America* est un buste d'Amerigo Vespucci situé dans les jardins du *Pan American Union Building* à Washington, bâtiment qui sert de quartier général à l'Organisation des États d'Amérique[139]. Sur la base en marbre de ce buste (figure 22, ci-dessus), on peut lire le nom du navigateur, suivi de ses années de naissance et de disparition. En dessous est gravé un détail de la mappemonde de Waldseemüller conçue à Saint-Dié et montrant le portrait du navigateur et chroniqueur florentin près de l'hémisphère occidental auquel il a donné son nom. Rien d'autre ne vient éclairer le sens de ce choix artistique au spectateur curieux. La référence à la carte de 1507 n'est précisée nulle part. Le caractère unique et laconique de ce monument est un nouvel indice de l'asymétrie mémorielle autour du « baptême de l'Amérique » entre la Lorraine et les États-Unis. Il nous reste à présent à tenter de déterminer les liens ayant été tissés au fil du temps entre la mémoire de cet épisode historique et ce que nous nommons aujourd'hui le « marketing », qu'il s'agisse d'initiatives privées (création de produits dérivés, publicités,

[137] A. Ronsin, *La fortune d'un nom*, *op. cit.*, p. 88.
[138] Des échanges par courriels auprès des *Public Records* du comté de Jefferson en Louisiane ont permis de confirmer ce fait.
[139] https://dcbikeblogger.wordpress.com/2015/07/06/amerigo-vespucci-statue/

entreprises exploitant l'image du « baptême de l'Amérique ») ou publiques, au travers de ce que les géographes nomment le « *city branding* ».

III) « Baptême de l'Amérique » et marketing commémoratif

Très rapidement après que Saint-Dié a été identifiée comme la « marraine de l'Amérique » à la fin du XIXe siècle, différentes catégories d'acteurs ont pris l'initiative de mettre en valeur cet épisode historique afin de générer un effet économique. C'est ce que Pierre Nora nomme l'« industrie de la commémoration », qui consiste en une récupération d'un phénomène mémoriel par le secteur marchand afin de s'en servir comme tremplin pour réaliser du chiffre d'affaires. Par exemple, les éditeurs prévoient à l'avance la publication d'ouvrages qui devront paraître idéalement au moment des commémorations ; des associations commandent la production d'objets-souvenirs ou « *memorabilia* », qu'elles vendent au cours des fêtes commémoratives afin d'améliorer leurs finances. Du T-shirt à la boule à neige, de la bande-dessinée à la carte en facsimilé, ces objets coïncident avec une « matérialisation de la mémoire ». Celle-ci engendre le besoin de posséder des objets matériels qui rappellent l'événement ou le personnage qui a été célébré[140]. Anthony Rowley va jusqu'à parler de « commerce de la pacotille[141] ».

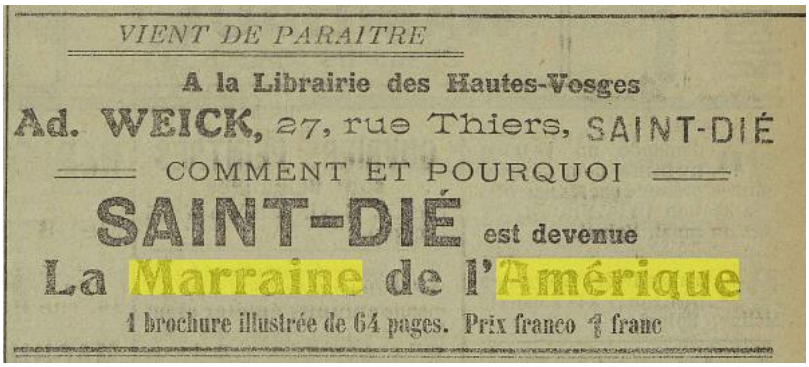
Toutefois, le marketing commémoratif ne se résume pas au fait de vendre des objets-souvenirs. Il peut opportunément permettre à des entrepreneurs de promouvoir leurs produits en profitant de l'intérêt médiatique, généralement éphémère, suscité par un anniversaire historique. Dans le même ordre d'idées, mais selon une logique plus pérenne, certaines entreprises peuvent voir le jour en adoptant une identité faisant référence à la mémoire d'un épisode historique particulièrement bien identifié. Enfin, les acteurs publics, tels que les collectivités territoriales peuvent également profiter des retombées d'un épisode mémoriel en l'utilisant dans le cadre de leur « marketing territorial », autrement appelé « *city branding* ». À Saint-Dié-des-Vosges, ces quatre dimensions ont été expérimentées dans le cadre de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». Dans cette troisième partie, nous allons dès lors analyser dans quelle mesure la mémoire de cet épisode historique a été mobilisée par certains acteurs au service d'intérêts économiques et promotionnels.

---

[140] JOHNSTON William Michael, *Post-modernisme et Bimillénaire. Le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, « Perspectives critiques », 1992, p. 14.
[141] ROWLEY Anthony, « Commémorations » in *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, Emmanuel de Waresquiel, Laurent Le Bon et Philippe Regnier (éd.), Paris, Larousse : CNRS éditions, 2001, p. 140-142.

A) Attractions et produits dérivés

Les fêtes franco-américaines de 1911 ont constitué les prémices de cette utilisation de la mémoire du « baptême de l'Amérique » à des fins commerciales. Dans les mois précédant l'événement, les commerçants de Saint-Dié et des environs flairent la bonne affaire. Dès mars 1911, Ferdinand Buisson (1841-1932), qui fut un très proche de Jules Ferry comme directeur de l'Enseignement primaire, déclare que « Saint-Dié va voir des journées uniques dans l'histoire[142] ». À mesure que la presse se fait l'écho de l'ampleur prise par la manifestation, il devient évident que la ville vosgienne va accueillir une foule comme jamais elle n'en a connu auparavant. C'est le moment ou jamais de faire de bonnes affaires. « Souhaitons maintenant à nos fêtes un temps magnifique et à nos commerçants de bonnes recettes », déclare la presse locale[143]. Lesdits commerçants n'ont pas attendu cette injonction de dernière minute pour se mettre au travail.


VIENT DE PARAITRE

A la Librairie des Hautes-Vosges

Ad. WEICK, 27, rue Thiers, SAINT-DIÉ

COMMENT ET POURQUOI

SAINT-DIÉ est devenue

La Marraine de l'Amérique

1 brochure illustrée de 64 pages. Prix franco 1 franc

Figure 23 Réclame parue dans le Mémorial des Vosges, *15 avril 1911, p. 3.*

Chronologiquement, cela commence par l'activité éditoriale, qui a pour inconvénient de devoir être entreprise très en amont afin de tenir ses produits disponibles à temps. C'est ainsi qu'Adolphe Weick, éditeur et photographe à Saint-Dié, publie son ouvrage intitulé *Comment et pourquoi Saint-Dié est devenue la Marraine de l'Amérique.* Comme le précise cette réclame publiée trois mois avant la célébration (figure 23, ci-dessus), l'ouvrage de 64 pages est disponible pour la modique somme d'un franc à la Librairie des Hautes-Vosges, établissement tenu par M. Weick, qui est par ailleurs le président de la Société des fêtes. On a déjà pu rendre compte du scandale que la publication de cette modeste plaquette, fort mal renseignée, du reste, avait pu provoquer au sein de la communauté catholique locale, régionale et même nationale[144]. L'opportunisme commercial ne fut d'ailleurs pas l'argument le moins utilisé pour discréditer l'auteur et éditeur.

Les autres commerçants de Saint-Dié ne sont pas en reste. Les Galeries Modernes proposent à la vente « des drapeaux américains à des prix très avantageux », de cinquante

[142] *L'Est Républicain*, 22 mars 1911.
[143] *L'Estafette*, 15 juillet 1911.
[144] On se reportera à ce propos au chapitre 5 de cette thèse, notamment p. 392-393.

centimes à 3,50 francs en fonction de la taille désirée[145]. Le chocolatier Carl, qui dispose d'une boutique rue Thiers encore en activité de nos jours, s'adapte également à la demande en proposant des boîtes-souvenir : « Ces boîtes, sur le couvercle desquelles se détache le double écusson des deux Républiques amies, sont d'un cachet très artistique, et leur décor très sobre fait ressortir l'originalité du dessin, qui sert de cadre aux armes de la France et des États-Unis. Après le plaisir des yeux, celui du palais, car d'exquis chocolats sont placés dans ces boîtes, qui obtiendront auprès de toutes les maîtresses de maison, soucieuses de plaire à leurs invités, le plus légitime succès[146] ». Par ailleurs, la charcuterie Sem, sise au 7 du quai Pastourelle fait savoir qu'elle proposera tout au long des fêtes une large gamme de produits à des prix raisonnables, « malgré la hausse cherchée par certains accapareurs des Halles[147] ! » Pendant ce temps, le bijoutier Malé fait frapper une médaille-souvenir de ces fêtes franco-américaines, que « chacun voudra posséder et conserver ». Les prix varient en fonction de la noblesse du métal employé. La moins chère, en bronze patiné, coûte la modique somme de trois francs ; celle en bronze argenté est à quatre francs tandis que la médaille en argent est proposée au prix de quinze francs[148].



Figure 24 Une étiquette de champagne, cuvée spéciale "Américic Vespuce". Fonds « Saint-Dié – Amérique », médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L.2511, n° 39.

En parallèle, un producteur de champagne de Mareuil-sur-Ay, la maison Miller-Caqué et fils a l'idée de commercialiser une cuvée spéciale pour l'occasion. Elle est mise en vente « dans toutes les bonnes maisons et principaux établissements de Saint-Dié[149] ». L'étiquette de cette bouteille (figure 24, ci-dessus) indique qu'il s'agit d'une cuvée « Américic Vespuce », réservée à la ville de Saint-Dié, dont les armes sont dessinées. La date de 1499 fait peut-être référence au voyage au cours duquel le Florentin a eu l'intuition de ne pas avoir accosté en Asie, mais dans un

[145] *L'Estafette*, 13 juillet 1911.
[146] *L'Estafette*, 15 juillet 1911.
[147] *Ibid.*
[148] *La Gazette vosgienne*, 13 juillet 1911 ; *L'Estafette*, 22 juillet 1911.
[149] *L'Estafette*, 13 juillet 1911.

« Nouveau Monde ». La date de 1911 fait quant à elle référence aux fêtes pour lesquelles cette étiquette a été confectionnée. Il est intéressant de constater que quatre drapeaux ceignent l'étiquette. Outre ceux de la France et des États-Unis, respectivement en haut à gauche et en haut à droite, on peut aussi observer ceux de l'Argentine et du Brésil. On ignore en revanche pourquoi ces pays d'Amérique latine ont été plus particulièrement choisis plutôt que d'autres. Peut-être que les décideurs ont estimé qu'il s'agissait alors des pays les plus importants du continent et qu'ils méritaient donc de figurer sur l'étiquette, au même titre que les États-Unis. Cela n'a en revanche aucun rapport avec la nationalité des invités d'honneur de ces fêtes, aucun Argentin ni aucun Brésilien n'y ayant été convié à notre connaissance. Une seconde étiquette précise par ailleurs qu'il ne s'agit pas d'un champagne ordinaire, mais d'une « réserve Vintage 1904[150] ».

Au moment où les fêtes proprement dites commencent, le public est au rendez-vous, ce dont se réjouit la presse régionale : « On ne peut se faire une idée de la foule qui envahit tous les quartiers. Le commerce local a dû encaisser des recettes fantastiques. Brasseries, restaurants, hôtels sont archi-combles. On ne se procure une chambre qu'au prix des plus grandes difficultés. Les camelots sont installés sur les trottoirs et vendent des mirlitons, des articles de bimbeloterie, de petits drapeaux, des cartes postales – tout cela aux couleurs américaines. Ma parole, on se croirait à Chicago ou à New York[151]. »

À l'issue des fêtes, alors que Saint-Dié est encore groggy d'une telle agitation si inhabituelle, certains commerçants réfléchissent à la manière de prolonger encore un peu cette rente mémorielle. Adolphe Weick a pris de nombreuses photographies au cours de ces trois jours de fêtes. Par voie de presse, il appelle tous les photographes amateurs ayant également pris des clichés de se mettre en rapport avec lui. Il cherche en effet à publier un album-souvenir à partir des photographies qui lui seront ainsi apportées. Tous ceux qui accepteront de lui confier leurs documents se verront offrir en retour un exemplaire de l'ouvrage dès sa parution[152]. Le succès de l'entreprise de Weick est à replacer dans le contexte de l'essor de la photographie, marquant l'avènement de l'image comme support privilégié de la culture de masse et comme élément symbolique de la société industrielle.

[150] *L'Est Républicain*, 17 juillet 1911.
[151] *Ibid.*
[152] *L'Estafette*, 20 juillet 1911.

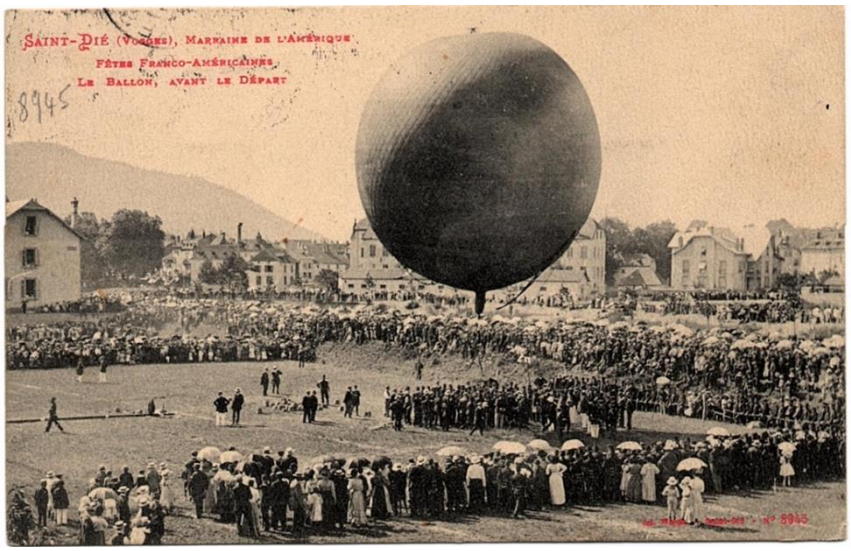


Figure 25 Carte postale Weick, n° 8945, 1911. Fonds privé Jean-Claude Fombaron.

En parallèle, la photographie permet à un autre média de masse d'émerger, la carte postale. Née vers 1887, elle connaît un succès fulgurant, jusqu'à dépasser les 600 millions d'exemplaires vendus en France en 1910[153]. Considérée comme innovante, elle est alors au faîte de sa popularité. Le fait de pouvoir envoyer un bref message accompagné d'une image de son choix à moindre coût séduit le grand public. La carte postale constitue alors un véritable phénomène de société, qui touche toutes les classes sociales et dont on mesure encore mal l'ampleur de nos jours[154]. À Saint-Dié, c'est encore une fois la société Weick qui est la mieux positionnée sur ce marché. À l'occasion des fêtes de 1911, Adolphe Weick en fait éditer plusieurs modèles. Le spécimen présenté ci-dessus (figure 25) représente le moment où le ballon du *Petit Parisien* a pris son envol devant une foule massée sur la berge du quai Carnot. La légende de la carte précise en rouge : « Saint-Dié (Vosges), Marraine de l'Amérique. Fêtes Franco-Américaines. Le Ballon, avant le Départ[155] ».

Si les cartes postales ont connu une perte de vitesse après la Grande Guerre, leur utilisation comme support mémoriel est restée assez vivace tout au long du XXe siècle, ainsi qu'on a déjà pu le montrer plus haut dans ce chapitre, notamment à l'occasion des fêtes organisées en 1987[156].

[153] D. Kalifa, *La culture de masse en France. 1 : 1860-1930*, *op. cit.*, p. 59-61.
[154] De Perthuis Bruno, « Carte postale » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), *op. cit.*, p. 135-136.
[155] Nous avons également présenté et analysé une autre carte Weick de 1911 au chapitre 5, p. 399-400.
[156] Voir ci-dessus, p. 726.



Figure 26 Un timbre à l'effigie des fêtes franco-américaines de 1911. Fonds "Saint-Dié - Amérique", médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L.2511.

Ce sont également les timbres qui constituent des objets recherchés au moment des célébrations commémoratives. Celui qui est présenté ci-contre (figure 26) reprend l'illustration des affiches imprimées à l'occasion des fêtes de 1911. Il ne s'agit pas d'un timbre officiellement édité par le service des Postes, mais d'un simple objet de collection qu'il est possible de coller sur une enveloppe ou une carte postale en complément de l'affranchissement réglementaire. Toute une gamme de couleurs a été prévue. On constate que ce timbre a été imprimé avant que la municipalité n'apprenne que les fêtes allaient devoir être reportées d'un mois, à la suite de la mort accidentelle du ministre de la Guerre Berteaux. En effet, une mention « Fixées aux 14, 15 et 16 juillet 1911 » a été surimposée à l'encre rouge par-dessus la date initiale.



*Figure 27 Timbre de la série "*Europa*", émis par la Poste en 1992, n° WT : POSTE-1992-22.*

Le succès de la philatélie allant croissant au fil du XXe siècle, d'autres émissions ou projets d'émissions sont à noter. On a déjà pu mentionner plus haut la tentative avortée de faire éditer un timbre pour commémorer le 480e anniversaire du « baptême de l'Amérique », combiné au bicentenaire de la Constitution des États-Unis en 1987. Citons également la mise en circulation d'un timbre émis par la Poste (figure 27, ci-contre) à partir du 11 mai 1992 jusqu'au 15 janvier 1993 à l'occasion du cinquième centenaire de la « rencontre des deux mondes ». Émis à 5,6 millions d'exemplaires et d'une valeur nominale de 3,40 francs, il a été dessiné par Charles Bridoux et gravé par Jacky Larrivière, ainsi qu'indiqué sous la mention « République française ». Ses dimensions sont de 26 x 40mm. L'arrière-plan montre un fond de carte marine typique de la Renaissance, avec une rose des vents stylisée et des lignes loxodromiques. Une caravelle côtoie l'Amérique du Sud, estampillée du mot *America*, telle que représentée sur la mappemonde de Waldseemüller. En tête de ce timbre, on retrouve en majuscules de couleur

rouge la mention « 1507 AMERICA ». La référence au « baptême de l'Amérique » est donc tout à fait évidente, bien qu'aucun élément ne vienne rappeler le moindre lien avec la ville de Saint-Dié-des-Vosges.



Figure 28 Pin's édité par la Société philomatique vosgienne en 1992. Fonds privé Jean-Claude Fombaron. Cliché de l'auteur.

L'industrie de la commémoration suit des modes. Les supports utilisés pour mettre en avant un phénomène mémoriel ne cessent de s'adapter à la demande. En 1992, alors que le timbre « 1507 AMERICA » est édité par la Poste, c'est le phénomène des *pin's* qui déferle sur la France. Pas une entreprise, pas une association ne semble épargnée par le besoin de faire fabriquer la fameuse « épinglette » à accrocher au revers de sa veste. Ce gadget est lui-même le successeur du « *badge* », à la mode dans les années 1980, de forme circulaire et se fixant quant à lui avec une épingle à nourrice. En cette année de commémoration du cinquième centenaire du premier voyage de Colomb dans ce qui deviendra l'Amérique, la Société philomatique vosgienne fait éditer son propre modèle (figure 28, ci-dessus). Bicolore (doré et noir), mesurant 3 x 2,4cm, il est de forme rectangulaire avec un pan coupé en biseau en bas à gauche. Sur le côté gauche est inscrite à la verticale la mention « ST-DIE AMERICA ». En bas sont rappelées quelques dates emblématiques : 1492 pour Colomb, 1507 pour le « baptême de l'Amérique » et 1992 pour le présent. L'élément pictural du *pin's* est constitué d'un globe coupé en deux hémisphères et surmonté d'une croix de Lorraine. Il s'agit de la marque d'imprimerie du « Gymnase vosgien », présente à la dernière page de la *Cosmographiæ Introductio*. Toutefois, les initiales de Vautrin Lud, Nicolas Lud et Martin Ilacomylus ont été remplacées par « SPV » pour « Société philomatique vosgienne ». Il s'agit une nouvelle fois pour cette société savante déjà plus que centenaire de montrer sa filiation spirituelle avec les chanoines géographes de Saint-Dié, tout en montrant sa capacité à s'ancrer dans la modernité. Cet objet est aussi un symbole de la mondialisation en cours de déploiement, puisque son emballage plastique mentionne « Made in Taïwan, R.O.C. » (pour *Republic of China*). La Chine communiste n'étant pas encore entrée dans l'OMC, c'est alors cette autre Chine qui sert d'atelier du monde pour cette « industrie de la commémoration ».

La publication d'un roman populaire constitue une autre façon de générer du chiffre d'affaires en s'inspirant d'un phénomène mémoriel. Nous pouvons citer en exemple un ouvrage

de Jean-Claude Baudroux, *Géographie d'un meurtre*, paru en 2001. Dans ce roman policier, l'auteur, né en 1948 à Nancy, Inspecteur de l'Éducation nationale et ancien professeur de lettres modernes met en scène un horrible meurtre se déroulant en plein Festival International de Géographie à Saint-Dié-des-Vosges. La victime est Eudes Saint-Bris, un festivalier spécialiste de cartographie ancienne qui promettait de faire une révélation fracassante lors de sa prochaine conférence grâce à un document inédit qu'il venait de découvrir. Le commissaire Stanislas Kopinski, fraîchement promu à la tête de la police locale, mène l'enquête accompagné d'un *profiler* lunatique. À la fin de chaque chapitre du roman, l'auteur opère un *flashback* au début du XVIe siècle (probablement fin 1506 ou début 1507) mettant en scène Vautrin et Nicolas Lud. Une sorte d'histoire parallèle se met ainsi en place, permettant aux deux intrigues de se rejoindre et de se résoudre simultanément à la fin du livre.

Dans les passages mettant en scène le « Gymnase vosgien », l'auteur fait, volontairement ou non, d'énormes pas de côté par rapport à la réalité historique. Ainsi, Nicolas Lud qui, dans la réalité, est un homme puissant[157], devient dans ce roman « frère Nicolas », un humble moinillon illettré, enfant abandonné recueilli par Vautrin Lud et prêt à exécuter les besognes les plus avilissantes pour plaire à celui qu'il admire plus que tout[158]. En outre, on apprend que frère Nicolas porte la tonsure et pratique les tâches de la « vie monastique[159] ». Quant à Vautrin, il est présenté comme le dirigeant d'un monastère[160]. Voilà le chapitre canonial de Saint-Dié transformé en couvent bénédictin ! A ceci près que notre chanoine possède un chat baptisé Lucifer[161].

Vautrin Lud convoque Nicolas dans l'« atelier secret » de cartographie du Gymnase Vosgien[162] afin de lui confier une mission : emporter des documents de la plus haute importance hors du quartier canonial en passant par des souterrains secrets et piégés, afin de ne pas se faire intercepter par un certain « frère Dun[163] ». Une fois sorti du souterrain, Nicolas devra remettre les documents à un contact qui sera chargé de les apporter au duc René II. Pour reconnaître ce contact, il faudra prononcer le message suivant, appris par cœur : « Pour le nom d'une nouvelle partie du monde nous voilà réunis[164]. » On a déjà trouvé plus sibyllin en guise de message codé. La tâche semble si importante et secrète que Vautrin lui dit qu'une fois sa mission achevée,

[157] Voir à ce propos le chapitre 2, p. 134-135.
[158] BAUDROUX Jean-Claude, *Géographie d'un meurtre*, Griesbach-le-Bastberg, Éd. du Bastberg, 2001, p. 17.
[159] *Ibid.*, p. 30.
[160] *Ibid.*, p. 71.
[161] *Ibid.*, p. 109.
[162] *Ibid.*, p. 42.
[163] *Ibid.*, p. 70.
[164] *Ibid.*, p. 83.

Nicolas devra reprendre ses tâches quotidiennes et ne plus jamais reparler de ce qui s'était passé[165]. Toutefois, les choses ne se passent pas comme prévu : Nicolas ne parvient pas à déjouer les pièges du souterrain et meurt en tombant dans un ravin[166]. Décidemment, la destinée de ce personnage n'a guère de rapport avec celle du vrai Nicolas Lud.

Dans l'histoire principale du roman, on apprend que la victime, Eudes Saint-Bris, a été occise par une vieille dame, ancienne professeure d'histoire au lycée de Saint-Dié-des-Vosges et qui voulait mettre la main sur le document trouvé par le festivalier dans un souterrain déodatien, muré depuis le XVIIe siècle. On aura deviné que le document en question est celui que « frère Nicolas » avait échoué à transmettre à l'extérieur du quartier canonial.

Au cours de son enquête, le commissaire est amené à visiter la salle du Trésor de la Médiathèque Victor-Hugo, où il fait connaissance avec la *Cosmographiæ Introductio*. Lorsqu'il apprend que c'est à Saint-Dié que le nom d'Amérique a été donné pour la première fois dans cet ouvrage imprimé en 1507, il proteste candidement en arguant que ce n'était pas juste pour Christophe Colomb[167]. Puis, son regard s'arrête sur trois portraits de Waldseemüller, Ringmann et Lud. L'auteur décrit physiquement ces trois illustres savants. Martin Waldseemüller y est présenté comme un penseur à la « distinction incomparable », dont les longs cheveux blonds tombent en cascade sur ses épaules, et dont le visage reflète « la lumière que le papier blanc renvoyait sur lui ». Quant à Vautrin Lud, son visage est « étonnamment moderne », avec des cheveux « naturellement ondulés, […] coiffés en arrière dégageant le front. Les yeux semblaient fixer les visiteurs avec calme et patience, comme si le géographe disposait de trésors de tolérance à l'égard de chacun. Une barbe très soignée recouvrait le bas de son visage mince. Sans la fraise qui cernait son cou et la soutane à petits boutons, on aurait dit le visage d'un chanteur à la mode[168] ». On aura reconnu, en suivant ces descriptions, les traits fantaisistes des portraits offerts par Saint-Dié à la *Smithsonian Institution* en 1911.

La fin de l'enquête permet de lever le voile sur les dernières incertitudes et de connaître enfin la teneur du fameux document ayant coûté la vie à Nicolas Lud et Eudes Saint-Bris. Ce dernier avait découvert que les membres du « Gymnase vosgien » hésitaient sur le nom à donner au Nouveau Monde récemment découvert : devait-on le nommer *Christopha*, en hommage à Colomb, ou *America*, en référence à Vespucci ? Ne parvenant pas à se décider et craignant pour leur intégrité physique (les partisans de l'un ou l'autre nom prêts à tuer des clercs pour faire

[165] *Ibid.*, p. 84.
[166] *Ibid.*, p. 238.
[167] *Ibid.*, p. 218.
[168] *Ibid.*, p. 219-220.

triompher leur vision semblent avoir été nombreux à Saint-Dié…), ils avaient décidé de demander au duc René II de trancher ce débat et de décider lui-même. Mais comme cette demande était de la plus haute importance, le prudent chanoine Lud avait choisi de faire parvenir ce message au duc en deux exemplaires, au cas où l'un d'entre eux serait intercepté. Un messager emprunterait la voie normale, tandis qu'un autre (le malheureux frère Nicolas, en l'occurrence) passerait par les souterrains[169]. Deux autres textes accompagnaient cette lettre à René II. Il s'agissait de deux versions du fameux passage du chapitre IX de la *Cosmographiæ Introductio*. Sur l'un d'eux était écrit : « Une quatrième partie du monde a été découverte par Christophe Colomb… Et comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femme, je ne vois aucune raison de ne pas appeler cette autre partie CHRISTOPHIGE, … ». Sur l'autre document était écrit le même texte, à ceci près que le mot CHRISTOPHIGE avait été remplacé par AMERIGE[170]. En lisant ces deux versions, René II n'aurait plus qu'à trancher souverainement. N'ayant reçu qu'une seule version des documents (l'autre s'étant abîmée dans le souterrain sortant de la Grande église de Saint-Dié), il avait opté pour AMERICA.

On ne peut que constater à quel point cette intrigue policière est en décalage et pleine d'incohérences par rapport à ce que l'on connaît du contexte dans lequel le nom d'Amérique a été effectivement inventé. De manière très exagérée, Jean-Claude Baudroux fait du choix de ce nom une question de vie ou de mort pour Vautrin Lud et son équipe, qui se sentent obligés de sacrifier l'un des leurs dans un souterrain putride afin qu'il puisse apporter une lettre à René II lui demandant de trancher sur le choix d'un nom… À croire que Christophe Colomb (mort, rappelons-le, en 1506) et Amerigo Vespucci (qui n'a sans doute jamais entendu parler de Saint-Dié dans les Vosges) disposaient d'agents de liaison dans cette minuscule ville, prêts à égorger ceux qui choisiraient de nommer le Nouveau Monde du nom de leur « rival ».

Pourtant, au-delà du caractère saugrenu de ce roman policier, l'intrigue est bien révélatrice d'une des querelles ayant agité les érudits à la fin du XIXe siècle : les membres du « Gymnase Vosgien » ont-ils choisi le nom d'Amérique parce qu'ils ignoraient l'existence de Colomb et de ses découvertes, ou bien au contraire l'ont-ils choisi en toute connaissance de cause, préférant délibérément Vespucci ? Dans son roman, Jean-Claude Baudroux a au moins le mérite d'avoir une vision tranchée de la question : Lud et ses compagnons connaissaient sans aucun

[169] *Ibid.*, p. 241-242.
[170] *Ibid.*, p. 242-243.

doute Colomb, mais hésitaient sur le nom à donner au Nouveau Monde, au point de demander au duc de Lorraine, ami des arts et des sciences, de décider souverainement.

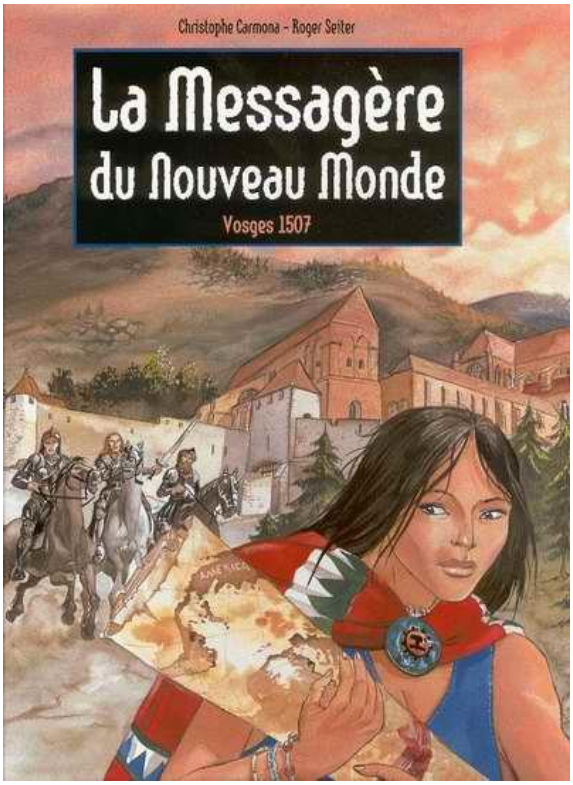


Figure 29 Couverture de l'album de bande dessinée "La Messagère du Nouveau Monde" par Christophe Carmona et Roger Seiter, publié à Strasbourg en 2002.

Terminons ce tour d'horizon des formes de marchandisation de la mémoire du « baptême de l'Amérique » avec un autre médium de plus en plus populaire depuis une trentaine d'années en France, la bande dessinée. Le document ci-contre (figure 29) est la couverture d'un album publié en 2002, l'année suivant la parution de *Géographie d'un meurtre*. Cet ouvrage est édité par La Nuée Bleue, un éditeur alsacien, comme le sont les éditions du Bastberg ayant publié le roman de Jean-Claude Baudroux. Cela semble indiquer que le sujet du « baptême de l'Amérique » reste un objet historique essentiellement cantonné à l'Est de la France et qu'il aurait peut-être plus de difficulté à susciter l'intérêt d'un éditeur national.

Dans cette autre œuvre de fiction, c'est la forme du roman graphique qui a été mobilisée pour tenter de mettre en intrigue la manière dont le « Gymnase vosgien » a eu accès aux connaissances concernant la découverte du Nouveau Monde. Waldseemüller, Lud et Ringmann y sont dessinés avec des traits très similaires à ceux qui avaient déjà inspiré Jean-Claude Baudroux dans son roman. À la différence près que Vautrin Lud a été vieilli : sa barbe est désormais blanche, et non poivre et sel comme sur le portrait imaginé par Gaston Save. Sans doute est-ce pour lui apporter davantage de sagesse[171]. Dans cette bande dessinée, c'est Martin Waldseemüller qui a l'intuition que Vespucci a découvert un Nouveau Monde et qui a l'idée de le nommer « *America*[172] ». Les auteurs de cette bande dessinée reprennent donc à leur compte les poncifs établis par Alexander von Humboldt dans les années 1830. Les débats historiques

[171] DESPREZ Julien, « Martin Waldseemüller et la mémoire du « baptême de l'Amérique » (1875-2020) », in *Revue d'histoire culturelle XVIIIe-XXIe siècle*, n° 4, 2022.
[En ligne : https://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=1924].
[172] CARMONA Christophe et SEITER Roger, *La messagère du Nouveau Monde : Vosges 1507*, Strasbourg ; Nancy, La Nuée bleue ; Éd. de l'Est, 2002, p. 20.

ayant eu cours depuis au moins un siècle concernant l'identité exacte de l'inventeur du nom de l'Amérique ne sont pas du tout pris en considération dans cette œuvre.

Comme dans le roman de Jean-Claude Baudroux, le travail cartographique de ces érudits semble être une question de vie et de mort : des Espagnols, des Vénitiens et même des Turcs ne semblent pas apprécier que l'on veuille donner un nom à ce Nouveau Monde… Il faudra donc se méfier des espions et assassins de la pire espèce[173]. Tandis que de mystérieux voyageurs arrivent du Nouveau Monde après avoir surmonté de grands dangers, afin de rencontrer le cénacle déodatien, des chevaliers mettent le feu au quartier canonial de Saint-Dié pour empêcher les érudits d'achever leur nouvelle carte du monde mise à jour[174]. Sur l'image de couverture ci-dessus, on peut voir une jeune femme originaire du Nouveau Monde emporter avec elle, hors de la citadelle de Saint-Dié, une carte où l'on devine le nom « *America* », anachroniquement placé à hauteur de l'Amérique du Nord tandis que de dangereux chevaliers se lancent à sa poursuite.

Cartes postales, albums-souvenirs, médailles, boîtes de chocolats illustrées, timbres, *pin's*, romans policiers, bandes dessinées… constituent autant d'objets symboliques de la « marchandisation de la mémoire » évoquée par Pierre Nora. Ils sont aussi un témoignage de l'émergence de la culture de masse. Dans les années 1960, certains chercheurs avaient avancé qu'il existerait une différence bien nette entre une culture des élites et une culture de masse. Le public de cette dernière serait peu enclin à franchir la ligne jaune entre ces deux cultures, qui seraient foncièrement incompatibles. Dès lors, toute tentative de démocratisation de la culture des élites serait vouée à l'échec tant les deux domaines seraient étanches. Comme on a déjà pu le mentionner, cette thèse a été remise en cause à partir des années 1970. Des travaux ont ainsi montré que les classes dominées pouvaient fréquenter une culture des élites, mais en la transformant, en se l'appropriant[175]. C'est bien ce que l'on constate avec tous ces objets (et sans doute bien d'autres) que nous avons présentés ci-dessus et qui révèlent une capacité de la culture populaire à s'approprier un objet issu de la culture des élites (ici, l'histoire du « baptême de l'Amérique ») en l'adaptant, en lui procurant une nouvelle mise en récit. Certes, cette mécanique ne s'opère qu'au prix d'une certaine perte en termes de contenu, puisqu'une bande dessinée ne peut pas raconter les mêmes faits qu'un ouvrage érudit. Mais elle permet en

[173] *Ibid.*, p. 6.
[174] *Ibid.*, p. 45.
[175] LITS Marc, « La culture médiatique, ou la contamination de la culture par les médias » in *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques 1860-1940*, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton (éd.), Paris, Presses universitaires de France, « Le nœud gordien », 2006, p. 54.

revanche de permettre l'accès à cette mémoire au plus grand nombre. La publicité joue un rôle relativement proche, en mettant à la portée d'un public large des éléments issus de la culture savante, tout en l'adaptant pour en faire un argument commercial.

B) Publicités autour du concept de « baptême de l'Amérique »



Figure 30 La maison dite du "baptême de l'Amérique" (au fond à gauche), 15 juillet 1911. Cliché : Weick. Fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L 2511.

Cette photographie a été prise le 15 juillet 1911 à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié. On peut y voir la foule attendre l'arrivée des personnalités officielles, qui doivent prendre place sur la tribune installée pour l'occasion au centre de la place Jules-Ferry. À l'arrière-plan à gauche, on aperçoit la fameuse « Maison de l'Amérique » sur laquelle une plaque doit être dévoilée un moment après. Ce qui attire ici l'attention est la réclame qui a été apposée sur le pignon de cette maison. Ses propriétaires, madame et monsieur Lorber (respectivement fille et gendre de l'ancien pharmacien Henri Bardy) ont accepté que ce mur soit peint aux couleurs du célèbre apéritif à l'orange de la marque Picon.

La décision d'accepter une telle publicité sur la maison qui doit instamment recevoir les honneurs de l'ambassadeur des États-Unis ne va pas sans créer des remous. Quelques jours avant les fêtes franco-américaines, une polémique a ainsi éclaté : « Il y a quelques temps, on signalait le déplorable effet qu'avait produit à Saint-Dié la complaisance du propriétaire de la maison historique de la place Jules-Ferry, qui venait de louer à un distillateur la principale façade de cet immeuble pour la couvrir d'une tapageuse réclame en faveur de l'Amer Picon[176] ! »

[176] *Le Courrier de Metz,* 14 juillet 1911.



Figure 31 La façade de la "Maison de l'Amérique" peu avant le début des fêtes franco-américaines de 1911. Cliché : Weick. Fonds Amérique de la médiathèque Victor-Hugo, SDDV, L 2511.

Cette situation a donné matière à occuper quelque plaisantin insomniaque. La photographie ci-contre (figure 31) a été prise au moment où des passantes et passants déodatiens découvrent, mi-surpris, mi-amusés, une inscription qui a été apposée au cours de la nuit précédente à l'emplacement qui doit recevoir sous peu la plaque de marbre financée par la Société philomatique vosgienne. Tandis que deux hommes et deux femmes de la bonne société lèvent les yeux vers le texte, une femme en tablier semble expliquer la situation à quelques enfants interloqués. Le *Courrier de Metz*, journal très conservateur, rapporte cet acte de vandalisme avec une certaine gourmandise. En effet, tout ce qui est susceptible de gâcher une manifestation organisée par une municipalité radicale, à majorité protestante et franc-maçonne, ne peut que lui plaire : « Des noctambules ont donné à la réprobation publique une sanction inattendue. L'emplacement destiné à la plaque commémorative a été trouvé occupé par une pancarte portant en gros caractères cette inscription : Saint-Dié – marenne de la Mère Ique et de la Mère Picon. Le tout agrémenté d'une croix de Lorraine, d'un chardon et de la signature "tartempion"[177]. » Le ou les auteurs de ce méfait relativement bon enfant ont effectué un jeu de mots avec l'Amer, boisson produite par Picon et la syllabe « Ique », qui est peut-être utilisée ici comme onomatopée prononcée par une personne ivre. La combinaison des deux termes est évidemment un calembour en rapport avec l'Amérique. Quant à la « Mère Picon », il s'agit d'une référence à une marque de fromage créée en 1885 en Haute-Savoie par Louis Picon[178].

En dépit de cet incident qui relève davantage de l'anecdote, peu de voix se sont véritablement élevées pour condamner l'utilisation de l'image de la « Maison de l'Amérique » par une marque commerciale. D'ailleurs, la façade conservera toujours par la suite cette fonction publicitaire. Au moment de sa destruction en novembre 1944, d'autres clichés

[177] *Ibid.*
[178] https://www.radiofrance.fr/francebleu/podcasts/t-es-des-pays-de-savoie-si/si-tu-te-souviens-de-la-mere-picon-3453041

permettent de distinguer sur le pan de mur à moitié démoli et calciné la présence du nom « Byrrh », celui d'un autre apéritif[179].

Cette utilisation de la mémoire du « baptême de l'Amérique » pour appuyer la communication de certaines entreprises existe également aux États-Unis. Dans les années 1960 et 1970, des encarts publicitaires faisant référence à Martin Waldseemüller ont été publiés dans la presse, comme le montrent les deux exemples ci-dessous.

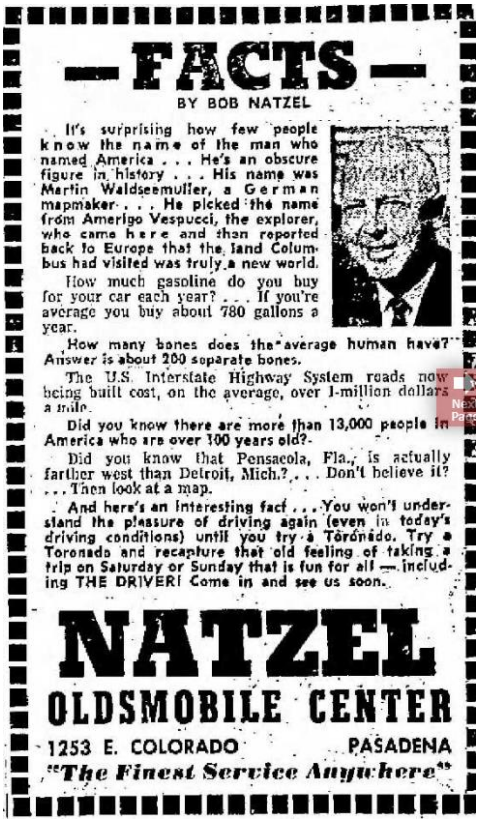




Figure 32 Deux encarts publicitaires parus dans la presse des États-Unis, 1966 et 1974.

L'encart de gauche est une publicité parue dans un journal californien en 1966[180]. Celui de droite est paru dans un quotidien du Texas dix ans plus tard[181]. Nous en avons également repéré d'autres, souvent pour des banques et des concessionnaires automobiles[182]. Toutes ces réclames – et sans doute bien d'autres – sont conçues selon la même logique narrative, quel que soit le titre de presse dans lequel elles sont publiées. Cela montre que ce type de texte émane de *features*, sociétés spécialisées dans la production de contenus prêts à être utilisés par de multiples journaux à travers le pays et recyclés d'année en année, ainsi que nous avons déjà pu

[179] J. Desprez, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la "Maison de l'Amérique" à Saint-Dié-des-Vosges », art cit., p. 251-252.
[180] *Star News*, 19 avril 1966, p. 2.
[181] *Navasota Examiner*, 5 février 1976, p. 20.
[182] *Monessen Valley Independent*, 24 août 1971, p. 16 ; *Shiner Gazette*, 31 octobre 1974, p. 6 ; *Duncanvillite*, 9 octobre 1975, p. 17.

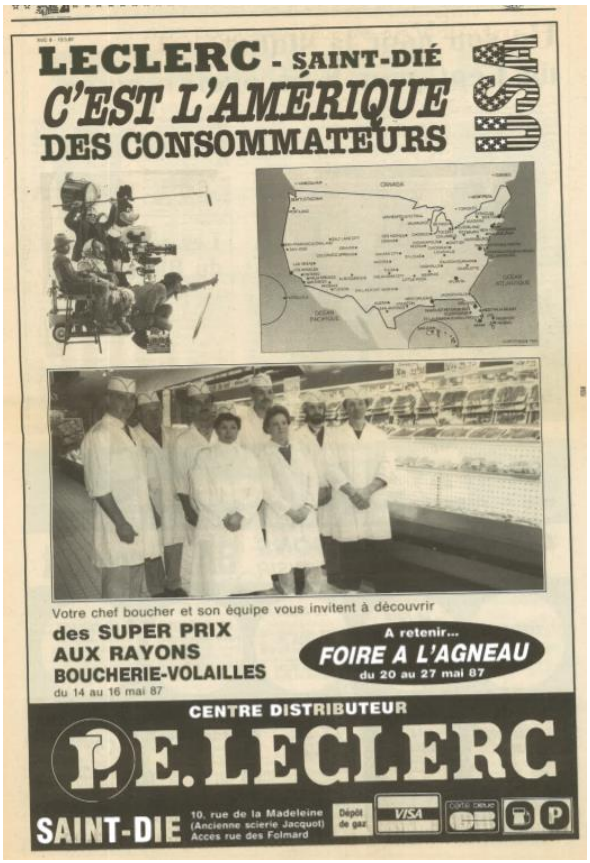
le mentionner au précédent chapitre. Dans les deux exemples que nous avons sélectionnés, la publicité commence par titrer la mention « *Facts* » ou « *Interesting Facts* » afin d'attirer l'attention du lecteur sur un fait potentiellement instructif. Puis, l'histoire de l'invention du nom de l'Amérique est évoquée. L'encart insiste sur le fait que peu de personnes connaissent le nom de l'homme qui a dénommé le Nouveau Monde. Le nom de Waldseemüller est cité, en précisant bien qu'il s'agit d'un cartographe allemand. En revanche, aucune de ces publicités ne croit bon de dire que ce nom a été donné dans la ville de Saint-Dié. À l'issue de cette brève explication, l'annonceur commence sa propre réclame. Il est à noter que, sur les cinq exemples que nous avons pu identifier de ce type de procédé publicitaire, quatre ont été publiés entre 1971 et 1976. Si l'échantillon est bien trop limité pour permettre d'avancer avec certitude, nous formulons l'hypothèse que l'approche du cinquième centenaire de la naissance du cartographe, située quelque part entre 1470 et 1475, aurait pu constituer un argument pour mettre davantage en avant ce personnage historique dans ces publicités. La recherche de davantage d'encarts de ce type dans la presse étatsunienne permettrait d'accréditer ou non cette idée.

Terminons ce panorama des usages publicitaires de la mémoire du « baptême de l'Amérique » en présentant quelques encarts parus à l'occasion des fêtes organisées à Saint-Dié en 1987 à l'occasion du 480e anniversaire de l'invention du nom de l'Amérique et du bicentenaire de la Constitution des États-Unis. Comme en 1911, de nombreux commerçants de la ville, réunis au sein de l'association des commerçants et artisans (ASCAD) ont profité de ces fêtes pour louer des emplacements publicitaires et intégrer à leur communication des éléments en lien avec l'Amérique. En voici un florilège[183] :

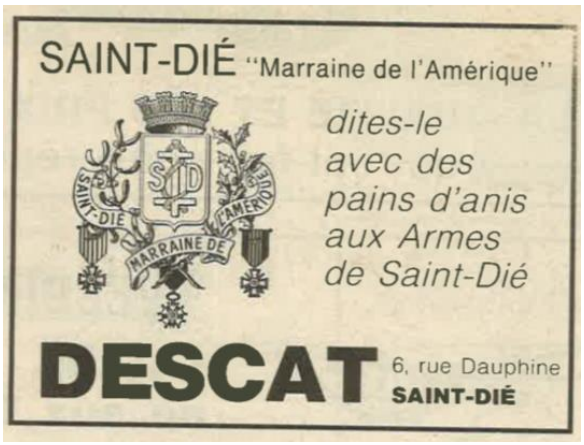




[183] *L'Est Républicain*, « AMERIC'ASCAD », Supplément publié par *L'Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié, mai 1987, *passim*.









Dans deux de ces publicités, la statue de la Liberté est mise en valeur. Dans celle du magasin Prisunic, une femme porte un équipement de football américain, sport typiquement étatsunien. Le publicitaire a cru bon de lui adjoindre un rouleau à pâtisserie. Dans la réclame diffusée par le centre Leclerc, une carte des États-Unis est intégrée et il est fait explicitement référence au mot « USA ». Une fois encore, la confusion entre « Amérique » et « États-Unis » semble difficile à déconstruire en cette période de « Reaganomanie ». Si certaines entreprises utilisent ponctuellement la mémoire de l'invention du nom de l'Amérique dans le cadre de leur communication, d'autres vont plus loin et intègrent cette dimension mémorielle au cœur de leur identité.

C) Entreprises exploitant la mémoire du « baptême de l'Amérique »



Figure 33 L'enseigne du bar "Le 1507", 3 rue Joseph Mangin à Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 5 juin 2017.

Cette photographie (figure 33) montre l'enseigne située au-dessus de l'entrée du bar « le 1507 », au croisement du quai du Maréchal Leclerc et de la place du marché à Saint-Dié-des-Vosges. Un néon vert, qui forme la date du « baptême de l'Amérique » se superpose à un double hémisphère. Le lien avec la géographie et l'histoire de la ville est manifeste et assumé. C'est en 1993 que cet établissement hérite de ce nom. Auparavant, il s'appelait « Le Régent » mais sa nouvelle propriétaire, Annie Léger, qui travaillait jusqu'alors dans le prêt-à-porter, trouve ce nom trop aristocratique et prétentieux pour l'endroit convivial qu'elle entend exploiter. Après s'être documentée sur l'histoire de Saint-Dié-des-Vosges, elle opte pour « 1507 » en référence à l'année de publication de la première occurrence du nom *America* dans la *Cosmographiæ Introductio*. Entre 1993 et 2010, date à laquelle elle cède son établissement pour partir à la retraite, Annie Léger se voit poser un nombre incalculable de fois la question du sens du nom qu'elle a choisi. Elle s'étonne de constater le nombre élevé de Déodatiennes et de Déodatiens qui n'ont aucune idée de ce que cette date peut signifier. D'ailleurs, la plupart des habitués ne disent pas qu'ils se rendent au « 1507 », mais au « 15' » ou « Chez Annie », ce qui montre qu'ils ne font pas nécessairement le lien avec la date du « baptême de l'Amérique ». La gérante n'hésite pourtant jamais à faire œuvre de pédagogie auprès de sa clientèle régulière ou de passage – notamment au moment du FIG – et à raconter inlassablement la même histoire des chanoines-géographes. Un jour, elle dit à Christian Pierret, sur le ton de la plaisanterie, qu'elle mériterait une subvention municipale pour le nombre de fois où elle a fait le récit de l'histoire de la ville à ses clients, contribuant ainsi à son rayonnement[184].

Idéalement situé, cet établissement connaît un grand succès, principalement en période de Festival International de Géographie. C'est au « 1507 » que naît le concept des « cafés géographiques » le 2 octobre 1997, sur l'initiative d'Antoine Bailly. Selon les souvenirs du géographe suisse, cette expression aurait spontanément surgi au cours d'une conversation avec Annie Léger, alors qu'il lui demandait de le laisser donner une conférence sur les bières du

[184] Souvenirs recueillis auprès d'Annie Léger au cours d'un entretien téléphonique, le 30 juin 2023.

monde dans son bar et de mettre à sa disposition des dizaines de variétés différentes. La venue de Christian Pierret, fraîchement nommé secrétaire d'État à l'Industrie à cette première conférence avait contribué à attirer la lumière médiatique sur le « 1507 », avec un succès sans cesse renouvelé à chaque édition du FIG[185]. Au cours des années qui suivent, il n'est pas rare que des radios, voire des chaînes de télévision nationales enregistrent des émissions spéciales en direct de ce café à l'occasion du festival, d'autant qu'Antoine Bailly, dont le carnet d'adresses est bien rempli, y attire chaque année des conférencières et conférenciers prestigieux venus du monde entier.

Le « 1507 » constitue, à notre connaissance, le premier cas d'entreprise ayant tiré son nom et son identité visuelle de l'histoire de la première dénomination du Nouveau Monde. Deux autres initiatives de ce type ont émergé à Saint-Dié-des-Vosges dans les années 2010.



Figure 34 La vitrine de la sandwicherie « Le Nouveau Monde » (2015-2017), face à la cathédrale de Saint-Dié. Cliché de l'auteur, 7 juin 2017.

En 2015, Romain Durain, un jeune entrepreneur local féru de culture et d'histoire[186] ouvre un café-sandwicherie baptisé « Le Nouveau Monde », en hommage à l'histoire de sa ville. Il gérait auparavant un autre commerce, qu'il avait dû faire placer en liquidation judiciaire ; le nom de « Nouveau Monde » pouvait donc recourir à plusieurs niveaux de lecture, en constituant une allusion à une nouvelle aventure commerciale après l'échec de la précédente. Pour le logo de son nouveau commerce, présent en vitrine et sur les objets promotionnels qu'il compte offrir à ses clients lorsqu'ils auront complété leur carte de fidélité, M. Durain entend s'inspirer d'une célèbre chaîne étatsunienne de cafés. En lieu et place de la fameuse sirène verte à deux queues, il opte pour un détail détourné de la mappemonde de Waldseemüller. Comme on peut le voir sur la photographie ci-dessus (figure 34), le logo reprend le fameux portrait d'Amerigo Vespucci. Toutefois, le navigateur florentin ne tient plus son compas mais un croissant et une tasse de café. Pour Romain Durain, il y a donc une cohérence entre le nom de l'établissement, son identité graphique et l'histoire de la ville. S'étant intéressé lui-même à cette histoire dès

[185] Voir la transcription de notre entretien avec Antoine Bailly pour plus de détails à ce sujet.
[186] M. Durain, outre ses fonctions entrepreneuriales, gère depuis 2014 une galerie d'art urbain nommée « 36e Art », qu'il a fondée avec sa compagne, elle-même employée au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges.

l'adolescence, il prend plaisir à raconter les circonstances du « baptême de l'Amérique » aux clients qui l'interpellent sur le nom de son commerce ou sur son logo, comme le faisait déjà Annie Léger au « 1507 ». Il possède un facsimilé de la mappemonde de Waldseemüller, qu'il va chercher en réserve sitôt que la question lui est posée, afin de l'utiliser comme support de ses explications. Parmi sa clientèle, Romain Durain compte alors beaucoup de collégiens et de lycéens de Saint-Dié-des-Vosges. La plupart d'entre eux semblent peu, voire pas du tout familiers de l'histoire de leur ville en lien avec l'invention du nom de l'Amérique, même si certains lui disent parfois que « ça leur dit quelque chose » et qu'« ils en ont entendu parler en cours ».

En juin 2016, l'entrepreneur organise un grand jeu en partenariat avec une radio locale, permettant aux participants de gagner un voyage à New York en trouvant dans les rues de la ville des indices en lien avec l'histoire de la dénomination du Nouveau Monde. Il espère ainsi faire une promotion efficace de son établissement, tout en essayant une nouvelle fois de susciter l'appétence de la population locale pour l'histoire du « baptême de l'Amérique ». La mappemonde de Waldseemüller est imprimée en format A4 et découpée en six morceaux. Les participants doivent se rendre en divers points de la ville et répondre à des énigmes posées par des amis de Romain Durain. En cas de bonne réponse, un morceau de la carte est donné. À la fin du jeu, un tirage au sort doit avoir lieu afin de départager toutes les candidates et tous les candidats ayant réussi à reconstituer la carte dans son intégralité. En dépit d'une intense campagne publicitaire radiophonique pendant deux semaines précédant l'événement, celui-ci est un échec en raison d'une météo catastrophique le jour prévu[187].

L'établissement de Romain Durain aura vécu deux ans avant de fermer ses portes en juillet 2017. Le bail est repris par un autre gérant qui modifie complètement le concept du lieu. Tous les éléments rappelant le « baptême de l'Amérique » disparaissent. Au même moment, une autre entreprise a pris le relais de cette mémoire à Saint-Dié-des-Vosges. Il s'agit de la microbrasserie déjà mentionnée en ouverture de ce chapitre, toujours en activité au moment où ces lignes sont écrites, même si son gérant est en quête d'un repreneur.

Claude Devin fonde en effet son établissement en 2016 et décide de nommer sa gamme de bières « *Matrina America* », la « marraine de l'Amérique » en latin. Cet architecte d'intérieur de formation a fait sa première expérience « américaine » en 1971, lorsqu'une troupe de majorettes venue des États-Unis, les « *Thunderers* » avait participé en guise de tête d'affiche au premier championnat d'Europe de cette discipline qui s'était tenu à Saint-Dié. Ce premier

[187] On se reportera à la transcription de l'entretien avec Romain Durain, gérant de l'établissement, en annexe 3.

contact avait alors fortement impressionné le jeune garçon. La connaissance de l'histoire du « baptême de l'Amérique » est bien ancrée dans sa famille puisqu'Annie Léger, qui a fondé le « 1507 », est sa cousine. C'est en 2012 que Claude Devin a l'idée de concrétiser un projet économique en lien avec cet épisode de l'histoire de sa ville ; toutefois, le nom « *Matrina America* » mettra encore plus de trois ans à germer. Il veut faire de ses produits un lien entre Saint-Dié et l'Amérique : « Si cela peut contribuer à faire connaître la ville par ce biais, ce serait très bien », déclare le brasseur en 2017[188].



Figure 35 Une affiche promotionnelle de la brasserie Matrina America.

Un peu plus tard, l'entrepreneur a l'idée d'axer sa communication sur l'eau qui compose sa bière, comme le font certaines marques de whisky : il insiste sur le fait que l'eau dont est faite cette bière provient de la ville où a été baptisée l'Amérique. Son raisonnement est simple : « La bière est le produit numéro 1 consommé par les Américains et j'aimerais qu'ils découvrent ma bière faite avec l'eau qui a baptisé leur pays ! Ce serait vraiment un joli aboutissement à l'histoire[189]. » Il a aussi l'idée d'un nouveau slogan : « *America, it's us* », ainsi qu'on peut le voir sur l'affiche ci-dessus[190] (figure 35). Même s'il n'a pas encore véritablement tenté de prospecter le marché étatsunien, il espère qu'une telle campagne de marketing serait susceptible d'attirer l'attention d'une clientèle américaine, qui pourrait se révéler sensible à ce type d'argument commercial[191].

[188] *Vosges Matin*, 5 mai 2017.
[189] *Vosges Matin*, 28 septembre 2018.
[190] Affiche consultable sur le site Internet de la brasserie : http://matrina.fr/elements/produits.php
[191] Voir l'entretien avec Claude Devin, retranscrit en annexe 3 pour davantage de précisions sur sa stratégie commerciale.



Figure 36 Le stand de Claude Devin sur un marché. Vosges Matin, 4 octobre 2020.

En parallèle, Claude Devin développe toute une gamme de produits dérivés qui lui permettent d'intégrer la mémoire du « baptême de l'Amérique » dans sa communication. En 2020, il a ainsi l'idée de développer un nouveau packaging. Une fois que les bières en ont été retirées, la boîte en carton peut se transformer en distributeur de mouchoirs en papier. Sur la photographie ci-dessus (figure 36), prise au cœur de la pandémie de Covid-19, on peut voir Claude Devin faire la démonstration de sa nouvelle innovation pour *Vosges Matin*. Au premier plan à droite, on peut remarquer sur l'une des boîtes que la date de 1507 est bien mise en valeur[192].



Figure 37 Facsimilé de la mappemonde de Waldseemüller sur un mur du restaurant "Au Bureau", Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 20 octobre 2019.

Si « *Matrina America* » constitue sans doute l'exemple le plus poussé d'exploitation commerciale de la mémoire du « baptême de l'Amérique », d'autres entreprises déodatiennes ont également utilisé, de manière plus discrète et anecdotique, cet aspect de l'histoire de leur ville. Sur les murs du restaurant « Au Bureau » installé au 7 quai Jeanne d'Arc, on peut remarquer deux exemplaires de la mappemonde de Waldseemüller en facsimilé. L'un se situe près de la porte d'entrée, comme le montre la photographie ci-dessus (figure 37), tandis que l'autre orne le mur situé face à l'entrée des toilettes. Dans les années 1990, le premier restaurant McDonald's implanté à Saint-Dié-des-Vosges, rue d'Alsace, avait également intégré cette carte dans sa décoration.

[192] *Vosges Matin*, 4 octobre 2020.

La banalisation d'œuvres que le temps a consacré comme « classiques » est très fréquente depuis qu'il existe des moyens techniques pour reproduire ce type de document à moindre coût et en un grand nombre d'exemplaires. Ce phénomène ne fait d'ailleurs pas l'unanimité. Les critiques portées à ce sujet par l'école de Francfort sont ainsi demeurées célèbres. Le fameux article publié en 1936 par Walter Benjamin à propos du statut de l'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique posait ainsi la question du changement de statut de l'œuvre, condamnée à perdre de son exceptionnalité et de son pouvoir rituel puisque l'on était désormais capable de la reproduire à l'infini[193]. Grâce aux procédés techniques apparus progressivement au cours de l'âge industriel, de nombreuses œuvres dites « élitistes » sont ainsi devenues accessibles au plus grand nombre par le biais des nouveaux médias de masse. Chacun peut désormais accrocher dans son salon la reproduction d'une œuvre classique. En revanche, cette porosité entre culture des élites et culture de masse concerne essentiellement des œuvres consacrées par le temps ; les œuvres d'avant-garde restent la plupart du temps l'apanage des dominants[194]. Il en résulte qu'un document célèbre comme la mappemonde de Waldseemüller, premier document cartographique à mentionner le nom *America* et carte la plus chère de tous les temps, peut aujourd'hui orner le mur situé en face de l'entrée des toilettes d'un restaurant d'une chaîne bien connue. Si certains peuvent regretter la désacralisation d'une telle œuvre, ainsi que l'auraient fait les philosophes de l'école de Francfort, d'autres y salueront la démocratisation d'une œuvre restée cachée pendant des siècles dans le donjon d'un château du Bade-Wurtemberg et aujourd'hui accessible au plus grand nombre grâce à la technique du facsimilé.

Nous avons passé en revue, dans les pages qui précèdent, les différentes modalités selon lesquelles certaines entreprises privées ont exploité, à Saint-Dié ou aux États-Unis, la mémoire de la première dénomination de l'Amérique depuis le début du XXe siècle. Il reste à évoquer le cas de cette exploitation par les collectivités territoriales, dans le cadre de ce que les géographes et les politiques nomment la « communication territoriale », le « marketing territorial » ou encore le « *city-branding* ».

[193] D. Kalifa, *La culture de masse en France. 1 : 1860-1930*, *op. cit.*, p. 96-97.
[194] BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire de l'Europe : Du XIXe au début du XXIe siècle*, Paris, Hatier, « Initial », 2014, p. 418-419.

D) « Baptême de l'Amérique » et Festival International de géographie : des outils de communication territoriale

Ce concept a été forgé au milieu des années 1970 mais c'est lors de la décennie suivante qu'il connaît un développement sans précédent, notamment en France. Il émerge sous l'effet combiné de la mondialisation, qui entraîne une mise en concurrence des territoires à toutes les échelles et des lois de décentralisation de 1982 et 1983, conférant aux collectivités locales de nouvelles prérogatives, notamment en termes de développement économique[195]. La géographe Muriel Rosemberg définit la communication territoriale comme l'« ensemble des messages émis par les institutions gouvernementales de différents échelons, particulièrement celles des villes, pour se mettre en scène, pour se donner une image favorable auprès de leur propre société et à l'extérieur. La promotion concurrentielle du lieu concerné est un motif de cette communication, dont le mobile est l'affirmation des territoires[196] ».

La communication territoriale de ces trois ou quatre dernières décennies a changé : il ne s'agit plus seulement pour un territoire de diffuser de l'information locale à destination de ses propres citoyens mais de tenir un discours proche de la publicité pour vanter les qualités d'un lieu. Depuis les années 1980, le territoire est ainsi devenu un agent économique comme un autre, au même titre que les entreprises. Les territoires sont mis en concurrence entre eux : ils doivent donc mettre en avant leurs avantages, qu'il s'agisse de leur situation géographique, d'une aménité ou d'un savoir-faire particulier. Les responsables locaux utilisent dès lors les outils du marketing, œuvrant ainsi à présenter leur territoire comme un produit, une marchandise dont il faut mettre les atouts en avant[197]. Comme précisé ci-dessus, la communication territoriale est parfois désignée sous d'autres appellations, comme « marketing territorial » ou encore « *city-branding* ». Pourtant, l'expression de « marketing territorial » reste relativement taboue dans la bouche des élus car elle est affublée d'une connotation assez sulfureuse, issue du monde de la communication des entreprises[198]. La communication territoriale est en effet de plus en plus souvent confiée à des professionnels de la publicité. Dès les années 1980, les collectivités territoriales se sont adressées aux mêmes cabinets de conseil en communication (Ernst & Young, KPMG…) que les entreprises privées. Ces officines ont ainsi été chargées d'élaborer la stratégie de communication des collectivités,

[195] BENKO Georges, « Marketing et territoire » in *Entre la métropolisation et le village global*, Jean-Marc Fontan, Juan-Luis Klein et Diane-Gabrielle Tremblay (éd.), Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, « Etudes d'économie politique », 1999, p. 119.
[196] ROSEMBERG Muriel, « Communication territoriale » in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy et Michel Lussault (éd.), Paris, Belin, 2013, p. 209.
[197] BENKO Georges, « Marchandise » in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, *op. cit.*, p. 641.
[198] MEYRONIN Benoît, *Le marketing territorial. Enjeux et pratiques*, Paris, Vuibert, 2009, p. 6.

qui venaient de gagner en autonomie par rapport à l'État[199]. À Saint-Dié-des-Vosges, la nouvelle municipalité Pierret a ainsi fait appel à l'un de ces cabinets de conseil pour déterminer si la géographie pouvait constituer un bon positionnement pour la création d'un festival en 1990[200].

L'émergence du marketing territorial dans les années 1970-80 s'explique en partie par l'arrivée au pouvoir dans les exécutifs locaux d'une nouvelle génération d'hommes et de femmes politiques (comme Jean Bousquet à Nîmes ou Georges Frêche à Montpellier), imprégnés de la culture néolibérale venue de l'Amérique reaganienne et de la Grande-Bretagne thatchérienne. Cette nouvelle génération d'élus a, plus qu'avant, compris l'importance de l'image pour l'attractivité d'un territoire[201]. Avec cette nouvelle génération, dont Christian Pierret fait selon nous partie, il y a une tendance de plus en plus forte à adopter dans les collectivités territoriales le même discours, le même vocabulaire et les mêmes stratégies que dans le secteur privé, y compris la publicité. Il faut adopter des projets « vitrines », se démarquer face à la concurrence des autres villes de même rang, accroître son attractivité et faire jouer ses avantages comparatifs[202].

Les territoires de grande taille tels que les métropoles ou les régions ne sont pas les seuls à communiquer. Ce que les géographes et les élus nomment les « PTM » (Petits et Moyens Territoires) le font aussi à leur échelle, souvent dans le but de combler un déficit d'image. Dans un contexte de métropolisation croissante, les villes petites et moyennes se sont retrouvées de plus en plus à l'écart des grands courants de la mondialisation depuis les années 1980. Ainsi, pour tenter d'exister face à l'hégémonie métropolitaine, elles ont tenté de mettre en place des projets qui puissent servir de tremplin à leur rayonnement[203]. Leur priorité, en termes de communication, a donc été de se constituer une identité territoriale autour de leur histoire, leur culture, leur géographie ou encore leurs aménités. Or, l'identité n'est pas un donné mais un construit, un processus en perpétuelle évolution. Pour la développer, il est d'abord nécessaire de mettre en place une série de marqueurs identitaires[204]. Concernant la ville de Saint-Dié-des-Vosges, nous avons déjà pu mentionner l'ensemble des marqueurs qui s'étaient déployés autour de la mémoire du « baptême de l'Amérique », notamment sous l'impulsion de la municipalité Pierret. Ainsi, même un territoire disposant d'une faible densité de population peut s'emparer

[199] *Ibid.*, p. 119.
[200] Voir la transcription de l'entretien avec Antoine Bailly en annexe 3.
[201] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 65-66.
[202] *Ibid.*, p. 71.
[203] *Ibid.*, p. 59-60.
[204] ALAUX Christophe, SERVAL Sarah et ZELLER Christelle, « Le marketing territorial des petits et moyens territoires : identité, image et relations », in *Gestion et management public*, nº 2, vol. 4, 2015, p. 61-78.

des outils du marketing territorial pour se bâtir une image, à condition de pouvoir mettre en avant une particularité qui ne soit pas déjà présente partout ailleurs. Tous les territoires, même les plus modestes, peuvent communiquer sur leurs atouts, pour peu qu'ils aient un récit original et cohérent à mettre en avant[205]. C'est ce qu'a fait Saint-Dié-des-Vosges en misant sur le « baptême de l'Amérique » et la géographie, ressorts discursifs résolument originaux.

La comparaison entre le marketing traditionnel et la communication territoriale connaît toutefois des limites. Un territoire ne se « vend » pas comme un produit de consommation. Il nécessite donc une forme de discours spécifique. Le marketing territorial doit en particulier s'appuyer sur les représentations mentales des acteurs de terrain. Si les arguments mis en avant ne sont pas intégrés au préalable par les habitants, les professionnels, les élus ou les milieux associatifs, une campagne de marketing territorial ne peut pas fonctionner. L'identité du territoire doit en effet précéder l'image de marque que les communicants veulent diffuser. Vouloir forger l'image d'un territoire ex nihilo, à partir d'arguments créés pour l'occasion est inefficace car une telle tentative ne rencontrera pas l'adhésion de la population locale, qui se ne reconnaîtra pas dans le projet[206]. Une campagne de marketing peut servir à conforter, renforcer l'identité préexistante d'un territoire ou bien tenter de faire évoluer cette identité. Mais *l'identité* d'un territoire n'est pas *l'image* qu'il renvoie. L'identité correspond à ce qu'est un territoire, à travers la combinaison de son histoire, sa culture, ses traditions, sa géographie, son climat, ses paysages, ses productions, ses terroirs, etc. L'image est quant à elle un ensemble de représentations simplifiées, parfois caricaturales et stéréotypiques. Elle correspond à ce qui est perçu d'un territoire (et non à ce qu'il est) ou ce que l'on voudrait que l'on en perçoive. Une bonne communication territoriale doit donc intégrer l'identité du territoire qu'elle promeut[207]. Dans le cas d'un territoire en difficulté économique, en reconversion industrielle comme l'est Saint-Dié-des-Vosges dans les années 1980-1990, le marketing territorial ne peut pas faire évoluer l'image de la ville en occultant totalement ce qui faisait son identité au préalable. Il n'est possible de bâtir une nouvelle image qu'en s'appuyant sur des éléments du passé. La municipalité Pierret a bien pris en compte cette dimension : la nouvelle image de Saint-Dié-des-Vosges dans les années 1990 et 2000, centrée sur la géographie, s'est appuyée sur un élément qui faisait déjà partie de son passé et de son identité, le « baptême de l'Amérique ». Ainsi, la volonté de faire de cette ville la « capitale mondiale de la géographie » n'a pas reposé

[205] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 58.
[206] C. Alaux, S. Serval et C. Zeller, « Le marketing territorial des petits et moyens territoires : identité, image et relations », art cit., p. 27-28.
[207] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 87-89.

sur un simple désir de créer une nouvelle image *ex nihilo*, mais sur un substrat identitaire déjà présent.

Par ailleurs, une opération de marketing territorial ne peut réussir que si le projet obtient l'assentiment de la population locale, voire sa participation. Les citoyens d'un territoire constituent en effet les meilleurs ambassadeurs de leur propre espace de vie, de même que le client est le meilleur ambassadeur des marques qu'il consomme. La volonté de construire un projet de marketing territorial en tenant compte des aspirations de la population locale est parfois appelé « *pride building* ». Christian Pierret a souvent évoqué cette idée de fierté : selon lui, les projets menés à Saint-Dié-des-Vosges autour de la géographie et du « baptême de l'Amérique » ont tous eu pour objectif principal de redonner de la fierté à des citoyennes et des citoyens durement frappés par la crise qui s'était abattue sur la ville depuis des années[208]. Un projet de marketing territorial réussi doit ainsi générer un sentiment de fierté, d'appartenance, d'association de la population locale. Celle-ci doit adhérer, avoir envie d'aller vers l'avenir que les élus sont en train de leur proposer. Ainsi, le succès d'un festival passe tout autant par le fait d'attirer du public venu de loin que de mobiliser la population locale, la rendre fière et lui donner envie de s'investir elle aussi[209]. Or, certains projets de marketing territorial, tels que la création d'un festival ou la réalisation d'une œuvre architecturale de prestige ont parfois tendance à venir d'en haut et à s'adresser seulement à une partie de la population (cadres, professions intellectuelles…) ou aux visiteurs venus de l'extérieur. Une partie de la population locale peut ainsi avoir le sentiment que le projet s'est construit sans eux ; elle peut ne pas s'y reconnaître, voire adopter une attitude de rejet. Un projet de marketing territorial doit donc s'adresser à toutes et tous, et non à un segment spécifique de la population[210]. On a déjà pu mentionner les critiques adressées par une partie de la population déodatienne envers le Festival International de Géographie dans les premières années de son existence, étant parfois jugé trop élitiste, voire comme étant un simple salon destiné aux professionnels de la géographie. C'est pourquoi Christian Pierret s'est par la suite montré très soucieux de conserver et d'amplifier la dimension populaire du FIG, en introduisant des activités ludiques, un programme de conférences accessibles à tous, la présence d'invités prestigieux, etc.

Une autre caractéristique du marketing territorial est d'user de slogans, au même titre que pour n'importe quelle campagne de publicité. Or, un bon slogan n'est pas nécessairement une injonction directe à acheter tel produit ou à venir s'installer dans telle ville. Il doit avant tout

[208] Voir à ce propos la transcription des entretiens avec Christian Pierret en annexe 3.
[209] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 105-106.
[210] *Ibid.*, p. 114.

constituer un « message de dénotation », c'est-à-dire un élément susceptible de marquer les esprits par sa capacité à se démarquer face à la concurrence. Un tel message publicitaire ne parviendra peut-être pas à convaincre de sa réalité, mais il pourra tout de même séduire et ainsi provoquer l'acte d'achat (ou d'emménagement). Diffuser un slogan dont on sait pertinemment qu'il ne reflète pas ou peu la réalité n'est pas nécessairement un problème ; l'important est qu'il parvienne à créer de la séduction, à défaut de conviction[211]. Ainsi, le slogan « marraine de l'Amérique » ou plus tard, celui de « capitale mondiale de la géographie » ne dupent sans doute pas la majorité des habitants de Saint-Dié et des personnes extérieures. Ils ne convainquent pas nécessairement mais peuvent constituer des critères de séduction, ce qui est tout aussi important. Chacun sait que les photos pour des destinations de vacances présentées en vitrine des agences de voyages ne reflètent pas nécessairement toute la réalité, mais elles parviennent tout de même à séduire par le rêve et la part de poésie qu'elles parviennent à générer. Par ailleurs, le contenu du message sur la ville doit être volontairement flou car cela entretient davantage le mythe qu'un message très précis et trop terre-à-terre. L'image de la ville doit intégrer des éléments suffisamment abstraits pour entretenir le mystère propre au mythe, généralement perçu comme possédant à la fois une part de réalité et d'irréel[212]. Des expressions telles que « marraine de l'Amérique » ou « capitale mondiale de la géographie » sont ainsi suffisamment floues pour entretenir cette mythologie. Les slogans et formules-choc diffusés par le marketing urbain ne cherchent pas forcément à convaincre. Ils ne cherchent pas à exprimer une vérité objective mais sont plutôt des « actes de langage ». La formule du slogan désigne davantage un objectif vers lequel il faut tendre qu'une vérité observable au moment où on le lit. En rencontrant un tel slogan, les habitants sont plus ou moins inconsciemment invités à le rendre vrai, à faire en sorte qu'il se transforme en réalité[213].

Parmi les outils de mise en œuvre du marketing urbain, l'un des plus utilisés est l'événementiel, notamment les festivals, expositions ou congrès[214]. Ces événements permettent généralement une bonne valorisation de l'image d'un territoire, tout en suscitant assez facilement l'adhésion de la population locale. À Saint-Dié-des-Vosges, le lancement du Festival International de Géographie en octobre 1990 répond bien à ce double enjeu, avec les quelques réserves qui ont déjà été évoquées. L'événementiel a d'ailleurs pris une place tellement importante dans certains territoires que ceux-ci se sont parfois dotés d'équipes professionnelles

[211] ROSEMBERG Muriel, *Le marketing urbain en question : production d'espace et de discours dans quatre projets de villes*, Paris, Anthropos : diffusion, Economica, « Collection Villes », 2000, p. 128-129.
[212] *Ibid.*, p. 158-159.
[213] *Ibid.*, p. 166-167.
[214] *Ibid.*, p. 132.

permanentes pour concevoir, organiser et gérer les événements[215]. Ainsi, à Saint-Dié-des-Vosges, le Festival International de Géographie dispose de ses propres bureaux depuis trois décennies et occupe plusieurs salariés à temps plein. Ce type d'événement est relayé par les médias à des échelles diverses, ce qui contribue à diffuser l'image de la ville à l'extérieur. Les articles récurrents de la presse quotidienne régionale, qui relatent l'événement au jour le jour comme un feuilleton, contribuent grandement à alimenter le marketing territorial, tant interne (à destination des habitants du territoire) qu'externe (à destination de la population extérieure à ce territoire). Toutefois, la distinction entre marketing externe et interne est loin d'être aussi marquée qu'elle en a l'air[216]. Lorsque la presse régionale annonce la tenue et le succès d'un festival international tel que le FIG, c'est bien davantage le public local qui est susceptible d'être impressionné par ce rayonnement supposé que les festivaliers venus d'ailleurs. C'est pourquoi l'événementiel est devenu un outil indispensable du marketing territorial car il permet de forger une image de marque du territoire. Il montre la capacité de celui-ci à produire des actions, à être performant et à rayonner à l'extérieur[217].



Figure 38 Bouteille d'eau de source en plastique soufflé au motif "1507", vers 2010. Fonds privé Jacky Homel. Cliché de l'auteur, 22 janvier 2022.

Parmi les autres outils qui entrent en compte dans l'élaboration d'une campagne de marketing territorial, les produits dérivés constituent sans aucun doute l'un des plus efficaces. La capacité d'un territoire à générer des objets susceptibles de représenter des relais de sa communication peut s'avérer très payante dans la réussite de son projet. La photographie ci-contre (figure 38) montre une bouteille d'eau de source, fruit d'un partenariat entre la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges et l'usine d'embouteillage *Vegetal & Mineral Water* de Bourbonne-les-Bains au tournant des années 2010. C'est Jacky Homel, ancien directeur de cabinet de Christian Pierret jusqu'en 2001 qui met en relation le directeur de l'entreprise, Pascal Bastien avec la municipalité en estimant que les bouteilles d'eau peuvent constituer un

[215] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 27-28.
[216] M. Rosemberg, *Le marketing urbain en question*, *op. cit.*, p. 125.
[217] *Ibid.*, p. 134-135.

important vecteur de communication territoriale[218]. La ville de Saint-Dié-des-Vosges possède alors des sources d'eau qui ne sont plus utilisées et espère pouvoir relancer une unité de production en concluant un partenariat avec un industriel. Le 18 septembre 2009, la municipalité dépose la marque « 1507 AMERICA » à l'Institut National de la Propriété Industrielle pour plusieurs catégories de produits (parfums, cosmétiques, bouteilles et boissons[219]). Le CIRTES, société de recherche spécialisée dans l'usinage avancé et localisée à Saint-Dié-des-Vosges, est chargé de dessiner le moule du flacon que l'on peut voir ici. Le haut de la bouteille est arrondi et comporte un globe terrestre soufflé dans le plastique, tandis que la date « 1507 » est inscrite à la verticale sur toute la hauteur du flacon. *Vegetal & Mineral Water* met ensuite en production un certain nombre de bouteilles, afin de les mettre en vente à l'occasion des différents événements organisés à Saint-Dié-des-Vosges. Ce contenant permet ainsi d'instiller par petites touches la mémoire du « baptême de l'Amérique » en passant par le produit le plus simple du monde : l'eau. Toutefois, le projet de fonder une unité d'embouteillage d'eau de source directement dans la ville « marraine de l'Amérique » ne s'est jamais concrétisé, les activités de Pascal Bastien s'étant révélées frauduleuses[220].

Plus récemment, face à une concurrence de plus en plus grande des villes à l'échelle nationale, européenne et mondiale, le marketing territorial s'est tourné vers de nouveaux outils, comme la coopération et la mise en réseaux. Il s'agit de plus en plus, pour certains territoires, de s'associer les uns aux autres autour d'une même identité afin de disposer d'un effet de levier conférant à ce réseau un rayonnement plus étendu et de mutualiser les moyens de communication. Il peut s'agir, par exemple, de constituer un réseau des sites fortifiés par Vauban[221]. Saint-Dié-des-Vosges a également pris ce tournant en intégrant en 2016 le réseau des dix-sept sites concernés par l'œuvre architecturale de Le Corbusier et classés au Patrimoine mondial de l'Humanité de l'Unesco. Certes, ce réseau ne concerne pas le « baptême de l'Amérique ». Néanmoins, il serait tout à fait envisageable pour Saint-Dié-des-Vosges d'intégrer un réseau touristique centré sur les hauts lieux de l'amitié entre les États-Unis et l'Est de la France. Un tel réseau pourrait comprendre Saint-Dié et le « baptême » de 1507 ; Nancy et Pont-à-Mousson où Jacques Marquette fut membre de la Compagnie de Jésus avant de s'embarquer pour explorer le Mississipi ; Metz, lieu du fameux souper où La Fayette aurait pris la décision de partir offrir son épée aux *Insurgents* ; Colmar, où Bartholdi construisit la statue

[218] Voir sur ce point précis la transcription de l'entretien avec Jacky Homel, Christophe Perrin et Vianney Huguenot en annexe 3.
[219] INPI Paris, Publication des demandes d'enregistrement, BOPI 09/44 – vol. 1, p. 53, n° national : 09 3 677 578.
[220] « Le scandale Vegetal & Mineral Water », in *Le Journal de la Haute-Marne*, 20 février 2021.
[221] B. Meyronin, *Le marketing territorial*, *op. cit.*, p. 152.

de la Liberté guidant le monde ; enfin, les champs de bataille de la Grande Guerre, en particulier ceux où se sont illustrés Canadiens et Étatsuniens (Saint-Mihiel, forêt d'Argonne, etc.), ainsi que les lieux de mémoire afférents (Thiaucourt, Souilly, Montfaucon-d'Argonne, Sommepy-Tahure, etc.). Selon nous, ce n'est qu'à une telle échelle qu'il serait possible d'attirer l'attention du public d'outre-Atlantique. Par la synergie et l'effet de levier de ces différents lieux de mémoire tous situés en Grand Est, un véritable projet culturel, mémoriel, économique et touristique pourrait voir le jour. Si la région Grand Est, dont dépend la Lorraine et Saint-Dié-des-Vosges, parvenait à intégrer ce pan d'histoire locale dans sa communication, elle pourrait aisément l'associer à un récit susceptible de séduire les habitants du Nouveau Monde.

Selon le géographe Benoît Meyronin, les villes qui sauront demain se démarquer par rapport à la concurrence sont celles qui parviendront à déployer un imaginaire tourné vers le futur tout en s'appuyant sur leurs racines. Il ne suffit plus aujourd'hui d'être une « ville-musée » pour susciter l'imaginaire. Il faut proposer une vision d'avenir. Mais cette vision peut et doit intégrer les éléments du passé et du présent[222]. Concernant Saint-Dié-des-Vosges, se contenter de dire qu'elle est le lieu du « baptême de l'Amérique » ne suffira pas à susciter l'engouement. Cette ville devra donc proposer autre chose, une nouvelle vision, tout en parvenant à intégrer dans son récit cette idée d'un lien privilégié avec l'Amérique. Cela peut passer par un monument, un centre culturel franco-américain, etc. C'est seulement ainsi que le mythe pourra susciter à nouveau l'adhésion populaire, non en restant figé uniquement dans le passé. La création de la Boussole, inaugurée au printemps 2023, répond en partie à ces interrogations car ce pôle culturel est une nouvelle structure ambitieuse qui parvient en même temps à s'enraciner dans l'identité profonde de Saint-Dié, avec la thématique de la géographie toujours sur la ligne d'horizon. L'idée avancée par Claude Kiener, vice-présidente déléguée à la culture et par Catherine Wiart, directrice du réseau des bibliothèques de l'agglomération de Saint-Dié-des-Vosges, consistant à tenter de faire parrainer ce nouveau lieu de culture par la Bibliothèque du Congrès de Washington s'inscrit parfaitement dans cette nouvelle tendance.

La mémoire du « baptême de l'Amérique » est-elle parvenue à sortir du strict cadre de l'histoire savante pour devenir un objet de la culture populaire, en Lorraine et aux États-Unis ? Cette question appelle une réponse nuancée. Certes, nous avons pu montrer que de nombreux efforts avaient été réalisés, en particulier par les élites de la ville de Saint-Dié-des-Vosges, pour transposer cet aspect de l'histoire de leur ville vers le plus grand nombre. L'organisation de

[222] *Ibid.*, p. 232-233.

fêtes populaires, la mise en place de marqueurs identitaires rappelant le « baptême » de 1507 dans l'espace urbain, l'utilisation de cette mémoire dans le cadre d'actions de communication territoriale constituent autant d'indicateurs de ces tentatives de démocratisation. Les nombreux quizz, bandes dessinées, cartes postales ou *pin's* mentionnant le « baptême de l'Amérique » montrent que la culture de masse a su puiser dans la culture savante des éléments qu'elle a adaptés afin de les mettre à la portée du plus grand nombre. Très récemment, la diffusion télévisée d'un documentaire intitulé « L'Amérique lui doit son nom : Amerigo Vespucci » a pu contribuer à ce processus de démocratisation, malgré sa diffusion à une heure tardive[223]. Néanmoins, force est de constater que cet épisode historique est encore loin d'être très connu du grand public. À Saint-Dié-des-Vosges, le monument aux Morts n'a jamais retrouvé son groupe statuaire célébrant l'Amérique alors qu'il existe de nombreux monuments franco-étatsuniens sur le sol français. Le projet de monument porté par Albert Ronsin dans les années 1970-1980 n'a jamais pu aboutir. Quant aux marqueurs mémoriels adoptés sous l'ère Pierret, s'ils répondent bien à la devise « Tout est symbole », ils peinent à être explicites pour les simples visiteurs. Dès lors, comment continuer à se dire « marraine de l'Amérique » si rien ne vient clairement matérialiser cette affirmation ? Tout au long des entretiens que nous avons menés dans le cadre de cette thèse, nous avons pu remarquer à quel point le « baptême de l'Amérique » demeurait un objet confidentiel qui peinait à se déployer hors d'un cercle constitué d'une poignée d'initiés. Ce constat vaut tout autant pour la population étatsunienne que pour celle de la ville lorraine supposée être l'épicentre de cet épisode historique.

[223] Docufiction allemande réalisée par Eike Schmitz et diffusée le 1er juillet 2023 à 23h15 sur Arte.

CONCLUSION

Le texte qui s'achève ici s'inscrit dans une longue chaîne de travaux déjà réalisés sur le sujet du « baptême de l'Amérique ». Dès lors, en quoi était-il utile d'écrire à nouveau sur ce thème ? Il s'agissait d'abord de le présenter sous un nouvel angle, celui de la mémoire de l'événement, ce qui n'avait encore jamais été fait de manière approfondie. Albert Ronsin écrivait toujours quelques lignes à ce sujet en guise d'épilogue à ses ouvrages, mais sans développer ni analyser cet aspect, qui restait toujours anecdotique[1]. Comme l'a écrit Marcel Proust dans *La Prisonnière* (1923), « le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux […] ». Ainsi, nous n'avions pas la prétention de révolutionner la documentation disponible sur ce que des érudits lorrains ont surnommé le « baptême de l'Amérique » il y a près de cent cinquante ans, mais de l'interroger à nouveaux frais. Il s'agissait d'abord d'y consacrer une nouvelle approche spatiale : loin de se contenter d'observer les manifestations de cette mémoire en Lorraine (et plus spécifiquement à Saint-Dié-des-Vosges), la démarche adoptée ici se voulait résolument ouverte sur l'autre rive de l'Atlantique, du côté des États-Unis, que Saint-Dié a considéré comme sa « filleule » pendant plus d'un siècle. Il ne s'agissait pas non plus de mener une simple analyse comparative mais bien une histoire croisée et connectée, en lien avec les renouvellements historiographiques de ces dernières décennies.

Quelle synthèse peut-on tirer, en quelques mots, de l'essai que nous avons tenté de mener à bien ? L'ensemble peut finalement tenir en une phrase : la mémoire du « baptême de l'Amérique » depuis le dernier quart du XIXe siècle constitue, pour Saint-Dié-des-Vosges tout au moins, un mètre-étalon des relations internationales entre la France et les États-Unis. André Siegfried a écrit que les relations entre ces deux nations connaissaient « des étés et des hivers[2] ». Ainsi, lorsque ces relations sont cordiales, voire très bonnes, la mémoire du « baptême » de

[1] On le vérifiera au travers de ses trois livres spécifiquement consacrés à la question : RONSIN Albert, *La fortune d'un nom : America. Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges*, Grenoble, J. Million, 1991, p. 81-90 ; *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Editions de l'Est, 1992 (1e édition : Montréal, G. Lepape, 1979), p. 164-174 ; *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006, p. 202-216.

[2] Cité par DUBOSCLARD Alain, *Histoire de la Fédération des Alliances Françaises aux États-Unis (1902-1997). L'Alliance au cœur*, Paris, L'Harmattan, « Culture et diplomatie françaises », 1998, p. 13.

1507 a tendance à se réactiver et à susciter des initiatives pour la faire vivre. À l'inverse, que ces relations soient fraîches, empreintes d'indifférence, voire franchement hostiles, et ce souvenir se recroqueville, parfois pour des années. Tel l'escargot annonçant la pluie, l'œuvre des chanoines du « Gymnase vosgien » a fini par devenir, des siècles plus tard, un baromètre de relations mettant en scène un monde bien différent de celui qu'ont connu René II et ses protégés. Rappelons quelques épisodes de ces relations : de 1875 jusqu'au tournant du XXe siècle se met lentement en place une mémoire (en partie mythifiée) des circonstances dans lesquelles le Nouveau Monde a reçu sa dénomination. La Lorraine se voit qualifier par un journaliste républicain de « marraine de l'Amérique », avant que cette expression ne soit captée, une quinzaine d'années plus tard, par la seule ville de Saint-Dié-des-Vosges sous l'impulsion de sa très dynamique société savante. À cette époque, l'Amérique est envisagée dans son sens continental et n'est pas seulement limitée *stricto sensu* aux seuls États-Unis. D'ailleurs, pour bien des Lorrains de l'époque, la différence n'est pas encore bien nette. Les célébrations internationales du quatrième centenaire du premier voyage de Colomb en 1892 sont néanmoins l'occasion pour les États-Unis de commencer à capter l'événement à leur profit, en organisant l'Exposition universelle de Chicago en 1893, lors de laquelle une place est faite à la ville de Saint-Dié.

C'est au tournant du siècle suivant que s'opère toutefois le changement de regard le plus spectaculaire. Après leur victoire militaire écrasante de 1898 sur l'Espagne et leur entrée dans le club des puissances impériales, les États-Unis suscitent de plus en plus l'admiration mais aussi une forme de crainte de l'autre côté de l'Atlantique. Lorsque l'on parle de l'Amérique, c'est désormais aux États-Unis que l'on pense prioritairement, à Saint-Dié comme en beaucoup d'endroits. La « fascination réticente » (Jacques Portes) pour ce pays lointain grandit avant 1914, notamment en raison de l'aura de son charismatique président Theodore Roosevelt, qui continue à incarner l'autorité américaine même après avoir quitté le pouvoir. Dans ce contexte, Saint-Dié organise ses fêtes franco-américaines de juillet 1911 : mais ce sont des fêtes où les invités d'honneur sont bien les États-Unis, et où nul représentant d'un autre pays du continent n'a reçu de carton d'invitation.

L'intervention des *Doughboys* en Europe à partir de 1917 est une nouvelle occasion pour la ville de Saint-Dié de réactiver l'histoire du baptême de 1507 et de faire le rapprochement (tout providentiel) entre un nom donné quatre siècles plus tôt et des « Américains » venus se battre près de chez elle, comme s'ils étaient venus la remercier de leur avoir donné leur nom. La période de l'entre-deux-guerres ne déroge pas au principe du mètre-étalon que nous avons théorisé ; lorsque les tensions sont vives entre la France et les États-Unis (sur la question du

remboursement des dettes de guerre, sur les modalités de paiement des réparations par l'Allemagne, etc.), on n'entend plus guère parler de « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié. Mais que les relations se réchauffent un peu, et l'on ne tarde pas à voir réapparaître des initiatives pour tenter de faire revivre cette mémoire ; à la fin des années 1930, les efforts du maire Léon Jacquerez, grand admirateur de « FDR », en sont un élément probant.

Au tournant de la Seconde Guerre mondiale, la mémoire du « baptême de l'Amérique » connaît une impulsion nouvelle ainsi qu'un changement de nature. Jusqu'alors, cet épisode historique avait essentiellement un but de prestige pour Saint-Dié ; seconde ville du département des Vosges, elle cherchait, notamment depuis l'annexion d'une partie de la région en 1871, à se poser en vitrine de la France face à la nouvelle frontière, tout en marquant sa rivalité avec le chef-lieu Épinal[3]. Se présenter en tant que « marraine » du Nouveau Monde était à l'évidence un argument de poids dans cette quête de visibilité ; les ambitions internationales de Saint-Dié relevaient donc d'abord d'enjeux locaux et régionaux. Mais en 1945, le contexte n'est plus le même. Saint-Dié a été en partie anéantie par le retrait de la Wehrmacht en novembre 1944. Comme en 1917, l'entrée des *GI's* dans les ruines de Saint-Dié a pu être interprétée comme une manifestation providentielle d'un échange de bons procédés entre les « filleuls » et leur pauvre vieille « marraine ». Dès lors, l'argument du « baptême » va être abondamment utilisé dans la période de la reconstruction, afin d'appuyer les demandes de dons aux généreux mécènes étatsuniens. Hélène Abel-Ferry, nièce par alliance du grand Déodatien Jules Ferry, se révèle particulièrement active dans cette tâche au cours des années de l'immédiat après-guerre.

Les années les plus tendues de la guerre froide, dans les décennies 1950 et 1960, ne sont en revanche pas très propices à une exploitation importante de la mémoire du « baptême de l'Amérique ». L'antiaméricanisme est trop ancré dans une part importante du spectre politique français, des communistes à l'extrême-droite. Dès lors, le sujet est sans doute devenu trop clivant ; la documentation lacunaire pour cette période nous révèle en creux un manque d'enthousiasme pour cette mémoire. Les États-Unis de la chasse aux sorcières, de la ségrégation ou de la guerre du Vietnam ne font alors guère recette dans les Vosges. Ainsi, en 1962, l'antique façade de la « Maison de l'Amérique », qui symbolisait le lieu où les chanoines-géographes auraient inventé le nom *America,* est détruite ; elle n'a plus sa place dans le nouveau Saint-Dié qui vient d'achever sa reconstruction.

[3] Cette idée a été développée par Jean-Claude Fombaron dans l'entretien qu'il nous a accordé le 3 janvier 2019, transcrit en annexe 3 du présent ouvrage.

Il faut attendre les années 1970 pour que la mémoire de l'événement refasse une timide percée, sous l'impulsion notable d'Albert Ronsin. Jeune bibliothécaire recruté par la ville de Saint-Dié en 1960, docteur en histoire, il sème les graines de la reprise mémorielle qui trouvera ensuite son apogée dans les années 1990, sous l'ère Christian Pierret. Il faut dire que le contexte international a bien changé. Dans les années 1970, les États-Unis sont devenus moins clivants ; touchés par la fin des Trente Glorieuses au même titre que la France, vaincus au Vietnam, ils ne sont plus cette superpuissance souvent jugée arrogante. Les années 1980 marquent même un revirement de l'opinion française, impulsé par la « Reaganmania ». Les États-Unis sont à nouveau à la mode et toute une génération de futurs dirigeants prometteurs (dont Christian Pierret) se mettent au diapason de l'Oncle Sam. Rien d'étonnant, donc, qu'à l'arrivée de ce dernier aux commandes de la ville de Saint-Dié (qu'il fait rebaptiser officiellement Saint-Dié-des-Vosges en 1999), l'alchimie opère à nouveau. En ce tournant des années 1990, Albert Ronsin part à la retraite en laissant de nombreux travaux sur la question du « baptême de l'Amérique ». La guerre froide se termine, laissant le monde sous la coupe (très temporaire) d'un « nouvel ordre mondial », dans lequel les États-Unis endossent le rôle d'unique hyperpuissance de la planète, pour reprendre le mot d'Hubert Védrine. Tous les voyants sont donc au vert pour faire à nouveau de l'œuvre des chanoines de Saint-Dié le fer de lance de la communication municipale, d'autant que la mode est au « marketing territorial ». La municipalité Pierret va en user et en abuser pendant une décennie, avant de marquer le pas après l'an 2000. La « capitale mondiale de la géographie » a alors pris l'ascendant sur la « marraine de l'Amérique », d'autant que les relations entre la France et les États-Unis connaissent un nouveau coup de froid en 2003 au moment de la guerre d'Irak. Lors de l'édition 2006 du Festival International de Géographie, le thème choisi par les organisateurs est « Saint-Dié redécouvre les Amériques » : l'utilisation de l'article « *les* » montre une volonté de ne plus rester dans l'ombre des seuls États-Unis, à l'heure où les géographes réalisent que le monde ne sera finalement pas unipolaire, autour d'un unique « gendarme du monde » mais multipolaire. En 2007, le cinquième centenaire de la publication du nom *America* est commémoré avec une relative discrétion ; aucune grande manifestation populaire n'a lieu. Étrange décision de la part d'une municipalité qui a axé toute sa politique culturelle sur les liens avec l'Amérique, ainsi que sur le critère impératif de ne jamais cantonner la culture à des réunions de savants. Au-delà des arguments de calendrier contraint et de restrictions budgétaires avancés par les

protagonistes qui ont accepté de répondre à nos questions[4], il nous a surtout semblé percevoir une forme de malaise en cette année 2007 : faut-il célébrer l'Amérique de George W. Bush, l'Amérique de la fausse alerte à l'anthrax, ce pays qui voulait « pardonner à la Russie, ignorer l'Allemagne, punir la France » pour avoir osé dire non à l'invasion de l'Irak quatre ans plus tôt[5] ?

Ainsi, la mémoire de ce que les Déodatiennes et les Déodatiens nomment depuis plus d'un siècle le « baptême de l'Amérique » a connu des réajustements permanents en fonction de plusieurs paramètres. Dans sa *Légende des Camisards* (1977), Philippe Joutard a élaboré une typologie des formes de rapports entretenus par un groupe avec un phénomène mémoriel. Son premier type correspond à une mémoire historique vivace, entretenue, qui se diffuse au-delà même du territoire du groupe qui en est à l'origine. Le second type s'apparente à une « mémoire historique folklorisée », qui n'a plus guère de contenu affectif. Le troisième type, qui semble être le cas de figure le plus fréquent, est une mémoire portée seulement par de vagues repères imprécisément datés et qui n'est mise en avant que ponctuellement, en fonction des circonstances et des intérêts de la communauté qui la porte. Enfin, le dernier type coïncide avec une mémoire en train de se former ou de se réactiver, en raison des travaux d'un historien ou d'une association culturelle[6]. À Saint-Dié-des-Vosges, la mémoire du « baptême de l'Amérique » est passée par ces différentes phases depuis les années 1870, mais dans un ordre différent. Grâce aux travaux de la Société philomatique vosgienne, un basculement est assez rapidement opéré vers le dernier type. Avec les fêtes franco-américaines de 1911, qui constituent une première forme d'apogée, cette mémoire entre dans le premier type. Tout au long du XXe siècle, elle connaît d'importantes variations d'intensité et de nature, ce qui correspond globalement au troisième type. Le second type n'est toutefois jamais très loin, notamment dans la période que nous traversons au moment où ces lignes sont écrites.

Ce panorama récapitulatif de la grande volatilité de la mémoire du « baptême de l'Amérique » nous invite à plusieurs constats. Le premier est que la métaphore du « mètre-étalon » que nous avons proposée ne s'applique guère qu'en sens unique, de la Lorraine vers les États-Unis. En sens inverse, la mémoire de la dénomination de l'Amérique ne réagit pas aux mêmes mécanismes ; sa réactivation n'est pas aussi sensible à la conjoncture des relations

[4] On se reportera en particulier à la série d'entretiens que nous avons eu avec Christian Pierret, ainsi que celui avec Jacky Homel (son directeur de cabinet), Vianney Huguenot (son adjoint) et Christophe Perrin (son directeur de la communication), dont les minutes sont transcrites dans cet ouvrage, en annexe 3.

[5] BRANCA Éric, *L'ami américain. Washington contre de Gaulle, 1940-1969*, Paris, Perrin, 2017, p. 323-324.

[6] RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 1997, p. 337-338.

internationales entre la France et les États-Unis, sauf peut-être au moment des deux conflits mondiaux. Elle réagit surtout aux effets de l'actualité. Ainsi, c'est autour de 1911, au moment des fêtes franco-américaines de Saint-Dié que la presse étatsunienne a le plus traité cette question ; dans une moindre mesure, elle en a aussi beaucoup parlé au moment de la vente de la mappemonde de Martin Waldseemüller à la Bibliothèque du Congrès en 2003, pour la somme record de dix millions de dollars.

Le second constat qui s'impose à nous à l'issue de ce travail est que les enjeux concernant la mémoire (ou les mémoires) de la dénomination de l'Amérique diffèrent considérablement en fonction des acteurs et des aires géographiques envisagés. Pour la Lorraine, force est de constater que les enjeux ont toujours été très limités. Certes, un certain nombre d'articles évoquant l'histoire du nom *America* sont parus, tout au long de la période, dans la presse locale (*L'Écho de Nancy*, *Le Courrier de Metz*, *L'Indépendant de Lunéville*, etc.) et régionale (*L'Est Républicain*, *La Liberté de l'Est*, *L'Express de l'Est et des Vosges*, etc.), prouvant que cette histoire a dépassé, à certains moments, un intérêt strictement déodatien. En revanche, aucune initiative n'a jamais été prise à l'échelle de la région Lorraine pour célébrer ou mettre en valeur l'histoire du « baptême de l'Amérique ». Même après la création des Établissements publics régionaux en 1972, puis des Conseils régionaux à la suite des lois de décentralisation de 1982-1983, cette entité n'a jamais cherché en tant que telle à se faire reconnaître comme le berceau du nom de l'Amérique ; or, comme on a tenté de le montrer, c'est bien à cette échelle, voire à celle du Grand Est que cette mémoire aurait été la plus pertinente, surtout vis-à-vis des États-Unis. Pour Saint-Dié, les enjeux furent bien différents. La mémoire du « baptême de l'Amérique » y fut d'abord un motif de fierté nationale, alors que la ville était aux avant-postes de la ligne bleue des Vosges, à quelques kilomètres de la frontière allemande ; il fallait rappeler que le nom de l'Amérique avait été inventé à Saint-Dié, donc « en France », par un Alsacien de langue française, Mathias Ringmann, car l'Alsace, c'est la France… Puis le statut de « marraine de l'Amérique » fut un moyen de nouer un espoir de relation privilégiée avec le Nouveau Monde, souvent réduit symboliquement aux seuls États-Unis. Être ainsi adoubée comme la « marraine » de la grande puissance du XXe siècle pouvait se révéler source de certains avantages, qu'il s'agisse de faire appel à la générosité américaine après la catastrophe de novembre 1944 ou de trouver un axe d'accroche pour le marketing urbain des années 1980-1990. Pour les États-Unis enfin, la mémoire de la première dénomination du Nouveau Monde a répondu à une autre logique ; dans sa quête de leadership sur le continent américain, il s'agissait pour ce pays de capter à son profit le nom *America*. Cela devait donc nécessairement passer par le fait de posséder les cartes qui mentionnaient ce nom pour la première fois ; que

ces documents aient été pensés, conçus, gravés et imprimés à Saint-Dié, Strasbourg, Fribourg ou tout autre lieu importait peu aux yeux des États-suniens, société pragmatique par excellence. On pourrait ajouter que cette mémoire a aussi constitué un enjeu pour les *German-Americans*, qui ont entrepris un intense lobbying pour rappeler à leur pays d'adoption que c'est un Allemand qui avait inventé le nom de l'Amérique et l'avait imprimé pour la première fois sur des cartes.

Le troisième constat qui peut être dressé est que la mémoire d'un événement tel que celui-ci doit sans cesse être entretenue au risque de la voir s'étioler rapidement ; même si le rappel est mené de manière intense pendant une certaine période, rien ou presque ne subsistera de cette mémoire si elle est laissée en friche par la suite. Ainsi, malgré tous les efforts de la municipalité déodatienne (sous l'ère Pierret notamment) et de la Société philomatique vosgienne, en dépit de tous les documentaires, reportages, dossiers de presse martelant année après année pourquoi Saint-Dié-des-Vosges était la « marraine de l'Amérique », force est de constater que l'histoire du « baptême » de 1507 est restée un fait assez confidentiel, cantonné à une partie seulement de la population[7]. En 2017, seules 664 personnes ont visité la salle du Trésor de la Médiathèque Victor-Hugo (où se trouvait notamment la *Cosmographiæ Introductio* avant son déménagement vers « la Boussole » en avril 2023) alors que 18 000 personnes ont fréquenté l'office du Tourisme[8]. Ainsi, même à Saint-Dié-des-Vosges, la mémoire du « baptême de l'Amérique » n'a pas pris durablement, malgré les efforts entrepris depuis la fin du XIXe siècle. Cette histoire n'était probablement pas assez populaire pour que la greffe opère. Les seules périodes au cours desquelles un frémissement s'est fait sentir autour de cette mémoire correspondent aux initiatives menées pour y adjoindre une dimension populaire, comme au moment des fêtes franco-américaines de 1911 ou lors de la venue de l'ambassadeur des États-Unis à Saint-Dié-des-Vosges en 1987. Lorsque l'on s'est contenté d'organiser des colloques, des expositions au musée ou à la médiathèque, la majeure partie de la population locale est restée hermétique à ces célébrations.

Si l'on élargit géographiquement la focale, le constat est encore plus mitigé. Plus on s'éloigne de Saint-Dié-des-Vosges, moins les faits semblent connus. Même si un ressenti personnel n'a jamais fait office de preuve, nous avons pu expérimenter cette faible connaissance de l'œuvre majeure des chanoines de Saint-Dié à seulement une heure de voiture : à Nancy,

[7] C'est ce qu'ont constaté la plupart des témoins que nous avons interrogés au cours de cette recherche, et dont les propos sont retranscrits dans ces pages, en annexe 3.
[8] RAMANI Madhvi, « The Epic Story of the Map That Gave America its Name », *BBC travel*, 3 juillet 2018. [En ligne : http://www.bbc.com/travel/story/20180702-the-epic-story-of-the-map-that-gave-america-its-name].

lorsque le présent sujet de thèse était évoqué et expliqué, nos interlocuteurs étaient, dans l'immense majorité des cas, totalement ignorants de ce fait qui s'était pourtant produit à moins de cent kilomètres de là, sous la même autorité politique, celle de René II (qui est pourtant le souverain lorrain d'Ancien Régime le plus connu avec Stanislas Leszczynski). L'échelle nationale offre un constat tout aussi implacable. Hors de la Lorraine, les références au « baptême de l'Amérique » se limitent à quelques mentions dans la presse. L'événement n'a jamais été intégré au « roman national », ce qui peut aisément s'expliquer par la situation géographique ambiguë de la Lorraine, territoire français depuis 1766 mais relevant du Saint-Empire au début du XVIe siècle. Et que dire des inventeurs du nom de l'Amérique, dont l'un au moins, Martin Waldseemüller, ne correspondait pas vraiment à l'archétype du héros français lavissien ? En outre, la France a majoritairement porté son regard vers l'intérieur de l'Europe au cours de la période envisagée, de la « ligne bleue des Vosges » au traité de Maastricht. L'histoire du « baptême » de 1507 n'a pas pris parce que la France ne regardait pas assez en direction de l'océan.

Si l'on décentre encore le regard, cette fois en observant la situation de l'autre côté de l'Atlantique, on dressera un constat assez semblable : mis à part quelques chercheuses et chercheurs en cartographie ancienne, en littérature médiévale et moderne, ou quelques collectionneurs d'incunables, rares sont les citoyens étatsuniens qui ont entendu parler de Saint-Dié dans les Vosges. Quant à ceux pour qui ce nom n'est pas totalement inconnu, c'est rarement pour sa qualité de « marraine » : eux-mêmes ou l'un de leurs aïeux s'y sont peut-être battus en 1944, voire en 1918, mais cela s'arrête généralement à ce fait. La présente thèse a pu montrer que Saint-Dié-des-Vosges n'avait pas particulièrement bénéficié d'un traitement de faveur de la part des États-Unis par rapport à d'autres territoires français, en dépit de son titre autoproclamé de « marraine de l'Amérique » : des fêtes franco-américaines ont été organisées dans d'autres villes françaises ; Saint-Dié ne fut qu'une étape mémorielle parmi d'autres de la part de l'*American Legion* en 1921 ; des *Liberty ships* ont été baptisés aux noms de dizaines de villes françaises sinistrées. Si certains habitants de Saint-Dié ont pu croire à une communauté de destin avec le peuple étatsunien, une simple mise en perspective nous permet de montrer que cela reste en grande partie une illusion. C'est la raison pour laquelle Ludovic Tournès estime préférable de ne pas étudier l'américanisation selon une perspective bilatérale, dans la mesure où cela priverait l'observateur d'un ensemble de paramètres et risquerait par conséquent de biaiser sa grille de lecture[9].

[9] TOURNÈS Ludovic, « Américanisation » in *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Christian Delporte, Jean-Yves Mollier et Jean-François Sirinelli (éd.), Paris, Presses Univ. de France, « Quadrige

Ce constat peu encourageant peut en revanche être mis en parallèle avec le plus grand succès du Festival International de Géographie. Celui-ci bénéficie (ou du moins, a bénéficié sous l'ère Pierret) d'une couverture médiatique nationale, voire internationale. Cet événement culturel et populaire fut une réelle réussite, qui s'explique en grande partie par les grands bouleversements qui ont eu lieu dans le monde depuis 1989 : ce rendez-vous est arrivé au bon moment pour donner des clés de compréhension d'un monde en rapide mutation. Tous ses participants ne savent pas que le choix du thème de la géographie est intimement lié à l'histoire du « baptême » de 1507 mais qu'importe : c'est au travers du succès de ce festival que la mémoire des chanoines de Saint-Dié se perpétue encore aujourd'hui. Mais il aura fallu élargir la focale pour prendre en compte la dimension plus vaste de la géographie, quitte à y diluer quelque peu le mythe du « baptême de l'Amérique », qui ne se suffit pas à lui-même pour attirer les foules en Déodatie. Autrement dit, les efforts de la municipalité Pierret pour promouvoir la mémoire du « baptême » de 1507 ont fonctionné, mais uniquement de manière détournée, en passant par le prisme plus large de la géographie.

Christian Pierret a décidé de ne pas se représenter à la tête du Conseil municipal de Saint-Dié-des-Vosges en 2014 ; déjà au cours de son dernier mandat, la question de l'Amérique fut moins au cœur de son action culturelle. Force est de constater que la tendance est restée la même sous la municipalité suivante. Selon David Valence (maire de 2014 à 2022), la question mémorielle autour de 1507 a été convenablement menée par son prédécesseur et elle n'a donc pas constitué une priorité de son projet pour la ville et l'agglomération, même si cela ne signifie pas chez lui une « marque de désintérêt[10] ». Gaulliste dans l'âme, David Valence n'est certainement pas aussi passionné par les États-Unis que pouvait l'être son prédécesseur. Cette différence de traitement de la question entre les deux maires est manifeste. Pour M. Pierret, il faut continuer sans cesse à marteler les esprits ; sa dernière inauguration d'importance, en décembre 2013, fut *Aquanova America*, un investissement voué à marquer le paysage déodatien pour des décennies et à rappeler encore une fois ses liens spirituels avec une certaine vision de l'Amérique. Quant à l'actuel édile, Bruno Toussaint (Premier adjoint devenu maire en 2022 à la suite de l'élection de David Valence en tant que député des Vosges), il sera intéressant d'observer ce qu'il compte faire de cet objet historique.

Dicos poche », 2010, p. 18-22. TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, Collection "L'épreuve de l'histoire", 2020, p. 19.

[10] Entretien avec David Valence, intégralement transcrit en annexe 3.



Figure 1 L'espace "AMERICA 1507" au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 20 mai 2023.

Aujourd'hui, ce sont surtout les institutions culturelles de la ville de Saint-Dié-des-Vosges qui portent cette mémoire. Depuis la fin de l'année 2022, le musée Pierre-Noël présente une nouvelle scénographie consacrée à « *America* 1507 ». Comme on peut le voir sur cette photographie (figure 1, ci-dessus), ce nouvel espace situé dans le hall d'entrée met à l'honneur quelques-uns des vestiges de cette mémoire. On reconnaît sur le mur principal les facsimilés des cartes *in solido* et *in plano* conçues en 1507. Sur le mur de droite, une peinture de 1992 reconstitue la « Maison de l'Amérique » ; en-dessous repose la plaque de marbre qui avait été apposée sur cette maison en 1911. Sur le mur de gauche (invisible sur ce cliché), on peut notamment retrouver la plaque offerte par l'*American Legion* en 1921 et dont on peut deviner l'arête à l'extrême-gauche de la photo.

De même, « la Boussole », nouvelle médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges inaugurée en avril 2023, consacre une « salle Marco Polo » à la mémoire de la première dénomination du Nouveau Monde par les membres du cénacle déodatien en 1507. Sur la photo ci-dessous (figure 2), on peut apercevoir les mêmes copies de cartes qu'au musée, ainsi qu'un exemplaire (lui aussi en facsimilé) de la *Cosmographiæ Introductio*. À droite de cet ouvrage ouvert à la fameuse page justifiant de l'usage du nom *America*, on voit un globe terrestre constitué à partir de la carte *in solido* de Waldseemüller. C'est Albert Ronsin qui avait réalisé cet assemblage dans les années 1970 afin de vérifier que cette carte pouvait bien être montée correctement sur une sphère de bois. Le tout est présenté dans une scénographie nettement plus moderne que dans l'ancienne salle du Trésor de la médiathèque Victor-Hugo.



Figure 2 L'espace Marco Polo à « la Boussole », nouvelle médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges. Cliché de l'auteur, 20 mai 2023.

En dehors de ces quelques exemples très récents, comment porter aujourd'hui la mémoire d'un événement dont les termes mêmes sont de moins en moins compris par une part de plus en plus significative de l'opinion ? Car l'Amérique n'est finalement pas le seul mot qui pose question en France : celui de « baptême » devient lui aussi de moins en moins lisible. En 2018, à peine plus du quart des enfants français sont baptisés. Ils étaient 76% en 1970, 70% en 1980, 63% en 1990 et 50% en l'an 2000. La chute s'est donc accélérée au cours des dernières décennies. Si en 1980, le fait d'assister à la messe était déjà devenu plus rare, le baptême restait une pratique pour plus des deux tiers des Françaises et des Français, davantage par convention sociale que par véritable croyance. Cet effondrement touche moins les milieux bourgeois et beaucoup plus les milieux populaires. Au sein de ceux-ci, de nouvelles pratiques sociales ont remplacé le baptême traditionnel, comme le fait de se faire tatouer sur une partie du corps le prénom et/ou la date de naissance de ses enfants (le plus souvent, chez la mère). Cela a notamment été montré par le sociologue Benoît Coquard dans son enquête sur les jeunes adultes des milieux populaires ruraux en déclin de l'Est de la France[11]. Dès lors, il paraît aujourd'hui plus compliqué de promouvoir un concept né dans un autre contexte, quand le baptême était une pratique généralisée et que chacun pouvait comprendre immédiatement ce que ce mot sous-tendait en termes de dénomination.

Ces différents paramètres nous donnent à penser que la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges ne mettra plus en avant cet aspect de l'histoire de la ville dans les mêmes termes qu'elle

[11] FOURQUET Jérôme et CASSELY Jean-Laurent, *La France sous nos yeux : économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Edition augmentée, Paris, Points, 2022, p. 438-439.

l'a fait au cours du siècle et demi passé. D'abord, parce que le contexte géopolitique a changé : les États-Unis sont toujours la première puissance mondiale mais ils ne sont plus l'unique superpuissance de la planète. Ils sont désormais l'un des acteurs d'un monde devenu multipolaire. L'américanisation, au sens d'une acculturation hégémonique des sociétés non-étatsuniennes par des objets et des pratiques repérés par celles-ci comme d'origine étatsunienne, aurait commencé à fusionner avec une forme plus générale de globalisation. Selon Pascal Ory, il ne restera donc à l'avenir que des traces de cette hégémonie américaine, sous forme de « spectres » perceptibles dans le processus de mondialisation en cours[12].

En outre, l'image des États-Unis dans le monde (et notamment en France) a été singulièrement écornée ces dernières années, sans même remonter à la présidence de George W. Bush à partir de 2001. Force est de constater que l'Oncle Sam fait nettement moins rêver depuis la seconde moitié des années 2010. Après les affres de l'ère Trump, ce sont les effets du basculement de la Cour suprême dans le camp ultraconservateur qui étonnent, voire choquent les Français : en juin 2022, cette instance confirme le droit de chaque citoyen à porter une arme dans l'espace public[13], quelques semaines seulement après une énième tuerie de masse par arme automatique dans une école du Texas, faisant une vingtaine de morts dont dix-neuf enfants[14]. Puis elle annule le droit à l'avortement au niveau fédéral, laissant ainsi chaque État statuer[15]. On peut encore évoquer la récente crise des sous-marins nucléaires : il n'est sans doute pas exagéré de dire que les Britanniques et les Étatsuniens ont joué un rôle non nul dans le revirement de l'Australie à l'égard de sa commande passée au complexe militaro-industriel français[16]. Il n'est d'ailleurs pas certain que la visite d'État offerte en novembre 2022 par Joe Biden à Emmanuel Macron pour célébrer l'« excellence » retrouvée de l'amitié franco-américaine suffise à apaiser cette grave crise de confiance. Citons enfin la dégradation très significative de l'espérance de vie des Étatsuniens : elle a diminué de 2,7 ans entre 2019 et 2021, tandis que la baisse a été limitée à un trimestre pour la France. Loin de n'être due qu'aux

[12] ORY Pascal, « »Américanisation« Le mot, la chose et leurs spectres » in *Nationale Identität und transnationale Einflüsse*, Reiner Marcowitz (éd.), Munich, Oldenburg Wissenschaftsverlag, 2007, p. 133-145.
[13] « La Cour suprême des États-Unis autorise le port d'armes hors du domicile », in *La Croix*, 23 juin 2022, en ligne : https://www.la-croix.com/Monde/Cour-supreme-Etats-Unis-autorise-port-darmes-hors-domicile-2022-06-23-1201221605
[14] « Les États-Unis sous le choc d'une nouvelle fusillade : au moins 19 enfants tués dans une école du Texas », in *Le Monde*, 25 mai 2022, en ligne : https://www.lemonde.fr/international/article/2022/05/25/l-amerique-sous-le-choc-d-une-nouvelle-tuerie-dans-une-ecole-au-texas_6127575_3210.html
[15] « États-Unis : la Cour suprême révoque le droit à l'avortement », in *Le Point*, 24 juin 2022, en ligne : https://www.lepoint.fr/monde/etats-unis-la-cour-supreme-revoque-le-droit-a-l-avortement-24-06-2022-2480866_24.php
[16] « Sous-marins : Joe Biden torpille le "contrat du siècle" de la France en Australie », in *La Tribune*, 16 septembre 2021, en ligne : https://www.latribune.fr/entreprises-finance/industrie/aeronautique-defense/sous-marins-joe-biden-torpille-le-contrat-du-siecle-de-la-france-en-autralie-892456.html

effets de la récente pandémie, cette chute est au contraire une tendance lourde depuis des décennies dans un pays dont on connaît l'état du système de santé[17]. Face à un tel tableau, on peut se risquer à avancer que Saint-Dié-des-Vosges ne se revendiquera sans doute plus jamais en tant que « marraine » des seuls États-Unis, comme elle le fit tout au long du XXe siècle, éblouie par le phare d'un modèle qui, s'il suscitait bien des critiques, n'en demeurait pas moins envié par beaucoup.

Pourtant, il arrive encore que Saint-Dié-des-Vosges célèbre les États-Unis ; mais ce ne sont pas ceux d'aujourd'hui. Elle rend hommage aux *GI's* qui l'ont libérée en novembre 1944, comme lors des célébrations du soixante-dixième anniversaire de la libération en 2014. À cette occasion, des passionnés de reconstitution historique défilaient dans les rues de la ville en treillis M43 et au volant de véhicules d'époque : Jeeps, Half-Tracks… sous les vivats de cinq mille spectateurs venus saluer ces figurants et les désormais rares vétérans ayant encore pu faire le déplacement[18]. C'est cette Amérique du passé qui fait encore rêver Saint-Dié-des-Vosges. En 1911, au moment des fêtes franco-américaines, ce sont les États-Unis contemporains et ceux de l'avenir qui suscitaient l'admiration. Bel exemple de changement de régime d'historicité et de basculement vers le présentisme[19].

Depuis le début de la préparation de cette thèse au printemps 2017, nous n'avons pu que constater à quel point l'objet « marraine de l'Amérique » était en phase creuse. Il ne se passe pas grand-chose aujourd'hui en rapport avec cette mémoire, mais nul doute que cela reviendra, comme cela a toujours été le cas de manière cyclique depuis un siècle et demi. Lors de la prochaine « fièvre américaine », il est fort probable que cela soit en lien avec *les Amériques* dans leur ensemble, et non plus centré sur les seuls États-Unis. Après tout, c'est à la hauteur de l'actuel Brésil que Martin Waldseemüller a écrit le mot *America* pour la première fois sur une carte, un jour de 1507 à Saint-Dié. Il faudra alors inventer une nouvelle expression, plus explicite que celles de « marraine » et de « baptême de l'Amérique » afin de susciter un engouement plus large sur les deux rives de l'Atlantique. Nous proposons ainsi de promouvoir l'expression « berceau de l'Amérique », qui nous paraît beaucoup plus transparente, quelle que soit la configuration culturelle nationale[20].

---

[17] BARBIERI Magali, « La baisse tragique de l'espérance de vie américaine ne tient pas qu'à la pandémie », in *Libération*, 7 septembre 2022, en ligne : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/tribunes/la-baisse-tragique-de-lesperance-de-vie-americaine-ne-tient-pas-qua-la-pandemie-20220907_JQBSRGLQ6RFWNI7IIPVXYIGSFI/

[18] Reportage vidéo disponible sur le site Internet de la mairie de Saint-Dié-des-Vosges : https://saint-die.eu/decouvrir-la-ville/2016-07-11-12-21-31/liberation-de-saint-die/defile-vehicules-de-guerre-americains

[19] HARTOG François, « Régimes d'historicité » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, « Quadrige Dicos poche », 2006, p. 980-982.

[20] En anglais, cette expression pourrait être traduite de manière tout à fait transparente et euphonique en « *Cradle of America* » ; en espagnol : « *Cuna de America* » ; en portugais : « *Berço da America* », etc.

Il semble en outre parfaitement vain, à l'avenir, de s'entêter à limiter l'épicentre de cette mémoire à la seule ville de Saint-Dié-des-Vosges. L'expérience a montré que le costume est trop grand pour une si petite ville. C'est la Lorraine, voire la région Grand Est qui devrait œuvrer à promouvoir cet épisode mémoriel. C'est d'ailleurs la région lorraine dans son ensemble qui fut, en 1875, surnommée la « marraine de l'Amérique », Saint-Dié ayant capté ce titre à son seul profit quelques années plus tard seulement. Sans ce changement d'échelle, il sera très difficile d'attirer l'attention de potentiels visiteurs américains à partir de ce seul fait historique. Claude Devin, le brasseur de Saint-Dié-des-Vosges, l'a bien compris : ce n'est pas cette ville qui est mise en avant sur les étiquettes de ses bouteilles de bière, mais la France dans son ensemble ; seule une petite étoile rappelle discrètement l'emplacement de la vieille marraine.

Ces conclusions sont l'aboutissement d'un travail de recherche qui aura duré six années, en comptant l'année 2017-2018 au cours de laquelle a été réalisé un mémoire de Master II sur le thème du « baptême de l'Amérique » dans les publications de la Société philomatique vosgienne. Dès le printemps 2017 nous est venue l'idée de cette thèse, qui trouve sa conclusion dans ces pages. Naturellement, un projet d'une telle durée ne pouvait être mené sans quelques surprises, revirements et coups de théâtre ; le résultat final ne peut être exactement celui que l'on imaginait au commencement.

Le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que la pandémie de Covid-19 aura constitué l'un des aléas principaux ayant menacé la bonne tenue de notre calendrier initial. Nous en avons déjà évoqué les conséquences en introduction, notamment en ce qui concerne l'accès à certaines sources ; nous n'y reviendrons donc pas ici. Disons simplement que nous avons malgré tout pu accéder à la quasi-totalité des sources que nous avions espéré consulter dès 2017-2018, grâce au fait qu'une grande partie de ces documents sont disponibles en ligne. Qu'il s'agisse de la presse des États-Unis ou d'autres documents, nous avons eu la chance de pouvoir les consulter facilement, même au cœur de la pandémie. Sans ces documents numérisés, il aurait été impossible d'envisager un tel corpus sans bénéficier d'un séjour de recherche de plusieurs mois aux États-Unis.

Il serait néanmoins faux de prétendre que tous les fonds auxquels nous allions devoir nous atteler étaient connus de nous dès le début de ce travail. Le corpus final est en réalité le fruit d'un long cheminement, de tâtonnements, de compromis entre le possible et le souhaitable, de déductions mais aussi de découvertes plus ou moins hasardeuses. La recherche fonctionne aussi par capillarité : tirez un fil et plusieurs autres viennent en même temps. Le plus difficile est de parvenir à les démêler. Par exemple, concernant la presse, la numérisation des millions de

journaux disponibles est un processus qui prend du temps. Il est donc probable qu'entre le moment où nous avons utilisé cette ressource en ligne et la concrétisation du présent travail, d'autres pièces soient venues d'ajouter sur les sites de presse numérisée. Il y a donc fort à parier qu'il y aura encore de la matière inédite à exploiter pour les années à venir.

En outre, ce long travail nous a permis de prendre conscience de l'existence d'une véritable « République des lettres » contemporaine. Avant d'entreprendre cette thèse, nous appréhendions le fait de devoir contacter des chercheuses et des chercheurs résidant aux États-Unis, les imaginant inaccessibles et peu enclins à daigner s'intéresser aux questions posées par un jeune chercheur français. C'est pourtant tout le contraire qui s'est produit. Grâce à cette langue véhiculaire qu'est l'anglais, telle la *koinè* ou le latin en d'autres temps et d'autres lieux, il est possible de procéder à une sorte de « *Peregrinatio academica* virtuelle ». Internet permet de suivre des conférences à longue distance. On peut écrire des courriels à des universitaires ou à des auteurs étatsuniens de livres à succès qui vous répondent généralement dans un temps très bref (compte tenu du décalage horaire) et qui vous prodiguent des conseils avisés tout en vous encourageant à leur donner des nouvelles de vos travaux. Nous avons ainsi remarqué avec un certain étonnement qu'il était parfois plus facile d'obtenir un renseignement de la part d'un chercheur de la Bibliothèque du Congrès de Washington que de la part de certains érudits lorrains, qu'il fallait parfois resolliciter de nombreuses fois avant d'obtenir une réponse. La mondialisation en cours est aussi celle du savoir.

Le sujet traité dans ces pages n'est pas exempt de certaines limites, nous en avons conscience. La première d'entre elles est celle du cadre spatial. Nous nous sommes en effet concentrés uniquement sur les liens tissés entre la Lorraine et les États-Unis, alors que d'autres espaces auraient été dignes d'intérêt dans le cadre de la mémoire de la dénomination de l'Amérique. Le premier de ces espaces est bien entendu l'Allemagne, où cette question est loin d'être anecdotique, comme nous avons tenté de le montrer en filigrane tout au long de ces pages. Cependant, pour des raisons de temps et de maîtrise de la langue, nous ne nous sommes pas aventurés sur le terrain de la mémoire allemande du « baptême de l'Amérique ». Il y aurait pourtant beaucoup à en dire. Waldseemüller est un enfant du pays de Fribourg. Le seul exemplaire connu de la carte de 1507 (et de celle de 1516, moins médiatisée) a été retrouvé en 1901 dans le Bade-Wurtemberg. À Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen, commune située près de Fribourg, Martin Waldseemüller est considéré comme une figure locale, avec une rue à son

nom et un monument commémoratif récemment inauguré[21]. En 2007, c'est la chancelière Angela Merkel qui s'est rendue à Washington pour officialiser la vente de l'unique exemplaire du planisphère de Waldseemüller aux États-Unis. Comme nous avons tenté de le démontrer dans ces pages, les médias étatsuniens (de la presse généraliste aux manuels scolaires) considèrent en grande majorité que le nom de l'Amérique est une pure invention allemande. Certes, les médias ne reflètent qu'imparfaitement l'état de l'opinion mais leur consultation approfondie permet néanmoins de déterminer des tendances. Enfin, on notera que plusieurs études historiques relativement récentes sur les cartes attribuées à Waldseemüller sont le fait de chercheuses et de chercheurs allemands, comme Martin Lehmann, qui y a consacré sa thèse de doctorat[22]. Une étude sur la mémoire du « baptême de l'Amérique » en Allemagne pourrait donc parfaitement faire l'objet d'un futur travail.

Par ailleurs, une historienne ou un historien à l'aise avec les langues et les cultures ibériques aurait sans doute également beaucoup à dire sur la mémoire de ce « baptême » en Amérique latine. Après tout, la première mention du nom *America* sur le planisphère de 1507 se situe à hauteur de cet espace. Il serait dès lors intéressant de savoir ce que les Sud-Américains connaissent et pensent de cette histoire. N'ont-ils pas l'impression de s'être fait « déposséder » du nom *America* par les États-Unis ? L'Espagne ne semble pas, en revanche, une piste des plus prometteuses : on sait avec quelles réticences le nom de l'Amérique s'y est acclimaté, Vespucci y ayant été longtemps considéré comme un usurpateur, responsable du manque de reconnaissance du monde envers Christophe Colomb.

De même, la mémoire du « baptême » de 1507 semble également peu intense en Grande-Bretagne, sauf lorsqu'il s'agit pour les tabloïds de faire ressurgir à intervalles réguliers l'histoire incongrue de Richard Ameryk, le sheriff de Bristol, dont le nom serait la véritable origine de celui de l'Amérique[23].

De son côté, l'Italie n'est pas en reste, le nom de l'Amérique ayant été forgé à partir du prénom de l'un de ses plus célèbres ressortissants. Il serait donc légitime de se demander s'il existe une mémoire du « baptême de l'Amérique » dans ce pays, ce qui n'aurait rien de surprenant lorsque l'on connaît les liens migratoires très puissants qui ont affecté la population

[21] https://geschichtsverein-schallstadt.de/martin-waldseemueller-und-america/

[22] LEHMANN Martin, *Die Cosmographiae Introductio Matthias Ringmanns und die Weltkarte Martin Waldseemüllers aus dem Jahre 1507. Ein Meilenstein frühneuzeitlicher Kartographie*, Munich, Meidenbauer, 2010.

[23] Cette théorie profondément bancale a été proposée pour la première fois dans HUDD Alfred E, « Richard Ameryk and the name America », in *Clifton Antiquarian Club*, VII, 1909-1910, p. 8-24. Elle a ensuite connu un succès non négligeable, principalement au Royaume-Uni, où certains médias s'en font régulièrement le relais. Voir par exemple : https://www.bbc.co.uk/bristol/content/features/2002/04/29/amerike.shtml

italienne vis-à-vis des États-Unis. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que des théories sur les origines du nom de l'Amérique ont été échafaudées de l'autre côté des Alpes, même si celles-ci font parfois appel à un sensationnalisme outrancier : on apprendra ainsi avec étonnement que, selon deux chercheurs « indépendants », le mot *America* serait en réalité un code mis au point par les chanoines de Saint-Dié. Il n'aurait donc rien à voir avec Amerigo Vespucci et serait en fait un acrostiche pour « *Ave Maria Eden Regina Inaua Caeli Ave* ». *America* serait ainsi un hommage caché à Marie, reine de l'Eden nouvellement découvert à l'Ouest, tandis que le Nouveau Monde serait donc le nouvel Eden, « offert par Dieu par la miséricorde de Marie[24] ». L'imagination débordante de ces deux auteurs ne s'arrête pas là puisqu'ils sont convaincus que le caractère cordiforme du planisphère de Martin Waldseemüller est un hommage à la forme du manteau de la Vierge Marie, qui protège la famille Vespucci dans la fresque peinte par Ghirlandaio dans la chapelle d'Ognissanti, que Mathias Ringmann aurait visitée au cours de l'un de ses voyages en Italie[25]. On l'aura compris : le thème du « baptême de l'Amérique » est loin d'avoir été épuisé, même si certaines théories publiées sont plus proches du *Da Vinci Code* que de l'analyse historique classique.

Il pourrait être tentant (mais très ambitieux) d'entreprendre une étude générale de la mémoire de la dénomination de l'Amérique dans une perspective d'histoire transatlantique. Elle devrait dès lors embrasser des sources issues de tous les espaces mentionnés ci-dessus, du Canada au Chili, de Bristol à Florence en passant par Saint-Dié-des-Vosges et Fribourg. Les relations culturelles internationales ont jusqu'à présent été surtout étudiées selon une perspective bilatérale, c'est-à-dire entre deux États ou deux aires géographiques. L'historiographie récente s'oriente de plus en plus vers des recherches à vocation multilatérale, entre plusieurs aires géographiques, voire à l'échelle mondiale[26]. Une telle étude pourrait être menée, par exemple, en étudiant les étapes de la redécouverte de la *Cosmographiæ Introductio*, oubliée pendant trois siècles, puis le parcours des rares exemplaires encore disponibles, leur achat par de riches collectionneurs de la Nouvelle-Angleterre, leur analyse par des érudits des deux mondes (Washington Irving aux États-Unis, Alexander von Humboldt à Paris…), avant leur redécouverte en Lorraine par les bibliophiles du XIXe siècle, puis dans d'autres pays où les

[24] BARATONO Diego et PIANI Claudio, *A.M.E.R.I.C.A. 1507. La genesi del Nuovo mondo*, Monaco, LiberFaber, 2014, p. 144-146.
[25] *Ibid.*, p. 135.
[26] HAUSER Claude, MOLLIER Jean-Yves et VALLOTTON François (éd.), *La diplomatie par le livre : réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde, « Culture-médias », 2011, p. 16.

rares exemplaires encore disponibles se vendent à des prix très élevés (Allemagne, Royaume-Uni).

Nous le voyons, il existe des perspectives de recherches futures sur le sujet, qu'il s'agisse de se tourner vers d'autres aires géographiques, comme nous venons de l'esquisser, ou bien d'aborder la question sous d'autres angles. Un des points centraux qui mériterait également des recherches prolongeant cette thèse serait celui des médiateurs et processus de médiation des transferts culturels en lien avec le « baptême de l'Amérique ». Ainsi, notre travail n'a pu analyser autant que nous le souhaitions le rôle précis de certains acteurs individuels ou collectifs. Faute de temps ou de matière disponible, il manque des renseignements sur certains passeurs : Élisabeth Clévenot, Michel Heger de Löwenfeld, Fernand Baldensperger… dont le rôle exact dans la tentative de diffusion de la mémoire du « baptême » de 1507 échappe encore en partie à notre connaissance. La consultation de fonds encore non dépouillés voire inconnus, détenus sans doute par des institutions[27] ou par des particuliers (archives familiales…) pourra peut-être permettre d'éclairer les zones d'ombre que nous regrettons de ne pas avoir encore pu combler ici. Nous espérons avoir la possibilité de mener ces recherches dans les années à venir.

[27] Nous savons par exemple que l'*University of the City of Los Angeles* (UCLA) détient un fonds d'archives constitué de documents ayant appartenu à Fernand Baldensperger, concernant les années qu'il y a passées en tant qu'enseignant de 1935 à 1945. Ces archives n'étant pas numérisées, elles n'ont pu être consultées dans le cadre de cette thèse, mais leur étude constitue pour nous un projet à plus ou moins long terme.

POSTFACE

Au moment où cette étude parvient à son terme, je ne peux m'empêcher d'avoir, au-delà des remerciements déjà formulés en début d'ouvrage, une pensée particulière pour mon père, Gérald Desprez (1954-2022) qui a quitté ce monde au cours de la réalisation de cette thèse. Il mena une carrière de compositeur-typographe. Ce fut toute sa vie et il adorait son métier, bien que celui-ci ne fut pas toujours tendre avec lui. Entré comme apprenti en 1968 à l'âge de quatorze ans à l'imprimerie Schreck, rue de la Salle à Nancy, il aura vécu au cours de sa carrière d'immenses évolutions techniques, passant de la photocomposition à la photogravure offset, des lettres en plomb à Illustrator. J'ai donc souvent pensé à lui au cours de mes recherches, tout en imaginant ces hommes qui, il y a cinq cents ans, avaient sans doute eux aussi eu le sentiment de vivre un tournant technologique. Le parallèle entre ces deux époques et entre ces hommes passionnés aura considérablement inspiré ma tâche.

Saint-Max, 20 août 2023

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES NON-ÉDITÉES (LORRAINE)

ARCHIVES MUNICIPALES DE LA VILLE DE SAINT-DIÉ-DES-VOSGES

Arrêté du Conseil municipal du 1er juin 1954 relatif à la dénomination de nouvelles voies publiques dans le cadre du nouveau plan d'urbanisme.

Délibération du Conseil municipal du 7 octobre 1988, n° 14 relative au jumelage avec la ville de Lorraine (Canada).

Délibérations du Conseil municipal du 5 juillet 1990, n° 12 relatives au jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell (États-Unis, Massachussetts).

Charte de jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell établie à Saint-Dié-des-Vosges, 14 juillet 1990.

Délibérations du Conseil municipal du 22 décembre 1993, n° 8 relatives à la nouvelle dénomination de rues.

Délibérations du Conseil municipal du 23 juin 2006, n° 43a relatives à la nouvelle dénomination de rues.

ARCHIVES DE CHRISTIAN PIERRET, DÉPUTÉ DES VOSGES

Archives départementales des Vosges (AD88), cote 66 J.

66 J 32 : Dossier relatif au voyage officiel de Christian Pierret, rapporteur de la Commission des Finances de l'Assemblée nationale aux États-Unis, août-septembre 1985.

FONDS « SAINT-DIÉ-AMÉRIQUE », MÉDIATHÈQUE VICTOR-HUGO, SAINT-DIÉ-DES-VOSGES

L.2.195 : coupures de presse sur les fêtes franco-américaines de 1911 réunies par le bibliothécaire Auguste Pierrot (qui a exercé bénévolement cette fonction de 1899 à 1948).

L.2.195 A : Vosges.

L.2.195 B : Lorraine-Alsace.

L.2.195 C : France.

L.2.195 D : Etranger.

L.2.195 E : Divers.

À noter : lorsque nous avons consulté ces coupures durant l'été 2019, le classement initial n'était pas toujours respecté.

L.2511 : documents divers sur la commémoration du « baptême de l'Amérique » (timbres, programmes, affiches, photographies…).

L.96 : Dossier relatif aux 480 ans du « baptême de l'Amérique » et au bicentenaire de la Constitution des États-Unis en 1987.

L.96 (1) A : affiches.

L.96 (1) B : presse.

L.96 (1) C : association *America*.

L.96 (1) D : correspondance, comptes-rendus de réunions.

L.96 (2) A : cartes postales.

L.96 (2) B : affiches, menus, dépliants.

L.96 (2) C : conventions de prêts d'œuvres.

L.96 (2) D : subventions DRAC.

L.96 (2) E : documents société philomatique.

L.96 (2) F : recherches, documentation.

L.96 (2) G : courriers divers.

L.96 (2) H : Exposition universelle de Séville.

Br 50.590 : Lettre accompagnée de deux projets de recherche adressés par Roscoe R. Miller à Albert Ronsin sur le thème du « baptême de l'Amérique ».

ARCHIVES D'HÉLÈNE ABEL-FERRY, FONDS FERRY, MUSÉE PIERRE-NOËL DE SAINT-DIÉ-DES-VOSGES

Liberty Ship Saint-Dié, 2850 VII H14 et VII H15.

Préventorium Abel-Ferry. Appel aux USA en faveur du préventorium Abel-Ferry à Saint-Dié 1948, 2851 VII H16 et VII H17.

Aide américaine à Saint-Dié. I Actions de Madame Abel-Ferry, 2849 VII H12.

American Legion. Aide américaine à Saint-Dié. II Train de la Reconnaissance française, 2849 VII H13.

American Legion. Colis individuels aux enfants de Saint-Dié par l'*American Legion Auxiliary* sur les listes envoyées par Madame Abel-Ferry, I, 2848 VII H11.

American Legion. Colis envoyés aux enfants de Saint-Dié depuis la visite de l'*American Legion* le 21 septembre 1947, II, 2848 VII H11.

American Legion. Dons de vêtements et de vivres à tous les enfants de Saint-Dié sinistrés en 1944, par les dames de l'*American Legion Auxiliary* en réponse à l'appel de Madame Abel-Ferry. I, répertoriés de A à N, 2847 VII H10.

American Legion. Dons de vêtements et de vivres à tous les enfants de Saint-Dié sinistrés en 1944, par les dames de l'*American Legion Auxiliary* en réponse à l'appel de Madame Abel-Ferry. II, répertoriés de N à Z, VII H10.

I Saint-Dié et l'aide de l'*American Legion*. Interventions de Madame Abel-Ferry, 2838 VII H1 (1 à 9).

II Saint-Dié reconstruction sinistrés. Interventions de Madame Abel-Ferry, 2839 VII H2 (1 à 33).

III Saint-Dié. Œuvres propagande aux USA. Interventions de Madame Abel-Ferry, 2840 VII H3 (1 à 16).

IV Saint-Dié reconstruction. Interventions de Madame Abel-Ferry, 2841 VII H4 (1 et 2).

VI Saint-Dié Reconstruction. Interventions de Madame Abel-Ferry, 2843 VII H6 (1 à 24).

Archives diverses, VII H45 à VII H55 et VII H59, VII H60, VII H62.

CARNETS DE Mme MARGUERITE LEBRUN (ÉPOUSE DU PRÉSIDENT ALBERT LEBRUN)

Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (AD54) – DVD 13 Num, Cahier n° 59-5, période du 23 juin au 21 juillet 1911. Pages relatives aux fêtes franco-américaines de Saint-Dié-des-Vosges, présidées par Albert Lebrun, ministre des Colonies.

FONDS PRIVÉ JEAN-MARIE GÉRARDIN

Photographie de François Gérardin, vers 1925.

Planche de timbres « *Europa* 1992 » édités à l'occasion du cinquième centenaire de la « découverte » de l'Amérique.

Divers documents relatifs au projet de participation de Saint-Dié-des-Vosges à l'Exposition universelle de Séville en 1992.

FONDS PRIVÉ JEAN-CLAUDE FOMBARON

Cartes postales de l'atelier Weick, année 1911.

Brochure-programme des fêtes franco-américaines de 1911, éditée par la Société des fêtes de la ville de Saint-Dié.

Livret d'opérette donnée en 1913 au théâtre de Saint-Dié, écrite et organisée par les conservateurs locaux.

Correspondance entre Charles Peccatte, président-fondateur du Comité Saint-Dié-Amérique et le Comité France-Amérique, 1918.

Reproduction d'une gravure par Albert Ohl des Marais, 1924.

Procès-verbal de la séance du Conseil municipal de Saint-Dié du 20 octobre 1938 conférant le titre de citoyen d'Honneur au général Pershing.

Reproduction du diplôme de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié au général Pershing, 1938.

Extraits du bulletin municipal de la ville de Saint-Dié, 1938-1939.

Cartes postales et brochure concernant le voyage officiel d'une délégation de Saint-Dié aux États-Unis en juillet 1939.

Documents relatifs au comité d'aide à Saint-Dié par l'*American Legion*, 1947.

Brochure pour une conférence de la directrice du service de l'information de l'aide américaine à la France, 5 mars 1947 au Foyer des Ferry à Saint-Dié.

Médaille gravée par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Saint-Dié-des-Vosges, années 1960 (?).

Brochure dactylographiée contenant un poème de Sylvia Déone, « À Saint-Dié, ville martyre, marraine de l'Amérique en l'an 1507 », 7 mars 1946.

FONDS PRIVÉ NADINE ALBERT-RONSIN

Photographie d'identité d'Albert Ronsin, 1960.

Lettre dactylographiée de Georges Baumont adressée à Albert Ronsin, 20 janvier 1965.

Lettre dactylographiée d'Albert Ronsin à Gérard Pillot (5 juin 1980) relative à l'échec du projet de monument commémorant la « marraine de l'Amérique ».

FONDS PRIVÉ HORST REUTER

Photographies réalisées en 2007 à l'occasion du cinquième centenaire du nom de l'Amérique.

Copie d'une lettre de Jörg Czybulka, Bürgermeister de Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen (lieu supposé de la naissance de Martin Waldseemüller vers 1475) à Christian Pierret, maire de Saint-Dié-des-Vosges (lieu de sa mort en 1520), 30 juin 2005.

In memoriam pour le cinquième centenaire de la mort de Martin Waldseemüller, mars 2020.

Affichette (*flyer*) destinée à récolter des fonds pour l'érection d'un monument commémoratif en l'honneur de Martin Waldseemüller à Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen.

FONDS PRIVÉ PHILIPPE COLIN

Brochure-anniversaire éditée en 1952 en l'honneur de M. André Colin pour les vingt-cinq ans de sa présidence à la tête de la société Gantois. Reproduction de la page du « baptême de l'Amérique » de la *Cosmographiæ Introductio*.

FONDS PRIVÉ OLIVIER HUGUENOT

Document de travail dactylographié : Motivations – Orientations – Perspectives. Rapport en vue de créer un festival du livre de géographie et d'aventure en avril 1990.

Dossiers de presse du premier Festival International de Géographie (début 1990), deux versions.

FONDS PRIVÉ GÉRARD BENHAMOU

Documents divers et notes manuscrites concernant le Festival International de Géographie 2006, dont M. Benhamou était directeur administratif.

FONDS PRIVÉ EMMANUEL ANTOINE

Lettre de commande de la Société d'Équipement Vosgienne (SEV) à la société Loraplast, 21 décembre 1995.

Convention d'aménagement arrière de la Résidence Universitaire, 23 janvier 1996 (Société d'Équipement Vosgienne).

Document technique d'installation de l'ossature métal de la fresque de l'espace Georges-Sadoul par Laugel & Renouard, 13 mai 1996.

Compte-rendu de réunion du 2 juillet 1996 concernant l'aménagement de la fresque de la Résidence Universitaire du Quai Carnot (Société d'Équipement Vosgienne).

Esquisses préparatoires par Emmanuel Antoine et Philippe Conti.

FONDS PRIVÉ JEAN-PIERRE LALIBERT

Dossier relatif au baron Heger de Löwenfeld : coupures de presse, brochures, photographies, lettres dactylographiées, cartes de visite, etc.

FONDS PRIVÉ RICHARD P. HOWE Jr.

Documents relatifs au jumelage entre la ville de Lowell (MA) et Saint-Dié-des-Vosges en 1989-1990.

FONDS PRIVÉ VÉRONIQUE KHER

Compte-rendu du voyage d'une délégation de la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges à Lowell (MA) en 2006.

SOURCES NON-ÉDITÉES (ÉTATS-UNIS)

ARCHIVES DU THEODORE ROOSEVELT CENTER AT DICKINSON STATE UNIVERSITY

Lettre de Theodore Roosevelt adressée au maire de Saint-Dié-des-Vosges, 24 avril 1911. En ligne : https://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record?libID=o217162

ARCHIVES DE LA FRANKLIN D. ROOSEVELT PRESIDENTIAL LIBRARY (HYDE PARK, NY)

President's official file on France. Department of State, Division of Protocol, 203/7 :

- Lettre de l'ambassadeur de France à Washington datée du 21 juillet 1939.
- Memorandum for General Watson, by George T. Summerlin, July 24, 1939.
- Documents left for the President by Mr. Léon Jacquerez, Mayor of St. Dié (Vosges), France.

ARCHIVES DE L'AMERICAN LEGION (INDIANAPOLIS, IN)

Res. 59 NEC Dec 1945 : Assistance to the children of St-Die, Vosges, France (copie du document transmis par Howard Trace, directeur de la bibliothèque et du musée de l'*American Legion* le 11 août 2022).

ARCHIVES DE LA JOHN F. KENNEDY PRESIDENTIAL LIBRARY AND MUSEUM

Disponibles en ligne : www.jfklibrary.org.

JFKPOF-PH-157 : Photographies de la ville de Saint-Dié-des-Vosges, envoyées au président Kennedy par Ernest Poignand le 28 juin 1962.

JFKPOF-014-002 (pages 15 à 25) : Lettre adressée par Ernest Poignand, ancien adjoint au maire de la ville de Saint-Dié, au président Kennedy le 28 juin 1962 sous couvert de l'ambassadeur des États-Unis à Paris.

ARCHIVES DE LA VILLE DE LOWELL (MASSACHUSSETS)

Lettre du 15 janvier 2020 adressée à l'auteur par Henri B. Marchand, directeur du service culture et animations de la ville de Lowell, MA, contenant un extrait de bulletin municipal de 2018.

SOURCES PARLEMENTAIRES ÉDITÉES (ÉTATS-UNIS)

ARCHIVES DU CONGRÈS DES ÉTATS-UNIS (CONGRESSIONAL RECORDS)

Disponibles en ligne : www.congress.gov.

Vol. 92, Part 2 – *Senate*, February 27, 1946, p. 1691-1723.

Vol. 107, Part 3 – *House of Representatives*, March 7, 1961, p. 3426-3435.

Vol. 107, Part 3 – *Extensions of Remarks*, p. 3426-3435.

Vol. 111, Part 19 – *House of Representatives*, October 6, 1965, p. 26124-26168.

Vol. 149, No. 111 – *Senate*, July 24, 2003, p. S9828.

Vol. 151, No. 120 – *Senate*, September 22, 2005, p. S10382, p.S10389.

Vol. 153, No. 56 – *Extensions of Remarks*, March 30, 2007, p. E698, p. E710.

Vol. 153, No. 72 – *Senate*, May 3, 2007, p. S5558.

Vol. 153, No. 110 – *House of Representatives*, July 11, 2007, p. H7607.

Vol. 153, No. 145 – *Senate*, September 27, 2007, p. S12294, p. S12314.

Vol. 156, No. 71 – *Extensions of Remarks*, May 12, 2010, p. E821.

Vol. 164, No. 196 – *House of Representatives*, December 12, 2018, p. H10167.

ENTRETIENS ET TÉMOIGNAGES ORAUX ENREGISTRÉS

Entretien avec Romain Durain, gérant de la sandwicherie « Le Nouveau monde » à Saint-Dié-des-Vosges, 5 juillet 2017.

Entretien avec David Valence, maire de Saint-Dié-des-Vosges (2014-2022), 15 septembre 2018.

Entretien avec Antoine Bailly, professeur émérite de l'Université de Genève, prix Vautrin-Lud, 6 octobre 2018.

Entretien avec Claude Devin, gérant de la brasserie *Matrina America* à Saint-Dié-des-Vosges, 2 novembre 2018.

Série d'entretiens avec Christian Pierret, ancien député-maire de Saint-Dié-des-Vosges, ancien ministre de l'Industrie, à Saint-Dié-des-Vosges, 16 et 23 novembre 2018, 2 février 2019.

Entretien avec Jean-Claude Fombaron, président de la Société philomatique vosgienne, 2 janvier 2019.

Entretien avec Nadine Ronsin, épouse d'Albert Ronsin, 12 janvier 2019.

Entretien avec Damien Parmentier, docteur en histoire, ancien président de la Société philomatique vosgienne, 9 mars 2019.

Entretien avec Jean-Marie Gérardin, fils de François Gérardin, 10 mars 2019.

Entretien avec Horst Reuter, conférencier à Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen (Allemagne), 23 octobre 2019.

Entretien avec Vianney Huguenot, Premier adjoint, puis directeur de cabinet-adjoint au maire de Saint-Dié-des-Vosges (1989-2003), Jacky Homel, directeur de cabinet du maire de Saint-Dié-des-Vosges (1989-2001) et Christophe Perrin, directeur de la communication du maire de Saint-Dié-des-Vosges (1989-2002), 22 janvier 2022.

Entretien avec Emmanuel Antoine (directeur du CEPAGRAP de Saint-Dié-des-Vosges et professeur d'arts plastiques) et Philippe Conti (professeur d'arts plastiques), 4 février 2022.

Entretien avec Jean-Pierre Lalibert, ancien agent des services techniques municipaux de Saint-Dié-des-Vosges, 18 février 2022.

Entretien avec Françoise Briantais, ancienne responsable des relations internationales de la mairie de Saint-Dié-des-Vosges, le 2 février 2023.

SOURCES IMPRIMÉES

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE (1875-2018)

Remarques préalables :

Ces publications sont, d'une part, le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, revue annuelle (sauf exceptions) publiée entre 1875 et 1999 et, d'autre part, *Mémoire des Vosges*, revue semestrielle publiée depuis l'an 2000. Pour retrouver la trace des articles concernant le sujet de cette thèse, nous avons utilisé SAINT-DIZIER Marie-Hélène, *Société philomatique vosgienne. Tables 1875-2010. Index thématique, toponymique, patronymique, auteurs*, Saint-Dié-des-Vosges, 2013. Les articles n'y ayant été dépouillés que jusqu'en 2010, nous avons nous-même poursuivi le dépouillement pour les numéros suivants jusqu'aux dernières parutions en date.

BALDENSPERGER Fernand, « Pourquoi les nazis tenaient à détruire Saint-Dié-sur-Meurthe », in *BSPV*, n° 52, 1939-1946, p. 5-10.

BARDY Henri, « Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507) », in *BSPV*, n° 19, 1893-1894, p. 253-272.

BAUMONT Georges, « Notes de lectures », in *BSPV*, n° 62, 1958, p. 60-61.

BENOÎT Arthur, « Notes sur le commencement de l'imprimerie à Saint-Dié, 1507-1790 », in *BSPV*, n° 13, 1887-1888, p. 183-204.

« Bibliographie déodatienne », in *BSPV*, n° 64, 1960, p. 3-62 (en particulier p. 60-61).

BOUDET Paul, « Le Chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au XVIe siècle », in *BSPV*, n° 40, 1914-1924, et n° 41, 1925, p. 111-274.

CHEVRIER Raymond, « Le baptême de l'Amérique », in *BSPV*, n° 52, 1939-1946, p. 73-84.

FERRY René, « Notes explicatives sur la *Cosmographiæ Introductio* et les cartes de Waldseemüller de 1507 et de 1516 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 19-34.

———, « L'Inauguration de la plaque commémorative du baptême de l'Amérique et les fêtes franco-américaines des 15 et 16 juillet 1911 », in *BSPV*, n° 37, 1911-1912, p. 121-167.

FOMBARON Jean-Claude, « 1918 : les Américains dans les Vosges », in *BSPV*, n° 95, 1992-1993, p. 191-216.

GÉRARD Albert, « Martin Waldseemüller, savant géographe. 1481 (?)-1521 », in *BSPV*, n° 7, 1881-1882, p. 65-87.

GÉRARD Henri, « Visite à l'Exposition vespuccienne de Florence », in *BSPV*, n° 60, 1956, p. 61-63.

GIRARDET Fernand, « Commentaire sur la miniature du Graduel représentant le travail dans les mines de la Croix et sur les procédés de la métallurgie lorraine au XVIe siècle », in *BSPV*, n° 43, 1927-1928, p. 111-117.

GRANDIDIER Daniel, « Le musée de Saint-Dié. Du 20e au 120e anniversaire », in *BSPV*, 123e année, 1998/99, volume C, p. 153-182.

JACQUEREZ Léon, « 1939. Relation du voyage d'amitié de la délégation de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, aux États-Unis », in *BSPV*, n° 87, 1984, p. 157-216.

JACQUET René, « La *Cosmographiæ Introductio* revient à Saint-Dié », in *BSPV*, n° 41, 1925, p. 65-68.

JERVIS Henry, « L'Amitié franco-américaine », in *BSPV*, n° 56-58, 1950-1952, p. 35-40.

« La Miniature du Graduel de la bibliothèque de Saint-Dié représentant les travaux des mines de la Croix », in *BSPV*, n° 35, 1909-1910, p. 167-191.

LARGER Benoît, « Renaissance et mécénat. À propos d'une pension annuelle accordée à Mathias Ringmann », in *MDV*, n° 4, 2002, p. 15-16.

MONGEL Jean-Louis, « Saint-Dié au jour le jour en 1966 », in *BSPV*, n° 70, 1967, p. 243.

———, « Saint-Dié au jour le jour en 1968 », in *BSPV*, n° 72, 1969, p. 241.

———, « Saint-Dié au jour le jour en 1969 », in *BSPV*, n° 73, 1970, p. 183.

———, « Saint-Dié au jour le jour en 1973 », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 210.

MUNSTON Orville O., « Le premier contact d'un officier américain avec Saint-Dié, en 1944 », in *BSPV*, n° 97, 1994-1995, p. 221-235.

OHL DES MARAIS Albert, « Les Arts en Lorraine au XVIe siècle », in *BSPV*, n° 59, 1955, p. 29-92.

———, « Mathias Ringmann dit *Philesius*, graveur en bois », in *BSPV*, n° 47, 1932-1933, p. 27-42.

PARMENTIER Damien, « *Devotio Moderna*, pédagogie et livres imprimés à la fin du XVe et au début du XVIe siècle dans la vallée de la Meurthe », in *MDV*, n° 15, 2007, p. 11-22.

———, « Le bestiaire du graduel de chœur de la collégiale de Saint-Dié, 16e siècle », in *MDV*, n° 20, 2010, p. 5-8.

PECCATTE Charles, « Catalogue des Œuvres exposées à l'Hôtel de Ville à l'occasion des fêtes franco-américaines, Saint-Dié, 15-16 juillet 1911 », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 2-14.

PFISTER Christian, « Les testaments des deux Laurent Pillard et de Jean Basin de Sandaucourt, chanoines de Saint-Dié », in *BSPV*, n° 36, 1910-1911, p. 5-66.

« Procès-verbaux des séances », in *BSPV* :

- n° 1, 1875, p. 63-64.
- n° 10, 1884-1885, p. 166-167.
- n° 18, 1892-1893, p. 387 et p. 389-398.
- n° 19, 1893-1894, p. 407-408 et p. 419.
- n° 20, 1894-1895, p. 280-282.
- n° 36, 1910-1911, p. 266 et p. 275-287.
- n° 40, 1914-1924, p. 117-118.
- n° 59, 1955, p. 115.

RONSIN Albert, « *Carta Itineraria Europæ*. La première carte routière murale d'Europe, éditée à Saint-Dié en 1511 », in *MDV*, n° 3, 2001, p. 6-12, et n° 4, 2002, p. 11-14.

———, « Autour du baptême de l'Amérique à Saint-Dié. Collaboration d'érudits alsaciens et déodatiens au début du XVIe siècle », in *BSPV*, n° 69, 1966, p. 65-71.

ROUSSEL André, « Saint-Dié au jour le jour sous l'occupation », in *BSPV*, n° 75, 1972, p. 155-197.

« Saint-Dié Octobre-novembre 1944. Documents et témoignages », in *BSPV*, n° 77, 1974, p. 41-90.

SAVE Gaston, « Vautrin Lud et le Gymnase vosgien », in *BSPV*, n° 15, 1889-1890, p. 253-298.

———, « Iconographie et légendes rimées de la vie de saint Dié », in *BSPV*, n° 20, 1894-1895, p. 169-205.

TRIMOUILLE Georges, « Discours du centenaire de la Société Philomatique Vosgienne », in *BSPV*, n° 79, 1976, p. 199-208.

VAN DUZER Chet, « Les monstres marins sur la carte de Waldseemüller de 1507 : un outil pour découvrir ses sources », in *MDV*, n° 34, 2017, p. 9-22.

VIGNAUD Henry, « Américic Vespuce. Ses voyages et ses découvertes devant la critique », in *BSPV*, n° 37, 1911-1912, p. 168-177.

MANUELS SCOLAIRES DES ÉTATS-UNIS (1871-2018)

Les manuels dont les références sont présentées ci-après ont été consultés dans deux fonds principaux : d'une part, dans les collections numérisées de la *Monroe C. Gutman Library* de l'Université Harvard, accessibles en ligne depuis le moteur de recherche de l'université (https://hollis.harvard.edu/) ; d'autre part, au *Georg-Eckert-Institut* du *Leibniz-Institut-für-Bildungsmedien* à Brunswick, près d'Hanovre en Basse-Saxe (consultation sur place du 22 au 26 août 2022). Les dates entre crochets correspondent à la première année de publication, lorsque celle-ci est connue.

ABRAMOWITZ Jack, *American History*, Chicago, Follett, 1979 (Fifth Edition).

ABRAMOWITZ Louis H. et ABRAMOWITZ Jack, *The United States : Its People and Leaders*, New York, Globe Book Comp., 1975.

ALLEN Jack et BETTS John L., *USA : History With Documents, vol. 1*, New York, American Book Comp., 1971.

ALLEN John G., *Topical Studies in American History*, Rochester, NY., Scrantom, Wetmore & Co., 1885.

ALWEIS Frank, *New Dimension of World History*, New York/Cincinnati/Atlanta/Dallas/Millbrae, American Book-Van Nostrand Co., 1969.

AMES Merlin M., AMES Jesse H. et STAPLES Thomas S., *My America*, St. Louis/Atlanta/Dallas/Los Angeles, Webster, 1951 [1947].

ANDERSON John J., *Popular School History of United States*, New York, Clark & Maynard, 1881.

———, *A Grammar School History of the United States : to Which Are Added the Constitution of the United States With Questions and Explanations, the Declaration of Independence, and Washington's Farewell Address*, New York, Clark & Maynard, 1882.

———, *A Grammar School History of the United States : to Which Are Added the Declaration of Indépendance and the Constitution of the United States, With Notes, Questions and Explanations*, New York, Clark & Maynard, 1887.

———, *New Grammar School History of United States*, New York, Effingham Maynard & Co., 1889.

———, *A Junior Class History of the United-States to Which Are Added the Declaration of Independence and the Constitution of the United States*…, New York, Effingham, Maynard & Co., 1890.

ANDERSON Vivienne et SHUFELT Laura M., *Your America*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice-Hall, 1964.

APPLEBY Joyce, BRINKLEY Alan, BROUSSARD Albert S., et al., *United States History and Geography*, Bothell, WA., McGraw-Hill, 2014.

———, *United States History To 1877*, Bothell, WA., McGraw-Hill, 2016.

———, *Discovering Our Past : A History of the United States*, Bothell, WA., McGraw-Hill, 2018.

APPLEBY Joyce, BRINKLEY Alan et MCPHERSON James L., *The American Journey*, Columbus, OH., Glencoe/McGraw-Hill, 2007.

ARMENTO Beverly J., KLOR DE ALVA J. Jorge, NASH Gary B., et al., *America Will Be*, Boston, Houghton Mifflin, 1997.

AUGSPURGER Everett et MCLEMORE Richard Aubrey, *Our Nation's Story*, Laidlaw Brothers, 1954.

BALDWIN Leland D. et WARRING Mary, *History of Our Republic*, Princeton, NJ., D. Van Nostrand, 1965.

BANKS James A., BOEHM Richard G., COLLEARY Kevin P., et al., *Our World*, Washington D.C., National Geographic, New York, Macmillan, McGraw-Hill, 2003.

BARKER Eugene C., COMMAGER Henry Stelle et WEBB Walter P., *The Building of Our Nation*, Evanston, ILL./New York/San Francisco, Row & Peterson, 1951 [1937].

BECK Roger B., BLACK Linda, KRIEGER Larry S., et al., *World History : Patterns of Interaction*, Orlando, FL., Holt McDougall, 2012.

BECKER Carl, PAINTER Sidney et HAN Yu-Shan, *The Past that Lives Today*, New York/Chicago/Dallas/San Francisco, Silver Burdett, 1952.

BEEBY Daniel J., *America's Debt to the Old World*, Chicago, Lyons and Carnhan, 1949.

BEERS Burton F., *World History : Patterns of Civilization, Annotated Teacher's Edition*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1991 (Heritage Edition) [1983].

BERARD A. B., *Berard's History of the United States*, Philadelphia, Cowperthwait & Co., 1878.

BERKIN Carol, MILLER Christopher L., CHERNY Robert W., et al., *Making America : A History of the United States, vol. 1 : To 1877*, Boston/New York, Houghton Mifflin, 1999 (Second Edition).

———, *Making America : A History of the United States, vol. 1 : To 1877*, Boston/New York, Houghton Mifflin, 2003 (Third Edition) [1996].

BERKIN Carol et WOOD Leonard, *Land of Promise : A History of the United States*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1983.

BINING Arthur C., MARTIN Asa E. et WOLF Morris, *This Our Nation : From Colony to World Leader*, New York/Toronto/London, Van Nostrand, 1953.

BLUM John M., MORGAN Edmund S, ROSE Willie Lee, et al., *The National Experience : A History of the United States*, New York/Chicago/San Francisco/Atlanta, Harcourt, Brace & Jovanovich, Inc., 1979 (Fourth Edition).

BOAK E. R., SLOSSON Preston et ANDERSON Howard R., *World History*, Boston/New York/Chicago/Dallas/Atlanta/San Francisco, Houghton Mifflin, 1947.

BOORSTIN David J., KELLEY Brooks Mather et BOORSTIN Ruth Frankel, *A History of the United States*, Lexington, MA., Ginn, 1981.

———, *A History of the United States*, Needham, MA., Prentice Hall, 1999.

BOYER Paul S., CLARK Clifford E. Jr., KETT Joseph F., et al., *The Enduring Vision : A History of the American People*, Lexington, MA., Heath, 1990.

———, *The Enduring Vision : A History of the American People*, Boston, Houghton Mifflin, 2008 (Sixth Edition) [1990].

BOYER Paul S., CLARK Clifford E. Jr., MCNAIR HAWLEY Sandra, et al., *The Enduring Vision : A History of the American People*, Boston, Wadsworth, 2010.

BOYER Paul, *Todd & Curti's The American Nation*, Austin, Holt, Rinehart and Winston, 1995.

BRACE Richard M., *The Making of the Modern World : From the Renaissance to the Present*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1966 (Second Edition).

BRAGDON Henry W., COLE Charles W. et MCCUTCHEN Samuel P., *A Free People : The United States in the Formative Years*, New York/London, Macmillan, 1970.

BRAGDON Henry W., MCCUTCHEN Samuel P. et RITCHIE Donald A., *History of a Free Nation, Teacher's Wraparound Edition*, Lake Forest, IL., Glencoe, 1992.

BRINKLEY Alan, *The Unfinished Nation : A Concise History of the American People*, McGraw-Hill, 2000 (Third Edition) [1993].

BRINTON Crane, CHRISTOPHER John B. et WOLFF Robert Lee, *A History of Civilization, vol. 1 : Prehistory to 1715*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1962 (Second Edition).

———, *A History of Civilization, vol. 1 : Prehistory to 1715*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1976 (Fifth Edition).

BROWN Richard C. et BASS Herbert J., *One Flag, One Land, vol. 1 : From the First Americans to Reconstruction*, Morristown, NJ., Silver Burdett & Ginn, 1990 (Annotated Teacher Edition).

BROWN Richard, ROBINSON Wilhelmena S. et CUNNINGHAM John T., *Let Freedom Ring : A United States History*, Morristown, NJ., Silver Burdett, 1980.

BUGGEY L. Joanne, DANZER Gerald A., MITSAKOS Charles L., et al., *America ! America !*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1977.

———, *America ! America !*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1982 (Second Edition).

BURNS Edward McNall et RALPH Philip Lee, *World Civilizations*, New York, Norton, 1974 (Fifth Edition) [1955].

BUTTERWORTH Hezekiah, *Young Folks' History of America*, Boston, Estes and Lauriat, 1882.

CANFIELD Leon H. et WILDER Howard B., *The Making of Modern America*, Boston, Houghton Mifflin, 1954 [1950].

CARNINE Douglas, CORTES Carlos, CURTIS Kenneth, et al., *World History*, Evanston, IL., McDougal Littell, 2009.

CASNER Mabel B. et GABRIEL Ralph H., *The Story of American Democracy*, New York/Chicago, Harcourt & Brace, 1950 (Mid-Century Edition).

CAUGHEY John W., FRANKLIN John Hope et MAY Ernest R., *Land of the Free : A History of the United States*, New York, Benziger, 1966 [1965].

CAYTON Andrew, PERRY Elisabeth Israels, REED Linda, et al., *America : Pathways to the Present*, Needham, MA., Prentice Hall, 1998.

———, *America : Pathways to the Present*, Needham, MA., Prentice Hall, 2000.

———, *America : Pathways to the Present*, Needham, MA., Prentice Hall, 2005.

CELESTE Mary, *The Origin and Growth of Our Republic*, New York, Macmillan, 1947 [1943].

CLARK Marion G. et GORDY Wilbur Fisk, *Westward Toward America*, New York, Charles Scribner's Sons, 1929.

CLOUGH Shepard B., *European History in a World Perpective, vol. 2 : Early Modern Times*, Lexington, MA., Heath, 1973 (Third Edition) [1964].

Coll., *A Brief History of the United States*, New York, American Book Co., 1885 [1871].

Coll., *American Stories : Beginnings To 1877*, Chicago, National Geographic Learning-Cengage, 2018.

Coll., *History Alive ! World Connections, Student Edition*, Rancho Cordova, CA., TCI, 2013.

Coll., *History of the World : The Early Ages*, Boston, Prentice Hall, 2008.

Coll., *Modern World History*, Orlando, FL., HMV, 2018.

Coll., *The United States : Its History and Neigbours*, Orlando, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1985.

Coll., *United States History : Beginnings To 1877*, Orlando, FL., HMV, 2018.

COMPTON Ray, *Freedom's Frontier : A History of our Country*, Chicago, Lyons and Carnahan, 1954.

CONLIN Joseph R., *Our Land, Our Time : A History of the United States*, San Diego, Coronado, 1985.

———, *The American Past : A Survey of American Heritage*, Fort Worth, Harcourt College Publ., 2001 (Sixth Edition) [1984].

CORDIER R. W. et ROBERT E. B., *History for the Beginner*, New York, McNally, 1948.

———, *History of Young America*, New York, McNally, 1951.

CRAIG Albert M., GRAHAM William A., KAGAN Donald, et al., *The Heritage of World Civilizations : Teaching and Learning Classroom Edition, Combined Volume*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 2005 (Second Edition) [2002].

CRAVEN Avery O. et JOHNSON Walter, *American History*, Boston/New York/Chicago/London/Atlanta/Palo Alto/Dallas/Toronto, Ginn, 1961.

CURRENT Richard N., WILLIAMS T. Harry et FREIDEL Frank, *American History : A Survey*, New York, Alfred A. Knopf, 1964.

———, *American History : A Survey*, New York, Alfred A. Knopf, 1979 (Fifth Edition).

———, *American History : A Survey, vol. 1 : To 1877*, New York, Alfred A. Knopf, 1983 (Sixth Edition).

CURRY Richard O., SPROAT John G. et CRAMER Kenyon C., *The Shaping of America*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1972.

DALLEK Robert, GARCIA Jesus, OGLE Donna M., et al., *American History*, Evanston, IL., McDougal Littell, 2008.

DAVIDSON James West et BATCHELOR John E., *A History of the Republic, vol. 1 : The United States to 1877*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1986.

DAVIDSON James West, GIENAPP William E., HEYRMAN Christine Leigh, et al., *Nation of Nations : A Narrative History of the American Republic*, New York, McGraw-Hill, 1990.

———, *Nation of Nations : A Narrative History of the American Republic*, New York, McGraw-Hill, 2001 (Fourth Edition) [1990].

———, *Nation of Nations : A Concise Narrative of the American Republic, vol. 1 : To 1877*, Boston, McGraw-Hill, 2002 (Third Edition).

DAVIDSON James West et LYTLE Mark H., *The United States : A History of the Republic*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1990 (Fifth Edition) [1981].

DAVITT John A., *The Free and the Brave, Teacher Edition Annotated*, Chicago, Rand McNally, 1970.

DEVERELL William et WHITE Deborah Grey, *United States History*, Holt McDougal, 2012.

DIVINE Robert A., BREEN T. H., FREDRICKSON George M., et al., *America : Past and Present, vol. 1 : To 1877*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1986 [1984].

———, *America : The People and the Dream*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1994.

———, *America : Past and Present*, New York, Pearson Longman, 2007 (Eight Edition) [1984].

DOWNEY Matthew T., *Contemporary's American History 1 : Before 1865*, Chicago, Wright Group/McGraw-Hill, 2006.

DOWNEY Matthew T., GIESE James R. et METCALF Fay D., *United States History : In the Course of Human Events*, St. Paul, MN., West Publ., 1997.

DREWRY Henry N., GREEN Robert P. Jr., O'CONNOR Thomas H., et al., *United States History, vol. 1 : Beginnings Through Reconstruction*, Columbus, OH., Merrill, 1986.

DREWRY Henry N., O'CONNOR Thomas et FREIDEL Frank, *America Is*, Columbus, OH., Merrill, 1978.

———, *America Is, Teacher's Annotated Edition*, Columbus, OH., Merrill, 1982 (Second Edition).

———, *America Is*, Columbus, OH., Merrill, 1984 (Third Edition).

———, *America Is*, Columbus, OH., Merrill, 1987 (Fourth Edition).

DUIKER William J. et SPIELVOGEL Jackson J., *World History*, Belmont, CA., West/Wadsworth, 1998 (Second Edition).

EASTON Stewart C., *A Brief History of the Western World : From Prehistoric Times to the Present*, New York, Barnes & Noble, 1965 (Fourth Printing of the 1962 Edition).

ELIOT Samuel, *History of the United States ; From 1492 to 1872*, Boston, Brewer and Tileston, 1876.

ELLIS Elisabeth Gaylor et ESLER Anthony, *World History : Connections to Today*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 1999.

ELSON Henry William, *History of the United States of America*, New York, Macmillan, 1943 (Revised and Enlarged 1937 Edition).

EVANS Jessie Campbell et SANKOWSKI Suzanne Harris, *Graphic World History*, Boston, D.C. Heath & Cie, 1942.

———, *Graphic World History*, Boston, D.C. Heath & Cie, 1952 [1942].

FARAGHER John Mack, BUHLE Mary Jo, CZITROM Daniel, et al., *Out of Many : A History of the American People, Combined Edition*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 2000 (Third Edition) [1994].

FARAH Mounir A. et KARLS Andrea Berens, *World History : The Human Experience*, New York, Glencoe, McGraw-Hill, 2000.

FARAH Mounir, KARLS Andrea Berens et KORTEPETER Carl Max, *The Human Experience : A World History*, Columbus, OH., Merrill, 1985.

FAULKNER Harold Underwood, *American Political and Social History, Volume I*, New York, F.S. Crofts, 1943 [1937].

FAULKNER Harold Underwood et KEPNER Tyler, *America. Its History and People : A Unit Organization*, New York/London, Harper, 1950 (Fifth Edition).

FENTON Edwin (éd.), *The Americans : A History of the United States*, New York, American Heritage, 1970.

FERNÁNDEZ-ARMESTO Felipe, *The World : A History, Combined Volume*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 2010 (Second Edition) [2007].

FONER Eric, *Give Me Liberty ! An American History*, New York, W.W. Norton & Comp., 2014 (Fourth Edition) [2005].

FORCEY Charles, *A Strong and Free Nation*, New York, Macmillan, 1971 (Teacher's Annotated Edition).

FROST James A., BROWN Ralph Adam, ELLIS David M., et al., *A History of the United States : The Evolution of a Free People*, Chicago, Follett, 1969.

GARRATY John A., SINGER Aaron et GALLAGHER Michael J., *American History*, New York/Chicago/San Francisco/Atlanta/Dallas/London, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1982.

———, *The American Nation : A History of the United States*, New York/Hagerstown/San Francisco/London, Harper & Row, 1979 (Fourth Edition).

———, *The Story of America*, Austin, Holt, Rinehart and Winston ; Harcourt, Brace & Jovanovich, 1991.

GLANZROCK Naomi et GLANZROCK Jay, *Adventures in American History*, Morristown, NJ., Silver Burdett, 1984.

GOLDFIELD David, ABBOTT Carl, DEJOHN ANDERSON Virginia, et al., *The American Journey : A History of the United States, Combined Edition*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 1998.

GRAEBNER Norman A., FITE Gilbert C. et WHITE Philip L., *A History of the American People, Volume 1*, New York, McGraw-Hill, 1975 (Second Edition).

GRAFF Henry F., *America : The Glorious Republic, vol. 1 : Beginnings to 1877*, Boston, Houghton Mifflin, 1986.

GRAFF Henry F. et BOHANNAN Paul, *The Call of Freedom : The Grand Experiment*, Chicago/New York/San Francisco, Rand McNally, 1978.

GRIGGS Guy P. Jr. et McCANDLESS Perry, *The Course of American History*, New York, Watts, 1983.

GRUVER Rebecca Brooks, *An American History*, Reading, MA., Addison-Wesley, 1976 (Second Edition) [1972].

GUITTEAU William Backus, *Our United States : A History*, New York/Newark/Boston/Chicago, Silver Burdett, 1924 (Third Edition).

HABBERTON William et ROTH Lawrence V., *Man's Achievments Through the Ages. A World History*, Chicago/New York/San Francisco/Dallas/Atlanta, Laidlaw Brothers, 1952.

HAKIM Joy, *The First Americans*, New York, Oxford University Press, 1993.

HART Diane, *The United States : Its Past, Purpose and Promise*, Hayward, CA., Janus Books, 1988.

HAYES Carlton J. H., BALDWIN Marshall Whited et COLE Charles Woolsey, *History of Western Civilisation*, New York, Macmillan, 1962.

HAYES Carlton J. H. et CLARK Frederick F., *Medieval and Early Modern Times : The Age of Justinian to the Eighteenth Century*, New York, Macmillan, 1983.

HAYES Carlton J. H., MOON Parker Thomas et WAYLAND John W., *World History*, New York, Macmillan, 1950 (Second Revised Edition) [1932].

HELLER Landis R. et POTTER Norris W., *One Nation Indivisible*, Columbus, OH., Merrill, 1968 (Teacher's Annotated Edition).

HENRETTA James A., BRODY David, WARE Susan, et al., *America's History*, Boston/New York, Bedford, St. Martin's, 2000.

HENRETTA James A., EDWARDS Rebecca et SELF Robert O., *America : A Concise History*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2012 (Fifth Edition) [2002].

———, *America's History*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2011 (Seventh Edition) [2000].

HIGGINSON Thomas Wentworth, *Young Folks' History of the United States*, Boston, Lee and Shepard, 1891.

HUNT Lynn, MARTIN Thomas R., ROSENWEIN Barbara H., et al., *The Making of the West : Peoples and Cultures Since 1340*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2012 (Fourth Edition) [2001].

INMAN Samuel Guy et CASTANEDA C. E., *A History of Latin America for Schools*, New York, Macmillan, 1956 (Reprint of the 1944 Edition).

JACOBS William Jay et al., *America's Story, Teacher's Annotated Edition*, Boston, Houghton Mifflin, 1988.

JANTZEN Steven L., KRIEGER Larry S. et NEILL Kenneth, *World History : Perspectives on the Past*, Lexington, MA., Heath, 1988.

———, *World History : Perspectives on the Past*, Lexington, MA., Heath, 1994 (Fourth Edition).

JOHNSTON Alexander, *A History of the United States for Schools With an Introductory History of the Discovery and English Colonization of North America*…, New York, Henry Holt and Co., 1889.

———, *A History of the United States for Schools : With an Introductory History of the Discovery and English Colonization of North America : With Maps, Plans, Illustrations, and Questions*, New York, Henry Holt and Co., 1895.

JONES Jacqueline, WOOD Peter H., BORSTELMANN Thomas, et al., *Created Equal : A Social and Political History of the United States, vol. 1 : To 1877*, Boston, Pearson, 2003.

JORDAN Winthrop D., GREENBLATT Miriam et BOWES John S., *The Americans : A History*, Evanston, IL., McDougal Littell, 1991.

JORDAN Winthrop D. et LIWACK Leon F., *The United States, Combined Edition*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1991 (Seventh Edition) [1957].

JUDGE Edward H. et LANGDON John W., *Connections : A World History, Combined Volume*, Boston, Pearson, 2012 (Second Edition) [2009].

JUDSON Harry P., *The Growth of the American Nation*, Meadville, PA., Flood and Vincent, 1895.

KAGAN Donald, OZMENT Steven et TURNER Frank, *The Western Heritage, 1 : To 1715*, New York, Macmillan, 1979.

KAGAN Donald, OZMENT Steven, TURNER Frank M., et al., *The Western Heritage, Since 1300*, Boston, Pearson, 2016 (Eleventh Edition) [2010].

KELLEY Robert, *The Shaping of the American Past, Combined Edition*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1990 (Fifth Edition) [1975].

KERNEY M. J., *Catechism of the History of the United States : With a Chronological Table of American History, From its Discovery in 1492 to the Year 1900. Adapted to the Use of Schools of the United States*, Philadelphia, H. L. Kilner & Co., 1882.

KING C. Harold, MAY Arthur J. et FLETCHER Arnold, *A History of Our Heritage : Earliest Times to the Present*, New York, Scribner, 1969.

KING Wayne E. et NAPP John L., *United States History*, Circle Pines, MN., AGS Publishing, 2005.

KIRCHNER Walther, *Western Civilisation Since 1500 : Political, Cultural, and Social History With Examinations*, New York, Barnes & Noble, 1965 (Reprint of the 1958 Edition).

KISHLANSKY Mark, GEARY Patrick et O'BRIEN Patricia, *Civilization in the West*, New York, Harper Collins, 1991.

KOWNSLAR Allan O. et FRIZZLE Donald B., *Discovering American History*, New York/Toronto, Holt, Rinehart & Winston, 1970.

———, *Discovering American History*, New York/Toronto/London/Sydney, Holt, Rinehart & Winston, 1974.

LEINWAND Gerald, *The Pageant of World History*, Boston, Allyn and Bacon, 1965 [1962].

———, *The Pageant of World History*, Boston, Allyn and Bacon, 1977 [1971].

———, *The Pageant of World History*, Needham, MA., Prentice Hall, 1991 [1962].

LINDEN Glenn M., WASSENICH Elizabeth Aston, BRINK Dean C., et al., *A History of our American Republic*, River Forest, IL., Laidlaw Brothers, 1979.

LOPEZ Robert S., BARNES Thomas G., BLUM Jerome, et al., *Civilizations, Western and World. From Prehistory to the End of the Old Regime*, Boston/Toronto, Little, Brown & Cie, 1975.

MAGENIS Alice et APPEL John Conrad, *A History of the World*, New York/Cincinnati/Chicago/Boston/Atlanta/Dallas/San Francisco, American Book Comp., 1955.

MAIER Pauline, *The American People : A History*, Lexington, MA., Heath, 1986.

MARTIN James Kirby, ROBERTS Randy, MINTZ Steven, et al., *America and its Peoples : A Mosaic in the Making*, New York, Longman, 1997.

MARVIN Mariah, MARVIN Stephen et CAPPELLUTI Frank J., *The Human Adventure*, Menlo Park, CA., Addison-Welsey, 1976.

MASON Lorna C., JACOBS William Jay et LUDLUM Robert P., *History of the United States, vol. 1 : Beginnings to 1877, Teacher's Annotated Edition*, Boston, Houghton Mifflin, 1992.

MAY Ernest R., *A Proud Nation*, Evanston, IL., Mc Dougal Littell, 1984.

MAZOUR Anatole G. et PEOPLES John M., *Men and Nations : A World History*, New York/San Francisco/Chicago/Atlanta/Dallas, Harcourt, Brace & World, 1968 (Second Edition).

MAZOUR Anatole G., PEOPLES John M. et RABB Theodore K., *People and Nations : A World History*, Orlando, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1983 [1968].

McCLURE C. H., SCHECK Charles C. et WRIGHT W. W., *The Middle Ages*, Chicago/New York/San Francisco/Dallas/Atlanta, Laidlaw Brothers, 1938.

McCROCKLIN James H., *The Making of Today's World*, Boston, Allyn and Bacon, 1966 [1962].

McGUIRE Edna et PORTWOOD Thomas B., *Our Free Nation*, New York, Macmillan, 1954.

McKAY John P., HILL Bennett D., BUCKLER John, et al., *A History of Western Society Since 1300 for Advanced Placement*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2011 (Tenth Edition) [2003].

———, *A History of Western Society*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2014 (Eleventh Edition).

McKAY John P., HILL Bennett D., BUCKLER John, et al., *A History of World Societies*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2012 (Ninth Edition) [2004].

McNEILL William H., *A History of the Human Community : Prehistory to the Present*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 1997 (Fifth Edition) [1963].

———, *The Ecumene : Story of Humanity*, New York/Hagerstown/San Francisco/London, Harper & Row, 1979 [1973].

MONTGOMERY David H., *The Leading Facts of American History*, New York, Chautauqua Press, 1891.

———, *The Beginner's American History*, Boston, Ginn & Co., 1892.

———, *The Leading Facts of American History*, Boston, Ginn & Company, 1920 [1890].

MOON Glenn W. et McGOWAN John H., *Story of Our Land and People*, New York, Holt, 1955.

MORISON Samuel Eliot, *The Oxford History of the American People*, New York, Oxford University Press, 1965.

MURRIN John M., JOHNSON Paul E., McPHERSON James M., et al., *Liberty, Equality, Power : A History of the American People*, Fort Worth, Harcourt & Brace, 1999 (Second Edition) [1996].

MUZZEY David Saville, *A History of Our Country*, Boston/New York/Chicago/Atlanta/Dallas/Columbus/San Francisco/Toronto/London, Ginn, 1950.

MUZZEY David Saville et KIDGER Horace, *The United States*, Boston, Ginn, 1953.

MYERS Charles B. et WILK Gordon, *People, Time and Change*, Boston, Allyn and Bacon, 1983.

MYERS Philip Van Ness, *General History for Colleges and High Schools*, Boston/New York/Chicago/London, Ginn and Comp., 1906 (Revised Edition) [1889].

NAPP John et KING Wayne, *United States History*, Circle Pines, MN., AGS, 1998.

NASH Gary B. et JEFFREY Julie Roy (éd.), *The American People : Creating a Nation and a Society*, New York, Vango Books, 2009.

NEFF William Lee et PLANER Mabel Gertrude, *World History for a Better World*, Milwaukee, Bruce, 1953.

NORTON Mary Beth, KATZMAN David M., ESCOTT Paul D., et al., *A People and a Nation : A History of the United States*, Boston, Houghton Mifflin, 1990 (Third Edition).

———, *A People and a Nation : A History of the United States*, Boston, Houghton Mifflin, 1994 (Fourth Edition) [1990].

O'CONNOR John R., *Exploring American History*, Englewood Cliffs, NJ., Globe Books, 1991.

PALMER Robert Roswell et COLTON Joel, *A History of the Modern World*, New York, Alfred A. Knopf, 1978 (Fifth Edition).

PALMER Robert Roswell, COLTON Joel et KRAMER Lloyd, *A History of Europe in the Modern World*, New York, McGraw-Hill, 2014 (Eleventh Edition) [1995].

PERRY Marvin, *A History of the World*, Boston, Houghton Mifflin, 1988 (Revised Edition) [1985].

PLATT Nathaniel et DRUMMOND Muriel Jean, *Our Nation From its Creation : A Great Experiment*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1966 (Second Edition).

———, *Our World Through the Ages*, New York, Prentice Hall, 1955.

———, *Our World Through the Ages*, Englewood Cliffs, NJ., Prentice Hall, 1967 (Third Edition).

POTTS Jody, *Adventure Tales of America : An Illustrated History of the United States, vol. 1*, Dallas, Signal Media Corporation, 1994 [1991].

QUILLEN I. James et KRUG Edward, *Living in Our America : A Record of Our Country*. *History for Young Citizens*, Chicago/Atlanta/Dallas/New York, Scott & Foresman, 1951.

REICH Jerome R., KRUG Mark M. et BILLER Edward L., *World History : A Basic Approach*, San Diego, Coronado, 1984.

———, *Building the Modern World*, New York, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1972 (New Edition) [1969].

REISCH Jerome R. et BILLER Edward L., *Building the American Nation*, New York/Chicago/San Francisco/ Atlanta/Dallas, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1971 (Second Edition).

RIEGEL Robert E. et HAUGH Helen, *United States of America : A History*, New York/Chicago/Boston/Atlanta/San Francisco/Dallas, Charles Scribner's Sons, 1953 [1947].

RILEY Franklin L., CHANDLER J. A. C. et DE ROULHAC HAMILTON J. C., *Our Republic : A History of the United States for Grammar Grades*, Raleigh, NC., The Thompson Publishing Company, 1921 [1910].

RISJORD Norman K. et HAYWOODE Terry L., *People and Our Country*, New York, Holt, Rinehard and Winston, 1982 [1978].

RITCHIE Donald A., *Heritage of Freedom : History of the United States*, New York, Macmillan, 1985.

ROARK James L, JOHNSON Michael P., COHEN Patricia Cline, et al., *Understanding the American Promise : A History*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2014 (Second Edition) [2011].

———, *The American Promise : A History of the United States*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2012 (Fifth Edition) [2002].

RODEN Philip, GREER Robyn L., KRAIG Bruce, et al., *Life and Liberty : An American History*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1984.

ROSELLE Daniel, *A World History : A Cultural Approach*, Boston, Ginn, 1969 [1963].

———, *Our Common Heritage : A World History*, Lexington, MA., Ginn, 1984 [1981].

ROSELLE Daniel et YOUNG Anne P., *Our Western Heritage : A Cultural-Analytic History of Europe Since 1500*, Lexington, MA., Ginn, 1976 [1972].

ROWEN Herbert H., *A History of Early Modern Europe 1500-1815*, Indianapolis/New York/Kansas City, Bobbs-Merrill, 1960.

Sadlier's Excelsior Studies in the History of the United States for Schools, New York, W. H. Sadlier, 1879.

School History of the United States : For the Use of High Schools and Colleges and the Higher Classes in Parochial Schools, New York, D. & J. Sadlier & Co., 1893.

SCHWACH Howard J., *Foundations in American History, vol. 1 : From Discovery to Reconstruction*, New York, Globe Book Comp., 1981.

SCHWARTZ Melvin et O'CONNOR John R., *The New Exploring American History*, New York/Chicago/Cleveland, Globe Book Comp., 1981 [1963].

SCHWARTZ Sidney et O'CONNOR John R., *Exploring Our Nation's History, vol. 1 : Through the Civil War : The Developping Years*, New York/Chicago/Cleveland, Globe Book Company, 1984 [1969].

———, *New Exploring Our Nation's History, vol. 1 : Through the Civil War : The Developping Years*, New York/Chicago/Cleveland, Globe Book Company, 1979 [1969].

SCOTT David B., *A School History of the United States : From the Discovery of America to the Year 1870*, New York, Harper & Brothers, 1876.

SCUDDER Horace E., *A History of United States of America, Preceded by a Narrative of the Discovery and Settlement of North America and of the Events Which Led to the Independence of the Thirteen English Colonies, For the Use of Schools and Academies*, New York & Chicago, Taintor Brothers & Co., 1884.

———, *A Short History of the United States of America for the Use of Beginners*, New York and Chicago, Sheldon & Co., 1890.

SELLERS Charles G. et al., *As it Happened : A History of the United States, Teacher's Edition*, New York, McGraw-Hill, 1975.

SHAFTEL George, *Decisions in the United States History*, Lexington, MA., Ginn, 1972.

SHERMAN Dennis et SALISBURY Joyce, *The West in the World : A History of Western Civilization*, New York, McGraw-Hill, 2014 [2006].

SMELSER Marshall, *American Colonial and Revolution History*, New York, Barnes & Noble, 1964 (Reprint of 1950).

SMITH Bonnie G., VAN DE MIEROOP Marc, VON GLAHN Richard, et al., *Crossroads and Cultures : A History of the World's Peoples*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2012.

SMITH Lew, *The American Dream : A United States History*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1980.

———, *The American Dream : A United States History*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1983 (Second Edition).

SMITH Roland M., LEVY Eugene D. et BROWN Martha H., *Faces of America : A History of the United States*, New York/Philadelphia/San Francisco/London, Harper & Row, 1982.

SOUTHWORTH John Van Duyn, *Our Own United States*, Syracuse, NY., Iroquois, 1953.

SPIELVOGEL Jackson J., *Discovering Our Past : A History of the World*, Columbus, OH., McGraw-Hill, 2014.

———, *Western Civilization Since 1300*, Boston, Cengage Learning, 2016 (Ninth Edition) [2012].

———, *World History and Geography : Modern Times*, Columbus, OH., McGraw-Hill, 2018.

———, *World History*, New York, Glencoe, 2005 (Second Edition).

SPODEK Howard, *The World's History*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 1998 (Combined Edition).

STARR Chester G., NOWELL Charles E., LYON Bryce, et al., *A History of the World, vol. 2 : 1500 to the Present*, Chicago, Rand McNally, 1960.

STAVRIANOS L. S., *A Global History : From Prehistory to the 21th Century*, Upper Saddle River, NJ., Prentice Hall, 1999 [1970] (Seventh Edition).

STEARNS Peter N., ADAS Michael et SCHWARTZ Stuart B., *World Civilizations : The Global Experience, vol. 2 : 1450 to Present*, New York, Harper Collins, 1996 (Second Edition).

STEARNS Peter N., ADAS Michael, SCHWARTZ Stuart B., et al., *World Civilizations : The Global Experience*, New York, Pearson Longman, 2007 (Fifth Edition).

STEELE Joel D., *A Brief History of the United States for Schools*, New York, Chicago & New Orleans, A. S. Barnes & Company, 1871.

STRAYER Joseph R., GATZKE Hans W. et HARRIS HARBINSON E., *The Course of Civilization, vol. 1 ; To 1660*, New York/Burlingame, Harcourt, Brace & World, 1961.

STRAYER Robert, *Ways of the World : A Brief Global History With Sources*, Boston/New York, Bedford/St. Martin's, 2011.

STROMBERG Roland N., *A History of Western Civilization*, Homewood, IL., Dorsey Press, 1969 (Revised Edition).

SWINTON William A., *A Condensed School History of the United States, Constructive for Definite Results in Recitation and Containing. A New Method of Topical Review*, New York, Ivison, Blakeman, Taylor & Company, 1875.

THOMPSON John M. et HEDBERG Kathleen, *People and Civilizations : A World History*, Lexington, MA., Ginn, 1977.

TODD Lewis Paul et COOPER Kenneth S., *World Ways*, New York/Chicago/Dallas/San Francisco, Silver Burdett, 1954.

TODD Lewis Paul et CURTI Merle, *America's History*, New York, Chicago, Harcourt & Brace, 1950.

———, *Rise of the American Nation*, New York/Chicago/San Francisco/Atlanta/Dallas/London, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1982 (Liberty Edition).

———, *Triumph of the American Nation, vol. 1 : Beginnings to 1900*, Orlando, FL., Harcourt, Brace & Jovanovich, 1986 [1950].

TRAINER John, *How to Teach and Study United States History*, Chicago, A. Flanagan, 1895.

VER STEEG Clarence L., *American Spirit : A History of the United States*, Boston, Allyn and Bacon, 1982.

———, *American Spirit : A History of the American People*, Needham, MA., Prentice Hall, 1990 [1982].

VIOLA Herman J., *Why We Remember : United States History*, Boston, Prentice Hall, 2007.

WADE Richard C., WILDER Howard B. et WADE Louise C., *A History of the United States*, New York/Atlanta/Geneva IL./Dallas/Palo Alto, Houghton Mifflin, 1966.

WALLBANK T. Walter, *Man's Story : World History in its Geographic Setting*, Chicago/Atlanta/Dallas/New York, Scott & Foresman, 1951.

WALLBANK T. Walter et SCHRIER Arnold, *Living World History*, Chicago/Atlanta/Dallas/Palo Alto/Fair Lawn, NJ., Scott & Foresman, 1964 [1958].

WALLBANK T. Walter, SCHRIER Arnold, MAIER-WEAVER Donna, et al., *History and Life : The World and its People*, Glenview, IL., Scott & Foresman, 1977.

WEBB Charles R. Junior et SCHAEFFER Paul B., *Western Civilization, vol. 1 : From Ancient Times to the Eighteenth Century*, Princeton NJ., Van Nostrand, 1958 (Second Edition).

WEINSTEIN Allen et WILSON R. Jackson, *Freedom and Crisis : An American History*, New York, Random House, 1978 (Second Edition).

———, *Freedom and Crisis : An American History, vol. 1 : To 1877*, New York, Random House, 1981 (Third Edition).

WEISBERGER Bernard A., *The Impact of our Past : A History of the United States*, New York, McGraw-Hill, 1976 (Second Edition).

WEST Ruth, *Story of Our Country*, Boston/New York/Chicago/Atlanta/Dallas, Allyn & Bacon, 1954.

WHITE Henry Alexander, *Beginner's History of the United States : Stories of the Men Who Made Our Country*, New York, American Book Co., 1906.

WILDER Howard B., LUDLUM Robert P. et MCCUNE BROWN Harriett, *This Is America's Story*, Boston, Houghton Mifflin, 1960.

———, *This Is America's Story*, Boston, Houghton Mifflin, 1981 (Fourth Edition).

———, *This Is America, Teacher's Edition*, Boston, Houghton Mifflin, 1986 (Fifth Edition).

WILGUS A. Curtis et d'ECA Raul, *Latin American History : A Summary of Political, Economic and Social From 1492 to the Present*, New York, Barnes & Noble, 1964 (Fifth Edition, Third Printing).

WILSON Howard E. et LAMB Wallace E., *American History*, New York/Cincinnati/Chicago/Boston/ Dallas/Atlanta/San Francisco, American Book Corp., 1950 [1947].

WILSON R. Jackson, GILBERT James, NISSENBAUM Stephen, et al., *The Pursuit of Liberty : A History of the American People*, Belmont, CA., Wadsworth, 1990 (Second Edition).

WILSON Samuel Knox, *American History*, Chicago, Loyola University Press, 1946 [1938].

WIRTH Fremont P., *The Development of America*, Boston/Atlanta/Dallas/San Francisco/New York/Cincinnati/Chicago, American Book Comp., 1947 [1937].

———, *United States History*, New York/Cincinnati/Chicago/Boston/Atlanta/Dallas/San Francisco, American Book Comp., 1950 [1948].

———, *United States History*, New York/Cincinnati/Chicago/Atlanta/Dallas/San Francisco, American Book Comp., 1955 (Revised Edition) [1948].

WOOD Leonard C., GABRIEL Ralph H. et BILLER Edward L., *America : Its People and Values*, New York, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1975 (Second Edition).

———, *America : Its People and Values*, Orlando/New York/Atlanta/Chicago/Dallas, Harcourt, Brace & Jovanovich, 1985 (Heritage Edition).

Worthington's history of the United States, New York, Worthington Co., 1890.

YARBROUGH William Henry, BRUNER Clarence Vernon et HANCOX Herbert French, *A History of the United States for High Schools : A Modified Unit Plan*, Chicago/New York/San Francisco/Dallas/Atlanta, Laidlaw Brothers, 1943.

ZEBEL Sydney H. et SCHWARTZ Sidney, *Past to Present : A World History*, New York/London, Macmillan, 1963 [1960].

AUTRES LIVRES ET ARTICLES

La classification des documents de cette section fut délicate. En effet, parmi les références suivantes, certaines sont totalement vieillies et méritent sans conteste d'être étudiées uniquement en qualité de sources. D'autres, en revanche, contiennent des éléments encore valides aujourd'hui et peuvent ainsi être à la fois utilisées en tant que sources et en tant que références bibliographiques pour éclairer un point précis, un élément de contexte, etc. Toutefois, pour ne pas alourdir la bibliographie plus que de raison, ces sources ne seront pas citées à nouveau dans la partie bibliographique. Les dates entre crochets correspondent à l'année de première publication, si celle-ci est connue.

Histoire de l'imprimerie

BEAUPRÉ Jean-Nicolas, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIe siècle*, Genève, Slatkine reprints, 1970 [Saint-Nicolas-de-Port, 1845].

Histoire de la cartographie, de la géographie

FISCHER Joseph et WIESER, Franz von (éd.), *Die älteste Karte mit dem Namen Amerika aus dem Jahre 1507 und die Carta Marina aus dem Jahre 1516 des M. Waldseemüller (Ilacomilus)*, Innsbruck, Wagner, 1903. Réimpression en facsimilé avec traduction en anglais, Amsterdam, *Theatrum Orbis Terrarum LTD.*, 1968.

GALLOIS Lucien, *Les Géographes allemands de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1890.

HARRISSE Henry, *Bibliotheca Americana Vetustissima : A Description of Works Relating to America, Published Between the Years 1492 and 1551*, 1, New York, Geo P. Philes, 1866.

HERBERMANN Charles G., « The Waldseemüller Map of 1507 », in *Historical Records and Studies*, vol. 3, n° 2, 1904, p. 320-342.

NORDENSKIÖLD Adolf Erik, *Facsimile-Atlas to the early history of cartography with reproductions of the most important maps printed in the XVth and XVIth centuries*, New York, Dover Publications, 1976 [Stockholm, 1889].

RAVENSTEIN Ernst Georg, *Martin Behaim : His Life and His Globe*, London, George Philip & Son, 1908.

SKELTON Raleigh Ashlin, « Bibliographical Note » in *Geographia*, Claude Ptolémée, Strasbourg, Schott, 1513, réédition en facsimilé, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1966, p. V-XXII.

STEVENSON Edward Luther, « Martin Waldseemuller and the Early Lusitano-Germanic Cartography of the New World », in *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. 36, n° 4, 1904, p. 193-215.

———, *Terrestrial and Celestial Globes. Their History and Construction Including a Consideration on their Value as Aids in the Study of Geography and Astronomy*, New Haven & Londres, Yale University Press/Humphrey-Milford-Oxford University Press, 1921.

WHITE Andrew Dickson, *Histoire de la lutte entre la science et la théologie*, Paris, Guillaumin et Cie, 1899 [New York, 1896].

Le « baptême de l'Amérique », Amerigo Vespucci, le « Gymnase vosgien »

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution Showing the Operations, Expenditures and Condition of the Institution for the Year Ending June 30, 1912. Report of the U.S. National Museum, Washington, Government Printing Office, 1913.

AUERBACH B., « Bibliographie lorraine 1910-1911 », in *Annales de l'Est*, 25e année, fascicule 3, 1911, p. 17-18.

AVEZAC-MACAYA Marie Armand Pascal d', *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, Paris, Challamel, 1867.

BARDY Henri, *La Marraine de l'Amérique, discours prononcé à la réunion générale du 26 février 1893,* Saint-Dié, Humbert, 1893.

BEAUPRÉ Jean-Nicolas, *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine, 1500-1700*, Nancy, Grimblot et Peiffer, Paris, Dumoulin, 1856.

CHARENCEY, comte A. de, « L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène ? Documents cartographiques, documents linguistiques par X. Franciot-Legall, compte-rendu d'ouvrage », in *Journal de la Société des américanistes*, vol. 2, n° 8, 1899, p. 278-280.

CHARLES Heinrich, *The Romance of the Name America*, New York, The St-Dié Press, 1909.

———, *The Beauty and glory of the name America. The American Epic. Argument, Narrative and Scenario for an Educational and Entertaining Motion Picture Play, Pageant and Panorama,* New York, Charles Publication co., *1918.*

———, *Der Deutsche ursprung des namens Amerika,* New York, Charles publications company, 1922.

Compte-rendu du Congrès international des Américanistes, 1ère session – Nancy – 1875, tomes 1 et 2, Paris, Maisonneuve et Cie, 1875.

« D'où vient le nom d'Amérique », in *Bulletin de l'imprimerie et de la librairie. Revue bimensuelle*, 2e série, n° 57, quinzième année, 15 février 1889, p. 121-122.

FERRY René, *Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique, discours prononcé à l'assemblée générale du 26 février 1911*, Saint-Dié, C. Cuny, 1911.

FRANCIOT-LEGALL X., *L'Amérique a-t-elle droit sous ce nom à un nom indigène ? Documents cartographiques, documents linguistiques*, Paris, Ch. Chadenat, 1896.

GALLOIS Lucien, « Americ Vespuce et les géographes de Saint-Dié », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy, 1900, p. 66-87.

———, « Waldseemüller, chanoine de Saint-Dié », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy, 1900, p. 221-229.

———, « Le Gymnase vosgien », in *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, Nancy, 1900, p. 88-94.

———, « Le Nom d'Amérique et les grandes mappemondes de Waldseemüller de 1507 à 1516 », in *Annales de Géographie de Paris*, Paris, 15 janvier 1904, p. 29-36.

GUYOT Charles, *Les Prénoms de Vespuce et l'origine du nom d'Amérique*, Nancy, Berger-Levrault, 1889.

HARRISSE Henry, « Nouvelles recherches sur l'histoire de l'Amérique », in *Revue historique*, T. 43, fasc.1, 1890, p. 66-74.

HUDD Alfred E., « Richard Amerik and the name America », in *Clifton Antiquarian Club*, vol. VII, 1909-1910, p. 8-24.

HUMBOLDT, Alexander von, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent aux XVe et XVIe siècles*, Paris, Gide, 1836-1839, volumes IV et V.

HURLBUT Geo C., « The Origin of the Name America », in *Journal of the American Geographical Society of New York*, vol. 18, 1886, p. 301-316 et vol. 20, 1888, p. 183-196.

IRVING Washington, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, Paris, C. Gosselin, tome quatrième, 1836 [New York, 1828].

JACQUEREZ Léon, « La marraine de l'Amérique », in *Légion d'Honneur Magazine*, vol. X, n° 1, juillet 1939, p. 143-152.

LEPAGE Henri, « Le duc René II et Americ Vespuce », in *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, Nancy, avril 1875, p. 58-68.

MARCOU Jules, « Origin of the name America », in *The Atlantic Monthly*, vol. XXXV, janvier-juin 1875, p. 291-296.

———, « Sur l'origine du nom d'Amérique », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, Tome IX, 6e série, mars 1875, p. 587-597.

———, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », in *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1888.

———, « Amerriques, Amerigho Vespucci, and America », in *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution Showing the Operations, Expanditures, and Condition of the Institution to July 1888*, Washington, Government Printing office, 1890, p. 647-673.

———, *Amérriques, Amérigho Vespucci et Amérique*, Paris, Ernest Leroux, 1892.

MARSH O. Gaylord, « The Godmother of America », in *The American Foreign Service Journal*, vol. IX, n° 12, décembre 1932, p. 456-457.

MASON Frank H., « The Baptismal Font of America », in *Harper's new monthly magazine*, vol. LXXXV, juin-novembre 1892, New York, Harper & Brothers Publishers, 1892, p. 651-669.

MEAUME Édouard, « Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », in *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine et du Musée Historique Lorrain*, troisième série, XVIe volume, 1888, p. 55-101.

RIVET Paul, « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », in *Journal de la Société des Américanistes*, volume 16, n° 1, 1924, p. 458-459.

SCHMIDT Charles, « Mathias Ringmann (*Philésius*), humaniste alsacien et lorrain », in *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée Historique Lorrain*, troisième série, IIIe volume, 1875, p. 165-233.

THACHER John Boyd, *The Continent of America : Its Discovery and Its Baptism*, New York, W. E. Benjamin, 1896.

« Train de la Reconnaissance Française », in *The Register of the Kentucky Historical Society*, vol. 47, n° 159, avril 1949, p. 95-96.

VIGNAUD Henry, « Americ Vespuce, ses voyages et ses découvertes devant la critique », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 8, n° 1/2, 1911, p. 75-115.

———, « Americ Vespuce : l'attribution de son nom au Nouveau Monde », in *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, vol. IX, 1912, p. 239-299.

WEICK Adolphe, *Pourquoi et comment la ville de Saint-Dié est devenue la marraine de l'Amérique*, Saint-Dié, A. Weick, 1911 (paru également dans les *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, 1912).

———, *Saint-Dié-des-Vosges, marraine de l'Amérique. Album-souvenir des fêtes franco-américaines, 14, 15, 16 juillet 1911*, Saint-Dié, La Librairie des Hautes-Vosges, A. Weick, 1911.

WELTER-CROZ H., « Christophe Colomb et Américo Vespuce », in *Revue scientifique (revue rose)*, n° 19, Tome L, 5 novembre 1892, p. 594-598.

Romans, fictions et bandes-dessinées évoquant le « baptême de l'Amérique »

BALDENNE Fernand, « Sous le signe d'Apollon » in *Contes et récits vosgiens*, Paris, Les Marches de l'Est, 1913, p. 49-80.

BAUDROUX Jean-Claude, *Géographie d'un meurtre*, Griesbach-les-Bastberg, Éditions du Bastberg, 2001.

BERGER Yves, *Le fou d'Amérique*, Paris, Grasset, 1976.

CARMONA Christophe et SEITER Roger, *La messagère du Nouveau Monde. Vosges, 1507*, Strasbourg, La Nuée bleue et Nancy, Éditions de l'Est, 2002.

LANEYRIE-DAGEN Nadège, *L'Étoile brisée*, Paris, Gallimard, Nrf, 2021.

MILLER Roscoe R., *Amerigo and the Naming of America*, New York, Carlton Press Inc., 1968.

ZWEIG Stefan, *Amerigo, récit d'une erreur historique*, Paris, Le Livre de poche, 1996 [1944].

Saint-Dié-des-Vosges

BALDENSPERGER Fernand, « Saint-Dié-des-Vosges : a French City of Great Interest to American Legionnaires », in *The American Society of Honor magazine*, New York, vol. 17, n° 4, winter 1946-1947, p. 562-576.

BAUMONT Georges, *Saint-Dié, terre brûlée*, Paris, Le Livre d'Histoire, « Des faits et des hommes », 2006 (fac-similé de l'édition originale de 1946).

CHANZY Charles, *Précis chronologique de l'histoire de la ville de Saint-Dié*, Saint-Dié, Freisz, 1853.

GRAVIER Nicolas-François, *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié, département des Vosges, sous le gouvernement théocratique de quatre monastères en opposition avec les ducs de Lorraine et les princes constitutionnels de Salm*, Épinal, De Gérard, 1836.

HINZELIN Émile, « Saint-Dié autrefois et aujourd'hui », in *Les Annales*, 16 juillet 1911.

OHL DES MARAIS Albert, *Saint-Dié de jadis à nos jours, préface de Fernand Baldensperger*, Saint-Dié, Ad. Weick, 1926.

———, *Images et aperçus sur le Vieux Saint-Dié, ses rues, places, carrefours, préface d'Auguste Pierrot*, Saint-Dié, Loos, 1947.

———, *Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié*, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1979 [1947].

Saint-Dié-des-Vosges incendiée volontairement par les Allemands, Saint-Dié, Ad. Weick, 1946 (brochure de propagande ne portant pas de nom d'auteur, mais rédigée par Auguste Pierrot).

STEGMÜLLER Auguste, *Saint-Dié et ses environs. Guide du tourisme dans les Vosges et l'Alsace*, Paris et Raon-l'Étape, Louis Geisler, 1896 [Seconde édition].

L'exposition universelle de Chicago en 1893

CURTIS William Eleroy, *The Relics of Columbus. Souvenir of La Rabida, World's Columbian Exposition, An Illustrated Description of the Historical Collection in the Monastery of La Rabida*, Washington, W. H. Lowdermilk Company, 1893.

REVUE REGARDS, MÉDIATHÈQUE VICTOR-HUGO DE SAINT-DIÉ-DES VOSGES

« Mensuel des activités culturelles, distractives et sportives de la ville de Saint-Dié », puis après quelques numéros, uniquement centré sur les activités culturelles liées à la bibliothèque et au musée. Revue fondée par le directeur de la bibliothèque-médiathèque Albert Ronsin (en fonction de 1960 à 1990).

Fonds P.4155 : 1er numéro : février 1970. Dernier numéro : février 1991.

BULLETINS MUNICIPAUX DE SAINT-DIÉ-DES VOSGES (1938-2000)

AD88 – JPL 661/1 : Bulletin municipal de la ville de Saint-Dié (1938-1939) - *L'Officiel municipal de la ville de Saint-Dié – Saint-Dié Info – Saint-Dié-des-Vosges Magazine*.

ARTICLES DE PRESSE FRANCAISE

Dans cette rubrique, nous avons fait le choix de citer les titres des articles dans leur présentation typographique originale (alternance entre majuscules et minuscules, conservation des fautes éventuelles, etc.) afin de permettre au lecteur qui souhaite retrouver ces références dans les journaux cités de les localiser sans peine. Nous avons également choisi, pour ne pas alourdir la présentation, de limiter strictement le recours à la mention « (*sic*) » aux fautes les plus flagrantes. Les fautes les plus récurrentes (par exemple, « New-York » au lieu de « New York ») ont été laissées en l'état sans en faire mention. Par ailleurs, nous avons mentionné les numéros de page dès lors que ceux-ci étaient connus de nous. Or, un certain nombre de ces articles ont été consultés sous forme de coupures, conservées dans divers fonds et ne mentionnant pas systématiquement la page.

PRESSE QUOTIDIENNE RÉGIONALE (LORRAINE)

Le Courrier de Metz
14 juillet 1911 : « La ville de Saint-Dié se pare en vue des fêtes », par Romarin.

La Démocratie de l'Est (Nancy)
30 juillet 1911 : « Sectaires ! Les blocards de Saint-Dié. – Une leçon ».

L'Écho de Nancy
28 août 1940 : « La papeterie et ses origines vosgiennes ».
11 décembre 1944 (édition de Berlin) : « Le crime de l'Amérique contre la ville française de Saint-Dié, sa marraine », par Martin de Briey.

L'Éclair de l'Est
10 juillet 1946 : « LES ENFANTS DE ST-DIE VONT RECEVOIR DES COLIS DE VÊTEMENTS ».
11 juillet 1946 : « L'American Legion au secours des petits sinistrés ».
26 avril 1947 : « Réception du Liberty Ship St-Dié », « Une lettre de Mme la Colonelle Emery ».
27-28 avril 1947 : « LE "LIBERTY-SHIP" CHARGÉ DE DONS AMÉRICAINS. 600 tonnes d'acier et 3 tonnes de vivres pour Saint-Dié ».

L'Espérance : Courrier de Nancy
20 novembre 1841 : « VARIÉTÉS ».
20 mars 1845 : « BIBLIOGRAPHIE ».

L'Estafette (quotidien anticlérical de Saint-Dié)
23 mai 1911 : « Les fêtes Franco-Américaines sont remises à une date ultérieure ».
13 juillet 1911 : « Fêtes Franco-Américaines ».
14 juillet 1911 : « Avis au public. Les trains spéciaux de la Cie de l'Est ».
15 juillet 1911 : « Fêtes Franco-Américaines ».
18 juillet 1911 : « LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES ».
20 juillet 1911 : « LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES ».
22 juillet 1911 : « LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES ».
25 juillet 1911 : « Après les Fêtes de Saint-Dié », par Georges Bourdeau.
28 juillet 1911 : « Le Parti Clérical et les Fêtes de Saint-Dié », par Courtin-Schmidt.
29 juillet 1911 : « À propos des fêtes Franco-Américaines ».
10 octobre 1911 : « Les Fêtes franco-américaines ».
16 novembre 1911 : « Au Conseil Municipal ».

L'Est Républicain
1er avril 1893 : « La cavalcade de Saint-Dié ».
3 mai 1893 : « Saint-Dié ».
15 août 1898 : « Saint-Dié ».
12 juin 1899 : « Bibliographie ».
22 juillet 1899 : « Saint-Dié ».
18 avril 1910 : « Saint-Dié et l'Amérique. – À propos du voyage projeté, puis abandonné par M. Roosevelt à Saint-Dié », par Un Vieux Lorrain.
17 février 1911 : « Courrier de Saint-Dié. Quel est le parrain de l'Amérique ? », par Hellieule.
7 mars 1911 : « Courrier de Saint-Dié. Une restitution », par Hellieule.
22 mars 1911 : « À propos des fêtes franco-américaines de Saint-Dié. Pour qu'il en reste un souvenir durable ! », par Hellieule.
1er avril 1911 : « Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié. Ce qu'il faudrait montrer aux étrangers », par Hellieule.
29 avril 1911 : « Une "Comographiæ" dans les Vosges », par Hellieule.
12 mai 1911 : « Les fêtes franco-américaines ».

16 mai 1911 : « Les fêtes franco-américaines ».
14 juillet 1911 : « M. Lebrun présidera les fêtes de Saint-Dié ».
16 juillet 1911 (édition de Nancy) **:** « Les fêtes de Saint-Dié », par L. M.
17 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
18 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
20 juillet 1911 : « Après les fêtes de Saint-Dié ».
22 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
30 juillet 1911 : « M. Albert Lebrun en Lorraine ».
5 mars 1912 : « Pour les pauvres », par E. G.
30 juin 1917 : « Saint-Dié. Conseil municipal ».
16 juillet 1917 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », par Ferdrupt.
21 février 1918 : « LES AMÉRICAINS EN LORRAINE. Autour d'un Cercle des Alliés ».
12 juillet 1918 (sans titre).
17 novembre 1921 : « L'ambassadeur des États-Unis à Nancy ».
13 août 1927 : « Le 42e Congrès de la Fédération s'ouvre aujourd'hui à Saint-Dié ».
10 octobre 1927 (sans titre).
19 mars 1928 (sans titre), par Sylvestre URBAIN.
16 avril 1930 : « L'Ambassadeur des États-Unis exprime sa fierté de visiter la Lorraine ».
22 janvier 1935 : « Consciencieux travail de deux Déodatiens », par Emile Hinzelin.
9 août 1937 : « LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS LES VOSGES ET EN ALSACE. DISCOURS DE M. ALBERT LEBRUN, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ».
19 octobre 1938 : « LE GÉNÉRAL PERSHING. Citoyen d'honneur de Saint-Dié, "marraine de l'Amérique" ».
16 juillet 1939 : « SAINT-DIÉ, MARRAINE DE L'AMÉRIQUE. UNE DÉLÉGATION DÉODATIENNE S'EST RENDUE A L'EXPOSITION DE NEW-YORK ».
9 août 1939 : « Le voyage d'amitié aux États-Unis (15 juillet-5 août 1939) ».
10-11 décembre 1944 : « Les fonts baptismaux de l'Amérique ».
5 (?) juillet 1946 : « Saint-Dié Amérique ».
9 juillet 1946 : « Jeudi, à Saint-Dié, M. Robert Prigent Ministre de la Population distribuera les premiers colis de l'American Legion ».
10 juillet 1946 : « Les amis de l'American Legion ont tenu hier leur première réunion ».
11 juillet 1946 : « M. Robert PRIGENT Ministre de la Population ne pourra venir à Saint-Dié ».
12 juillet 1946 : « La filleule n'oublie pas sa marraine. LES PETITS DÉODATIENS ont reçu hier le premier colis de L'AMERICAN LEGION ».
30 juillet 1946 : « En termes touchants, les petits Déodatiens remercient les Légionnaires américains ».
23-24 novembre 1946 : « Après deux années de stériles tâtonnements. Saint-Dié la martyre va-t-elle enfin connaître l'aube de la Reconstruction ? ».
14 janvier 1947 : « Le colonel EMERY, Commandeur de l'American Legion, EST MORT ».
18-19 janvier 1947 : « LA NOBLE FIGURE DU COLONEL EMERY».
27 janvier 1947 : « C'est en présence de M. Bertrand, consul général de France à San Francisco, et des représentants de l'American Legion, que le pavillon français sera hissé sur le liberty Ship "Saint-Dié" », par J. Floury.
1-2 avril 1947 : « Des nouvelles du Liberty Ship "SAINT-DIÉ" ».
26-27 avril 1947 : « C'EST LE 30 AVRIL, A 11 HEURES en présence de M. PARKS, consul général des U.S.A. que M. COLNAT sera reçu sur le liberty ship "Saint-Dié" ».
21 janvier 1948 : « Plus de 3.000 petits Déodatiens vont bénéficier des marchandises du « Train de l'Amitié » ».
16 février 1970 : « En traversant le grand pont », par J.-L. Mongel.
28 mai 1986 : « L'ambassadeur des USA chez la marraine de l'Amérique : quatre minutes sans escale ».
24 mars 1987 (sans titre).
Mai 1987 : « AMERIC'ASCAD », Supplément publié par *L'Est Républicain* dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution des États-Unis et des 480 ans du baptême de l'Amérique à Saint-Dié.
11 mai 1987 : « Exposition et documents philatéliques les 23 et 24 mai. 1507-1987 : un nouveau monde baptisé America ».
21 mai 1987 : « Les Déodatiens en connaissent un rayon ! ».
25 mai 1987 : « Cartes postales et géographiques : succès commercial pour la Philomatique ».
26 mai 1987 : « L'ambassadeur des États-Unis chez la marraine de l'Amérique ».
27 mai 1987 : « Les fêtes de 1911 : la querelle des deux Camille ».
28 mai 1987 : « L'ambassadeur des États-Unis porteur d'un message de Reagan à Saint-Dié. L'Amérique reconnaît sa marraine ».
30 mai 1987 : « La marraine toujours à l'heure américaine. La ville sous la bannière étoilée ».
5 juin 1987 : « Déficit et manque de soutien politique. Le Centre culturel abrège l'expérience américaine », par Michel Urban.
7 juin 1987 : « Une américaine dans la ville ».
15 septembre 1987 : « A l'occasion du bicentenaire de la Constitution américaine. Conférence sur les Indiens. L'Amérique sort de sa réserve ».
22 septembre 1987 : « Séance de dédicace et conférence pour Yves Berger aujourd'hui ».
15 septembre 1988 : « Notre petite sœur au Canada ».
2 septembre 1989 : « Saint-Dié-des-Vosges, balcon de l'Europe ».
10 juin 1990 : « Frontières ouvertes ».
11 juin 1990 : « Geodat ».

4 septembre 1991 : « Festival international de géographie : ville géante au microscope de Saint-Dié ».
12 octobre 1991 : « Geodat ».
13 octobre 1991 : « Geodat ».
16 octobre 1991 : « Ce qu'ils en pensent ».
21 octobre 1991 : « Amerigo Vespucci à livre ouvert ».
13 octobre 1992 : « Saint-Dié s'enrichit de bijoux de Braque » ; « Les bijoux de Braque : déjà en 1973 », par Catherine Ambrosini.
1992 (jour inconnu) : « François Gérardin, ardent défenseur du patrimoine », par François Jodin.
18 septembre 1993 : « Le baron vous salue bien ».
24 septembre 1993 : « J'irai à pied à Saint-Dié, s'il le faut » (édition spéciale FIG).
11 juillet 1996 : « FRESQUE. Les répétitions du Baptême de l'Amérique ».
? juillet 1996 : « La grande fresque est posée ».
24 septembre 2000 : « Il était une fois l'Amérique » (L'EST MAGAZINE).
12 avril 2000 : « Les bijoux de Braque en deuil ».
13 avril 2000 : « Hommage au créateur des bijoux de Braque », par M. U.
2 octobre 2006 : « J'écris ton nom, America ».
18 juillet 2020 : « Savez-vous pourquoi Saint-Dié est la marraine de l'Amérique ? ».

L'Étoile (Nancy)
16 juillet 1911 : « France-Amérique. Les fêtes de Saint-Dié ».
17 juillet 1911 : « France-Amérique. Les fêtes de Saint-Dié ».
18 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
19 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».

L'Express de L'Est et des Vosges (Journal quotidien républicain d'informations)
19 août 1921 : « LA LÉGION AMÉRICAINE A ST-DIÉ ».
7 octobre 1921 : « Un message de reconnaissance de la légion américaine à la ville de Saint-Dié ».
8 novembre 1921 : « SAINT-DIÉ MARRAINE DE L'AMÉRIQUE », par Claude Charles.
23 juin 1924 : « LA PLAQUE COMMÉMORATIVE Saint-Dié, marraine de l'Amérique ».
29 octobre 1924 : « Une vente qui intéresse Saint-Dié ».
27 novembre 1924 : « La "Cosmographiæ" est acquise à Saint-Dié », par le Comité de la Philomatique.
4 décembre 1924 : « Souscription ouverte pour l'achat de la "Cosmographiæ" ».
10 décembre 1924 : « La "Cosmagraphiæ" (*sic*) est acquise à Saint-Dié », par le Comité de la Philomatique.
1er mai 1925 : « Le Nouveau Musée ».
7 juillet 1928 : « Amérique ».
27 août 1928 : « Au monument aux morts de Saint-Dié ».
14 janvier 1931 : « L'art de la gravure en Alsace (XVe, XVIe et XVIIe siècles) par A. OHL DES MARAIS », par Léon Malgras.
10 janvier 1933 : « Un article sur Saint-Dié ».
20 mars 1933 : « Vautrin Lud, Saint-Roch et le printemps déodatien », par Léon Malgras.
17 juin 1933 : « Saint-Dié-des-Vosges "au frais sourire" ».
20 janvier 1934 : « Société philomatique ».
17 avril 1935 : « Foyer des Ferry ».
14 septembre 1935 : « Saint-Dié. – La marraine de l'Amérique ».
13 novembre 1935 : « LE BAL DES BIGOTPHONES ».
15 août 1936 : « Saint-Dié. – La marraine de l'Amérique ».
30 juillet 1937 : « La IIIe Foire-Exposition de Saint-Dié du 7 au 16 août 1937 ».
19 janvier 1940 : « Un beau geste d'un Américain ».
2 mars 1940 : « Marraine de l'Amérique ».

L'Express de Mulhouse
11 juillet 1911 (sans titre).
14 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
17 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
18 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».

La Gazette vosgienne (quotidien déodatien, républicain et laïque)
9 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
13 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
16 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
20 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines ».
23 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
27 juillet 1911 : « La Visite du Ministre des Colonies au Cercle Républicain Démocratique de Saint-Dié ».
30 juillet 1911 : « Les Cléricaux et les Fêtes Franco-Américaines ».
28 septembre 1911 : « Le Conseil général des Vosges et les Fêtes franco-américaines de Saint-Dié ».
1930 (date précise manquante) : « Le baptême de l'Amérique à Saint-Dié », par Victor Lalevée.
13 mars 1946 : « Vingt-cinq ans plus tard… "L'American Legion" adopte Saint-Dié ».
6 juillet 1946 : « L'aide de l'American Legion aux petits Déodatiens sinistrés ».
10 juillet 1946 : « Demain jeudi, aura lieu à Saint-Dié une belle manifestation Franco-Américaine ».
20 juillet 1946 : « Après la Manifestation Franco-Américaine du 11 juillet ».
? octobre 1946 : « A titre d'avertissement ».
18 janvier 1947 : « Saint-Dié a perdu un Bienfaiteur. Le Colonel Emery est mort ».
25 janvier 1947 : « SAINT-DIÉ. Au Conseil Municipal ».

22 février 1947 : « Le Liberty « Saint-Dié » a pris la mer ».
22 mars 1947 : « Les colis de l'American Legion ».
12 avril 1947 : « La visite à Saint-Dié de l'American Legion » ; « L'arrivée du « Saint-Dié » au Havre ».
3 mai 1947 : « Les remerciements du Maire de St. Dié aux personnalités qui ont témoigné leur sympathie à la Ville Martyre à l'occasion de la réception du « Liberty Schip (*sic*) » » ; « Saint-Dié-Amérique. Une visite – Une conférence – Des remerciements. L'arrivée au Hâvre (*sic*) du « Saint-Dié » ».
10 mai 1947 : « La visite de la Délégation Déodatienne au Liberty Schipp (*sic*) "Saint-Dié", ancré dans le port du Havre ».
31 mai 1947 : « Des souvenirs du « Saint-Dié » ».
7 juin 1947 : « On a volé les enfants de Saint-Dié ».
28 juin 1947 : « L'hommage des enfants de Saint-Dié au Colonel Emery » ; « Une lettre du Commander de l'American Legion ».
6 mars 1948 : « M. le Docteur Bridgmann a inauguré l'unité chirurgicale canadienne offerte à l'hôpital de Foucharupt ».

L'Impartial (Nancy)
17 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».

L'Indépendant de Lunéville
23 juillet 1911 : « Echos des fêtes de Saint-Dié ».

L'Industriel vosgien (Remiremont)
20 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ. LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES ».

Le Journal d'Alsace-Lorraine (Strasbourg)
16 juillet 1911 : « Saint-Dié en fête ».
17 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié ».

Le Journal de la Meurthe (Nancy)
17 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».

Le Journal de la Meurthe et des Vosges
17 juillet 1917 : « Dans les Vosges ».
27 novembre 1924 : « UN LIVRE DE 28 000 FRANCS ».
3 décembre 1924 (sans titre).
23 janvier 1933 : « La Marraine de l'Amérique ».
7 mai 1933 : « Les Parrains de l'Amérique ».
7 septembre 1938 : « Le général Pershing est nommé citoyen d'honneur de Saint-Dié ».

La Liberté de l'Est
30 juillet 1911 : « Sectaires ! Les blocards de Saint-Dié. - Une leçon ».
16 novembre 1945 : « En marge de l'histoire : comment, en novembre 1944, le quartier de la Vigne-Henry ne fut pas brûlé à Saint-Dié », par G.E.
9 juillet 1946 : « Saint-Dié et sa filleule l'Amérique ».
10 juillet 1946 : « L'aide de l'American Legion à Saint-Dié. Constitution du Comité de distribution ».
10 juillet 1946 : « MM. Jefferson Caffery, Albert Lebrun, Paul Boncour et d'autres personnalités aux manifestations de Saint-Dié ».
11 juillet 1946 : « Déodatiens, pavoisez en l'honneur de nos hôtes ».
17 février 1947 : « POUR SON PREMIER VOYAGE… Le Liberty-Ship "SAINT-DIÉ" nous amène une pleine cargaison offerte par l'American Legion ».
14 mars 1947 : « Le 20 Avril, LE LIBERTY "SAINT-DIÉ" TOUCHERA LE PORT DU HAVRE ».
17 mars 1947 : « DES COLIS de l'American Legion aux ENFANTS DES ÉCOLES ».
20 avril 1947 : « Arrivée prochaine du liberty-ship « Saint-Dié » dans un port français ».
26-27 avril 1947 : « Tandis que vogue vers Le Havre le liberty "Saint-Dié", la France et la ville martyre lui réservent un chaleureux accueil ».
2 mai 1947 : « La réception du Saint-Dié au HAVRE ».
3 mai 1947 : « C'est dans l'enthousiasme que se déroula la cérémonie d'accueil du Liberty Saint-Dié AU HAVRE ».
24 février 1948 : « Inauguration de l'unité chirurgicale offerte par le Canada ».
22 novembre 1984 : « Saint-Dié toujours au palmarès des bibliothèques ».
5 août 1985 : « Carte blanche. Amer… America », par Jean-Claude Fombaron.
11 septembre 1985 : « Exposition. Pour la première fois réunies. La Cosmographiæ-Introductio et ses cartes exposées dans un musée de Washington ».
2 juin 1986 : « Amérique : une fois encore, un rendez-vous manqué », par Dominique Saric.
15 juin 1986 : « L'association « Amérique » : un légitime besoin de savoir ».
4 juillet 1986 : « Statue de la Liberté. Jules Ferry signa l'acte de donation ».
15 juillet 1986 : « Carte blanche. Il était une fois… Saint-Dié, berceau de l'Amérique », par Jean-Claude Fombaron.
23 juillet 1986 : « Carte blanche. Il était une fois… Saint-Dié, berceau de l'Amérique (2) », par Jean-Claude Fombaron.
13 août 1986 : « Carte blanche. Il était une fois… Saint-Dié, berceau de l'Amérique (3) », par Jean-Claude Fombaron.
28 janvier 1987 : « Carte blanche. Les philatélistes dépités », par Jean-Claude Fombaron.
3 mai 1987 : « La venue de l'ambassadeur des U.S.A. se prépare ».
6 mai 1987 : « Huit cartes postales pour célébrer "Saint-Dié marraine de l'Amérique" », par F.J.
14 mai 1987 : « Le Baptême de l'Amérique ? Vaste programme ! ».
20 mai 1987 : « "American Story" d'Olivier Clarté avec des élèves du lycée Jacques-Augustin ».

24 mai 1987 : « Gros succès de l'exposition-vente ».
27 mai 1987 : « L'ambassadeur des États-Unis aujourd'hui à Saint-Dié. La marraine s'est mise sur son 31 ».
28 mai 1987 : « La diplomatie au pas de charge ».
28 mai 1987 : « Une belle leçon de diplomatie à l'américaine ».
28 mai 1987 : « Un message de Ronald Reagan : "C'est une justice historique de vous avoir libérés" »
4 juin 1987 : « Amérique, Amérique, quand tu nous tiens ! », par François Jodin.
4 juin 1987 : « 1/3 ambassadeur plus 2/3 peaux de banane : le cocktail « America » a un goût amer… ».
4 juin 1987 : « La mort dans l'âme », par François Jodin.
24 juin 1987 : « Visite de l'ambassadeur des U.S.A. : des remerciements pour un accueil chaleureux ».
13 novembre 1987 : « La marraine de l'Amérique accueille Gershwin et Villa-Lobos ».
15 septembre 1988 : « Saint-Dié bientôt jumelée avec Ville de Lorraine (Canada) ».
12 octobre 1989 : « Festival du Livre en avril 1990. Deux prix littéraires nationaux à l'étude ! ».
9 juin 1990 : « Trois journées consacrées à la géographie ».
11 juin 1990 : « Le sacre de Saint-Dié ».
12 juin 1990 : « Un grand moment que l'on doit aussi au mécénat ».
14 octobre 1991 : « Géographie : le Nobel manquant ».
20 octobre 1991 : « Christian Pierret réclame un "aménagement du territoire de la pensée" ».
20 octobre 1991 : « À l'heure de la déo-graphie ».
21 octobre 1991 : « Les cités géantes au bord de l'explosion ».
28 mai 1992 : « Les bijoux de Braque vont enrichir le patrimoine du musée de Saint-Dié », par Gérard Charton.
5 octobre 1992 : « FIG 92 : une affaire de spécialistes ».
13 octobre 1992 : « Bijoux de Braque : la ville hérite d'un trésor culturel du baron Heger de Lœwenfeld », par G. C.
18 septembre 1993 : « Le baron Heger de Loewenfeld statufié de son vivant », par G. C.
4 octobre 1997 : « La revanche de Saint-Dié », par François Jodin.
29 septembre 2006 : « Les États-Unis en vedette américaine ».

Le Lorrain
13 octobre 1922 : « La découverte de l'Amérique ».

Le Mémorial des Vosges (Journal républicain progressiste, Épinal)
26 février 1879 : « JOURNÉE DU 23 FÉVRIER A SAINT-DIÉ ».
17 juillet 1881 : « Librairie vosgienne ».
1er mars 1893 : « SAINT-DIÉ. Société philomatique ».
18 août 1898 : « Fresques de 1510 à la cathédrale ».
9 mai 1907 : « Anniversaire oublié ».
17 juillet 1909 : « Une étude sur le nom d'Amérique ».
17 avril 1910 : « Le président Roosevelt et la Marraine de l'Amérique ».
5 février 1911 : « Fêtes franco-américaines à Saint-Dié ».
7 février 1911 : « Les fêtes franco-américaines à Saint-Dié ».
28 février 1911 : « Société philomatique ».
10 mars 1911 : « Un livre unique ».
15 avril 1911 : « Vient de paraître à la Librairie des Hautes-Vosges. Comment et pourquoi Saint-Dié est devenue la Marraine de l'Amérique ».
28 avril 1911 : « SAINT-DIÉ. Les Fêtes Franco-Américaines ».
21 mai 1911 : « Une laïcisation », par Louis Madelin.
14 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ. Les fêtes franco-américaines ».
17 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ. Les fêtes franco-américaines ».
18 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ Marraine de l'Amérique », par V. de Bonaffos.
19 juillet 1911 : « LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES A SAINT-DIÉ ».
12 juin 1912 : « Saint-Dié marraine de l'Amérique ».
23 juin 1912 : « SAINT-DIÉ. France-Amérique ».

Le Messager d'Alsace-Lorraine
22 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié ».

Le Messin (Metz)
15 avril 1910 : « LA VILLE DE SAINT-DIÉ MARRAINE DE L'AMÉRIQUE ».
15 juillet 1911 : « COMMENT LE NOUVEAU CONTINENT RECUT LE NOM D'AMÉRIQUE », par Abel Ferry.
18 juillet 1911 : LE BAPTÊME DE L'AMÉRIQUE. MM. Lebrun, ministre des colonies, et Bacon, ambassadeur des États-Unis, assistent aux fêtes de Saint-Dié ».

Le Nouvelliste des Vosges
23 juillet 1899 (sans titre).
17 avril 1910 : « M. Roosevelt ne viendra pas ».
21 mai 1911 : « Les fêtes franco-américaines ».
23 juillet 1911 : « Les Fêtes Franco-Américaines de Saint-Dié ».

Le Petit Déodatien (clérical, monarchiste, maurrassien, anti-franc-maçonnerie, anti-laïcards…)
23 avril 1911 : « Les fêtes franco-américaines », par le Passant.

9 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
16 juillet 1911 : « Les Fêtes Franco-Américaines ».
18 juillet 1911 : « Idylle américo-déodatienne », par le Passant.
23 juillet 1911 : « Remerciements de la Société des Fêtes », par le Comité de la Société des fêtes.
23 juillet 1911 : « LA MUNICIPALITÉ ET LA PRESSE », par René Martin.

Le Progrès de l'Est
28 avril 1875 (sans titre).
14 mai 1875 : « VARIÉTÉS. La Marraine de l'Amérique » par le colonel Fervel.

Le Républicain des Vosges
4 septembre 1898 : « SAINT-DIÉ. Fresques de 1510 à la Cathédrale ».
3 août 1899 : « A la Cathédrale ».

La République (Nancy)
23 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines ».

Le Télégramme des Vosges
19 août 1921 : « La légion américaine à Saint-Dié », par Pol Ramber.
4 juillet 1922 (sans titre), par Paul Cuny.
22 septembre 1923 : « Bibliothèque municipale ».
28 septembre 1923 : « Bibliothèque ».
2 octobre 1923 : « Bibliothèque municipale ».
3 décembre 1923 : « Saint-Dié. Le massif de la Bure ».
4 novembre 1924 : « Appel de la Société Philomatique aux amis de Saint-Dié ».
14 novembre 1924 : « Saint-Dié. Nous recevons la lettre suivante : », par L.
22 novembre 1924 : « Souscription pour l'achat de la "Cosmographiæ" », par Charles Peccatte.
24 novembre 1924 : « Un très vieux livre vosgien », par L. L.
7 décembre 1924 : « La Cosmographiæ ».
10 janvier 1933 : « UN ÉCHO D'AMÉRIQUE ».
27 février 1933 : « La chapelle de Saint-Roch à Saint-Dié. L'université de Nancy. La terre lorraine ».
7 novembre 1934 : « Saint-Dié, ses rues, places et carrefours (suite) », par M. Ohl des Marais.
8 novembre 1934 : « Saint-Dié, ses rues, places et carrefours (suite) », par M. Ohl des Marais.
29 novembre 1934 : « Saint-Dié, ses rues, places et carrefours (suite) », par M. Ohl des Marais.
3 décembre 1934 : « Saint-Dié, ses rues, places et carrefours (suite) », par M. Ohl des Marais.
19 octobre 1936 : « LES NÈGRES AUX ÉTATS-UNIS. Causerie de Mme Eliane Norberg au "Foyer des Ferry" ».
9 août 1937 : « LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE à Sainte-Marie-aux-Mines. A Saint-Dié ».
28 mai 1939 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, va rendre visite à sa filleule ».
13 juillet 1939 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique ».
9 août 1939 : « Saint-Dié-des-Vosges marraine de l'Amérique. Voyage d'amitié aux États-Unis (15 juillet-5 août 1939) », par le Comité Saint-Dié-Amérique.

La Tribune républicaine (quotidien républicain de droite catholique)
15 août 1909 : « Saint-Dié marraine de l'Amérique », par René Jacquet.
13 mai 1911 : « Le Baptême de l'Amérique », par A. M.
8 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ. Les Fêtes Franco-Américaines ».
15 juillet 1911 : « Les Fêtes Franco-Américaines. Le ministre à Saint-Dié ».
22 juillet 1911 : « LES FÊTES FRANCO-AMÉRICAINES ».
29 juillet 1911 : « Société des Fêtes », par Camille Duceux.

L'Union républicaine (Épinal)
12 juillet 1911 : « Fêtes franco-américaines ».
18 juillet 1911 : « A propos des Fêtes de Saint-Dié. Comment le nouveau continent reçut le nom d'Amérique », par Abel Ferry.

Vosges Matin
18 décembre 2013 : « Plongeon dans le Nouveau Monde ».
5 mai 2017 : « 33cl de France et d'Amérique », par Marion Jacob.
13 novembre 2017 : « Une carte de 1507 mise en vente ».
22 juin 2018 : « Matrina America bientôt en vente sur Internet », par M. J.
28 septembre 2018 : « Au XIXe siècle, il y avait quinze brasseries à Saint-Dié ».
16 juin 2019 : « Une fresque du chanoine Vautrin Lud décore un des murs du collège de l'Orme ».
30 juillet 2019 : « A quoi ressemble le Déodatien moyen ? ».
23 octobre 2019 : « Qui a donné son nom à l'Amérique ? Le débat s'invite au Royaume-Uni ».
17 juillet 2020 : « Savez-vous pourquoi Saint-Dié est la marraine de l'Amérique ? ».
4 octobre 2020 : « L'emballage très vintage d'un brasseur déodatien », par J. F.
8 mai 2021 : « L'Amérique est née à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 ».

Le Vosgien
19 juillet 1911 (sans titre).
23 juillet 1911 : « M. R. Bacon à l'Evêché ».

AUTRE PRESSE QUOTIDIENNE RÉGIONALE

L'Alsace française
21 octobre 1928 (sans titre), par Fernand Baldensperger.

L'Avenir du Havre
3 mai 1947 : « Le Liberty-Ship « St-Dié » a reçu la visite de la Municipalité des Vosges ».

L'Avenir du Tonkin
18 juin 1910 : « Une marraine ».

La Croix de l'Aveyron
15 août 1937 : « M. ALBERT LEBRUN A INAUGURÉ LE TUNNEL DE LA PERCÉE DES VOSGES ».
11 juin 1939 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, va rendre visite à sa filleule ».

La Croix du Nord
5 septembre 1911 (sans titre), par Arthur Loth.
4 juin 1939 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, va rendre visite à sa filleule ».

Dernières Nouvelles d'Alsace
5 février 1992 : « L'affaire de toute la région ».
27 mars 1992 : « La Cosmographiae… à Séville ».
9 avril 1992 : « L'Amérique : Histoire d'une erreur ».
1er et 2 novembre 2000 : « L'Amérique veut acheter son acte de baptême vosgien ».

L'Écho d'Alger
16 juin 1939 : « SAINT-DIÉ, MARRAINE DE L'AMÉRIQUE ».
22 juillet 1939 : « LA MARRAINE FÊTÉE ».

L'Express de Mulhouse
11 (?) juillet 1911 (sans titre).

Le Havre-Éclair
2 mai 1947 : « A l'occasion du premier voyage du Liberty-ship « St-Dié », une délégation de cette autre cité martyre est venue au Havre ».

Le Havre Éclair Illustré
30 juin 1907 : « Anniversaire oublié ».

Le Havre Libre
2 mai 1947 : « Filleule de la ville de Saint-Dié, l'Amérique vient en aide à sa marraine sous la forme de trois tonnes de vêtements ».

L'Indépendant des Basses-Pyrénées
1er juin 1939 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, va rendre visite à sa filleule ».

Le Journal de Montdidier
19 juillet 1911 (sans titre).

Le Mémorial des Pyrénées
23 juin 1892 : « Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique ».

Le Midi socialiste
14 octobre 1922 : « L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE ».

Le Nouvelliste de Colmar
14 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».

Le Petit Marocain
9 août 1937 : « M. ALBERT LEBRUN A INAUGURÉ LE TUNNEL DE LA PERCÉE DES VOSGES ».
6 septembre 1938 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, confère au général Pershing le titre de citoyen d'honneur ».

Le Propagateur picard
12 juillet 1911 : « M. Albert Lebrun, ministre des Colonies, viendra à Saint-Dié ».

Le Réveil de la Mayenne
16 juillet 1911 : « Le baptême de l'Amérique. Les Fêtes de Saint-Dié. Une série de discours ».

Le Tirailleur algérien
11 octobre 1894 : « Choses et autres ».

AUTRES PUBLICATIONS LOCALES/RÉGIONALES

Bulletin des sociétés artistiques de l'Est
Septembre 1898 : « LES FRESQUES DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-DIÉ ».

Causons-en
Novembre 2017, n° 141 : « Il était une fois… la bière "Matrina America" sous pression à Saint-Dié-des-Vosges ».

La Lorraine artiste
5 juillet 1891 : « MAISON DE JEAN BASIN DE SANDAUCOURT à Saint-Dié-des-Vosges », par Gaston Save.
26 juillet 1891 : « LE GRADUEL DE SAINT-DIÉ », par Gaston Save.
2 août 1891 : « LE GRADUEL DE SAINT-DIÉ », par Gaston Save.

9 août 1891 : « LE GRADUEL DE SAINT-DIÉ », par Gaston Save.
15 janvier 1893 : « SAINT-DIÉ, BAPTISTÈRE DE L'AMÉRIQUE », par Gaston Save.
6 août 1893 : « LA LORRAINE A CHICAGO », par Gaston Save.
20 août 1893 : « C. BASSOT, PEINTRE LORRAIN ».
27 août 1893 : « UN EXEMPLAIRE DE LA "COSMOGRAPHIAE INTRODUCTIO" (29 avril 1507) », par Henri Bardy.
29 octobre 1893 (sans titre), par Gaston Save.
1er janvier 1896 : « XVIe siècle ».
1er janvier 1898 : « Fresques. Par Vautrin Lud (1510) ».
28 août 1898 : « Les Fresques de la Cathédrale de Saint-Dié ».
1er octobre 1900 : « LES DEUX LAURENT PILLART ».

Août 1901 : « GASTON SAVE. Artiste peintre (1844-1901) », par Henri Bardy.

L'Ormont
15 février 1975, n° 1 : « La clé de New-York à la mairie de Saint-Dié, les bijoux de Braque au musée ».

Revue chrétienne
Novembre-décembre 1918 : « Le « baptême de l'Amérique » et sa marraine française (SAINT-DIÉ) », par Jacques Pannier.

La Semaine religieuse (Saint-Dié)
21 juillet 1911 : « SAINT-DIÉ : Les Fêtes Franco-Américaines (14, 15 et 16 juillet) ».

Le Travailleur vosgien
Octobre-novembre 1991 : « 1507 : Saint-Dié-des-Vosges baptise le Nouveau Monde America ».

PRESSE NATIONALE (QUOTIDIENNE, HEBDOMADAIRE, REVUES, MAGAZINES…)

L'Action française
19 juillet 1911 : « Le baptême de l'Amérique », par André Feildel.
23 juin 1924 : « La ville de Saint-Dié marraine de l'Amérique ».

AFP (dépêches)
16 octobre 1991 : « Un festival de géographie pour mieux comprendre l'écologie de la ville géante ».
17 octobre 1991 : « Prix international de géographie au Britannique Peter Haggett ».
21 octobre 1991 : « Les « méga-problèmes » des mégalopoles ».

Les Annales politiques et littéraires
16 juillet 1911 (sans titre), par Émile Hinzelin.

Le Canard enchaîné
20 juin 1990 : « Compote de géo ».

Cols bleus : hebdomadaire de la Marine française
27 avril 1996 : « Saint-Dié parraine le La Fayette », par le commissaire de la Marine Pontoparia.

La Croix
23 juillet 1899 : « ARCHÉOLOGIE. A la cathédrale de Saint-Dié ».
21 juin 1911 : « Les Loriquets laïcs », par Romarin.
6 juillet 1923 : « La fête nationale américaine à Saint-Dié ».
27 avril 1933 : « Les parrains de l'Amérique ».
10 juillet 2007 : « Comment une commune des Vosges a baptisé l'Amérique », par Gilles Biassette.

La Croix du dimanche
23 juillet 1911 : « Le « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié ».

La Croix-l 'Evénement
18 octobre 1991 : « Le festival de Saint-Dié-des-Vosges ».

L'Éducation nationale
2 juin 1949, n° 12 : « L'aide des écoliers américains aux enfants sinistrés de Saint-Dié ».

En route : revue hebdomadaire illustrée
1er mai 1917 (sans titre).

L'Époque
27 avril 1947 : « L'AMÉRIQUE ENVOIE à sa marraine 3.000 kilos de vivres et des matériaux de construction ».

L'Excelsior
16 juillet 1911 : « LES FÊTES DE LA VILLE DE SAINT-DIÉ ».
17 juillet 1911 : « Saint-Dié fête la découverte de l'Amérique ».
19 août 1921 : « La Légion américaine à Saint-Dié ».
6 juillet 1922 (sans titre), par Le Veilleur.
6 juillet 1928 : « Amérique ».

Le Figaro
27 avril 1947 : « SAN-FRANCISCO charge un liberty ship de dons pour Saint-Dié ».

Foi et Vie
1er mars 1919 : « Sur l'origine du mot Amérique », par J. M.

France-Amérique
25 avril 1948, n° 102 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique ».

France-États-Unis : revue mensuelle du Comité France-Amérique
Octobre 1921 (sans titre).

France-Soir
26 novembre 1944 : « Saint-Dié sera la filleule de sa filleule l'Amérique ».

Le Gaulois
10 avril 1917 : « La Marraine de l'Amérique bénit sa filleule », par Émile Hinzelin.
29 avril 1917 : « Saint-Dié marraine de l'Amérique », par Émile Hinzelin.

Gil Blas
10 août 1909 : « Vespuce et l'Amérique ».
(?) juillet 1911 : « La découverte de l'Amérique », par Nozière.

Le Globe
Octobre 1991 : « Christian Pierret, le géographe déodatien ».

L'Homme libre
19 août 1921 : « La légion américaine à Saint-Dié ».

L'Humanité
17 juillet 1911 : « Président et ministres ont voyagé à nos frais et ils ont parlé ! ».

L'Illustration
29 octobre 1938, n° 4991 : « La ville de Saint-Dié marraine de l'Amérique », par Élisabeth Clévenot.

L'Intransigeant
7-8 septembre 1947 : « Saint-Dié, marraine de l'Amérique, recevra, le 21 septembre, la visite de l'American Legion ».
23 septembre 1947 : « SAINT-DIÉ, MARRAINE DE L'AMÉRIQUE a accueilli l'American Legion ».

La Jeunesse illustrée
17 décembre 1911 : « La marraine de l'Amérique ».

Le Journal
19 août 1921 : « LA LÉGION AMÉRICAINE en Lorraine et en Alsace ».

Le Journal des débats politiques et littéraires
20 août 1921 : « LA LÉGION AMÉRICAINE ».

Journal des professeurs de l'enseignement du second degré
4 juin 1949, n° 18, 2e année : « Aide des écoliers américains aux enfants sinistrés de Saint-Dié ».

Journal officiel de la République française
20 août 1937 (sans titre).

La Lanterne
23 juin 1924 : « La légion américaine en pèlerinage à Saint-Dié ».

Libération
20-21 avril 1947 : « En 1507, dans cette maison de St-Dié, le Nouveau Continent fut baptisé Amérique. L'Amérique envoie à sa marraine un navire chargé de cadeaux ».
11 octobre 2012 : « Saint-Dié, la (petite) fabrique de l'Amérique », par Jean-Louis Tissier.

La Liberté
16 juillet 1911 : « Saint-Dié marraine de l'Amérique ».

Manuel général de l'Instruction primaire
4 juin 1949, n° 18, 116e année : « Aide des écoliers américains aux enfants sinistrés de Saint-Dié ».

Le Matin
8 mai 1911 : « Il y a quatre-cents ans… Saint-Dié, parrain de l'Amérique », par Constant Verlot.
Juillet 1911 (jour précis indéterminé, mais avant le 14) : « Saint-Dié marraine de l'Amérique ».
Juillet 1911 : « Supplément spécial fêtes franco-américaines ».
16 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié. Le baptême de l'Amérique ».
17 juillet 1911 (sans titre).
17 avril 1933 : « Comment, Outre-Rhin, on écrit l'histoire ».

Le Monde colonial illustré
Mars 1940, n° 201 : « Le nouveau continent doit son nom à des Français. Saint-Dié, marraine de l'Amérique », par Auguste Pierrot.

La Montagne et alpinisme, revue du club alpin français
1er janvier 2007 : « SAINT-DIÉ-DES-VOSGES Marraine de l'Amérique et capitale de la géographie ! ».

Le Nouveau monde
22 juillet 1911 (sans titre).

Le Nouveau Politis
24-30 octobre 1991 : « Dans trente ans ».

Nouvelles de France
24 octobre 1918 (sans titre), par Marcel Knecht.

Le Parisien Libéré
27 avril 1947 : « Les écoliers de San-Francisco offrent 3 tonnes de cadeaux aux enfants de Saint-Dié ».

Paris-Presse
20-21 avril 1947 : « 3.000 KILOS DE CADEAUX offerts par les écoliers américains aux petits Déodatiens ».

Paris-Soir
3 décembre 1924 (sans titre).

Passages
Octobre 1991 : « La saga des géantes ».

La Patrie
16 juillet 1911 : « Le baptême de l'Amérique ».

Le Petit journal
6 février 1911 : « LA VILLE DE SAINT-DIÉ Marraine de l'Amérique ».
17 juillet 1911 (sans titre).

Le Petit Parisien
15 juillet 1911 (sans titre).
16 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié. Une journée chargée ».
17 juillet 1911 : « Les fêtes de Saint-Dié ».
19 août 1921 : « La légion américaine à Saint-Dié ».
1er mars 1922 (sans titre).

Le Quotidien
5 juillet 1926 : « Une cérémonie à Saint-Dié ».

Le Quotidien du maire hebdo
10-16 avril 1991 : « Saint-Dié célèbre la géographie ».

Le Radical
5 juillet 1926 : « Une cérémonie à Saint-Dié ».

Le Rappel
23 juin 1924 : « La légion américaine en pèlerinage à Saint-Dié ».

La République française
19 juillet 1911 (sans titre), par Louis Madelin.

Revue France-Amérique
Août 1911 (sans titre).

Revue pratique d'apologétique
1er juin 1911 : « A propos du cardinal Pierre d'Ailly », par L. Salembier.

Témoignage chrétien
19 octobre 1991 : « Festival International de géographie. LES "MEGAPOLLUANTES" ».

Le Temps
13 avril 1910 (sans titre).
14 juillet 1911 (sans titre) par Abel Ferry.
18 juillet 1911 : « Les fêtes franco-américaines de Saint-Dié ».
27 novembre 1924 : « L'acte de baptême de l'Amérique ».

La Tradition
15 novembre 1888 : « A travers les livres et les revues – I – D'où vient le mot Amérique ».

Union nationale des femmes : revue des électrices
1er février 1946 : « Les Américains tels qu'ils sont… ».

L'Univers
11 mai 1911 : « Un centenaire franco-américain. La dénomination de l'Amérique », par Arthur Loth.
20 juillet 1911 : « L'Église et l'Amérique », par Arthur Loth.
24 juillet 1911 (sans titre).

Vendredi
Octobre 1991 : « Peut-on soigner la mégalo des villes ? ».

PRESSE DES ÉTATS-UNIS

CALIFORNIE

Argus (Fremont)
2 avril 1969 : « Hokus, Hokey, Hokum In Naming America », par Henry J. Taylor.

Arcadia Tribune
18 janvier 1937 : « NAME INVENTED ».
25 décembre 1968 : « Suggested Name ».

Bakersfield Californian
2 août 1928 : « Questions and Their Answers ».
8 octobre 1938 : « ANSWERS TO QUESTIONS », par Frederic J. Haskin.
1er mai 1940 : « Questions and Answers », par Frederic J. Haskin.
24 juillet 1958 : « Fuss Over 'American' », par Inez Robb.
6 mars 1959 : « Answers to Questions ».

7 décembre 1959 : « Answers to Questions ».
9 juin 1960 : « FIRST MAP OF AMERICA ».
23 août 1961 : « Answers to Questions. Who named America ? ».
5 septembre 1970 : « IT'S A FACT ! ».

Berkeley Daily Gazette
3 juin 1911 : « AMERICA DAY IN SAINT DIE TODAY ».
22 octobre 1926 : « Book Bought for One Franc at Seine Stall Discloses How America Obtained Its Name ».
8 janvier 1934 (sans titre).
4 novembre 1938 : « FOREMOST CITIZEN ».
12 octobre 1943 : « ONE SMALL VOICE », par John Kieran.
13 mars 1946 : « American Legion Auxiliary Adopts Two French Children ».
15 juillet 1950 : « NAMING OF AMERICA ».

Corona Daily Independant
11 octobre 1934 : « About Columbus… ».
21 janvier 1937 : « WORD AMERICA COINED IN 1507 ».

Coronado Citizen
2 janvier 1941 : « First Use of "America" ».

Coronado Eagle and Journal
11 avril 1914 : « America ».

Dispatch Democrat (Ukiah)
13 juillet 1934 : « HOW AMERICA ACQUIRED NAME FROM GREAT NAVIGATOR ».

Eureka Humboldt Standard
19 septembre 1956 : « Think You Know The Answers ? Try These to Test Your Knowledge ».
4 avril 1958 : « Matter of FACT ».
1er août 1959 : « Italian Catholics Set Annual Meet ».

Eureka Humboldt Times
27 novembre 1956 : « Why We Say AMERICA ».
25 mars 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».

Eureka Times Standard
9 février 1968 : « Suggested Name ».
1er avril 1969 : « Amerigo's Story Was Hokum », par Henry J. Taylor.
10 avril 1975 : « Named for Amerigo ».
21 mai 1977 : « Name origin noted ».
10 septembre 1981 : « Antique maps are treasures of history ».

Hayward Daily Review
4 novembre 1938 : « FOREMOST CITIZEN ».
28 août 1966 : « America "Born" In Germany ».
5 mai 1974 : « What's in a name ? », par Ray Orrock.

La Verne Leader
28 février 1968 : « Suggested Name ».

Lompoc Record
1er avril 1969 : « New twist on old tale », par Henry J. Taylor.
3 octobre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
1er juin 1971 : « Named America ».

Long Beach Press Telegram
11 mai 1950 : « World Map, 443 Years Old, First Listing America, for Sale, but Not Under $50.000 ».
5 janvier 1960 : « Questions, Answers ».
19 février 1965 : « Amerigo Round », par George Robeson.
22 septembre 1966 : « Leif Erikson Was a Democrat, Too », par George Robeson.

Los Angeles Daily Trojan
17 janvier 1935 : « Miscellany », par Edwin Barker.

Los Angeles Times
3 mars 1974 : « 3 Portraits Given to Mexico Tell Tale of How America Got Name », par Stanley Meisler.

Marysville Appeal Democrat
27 décembre 1968 (sans titre).
22 juin 2000 : « Early Southwest Maps ».
19 juin 2003 : « Rare map of 'America' bought for $10 millions. Draft shows first time land was depicted as a separate continent », par Carl Hartman.
7 octobre 2018 : « Not Columbia, but America ! », par Bruce G. Kauffmann.

Montclair Tribune
28 février 1968 : « Suggested Name ».

Oakland Tribune
23 avril 1911 : « NEWS FROM CAPITALS OF THE OLD WORLD ».
7 décembre 1924 : « TOWN BUYS OLD BOOK ».
28 mars 1926 : « Cobb Points Out Quirk That Named Land After Seville Pickle Dealer ».
28 avril 1931 : « Things they ASK the Tribune. BUREAU OF INFORMATION ».
13 octobre 1948 : « Sailor on 'Pinta', One of Columbus' 3 Ships, First to Sight America », par Clarke Beach.
18 août 1958 : « Italians Will Salute Amerigo Vespucci ».
20 août 1958 : « Queen to Be Chosen for Italian Catholic Conclave ».
22 août 1958 : « Voting Tomorrow on Italian Queen ».
28 août 1958 : « 28th Italian Catholic Meet To Open Here ».

30 août 1958 : « Italians Start Work Sessions At Convention ».
31 juillet 1960 : « Amerigo Vespucci Celebration Set ».
6 août 1962 : « Question Box. Why Isn't America Named For Columbus ? ».
5 février 1973 : « Question Box. Why Wasn't America Named Columbus ? ».

Ontario Daily Report
30 décembre 1968 (sans titre).
23 septembre 1970 : « CONTACT ».
2 juin 1971 : « Named America ».
12 août 1974 : « America's name ».
20 juillet 1975 : « Columbus was not one to take defeat easily ».
13 juin 1977 : « Origin of America's name ».

Oxnard Daily Courier
16 mars 1935 : « AMERIGO ».

Palm Springs Desert Sun
12 octobre 1961 : « This Side of The Sun », par R. F. "Phatt" Graettinger.

Placerville Mountain Democrat
15 février 1929 : « Gave America Its Name ».
11 octobre 1982 : « Columbus Day ».
25 avril 2003 : « Celebrate the day ».

Pomona Progress Bulletin
14 février 1968 : « Suggested Name ».
7 février 1971 (sans titre).
2 mai 1973 : « British claim name credit for America ».

Porterville Recorder
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».

Redlands Daily Facts
3 juin 1960 : « FIRST MAP OF AMERICA ».
18 mars 1966 : « Quick Quiz ».
12 juillet 1966 : « Quick Quiz ».
21 février 1968 : « Suggested Name ».
4 janvier 1971 : « Curious Facts ».

San Dimas Press
28 février 1968 : « Suggested Name ».

San Mateo Times
23 octobre 1926 : « GERMAN CLAIMS TO HAVE FIRST NAMED COUNTRY ».
15 février 1937 : « Foreign Letter ».
17 septembre 1953 (sans titre).
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».

San Rafael Daily Independent Journal
29 juillet 1959 : « Italian Catholics to Hold Conclave ».
4 juin 1960 : « ANCIENT MAP ».
6 septembre 1966 : « 'America' Was Born In The Black Forest ».
24 décembre 1968 (sans titre).
1er mai 1973 : « America Said Named For British Sheriff ».

Santa Ana Orange County Register
24 août 1988 : « Column of lists ».
1er mars 1996 : « HORSE SENSE », par D. L. Smith.
25 avril 2009 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
13 janvier 2010 : « ANCIENT MAP ON DISPLAY IN U.S. ».
25 avril 2010 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY. Today's headline ».
25 avril 2014 : « TODAY IN HISTORY. Today's headline ».

Santa Ana Register
22 janvier 1937 : « WORD AMERICA COINED IN 1507 ».
7 juillet 1966 : « Named America ».

Shafter Press
27 mai 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
3 juin 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».

Shafter Progress
9 février 1934 : « PICTURESQUE FREIBURG ».
17 janvier 1936 : « QUAINT FREIBURG ».

Star News (Pasadena)
19 avril 1966 : « FACTS » par Bob Natzel.

Ukiah Daily Journal
3 juin 1960 : « FIRST MAP OF AMERICA ».
7 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
11 octobre 1974 : « AMERICA ».
24 juillet 2003 : « First map to name America gets first showing in America ».

Van Nuys News
1er février 1918 : « Meaning of "America" ».
9 février 1923 : « Did Leonardo Name America ? ».

Victorville Daily Press
25 avril 2011 : « ON THIS DATE ».

Victorville Press Dispatch
25 avril 2010 : « ON THIS DATE ».

ILLINOIS

Alton Evening Telegraph
22 octobre 1892 : « The Illusion of Columbus ».
15 juillet 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».
16 décembre 1920 (sans titre).
16 février 1938 : « Answers to Questions », par Frederic J. Haskin.
16 décembre 1943 (sans titre).
19 juillet 1966 : « Rare Book Stolen ».
9 janvier 1971 : « Tell Me Why ! Interesting Men of History… Amerigo Vespucci », par A. Leokum.
18 septembre 1972 : « WHAT DOES THE NAME "AMERICA" MEAN ? ».

Alton Telegraph
23 décembre 1893 : « The Name America ».

Arlington Heights Daily Herald Suburban Chicago
8 octobre 1967 : « Columbus Rides the Waves of Controversy », par Molly Jean Wiseman.
19 septembre 1977 : « Ask Andy. America gets its name from Italian explorer ».
28 octobre 1978 : « Ask Andy. America was named after an explorer ».
21 novembre 1988 : « ASK ANDY. Nova light, nova bright, first star I see tonight ».
25 avril 1993 : « SHIP'S LOG. A diary of one's man voyage through the Virgin Islands », par Bill Begalke.

Brimfield News
26 décembre 1929 : « January 1 in American History », par Elmo Scott Watson.
19 mai 1949 : « America Named By German Professor ».

Carbondale Daily Free Press
4 juin 1907 : « Terse Telegrams ».

Carbondale Free Press
29 juillet 1939 : « Derivation of Word America ».

Carbondale Southern Illinoisan
14 septembre 1953 (sans titre).

Centralia Evening Sentinel
4 juin 1907 : « Terse Telegrams ».
25 juillet 1907 : « FIRST MAP OF AMERICA. A Map of America Printed in 1505 Valued at $300,000 ».
19 juillet 1966 : « $20,000 Book Stolen from Society ».

Chicago Englewood Times
13 juillet 1917 : « Meaning of "America" ».

Chicago Examiner
18 juin 1910 : « ASKS OWN DEPORTATION. Author Calls America Ungrateful for Not Appreciating Genius ».
6 juillet 1911 : « To Celebrate America's Christening ».
11 juin 1912 : « $10,132 Realized in One Day's Sale of Old Books ».
24 février 1914 : « Questions Answered. America ».

Cobden Review
7 juillet 1950 : « Wood Carver's Mistake Names Land 'America' ».

Decatur Daily Review
23 octobre 1901 : « "America" on Old Map ».
2 décembre 1901 (sans titre).
7 février 1904 : « WHY AMERICA IS NOT COLUMBIA. History in Map of 1510, Now Among Vatican Treasures to Be at Fair ».

Dixon Evening Telegraph
22 avril 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».
15 mars 1911 : « AMERICA NAMED IN FRENCH TOWN. Little Town of St. Die to Celebrate Fact. WESTERN WORLD GODMOTHER. Learned Followers of Gutenberg Honored Amerigo Vespucci in 1507 by Using His Name as Title For Recently Discovered Continent For First Time In History of Earth ».
13 juillet 1911 : « MOROCCO SULTAN DEFENDS ACTION. Called for Foreign Aid Only When Absolutely Necessary. RAISED BERBER'S SIEGE OF FEZ. Letter Strenghtens French Defense of March of French Troops to that City – Move by Ambassador Bacon ».
24 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».
18 août 1937 (sans titre).
20 juillet 1950 : « Q's and a's ».
22 septembre 1956 : « Questions and Answers ».
6 décembre 1968 (sans titre).
21 octobre 1974 : « Voice of the People ».

Edwardsville Intelligencer
2 mars 1939 : « Read It Or Not ».
31 mars 1958 : « Matter of FACT ».
19 juillet 1966 : « Columbus Relics Stolen in Chicago ».
21 février 1968 : « Suggested Name ».
3 juin 1971 : « Named America ».

Forest Park Review
16 janvier 1974 : « YES... The Old Librarian », by Steven Olderr.

Freeburg Tribune
27 juillet 1928 : « Gave America Its Name ».

27 décembre 1929 : « January 1 in American History », par Elmo Scott Watson.
5 octobre 1934 : « THE NAME of COLUMBUS », par Elmo Scott Watson.
20 mai 1949 : « America Named By German Professor ».

Freeport Daily Journal
13 juin 1907 : « NAMING OF AMERICA DUE TO ODD MISTAKE. AUTHORITIES SAYS THAT NEW WORLD WAS LABELLED BY ERROR OF GEOGRAPHER. VESPUCIUS WAS IGNORANT OF HAVING ROBBED COLUMBUS OF THE HONOR. Four Hundredth Anniversary of the Christening of America Recalled – Travels of Vespucius to the New World ».

Freeport Journal Standard
26 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».
29 juin 1933 : « WALDSEMUELLER MAP FIRST TO BEAR AMERICA'S NAME ».
23 novembre 1933 : « WALDSEMUELLER MAP FIRST TO BEAR AMERICA'S NAME ».

Galesburg Register Mail
28 septembre 1953 (sans titre).
24 août 1974 : « America ».
3 août 1977 : « America ».

Harrisburg Daily Register
21 décembre 1944 : « Gave America Its Name, Then Couldn't Change It ».
31 août 1991 : « Let's hear it for Amerigo Vespucci », par Tom Tiède.
12 février 1992 : « The Artists : Columbus Exhibit Opens American Tour », par Sylvia Lee Wingfield.

Harrisburg Saline County Register
14 février 1902 (sans titre).
17 février 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».

Harvard Herald
4 mars 1943 : « Old Mapmaker Named 'America' After Famed Explorer in Year 1507 ».
14 décembre 1967 : « Dorothy's Diggins », par Dorothy A. McGuire.
2 juin 1971 (sans titre).

Jacksonville Courier
21 novembre 1966 : « Amerigo's Continent ».
10 juin 1971 : « Named America ».
16 mai 1977 : « America ».

Jacksonville Daily Illinois Courrier
14 mars 1891 : « THE CURIOSITY SHOP. Origin of the Name America as Told at the International Congress in Paris ».
12 juin 1893 : « RABIDA IN CHICAGO. The Many Interesting Exhibits it Contains ».
31 mai 1907 : « HOW NEW WORLD GOT ITS NAME. Albany Man Tells Story on 400th Anniversary of the Event ».

Jacksonville Journal Courier
28 mars 1996 : « EXPLORERS OF AMERICA – AMERIGO VESPUCCI », par Elspeth E. Springsted.
23 février 1997 : « THE ADMIRAL AND THE PILOT MAJOR. The relative importance of the voyages of Columbus and Vespucci », par Nyssa Stephanie Rene Woods.
24 juillet 2003 : « First map to name America gets first showing », par Carl Hartman.
20 novembre 2011 : « ASK MR. KNOW-IT-ALL », par Gary Closier.
25 avril 2012 : « MAKING HISTORY. On this date ».
25 avril 2013 : « TODAY'S HIGHLIGHT IN HISTORY. On this date ».

Marshall Clark County Democrat
11 avril 1945 : « Gave America Its Name, Then Couldn't Change It ».
6 juillet 1950 : « Wood Carver's Mistake Names Land 'America' ».

Mattoon Daily Journal Gazette
7 décembre 1963 : « Naming of America », par Rhonda Walker.

McHenry Plaindealer
13 février 1889 : « The Name "America." ».
21 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

Moline Daily Dispatch
8 février 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».
29 août 1929 : « Richard Ameryk or Amerigo Vespucci ».
20 novembre 1950 : « Factographs ».

Moline Evening Mail and Journal
2 avril 1911 : « Twenty-one Republics Will Celebrate Naming of America. Big Celebration Planned for June 3, 4, 5 at Saint-Die, France, Where America Vespucio (*sic*), Whom This Hemisphere Was Named After Was Born ».

Monmouth Daily Atlas
23 janvier 1919 : « WHERE AMERICA WAS NAMED. House Is Still Standing In Which Learned Men Awarded Voyager an Undeserved Honor ».

Monmouth Evening Gazette
4 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

5 novembre 1901 : « FIRST AMERICA MAP. Discovery of a Copy of Waldseemuller's Chart of 1507 ».

Morris Daily Herald
11 juin 1971 : « Named America ».
12 août 1974 : « America ».
30 août 1978 (sans titre).
11 octobre 1978 : « Did Vespucci ever discover anything ? », par Henry J. Taylor.

Mount Carmel Daily Republican Register
11 août 1966 : « Birthplace ».
4 mars 1981 : « Antique maps are treasures of history. Agrosy gallery : a map collector's haven », par Ellie Grossman.
5 octobre 1984 : « The Name's Story » par Hugh A. Mulligan.
25 septembre 1991 : « Let's hear it for Amerigo Vespucci », par Tom Tiède.

Murphysboro Daily Independant
24 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».

Mt Vernon Register News
26 septembre 1956 : « Q and A ».
28 septembre 1959 : « Q and A ».
9 octobre 1963 : « Quick Quiz ».
22 février 1966 : « Q and A ».
11 juillet 1966 : « Quick Quiz ».
20 juillet 1966 : « $20.000 Book And Key Stolen ».
24 décembre 1968 : « SUGGESTED NAME ».
24 février 1969 (sans titre).
29 octobre 1970 (sans titre).
4 juin 1971 : « Named America ».

Patoka Register
2 juillet 1937 : « Are You a 100% American ? », par Elmo Scott Watson.
20 mai 1949 : « America Named by German Professor ».

Peoria Heights Herald
20 mai 1949 : « America Named By German Professor ».

Princeton Bureau County Tribune
15 décembre 1893 : « The Name America ».
8 avril 1904 : « Why We Are Called Americans. How Columbus Came to Be Robbed of the Honor of His Discovery --- Americus Vespucci Did Not Know of the Use Made of His Name ».

Quincy Daily Herald
30 décembre 1901 : « AN EARLY MAP ».
26 avril 1926 : « ANNIVERSARY RECALLS FACTS OF NAMING OF AMERICA ».

Quincy Daily Journal
6 juin 1907 : « HOW AMERICA RECEIVED ITS NAME ».

Quincy Daily Whig
18 octobre 1880 : « OUR DISCOVERERS. COLUMBUS, VESPUCCI AND CABOT – HOW THEY DIED ».
19 juin 1889 : « THE NAME AMERICA. The Popular Idea That it Was Derived From Amerigo Vespucci Disputed ».

Quincy Weekly Whig
28 octobre 1880 : « OUR DISCOVERERS. COLUMBUS, VESPUCCI AND CABOT – HOW THEY DIED ».
15 juin 1905 : « J. P. MORGAN'S BOOK FAD PROVES COSTLY ».

Quincy Whig
30 août 1919 : « Fred Haskin's Daily Quiz ».

Quincy Whig Journal
22 janvier 1923 : « The Whig-Journal's Information Bureau ».

Rockford Svenska Posten
24 novembre 1911 : « AMERIKAS NAMN ».

Roselle Register
8 octobre 1967 : « Columbus Rides the Waves of Controversy ».

Sainte Anne Record
9 mars 1922 : « OF INTEREST TO AMERICA ».
19 mai 1949 : « America Named By German Professor ».

Southtown Economist
11 octobre 1936 : « Opportunity Is Offered to View Discovery Map. Southtowners Will Recall History of America With Observance ».

Sterling Daily Gazette
12 octobre 1959 : « IF COLUMBUS HAD NOT DISCOVERED AMERICA IN 1492, WE WOULD NOT BE MAKING THIS COMMENT TODAY TO YOU ! ».
21 décembre 1968 (sans titre).
14 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
26 juillet 1971 : « NAMED AMERICA ».
25 août 1971 : « NAMED AMERICA ».
16 octobre 1971 : « NAMED AMERICA ».
17 novembre 1971 : « NAMED AMERICA ».
20 avril 1972 : « NAMED AMERICA ».
15 mai 1972 : « NAMED AMERICA ».
1er septembre 1972 : « NAMED AMERICA ».
26 août 1974 (sans titre).

Sterling Daily Standard
13 juin 1896 : « FIRST MAP OF AMERICA. This Country Appears as a Minute Portion of the World ».
15 juillet 1911 : « AMERICA FETE IN FRANCE. Ambassador Bacon Presides Over Celebration at Saint Die ».
17 juillet 1911 : « AMERICA NAMED THERE. Event of 1507 Celebrated in Saint Die, France. Minister Lebrun and Ambassador Bacon Exchange Félicitations for Two Nations ».

Sterling Evening Gazette
14 juin 1904 (sans titre).

Subarbanite Economist
13 juillet 1917 : « Meaning of "America." ».

LOUISIANE

Lake Charles American Press
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».

Monroe News Star
2 juin 1911 : « To Honor Naming of America ».

MASSACHUSETTS

Boston Daily Globe
14 octobre 1891 : « BACK BAY IS CLASSIC. Prof. Horsford Crowns It With New Dignity. Cape Cod Shares Honors With the Famous Banks of the Charles. Identification of Site of Colony in Which Leif Erikson Lived ».
12 mai 1898 : « CENTENARY OF VESPUCIUS. Exhibition at the Public Library of Valuable Books and Maps ».
2 décembre 1901 : « Odd Items from Everywhere ».
3 mai 1902 : « LOST WALDSEEMULLER MAPS. Map First Containing "America" Found in Wurtemburg ».
12 août 1902 : « RARE MAP. Brown University Offered It For $50.000, Work of Waldseemuller, and First to Contain Word "America." Providence Not Likely to Bid for It ».
15 avril 1904 : « THE NAME AMERICA ».
31 mars 1922 : « Odd Items From Everywhere ».

Boston Globe
11 octobre 2009 : « A World redrawn. When America showed up on a map, it was the universe that got transformed », par Toby Lester.

Boston Mass
19 juillet 1911 : « FRENCH OBSERVE NAMING AMERICA ».

Boston Post
12 mai 1898 : « AMERICUS VESPUCIUS EXHIBIT ».
6 avril 1910 : « TO SEE FIRST "AMERICA" ».
17 juillet 1911 : « TOAST TAFT AT AMERICAN FETE. Ambassador Bacon Speaker at Celebration ».
1er octobre 1914 : « GERMANS NOW IN AMERICA'S BIRTHPLACE », par Marion H. Brazier.
26 juin 1919 : « POST LETTER BOX ».

Boston Sacred Heart Review
15 octobre 1892 : « OUR COUNTRY'S NAME ».
24 juin 1893 : « AT THE WORLD'S FAIR ».
26 octobre 1901 : « Those Wily Jesuits Again ».
7 janvier 1905 (sans titre).

Boston Sunday Globe
24 janvier 1892 : « POPE ALEXANDER'S LINE ».
1er décembre 1901 : « Odd Items From Everywhere ».
5 janvier 1902 : « FIRST MAP OF "AMERIKA." It was Made Nearly Four Hundred Years Ago and Has Just Been Found in a German Libray ».
2 janvier 1921 : « AMERICA ONLY CONTINENT NAMED FOR MERE MAN ».

Boston Sunday Post
20 octobre 1901 : « First Mention of "America" Discovered on Ancient Map in Boston Public Library ».
15 mai 1910 : « House Where America Was Named ».
16 juillet 1911 : « CHRISTENING OF AMERICA FETE. "Godmother Towns" in Festival Garb ».
12 janvier 1919 : « The Origination of the Word America. Jesuit Priest Traces Name Back Through Centuries to a Poor Hungarian Prince ».
10 août 1922 : « AMERICA – For Little Historians », par Dr. Hendrik Van Loon.
12 novembre 1922 : « THE STORY OF SOUTH AMERICA », par le révérend R. Perry Bush D.D.

Concord Enterprise
26 octobre 1961 : « MAYNARD SCHOOL NEWS. Columbus Theme ».

Fitchburg Daily Sentinel
22 octobre 1923 : « First Map of America ».

Fitchburg Sentinel
6 octobre 1926 : « AMERICA'S GODMOTHER ».
11 octobre 1933 : « A LITTLE MAN'S MISTAKE ».
19 novembre 1937 (sans titre).
12 octobre 1954 : « Endurable Mistakes ».
3 août 1966 : « QUICK QUIZ ».
6 septembre 1966 : « Q and A ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
23 décembre 1972 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».

Greenfield Gazette and Courier
22 juillet 1911 : « NEWS IN BRIEF ».

Lowell Sun
11 mai 1898 : « AMERICA NAMED FOUR HUNDRED YEARS AGO ».
19 décembre 1900 : « AT WOMEN'S CLUB. Mrs Clark Talks on United States History ».
24 janvier 1903 : « COMMUNICATION ».
17 septembre 1937 (sans titre).
10 août 1938 : « Straight From the Shoulder », par Charles G. Sampas.
12 octobre 1948 : « It Was a Big Day in the Life of Rodrigo De Triana. Crewman of the Pinta Was First European to Spot Land for Columbus ».
24 novembre 1959 : « Question Box ».
19 juillet 1966 : « $20,000 Book Stolen ».
5 octobre 1984 : « How it became America. How Columbus goofed », par Hugh A. Mulligan.
26 octobre 1989 : « Council endorses sister-city tie », par Denise Lavoie.
13 décembre 1999 : « Age of the Renaissance and the Reformation ».
24 juillet 2003 : « Now in America, the first map to name America », par Carl Hartman.
8 juin 2005 : « Rare map identifying New World as 'America' may fetch $1 million ».

North Adams Transcript
12 septembre 1902 : « A High Priced Man ».
9 février 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».
15 juillet 1911 : « CELEBRATING THE NAMING OF AMERICA ».
12 octobre 1948 : « One of Columbus' Sailors First Sighted 'New World' ».
10 juin 2005 : « Rare map sells for record $1 M ».
25 avril 2009 : « Today in History. On this date ».
25 avril 2012 : « Today in history. On this date ».

Pittsfield Berkshire Eagle
10 août 1966 : « HOW IT started », par Richard V. Happel.
25 avril 2007 : « Today in History ».
25 avril 2008 : « Today in History. On this date ».
15 décembre 2008 : « Megavision grabs ancient images », par Catherine Saillant.
25 avril 2009 : « Today in History. On this date ».
25 avril 2010 : « Today in History. On this date ».
25 avril 2012 : « Today in History. On this date ».

Pittsfield Berkshire Evening Eagle
6 mai 1904 (sans titre).
18 juillet 1911 : « NAMING OF AMERICA CELEBRATING IN SOUTHERN FRANCE ».
6 mars 1937 : « Ask Your Library », par Ruth N. Wittan.

Sentinel and Enterprise
7 août 1976 : « Rekindling The Candles ».

MINNESOTA

Albert Lea Enterprise
16 avril 1902 : « Ancient Maps Found ».

Albert Lea Evening Tribune
3 décembre 1927 : « THE REAL DISCOVERER OF AMERICA ».
4 août 1937 (sans titre).
14 septembre 1953 (sans titre).
28 octobre 1960 : « Q's and A's ».
12 octobre 1962 : « YOUR AMERICA DAY-BY-DAY IN PICTURES », par Clark Kinnaird.
21 octobre 1963 : « Q and A ».
8 novembre 1968 (sans titre).

Albert Lea Sunday Tribune
22 mai 1977 (sans titre).

Austin Daily Herald
3 octobre 1963 : « QUICK QUIZ ».
26 février 1966 : « QUICK QUIZZ ».
12 juillet 1966 : « QUICK QUIZ ».
28 décembre 1970 (sans titre).
4 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».

Bemidji Daily Pioneer
5 février 1968 : « Suggested Name ».

Brainerd Daily Dispatch
21 novembre 1901 : « Man Who Named America ».
24 août 1927 : « How German Scholar Gave Name to America ».
20 septembre 1927 : « How German Scholar Gave Name to America ».
21 décembre 1943 (sans titre).
16 octobre 1953 (sans titre).

Brainerd Dispatch
1er décembre 1893 : « The Name America ».

Fergus Falls Daily Journal
17 septembre 1953 (sans titre).
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
8 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
10 janvier 1973 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
5 avril 1977 : « Strange facts come to light », par Sydney H. Harris.

Minneapolis Echo de L'Ouest
24 novembre 1899 (sans titre).

Minnesota Legionnaire
6 mars 1946 : « Units Providing Help For France ».

Moorhead Daily News
22 octobre 1926 : « German Takes Credit for Naming America ».
12 octobre 1945 : « How It Started », par Jean Newton.

Morris Sun
30 novembre 1893 : « The Name America ».

Morris Tribune
30 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

Saint Paul Catholic Bulletin
10 août 1918 : « HOW AMERICA WAS NAMED ».

Stillwater Mirror
4 janvier 1900 : « MAIL BOX ».
2 janvier 1919 : « How America Was Named », par le Rév. L. J. Mannix.

Stillwater Prison Mirror
5 mars 1891 : « THE NAME "AMERICA." ».

Winona Daily Republican
29 juin 1889 : « THE NAME AMERICA. The Popular Idea That It Was Derived from Amerigo Vespucci Disputed ».
11 juin 1892 : « THE READING CLUB. PROGRAMMS OF THE LADIES FOR THEIR FIRST MEETING ».

Winona Republican Herald
30 décembre 1911 : « MISCELLANEOUS ITEMS ».
25 septembre 1953 (sans titre).

ÉTAT DE NEW YORK

Auburn Citizen Advertiser
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».

Barnard Bulletin
24 mars 1939 : « Pan-American Group Honors Dean Gildersleeve ; Students Stress Understanding Between Countries ».

Brewster Standard
27 juillet 1934 : « HOW AMERICA ACQUIRED NAME FROM GREAT NAVIGATOR ».
7 septembre 1934 : « HOW AMERICA ACQUIRED NAME FROM GREAT NAVIGATOR ».
7 mai 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
27 juin 1946 : « Mahopac Legion To Attend Mobilization ».

Brockport Republic
11 juin 1903 : « FIRST MAP OF AMERICA. It Is the Property of Prince Woldenburg (*sic*), of Wurtemburg, Germany, and a Valuable Relic ».

Brooklyn Daily Eagle
3 mars 1884 : « H.C. MURPHY. His Library Under the Hammer ».
28 octobre 1892 : « VESPUCIUS NOT A FRAUD. There is a Fair Show of Evidence of It, Says Dr. E. G. Porter ».
12 novembre 1893 : « QUESTIONS ANSWERED ».
26 juillet 1896 : « NEW BOOKS ».
18 novembre 1900 : « LATEST NEWS FROM THE VATICAN ».

Canandaigua Daily Messenger
15 janvier 1969 (sans titre).

Cape Vincent Eagle
28 décembre 1911 : « MISCELLANEOUS ITEMS ».
15 février 1934 : « First Map Noting America ».
16 janvier 1936 : « QUAINT FREIBURG ».

Cazenovia Republican
1er août 1907 : « RARE MAP OF AMERICA. Patriotic Chicagoans May Procure First Chart Ever Made. NOW HELD BY GERMAN PRINCE.

Facsimile of the Work of Martin Waldseemueller, Made in 1507, Has Been Obtained By Librarian Hild of Chicago – Price of Document $300,000 ».
14 mai 1914 : « America ».

Chateaugay Record and Franklin County Democrat
21 octobre 1971 : « TREMENDOUS TRIFLES. THE CHANCE LETTERS THAT NAMED THE WESTERN WORLD AFTER A PICKLE DEALER ».

Chatham Courier
4 janvier 1882 : « THE LENOX LIBRARY ».

Citizen (Brooklyn)
14 juillet 1911 : « NAMED AMERICA THERE. Tablet Will Be Placed in St-Die, France ».

Coeymans Herald
20 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

Dansville Express
11 juillet 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».

Dunkirk Evening Observer
21 juin 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
29 décembre 1943 (sans titre).

East Hampton Star
4 août 1933 : « Waldsemueller Map First to Bear America's Name ».
18 septembre 1952 : « Letter From Paris », par Mary Huntting Rattray.

Endicott Daily Bulletin
22 juillet 1939 : « German Christianity ».
14 mars 1951 : « 500th Anniversary ».

Evening Post (New York)
3 juillet 1911 : « Christening of America. Celebrations Fêtes at Saint-Die-des-Vosges Postponed to July 15-16 ».

Herkimer Democrat
19 juin 1889 : « THE NAME AMERICA. The Popular Idea That It Was Derived from Amerigo Vespucci Disputed ».

Herkimer Evening Telegram
8 février 1992 : « Columbus quintennial exhibit opens national tour ».

Ithaca Cornell Daily Sun
20 octobre 1892 : « Columbiana ».

Keeseville Essex County Republican
22 octobre 1971 : « TREMENDOUS TRIFLES. THE CHANCE LETTERS THAT NAMED THE WESTERN WORLD AFTER A PICKLE DEALER ».

Kingston Daily Freeman
4 février 1919 : « WHERE AMERICA WAS NAMED. House is Still Standing in Which Learned Men Awarded Voyager an Undeserved Honor ».
19 août 1927 : « How German Scholar Gave Name to America ».
11 juillet 1935 : « Naming of "America" Is Not Believed in Doubt ».
11 février 1937 : « First Use of "America" ».
13 mai 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
1er juillet 1950 : « NAMING OF AMERICA ».
10 septembre 1953 (sans titre).
26 septembre 1956 : « Questions – Answers ».
5 octobre 1959 : « Questions – Answers ».
3 novembre 1960 : « Why We Say AMERICA ».
1er décembre 1964 : « Why America Is Called Just That », par H. A. Schimmerling.
18 juillet 1966 : « Quick Quiz ».
20 décembre 1968 (sans titre).
2 avril 1969 : « Vespucci Discovered Nothing », par Henry J. Taylor.

Kingston Sunday Freeman
20 juin 1976 : « Bicentennial 'Sleeper' Rated in This Display ».

Literary Digest
29 septembre 1917 : « LILLE, LAON AND ST. DIÉ », by John H. Finley.

Lowville Black River Democrat
13 août 1936 : « How Our Continent Came to Be Called "America" ».
25 février 1937 : « First Use of "America" ».

Margaretville Catskill Montain News
12 janvier 1923 : « Did Leonardo Name America ? ».

Margaretville Catskill Recorder
8 février 1889 : « The Name of America ? ».

Middletown Daily Times Press
15 janvier 1912 : « CURIOUS BITS OF HISTORY. WHY AMERICA INSTEAD OF COLUMBIA ? », par A. W. Macy.
6 mars 1914 : « America ».

Middletown Orange County Times Press
23 février 1923 : « Did Leonardo Name America ? ».

Middletown Times Herald
27 octobre 1934 : « Scott's Scrapbook », par R. J. Scott.
28 décembre 1937 : « Other Twenty-Heights ».

New York Commercial Advertiser
18 juin 1946 : « American Aid for Children of France. Child of St. Die, France, Adopted by County American Legion Auxiliary ».

New York Herald
14 juillet 1911 : « LEAVE PARIS TO-MORROW FOR FETES AT SAINT-DIE ».
15 juillet 1911 : « BIRTH OF NAME AMERICA CELEBRATED AT SAINT-DIE ».
16 juillet 1911 : « Saint-Die, Birthplace of Name America, Honors Those Who Christened New World ».
17 juillet 1911 : « FRANCO-AMERICAN TIES PLEDGED AT SAINT-DIE ».

New York Times
5 mars 1884 : « HIGH PRICE FOR A BIBLE. NEARLY A THOUSAND DOLLARS FOR ELIOT'S TRANSLATION. THE SECOND DAY OF THE SALE OF THE MURPHY LIBRARY – MANY INTERESTING WORKS DISPOSED OF ».
5 juillet 1884 : « NEW PUBLICATIONS : DISCOVERERS OF AMERICA. THE DISCOVERIES OF AMERICA TO THE YEAR 1525 BY ARTHUR JAMES WEISE ».
21 octobre 1900 : « IN JUSTICE TO VESPUCCI. G. Uzielli Shows Why America Rightly Bears His Name », par Gustavo Uzielli.
1er mars 1902 (sans titre).
2 mars 1902 : « Long Sought Map Discovered. Earliest Known Record of the Word America Finally Brought to Light ».
31 août 1902 : « FIRST "AMERICA" MAP. Brown University May Buy This Very Valuable Relic ».
7 mai 1904 : « The First "America" Map ».
13 avril 1907 : « SATURDAY REVIEW OF BOOKS ».
9 novembre 1908 : « WALDSEEMULLER ».
6 mars 1910 : « Queries from the Curious and Answers to Them ».
3 avril 1910 : « FRENCH SUBMIT PROGRAMME. Leave To Roosevelt Final Decision on Paris Plans for His Reception ».
10 avril 1910 : « GERMAN PROFESSOR FIRST SUGGESTED AMERICA'S NAME. Martin Waldseemuller, Teacher of Geography at St. Die. In Lorraine, Germany, Was Its Originator ».
12 avril 1910 : « WANT HIM TO HONOR AMERIGO. People of Saint-Die send an Invitation to Col. Roosevelt ».
18 juin 1910 : « SAYS AMERICA WAS NAMED BY A GERMAN. But As Charles Can't Make Any One Believe It, He Wants To Be Deported ».
3 décembre 1910 : « WANTS A CONVOY FOR THIS EXHIBIT. Prinz von Waldburg Offers to Loan "Mappomundi" if We Will Send a Fleet of Battleships. FIRST MAP TO SHOW AMERICA. German Noble Has Frequently Tried to Sell It, but His Price Is Too High – Makes His Offer to Taft ».
13 décembre 1910 : « AMERICA DAY ».
12 mars 1911 : « PRESIDENT JOHN H. FINLEY AT THE SORBONNE. Closing Lecture of the Series by the Head of the City of New York on France's Contributions to America ».
2 avril 1911 : « CHERISH AMERICA'S NAMING. Saint-Die, France, to Honor Publishers of the Cosmographiae Introductio ».
16 avril 1911 : « AMERICAN-FRENCH JUBILEE. City Were the Word "America" Originated Will Celebrate the Event ».
16 avril 1911 : « IN HONOR OF AMERICA'S NAME. Fallieres and Bacon to Take Part in St. Die Celebration ».
20 mai 1911 : « THE FIRST MAP TO BEAR THE NAME AMERICA ».
3 juin 1911 : « To-morrow's Sunday Times Will Contain These Features In The Magazine ».
4 juin 1911 : « CELEBRATING THE NAMING OF AMERICA AT ST. DIE ».
16 juillet 1911 : « ST. DIE CELEBRATION TO-DAY. But Society Cannot Decide Who Robbed Columbus of the Glory ».
17 juillet 1911 : « ST. DIE FETES CONTINUE. Bacon Replies to Tributes to Us at Dinner Celebrating America's Naming ».
9 juin 1912 : « GLAREANUS MAPS IN AUCTION MART. Priceless 1513 MS., Naming New World "America," Up at Sotheby's ».
18 août 1919 : « SAYS FRANCE MUST BE REPUBLIC OF VICTORY ».
10 décembre 2017 : « Why Experts Don't Believe This Is a Rare First Map of America », par Mickael Blanding.

Norwich Evening Sun
11 mars 1966 : « QUICK QUIZ ».
29 septembre 1966 : « QUICK QUIZ ».

Ogdensburg Advance News
21 mars 1954 : « Another Elegant Vespucci ».

Olean Evening Herald
22 juillet 1918 : « AMERICA STREET ».

Olean Times
22 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».

Olean Times Herald
6 août 1947 : « THE IMPORTANCE OF TRIFLES ».
7 juillet 1950 : « Map Which Gave America Its Name Valued Above $50.000, Now in U.S.A. », par John Goette.

Olean Weekly Democrat
19 mars 1891 : « THE CURIOSITY SHOP. Origin of the Name America as Told as the International Congress in Paris ».

Oneonta Star
20 mai 1949 : « Far-Sighted Gift ».
9 octobre 1953 (sans titre).

Oswego Palladium Times
5 août 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
10 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
5 novembre 1970 (sans titre).
14 septembre 1971 (sans titre).
10 août 1974 : « America ».
23 mai 1977 : « America ».

Potsdam Courier and Freeman
4 mai 1904 (sans titre).
3 novembre 1937 : « First Use of "America" ».

Poughkeepsie Vassar Alumnae Quarterly
1er septembre 1927 : « THE BOOK SHELF ».

Rochester Catholic Journal
31 octobre 1919 : « Statue of Lafayette to be Raised in France. French Republic Enthused Over Proposed K. of C. Plan ».
5 août 1927 : « How German Scholar Gave Name to America ».

Saint Regis Falls Adirondack News
22 juillet 1911 : « FOREIGN ».

Salamanca Republican Press
22 janvier 1925 : « Town Buys Book That Gave America Its Name ».

Saranac Lake Adirondack Daily Enterprise
20 septembre 1956 : « Q's & A's ».

Standard Union (Brooklyn)
19 juillet 1911 : « TABLET ON HOUSE WHERE AMERICA WAS NAMED ».

Sun (New York)
8 août 1886 : « The Discoverer of the North American Mainland ».
14 juillet 1911 : « THE NAMING OF AMERICA. Great Crowd at St-Die to Take Part in Interrepublican Celebration ».
19 juillet 1911 : « NAMING OF AMERICA ».

Syracuse Herald American
27 juin 1976 : « Library exhibits rare links to early American history ».

Syracuse Herald Journal
12 octobre 1948 : « Columbus Needed a Press Agent ».
9 mai 1950 : « Map of America of 1507 to be Sold ».
13 novembre 1952 : « PATRIOT QUIZ », par Harold T. Curley.
4 février 1967 (sans titre).
12 septembre 1977 : « German ties recalled », par H. Paul Draheim.
3 août 1993 : « IN THE NEWS ».

Syracuse Post Standard
9 janvier 1971 : « Tell Me Why ! Interesting Men of History. Amerigo Vespucci », par A. Leokum.
30 octobre 1980 : « Tell Me Why. HOW DID AMERICA GET ITS NAME ? ».
30 mai 1990 : « TELL ME WHY. WHY WASN'T AMERICA NAMED AFTER COLUMBUS ? », par Arkady Leokum.
9 juillet 1997 : « TELL ME WHY. WHY WASN'T AMERICA NAMED AFTER COLUMBUS ? », par Arkady Leokum.

Troy Record
1er octobre 1959 : « Question Box ».

Troy Times Record
29 décembre 1943 (sans titre).
9 janvier 1971 : « Interesting Men Of History… Amerigo Vespucci », par A. Leokum.

Wells Hamilton County Record
15 décembre 1938 : « Derivation of Word America ».

Wellsville Daily Reporter
30 octobre 1901 : « FIRST "AMERICA" MAP. Discovery of a Copy of Waldseemuller's Chart of 1507 ».

World (New York)
16 juillet 1911 : « St-Die to Celebrate Anniversary of First Printing of This Country's Name ».
17 juillet 1911 : « AMERICA'S CHRISTENING FETES AT ST-DIE ENDED ».
24 juillet 1911 : « THE NAME "AMERICA." ».

PENNSYLVANIE

Altoona Mirror
17 juillet 1911 : « AMERICANS EULOGIZED. Mayor of St. Die, France, Speaker at Celebration ».
24 avril 1926 : « REFLECTIONS BY THE REFEREE ».
13 mai 1926 : « OFFERS HELP IN NATIONAL TANGLE. New York Man Volunteers to Aid Congress in Straightening Out Muddle About Naming of America », par Charles P. Stewart.
5 janvier 1939 : « ODDITIES ».
5 janvier 1940 : « VESPUCIO'S LIFE CAUSE OF LIVELY DEBATE IN SPAIN ».
10 avril 1942 : « This CURIOUS WORLD », par William Ferguson.
26 octobre 1944 : « St. Die Is Town That Gave America Its Name ».
9 avril 1946 : « Juniata Unit to Assist in Welfare Work ».
10 décembre 1946 : « MAP IN EUROPE ».
9 juillet 1953 : « EARLY AMERICA ».
6 juillet 1966 : « BIRTHPLACE ».
8 août 1966 : « QUICK QUIZ ».
12 février 1968 : « SUGGESTED NAME ».
23 décembre 1968 (sans titre).
31 mars 1969 : « Did Amerigo Vespucci Discover New World ? », par Henry J. Taylor.
2 novembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
25 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
30 juin 1976 : « Rare Americana On Display at Morgan Library », par Frederick M. Winship.
16 mai 1977 (sans titre).
13 octobre 1978 : « Verrazano Should Be Remembered In U.S. », par Henry J. Taylor.
12 juin 2005 : « First map with America sold », par Michael McDonough.
25 avril 2007 : « WORLD HISTORY. Today's highlight in history ».
25 avril 2008 : « WORLD HISTORY. On this date ».
25 avril 2009 : « WORLD HISTORY. On this date ».
25 avril 2011 : « WORLD HISTORY. Today's highlight in history ».
25 avril 2012 : « WORLD HISTORY. On this date ».
25 avril 2013 : « WORLD HISTORY. On this date ».
25 avril 2014 : « ON THIS DATE. Today's highlight in history ».
25 avril 2016 : « WORLD HISTORY. On this date ».
22 novembre 2018 : « Former Librarian of Congress James Billington ».

Bedford Gazette
14 septembre 1951 : « Inside WASHINGTON. MARCH OF EVENTS ».
25 juin 2003 : « America's birth certificate », par Dale McFeatters.
24 juillet 2003 : « America's first map on display ».

Bradford Era
13 octobre 1909 : « THE DISCOVERER OF THE COUNTRY. Christopher Columbus' Day in Bradford. A GRAND PARADE. Italian-Americans Made a Fine-Showing – An Able and Eloquent Address by Hon. R. B. Stone on the Subject of Columbus, Was Delivered on the Public Square ».
18 juin 1910 : « HE IS NOT PLEASED WITH THE COUNTRY. A DISGUSTED ALIEN DEMANDS THAT HE BE DEPORTED TO FOREIGN SHORES – BOOK DOESN'T SELL ».
1er janvier 1912 : « MISCELLANEOUS ITEMS ».
15 juillet 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».
15 septembre 1936 : « How Our Continent Came to Be Called "America" ».
5 avril 1938 : « Origin of Name America ».
30 juillet 1942 : « Cosmographer Changed Mind About Amerigo ».
4 janvier 1949 : « French People Express Gratitude to America », par Jacques Armand-Prevost.
29 juin 1950 : « Naming of America ».
19 septembre 1953 (sans titre).
29 septembre 1953 (sans titre).
24 novembre 1976 : « HISTORY ».

Bristol Bucks County Gazette
20 juin 1889 : « THE NAME AMERICA. The Popular Idea That it Was Derived From Amerigo Vespucci Disputed ».
17 janvier 1919 : « WHERE AMERICA WAS NAMED. House Is Still Standing in Which Learned Men Awarded Voyager an Undeserved Honor ».

Bristol Daily Courier
10 octobre 1963 : Questions And Answers ».

Bristol Observer
4 mars 1893 : « THINGS OLD AND NEW ».

Bucks County Courier Time
7 octobre 1974 : « America ».
27 juin 1976 : « Books Wake Up 'Sleeper' ».

Bucks County Times
1er février 1968 : « Suggested Name ».

Charleroi Mail
14 mai 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
27 mai 1938 : « Origin of Name America ».
25 mars 1942 : « Cosmographer Changed Mind About Amerigo ».
11 avril 1946 : « DONATIONS FOR FRENCH PROJECT ARE ASKED HERE. Yank Soldiers Found Smoking Ruins In Town Laid Waste By Nazis ».

Chester Delaware County Daily Times
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
8 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
16 septembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».

Chester Times
28 août 1919 : « QUESTIONS AND ANSWERS ».
24 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».
18 mars 1937 : « Today's Yesterdays ».
4 mai 1940 : « WHAT DO YOU WANT TO KNOW ? », par Frederic J. Haskin.
22 avril 1958 : « After Vespucci ».

Clearfield Progress
22 décembre 1943 (sans titre).
29 septembre 1953 (sans titre).
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
23 décembre 1972 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
25 avril 2008 : « Today in History. On this date ».
12 janvier 2010 : « Rare map placing China at center of the World goes on display in Library of Congress », par Brett Zongker.
25 avril 2011 : « Today in History. Today's Highlight in History ».
25 avril 2012 : « Today in History. On this date ».
25 avril 2014 : « Today in History ».

Connellsville Daily Courier
19 juillet 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».
12 septembre 1951 : « Inside Washington ».
19 juillet 1975 : « Columbus Needed Help ».

Danville Montour American
21 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

Delta Herald Times
27 septembre 1934 : « THE NAME of COLUMBUS », par Elmo Scott Watson.

Doylestown Daily Intelligencer
9 mai 1950 : « 1507 Map For Sale ».
21 février 1966 : « Quick Quiz ».
8 juillet 1966 : « Quick Quiz ».
5 février 1968 : « Suggested Name ».

Doylestown Intelligencer
12 août 1991 : « Our's nation namesake. Here's to a forgotten Amerigo Vespucci ».

DuBois Courier
18 novembre 1938 : « FACTOGRAPHS ».

DuBois Courier Express
14 mars 1966 : « QUICK QUIZ ».
2 novembre 1968 (sans titre).
5 novembre 1970 (sans titre).
6 juillet 1971 : « Named America ».
17 août 1974 : « America ».
19 août 1974 : « America ».
11 janvier 1978 : « America ».
29 août 1978 (sans titre).

Duncanville Today
6 mars 2003 : « This week in HISTORY ».

Franklin News Herald
7 avril 1977 : « Things I Learned », par Sydney J. Harris.
27 juin 2003 : « Library of Congress opens display of first map that named 'America' July 1 ».

Gettysburg Compiler
2 mai 1893 : « AMERICUS VESPUCIUS (part I) ».
23 mai 1893 : « AMERICUS VESPUCIUS (part II) ».
25 mars 1903 : « CENTRAL EXAMINATION QUESTIONS. How Many "Grown-ups" Can Answer the Tests Adams County's Seventh Year Pupils Had to Stand ? ».

Gettysburg Times
3 décembre 1910 : « FIRST MAP WITH NAME OF AMERICA. Is Sentimentally Valued at $1,200,800,000,000. GERMAN PRINCE OWNS IT. Is Willing to Exhibit It In This Country If It Is Transferred With Squadron of Battleships ».
13 juin 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».
9 septembre 1937 (sans titre).
22 septembre 1953 (sans titre).
9 mars 1984 : « This Weekend… NATIONAL MUSEUM OF AMERICAN HISTORY ».
9 octobre 1984 : « How Columbus dropped the global ball », par Hugh A. Mulligan.
12 juillet 1986 : « America the Beautiful », par Truman et Beverley Eddy.
25 avril 2007 : « Today in history. Today's Highlight in History ».

25 avril 2008 : « Today in history. On this date ».
25 avril 2009 : « Today in history. On this date ».
25 avril 2011 : « Today in history. Today's Highlight in History ».
25 avril 2012 : « Today in history. On this date ».
25 avril 2013 : « Today in history. On this date ».
25 avril 2015 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2016 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2017 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».

Greenville Evening Record
17 juillet 1911 : « AMERICANS EULOGIZED. Mayor of St. Die, France, Speaker at Celebration ».

Hanover Evening Sun
19 octobre 1938 : « French Village Honors Pershing ».
19 septembre 1953 (sans titre).
14 mars 1966 : « Q's and A's ».
2 avril 1969 : « Image Building Boosted Vespucci », par Henry Taylor.
27 novembre 1970 (sans titre).
28 septembre 1974 (sans titre).
16 mai 1977 : « America ».
4 juin 1977 : « America ».
13 octobre 1984 : « How Columbus dropped the ball ».

Harrisburg Telegraph
8 août 1918 : « Does Our Country Need a New Name ? », par Garrett P. Serviss.

Huntingdon Daily News
13 octobre 1932 : « THE MAN WHO CHRISTENED AMERICA ».
22 mars 1948 : « STRANGE AS IT SEEMS ».
29 septembre 1956 : « Questions and Answers ».
22 juillet 1966 : « QUICK QUIZ ».
15 août 1968 : « Suggested Name ».
9 novembre 1968 (sans titre).
26 octobre 1970 (sans titre).
5 juin 1971 (sans titre).
22 août 1974 : « America ».
23 mai 1977 (sans titre).

Indiana County Gazette
19 juillet 1911 : « AMERICANS EULOGIZED ».

Indiana Democrat
27 avril 1904 : « Interesting Map ».

Indiana Evening Gazette
19 octobre 1933 (sans titre).
15 septembre 1953 (sans titre).
16 avril 1958 : « Matter of FACT ».
13 novembre 1959 : « Q's and A's ».
5 août 1966 : « Q's and A's ».
13 novembre 1968 (sans titre).
27 octobre 1970 (sans titre).
23 août 1971 : « Named America ».
5 septembre 1974 : « America ».
1er juillet 1977 : « It's A Fact ».

Indiana Gazette
8 avril 1981 : « Antique Maps Present Treasure Trove Of History », par Ellie Grossman.
1er août 1993 : « NIE NEWS ».
19 juin 2003 : « First map naming 'America' acquired ».
2 septembre 2004 : « Cable TV Viewing ».
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
1er mai 2007 : « German chancellor hands over historic U.S. map », par Jim Abrams.
25 avril 2008 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY ».
25 avril 2012 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2013 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2014 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2015 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
8 novembre 2017 : « Oldest map to use 'America' up for sale », par Jill Lawless.

Indiana Progress
5 juillet 1933 : « Waldsemueller Map First to Bear America's Name ».
2 janvier 1935 : « HOW AMERICA ACQUIRED NAME FROM GREAT NAVIGATOR ».

Indiana Weekly Messenger
15 mars 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Discovered Continent ».
23 octobre 1924 : « Naming of America ».
19 décembre 1929 : « January 1 in American History », par Elmo Scott Watson.
23 septembre 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».

Johnstown Tribune Democrat
24 juillet 2003 : « 'America' mapped. Chart naming New World goes on display », par Carl Hartman.
9 juin 2005 : « Map quest. 16th-century globe identifying America sells for $1M ».
25 avril 2007 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2009 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2010 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2011 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2013 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2014 : « ON THIS DATE ».
25 avril 2016 : « ON THIS DATE ».

Kittanning Leader Times
2 janvier 1969 : « FIRST USED AMERICA ».

Kittanning Simpson Leader Times
8 mars 1932 : « DID YOU KNOW ? », par R. J. Scott.
3 novembre 1960 : « Why We Say AMERICA ».
27 octobre 1966 : « BIRTHPLACE ».

Lancaster Farming
28 décembre 1968 : « Suggested Name ».
30 septembre 1972 : « America Named ».

Laporte Republican News Item
21 juillet 1911 : « Foreign ».

Laporte Sullivan Republican
4 novembre 1892 : « Where And When America Originated ».

Lebanon Daily News
12 octobre 1957 : « Why We Are Americans ».
19 juillet 1966 : « "America" Was Born In Town In Germany ».
1er mai 1973 : « America Named For Sheriff ».

Lock Haven Express
10 août 1937 (sans titre).
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».

McKean County Miner
31 octobre 1901 : Man Who Named America ».

Monessen Daily Independant
19 juin 1933 : « Waldsemueller Map First to Bear America's Name ».
20 février 1937 : « First Use of "America" ».
10 juin 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
28 avril 1938 : « Origin of Name America ».

Monessen Valley Independant
24 août 1971 : « INTERESTING FACTS ».
14 août 1991 : « Americans, let's cheer for Amerigo Vespucci ».
25 avril 2012 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».

New Castle News
28 décembre 1934 : « TODAY Is The Day », par Clark Kinnaird.
18 mars 1935 : « TODAY Is The Day », par Clark Kinnaird.
5 novembre 1940 (sans titre).
12 octobre 1943 : « COLUMBUS DAY ».
16 octobre 1956 (sans titre).
28 juin 1969 : « Cabot found "America" on Cape Breton Island ».
5 avril 1977 : « Thumbing through the references », par Sydney J. Harris.
21 septembre 1992 : « CLUB NOTES ».
6 octobre 1992 : « France's History role recalled ».
14 mars 1994 : « Germans, other immigrants helped U.S. », par Gary Schlumberger.
9 juin 2005 : « Map snares $1 million at auction ».

New Holland Clarion
14 août 1936 : « How Our Continent Came to Be Called "America" ».
19 février 1937 : « First Use of "America" ».
27 mai 1938 : « Origin of Name America ».
11 novembre 1938 : « Derivation of Word America ».
29 décembre 1944 : « Gave America Its Name, Then Couldn't Change It ».
5 avril 1946 : « A. L. AUXILIARY SPONSORS 1569 ST. DIE CHILDREN. Pathetic Story of War-Ravaged French City Leads to Sponsorship ».

Oil City Blizzard
28 janvier 1947 : « Answers to Questions ».
20 juin 1947 : « Answers to Questions ».
28 juillet 1950 : « Wood Carver's Mistake Names Land 'America' ».
20 janvier 1954 (sans titre).

Oil City Derrick
18 juillet 1911 : « NAMING OF AMERICA CELEBRATED IN SOUTHERN FRANCE ».
9 mars 1932 : « DID YOU KNOW ? », par R. J. Scott.
13 août 1951 : « U.S. Plans to Aid in Rebuilding of Tiny French Town ».

Philadelphia Inquirer
26 septembre 1892 : « Contents of the Monthly Periodicals for October – Some of the More Striking Articles ».
16 février 1902 : « WHO FIRST USED NAME "AMERICA". Ancient Maps Found Which Threaten to Stir Up Quite a Controversy ».
5 juillet 1907 : « America's Quadricentennial ».
24 février 1910 : « Would Honor Man Who Named America ».
23 novembre 1910 : « America : by Whom First Named ? ».
3 décembre 1910 : « First Map Showing "America" ».
16 avril 1911 : « SAINT-DIE PLANS BIG CELEBRATION. "America's Godmother" Will Hold Archaeological, Historic and Art Festival in June ».
17 juillet 1911 : « Who Robbed Columbus of Glory ? ».
12 janvier 1913 : « The Naming of America ».
4 juillet 1915 : « The Naming of America ».
15 septembre 1918 : « The Naming of America », par Fred Myron Colby.

Philadelphia Times
9 février 1879 : « A FAMOUS GLOBE. The Treasure Picked Up in Paris and Now in the Lenox Collection ».
5 octobre 1890 (sans titre).
20 mars 1898 : « NOTES AND QUERIES ».

Pittsburgh Catholic
11 janvier 1923 : « ST. AMERICA ».
9 août 1923 : « ORIGIN OF THE NAME "AMERICA" IS SHOWN IN NEW EXPLANATION. Vespucci Named the New Land After His Patron, Saint Emery, Or in Italian "Amerigo" ».

Pittsburgh Dispatch
14 septembre 1890 : « WHO FOUND AMERICA ? An Interesting Study A propos of the Coming World's Fair. ORIGIN OF THE NAME, AMERICA. Facts Showing That Amerigo Vespucci Didn't Know of His Honor.

Pittston Gazette
22 novembre 1901 : « Man Who Named America ».

Pottstown Mercury
11 septembre 1953 (sans titre).

Public Ledger (Philadelphie)
17 juillet 1911 : « FRENCH DRINK TOAST TO TAFT ».

Smethport McKean Democrat
25 novembre 1892 : « THE NAME OF AMERICA. After Whom Was the Country Really Called ? ».
15 mai 1896 : « First Map of America ».

Somerset Daily American
12 septembre 1951 : « Inside WASHINGTON. MARCH OF EVENTS ».
2 avril 1969 : « Amerigo Vespucci », par Henry J. Taylor.

Titusville Herald
17 mars 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».
8 mars 1910 : « THE NAME AMERICAN ».
9 mars 1932 : « DID YOU KNOW », par R. J. Scott.
21 novembre 1944 : « DISCOVERY OF "AMERICA" ».
24 septembre 1953 (sans titre).
6 octobre 1984 : « Why Are We Not Colombians ? ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2012 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2013 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».

Towanda Daily Review
24 février 1954 (sans titre).

Tyrone Daily Herald
6 octobre 1932 : « THE MAN WHO CHRISTENED AMERICA ».
14 juillet 1933 : « Waldsemueller Map First to Bear America's Name ».
1er mars 1937 : « First Use of "America" ».
5 juin 1937 : « "America," as Word, Born in 1507 in French Town ».
15 avril 1938 : « Origin of Name America ».
25 avril 2011 : « Today in History. Today's Highlight in History ».

Uniontown Evening Standard
11 août 1960 : « AMERICA », par Carole Ann Grubish.
14 novembre 1963 : « QUESTIONS and ANSWERS ».
8 juillet 1966 : « Q's & A's ».
6 janvier 1967 : « NAMES COUNTRY ».
2 novembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
20 mai 1971 : « USED NAME FIRST ».
11 mai 1972 (sans nom).
8 août 1974 : « AMERICA ».

Uniontown Morning Herald
9 mars 1932 : « DID YOU KNOW », par R. J. Scott.
28 décembre 1934 : « HISTORY UP-TO-DATE ».
22 janvier 1937 : « Word America Coined in 1507 ».
28 décembre 1937 : « ON OTHER DEC. 28ths. ».
25 avril 1938 : « ON OTHER APRIL 25TH'S ».
12 décembre 1938 (sans titre).
28 décembre 1942 : « Indians, Themselves, Named America, Says Archeologist. New Light Is Thrown On 400-Year-Old Controversy Over Origin Of Word "America" ».
12 août 1960 : « AMERICA », par Carole Ann Grubish.
3 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
8 août 1974 : « AMERICA ».

Warren Mail
29 avril 1909 : « Origin of America's Name ».

Warren Times Mirror
8 avril 1946 : « If Ever You Need Help ».

Waynesboro Record Herald
13 juillet 1950 : « Q's And A's ».
17 octobre 1953 (sans titre).
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
8 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
18 avril 1967 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».

12 septembre 1968 : « Suggested Name ».
21 novembre 1968 (sans titre).
9 novembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
9 novembre 1970 (sans titre).
13 août 1974 : « America ».

Wellsboro Agitator
15 avril 1891 : « « THE CURIOSITY SHOP. Origin of the Name America as Told as the International Congress in Paris ».

RHODE ISLAND

Newport Daily News
18 juin 1907 : « NAMING OF AMERICA. Suggested by a German, Martin Waldseemuller. Only One Man Among All the People in the Hemisphere Remembered the Anniversary of the Christening ».
15 août 1958 : « Visiting Lord Mayor Tangles History ».

TEXAS

Abilene Morning Reporter
25 avril 1926 : « Naming of America ».

Abilene Reporter News
7 septembre 1938 : « Pershing Honored By French Village ».
30 septembre 1938 : « Answers to Questions ».
3 juillet 1950 : « Ancient Map Which Named America Now in New York ».
25 juillet 1958 : « American Is American », par Inez Robb.
23 octobre 1970 (sans titre).

Alice Daily Echo
7 juin 1950 : « Daily Quiz ».
3 mars 1966 : « QUICK QUIZ ».

Amarillo Daily News
30 octobre 1935 (sans titre).
22 octobre 1948 : « Columbus Lacked Agent ; We Are Called Americans », par Clarke Beach.
10 mai 1950 : « 443-Year-Old Map Will Be Auctioned ».
12 décembre 1969 : « Sheriff Could Be America's Namesake ».

Amarillo Globe
12 décembre 1935 : « Interesting facts ».

Amarillo Globe News
25 avril 2011 : « Today in history ».

Amarillo Globe Times
20 février 1944 (sans titre).
15 octobre 1953 (sans titre).
13 septembre 1956 : « French Proposed Name of America ».
8 juillet 1976 : « Rare Americana Shown at Morgan Library ».
16 mai 1977 : « America ».

Amarillo Sunday News Globe
24 avril 1926 : « NAMING OF AMERICA ».
15 novembre 1931 : « Science Comment », par W. Forest Dutton M. D.
19 avril 1942 : « Amarillo PUBLIC LIBRARY », par Ruth Delzell.
20 février 1944 (sans titre).
4 février 1968 : « SUGGESTED NAME ».

Anson Western Enterprise
16 janvier 1936 : « QUAINT FREIBURG ».

Austin American
9 mai 1950 : « THE ERROR WHICH NAMED AMERICA GOING ON SALE ».

Austin Daily Texan
6 décembre 1949 : « French Gratitude Gifts on Exhibit ».

Baytown Sun
9 mai 1950 : « Old Map Named America. Cartographer's Error Goes On Sale ».
29 juin 1950 : « Map Which Named America Now in USA. 443-year-Old Chart, Valued Above $50,000, On Display », par John Goette.
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2008 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».

Wilkes barre Sunday Independent
10 mars 1935 : « Found, At Last ! A Forgotten Man ».

Williamsport Sunday Grit National Education
12 octobre 1952 : « Pickle Dealer Immortalized Through Trifle ».
1er mai 1955 : « WHY WE SAY – AMERICA ».
10 février 1957 : « WHY WE SAY – America ».
30 mars 1986 : « Vespucci's First Name Put on Map », par Carl Larsen.

Bellville Times
2 février 1934 : « PICTURESQUE FREIBURG ».
1er octobre 1937 : « First Use of "America" ».

Belton Journal and Bell County Democrat
26 mars 1942 : « Cosmographer Changed Mind About Amerigo ».
13 octobre 1955 : « Russelling Around ».
9 octobre 1958 : « Russeling Around ».

Big Sandy and Hawkins Journal
17 octobre 1968 : « BIG S&H ».

Big Sandy News
29 mai 1942 : « SCOTT'S SCRAP BOOK », par R.J. Scott.

Big Spring Daily Herald
5 août 1937 (sans titre).
22 septembre 1953 (sans titre).
24 juillet 1958 : « America's Big Enough For Everybody », par Inez Robb.

Brady Herald
17 octobre 1972 : « America Named ».

Brenham Daily Banner
28 janvier 1913 : « The Godmother of America ».

Brownsville Daily Herald
16 mai 1904 : « An Interesting Old Map ».

Brownsville Herald
17 février 1938 : « Answers to Questions », par Frederic J. Askin.
18 janvier 1939 : « Answers to Questions », par Frederic J. Askin.
8 septembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
23 juillet 1975 : « Columbus Needed A Press Agent », par Sam Stewart.
23 juin 1976 : « Rare American Shown », par Frederic M. Winship.
28 janvier 1998 : « Talk ».

Brownwood Bulletin
18 mai 1926 : « Daily Washington Letter », par Charles P. Stewart ».
15 novembre 1927 : « LAUD M'GUFFEY IN NEW VOLUME ».
11 février 1968 : « SUGGESTED NAME ».
4 juin 1971 : « Named America ».
15 mai 1977 : « America ».

Bryan Daily Eagle
27 juin 1896 : « FIRST MAP OF AMERICA. This Country Appears as a Minute Portion of the World ».
24 novembre 1896 : « FIRST MAP OF AMERICA. This Country Appears as a Minute Portion of the World ».
22 septembre 1933 : « FIRST TO PUT "AMERICA" ON MAP ».

Bryan Morning Eagle
5 avril 1905 : « THE NAME AMERICA. When It Was First Proposed For the Newly Found Continent ».
29 septembre 1907 : « HOW NEW WORLD GOT ITS NAME. Albany Man Tells Story On 400th Anniversary of the Event ».

Cameron Herald
22 décembre 1938 : « Derivation of Word America ».

Canyon News
20 juillet 1950 : « Wood Carver's Mistake Names Land 'America' ».

Childress Index
17 juillet 1966 : « BIRTHPLACE ».
24 janvier 1971 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
19 juillet 1973 : « Named America »
19 mai 1977 : « America ».

Clarksville Times
11 juin 1981 : « Old Maps Tell Texas' Story In Museum ».

Clute Facts
25 avril 2007 : « HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2008 : « HISTORY. On this date ».
25 avril 2009 : « TODAY'S HISTORY. On this date ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY. Today's highlight in history ».
27 novembre 2011 : « ASK MR. KNOW-IT-ALL », par Gary Clothier.
25 avril 2012 : « TODAY'S HISTORY. On this date ».
25 avril 2013 : « TODAY'S HISTORY. On this date ».
25 avril 2014 : « TODAY'S HISTORY. Today's highlight ».

Corpus Christi Caller Times
10 octobre 1971 : « Conversation Piece. All set for Rodrigo de Triana Day ? », par Kenneth McCaleb.

Corpus Christi Times
4 mars 1938 (sans titre).
12 octobre 1970 : « Conversation Piece. Some Words for Columbus Day », par Kenneth McCaleb.

Corsicana Semi Weekly Light
24 juillet 1925 : « AMERICA ».
9 juillet 1954 : « A MAN TO HONOR ».

Cuero Record
6 novembre 1956 : « Why We Say AMERICA ».
29 août 1966 : « FREIBURG, Germany ».

Del Rio News Herald
5 octobre 1984 : « How Columbus dropped the global ball », par Hugh A. Mulligan.
25 avril 2014 : « Today's Highlight in History ».

Denton Record Chronicle
1er janvier 1912 : « MISCELLANEOUS ITEMS ».
16 janvier 1936 (sans titre).
6 septembre 1937 (sans titre).
6 juin 1950 : « Q's and A's ».
3 décembre 1953 (sans titre).
5 novembre 1975 : « Vespucci : Amplifier Of The World ».

Duncanville Suburban
4 juin 1981 : « Museum To Show Old Texas Maps ».

Duncanvillite
9 octobre 1975 : « COLUMBUS DAY ».

El Heraldo de Brownsville
22 mai 1958 : « APUNTES INTERESANTES ».

El Paso Herald Post
15 octobre 1942 : « Good Neighbor Talk », par Eugene O. Porter.
24 juillet 1958 : « Today's Columnists Need Hides Like Rhinoceros », par Inez Robb.
1er avril 1969 : « Amerigo, the Also-Ran », par Henry J. Taylor.
14 juin 1971 : « Named in 1507 ».

Ennis Daily News
7 juin 1971 : « Named America ».
23 août 1974 : « America ».
19 juin 1977 : « America ».

Ennis Weekly Local
29 août 1974 : « America ».

Fort Stockton Pioneer
31 décembre 1970 : « Changes In U.S. Holiday Schedule Becomes Law Jan.1 ».
28 septembre 1972 : « America Named ».

Fort Stockton Sunday Pioneer
7 décembre 1969 (sans titre).

Galveston County Daily News
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2008 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2011 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2016 : « Today in history. On this date ».
25 avril 2017 : « TODAY'S HIGHLIGHT IN HISTORY ».

Galveston Daily News
11 juin 1893 : « GATH IN CHICAGO. The Fair Teaches More Than All Schools. GREATNESS OF AMERICA. Could Manage Many Such Fairs and Never Miss a Day From Business. MOST PRECIOUS COLUMBIAN RELICS. Strange and Wonderful Things Found Under the Ruins of the Old City of Isabella ».
16 février 1902 : « FIRST MAP OF AMERICA. Subject Discussed in Journal of the Royal Geographical Society ».
16 juillet 1911 : « St. Die Celebration ».
17 juillet 1911 : « SUMMARY OF THE NEWS. FOREIGN ».
17 juillet 1911 : « FRANCO-AMERICAN FETES CONTINUE IN SAINT-DIE. CELEBRATING NAMING OF AMERICA IN FRANCE. Notables Drink Toasts and Talk of Honor of Being at Birthplace of America's Name ».
15 octobre 1916 : « Germans Have Aided Prosperity of America », par Madison C. Peters.
10 mai 1950 : « RESULT OF… A MISTAKE. How America Got Its Name ».
30 juin 1954 : « A Man to Honor ».
20 septembre 1956 : « Name of America First Proposed In French Town ».
3 mars 1968 : « SUGGESTED NAME ».
23 septembre 1970 (sans titre).
20 décembre 1970 (sans titre).
3 juin 1971 : « Named America ».
18 mai 1977 : « America ».
15 octobre 1978 : « Did Vespucci Make Discovery ? », par Henry J. Taylor.
19 juin 2003 : « Library of Congress acquires first map naming 'America' ; will display in July ».
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».

Galveston Tribune
1er novembre 1938 : « FOREMOST CITIZEN ».

Garland Daily News
24 février 1966 : « QUICK QUIZ ».
7 février 1968 : « Suggested Name ».

Gladewater Daily Mirror
23 juin 1950 : « Map Which Gave America It's (*sic*) Name Valued Above $50.000, Now in U.S.A. ».

Gladewater Mirror
19 décembre 1968 : « Suggested Name ».

Granbury News
27 septembre 1935 : « Columbus, Cabot, Vespucci, Vigo, et al », par Elmo Scott Watson.

2 juillet 1937 : « Are You a 100% American ? », par Elmo Scott Watson.

Grand Prairie Daily News
12 septembre 1966 : « FREIBURG, Germany ».
10 janvier 1969 (sans titre).

Grand Prairie News Texan
12 septembre 1966 : « FREIBURG, Germany ».

Greenville Evening Banner
10 septembre 1953 (sans titre).

Hereford Brand
17 septembre 1953 (sans titre).
15 mai 1977 : America ».

Hurst Mid Cities News Texan
7 juillet 1968 : « HemisFair exhibit links immigrants, early Texas ».
4 septembre 1968 : « HemisFair exhibit links immigrants, early Texas ».

Kerrville Daily Times
9 juillet 1936 : « CATHOLIC CHURCH. AMERICA'S PATRON », par le Père Kemper.
14 octobre 1937 : « CATHOLIC CHURCH », par le Père Kemper.
14 juillet 1938 : « CATHOLIC CHURCH », par le Père Kemper.
2 avril 1942 : « FLOWERY EASTER », par le Père Kemper.
16 juillet 1942 : « CATHOLIC CHURCH. AMERICA'S PATRON », par le Père Kemper.
11 juillet 1951 : « CATHOLIC CHURCH. FACULTY CHANGE », par le Père Kemper.
8 octobre 1952 : « CATHOLIC CHURCH », par le Père Kemper.
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
7 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».
25 avril 2007 : « Today in History ».

Kerrville Mountain Sun
12 juillet 1934 : « CATHOLIC CHURCH. WHY AMERICAN ? », par le Père Kemper.
18 juillet 1935 : « CATHOLIC CHURCH », par le Père Kemper.
9 juillet 1936 : « AMERICA'S PATRON », par le Père Kemper.
5 août 1937 (sans titre).
14 octobre 1937 : « Catholic Church. COLUMBUS SOIREE », par le Père Kemper.
2 avril 1942 : « FLOWERY EASTER », par le Père Kemper.
16 juillet 1942 : « AMERICA'S PATRON », par le Père Kemper.
10 août 1944 : « CATHOLIC CHURCH. FLORENCE », par le Père Kemper.

Laredo Weekly Times
4 juin 1911 : « HONOR NAMING AMERICA ».

Lubbock Avalanche Journal
19 juillet 1953 : « Why We Say AMERICA ».
16 mai 1968 : « SUGGESTED NAME ».
15 décembre 1968 (sans titre).
26 janvier 1969 (sans titre).
13 juin 1969 : « Does America's Name Come From Sheriff ? ».
12 novembre 1970 (sans titre).
18 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
18 mai 1977 : « AMERICA ».

Lubbock Evening Journal
30 septembre 1953 (sans titre).

Lubbock Morning Avalanche
18 mars 1942 : « HOW AMERICA WAS NAMED ».

McAllen Monitor
8 septembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».
1er novembre 1970 : « WORLD ALMANAC FACTS ».

McKinney Courier Gazette
15 janvier 1969 (sans titre).
24 février 1969 (sans titre).

McKinney Daily Courier Gazette
8 juin 1950 : « Q's and A's ».
21 septembre 1956 : « Q's And A's ».
17 juillet 1966 : « QUICK QUIZ ».
2 septembre 1970 (sans titre).
25 octobre 1970 (sans titre).
31 mai 1971 : « Named America ».
3 octobre 1974 : « America ».

Menard News
25 mars 1937 : « "AMERICA" WAS COINED IN 1507 ».

Mesquite Daily News
5 août 1974 : « America ».
19 mai 1977 : « America ».

Mexia Daily News
18 mai 1977 : « America ».

Midland Reporter Telegram
1er février 1968 : « Suggested Name ».

Monahans News
23 janvier 1969 : « Suggested Name ».

Navasota Examiner
5 février 1976 : « INTERESTING FACTS ».

New Braunfels Herald Zeitung
25 avril 2013 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2014 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2015 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».

Odessa American
24 juillet 2003 : « First map to name America shown ».
25 avril 2010 : « THIS DAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2014 : « THIS DAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2016 : « THIS DAY IN HISTORY. On this date ».

Orange Leader
25 avril 2008 : « Today in History ».
25 avril 2009 : « Today in History ».
25 avril 2010 : « Today in History ».

Paris News
20 décembre 1953 (sans titre).
9 juin 2005 : « Rare map, among first set to name 'America', sells for record $ 1 million at auction », par Michael McDonough.
12 janvier 2010 : « On rare map, China is center of the world ».

Pecos Enterprise
20 août 1974 : « America ».
20 mai 1977 : « America ».

Piano Star Courier
27 septembre 1972 : « America Named ».

Port Arthur News
8 décembre 1939 : « Debate In Spain Rises To Weaken Vespucio's Dim Link To America ».
18 mars 1942 : « HOW AMERICA WAS NAMED ».
10 avril 1966 : « SUNDAY A. M. MEANDERINGS ».
14 février 1968 : « Suggested Name ».
28 octobre 1970 : « USE OF AMERICA ».
3 décembre 1970 : « USE OF AMERICA ».
16 mars 1971 : « USE OF AMERICA ».
30 mars 1971 : « USE OF AMERICA ».
23 avril 1971 : « USE OF AMERICA ».
13 juin 1971 : « NAMED AMERICA ».
20 juin 1971 : « USE OF AMERICA ».
4 octobre 1971 : « USE OF AMERICA ».
1er août 1993 : « NEWS Q & A ».
21 juin 2003 : « Putting America on the map ».
24 juillet 2003 : « First map to name America gets first showing in America », par Carl Hartman.
25 avril 2007 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».
25 avril 2009 : « TODAY IN HISTORY. On this date ».
25 avril 2010 : « TODAY IN HISTORY. Today's Highlight in History ».

Quanah Daily Tribune Chief
25 février 1904 (sans titre).

Quanah Tribune Chief
24 mars 1921 : « WHY IS NAME "AMERICA" APPLIED TO WESTERN CONTINENT ».

Richardson Daily News
24 février 1966 : « QUICK QUIZ ».
7 août 1966 : Birthplace ».
19 juillet 1968 : « Settlers' branding iron designs on display at HemisFair Pavilion ».

Rockdale Reporter and Messenger
29 mai 1919 : « WHERE AMERICA WAS NAMED. House Is Still Standing In Which Learned Men Awarded Voyager an Undeserved Honor ».

San Antonio Daily Express
25 août 1889 : « From Columbia to America ».

San Antonio Daily Light
8 juillet 1889 : « THE NAME AMERICA. The Popular Idea That It Was Derived From Amerigo Vespucci Disputed ».

San Antonio Express
8 décembre 1924 : « COSMOGRAPHIAE INTRODUCTIO ».
3 octobre 1935 : « PULL UP A CHAIR », par Neil O'Hara.
29 novembre 1941 : « Little Enthusiasm for "United Stater" ? ».

San Antonio Freie Presse für Texas
7 avril 1911 : « Das Jubilaüm des Wortes Amerika ».

San Antonio Light
23 juillet 1937 : « AMERICA ON MAP ».
5 août 1938 : « Answers to Today's Test ».
22 juillet 1939 : « Tobacco History Highlights ».
30 avril 1964 : « In the Mailbox ».
25 décembre 1968 : « AMERICA FIRST ».

San Marcos Daily Record
25 avril 2010 : « Today in History. On this date ».

Seymour Baylor County Banner
1er décembre 1921 : « May Secure Famous Building ».

Shiner Gazette
27 février 1936 : « QUAINT FREIBURG ».

6 février 1947 : « French Children Write Appreciation From St.-Die-Vosges ».
18 octobre 1951 : « America's Certificate Of Birth Issued Here ».
31 octobre 1974 : « INTERESTING FACTS ».

Silsbee Bee
26 octobre 1972 : « America Named ».

Snyder Daily News
22 janvier 1973 : « QUESTION : Who was Amerigo Vespucci ? ».

Stamford American
22 avril 1938 : « Origin of Name America ».

Taylor Daily Press
7 octobre 1953 (sans titre).
1er juin 1977 : « America ».

Valley Morning Star (Harlingen)
20 décembre 1938 (sans titre).
25 avril 2016 : « Today in History ».

Victoria Advocate
12 octobre 1954 : « Columbus Honored By World Today ».

Weimar Mercury
12 octobre 1956 : « NAME OF AMERICA PROPOSED IN FRANCE ».

Whitesboro News Record
13 mai 1949 : « American Named By German Professor ».
19 octobre 1978 (sans titre).

Wichita Daily Times
15 juillet 1911 : « Commemorate Naming of America ».
18 mars 1921 : « WHY ? Is the Name "America" Applied To The Western Continent ? ».
2 août 1937 (sans titre).
8 février 1965 : « Junior Editors Quiz on AMERIGO VESPUCCI ».

Wichita Falls Sheppard Senator
6 octobre 1977 : « Happy Vespucci Day, Columbus ».

Wichita Falls Times
25 juin 1964 : « Junior Editors Quiz on AMERICAN HISTORY ».
18 novembre 1968 (sans titre).

WASHINGTON D.C.

Washington Evening Star
4 janvier 1949 : « Ship to Leave France Tomorrow With Gifts of Gratitude to U.S. ».
10 mai 1950 : « 443-Year-Old Map, First One to Name America, to Be Sold ».
27 mai 1950 : « Waldseemuller Map ».
10 juillet 1951 : « Questions and Answers ».

Washington Post
29 juillet 1904 : « CORNER FOR COLUMBUS. Many Varying Portraits of the Navigator ».
17 mai 1905 (sans titre).
15 janvier 1907 : « ANCIENTS KNEW SOURCE OF NILE ».
27 juillet 1907 : « PRINCE TO SELL RARE OLD MAPS ».
9 novembre 1909 : « Hidden Treasures of Olden Castles ».
7 décembre 1910 : « FIRST MAP TO BEAR THE NAME AMERICA ».
18 juillet 1911 : « SCENE OF CELEBRATION OF NAMING OF "AMERICA" ».
30 juillet 1911 : « Origin of Name "America." RESEARCH PROVES THAT THE CONTINENT WAS NOT NAMED FOR VESPUCCI ».

WYOMING

Afton Star Valley Independant
16 août 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».
26 décembre 1929 : « January 1 in American History », par Elmo Scott Watson.

Afton Star Valley Pioneer
22 août 1902 : « Ancient Maps Found ».

Cowley Progress
12 juillet 1918 : « GIVEN HONOR NOT DESERVED. Error of Learned Men Responsible for America Being Named After Amerigo Vespucci ».

Pinedale Roundup
18 octobre 1951 : « America's Certificate Of Birth Issued Here ».

Sheridan Daily Enterprise
2 juin 1911 : « TO HONOR NAMING OF AMERICA ».

Sheridan Enterprise
30 juillet 1892 (sans nom).

AUTRES PUBLICATIONS ET MAGAZINES ÉTATSUNIENS (OU À DESTINATION D'UN LECTORAT ÉTATSUNIEN)

American Legion Magazine
Mai 1947 : « THE MARTYRED OF SAINT-DIE ».

CNN.COM
8 juin 2005 : « First map of America makes $1m ».

National Legionnaire
Janvier 1947 : « The Plaque and Children of St. Die ».
Février 1947 : « To Name a Street For John G. Emery. St. Die, France, Remembers Past Commander as Benefactor », par Hélène Abel-Ferry.

National News of the American Legion Auxiliary
Novembre 1946 : « Cablegram from France ».
Décembre 1947 : « We See St.-Die ».
Avril 1949 : « A Message from St. Die ».

New York Herald Tribune (édition de Paris)
27 avril 1947 : « Americans Aid Battered Town in Vosges Mts. », par Robert Haney.
2 mai 1947 : « American Aid for Saint-Die Arrives at Havre ».

Paris Times
25 novembre 1924 : « HISTORIC VOLUME SOLD TO-DAY ».

Stars and Stripes (édition de Besançon)
20 novembre 1944 : « Burned Vosges Town Of St. Die Was 'Godmother Of America' », par le Sgt. Ed Clark.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'Europe

BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire de l'Europe. Du XIXe au début du XXIe siècle*, Paris, Hatier, coll. « Initial », 2014.

LOYER Emmanuelle, *Une brève histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Flammarion, 2017.

Histoire de l'Amérique, des États-Unis

BENDER Thomas, *A Nation among Nations : America's Place in World History*, New York, Hill and Wang, 2006.

« L'Empire américain. Du Big Stick au Soft Power », in *Les Collections de l'Histoire*, n° 56, juillet 2012.

GOMEZ Thomas, *L'Invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*, Paris, Champs Flammarion, 1992.

IMMERWAHR Daniel, *How to Hide an Empire. A History of the Greater United-States*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.

———, « Comment les États-Unis ont annexé le mot Amérique », in *Courrier International*, n° 1504, 29 août-4 septembre 2019, p. 47 (version française d'un article publié à l'origine dans le magazine *Mother Jones* de San Francisco le 4 juillet 2019).

MARIENSTRAS Élise, « L'invention des États-Unis. Colons, colonisateurs, citoyens : de la colonie britannique à la République américaine » in *Le Nouveau Monde. Mondes nouveaux. L'expérience américaine*, Serge Gruzinski et Nathan Wachtel (éd.), Actes du colloque organisé par le CERMACA (EHESS/CNRS) à Paris, 2, 3 et 4 juin 1992, Paris, éditions Recherches sur les civilisation/éditions de l'EHESS, 1996.

———, *La résistance indienne aux États-Unis, XVIe-XXIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014 [1980].

NOUAILHAT Yves-Henry, *Les États-Unis et le monde depuis 1898*, Paris, A. Colin, 2015.

PORTES Jacques, *Histoire des États-Unis de 1776 à nos jours*, Paris, A. Colin, 2017 [2010].

RABASA José, *L'Invention de l'Amérique. Historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*, Paris, L'Harmattan, coll. « Histoire des Sciences Humaines », 2002 [1993].

RUMER Thomas A., *The American Legion. An Official History 1919-1989*, New York, M. Evans & Company, inc., 1990.

L'armée américaine en Lorraine au cours des deux guerres mondiales

BARETH Dominique-François, *La Décision secrète d'Eisenhower – Saint-Dié – 24 novembre 1944. En Alsace et en Lorraine, la victoire sacrifiée*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2019.

BOURLET Michael, *L'Armée américaine dans la Grande Guerre 1917-1919*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2017.

CABANES Bruno, « La Grande Guerre des Américains », in *L'Histoire*, n° 434, avril 2017, p. 36-47.

FRENCH Robert, *Remember Rougiville*, Lowell, Cambridge, Mass., Levine Design, 2012.

HARTER Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017.

KASPI André, *Le temps des Américains. Le concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976.

MUELLER Ralph et TUSK Jerry, *Report After Action. The Story of the 103^D^ Infantry Division*, Headquarters, 103^D^ Infantry Division, U.S. Army, 1945.

MURPHY DJV, *World War II. The 103D Cactus Division story*, 2017.

Migrations lorraines et alsaciennes en Amérique

CREAGH Ronald, *Nos cousins d'Amérique. Histoire des Français aux États-Unis*, Paris, Payot, coll. « Histoire », 1988.

FINLEY John H., *Les Français au cœur de l'Amérique*, Paris, A. Colin, 1916 [New York, 1915].

FOUCHÉ Nicole, *Émigration alsacienne aux États-Unis, 1815-1870*, thèse de doctorat soutenue le 3 novembre 1987 à l'université de Paris-I, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992.

FOUCRIER Annick, *Le Rêve californien. Migrants français sur la côte Pacifique, XVIIIe-XXe siècles*, Paris, Belin, 1999.

HOUPERT Jean, *Les Lorrains en Amérique du Nord*, Sherbrooke (Québec), Éditions Naaman, 1985.

LAYBOURN Norman, *L'émigration des Alsaciens et des Lorrains du XVIIIe au XXe siècle*, thèse de doctorat de 3e cycle, Tome I, « Les noms de lieux » et Tome 2, « Au-delà des mers », Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1990 [1984].

MAIRE Camille, *L'Émigration des Lorrains en Amérique (1815-1870)*, thèse de doctorat de 3e cycle sous la direction de Raymond Poidevin, Université de Metz, 1980.

THERNSTROM Stephan (éd.), *Harvard Encyclopedia of American Ethnic Groups*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1980. (Voir les notices « Alsatians » et « French »).

WAHL Alfred, *L'option et l'émigration des Alsaciens-Lorrains (1871-1872)*, Paris, Ophrys, 1974.

WEIL Jean, *Les Franco-Américains 1860-1980*, Paris, Belin, coll. « Modernités XIXe & XXe », 1989.

Histoire du voyage et des voyageurs

GALLOUX-FOURNIER Bernadette, « Un regard sur l'Amérique : voyageurs français aux États-Unis (1919-1939) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome 37, n° 2, avril-juin 1990, p. 308-323.

VENAYRE Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Américanisme/américanisation/antiaméricanisme

BARJOT Dominique et RÉVEILLARD Christophe, *L'Américanisation de l'Europe occidentale au XXe siècle : mythe et réalité*, Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2002.

DARD Olivier et LÜSEBRINK Hans-Jürgen, *Américanisation et anti-américanismes comparés*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

DEBRÉ Régis, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2017.

FAURÉ Christine et BISHOP Tom (éd.), *L'Amérique des Français*, Paris, François Bourin, 1992.

FOURQUET Jérôme et CASSELY Jean-Laurent, *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2022 [2021]. Voir en particulier la Ve partie, chapitre 3 : « La couche *yankee* : les États-Unis, une passion française », p. 477-511.

KATZAROV Georgy (éd.), *Regards sur l'antiaméricanisme. Une histoire culturelle*, musée d'art américain Giverny/Terra Foundation for the Arts, L'Harmattan, 2004.

KUISEL R., *Le Miroir américain. Cinquante ans de regard français sur l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 1996 [1993].

LACORNE Denis, RUPNIK Jacques et TOINET Marie-France (éd.), *L'Amérique dans les têtes. Un siècle de fascinations et d'aversions*, Paris, Hachette Littérature, 1986.

ORY Pascal, « Américanisation : le mot, la chose et leurs spectres » in *Nationale Identität und transnationale Einflüsse*, Reiner Marcowitz (éd.), Munich, Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 2007, p. 133-145.

PORTES Jacques, *Une fascination réticente. Les États-Unis dans l'opinion française 1870-1914*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990.

ROGER Philippe, *Rêves et cauchemars américains. Les États-Unis au miroir de l'opinion publique française (1945-1953)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 1996.

———, *L'ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2002.

TOURNÈS Ludovic, *Américanisation : une histoire mondiale (XVIIIe-XXIe siècle)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2020.

Les expositions universelles aux États-Unis

RYDELL Robert W., FINDLING John E. et PELLE Kimberly D., *Fair America. World's fairs in the United States*, Washington and London, Smithsonian Institution Press, 2000.

Les sociétés savantes aux XIXe et XXe siècle

CHALINE Jean-Pierre, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France aux XIXe et XXe siècles*, Paris, éditions du CTHS, 1998.

CHARLE Christophe, *Les Intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2006.

LOGIE Etienne et RIVIALE Pascal, « Le Congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 95, n° 2, 2009, p. 151-171.

VADELORGE Loïc, « Sociétés savantes » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 611-617.

Histoire du temps présent

GARCIA Patrick, « Histoire du temps présent » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 282-293.

ROUSSO Henry, « Histoire du temps présent » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 555-558.

Histoire culturelle

BRUNET François (éd.), *L'Amérique des images : histoire et culture visuelles des États-Unis*, Paris, Hazan, 2013.

BURKE Peter, *Cultural Hybridity*, Cambridge, Polity Press, 2009.

CAPDEVILA Élisa, *Culture, médias, pouvoirs 1945-1991*, Paris, La Documentation photographique, 2019/2, n° 8128.

DELPORTE Christian, MOLLIER Jean-Yves et SIRINELLI Jean–François (éd.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010.

EL GAMMAL Jean et FRANCFORT Didier (éd.), *Culture, médias, pouvoirs aux États-Unis et en Europe occidentale, 1945-1991*, Paris, Ellipses, 2018.

GARCIA Patrick, « Géographie et histoire » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 153-161.

GOETSCHEL Pascale et LOYER Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France, de la Belle Époque à nos jours*, Paris, A. Colin, coll. « Cursus », 2018 [1994].

JOUANNY Robert (éd.), *Dictionnaire culturel de la France au XXe siècle*, Paris, Belin, 2008.

KALIFA Dominique, *La Culture de masse en France, 1 : 1860-1930*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2001.

———, « Culture savante/culture populaire » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 994-999.

KEMPF Jean, *Une histoire culturelle des États-Unis*, Paris, A. Colin, coll. « U », 2015.

LUSSAULT Michel, « Histoire et géographie » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 558-562.

MARIOT Nicolas et OLIVERA Philippe, « Histoire culturelle en France » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 184-194.

MARTEL Fréderic, *De la culture en Amérique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2011 [Gallimard, 2006].

MARTIN Laurent (éd.), *Culture, médias, pouvoirs. États-Unis et Europe occidentale 1945-1991*, Paris, Atlande, coll. « Clés concours », 2019.

MARTINO Laurent, *Sous le signe de la lyre. Les ensembles à vent en Europe, des années 1940 aux années 1980, une culture transnationale*, thèse de doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Didier Francfort, Université de Lorraine, 2016.

MOLLIER Jean-Yves, SIRINELLI Jean-François et VALLOTTON François (éd.), *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques*, 1860-1940, Paris, PUF, 2006.

ORY Pascal, *L'Histoire culturelle*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2004.

RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1997.

——— (éd.), *La culture de masse en France de la Belle-Epoque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

———, *Histoire culturelle de la France, tome IV, le Temps des masses. Le XXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2005 [1998].

RIOUX Jean-Pierre, « Histoire culturelle » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 549-551.

WARESQUIEL Emmanuel de (éd.), *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, Paris, Larousse-CNRS éditions, 2001.

YON Jean-Claude, *Histoire culturelle de la France au XIXe siècle*, Paris, A. Colin, 2010.

Histoire et sociologie de la presse

BERTRAND Claude-Jean, *Les médias aux États-Unis*, Paris, PUF, coll. « Que-sais-je ? », n° 1593, 1987 [1974].

——— (éd.), *Les médias et l'information aux États-Unis depuis 1945*, Paris, Ellipses, 1997.

BURBAGE Robert, *La presse aux États-Unis : quotidiens et groupes de presse*, Paris, La Documentation française, coll. « Notes et études documentaires », n° 4607-4608, 20 février 1981.

DUPONT Françoise, « Les lecteurs de la presse : une audience difficile à mesurer », in *Le Temps des médias*, 2004/2, n° 3, p. 142-150.

EVENO Patrick, *La presse et ses lecteurs*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2016 [2010].

Histoire des relations internationales franco-étatsuniennes

BLUMENTHAL Henry, *France and the United States : Their Diplomatic Relations, 1789-1914*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1970.

———, *Illusion and Reality in Franco-American Diplomacy, 1914-1945*, Bâton Rouge & Londres, Louisiana State University Press, 1986.

BRANCA Éric, *L'Ami américain. Washington contre de Gaulle 1940-1969*, Paris, Perrin, 2017.

CHAUBET François et MARTIN Laurent, *Histoire des relations internationales dans le monde contemporain*, Paris, A. Colin, coll. « U », 2011.

COGAN Charles G., *Alliés éternels, amis ombrageux. Les États-Unis et la France depuis 1940*, Paris-Bruxelles, Bruylant-LGDJ, 1999.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1976.

GILDERHUS Mark T., *The Second Century : U.S.-Latin American Relations Since 1889*, Wilmington, DE : Scholarly Resources, Inc., 2000.

HANOTAUX Gabriel, « L'Amérique du Nord et la France », in *Revue des Deux Mondes*, sixième période, vol. 11, n° 2, 15 septembre 1912, p. 275-294 et vol. 11, n° 3, 1er octobre 1912, p. 531-557.

HYDE James Hazen, *Les États-Unis et la France ; les relations historiques franco-américaines (1776-1912)*, Paris, F. Alcan, 1913.

JARAY Gabriel-Louis, *À propos d'un trentenaire. L'œuvre du Comité France-Amérique (1909-1938)*, Paris, Institut des études américaines, 1938.

SCOTT-SMITH Giles, « The US State Department's Foreign Leader Program in France During the Early Cold War », in *Revue française d'études américaines*, 2006/1, n° 107, p. 47-60.

Relations internationales des entités infra-étatiques

ABALLÉA Marion et WASSENBERG Birte (éd.), *La Diplomatie des collectivités territoriales des années 1980 à nos jours*, Cahiers de Fare, n° 17, Paris, L'Harmattan, 2019.

CATALA Michel et WASSENBERG Birte, « Introduction », in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, 2019/3, n° 179, p. 3-7.

PAQUIN Stéphane, « Les actions extérieures des entités subétatiques : quelle signification pour la politique comparée et les relations internationales ? », in *Revue internationale de politique comparée*, 2005/2, vol. 12, p. 129-142.

WASSENBERG Birte, « La diplomatie territoriale » in *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*, mis en ligne le 22 juin 2020. [En ligne : https://ehne.fr/fr/encyclopedie/th%C3%A9matiques/relations-internationales/pratiques-diplomatiques-contemporaines/la-diplomatie-territoriale].

———, « Diplomatie territoriale et coopération transfrontalière en Europe depuis 1945 », in *Relations internationales. Pouvoirs locaux et régionaux dans les relations internationales. De la coopération à la diplomatie territoriale*, 2019/3, n° 179, p. 9-24.

Histoire des relations internationales culturelles

BÉNAT TACHOT Louise et GRUZINSKI Serge (éd.), *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*, Paris, Presses universitaires de Marne-la-Vallée, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001.

BERENSON Edward, *La statue de la Liberté. Histoire d'une icône franco-américaine*, Paris, Armand Colin, 2012 [Édition originale : *The Statue of Liberty : A Transatlantic Story*, New Haven, London, Yale University Press, 2012].

BLUMENTHAL Henry, *American and French Culture, 1800-1900 : Interchanges in Art, Science, Literature and Society*, Bâton Rouge, LA, Louisiana State University Press, 1975.

BOUTROUX Émile (éd.), *Les États-Unis et la France. Leurs rapports historiques, artistiques et sociaux*, Paris, Félix Alcan, 1914.

CHARLE Christophe, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers historique », 1994.

CHAUBET François, *La politique culturelle française et la diplomatie de la langue. L'Alliance française (1883-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCMÉ Hélène (éd.), *Les Américains et la France 1917-1947 : engagements et représentations*, Actes du colloque organisé à Reims par le Centre Arpège (Université de Reims) et le centre de recherche d'histoire nord-américaine (Université de Paris I), Paris, Maisonneuve et Larose, 1999.

« Diplomatie et transferts culturels au XXe siècle », *Relations internationales*, n° 115-116, septembre 2003-janvier 2004.

DUBOSCLARD Alain, *Histoire de la Fédération des Alliances Françaises aux États-Unis (1902-1997). L'Alliance au Cœur*, Paris, L'Harmattan, 1998.

———, « Diplomatie culturelle et propagande française aux États-Unis pendant le premier vingtième siècle », in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 48, n° 1, janvier-mars 2001, p. 102-119.

———, *L'Action culturelle de la France aux États-Unis, de la Première Guerre mondiale à la fin des années 1960*, thèse de l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, sous la direction de Pascal Ory, Centre d'histoire sociale du XXe siècle, 2002.

——— et al., *Entre rayonnement et réciprocité. Contributions à l'histoire de la diplomatie culturelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

DULPHY Anne, FRANK Robert, MATARD-BONUCCI Marie-Anne, et al. (éd.), *Les relations culturelles internationales au XXe siècle. De la diplomatie culturelle à l'acculturation*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010.

ESPAGNE Michel et WERNER Michaël, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 42e année, n° 4, juillet-août 1987, p. 969-992.

HAUSER Claude, LOUÉ Thomas, MOLLIER Jean-Yves et VALLOTTON François (éd.), *La Diplomatie par le livre. Réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011.

JOUTARD Geneviève et JOUTARD Philippe, *De la francophilie en Amérique. Ces Américains qui aiment la France*, Paris, Actes Sud, 2006.

KRENN Michael L., *The History of United States Cultural Diplomacy : 1770 to the Present Day*, New York, Bloomsbury Academic, 2017.

MOCK James R. et LARSON Cedric, *Words that Won the War. The Story of the Commitee on Public Information, 1917-1919*, Princeton, Princeton University Press, 1939.

ROCHE François et PINIAU Bernard (éd.), *Histoires de diplomatie culturelle des origines à 1995*, Paris, ADPF-La Documentation française, 1995.

ROCHE François (éd.), *Géopolitique de la culture. Espaces d'identité, projections, coopération*, Paris, L'Harmattan, 2007.

ROLLAND Denis (éd.), *Histoire culturelle des relations internationales. Carrefour méthodologique*, Paris, L'Harmattan, 2004.

SAINT-GILLES Laurence, *La Présence culturelle de la France aux États-Unis pendant la guerre froide. 1944-1963*, Paris, L'Harmattan, 2007.

———, « La culture comme levier de puissance : le cas de la politique culturelle de la France aux États-Unis pendant la guerre froide », in *Histoire, économie & société*, 2009/4 (28e année), p. 97-109.

SLACK Anne, « Les services culturels de l'ambassade de France aux États-Unis », in The *French Review*, vol. 51, n° 4, mars 1978, p. 538-549.

TURGEON Laurier, DELÂGE Denys et OUELLET Réal (éd.), *Transferts culturels et métissages. Amérique/Europe (XVIe-XXe siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

WERNER Michaël, « Transferts culturels » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 1189-1192.

Histoire globale/connectée/comparée/croisée/transnationale

BERTRAND Romain, « Histoire globale, histoire connectée » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 366-377.

CHARLE Christophe, « Histoire comparée » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 546-549.

DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXe siècle », 2000.

DOUKI Caroline et MINARD Philippe, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 5/2007, p.7-21.

ESPAGNE Michel, « Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle », in *Genèses*, 17, Les objets et les choses, 1994, p. 112-121.

IRIYE Akira et SAUNIER Pierre-Yves (éd.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History, From the Mid-19th Century to the Present Day*, New York, Palgrave MacMillan, 2009.

MAUREL Chloé, « La *World/Global History* », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 4/2009, n° 104, p. 153-166.

———, *Manuel d'histoire globale*, Paris, A. Colin, 2014.

WERNER Michael et ZIMMERMAN Bénédicte (éd.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, coll. « Le genre humain », 2004.

ZIMMERMANN Bénédicte, « Histoire comparée, histoire croisée » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 170-176.

Microhistoire

PUTNAM Lara, « To study the fragments/whole : Microhistory and the Atlantic world », in *Journal of Social History*, 39, n° 3, 2006, p. 615-630.

REVEL Jacques (éd.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, coll. « Seuil », 1996.

ROSENTAL Paul-André, « Micro histoire » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 769-771.

Histoire atlantique/transatlantique

ARMITAGE David, « The Atlantic Ocean » in *Oceanic Histories*, David Armitage, Alison Bashford et Sujit Sivasundaram (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 85-110.

COMPAGNON Olivier, FLÉCHET Anaïs et PELLEGRINO SOARES Gabriela, « Écrire une histoire culturelle transatlantique (XVIIIe-XXIe siècles) : enjeux, défis et méthodes », in *Diogène*, n° 258-259-260, 2017/2, p. 237-250.

GAMES Alison, « Atlantic History : Definitions, Challenges, and Opportunities », in *American Historical Review*, 111/3, 2006, p. 741-757.

GODECHOT Jacques, *Histoire de l'Atlantique*, Paris, Bordas, 1947.

GREENE Jack P. et MORGAN Philip D. (éd.), *Atlantic History : A Critical Appraisal*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

METCALF Alida C., *Mapping an Atlantic World, Circa 1500*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2020.

VIDAL Cécile, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique ? », in *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2012/2, 67e année, p. 391-413.

ZUNIGA Jean-Paul, « L'histoire impériale à l'heure de l'histoire globale. Une perspective atlantique », in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 54-4bis, 2007/5, p. 54-68.

Enjeux de mémoire(s) et usages politiques du passé

AMALVI Christian, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, Plon, coll. « Civilisations & mentalités », 1996.

ANDRIEU Claire, LAVABRE Marie-Claire et TARTAKOWSKI Danielle (éd.), *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006.

BENSA Alban et FABRE Daniel (éd.), *Une histoire à soi. Localités et figurations de l'Histoire*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

BESSON Anne, BLANC William et FERRÉ Vincent (éd.), *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire. Le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Paris, Vendémiaire, 2022.

BONNIOL Jean-Luc et CRIVELLO Maryline (éd.), *Façonner le passé. Représentations et cultures de l'histoire, XVIe-XXIe siècle*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2004.

CITRON Suzanne, *Le Mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Les Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2017 [2008].

COLLIN Denis, *La Mémoire. Prépas commerciales. Culture générale concours 2019*, Paris, Bréal, 2018.

CRIVELLO Maryline, GARCIA Patrick et OFFENSTADT Nicolas, *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006.

DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015 [2011].

EUSTACHE Francis, SINEUX Pierre, GANASCIA Jean-Gabriel, et al., *Mémoire et oubli*, Paris, Le Pommier, 2014.

EUSTACHE Francis, AMIEVA Hélène, THOMAS-ANTERION C., et al., *Mémoire et émotions*, Paris, Le Pommier, 2016.

FINLEY Moses I., *Mythe, mémoire, histoire. Les usages du passé*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1981.

FRANCOIS Étienne et SCHULZE Hagen (éd.), *Mémoires allemandes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 2007.

GARCIA Patrick, « Lieux de mémoire » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 716-718.

GEARY Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2006 [2002].

GHERVAS Stella et ROSSET François (éd.), *Lieux d'Europe. Mythes et limites*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008.

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1986.

GOODY Jack, *Le Vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2010 [2006].

HARTOG François, « Régimes d'historicité » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 980-982.

HARTOG François et REVEL Jacques (éd.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001.

HÉNAFF Marcel, « Mythes » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 806-809.

HOBSBAWM Éric et RANGER Terence (éd.), *L'Invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 [1983].

JOHNSTON William M., *Postmodernisme et bimillénaire, le culte des anniversaires dans la culture contemporaine*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1992.

———, *Celebrations : the Cult of Anniversaries in Europe and the United-States Today*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2011.

JOUTARD Philippe, « Mémoire collective » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 779-791.

———, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, coll. « Poche, Sciences Humaines et Sociales », 2015.

LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1988.

MARTIN Jean-Clément, *Les Échos de la Terreur*, Paris, Belin, coll. « Pocket Agora », 2018.

MAUREL Marie-Claude et MAYER Françoise (éd.), *L'Europe et ses représentations du passé. Les tourments de la mémoire*, Paris, L'Harmatan, coll. « Logiques sociales », 2008.

MONFERRAN Jean-Charles et VÉDRINE Hélène (éd.), *Le XIXe siècle, lecteur du XVIe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

MÜLLER Jan-Werner, « Histoire, mémoire et politique » in *Dictionnaire des sciences humaines*, Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éd.), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2006, p. 567-569.

NORA Pierre, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux » in *Les Lieux de mémoire, I. La République*, Pierre Nora (éd.), Paris, Gallimard, 1993 [1984], p. XV-XLII.

———, « L'ère de la commémoration » in *Les Lieux de mémoire, III. Les France, 3. De l'archive à l'emblème*, Pierre Nora (éd.), Paris, Gallimard, 1992 [1984], p. 975-1012.

RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

ROSOUX Valérie, *Les usages de la mémoire dans les relations internationales*. *Le recours au passé dans la politique étrangère de la France à l'égard de l'Allemagne et de l'Algérie, de 1962 à nos jours*, Bruxelles, Bruylant, 2001.

ROUSSO Henry, *La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain,* Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2012.

———, « Les dilemmes d'une mémoire européenne » in *Historicités*, Christian Delacroix (éd.), Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2009, p. 203-221.

THIESSE Anne-Marie, *La Création des identités nationales : Europe, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2001.

Géosymboles, patrimoine, odonymie (étude des noms de rues, places…)

BADARIOTTI Dominique, « Les noms de rue en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes », in *Annales de géographie*, vol. 111, n° 625, mai-juin 2002, p. 285–302.

BECKER Annette, *Les monuments aux morts. Mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Errance, 1988.

BOUILLON Jacques et PETZOLD Michel, *Mémoire figée mémoire vivante. Les monuments aux morts*, Charenton-le-Pont, Citédis, 1999.

COLLIGNON Béatrice, « Les Toponymes Inuit, mémoire du territoire : étude de l'histoire des Inuinnaiat », in *Anthropologie et Sociétés*, 26 (2-3), 2002, p. 45–69.

FRANCOIS Étienne et SERRIER Thomas, *Lieux de mémoire européens*, Paris, La Documentation française, dossier n° 8087, mai-juin 2012.

HERTZOG Anne, « Les géographes et le patrimoine », in *EchoGéo*, n° 18, septembre-décembre 2011. [En ligne : https://journals.openedition.org/echogeo/12840].

LAZZAROTTI Olivier, *Des lieux pour mémoires. Monument, patrimoine et mémoires-Monde*, Paris, Armand Colin, coll. « Le temps des idées », 2012.

———, « Cinq leçons géographiques sur les mémoires », in *In Situ. Au regard des sciences sociales*, 1/2019. [En ligne : https://journals.openedition.org/insituarss/425].

MARTIN Philippe et ROTH François (éd.), *Mémoire et lieux de mémoire en Lorraine*, Sarreguemines, Éditions Pierron, 2003.

MILO Daniel, « Les noms de rues » in *Les lieux de mémoire, tome II, La Nation*, vol. 3, Pierre Nora (éd.), Paris, Nrf Gallimard, 1986, p. 283-315.

MOURIN Samuel, « La ville de Chaumont reconnaissante envers l'Amérique. Monument à l'amitié franco-américaine (1923) », in *Annales de l'Est*, « Monuments aux morts : le sacrifice en souvenir (1870-nos jours) », 2018, n° 2, p. 89-108.

VERDIER Nicolas, « La mémoire des lieux : entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie » in *Mémoire, Contre mémoire, Pratique historique*, Adam Takacs (éd.), Equinter, 2009, p. 103-122.

Réflexions sur le témoignage en histoire

ARTIÈRES Philippe et LABORIE Pierre, « Témoignage et récit historique », in *Sociétés et représentations*, 2002/1, n° 13, Nouveau monde éditions, p. 199-206.

DESCAMPS Florence, « Histoire orale » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 391-398.

——— (éd.), *Les Sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Paris, Bréal, 2006.

———, « Faire de l'histoire avec des sources orales », in *Mondes sociaux*, 15 juin 2020. [En ligne : https://sms.hypotheses.org/25105?fbclid=IwAR3KprVHgEFinf0NI4e37e66c7taq9SKQhTKyucLaC0LJYEsVEjZIyUgGCY].

OFFENSTADT Nicolas, « Le témoin et l'historien » in *Historiographies, concepts et débats*, Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, et al. (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2010, p. 1242-1252.

Jumelages

CHOMBARD-GAUDIN Cécile, « Pour une histoire des villes et communes jumelées », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 1992, n° 35, p. 60-66.

COLLIN Mathilde, « Les jumelages de villes européennes. Une relecture des origines politiques des jumelages et de leur inscription dans le champ des relations internationales », in *Relations internationales*, 2019/3, n° 179, p. 53-65.

Baptême, parrainage et choix du prénom

ALFANI Guido, CASTAGNETTI Philippe et GOURDON Vincent (éd.), *Baptiser. Pratique sacramentelle, pratique sociale (XVIe-XXe siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009.

ALFANI Guido et GOURDON Vincent (éd.), *Spiritual kinship in Europe, 1500-1900*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire, Palgrave Macmillan, 2012.

ALFANI Guido, GOURDON Vincent et ROBIN Isabelle (éd.), *Le Parrainage en Europe et en Amérique. Pratiques de longue durée (XVIe-XXIe siècle)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015.

DUPÂQUIER Jacques, BIDEAU Alain et DUCREUX Marie-Élisabeth (éd.), *Le prénom. Mode et histoire. Entretiens de Malher 1980*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1984.

FINE Agnès, « L'héritage du nom de baptême », in *Annales ESC*, 42e année, n°4, 1987, p. 853-877.

Histoire et géographie culturelle des fêtes et festivals

BÉNITO Luc, *Les Festivals en France, Marchés, enjeux et alchimie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Gestion de la Culture », 2001.

BRENNETOT Arnaud, « Des festivals pour animer des territoires », in *Annales de Géographie*, janvier-février 2004, 113e année, n° 635, p. 29-50.

CORBIN Alain, GERÔME Noëlle et TARTAKOWSKI Danielle (éd.), *Les usages politiques des fêtes aux XIXe-XXe siècles*, Actes du colloque organisé les 22 et 23 novembre 1990 à Paris par le centre de recherches d'histoire du XIXe siècle (Paris I – Paris IV), par le centre de recherches d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme (Paris I) et par le GRECO 55 du CNRS, Publications de la Sorbonne, 1994.

CROZAT Dominique et FOURNIER Sébastien, « De la fête aux loisirs : événement, marchandisation et invention des lieux », in *Annales de Géographie*, 2005/3, n° 643, p. 307-328.

DALISSON Rémi, *Célébrer la nation. Les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau monde éditions, 2009.

DI MÉO Guy, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », in *Annales de Géographie*, 2005/3, n° 643, p. 227-243.

« Festivals, création, tourisme et image », *Les cahiers espaces*, n° 31, 1993.

FLÉCHET Anaïs, GOETSCHEL Pascale, HIDIROGLOU Patricia, et al. (éd.), *Une histoire des festivals, XXe-XXIe siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire contemporaine », 2013.

GARAT Isabelle, « La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale », in *Annales de Géographie*, 2005/3, n° 643, p. 265-284.

IHL Olivier, *La fête républicaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1996.

LUCCHINI Françoise, *La culture au service des Villes*, Paris, Anthropos, coll. « Villes », 2002.

———, « Festivals, l'alibi culturel ? », in *Urbanisme*, n° 331, juillet-août 2003, p. 47-49.

POIRRIER Philippe (éd.), *Territoires contemporains. Festivals et sociétés en Europe, XIXe-XXIe siècles*, Centre Georges-Chevrier, CNRS-Université de Bourgogne, 2012. [En ligne : http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/Festivals_societes/Festivals.html].

Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges et prix Vautrin-Lud

BAILLY Antoine, « Les mystères du prix international de géographie Vautrin-Lud », in *L'Espace géographique*, vol. 28, n° 3, 1999, p. 287-288.

ROQUE Georges, PIERRET Christian, PITTE Jean-Robert, et al., *La Géographie, quelle histoire ! Les grands témoins racontent le Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges*, Haroué, Gérard Louis, 2009.

Marketing territorial, city-branding

ALAUX Christophe, SERVAL Sarah et ZELLER Christelle, « Le marketing territorial des petits et moyens territoires : identité, image et relations », in *Gestion et management public*, 2015/4, n° 2, p. 61-78.

BENKO Georges, « Marketing et territoire » in *Entre la métropolisation et le village global*, J. M. Fontan, J. L. Klein et D. G. Tremblay (éd.), Québec, Presses de l'Université du Québec, 1999, p. 79-122.

———, « Marchandise » in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy et Michel Lussault (éd.), Paris, Belin, 2013, p. 639-641.

MEYRONIN Benoît, *Le marketing territorial. Enjeux et pratiques*, Paris, Vuibert, 2009.

ROSEMBERG Muriel, *Le Marketing urbain en question. Production d'espace et de discours dans quatre projets de ville*, Paris, 2000.

———, « Communication territoriale » in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Jacques Lévy et Michel Lussault (éd.), Paris, Belin, 2013, p. 209-210.

Histoire de l'éducation

CHANET Jean-François, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, coll. « Histoires », 1996.

MOINAUX Pierre, *L'école dans la région de Saint-Dié, Aspects vosgiens de l'épopée scolaire au dix-neuvième siècle*, publié sous les auspices de la Société Philomatique Vosgienne, Vagney, Ecri, 1992.

THIESSE Anne-Marie, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

Cartographie

L'Amérique vue par l'Europe, Catalogue de l'exposition au Grand Palais du 17 septembre 1976 au 3 janvier 1977, Paris, Secrétariat d'État à la Culture, Éditions des musées nationaux, 1976.

BAGROW Leo, « Carta Itineraria Europæ Martini Ilacomili, 1511 », in *Imago Mundi*, vol. XI, n° 1, janvier 1954, p. 149-150.

BOELHOWER William, « Inventing America : The Culture of the Map », in *Revue Française d'études Américaines*, n° 36, 1988, p. 211-224.

BROTTON Jerry, *L'Histoire du monde en douze cartes*, Paris, Flammarion, coll. « Au fil de l'histoire », 2013 [2012].

BUISSERET David (éd.), *Monarchs, Ministers, and Maps : The Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*, Chicago & London, University of Chicago Press, 1992.

FRANCE Fenella G. et TOTH Michael, « "The Waldseemuller Map" – A Gift of Germany to the World », in *Cartographic Journal*, 50, 2013, p. 286-292.

GRATALOUP Christian, *L'Invention des continents*, Paris, Larousse, 2009.

———, *Représenter le monde*, La Documentation française, n° 8084, novembre-décembre 2011.

HARRIS Elizabeth, « *The Waldseemüller World Map : A Typographic Apprairial* », in *Imago Mundi*, n° 37, 1985, p. 30-53.

HÉBERT John R., « The Map that named America », in *Library of Congress information bulletin*, vol. 62, n° 9, septembre 2003. [En ligne : https://www.loc.gov/loc/lcib/0309/maps.html].

HESSLER John W. et VAN DUZER Chet, *Seeing the World Anew : the Radical Vision of Martin Waldseemüller's 1507 & 1516 world maps*, Washington D.C., Library of Congress, 2012.

HESSLER John W. (éd. & trad.), *The Naming of America : Martin Waldseemüllers's 1507 World Map and the « Cosmographiæ Introductio »*, Washington D.C., Library of Congress et Londres, D. Giles ; Easthampton, MA, Antique collectors' club limited, 2008.

———, « Warping Waldseemüller : A Cartometric Study of the Coast of South America as Portrayed on the 1507 World Map », in *Coordinates*, séries A, n° 4, 29 août 2005.

HOBHOF Ute, « The Terrestrial Globe that Named America : On Historical Preservation of Martin Waldseemüller's Gores », in *Globe Studies*, n° 55-56, 2009, p. 13-21.

HOLZ J.-M., « Géographie allemande (histoire) » in *Dictionnaire du monde germanique*, E. Deculatot, M. Espagne et J. Le Rider (éd.), Paris, Bayard, 2007, p. 390-392.

HORODOWICH Elizabeth et NAGEL Alexander, « Amerasia : European Reflections of an Emergent World, 1492-ca. 1700 », in *Journal of Early Modern History*, 23, 2019, p. 257-295.

JAURAND Emmanuel, « Les géographes français et la carte topographique sous la IIIe République », in *Bulletin du Comité français de cartographie*, n° 167, mars 2001, p. 44-56.

JOHNSON Christine R., « Renaissance German Cosmographers and the Naming of America », in *Past and Present*, n° 191, mai 2006, p. 3-43.

———, *The German Discovery of the World : Renaissance Encounters with the Strange and Marvelous*, Charlottesville, VA., London, University of Virginia Press, 2008.

LEHMANN Martin, « The depiction of America on Martin Waldseemüller's World Map From 1507— Humanistic Geography in the Service of Political Propaganda », in *Cogent Arts & Humanities*, vol. 3, 2016.

MCGUIRK Donald L., « The Presumed North America on the Waldseemüller World Map (1507) : A Theory of Its Discovery by Christopher Columbus », in *Terræ Incognitæ*, vol. 46, n° 2, 2014, p. 86–102.

MCINTOSH Gregory C., « Martin Waldseemüller, Amerigo Vespucci, and the So-Called "Error" of the "Abbey of All Saints" », in *Terræ Incognitæ*, vol. 43, n° 2, septembre 2011, p. 134-159.

———, *The Johannes Ruysch and Martin Waldseemüller World Maps : The Interplay and Merging of Early Sixteenth Century New World Cartographies*, Plus Ultra Publishing Company, 2015.

PELLETIER Monique (éd.), *Couleurs de la Terre. Des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, Seuil, Bibliothèque nationale de France, 1998.

PELLETIER Monique, « Les Globes anciens dans les collections françaises au passé et au présent », in *Revue de la BnF*, n° 1, janvier 1999, p. 56-61.

———, « Le Globe vert et l'œuvre cosmographique du Gymnase vosgien », in *Bulletin du Comité français de cartographie*, n° 163, 2000, p. 17-31.

———, *Les Amériques, de la découverte de la cartographie de Martin Waldseemüller à Guillaume Delisle du XVIe au XVIIIe siècle*, Conférence tenue à l'occasion du FIG 2006.

RISTOW Walter W., « The Hauslab-Liechtenstein Map Collection », in *The Occasional Papers*, Series n° 14, été 2018.

ROBINSON Arthur H., « Mapmaking and map printing : The evolution of a working relationship » in *Five Centuries of Map Printing*, David Woodward (éd.), Chicago, The University of Chicago Press, 1975, p. 1-23.

SAFIER Neil, « Cartography » in *The Princeton Companion to Atlantic History*, Joseph C. Miller (éd.), Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2015, p. 82-86.

SCHWARTZ Seymour I. et EHRENBERG Ralph E., *The Mapping of America*, New York, Harry N. Abrams Inc. Publishers, 1980.

SHIRLEY Rodney W., *The Mapping of the World*, London, New Holland (Publishers) Ltd., 1993, p. 29.

SNYDER John P., *Flattening the Earth. Two Thousand Years of Map Projections*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993.

THOMAS Olivier, « Le Monde aux mains des cartographes », in *l'Histoire* n° 379, septembre 2012, p. 28.

VAN DUZER Chet, « A Northern Refuge of the Monstrous Races : Asia on Waldseemüller's 1516 "Carta Marina" », in *Imago Mundi*, vol. 62, n° 2, 2010, p. 221-231.

———, *Johann Schöner's Globes of 1515 : Transcription and Study*, Philadelphia, American Philosophical Society, New Series, vol. 100, n° 5, 2010.

———, « Details, Date and Signifiance of the Fifth Set of Waldseemüller's Globe Gores Recently Discovered in the Munich University Library », 2012. [En ligne : www.razoncartografica.com].

———, « The Ptolemaic Wall Map : a Lost Tradition of Renaissance Cartography », in *Viator-Medieval and Renaissance Studies*, vol. 45-1, 2014, p. 361-389.

———, *Henricus Martellus's World Map at Yale : Multispectral Imaging, Sources, Influence*, Cham, Springer, 2019.

———, « Colored as its Creators Intended : Painted Maps in the 1513 Edition of Ptolemy's 'Geography' », in *Imago Temporis. Medium Aevum*, XIII, 2019, p. 311-331.

———, *Martin Waldseemüller's 'Carta marina' of 1516. Study and Transcription of the Long Legends*, Cham, Springer International Publishing, 2020.

WHITFIELD Peter, *New Found Lands : Maps in the History of Explorations*, Londres, British Library, 1998.

WOLFF Hans (éd.), *America : Early Maps of the New World*, Munich, Prestel, 1992.

WOOD Denis, FELS John et KRYGIER John, *Rethinking the Power of Maps*, New York & Londres, The Guilford Press, 2010.

WOODWARD David (éd.), *The History of Cartography*, vol. 3 : *Cartography in the European Renaissance*, livre 1, Chicago & Londres, University of Chicago Press, 2007.

L'imprimerie en Lorraine et en Alsace

BISCHOFF Georges, *Le Siècle de Gutenberg. Strasbourg et la révolution du livre*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2018.

CHRISMAN Miriam Usher, *Lay Culture, Learned Culture : Books and Social Change in Strasburg, 1480-1599*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1982.

RITTER François, *Histoire de l'imprimerie alsacienne aux XVe et XVIe siècles*, Strasbourg, Le Roux, 1955.

RONSIN Albert, *Le Livre en Lorraine, 1482-1696*, Thèse de doctorat de 3e cycle, Nancy, 1962.

———, « L'imprimerie humaniste à Saint-Dié au XVIe siècle », in *Refugium Animæ bibliotheca, Mélanges offerts à Albert Kolb*, Wiesbaden, G. Pressler, 1969, p. 382-425.

———, « 133. Saint-Dié (Vosges) » in *Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVIe siècle*, Louis Desgraves, Albert Ronsin et Émile Van der Vekene, Baden-Baden, Heitz, 1970.

Découvertes maritimes

ATTALI Jacques, *1492*, Paris, Fayard, 1991.

BERNARDINI-SJOESTEDT Armand, *Christophe Colomb*, Paris, Les Sept couleurs, 1961.

CHAUNU Pierre, *L'Expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1995 [1969].

———, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (XVIe siècle)*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1969.

DUVIOLS Jean-Paul, *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les récits de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1985.

GRUZINSKI Serge, *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.

MENZIES Gavin, *1421, l'année où la Chine a découvert l'Amérique*, Paris, Intervalles, 2007 [2004].

Amerigo Vespucci

ARCINIEGAS Germán, *Why America ? 500 years of a name. The Life and Times of Amerigo Vespucci*, Bogota, Villegas Editores, 2002 [1952].

DUVIOLS Jean-Paul, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, 2005.

FERNÁNDEZ-ARMESTO Felipe, *Amerigo : The Man who Gave his Name to America*, New York, Random house, 2006.

FORMISANO Luciano (éd.), *Letters from a New World : Amerigo Vespucci's Discovery of America*, New York, Marsilio, 1992.

LEHMANN Martin, « Amerigo Vespucci and His Alleged Awareness of America as a Separate Land Mass », in *Imago Mundi*, vol. 65, part 1, 2013, p. 15-24.

POHL Frederick Julius, *Americo Vespucio : Piloto Mayor*, Buenos Aires, Hachette, 1947 [New York, 1944].

TODOROV Tzvetan, *Les morales de l'histoire*, Paris, Hachette littératures, coll. « Pluriel », 1991.

Le « baptême » de l'Amérique : catalogues d'expositions

1507, Baptême de l'Amérique à Saint-Dié, catalogue de documents présents dans la vitrine de la salle du Trésor de la Bibliothèque municipale de Saint-Dié, texte en français, anglais, allemand, Imprimerie municipale de Saint-Dié, 1982.

AMERICA : Images d'un continent du XVe au XXe siècle, exposition au musée municipal de Saint-Dié, 23 mai-30 août 1987, Ville de Saint-Dié, Société philomatique vosgienne, 1987.

AMERICA : L'Amérique est née à Saint-Dié des-Vosges en 1507, catalogue de l'exposition réalisée par la Ville de Saint-Dié-des-Vosges et la Société Philomatique Vosgienne du 9 mai au 30 août 1992 à la médiathèque et au musée de Saint-Dié-des-Vosges, Saint-Dié-des-Vosges, 1992.

La ville de Saint-Dié, marraine de l'Amérique, vous invite à la découverte de l'Amérique, catalogue de l'exposition historique et géographique organisée à la bibliothèque municipale de Saint-Dié de juillet à septembre 1971, Saint-Dié, 1971.

Le « baptême » de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges et le contexte historique et culturel en Lorraine vers 1507, catalogue de l'exposition réalisée par la Ville de Saint-Dié-des-Vosges à l'occasion du 5e centenaire du

baptême de l'Amérique du 21 avril au 16 septembre 2007 au musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges, 2007.

The Naming of America. An Exhibition at the National Museum of American History, Smithsonian Institution, Washington D.C., octobre 1983.

La dénomination de l'Amérique

BARATONO Diego et PIANI Claudio, *A.M.E.R.I.C.A. 1507, la genesi del Nuovo Mondo*, Monaco, Liberfaber, 2014.

BEELER Madison S., « America – The Story of a Name », in *Names*, 1, March 1953, p. 1-14.

DESPREZ Julien, « Le nom de l'Amérique vient-il d'Amerigo Vespucci ? », in *The Conversation*, 20 janvier 2022. [En ligne : https://theconversation.com/le-nom-de-lamerique-vient-il-damerigo-vespucci-174281].

DIENY André, « Le parrainage de l'Amérique », in *L'Information historique*, n° 28, 1966, p. 109-110.

FARKAS Zoltan J., « The Challenge of the Name America », in *Names*, 13, March 1965, p. 11-18.

GODFROY-TAILLART DE BORMS Marion, « La première carte de l'Amérique », in *L'Histoire*, n° 326, décembre 2007, p. 28-29.

LAUBENBERGER Franz et SINNHUBER K. A. (trad.), « Ringmann or Waldseemüller. Critical Investigation of the Originator of the Name America », in *Geography*, September 1959.

LAUBENBERGER Franz et ROWAN Steven (trad.), « The Naming of America », in *The Sixteenth Century Journal*, 13, n° 4, 1982, p. 91-113.

LESTER Toby, *La quatrième partie du monde. La course aux confins de la Terre et l'histoire épique de la carte qui donna son nom à l'Amérique*, Paris, J.-C. Lattès, 2012 [2009].

———, « The Waldseemüller Map : Charting the New World », in *Smithsonian Magazine*, décembre 2009. [En ligne : https://www.smithsonianmag.com/history/the-waldseemuller-map-charting-the-new-world-148815355/].

Memorias 1940-2015, Universidad de las Américas, Puebla, Fundación Universidad de las Américas, 2020 [2016], p. 322-331. [En ligne : https://issuu.com/webudlap/docs/memorias-udlap-80-anios].

PIEPER Renate, « Between India and the Indies : German mercantile networks, the struggle for the naming of the New World », in *Culture and History Digital Journal*, 3(1), juin 2014. [En ligne : https://cultureandhistory.revistas.csic.es/index.php/cultureandhistory/article/view/42].

REA Joy, « On the Naming of America », in *American Speech*, vol. 39, n° 1, février 1964, p. 42-50.

RONSIN Albert, « La cartographie à Saint-Dié au début du XVIe siècle », in *Patrimoine et culture en Lorraine*, Metz, Éditions Serpenoise, Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1980, p. 359-375.

———, « Naissance et baptême d'un continent : la représentation et les dénominations du continent américain dans les documents imprimés à Saint-Dié en 1507 » in *La Renaissance et le Nouveau Monde*, Québec, Musée du Québec, 1984, p. 15-22.

———, « La contribution alsacienne au baptême de l'Amérique », in *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1985, n° 2, p. 29-39.

———, *La fortune d'un nom : America. Le baptême du Nouveau Monde à Saint-Dié-des-Vosges*, Grenoble, J. Million, 1991.

———, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-la-Malgrange, Éditions de l'Est, 1992 [Montréal, 1979].

———, « Le Baptême du quatrième continent, Amérique », in *Historia*, n° 544, avril 1992, p. 77-89.

———, « Pourquoi et comment le Nouveau Monde a été nommé AMERICA à Saint-Dié-des-Vosges en 1507 » in *Images du Nouveau Monde en France*, J.-L. Augé (éd.), Paris, La Martinière, et Castres, Centre d'études hispaniques Francisco Goya, 1995, p. 91-102.

———, « L'Amérique du gymnase vosgien de Saint-Dié-des-Vosges au début du XVIe siècle. Invention et postérité » in *La France-Amérique (XVIe-XVIIIe siècles)*, Franck Lestringant (éd.), Actes du XXXVe colloque international d'études humanistes (Tours, 1992), Paris, Honoré Champion, 1998, p. 37-64.

———, « Le Gymnase vosgien de Saint-Dié à l'aube du XVIe siècle », in *Pays lorrain*, vol. 79, Nancy, janvier-mars 1998-1.

———, « Hugues des Hazards et le gymnase vosgien de Saint-Dié », in *Annales de l'Est*, 6e série, 55e année, n° 2, 2005, p. 151-165.

———, *Le nom de l'Amérique. L'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2006.

Saint-Dié-des-Vosges baptise les Amériques, Actes du colloque du 12 mai 2007 au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges, Centre Robert-Schumann, 2008.

SMORAG Pascale, « From Columbia to the United-States of America : the Creation and Spreading of a Name » in *Swiss Papers in English Language and Litterature*, n° 14, « American Foundational Myths », Martin Heusser et Gudrun Grabher (éd.), Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002, p. 67-82.

WOLK Allan, The *Naming of America. How continents, countries, states, counties, cities, towns, villages, hamlets & post offices came by their names*, Nashville & New York, Thomas Nelson Inc. Publishers, 1977.

Le chapitre de chanoines de Saint-Dié

BOUDET Paul, *Le chapitre de Saint-Dié en Lorraine, des origines au seizième siècle*, Éditions de la Société d'Émulation des Vosges, 1923.

BRION-GUERRY Liliane, *Jean Pèlerin Viator, sa place dans l'histoire de la perspective*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Les classiques de l'humanisme », 1962.

PARMENTIER Damien, *Gens d'Église et société en terre d'Empire : le chapitre et la collégiale de Saint-Dié en Lorraine du XIIIe au XVe siècle*, thèse de doctorat d'histoire et de civilisation européenne, Université de Strasbourg II, 1995.

———, *Église et société en lorraine médiévale. Le chapitre et la collégiale de Saint-Dié*, Paris, Messene, coll. « Religio Memori », 1997.

RENAUT Marie-Hélène, *Une seigneurie ecclésiastique au XVIe siècle : le chapitre de Saint-Dié*, thèse de doctorat de l'Université de Nancy II, 1988.

Les membres du « Gymnase vosgien »

DESPREZ Julien, « Martin Waldseemüller et la mémoire du « baptême de l'Amérique » (1875-2020) », in *Revue d'histoire culturelle XVIIIe-XXIe siècle*, n° 4, 2022.
[En ligne : https://revues.mshparisnord.fr/rhc/index.php?id=1924].

FUCHS F.-J., « Ringmann Mathias, dit Philesius », in *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, 1997, p. 323.

KARROW Robert W., « Martin Waldseemüller » in *Mapmakers of the Sixteenth Century and Their Maps : Bio-Bibliographies of the Cartographers of Abraham Ortelius, 1570*, Chicago, Speculum orbis press for the Newberry library, 1993, p. 568-583.

RONSIN Albert, « Bicentenaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique : III – Les parrains de l'Amérique », in *Bulletin du cercle généalogique de Lorraine*, n° 24, 2e trimestre 1977, p. 67-70.

———, « Vautrin Lud, son frère et ses neveux, maîtres généraux des mines de Lorraine au XVIe siècle », in *Pierres et Terres. L'Art et les mines dans les Vosges*, n° 25-26, 2e semestre 1982, p. 51-53.

STEHLÉ André, « Où naquit Mathias Ringmann ? », in *Annuaire de la Société d'histoire de Dambach-la-Ville, Bach et Obernai*, n° 5, 1971, p. 149-153.

VAN DUZER Chet et LARGER Benoît, « Martin Waldseemüler's Death Date », in *Imago Mundi*, vol. 63, part 2, 2011, p. 219-221.

VAN DUZER Chet, « A Printer's Silent Tribute to the Passing of Martin Waldseemuller in Early Sixteenth-Century Strasbourg », in *Papers of the Bibliographical Society of America*, 110-3, 2016, p. 313-333.

WOLFF Hans « Martin Waldseemüller : The Most Important Cosmographer in a Period of Dramatic Scientific Change » in *America : Early Maps of the New World*, Hans Wolff (éd.), Munich, Prestel, 1992, p. 111-126.

Saint-Dié et la mémoire du « baptême de l'Amérique »

BERGER Yves, « Saint-Dié » in *Dictionnaire amoureux de l'Amérique*, Paris, Plon, 2003.

CHAULACEL Élise, « L'Amérique aux Déodatiens : la construction d'un mythe identitaire autour d'un nom », in *Mémoire des Vosges*, n° 27, 2013, p. 16-25.

DESPREZ Julien, « Un lieu de mémoire franco-américain ambigu : la « Maison de l'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges », de 1890 à nos jours », in *Annales de l'Est*, 1-2019, p. 245-269.

PIETSCHMANN Horst, « Bemerkungen zur 'Jubiläumshistoriographie' am Beispiel '500 Jahre Martin Waldseemüller und der Name 'Amerika' », in *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 44, décembre 2007, p. 367-389.

RONSIN Albert, « Le Roman de la *Cosmographiæ Introductio* de 1911 à 2007 », in *Mémoire des Vosges*, n° 37, 2018, p. 37-40.

Histoire de la Lorraine et des Vosges

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE Paul, *Dictionnaire biographique lorrain*, Metz, La Serpenoise, 2003.

MUNIER Bertrand, *1791-2003. Le grand livre des élus vosgiens*, Haroué, Gérard Louis, 2003.

PARISSE Michel, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque médiévale*, Metz, La Serpenoise, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990.

RONSIN Albert, HEILI Pierre et POULL Georges (éd.), *Les Vosgiens célèbres. Dictionnaire biographique illustré*, Vagney, Gérard Louis, 1990.

ROTH François, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine, 1. De la Révolution à la Grande guerre* et *2. Le vingtième siècle, 1914-1994*, Metz, La Serpenoise, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992 et 1994.

SARY Monique, « Histoire et histoires d'un monument. La statue de la Fayette », in *Les Cahiers lorrains*, n° 3, 1986, p. 187-222.

Saint-Dié-des-Vosges (histoire et géographie)

BAUMONT Georges, « Saint-Dié, marraine de l'Amérique. Sur le monument aux morts de Saint-Dié », in *Nova Francia, organe de la société d'histoire du Canada*, vol. 3, n° 2, 24 décembre 1927, p. 68-69.

———, *Saint-Dié-des-Vosges, origines et développement*, Paris, Le Livre d'Histoire, coll. « Monographies des villes et villages de France », 2006 [Saint-Dié, Loos, 1961].

BROUARD Jean-Yves, *Les Liberty ships*, Grenoble, Glénat, 1993.

Images du vieux Saint-Dié, catalogue de l'exposition du fonds Adolphe Weick organisée par la Société des Amis de la Bibliothèque et du musée de Saint-Dié du 24 novembre 1990 au 13 janvier 1991, tome 1 (la ville), 1991 et tome 2 (les industries), Saint-Dié, Éditions SABM, 1992.

JANEL Claude et BALLAND Jacqueline, *Déodatie, l'Ancien Monde. Histoire de la Déodatie du Néolithique à la Renaissance*, Remiremont, Gérard Louis, 1993.

JODIN François, *Saint-Dié-des-Vosges, une histoire de liberté*, Ludres, Une Page à l'autre, 2000.

MESSIAEN Jacky, *Liberty ships de France, 1946-1972*, Dunkerque, auto-édité, 1990.

MICHEL Jean-François, « Saint-Dié et le Canada : des contacts, voire des échanges » in *Saint-Dié-des-Vosges et la Déodatie. Patrimoine, société et paysage*, Actes des 17emes journées d'études vosgiennes, Fédération des sociétés savantes des Vosges, 2015, p. 223-230.

Ory-Henry, trente années de sculptures. Catalogue. Exposition au musée de Saint-Dié, mars-avril 1977.

PIERRET Christian, PITTE Jean-Robert et HUGUENOT Vianney, *Saint-Dié-des-Vosges*, Saint-Dié-des-Vosges, Serge Domini, 2013.

« Regards éclairés d'Albert Ronsin », *Annales de l'Est*, 6e série, 58e année, numéro spécial 2, 2008.

RONSIN Albert, *Saint-Dié-des-Vosges, treize siècles d'histoire, 669-1969*, Nancy, Publicité moderne, 1969.

———, *Saint-Dié*, Colmar, SAEP, 1972.

———, *Saint-Dié à la Belle Époque*, Bruxelles, Éditions Libro-sciences SPRL, 1973.

———, *Il était une fois Saint-Dié-des-Vosges*, Paris, Citédis, 1998.

RONSIN Albert, PIERRET Christian et COLIGNON Philippe, *Le Trésor des bijoux de Braque créés par Heger de Löwenfeld. Histoire et catalogue*, Saint-Dié-des-Vosges et Paris, La Tour de la Liberté - Art International Publishers, 1995.

Saint-Dié, novembre 1944. Mois d'angoisse, mois d'espoir. Catalogue d'exposition réalisée par la Médiathèque et le Musée de Saint-Dié-des-Vosges avec le concours de la Ville de Saint-Dié-des-Vosges et de la Société des Amis de la Bibliothèque et du Musée, 22 octobre-4 décembre 1994.

TASSIN Raphaël et PIERRET Christian, *La cathédrale de Saint-Dié-des-Vosges. Histoire, architecture et décor de l'ensemble cathédral*, Ars-sur-Moselle, Éd. Ville de Saint-Dié-des-Vosges/Serge Domini, 2014.

THILLEUL Karine (éd.), *La Seconde reconstruction à Saint-Dié-des-Vosges. Débats urbains, patrimoine humain*, Paris, Jean-Michel Place, 2018.

Biographies

ARBOIS DE JUBAINVILLE Paul d', *Dictionnaire bibliographique lorrain*, Metz, éditions Serpenoise, 2003.

BALDENSPERGER Fernand, *Une vie parmi d'autres. Notes pour servir à la chronique de notre temps*, Paris, Louis Conard, 1940.

Bulletin de la Société philomatique vosgienne (différents articles, généralement des notices nécrologiques).

CABANEL Patrick et ENCREVÉ André (éd.), *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, tome 1 : A-C, Paris, les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2015.

CLAUDON Francis, « Fernand Baldensperger (1871-1958). Retour sur une ambition », in *Revue de littérature comparée*, n° 177, 2021/1, p. 34-50.

CORDIER Henry, « Henry Vignaud », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 15, 1923, p. 1-17.

DAUZET Dominique-Marie et LE MOIGNE Fréderic (éd.), *Dictionnaire des évêques de France au XXe siècle*, Paris, Les éditions du Cerf, 2010.

DURAND-DELGA Michel et MOREAU Richard, *« Un savant dérangeant : Jules Marcou (1824-1898), géologue français d'Amérique »*, in *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie*, Troisième série, T. VIII, 1994. [En ligne : http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/marcou.html].

FREYSSELINARD Éric, *Albert Lebrun*, Paris, Belin, 2013.

KRAUS Hans Peter, *A Rare Book Saga. The Autobiography of H. P. Kraus*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1978.

MARTONNE Emmanuel de, « Nécrologie - Lucien Gallois (1857-1941) », in *Annales de Géographie*, T. 50, n° 283, juillet-septembre 1941, p. 161-167.

MUNIER Bertrand, *1791-2003. Le grand livre des élus vosgiens*, Haroué, Gérard Louis, 2003.

RONSIN Albert, HEILI Pierre et POULL Georges (éd.), *Les Vosgiens célèbres. Dictionnaire biographique illustré*, Vagney, Gérard Louis, 1990.

SAINT-CRICQ Nathalie, *Je vous aiderai à vivre, vous m'aiderez à mourir*, Paris, J'ai lu, 2022 [2021].

SCOTT James Brown, *Robert Bacon, sa vie et ses lettres (1860-1919)*, Paris, Champion, 1925.

VIGNAUD Henry, « Henry Harrisse », in *Journal de la Société des Américanistes*, n° 8, 1911, p. 286-288.

EXPOSITIONS

« Neue Welt und altes Wissen : wie Amerika zu seinem Namen kam ». Exposition du 14 octobre 2006 au 1er avril 2007, Offenburg, Muséum Im Ritterhaus et bibliothèque historique, 2006.

« Exploring the early Americas ». Exposition permanente à la Bibliothèque du Congrès de Washington, Jefferson Building, inaugurée en 2007 à partir du fonds déposé par la fondation Jay I. Kislak.

« Oberrheinischer Humanismus und Geographie. Martin Waldseemüller & die Entdeckung der neuen Welt ». Exposition au musée d'histoire de la ville de Fribourg en coopération avec la Bibliothèque Universitaire de Fribourg, du 20 avril au 2 juin 2013. [En ligne : https://www.ub.uni-freiburg.de/recherche/digitale-bibliothek/freiburger-historische-bestaende/oberrheinischer-humanismus-und-geographie].

« Stadtgeschichte Neu entdeckt ! ». Exposition permanente de la carte en fuseaux de 1507 et série de conférences sur Waldseemüller et le nom de l'Amérique au Museum Im Ritterhaus, Offenburg, saison 2018-2019.

DOCUMENTAIRES HISTORIQUES TÉLÉVISÉS

Les cartographes. Episode 1 : La carte de Waldseemüller 1507. Documentaire australien produit en 2004 par *Parthenon Entertainment*, réalisé par Ali McGrath et Stuart Clarke. Diffusé pour la première fois en France en 2012 sur la chaîne câblée *Histoire*.

L'Amérique lui doit son nom : Amerigo Vespucci. Documentaire allemand réalisé par Eike Schmitz et diffusée pour la première fois en France le 1er juillet 2023 sur Arte.

CONFÉRENCES ET COLLOQUES EN LIGNE

VAN DUZER Chet, « Legends on Martin Waldseemüller's Carta Marina of 1516 », conférence à la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 15 mars 2012. [En ligne : https://www.loc.gov/item/webcast-5539].

Redrawing Ptolemy : the Cartography of Martin Waldseemüller and Mathias Ringmann, journée d'études organisée par la *Geography & Map division of the Library of Congress*, Washington, 17 mai 2013. [En ligne : session du matin : https://www.youtube.com/watch?v=aErlGLbJLrU&t=7671s – session de l'après-midi : https://www.youtube.com/watch?v=TJsVLKPar1M&t=2067s].

ÉMISSIONS RADIOPHONIQUES (PODCASTS)

« C'est en Lorraine qu'on a décidé d'appeler un nouveau continent… L'Amérique ! », chronique par Olivier Prod'Homme, France Bleu Vosges, 4 octobre 2019 :
https://www.francebleu.fr/emissions/c-est-beau-c-est-bon-c-est-en-lorraine/sud-lorraine/c-est-beau-comme-l-amerique

« Il y a cinq siècles, la Lorraine donnait son nom à l'Amérique », chronique par Romain Van Dyck, RTL.LU, 22 octobre 2019 :
https://5minutes.rtl.lu/actu/frontieres/a/1417598.html

SITES INTERNET

Dossier statistique complet de l'INSEE sur Saint-Dié :
https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=COM-88413

Site Internet de la bibliothèque du Congrès de Washington :

Plusieurs pages consacrées à la carte de Waldseemüller de 1507 et aux circonstances de son acquisition : www.loc.gov. Voir notamment :

« Library of Congress Acquires Only Known Copy of 1507 World Map Compiled by Martin Waldseemüller », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., 23 juillet 2001. [En ligne : https://www.loc.gov/item/prn-01-093/].

« Library of Congress Completes Purchase of Waldseemüller Map », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., 18 juin 2003. [En ligne : https://www.loc.gov/item/prn-03-110/].

WANSER Heather, « Treatment and Preparation of Waldseemüller's Map », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., septembre 2003. [En ligne : https://www.loc.gov/loc/lcib/0309/conserve.html].

« Library of Congress Officially Received 1507 Waldseemuller World Map », *Library of Congress*, Washington D.C., 30 avril 2007. [En ligne : https://www.loc.gov/item/2021687830/].

« Construction Under Way for Encasement of Waldseemüller Map, "Birth Certificate of America" », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., 29 juin 2007. [En ligne : https://www.loc.gov/item/prn-07-143/].

URSCHEL Donna, « Waldseemüller: Building a Case », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., juin 2007. [En ligne : https://www.loc.gov/loc/lcib/0706/map2.html].

McNICHOL Michaela, « America's "Birth Certificate". Waldseemüller Map Tranferred to American People », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., juin 2007. [En ligne : https://www.loc.gov/loc/lcib/0706/detail/map1-1.html].

FRANCE Fenella G., « Hyperspectral Imaging of the Waldseemuller 1507 World Map: The development of hyperspectral imaging and its application to preservation issues », in *Information Bulletin*, Library of Congress, Washington D.C., 14 mars 2008. [En ligne : https://www.loc.gov/preservation/outreach/tops/france_easton/].

« Integrated Digital Imaging Systems: Hyperspectral Imaging », Library of Congress, Washington D.C., 2009. [En ligne : https://www.loc.gov/preservation/scientists/projects/hyperspec_imaging.html].

Site Internet de la James Ford Bell Library de l'Université du Minnesota :

Présentation interactive de la carte en fuseaux (globe à découper) de Waldseemüller :
https://apps.lib.umn.edu/bell/WaldsWebsite/AtTheBell_globe.htm

VIDÉOS YOUTUBE, FACEBOOK…

Saint-Dié, marraine de l'Amérique (mise en ligne le 19 décembre 2014) :
https://www.youtube.com/watch?v=DQn8zxuTeoM&t=3s

La carte de Waldseemüller – un objet pour l'histoire #3 (mise en ligne le 14 juin 2020) :
https://www.youtube.com/watch?v=FEBk5cTuJSo

Pourquoi Saint-Dié-des-Vosges est la marraine de l'Amérique ? (mise en ligne le 3 juillet 2022) :
https://www.facebook.com/neotvofficiel/videos/708626747034707

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte des 10 États sélectionnés (plus Washington D.C.) pour l'analyse de la presse étatsunienne 47
Presse des États-Unis – Répartition des articles utilisés selon les États (tableau)..... 50
Presse des États-Unis – Répartition des articles utilisés selon les États (graphique circulaire) 51
La marque de l'imprimerie de Saint-Dié en 1507 121
Mathias Ringmann en train d'enseigner : illustration récurrente du mot du président de la Société philomatique vosgienne dans *Mémoire des Vosges* 144
Le filigrane du papier utilisé par l'imprimerie de Vautrin Lud 148
Carte postale représentant la pharmacie Serrès, place Jules-Ferry, vers 1900 152
Martin Waldseemüller, *Universalis Cosmographia secundum Ptholemei traditionem et Americi Vespucii aliorumque lustrationes*, Saint-Dié, 1507, *Library of Congress*, Washington D.C. 198
Martin Waldseemüller, *Globus mundi*, Saint-Dié, 1507, La Boussole, Saint-Dié-des-Vosges (facsimilé) 199
Martin Waldseemüller (?), *Globus Mundi*…, Strasbourg, Johann Grüninger, 1509..... 202
Martin Waldseemüller, *Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem*, dite "Stevens-Brown map", Saint-Dié, 1506/1507 (?), Université Brown, Providence..... 204
La carte en fuseaux dans sa première version et dans la version LMU, découverte à Munich en 2012 207
Le « Globe vert », parfois attribué à Martin Waldseemüller, Paris, BnF 208
Le planisphère manuscrit de Nicolo de Caverio, vers 1504, Paris, BnF 221
La carte du monde manuscrite de Henricus Martellus, vers 1491, Yale 226
Une version imprimée de la mappemonde de Henricus Martellus par Francesco Rosselli, vers 1490, Florence, *Biblioteca Nazionale Centrale* 227
La première et la seconde projection de Ptolémée 241
Martin Waldseemüller, *Universalis Cosmographia… lustrationes*, 1507. Facsimilé peint, *James Ford Bell Library*, Université du Minnesota 246
Martin Waldseemüller, *Universalis Cosmographia… lustrationes*, 1507. Facsimilé peint, *British Library* 246
Martin Waldseemüller, *Orbis typus universalis iuxta hydrographorum traditionem*, Strasbourg, 1513. 256
Martin Waldseemüller, *Tabula Terre Nove*, Strasbourg, 1513. 256
Martin Waldseemüller, *Carta Marina*, Saint-Dié, 1516. Collection Jay I. Kislak, Bibliothèque du Congrès, Washington D.C. 257
La côte du Venezuela, sur laquelle Jules Marcou ajoute ostensiblement le nom « AMERRIQUES » 290
Réclame pour le *Buffalo Bill Wild West* à Saint-Dié, le samedi 22 juillet 1905..... 347
Diagramme du nombre d'occurrences en rapport avec la première dénomination de l'Amérique dans la presse des États-Unis (1875-2018)..... 355
La tribune officielle et la « Maison de l'Amérique », place Jules-Ferry, 15 juillet 1911.. 398
Carte postale Weick des fêtes franco-américaines de 1911 399
Médaille commémorative en argent des fêtes franco-américaines de 1911 400
Les portraits de Martin Waldseemüller, Vautrin Lud et Mathias Ringmann remis à l'ambassadeur des États-Unis à l'occasion des fêtes franco-américaines de Saint-Dié, 16 juillet 1911 413
La une du *Oil City Derrick* (quotidien de Pennsylvanie) du 18 juillet 1911..... 421

Le modèle de la plaque offerte par l'*American Legion* à Saint-Dié en août 1921 442
Le monument aux Morts de la Grande Guerre à Saint-Dié par Charles Desvergnes, 1928 450
Le monument aux Volontaires américains de la Grande Guerre, square Jefferson, Paris, 1923 452
Comparaison entre le monument à l'amitié franco-américaine de Chaumont (1923) et le monument aux Morts de Saint-Dié (1928) 453
L'inauguration du monument aux Morts de la ville de Saint-Dié, 26 août 1928 453
Un extrait de manuel scolaire d'histoire étatsunien 458
La remise du diplôme de citoyen d'Honneur de la ville de Saint-Dié au général Pershing, à l'ambassade des États-Unis à Paris, 18 octobre 1938 463
Carte postale adressée par Auguste Pierrot depuis New York à des amis à Saint-Dié, le 25 juillet 1938 467
La rue Thiers de Saint-Dié en ruines, photographiée par la 103e DI le 22 novembre 1944 475
La façade de la « Maison de l'Amérique », dessinée par le Pfc. William J. Barker le 22 novembre 1944 476
Photographie de la façade calcinée de la « Maison de l'Amérique », 1945 479
Photographie des ruines de Saint-Dié en 1945 485
La veuve du colonel Emery lit à la presse locale la lettre de condoléances qu'elle vient de recevoir de la part de la ville de Saint-Dié, le 5 octobre 1947 490
Hélène Abel-Ferry se fait remettre le drapeau étatsunien par le commandant Floury à bord du « Saint-Dié », le 30 avril 1947 493
Carte postale éditée à l'occasion de la réception de l'*American Legion* à Saint-Dié le 21 septembre 1947. 494
Photographie de la cérémonie en l'honneur de l'*American Legion* à Saint-Dié, le 21 septembre 1947 495
Les trois portraits de Vautrin Lud, Martin Waldseemüller et Mathias Ringmann (1911), exposés à l'Institut national des Beaux-Arts et de la littérature de l'Université des Amériques de Cholula, Mexique 515
Pierre Lovy, Médaille « Saint-Dié, marraine de l'Amérique », 1976 531
Les cinq membres fondateurs de l'association « Amérique », 10 février 1985 536
Un panneau de communication municipale situé rue du 11-Novembre à Saint-Dié, mars 2010. 541
Jean Messagier peint *La Liberté guidant Saint-Dié* lors de l'exposition « L'Art en plein jour », du 14 juin au 31 août 1986 542
L'affiche annonçant l'exposition « Images d'un continent pendant cinq siècles » au musée et à la médiathèque de Saint-Dié du 23 mai au 30 août 1987 547
Reconstitution historique du « baptême de l'Amérique » dans le cloître de la cathédrale de Saint-Dié en 1987 548
Albert Ronsin fait visiter à Rhoda Scott l'exposition sur l'Amérique avant son concert le 6 juin 1987 549
L'attente du passage de l'ambassadeur des États-Unis rue Thiers à Saint-Dié, le 27 mai 1987 550
L'ambassadeur des États-Unis visite la salle du Trésor de la médiathèque de Saint-Dié, 27 mai 1987 552
La signature de l'acte de jumelage entre Saint-Dié-des-Vosges et Lowell, le 14 juillet 1990 569
Diplôme de la Confrérie du Bonhomme attribué à Richard P. Howe le 14 juillet 1990 à Saint-Dié-des-Vosges 569
Une délégation de la municipalité de Saint-Dié-des-Vosges à l'Hôtel de Ville de Lowell, 4 avril 2006 571
L'affiche du premier FIG, juin 1990 582
L'affiche de la troisième édition du FIG, 1992 584
Carte de vœux émise par le Conseil municipal de Saint-Dié-des-Vosges pour la nouvelle année 1992 590
Photo de presse montrant des membres du « Cercle français de New Castle », Pennsylvanie 593

Couverture du programme du FIG 2006, édité par l'ADFIG et distribué aux festivaliers 594
Une œuvre de *Land Art* dans le parc Jean-Mansuy de Saint-Dié-des-Vosges en 2007 : Amerigo Vespucci par Didier Pozza 596
Carte postale éditée à l'occasion du FIG 2006 pour le 500e centenaire du baptême de l'Amérique 597
Quatre banderoles créées à l'occasion du cinquième centenaire du « baptême de l'Amérique » à Saint-Dié-des-Vosges, 2007 599
Extraits de deux manuels scolaires étatsuniens, 1982 et 1994 601
Visite de la chancelière allemande Angela Merkel à la Bibliothèque du Congrès pour le transfert symbolique de la mappemonde de Waldseemüller, 30 avril 2007 607
Montage photographique transmis par Ernest Poignand à J.-F. Kennedy, 27 juin 1962 654
Georges Braque et Henri-Michel Heger, dit baron de Löwenfeld, 1962 661
Pierre Noël signe le livre d'or de l'exposition des bijoux de Braque au musée de Saint-Dié, 27 février 1973 662
Diplôme d'hommage de la ville de Saint-Dié à Henri-Michel Heger de Löwenfeld, 27 février 1973 663
La carte de visite de Henri-Michel Heger, baron de Löwenfeld, dans les années 1990 664
Albert Ronsin en 1979 672
Carte de la provenance des Lorrains ayant contracté un mariage en l'église Saint-Vincent-de-Paul de New York entre 1852 et 1877, d'après les registres paroissiaux 683
Trois panneaux installés à Saint-Dié au lendemain de sa libération en novembre 1944 692
Une rubrique pour enfants dans un quotidien étatsunien 697
Graphique : Presse des États-Unis – Occurrences sur le thème du « baptême de l'Amérique » en fonction des années 701
Graphique : Presse des États-Unis – Répartition des articles en fonction du sujet principal 703
Le couvent reconstitué de la Rabida à l'Exposition universelle de Chicago, 1893 715
Plan général de la *World's Columbian Exposition*, Chicago, 1893 716
L'envol du ballon « *Le Petit Parisien* » à Saint-Dié, le 14 juillet 1911 719
Le Corso fleuri de Saint-Dié, le 15 juillet 1911 719
Grille de loterie diffusée par l'association des commerçants de Saint-Dié en mai 1987 725
Une des huit cartes postales éditées par la Société philomatique vosgienne à l'occasion des fêtes américaines de 1987 726
L'angle de la rue du Gymnase vosgien et de la rue d'Amérique à Saint-Dié-des-Vosges 738
Noms de rues de Saint-Dié-des-Vosges en lien avec le « baptême de l'Amérique » 740
Esquisse du projet de monument commémoratif du « baptême de l'Amérique » par Bernard Ory-Henry, 14 octobre 1988 749
Esquisse du projet de monument commémoratif du « baptême de l'Amérique » par B. Ory-Henry, 1987 751
« La Cour des Arts » et la mosaïque de Lamb au 15 rue d'Alsace à Saint-Dié-des-Vosges 755
La stèle en l'honneur de la 103e Division d'Infanterie, inaugurée le 13 juillet 1992, square de la 103e Division Américaine à Saint-Dié-des-Vosges 756
Panneau J.-C. Decaux installé au pied de la montée vers le musée Pierre-Noël, Saint-Dié-des-Vosges 757
Plan de la place Charles-de-Gaulle à Saint-Dié-des-Vosges 758
Panneau d'entrée de ville sur la RN 59, direction Nancy-Saint-Dié-des-Vosges, km 14 758

L'inauguration de l'espace Euronotus à Saint-Dié-des-Vosges le 20 juillet 1996 760
La fresque « Euronotus », conçue et réalisée par Emmanuel Antoine et Philippe Conti, quai Sadi-Carnot, Saint-Dié-des-Vosges 761
Carte de l'Amérique en grès rose et laiton intégrée dans les pavés de la place Charles-de-Gaulle, Saint-Dié-des-Vosges 763
Première page du dossier de presse pour le lancement d'*Aquanova America*, 2013 763
Affiche pour une journée de manifestation sportive à *Aquanova America*, années 2010 764
Portrait de Vautrin Lud, peint sur un mur du collège éponyme à Saint-Dié-des-Vosges. Œuvre de Russ 765
Le buste d'Amerigo Vespucci, jardins du *Pan American Union Building*, Washington 766
Réclame pour un livre d'Adolphe Weick parue dans le *Mémorial des Vosges*, 15 avril 1911 768
Une étiquette de champagne, cuvée spéciale « Américic Vespuce », 1911 769
Carte postale Weick des fêtes franco-américaines de 1911 771
Un timbre à l'effigie des fêtes franco-américaines de 1911 772
Timbre de la série « *Europa* » émis par la Poste en 1992 772
Pin's édité par la Société philomatique vosgienne en 1992 773
Couverture de l'album « La Messagère du Nouveau Monde » par Christophe Carmona et Roger Seiter, 2002. 777
Réclame pour Picon sur la maison dite du « baptême de l'Amérique », 15 juillet 1911 779
La façade vandalisée de la « Maison de l'Amérique » avant le début des fêtes franco-américaines de 1911 780
Deux encarts publicitaires parus dans la presse des États-Unis, 1966 et 1974 781
L'enseigne du bar « Le 1507 », 3 rue Joseph Mangin à Saint-Dié-des-Vosges 784
La vitrine de la sandwicherie « Le Nouveau Monde » (2015-2017), face à la cathédrale de Saint-Dié 785
Une affiche promotionnelle de la brasserie *Matrina America*. 787
Le stand de Claude Devin sur un marché en 2020 788
Facsimilé de la mappemonde de Waldseemüller sur un mur du restaurant « Au Bureau », Saint-Dié-des-Vosges, le 20 octobre 2019 788
Bouteille d'eau de source en plastique soufflé au motif « 1507 », vers 2010 795
L'espace « AMERICA 1507 » au musée Pierre-Noël de Saint-Dié-des-Vosges 808
L'espace Marco Polo à « la Boussole », nouvelle médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges 809

INDEX

Nous avons choisi de ne pas inclure ici les noms de « Saint-Dié » (ou « Saint-Dié-des-Vosges »), « Lorraine », « Amérique », « États-Unis », ou « Martin Waldseemüller », qui reviennent presque à chaque page et comportent par conséquent un nombre très important d'occurrences (parfois plusieurs milliers) tout au long du présent travail. Leur intégration dans cet index aurait trop alourdi ce dernier. Les noms de personnes sont écrits en italique.

A

Abel-Ferry, Fresnette · 485
Abel-Ferry, Hélène · 485-487, 489, 490-493, 496-502, 504, 517, 540, 658-661, 681, 710, 801
Achille · 167, 186
Adam, Lucien · 344
Adam, Paul · 698
Adams, Elizabeth F. · 499, 501
Afghanistan · 524, 560
Agadir · 82, 391, 417
Ailly, Pierre d' · 89, 91-94, 390, 454, 494, 737
Ainvaux, Jean d' · 89
Alabama · 519
Albany (État de New York) · 61, 110, 183, 201, 368
Albro, Sylvia · 313
Algésiras · 360, 417, 628
Allard, Louis · 629
Allemagne · 6, 36, 53, 56, 79, 82, 125, 138, 173, 181, 197, 201, 213, 214, 269, 295, 306, 307, 321, 339, 340, 351, 360, 364, 367, 380, 382, 383, 386, 391, 396, 410, 411, 426-428, 434, 435, 443, 454, 461, 469, 478, 481, 513, 587, 601, 604, 608, 640, 642, 644, 649, 682, 686, 687, 707, 756, 801, 803, 813, 816
Alliaris, Pierre · 257
Alpert, Pierre · 643
Alphand, Hervé · 663
Alsace · 30, 68, 69, 100, 141, 142, 152, 185, 307, 317, 394, 440, 542, 545, 591, 592, 603, 631, 673, 676, 684, 721, 755, 788, 804
Aluys, Jean, dit Calaber · 109, 110, 131, 141, 150
Amerbach, Jean (ou Johannes) · 136
Ameryk, Richard · 814
Anderson, Robert · 653
Andrelino, Publio Fausto · 171
Angelo, Jacopo d' · 162
Anghiera, Pierre Martyr d' · 248
Annenkov, Vladimir · 580
Anozel (col du massif des Vosges) · 128
Antoine, duc de Lorraine · 111, 123, 130, 144, 172, 185
Antoine, Emmanuel · 5, 582, 759-761
Apien, Pierre (ou Peter) · 165, 200, 251
Arabie Saoudite · 560
Arbonneau, Thierry d' · 759
Arciniegas, German · 327, 483
Argonne · 436, 797
Aristote · 166
Arlington (cimetière militaire) · 490, 649, 660
Arlon (Belgique) · 570
Aron, Raymond · 33, 519, 524
Aron, Robert · 643, 647
Arthur, Chester · 345
Astier, Alexis · 597
Augsbourg · 100
Aurillac (commune du Cantal) · 584
Auriol, Vincent · 500
Autriche · 160, 205, 230, 587
Avezac, Armand d' · 66, 109, 168, 179-183, 189, 278, 320

B

Baccarat (commune de Meurthe-et-Moselle) · 542, 670

Bacon, Robert · 388-390, 397, 401, 402, 407, 408, 411-413, 417, 422, 427, 432, 444, 455, 463, 516, 634, 635, 640, 671, 688
Bacon, Roger · 92
Baden-Baden · 509
Bade-Wurtemberg · 8, 374, 746, 789, 813
Baer, F. · 372
Bailly, Antoine · 6, 42, 579, 580, 583, 729, 731, 784, 785, 791
Baker, Mickey · 530
Balboa, Vasco Nuñez · 223
Baldenne, Fernand · 667-669
Baldensperger, Fernand · 46, 47, 79, 437, 438, 480, 481, 483, 630, 632-637, 642, 667-670, 710, 816
Baldung Grien, Hans · 138
Bâle · 98-100, 133, 139, 165, 180-182, 190, 305
Bambuck, Roger · 580
Bandini, Angelo Maria · 194, 279
Barbé, Lucie · 685, 686
Barber, Peter · 210, 228
Barbot, Gérard · 760
Barcelone · 539
Bardy, Henri · 30, 69-75, 77, 78, 80, 81, 99-101, 105, 109, 110, 147, 148, 151-157, 169, 175, 176, 187, 188, 268, 269, 280, 285, 294, 300, 301, 315, 321, 351, 358, 372, 404, 445, 446, 476, 690, 743, 758, 779
Bardy, Mathieu · 152
Barker, William J. · 475, 476
Bar-le-Duc · 120, 625
Barrès, Maurice · 636
Barthes, Roland · 42, 158
Bartholdi, Auguste · 345, 346, 497, 541, 796
Barthou, Louis · 454
Basin de Sandaucourt, Jean · 88, 95-97, 108, 110, 111, 123, 130, 134, 139, 141, 148, 149, 155, 163, 176, 186, 222, 278, 280-283, 293, 297, 316, 322, 351, 372, 373, 393, 405, 458, 468, 669, 706, 737, 739, 740-742
Bastien, Pascal · 795, 796
Bathelémont (monument franco-étatsunien) · 745
Baudroux, Jean-Claude · 774, 776-778
Baumont, Georges · 77, 83, 105, 111, 112, 157, 158, 450, 507
Beame, Abraham · 663
Beaujeu-Garnier, Jacqueline · 580
Beaupré, Jean-Nicolas · 99, 118, 119, 139, 186, 187, 278-280, 367, 527, 670
Beauvois, E. · 301
Beeler, Madison S. · 271, 288, 302-304, 306, 514
Bellanger, Deb · 572
Belleau (commune de l'Aisne) · 438
Belt, Thomas · 290, 291
Ben Laden, Oussama · 560
Benjamin, Walter · 206, 714, 789
Benoît, Arthur · 78, 120, 135, 136, 147, 148, 169, 187, 268, 315
Ber, Louis · 190
Berger, Yves · 554
Bering, Vitus · 243
Berkeley · 271, 288, 632, 633, 636, 670
Berlin · 336, 365, 474, 508, 582, 592, 629
Bernard, Robert · 561, 590, 724, 761, 763
Berteaux, Maurice · 389, 391, 721, 772
Bertho-Lavenir, Catherine · 591
Bertonaschi, John · 313
Bessias, Jean · 543-546, 565
Biffontaine (commune des Vosges) · 470
Billington, James H. · 606-608
Birstorf, Didier de · 90
Bischoff, Georges · 125, 126, 145
Bissot, Michel · 546, 553
Blaine, James G. · 370
Blarru, Pierre de · 89, 90, 95, 97, 98, 108, 110, 111, 123, 141, 148, 358, 372, 669
Blois · 436, 438, 507
Blot, François · 593
Blum, Léon · 491
Boèce · 166
Boelhower, William · 229, 247
Bolivie · 538
Bonnet, Henri · 498
Bonnet, Jean-Marie · 554
Boorstin, Daniel J. · 603
Bordeaux · 69, 436, 585
Boris, Georges · 643

Bosquet, Alain · 639
Boston · 52, 176, 368, 441, 457, 568, 570-572
Boucher, Jean · 452
Boudet, Paul · 86-88, 271
Boulet, Jean-Jacques · 548
Bourbonne-les-Bains (commune de Haute-Marne) · 795
Bousquet, Jean · 791
Bradley, Omar · 472
Brandenburg · 686
Brant, Sébastien · 144, 171
Braque, Georges · 661, 665, 666
Brésil · 37, 222, 254, 257, 304, 399, 401, 547, 580, 595, 615, 762, 770, 811
Breton, André · 639
Briand, Aristide · 453, 454
Briantais, Françoise · 5, 570, 572, 573
Bridoux, Charles · 772
Brion-Guerry, Liliane · 103, 237
Briottet, Alain · 568
Bristol · 814, 815
Brooklyn · 639, 646
Brooks, Edward H. · 470, 472
Brunet, Roger · 580
Brunot, Ferdinand · 187, 637
Bruyères (commune des Vosges) · 469, 470, 530
Buffalo Bill, William Cody, dit · 346, 347, 349
Buisseret, David J. · 212, 229
Buisson, Ferdinand · 768
Burden, Philip D. · 605
Burlin, Louis · 428, 431, 437, 438, 449, 453, 466, 467, 652, 671, 737
Bush Sr., George · 560
Bush, George W. · 560, 595, 803, 810
Butler, N. M. · 636
Byrd, Richard · 489
Byrnes, James F. · 491

C

C. Jérôme, Claude Dhôtel, dit · 520
Cabot, Jean · 287
Cabot, Sébastien · *Voir* Jean Cabot
Cadamosto, Alvise da · 248
Caffery, Jefferson · 486
Cahors · 584
Caillaux, Joseph · 391, 419
Calbiac, Max de · 657
Californie · 47, 50, 51, 222, 271, 364, 492, 499, 551, 636, 638, 679-681, 684, 686
Calmet, Dom Augustin · 108, 118
Calvi · 673
Cambon, Jules · 359, 686
Cambon, Victor · 649
Cambridge · 176, 285, 290, 297, 635
Canada · 21, 37, 73, 225, 294, 400, 402, 467, 508, 528, 538, 539, 580, 595, 625, 629, 630, 674, 684, 815
Cancellieri, Francesco · 264
Canerio, Nicolo de · *Voir* Nicolo de Caverio
Cantigny (commune de la Somme) · 435
Cantino, Alberto · 224
Cape Cod (ville du Massachusetts) · 571
Carbonnar, Jean-Michel · 747, 758
Carroué, Laurent · 595
Carter, Jimmy · 525
Cartier, Jacques · 528, 674
Castres · 592
Castro, Fidel · 540
Catalogne · 562
Caverio, Nicolo de · 219, 221, 222, 224, 270
César, Jules · 126, 145, 146, 171, 230, 394
Chaban-Delmas, Jacques · 656
Chagall, Marc · 638
Champenoux (commune de Meurthe-et-Moselle) · 520
Champier, Symphorien · 109, 110
Champlain (paquebot de croisière) · 466, 644, 650, 651
Champ-le-Duc (commune des Vosges) · 121
Chanzy, Charles · 118
Charavay, Étienne · 414
Charles le Téméraire · 94, 126, 228, 278, 524
Charles, Heinrich · 46, 170-173, 258, 273, 274, 286, 316-318, 321, 361, 376, 383-387, 401, 409, 416, 454, 455, 688, 689
Charmes (commune des Vosges) · 86, 636
Charpak, Georges · 731

Châtenois, Chrétien de · 109
Chaumont · 452, 453, 537, 585
Cherbourg · 383, 436
Cherèque, Jacques · 580
Chevrier, Raymond · 79, 102, 104, 111, 164, 482
Chicago · 33, 46, 81, 156, 165, 210, 212, 299, 301, 339, 351, 358, 364, 368-374, 376, 378, 401, 423, 499, 515, 619, 645, 657, 684, 713, 715, 716, 733, 736, 770, 800
Chili · 401, 815
Chirac, Jacques · 21, 536, 564, 595, 752
Chorley, Richard · 580
Chrisman, Miriam U. · 138, 144, 146, 192
Chrysoloras, Manuel · 162
Clair, René · 638
Clark, sergent · 471
Clarté, Olivier · 549
Claudel, Élodie · 597
Claudel, Paul · 461
Claval, Paul · 580
Clémenceau, Georges · 633, 636, 637
Clements, Earle C. · 503
Clévenot, Élisabeth · 461, 463, 465, 816
Clévenot, Georges · 597, 598
Clinton, Bill · 560
Colin, André · 506
Colin, Philippe · 5
Colmar · 190, 195, 537, 542, 549, 552, 668, 796
Colnat, Gaston · 489, 492, 496
Cologne · 89, 139
Colomb, Bartholomé · 303
Colomb, Christophe · 91, 94, 153, 177, 203, 220, 225, 242, 243, 250, 257-259, 264, 265, 267-272, 275-277, 283-288, 291, 292, 294, 296, 298-300, 302-304, 306, 320, 351, 361, 362, 365, 368-371, 390, 418, 422, 455, 459, 539, 540, 577, 589, 592, 594, 598, 620, 650, 654, 665, 673, 684, 697, 704, 715, 716, 753, 756, 773, 775-777, 800, 814
Colomb, Diego · 284, 715
Colomb, Fernand · 287, 292, 293
Colombie · 293, 362, 538
Columbia · 46, 328, 362, 363, 437, 480, 483, 502, 632, 633, 636
Comras, Victor D. · 544
Constance (concile de) · 162, 454
Conti, Philippe · 5, 759-761
Cook, James · 243
Copernic, Nicolas · 193, 252
Coppens, Yves · 580, 731
Corbière, Tristan · 717
Corcieux (commune des Vosges) · 469, 499, 501
Cornell (université) · 92, 629
Corvus, Andreas · 218
Cousteau, Jacques-Yves · 578
Couture, CharlÉlie · 519
Craven, Mrs. Walter G. · 488
Creel, George · 429
Crofton (ville du Nebraska) · 690
Cruppi, Jean · 387, 419
Cuba · 82, 235, 242, 257, 294, 343, 359, 360, 508, 540, 638
Cuny, Daniel · 755
Curtis, Edward · 554
Curtis, William Eleroy · 370, 371

D

Dahlquist, John E. · 470
Dallas · 662
Dalle-Vedove, Boniface · 566
Dandieu, Arnaud · 643, 647
Dawes (plan) · 443
De Briey, Martin · 474
De Certeau, Michel · 621, 695
De Gaulle, Charles · 505, 508, 536, 565, 734
De Koninck, Rodolphe · 580
De la Vasselais, Guy · 500-502
Decaux, Alain · 580
Delcassé, Théophile · 359
Delebarre, Michel · 580
Denis, Nestor · 309, 736
Denver · 242, 475
Derrida, Jacques · 695
Descelles, Paul · 413, 422
DeSimone, Daniel · 313

Desvergnes, Charles · 450-452, 745
Detroit · 619
Dettwiller, Philippe · 358
Devers, Jacob L. · 472
Devin, Claude · 5, 711, 712, 786-788, 812
Didier, Jean-Louis · 548
Didier, Nicolas · 147
Dinozé (cimetière militaire étatsunien) · 530
Dollfus, Olivier · 580
Dommartin, Louis de · 109-111, 669
Domrémy (commune des Vosges) · 449
Donnedieu de Vabres, Renaud · 594
Douchain, Olivier · 105, 526, 674
Doynel de Saint-Quentin, René · 466, 648, 649
Duby, Georges · 26, 580
Duceux, Camille · 383, 387, 389, 391-393, 397, 401, 403-405, 408-411, 417-419, 466, 688, 722, 737
Dufau, Hervé · 760
Duhamel, Georges · 647
Dulli, Robert · 580
Dumas, Roland · 580
Duplessis, Maurice · 565
Durain, Romain · 5, 785, 786
Dürer, Albrecht · 239
Durtain, Luc · 647
Duval, Jean-Jacques · 484
Duval, Paul · 467
Duvernon, Raoul · 413, 422
Duvivier, Julien · 638

E

Égypte · 390, 449, 505
Eiffel, Gustave · 345
Eisenhower, Dwight D. · 472
El Gharbaoui, Ahmed · 580
El Paso · 537
Elbel, Paul · 460, 463, 465, 466
Elkins, William M. · 514
Ellsworth, James W. · 372
Eltsine, Boris · 560
Emerson, Ralph Waldo · 619
Emery, John G. · 435-439, 483, 487-490, 496, 681, 723
Eminem · 619, 621
Épinal · 17, 69, 88, 121, 152, 155, 268, 308, 313, 347, 383, 433, 436, 469, 470, 530, 540, 543, 674, 721, 722, 801
Épinal, Jean d' · 147
Erik le Rouge · 298
Erikson, Leif · 298
Espagne · 362, 363, 377, 587, 654, 800, 814
Evanston (ville d'Illinois) · 632
Évrat, Paul · 506
Évrat, Pierre · 469, 476, 477, 756, 757
Exermont (commune des Ardennes) · 436
Eyriès, Jean-Baptiste · 366

F

Faber, Jacob · 171
Fabius, Laurent · 656
Fallières, Armand · 360, 390, 419
Farkas, Zoltan · 303
Faure, Edgar · 656
Favier, Jean · 580
Feinstein, Dianne · 611
Feldkirch (ville d'Autriche) · 205
Ferdinand d'Aragon · 287
Ferrare · 224
Ferry, Abel · 485, 661, 765
Ferry, Édouard · 120
Ferry, Eugénie · 486
Ferry, Jules · 71, 82, 154, 211, 345, 383, 390, 401, 404, 405, 407, 417-419, 447, 485, 487, 490, 491, 493, 494, 497, 500-502, 504, 541, 658, 659, 681, 726, 768, 801
Ferry, René · 78, 79, 93, 102, 110, 112, 135, 136, 177, 184, 231, 232, 235, 251, 257, 270, 271, 301, 321, 322, 393, 396, 398, 401-403, 412, 438
Fervel, Colonel · 315, 350
Finley, John H. · 117, 335, 429, 430, 633, 635, 636, 694
Fischer, Joseph · 191, 205-207, 210, 216-219, 226, 231, 239, 250, 306, 374, 386, 602
Fitchburg (ville du Massachusetts) · 532
Fitzgerald, Ella · 599

Flaherty, James A. · 460
Flirey (commune de Meurthe-et-Moselle) · 436, 438
Florence · 73, 100, 101, 139, 162, 187, 220, 227, 270, 276-281, 283, 286, 373, 506, 539, 815
Floride · 610-612
Floury, Jean · 492, 493
Foch, Ferdinand · 442
Fombaron, Jean-Claude · 6, 41, 77, 152, 358, 433, 434, 467, 540, 544, 598, 652, 666, 727, 733, 801
Fonseca, Juan Rodriguez de · 220
Fontnouvelle, Charles de · 647
Fort Sheridan (ville d'Illinois) · 435
Foscarini, Marco · 263, 264
Foucault, Alphonse Gabriel, Mgr · 405, 408, 447, 460
Foucault, Michel · 42, 695
Fouché, Joseph · 625
Francfort · 68, 70, 150, 152, 160, 300, 339, 351, 357, 359, 372, 382, 408, 631, 639, 789
Francklyn-Paris, William · 645, 646
Frankfort (ville du Kentucky) · 503
Frapelle (commune des Vosges) · 432, 530
Frêche, Georges · 791
Freisz, Georges · 467
French, Edward · 691-693
Freneau, Philip · 362
Fribourg · 8, 54, 89, 99, 100, 108, 133, 137, 139, 142, 169, 181, 237, 318, 457, 512, 638, 639, 668, 669, 705, 707, 746, 805, 813, 815
Friedrichshafen (commune du Bade-Wurtemberg) · 570
Fries, Laurent · 165, 213, 253

G

Gabin, Jean · 638
Gadaud, André · 657
Galbraith, Frederick William · 435
Gale Ferris Jr., George Washington · 715
Gallois, Lucien · 101, 102, 104, 182, 183, 201, 202, 206, 208, 212, 213, 220, 221, 237, 241, 257, 269, 270, 281, 282, 286, 307, 310, 315
Gama, Vasco de · 28, 276
Garreau, Joseph "Joe" · 572
Gassion, Charles · 681
Gênes · 539
George V, roi d'Angleterre · 689
George, Marie-Noëlle · 558
George, Pierre · 580
Gérard, Albert · 78, 99, 105-109, 112, 113, 119, 162-164, 169, 181, 182, 186, 259, 279, 315
Gérardel, Gérard · 97
Gérardin, François · 5, 41, 79, 446-449, 527, 658, 671
Gérardin, Jean-Marie · 5, 41, 591
Gérardmer (commune des Vosges) · 431, 469, 537, 571, 578
Gerbel, Nicolas · 145
Germantown (ville du Texas) · 686
Gerra, Laurent · 19, 20
Gershwin, George · 554
Ghirlandaio, Domenico · 815
Gille, Gaston · 629
Giraudoux, Jean · 638
Giscard d'Estaing, Valéry · 520, 521, 525, 656
Glareanus, Henricus, Henri Loritz dit · 165, 205, 250, 251
Glascoff, Donald · 496
Godard, Justin · 489
Goll, Yvan · 5, 531, 638, 639
Goode, Laura · 497
Graf, Urs · 138
Grand Rapids (ville du Michigan) · 435, 490
Grande-Bretagne · 340, 342, 346, 382, 508, 587, 791, 814
Grandidier, Daniel · 5, 558, 592
Grant, Ulysses S. · 340, 341
Gravier, Nicolas-François · 86, 99, 103, 118, 119, 372
Gray, Virginia · 604
Grélot, Auguste · 447
Grenoble · 592
Griffith, Paul H. · 493, 496
Gros, Denis · 592
Grüninger, Jean (ou Johannes) · 95, 121, 136-139, 150, 171, 181, 183, 185, 193, 202, 218, 259, 313
Guam · 363
Guanahani (San Salvador) · 300
Guebwiller, Jérôme · 145

Guitton, Gustave · 343
Gunther, Charles F. · 371
Gutenberg, Johannes · 579, 645
Guyot, Charles · 169, 296
Gymnase vosgien · 48, 63, 65, 66, 72-79, 81-85, 88-90, 94, 97-107, 109-115, 117, 120, 121, 125, 126, 127, 131-133, 139, 140, 143, 145, 147-150, 153-159, 165, 167-169, 172, 179, 180, 182-186, 189, 190, 195, 248, 258, 260, 267-272, 283-285, 287, 288, 298, 300-302, 304, 307, 314, 316, 319, 321-323, 332, 351, 358, 361, 364, 372, 392-394, 400, 402, 404, 405, 413, 414, 418, 419, 422, 433, 441, 442, 450, 451, 458, 483, 491, 501, 511, 531, 536, 547, 556, 557, 580, 581, 590, 598, 601, 606, 608, 610-613, 615, 650, 654, 668, 669, 691, 706, 726, 737-739, 741-743, 746, 752, 753, 765, 773-775, 777, 800
Gymnasium Vosagense · *Voir* Gymnase vosgien

H

Hagen, Friedrich Heinrich von der · 319
Hägerstrand, Torsten · 584
Haggett, Peter · 583
Halsey, Edwin A. · 649
Hamill, James A. · 377
Hänlein, Johannes · 175
Hanotaux, Gabriel · 382, 428
Harley, John B. · 210
Harris, Elizabeth · 124, 136, 137, 206, 217, 218, 232, 251, 603
Harrisse, Henry · 222, 252, 365, 372
Harvard · 7, 47, 52, 176, 271, 290, 297, 388, 480, 628, 629, 631-635, 667, 670
Hastings, Alcee L. · 610-612
Hauslab, Franz, Ritter von · 201, 207, 237, 360
Haut-Kœnigsbourg · 126, 416
Hawaï · 363
Hazards, Hugues des · 109-111, 122, 127, 131, 132, 141
Hearst, William Randolph · 377, 699, 700
Hébert, John R. · 219
Heidelberg · 89, 98-100, 133, 171, 172, 668
Hellan, M. P. · 657
Hellieule (quartier de Saint-Dié-des-Vosges) · 449, 537, 720, 744
Hendrix, Jimmy · 531
Henriot, Philippe · 473
Herbermann, Charles G. · 102, 166, 213, 216, 219, 244, 285, 286, 306, 310, 311
Herquel, Jean · 89, 106, 109, 111, 669
Herrick, Myron T. · 453, 463
Herriot, Édouard · 460, 466, 564
Hessler, John W. · 90, 161, 166, 193, 223, 224, 231, 239, 251, 253, 260, 308, 311
Hinzelin, Émile · 428, 434, 720
Hitler, Adolf · 318, 462, 638, 648
Hogarde, Antoine de · 97
Hojeda, Alonso de · 220
Holbein le Jeune, Hans · 239
Homel, Jacky · 6, 568, 579, 729, 739, 756, 758, 795, 796, 803
Homère · 111, 166, 174
Homme, Robert O. · 538
Honduras · 290, 538
Horodowitch, Elizabeth · 243
Horsford, Eben N. · 298
Houpert, Jean · 684
Houston · 234, 662
Howe, Richard P. · 7, 568-570
Hoyer, Steny · 607
Huelva · 299, 300
Huguenot, Olivier · 6, 577, 579-582, 596, 755
Huguenot, Vianney · 6, 579, 729, 739, 756, 758, 796, 803
Humboldt, Alexander von · 24, 30, 65, 66, 108, 161, 168, 170, 173, 176, 265, 278, 279, 285, 291, 302, 304, 315, 318, 319, 321, 341, 365, 366, 613, 621, 670, 706, 740, 741, 777, 815
Hupfuff, Mathias · 136
Hurlbut, Geo C. · 297, 327
Hussein, Saddam · 560
Hyde, James H. · 384, 628
Hylacomylus · *Voir* Ilacomylus (Martin Waldseemüller)

I

Ilacomilus · *Voir* Ilacomylus (Martin Waldseemüller)
Ilacomylus, Martin Waldseemüller, dit · 48, 73, 108, 109, 121, 124, 132, 135, 137, 167-169, 179-182, 189, 206, 259, 288, 297, 317, 350, 737, 773
Ile de France (paquebot de croisière) · 466
Illinois · 46, 50, 51, 390, 435, 683, 694
Innsbruck · 195, 375, 475
Iowa City · 632
Irak · 595, 802
Iran · 525
Irving, Washington · 264, 361, 365, 815
Isaac I. Stevens (Liberty ship) · 491, 493
Isabelle de Castille · 92
Israël · 560
Issy-les-Moulineaux · 389, 721
Italie · 126, 131, 143, 162, 171, 174, 197, 212, 213, 279, 295, 307, 449, 513, 587, 668, 670, 814, 815
Ithaca (ville de l'État de New York) · 92, 368

J

Jackson-Lee, Sheila · 611, 612
Jacobi, Pierre · 120, 124, 148
Jacquerez, Léon · 80, 449, 460-465, 467-470, 481, 641-653, 671, 702, 801
Jacques Augustin, Jean-Baptiste · 446
Jacquet, René · 447, 448
Jamaïque · 291, 298
Jaray, Gabriel-Louis · 342
Jean II du Portugal · 283
Jeandon, Maurice · 527, 538, 540, 542-544, 550-553, 559, 566, 674, 675, 727, 749
Joffre, Joseph · 464, 465, 469, 481
Johns Hopkins (université) · 694
Johnson, Christine R. · 177, 215, 235, 248, 258, 274-276
Jury, Alexandre · 6, 38
Jusserand, Jean-Jules · 389, 422, 427, 461, 629, 633
Juvénal · 166, 174

K

Kansas City · 438, 662
Karácsonyi, János · 457
Kassab, Ahmed · 580
Kellogg, Frank · 453, 454
Kemper, Father Henry Michael · 457
Kennedy, John F. · 508, 513, 567, 641, 652-655
Kentucky · 503, 530
Kerouac, Jack · 567
Kerrville (ville du Texas) · 457
Keynes, John M. · 443
Kher, Véronique · 6, 570-573
Kiener, Claude · 6, 797
Kislak, Jay I. · 257, 604
Klein, Marie-France · 544
Knafou, Rémy · 580
Knecht, Marcel · 437, 438, 468
Koch, David · 604
Koechlin, Mickael · 317
Kohl, Helmut · 604
Königsberg · 213
Kosovo · 560
Koweït · 560
Kraus, Hans P. · 207, 514
Kristeva, Julia · 595

L

La Bresse (commune des Vosges) · 748
La Cosa, Juan de · 224
La Fayette, Gilbert du Motier, marquis de · 341, 382, 430, 460, 532, 551, 599, 690, 694, 758, 759, 796
La Guardia, Fiorello · 647
La Pêcherie (faubourg de Saint-Dié-des-Vosges) · 472
La Pira, Giorgio · 506
La Rochelle · 7, 528
La Voivre (commune des Vosges) · 471
Labiche, Eugène · 65, 532
Laboulaye, Édouard · 345, 346
Lacoste, Yves · 580, 581
Lafayette (ville de Louisiane) · 519, 676

Lalevée, Victor · 451
Lalibert, Jean-Pierre · 6, 664
Lalonde, Brice · 580
Lamaze, Jean-Pierre · 725
Lambert de Saint-Bris, Thomas H. · 297, 299
Lang, Abraham · 638
Lang, Jack · 19, 535, 576, 580, 677
Lansing, Robert · 433
Larger, Benoît · 144, 220
Larrivière, Jacky · 772
Las Casas, Bartolomé de · 31, 271, 272, 292
Laubenberger, Franz · 173, 174
Laugel & Renouard (entreprise métallurgique) · 760
Laurent, Agnès · 546, 553
Laurentides (région du Québec) · 565
Laval (ville du Québec) · 565
Lazareff, Pierre · 639
Le Corbusier · 83, 484, 600, 765, 796
Le Havre · 466, 493, 499, 502
Le Maire, Octavien · 669
Le Rouge, Gustave · 343
Le Tholy (commune des Vosges)· 469
Le Troquer, André · 486
Lebrun, Albert · 391, 397, 401, 404, 406-408, 412, 417, 418, 422, 460, 462, 466, 671
Lecuyer, Robert · 496
Lefèvre d'Étaples, Jacques · 166, 668
Léger, Alexis · 638
Léger, Annie · 731, 784, 786, 787
Lehmann, Martin · 8, 174, 211, 230, 274, 814
Leiva Vivas, Rafael · 538
Lenfest, Jerry · 604
Léotard, François · 752
Lepage, Henri · 278, 279, 344
Leroy-Ladurie, Emmanuel · 580
Lester, Toby · 7, 175, 224, 228, 230, 252, 308, 314, 318, 319, 675
Lévi-Strauss, Claude · 639
Levitte, Jean-David · 572
Lévy, Bernard-Henri · 731
Lévy-Savoye, Rita · 681
Liechtenstein, Johann II, prince de · 201, 202, 207, 237, 360, 514
Lincoln, Abraham · 599
Lincoln, Evelyn · 653
Lisbonne · 277, 282, 283
Lodge, Henry Cabot · 360
Lombard, Colonel · 650
Loménie de Brienne · 366
Londres · 195, 203, 207, 224, 246, 287, 375, 443, 689, 713
Longeville-devant-Bar (commune de Meuse) · 119, 120, 150
Longuet, Gérard · 727
Loos (Imprimeur) · 493, 494
Lorber, Dr et Madame · 779
Loretteville (ville du Québec) · 537, 538
Loriquet, Jean-Nicolas · 393
Lorraine (ville du Québec) · 565, 566
Los Angeles · 225, 480, 537, 680, 684, 816
Louis XI · 133, 281
Louisiane · 7, 46, 50, 51, 293, 530, 676, 685, 765, 766
Louisville (ville du Kentucky) · 503, 530
Lowell (ville du Massachusetts) · 7, 47, 561, 563, 565-573, 577, 582, 585, 610, 655
Löwenfeld (ou Lœwenfeld), Michel Heger, dit baron de · 661-664, 666, 816
Loyon, René · 546
Lud, Gaultier · *Voir* Vautrin Lud
Lud, Jean (Johannes) · 89, 128, 134, 154, 654
Lud, Nicolas · 103, 109-111, 122, 134, 135, 139, 140, 149, 154-156, 169, 185, 322, 393, 405, 667, 691, 706, 743, 773-776
Lud, Vautrin · 48, 54, 61, 73, 78, 80, 89, 90, 94-101, 103, 104, 106-112, 114, 115, 117-134, 136-143, 146, 148-151, 153-155, 157, 158, 163-165, 168, 169, 171, 175, 176, 178-183, 185, 189, 191, 195, 258, 266, 268, 276, 278, 280, 282, 310-312, 314, 315, 319, 320-323, 358, 359, 372, 373, 392, 393, 405, 413, 418, 419, 422, 440, 446, 458, 494, 507, 509, 515, 527, 548, 552, 557, 581, 588, 598, 603, 608, 611, 654, 667-669, 691, 706, 726, 743, 773-777

Lunéville (commune de Meurthe-et-Moselle) · 347, 437, 722, 758, 804
Luther, Martin · 353
Lyautey, Pierre · 643
Lyon · 121, 193, 195, 202, 436, 437, 558, 585, 631

M

Machiavel, Nicolas · 284
Madelin, Louis · 399, 417, 625, 628, 629
Madison (ville du Wisconsin) · 632
Magellan, Fernand de · 223, 502
Magnaghi, Alberto · 288
Maloney, Carolyn B. · 610-612
Malraux, André · 656, 662, 676, 728
Mangeonjean, Jean-François · 736
Manilius · 166
Mannheim · 470
Mansuy, Jean · 502, 506, 507, 596, 664, 672, 738
Manuel Ier du Portugal · 287
Marcello, Jacopo Antonio · 236
Marchal, Albert · 552
Marciac (commune du Gers) · 584
Marcou, Jules · 175-177, 182, 268, 269, 280, 281, 284, 285, 288-297, 299-304, 316, 321, 323, 351, 378, 704, 705
Marne · 430, 436
Marquette, Jacques · 796
Marseille · 300, 357, 470, 475
Marsh, O. Gaylord · 456, 640
Martellus, Henricus, Heinrich Hammer, dit · 226, 227, 241
Martin, Philippe · 127
Martin, William "Bill" · 571, 573
Mason, Frank H. · 100, 107-109, 139, 157, 160, 181, 281, 300, 351, 352, 357, 358, 368, 372, 385, 639, 684
Massachusetts · 7, 47, 50, 51, 176, 268, 285, 297, 388, 513, 532, 565, 567, 569, 570, 572, 610, 635
Mathieu, Gilles · 579, 590
Matt, Laurent · 684
Maximilien Ier, empereur · 101, 104, 125, 126, 131, 167, 169, 180, 182, 185, 186, 195, 230, 376
Mayence · 592
McFeatters, Dale · 605
McGuirck, Donald · 242
McIntosh, Gregory C. · 222, 252
McMahon, John E. · 431, 432, 690
McNider, Hanford "Jack" · 439
Meaume, Édouard · 100, 101, 169, 187, 193, 280
Médicis, Laurent de · 287, 510
Mela, Pomponius · 166
Melzi, Suzanne · 642
Mercator, Gérard · 216, 251, 254, 331, 399, 547
Mercier, Armand · 571
Merkel, Angela · 606-608, 610, 611, 814
Merrimack (fleuve du Massachusetts) · 572
Messagier, Jean · 542
Metcalf, Alida C. · 234, 238, 244, 246, 247, 249
Metz · 87, 119, 194, 383, 436, 459, 638, 780, 796, 804
Meurer, Peter H. · 214
Meurthe (ancien département) · 401, 433, 683, 745
Meurthe (rivière) · 6, 55, 74, 308, 454, 470, 507, 635, 707, 741
Meurthe-et-Moselle (département) · 6, 17, 38, 397, 401, 433, 436, 542, 745
Meuse (département) · 436, 683
Mexique · 37, 225, 243, 341, 401, 410, 413, 508, 515, 537, 762
Michigan · 435, 490, 673
Milhaud, Darius · 638
Millau (commune de l'Aveyron) · 561
Miller, Roscoe R. · 675
Milosevic, Slobodan · 560
Minneapolis · 378, 475, 484, 487
Minnesota · 46, 50, 51, 207, 246, 311, 378, 514, 686
Mirande (commune du Gers) · 584
Mirman, Léon · 433, 745
Mississipi · 294, 796
Missouri · 173, 686
Mitchill, Samuel L. · 362
Mitterrand, François · 21, 535, 731
Monachis, Jean de · 90, 97, 132
Monis, Ernest · 391, 419
Monod, Gabriel · 194

Monroe (doctrine) · 294, 295, 304, 364, 378
Monroe, James · 294
Monroe, Marilyn · 599
Montfaucon-d'Argonne (commune de Meuse) · 462, 797
Montréal · 532, 537, 565, 664, 684
Morand, Raoul · 742
Moreau, Georges · 448
Morgan, J. P. · 366, 384, 388, 390, 422, 532, 685
Morrison, Jim · 531
Morton, L. P. · 345
Mouget, Jean · 97
Moyenmoutier (commune des Vosges) · 537, 596
Mueller, Ralph · 475, 690
Munch, Charles · 660
Munich · 205, 207, 208, 250, 367, 462, 638
Munster, Sébastien · 251
Munston, Orville O. · 690, 691, 693
Murphy, Henry C. · 366

N

Nagel, Alexander · 243
Namann, Michael · 604
Nancy · 7, 8, 17, 23, 30, 38, 73-75, 78, 88, 94, 100, 105, 121, 123, 153, 172, 185, 186, 194, 195, 211, 278, 280, 299, 307, 313, 344, 347, 350, 357, 367, 391, 407, 437, 445, 473, 474, 485, 507, 519, 520, 527, 546, 549, 554, 585, 625, 631, 662, 712, 721, 722, 759, 774, 796, 804, 805, 817
Napoléon III · 67, 341, 410
Nebraska · 690
Nelson, Ralph · 530
Neufchâteau (commune des Vosges) · 554, 625
New Castle (ville de Pennsylvanie) · 592, 593, 867
New Germany (ville du Minnesota) · 686
New Haven (ville du Connecticut) · 226
New York (ville) · 45, 55, 170, 194, 195, 243, 297, 317, 328, 359, 361, 366, 375, 377, 384, 385, 388, 390, 401, 403, 408, 409, 420, 429, 437, 455, 462, 465, 466, 483, 484, 499, 502, 512-514, 519, 528, 530, 540, 610, 611, 625, 628, 636, 638, 639, 641, 644-647, 650, 651, 657, 660, 662-664, 681, 683, 684, 688, 694, 698, 724, 725, 745, 770, 786
New York (État de) · 40, 46, 50, 51, 61, 110, 117, 359, 368, 502, 610, 636, 683
Nicaragua · 290
Noël, Pierre · 508, 509, 517, 530, 559, 662, 663, 685, 755
Nomeny (commune de Meurthe-et-Moselle) · 432
Normier, Nicolas · 664
Nouvelle-Angleterre · 46, 47, 388, 411, 502, 554, 622, 629, 693, 694, 815
Nunn, LZ · 571
Nuremberg · 165, 204, 239, 314, 457, 527

O

Ochs, Adolph · 390
Œssler, Jacob · 114
Offenburg · 207, 240, 675
Ognissanti (chapelle d') · 815
Ohio · 300
Ohl des Marais, Albert · 79, 103, 105, 111, 120, 140-143, 172, 318, 445, 464, 663, 746
Oise (département) · 485
Orange (commune du Vaucluse) · 574, 584
Orsenna, Erik · 731
Ortelius, Abraham · 251
Ory-Henry, Bernard · 530, 748, 750-752
Ovide · 165, 166, 174

P

Pakistan · 560
Palma, Ricardo · 289
Panama · 402
Paris · 5, 20, 21, 25, 40, 68, 69, 89, 91, 97, 98, 103, 105, 122, 143, 161, 171, 175, 181, 190, 194, 195, 208, 221, 269, 285, 291, 299, 301, 307, 332, 340, 345, 347, 351, 360, 365, 367, 370, 371, 380, 382, 388, 389, 395, 401, 421, 422, 427, 429, 432, 435, 436, 440, 447, 449, 452-454, 463, 465, 468, 486, 502, 504, 505, 509, 510, 519, 520, 527, 528, 530, 534, 537, 561, 578, 585, 593, 626, 631, 634, 635, 637, 638, 640, 644, 652, 653, 659, 661-

663, 668, 670, 671, 684, 688, 689, 713, 714, 733, 735, 742, 759, 815
Park, James E. · 493
Parker, Tony · *Voir* C. Jérôme
Parmentier, Damien · 6, 89, 90, 96, 97, 104, 106, 121-123, 128, 129, 185, 266, 307, 310, 347, 348
Pasteur, Louis · 289, 296
Pastoureau, Michel · 246
Patch, Alexander · 472
Paxton, Robert · 695
Payne-Aldrich (tarif douanier) · 403, 410
Pearl, Dorothy · 496-498
Pearson, Drew · 499, 500
Peccatte, Charles · 61, 78, 140, 142, 143, 401, 413, 428, 429, 432, 447-449, 460, 461, 468, 536, 670-672
Pelletier, Monique · 208, 209, 314
Pelosi, Nancy · 607
Peltier, Georges · 546
Pennsylvanie · 47, 50, 51, 421, 471, 592, 593
Periegetes, Dionysius · 166
Pérou · 294, 538
Perrin, Christophe · 6, 579, 729, 731, 739, 756, 758, 796, 803
Pershing, John J. · 56, 82, 429, 430, 432, 436, 444, 460, 462-466, 468, 469, 472, 481, 516, 653, 663, 671, 702
Pétain, Philippe · 469
Pfister, Christian · 78, 88, 123, 194, 195
Philadelphie · 369, 466, 502, 513, 514, 544, 554, 650, 660, 661
Philesius Vogesigena · *Voir* Mathias Ringmann
Philippines · 82, 293, 343, 359, 363
Phnom Penh (discours de) · 508
Pic de la Mirandole, Gian Francesco · 171, 668
Picard, André · 503
Pieper, Renate · 211, 230
Pierrat, Jean-Jacques · 571
Pierret, Christian · 6, 21, 22, 31, 42, 84, 338, 509, 523, 526, 541, 544, 550, 559, 561, 564-573, 575-577, 579, 581, 582, 583, 585, 590, 592, 594, 595, 599, 600, 620, 641, 655-658, 664-666, 710, 728-730, 732, 738-742, 754-756, 758-761, 763-765, 784, 785, 791-793, 795, 798, 802, 803, 805, 807
Pierrot, Auguste · 39, 467, 468, 496, 501, 502, 644
Pillard, Laurent · 109, 111, 373, 669
Pillot, Gérard · 748
Pittsburgh · 662
Pline · 284
Pohl, Frederick J. · 277, 283, 312, 313
Poignand, Ernest · 652-654
Poincaré, Raymond · 454
Pont-à-Mousson (commune de Meurthe-et-Moselle) · 796
Portland · 492
Porto Rico · 359, 363
Portugal · 96, 177, 213, 220, 221, 232, 233, 248, 275, 278, 282, 283, 287, 315, 377, 587
Potsdam (vile du Missouri) · 686
Pozza, Didier · 596
Princeton (université) · 694
Proust, Antonin · 714
Proust, Marcel · 799
Providence (ville du Rhode Island) · 46, 195, 204, 374, 375
Ptolémée, Claude · 62, 92, 94, 96, 105, 111, 114, 120, 121, 123, 124, 130, 133, 136, 137, 142, 143, 146, 149, 150, 159, 162-167, 171, 174, 184, 193, 197, 200, 202, 204-206, 213, 215, 219, 226, 230, 232-237, 239-241, 267, 276, 287, 312, 313, 316, 368, 491, 495, 511, 531, 645, 650, 655, 659, 668, 669, 706, 726, 759
Pueyo, André · 538
Pullitzer (prix) · 603

Q

Québec · 449, 528, 537, 566, 595, 664, 673
Queuche, Jules · 70

R

Rabodeau (vallée du) · 567
Ragnow, Marguerite · 311
Raon-l'Étape (commune des Vosges) · 407, 692, 712, 740
Rausch, Jean-Marie · 580
Rea, Joy · 302, 303

Reagan, Ronald · 522, 535, 538-540, 550, 551, 554
Regiomontanus, Johannes Müller, dit · 213
Reisch, Gregor · 172, 181, 213
Renan, Ernest · 342, 414
Renaut, Marie-Hélène · 88, 111, 307
René II, duc de Lorraine · 90, 94-97, 108, 110-112, 114, 120, 123, 125, 126, 129-133, 141, 144, 153, 156, 163, 185, 186, 220, 224, 228, 236, 263, 267, 276-283, 302, 307, 315, 350, 357, 358, 368, 372, 393, 455, 524, 577, 641, 706, 774, 776, 800, 806
Renoir, Jean · 638
Reuter, Hörst · 8
Reynette, André de · 89, 109, 111
Rhenanus, Beatus · 141, 145, 190, 194
Rhin · 8, 36, 89, 94, 95, 125, 126, 139, 143, 163, 191, 192, 212, 214, 231, 269, 305, 394
Ribeauvillé (commune du Haut-Rhin) · 638, 675
Ridgway, Matthew B. · 505
Riguet, François de · 106
Ringmann, Mathias · 45, 48, 54, 55, 75, 79, 97, 98, 101, 104, 106, 108-111, 114, 121-123, 126, 130-133, 135, 136, 140-146, 149, 163, 164, 166-183, 186, 188-190, 194, 195, 230, 236, 240, 250, 255, 258, 267, 269, 273-276, 308, 316-320, 322, 358, 359, 372, 385, 387, 392-394, 399, 400, 404, 405, 413, 422, 441, 455, 494, 515-517, 528, 548, 588, 598, 609, 611, 668, 669, 684, 685, 706, 707, 726, 731, 737, 739, 741, 742, 775, 777, 804, 815
Riom (commune du Puy-de-Dôme)· 646
Ristow, Walter W. · 603
Roberts, Winent · 468
Robinson, Arthur H. · 238
Rochambeau, Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur de · 382
Rockefeller, John D. · 685
Rodgers, Joe M. · 542, 543, 547, 550, 552, 674
Rommier, Lucien · 643
Ronsin, Albert · 24, 40, 41, 44, 77, 80, 84, 85, 90, 94, 95, 104-106, 113, 114, 120, 124, 125, 131-137, 142, 143, 149-151, 159, 178, 184, 185, 189, 190, 192, 195, 202, 203, 209, 223, 228, 240, 255, 258, 264, 274, 283, 304, 309, 311, 312, 322, 384, 507-510, 517, 523-530, 532, 533, 537, 539, 542-544, 546, 547, 549, 552, 553, 555-559, 570, 577, 582, 590-592, 595, 596, 599, 600, 642, 662, 663, 665, 667, 672-677, 747-749, 751, 752, 754, 757, 762, 798, 799, 802, 808
Roosevelt, Eleanor · 48, 502, 659
Roosevelt, Franklin D. · 40, 461, 462, 474, 478, 482, 643, 644, 648, 650, 651, 801
Roosevelt, Theodore · 332, 360, 361, 364, 375, 387-389, 398, 399, 402, 625, 800
Root, Elihu · 360, 388
Rosenberg, Ethel et Julius · 505
Ros-Lehtinen, Ileana · 612
Rosselli, Francesco · 203, 227
Rougiville (commune des Vosges) · 691
Roux, Constant · 452
Russer, Jean · 141
Ruyr, Jean · 86, 89, 106, 124
Ruysch, Jean (ou Johannes) · 250, 252

S

Saby, Marcel · 195, 527, 528, 658
Sacrobosco, Johannes · 166
Sadoul, Charles · 438, 448
Saïgon · 520
Saint Emeric · 457
Sainte-Marguerite (commune des Vosges) · 414, 415, 472, 720
Sainte-Marie-aux-Mines (commune du Haut-Rhin) · 462, 474
Saint-Hippolyte, Jacques de · 97
Saint-Malo · 22, 579, 642
Saint-Mihiel (commune de Meuse) · 432, 436, 438, 797
Saint-Nicolas-de-Port (commune de Meurthe-et-Moselle) · 103, 119, 124, 130, 148, 150
Samoa (îles) · 363
San Francisco · 225, 353, 374, 492, 493, 628, 662, 680, 681
Santangelo, Alfred E. · 512
Santarem, Manuel Francisco · 268, 284
Santos, Milton · 580
Sardou, Victorien · 341
Saric, Dominique · 536-539, 542, 544, 752-754

Sarkozy, Nicolas · 656
Sartre, Jean-Paul · 505, 519, 524, 614
Saulcy-sur-Meurthe (commune des Vosges) · 128
Save, Gaston · 77, 78, 106, 109-112, 114, 120, 123, 128, 139-143, 148, 153-158, 351, 352, 358, 372, 373, 392, 393, 413, 440, 441, 668-670, 743, 765, 777
Scarano, Adam · 572
Schallstadt-Wolfenweiler-Mengen (commune du Bade-Wurtemberg) · 8, 813
Schmidt, Charles · 119, 136, 181, 670
Schmidt, Henri · 383, 387
Schœlcher, Victor · 599
Schöner, Jean (ou Johannes) · 165, 192, 205, 208, 209, 213, 251, 253, 604
Schott, Jean (ou Johannes) · 90, 97, 114, 121, 124, 136-138, 150, 172, 204
Schott, Martin · 137
Schott, Pierre · 97
Schröder, Gerhard · 604
Schuman, Robert · 500
Schwarzkopf, Norman · 560
Schweitzer, Pascal · 595
Schwob d'Héricourt, Éliane et Marcel · 660
Scott, Rhoda · 549
Scripps, E. W. · 699, 700
Seeger, Alan · 452
Séguin, Philippe · 543, 674
Seignobos, Charles · 631
Sélestat (commune du Bas-Rhin) · 97, 133, 141, 190, 194, 195, 317, 591, 759
Selves, Justin de · 391, 419, 422
Senones (commune des Vosges) · 416, 469, 748
Serrès, Louis · 153, 441, 445, 476
Servan-Schreiber, Jean-Jacques · 656
Séville · 91, 224, 288, 298, 591, 593, 675
Sherbrooke (ville du Québec) · 684
Siegfried, André · 423, 643, 799
Sitting Bull · 599
Skelton, Raleigh A. · 104, 105, 164, 165
Smith, Patti · 619, 621
Snyder, John P. · 241, 245
Soderini, Francesco · 220
Soderini, Piero · 220, 222, 277-282, 287
Solinus · 200
Soljenitsyne, Alexandre · 520, 524, 534
Somme (département) · 19
Sommepy-Tahure (commune de la Marne) · 797
Sommier, Jean-Claude · 118, 121, 122
Souche, André · 566
Souilly (commune de la Meuse) · 797
Southampton · 466
Speciari, Jean · 97
Stanford (université) · 632
Steib, Camille · 360, 361, 383, 385-387, 409, 418
Stevens, Henry N. · 203, 204, 254, 256, 314, 367, 374, 375
Stevenson, Edward L. · 94, 101, 211, 213, 216, 221, 234, 237, 240, 242, 250, 251, 254
Stevenson, John · 471
Stobnicza, Jean (ou Johannes) · 165, 193, 251, 252
Strasbourg · 26, 40, 95, 99, 101, 105, 108, 118-122, 124, 126, 130, 133, 136-139, 144-146, 150, 165, 171, 172, 178, 180-184, 188, 192, 193, 199, 200, 202, 203, 213, 218, 236, 256, 259, 269, 276, 307, 308, 310-313, 317, 324, 367, 368, 374, 383, 394, 416, 436-438, 456, 465, 530, 536, 538, 539, 543, 544, 548, 549, 570, 572, 578, 636, 638, 640, 655, 668, 753, 759, 805
Sturm, Jacob · 171
Suez (crise de) · 505
Suffert, Georges · 532, 533
Sully, Maximilien de Béthune, duc de · 735

T

Tabaraud, Thierry · 759
Taft, William Howard · 360, 376, 385, 386, 388, 402, 689
Talty, Frank · 572
Tampico (ville du Mexique) · 272
Tarbes (commune des Hautes-Pyrénées) · 436, 438, 442
Tardieu, André · 437
Tazieff, Haroun · 578, 580
Tessan, François de · 643
Tessier, Alexandre · 657

Texas · 19, 47, 50, 51, 234, 303, 457, 470, 513, 611, 686, 781, 810
Thacher, John B. · 61, 110, 127, 160, 183, 189, 200, 201, 252, 282, 305, 306, 352, 359, 366, 368
Tharun, Elke · 580
Théodose · 166
Thiaucourt (commune de Meurthe-et-Moselle) · 797
Thiers, Adolphe · 341, 736, 742
Thomas, Jean-Jacques · 673
Thomas, Jean-Pierre · 551, 754
Tocqueville, Alexis de · 341, 400
Toronto · 684
Toul (commune de Meurthe-et-Moselle) · 87, 110, 111, 119, 122, 123, 127, 131, 134, 141, 150, 183, 237, 668
Toulouse · 436
Tours · 592
Toussaint, Bruno · 600, 807
Trimouille, Georges · 80, 83, 84, 749, 750
Trittenheim, Jean de · 310-312
Trois-Rivières (ville du Québec) · 664
Truman, Harry · 478, 659, 660
Trump, Donald · 810
Tusk, Jerry · 475, 690

U

Uebelin, Georges · 114
Ulm · 213
Utah · 456
Uzielli, Gustavo · 281, 286

V

Valence, David · 6, 42, 600, 765, 807
Van Duzer, Chet · 8, 98, 131, 209, 225-227, 233, 235, 236, 247, 250, 252, 256, 308
Varnhagen, Francisco Adolfo de · 284
Vauban, Sébastien Le Prestre de · 796
Vaudémont, Ferry de · 279
Vautrin-Lud (collège à Saint-Dié-des-Vosges) · 555, 765
Vautrin-Lud (prix international de géographie) · 6, 42, 55, 583, 584
Védrine, Hubert · 802
Venise · 103, 105, 121, 307
Verdier, Paul · 681
Verdun · 87, 436, 442, 547
Verlot, Constant · 387, 389, 720
Verlot-Crépin, Mathilde · 720
Vespucci, Amerigo · 23, 63, 79, 88, 96, 106, 111, 130, 136, 139, 159, 160, 163, 164, 167, 169, 176-178, 186-188, 193, 197, 206, 208, 215, 220, 222, 230, 234, 237, 239, 241-243, 248, 254, 257, 258, 264-289, 291-294, 296, 298, 299, 302-304, 310, 315, 316, 320, 322, 327, 328, 352, 357, 367, 368, 371, 373, 377, 390, 418, 422, 455, 457, 458, 494, 501, 506, 510-514, 517, 527, 528, 531, 539, 577, 578, 582, 583, 588, 590, 596, 598, 601, 608, 610-613, 619, 645, 650, 660, 669, 673, 675, 687, 691, 697, 702, 704, 726, 739, 740-742, 753, 755, 756, 759, 762, 766, 769, 775-777, 785, 798, 814, 815
Vespucci, Georges-Antoine · 187, 278, 279, 280
Vespuce, Americ (ou Amerigo) · *Voir* Amerigo Vespucci
Viator, Jean Pèlerin dit · 95, 111, 133, 237, 669
Vienne (ville d'Autriche) · 101, 202
Vietnam (guerre du) · 83, 508, 520, 523, 525, 595, 801, 802
Vignaud, Henry · 79, 269, 286, 287, 297, 298, 301, 367, 385, 401
Villé (commune du Bas-Rhin) · 135, 143, 317, 319, 394, 684
Villeneuve, Jean-Marie-Rodrigue, Mgr · 449
Villon, François · 98
Virgile · 139, 165, 166, 174, 178
Volcyr, Nicolas · 109
Von Depragura (général allemand) · 469
Von Wieser, Franz · 205-207, 210, 216-218, 226, 231, 250, 306, 310, 374, 602

W

Waldburg-Wolfegg-Waldsee, prince de · 375, 376, 386, 603
Washington (État de) · 468
Washington D.C. · 7, 46, 47, 50, 51, 198, 351, 374, 376, 384, 500, 502, 505, 508, 512, 515, 516, 531, 534, 538,

560, 603, 606, 610, 612, 625, 628, 641, 647, 648, 650, 651, 657, 702, 766, 797, 813, 814
Washington, George · 361, 650
Watergate (affaire du) · 523, 525
Watson, Edwin "Pa" · 648, 650
Wechtlin, Hans · 138
Weick, Adolphe · 151-153, 347, 392-394, 399, 400, 402, 416, 419, 424, 426, 541, 671, 718, 768, 770, 771
Weill, Chantal · 570-572
Westminster · 689
Westwego (ville de Louisiane) · 46, 685, 765
White, Andrew D. · 92, 93, 390
White, Gilbert F. · 584
White, Henry · 388
Whitman, Walt · 341, 362
Wiart, Catherine · 6, 797
Wiley, Alexander · 512
Willmann, Patrick · 527
Willson, Beckles · 363
Wilson, Woodrow · 426, 427, 429-431, 443, 633
Wimpheling, Jacques · 98, 101, 133, 144, 145, 171, 394, 668
Wisconsin · 512, 519
Wisse, Jean · 147
Wissembourg (commune du Bas-Rhin) · 358, 585
Wolfegg (commune du Bade-Wurtemberg) · 191, 205, 216, 217, 270, 360, 374-376, 386, 602-604
Wood, Denis · 210, 229
Woodward, David · 165, 210, 214
Wuthenau, Alexander von · 515

Y

Yakima (ville de l'État de Washington) · 468
Yale (université) · 226, 227, 632
Yémeniz, Nicolas · 366
Yougoslavie · 560

Z

Zinni, Hannah · 592
Zweig, Stefan · 106, 265, 305, 309, 324, 702

RÉSUMÉ FRANÇAIS/ANGLAIS

TITRE : « America sur Meurthe. La mémoire du “baptême de l’Amérique” aux États-Unis et en Lorraine, 1875 – années 2010. »

L’Amérique tire son nom des travaux d’un groupe d’érudits réunis autour du chanoine Vautrin Lud à Saint-Dié, dans le duché de Lorraine. Le 25 avril 1507, ils publient la *Cosmographiæ Introductio*, premier ouvrage dans lequel apparaît le mot *America*. Ce nom connaît un succès rapide et se diffuse dans l’Europe de la Renaissance. Dès le milieu du XVIe siècle, l’origine du nom de l’Amérique se brouille et il faut attendre les années 1830 pour qu’Alexander von Humboldt remette en lumière les travaux géographiques de Saint-Dié, ouvrant la voie à de nombreux travaux érudits. En 1875 apparaissent les expressions « marraine » et « baptême de l’Amérique ». À l’origine, elles désignent la Lorraine dans son ensemble avant d’être captées une quinzaine d’années plus tard par la seule ville de Saint-Dié, notamment sous l’influence de sa société savante, qui prétend avoir identifié le lieu précis où le nom de l’Amérique aurait été inventé. Dès lors, le « baptême de l’Amérique » devient un enjeu mémoriel pour cette ville vosgienne, qui se sert de cet épisode historique comme support de relations culturelles internationales à l’égard du continent américain, puis des seuls États-Unis, tout en s’efforçant de lui conférer une dimension populaire. Tout au long du XXe siècle, cette mémoire connaît des phases de repli et de résurgence en fonction de l’état des relations franco-étatsuniennes et du niveau d’américanisation et d’antiaméricanisme dans la société française. En 1911, de grandes fêtes dites « franco-américaines » sont organisées à Saint-Dié en présence de l’ambassadeur des États-Unis à Paris. Après la Seconde Guerre mondiale, la mémoire du « baptême de l’Amérique » est utilisée pour demander aux États-Unis un traitement de faveur dans le cadre de l’aide aux sinistrés de Saint-Dié, ville détruite en novembre 1944. Les années 1950 et 1960 connaissent un certain reflux de cette mémoire dans le contexte de la guerre froide. À partir des années 1970, on assiste à une nouvelle dynamique, qui trouve son apogée dans les années 1980 (dans un contexte de nouvel engouement pour les États-Unis et son charismatique président Reagan) et surtout 1990, après la fin de la guerre froide et l’avènement de l’hyperpuissance étatsunienne. La municipalité de Saint-Dié s’appuie alors sur cette mémoire pour fonder son Festival International de Géographie. Depuis les années 2000, cette mémoire connaît une nouvelle phase de recul, en lien avec l’émergence d’un monde en

voie de multipolarisation. Aux États-Unis, la mémoire de la première dénomination de l'Amérique répond à des mécanismes très différents. Les expressions de « marraine » et de « baptême » de l'Amérique ne s'y sont pas bien acclimatées. En raison du poids de la communauté des *German-Americans*, l'opinion publique étatsunienne se focalise principalement sur les origines allemandes de l'inventeur supposé du nom de l'Amérique ; la dimension lorraine de ce nom est nettement moins mise en avant. L'aspect de cette histoire qui intéresse le plus les États-Unis concerne la grande mappemonde conçue dans l'entourage du cénacle de Saint-Dié en 1507, représentant pour la première fois le Nouveau Monde comme une entité continentale distincte de l'Asie et qui comporte pour la première fois le nom *America*. Ce document, dont le seul exemplaire connu a été redécouvert en Allemagne en 1901, est surnommé « l'acte de naissance de l'Amérique ». Il constitue un enjeu mémoriel fondamental dans la mesure où les États-Unis ont progressivement capté à leur profit le nom « Amérique ». L'acquisition de cette carte en 2003 par la Bibliothèque du Congrès constitue une forme d'aboutissement de ce processus mémoriel. Même si de nombreux passeurs tentent de la faire vivre entre les deux rives de l'Atlantique, la mémoire de la première dénomination de l'Amérique est donc très asymétrique entre la Lorraine et les États-Unis puisqu'elle ne répond pas à la même intensité ni aux mêmes enjeux tout au long de la période considérée.

MOTS-CLÉS : Saint-Dié-des-Vosges, Lorraine, Amérique, États-Unis, Gymnase vosgien, *Cosmographiæ Introductio*, 1507, baptême, marraine, mémoire.

TITLE : « America upon Meurthe. The memory of the “christening of America” in the United States and in Lorraine, 1875 – 2010’s. »

America takes its name from the work of a group of scholars gathered around Canon Vautrin Lud in St-Die, in the Duchy of Lorraine. On April 25, 1507, they published the *Cosmographiæ Introductio*, the very first book in which the word “America” appeared. This name enjoyed rapid success and spread throughout Renaissance Europe. From the middle of the 16th century, the origin of the name “America” became blurred and it was not until the 1830’s that Alexander von Humboldt brought to light the geographical work of St-Die, paving the way for many scholarly works. In 1875, the expressions “*marraine* (godmother)” and “*baptême de l’Amérique* (christening of America)” appear in french. Originally, they designate the french district of Lorraine as a whole before being captured about fifteen years later by the city of St-Die alone, in particular under the influence of its learned society, which claims to have identified the precise place where the name “America” is said to have been invented. From then on, the “christening of America” become a memorial issue for this town in the Vosges, which use this historic episode as a support for international cultural relations with regard to the American continent, then the United States alone, while striving to give it a popular dimension. Throughout the 20th century, this memory experiences phases of withdrawal and resurgence, depending on the state of Franco-American relations and the level of Americanization and anti-Americanism in French society. In 1911, large so-called “Franco-American” celebrations are organized in St-Die under the patronage of the United States ambassador in Paris. After the Second World War, the memory of the “christening of America” is used to ask the United States for preferential treatment in the context of aid to the disaster victims of St-Die, a town destroyed in November 1944. In the 1950’s and 1960’s, a certain decrease of this memory takes place in the context of the Cold War. From the 1970’s, a new dynamic can be observed, which reaches its peak in the 1980’s (in a context of new enthusiasm for the United States and its charismatic President Reagan) and especially in the 1990’s, after the end of the Cold War and the rise of the American hyperpower. The municipality of St-Die then relies on this memory to found its International Geography Festival. Since the 2000’s, this memory experiences a new phase of decline, linked to the emergence of a world in the process of multipolarization. In the United States, the memory of America's first denomination responds to very different mechanisms. The expressions “godmother” and “christening” (or “baptism”) of America have not settled well there. Due to the influence of the German-American community, American public opinion focuses mainly on the German origins of the supposed

inventor of the name “America ;” the lorraine dimension of this name is much less highlighted. The aspect of this history that interests the United States the most concerns the large map of the world designed in the surroundings of the cenacle of St-Die in 1507, representing for the first time the New World as a continental entity distinct from Asia and which features the name “America” for the first time. This document, the only known copy of which was rediscovered in Germany in 1901, is nicknamed “the birth certificate of America.” It constitutes a fundamental memorial issue insofar as the United States has gradually taken over the name “America” for its own benefit. The acquisition of this map in 2003 by the Library of Congress constitutes a form of culmination of this memorial process. Even though many smugglers try to make it live between the two shores of the Atlantic, the memory of the first naming of America is therefore very asymmetrical between Lorraine and the United States, since it does not respond to the same intensity or to the same issues throughout the considered period.

KEYWORDS : St-Die, Vosges, Lorraine, France, America, United States, birth certificate, 1507, baptism, christening, godmother, naming, memory.